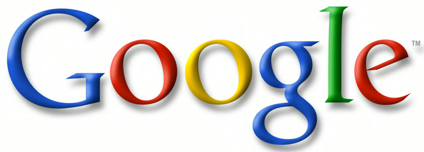
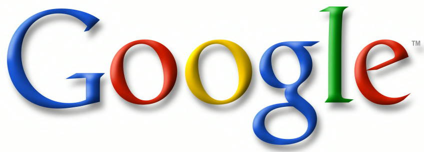







SIGILLVM · UNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

Revue germanique

COULOMMIERS

Imprimerie Paul BRODARD.

Revue germanique

ALLEMAGNE — ANGLETERRE

ÉTATS-UNIS — PAYS-BAS — SCANDINAVIE

PREMIÈRE ANNÉE. — 1905.

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, boulevard Saint-Germain, Paris, 6e.

LE « FAUST » DE GOETHE

ESQUISSE D'UNE MÉTHODE DE CRITIQUE IMPERSONNELLE

Die Menschheit allein ist der wahre Mensch.
GŒTHE.

I

Je connais à Berlin un *Gœthe-Verein*, une Société Gœthéenne très hospitalière, qui accueille les esprits les plus opposés : aucun *credo* n'y est exigé, ni littéraire, ni religieux, ni politique, ni social. Catholiques, protestants et libres penseurs, — conservateurs, libéraux et socialistes, — Allemands, Français, Anglais, — aristocrates et démocrates, classiques et romantiques, naturalistes et symbolistes, — hommes et femmes, tous s'y coudoient, discutent ensemble et disputent, mais avec courtoisie : sauf ce dernier point, c'est vraiment là un raccourci d'humanité, une sorte de microcosme. J'y assistai l'autre jour à une curieuse controverse, à un amusant brouhaha de saillies contradictoires, dont je veux vous faire le récit. Je venais de rencontrer l'éditeur d'une de ces encyclopédies populaires si fréquentes en Allemagne où l'on entasse en mille ou cinq cents pages tout le savoir humain. — J'en réserve une à Gœthe, me dit-il; vous qui préparez une édition de *Faust* depuis vingt ans, fournissez-moi les deux ou trois lignes qui devront le résumer. Toujours affairé, il se sauva sans attendre ma réponse. Et tout en marchant, je m'amusais à chercher la formule la meilleure; elles se présentaient à moi en foule, mais je les rejetais aussi vite que je les accueillais; toujours elles me paraissaient trop particulières, trop individuelles; j'en voulais une qui fût le résumé idéal du poème tout entier, dont l'évidence s'imposât à tous les esprits comme la formule nécessaire et absolue.

J'atteignis mon cercle sans l'avoir trouvée, et en entrant, je dis mon embarras à mes collègues. Un éclat de rire universel accueillit mon aveu. « Le voilà bien, l'homme qui met vingt années à une édition de *Faust* sans l'achever! on lui demande deux lignes, et il

désespère de les écrire! — Et tout aussitôt, ils se mirent obligeamment à mon service :

Dans *Faust* apparemment, l'essentiel, c'est Faust lui-même : cherchons la formule qui résume son caractère, — et voilà nos deux lignes trouvées. — Fort bien, et deux mots suffisent à le définir : Faust aspire à la connaissance. — Il y aspire en désespérant de jamais l'obtenir : Faust est un sceptique. — Il a des moments d'extase, d'illumination supérieure, où il sait et où il croit, et sa foi est le panthéisme. — Le panthéisme? mais vous oubliez ses retours fréquents vers le déisme, vers le christianisme même : ces oscillations entre le panthéisme et le christianisme, entre l'aspiration vers la vérité et le renoncement découragé, ces inconséquences et ces brusques sauts d'un pôle à l'autre de la pensée, — voilà ce qui le définit, et nous pouvons l'appeler : panthéiste sceptique ou sceptique panthéiste. — Mais est-ce vraiment vers la connaissance que va son désir le plus passionné? Ce qui le porte à conclure un pacte avec le diable, c'est l'aspiration vers la jouissance, vers le plaisir, vers une succession si rapide de plaisirs qu'elle lui procure l'étourdissement. — Vers la jouissance? non, vers l'action. — Vers la vie. — Vers la nature. — Mettons-nous d'accord en ramassant toutes ces aspirations diverses en une seule formule : « il aspire à développer la totalité de sa nature d'homme ». — Cette vie totale qu'il demande, ce n'est pas seulement celle d'un homme, c'est celle de l'humanité tout entière; — de la terre, — de l'ensemble du monde. Faust est un Titan, un Surhomme, qui veut embrasser l'Infini; qui veut être Dieu. Vœu chimérique! Faust est le type de l'idéaliste, « le révolté de l'idéal ». — Vous recommencez à définir ces aspirations; il sera à la fois plus prudent et plus juste de dire : Faust est l'homme qui aspire, qui fait effort, *der strebende Mensch*.

— Il faut souligner au contraire que ces aspirations sont contradictoires : la complexité, la mobilité, voilà le trait fondamental de son caractère; il nous fournit lui-même la formule définitive : c'est l'homme aux *deux âmes*. — Soit! mais ajoutons que c'est l'âme meilleure qui l'emporte : Faust est un *homme bon*, a dit le Seigneur. — Un homme bon, celui qui conclut un pacte avec le diable, qui séduit et qui abandonne Marguerite! c'est le type de l'égoïsme le plus effréné qui soumet tout l'univers à son caprice. — Maintenons plutôt la complexité de sa nature morale comme celle de ses aspirations : elle est mélangée de bien et de mal, capable d'élans et d'efforts généreux, mais aussi de fautes et d'erreurs. Cette succes-

sion de fautes et de relèvements, nous la voyons se dérouler devant nous; elle forme la trame de l'action. N'oublions pas, messieurs, que *Faust* est un drame et non un poème lyrique. Il ne suffit pas d'en dire le sentiment dominant, de marquer la *Faustslimmung*. Pour le définir, même en deux lignes, il faut en dessiner la courbe, en indiquer le point de départ, le développement et la conclusion.

— C'est là une parole pleine de sens, et nous allons nous entendre : *Faust conclut un pacte avec le diable*, — voilà pour le point de départ; — *il séduit Marguerite*, voilà pour le développement principal de l'action; — *il est sauvé*, voilà pour la conclusion. — Intercalez tout au moins : *il épouse Hélène*, pour marquer à côté de l'action principale de la première partie le développement capital de la seconde. — Vos résumés ne donnent aucune idée de ce qui constitue l'originalité de cette action dramatique : c'est une série d'étapes que parcourt le héros, une série de stations où il s'arrête : les stations de *Marguerite* et d'*Hélène* sont les plus importantes, soit! mais ce ne sont que des épisodes un peu plus développés que les autres. Sans doute, nous ne pouvons énumérer toutes ces étapes, *Taverne d'Auerbach*, *Cuisine de la sorcière*, *Nuit de Walpurgis*, et toutes celles du *second Faust*; cherchons-en donc le trait commun, il servira à caractériser l'action. Faust va de plaisir en plaisir, — d'expérience en expérience, — de tentation en tentation : quelle que soit la formule que vous choisirez, elle vaudra mieux que la mise en vedette de l'un ou de l'autre épisode isolé, puisqu'elle dira expressément que la multiplicité même des épisodes est réclamée par le sujet du drame.

En d'autres termes, pour définir l'action du poème, il faut d'abord rechercher l'*idée* qui la dirige, l'*idée* qui seule donne un sens à l'action. Voyez à quelle monstruosité vous conduit l'oubli étourdi de cette précaution! *Faust séduit Marguerite, il est sauvé* : cette formule serait peut-être la meilleure parodie de l'œuvre, elle en est la pire définition, puisqu'elle juxtapose brutalement deux faits que rien ne relie, dont le premier, loin de motiver le second, appelle une conclusion opposée. — L'*idée* de Faust! Et c'est à un Gœthéen aussi fervent que vous qu'il faut rappeler la colère indignée avec laquelle le poète a protesté devant Eckermann, à l'occasion de notre drame lui-même, contre cette recherche de l'*idée*. — Simple boutade de vieillard dans une minute d'impatience contre les difficultés presque insurmontables de sa tâche. Mais à d'autres moments, la lucidité de son génie lui révélait cette condition essentielle de toute œuvre

d'art, et de son *Faust* en particulier, et il commentait cette parole de sa pleine maturité : « le plan de l'œuvre est proprement une idée ».

— Oui, et cette idée, c'est celle du salut de Faust. C'est un problème moral, posé dès le début par le pari du Seigneur et de Méphisto : cette âme appartiendra-t-elle au Diable ou à Dieu? Disons ce qui motive le salut du héros, ce sera la meilleure formule de l'idée. — Gœthe nous la fournit lui-même :

Wer immer strebend sich bemüht
Den können wir erlösen.

Faust est sauvé, parce qu'il a constamment, de tous ses efforts, aspiré, tendu vers le bien. — Ajoutons : malgré ses erreurs et ses fautes, car il ne faut pas oublier les succès partiels de Méphisto. — Au fond, c'est d'un minimum de bien que se contente le Seigneur. — Faust est sauvé par son amour pour Marguerite. — Par ses remords après la séduction, qui lui inspirent l'horreur de la passion égoïste. — Par son aspiration vers les Mères. — Par son union avec Hélène. — Par son repentir après la catastrophe de Philémon et de Baucis. — Par sa rupture avec la magie et l'Esprit du Mal. — Par ses résolutions d'activité énergique, de dévouement altruiste à l'humanité. — Il conquiert le salut par ses propres forces. — Ce n'est pas une conquête de l'homme, mais un don de Dieu : soulignons l'action de la Grâce. — Et n'oublions pas les puissantes influences féminines : Marguerite et son amour, Hélène et sa beauté, l'Éternel féminin.

— Pour moi, le salut de Faust, toute cette fantasmagorie céleste qui termine la seconde partie, est chose secondaire. Ce n'est pas un problème moral que traite le poète, mais un problème psychologique : il s'agit du *bonheur* de Faust : qu'est-ce que le bonheur? où est-il? c'est ce que demande Faust à Méphisto dans la scène du *Pacte*, et il consent à lui appartenir s'il dit au moment qui passe : « Attarde-toi, tu es si beau ». La reprise des mêmes paroles dans le dernier couplet du héros marque bien l'importance capitale de ces vers, et le mot de Gœthe à Boisserée nous la confirme. Cherchons donc une formule qui définisse le bonheur de Faust.

Cet appel, hélas! ne fut que trop bien entendu. Ce fut un entrecroisement de propositions et d'objections, une mêlée de formules séparées tantôt par de subtiles nuances, tantôt par de radicales oppositions; sur tous les points éclatent les divergences : sur l'interprétation du pari de Faust et de Méphisto : ce que Faust demande ou

plutôt, ce qu'il défie le diable de lui procurer, c'est, selon les uns, un *moment* de joie, selon les autres, une joie *durable*, *reposée*, *éternelle*; c'est un contentement *illusoire* ou un bonheur *vrai*; une parcelle de joie ou un bonheur total; c'est la satisfaction dans les plaisirs grossiers ou une sublime félicité; la stagnation et la mort de l'âme ou le moment de vie et d'extase le plus intense; la jouissance telle que la comprend Méphisto ou le bonheur tel que le comprend Faust.

Divergences sur les péripéties de cette course au bonheur : nos amis sont à peu près d'accord sur le plan général : une série d'échecs suivis du succès final; mais quand il s'agit de noter ces échecs, de les définir, de les compter, c'est une nouvelle pluie d'interprétations variées. Et quel est le mot où se résume le bonheur de Faust? — L'activité, le travail. — Précisons : l'activité pratique, celle de l'ingénieur, — de l'homme politique dirigeant et maniant les hommes. — C'est en tous cas une activité mesurée, qui sait se limiter. — N'est-ce pas là une définition bien négative du bonheur? l'activité heureuse se marque par des vertus positives : c'est une activité libre; — une activité créatrice; — une activité glorieuse, — une activité altruiste : travailler pour le bien de l'humanité, voilà le suprême bonheur. — Cette activité incessante se confond avec le constant effort qui est la caractéristique du héros.

A peine nous reposions-nous dans cette discussion plus modérée (car il ne s'agissait en somme que de trouver l'épithète la plus adéquate à l'activité heureuse) qu'une parole nouvelle nous rejeta dans la tempête : Vous vous efforcez de définir le bonheur de Faust? vain travail, puisque cette félicité n'est pas réelle et présente! il ne fait que la pressentir, il n'en jouit point; c'est un bonheur purement hypothétique. La bêtise du diable est vraiment incroyable (et un clignement d'yeux de notre interlocuteur nous avertit que la politesse mondaine le retient seule de nous faire le même compliment) : il ne s'aperçoit pas que la forme conditionnelle du vœu de Faust (*dürft' ich sagen*) l'empêche de gagner son pari. Nouvelle querelle sur ce point, — le gain ou la perte du pari. Les deux opinions extrêmes ont de nombreux partisans; les uns s'appuient sur l'identité des termes dont se sert Faust au moment de conclure son pacte et dans le couplet qui précède sa mort : puisqu'il prononce la parole fatale qu'il ne devrait jamais prononcer, il perd sa gageure. Les autres soutiennent que Méphisto n'ayant pas rempli les conditions du pacte et n'ayant pas procuré lui-même à Faust cette noble

jouissance finale que Faust a conquise malgré le diable par ses constants efforts et son indomptable activité, il n'a aucun titre pour proclamer sa victoire.

Puis on propose des solutions intermédiaires : « Soit! Méphisto gagne le pari selon la lettre, mais il le perd selon l'esprit. » — Ou plutôt : il le gagne, mais partiellement : Faust meurt en vertu du pari, à la suite des paroles fatales : mais comme il s'est affranchi du mal, Méphisto ne peut l'emporter en enfer : il a triomphé du corps, mais l'âme lui échappe.

Comme on ne parvient pas à s'entendre sur le problème du bonheur de Faust, un autre propose une formule différente de l'idée du poème : Il s'agit, dit-il, de l'éducation d'un Titan : marquons à la fois le point de départ et le terme de son développement; nous aurons ainsi le meilleur résumé du drame. Servons-nous des termes mêmes qu'emploie le Seigneur et disons : Le héros va du trouble à la clarté. — Ou mieux, puisqu'il s'agit d'un Titan : de l'insatiabilité à la mesure. — De l'oscillation entre les extrêmes à l'équilibre. — De la spéculation à l'action. — De l'idéalisme au réalisme idéaliste. — De l'indépendance absolue à l'acquiescement à la loi morale. — De la licence à la liberté. — De la maladie à la santé. — De la révolte contre la destinée de l'homme à la réconciliation avec la vie. — Du triomphe relatif du pessimisme au triomphe absolu de l'optimisme. — De l'égoïsme à l'altruisme. — De la séparation des deux principes que représentent Faust et Méphistophélès vers leur harmonieuse fusion.

— Vous oubliez, dans toutes ces formules, de marquer par quelle méthode d'éducation Faust est guéri de ses défauts : il ne suffit pas de nous dire sa métamorphose, nous demandons à en connaître l'agent : — C'est l'expérience même de la vie; — l'erreur, — la faute, — la souffrance, condition du progrès; — le développement lent et régulier substitué à la conquête violente de la vérité et de la beauté; — l'éducation esthétique, le sentiment du beau conduisant naturellement à l'amour du bien, — le culte de l'antiquité classique, école de mesure, d'harmonie, d'équilibre entre les facultés humaines, entre le sens de l'idéal et l'esprit pratique; — école d'héroïsme. N'est-ce pas l'épisode d'Hélène qui constitue, selon les paroles mêmes de Gœthe, l'axe, la péripétie essentielle du drame, qui en marque le point culminant?

— Vous parlez sans cesse de Faust et de sa destinée; mais la moitié du poème, c'est Méphistophélès. Donnez la première ligne à Faust,

je réclame pour lui la seconde. Il sera d'ailleurs facile de définir ce diable. — Dites le diable! — Dites plutôt ce gnome, serviteur de l'esprit de la Terre. — Je m'en tiens à la définition du Seigneur : c'est le *Malin*, *der Schalk*. — Et moi à sa propre définition : c'est l'esprit qui toujours nie. — Oui, la négation, le nihilisme, voilà le fond de son caractère. — Ou la méchanceté, — l'ironie, — l'humour, — l'intelligence réaliste et pratique, — la sensualité, la vulgarité, le cynisme, — l'effronterie. — La meilleure formule est celle qui l'oppose à Faust dont il est l'antithèse : que représentent-ils tous deux, l'un en face de l'autre? — Le matérialisme et l'idéalisme, — l'ironie et l'enthousiasme, — le bon sens vulgaire et la raison supérieure, — la prose et la poésie, — le mensonge et la vérité —, la négation et l'affirmation de l'Infini, — l'esprit et le génie. — Vous opposez Méphistophélès à Faust comme si c'étaient deux êtres distincts; mais c'est un seul et même être; Faust est en réalité Faust + Méphistophélès; donc Méphistophélès est la seconde âme de Faust. — La seconde âme de l'homme, de tout homme, le *moi* méchant, frivole, égoïste, sensuel, opposé à l'âme meilleure, noble, idéale.

— Toutes vos définitions sont trop simples : Méphistophélès est une création aussi complexe que Faust. Tour à tour ou tout à la fois diable populaire et conception philosophique, individu et symbole, homme et démon, esprit de mensonge et esprit de vérité, très intelligent et très sot, ironique et naïf, antithèse et seconde âme de Faust, porte-voix de Gœthe lui-même, ambigu formé de traits hétérogènes empruntés au diable légendaire et médiéval, aux cosmogonies grecques ou zendes, au Satan de Job, à Swedenborg, à Spinoza, à Leibniz, à l'esprit du XVIIIe siècle, à Behrisch, à Herder, à Merck et à Gœthe, — puisque vous ne pouvez mettre tout cela en deux lignes, contentez-vous de faire allusion à cet alliage d'éléments contradictoires dont le génie du poète a su malgré tout former un être d'une vie si éclatante et si intense qu'il lui est loisible de se nier insolemment lui-même : l'illusion du lecteur, sans cesse détruite, renaît sans cesse. — Oui, si le lecteur est étourdi et naïf : pour moi, ces contradictions suppriment l'illusion et toutes ces incohérences m'offusquent. Je n'entends rien surtout au plan qu'il ourdit pour perdre Faust. Va-t-il multiplier les tentations pour lui arracher ce cri de contentement suprême qui doit le lui livrer? va-t-il le traîner de plaisir en plaisir et l'épuiser dans cette course vertigineuse sans jamais lui procurer un moment de repos et de

vraie satisfaction? Son monologue contredit son pari : figure trouble, diable ou lutin qui ne sait ce qu'il veut, — voilà mon mot sur Méphistophélès. — Ce qu'il veut, c'est le mal, et ce qu'il fait, c'est le bien. Cette définition de son rôle est la formule vraiment définitive qui résume à la fois le caractère du diable et l'idée du poème tout entier.

— Et Marguerite, messieurs, l'oubliez-vous? Marguerite, le troisième type immortel du poème. — La véritable héroïne de la tragédie! On appelle en Allemagne l'opéra de Gounod *Faust et Marguerite*, ou *Marguerite* tout court : ce nom conviendrait aussi à l'œuvre de Gœthe. — Par quels traits la définir brièvement? — Candeur, pureté, innocence, n'est-ce pas là Marguerite tout entière? — Prenez garde que c'est à une fille séduite que vous prodiguez toutes ces louanges : quelque excuse que vous invoquiez pour sa chute, — amour sincère et profond, inconscience de la faute commise, accumulation de circonstances atténuantes, soulignez du moins cette impression complexe par une de ces formules mystérieuses souvent répétées : Marguerite à la fois innocente et coupable, Marguerite innocente jusque dans la faute, jusque dans le crime. — Le sublime de son aventure et de sa destinée, c'est sa métamorphose finale : c'est Marguerite sauvée par son repentir, par l'expiation volontaire...

Des propos multiples se succédèrent. Les plus timides mêmes et les plus silencieux parmi les membres du cercle, ceux qui volontiers s'effacent devant les protagonistes, tenaient à dire leur sentiment sur un sujet aussi *humain*, aussi accessible à tous que la tragédie de Marguerite. Ils cherchaient à définir l'amour de Faust et de Marguerite, à montrer le contraste des deux amants; cette opposition de leurs natures expliquait aux uns leur passion réciproque, — aux autres la courte durée de leur bonheur. L'accord était général pour souligner l'intensité de la détresse de la pauvre enfant : mais sur les causes de cette misère profonde, que de divergences! Quels sont les coupables? Marguerite? Faust? la société? la nature? Dieu? Tous ou personne?...

Si Marguerite est l'héroïne de la *Première Partie*, Hélène est celle de la *Seconde*, et son rôle est capital. Marquer le sens de cette figure symbolique, c'est définir l'esprit du poème tout entier, dont l'épisode d'*Hélène* est l'*axe* ou le *sommet*. Hélène représente la Beauté, — l'Art, — la Poésie, — l'Antiquité, — l'Hellénisme, — le Classicisme, — la Renaissance, — l'Humanisme, — l'Héroïsme. — Toutes ces formules sont trop simples ou trop vagues; il faut les combiner,

les préciser, les fondre l'une dans l'autre pour atteindre le vrai : Hélène est la Renaissance allemande du XVIIIe siècle, l'Hellénisme de Gœthe, et tout le poème tend vers l'apologie, vers l'apothéose de ce qu'elle représente.

— Ou plutôt vers l'exaltation de l'union des deux héros, de Faust et d'Hélène, et de tout ce qu'ils symbolisent : Antiquité et Moyen Age, — Esprit grec et esprit allemand, — Sud et Nord, — Grecs et Barbares, — *Classicisme et Romantisme*, — sens grec de la beauté et énergie du Germain, — forme antique et fond allemand, — poésie naïve et poésie sentimentale, — art antique et esprit de Gœthe.

Mais la fusion de ces deux symboles aboutit à un troisième symbole qui concilie leurs antinomies, ou, pour reprendre le langage littéral, l'apologie du mariage de Faust et d'Hélène se confond avec l'apologie du produit de ce mariage en qui se rejoignent les qualités des deux époux, avec l'apologie de leur fils *Euphorion*. — Euphorion, c'est-à-dire le représentant de la poésie moderne; — de la poésie romantique; — Byron.

Et d'autres personnages encore de l'une et de l'autre partie, d'autres scènes et d'autres épisodes furent proposés tour à tour comme hautement caractéristiques et symboliques, comme représentatifs de l'esprit et de l'idée du poème : le Seigneur et l'*Erdgeist*, Wagner et Valentin, Homunculus et les Mères; les deux Nuits de Walpurgis....

— Deux lignes, messieurs, nous n'avons que deux lignes. Il faut y mettre l'originalité unique, singulière du poème qui est l'œuvre de toute la vie de Gœthe. Pour moi, ces quatre dates ont une rare éloquence : *Urfaust*, vers 1775; *Fragment*, 1790; *Première Partie*, 1808; *Seconde Partie*, 1832. — C'est vrai : l'on ne comprend rien à Faust, si l'on n'en marque pas l'évolution. Définir l'œuvre, c'est en dire la genèse et les métamorphoses; toute formule unitaire est erronée. — A moins que nous ne sous-entendions, ce qui est la vérité, que la seconde partie ne compte pas, et qu'en parlant de *Faust*, c'est toujours de la première qu'il s'agit. — Opposons-les donc l'une à l'autre : vie, poésie, passion, voilà pour celle-ci; symbole, abstraction, allégorie, voilà pour celle-là. — Ou encore : inconscience du génie, instinct, spontanéité, inspiration, intuition, d'une part, et de l'autre, volonté, effort, réflexion, artifice. Ici Marguerite, là Hélène. Ici le héros, un individu vivant aux aspirations passionnées; là, l'humanité dans l'histoire ou la nature dans ses évolutions plastiques.

— Pardon! vous opposez le premier *Faust* au second, et pourtant celui-ci ne fait que développer l'idée du drame contenue dans le *Prologue* et dans le *Pacte*. Comme vous, je pense qu'il y a dans *Faust* deux poèmes distincts, un poème ancien et un poème nouveau; mais ces deux œuvres, ce n'est pas le passage de la première partie à la seconde qui les sépare, mais celui de l'*Urfaust* au drame de 1808. C'est là la coupure essentielle, fondamentale : les disparates dans le plan, dans les caractères de Faust et de Méphistophélès, c'est de 1797 qu'elles datent. — Sans doute, et voici la formule la plus brève et la plus saisissante de cette révolution : Dans l'*Urfaust*, le héros courait à sa damnation; dans le nouveau poème, il va vers son salut.

— Au lieu de deux phases, j'en note trois, et elles correspondent aux trois âges de l'homme et aux trois périodes de l'esprit de Gœthe : Jeunesse, *Sturm und Drang*, dans l'*Urfaust* ou le *Fragment*; — Maturité, Classicisme, dans le drame de 1808; — Vieillesse, symbolisme dans *le second Faust*. — Défions-nous des formules trop simples à propos d'une œuvre dont la genèse est aussi complexe que la réalisation. L'évolution est constante pendant toute la durée de la composition du poème. Il y a des disparates, des changements soit dans l'idée, soit dans le plan, dans l'action, dans les caractères, dans le style, non seulement de l'*Urfaust* au *Fragment*, du *Fragment* à la *Première Partie*, de la *Première Partie* à la *Seconde*, mais il y en a à l'intérieur d'un même ensemble, à l'intérieur d'une même scène, peut-être d'un même couplet.

— Mais ces contradictions sont le plus souvent involontaires : c'est donc moins un changement conscient de plan et d'idée que nous devons souligner que des oscillations inconscientes entre des intentions et des motifs multiples : l'*impressionnisme* du poème en est le caractère le plus saillant.

Pendant cette discussion des évolutionnistes, le groupe compact des unitaires gardait un silence farouche; si divisés tout à l'heure lorsqu'il s'agissait de créer la formule magique où se résumerait le poème tout entier, ils échangeaient maintenant des regards indignés devant ces théories qui osaient s'attaquer à l'unité de leur chef-d'œuvre. Et de nouveau ils reprirent l'offensive; pour marcher ensemble contre l'ennemi, ils s'accordèrent d'abord entre eux sur des formules synthétiques où les différentes idées — salut, bonheur, éducation de Faust, ainsi que les deux paris du *Prologue* et du *Pacte* — pussent se confondre : apologie de l'activité, apologie

de l'effort; puis ils montrèrent l'harmonie de toutes les prétendues disparates, accentuant le symbolisme du *premier Faust* et le réalisme du *second*, opposant aux contradictions destructives de l'illusion les contradictions naturelles et humaines de caractères aussi complexes que ceux de Faust et de Méphistophélès, s'appuyant sur toutes les paroles de Gœthe favorables à leur thèse. Et leurs adversaires ripostèrent par des témoignages contraires : les mots sur le *tragélaphe*, sur la *composition barbare*, sur l'*éternel fragment*, sur *la famille de champignons*, sur la série des *petits mondes* vinrent se heurter contre la dernière lettre à Humboldt; le *Prologue sur le théâtre* fut invoqué par les deux partis, les uns identifiant *le Poète* avec Gœthe et citant avec enthousiasme son apostrophe enflammée, surtout les vers apologistes de l'harmonie et de l'unité de l'œuvre d'art :

Wer ruft das Einzelne zur allgemeinen Weihe
Wo es in herrlichen Accorden schlägt?

les autres soulignant les saillies du *Directeur* et du *Bouffon* sur « la pièce qu'il faut mettre en pièces » pour contenter les goûts multiples du public, sur la comparaison du drame avec un « ragoût », sur l'appel adressé en même temps aux facultés les plus diverses parmi lesquelles ils ont garde d'oublier la folie : tout cela, n'est-ce pas une apologie humoristique des bigarrures et des disparates du poème? — Ensuite ce fut le tour des esprits modérés et conciliants, réclamant des concessions aux deux partis, élaborant des formules opportunistes où les disparates sur un point, — idée, action, caractères, style, — étaient compensées par l'unité des autres éléments de l'œuvre, — imaginant des unités nouvelles plus larges, plus hospitalières, l'unité vivante du poète, — une unité supérieure, mystérieuse, mystique que l'on sent et que l'on devine plus qu'on ne la démontre et qu'on ne l'analyse, — ou marquant au contraire que l'immensité même du sujet commandait un développement fragmentaire et qu'ainsi l'*incommensurable* était à la fois une nécessité et une harmonie.

— Je vois avec plaisir, dit un philosophe, que nous entrons dans une voie plus large et plus haute où nous trouverons une formule supérieure. Faust est un poème philosophique et symbolique : il faut en définir le symbole et la philosophie. — Ou la religion : Faust est un poème chrétien : le repentir, l'expiation, la grâce de Marguerite dans la première partie, le repentir de Faust, le renoncement au bonheur égoïste, l'action finale de la grâce divine, dans la seconde,

— autant de motifs inspirés par le christianisme. — Ces motifs sont accessoires ou absents. Où voyez-vous que Faust se repente de ses fautes? les vers essentiels du *Prologue* sur « l'homme bon qui a conscience du droit chemin » ne contiennent-ils pas l'affirmation du salut de l'homme conquis par sa seule énergie, — idée païenne, idée antichrétienne? Que dire de l'indifférence ou du dédain de Faust pour l'au-delà? de l'indulgence du Seigneur, — et de Gœthe pour Méphistophélès et le mal qu'il représente? — Tout cela n'est peut-être pas très orthodoxe. Mettons que la religion de Faust est le Pélagianisme. — Ou l'évangile d'un nouveau christianisme. — Il suffit, dit un libéral, d'appeler cet esprit *protestant* dans le sens large du mot. — Avec cette réserve, dit un catholique, que le salut par l'action, c'est-à-dire par les œuvres, est une idée essentiellement catholique. — Et catholique aussi tout le dénouement que couronne l'apparition de la *Mater gloriosa.* — Il y a donc deux courants opposés dans le poème, un courant chrétien et un courant antichrétien.

Ainsi les chrétiens ne s'accordaient pas entre eux : si la majorité des orthodoxes, catholiques ou protestants, inclinaient vers l'affirmation de l'esprit antichrétien du poème, la majorité des libéraux soutenaient le contraire, ceux surtout qui, très avancés personnellement, libres penseurs, panthéistes, tenaient à garder le titre de chrétiens; mais dans l'un et l'autre camp, il y avait des dissidents, surtout dans le premier : car l'admiration pour la beauté poétique du drame les entraînait inconsciemment à le mettre d'accord avec leur foi.

Cependant le groupe des philosophes ne s'accordait pas davantage : sans doute, une majorité se formait en faveur de l'inspiration panthéiste, moniste, et l'on citait les vers du *Prologue* ou de l'Extase du *Macrocosme*, ou de l'*Esprit de la Terre*, et l'on déclamait avec enthousiasme le couplet de la *Profession de foi* de Faust. Mais il y avait quelques partisans du théisme, surtout du scepticisme de l'œuvre. Sur l'inspiration fataliste ou libertaire, optimiste ou pessimiste, matérialiste, mystique ou même cabaliste, les esprits étaient plus divisés. — Et comme on aime à rattacher toute philosophie à un nom propre, on prononça bien des noms depuis celui de Platon jusqu'à ceux de Schelling, de Hegel et de Schopenhauer, mais aucun ne fut invoqué plus souvent que Spinosa. — Puis on discute sur le symbolisme de Faust, les uns voulant le restreindre, les autres le développer et l'amplifier. — Faust est un individu, dit l'un des pre-

miers, ainsi que Méphistophélès et Marguerite, et même Hélène; c'est un homme du XVIe siècle comme dans la légende, et cette légende, à laquelle Gœthe emprunte son sujet, ses motifs et ses personnages, agit si puissamment sur son œuvre qu'il faut la nommer, même si vous ne disposez que de deux lignes : Évocateur de la légende de Faust dont il modifie le dénouement, — cette définition conviendrait assez bien à notre poète. — Il le modifie? Dites qu'il le retourne et qu'il le combat, et cette opposition avec la légende se marque dans tout l'ensemble du poème. Le Faust du poète a tout juste autant de parenté avec son homonyme historique et légendaire que Gœthe lui-même, et voilà, si vous voulez l'appeler ainsi, le premier et le plus essentiel symbole de l'œuvre : elle représente l'esprit, les aspirations, le développement, la destinée du poète : c'est une vaste et fidèle confession, — une confession, qu'il interrompt à plusieurs reprises pour la rendre plus complète, — une confession de sa jeunesse, de sa maturité et de sa vieillesse : le *second Faust* est son testament.

Si Faust est Gœthe, Marguerite est Frédérique Brion. — Ou la *Gretchen* de Francfort, le premier amour du jeune Wolgang. — Ou Charlotte Buff. — Ou plutôt un idéal féminin essentiellement gœthéen composé de tout ce qu'il a trouvé de plus exquis dans toutes les femmes qu'il a aimées.

— C'est rétrécir à plaisir ce grand poème que de n'y voir que la confession d'un homme, fût-ce d'un génie; c'est l'image d'une race et d'une nation tout entière, et l'Allemagne s'y réfléchit comme dans un miroir. Le héros est le plus pur représentant de l'esprit allemand, — plus allemand que tous les grands Allemands de la réalité par ses aspirations infinies, par l'énergie de ses efforts, par son idéalisme. Son développement est représentatif du développement de l'esprit allemand qui, comme Faust, part de la vie spéculative pour aboutir à la vie pratique. Marguerite est le type de la jeune fille, de la femme allemande; Wagner a le pédantisme et la morgue des savants allemands. Tous les aspects de l'âme nationale se retrouvent dans ce poème : sensibilité allemande, développement de la vie intérieure; passion allemande, lente dans ses démarches, terrible dans ses effets; enthousiasme; profondeur philosophique; complexité spirituelle qui allie les aspirations mystiques au scepticisme; humour hardi, vif et grossier; ténacité dans l'effort et force active. — Et l'œuvre est allemande aussi dans sa forme, dans la libre allure de son action dra-

matique, dans son style aux contrastes heurtés, dans son vers franchement populaire. — Voici donc notre formule : Faust est le poème le plus allemand, le plus expressif de l'originalité propre du génie germanique; c'est la Bible profane des Allemands.

— Quant à moi, dit un historien, ce qui m'intéresse le plus dans Faust, c'est que j'y retrouve la peinture la plus vive et la plus fidèle d'une époque déterminée : tout le *Sturm und Drang* du XVIIIe siècle y fermente. Faust est le véritable *Stürmer* : toutes ses aspirations vers la nature, vers la vie, vers le bonheur, vers la liberté, vers l'action, vers le développement total de son individualité, vers l'absorption de toutes les jouissances et de toutes les souffrances de l'humanité, — toutes ses révoltes contre la tradition, contre la lettre, le mot, la formule qui tue l'esprit, sont les aspirations, les amours et les haines de cette génération des *Génies*, des *Titans* révolutionnaires. Marguerite est l'enfant de la nature, c'est-à-dire l'idéal de ces disciples de Rousseau. Wagner est le type de tout ce que combattent les *Stürmer*, et Méphistophélès est le porte-voix de leurs négations et de leurs satires. Définissons *Faust* : la confession, la profession de foi du *Sturm und Drang*.

— L'*Urfaust* peut-être, dont le style et le système dramatique sont de tous points en accord avec l'esthétique de ces poètes révolutionnaires. Mais n'oubliez pas l'évolution de l'œuvre que l'un de vous signalait tout à l'heure vers le classicisme et le symbolisme. Là encore elle reflète son époque qui évolue en même temps qu'elle, qui est successivement classique, puis romantique. Disons donc que *Faust* est l'histoire même de l'esprit allemand pendant le siècle de Gœthe. — C'est encore trop peu dire : tout en reflétant son époque, il la devance; il prépare les temps nouveaux; c'est une prophétie de l'esprit moderne, du XIXe siècle.

— Vous avez développé le personnage dans le temps et dans l'espace, en faisant de lui le représentant de toute une race, de tout un pays et de tout un siècle. Et pourtant il faut aller résolument plus loin encore et supprimer toutes ces déterminations qui sont des limites : Faust est un *homme*, Faust est *l'homme*, il représente l'humanité. — Définition juste, mais vague : disons que cet *homme bon*, comme l'appelle le Seigneur, incarne les aspirations les plus nobles du genre humain. — Sa supériorité est plus spirituelle que morale : il est le génie, l'homme éminent, le représentant des natures supérieures, le surhomme. — Il est surtout un homme *complet*, ouvert à tous les sentiments humains, doté de toutes les facultés essentiellement

humaines, l'homme sain, l'homme primitif selon Rousseau, l'homme universel. — Mais comme il est un homme complet, comme il est le représentant de l'homme *tout entier*, et que l'essence de la nature humaine est d'être double, divisée en elle-même, composée de deux âmes dont l'une tend vers le ciel et dont l'autre s'attache à la terre, — c'est cette duplicité que Faust incarne avant tout, c'est par là qu'il est typique. — C'est par là aussi qu'il se rapproche de *l'homme moyen* qui n'est ni ange ni bête.

Si Faust est le type de l'homme, son développement symbolise l'évolution de l'humanité. Comme le héros du drame, l'esprit humain « s'élève à travers les âges par l'effort d'une activité toujours plus haute et plus pure ». C'est donc une histoire de l'humanité franchement optimiste, confiante dans la bonne nature de l'homme, — une histoire de l'humanité dont le progrès est la loi. — Franchissons un dernier degré, et nous aurons la formule la plus ample et la plus glorieuse : *Faust* est un poème universel, un poème mondial, *ein Weltgedicht*, c'est notre *Divine Comédie*.

— Je crains, dit à ce moment un théoricien des questions esthétiques et littéraires, je crains, messieurs les philosophes et les symbolistes, de vous paraître bien pédant, bien « vieux jeu », mais il me semble que le meilleur moyen de définir une œuvre littéraire, même en deux lignes, c'est de déterminer tout d'abord le genre auquel elle appartient, le système esthétique auquel elle se rattache. Commençons donc par dire que *Faust* est un drame... — Une tragédie, c'est le nom même que lui donne Gœthe... — Une tragédie? la première partie peut-être, et l'on parle avec raison de la *tragédie de Marguerite*; mais la seconde partie? mais l'ensemble? c'est plutôt une comédie aristophanesque. — Un mystère. — Une féerie. — Au fond, la forme dramatique est accessoire, superficielle; l'essentiel, c'est la tendance de l'œuvre : je l'appelle donc un poème didactique, — Philosophique, — Métaphysique, — Religieux, — Mythique, — Légendaire, — Symbolique, — Allégorique. — Par son ampleur, sinon par sa forme, c'est une épopée, et le parallèle avec celle de Dante souligne bien ce caractère. — Oui, sans doute il y a du didactique et de l'épique, et aussi du lyrique dans notre poème; mais nous accordons tout cela, tout en affirmant la forme dramatique, en le dénommant *drame romantique*. — Par son unité, par l'esprit et la forme des parties essentielles du drame de 1808, par l'épisode d'*Hélène*, il est *classique* : c'est un classicisme plus libre, il est vrai, que le français et même que le grec, le classicisme allemand, c'est-

à-dire une sorte de fusion des Grecs et de Shakespeare. — Où Shakespeare domine, surtout dans l'*Urfaust*, et même Hans Sachs : un *Fastnachtsspiel*, un *Volksschauspiel*, un *Budenstück*, un *Puppenspiel* ennobli, épuré, sublimé, tant que vous voudrez, — mais maintenant à dessein sa forme et son style franchement allemands et populaires : voilà *Faust*. — Et d'autres formules s'entre-croisent : drame réaliste, — fantastique, — humoristique, — puis des formules plus complexes où l'on juxtapose, où l'on confond plusieurs de ces éléments pour accentuer la variété de l'œuvre; jusqu'à ce qu'un autre, plus radical, s'écrie : « A quoi bon classer un poème qui se moque de toutes les catégories esthétiques, qui échappe à toutes les règles, qui se crée ses propres lois, sa propre forme? dites, si vous y tenez, qu'il est original, étrange, singulier, bizarre, étonnant, unique : ces épithètes banales atteignent le vrai mieux que vos raides formules, et l'œuvre ainsi définie sera à juste titre le scandale des pédants et des amis de la règle, et l'admiration des esprits indépendants et spontanés qui comprennent d'instinct qu'à un sujet exceptionnel correspond un style d'exception et que le génie s'affranchit des limites de l'art pour atteindre l'harmonie mystérieuse de la grande nature.

— A la bonne heure! voilà de l'enthousiasme! quel dommage qu'on ne puisse mettre cela en deux lignes. Et pourtant il faut essayer du moins de signaler la rare valeur esthétique du poème; il importe moins de le définir que de l'apprécier, de le classer à son rang pour que tout le monde sache que c'est une œuvre exceptionnelle et que la lecture en est un devoir national... — Universel. — Disons que c'est l'ouvrage le plus beau, le plus grand, le plus profond, le plus génial de Gœthe. — Et de toute la littérature allemande, c'est la Bible poétique de l'Allemagne. Mettez dans un plateau de la balance toute la poésie allemande, dans l'autre le seul *Faust*, c'est ce second plateau qui l'emportera. — C'est l'œuvre la plus considérable de la poésie moderne tout entière, le plus grand poème du siècle. — C'est le poème le plus profond de toutes les littératures. — C'est la plus grande œuvre du plus grand poète de tous les peuples et de tous les pays. — C'est une révélation.

Ainsi les admirateurs de *Faust* lançaient formule sur formule, dans un beau *crescendo* d'enthousiasme. A peine eut-il atteint son apogée que de toutes parts s'élèvent des protestations : « Dites surtout que c'est au premier *Faust* seul que s'adressent ces louanges. — A tout le premier *Faust*? Exceptons en tous cas le fastidieux et

inutile *Intermezzo*... — Et une bonne partie de la *Nuit de Walpurgis*. — Et la *Cuisine de la Sorcière*. — Pour moi une seule chose est vraiment incomparable : c'est la Tragédie de Marguerite. — Et le premier monologue! — Mais l'action est traînante et souvent incohérente : mettons que c'est un assemblage de belles scènes. — Soulignons les caractères, les trois types immortels, Faust, Méphistophélès, Marguerite. — Exaltons la poésie incomparable du style..... Et faisons les plus expresses réserves sur la valeur morale du drame! — Et sur sa valeur scénique. — Sauf à l'Opéra! fit un musicien. Voulez-vous expliquer son immense popularité? dites : *Faust* est un drame de Gœthe mis en musique par Gounod. — Et par Berlioz. — Et par Schumann. — Et par Liszt. — Et illustré par Delacroix, fit un peintre. — Et par Ary Scheffer. — Et par Kaulbach.

Et bien d'autres peintres l'ont représenté, et bien d'autres musiciens l'ont chanté, et bien des poètes s'en sont inspirés, et bien des philosophes en ont subi l'ascendant, et une foule de commentateurs, de critiques et de traducteurs s'en sont nourris; bornons-nous à dire qu'immense a été son influence en tous sens et inouï son retentissement.

A ce moment on remit une lettre au directeur du cercle. — Une bonne nouvelle, messieurs! Le secrétaire de la *Revue germanique* nous écrit pour demander au Cercle de lui désigner quelqu'un qui puisse lui envoyer un article de vingt pages sur le *Faust* de Gœthe. Nous n'avons que l'embarras du choix, ajouta-t-il en souriant, mais cet embarras est grand. Un vote seul nous en tirera. Donnons la parole aux candidats.

Plusieurs orateurs firent de longs discours dont l'exorde seul se ressemblait : ils se félicitaient tous de pouvoir développer amplement toute leur pensée, persuadés de conquérir à leur thèse les esprits qu'ils n'avaient pu convaincre en deux lignes. Et celui-ci plaida pour l'unité du poème, et cet autre pour sa constante évolution; et l'on entendit successivement un philosophe, un philologue, un moraliste, un esthéticien, et les longs discours menaçaient de se multiplier comme tout à l'heure les brèves saillies, lorsque je pris la parole à mon tour :

Je ne songe pas, messieurs, à lutter avec vous d'éloquence et de talent, et pourtant je me mets sur les rangs, et j'ose faire appel à vos suffrages. Tout à l'heure j'hésitais à donner deux lignes sur *Faust* à une encyclopédie, et peut-être ne riez-vous plus maintenant de mes hésitations : car mes deux lignes, — notre discussion l'a prouvé,

— auraient tout au plus satisfait un lecteur sur cent. Dans un article de vingt pages, je ne développerai aucune thèse nouvelle; je ne promettrai aucune révélation; je n'apporterai aucune clef subtilement façonnée pour pénétrer dans le sanctuaire inviolé; je me contenterai d'exposer tout uniment la discussion à laquelle je viens d'assister. Sans doute, chacun de vous ne sera guère représenté que par deux lignes; mais du moins ces deux lignes résumeront son idée, tandis qu'il risque, s'il n'a pas la chance d'être désigné par vous, de la voir abolie par votre délégué. Sans doute encore, le lecteur de la *Revue* sera tout étourdi sous cette douche continue de jugements divergents, il n'éprouvera pas le vif plaisir que lui aurait procuré le développement brillant d'une thèse unique; mais après le premier moment d'étourdissement, il ne sera pas fâché de connaître toutes les solutions contradictoires d'un même problème; si le problème l'intéresse, il se félicitera de l'aborder, l'esprit libre, simplement averti, par la multiplicité des solutions, des difficultés innombrables du sujet. Voulez-vous me charger de ce rôle de greffier ou de rapporteur, rôle modeste, mais utile?

On passa au vote : quelques voix s'éparpillèrent sur les éloquents apologistes de thèses particulièrement spécieuses; mais la grande majorité des votants, convaincus par mes arguments, se décida en ma faveur. Et grâce à ce vote, vous lisez mon article.

— A quoi tend ce jeu peut-être trop prolongé? à l'apologie d'une méthode de critique impersonnelle dont je veux me borner à marquer l'esprit et à tracer les lignes essentielles.

II

Il est bon de présenter au lecteur sur le sujet qu'il étudie les solutions typiques de l'humanité : voilà le principe de cette méthode. Il est bon de les lui présenter, parce que, si la parole de Gœthe : « L'humanité seule est l'homme véritable » n'est sans doute qu'un sublime paradoxe, il n'en est pas moins vrai que l'individu a les plus grandes chances d'atteindre le vrai, le beau et le bien, lorsqu'il fait bénéficier son intelligence, sa sensibilité et sa moralité de l'intelligence, de la sensibilité, de la moralité universelles; — parce que, dans la mesure où l'homme est un être social, la pensée de l'humanité l'intéresse autant que la sienne; — parce que la source d'intelligence répandue dans tout le genre humain est supérieure à celle

de n'importe quel individu, quelque éminent qu'il soit; — parce que cet exposé des solutions divergentes de la critique assure et maintient l'indépendance du lecteur, en l'affranchissant de la tyrannie qu'exerce le talent : il n'entend pas une seule cloche, celle d'un orateur éloquent qui l'entraîne impérieusement à sa suite; il entend sonner toutes les cloches, et comme des voix autorisées prononcent des jugements différents, il se sent libre d'adopter celui que sa raison approuve, il n'accepte une solution qu'après avoir subi l'assaut de toutes les solutions contraires; — parce que l'esprit humain a une puissance d'oubli incomparable, qu'aucun individu n'embrasse toujours et tout à la fois toutes les données d'un problème, même de celui qu'il connaît le mieux, qu'il est donc nécessaire de rassembler ces données, pour lui permettre d'en embrasser l'ensemble, dès qu'il en a besoin; — parce que, plus l'humanité vieillit et plus les livres se multiplient, plus il est urgent de condenser les résultats acquis, de venir en aide au lecteur par des répertoires auxquels les limites nécessaires de ses facultés de connaissance, de ses capacités de lecture le forcent à s'adresser; — parce que le lecteur puisera dans cet exposé une leçon de tolérance : en voyant sans cesse de grands esprits conclure différemment sur une foule de questions, il apprendra à ne pas s'indigner, à ne pas maudire; il s'habituera de plus en plus à ce mystère au sein duquel nous vivons, à cette multiplicité, à ce chaos d'impératifs catégoriques contradictoires, dictés par des raisons, par des goûts, par des consciences également sincères.

Mais les limites de l'esprit humain nous obligent à faire un choix parmi ces innombrables solutions : nous ne pouvons, à propos de chaque problème, lire toute une bibliothèque. Instituons donc des rapporteurs que nous chargerons de faire ce dépouillement et de nous présenter non pas seulement toutes les solutions individuelles avec tous leurs développements (c'est ce qu'ils feront d'une façon approximative par la *Bibliographie* du sujet qu'ils traiteront), mais en même temps les solutions *typiques*, avec des développements d'inégale longueur selon les besoins : je suppose, par exemple, que pour *Faust* on demande au rapporteur un développement de 400 pages pour les lecteurs qui veulent en faire une étude sérieuse; un résumé de 30 pages pour une étude moins approfondie; 2 pages ou quelques lignes pour un lecteur de précis littéraire ou d'encyclopédie.

D'après quels principes le rapporteur fera-t-il ce choix? en

d'autres termes, comment démêlera-t-il les solutions *typiques* de son sujet? — Par différents moyens, dont le premier et le plus simple consisterait à *compter* les suffrages : plus une solution obtient d'adhésions individuelles, plus elle est typique. En vertu de ce principe, le rapporteur s'efforcera de recueillir le plus grand nombre de témoignages, de dresser une *bibliographie* aussi abondante que possible. Mais les suffrages recueillis par le rapporteur ont une valeur fort inégale : les uns ne reflètent que l'opinion de l'individu qui les émet, les autres ont chance d'exprimer celles de tout un groupe d'hommes plus ou moins considérable. Il faut donc *peser* les suffrages, assigner à chacun d'eux une valeur relative, selon l'autorité plus ou moins grande que confère aux différents individus soit leur renom personnel, soit le jugement des spécialistes, soit le nombre présumé des lecteurs, soit leur qualité représentative d'un groupe important de l'humanité, religieux ou national, philosophique ou littéraire.

Ce dernier point est capital. Il faut que le rapporteur s'efforce de donner satisfaction, dans la mesure de leur valeur typique à toutes les catégories divergentes dont se compose l'humanité : hommes et femmes; jeunes gens, hommes mûrs et vieillards; aryens et sémites, catholiques, protestants, libres penseurs; Français, Allemands ou Anglais ou lecteurs d'un autre peuple; hommes du monde et savants, esprits cultivés et illettrés; panthéistes, évolutionnistes, spiritualistes, matérialistes; disciples d'un grand homme, poète ou philosophe, de Kant, de Hegel, de Nietzsche, de Comte, de Spencer, de Gœthe, d'Ibsen, de Tolstoï, de Renan; déterministes et libertaires, optimistes et pessimistes; logiciens et intuitionnistes, rationalistes ou symbolistes, sceptiques ou croyants; philologues et littérateurs et historiens, esthéticiens et moralistes et pédagogues; idéalistes, réalistes et humoristes, illusionnistes et esprits critiques; esprits synthétiques et analytiques; représentants du bon sens et amoureux de paradoxes; indépendants et disciples; conservateurs, réformateurs et révolutionnaires; aristocrates et démocrates; sentimentaux et intellectuels; enthousiastes et zoïles; timides et hardis, outranciers et mesurés..., notre miroir reflètera toutes les divergences des tempéraments, des caractères, des mentalités, des goûts, des sensibilités, des sexes, des âges, des classes, des cultures, des nationalités, des religions, des philosophies, des morales, des esthétiques, toutes les tendances essentielles de l'esprit humain.

C'est à dessein que je prolonge cette énumération : plus elle vous

fatigue, — plus d'autre part vous la trouverez misérablement superficielle, plus chacun de vous évoquera des catégories nouvelles et de nouvelles oppositions, — plus cette constatation manifeste des divergences infinies de l'humanité vous inclinera à l'adoption de la thèse sur laquelle s'appuie ma méthode : aucun individu, quelque éminent qu'il soit, ne peut prétendre parler au nom de l'humanité tout entière; l'homme le plus hautement typique ne l'est que faiblement par rapport à l'ensemble des hommes; celui dont le suffrage pèse le plus et qui dispose du plus grand nombre de voix en a infiniment moins que la totalité des autres. Soyez Kuno Fischer ou Erich Schmidt dans la critique *faustienne*; soyez M. Brunetière, M. Faguet ou M. Lemaître dans la critique française : vous êtes, cela est certain, hautement représentatif, mais tout au plus, et cela même serait énorme, d'un centième ou d'un cinquantième d'humanité.

Ainsi une solution peut être *typique* en vertu de l'un ou de l'autre de ces différents critères : elle est typique, lorsqu'elle réunit un grand nombre de témoignages; — lorsqu'elle est présumée les réunir, en vertu du grand nombre de lecteurs de l'ouvrage où elle est exprimée; — lorsque c'est la solution d'un spécialiste du premier rang ou de plusieurs spécialistes du second; — lorsqu'elle appartient à un homme célèbre, à un homme dont le nom seul est typique; — lorsqu'elle est représentative d'un groupe typique de l'humanité. Elle sera de plus en plus typique, plus elle est adoptée non en vertu d'un seul critère, mais de plusieurs ou de tous.

Le rapporteur sera donc tenu d'établir une *Bibliographie* aussi complète et aussi nuancée que possible, de dresser comme une échelle dont les différents degrés marquent l'importance proportionnelle des nombreux témoignages qu'il a recueillis. Cette Bibliographie sera comme une Chambre dont chaque membre dispose d'un nombre de suffrages différents; c'est le suffrage universel, mais avec vote plural.

D'après l'ensemble de ces témoignages, le rapporteur démêle tous les problèmes typiques de son sujet. Il note sur chacun de ces problèmes les réponses multiples de la critique, il ramène la multitude de ces solutions individuelles à un petit nombre de solutions typiques. C'est ainsi qu'un *Faust* selon l'humanité en vingt pages présentera un tableau qui se rapprochera sans doute de celui dont je viens de tracer l'esquisse. Je publierai prochainement une étude sur le même sujet, dix fois plus développée, où chacune des solu-

tions qui se succèdent ici et se chassent l'une l'autre avec une rapidité vertigineuse, sera exposée dans un plus grand détail, mais continuera en même temps à se subdiviser en réponses multiples. « Faust sera sauvé par l'Éternel Féminin ». Voilà une affirmation suffisante pour un exposé très limité : le rapporteur d'un *Faust* de 200 pages ne s'en contente pas; il recueille une centaine de réponses sur l'interprétation de ces deux vers qui forment la conclusion du poème :

Das ewig Weibliche
Zieht uns hinan.

En les comparant et en les classant, il constate qu'elles se ramènent presque toutes à quatre chefs principaux. Ou bien on entend le mot *Féminin* dans son sens littéral : c'est une femme, ce sont des femmes qui attirent Faust vers le ciel; — c'est Marguerite, la « beauté de son âme », sa pureté, son amour; — c'est (plus rarement) Hélène; — c'est la Vierge Marie, la *Mater gloriosa*, la plus pure incarnation du féminin; — ce sont les femmes, les qualités et les vertus féminines, l'éternelle beauté, la sûreté de l'instinct divin qui est en elles, leur puissance d'aimer.

— Mais ces qualités et ces vertus proprement féminines ne sont pas l'apanage exclusif de la femme; l'homme, lui aussi, peut les posséder ou les acquérir; et ce n'est que lorsque ces vertus sont en lui qu'elles sont vraiment efficaces pour le sauver. — C'est donc dans Faust même qu'il faut placer cet Éternel Féminin : c'est l'amour de Faust qui l'attire vers Marguerite; — son amour pour l'idéal, son âme qui s'ouvre pour recevoir le Divin, qui s'abandonne à la Grâce; — son âme purgée de tout égoïsme, dévouée à l'effort altruiste. — C'est tout ce qu'éveille en lui l'activité féconde et créatrice.

— Il ne faut identifier cet *Éternel Féminin* ni avec la femme, ni avec l'homme, ni avec Faust, ni avec Marguerite; — plutôt avec la Vierge Marie, — disons plus simplement avec Dieu, avec sa Grâce : la Grâce est en Dieu l'élément féminin, par opposition à la Justice, qui est l'élément masculin. — C'est l'amour infini de Dieu qui attire les hommes pécheurs vers le ciel et qui assure leur rédemption. — Dieu personnel ou Dieu panthéiste, personnification de la Nature, n'est-il pas la force éternellement productrice et créatrice, et n'est-ce pas à cette puissance génératrice que convient l'épithète de l'Éternel Féminin?

Enfin une série de définitions synthétiques, — soit équivoques,

soit hospitalières, — soit consciemment mystiques, juxtaposent ou confondent ou identifient ces différents éléments : l'Éternel Féminin est à la fois dans Marguerite et dans Faust, dans l'homme et en Dieu; c'est l'amour, l'amour de Faust pour Marguerite, et de Marguerite pour Faust, amour de l'homme pour Dieu et de Dieu pour l'homme, amour qui unit tous les êtres, toute la nature, — Eros païen ou panthéiste, — amour chrétien et essence de la religion chrétienne, trait fondamental du génie du poète, ton dominant de tout le poème, qui se termine par un hymne grandiose, aux mille voix, en l'honneur de l'amour éternel.

Je viens de montrer l'application de ma méthode à un point de détail comme la définition de l'*Éternel Féminin*, à une œuvre entière comme *Faust*. Prenez un exemple plus vaste : au lieu d'une seule œuvre d'un poète, le poète tout entier. Un *Gœthe* selon l'humanité accumulera les définitions suivantes :

Grand poète, génie lyrique, — épique, — dramatique; poète réaliste, — idéaliste; personnel, subjectif, — objectif, impersonnel; naïf et inconscient, — conscient et réfléchi. A côté du poète, on souligne d'autres rôles : Gœthe est un critique, — un savant, — un philosophe, — panthéiste, spinosiste, — éclectique; — son Dieu est la Nature; — c'est un esprit païen, — un esprit chrétien, du moins dans le sens le plus large du terme, un esprit religieux. — Gœthe est un moraliste; — un défenseur de la morale traditionnelle, de la morale éternelle; — l'apologiste d'une morale révolutionnaire. — En politique Gœthe est un conservateur, un aristocrate, — un libéral, un démocrate, — un précurseur du socialisme moderne. — Il est patriote, en tous cas foncièrement allemand, — il est cosmopolite, humanitaire. — Souvent ce n'est pas un rôle spécial que l'on souligne : Gœthe est avant tout, selon le mot de Napoléon, un homme; — et c'est l'homme, et non pas seulement le poète que l'on s'efforce de définir : Il est égoïste, il est froid, insensible, olympien, il a le cœur sec. — Son égoïsme est la revendication du droit de l'individu à développer en tous sens ses facultés. — Il est altruiste, et son cœur est aussi grand que son intelligence; le renoncement a été sa maxime et sa pratique. — Chez l'homme comme chez le poète, l'instinct, l'inconscience, la nature jouent un grand rôle. — La volonté, l'énergie, la domination de lui-même sont au premier rang de ses qualités. — Son intelligence est admirablement compréhensive. Elle procède moins par raisonnement que par intuition (*Anschauung*). — L'imagination est sa faculté maîtresse. — Souvent on

définit Gœthe, en montrant ses affinités avec telle ou telle époque, avec telle ou telle race; on fait même de lui le type d'une race ou d'une époque : Il est grec, — ancien, — païen, — alexandrin; — homme de la Renaissance. — Il est allemand surtout, le plus allemand des Allemands, — il est franconien et francfortois. — Il est moderne, — représentant de l'esprit du XVIII[e] siècle, du *Sturm und Drang*; — du XIX[e] siècle, — précurseur et prophète des temps futurs.

Tantôt on se borne à juxtaposer une série de ces traits, — tantôt l'un ou l'autre est souligné comme essentiel, dominateur, et les traits opposés sont niés, — tantôt on montre la fusion de ces éléments en apparence contradictoires : Gœthe est à la fois réaliste et idéaliste, poète personnel et impersonnel, conscient et inconscient, grec et allemand, antique et moderne. Plus on accumule les affirmations et les synthèses, plus on est tenté d'adopter une formule souvent répétée : Gœthe est un esprit universel; il a toutes les facultés, sensibilité, intelligence, raison, imagination, volonté, et dans un juste équilibre; il développe en tous sens son activité, il joue tous les rôles. C'est un génie essentiellement *humain*, le représentant de l'humanité.

Toutes ces définitions si contradictoires s'accordent sur un point : ce sont des définitions *unitaires*; elles admettent que certains traits, simples ou complexes, conviennent à Gœthe dans tous le cours de son développement... A ces définitions *unitaires* s'opposent les définitions qu'on peut appeler *impressionnistes* et *évolutionnistes*.

Tantôt on affirme la présence, dans l'esprit de Gœthe, de deux ou de plusieurs courants contradictoires, on souligne la mobilité de ses impressions et de ses jugements; tantôt on distingue entre les diverses phases de son développement, on marque deux périodes, trois surtout, quelquefois davantage.

C'est d'abord la période de jeunesse : le poète de *Goetz*, de *Werther* et de l'*Urfaust*, des lieder à Frédérique et à Lili et des odes à rythme libre, de *Prométhée* et des farces satiriques; l'ami et le disciple de Herder; l'admirateur de Shakespeare, de Hans Sachs, de Rousseau, de la cathédrale de Strasbourg; le compagnon et le guide de Lenz, de Klinger et de Wagner; le *Stürmer und Dränger*, dont les sentiments et les aspirations sont ceux de cette époque révolutionnaire : aspiration vers la nature, vers l'humanité, vers la totalité de la nature humaine; réaction contre les étroitesses de l'*Aufklärung*, revanche du sentiment et même de la sentimentalité, revanche

de l'imagination; *intuition*, *génie*; revanche de la volonté, admiration de la force, titanisme, individualisme, besoin de liberté, aspirations nationales, allemandes; en esthétique, amour de la poésie populaire et primitive, naturalisme, réalisme, culte de l'originalité, mépris des règles, art caractéristique; inconscience du génie, *Dumpfheit*; — fécondité créatrice.

La seconde période, c'est la période de maturité (de 1775 jusque vers 1800); la période d'*Iphigénie* et de *Torquato Tasso*, des *Élégies Romaines*, de *Wilhelm Meister* et de *Hermann et Dorothée*; la période du classicisme, de l'idéalisme, du *style*, de la mesure dans la vie et dans les œuvres. La clarté succède au trouble, l'art à la nature, la conscience et la réflexion à l'inconscience, la poésie objective et impersonnelle à la poésie subjective, l'harmonie et la beauté à l'expression de ce qui est individuel et caractéristique. Ordre, équilibre, pureté, simplicité, sérénité, voilà son idéal nouveau. C'est dans cette période que Gœthe tend à la conciliation, à la fusion de toutes les antinomies : art et nature, création et imitation, réalisme et idéalisme, esprit antique et esprit moderne, forme grecque et fond allemand; c'est ici qu'il est vraiment le représentant de l'humanisme, et de l'humanité.

La troisième période, c'est la vieillesse (1805-1832), c'est la période du *Divan*, des *Wanderjahre*, surtout du *Second Faust*. C'est de moins en moins l'inconscience du génie qui préside à la création de ses œuvres, c'est la réflexion, c'est la volonté. Le symbole triomphe, les figures vivantes disparaissent devant les types allégoriques. C'est la période de contemplation et de quiétisme, de tolérance et d'éclectisme. Son paganisme se tempère de mysticisme. Son hellénisme artistique n'exclut plus l'art du moyen âge. Période de curiosité encyclopédique, d'universalité. C'est Jupiter Olympien après le Titan de la première période, après l'Apollon de la seconde. Dans le caractère, on souligne tantôt la douceur indulgente, tantôt la raideur et la sécheresse. — Comparée aux périodes précédentes, cette troisième époque marque, selon les points de vue, soit une exagération des principes de la seconde, qui l'éloigne encore davantage des idées de sa jeunesse (on oppose, par exemple, au réalisme de la première période et à l'idéalisme de la seconde l'abstraction et le symbolisme de la troisième), soit un retour partiel vers ces idées, une sorte d'éclectisme, de conciliation des deux périodes précédentes.

Les appréciations sur Gœthe sont aussi variées. Il y a, surtout en

Allemagne, un grand nombre d'admirateurs enthousiastes : Gœthe est le plus grand poète allemand, — le plus grand poète moderne, — le plus grand lyrique de l'humanité; — c'est le plus grand Allemand; — le type le plus parfait de l'humanité. — Il y a des ennemis intransigeants en petit nombre, mais en grand nombre des adversaires très francs sur certains points : on conteste souvent son génie dramatique, souvent ses dons d'artiste ordonnateur; les chrétiens lui reprochent son paganisme, les radicaux ses tendances conservatrices, sa servilité envers les grands, les nationalistes son cosmopolitisme. On blâme son égoïsme, surtout l'abandon de Frédérique.

Entre les enthousiastes et les adversaires se place le groupe sans doute le plus nombreux, surtout en dehors de l'Allemagne, de ceux qui mêlent, dans des dosages infiniment divers, la critique à l'éloge; qui adoptent telles œuvres, *Faust*, par exemple, ou *Werther*, ou *Hermann et Dorothée*, ou les poésies lyriques, et qui hésitent sur les autres; qui admirent le poète et font des réserves sur l'homme; qui marquent, dans ses idées philosophiques, religieuses, morales, politiques, esthétiques, scientifiques celles qu'ils approuvent ou qu'ils rejettent. Son œuvre est tour à tour jugée immorale, — hautement morale, — ou amorale. Bref l'humanité loue et blâme Gœthe aussi diversement qu'elle le définit.

Ce bref résumé éclaire, je pense, l'esprit de ma méthode mieux que toutes les considérations théoriques. Ma thèse est celle-ci : Un précis de ce genre est la meilleure introduction à l'étude d'un sujet. Tandis que les autres précis, qui prétendent jouer ce beau rôle de premier introducteur, prennent parti, proposent une définition personnelle de l'esprit de Gœthe, mais induisent le lecteur non prévenu à croire que cette définition est *vraie* au même titre que les faits de sa vie admis par tout le monde, — mon précis dit loyalement au lecteur : « Voici ce que pense l'humanité sur Gœthe; vous la voyez divisée sur beaucoup de points essentiels; ce sont autant de problèmes qu'elle offre à votre méditation. Étudiez-les, s'ils vous passionnent; négligez-les, si des problèmes plus urgents vous réclament; il vaut mieux que vous vous absteniez de vous prononcer sur les points où l'humanité est en désaccord avec elle-même. »

Sans doute, dans ce tableau où j'accumule les traits contradictoires, il y a des lacunes, peut-être un manque de proportions, mais je m'adresse à tous les spécialistes gœthéens : n'est-ce pas là, avec

toutes ses divergences et toutes ses contradictions, une image plus fidèle de Gœthe selon l'humanité que tous les portraits que nous donnent de lui les précis et les dictionnaires?

Voici un dernier exemple — sur un sujet plus vaste encore, sur toute une période littéraire, *le romantisme* :

Le romantisme allemand, c'est l'esprit des deux Schlegel, de Tieck, de Novalis; — d'Arnim, de Brentano; — de Fouqué, de Kleist, de Werner, de Hoffmann, d'Eichendorff. — C'est encore Wackenroder, Schenkendorf, Chamisso; — c'est quelquefois Jean-Paul, Hœlderlin, Uhland, Kerner, Rückert, Platen, Immermann, Grillparzer, Müllner, Houwald, Heine; — c'est, pour une partie de leurs œuvres, Gœthe même et Schiller. Ce sont, parmi les femmes, Caroline et Dorothée Schlegel, Bettina, Rahel.

— Le romantisme n'est pas l'esprit qui anime ces hommes tout entiers, dans tout le cours de leur vie; c'est l'esprit qui pénètre plus particulièrement certaines de leurs œuvres : c'est *Lucinde; Henri d'Ofterdingen*, *Geneviève*, *Phantasus*, les *contes* de Grimm, le *Cor Enchanté*, *Catherine de Heilbronn*, *Ondine*, *Schlemihl*, les *Contes* de Hoffmann, le *24 février*, la *Faute*, l'*Aïeule*, les *lieder* d'Eichendorff, — c'est même *Faust*, surtout la seconde partie; c'est *Wilhelm Meister*; c'est la *Pucelle d'Orléans*, c'est *Hespérus et Titan*; *Hypérion*, — les lettres de Bettina; *Merlin*, les ballades d'Uhland, les ghazels ou les *sonnets* de Rückert et de Platen, *Lichtenstein*, le *Livre des Chants* et *Atta Troll*.

Le romantisme, c'est l'une ou l'autre des tendances suivantes : culte du moyen âge; retour au catholicisme, réaction; — individualisme; exaltation du moi; — ironie; caprice et humour; impatience de toutes les règles et limites de l'art; — exotisme; orientalisme; — universalisme ou cosmopolitisme littéraire; hospitalité accordée à toutes les idées et à toutes leurs formes; — esprit germanique, national, patriotique; — prédominance de la sensibilité, de l'imagination sur la raison.

Ou encore : idéalisme, mysticisme, fleur-bleue; — superstition et magie; — amour du fantastique, de l'occulte, des rêves; — fusion de la nature et de l'esprit; symbolisme; intimité avec la nature; — amour de l'Infini, de l'Indéterminé, de l'Illimité; confusion des genres; — accord de la poésie et de la vie; — prédominance de la forme sur le fond.

Ou quelquefois : fusion de l'esprit de Gœthe et de l'esprit de Fichte, fusion de la poésie et de la philosophie; — sens historique; — apo-

théose de l'art et de la poésie; — dédain de la réalité ; — quelquefois même réalisme, amour libre.

Ou bien, on le définit surtout par ses antithèses essentielles : opposition à l'esprit rationaliste, à *l'Aufklärung*, au philistinisme; — au classicisme allemand, à l'humanisme; — à l'antiquité; — au classicisme français; — au classicisme en général, qui est la poésie *saine*, tandis que le romantisme est la poésie *malade*; — au protestantisme; — au libéralisme; — à la révolution française; — à l'esprit moderne; — au réalisme.

Tous ces traits ont servi à définir le romantisme, soit qu'on en juxtapose un certain nombre, soit qu'on les subordonne à l'une ou l'autre tendance que l'on considère comme dominante et directrice; soit qu'on ne fasse entrer dans la formule que des traits qui se coordonnent aisément, soit qu'on résolve les contradictions apparentes en une synthèse complexe, soit enfin que ces contradictions réelles apparaissent comme l'essence même du romantisme que définit la simultanéité de deux courants opposés : Nationalisme littéraire et cosmopolitisme; inconscience, naïveté de l'inspiration et art conscient, tel que le suppose l'ironie romantique; poésie populaire et goût pour les formes raffinées et les fantaisies excentriques; panthéisme et christianisme; catholicisme et amour libre; culte et dédain de la forme; romantisme vrai et faux.

Si le romantisme embrasse toutes ces œuvres, tous ces hommes et toutes ces tendances, quoi de plus naturel que de le définir par la succession même de ces œuvres et de ces inspirations diverses, d'opposer aux formules unitaires des formules d'évolution.

Cette évolution se marque souvent par l'énumération d'une série de groupes successifs ou parallèles : les premiers romantiques, ou l'École romantique proprement dite; le groupe de Heidelberg; les Romantiques du Nord ou de Berlin; le groupe de Dresde; les derniers romantiques.

Et parallèlement, une série de groupes que les uns classent dans le romantisme, que les autres en excluent : les poètes patriotes; le groupe ou l'école souabe; le drame fataliste; les Orientalistes, et plus tard le Nouveau Romantisme.

Évolution en partie géographique, selon les centres successifs où domine le romantisme, Iéna, Berlin, Heidelberg, Dresde, Souabe, Autriche.

Divergences sur la naissance, sur les phases diverses, sur la mort du romantisme. S'il s'incarne dans un homme, c'est dans l'esprit

et l'œuvre de cet homme, Frédéric Schlegel, ou Tieck, ou Novalis, et dans les influences qu'il a subies, qu'on cherche la source du romantisme; si c'est un groupe, c'est dans le moment où se forme ce groupe, par exemple, la rencontre des Schlegel et de Tieck à Iéna, la fondation de l'*Athénée*; si c'est telle ou telle tendance littéraire ou philosophique, c'est la date où cette tendance se marque dans un esprit ou dans une œuvre, par exemple, l'ironie dans les *Contes dramatiques* de Tieck, ou le culte de l'art allemand dans les *Herzensergiessungen* de Wackenroder, ou l'individualisme dans *Lucinde*.

Quant aux phases successives, on se borne parfois à en souligner deux, à montrer le romantisme passant de l'individualisme au catholicisme, de l'exaltation du *moi* à son abdication; du cosmopolitisme au nationalisme; de la vie imaginative à la vie réelle; d'une révolution purement esthétique et littéraire à une révolution, ou plutôt à une réaction politique. Mais souvent ces phases sont plus nombreuses, et l'évolution se nuance, se multiplie et se complique : dans un même esprit, par exemple, et dans une même œuvre, dès l'origine, notamment, chez Frédéric Schlegel, ce sont d'incessantes et brusques métamorphoses.

Mêmes divergences sur la mort du romantisme : on souligne soit l'œuvre, soit l'homme, soit le groupe littéraire, soit l'esprit et la tendance qui le tuent : c'est ou l'esprit patriotique et la défaite de l'Allemagne qui force brutalement les rêveurs idéalistes à s'occuper de la réalité, — c'est Hegel, — c'est Heine et la Jeune Allemagne, — c'est le réalisme, — c'est Bismarck, — c'est une décomposition ou une dissolution insensible, un lent dépérissement coupé de brusques retours à la vie. — Ou bien l'esprit romantique ne naît ni ne meurt : il est éternel comme toutes les tendances permanentes de l'esprit humain. Il a circulé dans le monde et les littératures antiques; il a régné au moyen âge, il a animé Dante, — Calderon, — Shakespeare, — Victor Hugo; — en Allemagne, il inspire plus ou moins tous les poètes du XIXe siècle; il est présent chez ses adversaires les plus authentiques, chez Gœthe, chez Balzac, chez Zola, chez Ibsen, chez Hauptmann. Il gagne tous les pays, et il embrasse tous les domaines. Il ne se limite pas à la seule littérature; il pénètre toutes les manifestations de la vie, art et science, philosophie, théologie, histoire, politique, philologie, sciences naturelles, peinture, musique. Et ses représentants principaux sont Fichte, Schelling, peut-être Hegel, Schopenhauer, Nietzsche; — Schleiermacher, — Goerres, Gentz, Haller, — Jacob et Wilhelm

Grimm, — Ritter, — Cornelius, Overbeck, récemment Boecklin, — Weber, Schumann, Wagner.

Il est exalté par les uns, surtout par les catholiques et les mystiques; honni par les autres; surtout par les rationalistes et les réalistes; loué sur certains points et blâmé sur d'autres, par exemple critiqué dans ses œuvres et vanté dans son influence.

Donc divergences multiples et radicales sur l'esprit et les tendances dominantes du romantisme; sur les auteurs et les ouvrages représentatifs; sur les groupes qui le composent; sur sa naissance, son évolution et sa mort, sur son extension dans le temps et dans l'espace; sur les domaines qu'il occupe; sur l'appréciation dont il est l'objet : telle est la constatation du rapporteur de l'humanité.

Ainsi, qu'il s'agisse d'une œuvre comme *Faust*, d'une scène, d'une phrase ou d'un mot comme *l'Éternel Féminin*; d'un homme comme Gœthe; de tout un groupe d'hommes, d'une école comme le romantisme, la Jeune Allemagne, etc.; d'un genre ou d'une espèce littéraire, comme le roman allemand, le drame, la ballade, l'idylle, le *lied*, etc.; de tout un siècle, de toute une littérature enfin, le principe reste le même : le rapporteur expose à propos de chaque œuvre, de chaque homme, de chaque groupe, de chaque genre les solutions typiques; il s'efforce de se dépouiller de son individualité propre pour se faire le miroir de l'humanité. Il publie son rapport. Ce premier rapport nécessairement imparfait malgré tous ses efforts, ici incomplet, là redondant, inconsciemment personnel et partial malgré son sincère désir d'impartialité, il le soumet au public, il convie ses lecteurs à une collaboration d'autant plus précieuse que la valeur typique de son correspondant ou de son critique est plus manifeste. Il leur dit : « Voici une première ébauche d'un *Faust* selon l'humanité; efforçons-nous ensemble de le perfectionner. Voici les témoignages que j'ai recueillis : signalez-moi mes lacunes; procurez-moi de nouveaux témoignages, de nouveaux jugements typiques surtout. Quels sont les grands hommes qui ont parlé de *Faust*, outre ceux que ma bibliographie énumère? Abondante pour l'Allemagne, la France et l'Angleterre, surtout pour les deux premiers pays, elle est pauvre pour tout le reste de l'univers : complétez à cet égard mes renseignements. Parmi les innombrables articles de revues et de journaux que je néglige, lesquels méritent d'être cités? Signalez-moi les correspondances, les mémoires, les discours, les romans où l'on parle de *Faust*. — Je m'adresse aux différents représentants typiques de l'humanité; je demande aux

critiques catholiques, protestants, libres penseurs; — aux conservateurs, aux libéraux, aux socialistes; — aux idéalistes, aux réalistes; — aux hommes et aux femmes, — aux vieux et aux jeunes, — aux Français, aux Allemands, aux Anglais, aux autres peuples; aux apologistes et aux adversaires de Gœthe et de *Faust* : « Mon principe une fois admis, que pensez-vous des diverses applications que j'en propose? vous ai-je fait une part suffisante? dites-moi vos griefs? ai-je énuméré toutes les rubriques typiques? ai-je proposé, sur tous ces problèmes, toutes les solutions typiques? — Aux suffrages déjà exprimés dans des livres, des revues, des journaux, ajoutez ceux que je n'ai pas pu recueillir. Procurez-moi les opinions naïves des ouvriers ou des paysans, si *Faust* a pénétré dans les *Bibliothèques populaires*... Chaque vote nouveau me sera précieux. Poètes, artistes, critiques, professeurs, hommes typiques de tout genre, je vous invite à me donner votre sentiment personnel sur *Faust*..., en quelques pages ou en une ligne, peu importe! pourvu que votre témoignage soit sincère.

Ainsi, grâce à une collaboration de plus en plus nombreuse, se formera une image de plus en plus ressemblante de l'humanité avec ses groupes typiques et ses divergences essentielles dans l'appréciation du poème; image jamais définitive, constamment renouvelable, plus ou moins vite ou plus ou moins profondément, selon l'apparition d'interprétations typiques nouvelles que le rapporteur ne se charge pas de prévoir.

Et peut-être un des meilleurs effets de son rapport sera-t-il précisément celui-ci : l'élimination de plus en plus radicale des solutions banales et insignifiantes, inutiles et négligeables, soit que les esprits médiocres se détournent d'eux-mêmes plus souvent de l'étude des problèmes dont ils constatent la difficulté et la complexité, soit que la critique, rendue plus consciente elle aussi de cette complexité, écarte avec plus de sévérité ces réponses superficielles; valeur plus grande des solutions originales, enrichissement de la critique féconde, à laquelle ma méthode fournit tous les éléments nécessaires pour l'éclairer en tout sens et signaler tous les écueils.

Ainsi le rapporteur d'aujourd'hui, en permettant de constater plus facilement la faiblesse de certaines solutions, en provoquant des solutions nouvelles, dignes de devenir typiques, tend lui-même à rendre son travail incomplet et inexact; il prépare les voies au rapporteur de demain dont le miroir reflétera peut-être une huma-

nité plus sage, plus réfléchie, plus sincère aussi, dans ses inévitables divergences.

On m'objectera : Votre méthode, qui présente des solutions si divergentes sur tous les points, est une école de scepticisme. Après avoir lu vos pages sur *Faust*, notre jugement est plus trouble qu'auparavant. — J'estime que ce trouble conscient est un progrès sur la clarté superficielle et partiale d'auparavant. L'esprit habitué à ma méthode hésitera à se prononcer sur un grand nombre de questions qu'il tranchait étourdiment. Gœthe est-il un génie impersonnel ou subjectif, réaliste ou idéaliste? Il affirmait ceci ou cela sur la foi du premier ou du dernier manuel qu'il avait lu; après avoir lu dans le mien les réponses contradictoires de la critique, il n'affirme plus, il doute, il remet sa décision au jour où il aura le temps d'élucider lui-même ce problème, et comme les problèmes de ce genre sont infinis en littérature, et qu'il y a dans la vie une infinité d'autres problèmes plus urgents, il est probable que pour les neuf dixièmes des questions de ce genre, il n'arrivera jamais à les résoudre. Ce doute est-il si condamnable? n'est-il pas bien plus moral que les affirmations étourdies d'autrefois? On calomnie le bulletin blanc, en littérature comme en politique : très souvent, le bulletin blanc, c'est le sens de la difficulté des problèmes, c'est la sincérité, c'est le devoir.

On me dira encore : grâce à votre méthode, tout ce qu'il y a de vraiment vivant et fécond dans la critique s'évanouit; aucune large et riche synthèse; aucune pensée puissante qui se déroule en un abondant développement; nulle suite, nul enchaînement; point d'épanchement généreux de la sensibilité; nulle création de l'imagination reproductrice du critique qui nous donne l'illusion d'une résurrection; rien que des courts et secs aperçus mis bout à bout; des idées dont on ne peut apprécier la valeur, tant elles sont étriquées; tous ces fragments de citations contraires que vous entassez pêle-mêle donnent l'impression d'un vaste champ de bataille où s'accumulent les membres épars des combattants. — Tous ces reproches seraient fondés, si mon modeste précis avait la prétention de se substituer à la grande critique synthétique et créatrice, aux merveilles de l'analyse psychologique ou esthétique, à Taine ou à Renan, à Wilhelm Scherer ou à Friedrich Vischer, pour ne parler que des morts. Mon ambition est bien moindre. Par ma Bibliographie, je montre du doigt les sources où jaillissent le plus abondamment les idées les plus lumineuses et les plus profondes; j'invite le

lecteur à y puiser, mais je l'accompagne, je lui fournis un commentaire qui l'avertit, à chaque pas, que cette pensée individuelle d'un génie critique n'est pas identique à la pensée universelle, qu'il y a tout à côté d'autres esprits, d'autres génies qui ont adopté des solutions contraires; je lui présente le résumé de ces solutions pour lui permettre de les confronter, de les contrôler l'une par l'autre. Mon commentaire ou mon précis rend plus inutile encore et plus négligeable, s'il se peut, la lecture des ouvrages de critique médiocres, sans idées originales, sans talent : il se charge en effet de communiquer la part de vérité commune que ces ouvrages peuvent contenir. Mais partout où il y a originalité puissante, jet spontané d'une pensée vigoureuse ou d'un sentiment délicat, ma critique ne prétend pas lutter avec ces belles créations de l'esprit par ses résumés sommaires et ses condensations de solutions multiples; elle se contente de dire au lecteur : « Allez, et buvez à la source! »

En somme, le but vers lequel je tends, c'est l'institution d'une critique impersonnelle, collective, objective, à côté des critiques personnelles, sur lesquelles elle s'appuie et qu'elle songe d'autant moins à supprimer qu'elle-même n'existe que par elles, — et cet article tend à provoquer une enquête sur cette méthode, sur son principe, sur les applications divergentes qu'on en peut proposer.

ERNEST LICHTENBERGER.

J'essaie de tracer ici l'esquisse sommaire d'une *Bibliographie de Faust* d'après les principes que je viens de développer, — non pas une Bibliographie complète (il y a un très grand nombre de lacunes volontaires; pour tous les témoignages faiblement typiques, je renvoie aux grandes Bibliographies de Gœdeke-Koch, d'Engel, des *Jahresberichte*, d'Oswald, de Baldensperger, etc.), mais une Bibliographie qui, en s'ajoutant à toutes celles que je cite, présente d'une part le tableau le moins incomplet de ceux qu'on a tracés jusqu'ici des témoignages sur *Faust*, et qui, d'autre part, en marquant les degrés de *typisme* de chaque témoignage, donne une image plus fidèle des jugements de l'humanité sur *Faust* que les bibliographies qui mettent sur le même plan les témoignages les plus insignifiants et les plus représentatifs. Cette évaluation, avec toutes ses chances d'erreurs, est indispensable : que le lecteur veuille bien ne pas oublier que je me suis efforcé de la faire au point de vue du *rapporteur de l'humanité*, et non pas en mon nom personnel : il y a certainement des témoignages des premiers rangs auxquels personnellement je n'accorde qu'une valeur médiocre; — il y a, parmi ceux que je néglige ou que je classe à un degré inférieur de l'échelle, des jugements que j'estime infiniment supérieurs. Le coefficient proposé ne marque d'ailleurs en aucune façon la valeur typique absolue de

l'auteur cité, mais sa valeur relative dans la critique faustienne : c'est ce qui explique que des noms obscurs passent bien avant certains noms illustres. Qu'on ne crie donc pas tout de suite au scandale en présence de certaines évaluations ; qu'on veuille bien, pour apprécier cette bibliographie, pour la corriger, pour la compléter, se mettre au même point de vue impersonnel. Je m'estimerai trop heureux si, tout en contestant tous les détails, on juge cet essai assez sérieux pour servir de base à une discussion sur ma méthode et sur la bibliographie qu'elle implique.

[3] Alt. — [3] Amiel. — [4] J.-J. Ampère. — [3] Andersen. — [3] Anster. — [2] Anzengruber. — [2] M. Arnauld. — [1] Arnim. — [3] E. M. Arndt. — [3] B. Auerbach.

[3] Bacharach. — [5] Baldensperger. — [2] Balzac. — [3] Barbey d'Aurevilly. — [4] Ad. Bartels. — [3] Baumgart. — [5] Alex. Baumgartner, S. J. — [2] Beethoven. — [3] Bellaigue. — [2] C. Benoit. — [3] L. Berg. — [4] A. v. Berger. — [4] *Berichte d. freien d. Hochstifts.* — [3] Berlioz. — [1] M. Bernays. — [1] Besson. — [3] Betz. — [3] Beyschlag. — [2] K. Biedermann. — [3] W. v. Biedermann. — [5] Bielschowsky. — [2] Biese. — [2] Billroth. — [1] Bischoff. — [2] Blackie. — [3] Blaze de Bury. — [3] (Blum). — [1] Bobertag. — [3] Bode. — [2] Bodenstedt. — [3] Boerne. — [2] Boettiger. — [4] Boie. — [4] E. du Bois-Reymond. — [2] Boïto. — [2] Borinski. — [5] Bossert. — [2] Boucke. — [1] Boutarel. — [4] Boyesen. — [4] G. Brandes. — [4] Braun. — [2] Brenning. — [3] *Brockhaus.* — [3] Brugier. — [2] Brunetière. — [3] *Die 100 besten Bücher.* — [2] Buchheim. — [2] Al. Büchner. — [3] *Bühne und Welt.* — [1] H. v. Bülow. — [5] Bulthaupt. — [2] Burggraf. — [3] C. Busse. — [1] Buurman. — [3] Byron.

[2] Caillaux. — [1] Calavia. — [1] Capesius. — [3] Carducci. — [5] Carlyle. — [3] Caro. [3] M. Carriere. — [1] W. Cart. — [1] Ph. Chasles. — [2] Cholevius. — *Chronik des Wiener Gœthe-Vereins.* — [2] C. Coquelin. — [3] Coleridge. — [5] Collin. — [3] B. Constant. — [3] Coupland. — [3] W. Creizenach.

[2] Daumer. — [2] E. Delacroix. — [2] Delbos. — [2] Délerot. — [2] Demogeot. — [3] O. Devrient. — [3] Dingelstedt. — [4] Dietrich (*Bibliographie der deutschen Zeitschriften Litteratur*). — [4] Dowden. — [2] Drumont. — [4] Dühring. — [1] Alex. Dumas père. — [5] Alex. Dumas fils. — [6] Düntzer. — [1] E. Duvergier de Hauranne. — [4] *Das litt. Echo* (surtout du 15 août et du 1er sept. 1899).

[1] Eck. — [6] Eckermann. — [4] Eichendorff. — [1] Ehni. — [3] Elster. — [4] *Grande Encyclopédie.* — [5] Engel. — [3] *Ersch u. Gruber.* — [4] *Euphorion.*

[3] Faguet. — [2] Faligan. — [2] Falk. — [2] Farinelli. — [1] Fastenrath. — [3] *Faustausstellung im Gœthehause zu Frankfurt am Main, 1893.* — [3] Feuchtersleben. — [3] Filtsch. — [5] Firmery. — [6] Kuno Fischer. — [3] Flaubert. — [1] Foerster. — [3] Fontane. — [3] Fouillée. — [4] An. France. — [4] Kuno Francke. — [3] Frenzel. — [4] G. Freytag. — [4] M. Friedlaender.

[2] Th. Gautier. — [1] L. Gautier. — [5] L. Geiger. — [1] Gelzer. — [4] *K. Georg.* — [5] Gervinus. — [2] Gietmann. — [1] Gilbert. — [1] Gnad. — [5] Gœdeke. — [2] Gœrres. — [6] Gœthe (Gräf, Pniower). — [5] *Gœthe-Jahrbuch.* — [4] R. v. Gottschall. — [3] Gounod. — [3] Grabbe. — Gräf (cf. Gœthe). — [3] Graffunder. — [4] Grillparzer. — [5] Herm. Grimm. — [4] J. et W. Grimm. — [3] M. Grube. — [1] Alb. Grün. — [1] Gruppe. — [2] A. de Gubernatis. — [2] Guerrieri. — [2] Gutzkow. — [2] Gwinner.

[3] Haarhans. — [3] P. Haffner. — [3] Werner Hahn. — [4] Ad. Harnack. — [4] O. Harnack. — [3] J. Hart. — [4] E. v. Hartmann. — [4] Hase. — [2] Hasper. — [2] Haym. — [4] Hayward. — [5] Hebbel. — [4] Hegel. — [4] V. Hehn. — [5] Heine. — [4] K. Heinemann. — [2] W. Heinemann. — [4] G. A. Heinrich. — [4] Helmholtz. — [3] Herder. — [1] Herrmann. — [1] Hervé. — [2] Hessen. — [6] Hettner. — [3] Heyse. — [3] R. Hildebrand. — [2] J. Hillebrand. — [3] K. Hillebrand. — [4] *Hinrichs.* — [1] Hirsch. — [1] Holland. — [3] Holtei. — [2] Horak. — [1] A. Houssaye. — [4] Therese Huber. — [1] Ric. Huch. — [1] Fr.-V. Hugo. — [4] V. Hugo. — [2] W. v. Humboldt.

[1] Imbriani. — [3] Fr. Jacobi. — [6] *Jahresberichte f. neuere deutsche Literaturgeschichte.* — [4] Jean-Paul. — [5] Jellinek. — [3] Jullien.

[2] Kalthoff. — [2] Karsten. — [1] M. Kaufmann. — [4] *Kayser.* — [4] G. Keller. — [4] Fr. Kern. — [2] Keuchel. — [2] Kirkegaard. — [2] Klaar. — [5] Klee. — [2] Klingemann.

— [3] Klopstock. — [5] H. Kluge. — [1] Knauth. — [2] Knebel. — [1] Knight. — [4] Koberstein. — [5] M. Koch. — [2] Koegel. — [3] R. Koenig. — [5] Chr. G. Koerner. — [3] Koester. — [3] K. Koestlin. — [4] Kreyssig. — [2] Kühne. — [2] Kupffer. — [4] H. Kurz.

[1] Pierre Laffitte. — [2] P. Lalo. — [2] Lamartine. — [2] Lamennais. — [2] Lange. — [3] M. Langkavel — [3] Larousse. — [3] L'Arronge. — [1] P. Lasserre. — [4] Laube. — [1] Vernon Lee. — [3] O. v. Leixner. — [3] Lenau. — [1] Lerminier. — [3] Lessing. — [2] B. Lévy. — [2] F. Lewald. — [6] Lewes. — [1] Lex. — [3] Lichtenheld. — [3] P. Lindau. — [3] Lindemann. — [3] Mac Lintock. — [4] *Deutsche Literaturzeitung.* — [5] Litzmann. — [6] Loeper. — [3] Lombroso. — [1] O. Lorenz. — [3] *Lorenz-Jordell.* — [1] Louvier. — [2] Lubbock. — [3] Luden. — [4] O. Ludwig. — [3] O. Lyon.

[2] Marbach. — [1] Marmier. — [3] E. Martin (Wackernagel). — [4] Menzel. — [3]. *Meyer.* — [5] R. M. Meyer. — [1] Meyer v. Waldeck. — [3] Malvida v. Meysenbug. — [5] Mézières. — [3] V. Michels. — [6] Minor. — [1] A. S. Moguel. — [3] Marc Monnier. — [2] Montégut. — [3] Th. Moore. — [1] Morice. — [5] Max Morris. — [1] J. Mosen. — [3] W. Münch. — [4] F. Muncker. — [4] A. de Musset. — [3] R. Muther.

[3] Gérard de Nerval. — [1] Newman. — [1] Nicolovius. — [3] Niebuhr. — [4] Niejahr. — [6] Nietzsche. — [1] Nohle.

[1] Al. v. Oettingen. — [5] *Oswald.* — [2] *Othmers Vademecum.*

[1] Palante. — [1] S. Paquelin. — [5] Fr. Paulsen. — [3] R. Petsch. — [4] O. Pfleiderer. — [1] A. de Polignac. — [3] Porchat. — [3] E. Possart. — [4] M. Pospischil. — Pniower (Cf. Gœthe). — [3] Pradez. — [2] Prem. — [3] *Preussische Jahrbücher.* — [2] Rob. Prœlss. — [2] Prutz. — [2] Pütz. — [1] Pustkuchen.

[2] Th. de Quincey. — [3] E. Quinet.

[1] Raiz. — [2] Reichel. — [1] Reinhardstœttner. — [4] Renan. — [3] *Revue Critique.* — [3] *Revue des Deux Mondes.* — [2] M. Rieger. — [3] Riemer. — [2] I. G. Robertson. — [5] Rod. — [2] Rohde. — [1] O. Roquette. — [2] Rosenkranz. — [3] V. Rossel. — [1] C. Rössler. — [2] Rötscher. — [3] *Deutsche Rundschau.*

[4] Sabatier. — [1] S. Aulaire. — [1] S.-Marc Girardin. — [2] P. de S.-Victor. — [2] Fr. v. Sallet. — [4] G. Sand. — [2] Saran. — [3] Sarcey. — [1] A. Schaefer. — [1] J. W. Schaefer. — [5] Schelling. — [4] E. Scherer. — [6] W. Scherer. — [4] J. Scherr. — [7] Schiller. — [4] A. W. Schlegel. — [3] Dorothée Schlegel. — [3] Fr. Schlegel. — [6] Erich Schmidt. — [4] Julian Schmidt. — [2] Schnetger. — [1] Schœnbach. — [6] Schopenhauer. — [1] Schrader. — [4] Schreyer. — [1] E. Schrœder. — [6] Schrœer. — [1] K. E. Schubarth. — [2] R. Schumann. — [3] Schuré. — [1] Schütz. — [3] Séailles. — [2] Seeley. — [1] Semler. — [2] Sengler. — [2] Seuffert. — [4] *Seufferts Vierteljahrschrift.* — [2] Shelley. — [2] Siebeck. — [1] Sime. — [1] Snider. — [3] Solger. — [3] Spielhagen. — [5] Mme de Staël. — [3] Ad. Stahr. — [2] A. Stapfer. — [2] P. Stapfer. — [3] Steffens. — [3] H. v. Stein. — [3] Stendhal. — [4] Ad. Stern. — [3] Daniel Stern. — [1] Steuding. — [3] F. L. Stolberg. — [1] K. Storck. — [4] David Strauss. — [3] Strehlke. — [4] Süpfle. — [2] A. Swanwick. — [5] Taine. — [1] Tait. — [4] Bayard Taylor. — [3] Texte. — [5] Calvin Thomas. — [4] Tieck. — [3] Tille. — [4] Tolstoï. — [1] Tonnellé. — [4] Tourgueneff. — [5] Treitschke.

[2] Unbescheid.

[5] Valentin. — [3] Varnhagen. — [4] L. Veuillot. — [1] Viehoff. — [2] Villemain. — [5] A. F. C. Vilmar. — [4] O. Vilmar. — [6] Vischer. — [2] Vogel. — [5] Volkelt.

[6] Richard Wagner. — [3] Walzel. — [2] Warkentin. — [2] Al. v. Weilen. — [3] Charles Auguste de Weimar. — [2] J.-J. Weiss. — [3] Chr. H. Weisse. — [5] Weissenfels. — [4] C. Weitbrecht. — [1] R. Weitbrecht. — [3] R. Weltrich. — [3] Wenig. — [4] Wieland. — [2] L. Wienbarg. — [2] Wilbrandt. — [1] O. Willmann. — [5] Witkowski. — [3] Woerner. — [3] E. Wolff. — [2] Hugo Wolf. — [2] Wollheim da Fonseca. — [3] Wychgram.

[3] Fr. Zarncke. — [2] *Zeitschrift f. deutsche Philologie.* — [2] *Zeitschrift f. deutsche Sprache.* — [4] *Zeitschrift f. deutsches Altertum.* — [3] *Zeitschrift f. d. deutschen Unterricht.* — [3] *Allgem. Zeitung (Beilage).* — [3] Zelter. — [4] *Lit. Zentralblatt.* — [5] Ziegler.

J'ai longuement hésité à donner ici cette Bibliographie essentiellement provisoire pour les noms qu'elle cite et pour l'appréciation de leur valeur typique, tant je sens que les lacunes en sont nombreuses et graves ; tant ces évaluations, privées du commentaire qui les motive, paraîtront arbi-

traires, fantasques, outrageusement personnelles, en contradiction flagrante avec le principe même de ma méthode. Si malgré tout je me décide à présenter dès aujourd'hui cette *Esquisse*, c'est qu'il me semble que, même avec ses omissions volontaires et involontaires, elle est une illustration éclatante de la thèse qui sert de fondement à ma méthode; elle démontre la faible valeur représentative des individus même les plus typiques. Je conclus donc avec Guyau : « L'humanité en son ensemble a des millions d'yeux et d'oreilles; ne lui conseillez pas de les fermer ou de ne les tendre que d'un seul côté : elle doit les ouvrir tous à la fois, les tourner dans toutes les directions; il faut que l'infinité de ses points de vue corresponde à l'infinité des choses. »

LA JEUNESSE DE RUSKIN

Sur le tard de sa vie, Ruskin écrivit les souvenirs d'enfance et de jeunesse qu'il appela ses *Praeterita*. Dans le secret de sa retraite de Brantwood, le vieux maître dont la vie avait éclairé et vibré comme une flamme, évoquait les jours lointains où cette vie commençait, hésitante, incertaine, à remuer sur la terre. Par delà une durée de soixante années et la série de tant d'idées et d'émotions, il se rappelait les mouvements naissants de cette vie, sa jeune vision émerveillée du monde, les premières ébauches de sa forme personnelle. Il retrouvait au fond de lui-même l'enfant aux yeux bleus qui devait grandir suivant la loi de son type et de son individu, recevoir jour par jour les empreintes du dehors, les disposer suivant son principe propre pour organiser et produire hors de soi, au cours d'un demi-siècle, la pensée et l'œuvre de John Ruskin. L'homme ne cessa jamais de paraître changer. Impressionnable à tous les feux et rayons du monde extérieur, lui-même les répercutait en scintillations et couleurs inattendues. Mais ce n'est que le dehors qui chez lui est muable comme les reflets de ses chers cristaux. Par-dessous ces jeux de lumière, tout est force et permanence, infrangible matière où sont fixées, enregistrées à demeure toutes les sensations d'autrefois.

Les premières, celles que lui-même retrouve en son propre centre, furent décisives. Là se déterminèrent les axes et les plans définitifs de sa personne. Il y a peu d'exemples d'une âme complexe qui, dès ses premiers développements, présente tant de ses éléments essentiels, et, déjà, ceux qui semblent contradictoires. Chez lui, vraiment, l'enfant est le père de l'homme. Dès douze à quatorze ans, nous le verrons touriste, dessinateur qui observe les aspects du paysage et en dresse des catalogues, écrivain formé par la Bible et les maîtres de la prose massive et savante : Hooker, Milton, Johnson, — romantique passionné de Walter Scott et de Byron, de montagnes sublimes et de moyen âge, mais romantique dressé à l'observation minutieuse du dessin, et, de plus, aux rigueurs de la science, penché sur le

détail concret de la nature, sur les cailloux et sur les fleurs, d'abord parce qu'il les aime, parce qu'il y sent une vie étrange, une beauté qui, secrètement, lui parlent et l'émeuvent, — ensuite pour mesurer leurs angles, leur rythme et leurs inflexions. Ce fonds-là va rester invariable et vivant jusqu'à son dernier jour. A Brantwood, il commente dans ses lettres aux ouvriers les deux poètes et le romancier dont s'enchanta son enfance; il continue de lire et de citer la Bible, il ne cesse pas de noter les fantasmagories du ciel, d'ajouter les minéraux aux collections commencées à dix ans, et qui, méthodiquement classées dans les tiroirs de sa chambre, sont encore, avec les Turner achetés, il y a cinquante ans, par son père, ses plus précieux trésors. Si, toute sa vie, il fulmine contre les usines et les chemins de fer, c'est qu'autrefois il traversait en chaise de poste une Angleterre pure, verte et fleurie sous un ciel sans fumée. Si, jusqu'au bout, il voit dans la montagne, dans la cime aiguë sur un ciel clair, la plus directe révélation de Dieu, c'est que vers quatorze ans, à Schaffhouse, sa première vision des Alpes lui fut son plus pur ravissement, une extase où il s'entendit appeler élu. Dès cet âge aussi, il a connu les vieilles cités de France et d'Italie où l'empreinte du passé est moins oblitérée qu'en Angleterre. De leurs cathédrales qui poursuivent en paix leur vie d'autrefois, il a dessiné les pierres; il en a senti l'âme ancienne et patiente sous les mousses et les lichens; il s'en est épris; et c'est pourquoi (ce sera l'originalité de sa prédication) au monde nouveau qui cherche anxieusement son ordre durable, l'idéal qu'il va présenter, c'est le monde de jadis, le moyen âge de saint François, de saint Louis, des grands doges, des siècles de foi simple qui virent monter aux bords lumineux de l'Adriatique, sous le vol irisé des colombes, les jaspes de saint Marc, et, comme de rudes falaises sur les plaines nuageuses de France, dans le tournoiement noir et la clameur des corbeaux, les tours de Rouen, de Reims, de Chartres et d'Amiens.

*
* *

Il naît en profonde terre anglaise, bourgeoise et protestante, tout de suite fortement enraciné, maintenu et dirigé par les sérieuses et puissantes traditions. Lorsqu'il perdit son père, il fit graver sur sa tombe l'épitaphe suivante : « Ici repose, après avoir vaillamment supporté la charge de la vie, Jean-Jacques Ruskin, né à Édimbourg, le 10 mai 1785. Il mourut dans sa maison, à Londres, le 3 mars 1854.

Ce fut un marchand entièrement honnête, et son souvenir, à tous ceux qui le connurent, sera cher et bienfaisant. C'est ce qu'un fils qu'il chérissait et qui apprit de son père à ne jamais mentir a voulu dire de lui ».

Quelques mots de cette inscription sont caractéristiques. La *charge de la vie* : c'est-à-dire la vie considérée comme une suite de devoirs imposés d'en haut, exigeant la volonté tenace, l'effort systématique et continu. *Il mourut dans sa maison* : c'est-à-dire dans la maison où il avait posé sa vie, et qui a gardé la trace de cette vie, — *sa* maison, non pas un logis de passage dont s'efface le souvenir, mais une sérieuse demeure dont la permanence manifeste la solidité d'une famille, dont la stabilité aide à l'ordre et à la paix des existences, sacrée comme la lourde Bible héréditaire au fils qui la conserve et y inscrit sa marque à côté de celle qu'y a laissée son père [1]. *Un marchand intègre* : c'est-à-dire soucieux de l'honneur et des devoirs de son métier, devoirs que son fils devait énumérer un jour [2], difficiles et stricts autant que ceux du gentilhomme et de l'officier. Un marchand, non pas de l'espèce âpre et surmenée d'aujourd'hui, que la trop pressante concurrence et le besoin moderne de se dépasser soi-même aussi bien que les autres, détournent de la vie, fixent aux seules besognes techniques, spécialisent à la façon des machines, — mais de l'ancienne sorte, ignorant de la réclame américaine, sûr d'une clientèle stable autant qu'opulente, et composée de familles de comtés, dont il est presque l'ami, à la façon du notaire et du banquier : il les approvisionne d'honnête vin d'Espagne et de France, et les visite lui-même dans sa berline, ce qui lui permet de voir à son aise les campagnes et les parcs d'Angleterre, et dans les châteaux et manoirs de ses nobles clients, les collections de tableaux auxquelles il s'intéresse, car il est « amateur de peinture ». — Plus encore qu'un marchand, un vaillant bourgeois anglais qui a des loisirs pour goûter la vie à sa façon — noble façon toujours, car ses distractions sont sages, réglées comme ses besognes de métier et ses devoirs domestiques. Chef de famille, chaque matin il lit à la maisonnée rassemblée — les domestiques sont là — les prières, un chapitre de Bible; chaque dimanche un sermon de Blair; chaque soir, à sa femme et à son fils, les écrivains classiques de l'Angleterre,

1. Sur ces idées, voir *Seven Lamps of Architecture* (Lamp of Memory). Quand Ruskin mourut, il possédait encore cette maison de ses parents (à Herne Hill). Il y retrouvait sa chambre quand, de Brantwood, il allait passer quelques jours à Londres.

2. *Crown of Wild Olive.*

Shakespeare, Milton, surtout ceux du XVIIIe siècle, Pope, Steele, Addison, Johnson, et c'est ainsi qu'il se rattache, lui-même et le petit groupe dont il a charge, à la grande âme historique de son pays. Par son application aux affaires, par sa conscience de protestant, par sa forte et saine culture bourgeoise, il rappelle les grands marchands hollandais du XVIIe siècle, comme il les rappelle encore par son goût des arts. Avec le gain de son négoce, il achète quelques-unes de ces images où les artistes de son pays et de son temps ont reproduit avec des couleurs qui l'émeuvent ses aspects préférés de la campagne. Il économise pour couvrir d'aquarelles son cabinet de travail, et c'est un événement de famille quand il achète son premier tableau de Turner. Lui-même dessine; surtout, en véritable Anglais du XIXe siècle il aime les libres paysages. Il ne demeure pas dans la cité commerçante. De sa maison de Herne-Hill, par-delà les arbres du jardin, il aperçoit les collines bleues de Norwood, la vallée de la Tamise, Windsor dont la masse féodale et crénelée s'estompe au loin dans la pourpre du couchant comme une vision brume et or de Turner. C'est en été qu'il satisfait ses goûts de nature et d'art, sans oublier ses intérêts de marchand, en courant en chaise de poste l'Angleterre, le pays de Galles, l'Écosse, enrichissant de porto respectable les caves ancestrales des squires, admirant leurs portraits de famille par Reynolds, Hoppner, Lawrence ou Gainsborough, sentant au contact de ces richesses, devant leurs solides demeures aristocratiques et les chênes séculaires de leurs avenues, se fortifier son profond sentiment des disciplines sociales et son respect des hiérarchies anciennes.

Lui-même a l'orgueil du rang qu'il occupe dans l'une de ces hiérarchies. Il sait à quoi l'oblige sa condition de grand marchand. Sa main est largement ouverte : aux œuvres de charité il donne comme donnera son fils, par grandes sommes, — une fois 125 000 francs.

En une telle figure se concentrent toutes les forces d'une civilisation. Certes *the old gentleman* a ses originalités, ses boutades, son *humour* à lui, qui fait briller sa pâle prunelle bleue. Mais, essentiellement, il manifeste un type : il est le produit sain d'une société saine, de toutes ses forces intérieures. Elles ont moulé son âme, et, du dedans, façonné sa physionomie : coutumes, traditions, préjugés, idées sociales, morales et religieuses de son Angleterre viennent composer en lui, comme en tant d'autres, une belle et forte harmonie vivante. Il est fort de toutes les certitudes de son temps et de son pays. C'est un beau spécimen de la robuste, cordiale et tenace

bourgoisie anglaise de 1820, celle pour qui Sydney Smith écrivait, que Thackeray nous a montrée dans les *Newcomes*, celle qui fut le tuf résistant de l'Angleterre où se brisa Napoléon. Voilà ce que nous apprend de M. John James Ruskin le témoignage qu'en a porté son fils, et c'est ainsi qu'il nous apparaît dans un vieux daguerréotype. Masque cordial et bourru, lèvres minces, mâchoire obstinée de bouledogue, prunelles perçantes et qui regardent droit sous les rudes buissons des sourcils, tout cela disant les honnêtes et fortes habitudes, la personnalité solide, carrée, la vie fixée sur des axes invariables, l'hésitation et le doute inconnus. A côté de ce portrait, ceux du fils nous montrent l'affinement d'une génération à l'autre, la noblesse d'une culture plus profonde, le regard plus ouvert, bien plus lumineux et large de clarté spirituelle, mais aussi droit sous d'aussi touffus sourcils, une bouche serrée par la même volonté, car l'énergie vitale n'a pas baissé du père au fils, et le progrès en conscience, en savoir, en pensée, en finesse et en vitesse de perception ne s'est pas fait aux dépens des forces de certitude et de volonté. Heureuses les civilisations et les races où ce progrès n'exige pas cette rançon!

Même fermeté, mêmes précisions, chez la mère de Ruskin, mais plus rigoureuses[1] et plus froides; un attachement strict et passionné à l'intense religion évangélique. Dès qu'elle voit son fils qui vient de naître, elle le consacre à Dieu. Allure puritaine, tenue droite, gestes rares, physionomie volontaire, presque tranchante, et qu'on imagine pâle sur un vêtement noir. « Jamais, dit Ruskin qui l'aime, la respecte et nous dit ce qu'il lui doit, jamais je ne l'ai entendue, d'un mot d'étonnement, d'admiration, d'affection où seulement de sentiment, troubler sa vie sereine de maîtresse de maison. » Elle prend la vie par le côté dur, exact et sombre, comme ses compatriotes, les calvinistes d'Écosse; elle juge que la douleur en fait partie, et que l'éducation doit y préparer. Si son petit enfant veut toucher une théière brûlante, elle exige que la nourrice ne l'empêche pas d'y mettre le doigt. C'est une stoïcienne comme Charlotte Brontë, et qui, de toutes les manifestations de la volonté, admire surtout celles par quoi l'être tait sa souffrance ou son souci, réprime son geste d'émotion, se dirige et se contrôle. Elle n'encourage pas l'amitié, — les devoirs envers Dieu, envers soi-même, envers un mari

1. Elle était restée fiancée à John James Ruskin pendant les dix années que celui-ci mit à payer les dettes de son père. Le dernier sou payé aux créanciers elle l'épousa.

et un fils étant trop stricts pour que l'âme ne se concentre pas tout entière sur la Bible, la prière et le foyer. Elle aussi fait penser à des portraits de maîtres hollandais : graves visages de bourgeoises placides dans la jaune pénombre du Nord, et dont les traits au-dessus de la fraise tuyautée signifient la calme assurance des âmes, la rectitude des vies, la fixité des convictions, la forte monotonie du milieu. Mais celui-là est d'espèce moins germanique et massive; la substance en est plus nerveuse et plus serrée; la lumière de l'âme celte y rayonne, et la précision anglaise en aiguise sûrement la rigidité.

Voilà les premières et durables influences qui agirent sur John Ruskin, toutes-puissantes dans la solitude et la paix de son enfance. Entre ces personnes et une vieille bonne puritaine, courageuse et tenace, de profil austère, l'enfant est rejeté sur lui-même; il apprend à se suffire, il s'invente ses jeux. Longtemps, avec cet instinct de la nature et de la vie si profond chez les Anglais, les parents laissent le jeune cerveau se développer de lui-même, en paix et en silence. Les heures de la journée, l'enfant les passe dans un jardin, sans camarades, sans jouets : on ne lui en donnait pas. Il faut imaginer tant de matinées et d'après-midi où le petit garçon est seul, grandissant dans le calme d'un végétal, sans autre occupation que de regarder passer les nuages, de faire glisser les graviers dans ses doigts et de visiter chacune de ses fleurs. Défense de toucher aux fruits, et comme « l'idée ne lui venait pas qu'il pût désobéir », les fruits lui parurent vite « n'exister que pour qu'il y eut des fleurs, non les fleurs pour qu'il y eut des fruits », et ce fut peut-être le commencement de sa morale et de son esthétique. Ces fleurs qui l'enchantaient, ces herbes, ces graviers et ces cailloux, tout cela qui est son petit royaume, il s'apprenait peu à peu à le regarder avec cette attention, cette prodigieuse minutie d'observation que, plus tard, il exigea de l'artiste, et qui fit la qualité de ses descriptions. « Les jours n'étaient pas assez longs pour cette contemplation extatique; je n'imaginais pas qu'il fallût cultiver les fleurs et les aider à pousser. Je voulais y voir tout ce qu'un œil d'enfant peut y découvrir, et je les mettais en morceaux pour mieux les connaître. A Perth, en Écosse, mes journées ressemblaient à celles d'un chardon ou d'un iris, immobiles, toutes occupées à regarder les différentes façons dont l'eau coule ». C'est déjà l'analyse par laquelle, plus tard, il tentera d'arracher leur secret à toutes les formes naturelles de beauté, notant les arrangements propres aux cirrus, mesurant des angles de rochers, cherchant quelles lignes sont spéciales aux montagnes, suivant qu'elles

sont de granit ou de calcaire, consacrant à ces sujets les chapitres centraux de son plus grand ouvrage d'esthétique, travaillant à créer une science du paysage. Dès le premier âge, les formes des galets et des silex lui disaient des choses passionnantes. « Quel est l'étrange sentiment, demande-t-il, au souvenir de ce premier amour pour les choses insensibles, quel est le sentiment si humain, si essentiellement humain qui nous fait aimer un caillou pour l'amour d'un caillou? Un singe aime une noix pour l'amour de son noyau, non pas une pierre pour l'amour d'une pierre. Les pierres m'étaient comme du pain. » Plus précieuses encore les fleurs. « Ma première joie de l'année était le perce-neige, la seconde, éminente par-dessus toutes, la floraison des amandiers, toutes les allégresses des jardins et des bois se suivant selon l'ordre prescrit, lumineux pétales et feuilles ombreuses, et pendant bien et bien longtemps, jusqu'à ce que ma vie entrât dans son automne, ma plus instante prière à la bonté du ciel fut pour que la gelée ne touchât point la fleur de l'amandier. »

D'aussi bonne heure s'ébauche le second trait essentiel de sa nature : le besoin de vénérer et d'adorer. Sans doute, ce trait est héréditaire en lui : il le porte dans le germe, mais c'est sa mère qui le développe et le précise. Elle l'a dédié à Dieu. A peine sait-il lire qu'elle le met à la forte école de la Bible. Le matin, elle s'enferme avec lui, et minutieusement, lui dit, lui fait répéter les versets, le forçant à l'intonation juste et rituelle. La Genèse, les Psaumes, Isaïe, l'Apocalypse, c'est la nourriture de cet enfant de quatre ans. Il ne comprend pas ce qu'il récite, mais l'énergie sérieuse des cadences, le lyrisme de l'accent entrent en son âme, la plient aux attitudes habituelles du recueillement et du respect, la façonnent, et pénétrant jusque dans ses arrière-fonds inconscients, se mêlent pour toujours à ses rythmes de vie et de sentiment. Quotidiennement, pendant plusieurs heures, jusqu'au jour où il part pour Oxford, il est attentif à cette voix de la Bible, venue de si loin à travers les siècles et les races, si différente de toutes les autres qu'elle ne semble pas humaine, et, vaguement, l'enfant impressionnable en perçoit le caractère unique, impérieux et sublime. Par delà le monde familier et réel, il apprend l'idée de l'invisible, d'une présence qui transcende toute pensée et juge toute conduite. « Ainsi, dit-il, ma mère établissait mon âme dans la vie. »

En effet, c'est bien son assise fondamentale qu'elle lui donne, une assise de granit aux angles inusables, fixe sous l'ondoiement des

impressions et mêmes des idées théologiques. Élevé à l'école des prophètes, c'est en prophète que Ruskin verra toujours la nature et la société. Aucune de ses idées importantes qu'il ne lui faille rattacher par un lien logique à l'idée de Dieu et du devoir. De là, comme on le verra, ses théories de l'Art et de la Cité. Pour faire de la critique d'art, a-t-il écrit, il faut avoir lu la Bible « tous les jours pendant quatre heures, depuis l'âge de quatre ans ». Dès cet âge il est sermonnaire : il s'essaye encore à parler, mais il sait exhorter à la vertu. *People be dood!* dit un jour l'enfant, avec un geste de prédicateur; *if you are dood, Dod will love you*; *if you are not dood, Dod will not love you* : « Si vous n'êtes point sages, Dieu ne vous aimera pas ». Et, ajoutera-t-il, plus tard, vous ne saurez ni peindre ni sculpter. Car l'art, pour Ruskin, n'est que « l'indice de la moralité d'un peuple », d'autant plus original et plus haut que chez ce peuple la vie est plus *vertueuse*, c'est-à-dire plus intense et spirituelle, bien intégrée, cohérente et pure comme le cristal, aussi décidée dans ses directions, — chaque âme et tout le groupe social recevant leur force, leur forme, leur caractère du principe organisateur qu'est la religion.

*
* *

D'autres disciplines façonnaient l'enfant, l'empêchaient de se trop isoler et concentrer à la façon d'un Byron, de se disperser dans la nature environnante comme un Shelley.

Tous les soirs, à six heures, jusqu'en pleine adolescence, il allait s'asseoir au salon pour écouter la lecture que son père faisait des grands auteurs : Homère, Cervantes, Shakespeare, Hooker; les classiques du XVIIe siècle : Swift, Pope, Johnson; les romantiques du XIXe : Walter Scott, Byron, Southey. Qu'on imagine ce tableau du soir, — de tous les soirs, ce grand salon, ce bourgeois anglais lisant aux deux êtres qui dépendent de lui les grands écrivains qu'il aime, cette sérieuse silhouette de femme penchée sur sa couture, l'enfant à sa place accoutumée, dans un petit retrait du mur comme une idole dans sa niche, droit sur sa chaise, sa table devant lui, surchargée des fleurs et des pierres qui sont ses trésors : voilà qui renseigne sur l'esprit du petit groupe qu'est cette famille dans le vaste groupe anglais, et sur la formation de la jeune âme! Ainsi le petit Ruskin se dresse à la règle en même temps qu'il se familiarise avec les plus nobles formes du langage. Les maîtres du style, et d'abord ceux dont le verbe est le plus direct, le plus fort et le plus

ardent qui soit : les prophètes, — voilà déjà la société quotidienne de ce petit. On sait que les plus pures énergies de la prose anglaise se concentrent dans la version de la Bible, que depuis Jacques I[er] l'Angleterre possède. Ruskin l'attestera dans sa vieillesse : c'est aux Psaumes, à l'Apocalypse, qu'il doit le meilleur de son art, à ces grands textes sacrés que sa mère a gravés de bonne heure dans son cerveau. Mais c'est encore aux classiques, aux maîtres savants auxquels son père l'initiait de si bonne heure, — à Hooker, à Johnson dont l'influence se reconnaît dans la première moitié de son œuvre, aux longues périodes, aux constructions latines, à la phrase massive, symétrique, pondérée, fortement articulée sur ses relatifs.

Surtout, à ce régime, il sent naître sa vocation d'écrivain. Aussitôt qu'il sait tracer des lettres il veut écrire des livres. Non seulement l'ambition, mais la faculté littéraire apparaît en lui. A partir de six ans, il compose des poèmes, des romans, plus tard il rédige son journal en vers. Peu à peu, d'année en année, il trouve son style à lui. Quand, à dix-sept ans, il écrit, pour défendre Turner, l'article qui sera le germe des ses *Peintres modernes*, il est déjà maître de son art. Quiconque, ne sachant de lui que son œuvre d'homme, lirait la page où l'adolescent évoquait une Venise de Turner, y reconnaîtrait une description de Ruskin. Tel admirable paysage de ses *Peintres modernes* a d'abord été noté quand il avait seize ans, sur un feuillet de son journal. A cet égard, sa précocité est celle d'un virtuose, celle de tout artiste qui vaut non seulement par la qualité de ses perceptions et le rythme original de ses énergies, mais par la perfection du métier, la connaissance technique des procédés et des effets.

*
* *

A onze ans, on le met au dessin. C'est encore une discipline, et très spéciale. Si le fort et bourgeois bon sens d'un Johnson fréquenté, admiré de bonne heure, l'a gardé de la spéculation métaphysique à l'allemande (il y tendait, nous assure-t-il), le dessin lui a rendu un service analogue : il l'a détourné de la rêverie stérile et vague : « Je ne m'épuisais pas, comme Wordsworth, à désirer que la marguerite pût voir la beauté de son ombre, mais à tenter d'en dessiner moi-même l'ombre avec exactitude ». Aussitôt sentie quelque forme de beauté, il faut qu'il l'étudie, qu'il trouve la raison de son harmonie, la loi de ses lignes essentielles. Peu à peu, à force d'analyse, il découvrait ce que, plus tard, il appela « les vérités générales »

du ciel, du nuage, de l'eau, de la montagne, de l'arbre, de l'ombre et de la lumière, des principaux éléments qui composent tout paysage. C'est la science des aspects de la nature, celle qui remplit les cinq volumes de ses *Peintres modernes*, et que l'on a nommée sa « phénoménologie ». Théoricien de ces aspects, il n'a jamais disserté qu'après avoir dessiné, suivi les lignes des choses de la pointe scrupuleuse et fine de son crayon.

Mais ces lignes sont des directions, les directions vitales de l'objet : elles manifestent ses tendances. Comme Gœthe, les ayant dessinées, il sentait ces tendances se reproduire en lui. Le dessin aidait ainsi ce poète à pénétrer dans le dedans, jusqu'au vouloir intime d'où se produit et s'ordonne la vie et l'apparence de chaque être. Nul ne nous a révélé comme lui l'âme du cristal, de la mousse, de la gentiane, aussi bien que du cirrus et de la cime. Mais pour atteindre jusqu'à cette âme, toujours il est parti de la forme. Son cerveau fut le catalogue de ces formes. Les classer, les comparer, voilà son procédé habituel de pensée, l'essentielle démarche de son esprit. A Saint-Marc de Venise, s'il a su percevoir le rythme secret de vie qui distribue par alternances — arbitraires semble-t-il d'abord — sept porches [1] de hauteur inégale, c'est qu'à la vue de leur ordonnance, tout de suite il s'est rappelé l'une des formes inscrites dans son répertoire mental : celle de la feuille de marronnier, où la vie se déploie par élans inégaux, plus puissante dans le foliole du centre, moindre dans les quatre d'alentour, puis, dans les deux derniers, soudain réduite aux dimensions du rudiment, ne se relevant que d'un afflux vague et suprême d'énergie, une onde imperceptible avant d'expirer.

Là sera la grande originalité de Ruskin. Sa pensée, religieuse jusqu'au mysticisme, ne cherchera ce qui la passionne qu'en s'appliquant au concret. Ce prophète sera d'abord un dessinateur : c'est en mesurant des angles et des courbes qu'il verra la vérité divine. Ce moraliste sera d'abord un naturaliste : c'est dans la stratification d'une roche, dans la veinure d'un marbre ou d'une agate qu'il trouvera ses impératifs catégoriques. On sait les relations qu'il va découvrir entre les courbes insensibles des grandes Alpes et le premier attribut de Dieu, entre l'incrustation polychrome des murs de Venise et la loi de solidarité, — quelles leçons de foi, d'effort,

1. En comptant les deux voûtes qui terminent les deux extrémités de la façade, et font partie de la même ordonnance que les porches.

de pureté, de dévouement, il saura lire dans la feuille [1] et dans le cristal, — de quelles lampes toutes spirituelles et chrétiennes il verra s'illuminer les architectures. Toute la Nature lui apparaît comme une figure qu'il faut apprendre à lire; c'est le vocabulaire direct de Dieu, l'Art étant la réponse de l'homme aux paroles de Dieu, le témoignage qu'il les écoute à genoux et qu'il les a comprises. C'est pourquoi, de la Nature et de l'Art, il regardera les lignes et les couleurs avec tant de respect et d'attention, il y découvrira tant de sens caché, vital à l'âme humaine, que d'avoir scruté celles du Mont-Blanc à Genève et à Chamouni, d'une cathédrale à Rouen, d'un lierre à Oxford, d'un tremble à Fontainebleau, d'une statue tombale à Lucques, d'un *Fra-Angelico* à Florence, d'un *Titien* à Venise, d'un *Giotto* à Assise, —voilà, selon lui-même, les événements décisifs de sa vie, ceux qui en déterminent les directions successives, et font les grandes inflexions de sa pensée, tour à tour lui révélant la nature et l'essence du Beau, ses rapports avec le principe spirituel du monde, l'attachant aux formes intellectuelles et sociales du moyen âge chrétien, déracinant ses préjugés d'insulaire, modifiant enfin sa philosophie de l'histoire et son attitude religieuse jusqu'à l'éloigner du protestantisme précis, jusqu'à le changer presque en catholique du moyen âge, puis en demi-sceptique, pour le ramener enfin à la littérale interprétation de l'Évangile.

*
* *

On le voit : ce n'est pas seulement au milieu natal que cette âme ira prendre ses aliments de vie. Pendant les deux tiers d'un siècle, Ruskin a voyagé. A cette vie errante il devra, comme Stendhal, une partie de son être qui ne sera guère celui d'un Stendhal. Il est le plus précoce, le plus constant, le plus méthodique et le plus génial de ces touristes anglais [2] que, dès le XVIIIe siècle, on voyait à Paris, autour des Tuileries,comme à Genève, Rôme et Florence. Ces voyages, il les commence à l'âge de trois ans et, d'année en année il les poursuit à travers l'Angleterre, l'Écosse, la Belgique, la France, le Jura, l'Italie, à travers les villes, les musées et les paysages illustres. La route de Calais aux Alpes lui devient vite fami-

1. *Modern Painters*, V, Pt. VI, ch. VIII, § 19-20.
2. Shelley, Byron ne furent pas des touristes, mais des révoltés, exilés volontaires.

lière, et, parce qu'il a commencé de la parcourir à l'âge où l'âme, quand elle est d'espèce sensitive, s'attache pour toujours à ses premiers paysages, cette route lui sera toujours une voie sacrée, différente de toutes les autres. L'Allemagne, la Hollande, l'Espagne connaîtront mal ou ne connaîtront pas ce voyageur. Ni leurs architectures ni leurs musées ne tenteront ce critique d'art. C'est qu'il ne les a pas vues d'abord transfigurées au rayon merveilleux de sa propre enfance, quand le moi fluide encore se projette à la fois dans les choses et s'en pénètre, en mêle l'image à sa propre substance en voie de développement, et l'y fixe à tout jamais. Rouen, Chamouni, Genève, voilà, dira-t-il dans sa vieillesse, les centres où se formèrent son âme et son esprit. C'est là qu'il reçut les germes de ses idées sur l'art, la nature, l'homme et la société. Vers ces jeunes visions il vivra les yeux tournés : elles sont, c'est lui qui l'affirme, les puissances qui décidèrent son destin, les divinités qu'il retrouvera toujours avec le même ravissement. Tout changement que le « progrès » apporte à ces paysages sacrés, et qu'il découvre à chacun de ses pèlerinages, il l'appelle profanation, crime contre Dieu, et le maudit.

Magique puissance de ces souvenirs! Tous sont beaux, mais plus lumineux justement ceux-là que, dans notre monde si vite transformé, il ne peut plus revivre. Autrefois, dans son enfance, les chemins de fer n'avaient pas encore « lacéré » ses calmes campagnes favorites, tuant la vie locale, sa paix, ses harmonies anciennes, ses mœurs et métiers traditionnels, enlevant l'homme à ses gîtes séculaires pour le jeter dans les grandes villes industrielles, au sein des foules banales et mécontentes. Autrefois, voyager, ce n'était pas seulement se déplacer mécaniquement, sans rien sentir passer en soi de l'âme des hommes et de la nature. Voyager, c'était cheminer, humainement, à pied ou en voiture, comme on l'a fait dans tous les siècles jusqu'au nôtre, cheminer à ciel ouvert, respirer les senteurs spéciales à chaque paysage, « s'arrêter, si l'on voulait, pour cueillir une fleur », voir peu à peu grandir le clocher qui pointe à l'horizon, et de semaine en semaine, le terrain, les plantes, le ciel, la lumière, changer imperceptiblement : c'était aller au pas ou trotter suivant que la contrée est montueuse ou plate, se soumettre, comme les habitants de jadis et d'aujourd'hui, aux éternelles conditions qui, distribuant la vie dans la plaine ou les vallées, façonnèrent l'âme et le caractère d'une province.

Surtout, pour l'enfant, c'est l'aventure, le ciel libre, la joie de la

grande route entre les prés. A Londres, dans la maison de Herne Hill, il apprend ce qu'il aimera toujours : la règle, la discipline, le respect, le fort sentiment religieux, tout ce qu'il a résumé plus tard, pour y asseoir ses théories sociales, en trois mots, ceux de la règle franciscaine : la Paix, l'Obéissance, la Foi. C'est la saison monotone du recueillement, où s'assemblent sa force et sa personnalité d'Anglais et de protestant. Mais au début de l'été, la famille monte en berline, et, pendant trois ou quatre mois, elle va courir les routes d'Angleterre ou de France. Honnête berline d'autrefois, joyeuse avec son postillon et les grelots dansants de ses chevaux! Tel est le souvenir qu'en a gardé Ruskin, qu'à cinquante-sept ans, en 1876, quand le chemin de fer a supplanté depuis bien longtemps toutes les berlines, il en fait construire une toute pareille à celle de son enfance, c'est-à-dire, « bien munie de coffres à provisions sous les coussins, de tiroirs secrets sous les fenêtres d'avant, de poches invisibles dans le capitonnage, avec des coins soigneusement arrondis pour s'y acoquiner, des carreaux hermétiques et qui ne branlent pas », — et bien roulante, noble, imposante aux piétons, de belle allure, et qui fait accourir chapeau bas l'hôtelier quand elle entre le soir, à l'étape, dans la grande rue d'une vieille ville, au claquement de fouet de son postillon [1].

Ces vieilles villes serrées depuis tant de siècles autour de leur cathédrale, ces rues silencieuses où l'herbe pousse entre les pavés, où dort une odeur ancienne et provinciale, c'est alors qu'il commence d'en sentir l'âme. Ce sentiment-là va s'enfoncer très profondément en lui, et c'est pour s'être attaché dès ses voyages d'enfant à ces vieilles coquilles façonnées par la vie plus simplement humaine de jadis, qu'il aimera si fort les mœurs et les disciplines de jadis, au point que son rêve de la société à venir sera surtout son rêve de la société passée. Au sortir d'une Londres déjà mondiale, obscurcie par ses fumées d'usines et la tristesse du travail moderne, — au sortir d'une Douvres proprette, méticuleuse, rigoriste, aux maisons de brique vernie, toutes semblables et qui s'alignent en rang derrière des jardinets rectangulaires, — comme une Calais, comme une Abbeville lui semblent belles! Comme il aime la vétusté sereine, la simplicité confiante d'une ville à demi-morte de France, son clocher et son beffroi, ses vieilles pierres taillées autre-

1. Jusqu'à son dernier voyage en Suisse et en Italie, Ruskin ne traversa le Jura qu'en voiture. Il quittait le chemin de fer à Dijon.

fois dans les falaises voisines, sculptées avec tendresse pour l'honneur du Christ et de la cité, — à présent rongées, branlantes, mais fidèles encore, associées à la vie d'aujourd'hui comme elles le furent à celle d'autrefois. Cette pauvre église de Calais, « usée par le vent salé de la Manche, où les années ont écrit leur trace si visiblement, mais qui ne donne signe de faiblesse ni de décrépitude, — sa gravité, sa tristesse vaste et nue, ses espaces de pierre envahis par les herbes des grèves, couverts de rivets rouillés, de trous et de fissures, — et pourtant sa force, pareille à celles d'un vieux rocher, son indifférence à ce que nous pensons d'elle, sa résignation qui ne réclame rien, qui ne prétend pas à la beauté, qui ne connaît pas l'orgueil, qui ne demande même pas de pitié, qui ne se console seulement pas en rêvant et bavardant des jours meilleurs de jadis, à la façon des ruines, — son courage à continuer son service qui est de rassembler et d'abriter des âmes humaines, à faire sa tâche journalière comme un vieux marin blanchi par les tempêtes et qui jette encore ses filets », — comme de tout cela Ruskin va parler à l'Angleterre trop moderne, trop inquiète, trop avide de richesses et de progrès matériel, passionnément attachée, si l'on veut, aux reliques de son passé, mais seulement comme à d'orgueilleux souvenirs, bibelots ou parchemins que, précieusement, on enferme en des vitrines et qui ne font plus partie de la vie! Comme à cette Angleterre, il tâchera de faire aimer ces anciennes cités de nos provinces françaises qui le touchent, comme plus tard Bruges touchera Rodenbach! — mais devant elles son émotion est simple, directe, abondante et spontanée, humaine, vraiment, non littéraire et cultivée, celle qui prend l'homme au cœur, décide en lui une grande inclination, le fait combattant pour défendre ce qu'il aime, — et s'il en est tant épris, de ces vieilles villes, ce n'est pas du tout pour ce qu'elles contiennent de mort et de silence glacé, mais pour l'espèce de vie qui languit encore en elles, pour les modes anciens de vie plus vivante dont elles portent témoignage.

Dès quatorze ans, il a commencé de subir ces influences. « Comment, se demande-t-il dans sa vieillesse, comment ferai-je comprendre au lecteur le pouvoir exercé sur toute ma vie par ces tours d'Abbeville que le voyageur moderne n'aperçoit plus que de son wagon? J'y appris que l'art, et la religion, et l'actuelle vie humaine peuvent encore composer une parfaite harmonie... Ces églises ciselées, elles ne connaissaient pas six jours absolument morts; toute la semaine le peuple les hantait, et j'y pouvais aller et venir, des-

siner, m'agenouiller, sans qu'on prît garde à moi... [1]. Au dehors, la vieille cité fidèle se blottissait sous les arcs-boutants, comme une couvée sous l'aile de sa mère. Des rues silencieuses entre des demeures d'une dignité cachée et qui se suffisaient, — chaque maison en paix entre sa cour et son jardin riche en espaliers. La grand'-place commerçante et la rue principale de traverse étaient bordées de boutiques qui ne songeaient pas à se faire concurrence, où s'amassaient, pour les seuls besoins des habitants, les marchandises indigènes : du drap, de la toile et de la laine, tissés, filés et tricotés entre les murs d'enceinte, du fromage de Neuchâtel, bourg du voisinage, des fruits des jardins d'alentour, du pain des champs que l'on voyait par-dessus les coteaux verts, du bon ouvrage de forgeron : des faux et des charrues de l'espèce qui avait toujours suffi, martelées bravement, à ciel ouvert sur l'enclume; — de fines épiceries (le café grillant généralement sur le pas des portes, et fumant à flots parfumés); — quant aux modistes, eh bien! peut-être un ou deux chapeaux de Paris, mais surtout de bonnes coiffes pour paysanne ou dame de Ponthieu. Au-dessus de chaque boutique prospère, bienfaisante et très sereinement affairée, montait la maison que les maîtres habitaient après leurs aïeux, sculptée pour le plaisir des yeux, au toit fier, sérieuse, et qui restait à sa place, dans l'ordre, pour sa fonction reconnue, sans défaillir, sans s'agrandir, depuis des siècles. Autour de tout cela, les remparts éventés, leurs longues avenues de verdure ondulante. A travers tout cela, en circuits de rivière navigable, en ruisseaux rapides de moulins, la fraîcheur, la pureté de la Somme verte et blanchoyante de craie.

Mêmes impressions tout le long de la route jusqu'aux Alpes. C'est que vers 1835, sauf à Paris et dans les plus grandes villes actives, notre France moderne ne se révèle guère aux yeux; elle n'est guère encore que dans les âmes. De nouvelles tendances travaillaient les hommes, ils cherchaient leur nouvel ordre; mais les choses, les cadres visibles de la vie n'étaient pas encore dérangés. Les Ruskin voyageaient non pas comme nous voyageons en Angleterre, pour voir la société, le monde économique et politique, mais comme nous voyageons en Italie, en quête de sensations d'art et de nature. Ils ne s'arrêtaient guère à Paris; ils se détournaient des centres industriels naissants; ils ne se mêlaient pas à l'humanité française,

1. On sait que les églises anglicanes sont en général fermées à clef en dehors des heures d'office.

ils ne s'inquiétaient ni de ses mœurs nouvelles, ni de ses problèmes spéciaux, de ses luttes de classes, de ses conflits d'idées, ni de ses ardentes manifestations d'art, de science et de littérature. Cette France-là, l'actuelle, la vivante, Ruskin l'a toujours ignorée. C'est à ce point qu'après avoir lu ses *Peintres modernes*, c'est une question qu'on peut se poser, si ce critique d'art, venu si jeune et si souvent en France, a jamais soupçonné l'existence d'un Géricault, d'un Ingres, d'un Corot, d'un Delacroix, comme après avoir lu tous les volumes de sa *Fors Clavigera*, c'en est une autre, si ce réformateur social, cet ennemi du capital et de l'intérêt, a jamais entendu parler, d'un Saint-Simon, d'un Proudhon et d'un Fourier. Les Ruskin en France restaient des Anglais, des Anglais en voyage et en vacance, des Anglais de la première moitié du XIX[e] siècle, c'est-à-dire très épris de romantisme, influencés par leur Walter Scott et leur Byron, en quête d'édifices et de ruines gothiques, de villes à créneaux, de précipices et de grandes Alpes, interprétant les « sites » et les architectures avec leurs âmes d'Anglais, de romantiques et de protestants.

Mais ces campagnes, ces provinces de France qui gardent leur figure antique, ces croix de pierre aux chemins, ces routes bordées de clairs peupliers, ces grilles rouillées aux avenues qui mènent à des châteaux endormis, ces grands toits de tuile et d'ardoise autour d'un clocher jauni, ces petites capitales somnolentes de province, dont la vie n'a pas cessé d'être rythmée par les cloches du matin et du soir, ces vieilles maisons sculptées de fleurs et de figures naïves, disant les anciens loisirs de l'homme, son humain, son humble souci de beauté, — dans tout cela Ruskin, à quatorze ans, commençait à sentir des choses dont ni Byron, ni Scott n'avaient jamais rêvé. Par delà le décor romantique ou simplement pittoresque, avec la nostalgie de l'homme moderne pour les temps où l'univers et la vie étaient simples, il imaginait l'âme qui a suscité ces formes, — les disciplines et croyances, tout le système d'idées d'un monde où les hommes étaient localisés, enracinés à la nature natale, en proportion avec cette nature, en harmonie, en communion sans le savoir avec elle, nourris d'elle, faisant leur pain du blé de leurs champs, apprenant des plantes de leurs champs — marguerites et ronces, épis de froment et grappes de raisin — la leçon vraie de la beauté, appliquant leur humain, leur naïf instinct d'art que la vie dans les trop grandes villes et l'habitude du travail mécanique n'a pas encore tué, à en répéter les images, avec un sin-

cère et patient effort de la main, sur leurs outils, leurs vaisselles, leurs meubles, sur les poutres de leurs maisons et les pierres de leurs églises, — pour que tout fût orné, pour que tout fût beau que leurs mains touchaient, que leurs yeux voyaient, — mais cela surtout qui glorifie le Dieu que tous adorent ensemble. Sur un tel monde règnent les trois grands principes que prêchera Ruskin après saint François : la Foi, l'Obéissance et la Paix : la Foi qui groupe les âmes, met chacune en équilibre avec elle-même comme avec son univers, — l'Obéissance, par laquelle chacune quitte ses volontés particulières, égoïstes, anarchiques, consent à *servir*, se donne, trouve sa place et sa fonction dans un ensemble organisé, — l'Obéissance à Dieu, à sa Loi, aux lois de la Cité, à ses disciplines, à son ancienne hiérarchie, — la Paix enfin, celle de l'âme qui vit comme les aïeux, que l'Orgueil de la Science n'a point révoltée, qui trouve ses fortes certitudes dans la coutume et la religion, qui reste une forme simple et stable parmi des formes simples et stables, et toujours assurée par la vue de ses points de repère, va jusqu'à sa mort sans avoir senti l'épouvante et le souffle froid des infinis.

Voilà ce que Ruskin pressent, devine, retrouve dans la Genève de 1835, comme dans une Abbeville ou une Rouen, — et c'est pourquoi Genève aussi « fut un des centres de sa vie ». Une ville dont les maisons sont anciennes, familiales comme les mœurs, — point trop grande, encore enveloppée, portée par sa campagne maternelle, encore pénétrée et nourrie de ses pures et saintes influences. Une ville où l'artisan qui lève les yeux de son enclume ou de son établi peut voir le nuage du feu poser au crépuscule sur le rose neigeux et palpitant de l'Alpe qui prend vie, — « le Rhône, entre ses quais, passer comme un joyau liquide, bleu jusqu'à sa rive et radieux jusque dans sa profondeur, une eau qui ne coule pas mais qui vole, du glacier fondu où passent la mouvance du ciel et l'allégresse du nuage ». Visions divines, oui, révélations de Dieu! — et cet artisan peut vaguement et profondément les comprendre et s'en émouvoir, car son âme lui reste. Les besognes d'usine, si spécialisées, si mornes, ne l'ont pas changé en machine : il travaille avec des outils manuels à une œuvre qu'il peut concevoir, qui ne le dépasse pas, qu'il achève toute entière, de sa main d'homme, et qui, différente en cela des produits sans âme de Manchester et de Birmingham, porte la marque impérissable et touchante de l'homme. Il en est vraiment l'*ouvrier*, l'ouvrier sain, honorable, qui a gardé la dignité de la personne humaine, car il n'est pas perdu dans la foule

ouvrière d'une manufacture, anonyme, inconnu, simple numéro sur un registre d'entrées et de sorties, simple pièce interchangeable dans un appareil immense. Il a sa place dans une corporation, dans un petit atelier, « compagnon » avec des compagnons qui savent sa valeur, sous un patron de même origine et rang social que lui-même. Par des liens d'habitude et d'affection, il se relie à son groupe; il s'y intègre, en reçoit sa forme et sa force. Sur une telle ville, sur une telle humanité règne aussi la règle de Foi, d'Obéissance et de Paix.

Plus simples et plus anciens encore les modes de vie rustique. Les trois Ruskin aimaient à s'arrêter dans les villages alpestres : humbles gîtes nichés en toute confiance dans un repli de la grande montagne. Il en est un que Ruskin, vieillard, se rappelle avec une nostalgie singulière. Il revoit l'auberge, la chambre de son père et de sa mère, la sienne dont les volets s'ouvraient « sur un beau noyer savoyard, sur un fin clocher cuirassé d'étain, sur les étendues de neige crêmeuse, ondulante, coulante du Mont-Blanc de Saint-Gervais — tant de grandeur s'encadrant dans une fenêtre de quatre pieds carrés ». En bas, l'Arve laiteuse et véhémente menait son vaste bruit monotone d'éternité. Depuis tant de siècles que la fumée bleue des demeures humaines avait commencé de monter là, à travers tant de générations successives, cette grande voix n'avait jamais cessé d'être entendue par des hommes. Entre les chaumières, il y avait la plus riche confusion de potagers, de fleurs champêtres, d'arbres fruitiers : des tournesols, des phlox, des millepertuis, des choux (bleuâtres, où les gouttes de rosée sont si belles), du maïs (dont le jaune épi chevelu fait éclater sa gaine), et du chanvre clair, et des pois et des pois-fleurs, — « tout cela pêle-mêle, satisfait de ce qui lui venait de soleil à travers les branches des pommiers et les dômes des noyers luisants. La vigne était folle aux balcons des chalets, comme si ces balcons n'étaient là que pour elle, — pour qu'elle eût la joie d'y grimper, de s'y tordre en guirlande, de s'y balancer, d'y éparpiller en l'air, à l'aise, toutes ses vrilles, d'y tendre, en automne, des fresques d'une pourpre corrégienne au-dessus de l'or du maïs moissonné ». Derrière le hameau, une pente d'éboulis montait jusqu'au pied d'un précipice : là venait poser le dernier pli d'une cascade qui descendait en poussière d'argent, en flots allongés de gaze, en voiles successifs et qui s'étiraient. De l'autre côté, au fond de la vallée, un pont enjambait l'Arve, « d'une seule courbe de

soixante pieds, simple, sans une pierre inutile, — mais une croix de granit, dressée, haut sur son parapet, le signait comme œuvre sacrée vraiment pontificale ». Retraite, grave indépendance de cette vie rustique. Nul besoin de commerce avec le dehors, nul souci d'épargne non plus : de la moisson d'une année on ne gardait que la semence de l'année suivante. « Un large, un serein *laissez-faire* accordé à Dieu, à la Nature, avec action de grâce pour le bien reçu, résignation aux fléaux temporaires de l'Arve qui déborde ou de la maladie qui se met sur le blé, — quelque infortune étant inséparable de la condition mortelle et pécheresse. Et puis, la fidélité de ces paysans, à travers le mieux ou le pis, aux coutumes de leurs pères, aux outils de leurs pères, aux champs de leurs pères, comme l'attachement de l'arbre à sa racine, — tout cela que nous sentions en nous promenant, le dimanche, au pied de cette muraille grise d'Arpenaz, inaccessible, brumeuse à force de hauteur, tout cela dans l'air matinal, plus vif et plus brillant de l'éclat des glaciers, — tout cela excitait en moi une joie plus profonde et merveilleuse que les beautés disciplinées de l'Oberland Bernois ou que les nobles rues de mes cités italiennes les plus aimées. »

On ne saurait trop insister sur de telles impressions : là est l'origine et le centre de tout Ruskin. Sans doute l'adolescent n'en faisait pas, comme le vieillard, l'analyse. Sans doute il ne comparait pas terme à terme les conditions du monde local, provincial ou rustique, régi par l'habitude, la tradition et les formules qui font son équilibre séculaire, à celles du monde nouveau. Mais, profondément, il sentait des modes de vie où son être était plus heureux, probablement parce que ce furent, jusqu'à une époque si proche de la nôtre, les modes généraux de la vie humaine, ceux de tous nos ancêtres, ceux que nous regrettons sans le savoir, ceux dont sont nées au cours des siècles mille tendances qui vivent encore en nous, et souffrent de ne plus trouver leur objet. C'est la petite patrie vingt fois séculaire dont l'homme moderne est exilé, que Ruskin retrouvait aux environs de 1840, à chaque tournant de ses voyages, — avec quelles délices de nostalgie satisfaite, quelle sensation de retour au « pays », quelle ardeur à concevoir l'idéal commun où se réuniront un jour ses théories de l'Art, de la Morale et de la Société! Alors sonne pour la première fois le thème de Ruskin, celui qui toujours l'annonce et le fait reconnaître, la note fondamentale et propre dont toute son œuvre ne fera que répéter les harmoniques.

*
* *

En même temps, ces voyages périodiques à travers la campagne ouverte exaltaient sa sensibilité à la nature, lui en apprenaient par le détail les apparences et les significations. Il devenait peu à peu le paysagiste incomparable par sa science des formes et des aspects, comme par sa puissance à dégager et traduire l'âme des choses.

De très bonne heure, il a perçu les voix du ciel et de la terre, et ce que peuvent dire un geste d'arbre, une floraison rose d'amandiers dans la campagne hivernale encore et sans verdure, des nuages bas sur une lande, l'essor d'une cime glacée dans l'azur, un troupeau toisonneux de petits cirrus qui cheminent d'un mouvement imperceptible, au plus haut du ciel, dans le silence et les froids espaces de la clarté lunaire. De très bonne heure, ces choses-là furent le pain quotidien dont il se nourrissait en secret, étudiant avec une attention profonde les lignes et les couleurs pour connaître et comprendre tous leurs sortilèges. Les choses inanimées lui étaient bien plus émouvantes que la figure de l'homme et de la femme, et c'est pour cela, peut-être, qu'il a déclaré que l'amour, celui de l'homme pour la femme, et de la femme pour l'homme n'est aucunement nécessaire à la vie. Il s'éprenait de paysages; il les aimait avec le cœur, religieusement, — et cela, non pour ce qui s'y associait d'histoire humaine, non pour ce qu'ils pouvaient suggérer de sentiment humain, mais pour eux-mêmes, pour le divin que la main du Créateur a laissé dans la nature. Ce qui l'intéresse dans la Nature, ce n'est pas ce que l'homme y met de lui-même, mais ce que Dieu y a mis, et qu'elle peut mettre en l'homme s'il la contemple pour se rapprocher de Dieu. Par là, sa vision est anglaise et moderne, différente de celle d'un Milton qui reste un lyrique du sublime moral et de la volonté, comme de celle d'un Hugo, d'un Lamartine et d'un Musset, pour qui la nature n'est que notre théâtre, l'écho de nos cris de souffrance et d'amour, — voisine de celle d'un Shelley, ce poète de la nature surhumaine et solitaire, ce poète, comme Ruskin, de la portion la plus inhumaine et la plus solitaire de la nature : le ciel et ses nuages, — plus voisine encore de la vision d'un Wordsworth, puisque celui-ci non seulement perçoit Dieu dans la nature, mais y trouve écrit l'enseignement de Dieu, y discerne les types du Beau et du Bien, les symboles de la loi morale, et que selon lui « l'homme doit apprendre ses devoirs de toutes les formes », monter vers la sagesse, la paix, la joie divine de

la vie parfaite, sous l'influence des collines, des arbres, du ciel et de la mer.

Seulement, Ruskin reste biblique et strictement monothéiste : jamais, à ses yeux, la nature ne révèle son caractère de fantôme, ne fond, comme parfois, sous le grave regard inspiré d'un Wordsworth, ne se volatilise, comme toujours, sous le regard de lumière et de feu d'un Shelley. Il n'est pas visionnaire. Il ne cesse pas de la voir avec son relief et sa substantielle densité. Elle est la création, l'œuvre des sept jours. L'Éternel l'a marquée de son empreinte : à l'homme d'apprendre à la scruter pour y reconnaître et lire le chiffre divin.

Avec quelle passion il l'a regardée, quelles extases et quelle studieuse attention de sa jeune âme, il se le rappelle et nous le dit : « Y eût-il jamais enfant de promesse en qui ne se soit éveillé le sens de la beauté en même temps que le premier rayon de la raison? Parmi ceux qui, vraiment, aiment la nature, est-il quelqu'un qui ne se rappelle son premier âge, son âge d'ignorance, comme celui de la perception la plus intense, la plus superstitieuse, la plus insatiable, la plus béatifique des splendeurs de cette nature? » Nous l'avons entendu dans le jardin de son enfance, prier pour les fleurs de l'amandier; nous l'avons vu passer ses journées de vacances dans la contemplation muette de l'eau coulante, de ses remous, de ses transparences, de ses rides d'ombre et de lumière. Les pierres, déjà, ne lui étaient pas d'insensibles pierres; les pierres, leur beauté, « lui étaient comme du pain ». Voyez maintenant, par un exemple, le détail, la profondeur, les étranges délices de ces sensations enfantines qui resteront ses moments divins, ceux où se révèle quelque chose de l'éternelle vérité, en sorte que de chacune le souvenir est pour toujours l'un des points fixes de sa pensée. Sur celle que voici il a fondé l'une des théories essentielles de ses *Peintres modernes*[1] : « Entre toutes les divinations instinctives de l'enfance, pouvons-nous oublier l'émotion que nous donnait la vue d'un espace vide, ou de simples lignes spacieuses, détachées contre le ciel, et derrière quoi il était possible d'imaginer la mer? Émotion plus pure que celle qui nous vient de la mer elle-même. Je me rappelle distinctement que je courais derrière les talus des dunes pour voir leurs lignes de sable couper le ciel, et que j'en ressentais une joie plus étrange qu'à la vue de l'Océan[2] ». Remarquez la véritable qualité de cette sensation : c'est bien celle que Ruskin deman-

1. « De l'infinité ou d'un type de l'Incompréhensibilité divine ».
2. *Modern Painters*, vol. II, livre 2, *of Infinity*.

dera toujours à l'œuvre d'art, celle qui, pour lui, caractérise la plus haute vision de beauté, et qui, dans ses théories esthétiques, sera son critère personnel et discutable. Car c'est une sensation de poète bien plutôt que de pur artiste et, surtout, de peintre. Elle n'est pas simple; elle vaut par ce qu'elle suggère de mystère et d'infini, par ce qu'y associe l'imagination de rêve, de crainte ou d'espoir. Il le sait bien, et notant ce qu'est et ce que n'est pas une telle sensation, il nous définit le point de vue spécial, anglais et tout poétique — inadmissible pour l'artiste français — d'où, toujours, il jugera l'œuvre d'art. Peu importe la beauté directement perçue et qui ne procure de joie qu'aux yeux. « Si belles que soient les lumières des premiers plans, celle qui tremble sur l'herbe dans la rosée, celle qui jaillit de la cascade, celle dont s'argente le tronc du bouleau, ou bien même les pures couleurs des objets plus sombres au soleil (et il y a de la joie en tout cela) — il est, pourtant, une lumière que l'œil cherche toujours, avec un désir plus profond de beauté : la lumière du jour qui baisse ou qui se lève, le rouge des flocons de nuage qui brûlent comme des signaux nocturnes dans le vert du ciel à l'horizon. Un désir plus profond de beauté, ai-je dit, non pas plus aigu peut-être, mais qui contient plus d'aspiration et d'espoir spirituels, et qui participe moins de la vie animale et présente. Ces effets de distance calme et lumineuse ne sont-ils pas les plus singuliers et les plus mémorables que nous ayons connus? — et tout ce qu'il y a d'éblouissant dans la couleur, de parfait dans la forme, d'heureux et de vivifiant dans l'expression, n'est-il pas à l'âme un appel bien pauvre et bien vite oublié quand on le compare à la petite voix silencieuse du crépuscule qui baisse à l'horizon, ou bien à l'arche rouge de l'aube montant derrière une mer obscure, sur la trouble ligne liquide d'horizon? »

Cette petite voix silencieuse qui sort du crépuscule, à laquelle Ruskin prêtait l'oreille avec tant de trouble, c'est bien celle dont avait parlé Wordsworth, *the still small voice*, la voix de Dieu qui sort du profond des choses, et nous parle, si nous savons nous taire pour l'écouter, au profond du cœur. Cette lumière du ciel, à la naissance et à la mort du jour, — si merveilleuse bien que souvent si triste, si blême et chargée de pluie — cette lumière derrière une bande sombre de terrain qui monte, c'est, dirait-on, la clarté même de l'au-delà sur laquelle se détache le présent, — clarté mystérieuse, la plus spectrale de la journée, la plus subtilement puissante à nous remuer de pressentiment, celle qui nous enlève à l'heure passagère,

à l'actuel, à nous-mêmes, à nos limites et nous montre l'éternel. On dirait qu'elle contient, cette clarté-là, quelque chose du « rayon qui ne brilla jamais sur la terre ni sur la mer ». Elle apporte à Ruskin enfant le frisson religieux, l'émotion spéciale qu'il ne cessera jamais de chercher dans la nature, — dans la seule nature, car si l'art aussi peut et doit la donner, c'est que l'essence de l'art ne vient point de l'homme qui le crée, mais de la nature que l'art répète en l'expliquant.



Nous comprenons maintenant l'accent singulier dont s'émeut sa voix quand il revoit et raconte son premier tête-à-tête avec les paysages les plus augustes d'Europe, — et toute la route qui l'a conduit si souvent jusqu'à ces Alpes sublimes. Grandes chaussées françaises entre les peupliers, fins coteaux de la Seine, sables, grès et hêtres de Fontainebleau, campagnes de Bourgogne, ondulations naissantes du vieux Jura, saluées de quelle acclamation du cœur qu'envahit le sentiment de la montagne, noires et longues sapinières de Champagnole, solennité de ces graves préludes aux grandes symphonies sauvages qui vont éclater et se propager sur les bastions des Alpes, — voilà des souvenirs qui sont des éléments de sa foi. C'est un soir, du haut de la terrasse de Schaffhouse, qu'il découvrit, à quatorze ans, l'immense vague silencieuse et figée qui lève ses crêtes glacées au-dessus de l'Europe, — et ce lui fut une secousse de l'âme, une émotion d'ordre moral et quasi mystique, et, selon lui, qui « décida de sa destinée ». A soixante-six ans il les revoit, ses Alpes, dans la lumière de ce soir vert et si lointain, — « claires comme le cristal, aiguës sur le pur horizon du ciel, déjà teintées de rose par le soleil couchant. Elles dépassaient d'un infini tout ce que j'avais rêvé. Les murs apparus de l'Eden ne m'eussent pas semblé plus beaux, ni plus majestueusement terribles les murs de la mort. C'est ainsi que dans la parfaite plénitude de ma vie, dans tout le feu de mon cœur, ne désirant rien que d'être l'enfant que j'étais, connaissant suffisamment le chagrin pour que la vie me parût sérieuse, mais pas assez pour que les ressorts en fussent détendus en moi, possédant ce qu'il fallait de science et de sensibilité pour que cette vue des Alpes me fût non seulement la révélation générale de la beauté sur la terre, mais aussi la première page ouverte et lisible de son livre, je descendis ce soir-là de la terrasse de Schaffhouse, *ma destinée fixée en tout ce qu'elle devait avoir d'utile et de sacré.* Vers cette terrasse

et vers le lac de Genève, mon cœur et ma foi sont toujours revenus, à chaque élan de vie noble, à chaque pensée pacifiante ou secourable ».

Ces hautes vallées si pures, si froides et solitaires des Alpes, ces crêtes de pierre et de glace antique, élancées dans l'air que ne respirent pas les hommes, et qui fument dans l'azur au soleil du matin, — il les appellera les cathédrales et les autels de la terre et ne trouvera pas assez de sarcasmes à jeter aux foules qui s'y ruent, pour les profaner par leurs piques-niques, leurs hôtels, leurs chemins de fer à crémaillère, et rompent de leurs cris de liesse grossière, le silence éternel où ne sonnaient que les lentes clochettes des troupeaux [1]. Dans les Alpes solitaires de sa jeunesse, il a connu les sentiments de retraite au-dessus du monde, de paix, d'*élévation*, que cherchaient les moines de la Chartreuse et d'Engelberg quand ils posèrent si haut leur refuge, et ces jours d'extase jetteront leur rayonnement jusqu'à la dernière de ses années à venir. Tout ce que l'hérédité et l'enseignement de sa mère ont mis en lui de ferveur biblique, s'attache d'une définitive association à ces images du roc, du précipice et de la cime. La montagne, c'est pour lui la plus immédiate et complète révélation de Dieu; sa loi y est écrite. Humblement, à genoux, levons la tête pour nous étonner de sa neige, de sa pourpre et de sa majesté, et puis penchons-nous sur ses gentianes, ses cristaux, ses mousses, ses torrents, sur le sable de ses torrents pour la déchiffrer par le détail, mieux apprendre Dieu et toute la beauté par laquelle il nous fait signe.

Cette patiente étude, tout de suite, Ruskin l'entreprend, et c'est

1. On se rappelle sa célèbre invective : « You have despised Nature; that is to say, all the deep and sacred sensations of natural scenery. The French revolutionists made stables of the cathedrals of France; you have made racecourses of the cathedrals of the earth. Your one conception of pleasure is to drive in railroad carriages round their aisles and eat off their altars. You have put a railroad bridge over the fall of Schaffhausen. You have tunnelled the cliffs of Lucerne by Tell's chapel; you have destroyed the Clarens shore of the Lake of Geneva; there is not a quiet valley in England that you have not filled with bellowing fire; there is no particle left of English land which you have not trampled coal-ashes into — nor any foreign city in which the spread of your presence is not marked among its fair old streets and happy gardens by a consuming white leprosy of new hotels and perfumers' shops; the Alps themselves, which your own poets used to love so reverently, you look upon as soaped poles in a bear-garden which you set yourselves to climb, and slide down again, with shrieks of delight. When you are past shrieking, having no human articulate voice to say you are glad with, you fill the quietude of their valleys with gunpowder blasts, and rush home red with cutaneous eruption of conceit, and voluble with convulsive hiccough of self-satisfaction. . . . It is pitiful to have dim conceptions of duty; more pitiful, it seems to me, to have conceptions like these, of mirth. »

là son originalité. Il ne se contente pas de contempler et d'adorer comme Wordsworth, de contempler et de chanter son chant d'extase, comme Shelley. A la montagne comme aux autres formes de la nature, il applique ses analyses; il observe, mesure, compare. La seconde fois qu'il revient dans les montagnes, à seize ans, il apporte un « cyanomètre » de son invention pour mesurer les intensités du bleu dans le ciel, les lacs et les glaciers. Le marteau du minéralogiste en main, il cherche les rapports entre les espèces de roches et les grandes formes du paysage alpestre. On sait que plus tard, à Chamouni, il a pris la peine de calculer le débit moyen d'un torrent, de compter les grains de granit dont se dépouille, de minute en minute, le squelette de l'Alpe sous son ruissellement. On sait qu'un des grands chapitres centraux des *Peintres modernes* fut écrit pour prouver que même les aiguilles du Mont Blanc, d'arêtes si rigides semble-t-il, s'érigent en courbes imperceptibles, et que tous les plans de clivage de leur roche, tous leurs éclats sous l'action du gel et de la foudre, répètent la courbe éternelle, la ligne de beauté par excellence, celle par quoi Dieu manifeste son infini. Répétons-le : la Nature n'est pas Dieu, la Nature n'est pas esprit : c'est une matière qu'a modelée la main de Dieu. Cette définition explique toute la théorie d'art de cet Anglais qui a, comme Shelley, comme un Aryen primitif, le sens de la Nature, qui en aurait aussi le culte unique, si la Bible ne l'avait si profondément « sémitisé ». Nul détail de cette nature qui ne le reporte, à travers les problèmes de la vie sociale et de la vie humaine, jusqu'à son Dieu, qui ne lui en prouve la réalité vivante, ne lui en révèle les attributs, les intentions et les procédés, qui, par l'émotion esthétique de l'œil n'atteigne en lui le dernier fond de la conscience morale et religieuse, et ne lui répète les commandements de la Loi, principes des choses, ultimes vérités d'où se déduisent les vérités de l'art comme toutes les autres vérités. Oui, le décalogue est écrit dans un fragment de quartz et dans une mousse, comme dans la montagne et dans le ciel. C'est pourquoi l'homme qui sera, de l'aveu même des Anglais, l'un des prophètes de l'Angleterre, commence par analyser des formes de roches, de fleurs, d'Alpes et de cumulus. Il vaticinera, mais ses objurgations à l'Angleterre, les *Mané*, *Thécel*, *Pharès* qu'il écrit en lettres de feu à la fin de ses chapitres sont précédés de diagrammes, coupes, plans, schèmes, dessins, descriptions détaillées à l'infini. Par ce souci de l'observation complète et de la scrupuleuse notation, ce voyant d'Israël est bien de son époque, de l'âge scientifique des Spencer, des Darwin, des

Stuart Mill, des George Eliot, des Renan, des Flaubert et des Taine. Ses commentaires sur Turner s'achèvent sur des extases et des prédications, mais c'est en langage de géologue et de météorologiste qu'il commente Turner. Les descriptions d'un Flaubert, tout entier appliqué à l'expression vraie, sont moins rigoureusement exactes que celle de cet esthéticien moraliste et mystique. En 1835, dans les Alpes, il a noté, minute par minute, tout le devenir émouvant du ciel et de la lumière à travers les vingt-quatre heures de la journée, depuis l'aube où les brumes nocturnes commencent à se détacher du fond obscur des vallées, jusqu'à la nuit, « quand la grande lune blanche monte des collines entre les barres des nuages, pas à pas, ligne à ligne, noyant une étoile après l'autre dans sa grandissante lumière, mettant à leur place une armée de pâles, molles et floconneuses nuées qui se meuvent ensemble, la main dans la main, légion par légion, bataillon par bataillon, d'un mouvement tellement égal et continu que tout le ciel a l'air de tourner avec elles, et que la terre en paraît chanceler », — jusqu'à l'aurore enfin, du second jour, quand de nouveau, les dômes silencieux de neige s'illuminent de rose, et que tout le firmament est comme une toison qui s'enflamme. Cette description de quatre pages, sans un détail humain, sans un alinéa, illisible à qui n'écoute pas avec passion le mystérieux langage de la nature solitaire, Ruskin en jeta le premier jet quand il avait seize ans. C'est la plus belle des *Peintres modernes*, et c'est le plus achevé modèle de l'art tel que l'entend Ruskin : pur reflet, si calme, si lucide que la substance réfléchissante, l'âme-miroir semble abolie, — à ce point identique à la nature que de telles images sont vraies pour toujours, participent à l'éternité de la montagne, du ciel et des aurores.

En même temps, aux méthodes quasi scientifiques d'observations, de plus en plus il ajoutait celles, non moins pénétrantes, du dessin. Après les maîtres que lui avait donnés son père, il venait de trouver enfin celui qu'il cherchait et pressentait, celui que glorifieront les cinq volumes des *Peintres Modernes*, et qu'il appellera le plus grand des peintres modernes, Turner, le seul qui sache tout de la montagne et de la mer, du roc et des nuages, de la lumière, de l'ombre et de la brume. Quand il part [1] pour son second voyage de Suisse et son premier voyage d'Italie, il emporte le volume qui fut sa première bible de l'Art, l'*Italie* du poète Rogers, illustrée par Turner. Aux

1. En 1835.

paysages où s'est arrêté Turner, il s'arrête, il dessine à son tour, il compare son dessin, il compare la nature à la traduction que Turner a faite de cette nature, et, chaque fois, il se persuade davantage que Turner est le plus exact des traducteurs, et qu'il n'est si grand que parce qu'il est si vrai.

Ce sens et cette adoration de la nature donnent à Ruskin les deux idées maîtresses de toute son œuvre. La première, qui commande son esthétique et l'occupe jusque vers la quarantaine, c'est que l'essence de l'art est extérieure à nous : l'âme humaine ne crée pas la beauté, mais celle-ci, d'origine toute divine, réside dans les choses, et la fonction propre de l'art c'est de nous mettre, en nous dévoilant cette beauté, en rapport avec ce divin. L'art est donc d'autant plus plein de sa propre essence qu'il est plus objectif et plastique, d'autant moins pur que l'artiste trouble la pure image du réel en y projetant ses mouvements d'âme. C'est pourquoi « l'art de l'architecte n'est pas aussi pur que celui du peintre ou du sculpteur[1] », — et du musicien, qui ne traduit que des tendances et des rythmes intérieurs, Ruskin ne parle pas. Si Ruskin avait été sensible à la musique, s'il en avait deviné les foudroyants ou les ensorcelants pouvoirs, s'il avait pu se douter que cet art là, qui ne répète rien du dehors, mais ne jaillit que de nous-même et de notre plus profond vouloir, est justement celui qui nous enlève le plus à nous-même pour nous exalter jusqu'au divin et nous y absorber, il aurait renversé sa théorie de l'art. Il aurait compris « qu'au commencement était le rythme », que l'artiste n'est pas un contemplateur[2], mais un danseur, et que son art n'est essentiel que par ce qu'il contient de danse et de musique. Mieux que le peintre et le sculpteur, presque au même degré que le musicien, l'architecte, qui assemble arbitrairement des masses et des lignes abstraites, manifeste des cadences et des élans spirituels. Son âme, mais surtout ce qu'il y a de plus profond dans son âme, l'âme de sa race, se révèlent dans son œuvre avec une clarté singulière. Or, s'il est quelque chose d'éminemment divin dans la nature, c'est l'âme; et s'il est aussi du divin dans l'art, ce n'est pas ce qu'il emprunte au dehors, mais ce qu'il traduit de cette âme, de cette âme qui assemble à nouveau de son souffle, organise du mouve-

1. *Modern Painters*, II, ch. I.
2. C'est parce que, selon Ruskin, l'art a son être dans la contemplation, qu'il remplace le mot *esthétique*, par le mot *théorique*. Il dit : *la faculté théorique* (c'est-à-dire la faculté qui contemple) et non la *faculté esthétique*.

ment de sa volonté, les éléments des choses, et recrée le monde dans la beauté.

Même origine à l'idée génératrice de toutes les théories économiques et sociales de Ruskin. Puisque la nature est si belle et si bonne, puisqu'elle est maîtresse de morale, conseillère de courage et de vertu, puisque ses influences font les cœurs purs, simples et contents, puisque Dieu nous parle par son intermédiaire, maudit soit le « progrès » qui nous détourne de la nature et de Dieu, et maudites les œuvres de la science qui la mutilent, l'obscurcissent et la souillent! Louons le passé où les hommes buvaient à la source éternelle de vie, attachés au sein de la nature, non pas isolés d'elle et les uns des autres par l'orgueil et l'effort trop intense, mais recevant d'elle qui leur montre Dieu, la foi qui les unit. Il n'y a qu'une réforme sociale : celle qui nettoyant le ciel des fumées d'usine affranchira l'homme du service de la machine, ou, si la machine est inévitable, le rendra le soir à la paix et la beauté vivifiante des champs impollués, défendant son âme et son corps contre les influences de misère et de vice, accroissant en lui ce qui est de la nature — non sa quantité de connaissance, mais sa quantité de vie, ses pures énergies de joie et d'action — et posant sur toutes les joues humaines « la plus belle des couleurs : le rose de l'innocence et de la santé ».

***

Ruskin est déjà Ruskin, il a déjà, pour défendre Turner, écrit des pages que l'on pourrait confondre avec celles qu'il écrira plus tard, quand en 1837, après tant d'errances, d'observations et d'impressions, il entre à l'Université d'Oxford. C'est la dernière influence vraiment formatrice qu'il subit : elle n'est pas moins active que les autres. A Oxford, ce jeune Anglais apprend à se reconnaître anglais, prend conscience du lien qui l'attache aux morts et aux vivants de l'Angleterre, s'intègre fortement dans son groupe national. Chez lui, un tel sentiment a, comme tous les autres, des impressions pour origine. C'est le service anglican du collège de Christ-Church qui lui communique celui-là. « Le centre de vie des âmes chrétiennes en Angleterre était là », nous dit-il. « Là s'était poursuivie sans se rompre la tradition religieuse des époques saxonnes, normandes et du XVIe siècle. Là se perpétuaient la foi au souverain, la culture nationale et *véritable*; là, dociles à la discipline, soumis au fond de leur cœur, se rangeaient chaque matin pour entendre

les devoirs exigés par la patrie, les plus nobles de la jeunesse anglaise, car la plupart des pairs d'Angleterre, les meilleurs de ses *squires* passaient nécessairement par Christ-Church ». Ce service religieux est un service de *gentlemen* : c'est le seul profond souvenir qu'Oxford ait laissé à Ruskin, mais comme il lui dit ce qu'est un gentleman et qu'il *est* un gentleman! Qu'il est puissant à le fortifier dans cet amour de la loi, de l'ordre, dans ce besoin de hiérarchie fixe et précise que lui avait déjà communiqué son père, et qui disciplinera, disposera suivant un type aristocratique, son rêve humanitaire et socialiste! Tous ceux d'entre nous qui ont suivi l'une des cérémonies anglicanes d'Oxford, ont connu l'émotion de percevoir, d'une vue directe, et comme une immédiate présence, l'une des grandes forces secrètes qui produisent et rythment d'un mouvement original la vie d'un peuple, — et Ruskin a prévu la force et le sens de notre émotion. « Un étranger de bonne culture admis à cet office du matin aurait plus vite appris ce que fut autrefois l'Angleterre, ce qu'elle a la puissance d'être encore, que par des mois passés à la Cour et à la ville ». De cette église de Christ-Church, les murs, toutes les pierres, sont un résumé sensible de l'histoire d'Angleterre. Des tombes de princes et d'évêques y disent la succession des siècles. Dans ce décor auguste, chaque génération anglaise envoie ses futurs chefs; ceux d'aujourd'hui sont là comme ceux d'hier, dociles aux mêmes influences, vêtus, si jeunes, de l'ancien, de l'invariable surplis blanc, « chacun à sa place, suivant son rang, son âge ou sa science », chacun répétant les formules rituelles qui viennent de l'antiquité chrétienne, et que l'Angleterre a faites anglaises, chacun « apprenant qu'il remplit ou se prépare à remplir les plus graves devoirs d'un Anglais ». Dans sa stalle qui commande tout le chœur, chef de cette assemblée « siège le plus illustre docteur en théologie de l'Angleterre ». Parmi les jeunes nobles rangés au-dessous de lui, et qui entonnent les répons du culte national, sont le marquis de Kildare, le comte de Desart, le comte d'Evelyn, Francis Charteris qui sera Lord Wennyn, « les plus beaux types de race et d'énergie active... Pour tout ce que j'ai vu », dit Ruskin, à la fin de sa vie, « dans le chœur de cette église, pour tout ce que ces images ont éveillé en moi de pensée, ma reconnaissance est toujours vivante ». Ce n'est pas ce qui le rend différent des autres, que Ruskin sent apparaître en lui sous l'influence d'Oxford, mais, au contraire, la portion sociale de lui-même, celle qui lui est commune avec son milieu, qui en continue la substance morale, qui

le rattachant à une certaine société, et, dans cette société, à une certaine caste, appartient à l'âme séculaire et collective de l'Angleterre. A sa sortie d'Oxford, Ruskin est pour toujours un gentleman anglais, conscient de son rang social et des devoirs, plus encore que des privilèges, attachés à ce rang, assuré que ce qui constitue le droit à ce rang, c'est d'abord la naissance, la pureté du sang, l'intégrité des énergies physiques et morales, — un gentleman étant essentiellement un animal affiné, entraîné, vaillant, comme un cheval de race [1], — puis la culture de l'esprit et du cœur, la douceur et le courage, la réserve et la maîtrise de soi. Ses premières œuvres le montrent respectueux des grands principes que respectent les gentlemen de son époque : même conception officielle et théologique de l'univers, mêmes lieux communs de philosophie universitaire, même foi aux définitions d'Aristote, même usage des divisions et catégories scolastiques. Il est dressé au style noble, systématique et professionnel de Johnson; il a composé force dissertations en trois points sur le modèle des sermons de Blair. Ce jeune gentleman anglais de 1840, qui fut vainqueur à l'Université dans un concours de poésie vertueuse et didactique, nous retrouvons ses habitudes d'école dans la forme, le cadre, les méthodes de ces *Modern Painters* qu'il signe : *Un gradué d'Oxford*, dans ces premiers volumes qui classent nos facultés et nos sensations suivant leur degré d'éminence morale, dans leur ordonnance et leur appareil un peu pédant de démonstration déductive, surtout dans tout le fonds de pensée peu originale où Ruskin enchâsse les idées et les images de son invention et de son rêve, celles qui procèdent de ses sensations personnelles, et qui furent élaborées pendant ses années de voyage et de contemplation solitaire. Mais dans toute l'œuvre de Ruskin, quelque chose survivra de l'ancien étudiant (si peu étudiant aux sens français et allemand du mot) qui psalmodiait la litanie, en surplis blanc, à Christ-Church, au milieu des tombes antiques, et sentait qu'il prenait sa place dans la jeune génération de la *gentry* anglaise, qu'avec elle il mettait ses pas dans les pas des générations précédentes. Bel ordre ancien des cérémonies, hiérarchie visible de l'assemblée, démarche sûre et calme des liturgies, quelque chose d'analogue à tout cela s'est établi pour toujours dans l'esprit de Ruskin, reconnaissable non seulement à son amour persistant de la tenue et de la discipline, mais surtout à son style, — style dense, clair,

1. *Modern Painters*, V, Pt. IX, ch. VII.

exact de lignes, malgré toutes les saccades d'humeur fantasque qui s'y joueront en éclairs quand il entrera dans l'âge de pleine liberté — style dogmatique, savant et sévère, pur surtout, dont le vocabulaire de race, les phrases fermes et graves, délibérément construites, rappellent les nobles démarches des pompes ecclésiastiques, les calmes gestes du prêtre, et la candeur du lin sacerdotal.

*
* *

« Quand je regarde ma jeunesse, a dit Ruskin dans son dernier ouvrage, je ne trouve en moi rien de changé. » Cet enfant dont le développement se détermine par la tendance propre de son germe et ses réactions aux circonstances extérieures, c'est bien le Ruskin que connaîtra l'Angleterre, et qui la marquera de sa trace. Les années ne feront plus guère que préciser ses énergies, et les assembler pour une tâche. Sa figure n'a pas encore tout son accent, toute son impérieuse et mobile vigueur, mais c'est la sienne, et la volonté de son œuvre illumine ses yeux. A vingt ans il est chrétien, religieux amant de la nature, écrivain, moraliste, critique d'art. Quelques mois plus tard, il commence l'ouvrage qu'il n'achèvera qu'au milieu de sa vie.

Un seul trait de sa physionomie n'est pas visible dans ces années de prime jeunesse : sa fervente et tendre charité, sa sensibilité saignante à la souffrance des hommes, la force de l'instinct social qui le détournera de l'esthétique moralisante pour le faire, à quarante ans, économiste, réformateur, professeur, pamphlétaire, apôtre actif et pratique, mais toujours illuminé, d'un socialisme autoritaire et chrétien, fondé bien moins sur l'idée des droits de l'homme que sur celle de ses devoirs.

Mais ce trait-là, comment peut-il apparaître, tant que la vie ne l'a pas amené au milieu des hommes, tant qu'il n'a pas vu leurs multitudes et leurs anxiétés par-delà le petit groupe tranquille où sa jeunesse est enfermée? Il faut que la vie le force à quitter la pure contemplation de l'œuvre d'art, le rêve inefficace du passé, pour le jeter dans le tumulte des énormes cités modernes et des foules blêmes, vicieuses, suffocantes dans les fumées de l'usine et l'air empesté de leurs taudis, dégénérées à force de stupide, de servile labeur mécanique ou de misère inerte. Alors, à l'Angleterre bourgeoise qui a trouvé en lui son théoricien théologique et orthodoxe de l'art, il va déclarer la guerre, il sera l'hérétique qui se prend aux dogmes officiels et sacro-saints du *laisser faire*, de la libre con-

currence, du progrès matériel, du capital et de l'intérêt légitimes, de la civilisation par la science et la grande industrie, — et qui n'a plus à cœur qu'une seule cause : celle de la vie. La vie, c'est pour la servir et la secourir, qu'il prêche — avec quelles ardeurs! — aux riches, le devoir social, aux pauvres, le devoir envers soi-même, à tous, la culture des énergies spirituelles, l'intégrité de l'âme et du corps, le retour à la nature, des relations véritablement humaines entre les hommes, et non plus insensiblement commerciales et anonymes. Cette prédication changera jusqu'à son style. La prose complexe et volumineuse de l'esthéticien qui enfermait en une seule période une théorie, ou tout le détail d'un paysage, fera place à un art bien plus bref, et simple pour parler à tous, tressaillant pourtant d'accents passionnés, de pulsations et de saccades qui sont celles de son cœur, d'élans soudains et qui changent comme des gestes d'oiseau. Sa langue va s'inspirer bien moins des prophètes et bien plus de l'Évangile.

Étranges métamorphoses, semble-t-il, mais ces développements insolites, à l'âge où les autres hommes ne changent plus, on les constate chez la plupart des grands artistes dont le principe de vie fut extraordinairement fort, — qui furent ce que Goethe appelait de grandes *entéléchies*. C'est le progrès d'un Shakespeare, d'un Beethoven, d'un Wagner, d'un Turner, d'un Renan, — progrès hors des formes apprises, régulières et réputées sages, hors des contraintes, hors de l'être façonné par les moules et le milieu, progrès vers le vrai soi-même, progrès vers plus de liberté, plus de fantaisie, de danse, de jeu, de fougue et de lumière, — déconcertants progrès de l'âme vers la jeunesse, à mesure que vieillit et s'appesantit le corps. Chez Ruskin, l'enfance et toute la première partie de la vie furent bien moins excentriques et capricieuses que l'âge mûr, et c'est assez tard que ses énergies d'action rencontrent leur objet. Alors il renie ses premières œuvres, il refuse de réimprimer ses grands livres d'esthétique, il se moque de son art savant et tant admiré. Mais quand il songe à son adolescence, il sait bien que sous la diversité de ses doctrines, de ses enthousiasmes et de ses œuvres, dans son tréfonds, sa personne « n'a point changé », que ses foyers intérieurs s'allumèrent il y a bien longtemps, et qu'à Rouen, Abbeville, Schaffhouse et Genève, comme à Londres, Oxford et Brantwood, il a servi le culte non de la beauté, mais de Dieu, de la Nature et de la Vie.

André Chevrillon.

LE SYMBOLISME DE BACH

Bach était un poète et ce poète était en même temps un peintre.

Ce n'est point là un paradoxe. Nous avons l'habitude de dénommer un artiste d'après les moyens dont il se sert pour traduire sa vie intérieure : musicien s'il emploie les sons, peintre s'il emploie les couleurs, poète s'il emploie les mots. Mais il faut bien convenir que ces catégories, établies d'après un critérium extérieur, sont fort arbitraires. L'âme de l'artiste est un tout complexe où se mélangent en proportions infiniment variables les dons du poète, du peintre, du musicien. Rien ne nous force à poser en principe que des procédés d'un certain ordre doivent *toujours* exprimer un rêve intérieur du même ordre, que, par exemple, on ne puisse, à l'aide des sons, transcrire qu'un rêve de nature musicale. Il n'y a aucune impossibilité à concevoir, par exemple, un rêve de poète réalisé par les couleurs ou un rêve de musicien réalisé par les mots, et ainsi de suite. Les exemples de ces transpositions abondent.

Schiller était musicien. En concevant ses œuvres il avait des sensations auditives. Dans une lettre à Körner du 25 mai 1792, il s'exprime ainsi : « La musique d'une poésie est bien plus souvent présente à mon âme, quand je m'assieds à ma table pour l'écrire, que l'idée nette du contenu, sur lequel souvent je suis à peine d'accord avec moi-même[1] ». Gœthe, lui, était peintre à tel point qu'il fut longtemps hanté par l'idée que sa vraie vocation était peut-être la peinture. Il étudiait le dessin avec obstination et souffrait de ne pouvoir rendre les choses telles qu'il les voyait. On sait comment, pour en finir avec ces incertitudes, il imagina, au cours d'un voyage à pied qui le ramenait de Wetzlar vers le Rhin, de consulter le sort pour décider de son avenir. « Je suivais, raconte-t-il dans *Poésie et Vérité*, la rive droite de la Lahn et voyais à quelque distance au-dessous de moi la rivière, dissimulée parfois par de riches

1. Das Musikalische eines Gedichtes schwebt mir weit öfter vor der Seele, wenn ich mich hinsetze es zu machen, als der klare Begriff vom Inhalt, über den ich oft kaum mit mir selber einig bin.

saussaies, glisser aux rayons du soleil. Alors se réveilla en moi mon ancien désir de pouvoir peindre dignement de tels objets. Je tenais par hasard un beau couteau de poche dans ma main gauche; et, à l'instant, j'entendis retentir au fond de mon âme l'ordre impérieux de lancer sur-le-champ ce couteau dans le fleuve. Si je le voyais tomber, mon vœu d'artiste serait exaucé; si le plongeon du couteau était dissimulé par les branches qui surplombaient, il me fallait renoncer à mon souhait et à mes efforts. A peine conçue, cette fantaisie fut mise à exécution, car, sans avoir égard à l'utilité du couteau qui renfermait plusieurs pièces, je le lançai aussitôt de toute ma force, avec la main gauche, dans la rivière. Malheureusement, cette fois aussi, je dus éprouver la trompeuse ambiguïté des oracles, dont les anciens déjà se plaignaient si fort. Le plongeon du couteau me fut caché par les derniers rameaux des saules, mais l'eau rejaillit sous le choc comme un puissant jet d'eau et me fut parfaitement visible. Je n'interprétai pas la chose à mon avantage et le doute qu'elle éveilla en mon esprit eut dans la suite cette fâcheuse conséquence, que je me livrai à l'étude du dessin d'une manière plus décousue et plus négligée, donnant ainsi moi-même à l'oracle l'occasion de s'accomplir. »

Il devint donc poète tout en restant peintre : son œuvre se compose de portraits et de paysages. L'évocation visuelle, c'est là l'originalité et comme le secret de son talent narratif. Ses lettres de Suisse sont des esquisses de tableaux et dans ses lettres d'Italie il se félicite « d'avoir eu de tout temps, le don de voir le monde avec les yeux du peintre, dont les tableaux étaient présents à son esprit ». Dans ses promenades en gondole, Venise lui apparut, comme une succession de tableaux de l'école vénitienne. Ses personnages sont des portraits. Dans *Faust* c'est lui-même qu'il peint : toutes les scènes idylliques, naïves, tragiques, burlesques, fantastiques, allégoriques de ce vaste drame sont autant de toiles de fond, sur lesquelles se détache le portrait de Gœthe aux différents moments de sa vie. Il n'est pas jusqu'à la musique qu'il ne perçût sous forme visuelle; en entendant du Bach, il voyait des personnages raides dans leurs atours, descendre un grand escalier à pas solennels.

Est-il besoin de rappeler le cas classique de Taine, ce peintre de la littérature? Gottfried Keller, l'auteur de *Roméo et Juliette au village*, avait débuté par la peinture. Inversement, Böcklin est un poète fourvoyé parmi les peintres. Son imagination poétique le transporte dans les lointains mythologiques et suscite devant les yeux du peintre

sous forme de visions concrètes, ce monde des forces élémentaires rêvé par les poètes panthéistes. Qu'importent dès lors au poète les lignes et les couleurs? La composition picturale, l'exactitude du dessin, il en fait bon marché; l'essentiel pour lui c'est, de plus en plus, d'exprimer des idées. Rien de plus significatif à cet égard que l'œuvre dernière de Böcklin, cette informe mais si dramatique image de la *Peste*, du musée de Bâle.

Nietzsche était un musicien. Il s'essaya même dans la composition musicale et soumit ses esquisses à Wagner. Elles sont encore plus médiocres que les dessins de Gœthe. Et cependant, à un moment donné, il se crut les talents d'un compositeur. Il les possédait en effet : c'est lui qui a créé le style symphonique dans la littérature. Sa façon de composer l'œuvre littéraire est celle d'un symphoniste; étudiez à ce point de vue *Par delà le Bien et le Mal* et vous y trouverez jusqu'aux petites fugues qui interviennent dans les symphonies de de Beethoven. Lire une œuvre sans rythme, était une souffrance pour lui. « Même nos bons musiciens écrivent mal », s'écrie-t-il avec humeur. N'est-elle pas étrange, en vérité, cette affinité entre Nietzsche, le musicien parmi les penseurs, et Wagner, le penseur parmi les musiciens? Leur sort était de se rencontrer pour se séparer, de s'aimer pour se haïr. Et cependant, de tous les Wagnériens, Nietzsche est le seul qui ait compris l'âme du maître de Bayreuth, lui qui a trouvé pour caractériser l'esprit artistique de Wagner, cette formule si vraie : « Wagner en tant que musicien doit être classé parmi les peintres, en tant que poète parmi les musiciens, en tant qu'artiste, dans un sens plus général, parmi les acteurs ».

C'est de cette coexistence des différents instincts artistiques dans une même personnalité qu'il faut partir, pour établir les rapports réciproques qui unissent les arts. Trop longtemps, l'on s'est complu, en esthétique, à formuler des définitions empruntées à la nature des différents arts et d'échafauder les théories sur cette base arbitraire. Il devait en résulter, le plus souvent, des axiomes et des jugements, dont la solidité n'est qu'illusoire. Que n'a-t-on dit et écrit sur la musique descriptive! Pour les uns, elle n'est rien moins que la fin dernière de toute musique; pour les autres, elle représente une dégénérescence de la musique pure; affirmations diamétralement contradictoires, qu'on ne saurait convaincre de fausseté et qui, pourtant, n'enferment qu'une part de vérité. Comment résoudre l'antinomie? En étudiant, dirons-nous, la question du point de vue de la psychologie et de l'histoire.

Tout art, nous enseigne la psychologie, manifeste des tendances « descriptives » en tant qu'il veut exprimer plus que ne lui permettent ses moyens propres d'expression. La peinture veut exprimer les sentiments du poète; la poésie veut évoquer des visions plastiques; la musique veut peindre et exprimer des idées. C'est comme si l'âme de « l'autre artiste » voulait parler, elle aussi. L'art pur n'est qu'une abstraction. Toute œuvre d'art, pour être comprise, doit suggérer une représentation complexe où s'amalgament et s'harmonisent des sensations de tout ordre. Celui qui, devant un tableau représentant un paysage de bruyère, n'entend pas la vague musique du bourdonnement des abeilles, ne sait pas voir, de même que celui pour lequel la musique n'évoque aucune vision, ne sait pas entendre. La logique de l'art, c'est la logique de l'association des idées, et l'impression artistique est d'autant plus forte que la complexité des associations d'idées conscientes et subconscientes de l'artiste se communique, par l'entremise de son œuvre, d'une façon plus intense et plus complète. L'art, c'est la transmission des associations d'idées.

Les peintres ne copient pas simplement la nature, mais ils la reproduisent pour nous faire partager la surprise et l'émotion qu'ils ont ressentie devant elle en la voyant en poètes. Et ce qu'ils nous enseignent, qu'est-ce, sinon à voir partout la nature avec les yeux du poète?

La musique descriptive est donc légitime puisque la peinture et la poésie sont comme les éléments inconscients, sans lesquels le langage des sons ne se concevrait pas. Il y a du peintre dans tout musicien. Écoutez-le parler, et cette seconde nature vous apparaîtra aussitôt. Pour exprimer l'idée la plus simple, les musiciens ne sauraient se passer d'avoir recours à des images et à des métaphores. Leur langage est une sorte de peinture en paroles; d'où l'allure si originale, si pittoresque, souvent aussi si bizarre et incohérente de leurs écrits. Rien de plus intéressant à cet égard que leurs lettres : elles montrent leur esprit sans cesse travaillé par des images visuelles.

La tendance descriptive apparaît déjà dans les œuvres des primitifs. Ce sont des tendances imitatives très naïves : ils veulent reproduire le chant des oiseaux, le rire, les gémissements, le bruit d'une source ou d'une cascade; bien plus : ils prétendent représenter des scènes entières, et aboutissent ainsi à des narrations musicales, où les péripéties de la composition sont censées correspondre à celles

d'un récit. C'est précisément dans les deux générations antérieures à Bach que nous voyons apparaître simultanément en Italie, en Allemagne et en France cette musique descriptive rudimentaire. Ainsi dans les pièces caractéristiques de Froberger et des clavecinistes français que Bach connaissait, dans les descriptions orchestrales des maîtres hambourgeois, les Keiser, les Mattheson et les Telemann, surtout dans les sonates bibliques de Kuhnau qui sont comme l'expression classique de ce mouvement[1].

Cette musique descriptive primitive a si peu cessé d'exister qu'elle reparaît, avec toutes ses prétentions, dans notre musique à programme. Entre les mains de Liszt et des disciples, grands et petits, qui s'engagent dans cette voie, la symphonie tourne au poème symphonique. Les péripéties ne s'expliquent plus par elles-mêmes; elles nécessitent un commentaire qui annonce ce que la musique va représenter. Qu'on ne s'y méprenne pas : pour grands que soient les moyens qu'elle emploie et la netteté d'expression à laquelle elle atteint, cette musique descriptive n'en reste pas moins primitive et comme en marge de la musique, parce qu'elle ne s'explique point par elle-même. Et quand ce sont des musiciens de second ordre qui la cultivent, ils ont beau multiplier les explications et commenter chaque mesure; ce caractère « primitif » ne fait que s'accentuer. Tels les anciens peintres, qui figuraient les paroles de leurs personnages par une guirlande de mots qui s'élançait de leur bouche, au lieu de se contenter du geste et de l'expression.

L'histoire de la musique descriptive primitive comprend donc deux périodes : une période ancienne et une période moderne. Ici et là nous sommes en présence de tendances normales qui, par la façon dont elles se sont manifestées et développées, n'ont abouti qu'à un art faux.

Dans l'art pictural, nous constatons une anomalie analogue : la peinture biblique. Séduits par des épisodes connus de tous, les peintres, anciens et modernes, se sont laissés entraîner au delà des limites naturelles de la narration picturale. Ils croyaient représenter tel ou tel épisode de l'histoire sainte, en réunissant sur une même toile les personnages qui y figurent; ils ne songeaient point à se demander si l'action de l'épisode pouvait être concentrée dans une scène unique et se traduire d'une façon concrète par l'attitude

1. Les débuts de la musique descriptive mériteraient une étude spéciale. Il faudrait d'abord réunir toutes les œuvres en question, ce qui n'a pas encore été fait.

des personnages, comme l'exige la logique de toute composition picturale. Aussi ont-ils créé, presque tous, des tableaux qui sont, dans leur genre, aussi faux que la fausse musique descriptive. Comme les scènes bibliques des Sonates de Kuhnau, leurs œuvres ne s'expliquent que par des sous-entendus. Un homme avec un couteau, un enfant avec les bras liés, une tête qui surgit à travers les nuages, un bouc dans les arbustes : tout cela réuni sur une toile représente l'histoire du sacrifice d'Abraham. Une femme et un homme assis au bord d'une citerne, douze hommes venant deux par deux sur la route, dans le fond, des gens sortant d'un village : c'est Jésus et la Samaritaine.

La peinture biblique fournit beaucoup d'exemples de cette fausse narration picturale qui, en vérité, n'est que de la belle imagerie. Si achevée que soit l'exécution, elle ne réussit point à faire oublier l'absence complète de composition. C'est qu'en réalité il n'y a qu'un très petit nombre de scènes bibliques qui se prêtent à la peinture; les autres ne sont pas susceptibles de remplir les conditions voulues. Le seul qui véritablement ait fait preuve de discernement dans le choix des sujets et qui n'ait jamais fait de la fausse peinture biblique, c'est Michel-Ange. Que l'on compare à ses puissantes évocations de l'histoire sainte les simples illustrations qu'en a données Véronèse! Si admirables et si prestigieuses que soient au point de vue de la forme les *Noces de Cana*, ne nous croirions-nous pas tout simplement en présence d'un festin quelconque, sans cette sorte de convention tacite passée entre le peintre et le public?

La peinture biblique et la peinture d'histoire, tels sont les deux aspects du faux descriptif dans l'histoire de la peinture; ces deux chapitres de l'histoire des arts plastiques ont leur parallèle dans celle de la musique. Les représentants par excellence du véritable art descriptif sont, pour la peinture, Michel-Ange, pour la musique, Bach.

Bach était un poète. Mais il lui manquait le don de s'exprimer. Son langage était sans distinction et son goût poétique n'était pas plus développé que celui de ses contemporains. Eût-il, autrement, accepté si volontiers les libretti de Picander?

Et pourtant il était poète dans l'âme en ce qu'il cherchait, dans un texte, avant tout, la poésie qu'il contient. Quelle différence entre lui et Mozart! Mozart est purement musicien. Il prend un texte donné et l'habille d'une belle mélodie. Bach, au contraire, le creuse; il l'approfondit jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'idée qui, à ses yeux, repré-

sente l'essentiel, ce que devra illustrer la musique. Il a horreur de la musique neutre qui vient se superposer à un texte sans avoir rien de commun avec lui que le rythme et un sentiment tout à fait général. Souvent, sans doute, quand il se trouve en présence d'un texte sans idée saillante, force lui est de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Mais, avant de se résigner, il fait l'impossible pour découvrir quelque germe musical dans le texte même. Déjà la phrase musicale qu'il lui applique est née du rythme naturel des paroles. Par là il devance Wagner. Chez Händel, on perçoit souvent un antagonisme latent entre la phrase du texte poétique et la phrase musicale qui vient se superposer à celle-ci. Par exemple, il lui arrive de fragmenter des périodes longues en plusieurs phrases, qui cessent, dès lors, de former un tout. Chez Bach, au contraire, la période musicale est modelée sur le phrasé du texte. Elle en jaillit naturellement. La phrase la plus longue, il la rend par une de ces belles et grandes périodes musicales dont il a le secret. De passages sans structure aucune qui, au premier abord, semblent réfractaires à toute déclamation, il tire les plus belles phrases musicales, et cela avec une habileté si naturelle, qu'on s'étonne de ne pas leur avoir soupçonné ce phrasé jusque-là [1].

Son plus grand souci, c'est de donner au texte le relief qu'exige la musique. Il ne se fait pas scrupule d'amplifier le sentiment exprimé par les paroles. Le contentement devient volontiers joie exubérante, et la tristesse, douleur aiguë. Souvent il s'attache à un seul mot qui résume à ses yeux tout ce que le texte contient de substance musicale et, par la composition, il lui donne une importance qu'il n'avait point en réalité. C'est ainsi que du texte *Es ist ein trotzig und verzagtes Ding* (cantate n° 176), il n'a réalisé en musique que le mot *trotzig* (arrogant), alors que, dans l'ensemble, il s'agit plutôt de contrition. En mainte occasion, il présente son texte sous un jour faux, mais toujours l'idée qui se prête à l'expression musicale se trouve amenée au premier plan. C'est elle que la composition fera ressortir comme en travail repoussé.

Son instinct dramatique n'est pas moins développé. Le plan de

1. Citons, comme exemples, le premier chœur de la cantate n° 76, *Die Himmel erzählen die Ehre Gottes* (psaume 19, versets 2e et 4e), et la cantate *Nach dir, Herr verlanget mich*, n° 150. On apprécie cet art particulier partout où le maître a mis en musique des versets bibliques. Ce sont eux, en effet, qui offrent le plus de difficultés à la déclamation musicale, n'ayant jamais été destinés à être mis en musique et accusant un style étrange et incohérent par suite des différentes traductions qu'ils ont subies.

la *Passion selon saint Matthieu*, si admirablement conçu au point de vue dramatique, est de son invention. Dans chaque texte il cherche des contrastes, des oppositions, des gradations à faire valoir par la musique. C'est dans le *Petit recueil de chorals* (*Orgelbüchlein*) qu'éclate le mieux l'importance qu'il attache aux contrastes et aux gradations : il y dispose les chorals de manière que l'un donne du relief à l'autre. De même, dans les cantates mystiques, il oppose à la crainte de la mort (*Todesfurcht*) la joyeuse attente de la mort (*Freudige Todessehnsucht*). Souvent il rehausse un texte en le commentant par un thème de choral qu'on entend dans l'orchestre. Au texte *Ich steh mit einem Fuss im Grabe* (J'ai déjà un pied dans la tombe) vient s'ajouter le choral « Dieu agis envers moi selon ta bonté » (Cantate n° 156); dans un récitatif de la cantate n° 70, *Wachet*, *betet* (Veillez et priez), la trompette fait entendre tout à coup le choral du jugement dernier, *Es ist gewisslich an der Zeit*; dans la cantate n° 159, *Sehet, wir gehen hinauf nach Jerusalem* (Voici, nous allons monter à Jérusalem), surgit le choral de la Passion, *O Haupt voll Blut und Wunden*[1].

Mais, ce qui tient la plus grande place dans son œuvre, c'est la poésie picturale. Avant tout, il recherche l'image, bien différent en cela de Wagner qui est plutôt un dramaturge lyrique. Bach, lui, est voisin de Berlioz, et plus voisin encore de Michel-Ange. S'il avait pu lui être donné de voir un tableau de Michel-Ange, nul doute qu'il n'y eût retrouvé quelque chose de son âme à lui.

Mais son âme de peintre resta ignorée de ses contemporains. Ses élèves et ses fils ne se sont pas avisés de ses instincts picturaux, pas plus qu'ils ne se sont doutés, que sa véritable grandeur, c'était d'être un poète en musique. De même Forkel, Mossewius, von Winterfeld, Bitter et Spitta. Spitta, que sa connaissance approfondie des œuvres de Bach mettait pourtant à même de voir juste, éprouve comme une appréhension à pousser ses recherches dans cette direction. Quand il ne peut faire autrement, il avoue que telle ou telle page contient de la musique descriptive, sans oublier jamais d'ajouter que c'est là un pur accident auquel on aurait tort d'attacher quelque importance. Ces exemples, pour lui, sont des curiosités, rien de plus. En toute occasion, il affirme que la musique de Bach est au-dessous de « puérilités » de ce genre, qu'elle est de la musique pure, la seule classique. Cette appréhension l'égare. La

1. Pour d'autres exemples de textes illustrés par des mélodies de choral voir les cantates nos 14, 23, 52, 48, 75, 106, 127, 161.

crainte qu'un jour on ne vînt à découvrir chez Bach de la musique descriptive, et que cette découverte ne portât atteinte à sa réputation d'auteur classique, l'empêchent de s'apercevoir du rôle qu'elle joue dans ses compositions [1].

Voyons Bach à l'œuvre. Quelque mauvais que soit le texte, pourvu qu'il contienne une image, le voilà satisfait. Vient-il à découvrir une idée picturale, elle lui tient lieu du texte tout entier; il s'attache à elle au risque d'aller à l'encontre de l'idée dominante qu'il renferme. Préoccupé qu'il est exclusivement de l'élément pictural il ne s'aperçoit point de la faiblesse et des défectuosités du libretto.

Il n'est pas jusqu'à la nature, qu'il ne sente pour ainsi dire d'une façon picturale. La poésie de la nature, dans son œuvre, n'est point lyrique comme chez Wagner : elle est plutôt vue que sentie. Ce sont des tourbillons de vent, des nuages qui s'avancent à l'horizon, des feuilles qui tombent, des vagues qui s'agitent.

Son symbolisme, lui aussi, est visuel comme celui d'un peintre. C'est par là, qu'il arrive à exprimer des idées tout à fait abstraites. Dans la cantate n°77, pour le 13e dimanche après la Trinité, il traite ce verset de l'Évangile : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de toute ton âme, de toute ta force, de toute ta pensée et ton prochain comme toi-même » (Luc, 10,27.) C'est la réponse du Christ au scribe qui lui avait demandé quel était le plus important de tous les commandements. Or, ces commandements, petits et grands, la musique les représente par la mélodie du choral *Dies sind die zehn heiligen Gebote* (Voici les dix commandements) que les basses de l'orgue font entendre en blanches et les trompettes en noires, tandis que le chœur exécute le verset du Seigneur qui proclame la nouvelle loi d'amour.

Bach a-t-il eu nettement conscience de cet instinct pictural? Il ne semble guère. On ne trouve, à notre connaissance, dans ses confidences à ses fils ou à ses élèves, aucune allusion qui permette de le croire. Le titre de l'*Orgelbüchlein* annonce bien qu'il s'agit, en l'espèce, de chorals modèles, mais il ne dit pas qu'ils sont typiques précisement parce qu'ils sont descriptifs. Et puis toutes les parodies qu'il fit de ses œuvres, supprimant ainsi les intentions pictu-

1. Voir Spitta, II, p. 406, *Wie gern Bach auch malerische Züge einstreute, er that es nicht in Folge einer auf musikalische Plastik gerichteten Grundanschauung. Jene Züge sind flüchtigen Anregungen entsprungene Witze, deren Vorhandensein oder Fehlen Werth oder Verständlichkeit des Tonstückes in seinem eigentlichen Wesen nicht ändert.*

rales de sa propre musique, ne sont-elles pas là pour attester que l'instinct descriptif, chez lui, était inconscient? Mais aussi bien, où est chez le génie la limite du conscient et de l'inconscient? N'est-il point l'un et l'autre à la fois? De même Bach : il est inconscient de l'importance qu'a dans son œuvre la musique descriptive; mais dans sa façon de discerner les sujets à traiter et dans le choix des moyens, il est d'une clairvoyance absolue.

La grande erreur de tous les primitifs consiste à vouloir traduire en musique tout ce qui se trouve dans un texte. Bach évite cet écueil. Il se rend bien compte que les péripéties d'un texte doivent être, à la fois, très simples et fortement marquées pour qu'on puisse se risquer à les retracer par les sons. Aussi les cas où il use de ce moyen sont-ils très rares.

De plus, quand il suit les indications d'un texte, il n'appuie pas à la façon des primitifs. On admirera de quelle façon modeste il souligne, dans les récitatifs de la *Passion selon saint Matthieu*, un mot par ci, un mot par là. Ce sont comme de légères inflexions de la musique, destinées à passer inaperçues. De même, dans les cantates et dans les chorals. Par contre, un motif nouveau apparaît-il dans le texte, la musique change aussitôt, car, pour Bach, une nouvelle image nécessite un nouveau thème. Ils ne sont pas rares, les grands chœurs, où deux et même trois thèmes succesifs interviennent à tour de rôle parce que le texte les appelle. Ainsi dans sa cantate *Siehe, ich will viel Fischer aussenden* (n° 88), écrite sur ce texte de Jérémie : « Voici, j'envoie une multitude de pêcheurs, dit l'Éternel, et ils les pêcheront; et après cela j'enverrai une multitude de chasseurs, et ils les chasseront ». La musique de la première partie dépeint le mouvement des vagues, car le mot « pêcheur » évoque un lac aux yeux de Bach; dans la seconde partie (*Allegro quasi presto*), ce sont les chasseurs qui parcourent la montagne : on entend des fanfares. — Bien des airs accusent la même singularité : le thème de la partie médiane correspond à une autre image que celui de la partie principale.

Qu'est-ce à dire, sinon que la musique de Bach n'est descriptive qu'en tant que ses thèmes sont toujours déterminés par une association d'idées picturales. Cette association, tantôt s'affirme énergiquement, tantôt est comme inconsciente. Il y a des thèmes dont, au premier abord, on ne soupçonnerait pas la provenance picturale, s'il ne se trouvait dans les autres œuvres toute une série de thèmes analogues dont l'origine n'est point douteuse. Ce sont alors les

thèmes plus accentués qui éclairent l'origine des autres. En rapprochant les thèmes de Bach, on découvre une série d'associations d'idées picturales qui se reproduisent régulièrement quand le texte y donne lieu. Cette régularité dans l'association des idées, on ne la trouverait ni chez Beethoven, ni chez Berlioz, ni chez Wagner. Le seul qu'on puisse comparer à Bach, c'est Schubert. L'accompagnement de ses Lieder repose sur un langage descriptif, dont les éléments sont identiques à celui de Bach, sans toutefois atteindre à sa précision. Il ne connaissait guère les œuvres du Cantor de Leipzig, mais voulant traduire en musique la poésie des Lieder, il devait nécessairement se rencontrer avec celui qui avait traduit en musique la poésie des chorals.

Le langage musical de Bach est le plus développé et le plus précis qui existe. Il a, en quelque sorte, ses racines et ses dérivations comme n'importe quelle langue. Il existe toute une série de thèmes élémentaires procédant d'images visuelles, dont chacun produit toute une famille de thèmes diversifiés selon les différentes nuances de l'idée qu'il s'agit de traduire en musique. Souvent, pour une même racine, on trouvera vingt à vingt-cinq variantes dans les différentes œuvres, car, pour exprimer la même idée, Bach revient toujours à la même formule fondamentale. C'est ainsi que nous rencontrons les thèmes de la démarche (*Schrittmotive*), traduisant la fermeté ou l'hésitation; les thèmes de Satan, exprimant une sorte de reptation fantastique; les thèmes de la paix sereine; les thèmes de deux notes liées qui expriment la souffrance noblement supportée; les thèmes chromatiques en cinq ou six notes, qui expriment la douleur aiguë, et, finalement, la vaste catégorie des thèmes de la joie.

Il existe quinze à vingt de ces catégories dans lesquelles on peut faire rentrer tous les motifs expressifs caractéristiques de Bach. La richesse de son langage ne consiste pas dans l'abondance de thèmes différents, mais dans les différentes inflexions que prend le même thème suivant les occasions. Sans cette variété de nuances, on pourrait même reprocher à son langage une certaine monotonie. C'est en effet la monotonie du langage des grands penseurs qui, pour rendre la même idée, ne trouvent toujours qu'une expression unique, parce qu'elle est la seule vraie.

Mais son langage permet à Bach de préciser ses idées d'une façon surprenante. Il dispose d'une variété de nuances dans l'expression de la douleur et de la joie, qu'on chercherait vainement chez d'autres

musiciens. Une fois connus les éléments de son langage, les compositions mêmes qui ne se rattachent à aucun texte, comme les préludes et les fugues du Clavecin bien tempéré, deviennent parlantes, et énoncent, en quelque sorte, une idée concrète. S'agit-il d'une musique écrite sur des paroles, on peut, sans regarder le texte, en préciser les idées caractéristiques à l'aide des thèmes seuls.

Mais le plus curieux, c'est que ce langage de Bach n'est point le fruit d'une longue expérience. Les différents motifs de la douleur se trouvent déjà dans le *Lamento* du *Capriccio*, qu'il a écrit entre dix-huit et vingt ans. Quand il composait l'*Orgelbüchlein*, qui date de l'époque de Weimar, il avait environ trente ans. Or, à ce moment, tous ses motifs expressifs typiques sont déjà arrêtés et fixés et, dans la suite, ne subiront plus aucun changement. C'est qu'en cherchant à représenter en musique toute une série de chorals, il se vit forcé de chercher les moyens de s'exprimer simplement et clairement. Il renonce alors à décrire par le développement musical et adopte le procédé qui consiste à tout exprimer par le thème. En même temps il fixe les formules principales de son langage musical.

Les petits chorals sont donc le dictionnaire de la musique de Bach. C'est de là qu'il faut partir, pour arriver à comprendre ce qu'il veut dire dans les cantates et dans les Passions.

Dans sa recherche de la trop grande précision de langage, il lui arrive, parfois, d'outre-passer les limites naturelles de la musique. Il est indéniable qu'on trouve dans ses œuvres bien des pages qui causent une déception à l'audition. C'est que bon nombre de ses thèmes procèdent plutôt de la vision que de l'imagination musicale proprement dite. En cherchant à reproduire une image visuelle, il se laisse entraîner à créer des thèmes qui sont admirablement caractéristiques, mais qui n'ont plus rien de la phrase musicale. Dans les œuvres de jeunesse ces exemples sont rares, parce que l'instinct mélodique est encore plus fort que l'instinct descriptif. Mais plus tard, les exemples de cette musique picturale à l'excès deviennent assez fréquents. Bach transgresse les limites de l'art musical. Parmi les grands chorals de 1736, quelques-uns, comme les chorals sur la sainte cène (Peters VI, n° 30) et sur le baptême (Peters VI, n° 17), peuvent être donnés comme exemples de cette aberration. Il en est de même de tous les airs construits sur des thèmes figurant la démarche d'un homme qui trébuche. C'est ainsi que la cantate n° 109, *Ich glaube Herr, hilf meinem Unglauben* (J'ai la foi, Seigneur, aide-moi dans mon doute), est presque insupportable à l'audition,

parce qu'elle décrit la foi défaillante à l'aide de thèmes de ce genre. Peut-être Bach lui-même, lorsqu'il jouait ou dirigeait ces morceaux, savait-il les rendre acceptables par la perfection de l'exécution. Ou bien, avait-il un secret que nous n'avons pas encore découvert? Quoi qu'il en soit, le fait reste certain : l'intérêt pictural, chez lui, l'emporte parfois sur l'intérêt musical. Bach, lui aussi, a outrepassé les limites de la musique pure. Mais son erreur n'est pas comparable à celle des grands et des petits primitifs de la musique descriptive qui péchaient et qui pèchent par ignorance des ressources techniques de l'art; elle a sa source dans l'exceptionnelle hauteur de son inspiration. Gœthe en composant son *Faust* croyait écrire une pièce propre à être représentée au théâtre. Or, l'œuvre devint si grande et si profonde, qu'elle peut à peine supporter la représentation scénique. Chez Bach, de même, l'intensité d'une pensée qui aspire à s'exprimer sans réticence et en toute sincérité est parfois telle qu'elle fait tort à la beauté purement musicale de ses ouvrages. Il a pu se tromper : mais ses erreurs sont de celles que seul le génie est capable de commettre.

ALBERT SCHWEITZER.

NOTES ET DOCUMENTS

TROIS LETTRES INÉDITES DE FRIEDRICH NIETZSCHE A HUGO VON SENGER

A la fin de juin 1872 Nietzsche alla passer trois jours à Munich pour y assister, en compagnie de Mlle de Meysenbug et du baron de Gersdorff, à une exécution de *Tristan* donnée sous la direction de Hans de Bülow. Ce dernier lui présenta M. Hugo von Senger, directeur général de l'orchestre de Genève, qui marquait un très vif enthousiasme pour sa première œuvre, la *Naissance de la Tragédie*. M. von Senger lui raconta qu'une de ses amies, la comtesse Diodati, traduisait déjà ce livre en français, ce qui établit entre eux de nouveaux points de contact. Peu de temps après, Hugo von Senger écrivait à Nietzsche une lettre dans laquelle il lui adressait l'hommage de son admiration et à laquelle Nietzsche répondit par la lettre n° I.

Puis Hugo von Senger se rappelait, bientôt après, au souvenir de Nietzsche par un présent ingénieux. Celui-ci écrit en effet à Gersdorff : « M. von Senger m'a fait parvenir, depuis, des marques toutes cordiales et profondément senties de sa sympathie. Ces jours-ci je recevais de lui, en présent, le grand atlas de Grèce de 1872 de Kiepert, magnifiquement relié. » — La lettre n° 2 est la réponse à cet envoi.

Il n'est plus possible de dire au juste en quoi consistait la demande de Hugo von Senger qui fut l'occasion de la lettre n° 3; la lettre renfermant cette demande est en effet perdue; mais le contenu de la réponse laisse voir à peu près ce dont il s'agissait.

(Note de Mme E. Förster-Nietzsche.)

N° I. — *F. Nietzsche an Hugo von Senger.*

Verehrter Freund,

Von Herzen danke ich Ihnen; ich hoffe, wie Sie, dass unsere, unter dem Zeichen des Tristan erfolgte Annäherung etwas von dem Charakter jenes Sternbildes an sich tragen möge : nämlich Ernst, Tiefe, Dauer und Glück!

Heute übersende ich Ihnen eine Anzeige meiner Schrift von Prof. Dr Rohde (an der Universität Kiel). Sie ist mir überraschend wertvoll, weil sie klingt wie eine freie und schöne Variation zu meinem Thema und nicht wie eine Recension!

Ich lege ein zweites Exemplar bei und würde mich sehr geehrt fühlen, wenn Sie mit demselben an Mad. Diodati meine angelegentliche Empfehlung machen wollten.

Denken Sie, dass ich nächsten Dienstag wieder nach München reise, zunächst um bei dem Jubiläum der Universität als einer der Vertreter von Basel zugegen zu sein — sodann um *Lohengrin*, *Holländer* und *Tristan* zu hören. Sie wissen, dass ich Tristan zwei mal hörte — aber die beiden anderen Werke *nie*! Nie! Ist es glaublich! Und ich habe bis jetzt in Europa gelebt!

Haben Sie gute Nachrichten von H. v. Bülow? Die Zeitungen erzählen so schönes und hoffnungsvolles, dass ich, vorlaüfig, mich beschränkte zu hoffen, aber nicht zu glauben!

Ich grüsse Sie von Herzen. Vielleicht dass ich bald einmal wieder etwas von Ihnen höre? Oder dass ich Sie sehe? Zuletzt sind wir beide in der Schweiz; ist es nöthig, erst nach München zu gehen, um sich im Café Maximilian zu begegnen?

Ihr freundschaftlich
ergebener,

Dr FRIEDRICH NIETZSCHE P. P.

Basel, 25 Juli 72.

I

Cher ami, je vous remercie de tout cœur; j'espère comme vous que notre liaison, nouée sous les auspices de *Tristan*, présente quelques-uns des traits distinctifs de cet astre: le sérieux, la profondeur, la durée, le bonheur!

Je vous adresse aujourd'hui un compte rendu de mon livre par le professeur Rohde (de l'Université de Kiel). J'y attache un prix extraordinaire parce qu'il sonne comme une belle et libre variation sur mon thème — et non comme un compte rendu!

Je joins à mon envoi un second exemplaire et serais très heureux si vous vouliez bien l'offrir avec mes hommages empressés à Madame Diodati.

Figurez-vous que mardi prochain je retourne à Munich [1], d'abord pour assister en qualité de représentant de Bâle aux fêtes du jubilé de l'Université, — ensuite pour entendre *Lohengrin*, le *Vaisseau-Fantôme* et *Tristan*. Vous savez que j'ai entendu *Tristan* deux fois, — mais les deux autres œuvres *jamais*! Jamais! Est-ce croyable! Et j'ai vécu jusqu'à ce jour en Europe!

Avez-vous de bonnes nouvelles de H. de Bülow? Les journaux racontent des choses si belles et merveilleuses que, provisoirement, je me borne à espérer mais sans croire!

Je vous salue bien cordialement. Aurai-je bientôt le plaisir de recevoir de vos nouvelles? Ou celui de vous voir? — Au bout du compte nous sommes tous deux en Suisse; est-il bien nécessaire de commencer par aller à Munich afin de s'y rencontrer au café Maximilian?

Votre bien amicalement dévoué, F. N.

1. Ce voyage n'eut pas lieu. (Note de Mme Förster-Nietzsche.)

N° II. — *F. Nietzsche an Hugo von Senger.*

[Basel, 23 sept. 1872.]

Mein verehrter Freund,

Welche Ueberraschungen haben Sie sich ausgedacht! Wahrhaft typische Ueberraschungen! Das nie-Erwartete so plötzlich heranbringend, dass ich selbst noch zweifelte, als ich den ausgezeichneten und für mich höchst nützlichen Atlas, sammt Ihren liebevollen Begleit-Zeilen, in den Händen hielt! Um Ihnen aber zu zeigen, dass ich recht von Herzen den Sinn Ihres Geschenkes erfasse, erzähle ich Ihnen etwas.

Denken Sie, dass mir in den letzten Jahren die Hoffnung auf eine griechische Reise mehrmals verlockend nahe getreten ist. Noch in diesem Frühjahr wurde ich von einem Professor der Universität Freiburg im Breisgau recht dringend zu einer solchen Fahrt in das Land der Sehnsucht eingeladen. Der Einladende war der Sohn von Felix Mendelssohn-Bartholdy. Ich will Ihnen nun erklären dass dasselbe Buch, das mir Ihre Neigung erworben hat, mich damals zwang, ein solches Anerbieten auszuschlagen. Dann seit jenem Buche ist es mir unmöglich geworden, das, was wir *unser* Hellas nennen, und Mendelssohnsche Antigone-Erinnerungen nebeneinander zu ertragen : während ich gerade darin den tiefen Sinn Ihres Geschenkes verstehe, dass jetzt jenes Hellas *unser* Hellas geworden ist, zu dem uns in unserer Musik ein wahrhaft göttlicher Führer gegeben wurde. Nehmen Sie also, mein verehrter Freund, Dank und Glückwunsch dafür, dass Sie einen so schönen Gedanken gedacht und ausgedrückt haben, der mir mehr als alles Bürge dafür ist, wie tief und wie von innen heraus Sie an meinen Bestrebungen Antheil nehmen.

Was Sie von der rüstig vorschreitenden Uebersetzung sagen, hat für mich etwas Rührendes. Mir zu denken, dass ein mit so zweifelhaften Hoffnungen ausgestreutes Wort in der Ferne Wurzel fasst und durch die Liebe ausgezeichneter Menschen gehegt und zur Blüthe gebracht wird — das ist für mich so neu und so beglückend! Sagen Sie dies auch Frau Diodati und geben Sie mir Nachricht, ob ich durch irgend etwas der verehrten Frau meine Ergebenheit und Dienstbarkeit auszudrücken vermag.

Seien Sie überzeugt von der herzlichen Liebe Ihres

FRIEDRICH NIETZSCHE.

Basel am 23 Sept. 1872.

II

Mon cher ami, quelles surprises vous avez su imaginer! Quelles surprises vraiment typiques! Si complètement inattendues et soudaines que je doutais encore quand déjà je tenais en mains le magnifique atlas si utile pour moi ainsi que les lignes si aimables qui l'accompagnaient! Pour vous prouver que je comprends du plus profond de mon cœur la signification de votre présent je vais vous conter un petit fait.

Figurez-vous que, ces dernières années, je me suis vu plusieurs fois sur le point de réaliser le projet souvent caressé d'un voyage en Grèce. Ce printemps encore, je fus invité très chaleureusement par un professeur de l'Université de Fribourg en Brisgau à faire un tour dans le pays de nos rêves. Celui qui m'invitait ainsi était le fils de Félix Mendelssohn-Bartholdy. Or je vous dirai que le livre même qui m'a valu votre sympathie m'obligea à ce moment à décliner cette offre. Car depuis que j'ai écrit ce livre, il m'est devenu impossible d'admettre que ce que nous appelons *notre* Hellade s'associe avec des souvenirs de Mendelssohn et de son *Antigone*; tandis qu'au contraire je vois précisément le sens profond de votre présent dans cette idée que cette Hellade est maintenant devenue *notre* Hellade, la terre sacrée dont notre musique, tel un guide divin véritablement divin, nous ouvre l'accès. Recevez donc, mon cher ami, mes remerciments et félicitations pour avoir su penser et exprimer une si noble pensée, — une pensée qui m'est le plus sûr garant de la sympathie profonde et intime avec laquelle vous vous associez à mes aspirations.

Ce que vous me racontez de la traduction de mon livre et de ses rapides progrès me touche fort. Songer que mes paroles jetées au vent avec un espoir si douteux prennent racine au loin, et, grâce aux soins pieux d'amis de choix, germent et s'épanouissent — c'est là pour moi un sentiment si nouveau et si bienfaisant! Dites-le bien à Madame Diodati, et faites moi savoir si je ne pourrais pas, d'une manière ou de l'autre, lui témoigner ma reconnaissance et mon dévouement.

Soyez persuadé de l'amitié bien cordiale de votre

F. N.

N° III. — *F. Nietzsche an Hugo von Senger.*

[Basel, Spätherbst, 1872.]

Ihr grosses Vertrauen zu mir, werthester Freund, spricht sich in Ihrem Schreiben so offen aus, dass ich heute, mit gleicher Offenheit Ihnen zu entgegnen genöthigt bin : erstens : dass ich Philologe und etwas, wenn si wollen, Philosoph bin, dazu hart bestrittener (doch wie Sie aus beifolgender Schrift ersehen, gut vertheidigter) Philolog. Zweitens dass ich weder Musiker noch Dichter bin und somit auch bedauerlicher Weise Ihnen in diesem Falle weder zu rathen noch sonst zu nützen im Stande bin. Dazu habe ich, wenn Sie gütigst erlauben, in meiner Eigenschaft als Philosoph, der die gegenwärtige Musikentwicklung in Zusammenhang mit einer zu erstrebenden Kultur betrachtet — einige eigene Gedanken über das gegenwärtige Componiren im grossen dramatischen Musikstile. Ich weiss recht wohl dass in den musikalischen Fachzeitschriften die Bedeutung Wagners gerade dorthin verlegt wird, dass er die alten

Formen Sonate, Symphonie, Quartett, usw., zertrümmert habe, ja dass *überhaupt* das Ende der reinen Instrumentalmusik mit ihm gekommen sei. Wenn nun daraus gefolgert wird, dass der Komponist nothwendigerweise zur theatralischen Musik übergehen müsse, so bin ich immer sehr besorgt und vermuthe dabei eine Verwechslung. Jeder hat in der Art zu sprechen, die ihm geziemt : und wenn der Titan mit Donner und Erdbeben redet, so hat der Sterblichgeborene doch gewiss noch nicht das Recht, diese Sprachform nachzumach, noch weniger die Pflicht! Wenn die höhere Kunstform erfunden ist, so sind, nach meiner Empfindung, die kleineren erst recht nöthig, bis zur kleinsten hinab, damit die Künstler nach ihrer verschiedenen Art sich aussprechen können ohne fortwährend überdonnert zu werden. Die reinste Verehrung für Wagner zeigt sich gewiss darin, dass man als schaffender Künstler ihm in seinem Bereiche ausweicht und in *seinem* Geiste, ich meine mit der unnachsichtlichen Strenge gegen sich selbst, mit der Energie, in jedem Augenblick das höchste zu geben, was man vermag, eine andre, *kleinere*, ja die kleinste Form belebt und beseelt. Ich freue mich deshalb, dass Sie den Wunsch haben, die neuerdings so scheel angesehene Kantatenform ernst zu nehmen; und wenn Sie vielleicht bei diesem Ernstnehmen, in Wagnerschem Sinne, eine bessere Musik zu der Goetheschen Walpurgisnacht zu machen vermöchten als Mendelssohn, so wäre das etwas Ordentliches und eines tüchtigen Wettkämpfers würdig, zudem würde Ihnen Niemand einen schöneren und — wie soll ich sagen? — mehr reformatorischen Text bieten können.

Ich bitte sie, lieber Freund, mit dieser Auslassung heute fürlieb zu nehmen und dieselbe so günstig und wohlwollend wie möglich zu deuten.

In Treue Ihr

Fr. Nietzsche.

III

Votre grande confiance en moi, mon cher ami, s'exprime si franchement dans votre lettre qu'il me faut vous répondre aujourd'hui avec la même franchise. Premièrement : que je suis philologue et quelque peu philosophe aussi si vous y tenez, voire même un philologue très contesté (mais bien défendu aussi, comme vous le montrera la brochure ci-jointe [1]). Secondement : que je ne suis ni musicien ni poète et que, par suite, je ne puis malheureusement, dans le cas

1. Il s'agit de la réponse de Rohde au pamphlet dirigé par Ulrich von Wilamowitz-Möllendorf contre la *Naissance de la Tragédie*. (Note de Mme E. Förster-Nietzsche.)

présent, ni vous conseiller ni vous être d'aucune utilité. Puis j'ai — si vous voulez bien le permettre en ma qualité de philosophe qui considère l'évolution présente de la musique dans ses rapports avec l'idéal d'une culture nouvelle qu'il s'agit de réaliser — mes idées particulières sur l'opportunité qu'il y a aujourd'hui à composer dans le grand style dramatique musical. Je sais fort bien que, dans les revues spéciales de musique, on regarde comme l'essentiel de la réforme de Wagner le fait qu'il a détruit les anciennes formes de la sonate, de la symphonie, du quatuor, et que, même, le règne de la musique instrumentale pure a pris fin avec lui. Mais lorsqu'on en conclut que le compositeur doit nécessairement s'adonner désormais à la musique théâtrale, je ne puis me défendre d'une grande inquiétude et de supposer que l'on commet une méprise. Chacun doit parler le langage qui lui convient : et si le titan parle en roulements de tonnerre et en tremblements de terre, il est en revanche inadmissible que le simple mortel ait le droit — et surtout le devoir — d'imiter ce mode d'élocution! La forme d'art supérieure une fois inventée, les formes d'art inférieures n'en deviennent à mon sens que plus nécessaires, même les plus infimes, et cela afin que les artistes puissent s'exprimer chacun à sa manière sans être perpétuellement couverts par les éclats de tonnerre. Un artiste rendra certainement à Wagner le plus authentique témoignage de respect si, dans ses créations, il évite de se mesurer avec lui sur son domaine propre et s'efforce dans *son* esprit — je veux dire avec une impitoyable sévérité envers soi-même, avec une énergie résolue à donner à tout instant le maximum de ce qu'elle peut fournir — de vivifier et d'animer une autre forme d'art, inférieure ou même infime. Je me réjouis donc que vous ayez le dessein de prendre au sérieux la forme si dédaignée de nos jours de la cantate; et si, en raison de ce *sérieux* (au sens wagnérien du mot), vous arriviez à composer, pour la *Nuit de Walpurgis* de Goethe, une meilleure musique que celle de Mendelssohn, ce serait là une œuvre de bon aloi et digne d'un vaillant athlète; j'ajouterai que personne ne saurait vous offrir un livret plus beau et — comment dirai-je — plus réformateur.

Contentez-vous, je vous prie, pour aujourd'hui, cher ami, de ces considérations et veuillez les interpréter dans le sens le plus favorable et le plus bienveillant.

Votre fidèle

F. N.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Littérature allemande : Romantisme.

Wackenroder ; *Herzensergiessungen eines kunstliebenden Klosterbruders*, verlegt bei Diederichs, Leipzig, 1904.

WACKENRODER *und sein Einfluss auf Tieck*. Ein Beitrag zur Quellengeschichte der Romantik, von Dr PAUL KOLDEWEY, Leipzig, 1904.

Cette nouvelle édition des *Herzensergiessungen* reproduit jusque dans les détails orthographiques le texte original de 1797. Avec les petites vignettes archaïques qui ornent les têtes de chapitres elle plaira aux amateurs de curiosités littéraires. Mais elle ne nous apporte une image ni très complète ni tout à fait exacte de l'œuvre de Wackenroder. Il est en effet établi aujourd'hui que le texte primitif des *Herzensergiessungen* contenait déjà un certain nombre de chapitres interpolés par Tieck (notamment la Préface, les chapitres intitulés *Sehnsucht nach Italien*; *ein Brief des jungen florentinischen Malers Antonio*; *Brief eines deutschen Malers in Rom*; *die Bildnisse der Maler*). D'autre part Wackenroder avait collaboré aux *Phantasien über die Kunst* publiées par Tieck en 1799. Aussi ce dernier eut-il l'idée en 1814 de rassembler sous le titre de *Phantasien über die Kunst von einem kunstliebenden Klosterbruder* toutes les compositions littéraires de son ami et collaborateur défunt. Il semblerait donc que cette édition de 1814, mise au point et revue à la lumière des documents nouveaux dont dispose aujourd'hui la critique [1], dût servir à établir l'édition complète de l'œuvre, si peu volumineuse, de Wackenroder. Cette édition reste à faire. Nous en possédons du moins les principaux tronçons dans l'édition des *Herzensergiessungen* mentionnée plus haut et dans l'édition très documentée des *Phantasien über die Kunst* publiée par Minor (dans la *Deutsche National-Litteratur* de Kürschner. Tome 145 : *Tieck und Wackenroder*).

Une introduction de M. Karl Detlev Jessen esquisse à grands traits la biographie du jeune écrivain romantique. Si on fait abstraction de quelques recherches sur la littérature du moyen âge entreprises dans les bibliothèques d'Erlangen et de Göttingen, d'un voyage à Nuremberg, qui a fait époque dans les annales du romantisme, et de la visite de quelques musées de peinture, cette biographie tient tout entière dans l'amitié passionnée qui attache Wackenroder jusqu'à sa mort précoce, en 1798, à son ancien camarade d'école et compagnon d'université, Tieck. Il s'agit peut-être ici

1. Notamment la biographie de Tieck par Köpke et la *Correspondance* de Tieck et de Wackenroder publiée par Holtei.

moins d'*amitié*, dans le sens habituel, que d'un véritable *amour platonique* entre jeunes hommes, amour dont l'expression ardente nous déconcerte quelque peu aujourd'hui. Faut-il y soupçonner, avec l'auteur de l'Introdution, un cas analogue à celui, nettement établi, du poète Platen (p. 8)? Cette forme passionnée d'amitié masculine était une des modes littéraires et une des coquetteries sentimentales de l'époque : il suffit de rappeler les lettres enflammées de Julius à Raphaël ainsi que le couple Carlos-Posa dans le drame de Schiller. Cependant la biographie de Wackenroder garde sur la question « femme » un silence significatif et il est non moins remarquable que l'élément érotique féminin n'apparaisse nulle part dans l'œuvre du jeune auteur. — Un autre trait de cette physionomie de poète est son extraordinaire passivité morale. Sans la moindre lutte Wackenroder se laisse imposer le choix d'une carrière; bien plus, avec une ponctualité craintive et un zèle affecté il s'adonne à l'étude de la jurisprudence, contre laquelle tout son être intime se révolte. Cette soumission un peu hypocrite (*seine Duckmäuserigkeit*) lui fit cacher longtemps à ses parents et à ses amis ses projets littéraires et lorsque enfin il s'en ouvrit à son ami Tieck et au compositeur Reichardt (qui publia le premier l'apologie de Dürer dans son journal *Deutschland*), il ne put se résoudre à faire paraître ses *Herzensergiessungen* que sous le voile de l'anonymat. Il y a là un manque de fermeté, presque de franchise dans le caractère, dont la correspondance du jeune auteur offre encore plus d'un exemple. — A cela il faut ajouter une nervosité excessive, une invraisemblable crédulité, qui était devenue légendaire parmi les compagnons du jeune étudiant, des anomalies bizarres. « Il nous faut nous représenter Wackenroder — conclut M. Jessen — comme un agité, comme un névropathe même. Souvent il fait allusion dans sa correspondance à son irritabilité extrême. Le jour où « la maudite statue sans tête » fut enlevée du Tiergarten il poussa un soupir de soulagement; le seul aspect d'une personne peu sympathique l'affectait douloureusement et lui causait une répulsion violente. La musique, lorsqu'il s'y plongeait à corps perdu, le laissait épuisé, énervé, dans un état de prostration profonde » (p. XI).

Mais cette âme maladive, refoulée sans cesse jusque dans ses parties les plus intimes par le contact douloureux du monde environnant et par le sentiment même de son impuissance, était dévorée en même temps d'un besoin insatiable d'enthousiasme. La solitude qui l'emprisonnait ne faisait qu'intensifier ses forces aimantes. Incapable d'agir fortement au dehors elle s'accoutumait à développer au dedans d'elle des facultés de perception plus rares, à se créer des organes spirituels plus subtils. Et comme elle était tourmentée d'un besoin non moins essentiel d'harmonie et de beauté, c'est vers la contemplation esthétique que se tourna son énergie secrète. — Quelque jugement qu'on porte sur l'art symbolique et mystique des « Nazaréens » dont Wackenroder fut le précurseur littéraire, il y avait là cependant une réaction nécessaire contre l'art descriptif, uniquement soucieux de certains effets formels et techniques, et aussi contre la peinture froidement classique qui sévissait à la fin du XVIIIe siècle et que Gœthe soutenait à présent de toute son autorité. Il était bon qu'à l'heure où celui-ci paraissait renier ses premiers enthousiasmes, une voix jeune et émue s'élevât de

nouveau pour plaider la cause des vieux maîtres allemands délaissés.

Avec l'étude de M. Koldewey (*Wackenroder und sein Einfluss auf Tieck*) nous abordons un ordre de recherches plus spéciales. Ainsi que l'annonce le sous-titre (*ein Beitrag zur Quellengeschichte der Romantik*) l'auteur se propose moins d'exposer les théories d'art de Wackenroder que d'explorer les sources où celui-ci en a puisé l'inspiration et les éléments. — Dans une première partie M. Koldewey passe en revue les compositions de Wackenroder sur la peinture. Elles se présentent généralement sous forme de petites chroniques, tirées de la vie des grands maîtres : Raphaël, Vinci, Michel-Ange, Francia, Piero di Cosimo, Domenicchino, Callot, Dürer, etc. Les principales sources sont : pour la peinture italienne Vasari (*Vite de più eccellente pittori, scultori et architectori*, Roma, 1759), Bellori (*Le vite de pittori, scultori et architetti moderni*, Roma, 1728), et le traité sur la peinture du Vinci dans la traduction allemande de Bohm (Nürnberg, 1747); — pour Callot, Félibien (*Entretiens sur les vies et sur les ouvrages des plus excellents peintres modernes*, Londres, 1705); — pour Dürer : le « Tagebuch » du vieux maître publié dans la biographie de Joachim von Sandrart.

Comment Wackenroder a-t-il usé de ces sources? Il n'a voulu faire œuvre ni d'érudit ni de critique. Dans la vie des maîtres illustres il cherche simplement des arguments en faveur d'une conception d'art qui lui tient à cœur. Prenant parti contre la critique intellectualiste des Ramdohr et des Sulzer, il proclame que l'essentiel dans l'art ce ne sont ni les principes, que la réflexion y peut découvrir après coup, ni les procédés techniques par où l'artiste manifeste son savoir-faire, mais un état d'enthousiasme qui nous découvre tout à coup à nous-mêmes les réalités les plus intimes de la vie. On peut appeler l'art une « révélation », au même titre que la religion — ou plutôt ce sont là « les deux langues » par où l'esprit créateur parle directement à l'âme humaine. Et de même que dans la vie des Saints le croyant puise des communications toujours nouvelles de l'Esprit divin, ainsi par la lecture des vieilles chroniques qui nous racontent la carrière terrestre des grands héros de l'art devons-nous sans cesse vivifier et entretenir en nous les sources de l'enthousiasme poétique. On le voit, la vérité historique importe moins que le but édifiant poursuivi par l'auteur. « Tirer de toutes choses une parcelle d'or pur », ainsi Wackenroder définit lui-même sa méthode. — Tantôt il se contente de transcrire littéralement Vasari, abrégeant simplement tel développement, éloignant tel détail d'érudition, passant sous silence telle allusion que le lecteur d'aujourd'hui comprendrait difficilement, atténuant surtout les termes trop réalistes qui alarment sa pudeur. — D'autres fois il en use plus librement, par exemple avec le récit de la mort de Francia. Il dramatise la scène, invente des détails saisissants, des attitudes expressives. Surtout de parti pris il idéalise. Callot échappé de la maison paternelle menait, selon Félibien, une « vie honteuse » en compagnie d'une bande de bohémiens. Voilà un détail qui choque les convictions les plus intimes du jeune auteur romantique. Aussi n'hésite-t-il pas à corriger l'histoire sur ce point. « Dans toutes ses escapades juvéniles — ainsi raconte-t-il à son tour — Callot avait toujours été préservé du danger et il conservait intacte l'innocence de son cœur : car

une protection particulière du ciel veillait sur lui ». Bien significatif aussi à cet égard est le récit de la vision de Raphaël. Ce dernier, en quête d'un modèle pour sa Galathée, se plaignait un jour au comte de Castiglione de rencontrer si peu de formes féminines vraiment belles. « Je m'en tiens — concluait-il — à une certaine image tout intérieure qui se découvre à mon âme. » Ces quelques mots ont suffi pour inspirer le long récit de Wackenroder où la païenne Galathée s'est complètement métamorphosée en une apparition séraphique de la Vierge. — D'autres fois encore Wackenroder invente de toutes pièces : telle la correspondance imaginée entre Raphaël et un néophyte enthousiaste. Ici Wackenroder ne fait qu'exprimer sous un nom fictif ses propres sentiments et sa propre adoration.

Une seconde question se pose à propos de ces études sur la peinture : quels tableaux Wackenroder a-t-il vus? Comment les a-t-il vus?... Il a visité les musées de Pommersfelden, de Cassel, de Salzdahlum et surtout la Galerie des tableaux de Dresde (en 1796). On trouvera dans le travail de M. Koldewey l'énumération des chefs-d'œuvre les plus connus qu'il y a rencontrés. Au fond, Wackenroder a vu très peu d'originaux et semble avoir connu les grands maîtres surtout par la belle collection de gravures qu'il avait longuement consultée chez son maître Fiorillo à Göttingen. Nous touchons du doigt une des faiblesses de sa conception d'art : il a vu les maîtres en poète plutôt qu'en peintre. Le côté technique lui échappe; il l'ignore de parti pris. C'est du reste une conséquence de sa théorie essentiellement « impressionniste » : l'art est une révélation, une empreinte divine communiquée à l'âme humaine. Il agit sur nous par une sorte de sympathie immédiate, qui défie toute analyse. L'artiste lui-même n'est qu'un organe souvent inconscient. Accessoire est le véhicule extérieur par où se communique l'impression qu'il a charge de transmettre; l'essentiel est que son œuvre suscite en nous une sorte d'*événement intérieur* où notre être le plus intime nous apparaît soudain transfiguré. Et pareillement les écoles, les « styles » importent peu. Il est oiseux de chercher à les définir et à les comparer. L'art n'est pas affaire de doctrine ni d'école — « celui qui croit à un système a repoussé de son cœur l'universel amour », — mais un principe d'activité intérieure et de sympathie religieuse. A côté des grands maîtres italiens il faut faire une place aux vieux maîtres allemands. Seule la peinture hollandaise trop réaliste, trop préoccupée aussi de certains effets techniques, semble être demeurée étrangère à Wackenroder.

Une étude sur le style clôt cette première partie du travail de M. Koldewey. Il y a, croyons-nous, quelque illusion à vouloir, par des procédés rigoureusement philologiques, — par l'analyse détaillée de certaines particularités de grammaire ou de syntaxe, par la nomenclature des termes les plus usités, etc., — définir le style d'un auteur. La prétendue rigueur de ce procédé ne nous en impose pas. Il serait aisé de montrer que le critique n'a choisi ses exemples que pour illustrer une certaine « impression » d'ensemble et que du reste il s'exagère beaucoup la valeur probante de ses citations. Aussi bien ce qui fait un style personnel résulte d'une accumulation d'éléments impondérables qui, pris isolément, défient toute balance. Cela est particulièrement vrai d'un écrivain tel que Wackenroder. On pourra d'une façon générale noter la pauvreté plastique de son vocabulaire — fait

bien significatif pour un auteur qui parle peinture — la gaucherie de certaines constructions qui s'emboîtent les unes dans les autres sans attache solide et qui donnent parfois à la phrase un caractère de naïveté enfantine. Mais comment fixer au passage ce parfum discret de vétusté dont ces chroniques restent imprégnées, comme des étoffes précieuses exhumées du fond d'un coffret odorant? Par quel procédé exact enregistrer cette pudeur exquise, quasi virginale de l'expression, poussée jusqu'à la peur du mot propre — du mot qui est déjà un contact brutal avec la réalité, qui intercepte plus qu'il ne communique la flamme éthérée du sentiment?

Dans une seconde partie de son étude M. Koldewey passe en revue les compositions de Wackenroder sur la musique. Initié à cet art par le compositeur Zelter et surtout par Reichardt, Wackenroder aborda pendant quelque temps l'étude de la composition musicale, mais les règles arides de l'harmonie le rebutèrent bien vite et il ne conserva de ces essais que le découragement d'une vocation incomplète. De ces expériences est née la biographie de Joseph Berglinger. A la confiance joyeuse qui a inspiré les premières méditations sur la peinture semble succéder à présent une note de douloureuse désillusion, comme si le jeune auteur avait perdu une à une toutes ses espérances personnelles d'artiste. Il y avait là un drame intime et poignant que malheureusement M. Koldewey ne fait qu'effleurer en passant. D'une manière générale sa méthode « philologique » — que nous appellerions volontiers la méthode « des petits papiers » et qui consiste à mettre simplement en regard, sur des analogies plus ou moins probantes, des citations détachées — ne semble guère suffire à ce nouveau problème. Que Wackenroder ait emprunté quelques formules à Forkel (*Allgemeine Geschichte der Musik*) ou encore à Herder (notamment à son *Göttergespräch* et à sa *Cäcilia*), cela est possible, encore que cela ne soit même pas bien sûr. Les vraies « sources » ici se trouvent dans la sensibilité du poète; le commentaire philologique doit céder le pas à l'analyse psychologique. Le goût pour la musique semble en effet avoir pris chez Wackenroder le caractère d'une passion de plus en plus envahissante, d'une véritable « morphinomanie » dont il eut été intéressant d'analyser les symptômes et les progrès. On a vu plus haut les effets désastreux que produisaient sur son système nerveux ces ivresses passagères, dont le besoin s'affirmait de jour en jour plus impérieux. « Si pendant quelques semaines — raconte-t-il de Berglinger — aucun son n'avait frappé ses oreilles, il se sentait tout malade au dedans de lui. Il lui semblait que sa sensibilité se rétrécissait; un vide se creusait en lui. » Aussi la musique est-elle devenue pour Wackenroder l'art par excellence, celui qui englobe tous les autres parce qu'il est capable de les suggérer tous, un véritable « idéalisme magique », pour anticiper une formule chère à Novalis. Et pareillement on trouverait chez Wackenroder le pressentiment de cette confusion des arts ou, plus exactement, de ces « correspondances » secrètes entre les différents arts, qui constituent un des problèmes les plus neufs de l'esthétique romantique allemande et d'où Tieck a tiré quelques-uns de ses effets les plus connus.

Car c'est par Wackenroder que Tieck a été initié au romantisme. Au contact de cette âme ardente et ingénue l'auteur dévoyé de William Lovell a cru découvrir en lui une foi poétique nouvelle. Nous ne suivrons pas M. Kol-

dewey dans les rapprochements de textes innombrables qu'il a pensé nécessaire d'établir au cours de cette troisième partie de son travail. Aussi bien avec un moins grand étalage d'érudition eût-il pu nous satisfaire plus pleinement s'il avait jeté la sonde plus avant dans la pensée des deux écrivains. Ici encore il s'en est trop remis à ses « petits papiers » du soin de penser et d'interpréter. Sa méthode n'a même pas l'avantage d'aboutir à des solutions partielles bien convaincantes. C'est ainsi que traitant longuement des contributions douteuses de Tieck aux *Phantasien* (les chapitres : *Brief eines jungen deutschen Malers in Rom*, *Die Bildnisse der Maler*, *Ein Brief Joseph Berglingers*) il fournit une série d'arguments qui s'annulent l'un l'autre ou tout au moins qui autorisent également les deux solutions et, en fin de compte, c'est pourtant sur une « impression » personnelle qu'il conclut en faveur de Tieck. Retenons donc seulement quelques traits essentiels. Ce qui chez Wackenroder était intuition naïve du cœur devient facilement chez Tieck simple cabotinage littéraire. De même en amalgamant un élément nouveau de sensualité érotique au mysticisme éthéré de son ami, Tieck en a troublé plutôt que réellement approfondi la source. Il reste cependant que sur certains points il a élargi le goût un peu étroit et timoré de Wackenroder — particulièrement dans les pages consacrées au grand art allégorique du Dante et de Michel-Ange et dans les pages dédiées à Watteau. — L'influence de Wackenroder fut-elle sur lui décisive? On peut croire, avec M. Koldewey, qu'elle ne marque qu'un épisode dans la carrière littéraire de Tieck, épisode qui s'est trouvé clos en 1811, avec la publication du « Phantasus ». Le romantisme aurait été ainsi pour Tieck une « manière » littéraire, une âme d'emprunt, plutôt qu'une émotion sincère. Esprit au fond très positif, observateur et raisonneur, d'une sensibilité médiocre, toute en agitation superficielle, il n'a trouvé sa voie que le jour où, dans ses *Nouvelles*, il a contribué à créer un genre vraiment approprié à son originalité propre.

Il faut savoir gré à M. Koldewey de toutes les patientes et minutieuses comparaisons de textes que nous n'avons fait qu'indiquer et auxquelles se reporteront utilement les spécialistes en romantisme. Son travail un peu touffu, d'une érudition parfois sèche et formelle, facilitera cependant la tâche de ceux qui, après lui, voudront tracer un tableau plus complet et plus vivant de cette époque littéraire.

Novalis, *von Franz Blei.* — Dans la collection *Die Literatur. Sammlung illustrierter Einzeldarstellungen* — herausgegeben von *Georg Brandes*, tome VI.

M. Blei, éditeur des poésies lyriques de Novalis dans la collection Reclam, avait fait précéder cette édition d'une introduction qui, avec quelques développements nouveaux, est devenue la petite monographie mentionnée ci-dessus. Cette monographie contient quelques illustrations inédites : deux ou trois « vues » du château d'Oberwiderstedt, le portrait du baron Erasme von Hardenberg, père du poète, et celui de la mère de Novalis, les portraits des deux fiancées du poète, Sophie von Kühn et Julie von Charpentier, la reproduction du buste de Novalis exécuté par Schaper et le fac-similé de quelques lettres du jeune auteur. C'est à peu près tout ce que, comme documents, cet opuscule apporte de nouveau. Pour le reste, ce n'est ni une

biographie proprement dite ni une étude critique, mais la notation d'une « impression » personnelle, à laquelle Novalis a servi de prétexte simplement. L'auteur aime les formules apocalyptiques et les mots abscons. A signaler une petite erreur, p. 6 : le baron de Hardenberg n'eut pas neuf mais bien onze enfants, sept fils et quatre filles (cf. *Geschichte des Geschlechts von Hardenberg*, par Joh. Wolf., 1823, II, p. 244).

E. SPENLÉ.

Zeitschriften der Romantik. Bibliographisches Repertorium, Veröffentlichungen der *Deutschen Bibliographischen Gesellschaft*. Erster Band. In Verbindung mit Prof. Dr O. FR. WALZEL herausgegeben von Dr H. H. HOUBEN. Berlin, B. Behr. 1904, 18°, XX, 525 pages. Prix m. 32.

Une nouvelle société de philologues s'est fondée en avril 1902, à Berlin, sous le nom de *Deutsche Bibliographische Gesellschaft*. Son programme est aussi vaste que précis : Il ne s'agit de rien moins que de faire l'inventaire et de dresser la table des matières méthodique des revues, correspondances, almanachs et autres ouvrages ayant un caractère de périodicité, qui sont de nature à intéresser l'histoire de la littérature allemande des deux derniers siècles. Elle a obtenu en peu de temps l'adhésion de la plupart des spécialistes [1]. Le volume qu'elle vient de publier, et par lequel elle atteste son existence, légitime du même coup sa création. C'est une de ces œuvres collectives où triomphe l'esprit de coordination des Allemands, et qui ne doivent pas moins au labeur obscur d'équipes dévouées qu'à la direction éclairée de quelques chefs.

Ce premier volume est consacré à 25 revues romantiques, de l'*Athenäum* (1798-1800), aux *Berlinische Blätter für deutsche Frauen* (1829-1830) [2]. Chaque revue est considérée comme une individualité littéraire, dont il s'agit de faire connaître, dans une monographie, la figure, le caractère et la vie. C'est pourquoi une importance particulière est accordée à tout ce qui, prospectus, avis aux lecteurs, notes de la rédaction, etc., peut éclairer sur ses tendances et son programme. Après les renseignements les plus précis sur les directeurs, les éditeurs, la date de la publication fascicule par fascicule, le tirage, le prix, après l'indication des bibliothèques où des exemplaires en sont conservés, après une bibliographie méthodique, vient l'analyse de chaque numéro ou volume. Chaque article a sa notice. Elle

1. La cotisation annuelle est de 6 marks. Les membres de la société jouissent d'une importante réduction sur le prix des publications. Pour tous renseignements, s'adresser au secrétaire, Dr H. H. Houben, Berlin-Schöneberg, Colonnen-Strasse, 34.

2. Voici, dans l'ordre alphabétique, la liste complète des revues dépouillées : *Athenäum* (1798-1800), *Berliner Abendblätter* (1810-1811), *Berlinische Blätter für deutsche Frauen* (1829-1830), *Concordia* (1820-23), *Europa* (1803-1805), *Für müssige Stunden* (1816-21), *Die Harfe* (1815-19), *Die Hesperiden* (1816), *Die Jahreszeiten* (1811-14), *Poetisches Journal* (1800), *Kynosarges* (1802), *Memnon* (1800), *Die Morgenröthe* (1819-1821), *Die Muse* (1821-22), *Die Musen* (1812-14), *Deutsches Museum* (1812-13), *Orpheus* (1824-25), *Pantheon* (1810), *Phöbus* (1808), *Polychorda* (1803-1805), *Prometheus* (1808), *Salina* (1812-1816), *Winter-Monate* (1814-15), *Die Wünschelruthe* (1818), *Zeitung für Einsiedler* (1808).

comprend l'indication sommaire du sujet ou de la tendance, la liste des réimpressions; si l'importance de l'article le comporte, elle donne un index des personnalités mises en cause et des questions traitées; s'il n'est pas signé ou s'il est signé d'un pseudonyme elle fait savoir comment, par qui, à quel moment l'auteur a été démasqué.

C'est cet ensemble de notices, c'est cet inventaire détaillé, qui se trouve répertorié dans un double registre : une table des auteurs et une table des matières. De la première, il suffit de dire que, pour les écrivains dont Gœdeke donne la bibliographie, on trouve ici bien des indications que le *Grundriss* ne donne pas. Quant à la seconde, c'est le répertoire le plus abondant et le mieux classé que nous ayons jusqu'ici de l'œuvre poétique et critique du romantisme.

Le profit que la synthèse historique pourra tirer de semblables dépouillements analytiques, M. Walzel en donne une idée dans l'introduction qu'il a écrite pour ce volume. Elle se divise en deux parties. Dans la première (p. III-XIII), l'auteur retrace l'évolution du romantisme telle qu'elle se manifeste dans les vicissitudes de ces revues le plus souvent éphémères. Dans la seconde (p. XIII-XX), il suit la fortune variable des principaux thèmes romantiques. Il insiste en particulier sur la supériorité du programme de la première école, groupée autour des frères Schlegel sur celui des épigones, et met en lumière la parenté qui relie la culture universelle prêchée par l'*Athenäum* à la culture esthétique recommandée dans les *Heures*. C'est une contribution notable à l'histoire positive des idées, qui se substitue de plus en plus à la critique négative des formules.

Je ne vois guère qu'une critique générale à faire à cet important ouvrage. C'est celle qu'on peut adresser à la plupart des travaux de ce genre : il n'est pas aussi complet qu'on le voudrait. Dans la préface où il défend les principes dont il s'est inspiré et la méthode qu'il a suivie, M. Houben rappelle les difficultés d'une pareille entreprise. Tout le monde admirera la tâche qu'il a accomplie en deux ans. Mais on peut se demander s'il n'eût pas mieux valu y consacrer plus de temps, et s'accorder le loisir de donner à une œuvre comme celle-là un caractère plus définitif, ou encore, s'il n'eût pas été préférable de publier d'abord la monographie d'une seule revue, pour faire profiter les autres de toutes les améliorations que la critique pourra suggérer, et qu'une collaboration plus étendue pourrait réaliser.

Le dépouillement de l'*Athenäum* est dû à M. Walzel qui, par la sûreté de sa documentation comme de sa méthode, a fait de cette notice un modèle du genre. C'est là que je signalerai, à titre d'exemple simplement, deux lacunes. Dans la bibliographie des *Kritiken und wichtigere Æusserungen*, il valait assurément la peine de mentionner le jugement de Guillaume de Humboldt (*Gœthes Briefwechsel mit den Gebrüdern von Humboldt*, hsgb. v. Bratranek, Leipzig, 1876, p. 171). L'omission est sans importance, mais voici qui en a davantage. La lettre de Frédéric Schlegel *Sur la Philosophie* est résumée en ces mots « Studium der Philosophie durch die Frau ». Ce sommaire ne laisse pas deviner que cet essai est une des œuvres de l'auteur de la *Lucinde* qui permettent de préciser le mieux le caractère de son éthique. Rien ici n'avertit qu'on y trouve, entre autres, un passage essentiel pour l'intelligence du dogme romantique d'après lequel tout doit être trans-

formé en art et en science. Dans le registre, à la rubrique *Kunst und Wissenschaft*, il n'y a par conséquent pas de renvoi à cet article; il n'y en a même pas à la rubrique *Frauenerziehung*, alors que cette « lettre » est un des manifestes les plus importants de l'école sur la question.

Ces imperfections sont regrettables dans un ouvrage aussi considérable, et qui, une fois publié, ne peut guère être recommencé sur nouveaux frais. Mais il serait injuste d'insister sur ces réserves. L'œuvre de la Société de bibliographie allemande s'annonce comme une de celles qui honorent la science autant qu'elles la servent. Ce premier volume met entre les mains des historiens du romantisme un instrument des plus précieux.

I. ROUGE.

FRIEDRICH HEBBEL

Voici maintenant plus de quarante ans que Friedrich Hebbel est mort et chaque jour vient confirmer la vérité de la phrase prophétique de Gervinus à Kuh : « Il faudrait manquer de tout sens de comparaison pour ne pas reconnaître qu'il s'élève comme un grand arbre au-dessus des broussailles du drame allemand ». Sans doute cette conspiration du silence dont le poète se plaignait amèrement, tint encore plus de vingt ans après sa mort son nom dans un demi-oubli, mais Hebbel étant enfin par le recul du temps entré dans l'histoire de la littérature, aucune mesquine contingence n'empêche plus que justice soit rendue à son génie. Aussi dans ces dernières années sa gloire a-t-elle grandi sans relâche en même temps que se multipliaient les éditions et les études. C'est ce mouvement de recherche autour des œuvres de Hebbel dont je voudrais passer ici en revue les résultats pendant les deux années qui précèdent, me réservant de mentionner à l'occasion quelques travaux immédiatement plus anciens que leur importance ne permet pas de passer sous silence quand on veut faire connaître l'état actuel des recherches sur Hebbel.

Entre toutes les éditions de Hebbel, celle dont le professeur R. M. Werner poursuit la publication mérite certainement d'être mentionnée la première. Carl Werner était un des familiers de la maison de Hebbel lorsqu'il étudiait le droit à Vienne avant de se décider pour la carrière de professeur de gymnase. Son fils disposait donc plus que tout autre de documents inédits. De là les divers fragments posthumes qu'il a publiés dans la *Zukunft* [1898-99], dans *Bühne und Welt* [1899] et dans la *Wage* [1899]; en même temps paraissaient de nouvelles lettres : entre Holtei et Hebbel [*Umschau*, 1899], entre Hebbel et Anton Pichler [*Euphorion*, 1900], entre Putlitz et Hebbel [publiées par Fritz Lemmermayer, *Deutsche Revue*, 1900]; enfin deux lettres publiées par Schlösser dans le *Hamburger Correspondent* [170 Jhrg., Beil. 61], quelques-unes par Stössl dans *die Wage* [1901, n° 7] et d'autres par Specht dans la *Zeit*, Wien, 1903. Toutes les lettres mises au jour depuis l'édition de Bamberg, à l'exception de celles publiées par Schlösser, par Stössl et par Specht ont été réunies par R. M. Werner et Fritz Lemmermayer dans deux

volumes de *Nachlese* [1]; un index chronologique à la fin du deuxième volume embrasse à la fois la publication de Werner et celle de Bamberg si difficile à consulter précisément par suite du défaut de classement chronologique. Mais cette *Nachlese* ne devait former que deux volumes de complément à une édition intégrale des *Werke* dont la publication commencée en octobre 1901 s'est achevée au milieu de 1903 [2]. Les quatre premiers volumes renferment dans l'ordre chronologique les drames que Hebbel a pu achever; le cinquième, *Démétrius* et les fragments ou projets épars dans les lettres et le Journal. Des introductions indiquent la genèse psychologique de chaque drame et donnent un jugement esthétique. Le texte est celui des plus anciennes éditions parues du vivant de Hebbel; les leçons des manuscrits soit retrouvés chez l'auteur après sa mort, soit envoyés par lui aux divers théâtres sont indiquées à la fin de chaque volume où sont rejetées également les préfaces, sauf celle de *Maria-Magdalena* que sa longueur a fait placer en tête du onzième volume parmi les travaux de critique. Les sixième et septième volumes contiennent les poésies lyriques ou épiques dans l'ordre chronologique, sauf pour celles que Hebbel avait déjà réunies lui-même en un tout; une introduction donne un aperçu d'ensemble sur l'activité lyrique et épique de Hebbel; les notes et commentaires essaient de déterminer la date de chaque pièce. Le huitième volume comprend les nouvelles; les quatre derniers les mélanges; les travaux de jeunesse : écrits historiques et impressions de voyage de 1830 à 1840 [9e vol.], les impressions de voyage et les travaux critiques de 1835 à 1841 [10e vol.], les travaux critiques de 1843 à 1851 [11e vol.] et de 1852 à 1863 [12e vol.]. Ces derniers volumes sont comme les précédents pourvus de notices sur l'origine, l'occasion et l'importance des divers feuilletons, comptes rendus et articles d'esthétique publiés par Hebbel. — Ces quatorze volumes [douze de *Werke* et deux de *Nachlese*] ont été suivis très rapidement, à la fin de 1903, par quatre volumes formant la deuxième partie de la publication totale et renfermant le Journal [3]. C'est ici surtout que le zèle du professeur Werner a donné de précieux résultats. Bamberg, dans son édition du Journal, avait volontairement omis beaucoup de passages : les détails sur la vie intime de Hebbel, les expressions ou les jugements trop crus, les citations des lectures, etc.; fait plus grave : dans les cahiers manuscrits qu'il a eus entre les mains, il a rendu illisibles ou déchiré un certain nombre de pages. Le professeur Werner a édité intégralement tout ce qui reste et donné en bien des endroits une leçon plus correcte. L'emploi du Journal est d'ailleurs facilité par une numérotation en paragraphes qui se continue à travers les quatre volumes et par une table des noms et une table des matières à la fin du quatrième

1. Fr. Hebbels Briefe; unter Mitwirkung Fritz Lemmermayers von R. M. Werner herausgegebene Nachlese in zwei Bänden, 8°, Berlin, 1900. Behrs Verlag [E. Bock]; geh. je Mk 8. — geb. je Mk 10.

2. Fr. Hebbel Sämmtliche Werke. Historisch-kritische Ausgabe besorgt von R. M. Werner, Berlin 1901/1903. Behrs Verlag [E. Bock]. Subskriptionspreis. geh. je Mk 2,50; geb. je Mk 3,50.

3. Fr. Hebbel. Sämtliche Werke; Hist.-kritische Ausgabe besorgt von R. M. Werner : II Abt. Tagebücher 4 Bde [gr. 8] Behrs Verlag, 1903, geh. je Mk 2,50 geb. je Mk 3,50. — Le format et le prix de souscription des 6 vol. de lettres seront les mêmes.

volume. Ce Journal, sous sa nouvelle forme, est d'un prix inestimable pour la connaissance de la vie, du caractère et des opinions littéraires, esthétiques et philosophiques de Hebbel depuis 1835 jusqu'aux dernières semaines de sa vie. — Enfin le professeur Werner annonce une édition complète des Lettres en six volumes qui formeront la troisième partie de l'édition totale, le premier volume devant paraître à la fin de cette année. Cette édition monumentale de Hebbel, en nous révélant ou en remettant en lumière une foule de points de l'œuvre du poète, vaut à elle seule bien des volumes de critique, et ce labeur considérable, quand il sera achevé, consacrera la réputation du professeur Werner qui est déjà reconnu pour le premier des Hebbelforscher de l'Allemagne [1].

En dehors de l'édition de R. M. Werner nous ne trouvons dans ces derniers temps que des éditions plus modestes, en général d'œuvres isolées, faites surtout dans un but de vulgarisation, mais que leur prix peu élevé et la correction très suffisante de leur texte peuvent rendre utiles à l'occasion aux lecteurs étrangers. A mesure que Hebbel était plus connu du gros public, les éditions de ce genre se sont multipliées : on avait déjà l'édition complète de Stern [2], un des derniers amis de Hebbel encore vivants et le plus ancien de ses défenseurs littéraires, sans parler des pièces qui ont été publiées dans les *Meyers Volksbücher* et dans l'*Allgemeine Nationalbibliotek* de Daberkow à Vienne. Pour nous borner à ces deux dernières années, ont paru : les *Nibelungen*, avec introduction et remarques de Neumann [3], Mk 1,50, dans les *Schulausgaben und Hilfsbücher für den deutschen Unterricht* de Freytag, Leipzig, 1902 ; — Bischoff : *Erläuterungen zu Hebbels Gyges und sein Ring*, et *Erläuterungen zu Hebbels Nibelungen*, tous deux dans les *Klassiker-Erläuterungen* de König, Leipzig, Beyer, 1903. — *Herodes und Mariamne*, ed. Pecht in : *Velhagens und Klasings Schulausgaben*, Bielefeld und Leipzig, 1903 — *Hebbels Kindheits gedichte*, Auswahl von Gustav Falke, *Hamburgische Hausbibliotek*, Mk 0,50, Hamburg, Janssen, 1903 — *Agnes Bernauer*, dans les *Meisterwerke der deutschen Bühne* à Mk 0,30 publiés sous la direction de Witkowski, Leipzig, Hesse, 1903. — *Genoveva* dans la *Cottasche Handbibliotek*, Stuttgart, 1903. — *Hebbels ausgewählte Werke* hgb. von Specht, I Biographische Einleitung, Gedichte, Mutter und Kind ; II Judith, Genoveva, Maria-Magdalene, dans la *Cottasche Bibliotek der Weltliteratur* à Mk. 1, le vol., Stuttgart, 1903. — *Hebbels Gedichte* commentés par Neumann et *Hebbels Nibelungen* commentés par Zeiss dans les

1. Mentionnons, pour compléter la liste de ce que le professeur Werner a publié de Hebbel ou à propos de Hebbel, son article : *Im Hause Fr. Hebbels* dans les *Studien zur vgl. Literaturgeschichte*, 1901, où il publie un certain nombre de lettres de Karl Werner à sa fiancée Sini Heller [1851-54], de Karl Debroys van Bruyck à Karl Werner [1851-53] et de Emil Kuh à Karl Werner [1851-54], lettres qui renferment un certain nombre de détails intéressants sur l'intérieur de Hebbel à cette époque. Cf. enfin dans *die Zeit*, Wien, 1903, quelques fragments inédits sous le titre : *Unbekanntes von Hebbel*, publiés par R. M. Werner.

2. Fr. Hebbels sämtliche Werke in zwölf Bänden. Nebst Auszügen aus den Tagebüchern, und einer Auswahl von Briefen des Dichters-Herausgegeben und eingeleitet von Adolf Stern, Berlin-Leipzig, Knauz, 1901, Geb. Mk 6.

3. Neumann a publié, à Pâques 1899, *Aus Fr. Hebbels Werdezeit*, wissenschaftliche Beilage zum Jahresbericht des Kgl. Realgymnasiums in Zittau.

Deutsche Dichter des neunzehnten Jahrhunderts, ästhetische Erläuterungen für Schule und Haus; hgb. von Dr. Otto Lyon, Leipzig, Teubner, 1904. Combien Hebbel devient même officiellement un classique de « l'école et la maison » allemandes, c'est ce que montre enfin la part qui lui est faite dans les morceaux choisis de Löwenberg, *Vom goldnen Uberfluss*, eine Auswahl aus neueren Dichtern, für Schule und Haus, im Auftrag und unter Mitwirkung der literarischen Commission zur Pflege der künstlerichen Bildung herausgegeben, Leipzig, Voigtländer, 1903.

Parmi les travaux où Hebbel est nommé et étudié, certains présentent son œuvre dans l'ensemble du développement du drame allemand et c'est par eux que je commencerai. L'ouvrage de Lublinski [1], qui date déjà de 1900, mérite cependant d'être rappelé ici pour les pages ingénieuses sur Hebbel au début du 4e volume [Blüte, Epigonentum und Wiedergeburt]. Lublinski voit dans Hebbel le véritable réalisateur esthétique des pressentiments et tendances de la Jeune Allemagne; celle-ci resta à la surface, lui pénétra dans la profondeur. Les ouvrages de Bulthaupt [2] [au 3e volume], de Friedman [3] [au 1er volume], de Carl Weitbrecht [4], restent utiles à consulter pour situer Hebbel dans l'histoire du drame allemand, particulièrement Weitbrecht, qui poursuit le même but que Freytag dans sa *Technik des Dramas* et dont la doctrine est fortement hebbélienne : mettre l'essence du drame dans les conflits de la volonté, et cela dans les conflits éternels et pour ainsi dire normaux de l'humanité, non dans des cas spéciaux. Quelques pages intéressantes sur l'impulsion nouvelle que Hebbel a donnée au drame allemand se trouvent encore dans les études de Berg et de Litzmann sur Ibsen, publiées en 1901, à côté desquelles on peut citer celle de Lothar en 1902 [5]. Litzmann montre comment Hebbel jeta le drame bourgeois hors des voies d'Iffland et de Kotzebue pour le ramener à sa véritable nature : un conflit tragique où le héros personnifie l'humanité, en même temps qu'il créait le style propre du drame bourgeois : un naturalisme modéré. Il lui manqua seulement de saisir le côté social plutôt que psychologique des conflits : ce que fit Ibsen quand la lutte des classes s'aviva après 1870. Mais Ibsen et le mouvement dramatique qui naît de lui en Allemagne n'en continuent pas moins Hebbel, fond et forme. Berg déclare également que Hebbel est de tous les Allemands le plus voisin d'Ibsen qui n'a fait que continuer l'œuvre de la précédente génération dramatique représentée par Hebbel et Ludwig. Enfin l'influence que Hebbel exerce encore sur la toute moderne drama-

1. Lublinski : *Literatur und Gesellschaft im 19. Jhrhdt.*, 4 vol., Berlin, Siegfried Cronbach, 1899/1900, 10 Mk. — Lublinski avait déjà publié : *Jüdische Charaktere bei Grillparzer, Hebbel und Otto Ludwig*; *Literarische Studien*; Berlin, Cronbach, 1899.

2. Bulthaupt, *Dramaturgie des Schauspieles*, 3 Bde, Oldenburg-Leipzig, Schulze, 1891/1893.

3. Friedmann, *Das deutsche Drama des 19. Jahrhunderts in seinen Hauptvertretern*, 2 Bde, Leipzig, Meyer, 1900/1901.

4. Carl Weitbrecht, *Das deutsche Drama*, Berlin, Verlag der Harmonie, 1900, Mk 6.

5. Berthold Litzmann, *Ibsens Dramen*, 1877-1900, ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Dramas im 19. Jahrhdt., Hamburg und Leipzig, Voss, 1901.
Léo Berg, *Henrik Ibsen*, Studien, Köln, Ahn, 1901.
Rudolf Lothar, *Henrik Ibsen*, Leipzig, Seemann, 1902.

turgie se marque bien dans les *Berliner Kämpfe* d'Erik Schlaikjer [1] où se reflète l'opinion d'une partie des « jeunes » de la scène allemande : si les « Tisserands » et « Au-dessus de la force » sont les modèles pour la pratique théâtrale, Hebbel reste le grand théoricien.

Une autre série de travaux s'occupe plus particulièrement de la biographie de Hebbel. L'opuscule de Bartels [2] dans les Dichter-Biographien de la collection Reclam et la brochure d'une quarantaine de pages de Wætzoldt [3] sont des ouvrages de vulgarisation et se joignent naturellement aux petites éditions dont j'ai parlé précédemment. Il en est de même du Fr. Hebbel de Th. Poppe [4] dans la collection à Mk 0,20 des *Moderne Essays* de Landsberg et du Fr. Hebbel de Jahn [5]. Paul Heyse dans ses *Jugenderinnerungen* [6] donne quelques renseignements précieux sur la maison de Hebbel à Vienne où il eut l'occasion de fréquenter. De même Lothar [7] a fourni quelques documents nouveaux sur un point particulier de la biographie de Hebbel : sur ses rapports avec Laube pendant les douze ans que ce dernier dirigea le Burgtheater. Il semble bien que le caractère irascible de Hebbel ait exagéré les obstacles que Laube mettait à la représentation de ses pièces [8]. Enfin je dois citer incidemment un petit article paru dans la *Gesellschaft* [1902, Heft 9] : Consentius : *hinter den Coulissen der Schillerpreis-Kommission.* Le prix Schiller fut décerné en 1863 aux *Nibelungen* quoique la commission eût proposé *le Roi Alboin* d'Otto Consentius; l'auteur communique à l'appui une lettre de Devrient à O. Consentius du 8 juin 1862, la réponse de Consentius du 17 du même mois et le mémoire qu'il envoya à Putlitz en octobre 1873.

Un certain nombre de monographies ont été publiées sur diverses parties de l'œuvre de Hebbel; je ne citerai que pour mémoire la conférence de Bornstein [9] sur *Herodes und Mariamne* faite pour une représentation populaire de la pièce et publiée par l'auteur, on la retrouve à peu près tout entière dans l'édition de R. M. Werner d'où elle a été prise. Les *Hebbels Nibelungen* de Richard Jahnke [10] forment une monographie véritablement intéressante de la pièce. Les élèves des classes supérieures de gymnase y sont mis à même de comparer le remaniement de Hebbel avec la version du moyen âge; des indications sur la langue, la métrique, la date et le mode de composition de l'œuvre et surtout une étude sur la construction tragique de la pièce, sur la façon dont Hebbel a élargi l'action de façon à faire un

1. Erik Schlaikjer, *Berliner Kämpfe*, Gesammelte literarische Aufsätze. Berlin, Schöneberg, Verlag der « Hilfe », 1902, Mk 2.
2. Reclams Universal-Bibliotek, n° 3998, Dichter-Biographien, dritter Bd.
3. Wætzoldt, *Fr. Hebbel*, eine Biographie aus Hs Werken, Berlin, Weichert, 1902.
4. Th. Poppe, *Fr. Hebbel*, dans *Moderne Essays zur Kunst und Literatur* hgb. von Dr. Landsberg, Berlin, Gose und Tetzlaff, 1903.
5. O. Jahn, *Fr. Hebbel*, Zum 90. Geburtstage [Schulprogramm]. Trautenau, 1903.
6. Paul Heyse, *Jugenderinnerungen und Bekenntnisse*, Berlin, Hertz, 1900, Mk. 6.
7. Rudolph Lothar, *Das Wiener Burgtheater*, Leipzig, Seemann, 1899.
8. Cf. sur cette question un article de Specht dans *die Zeit*, Wien, 1903 : *Hebbel und das Burgtheater.*
9. Bornstein, *Hebbels Herodes und Mariamne*, Vortrag. Hamburg, Voss, 1904.
10. R. Jahnke, *Hebbels Nibelungen* [die deutschen klassiker erläutert und gewürdigt für höhere Lehranstalten von Kuenen und Evers, 25 Bdch], Leipzig, Bredt, 1903, M. 1,50.

tableau de l'histoire du monde, sur les caractères des héros et sur les éléments philosophiques font de ce petit livre un résumé commode et très complet de ce qu'un élève doit savoir à sa sortie du gymnase sur une pièce classique de son pays. Dans le *Jahrbuch der deutschen Shakespeare-Gesellschaft*, 1903, W. Keller examine la question d'un remaniement du *Jules César* de Shakespeare par Hebbel. L'existence de ce remaniement qui semble perdu est attestée par une lettre de Hebbel à Bamberg du 22 août 1848, une autre de Hebbel à von Holbein du 30 décembre 1849 et une troisième à Laube du 7 avril 1850; ces deux dernières publiées par R. M. Werner [*Nachlese*, I, p. 279 et 285], enfin par un passage du Journal du 31 décembre 1850. Laube, alors directeur, par un des mauvais procédés qui lui étaient courants avec Hebbel, feignit d'ignorer l'existence de ce remaniement et en fit jouer un de sa composition à la place. Robert Petsch, dans un article des : *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum*, *Geschichte und deutsche Literatur*, *und für Pädagogik*, Bd XI, 1903, p. 207-36, sur les fragments dramatiques publiés par R. M. Werner dans le cinquième volume de son édition, tâche de reconstruire le *Moloch* d'après ce qui nous reste. Il dégage l'intention de Hebbel déjà mal comprise du temps du poète : ce n'est pas un drame historique sur l'invasion des Cimbres mais une partie de ce drame total qui dans la pensée de Hebbel devait embrasser le développement entier de l'humanité; c'est un fragment de la comédie du passé, l'origine des rapports religieux et politiques qui régissent les hommes à travers les siècles et « le héros est celui qui donne son titre à la pièce ». Dans la reconstitution des principaux caractères et dans l'analyse de leurs réactions mutuelles, Petsch montre de l'ingéniosité; le rapport entre les deux Teut, le père et le fils, est bien indiqué : le père représentant d'une génération qui a vécu dans une lutte incessante pour la vie, dure, rationaliste, ne croyant qu'à la force de l'homme, le fils né dans un temps plus calme, élevé dans les légendes des femmes, rêveur, pressentant quelque chose au-dessus de l'homme et ralliant autour de lui ses compagnons d'âge qu'agitent les mêmes inquiétudes. De toute façon cet article ne pouvait être passé sous silence dans l'ensemble des travaux qui contribuent à l'élucidation de Hebbel. Le *Moloch* avait déjà fourni dans les *Grenzboten* [1902, nº 35] le sujet d'un petit article de Wætzoldt qui le comparait au *Guiscard* de Kleist. Ces deux tragédies où leurs auteurs avaient prétendu réaliser leur idéal dramatique sont restées inachevées, toutes les deux pour la même raison, parce que la formule posée d'avance n'a pu être traduite artistiquement. Hebbel a voulu donner comme sujet au *Moloch* une idée de l'histoire du monde : la naissance du sentiment religieux et, parallèlement, de la civilisation; il s'est aperçu que cette idée restait dramatiquement stérile; seules les grandes individualités de Hieram et de Teut animent la pièce, et pourtant elles devraient disparaître dans l'ombre à côté du symbole, du Moloch, le seul héros de la tragédie d'après Hebbel; de là le découragement final du poète. Les épigrammes de Hebbel ont fourni à Patzak [1] le sujet d'un travail qui n'est dans l'intention de l'auteur que le

1. Bernhard Patzak, *Fr. Hebbels Epigramme* [Forschungen zur neueren Literaturgeschichte, hgb. von Franz Muncker, XIX], Berlin, Duncker, 1902, Mk 3.

début d'une étude embrassant toute la lyrique de Hebbel, dans son développement et dans sa caractéristique. Le mémoire se divise en deux parties à peu près égales. Dans la première l'auteur cherche à déterminer le processus intérieur par lequel une idée surgie dans l'esprit de Hebbel à l'occasion de quelque incident de la vie courante prend la forme caractéristique de l'épigramme. Patzak confronte donc de nombreux passages des lettres de Hebbel et de son Journal avec les épigrammes qui semblent traduire la même pensée. Les rapprochements témoignent d'une recherche consciencieuse et ingénieuse, quelque fatigante que soit d'ailleurs la lecture de cette série de petits paragraphes aussi peu coordonnés que les remarques d'un commentaire. La seconde partie se propose de tirer de tous ces traits de détail un tableau d'ensemble de la caractéristique des épigrammes de Hebbel, malheureusement elle est beaucoup plus faible que la première. Quelques pages au début expliquent bien par la vie et le caractère de Hebbel la nature tourmentée et mélancolique de sa poésie, ainsi que sa prédilection pour la forme épigrammatique où il enfermait le plus profond de ses aperçus sur l'art, la philosophie, la poésie, etc. Mais ensuite viennent des études fragmentaires sur telle épigramme, parfois sur un groupe, nulle part une vue d'ensemble. Trop souvent l'explication est une transcription en prose. L'auteur estime d'ailleurs médiocre la valeur poétique de productions qui ne sont pour la plupart que le résultat de réflexions poursuivies pendant des années; mais pourquoi en seraient-elles moins poétiques? — Dans son étude des fragments de Hebbel, qui d'ailleurs ne se borne pas aux fragments proprement dits, aux fragments dramatiques, Fries[1] entreprend de déterminer les influences littéraires que Hebbel a subies. Son travail n'est pas, dit-il dès le début, un mémoire mais un assemblage de matériaux pour servir de substruction à un ouvrage postérieur. Comme inspirateurs Fries mentionne particulièrement Shakespeare, Klopstock, Lessing, Gœthe, Schiller, Kleist, les romantiques, et il fait preuve dans ses rapprochements d'une connaissance étendue des auteurs en même temps que d'un sens critique aiguisé. Le défaut général de ces sortes de travaux est que l'auteur en quête de parallèles grossit parfois démesurément sa liste; la solution des questions d'influence reste d'ailleurs toujours en partie affaire d'impression et de tact littéraire. On n'en doit pas moins louer Fries d'avoir signalé en maint endroit des rapprochements intéressants et indiscutables, et la critique historique a d'ailleurs suffisamment montré l'importance de recherches de ce genre.

Je ne ferais que mentionner un long article quelque peu confus et de style assez métaphorique de Bruno Golz dans les *Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte* [1903, p. 257 sqq.] s'il ne renfermait quelques pages intéressantes sur les opinions politiques de Hebbel. Golz montre comment vers 1840 deux solutions théoriques des rapports entre l'individu et l'État s'opposaient en Allemagne : celle de Stirner et celle de Hegel, en même temps que pratiquement la démocratie remplaçait le romantisme. Dans

1. Albert Fries, *Vergleichende Studien zu Hebbels Fragmenten nebst Miscellaneen zu seinen Werken und Tagebüchern* [Berliner Beiträge zur romanischen und germanischen Philologie, veröffentlicht vom Emil Ebering. Germanische Abt. tr. 11], Berlin, Ebering, 1903, Mk 2.

Maria-Magdalene Hebbel montre la décadence de la petite bourgeoisie, signe de l'abaissement de la classe bourgeoise en général. Cependant ce n'est pas un socialiste révolutionnaire : la révolution de 1848 lui fait horreur; il écrit *Agnes Bernauer* où il développe la doctrine de la soumission de l'individu à l'État, mais à la même époque il condamne dans son journal et ses lettres les ultradémocrates qui ne respectent ni propriété ni famille. Il devient monarchiste comme Hegel et vers la fin il appelle de ses vœux un homme qui fondera un pouvoir central fort dans l'Allemagne unie [1]. A côté des opinions politiques, les opinions religieuses de Hebbel; elles sont examinées dans le livre de Frommel [2]. L'auteur ne se défend pas d'apporter d'avance certaines intentions et opinions : il reconnait dans les dernières lignes de son ouvrage qu'il veut défendre le christianisme; rendre à la religion la place qui lui convient dans la vie intellectuelle du présent lui parait un des devoirs les plus importants. De là une tendance à tirer au christianisme des gens qui en sont moins voisins que le désirerait l'auteur. Ces réserves faites, on ne peut nier que l'ouvrage soit écrit avec modération et même avec souci de l'impartialité. Pour ce qui concerne Hebbel en particulier, il est évident qu'il n'accepte pas le christianisme en tant que religion positive, mais Frommel l'estime traversé par un courant idéaliste commun à toute son époque qui fait de son attitude religieuse un mysticisme panthéiste. Hebbel ne veut pas de l'hypothèse d'un dieu créateur « le plus grossier de tous les anthropomorphismes », mais « un fil de sagesse éternelle court à travers le monde »; « les hommes sont en Dieu ce que les pensées isolées sont dans l'homme ». Hebbel a d'ailleurs reconnu le rôle important de la religion dans l'histoire de l'humanité et en particulier celui du christianisme : *Moloch*, *Christus*, plusieurs passages de *Judith* et surtout les *Nibelungen* en témoignent suffisamment; mais Frommel est assez objectif pour ne pas vouloir conserver Hebbel à tout prix dans son parti.

Nous arrivons maintenant aux études qui traitent de l'esthétique de Hebbel. Nous avions déjà un bon travail dans la dissertation de Böhrig [2] et d'excellents dans le livre d'Aliskiewicz [3] et dans la brochure de Th. Poppe [4]. Parmi les récents je passe rapidement sur la dissertation du comte de Schwerin [5], travail honorable, où l'auteur collectionne avec zèle et intelligence les indications éparses dans Hebbel en un corps de doctrine. Georgy [6] se propose, comme il le dit dans sa préface, non pas de donner une inter-

1. Cette idée avait déjà été développée plus en détail dans un article de R. M. Werner : *Hebbel als Profet Bismarcks*, *Zukunft*, VI, Jhrg., n° 41.

2. Otto Frommel, *Neuere deutsche Dichter in ihrer religiösen Stellung*, Acht Aufsätze, Berlin, Gebr. Pætel, 1902, Mk 5.

2. Karl Böhrig, *Die Probleme der Hebbelschen Tragödie*; Inaugural-Dissertation, Rathenow, Babenzien, 1899.

3. Andreas Aliskiewicz, *Fr. Hebbels ästhetische Ansichten*, Brody, 1900.

4. Theodor Poppe, *Fr. Hebbel und sein Drama*, Beiträge zur Poetik, Palæstra, VIII, Berlin, Mayer und Müller, 1900, Mk 3,50.

5. Graf von Schwerin, *Hebbels tragische Theorie*; I, das Wesen des Dramas erläutert durch Hebbels eigene Aussprüche; Dissert. Rostock, 1903.

6. August Georgy, *Die Tragödie Fr. Hebbels nach ihrem Ideengehalt*; Leipzig, Avenarius, 1904, Mk 3,75.

prétation ou un commentaire de chaque tragédie, mais d'exposer clairement l'idée de chacune des pièces, l'ensemble de l'œuvre de Hebbel étant en plus dominée par une idée du tragique qui sert de base à une conception totale de l'univers; on reconnaît ici les formules de Scheunert que nous verrons un peu plus loin. En conséquence Georgy examine tour à tour *Judith*, *Genoveva*, *Maria-Magdalene*, *Herodes und Mariamne*, *Agnes Bernauer*, *Gyges und sein Ring*, les *Nibelungen* et termine par un chapitre sur l'idée du tragique dans Hebbel. L'auteur cherche à résumer chaque pièce dans une formule : *Judith* est la tragédie de l'action et *Genoveva* celle de la contemplation pure ou de la connaissance; *Agnes Bernauer* la tragédie du sacrifice, *Gyges* celle des mœurs, etc. Le danger de cette méthode, comme on le voit du premier coup d'œil, est de faire trop souvent abstraction de parties essentielles d'un drame au profit d'un élément arbitrairement choisi et variable à l'infini selon les commentateurs. Georgy le reconnait lui-même en un endroit où il dit que, si un drame doit refléter la vie, la diversité infinie de celle-ci ne peut se réduire en une formule. Cependant dans le cas de Hebbel en particulier, la méthode n'offre pas de si graves inconvénients parce que le caractéristique de la composition chez Hebbel est précisément de travailler selon une idée; cette idée peut se traduire en une formule et c'est ce qu'essaie souvent Hebbel lui-même quand il veut prendre plus nettement conscience de son but. [Cf. *Genoveva*.] Le dernier chapitre expose l'idée du tragique en réunissant un certain nombre de passages de Hebbel : le but est de montrer comment cette tragédie conduit à un « nouvel idéal classique ». — Le livre le plus important qui ait paru dans ces dernières années sur l'esthétique de Hebbel est à coup sûr celui du Dr. Arno Scheunert [1]. L'auteur fait preuve d'une faculté de réflexion philosophique remarquable qui lui a permis de mener à bien la tâche périlleuse d'exposer d'ensemble la conception du monde de Fr. Hebbel et d'en suivre l'application dans un certain nombre de détails de sa vie et de ses œuvres. La première partie expose la métaphysique de Hebbel telle qu'elle se forma tout entière dans son cerveau dès sa jeunesse, car il pouvait dire que depuis sa vingt-deuxième année, âge où il commença ses études proprement dites, il n'avait pas acquis une seule idée réellement nouvelle. Cette philosophie du monde est essentiellement un dualisme; l'individu tend à développer indéfiniment son être mais par là il entre en conflit avec l'ordre moral de l'univers qui doit assurer l'équilibre entre toutes les existences; il a commis l'erreur de croire que l'individuation était autre chose qu'une simple apparence et il expie cette erreur. Ce conflit entre l'individu et le tout est le pantragisme qui constitue le fondement de la faute tragique; le héros ne périt pas parce que sa volonté est mauvaise, selon la morale commune, mais la volonté héroïque est déjà coupable par le seul fait de son effort vers une extension indéfinie, c'est-à-dire par le seul fait de son existence. Mais ce conflit peut et doit se solutionner par une conciliation [Versöhnung], car le tout lui-même ne subsiste que par les individus. L'univers tend à cette conciliation dans le poète qui, prenant conscience du dualisme, résout le

1. Arno Scheunert, *Der Pantragismus als System der Weltanschauung und Æsthetik Fr. Hebbels*, Hamburg und Leipzig, Voss, 1903 [Dans les : *Beiträge zur Æsthetik* hrg. von Th. Lipps und R. M. Werner, Bd. VIII].

conflit par sa traduction symbolique de la réalité, par la forme intérieure de l'œuvre d'art : « la forme est le dualisme ramené à l'unité ». L'œuvre d'art est donc l'aboutissement suprême vers lequel tend obscurément le tout; l'art est la forme la plus haute de la vie, la conscience de l'univers; « le drame doit être une façon dualiste et symbolique de considérer les événements du monde et leurs acteurs », résume Scheunert. La seconde partie pousse plus loin cette définition en examinant les applications. *Maria-Magdalene* est prise comme exemple de la tragédie. Le poète ne peut arriver dans la réalité à traduire exactement dans le cas particulier pris comme sujet le conflit universel; de là « le manque de convenance caractéristique pour Hebbel entre le symbole et la chose à symboliser ». La comédie est une dans son essence avec la tragédie, car elle a également pour matière le conflit tragique de l'univers; mais la comédie a de plus que la tragédie « un aperçu plus libre sur le monde, une plus grande indifférence vis-à-vis des apparitions individuelles que le tragique voit briser en pleurant tandis que le comique les brise lui-même en riant ». Enfin la forme mixte de la tragi-comédie où une forme non tragique enferme un destin tragique apparaît à Scheunert comme une protestation inconsciente de Hebbel contre la raideur et l'étroitesse de ses propres théories. Les trois dernières parties moins importantes traitent de la lyrique et de la musique, — de la langue — de la forme esthétique ou intérieure. Un appendice examine les rapports de Hebbel avec la philosophie de Solger et la seconde philosophie de Schelling, et revient sur un point de l'introduction : le développement exclusivement poétique de Hebbel. Tel est ce livre dont la lecture certes est ardue mais qui reste jusqu'ici le plus grand effort fait pour embrasser dans son ensemble la pensée de Hebbel, et il est permis de dire que cet effort a été couronné de succès.

Je veux terminer par un livre qui est une promesse pour l'avenir. Le professeur Werner vient de faire paraître un petit *Hebbel-Kalender* pour 1905 [1], commencement d'une publication annuelle, dont les dimensions modestes, dit la préface, rendront accessibles au grand public des documents qui intéressent tout admirateur de Hebbel. Le recueil comprend toutes sortes d'éléments dont le lien est de se rapporter tous à Hebbel; ce premier volume est surtout consacré à la jeunesse du poète. On y trouve quelques articles du *Ditmarser und Eiderstedter Bote* [1829 à 34], une nouvelle d'Émile Rousseau, des poésies de J. Meyer, Dingelstedt, Leitner, Feuchtersleben, des souvenirs d'Engländer, de Kolbenheier, des jugements de journaux de l'époque sur *Judith*, etc., toutes choses dont la diversité est faite pour piquer la curiosité des lecteurs non spécialistes en même temps que les gens du métier y trouvent des détails peu connus sur les alentours de Hebbel; on ne peut que souhaiter la continuation de cet annuaire, qui, suivant le vœu du professeur R. M. Werner, servirait de centre à la Hebbel-Forschung.

A. TIBAL.

1. *Hebbel-Kalender für 1905*, ein Jahrbuch, hrg. von R. M. Werner und W. Bloch, Berlin, Behr, 1904, Mk 2.

Je signale ici sous forme de note additionnelle deux ouvrages parus pendant la préparation de cet article et que je n'ai pu avoir entre les mains qu'au dernier moment [1]. J'aurais certes vivement regretté de n'avoir pas mentionné le volume que vient de faire paraître le zèle infatigable du professeur R. M. Werner [2]. Ce livre est assurément la meilleure biographie que nous possédions actuellement sur Hebbel. Quoique beaucoup plus courte que celle de Kuh, elle est cependant supérieure comme valeur parce qu'elle supprime tout l'anecdotique dans lequel Kuh s'est perdu sans pouvoir jamais embrasser l'œuvre de Hebbel dans son entier. Le professeur Werner a voulu, comme il le dit dans sa préface, exposer le développement et la production d'une personnalité remarquable et montrer l'unité de l'individu chez Hebbel. Il n'a pas cherché à le situer dans le milieu littéraire de l'époque parce que, dit-il, Hebbel resta toujours en marge de son temps; on ne trouvera pas non plus dans cet ouvrage de monographies des différentes œuvres du poète pour lesquelles le professeur Werner renvoie aux introductions de son édition. Il conduit donc Hebbel depuis sa naissance jusqu'à sa mort en divisant sa vie en quatre périodes : la jeunesse, jusqu'au départ de Munich [1813-39]; les débuts littéraires [second séjour à Hambourg, 1839-42], les voyages : Copenhague, Paris, l'Italie [1842-45]; la virilité : Vienne [1845-63]. Ce livre n'apprendra peut-être pas grand'chose à ceux qui s'occupent spécialement de Hebbel, mais il sera pour eux un utile *memorandum*, et ceux qui veulent aborder l'étude du poète ne peuvent trouver de plus claire et plus complète introduction.

Le livre de Zinkernagel [3] a été écrit dans une intention bien arrêtée et que l'auteur nous fait connaître dès les premières lignes de sa préface : il veut montrer que tout le système de pensée de Hebbel est sorti organiquement d'une idée fondamentale et s'est développé en dehors de toute influence étrangère. De l'hégélianisme Hebbel a pu tirer une terminologie et des formules plus ou moins bien comprises et appliquées, mais jamais la philosophie absolue n'a fait dévier d'une ligne la pensée hebbélienne dans le chemin qu'elle s'était tracé dès l'origine par ses propres forces. Le livre de Zinkernagel s'oppose donc nettement à celui de Scheunert, qui est violemment critiqué dans la préface « pour avoir fait entrer de force la pensée de Hebbel dans le lit de Procuste de la philosophie absolue ». Dans l'introduction Zinkernagel examine comment depuis les Grecs, à travers Shakespeare et Gœthe, le drame s'est toujours fondé sur le conflit de la volonté universelle [nécessité, destin] et de la volonté individuelle, mais en mettant de plus en plus au premier plan la volonté individuelle jusqu'à ce que le kantien Schiller célébrât le triomphe de la liberté morale. Dans les chapitres suivants Zinkernagel examine la personnabilité de Hebbel, sa concep-

1. J'ai le regret de ne pouvoir que mentionner une dissertation également toute récente qu'il m'a été impossible de me procurer : *Ueber das Verhältniss von Drama und Geschichte bei Fr. Hebbel*; von Herbert Koch, Leipzig, 1904. Dissertation.

2. R. M. Werner : *Hebbel, sein Leben und Wirken* [Band 47-48 der Biographien-Sammlung « Geisteshelden »]. Berlin, Ernst Hofmann [antidaté], 1905. Mk 4,80.

3. Franz Zinkernagel, Dr. phil. : *die Grundlagen der Hebbelschen Tragödie*. Berlin, Reimer, 1904. Mk 3.

tion du monde, sa théorie et sa production dramatiques. L'idée qui sert de fil conducteur à travers tout le livre est que Hebbel a toujours vu dans la loi universelle la source de toute vie individuelle; le but de l'art est de faire comprendre à l'homme cette loi universelle en l'objectivant devant ses yeux; par la conscience de l'unité fondamentale, par la « motivation » l'individu apprend à se résigner et l'art atteint son dernier but : la solution du conflit tragique, la « réconciliation » [Versöhnung]. Hebbel a donc après Schiller créé dans l'histoire générale du drame un nouveau type conforme à la conception moderne du monde : la volonté individuelle ne triomphe ni n'est vaincue; elle prend conscience de la puissance infinie de la volonté universelle, se confond et s'absorbe dans celle-ci. Ce livre moins lourd dans sa forme que celui de Scheunert n'en renferme pas moins une dialectique serrée et quoique la thèse soutenue ne soit peut-être pas à la fin absolument démontrée, elle mérite cependant d'arrêter l'attention. — Une dissertation de Wætzoldt [1] doit être mentionnée parce qu'elle offre une solution moyenne entre Scheunert et Zinkernagel; pour Wætzoldt « Hebbel a complété les résultats de ses réflexions personnelles par des idées tirées de la philosophie absolue ». L'auteur fait preuve de connaissances étendues en relevant des rapprochements entre Hebbel d'une part, Schelling, Solger et Hegel de l'autre; il est même question à la fin de ressemblances entre Hebbel et Schopenhauer, sans que, bien entendu, il puisse être question d'emprunts de Hebbel, celui-ci ayant fait à ce sujet une déclaration formelle. En somme, après tous ces travaux [2], la question des rapports de Hebbel et de la philosophie absolue n'est pas encore tranchée; la solution serait dans une étude définitive de l'évolution intellectuelle de Hebbel à Munich, s'il a subi une évolution, ce que lui-même a nié.

A. T.

1. Wilhelm Wætzoldt : *Hebbel und die Philosophie seiner Zeit*, Gräfenhainichen, Berlin, 1903. Dissertation.
2. Le programme de Neumann cité plus haut fournit aussi quelques matériaux.

Littérature anglaise : Renaissance.

Materialien zur Kunde des älteren Englischen Dramas... begründet und herausgegeben von W. Bang o. ö. Professor der Englischen Philologie an der Universität Louvain. — Louvain, A. Uystpruyst; Leipzig, O. Harrassowitz; London, David Nutt (en cours de publication), 1902, etc.

The Works of Francis Beaumont and John Fletcher. Variorum Edition. Volume I : The Maid's Tragedy, Philaster, A King and No King, The Scornful Lady, The Custom of the Country. — London, George Bell and Sons & A. H. Bullen, 1904.

Il est temps d'annoncer aux lecteurs français une publication qui est appelée à rendre de très grands services. C'est à M. Bang, professeur à l'Université de Louvain, que revient l'honneur de l'avoir fondée et le mérite d'avoir su grouper autour de lui, comme collaborateurs, tout ce que l'Europe et l'Amérique possèdent de critiques compétents en littérature élizabéthaine. Il faut le louer hautement d'avoir provoqué cette association internationale : c'est la meilleure preuve de l'intérêt qu'éveille aujourd'hui dans le monde entier l'une des périodes les plus séduisantes de la littérature anglaise.

La collection comprendra toutes sortes de travaux (impressions diplomatiques et critiques, « Quellen-Studien », essais philologiques ou littéraires, etc.) pouvant servir à augmenter et à préciser la connaissance du vieux théâtre anglais. Les volumes paraîtront à intervalles irréguliers, formant chacun un ouvrage complet et indépendant. On nous promet une longue suite de publications : toutes ne sont pas, il est vrai, également nécessaires, mais quelques-unes sont indispensables. On accueillera, par exemple, avec une véritable joie les réimpressions de Barnes' *The Diuils Charter*, Brewer's *The Lovesick King*, Brandon's *Virtuous Octavia, Guy of Warwick* (Q 1661), Killigrew's *The Conspiracy* (*Pallantus and Eudora*), qui existent seulement dans des éditions anciennes et introuvables; — les *Masques* de Thomas Nabbes, inclus, si je ne me trompe, dans Bullen's *Old English Plays*, mais devenus presque aussi rares que des éditions originales, cette collection étant depuis longtemps épuisée; — et enfin les *Œuvres dramatiques* de Bale, jusqu'ici éparses et pour la plupart fort mal éditées. On nous annonce également, du professeur Koeppel, des Studien über Shakespeare's Wirkung auf zeitgenössische Dramatiker (Dekker, Heywood, Middleton, Brome, Randolph, Shirley und verschiedene kleinere Dramatiker); de M. Mac Kerrow, A List of Modern Editions and Reprints of English Plays written before 1643; du professeur Brotanek, Die ältesten Denkmäler der Schottischen Dramatik (Dunbar, Jakob VI, Philotus, W. Clarke's Marciano), etc.

Cinq volumes ont déjà paru :

Band I : The Blind Beggar of Bednall Green von Henri Chettle und John Day nach der Q 1659 in Neudruck herausgegeben von W. Bang, 1902, pp. x-82.

Band II : The King and Queenes Entertainement at Richmond nach der

Q 1636 in Neudruck herausgegeben von W. Bang und R. Brotanek, 1903, pp. x-36.

Band III : Pleasant Dialogues and Drammas von Tho. Heywood nach der Octavausgabe 1637 in Neudruck herausgegeben von W. Bang, 1903, pp. XII-380.

Band IV : Everyman, reprinted by W. W. Greg from the edition by John Skot preserved at Britwell Court, 1904, pp. VIII-32.

Band V : A new enterlude of godly queene Hester, edited from the quarto of 1561 by W. W. Greg, 1904, pp. XVI-62.

Le tout forme un total de plus de 500 pages de texte; c'est pour une collection qui compte à peine deux ans d'âge une jolie preuve de vitalité. Et, sauf peut-être pour *Everyman*, chacune de ces réimpressions est parfaitement utile.

Il est pourtant regrettable que sur ces cinq volumes il n'y ait pas une seule édition critique. Les reproductions littérales ont rendu tous les services qu'elles pouvaient rendre. Elles ont en particulier permis d'étudier avec précision la langue des siècles passés. Cette langue est aujourd'hui aussi bien connue que possible : je crois donc qu'il est temps d'établir pour tous les auteurs — petits et grands — un texte pur et définitif. Cela est particulièrement nécessaire pour la littérature dramatique. Rien n'est plus difficile que la lecture d'une pièce de théâtre. Dans cette chose morte qu'est le texte imprimé d'une tragédie ou d'une comédie, nous n'avons pour ainsi dire qu'une moitié de l'œuvre. Les gestes des acteurs, leurs jeux de physionomie, leurs inflexions de voix, qui prolongent, expliquent et parfois même retournent le sens du dialogue, tout ce véritable commentaire psycho-physiologique a disparu. Et il faut pour reconstituer cette partie détruite un effort constant d'imagination. Cet effort est souvent malaisé, mais il devient impossible si le lecteur doit en outre se livrer à des exercices de déchiffrement, et, à tout instant, rechercher le sens sous les grossières erreurs d'impression qui le déguisent; la pièce la plus belle ne résiste pas à un pareil morcellement de l'attention.

Pour être juste, il faut dire que les éditeurs des *Materialien* avaient une excuse : plusieurs des pièces réimprimées par eux ne nous sont parvenues que dans un seul exemplaire. Les termes de comparaison n'existant pas, on comprend qu'ils aient éprouvé des scrupules et qu'ils aient hésité à introduire des corrections pouvant léser d'une façon irrémédiable la pensée de l'auteur. Mais n'était-il pas possible, tout en révérant l'original de lui faire un peu la toilette? N'est-ce pas tomber dans l'idolâtrie de l'exactitude que de perpétuer des erreurs manifestement dues à la négligence de quelque compositeur distrait? Est-ce vraiment respecter la pensée de l'auteur que de réimprimer des phrases « télescopées » comme la suivante :

Fair Love be frolick talk no more of death and care
We'll sport?... [1]

Sans ponctuation, ce vers est du pur galimatias. Et la philologie peut-elle

1. *Materialien*, Band I, p. 19, v. 623.

gagner quelque chose à la reproduction de coquilles comme « exauisite[1] » pour « exquisite », « vdiuersall[2] » pour « uniuersall », etc.?

Je ne le crois pas. Mais ce n'est là qu'une conviction personnelle et les éditeurs des *Materialien* ont droit au respect de leur opinion. Ce principe une fois admis, il ne reste qu'à louer le soin méticuleux avec lequel les textes ont été transcrits. Les scrupules, les angoisses même qui se laissent deviner dans les préfaces et les notes sont un sûr garant de l'exactitude du travail[3]. Les éclaircissements sont abondants et riches. Les introductions sont des merveilles de concision; elles donnent en quelques pages tout ce qu'il est essentiel de connaître sur la question des dates et des sources, et elles ne sont jamais gâtées par des hypothèses impérieuses ou hasardées; elles sont au contraire remarquables par leur ton prudent : c'est le ton de la véritable érudition.

Il semble d'ailleurs que depuis quelque temps se fasse sentir un véritable besoin de prudence et de mesure. La manie de l'hypothèse a trop souvent jeté le trouble dans l'histoire littéraire de la période élizabethaine. On a voulu tout expliquer d'une époque sur laquelle on savait si peu, et, dans la fièvre de l'enthousiasme, on a oublié que l'imagination ne saurait en aucun cas suppléer les faits ou les documents. Sur de branlantes allusions on a érigé raisonnement sur raisonnement, et ces édifices qui paraissaient éternels ont vite croulé, sapés par des suppositions rivales. On est aujourd'hui rebuté par tous ces débris d'hypothèses qui empêchent d'approcher les œuvres elles-mêmes; on reconnaît que l'ignorance est préférable à des connaissances incertaines et contradictoires. Comme à la fin d'une grande guerre, on ne rêve plus de conquêtes; on ambitionne seulement de reconstituer le pays tel qu'il était auparavant.

Cet état d'esprit se manifeste très clairement dans la nouvelle édition de Beaumont et Fletcher. Dès la préface, il s'affirme : M. Bullen, l'éditeur général, reconnaît qu'il est impossible de fixer la chronologie des pièces et, bravement, il reprend l'ordre adopté dans le second in-folio. C'est nous ramener à cinquante ans en arrière, avant les travaux de Dyce, et biffer d'un seul trait tout ce qui a été dit sur cette question. MM. Bond et Daniel, collaborateurs de M. Bullen, ont eux aussi adopté cette méthode épurative. Dans les introductions[4], ils se sont attachés à dégager les faits certains des hypothèses qui les recouvrent et la plupart du temps ils ont laissé au lecteur le soin de conclure par lui-même. Ils ont multiplié les points d'interrogation avec une impassibilité qui, aux yeux de certains, passera pour de l'indifférence, mais qui est réellement méritoire; et ils ont eu, en tous cas, cette vertu suprême de ne pas céder une seule fois à la tentation d'ajouter des conjectures de leur cru. De sorte qu'en lisant ces introductions, au sortir des disputes bruyantes et vaines qui se sont élevées autour

1. *Id.*, Band V, p. 35, v. 888.
2. *Id.*, Band V, p. 7, v. 134.
3. Je n'ai pu collationner ces réimpressions, les éditions originales appartenant toutes à des particuliers.
4. Ces introductions contiennent une liste des éditions originales, des notes sur la date de composition et sur l'état du texte, une analyse de l'intrigue, une étude des sources et l'histoire scénique de la pièce.

de l'œuvre de Beaumont et Fletcher, on éprouve une sensation de sécurité comme si l'on tenait enfin en main un outil de travail solide et qui ne nous trahira pas [1].

L'établissement du texte formait sans contredit la partie la plus délicate de la tâche des éditeurs. Car il n'est peut-être pas d'œuvres qui nous soient parvenues dans un état plus délabré que celles de Beaumont et Fletcher. Il existe de nombreuses éditions du XVII[e] siècle : il en est fort peu dont le texte ne soit pas détérioré. Les unes sont tronquées; d'autres ont subi des « revisions » et des « améliorations » dictées à des manœuvres littéraires par des imprimeurs bien intentionnés mais trop soucieux de satisfaire les goûts du public; à tout prendre, cette multiplicité d'éditions, loin d'être précieuse était plutôt gênante, et l'on peut dire que la difficulté était moins de choisir le meilleur texte à suivre que de décider quel était le moins mauvais à corriger. Cette tâche ingrate se compliquait encore d'un problème presque insoluble : dans les éditions originales, l'imprimeur a parfois négligé de marquer la division en vers. Quand le texte est pur, on peut aisément reconnaître le rythme poétique, bien que la versification de Beaumont et de Fletcher, par suite du nombre excessif des terminaisons féminines, tombe facilement dans la prose. Mais si, par malheur, un mot a été déplacé ou changé, ce rythme disparait comme un charme rompu, et bien audacieux serait le critique qui prétendrait le retrouver à coup sûr. C'est contre ces multiples obstacles que MM. D. et B. se sont à tout instant heurtés. Dire qu'il les ont tous surmontés serait louer maladroitement ces savants éditeurs. Parfois la méthode éclectique abuse un peu de ses attraits [2]; mais, en somme, dans bien des cas elle était la seule possible. Et quand on songe au solide bon sens, à la connaissance approfondie de la langue de l'époque dont MM. B. et D. ont fait preuve, on peut prédire sans exagération que leur texte sera définitif.

Il suffira pour le moment d'avoir signalé les mérites de cette édition, sans entrer dans un examen détaillé des introductions. J'aurai vraisemblablement l'occasion de revenir sur le sujet, car M. Bullen se propose de traiter, dans le douzième et dernier volume, toutes les questions touchant

1. Parmi les omissions, sans doute voulues, il en est une seule que l'on regrettera peut-être. J'ai été surpris de ne voir faire aucune allusion aux travaux du D[r] Koeppel; les ouvrages de ce savant ne sont pas de ceux que l'on doive écarter ou que l'on puisse même négliger. La brochure XI des « Münchener Beiträge zur Romanischen und Englischen Philologie », intitulée : *Quellen-Studien zu den Dramen Ben Jonson's, John Marston's und Beaumont's und Fletcher's*, est certainement l'étude la plus complète sur le sujet. Il est vrai que, pour les pièces contenues dans ce premier volume, le D[r] Kœppel n'a pas apporté grand'-chose de nouveau aux découvertes de Theobald, Weber et Dyce. Il a cependant, au sujet de *Philaster*, fait un rapprochement intéressant avec l'*Arcadia* (p. 38), qui eût pu figurer dans le paragraphe consacré à l'étude des sources.

2. C'est M. Daniel qui, dans l'Introduction de *The Maid's Tragedy*, a annoncé son intention d'employer la méthode éclectique. Il n'a pas pris garde que ce mot, gros de menaces, pourrait remplir certains lecteurs d'inquiétudes. Ces inquiétudes disparaissent vite d'ailleurs, car l'éclectisme de M. D. est toujours tempéré par l'application des principes les plus rigoureux de l'ecdotique moderne. Pour ma part, je ne suis pas de ceux qui « se montreront mécontents du choix de ses leçons ».

la vie et les œuvres de Beaumont et Fletcher. Cette étude sera impatiem ment attendue, non seulement parce que M. Bullen est peut-être aujourd'hui le critique le plus compétent pour la période des Stuarts, mais aussi parce qu'on n'imagine pas d'homme mieux fait pour parler de Beaumont et de Fletcher. Son style fluide et élégant, l'aisance nonchalante avec laquelle il se joue des problèmes littéraires les plus ardus ne sont pas sans rappeler la facilité de construction, la légèreté de touche et l'harmonie presque efféminée de la diction des deux dramaturges qu'il a entrepris de vulgariser. On s'est beaucoup étonné de la merveilleuse sympathie intellectuelle qut unit les deux amis en une collaboration si intime qu'il est presque impossible aujourd'hui de démêler l'esprit de l'un d'avec l'esprit de l'autre; il se pourrait qu'à l'avenir on admirât également l'affinité magnétique qui attira vers les « jumeaux littéraires » leur éditeur moderne.

ALBERT FEUILLERAT.

Elizabethan Sonnets, newly arranged and indexed, with an introduction by SIDNEY LEE, 2 vol. in-8° de CX-316 p. et VI-448 p.; Archibald Constable, Westminster, 1904, 8 shillings.

Cet ouvrage ne forme qu'une partie de la réimpression en 12 vol. du *Grenier anglais* d'Arber. Les textes reproduisent ceux qu'Arber avait scrupuleusement collationnés. Les matières ont subi une classification rigoureuse due à M. Thomas Seccombe. Les lacunes qu'elle a fait paraitre ont été comblées. Enfin des introductions écrites par des spécialistes les plus autorisés comme MM. Churton Collins, Bullen, Aitken, Raymond Beazley, les deux Pollard et Sidney Lee, remplacent les rigoureuses mais trop concises indications biographiques et bibliographiques de l'initiateur.

Les nouveaux volumes, très accueillants, n'ont pas le luxe austère des Arber à grandes marges. Ils ne poussent plus la coquetterie de l'archaïsme jusqu'à revêtir la prose des introductions modernes du costume typographique de l'ancien temps. Ils ont délibérément rejeté le jeu des v initiale et des ʃ surannées. L'œil et l'imagination sont d'ailleurs ramenés vers la Renaissance par le fac-simile des premières pages, fac-simile sans rigorisme, sachant à l'occasion donner l'hospitalité à une note utile, enfin par maints culs-de-lampe et tout un semis d'initiales fleuries. Si l'effet artistique manque un peu d'unité, l'ouvrage, avec le rappel d'ancien encadrant un effort franchement moderne, a le mérite supérieur de la sincérité.

Ouvrons ces pages tout ensemble si vieilles et si jeunes. Elles sont loin de nous présenter la totalité des sonnets élisabéthains — un rayon de bibliothèque y suffirait à peine — mais les plus marquants. Ils sont disposés suivant leur date d'édition, subreptice ou légitime. Comme additions au *Grenier anglais* à remarquer les gerbes de Thomas Watson (*The Tears of Fancie*) qui se place entre Sir Philip Sidney et Barnabe Barnes; de Thomas Lodge (*Philis*) qui suit Barnes; et, entre Drayton et Griffin, les *Amoretti* de Spenser. Les *Elizabethan Sonnets* ne contiennent pas le groupe auquel ils aboutissent, les sonnets de Shakespeare; ils auraient induement grossi les volumes, étant très accessibles. La même raison, il est vrai, vaudrait pour les *Amoretti*. S'ils figurent ici, ce n'est point pour le souci superflu de pré-

senter un tout complet. Ils sont là pour l'urgente raison qu'ils constituent un des plus forts arguments de la thèse.

Thèse et système sont en réalité contenus dans cette nouvelle édition, et voilà ce qui en fait mieux qu'un fait divers de librairie, un événement de critique littéraire.

On devine ce qu'il doit être en lisant le nom seul de celui qui nous présente le recueil en une savante et lucide introduction, M. Sidney Lee.

M. Sidney Lee tient aujourd'hui une promesse faite il y a six ans dans sa *Vie de Shakespeare*. On s'en souvient, l'application de la méthode volontairement dénuée de critique esthétique, prudente, sobre et rigoureuse (*scholarly*) qui est celle de M. Sidney Lee n'avait mis au jour rien de très saillant, sauf sur un point, l'interprétation des sonnets. En opposition complète avec la plupart de ses prédécesseurs Dowden, Swinburne, W. M. Rossetti, Furnivall, Henry Brown, F.-V. Hugo, Gervinus, Hallam, Charles Armitage Brown, il se refusait à voir dans les sonnets des éléments autobiographiques. Il n'accordait ce caractère, qu'à de très rares passages et sous d'expresses réserves. D'autres critiques avant lui avait repoussé la « théorie personnelle ». Le professeur Minto voyait dans les Sonnets des exercices d'habileté satirique ayant pour objet de remuer la lourdeur épaisse des mentalités banales. D'autres, comme Gerald Massey, y retrouvaient le génie dramatique du poète mis au service de la passion d'autrui; d'autres comme Barnstorff et Karpf y distinguaient une confuse mêlée de symboles platoniciens et aristotéliciens. M. Sidney Lee ne s'appuie ni sur la philosophie, ni sur l'esthétique, ni sur la morale. Pour résoudre ce problème de critique il a recours tout uniment aux humbles instruments de la critique. Il réunit les textes contemporains en Angleterre et dans les deux autres pays qui subissaient la même fièvre, l'Italie et la France. Il collige, il compare, il conclut ou nous laisse conclure. Cela n'a l'air de rien. Il n'y a place ni à confidences, ni à morceaux de bravoure. Mais ainsi s'ouvrent d'originales voies d'investigation avec un peu de lumière au bout.

Pour établir ses preuves, M. Sidney Lee n'avait dans son volume de 1898 que l'espace de deux chapitres et la ressource d'un appendice; c'est maigre quand il s'agit de faire accepter cette formule (W. S. p. 100) : *The typical collection of Elizabethan Sonnets was a mosaic of plagiarisms, a medley of imitative studies.* Dans ses deux chapitres, il montre qu'elle s'applique à Shakespeare, que ses sonnets, comme les autres, manquent de l'absolue sincérité, qu'ils dépendent, comme les autres, des modèles italiens déjà copiés par les Français; que les sonnettistes avouaient eux-mêmes leur manque de sérieux profond, que les contemporains n'étaient point dupes de leur manège, que Shakespeare lui-même rit de la mode des sonnets et qu'enfin (ch. VIII) tous les lieux communs familiers à ses confrères, confiance en l'immortalité qu'il confère, éloge du type « noir » de beauté, sonnets de malédiction, etc., sont, comme le voulait la mode, traités par Shakespeare. Enfin, dans son appendice (IX) il avait tracé une esquisse de la vogue du sonnet de 1591 à 1597. Après une page sur Watson et Sidney, pour faciliter la comparaison entre Shakespeare et ses contemporains, il classait les sonnets d'après leur thème : 1) amour plus ou moins imaginaire; 2) courtoisie de convention; 3) abstraction métaphysique ou religieuse.

Comme il sied à un appendice, ses 14 pages sont bourrées de noms, dates, renvois et références. L'idée de ces deux chapitres, les éléments critiques de cet appendice, tels sont les matériaux que M. Sidney Lee reprend dans cette introduction, expose et développe à loisir, dans l'ordre historique avec l'accent d'une conviction mûrie. Essayons de refaire avec lui l'histoire sommaire du sonnet élisabéthain.

Une première impression nous touche. L'esprit qui anime ce chapitre encore inédit d'histoire littéraire n'a rien du saxonisme envahissant qui se glisse jusque dans les travaux de vrais savants comme Furnivall. Dire qu'il s'y oppose serait d'ailleurs trahir M. Lee qui, en ne recherchant que le vrai, sans passion, s'est mis au-dessus des compliments. Tout de suite il énonce que, contrairement à l'idée reçue et qui représente le mouvement littéraire du XVIe siècle anglais comme une explosion d'art original, une éminente manifestation du génie national, l'effort poétique et principalement lyrique fut suscité, soutenu, nourri, vivifié par un afflux constant de substance étrangère et ne constitua souvent qu'une adaptation, souvent même qu'une imitation verbale, littérale, des poèmes en vogue alors sur le continent. L'étude comparative du sonnet apporte à cette idée une solide confirmation.

Précédemment M. Sidney Lee s'était contenté de donner au sonnet l'Italie pour pays d'origine. Sainte-Beuve, en un sonnet imité de Wordsworth, s'était laissé aller à cette hérésie : [Du Bellay le premier l'apporta de Florence]. Charles Asselineau, dans son introduction au *livre des Sonnets* de Lemerre, le corrige et, après Étienne Pasquier, Henri Estienne et Colletet, rend leur bien aux troubadours de Provence. Revenant sur sa première assertion, d'ailleurs suffisante au point de vue pratique, M. Sidney Lee se rallie à l'opinion d'après laquelle le quatorzain serait sorti de Provence entre le XIe et le XIIe siècle. Cent ans plus tard, Dante consacre sa forme et son caractère dans les 25 sonnets réguliers contenus en sa *Vita Nuova* : l'amour, les aspects éthérés de l'amour, en forment le thème. Cette note platonique reprise au XIVe siècle par Pétrarque demeurera comme la voix propre du sonnet en Italie, dans la France de la Pléiade et l'Angleterre d'Élisabeth. Pour Dante, le sonnet n'avait été qu'une forme passagère d'expression lyrique. Pétrarque lui consacre son principal effort (317 sonnets). Il fixe les types de l'agencement des rimes finales; il donne le modèle de groupes de sonnets, longs poèmes dont l'un atteint 227 strophes. Il entremêle ces groupes d'odes, de ballades, de sextines et de madrigaux. Sans disparaître tout à fait chez Sir Philip Sidney ni même chez Shakespeare (sonnets de 15 vers; quatorzain de vers à 4 accents), ces éléments de variété se firent de plus en plus rares en Angleterre. Pétrarque a laissé aussi sa marque sur le contenu des sonnets. Il est vrai que son inspiration première jaillit d'une émotion personnelle et précise. Mais chez cet Italien, nourri de lait classique, le cas particulier se fondit bientôt dans le cas général. L'image réelle de la maîtresse fit tôt place à l'idéale vision de la Beauté. L'amour ne fut plus la passion qui adore, maudit, s'extasie ou blasphème suivant l'accident; mais l'émoi policé dont on étudie les aspects mouvants suivant les saisons, les heures du jour, l'absence ou le retour, etc. Il en sortit une sorte de monographie poétique du parfait amour, une façon de code idéal. Ses imitateurs en reprirent un à un tous les articles. Pétrarque

écrivit encore à ses protecteurs des sonnets d'adulation, qui trouvèrent beaucoup d'écho; parfois enfin sa foi politique ou son piétisme remplirent ses quatorzains et là encore il fut suivi : toutes ses semences ont porté fruit.

Les siècles suivants n'apportèrent que des modifications rares et telles que Pétrarque les eût de lui-même admises. Mieux explorées, la poésie lyrique grecque et la pastorale de Moschus et de Théocrite apportèrent aux sentiments et aux images des additions appropriées. Même en passant dans d'autres langues, le sonnet subit des transformations purement superficielles, restant toujours pour l'essentiel des émotions, des idées, des images et du ton, ce que l'avait de prime abord modelé le génie de Pétrarque.

Son œuvre n'aurait sans doute pas débordé au dehors avec tant de force si elle n'avait commencé à remplir l'Italie d'admirateurs et d'imitateurs. Bien que le disciple immédiat de Pétrarque, Serafino dell' Aquila, ait été connu et pillé en France et en Angleterre, ce n'est qu'au XVI[e] siècle que l'influence de Pétrarque se répandit en un flot vainqueur. Jamais composition poétique ne conquit pareille fortune, à part l'ode de 31 syllabes si chère aux Japonais. Les sonnets de la Renaissance dépassent 300 000.

L'Italie commença. Les plus grands, comme l'Arioste et le Tasse, voulaient, en plus de leur gloire propre, triompher dans le sonnet. Les savants en écrivaient en latin. Bembo et Alamanni puis Dolce et Guarini rivalisèrent à qui serait le Pétrarque de leur temps. En apparence, rien ne changeait dans le sonnet, ni l'âme ni le corps; en fait, l'une perdait ses dernières traces de spontanéité, et l'autre se figeait en un formalisme de plus en plus rigoureux et plat. Les presses italiennes gémirent sous le poids de 121 volumes de sonnets groupés. La musique qui leur emprunta souvent des paroles est en partie responsable de cette vogue sans exemple.

Elle contribua aussi à communiquer la mode du sonnet à la France du seizième. *Le Sonnet en Italie et en France au XVI[e] siècle*, essai de bibliographie comparée, dû à M. Hugues Vaganay, Lyon, 1903, décrit plusieurs milliers de recueils, établit solidement le passage entre les deux pays.

Le premier quatorzain français a souvent été attribué à Melin de Saint-Gelais. Il semble que son ami Marot eut la priorité en 1529. Marot emprunta d'abord ses motifs à Martial, puis en vint rapidement à traduire Pétrarque. Mais il fallut la Pléiade pour donner au sonnet sa vogue et sa gloire. La *Deffense* de Joachim du Bellay n'invitait pas au pillage des seuls Grecs et Latins; des Italiens aussi. On garde dans l'oreille l'écho de son pressant appel : « Sonne-moi ces beaux sonnets... pour lesquels tu as Pétrarque et quelques Italiens. » Ronsard et ses amis s'assimilèrent d'un coup la manière pétrarchiste, idées, lieux communs, forme, images. Les aspects sensuels de l'amour n'existent plus. Un platonisme de convention contraint les moins platoniques de fait comme Desportes. De même qu'en Italie, aucune solide réalité, et la note sincère y surprend comme une note étrangère. Ronsard, du Bellay, Baïf furent les chefs d'une armée de fidèles. Plus tardive chez nous, la fièvre du sonnet y évolua plus vite : avant la fin du siècle, Desportes emploie tous les artifices de pensée et de langage qui caractérisent le bas pétrarquisme. Il en fut un des plus effrontés pillards. Quand les *Rencontres des Muses de France et d'Italie*, Lyon, 1604, jouèrent à Desportes le tour de révéler nombre de ses originaux, il ne s'en émut pas

le moins du monde et, comme le rapporte Alfred Michiels, il déclara de bonne grâce qu' « il avait pris aux Italiens plus qu'on ne disait et que, si l'auteur l'avait consulté, il lui aurait fourni de bons mémoires ». Nul plus que M. Lee ne doit regretter ces mémoires.

En Angleterre, l'invasion du sonnet eut des phases plus nettes qu'en France. D'abord, imitation directe du seul Pétrarque, bref épisode ne contenant guère que le cri de Chaucer, cri resté près d'un siècle sans écho : jusqu'à Sir Thomas Wyatt et Surrey qui, entre 1530 et 1540, acclimatèrent le quatorzain dans la langue anglaise. Bien qu'ils aient connu Melin et Marot, Alamanni et Serafino, c'est presque uniquement à Pétrarque qu'ils durent leur inspiration. Wyatt, le mieux doué comme poète, se contente le plus souvent de traduire. M. Sidney Lee donne un exemple avec texte italien à l'appui et une liste de treize rapprochements. Sans dédaigner l'imitation ittérale, Surrey en use d'ordinaire avec plus de discrétion.

Un arrêt se produisit alors dans le développement poétique anglais, intervalle précisément occupé en Italie et en France par l'intense floraison de sonnets que nous avons aperçue. Aussi, quand le goût des vers et des quatorzains revint, ce fut cette fois non plus sous l'action isolée de Pétrarque, mais sous son influence multipliée par le pétrarquisme français, lui-même chatoyant reflet du pétrarquisme italien. Les plus grands, Sidney, Watson, Spenser remontèrent à la source, au texte de Pétrarque. Mais la plupart s'en tinrent aux adaptations françaises, à du Bellay, Ronsard, Desportes à dix autres maintenant oubliés, et ne furent guère que des imitateurs d'imitations, plagiaires de plagiats, pirates littéraires.

Thomas Watson, Spenser et Sidney contribuèrent également à réimplanter le sonnet en Angleterre. Watson, qui avait commencé par traduire en latin tout Pétrarque, écrivit l'*Ekatompathia* ou *Passionate centurie of Love*, recueil de cent sonnets dont beaucoup nombrent 18 vers. Cette irrégularité mise à part, ils présentent toute la méthode et l'esprit de la mode naissante. Au contraire de ses successeurs, des moins doués surtout, Watson décline toute originalité. Traducteur et scoliaste, il se reconnait tel. Il indique lui-même ses sources : Pétrarque, Serafino, Firenzuola, Ronsard, autres Français obscurs, classiques grecs et latins. La réimpression Constable, qui nous occupe, ne contient pas son *Centurie of Love*, mais ses *Tears of Fancie*, addition notable aux éditions d'Arber. L'escarmouche du début entre Cupidon et le poète est d'une saveur anacréontique qui rappelle Ronsard. Mais Pétrarque est toujours le principal inspirateur. Watson est d'une fibre poétique inférieure à celle de Sidney ou de Spenser; mais ses lectures italiennes et françaises plus étendues, sa docilité même, le préparaient à ce rôle d'initiateur.

Sir Philip Sidney servit incomparablement plus la cause du sonnet, et grâce à ce que sa faculté poétique lui permit d'exprimer d'âme contemporaine, et grâce aux circonstances qui mirent sa vie et sa mort en pleine lumière. La marque pétrarquiste imprimée par lui aux groupes de sonnets fut dès lors indélébile. Elle est chez lui si profonde qu'il fallait, semble-t-il, tout l'entraînement romantique et romanesque du XIXe siècle littéraire pour que des révérends critiques comme Grosart aient pu dire des poèmes de Sidney (Memorial-introduction, XXXIX) : *They are all autobiographic in the*

most pathetic and truthful way. On devine, après ce qui précède, les arguments sur lesquels s'appuie par contre la théorie « non personnelle ». Bien qu'on ne puisse nier le fait premier, le projet de mariage avec Penelope Devereux, non plus que l'existence de Laure, les sonnets qui en furent la conséquence ont, plus encore que ceux de Watson, le caractère d'imitations. Le parallélisme avec le cas de Pétrarque est complet. Stella n'est autre que Laure. Les contemporains ne s'y sont pas trompés; les amis non plus qui dédiaient à la veuve de Sir Philip et dans son deuil à vif, un recueil d'élégies (*Astrophel*) où chaque pièce glorifie son mari comme le chantre de Stella. Lui-même se lève et demande à déposer. Dans son *Apologie* il soutient que le sonnet chante *la beauté immortelle*. Sidney ne traduit pas : il adapte et met son art à paraphraser. Bien peu de ses phrases, bien peu de ses images, presque aucune de ses idées ne sortent de son invention. Même le sonnet final de renoncement à l'amour, où la sentimentalité nationale pouvait voir un effort bien anglais de *self-revival*, met en œuvre une idée caractéristique de Pétrarque déjà reprise par Watson.

Il est un point sur lequel Sir Philip Sidney est plus fidèle à l'étranger que tous ses confrères anglais, le dessin des rimes. Déjà Wyatt et Surrey avaient adopté le plus simple et le plus rare des sonnets agencés par Pétrarque, celui qui se clôt par un couplet. Peu à peu le nombre des rimes passa de cinq à sept; les trois quatrains prirent des rimes alternées. Daniel déplore ce relâchement. Spenser, à peu d'exceptions près, et Shakespeare se contentèrent de suivre l'exemple de Watson. Sidney s'y refusa. Dans presque tout son *Astrophel* le double quatrain est respecté souvent avec l'ordre orthodoxe : a b b a, a b b a. Sauf dans 21 cas, il admit le couplet final, mais alors agença les vers du troisième quatrain de manière à rappeler le classique jeu des rimes.

1591, l'année d'*Astrophel et Stella*, déchaîne un véritable engouement pour le sonnet. Dès 1584, un certain Soothern avait pour sa *Pandora* indignement fourragé dans les œuvres de Ronsard. Son succès, même auprès de Puttenham, peut faire augurer l'impudent pillage qui suivit. De 1591 à 1597, les groupes de sonnets sortirent des presses comme gazettes quotidiennes. Les poètes invoquaient Sidney, adoraient Pétrarque, l'Arioste, le Tasse; mais en fait ne poussaient pas leur pèlerinage plus loin que Ronsard et Desportes. Les titres *Delia*, *Idea*, *Philis* sont tous importés de France.

Daniel, qui hérita de la royauté du sonnet, lisait les Italiens, mais uniquement les contemporains. Les soi-disant réminiscences de Pétrarque proviennent, à n'en pas douter, d'adaptations françaises, de Desportes surtout. Traducteur, il est ingénieux autant que fidèle. Le plus connu des quatrains de Daniel, l'appel au

> Care-charmer Sleep, son of the sable night,
> Brother to Death, in silent darkness born...

n'est qu'une reprise de Desportes (Hippol., 75)

> Sommeil, paisible fils de la nuit solitaire,
> O frère de la mort que tu m'es ennemi!

L'épithète *care-charmer* reproduit l'expression *chasse-soin* qu'appliquaient au sommeil les sonnettistes du temps. Sa Délia, bien entendu, est l'ombre

de Stella, elle-même ombre de Marie, elle-même ombre de Laure : de réalité humaine, point. Les sonnets de Daniel, loués par Spenser, furent populaires à l'extrême. Son influence est sensible sur la *Diana* de Henry Constable (contenue dans cette édition), œuvre moins habile mais plus sonore, et plus grave que celle de Daniel. Shakespeare l'a lu et mis à contribution. Il a été de même frappé de la plénitude de maints vers de Barnes, et l'on doute peu que Barnes ne soit le poète rival, qui fournit le motif de plusieurs sonnets.

Omettons les heureuses interprétations de Fletcher, qui souvent rehausse ses emprunts, pour nous arrêter sur Thomas Lodge, d'ordinaire moins accessible. Mieux doué que la plupart, il a levé sur l'étranger plus de contributions que la plupart. Il reconnait sa dette dans *Margarine*, mais la cache dans *Philis* et cherche à mystifier son lecteur. Il travaillait, les *Amours* de Ronsard ouverts sur sa table. Il réussit à abuser le savant XIX[e] siècle (cp. Minto); mais non ses contemporains comme en témoigne *Tarlton's News of Purgatory* (1590). Après Ronsard, Desportes, Dolce, Pascale, Martelli sont ses hommes.

Bien qu'ils ne parurent qu'en 1595, après ceux de Drayton, les sonnets de Spenser se placent, à mon sens, ici, car ils furent composés au moins trois ans auparavant. Ses tout premiers essais avaient été des adaptations de Pétrarque et de du Bellay. A quarante ans, après sa *Faerie Queen*, il revient à ses premières amours. Jeune de cœur, il courtisait celle qui devint sa femme. Malgré cela, l'inspiration directe est rare. Tel était le poids des chaines conventionnelles que Spenser lui-même ne pouvait les secouer. Il reprit idées, sentiments, métaphores de Pétrarque, les images et le ton de Ronsard, de Pontoux, de Desportes et de Tyard. Il anime tout cela de sa vie et de sa musique intime. Mieux qu'aucun autre, il chante la juste et pleine note idéaliste; il dépasse le chant de Sidney en souple richesse. Tous deux furent grands poètes dans le sonnet. Il n'en reste pas moins qu'ils n'oublièrent jamais tout à fait qu'ils jouaient d'un instrument étranger, où l'on faisait surtout de la transposition.

En 1594 se dresse la vigoureuse stature de Drayton. Empirant toujours, le pétrarquisme relâche encore sa faible prise sur la réalité. Il commence par désavouer toute passion. Il a bien mis en avant une maîtresse, la muse inspiratrice de rigueur. Mais il l'oublie au détour de chaque strophe. Il fait au public toutes sortes d'aveux. Son titre *Idea*, renouvelé de l'*Idée* de Claude de Pontoux, affirme une fois de plus l'idéalité de toute cette littérature. Chez Drayton, talent fort pourtant, la fatigue se trahit. La ferveur première est tombée qui voilait l'artifice et le faux. Sentant qu'il se noie en fadeur, il va plus outre : il s'échappe en secouant des grelots de bouffon satirique, glas ordinaire des genres mourants.

Les autres, Wm. Percy, Bartholomew, Griffin, Richard Linche, Wm. Smith et Robert Tofte, sont de ces barbouilleurs précieux par leur nombre même qui marque l'étiage du courant, sa direction, sa vitesse et son impureté. Par leurs gaucheries, ils achèvent de démontrer ce qu'avait trahi l'art de talents plus complexes. Les *Coelia*, *Zepheria*, *Diella*, *Chloris*, etc., ne font guère en leur rugueuse pauvreté qu'attester, comme une cavale maigre, l'ossature caractéristique du sonnet élisabéthain.

Il mourut soudain sous les incisives de la parodie. Au nombre de ceux qui lui donnèrent le coup de dent mortel sont Gabriel Harvey, l'ami de Spenser, Sir John Davies, l'avocat poète, et plus tard Ben Jonson qui dans son *Volpone* (III, 2) ne parlait plus que sur une tombe close et scellée.

En résumé, l'histoire du sonnet au XVIe siècle montre que ses multiples manifestations se ramènent à un nombre limité de types fixes. Le langage varie, mais l'esprit ne s'éloigne pas du caractère imprimé une fois pour toutes par Pétrarque. Les plus grands subirent l'entrainement de cette vogue passionnée, Spenser et leur roi à tous Shakespeare. Les plus grands y résistèrent aussi le mieux en ce sens qu'en dépit de tous les éléments plus ou moins consciemment empruntés, ils tirèrent de l'instrument banal, le sonnet, des notes personnelles. Elles sont encore nombreuses, toujours puissantes et belles, surtout dans Shakespeare. Sans le vouloir, à cause du rôle utile qu'il s'est donné, M. Lee les fait un peu trop oublier. Le temps est proche où il sera bon de revenir sur ce qu'il subsiste de national et de personnel chez Shakespeare et les plus grands de ses rivaux en sonnets.

Le résultat de réimpressions comme celle qui nous occupe et des autres études de M. Sidney Lee est de permettre d'entreprendre ce travail dans des conditions infiniment supérieures. Et il sera le premier à s'en réjouir. Car les mots de thèse et de système lui font tort. Ils sont venus sous la plume, au début, pour opposer nettement l'idée neuve à l'opinion antérieure généralement favorable à la théorie personnelle, héroïque, individualiste, romantique et romanesque des sonnets. M. Lee sait qu'on se contraint et qu'on s'étrique en s'opposant. Aussi pose-t-il les résultats de ses recherches sans tirer de trait, sans mettre de point final. Il invite à des recherches plus poussées. Le travail de rapprochement de textes anglais, français et italiens, il faudrait le reprendre et le poursuivre en France et en Italie. Avis à M. Dejob et à la Société des Études italiennes.

Supposons les investigations terminées. Elles seront très instructives. Elles préciseront la filiation des idées et des images dans trois pays, à travers trois langues. Elles permettront d'étudier, dans des conditions rares d'unité de temps et de diversité de langages et de lieux, l'évolution internationale d'un genre.

Est-il à redouter que les poètes que l'on révère en soient diminués? — Il n'y a rien à craindre pour les vrais : même dans les courants les plus fougeux d'imitation, il savent conserver leur nature de *makers*. La Fontaine n'avait-il pas souvent trois, quatre fables derrière lui?

Sinon l'élément purement autobiographique, dont la part semble être irrémédiablement réduite, il restera à dégager l'élément d'art individuel, à le restituer dans son intégrité en l'isolant d'une manière définitive de l'imitation voulue et de l'involontaire collaboration ambiante qui est de tous les temps et de tous les genres littéraires. Serrer de plus près ce qui est proprement shakespearien, spensérien, sidneyen dans les sonnets de Sidney, de Spenser, de Shakespeare, tel sera le solide profit dernier que les amis des lettres anglaises et les passionnés de la Renaissance devront aux textes, aux travaux et aux idées de M. Sidney Lee.

CHARLES-MARIE GARNIER.

ROMANTISME

The Works of Charles Lamb, *edited by William Macdonald,* in 12 vols, London, Dent and Co. — Le volume II, paru en 1903, contient un mémoire sur Lamb (pp. XCII). — La partie biographique, écrite avec vivacité (une vivacité parfois bien près de la manière) et qui, par ses alternatifs bonds en avant et retours sur elle-même, exige du lecteur un effort d'attention pour saisir la simultanéité des événements dispersés, dit surtout les tristesses de la vie de dévouement, d'abnégation, de Lamb et ses épreuves répétées subies dans la résignation. Mais, si elle touche les intervalles de jouissance de ses amitiés littéraires, de ses réunions des mercredis, elle reste muette sur les veillées charmées par les chers in-folios, sur les heures souriantes de la douce collaboration du frère et de la sœur, sur leurs petites joies profondes partagées, parties de cartes dans la chaleur du foyer, conciliabules mi-sérieux, mi-plaisants, sur la question de savoir comment l'on égaiera le mur nu de cette salle de travail, où placer ces estampes, si l'on achètera ce livre convoité, etc., où paraît la simplicité et la pureté de ces cœurs éternellement jeunes, soirées au théâtre, promenades champêtres, toutes éclaircies sur le fond sombre du drame de leur existence, sensibles récompenses pour Charles de son sacrifice allègrement accepté. On voit aussi trop uniquement les nobles et beaux aspects de Lamb, tandis que ne sont pas indiquées les faiblesses et les contradictions de son caractère. Cette présentation le fige trop, lui, l'homme des humeurs folles et des découragements mélancoliques, dans une attitude inaltérable de sagesse et de décision. Sa figure est moins simple. Peindre une individualité aussi déroutante, aussi fuyante même, exigerait, la remarque en a été faite, la patience inlassable d'un artiste chinois, ajoutant trait sur trait, jusqu'à ce que le personnage se dressât dans sa riche complexité! Mieux encore répondrait la manière antithétique appliquée si sagement par lui-même au croquis de son frère John. Il faudrait.... mais tout cela est facile à dire! Et si une étude sur Lamb est une entreprise tentante, l'exécution par contre en est semée de déboires. L'auteur de ces lignes en a fait la récente expérience. Il doit savoir gré à M. M. de ses observations très fines sur la pensée toujours fraîche de Lamb, jamais surpris à prononcer un jugement qui ne jaillisse au choc de l'objet rencontré, quelque contradiction qui en résulte avec ses jugements antérieurs. Il doit savoir gré à M. M. de sa remarque très juste que, dans sa correspondance variée de 1797 à 1807, Lamb, qui s'applique à multiplier les points de contact avec ses amis divers, développe, dans la gymnastique spirituelle que ce soin lui impose, cette personnalité diverse que sera Elia, et, en jouant, et sans crainte par conséquent, risque tous les hardis caprices de sa pensée et de son humour, fait ainsi, sans s'en douter, son apprentissage et constitue son fonds d'homme de lettres près d'une génération avant de l'exploiter, avant de commencer sa grande carrière. Mais ici encore on ne peut suivre M. M. jusqu'au bout. Pourquoi faut-il qu'il écarte d'un geste dédaigneux les lectures élisabéthaines de Lamb? N'a-t-il pu enrichir sa rare idiosyncrasie dans sa « conversation avec les morts dans leurs livres » en même temps que dans son commerce avec les vivants,

ses amis? Peut-on aussi admettre que la grande chose, et qui prime tout, chez Lamb, soit son intelligence? Eh quoi! tous se sont trompés, puisque tous se sont imaginés subir avant tout le charme de son humour unique. Et si notre plaisir, à nous autres lecteurs, est le plaisir communicatif de l'auteur, la jouissance de Lamb est donc le triomphe de son intelligence et non la griserie de son humour? M. M. céderait-il à la tentation d'être nouveau, paradoxal?

Nous lui reprochions tout à l'heure de n'avoir pas montré les faiblesses de Lamb. Le pouvait-il avec cette volonté de trouver Lamb impeccable? On sait par exemple qu'il eut de regrettables habitudes d'intempérance. Lui-même en a fait maintes fois l'aveu repentant. Il n'était donc pas possible de voiler cette imperfection. M. M. insiste sur le peu qu'il fallait à cette tête légère pour la brouiller des vapeurs de l'ivresse. Ne s'aperçoit-il pas qu'ainsi il plaide les circonstances atténuantes? Pourquoi alors ce peu charitable emportement contre ceux qui ont déploré ou faiblement excusé cette erreur d'une nature par tant d'autres côtés si belle? « Ce sont tous des sots »! — De nouveau, si Lamb se complut un moment dans la société de personnages peu recommandables (il s'en excuse lui-même sur ce qu'il croyait trouver en eux « quelque chose de noble », l'insouciance par exemple de Fenwick, l'emprunteur Bigod de l'essai. Nous y avons gagné cet admirable morceau et n'avons donc rien à déplorer), M. M., après avoir déclaré que si Lamb n'eut pas de répugnance pour ces indignes compagnons, c'est qu'il avait dans son composé une dose d'humanité moins parcimonieusement mesurée que le commun des mortels, nous traite, vous et moi, qui, d'aventure, évitons les fréquentations mauvaises, de snobs, de collets-montés, de pires noms encore. Et ainsi il faut que Lamb ait raison envers et contre tous. Parfois cet acharnement d'avocat à défendre un client aboutit à des maladresses. M. M. ne trouve pas dans l'œuvre de Lamb cette sorte de perspective que met dans les écrits la pensée abstraite. Lamb ne s'arrête pas à se demander où va la vie, ce qu'elle signifie, etc. Convention, banalités prétentieuses, formules toutes faites, le plus souvent, que cette prétendue élévation de pensée, s'écrie M. M. Mais est-ce grandir Lamb que de le mettre en parallèle avec des auteurs capables d'avoir recours à des artifices d'une improbité aussi criante? Surtout lorsqu'avait été donnée l'excellente raison de l'abstention de Lamb, nullement retenu par son indubitable probité d'écrivain, mais bien par l'horreur de l'inconnu, du vide vertigineux, on sait de reste pour quelles raisons. On croirait, à lire ce qui précède, que M. M. est un de ces dévots de Lamb pour qui tout ce qui vient de leur dieu est également sublime. Nullement. M. M., sait très bien que ce qu'il y a de meilleur de Lamb, ce sont ses lettres et ses essais. Il a sur les œuvres du début des appréciations très dignes de retenir l'attention. On a souvent observé que Lamb était le plus foncièrement romantique des représentants du romantisme renaissant. M. M. donne à ce jugement une expression curieuse. Rosamund Gray, cette œuvre mystérieuse, s'expliquerait facilement, dit-il, si Lamb avait su l'allemand et lu les élucubrations romantiques de ses germaniques contemporains. C'est aussi dans les Volkslieder allemands qu'on trouverait l'analogue de la note plaintive des sonnets amoureux et cette même « sujétion du cœur entier ». Non anglaise

également est l'inspiration de ses poèmes de piété filiale et familiale. (Les Anglais, paraît-il, — ici nous laissons à M. M. la responsabilité de sa généralisation, — ne se soucient guère de leurs père et mère et haïssent généralement leurs frères et sœurs, leur langue d'ailleurs ne prêtant pas à l'expression de l'affection). M. M. rend justice à l'infinie variété de Lamb. « D'un essai à l'autre, déclare-t-il, il y a un grand pas, souvent comme du livre d'un auteur à celui d'un autre, la seule chose qui soit toujours la même étant l'inestimable présence ». Et, arrêtons-nous sur ce jugement, très vrai sous sa forme épigrammatique : « Il y a plus dans C. Lamb que dans Élia ».

J. DEROCQUIGNY.

Sidelights on Charles Lamb, by Bertram Dobell, London, published by the Author, 1903, pp. XXI-371.

Dans cet amas de documents où trouve place tout ce qui, certain où conjectural, vieux ou neuf, a ou semble avoir quelque lointain rapport à Lamb, ne sont guère intéressants que les produits des fouilles opérées par M. D. dans la collection du *London Magazine*, une vingtaine de pages où il croit reconnaître la main d'Elia. C'est d'abord un article sur les poèmes de Barton, paru dans le même numéro que les *Souvenirs de South Sea House*. C'est bien ainsi, dit M. D., que Lamb aurait parlé de son ami le poète quaker, et tout un début sur la pureté des quakeresses est bien d'accord avec le sentiment de Lamb pour elles. Ce qui importe, objecterions-nous, ce n'est pas la constatation de la pureté de ces femmes — chacun pouvait la faire — mais la qualité du sentiment et son expression. Or, écoutez d'abord Lamb sur ce sujet dans la conclusion de son *Assemblée de Quakers* : chaque quakeresse est un lis, dit-il; puis, pour peindre leurs troupes au retour d'une de leurs conférences, il évoque une radieuse vision de purs esprits vue par le mystique Bunyan. Tout autre est l'inspiration du morceau que M. D. voudrait identifier. Pour son auteur une jolie quakeresse est une Vénus en cabas (*a Venus in a poke-bonnet*)! Il suggère à Barton le portrait poétique d'une jeune et aimable amie chez qui les traits caractéristiques de la secte soient intimement unis aux *séductions de la femme charmante*! Se peut-il contraste plus accusé avec l'attitude de Lamb vis-à-vis des quakeresses en particulier et de la femme en général? Est-ce encore Lamb qui eût écrit d'un cœur qu'il était *féru* (*smitten*) d'impressions indélébiles? Est-ce lui, l'amateur de lettres, qui eût constaté que Barton, on le voyait bien, n'était pas un écrivain de profession? Et puis, il n'aurait pas cité précisément le poème, *La plainte d'une mère*, qu'il critique, cinq ans plus tard, dans deux lettres successives. Dans ce poème, Barton, pour consoler une mère, lui fait entendre que son enfant eût pu s'écarter des « sentiers de lumière ». Cette théorie, écrit Lamb (Letters to Barton, July 2, August 10, 1825), est inconciliable avec l'omniscience divine. En outre, ajoute-t-il plaisamment, la supposition n'est pas un grand compliment pour l'enfant. Le mensonge, ou, à tout le moins, l'incertitude de cette consolation, eût froissé sa sincérité native aussi bien en 1820 qu'en 1825, et il se serait abstenu de recommander ce

qui le choquait. A côté de ces témoignages internes, et plus décisif encore, il y en a un tout externe, contre l'attribution à Lamb de cet article. Il est du mois d'août 1820. Or la première lettre de Lamb à Barton, tenue généralement et à bon droit pour immédiatement consécutive à la première rencontre des deux amis, est datée de septembre 1822. En 1820 Barton était donc un étranger pour Lamb. Dès cet examen, et lorsque, de plus, on a vu antérieurement M. D. tenté d'attribuer à Lamb un essai d'Horace Smith où le meilleur est fait de réminiscences d'Elia perdues au milieu de lieux communs renouvelés de Sir Thomas Browne, on commence à douter du don d'identification de M. Dobell. — Ainsi ébranlé, on refuse de le suivre quand il veut imposer à Lamb la paternité de vers sur l'*Excursion* de Wordsworth (sept. 1822). L'auteur de ces vers (et l'on sait l'amour de Lamb pour ses in-folios, « brassées énormes ») s'élève contre les in-4° ! Tandis que Lamb raille Barton (Letter to Barton, Aug. 24, 1827) de ses « hors de combat » et des ses « au désespoir » (au désopoirs, au deserpoy, s'amuse-t-il à écrire successivement), nous trouvons ici un vers entier de français : « un pauvre diable tel que moi ». — Pour le troisième morceau que M. Dobell veut identifier, les *Confessions de H. F. V. H. Delamore*, d'une inspiration semblable, selon lui, aux *Réflexions au pilori*, il n'aurait d'intérêt que s'il fait allusion, comme M. Lucas, paraît-il, nous le dira un jour, à une aventure personnelle de Lamb. Lamb aurait été mis aux ceps pour ivresse le jour du sabbat! Attendons cette grave révélation. — Les bribes de critique sous la rubrique *Mélange* (*Miscellany*) peuvent être de Lamb; c'est sa critique verbale si sensée, son goût d'humoriste pour les curiosités de la littérature, sa pénétration des caractères de Shakespeare. Ces quelques pages méritent considération. — Les *Déboires d'une ânesse* (*The Sorrows of an Ass*) sont, selon nous, trop pauvres en bonheurs d'expression; la note sentimentale y est trop appuyée, les jeux de mots y sont trop faciles (quoique cela, il faut le reconnaître, ne soit pas une objection bien valable). — *Un conseil aux joueurs de whist* (*A Hint to Whist Players*) n'est manifestement qu'une imitation de Lamb. Pour marquer son morceau de traits lambesques, l'auteur emprunte à Lamb des détails tout extérieurs, son Hyson (le thé mentionné dans *Vieux Chine*), la personnalité de Mrs. Battle, etc. — Nous en dirons autant de la *Supplique d'un revenant* (*an Appeal from the Shades*). Même artifice. Des motifs lambesques sont introduits à dessein; par exemple, les vieux visages familiers, la sorcière d'Endor, une allusion au vieux Dorrell et le badinage renouvelé de *Correspondants éloignés* : « Les temps passés et imparfaits de la vie constituent l'existence présente des ombres ». Lamb ne se répète pas ainsi. L'imitation, il faut le reconnaître, est parfois assez heureuse : l'ingéniosité de ceci, par exemple : « *fleshless wanderer more naked than the naked* ». Seulement la veine ingénieuse est peut-être trop poursuivie quand l'auteur ajoute : « *Can the houseless have a claim above the worldless?* » Pourtant, en faveur de l'identification de ce morceau, M. D. a trouvé un argument décisif. C'est une allusion d'une lettre à Rickman. Lamb y dit : « Ci-inclus une merveille, une lettre d'un revenant (*a letter from the Shades*). Nous avions toujours interprété ce passage comme annonçant à Rickman l'envoi de la lettre d'un solliciteur, quelque vieille connaissance

soudainement reparue, quelque épave sans doute qui demandait à remonter à la surface, quelque pendant de cette « goule », de ce « mangeur d'hommes » d'une autre lettre à Rickman, que Lamb recommandait aux bons offices de l'influent secrétaire de la Chambre des communes. Et ce qui suivait s'appliquait parfaitement à ce cas. « Un mort veut revenir et s'enrôler *inter vivos*. C'est un aimable revenant, ajoutait Lamb, et, en ce siècle de galvanisme, la chose n'est pas impossible » (ou « on peut tenter l'aventure », car « *it may have a chance* » prête à ces deux interprétations). Lamb ne se dissimule pas les difficultés du sauvetage; on peut cependant l'essayer. M. D. voit là « un exposé suffisamment exact » de la *Supplique*. Mais le revenant de l'essai ne demande nullement cette impossibilité, le retour à la vie. Et à quoi se rapporte alors la phrase : *In this galvanic age it may have a chance*? Même en badinant Lamb ne parle pas ainsi en l'air et pour ne rien dire. D'ailleurs la *Supplique* paraît en 1825 et la prétendue allusion est de 1803! — En résumé M. D. s'est mis en quête avec le désir de retrouver du Lamb, et son désir, qu'il laisse paraître à chaque instant, semble avoir obscurci en lui la faculté critique.

J. Derocquigny.

John Louis Haney. — *The German Influence on Samuel Taylor Coleridge*, in-8, 44 p., Philadelphia, 1902.

Le même, *A Bibliography of Samuel Taylor Coleridge*, in-4, XV-144 p., 4 et 10 doll. Philadelphia, *Printed for private circulation*, 1903.

Le même, *Early Reviews of English Poets*. Philadelphia, *The Egerton Press*, 1904, in-4, LIX-227 p., 2 doll.

Ces trois ouvrages du même auteur constituent une contribution très importante à l'histoire du romantisme anglais, et venant notamment après les études approfondies de H. A. Beers, *A History of English Romanticism in the XVIIIth Century*, 1899, et *A History of Romanticism in the XIXth Century*, 1902, montrent avec quelle ardeur cette période a été étudiée en Amérique dans ces dernières années.

I. — Le premier de ces ouvrages ne nous est donné que comme le résumé d'une thèse de doctorat en philosophie présentée à l'Université de Pensylvanie. C'est probablement à ce fait qu'on doit attribuer son caractère un peu sommaire. Conservant une documentation très importante qui aurait suffi à un ouvrage bien plus étendu, M. H. a trop sacrifié le développement de sa pensée sur des points importants.

Qu'est-ce que Coleridge, qui a parlé de l'Allemagne toute sa vie, qui passe pour un des principaux interprètes de la pensée allemande auprès de l'Angleterre, a dû en réalité à l'Allemagne? M. H. connaît très bien la partie littéraire du sujet, il a réuni toutes les indications relatives au séjour de Coleridge en Allemagne, à ses imitations, traductions et même plagiats de la littérature allemande, mais il a presque complètement négligé la question philosophique. Est-il possible cependant de séparer complètement Coleridge philosophe, ou plutôt penseur, de Coleridge poète et critique?

Quelle a été par exemple cette influence de Schelling si souvent signalée

et qu'on retrouve même dans des œuvres semi-littéraires comme l'interprétation du *Prométhée* d'Eschyle de 1825, ou l'influence religieuse de Kant sur les *Secours à la Réflexion* de la même époque. Ces questions auraient dû rentrer dans le cadre de l'étude de M. H.

Cette lacune est d'autant plus regrettable qu'elle en a produit d'autres, car M. H. a un peu trop négligé également les auteurs allemands à tendance philosophique comme Herder et Schlegel, que Coleridge a connus. La question de l'influence des leçons de Schlegel sur les conférences de Coleridge en 1811-12, puis en 1818 est plutôt exposée que résolue (pp. 34-35). M. H. a bien raison de dire qu'il ne faut pas toujours conclure d'une similitude de pensée entre deux esprits à une influence ou une imitation, mais quand on rencontre une identité de pensée sur des points de détail telle que celle qu'on peut remarquer entre la critique de Coleridge et celle de Schlegel, on peut être plus affirmatif (voir par exemple Schlegel, Lecture XII, p. 144-147, éd. Kürschner, et Coleridge, *Lectures*, éd. Ashe, p. 121, 129, 142).

Enfin M. H. n'a pas non plus distingué très exactement les *périodes* de l'influence allemande sur Coleridge. Il semble qu'on pourrait les marquer ainsi : influence, littéraire surtout de 1796 à 1802 environ, influence philosophique de 1802 à 1806, puis dégoût de la philosophie et diminution de l'influence allemande en général de 1816 à sa mort. Il y a sur ce sujet toute une série de documents très intéressants que M. H. n'a pas utilisés quoiqu'il les connaisse bien, ce sont les notes manuscrites aux livres allemands de la bibliothèque de Coleridge dont une partie au moins est conservée au British Museum et par conséquent accessible au public. C'est dans ces notes qu'on aurait pu trouver Coleridge dégoûté de Herder, de Steffens, de Heinroth, de Novalis, de Schubert, même à la fin de son maître Kant, ou du moins de l'esprit étroit du kantisme qu'il trouve dans l'*Histoire de la philosophie* de Tennemann [1].

Ces notes souvent exaspérées, griffonnées en marge de ses livres, prouvent quelque chose que M. H. a pressenti, du reste, mais n'a peut-être pas suffisamment indiqué. Si l'influence allemande sur Coleridge n'a pas été profonde, c'est que Coleridge lui-même n'a pas profondément pénétré l'Allemagne, dont il appréciait surtout les écrivains de second ordre. Il revient toujours aux frères Stolberg, à la « Luise » de Voss, il refuse toute sa vie d'apprécier Gœthe, il traduit le *Wallenstein* de Schiller sans l'admirer, pensant sans doute à part lui que c'est là du bien mauvais Shakespeare !

En résumé Coleridge alla en Allemagne pour étudier une littérature qui commençait à être à la mode dans son pays, comme M. H. lui-même l'a si bien montré [2], mais il n'y vit jamais qu'une littérature à la mode, il n'en comprit pas le sens national et la profondeur. En Allemagne il trouva une philosophie qui l'enthousiasma tant qu'il ne la connut que vaguement, qui le rebuta quand il essaya de pénétrer dans les difficultés techniques de Kant et de Hegel, quand il se heurta aux extravagances romantiques des

1. Une partie importante de ces notes a été publiée par Miss Helen Zimmern dans le *Blackwood's Magazine*, janv. 1882, p. 107 et suiv. Nous en publierons prochainement d'autres dans la *Revue germanique*.

2. *V. German Literature in England before 1790* dans *Americana germanica*, vol. IV, n° 2.

Steffens et des Schubert. Vers la fin de sa vie, il abandonna tout pour revenir à un anglicanisme vaguement teinté de rationalisme. On peut juger par là si même l'influence philosophique avait été bien profonde.

Sur l'influence littéraire, il n'y a rien à ajouter à ce que dit M. H., qui a dépouillé avec une admirable conscience toute la littérature du sujet. Il en reste quelques imitations heureuses, la traduction de *Wallenstein*, très poétique, quoique souvent inexacte et toujours plus grandiloquente que l'original. Enfin il reste l'influence de Coleridge sur Carlyle, car il n'est pas douteux que ce ne soit inspiré du désir de connaitre la littérature dont Coleridge avait tant parlé que Carlyle ait commencé ses études allemandes, si importantes pour l'histoire de son esprit.

Mais si Carlyle se germanisa profondément, Coleridge resta toujours un véritable Anglais de son temps, hostile au fond à toute idée étrangère.

On voit dans ses lettres dès son arrivée en Allemagne qu'il n'appréciera pas les Allemands, « cette race peu aimable » dit-il. En partant il affirme qu'il n'a pas trouvé en effet quelqu'un à aimer et qu'il a souffert tout le temps de la nostalgie. Il ne sut jamais bien la langue, qu'il parlait avec un accent exécrable, dit-il lui-même, et quand il y revint pour quelques semaines en 1828, avec Wordsworth, il ne pouvait plus se faire comprendre dans leur langue des beaux esprits accourus sur son passage à Bonn. Finalement on peut dire qu'il resta impénétrable à l'esprit allemand et que l'influence allemande ne fut chez lui que superficielle. C'est à peu près la conclusion de M. H. Coleridge y gagne d'ailleurs en originalité ce qu'il perd en érudition, mais la prétention à un savoir encyclopédique fut une des maladies de l'esprit romantique. Si Coleridge a emprunté quelque chose à l'Allemagne c'est peut-être le ton « génial » de ses conversations brillantes, où ses familiers voyaient des oracles. Mais Crabb Robinson lui-même, quoiqu'il vécût sous le charme, ne se laissait pas tromper plus qu'aujourd'hui M. Haney.

II. — Il n'y a que des éloges à donner à la *Bibliographie de Coleridge* publiée par M. H. Ce volume de luxe deviendra indispensable à tous ceux qui voudront étudier de près Coleridge, et représente un progrès considérable sur la Bibliographie publiée en 1900 par le colonel Prideaux sur des matériaux recueillis en partie par R. H. Shepherd. Celle-ci contient, outre la description des éditions, la liste des ouvrages et des articles relatifs à Coleridge, des ouvrages qui renferment des lettres de lui et enfin, chose très importante et qui est donnée ici pour la première fois, une liste, aussi complète qu'il a été possible de la faire, des livres contenant ces notes manuscrites dont nous parlons ailleurs. M. H. en indique indique environ 350 dont le British Museum ne possède qu'une soixantaine. On peut se faire par là une idée de la conscience avec laquelle il a fait cette recherche. Ce sera un guide indispensable pour l'étude d'un Coleridge encore en grande partie inédit.

Parmi quelques erreurs ou omissions de détail nous n'en voyons qu'une qui vaille la peine d'être signalée. M. H. n'a pas cité dans la liste des ouvrages contenant des critiques de Coleridge le *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse* par Amédée Pichot (Paris, 1825) qui contient au tome II, p. 395-421, une étude assez curieuse sur Coleridge, dédiée à Lamartine. Mais l'ouvrage est assez oublié, quoique important pour l'his-

toire du romantisme français, pour qu'on s'explique qu'il soit resté inconnu même au chercheur qu'est M. Haney [1].

Le livre est imprimé avec le plus grand soin et contient une belle reproduction du portrait de Coleridge par le peintre américain Washington Allston.

III. — Le dernier ouvrage de M. H. intéressera tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la poésie anglaise. On sait combien il est difficile de se procurer, en dehors de l'Angleterre, les revues critiques contemporaines dont l'étude est cependant indispensable pour se faire une idée de l'état d'espoir du public, et de l'accueil qu'a reçu le romantisme en Angleterre. M. H. a eu l'idée de réimprimer une trentaine d'articles relatifs aux premières publications des plus grands poètes anglais depuis Gray jusqu'à Robert Browning, avec une préface et des notes très utiles.

Rien de plus instructif, de plus amusant et en même temps de plus triste que ces jugements contemporains. On trouvera là le premier article, protecteur et encourageant qui parut sur Robert Burns, l'article sur les *Hours of Idleness* qui exaspéra Byron pour son plus grand bien et lui fit écrire les *English Bards and Scotch Reviewers*, enfin les deux articles dont on a pu dire avec quelque vraisemblance qu'ils avaient tué John Keats. Ce qu'il y a de plus remarquable peut-être dans cette collection, c'est l'unanimité dans l'animosité contre la poésie, et la poésie des plus grands poètes et des plus différents qui aient jamais paru à la même époque. Toutes les œuvres qui sont attaquées là ont survécu, c'est vrai, mais les poètes ont souffert, et on pourrait croire au premier abord que toute cette critique est purement négative et n'était inspirée que par des motifs personnels. Cependant M. H. fait remarquer avec raison qu'il faut y regarder de plus près et que la critique d'un Jeffrey même n'a pas perdu toute valeur. Il existait à cette époque deux familles d'esprits qui ne pouvaient se comprendre, ceux qui se rattachaient à la tradition classique et les romantiques. Mais si les premiers ne pouvaient goûter la beauté de la poésie romantique ils en percevaient très bien les extravagances et les défauts et les poètes romantiques auraient souvent eu à gagner à tenir compte de cette critique terre à terre.

Mais il n'en est pas moins vrai que dans l'ensemble toute cette critique est d'une férocité et souvent d'une hypocrisie révoltante. Les romantiques anglais n'avaient pas comme ceux de France, des Revues et des Journaux pour s'y défendre. C'est le *London Magazine*, qui passait pour le représentant de la prétendue *Cockney School* qui publia un des plus cruels articles que M. H. ait réimprimés, sur les *Cenci* de Shelley. Il n'est pas sûr, s'il eût été en Angleterre, qu'on n'aurait pas réussi à le faire enfermer comme fou pour des vers qu'on admirerait dans Shakespeare. (V. notamment l'article p. 120-121.)

Ces habitudes de la critique se maintinrent longtemps après que la poésie romantique eut commencé d'être appréciée dans le public. La mort de Keats, ne les désarma pas, et l'article consacré à l'*Adonaïs* de Shelley contient des railleries aussi cruelles que celles adressées à Keats lui-même. Quant à Coleridge on sait qu'il a gémi toute sa vie sur l'injustice de ses

1. Voir cependant sur cet ouvrage la note de M. Maigron, *Le roman historique à l'époque romantique*, Paris, 1898, p. 114-115.

critiques. Il est certain qu'il y entrait beaucoup d'animosité politique. Il y avait aussi de petites trahisons, comme l'article du vertueux Southey, auquel M. H. rend heureusement justice, sur les *Lyrical Ballads* de ses amis absents Wordsworth et Coleridge. (V. l'article p. 20-23 et la note p. 202.)

Tout cela dura tant que les Revues furent peu nombreuses et toutes dirigées à peu près dans le même esprit conservateur et religieux, c'est-à-dire à peu près jusque vers 1840, après les premières publications de Tennyson et de Robert Browning. Comment même cela peut-il durer si longtemps? Ceci nous amène à parler de l'excellente Préface ou M. H. a fait l'histoire des principales Revues critiques anglaises depuis le XVIII[e] siècle jusqu'à nos jours, comblant ainsi, provisoirement du moins, une lacune qu'ont rencontrée tous ceux qui s'occupent de l'histoire de cette période. Le « salutaire principe de l'anonymat » pour les articles critiques, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours dans quelques Revues, mais qui commence à être ébranlé même dans les plus anciennes comme la *Quarterly Review* (depuis 1902, date du premier article signé dans ce périodique) fut, à n'en pas douter, le vice originel de la critique anglaise. Assurément, de nos jours, toutes les opinions étant représentées, les garanties sont plus grandes, mais le « salutaire principe » permet encore de jouer au public d'excellents tours comme celui que M. H. a rapporté (p. LIV de l'Introduction), l'unanimité de la critique se ramenant au fait que le même critique écrit le même article anonyme dans trois des principales revues! Il ne parait pas moins certain aussi que c'est au principe contraire que la critique française doit la supériorité que M. H. veut bien lui reconnaître. Les grands critiques anglais sont les Matthew Arnold, et les Walter Pater qui ont renoncé au principe de l'anonymat surtout peut-être parce qu'ils ont voulu faire œuvre d'écrivains en même temps que de critiques. Toute cette critique anglaise réimprimée par M. H. frappe autant, en effet, par la vulgarité et la prétention que par le défaut de compréhension. Elle n'en constitue pas moins, nous le répétons, un document de premier ordre que M. H. a bien fait de rendre accessible. Il y aurait peu de chose à y corriger pour faire de son livre le modèle d'une publication de ce genre. Nous n'avons pas compris le principe de classification de la Bibliographie donnée (p. LVI-LIX) et il aurait peut-être fallu donner la date, et le nom de l'auteur, quand il est connu, avec le corps de l'article réimprimé, au lieu de le reléguer dans les notes à la fin du volume. Il était aussi inutile, semble-t-il, de reproduire des fautes d'impression ou des particularités d'orthographe sans intérêt. Le livre n'en est pas moins excellent et indispensable à consulter pour l'histoire du romantisme anglais et de la presse littéraire anglaise en général.

JOSEPH AYNARD.

Le propriétaire-gérant : FÉLIX ALCAN.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

MICHELET ET L'ALLEMAGNE[1]

De tous les grands écrivains que la France a produits au XIX[e] siècle, Michelet est peut-être celui qui est le plus foncièrement français. Et pourtant il est aussi celui qui a cherché, avec la plus intelligente sympathie, à connaître et à comprendre le génie des nations étrangères. Il était à cet égard le vrai fils du XVIII[e] siècle, et il associait au patriotisme le plus ardent un amour non moins ardent de l'humanité. Il ne se contentait pas de s'écrier avec Schiller : « *Seid umschlungen, Millionen* »; il se sentait envers chaque peuple une dette spéciale, par reconnaissance pour ce que chacun d'eux lui avait apporté de connaissances, d'idées, d'inspirations, d'émotions nouvelles.

C'est à l'Italie qu'il devait le plus. Elle avait été vraiment pour lui une initiatrice. « Je suis né, a-t-il écrit, de Virgile et de Vico. » Mais après l'Italie, c'est l'Allemagne qui eut sur lui l'action la plus profonde et qu'il aima le plus, car envers l'Angleterre, non seulement il n'éprouva jamais aucune vraie sympathie, mais il ne fut même jamais juste. Dans des notes écrites à diverses époques, il se demandait comment il pourrait rendre à chacune des nations européennes ce qu'il avait reçu d'elles. Il les appelle avec une tendresse touchante : *mon* Italie, *mon* Allemagne, *ma* Pologne, *ma* Hongrie, *ma* Russie, même *mon* Angleterre. Et il indique ce qu'il doit à chacune. En 1854, il dit qu'il a dû à l'Allemagne la force scientifique qui lui a fait pousser à fond les questions, qu'elle est le *pain des forts*, qu'elle l'a héroïsé par Beethoven, qu'elle lui a enseigné, par Kant et Beethoven, une foi nouvelle. En 1870, il se vante d'avoir aimé l'Allemagne d'un amour plus sincère que tous ses contemporains, de l'avoir pénétrée par Luther, les *Nibelungen*. J. Grimm, Beethoven et Fichte. Même en 1871, après avoir écrit contre l'Allemagne victo-

1. Le présent article forme un des chapitres d'un volume d'*Études biographiques* sur Michelet qui paraîtra prochainement à la librairie Calmann-Lévy. Un autre chapitre est consacré à *Michelet et l'Italie*.

rieuse et conquérante la brûlante protestation intitulée : « la France devant l'Europe », il inscrit comme ses meilleurs éducateurs : Grimm, Beethoven, Pestalozzi, Frœbel, et dans son livre même il ne renie rien des sentiments que l'Allemagne lui a inspirés. « Mes sympathies pour elle, dit-il, n'ont jamais varié.... Dieu me garde d'en rien effacer, de rien rabattre de ce que je dois à l'Allemagne. » Il rappelle qu'il a raconté dans *Nos Fils* l'émotion qu'il éprouva, le 4 mars 1848, quand il vit à la Madeleine, à côté du drapeau tricolore d'Italie, « le grand drapeau de sa chère Allemagne (noir, rouge et or), le saint drapeau de Luther, Kant, Fichte, Schiller et Beethoven ». « Dieu nous donne, écrivait-il en 1869, de voir une grande Allemagne! » Et dans une nouvelle préface à son *Histoire de France* écrite en 1869, mais publiée après la guerre, il dit encore que Luther et Grimm ont fait de lui « un autre homme ». Enfin, dans l'introduction de l'*Histoire du XIXe siècle*, parue en 1872, il écrivit ces lignes où il marqua fortement son amour pour l'Allemagne et la douleur du divorce qui l'a séparé d'elle :

« L'éditeur de ma grande Histoire, dit-il, a publié en 1871, dans le premier volume de sa réimpression, la préface où, rendant compte de mes études préalables, j'explique sans restriction mes sympathies pour l'ancienne Allemagne, pour son apôtre Luther, pour les jurisconsultes populaires, et l'amitié dont m'a honoré leur savant collecteur J. Grimm, esprit très pénétrant qui comprit bien que, derrière la France académique, officielle, il y en avait une autre, non plus spirituelle, mais candide et profonde. Mon point de vue était fraternel pour l'Allemagne. Oh! que je l'ai aimée, cette Allemagne-là, la grande et la naïve, celle des *Nibelungen* et de Luther, celle de Beethoven et celle du bon Frœbel et des jardins d'enfants. Mais j'aimais beaucoup moins l'Allemagne ironique de Gœthe, l'Allemagne sophistique d'Hégel qui a produit son fatalisme d'aujourd'hui. J'espérais mieux de l'Allemagne, et je suis frappé de la voir morte en la victoire même, au sépulcre de fer où un état slave, la Prusse, l'a inhumée. »

C'est en 1825 et 1826 que Michelet commença à s'occuper de l'Allemagne et entreprit d'apprendre à fond l'allemand. Il y fut poussé par Quinet, dont il avait fait la connaissance en 1825 et qui traduisait Herder, pendant que lui-même traduisait Vico, et par les études qu'il avait entreprises sur l'histoire du christianisme et sur celle du XVIe siècle. Dès 1825 nous voyons des livres allemands

prendre place dans la liste de ses lectures. Il commence avec Heeren, Herder, Creutzer, puis viennent Meiners, Winckelmann, W. Schlegel, Gœthe, Jean Paul, Eichorn, Niebuhr, Jahn. Le 27 mai 1827, il écrit à Quinet, qui est en séjour à Heidelberg : « Présentez à M. Creutzer l'hommage de mon admiration et de mon respect. De tous les livres que j'ai lus, c'est le sien qui m'a fait naître le plus d'idées. Que je serais heureux de le voir, s'il venait à Paris. » Deux mois après, le 21 juillet, il annonce à son ami qu'il s'est décidé à aller en Allemagne. « Mes études se fixent sur un objet : la grande révolution du XVIe siècle. Or, pour la bien comprendre, deux choses me manquent : connaître la *vieille nationalité germanique*, de laquelle est principalement sorti ce mouvement, et saisir la généalogie des *opinions religieuses au moyen âge*. Ainsi les plus anciens monuments de l'Allemagne, et les travaux les plus modernes de la critique allemande, me sont également nécessaires, et on ne trouve rien ici. C'est avec une grande peine que j'ai pu me procurer les *Nibelungen*. Il faut donc aller dans le pays, feuilleter beaucoup de livres, et savoir précisément ceux que l'on veut acheter. Il faut recevoir de la bouche des maîtres ces explications rapides, qui abrègent les recherches. Pour cela il faut aller dans une Université. Je préfère Heidelberg, à cause de vous.... Un autre projet, c'est de me fortifier dans l'étude de la langue. »

Le voyage dut être remis à l'année 1828 et, en attendant, Quinet envoyait à son ami des livres et des directions sur les principales lectures à faire pour se bien pénétrer de l'esprit de l'Allemagne scientifique. Il l'encourage à venir à Heidelberg, bien que Berlin et Bonn soient alors les universités les plus brillantes pour l'étude du moyen âge, mais Paulus, Schlosser, Ullmann, sont cependant de bons érudits et l'on est à côté du pays de Worms, le théâtre des *Nibelungen*.

Malheureusement, Michelet, professeur à l'École préparatoire, ne disposait pour son voyage que de la seconde moitié d'août et de la première du mois de septembre, et son séjour en Allemagne, qui dura un mois à peine, puisqu'il quitta Paris le 16 août pour y rentrer le 18 septembre, ne lui permit que d'entrevoir quelques hommes éminents et surtout de s'orienter au milieu de la bibliographie allemande. Après avoir passé un jour à Bade et un jour à Carlsruhe, il arriva le 21 août à Heidelberg, où Quinet l'installa chez Mme Kayser, tante de sa fiancée Mina Moré [1]. Tout le monde y parlait français, de

1. Nous empruntons tous les détails sur ce voyage de 1828 aux lettres de

sorte que Michelet n'y fit pas de grands progrès en allemand. Il vit plusieurs fois « le bon et vénérable Creutzer », qu'il appelle « le patriarche de l'érudition et de la philosophie »; il alla rendre visite à Gœrres, qui est à ses yeux « le plus grand génie de l'Allemagne ». Il vit aussi Tieck, Ullmann qui lui parut médiocre, Paulus, Mittermaier. Schlosser, qu'il aurait surtout désiré connaître, était absent. Son séjour à Heidelberg ne pouvait donc lui apporter, ni pour la langue, ni pour les idées, les avantages qu'il avait espérés; mais il passa ses journées à la bibliothèque, où il parcourut un nombre immense de volumes, fixa la liste de ceux qu'il voulait acheter, et fit connaissance avec les premiers travaux de J. Grimm, qui le frappèrent par leur solidité et leur profondeur. Il retrouvait chez Grimm ce qui l'avait tant séduit chez Vico, la préoccupation des rapports de l'histoire avec la linguistique, la poésie et le droit. Il donnait aussi une part de son temps à Quinet, avec qui il se promenait au château, au Wolfsbrunnen, sur les bords du Neckar; mais il trouvait sa société fatigante, par la tension d'esprit continuelle qu'exigeait de lui son ami. Le 4 septembre, il quittait Heidelberg sans regret, bien qu'il l'eut trouvé « le séjour le plus délicieux du monde ».

Il avait tout d'abord formé le projet d'aller à Gœttingen, et à Cassel où il aurait vu Jacob Grimm; mais il était pressé de retrouver son père, sa femme et sa petite Adèle, et il se contenta d'aller à Bonn après avoir passé à Francfort et à Mayence, où il dîna avec Gœrres chez son gendre, M. Steingasse. A Bonn comme à Heidelberg, ce fut la bibliothèque, de 80 000 volumes, qui le retint et le charma. Il y passait de neuf heures à midi et de deux à cinq. « C'est, dit-il, la plus belle occasion que j'aie eue jamais. » — « Je ne vois presque personne, ajoute-t-il. Les professeurs m'attirent peu. Le jeune Lassen, qui m'a conduit chez eux, est un Norvégien, prodigieusement savant, mais froid, silencieux, et qui ne me voit que par obligeance.... Niebuhr n'y est pas. W. Schlegel est une espèce de grand seigneur, Welcker est occupé de l'antiquité, le jeune Lassen de l'Orient. Hüllmann est un esprit peu distingué. » — Cependant il vit à Bonn des hommes qui auraient dû l'intéresser, Jacobi, Arndt, Gieseler; mais il n'eut pas le temps de les connaître et il souffrait de sa solitude dans sa chambre d'auberge de *la Pomme d'or*. Il rentre par Cologne, Aix, Louvain, Bruxelles et Cambrai, ayant dans un rapide voyage *pris l'air* de l'Allemagne, plus qu'il ne l'avait

Michelet à sa femme, à Poret, à Quinet, et à un journal très succinct où il note ses visites, ses lectures et ses dépenses.

pénétrée, et ayant appris à connaître plus les livres que les hommes [1].

Néanmoins ce si court séjour devait porter ses fruits. A Heidelberg, il avait vu la maison où Luther avait habité, et un portrait de Luther mort. Dès qu'il fut rentré à Paris, il se mit à écrire, sous le titre *Mémoires de Luther*, une biographie de Luther composée presque exclusivement d'extraits de ses œuvres et de ses *Tischreden*. Bien qu'il ne fût pas encore à cette époque tout à fait détaché du catholicisme, il saluait cependant en Luther « le restaurateur de la liberté et du droit d'examen », et faisait de lui un portrait non seulement impartial, mais ému et sympathique. Il projetait d'ajouter à cette biographie une introduction sur la Réforme en général. Ce projet lui fit différer jusqu'en 1835 la publication de son Luther, qui parut tel qu'il avait été écrit en 1828 et 1829, sans introduction.

Michelet avait été dans l'intervalle absorbé par d'autres travaux sur lesquels l'influence allemande se fit aussi fortement sentir, l'*Histoire de la République romaine*, parue en 1831, où il reprit, en les modifiant, plus d'une des vues de Niebuhr, et surtout *les Origines du Droit français*, parues en 1837, qui furent directement inspirées par les *Deutsche Rechtsalterthümer* de Jacob Grimm. C'est Quinet qui lui en signale l'apparition dans une lettre du 22 novembre 1828, en ces termes : « Voici, dit-il, un ouvrage qui vous tiendra lieu de plusieurs. C'est la nouvelle publication de Grimm : *Teutsch Rechtswissenschaft des Alterthums* ». Quinet savait combien Michelet avait été frappé, en étudiant le droit romain et en lisant Vico, de cette pensée « que l'ancienne jurisprudence fut toute poétique, que le droit romain dans son premier âge fût un poème sérieux ». Le livre de Grimm allait être pour Michelet la révélation de la poésie juridique d'un peuple. Il conçut presque aussitôt l'idée de l'ouvrage qui devait paraître en 1837 sous le titre : « *Les Origines du Droit français cherchées dans les symboles et les formules du Droit universel* ». Après avoir exposé dans l'introduction l'importance des symboles juridiques, il fait une sorte de tableau de la vie humaine à la fois poétique et juridique, en prenant l'homme à sa naissance, en le montrant ensuite marié et en famille, occupant et cultivant la terre, fondant des cités et des États, conduisant des guerres et rendant la

1. Le carnet des dépenses de Michelet est curieux. Son voyage d'un mois lui avait coûté 362 francs dont 230 francs de voitures et bateau, donc 132 francs pour 32 jours de voyage, 4 francs par jour. Deux nuits et deux déjeuners à Francfort lui coûtent 5 francs, son séjour de 5 jours à Bonn 17 francs, 2 jours d'hôtel à Heidelberg 5 francs.

justice, pour aboutir à la mort et à la sépulture. Dès les premières pages il proclame tout ce qu'il doit à Grimm. C'est guidé par l'exemple de Grimm qu'il avait recueilli les textes français, et il avait traduit, aidé par Grimm lui-même, les formules publiées par le savant allemand, qui formèrent plus de la moitié de son volume. « Le livre de Grimm, dit-il, a une valeur immense en lui-même, une plus grande encore comme terme de comparaison avec celle (la jurisprudence) de tous les peuples.... Une science nouvelle, indiquée par Vico, est devenue possible : la symbolique du droit... Les oracles de la jurisprudence sont quelquefois aussi équivoques que ceux des dieux de l'antiquité. Il en est plusieurs que nous n'aurions pu interpréter, si M. Grimm ne nous eût prêté les lumières de sa science. Comment reconnaître ce que nous devons et à l'ouvrage et à l'illustre auteur? Un suffrage d'une telle gravité récompense de tous les travaux. »

Déjà en 1836, dans son *Introduction à l'Histoire universelle*, Michelet avait longuement cité, avec admiration, les *Alte deutsche Wælder* et essai *Ueber den deutschen Meistergesang* de Grimm. Une correspondance amicale et scientifique fut échangée pendant quelque temps entre les deux savants[1]. Au mois de mai 1836, Michelet écrivait à Grimm : « Permettez-moi, monsieur, de vous offrir les deux premiers volumes de mon *Histoire de France*, comme un faible hommage de l'admiration que vous a vouée l'auteur depuis bien des années. J'espère vous louer bientôt selon mon cœur. J'imprime en ce moment un grand ouvrage où j'ai mis largement à contribution votre incomparable livre des *Antiquités du droit germanique*. J'ai essayé d'y traduire un grand nombre de textes difficiles. Il en est plusieurs sur le sens desquels vous seul en Europe, monsieur, avez le droit de prononcer. Mon intention serait de faire un pèlerinage à Gœttingen dans les premiers jours du mois de juillet. Serais-je assez heureux pour vous trouver à cette époque? » — Le 1er juin, Grimm lui répond en se réjouissant de sa visite et en s'offrant à lui donner par écrit ou de vive voix tous les éclaircissements qu'il voudra. Il lui dit avec modestie : *Ich finde, dass sie schon in Ihrer* Introduction à l'Histoire Universelle *zu viel gutes von mir gesagt haben, und fürchte dass der Beifall den sie meinen Rechtsalterthümer ertheilen, mehr dem Stoff als ihrer Bearbeitung gebührt.* » A la fin d'octobre Michelet écrit à Grimm :

1. Les lettres Grimm à Michelet ayant été publiées presque *in extenso* en allemand et en français par M. F. Baudry dans un article sur *les Frères Grimm, leur vie et leurs travaux*, paru dans la livraison du 1er février 1864 de la *Revue Germanique et française*, nous n'en citons presque rien; celles de Michelet sont inédites.

Finoch, 1836.

Monsieur,

C'est pour moi un chagrin réel de ne pouvoir faire cette année le voyage de Gœttingen, vous présenter mon travail, et profiter des observations verbales que vous auriez peut-être eu la bonté de me faire. Huit jours seulement à cette vive source de philosophie et d'érudition, j'aurais été retrempé et rajeuni pour dix ans.

« Il est malheureusement trop tard; j'ai été malade, moi et l'un de mes enfans. Et maintenant le temps me manquerait. Je pourrais à peine m'échapper pour une semaine.

« Vous vous figurez peu, Monsieur, combien l'on s'use et s'épuise, lorsque l'on veut travailler dans le tourbillon où nous vivons ici. C'est l'effort d'un homme qui voudrait tracer des figures régulières, malgré le roulis violent d'un vaisseau battu par la tempête. Votre position est aussi favorable au travail que la nôtre l'est peu. Ici, tout est pour l'action et le mouvement. Malheur à celui qui veut poursuivre des études solitaires! L'éducation ne l'y a point préparé; il y blanchit de bonne heure, obligé de suppléer par de grands efforts au peu de ressources qu'il trouve autour de lui. »

Une lettre de Grimm du 13 mars 1837 nous apprend que Michelet lui a envoyé dix-neuf feuilles en épreuves de ses *Origines du Droit français*. Grimm lui adressa un certain nombre de corrections et porte sur son travail ce jugement d'autant plus flatteur que Grimm était la franchise même :

« On peut nommer votre ouvrage une refonte augmentée et perfectionnée de mes *Antiquités du droit allemand*. Vous avez à la fois élargi et simplifié mon point de vue. Sous cette forme, l'usage en est beaucoup plus facile, et ce qu'il y a de rude dans mon livre, destiné, il est vrai, à une autre classe de lecteurs, est heureusement modifié. Vous y ajoutez, en outre, tant de choses nouvelles et qui vous appartiennent en propre, que le peu de succès qu'a eu mon travail en Allemagne ne préjuge rien sur la réussite de votre livre en France. Peut-être y trouvera-t-on encore un arrière-goût allemand qu'on voudrait en voir disparaître. Pour moi je l'en apprécie davantage; je ne connais personne parmi mes compatriotes qui soit entré si profondément dans mes idées et dans mes sentiments. Vous avez saisi toutes mes pensées et senti avec moi ce qui flottait dans mon âme au sujet de nos antiquités. Je vous en serre la main avec reconnaissance. »

Quelques jours après, le 24 mai, il écrivait encore à Michelet pour

le remercier, après avoir reçu cent nouvelles pages des *Origines*.

Le 2 juillet, Michelet exprimait à Grimm la joie qu'il avait ressentie en recevant ses lettres : « Monsieur, le succès de mon livre est désormais indifférent. Il y a quatre lignes dans cette première lettre qui paieraient une vie de travaux. La loyauté si connue de votre caractère donne à vos paroles une gravité exceptionnelle. J'ai lu votre lettre comme le jugement de l'avenir. J'ai résisté avec peine à la tentation de citer dans mon introduction cette glorieuse approbation. Je ne dois pas oublier toutefois que votre approbation porte sur la partie de mon livre qui se compose presque entièrement de traductions. Je ne sais trop ce que vous penserez du reste. C'est une témérité sans doute d'avoir entrepris de systématiser l'ensemble des symboles en une sorte de biographie juridique de l'homme ; une plus grande encore de chercher la méthode de cette nouvelle symbolique.... Je désire bien vivement que vous nous donniez bientôt les trois ouvrages que vous nous promettez, la quatrième partie de la Grammaire, le recueil des Weisthümer, et la nouvelle édition des Antiquités du Droit. Chacune de vos publications est une leçon pour l'Europe et un événement dans la science. » — Le 21 novembre, Michelet écrit encore à Grimm en lui envoyant son introduction : « Le jugement favorable que vous avez porté sur mes travaux est pour moi d'une extrême importance. Quant aux idées que j'ai hasardées dans l'introduction, j'y attache infiniment moins d'importance. Si mon appréciation du droit allemand vous semblait inexacte, je la supprimerais ou la modifierais sans difficulté. Vous êtes, je l'ai dit, mon juge suprême en ces matières. » Grimm lui répondait le 1er décembre :

« J'ai lu avec grand plaisir l'introduction de vos *Origines du Droit français*. C'est un morceau plein de sagacité et de délicatesse, dans la pensée comme dans l'expression. Votre crainte que le passé me fît oublier le présent était sans objet. Les inconvénients du présent ne m'en font pas méconnaître les avantages. Mais ma vie a été presque entière consacrée à l'antiquité, *et mihi vetustas res scribenti nescio quo pacto antiquus fit animus.* »

Onze jours après, Grimm, qui se prétendait si conservateur, était destitué avec son frère, Ewald, Dahlmann, Gervinus, Weber et Albrecht pour avoir protesté contre le retrait, par le roi de Hanovre, Ernest-Auguste, de la constitution libérale de 1833. Michelet lui écrit aussitôt : « Monsieur et illustre ami, le dernier événement de Gœttingen nous a pénétré de tristesse et de joie : de joie pour l'honneur qui en revient, et à vous et à l'Allemagne ; mais de tristesse

aussi : c'est une chose affligeante de voir une si laborieuse, si honorable, si inoffensive existence, troublée d'une manière si barbare. Ces sentiments sont ceux de tous mes amis, particulièrement de MM. Burnouf, Lerminier, Ampère et Guigniaut. S'il vous était difficile de rester en Allemagne, nous emploierions certainement le peu de crédit que nous avons ici, à vous créer, soit à Paris, soit à Strasbourg, une position convenable, au moins pour passer ce moment d'orage. » Grimm se retira avec son frère à Cassel, où ils s'occupèrent activement de leur Dictionnaire allemand, puis il fut appelé en 1841 à l'Académie de Berlin. Nous le voyons continuer avec Michelet pendant ces années un échange de lettres et de livres. Le cinquième volume de l'Histoire de France, consacré en grande part à Jeanne d'Arc, enthousiasma Grimm. Mais à partir de cette date il semble que les rapports personnels entre les deux savants aient peu à peu cessé; toutefois la reconnaissance de Michelet pour Grimm ne s'éteignit pas. Dans sa préface de l'Histoire de France, écrite en 1869, il annonçait le projet de raconter en détail avec quelle passion et quel profit il avait étudié et traduit les *Rechtsalterthümer*.

Michelet avait connu l'Allemagne par ses philosophes, ses poètes et ses savants, par sa vénérable antiquité, que Grimm et les lois barbares lui avaient révélée, par l'Histoire de la Réforme du xvie siècle, par les mœurs patriarcales et par le triste émiettement politique entrevus dans son voyage de 1828. Aussi, tandis que Quinet, qui avait étudié de près les Allemands en vivant au milieu d'eux depuis 1826, annonçait en 1831, dans son écrit prophétique sur l'*Allemagne et la Révolution*, la naissance d'une Allemagne nouvelle, irritable et colère, avide d'action, de vie réelle, d'initiative sociale, qui allait sacrifier sa liberté pour continuer l'œuvre conquérante de Frédéric II et sous la conduite de la Prusse, créer son unité au détriment de l'Autriche et de la France, Michelet, lui, appelait de tous ses vœux pour les Allemands l'unité en même temps que la liberté; mais l'Allemagne restait pour lui l'Allemagne de Madame de Staël, un pays d'extase, de rêve, de théorie, amolli par le mysticisme ou la vie patriarcale. « L'Allemagne, disait-il dans son cours de l'École normale en 1831, n'est que naïveté, poésie et métaphysique. » A cette même date, dans son *Introduction à l'Histoire Universelle*, il la compare au Rhin, né comme un torrent, mais bientôt calmé, coulant large et profond de Bâle à Mayence, perçant les montagnes d'un effort héroïque de Bingen à Cologne, puis allant se perdre,

divisé en mille bras, dans l'Océan, à travers les sables de Hollande, et se reposant dans l'infini, dans l'unité absolue de Schelling. Il s'attendrit sur la bonne et savante Allemagne, sur la pureté adorable de ses mœurs, l'omniscience de ses érudits, le vaste et profond génie de ses philosophes. En 1835, dans son cours de l'École normale, il écrit ces lignes, qui aujourd'hui paraissent singulières : « En Allemagne, les saisons se succèdent presque insensiblement, le climat est d'une fatigante uniformité; les habitants doivent y prendre nécessairement des habitudes de douceur, de noblesse même, et cette égalité d'humeur, qui exclut les emportements de la passion, les vifs élans de l'enthousiasme, mais qui favorise et développe les petites sympathies de famille, le goût de l'art, le besoin de réfléchir, et cette vaste réceptivité, cette aptitude universelle qui fait que les Allemands apprennent tout et sympathisent avec tout. Les nations de langue latine ont plus d'esprit, plus de passion, mais moins de largeur que les Allemands. Ceux-ci se caractérisent par une réceptivité universelle qui, dans certains esprits, devient facilement de l'insignifiance, mais qui, chez les hommes plus heureusement doués, est le besoin de tout voir, de tout comprendre, de sympathiser avec tout. Aussi l'Allemagne est-elle le pays des voyageurs, des savants, des panthéistes... La nation allemande s'est peinte elle-même dans son *Perceval* qui, parti pour de lointains voyages, rencontre sur la neige les traces de trois gouttes de sang et croit y voir l'incarnat qui brille sur les joues de sa bien-aimée. Il les contemple longtemps en silence, et ne sort de son immobilité que pour renverser ceux qui troublent sa rêverie. L'Allemagne, elle aussi, aspire à l'isolement, ou du moins elle souffre tout, hormis qu'on trouble son repos, qu'on la dérange dans ses méditations. » Pourtant Michelet avait aperçu chez les Allemands une tendance qui pouvait devenir pour eux une force d'action et d'unité, leur aptitude à l'association et à la discipline. « C'est un peuple d'érudits supérieurement dressés et disciplinés : l'avenir décidera ce que vaut cette discipline en guerre et en littérature. »

En attendant que l'avenir lui apprît ce que cette discipline devait valoir sur les champs de bataille de Bohême et de France, Michelet voyait surtout dans l'Allemagne un pays qui offre aux esprits inquiets et aux cœurs souffrants la paix et la consolation, qui épure les âmes et les arrache à toutes les agitations malsaines.

En 1842, Michelet se trouvait dans un état moral des plus doulou-

reux [1]. Il avait perdu, en 1839, sa femme Pauline et, à la tristesse que lui causait le souvenir des souffrances dont il avait été témoin, se joignait celle de tout ce qui avait manqué à son bonheur domestique, et cela, en partie par sa faute. Au moment où se mourait Pauline, une amitié de femme, très pure mais très ardente, venait occuper son esprit et son cœur. Une Rouennaise, Madame Dumesnil, femme d'une haute intelligence, était venue à Paris pour y accompagner son fils Alfred qui achevait ses études. Elle était devenue une auditrice assidue et une fervente admiratrice de Michelet. Une étroite intimité ne tarda pas à s'établir, et un tendre sentiment naquit entre Alfred Dumesnil et Adèle Michelet. Mais Madame Dumesnil était atteinte d'une grave affection cancéreuse et elle mourait au printemps de 1842. Michelet, écrasé de douleur, avait absolument besoin, au sortir de ces épreuves, de s'arracher aux lieux où il avait tant souffert, de procurer à son cœur le dépaysement et le repos. Son jeune élève et ami, Alfred, fiancé à sa fille, éprouvé non moins que lui, avait, lui aussi, besoin d'un cordial pour sa santé comme pour son âme. Michelet pensa que la bonne et savante Allemagne leur donnerait le réconfort dont ils avaient besoin. Il partit donc le 15 juin 1842 pour un voyage dans l'Allemagne du Sud, qui dura jusqu'au 31 juillet. Metz, Strasbourg, Fribourg, Donaueschingen, Tubingue, Stuttgart, Ulm, Augsbourg, Munich, Ratisbonne, Nuremberg, Wurzbourg, Francfort, Mayence, Trèves, Luxembourg, Reims, furent leurs principales étapes. Michelet goûta avec plénitude toutes les jouissances que lui offrirent les monuments, les musées, la nature et les hommes. Il a laissé de ce voyage un journal qui présente un tableau délicieux de l'Allemagne de 1842. Dès Sarre-Union, il remarque des traits germaniques dans les manières des habitants, la politesse des maîtres de poste, la prudence des postillons, la familiarité naturelle des hôtelières. Quand il entre en Allemagne, il croit entrer dans l'inconnu, l'infini, le renouvellement. Mais, en même temps, avec cette profondeur d'intuition qui était le secret de son génie, il sent entre l'Allemagne et la France, si bien faites pour s'aimer, un divorce profond. « Nous songions combien les âmes les plus analogues et les plus près de s'aimer sont fréquemment séparées par le lieu et par le temps. *Trop tard*, *trop loin*, ces deux mots comprennent toute la tragédie du monde. Et ceci ne s'applique pas

1. Nous avons publié en 1904, dans la *Revue Bleue*, une série d'articles sur la vie intime de Michelet de 1839 à 1842, et le texte intégral du *Journal* de son voyage en Allemagne de 1842.

aux individus seulement, mais non moins aux nations. Ainsi l'Allemagne est séparée de la France par le lieu, séparée et même hostile en ce que la France (quelquefois son ennemie), combat toujours en Allemagne et aux dépens de l'Allemagne. Elles sont aussi séparées par le temps, en ce que l'Allemagne est bien plus *jeune* que la France, et que les siècles de l'une ne répondent pas aux siècles de l'autre. L'Allemagne est plus jeune comme race, comme se rattachant moins à la culture romaine, jeune encore comme intuition d'infini. De là le divorce matériel de deux nations si bien faites pour s'aimer, divorce fatal, si cruel pour les nations, si amer pour les individus. » — Au moment où il franchit le Rhin à Kehl, Michelet s'écrie : « Puissions-nous dans ces grandes eaux qui emportent tant de choses, noyer une part de nos amertumes, je ne dis pas : nos souvenirs. Nous voilà hors de France ; à cela il y a toujours quelque arrachement. » — A Strasbourg, il avait eu pour guide MM. Schmidt et Jung; à Fribourg il a M. Schreiber. Après l'émotion que lui donnent les cathédrales des deux villes, il jouit du caractère intime de la vie et du paysage : « tout le long, des maisons charmantes, où le passant regarde, envie et dit à chacun : Le bonheur n'est-il pas là? » Le dimanche 26 juin, à Donaueschingen, il passe au milieu d'une foule d'hommes et de femmes qui suivent les sentiers dans les blés, leurs livres d'église à la main, et « il bénit de cœur le peuple et la contrée ».

A Tubingue, il va voir Uhland. « Le Minnesænger souabe m'apparaît comme le vieux Gœrres, un allemand primitif, cheveux et barbe incultes et rudes, comme les Rauhe-Alpen du Schwartzwald, narines pleines d'aspiration, soufflantes comme seraient celles du vieux Danube, sourcils blonds, yeux d'un bleu fort sauvage; la tête en avant, avec un mouvement de sanglier, la face rouge et sanguine, l'élan colérique du lyrisme. » A Tubingue aussi il rencontre un chariot d'émigrants et derrière une petite voiture avec un enfant qui pleurait sous la garde de sa sœur. Un garçon de treize ans enrayait la voiture. Michelet voit aussitôt dans ce tableau l'image des perpétuelles migrations de la race germanique. Le garçon de treize ans lui représente la force d'avenir, l'enfant pleurant forme l'unité de la famille et le chariot est la patrie roulante. Il recommande l'enfant, la famille à la Providence.

A Stuttgart, visite à Mentzel, « le terrible critique de Gœthe », air spirituel, fin, réservé. Il constate une haine violente entre les partisans de Gœthe et ceux de Schiller.

La place me manque pour suivre Michelet à Ulm, où il analyse les poèmes en bois de Syrlen ; dans les petites villes de Bavière où il trouve « une Italie lourde et barbare » ; à Augsbourg où l'Hôtel de Ville lui révèle toute la vie des villes libres allemandes ; à Munich, où Rubens et Van Dyck absorbent toutes ses pensées. La vue de la plaine du Danube, du haut du Walhalla, l'enchante, « vue vaste, noble, héroïque, un paysage *vertueux*, pour ainsi parler ». A Nuremberg, il est frappé de cette idée que dans l'Allemagne du moyen âge, l'ouvrier a été l'élément vital, qu'il n'y avait pas de barrière entre l'ouvrier et l'artiste, et que les ouvriers s'élevaient sans peine de la forme du bottier aux chefs-d'œuvre de la serrurerie et de là à la *Mélancholia* d'Albert Dürer. « Conscience, patience, voilà le grand ouvrier allemand. Ajoutez-y ce qui ne se traduit point : *Gemüth*. L'artiste allemand met partout la famille dans son œuvre. L'enfant est, pour l'Allemagne, la clef de voûte universelle. » A Francfort, Michelet rend visite à Anselme Rothschild, « sombre médiateur des nations, qui parle la langue connue à toutes : l'or, et les force par là à s'entendre entre elles mieux qu'elles ne s'entendaient elles-mêmes ». « La vieille mère, qui a quatre-vingt-treize ans, occupe toujours, dans la rue des Juifs, la noire maison où ils ont commencé leur fortune. C'est une belle superstition chez les juifs, que le père, la mère, restant au foyer primitif, portent bonheur à la famille. »

En rentrant en France, tout pénétré des charmes intimes des choses d'Allemagne, Michelet pourtant éprouve un sursaut de joie à sentir de nouveau l'air de sa patrie, vif et aimable. « La grâce dans les mouvements, dans la parure, dit-il, c'est l'art véritable de la France. Les autres nations sont productives de choses matérielles. La France est productive du mouvement, de paroles, etc. Art bien difficile à saisir, à analyser. »

Michelet ne devait plus jamais retourner en Allemagne. Mais il retrouve l'Allemagne dans les livres et dans la vie. En 1855, quand il écrivit la Réforme, il parla de Durer et de Luther dans des chapitres admirables, pour lesquels les souvenirs de 1842 lui furent précieux, et il eut, pour exprimer la *joie héroïque* de Luther, des accents qu'aucun des biographes du grand réformateur n'a égalés. Son analyse de la *Melancholia* est toute une philosophie de la Renaissance allemande. Dans *Nos Fils*, en 1864, il rendit un magnifique hommage à la pédagogie allemande, à Pestalozzi et à Frœbel un particulier, qu'il avait appris à bien connaître par Mme de Marenholz.

Enfin, bien qu'en 1870, il eût vu surgir une Allemagne nouvelle, qui réalisait d'une manière bien cruelle pour la France cette unité que Michelet avait souhaité si cordialement, bien qu'il eût protesté contre le démembrement de la France, accompli au nom de l'unité allemande, dans *la France devant l'Europe*, il ne laissait pas percer la moindre amertume dans le noble tableau qu'il traçait en 1873, au IIIe volume de son *Histoire du XIXe siècle*, de la Renaissance littéraire, artistique et morale de l'Allemagne à l'époque de la Révolution et de Napoléon. Il montre la poésie de Gœthe et de Schiller, l'idéalisme de Fichte, la musique de Beethoven, donnant à l'Allemagne envahie et morcelée une même langue et une même âme. « Les échos des symphonies de Beethoven, dit-il, créèrent à l'Allemagne une âme commune et furent pour elle ce que nos fédérations avaient été pour la France de 1790. » Michelet avait l'âme trop haute et l'esprit trop équitable pour méconnaître la grandeur partout où elle se trouve, et pour renier, même après 1870, la reconnaissance qu'il devait à Grimm, Gans, Kant, Fichte, Beethoven, à ceux qu'il nommait, en 1871 comme en 1854, ses amis et ses éducateurs.

Gabriel Monod.

LES

DERNIÈRES ANNÉES DE FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Mme Förster-Nietzsche vient d'achever, pour le soixantième anniversaire de la naissance de son frère (15 octobre 1904), le dernier volume de la biographie qu'elle a consacrée à sa mémoire. Elle nous donne dans ce livre le tragique récit de ces années douloureuses et fécondes pendant lesquelles Nietzsche, après la terrible crise de maux de tête où il faillit succomber en 1879 et 1880, puisa dans la conscience de sa mission de penseur et d'artiste l'énergie nécessaire pour dominer le mal qui le minait, recouvra temporairement la santé, et trouva la force d'édifier l'œuvre imposante de sa philosophie dernière depuis la *Gaie Science* jusqu'à la *Volonté de puissance* en passant par *Zarathustra*. Je voudrais esquisser ici, à l'aide des documents mis au jour par Mme Förster-Nietzsche, soit dans sa *Biographie* soit dans les recueils de lettres publiés ces derniers temps, l'histoire peu connue jusqu'ici et si profondément émouvante de cette période de rémission qui précède la catastrophe où sombra définitivement la raison du grand penseur.

Nous sommes au mois de janvier 1880. Nietzsche vient de passer à Naumburg un hiver humide et froid qui a été désastreux pour sa santé. Il atteint le point minimum de sa vitalité : de janvier 1879 à janvier 1880, il compte 118 jours d'accès *violents* de migraine et de maux d'estomac. Il écrit à son médecin, le Dr Eiser, qu'il souffre d'une manière à peu près ininterrompue, que l'existence lui est à charge. Il se croit perdu. Il fait ses adieux à son amie Mlle de Meysenbug : « Le martyre effroyable et presque continu que j'endure, lui écrit-il, me fait aspirer à la fin, et d'après divers symptômes, je puis espérer que la congestion cérébrale qui me délivrera de mes maux n'est plus bien éloignée. Sous le rapport des tortures et des privations, ma vie de ces dernières années ne le cède en rien à celle d'un ascète de n'importe quelle époque. » Loin de ses amis, privé de

toutes relations de société, hors d'état de lire et d'écrire, employant les heures où la maladie ne le cloue pas au lit à de longues promenades solitaires, il se sent envahi par la lassitude et le découragement. Le climat de Naumburg l'acable. « Il n'est permis à personne de vivre n'importe où, dira-t-il plus tard; et celui-là surtout qui a une grande tâche exigeant le déploiement de toute son énergie, n'a qu'un choix très restreint. L'influence du climat sur les échanges vitaux, soit qu'il les accélère ou les retarde, est si considérable qu'une erreur dans le choix du lieu et du climat peut non seulement vous détourner de votre mission, mais en abolir totalement la conscience chez vous, vous empêcher même de jamais l'apercevoir... Une paresse intestinale passée à l'état de mauvaise habitude suffit pleinement pour faire d'un génie quelque chose de médiocre, « d'allemand »; le climat d'Allemagne à lui seul suffit pour déprimer l'énergie d'entrailles robustes, voire héroïques. Le rythme des échanges vitaux est en proportion exacte de l'agilité ou de la lourdeur des *pieds* de l'esprit; l' « esprit » lui-même n'est pas autre chose qu'une certaine manière d'être de ces échanges vitaux. Prenez tous les lieux où vivent et vécurent des hommes supérieurs, où l'esprit, le raffinement, la méchanceté faisaient partie du bonheur, où le génie s'acclimatait presque nécessairement : ils ont tous une atmosphère exceptionnellement sèche. Paris, la Provence, Florence, Jérusalem, Athènes — cette liste de noms prouve une chose : c'est que le génie a pour *condition* l'air sec, le ciel pur, — c'est-à-dire des échanges vitaux rapides, la possibilité de s'assimiler sans cesse à nouveau de grandes, d'immenses quantités d'énergie. » Nietzsche sent que les hivers du Nord sont mortels pour sa santé, mortels pour son génie. Il considère avec effroi que pendant une série d'années sa vie s'est écoulée dans des lieux mal choisis, néfastes pour son tempérament : « Naumburg, Schulpforta, Bonn, Leipzig, Bâle, — autant d'endroits calamiteux pour ma physiologie! »

Et à cette heure de crise où il se débat entre la vie et la mort, Nietzsche trouve l'énergie de *vouloir* vivre. Il sent en lui tout un monde d'idées qui aspirent à la pleine lumière de la conscience. Il ne veut pas mourir avant avoir « dit son mot », avant d'avoir pensé jusqu'au bout et fixé par le verbe les mille pensées qui l'assaillent dans ses promenades solitaires, avant d'avoir vu se lever le jour dont il voit poindre l'aurore au bout de sa route sombre. Au lieu de s'abandonner au destin et d'attendre, résigné, au milieu des siens, la mort inévitable, la délivrance qui semble déjà toute proche, il

ramasse toutes ses forces pour livrer à la maladie un suprême combat. « Je fais, écrira-t-il quelques mois après, une tentative pour trouver une existence en harmonie avec ma nature propre, et je crois que c'est aussi la voie qui me mènera à la santé; dans tous les cas je ne suis arrivé jusqu'à présent, en errant sur d'autres chemins, qu'à miner ma santé. Je veux être mon propre médecin et pour cela il est indispensable que je me sois fidèle à moi-même, que j'écoute les exigences de mon être le plus intime, que je ne prête l'oreille à aucune voix étrangère. » Lorsque, dans ces sombres jours d'hiver du début de 1880, Nietzsche résolut de prendre en mains la direction de son existence, c'est réellement un acte en quelque sorte *religieux* qu'il accomplit. Le sentiment qui le détermine et le remplit tout entier, ce n'est point l'instinctif amour de la vie qui pousse le malade à chercher la lumière, le soleil vivifiant — c'est quelque chose de plus noble et de plus grand, c'est le désir passionné d'accomplir la tâche à laquelle il se sent prédestiné, à laquelle il ne veut point faillir. Ce jour-là, Nietzsche est « mort au monde », si je puis m'exprimer ainsi : il s'est délié de toutes les obligations, — devoirs de famille, devoirs professionnels, devoirs sociaux, — qui l'avaient jusqu'alors tenu enchaîné. En face de la mort qu'il croyait toute proche, il a fait vœu de ne plus écouter que ses voix intérieures, d'obéir exclusivement à son génie, à son « démon », de vivre uniquement pour lui-même, pour cette « volonté de puissance » dont il sentait au fond de son être l'obscur frémissement. Désormais il est « prophète » : il se sent l'instrument non pas d'un Dieu *extérieur* à lui, mais d'une force qu'il porte en lui, qu'il *est* lui-même, qui se donne à elle-même ses propres lois. Et il cherche audacieusement la guérison dans une existence consacrée tout entière à l'accomplissement de cette mission supérieure.

Il s'agissait pour lui, d'abord, de trouver un endroit où il pût vivre sans endurer de continuelles tortures, un milieu extérieur où son organisme pût s'adapter. Or ses expériences de malade lui avaient fait connaître avec précision les conditions climatériques favorables ou défavorables à son tempérament. Il savait qu'il lui fallait un air sec et léger, une brise fraîche, beaucoup de soleil; qu'au contraire le froid, la pluie, l'humidité, le temps orageux, une atmosphère chargée d'électricité lui étaient contraires. — C'était donc dans le Midi — la chose ne faisait aucun doute pour lui — qu'il devait chercher un asile pour l'hiver. Nous le voyons, dès lors, descendre en Italie, chaque année, à l'approche des froids. Et après de nom-

breux tâtonnements, après avoir plusieurs années de suite exploré une série de stations italiennes, depuis le lac de Garde ou le lac Majeur jusqu'à Messine, en passant par Rome et Florence, il finit par trouver un petit nombre de résidences où il se plaît et retourne volontiers.

Il aime d'abord Venise où il fait de fréquents séjours (1880, 84, 85, 86, 87), le plus souvent en compagnie de son ami Peter Gast. Il trouve dans la vieille cité des doges comme un reflet d'Orient; il en goûte profondément le silence et la paix : « Cent profondes solitudes, écrit-il, forment ensemble Venise, — c'est là son charme. Un décor pour les hommes de l'avenir. » Mais la ville des lagunes est trop humide pour lui et il ne peut y faire que de brèves apparitions. Il sent qu'il serait imprudent pour lui d'y demeurer longtemps.

Le climat de Gênes et de la Riviera est mieux approprié à ses besoins. Trois années de suite, de 1880 à 1883, il y passe l'hiver. Il aime la situation de la ville, les souvenirs de son glorieux passé; il se promène avec délices dans les environs qui lui deviennent bien vite familiers. Souvent il part de grand matin pour la campagne, emportant une petite sacoche avec quelques livres et carnets, du pain et des fruits : « Quand le soleil brille, écrit-il, je vais toujours m'établir sur un rocher solitaire près de la mer et je m'y étends là, sous mon parasol, tranquille comme un lézard avec, devant moi, la mer et le ciel bleu ». C'est au cours de ces flâneries solitaires dans la campagne de Gênes ou aux environs, à Rapallo, à Ruta, qu'il compose *Aurore*, la *Gaie Science* et la plupart des préfaces qu'il ajoute en 1886 à ses livres. Il sent que sous le ciel du Midi sa philosophie évolue peu à peu vers sa forme définitive. « Où tend, se demande-t-il, cette philosophie à travers tant de détours? Fait-elle autre chose que pour ainsi dire traduire en raison un instinct constant et fort, un instinct qui me pousse vers un doux soleil, une atmosphère limpide et traversée de brises, une flore méridionale, les effluves marines, une nourriture légère de viande, d'œufs et de fruits, de l'eau chaude pour boisson, des promenades solitaires — bref vers toutes les choses que je goûte le plus, moi spécialement, et qui me conviennent le mieux? Un instinct, qui en prenant le détour de mon cerveau, cherche le climat, l'air, l'altitude, le genre de santé qui me conviennent? »

Gênes cependant n'est pas encore pour lui le séjour rêvé. Le ciel y est trop souvent couvert. Au printemps de 1882 il fait avec son ami Rée une excursion à Monaco et revient enthousiasmé de la

nature paradisiaque qui entoure cet enfer du jeu. Aussi, en novembre 1883, essaye-t-il de Nice. Peu attiré au premier moment par la grande station cosmopolite il ne tarde pas à s'y acclimater : « Cette ville bruyante et élégante me déplut d'abord, écrit-il à sa sœur; mais finalement j'y ai trouvé bien des choses faites pour moi — des promenades silencieuses, les quartiers italiens, une meilleure nourriture qu'à Gênes, et, avantage appréciable pour le modeste seigneur que je suis, en somme les prix de Gênes. C'est une grande ville où l'on peut vivre comme on veut. L'essentiel c'est qu'elle n'est pas une station de malades — il y fait trop frais et trop de vent — encore qu'elle ait la plénitude de lumière et le nombre de beaux jours qu'on trouve dans ces stations de malades, où je tiens à ne pas rester accroché. — J'ai fait par rapport à Gênes le progrès suivant : Gênes a, dans toute l'année, à peu près autant de journées de ciel pur que Nice *dans ses six mois d'hiver*. Je ne puis donner aucune idée de l'effet vivifiant et en quelque sorte galvanique que produit sur tout mon organisme cet océan de lumière; l'oppression du cerveau que je sentais peser sur moi ces derniers temps encore à Naumburg a disparu; je mange le double et mon estomac ne proteste pas. — De la lumière, de la lumière, de la lumière c'est là mon élément vital. » Sous le ciel « alcyonien » de Nice il retrouve la force, la gaîté, la santé. Il y revient désormais chaque hiver. Sans doute ce séjour n'est pas sans présenter pour lui certains désagréments : la mondanité du Nice moderne — la « Nizzahaftigkeit », comme il dit — lui est contraire; puis la *Pension de Genève* où il descend reçoit parfois des hôtes de manières douteuses qui mettent sa délicatesse à une rude épreuve. Mais il s'habitue à savourer toutes les beautés de ce lieu enchanteur et à ignorer le reste. Et il s'y trouve heureux : « L'air ténu, les mille nuances délicates, l'indicible rayonnement du soleil — tout cela est, pour moi du moins, stimulant au plus haut degré. Mon cerveau vaut ici dix fois plus qu'à Zurich ou Leipzig — ici, dans ce climat « congénial » à ma nature, pour m'exprimer dans un langage très distingué. » C'est devant les flots bleus de la Méditerranée, « sous cette apothéose du soleil » qu'il compose les deux dernières parties de *Zarathustra* et amasse des matériaux pour la *Volonté de puissance*.

Pendant l'été où, bien entendu, les chaleurs accablantes de l'Italie ou de la Riviera eussent été déplorables pour sa santé, il se réfugie dans les Alpes. Dès 1879 il s'était trouvé fort bien d'un séjour prolongé à St-Moritz dans l'Engadine. Après l'essai malheu-

reux, en 1880, d'une saison d'été passée à Marienbad, il revient, en 1881, à l'Engadine et, cette fois, il y découvre l'asile de ses rêves pour les mois de chaleur. Rebuté par l'aspect « ville d'eau » de St-Moritz il aboutit, grâce aux indications d'un compagnon de voyage, au petit village de Sils-Maria, tapi au pied de la montagne, parmi les forêts de sapins, entre les lacs de Silvaplana et de Sils. Bien vite il se laisse prendre par le charme à la fois doux et grave de cet admirable décor : la solitude, la lumière, la fraîcheur, bref « les cinquante conditions nécessaires à sa pauvre existence » se trouvent réunies dans ce coin de montagne privilégié. Il appelle Sils « une idylle héroïque ». Ce n'est, dit-il, ni la Suisse ni l'Italie, c'est comme un coin du midi égaré dans le nord; pour trouver quelque chose de semblable il faudrait aller jusque sur les hauts plateaux du Mexique, au bord du Pacifique, jusqu'à cet Oaxaca qui avec son ciel toujours bleu, son air invariablement sec et pur, sa végétation tropicale, apparaît de loin à Nietzsche comme le paradis rêvé. Sils est désormais la retraite où, chaque été, il vient fuir les lourdes chaleurs de la plaine, se retremper dans la fraîche solitude de la montagne, et aspirer les brises vivifiantes des hauteurs. Ce petit coin paisible de l'Engadine est associé de la façon la plus intime à toute sa vie intellectuelle. C'est là que, dans une promenade sur les bords du petit lac de Silvaplana, « à 6 000 pieds au-dessus de la mer et bien plus haut au-dessus de toutes les choses humaines », jaillit en août 1881 l'idée du Retour éternel qui allait devenir le principe central de toute sa philosophie dernière.

Pendant la dernière année de sa vie consciente enfin, Nietzsche trouve la résidence qui convient à son tempérament aux saisons intermédiaires, au printemps et à l'automne. Turin, où il séjourne pour la première fois au printemps de 1888, l'enchante : il aime cette ville tranquille et aristocratique, aérée et spacieuse, semée de belles places publiques et de magnifiques palais, largement étalée sur un espace de plus de dix kilomètres : il vante ses vastes rues bordées de colonnades, abritées par tous les temps, toujours propres et nettes comme un salon avec leurs dalles de pierre et de marbre; il est heureux d'y trouver les avantages d'une vraie capitale, un bon théâtre, une bibliothèque excellente, des librairies bien assorties; il admire sa situation au pied des Alpes qui la protègent de trois côtés et forment la toile de fond grandiose vers laquelle, de toute part, la vue du promeneur est attirée.

Ainsi Nietzsche, après de nombreuses expériences, finit par déter-

miner les conditions de climat et de régime qui lui permettent de tirer de sa machine physiologique le meilleur parti possible, le rendement maximum. L'hiver à Nice, le printemps à Turin, l'été à Sils, deux mois d'automne à Turin : tel est son programme. Et comme il cherche à se placer dans un milieu aussi favorable que possible, il s'efforce aussi d'une manière générale de se créer une vie matérielle exactement appropriée à son tempérament. Et il y réussit à peu près. Sans doute la modicité de ses ressources l'oblige à s'imposer maintes privations souvent fort pénibles pour lui. Avec son tempérament d'artiste il eût souhaité autour de lui — il en convient volontiers — un peu de confort, d'élégance, de société, quelques jouissances d'art, de la musique surtout. Or à ce point de vue il en est réduit à mener une existence d'ascète — il dit même : une vie de chien, *eine Hundestall-Existenz.* A Gênes il mène pendant tout un hiver la vie des gens du peuple, logeant dans une mansarde, vivant de risotto, de macaroni, de légumes et de fruits secs, cuisant lui-même ses repas sur un petit réchaud à esprit de vin. A Nice il se loge dans une pension médiocre où le contact de commensaux vulgaires lui devint à la longue presque insupportable et faillit le dégoûter à tout jamais de la ville. A Sils-Maria il habite en 1888, pendant l'été pluvieux et froid qui hâta peut-être la venue de la crise à laquelle il devait succomber au début de 1889, une petite chambre à une seule fenêtre, obscure et mal aérée, dont la tapisserie verte exhalait une odeur de moisissure et de renfermé. Il n'est pas impossible que ces installations vraiment trop primitives aient pu exercer une influence fâcheuse sur sa santé.

Et il est probable, aussi, que le régime alimentaire auquel il s'était soumis n'était pas celui qui convenait à sa nature et au genre de vie qu'il menait. Persuadé qu'il devait peu manger, — ce qui était une erreur étant donnée sa haute et robuste stature, — il faillit se laisser mourir de faim, vers 1880, pour avoir voulu appliquer avec trop de rigueur les principes d'hygiène de Cornaro qui préconisait l'usage d'une nourriture réduite au strict minimum. Et s'il finit par se persuader que, « à moins d'être une carpe, il est non seulement permis mais nécessaire de bien manger », on peut se demander, malgré tout, si le régime très frugal auquel il s'astreignit, sa vie durant, était bien celui qui convenait à un grand travailleur intellectuel comme lui.

Pourtant malgré les inconvénients hygiéniques que pouvaient présenter ses habitudes spartiates et son alimentation trop réduite,

il semble qu'en échangeant son existence sédentaire de professeur d'université contre cette vie libre de voyageur qu'il mène à partir de 1881, il soit bien arrivé à réaliser ce qu'il appelle « son *optimum* d'existence » et à arracher à la destinée, à force d'énergie, les quelques années de clarté intellectuelle dont il avait besoin pour mener à bien son œuvre : « Les moyens, disait-il, par lesquels Jules César s'est défendu contre les dispositions maladives et les maux de tête — marches énormes, vie simplifiée à outrance, séjour constant en plein air, privations et fatigues continuelles — sont, d'une manière générale, les mesures de conservation et de protection les mieux adaptées à l'extrême fragilité de cette machine subtile et travaillant sous la plus formidable pression qu'on appelle le génie. » Je ne crois pas qu'on puisse blâmer Nietzsche de s'être soumis à cette rude discipline quitte à se mettre en quelque sorte en dehors des conditions d'existence normales. Il a fait ce que lui ordonnait son instinct de conservation. Et j'admettrai volontiers que cet instinct l'a bien guidé. A peine le moribond, qui traînait misérablement à Naumburg, pendant l'hiver de 1880 à 1881, une existence faite de souffrances presque ininterrompues a-t-il inauguré son régime nouveau, qu'il se sent soulagé : « Mon extérieur, écrit-il pendant l'été 1881, est tout à fait satisfaisant; ma musculature, en raison de mes promenades continuelles, est presque celle d'un soldat, l'estomac et les entrailles sont en ordre. Mon système nerveux est, si l'on considère l'énorme activité à laquelle il est soumis, tout à fait merveilleux; j'en admire la délicatesse et la force : même de longues et pénibles souffrances, une profession contre-indiquée, une hygiène mal comprise ne lui ont pas causé de dommage irréparable; au contraire, il s'est fortifié ces dernières années. » Pendant les mois qui précèdent immédiatement la catastrophe, il rend encore hommage à « ce régime *normal*, c'est-à-dire *absolument personnel*, exactement adapté aux besoins individuels de sa nature » qui lui permet un travail plus intensif et plus fécond que jamais. Et au printemps de 1886 il écrivait à sa sœur : « Je ne parais pas seulement en meilleure santé que la majorité de mes contemporains — je le *suis* aussi, si l'on me compare à cette lamentable populace, au sang corrompu et aux mœurs mauvaises qui grouille à Nice par exemple mais aussi ailleurs dans les grandes villes. J'entends seulement par santé et maladie autre chose que les autres gens ».

Si, lorsqu'on considère l'existence de Nietzsche pendant ses dernières années lucides, on admire l'énergie qu'il a su déployer pour se

mettre dans les conditions physiques et matérielles aussi tolérables que possible, on est, par contre, saisi de pitié et d'effroi quand on se rend compte de l'effroyable solitude morale dans laquelle il vécut pendant ces années de répit, disputées à la fatalité qui le guettait.

De tout temps Nietzsche avait été un « solitaire ». A sept ans déjà, si on l'en croit, il savait que « jamais une parole humaine ne parviendrait jusqu'à lui ». Et au temps où il composait ses *Inactuelles* il décrivait déjà avec une précision significative ce « danger de l'isolement » qui guette les grands solitaires à la façon de Schopenhauer, ceux qui se sont réfugiés dans l'asile inviolable du Moi où nulle tyrannie ne peut pénétrer, dans « la caverne du monde intérieur, dans le labyrinthe du cœur ». — Or voici que la maladie vient le libérer des entraves que son *métier* de professeur apportait à sa mission philosophique, et du même coup rompre tout contact entre lui et la société. Désormais nous le voyons errer de lieu en lieu sans plus avoir nulle part de résidence fixe. Aucune activité professionnelle ne le relie plus à ses semblables; il n'a plus de port d'attache, plus de cercle d'action délimité, plus de foyer à lui. Il est partout l'étranger, le nomade, qui apparaît un jour avec son petit bagage, ses caisses de livres, ses papiers et qui disparaît le lendemain pour aller planter sa tente un peu plus loin. Au lieu de vivre en sédentaire dans un milieu de familiers ou d'amis, il passe la plus grande partie de son temps dans de banales « pensions » suisses, italiennes ou françaises, sans autre société que les commensaux dont le rapprochent les hasards de la table d'hôte ou de la vie d'hôtel. Et il erre ainsi à travers l'existence, opposant aux indifférents qui l'entourent le masque d'une affabilité souriante, d'une parfaite courtoisie. Dans ce tranquille professeur retraité, dans ce passant aimable et un peu distant, presque pauvre dans sa mise, très simple d'allures, recherché d'ailleurs comme voisin de table à cause de son humeur enjouée et de sa conversation charmante — qui donc irait soupçonner un des premiers génies de l'époque moderne! Il s'habitue à vivre ainsi dans une sorte de perpétuel incognito, dans un isolement intellectuel et moral toujours plus complet. « Depuis combien d'années, écrit-il, n'ai-je point entendu une seule parole qui me soit allée vraiment au cœur! Est-ce que j'en fais un reproche à qui que ce soit? Certe non! Tout le monde ici vante l'égalité de mon humeur et mon aptitude à faire bon ménage avec toute espèce de gens; ma mère elle-même, lors de notre dernier séjour ensemble, m'exprimait son étonnement de voir que je n'étais à aucun degré « aigri ». Cette

solitude complète où je me sens partout et toujours plongé n'est pas quelque chose qu'on puisse choisir ou rejeter. C'est une fatalité qu'on subit, qu'on *est*. » — Étranger au plus profond de son âme à tout ce qui l'entoure, Nietzche s'abstrait de plus en plus du milieu indifférent et négligeable où il promène ce modeste personnage de « savant en voyage » qu'il joue devant ses compagnons de route d'un jour; il s'absorbe toujours plus complètement dans sa vie intérieure, il s'enfonce sans cesse davantage dans « ce redoutable colloque du Moi avec le Soi ».

Cette solitude absolue, Nietzsche l'eût supportée aisément s'il avait possédé du moins quelques intimes capables de suivre l'essor de sa pensée et disposés à s'intéresser aux aventures intellectuelles toujours plus périlleuses où l'entraînait l'impérieux génie qui le dominait. Mais ce bonheur aussi lui fut refusé : il lui fallut suivre sa route seul, sans compagnons, sans disciples.

Ce sont d'abord ses premiers amis de Naumburg ou de Bâle qui, après avoir communié avec lui dans le culte de R. Wagner et de Schopenhauer, se refusent à renier les dieux de leur jeunesse et se montrent hors d'état de le suivre soit dans sa critique du pessimisme et du romantisme, soit dans sa philosophie de la volonté de puissance. Nietzsche perd ainsi peu à peu tout contact intellectuel avec ses intimes de Bâle comme Romundt et Overbeck dont les voies divergent à tel point de la sienne qu'ils lui deviennent à peu près étrangers. Il se brouille d'autre part pendant une série d'années avec son camarade d'enfance Gersdorff par suite d'un malentendu, semble-t-il, et la réconciliation survenue en 1883 ne peut rétablir entre les deux amis, séparés maintenant par la vie comme par leurs opinions philosophiques — Gersdorff était resté fidèle à Schopenhauer — l'intimité de jadis. Plus mélancolique encore est la fin de son amitié pour Erwin Rohde, son compagnon d'études cher entre tous. Après une intimité absolue de neuf années dont on trouve le témoignage admirable et touchant dans la correspondance des deux amis, c'est la lente dissolution de cette belle union. Rohde, qui s'est placé au premier rang des connaisseurs de l'antiquité classique par son beau livre sur le Roman grec, se marie en 1876. Nietzsche, de son côté, s'enfonce dans des spéculations qui l'éloignent de plus en plus du cercle d'idées où il s'était rencontré jadis avec Rohde. Peu à peu la correspondance se ralentit; à intervalles espacés maintenant les deux amis, fidèles à leurs souvenirs, échangent un salut toujours cordial; mais ils se comprennent de moins en moins; Nietzsche sent

toujours plus distinctement que désormais ils vivent dans des mondes différents. Finalement une cause insignifiante — une discussion trop vive sur la valeur de Taine — fait éclater le désaccord latent entre les deux amis et les sépare définitivement. Que s'est-il passé au juste entre eux? On ne le sait plus exactement, plusieurs des lettres échangées à ce moment ayant été brûlées en 1894 par Rohde qui souffrait d'avoir peiné son ami dans les derniers temps de sa vie consciente et aurait désiré anéantir jusqu'au souvenir de cette mésintelligence si douloureuse pour tous deux. Peu importe d'ailleurs ce qu'ils ont pu s'écrire. Ce qui est mélancolique dans ce dénouement ce n'est pas le fait même de cette brouille fortuite ni la nature des propos échangés : c'est que deux amis si intimes jadis aient pu en si peu de temps devenir des étrangers l'un pour l'autre. Et ce n'est pas sans émotion qu'on lit la plainte douloureuse qui termine la dernière lettre de Nietzsche : « J'ai maintenant quarante-trois années derrière moi et je suis tout juste aussi seul que je l'ai été comme enfant. »

Avec ceux même de ses amis qui lui restaient fidèles les rapports n'étaient plus ce qu'ils avaient été autrefois. Jakob Burckhardt, qui, jusqu'à l'époque de *Par delà le Bien et le Mal*, avait suivi avec un intérêt nuancé d'étonnement et de sympathie l'évolution mentale de son jeune collègue de Bâle, ne comprend décidément plus la *Généalogie de la Morale* et laisse sans réponse le *Cas Wagner* que Nietzsche lui avait adressé en l'accompagnant d'une lettre où il marquait encore une fois sa vénération pour le grand historien et le cas exceptionnel qu'il faisait de son estime. Deussen, dont il avait été, à un tournant décisif de la vie, l'éducateur intellectuel et avec qui il conserve, jusqu'à la fin, les relations personnelles les plus amicales, constate lui aussi l'écart de plus en plus marqué qui sépare l'adepte toujours fervent de Schopenhauer et de la philosophie bouddhiste du prophète du Surhomme. — Il n'est pas jusqu'à la fidèle amitié qui unissait Nietzsche à sa sœur qui ne subisse vers cette époque une éclipse momentanée. A diverses reprises, pendant les années 1882 et 1883, au moment où se nouent les fiançailles de Mlle Nietzsche et du Dr Bernhard Förster, des intrigues féminines s'efforcent de semer la discorde entre le frère et le prétendant ainsi qu'entre le frère et la sœur. Pendant quelque temps Nietzsche demeure persuadé que Förster fait cause commune contre lui avec le cercle de Bayreuth, le tient pour un antisémite fanatique et borné, lui dénie toute aptitude pour l'essai de colonisation qu'il se propose de tenter au Para-

guay, et voit avec douleur dans les fiançailles de sa sœur avec cet intrus une sorte de défection, de trahison morale qui le remplit à la fois d'indignation et de douleur. Et si, en septembre 1884, il se reconcilie de nouveau avec sa sœur, s'il reprend sa correspondance avec elle, s'il se résigne à son mariage, si même il finit par revenir de ses préventions à l'endroit de Förster, et si, pendant l'automne de 1885, il passe plusieurs semaines au milieu des siens à Naumburg, il est évident que sa sœur ne peut plus rester pour lui la compagne et la confidente de tous les instants qu'elle avait été pendant longtemps. Au début de 1886 elle part avec son mari pour le Paraguay où, tout en continuant à suivre avec sollicitude l'évolution des idées de son frère, elle se crée un foyer, une existence nouvelle, des intérêts très différents de ceux qui avaient rempli sa vie jusqu'alors. Après avoir vu ses amis se détacher de lui, il fallait encore que Nietzsche connût aussi la douleur de se voir, disait-il, « méconnu et méprisé » par « ses plus proches »; il fallait, pour compléter et couronner son affranchissement de philosophe, qu'il se *libérât* des liens infiniment doux, solides et chers qui l'attachaient à sa famille.

Une autre déception encore vint assombrir vers cette même époque la vie de Nietzsche. Il avait espéré trouver, pour remplacer les amis anciens qu'il laissait derrière lui, de nouveaux compagnons de route disposés à cheminer avec lui sur la voie nouvelle où il s'était engagé. Or il lui fallut au bout de peu de temps s'avouer que, sur deux d'entre eux, sur Rée et sur Mlle Lou Salomé, il s'était entièrement mépris et qu'il ne pouvait y avoir, de lui à eux, l'alliance spirituelle qu'il avait un instant rêvée. C'est là un épisode insuffisamment connu encore de la vie de Nietzsche. Des témoignages essentiels, notamment la correspondance de Nietzsche et de Rée, n'ont pas encore été versés au dossier ou ne l'ont été que d'une façon très fragmentaire. C'est à peine si nous pouvons, d'après les indications données par Mme Förster et à la lueur des documents qu'elle a publiés, entrevoir les principales péripéties d'un petit roman d'amitié dont le dénouement mélancolique laissa dans l'âme de Nietzsche des impressions douloureuses.

Les débuts de la liaison de Nietzsche et de Rée sont depuis longtemps connus. On sait que, après s'être rencontrés en 1874 à Bâle, ils se lient plus intimement en 1876. Nietzsche admire fort à ce moment le premier ouvrage de Rée, ses *Remarques psychologiques*. Il passe avec lui et Mlle de Meysenbug l'hiver de 1876-77 à Sorrente, pendant lequel Nietzsche travaille à *Humain par trop*

humain tandis que Rée écrit son traité *De l'origine des sentiments moraux*. Les deux psychologues échangent à ce moment de quotidiennes confidences philosophiques. Dans le cénacle wagnérien, on attribue à Rée une influence pernicieuse sur l'évolution intellectuelle de son ami : on voit en lui le méchant Sémite qui a perverti Nietzsche, l'Aryen enthousiaste et trop crédule. De son côté Nietzsche qui a fort bien conscience que son évolution philosophique a ses racines au plus profond de son être et n'a nullement été déterminée par une influence étrangère, avertit dès ce moment son ami Rohde de ne point ajouter foi à ces bruits et de regarder *Humain, trop humain* comme l'expression authentique de sa pensée et non comme l'écho des pensées d'un autre : « Soit dit en passant : ne cherche dans mon livre que *moi* et non pas l'ami Rée. Je suis fier d'avoir découvert ses splendides qualités et ses hautes ambitions; mais sur l'élaboration de ma *philosophia in nuce* il n'a pas eu la moindre influence : elle était achevée et en grande partie déjà mise par écrit quand j'ai fait sa connaissance plus intime pendant l'automne de 1876. Nous nous sommes rencontrés sur le même degré : le plaisir que nous trouvions à nous entretenir était immense, le profit très grand de part et d'autre; en sorte que Rée a pu, avec une très amicale exagération, m'écrire sur son livre (l'*Origine des sentiments moraux*) la dédicace suivante : *Au père de cet ouvrage, sa mère très reconnaissante.* » Pendant plusieurs années les relations les plus amicales se continuent entre Nietzsche et Rée : ils se revoient en 1880 à Naumburg, en 1882 à Gênes puis à Rome. Nietzsche ne peut se dissimuler, déjà, que son ami ne comprend pas toujours sa philosophie. Sa présence, au lieu de lui être bienfaisante, l'agite et l'énerve. Pourtant il trouve un sincère plaisir à voir près de lui un admirateur qui s'incline volontiers devant la supériorité de son génie, un penseur dont il prise très haut les dons naturels, un ami dont il apprécie la sympathie et la complaisance.

Sur ces entrefaites Nietzsche, qui a passé le printemps de 1882 à Messine, rend visite, sur le chemin du retour vers l'Allemagne, à Rée et Mlle de Meysenbug qui séjournent à Rome. Ils insistent chaudement pour qu'il vienne, car ils veulent, disent-ils, lui présenter Mlle Lou Salomé, une jeune fille merveilleusement intelligente, instruite et douée, capable, assurent-ils, de devenir le disciple idéal rêvé par Nietzsche si celui-ci veut bien l'initier lui-même à sa philosophie. Nietzsche se rend à l'invitation de ses amis; il est séduit et conquis à son tour par la jeune fille. Il fait le trajet du retour en

Allemagne en grande partie avec Rée, Mlle Salomé et sa mère. Il est décidé à consacrer quelques semaines à l'éducation philosophique de cette amie nouvelle en qui il espère trouver une confidente de ses plus hautes pensées philosophiques et à laquelle il écrit dans une de ses premières lettres : « Que je suis heureux, chère amie Lou, de pouvoir me dire, en ce qui nous concerne : « Tout ne fait « que commencer et *tout est clair*. Ayez confiance en moi! Ayez confiance en nous! »

C'est en mai 1882 que Nietzsche entrait en rapports avec Mlle Salomé. Pendant l'été de 1882 il passait avec elle, en compagnie de Mlle Nietzsche, quelques semaines à Tautenburg en Thuringe; en automne, il la retrouvait à Leipzig ainsi que Rée et suivait avec eux des cours à l'Université; en novembre, il rompait toutes relations avec Mlle Salomé et repartait pour Gênes; au printemps suivant il refusait la dédicace d'un nouveau livre de Rée (*Origine de la Conscience*) et en été (1883) il rompait définitivement avec son ancien ami.

Que s'était-il passé entre eux? On ne le sait guère aujourd'hui, même après le récit de Mme Förster, qui apporte comme de juste plus d'impressions et de souvenirs personnels que de documents positifs et probants. Il est douteux qu'on le sache jamais exactement. Et pour l'instant il me paraîtrait singulièrement téméraire de prétendre porter un jugement définitif sur cet épisode de la vie de Nietzsche. Ce qui semble hors de doute c'est que Nietzsche a été victime, dans cette circonstance comme dans ses relations avec Wagner, de cet idéalisme généreux qui était un des traits caractéristiques de sa nature et qui le portait à se faire, par l'imagination, un portrait idéal de ses amis quitte à reconnaître ensuite son erreur, et à les condamner avec une sévérité aggravée de toute la déception éprouvée. Qu'il ait surgi entre les héros de ce petit roman d'amitié amoureuse des complications sentimentales cela n'est pas impossible : une lettre de Nietzsche à Mlle de Meysenbug établit en tout cas qu'il avait conseillé à Rée d'épouser Mlle Salomé et que celui-ci s'y était refusé par pessimisme philosophique, parce que « la pensée de la propagation de l'espèce humaine lui était intolérable et qu'il ne pouvait prendre sur lui d'augmenter le nombre des malheureux. » Il est donc bien probable que des préoccupations sentimentales et matrimoniales ont dû se mêler aux spéculations philosophiques des trois amis, sans qu'on puisse d'ailleurs définir avec certitude les sentiments soit de Mlle Salomé, soit de Nietzsche. Il paraît en

outre probable que Rée et Mlle Salomé ne se faisaient pas faute, entre eux, de « juger » Nietzsche, d'échanger sur le talent, sur le caractère, sur les idées philosophiques de leur ami des impressions qui n'étaient peut-être pas tout à fait celles qu'ils laissaient paraître en sa présence. Jusqu'où allait cette « duplicité », quels étaient au juste les propos de Mlle Salomé sur Nietzsche et dans quelle mesure Rée pouvait-il être rendu responsable de ces allégations, c'est ce que, faute de textes, il est impossible d'établir encore avec précision. Mais il est certain que ces jugements, rapportés plus tard à Nietzsche par Mlle de Meysenbug, amenèrent la brouille définitive de celui-ci avec Rée.

Quoiqu'il en soit, le revirement des sentiments chez Nietzsche ne tarda pas à devenir complet. L'amie et la confidente philosophique se transforma, à ses yeux, en une intrigante avisée et dépourvue de tout idéalisme; il lui apparut qu'elle n'avait jamais rien compris à sa philosophie, qu'il avait entièrement perdu le temps et les peines consacrés à son initiation philosophique, qu'elle n'avait pas l'ambition de donner un but et un sens à l'existence, mais que ses visées étaient toutes terre à terre et pratiques. « Je l'ai *rayée* de ma vie, écrivait-il, quand j'ai découvert qu'elle ne voulait rien de plus que se faire une existence agréable et confortable à sa façon. » Il l'accusait de ne pas s'être montrée à lui telle qu'elle était : « Je ne vous reproche aujourd'hui qu'une chose, c'est de ne pas avoir été à temps sincère sur vous-même vis-à-vis de moi. Je vous donnai à Lucerne mon étude sur Schopenhauer, — je vous disais que mes convictions fondamentales s'y trouvaient exposées et que je croyais qu'elles seraient aussi les vôtres. A ce moment il eût fallu lire et répondre *Non!* — En pareille matière je hais qu'on soit superficiel. — Bien des choses m'eussent été épargnées! » Et au printemps de 1883 il résumait en ces termes à la mère de Mlle Salomé cet épisode de sa vie : « L'on m'avait par lettre et de vive voix dépeint Mlle votre fille comme une créature trop parfaite presque pour cette terre, martyre de la connaissance depuis sa jeunesse, sacrifiant tout bonheur, toute joie à ce seul but, la vérité, comme une héroïne de désintéressement élevée dès longtemps à l'école du sacrifice. Je ne vous dirai pas toute la peine que je me suis donnée pour essayer de tenir pour vraie ne fût-ce qu'une vague silhouette de cette image idéale, ni tout ce qu'il m'a fallu, au cours de cette épreuve, oublier et pardonner. Encore bien moins vous dirai-je, à vous qui êtes sa mère, l'image qui m'est restée d'elle. — Ma sœur et moi nous avons l'un et

l'autre toutes les raisons pour marquer d'un caillou noir, dans le calendrier de notre vie, le jour où nous avons rencontré Mlle votre fille. Il n'est pas douteux, cependant, que nous n'ayons eu les meilleures intentions du monde. »

Et sur Rée aussi Nietzsche perd toute illusion. Il se le représente comme un être sans énergie qui laisse se perdre par faiblesse et faute de savoir s'imposer une stricte discipline des dons naturels précieux. Il voit en lui un médiocre sans fécondité vraie, incapable soit de s'élever à une conception originale du monde, soit de comprendre celle de son ami, un décadent qui, conscient de sa misère envisageait avec une terreur infinie l'idée du Retour éternel. Il estime qu'il ne saurait sans se compromettre et sans s'exposer à des méprises accepter la dédicace du livre de Rée sur l'*Origine de la Conscience*. Et lorsqu'une lettre de Mlle de Meysenbug lui dénonce Rée comme la source première des allégations répandues sur son compte par Mlle Salomé, il condamne son ancien ami définitivement et sans appel. Il l'avait jadis défendu avec indignation contre Wagner qui le représentait comme « un personnage en dessous et peu sûr ». Il lui fut infiniment douloureux de voir que l'événement semblait donner raison à Wagner. Et il se sentit envahi par une vraie détresse morale : « Une affreuse pitié, une affreuse déception, un affreux sentiment d'humiliation me torture, écrit-il à ce moment. Comment supporterai-je ce coup? Où trouver un homme en qui l'on puisse avoir confiance? un homme pour qui on puisse avoir du respect ».

Dans quelle mesure Mlle Salomé et Rée ont-ils *mérité* ce revirement de la part de Nietzsche? Encore une fois je ne crois pas qu'on puisse ni aujourd'hui, ni peut-être jamais le dire avec certitude. Il est probable que Nietzsche, au début de ses relations avec ses amis, se fit sur leur compte une « légende » qui s'écartait notablement de la réalité. Nietzsche désabusé a-t-il été tout à fait clairvoyant sur leur compte? Ne leur a-t-il pas en quelque sorte fait expier la déception qu'ils lui avaient donnée. Après avoir péché par excès d'enthousiasme, ne s'est-il pas jeté dans un excès opposé qui n'est peut-être pas non plus tout à fait équitable. Je ne crois pas qu'il soit temps aujourd'hui de fixer les responsabilités de chacun dans cette crise. Mais en tout état de cause la sincérité de Nietzsche ne saurait faire doute pour personne. Justifiée ou non, la désillusion qu'il ressentit fut cruelle et rendit plus accablant encore le sentiment d'isolement qui pesait sur lui. « O ciel que je suis seul! » soupirait-il en voyant s'éteindre

lentement les amitiés de jadis et s'évanouir si douloureusement des amitiés nouvelles dont l'aurore avait été si pleine de charme...

Ainsi la solitude se refermait toujours plus morne, toujours plus silencieuse sur le prophète du Retour éternel. Dépris du monde extérieur, sans cité, sans patrie, sans famille, presque sans amis, errant du Nord au Sud et du Sud au Nord sans plus s'attacher nulle part ni à personne, il ne vit plus que pour sa grande mission philosophique. Tous les autres intérêts se sont peu à peu effacés de sa vie; toutes les autres « valeurs » se sont évanouies à ses yeux. Rien ne compte plus pour lui que sa pensée solitaire qu'il poursuit infatigablement pendant ses longues promenades, en une incessante méditation qui se prolonge sans trêve ni repos, tendue sans cesse vers la même direction avec une passion toujours plus frémissante, avec un enthousiasme toujours plus exalté. Et c'est pourquoi aussi un sentiment de grand, de profond, d'intense bonheur vient se mêler à la conscience désespérante de son isolement. Certes il sent cruellement la misère de sa condition : « L'antinomie de mon existence, dit-il, consiste en ceci : c'est que les choses qui me sont radicalement *nécessaires* en tant que philosophe radical — l'émancipation de tout lien, profession, femme et enfants, amis, société, État, patrie, foi, l'affranchissement de tout amour et de toute haine en quelque sorte — m'affectent comme autant de privations, étant donné que, par bonheur, je suis un être vivant et non pas un simple appareil à abstractions ». Mais il sait qu'il peut venir à bout de toutes ses souffrances, car il possède le secret de faire tourner à son profit toutes les douleurs, toutes les déceptions, toutes les épreuves que lui apporte la vie.

Que peut en effet la destinée sur le libre esprit qui s'est habitué à ne plus considérer sa vie que comme une expérience et à tirer ainsi parti de *tout* ce qui lui arrive d'heureux ou de malheureux! Nietzsche — et c'est là le plus beau trait de sa nature spirituelle — a eu à un rare degré cette faculté en quelque sorte plastique qui lui permettait de trouver un gain jusque dans les pires infortunes. Il accepte volontiers les enseignements de la souffrance. Il prend son parti de ses déceptions en amitié en constatant qu'elles augmentent elles aussi le trésor de son expérience et constituent un progrès dans le sens de l'émancipation spirituelle. La pensée d'être « sur sa voie » le console de ses démêlés avec ses proches et lui fait accepter sans désespoir l'idée d'être temporairement méconnu des siens. Ses années de maladie même il les considère avec reconnaissance : « Je

me suis souvent demandé si je ne suis pas tenu à plus de gratitude envers les années les plus pénibles de ma vie qu'envers toute autre période. Ainsi que me l'enseigne ma nature intime, tout ce qui est *nécessaire* est aussi — lorsqu'on se place à une certaine hauteur et au point de vue d'une économie supérieure — *utile* en soi : il ne suffit pas de le supporter il faut aussi l'*aimer*... Amor fati : c'est là le fond même de ma nature. — Et en ce qui concerne ma longue période de maladie, — ne lui suis-je pas redevable de bien plus qu'à mes années antérieures? Je lui suis redevable d'une santé *supérieure*, d'une santé que fortifie tout ce qui ne l'anéantit pas! — *Je lui dois aussi ma philosophie!* »

Et de même que Nietzsche savait utiliser ses épreuves mêmes pour son perfectionnement spirituel, il savait jouir aussi de toutes les douceurs de la vie, jouir de la beauté des choses, d'un coin de ciel ou d'un rayon de soleil, jouir d'une visite de Henri de Stein, savourer la douceur d'une amitié sûre et fidèle comme celle de Peter Gast, jouir sans se lasser, comme Zarathustra, de son esprit et de sa solitude, goûter avec transports, surtout, les joies ineffables du créateur, la volupté infinie de l'Inspiration, « ce sentiment plein d'ivresse de liberté, de souveraineté, de toute-puissance, de divinité », « cet enchantement où notre âme démesurément tendue se soulage parfois par un torrent de larmes, où nos pas, sans que nous le voulions, tantôt se précipitent, tantôt se ralentissent; cette extase qui nous ravit entièrement à nous-mêmes, en nous laissant la perception distincte de mille frissons délicats qui nous font vibrer tout entiers, jusqu'au bout des orteils; cette plénitude de bonheur où l'extrême souffrance et l'horreur ne sont plus sentis comme un contraste, mais comme parties intégrantes et indispensables, comme une nuance nécessaire au sein d'un océan de lumière... » Oui, Nietzsche, malgré les tristesses de sa vie de pèlerin solitaire, de « fugitivus errans », comme il disait, malgré les plaintes déchirantes que lui arrache parfois le sentiment de son isolement, la douleur d'être méconnu de ses amis, ignoré de ses contemporains ne donne pas l'impression d'une victime du destin, d'un vaincu de la vie. Il y a en lui une sorte d'élasticité vaillante, une joie batailleuse, une superbe assurance qui écarte de lui la pitié des miséricordieux. Ce n'est point, évidemment, la sagesse apaisée, la haute résignation, la sereine harmonie d'un Gœthe. C'est un état d'âme plus tendu, plus violemment contrasté, où l'ivresse dionysiaque côtoie de près le désespoir. Mais c'est un état d'âme qui se résout somme toute en une affirmation et

non en une négation. Jusqu'au bout de son existence Nietzsche, semble-t-il, a pu dire du fond du cœur cette phrase où il résume son acceptation de la destinée universelle : « Est-ce là, la vie? dirai-je à la mort. Eh bien, encore une fois! » Et peut-être n'est-ce point un paradoxe de conclure avec sa sœur qu'il fut un heureux....

Ce n'est pas impunément toutefois qu'on mène à la longue une vie aussi en dehors des conditions habituelles de l'existence normale. Mme Förster — qui repousse absolument, pour expliquer la maladie à laquelle succomba la raison de Nietzsche, l'hypothèse de la « paralysie progressive » développée récemment par Möbius — nous montre l'équilibre mental de son frère se rompant brusquement sous l'action combinée d'une série de circonstances défavorables. Sa robuste constitution, d'abord, est débilitée par l'alimentation insuffisante à laquelle il s'astreignait en vertu de ses principes d'hygiène erronés. Puis son organisme est ruiné peu à peu par l'abus du chloral qu'il emploie à doses énormes pour combattre ses migraines et se procurer artificiellement du sommeil quand il est tourmenté par l'insomnie. Il s'empoisonne, d'autre part, en prenant également, pour combattre la dépression nerveuse, une liqueur de Java que lui avait procurée un vieux Hollandais et qui à petite dose agissait comme un calmant mais qui, si l'on en prenait trop, procurait une sorte d'ivresse se traduisant par un rire nerveux accompagné de véritables convulsions. L'été de 1888, enfin, est désastreux pour sa santé : au lieu de trouver comme d'habitude dans l'Engadine un temps beau et frais, il tombe sur une période de violents orages suivis de pluies diluviennes et de froids intenses — toutes choses également funestes pour lui. Mal logé, souffrant de l'influenza, les yeux malades, il se trouve dans des conditions physiques inquiétantes et qui exigeaient de sérieuses précautions. Or, au lieu de ménager ses forces entamées, Nietzsche demande à son cerveau précisément pendant cette année 1888 un travail tout particulièrement intensif. En quelques mois il écrit ou esquisse le *Cas Wagner*, les *Dithyrambes à Dionysos*, le *Crépuscule des idoles*, l'*Anti-chrétien*, l'*Ecce-homo*, *Nietzsche contre Wagner*... Quoi d'étonnant si son mécanisme cérébral depuis longtemps fatigué par le surmenage intellectuel, ébranlé par ces accès de travail effréné, par ces crises d'inspirations qui s'abattaient périodiquement sur lui et tendaient jusqu'au paroxysme tous les ressorts physiques et moraux de son être, — refuse à un moment donné le service et se détraque brusquement. La « paralysie atypique » diagnostiquée par les médecins de Bâle et

d'Iéna aurait ainsi eu pour cause, si l'on en croit Mme Förster, un empoisonnement par le chloral et par ce mystérieux remède de Java, empoisonnement auquel l'organisme de Nietzsche n'a pu, dans l'état de surexcitation nerveuse et de fatigue physique où il se trouvait, opposer une résistance suffisante. Et l'on se demande ainsi, non sans mélancolie, si le dénouement sombre de cette noble existence était vraiment fatal, si des médecins prévenus du genre de vie et des habitudes de Nietzsche, mieux instruits des circonstances — encore aujourd'hui peu connues — où se manifesta le mal, n'auraient pas pu, en combattant énergiquement l'intoxication qui avait causé la paralysie, rendre la santé au malade...

Assurément le monument biographique que l'ardente piété d'une sœur passionnément aimante vient d'élever à la mémoire et pour la gloire de Nietzsche pourra être complété, retouché, corrigé sans doute sur certains points. Bien des questions appellent encore une lumière plus complète. Nul doute qu'on ne discute longtemps — et sans doute, hélas, avec plus d'âpreté que jamais — les problèmes psychologiques ou physiologiques que soulève l'histoire mélancolique du « déclin » de Zarathustra. Mais il me paraît difficile de quitter le livre de Mme Förster sans emporter l'impression que de toutes les œuvres de Nietzsche la plus belle peut-être est sa vie — cette vie consacrée tout entière, avec un si splendide oubli de toute préoccupation vulgaire, à la conquête de l'idéal. Et l'on admirera un peu plus, après l'avoir lue, l'âme noble et candide de ce titan qui dans notre siècle positif et prosaïque rêva magnifiquement, comme les prophètes des temps anciens, d'ébranler le monde avec sa seule pensée, écrivit ce rêve avec le sang de son cœur et, victime tragique de son entreprise téméraire, retomba des cimes éblouissantes où l'avait porté sa pensée audacieuse dans les noires ténèbres de la folie et de l'inconscience.

HENRI LICHTENBERGER.

ADOLPH MENZEL

Le peintre Menzel, qui vient de mourir, était certainement, parmi les artistes allemands de notre époque, un de ceux dont le nom était le plus connu en France.

Depuis 1867, à chacune des expositions universelles, la critique avait eu l'occasion d'étudier les aspects divers de son talent. Elle comprit aussitôt la puissance de son œuvre et sut apprécier à sa valeur l'accent de probité et de sincérité qui s'en dégage. Si l'on songe que même des artistes comme Lenbach, n'ont pas connu chez nous cette unanimité dans l'éloge, si l'on se rappelle combien un Böcklin est aujourd'hui contesté, à quelle hostilité invincible son œuvre se heurte encore chez beaucoup, cet accord de la critique au sujet de Menzel vaut d'être noté. Et il apparaît d'autant plus significatif, que de tous les artistes de notre temps en Allemagne, aucun ne fut peut-être plus essentiellement allemand. Aucun du moins, ne se préoccupa certainement aussi peu que lui de sacrifier au goût du jour, au préjugé à la mode.

Menzel est un autodidacte. Nul maître à ses débuts. Il s'est formé librement, spontanément, sans contrainte d'aucune sorte, et il s'est développé en droite ligne, suivant une logique inflexible. Sourd aux critiques, indifférent aux éloges, il n'a jamais obéi qu'à sa conscience d'artiste, qui lui commandait impérieusement de chercher avant tout à voir juste et à être vrai. Il a poursuivi son but obstinément, sans défaillance, avec une étonnante énergie, en étant pour lui-même le plus sévère des critiques. Il n'eut pas de doctrine, pas d'esthétique; il fut plus soucieux de réalité que de métaphysique. Il se moquait des symboles et méprisait la spéculation. Qualité vraiment rare chez un Allemand, et surtout chez un artiste! Et c'est la raison principale de la grandeur de Menzel.

Exposer son œuvre, c'est raconter sa vie. L'une et l'autre se confondent. Menzel a vécu uniquement pour son art. Né en 1815 à Breslau, il était le fils d'un demi-artiste qui, après avoir dirigé

quelque temps une école de filles, renonça à la pédagogie pour monter un atelier de lithographie, qu'il transporta à Berlin en 1830. A la mort de son père, en 1832, Menzel, à l'âge de dix-sept ans, eut à gagner son pain. Il semble n'y avoir éprouvé aucune peine. Ayant de bonne heure travaillé dans l'atelier paternel, il continua tout naturellement à diriger l'entreprise dont il héritait. Il dessina sur pierre des en-têtes commerciales, des factures, des étiquettes et sut marquer aussitôt d'une note originale et personnelle les vignettes qu'on lui commandait. Son habileté précoce ne demeura pas inaperçue. Un an à peine après la mort de son père, l'éditeur d'art Sachse s'adressait à lui pour refaire les planches lithographiques d'une *Vie de Luther*, dont l'édition était épuisée. Ce furent ses débuts, encore modestes, dans cette carrière d'illustrateur, où il devait révéler le meilleur de son génie.

Encore que, dans son illustration de la vie de Luther, Menzel ait eu le droit de ne pas faire simplement œuvre de copiste, qu'il ait eu à retoucher et à améliorer les dessins primitifs, son talent ne pouvait se satisfaire de pareilles besognes. Dès l'année 1834 il donne une œuvre originale, suite de 6 feuilles avec 12 dessins y compris la couverture, qu'il intitula *le Pèlerinage de l'artiste sur terre* et dont les premières pages tout au moins sont inspirées de ses souvenirs de jeunesse. L'éditeur Sachse publia l'album, qui est curieux. Le talent tout entier de Menzel est là comme en germe : mélange d'observation précise et d'une prodigieuse richesse d'invention, que le temps ne fit que développer.

L'année même où Menzel donnait cette première œuvre, il avait tenté de suivre les cours de l'Académie de Berlin. Il y dessina quelques mois à peine, d'après l'antique. Puis, voyant qu'il n'avait rien à y apprendre, il renonça à copier des plâtres et il continua à se former seul, sans conseils et sans maître.

Les années de 1834 à 1839 sont les vraies années d'apprentissage, affranchi de toute tradition d'école. C'est en créant sans cesse que Menzel disciplinait son talent. En 1836 il faisait paraître une série de 12 lithographies consacrées aux grands souvenirs de l'histoire du Brandebourg. C'est la préface en quelque sorte de cette œuvre gigantesque, où il entreprendra de glorifier la monarchie prussienne depuis le grand Frédéric jusqu'à nos jours. Il y prélude en évoquant rapidement tous les fastes d'un long passé qui va des invasions et des Wendes jusqu'à la bataille de Leuthen, aux volontaires de Lutzen, de Grossbeeren, de Katzbach et de Leipzig.

Menzel ne se doutait nullement alors de l'ampleur qu'allaient prendre bientôt ces essais de reconstitution historique. Ce fut un hasard qui l'amena à s'y livrer avec plus de suite. Il avait vingt-quatre ans, quand, en 1839, l'éditeur Weber, de Leipzig, le chargea d'illustrer la *Vie de Frédéric II*, par Kugler. Menzel se donna aussitôt à cette tâche de toute son âme. En trois ans il termine le travail et livre à l'éditeur 400 dessins et illustrations diverses reportées sur bois. Puis il publiera successivement en 1849, pour l'illustration des *Œuvres littéraires* du grand roi, dont l'avait chargé Frédéric-Guillaume IV, 200 dessins et croquis; en 1852, 36 reproductions des types de soldats de l'armée de Frédéric; *Revue des soldats de Frédéric le Grand* avec texte d'E. Lange; en 1855, 12 nouvelles gravures sur bois, portraits du roi et de son entourage : *aus König Friedrichs Zeit*; enfin 453 illustrations à la plume, lithographies en couleurs, études minutieuses de costumes et d'armes, notes documentaires prises pour ses différents travaux et groupées en 1857 en un album : *l'armée de Frédéric le Grand.*

Il n'y a guère dans toute l'histoire de l'art un autre exemple de travail analogue, accompli avec plus de conscience, de minutie patiente et aussi avec pareille verve, une semblable puissance de vie. En étudiant le vieux Fritz, Menzel n'a fait aucun effort pour grandir son héros, pour le placer au-dessus de son temps, comme une statue sur un piédestal. Il n'a pas non plus, comme Raffet, à qui l'on songe involontairement en présence de son œuvre, le souffle épique. Obéissant à sa conscience d'artiste, qui lui commandait la sincérité avant tout, Menzel fit simplement tous ses efforts pour replacer Frédéric dans son cadre, ce cadre rococo, qui par lui-même valait déjà d'être étudié. Il vit dans le grand roi le héros national, le héros prussien et l'homme du XVIIIe siècle. Et en évoquant simplement les choses avec une vérité scrupuleuse, en dessinant avec le même soin que ses portraits, les détails des costumes, des uniformes, des armes, du décor, il atteignit à une éloquence que la peinture d'histoire n'avait guère connue avant lui.

Menzel n'a pas du reste uniquement le souci de la notation exacte. Il déploie des qualités d'invention, d'arrangement, de composition qui ne sont pas moindres. Son illustration des œuvres de Frédéric II est à ce point de vue surtout étonnante. Dieu sait si le thème paraissait ingrat! Illustrer l'œuvre poétique du philosophe de Sans-Souci, bien plus : sa correspondance, et jusqu'à des traités militaires ou à des règlements de manœuvre! Menzel accomplit ce

tour de force avec une virtuosité qu'on ne se lasse pas d'admirer. Entre les lignes de l'ouvrage souvent aussi mornes qu'un alignement rigide de grenadiers, il sème à profusion, du bout de son crayon, les fantaisies de son improvisation, l'imprévu d'arabesques simplement ornementales, ou bien, prenant prétexte d'une idée, d'un mot parfois, il imagine le développement le plus ingénieux, le moins attendu. Son dessin n'est plus seulement une illustration du texte, c'est une collaboration étroite, un développement graphique de la pensée de l'auteur, souvent même une critique légère, une spirituelle satire, avec très volontiers une pointe d'humour. Pour trouver dans l'histoire de l'illustration, en Allemagne, une œuvre aussi riche, il faut remonter jusqu'à Dürer, et depuis les illustrations en marge du livre d'heures de l'empereur Maximilien, aucun artiste n'avait déployé pareille fantaisie, une imagination aussi féconde.

La célébrité ne vint pas cependant à Menzel d'un aussi colossal labeur. Vers 1850 l'Allemagne l'ignorait encore, à l'exception d'un tout petit groupe de grands seigneurs, d'artistes ou de lettrés. Il ne faut pas oublier du reste que les illustrations pour l'œuvre littéraire de Frédéric II ne purent être réelllement connues du grand public qu'en 1882. Il en parut alors une édition spéciale. La première n'avait été tirée que pour l'usage personnel de Frédéric-Guillaume IV. Menzel ne devait pas tarder cependant à connaître la gloire. Mais par une ironie du destin qui est peut-être assez fréquente et qui est ici bien explicable, c'est la partie de son œuvre la plus discutable, ce sont ses tableaux, de beaucoup inférieurs à ses dessins, qui la lui valurent enfin.

Les premiers essais de peinture à l'huile de Menzel datent de 1836. Ils sont, comme ses premières lithographies, consacrés à faire revivre le passé sans préoccupation de style, de grand art, d'arrangement théâtral, mais avec une vérité simple, une scrupuleuse probité. Menzel y cherchait encore sa voie, s'efforçant de se dégager du genre historique conventionnel et de la manière anecdotique si en faveur alors, pour donner de vraies œuvres de peintre, préoccupé avant tout de la notation caractéristique des valeurs et des lignes. Si dans l'une de ses premières œuvres, *Séance de Tribunal* [1], On peut lui reprocher d'être encore un peu mélodramatique, il saura se corriger définitivement de ce défaut, jusqu'à tomber faci-

1. Mentionnons parmi les autres œuvres de la même époque : *Partie d'échecs*, *Consultation chez un avocat*, *Le conseil de famille*, prétextes divers à des études de costumes du XVII[e] siècle, et aussi *Aux armes*, épisode de la guerre de Trente Ans.

lement dans l'excès contraire, une certaine sécheresse, une absence d'émotion, que bien souvent l'on désirerait moins complète.

La série de ses tableaux les plus célèbres date des environs de 1850, alors qu'il avait à peu près terminé son travail d'illustrateur. Devenu véritablement le contemporain de Frédéric II, il était naturel qu'il tentât de se servir aussi de la couleur pour faire revivre plus complètement encore une époque qu'il connaissait si bien. En 1849, il donne *la Supplique*, petite scène de genre tirée d'un épisode de la vie de Frédéric; puis de 1850 à 1852 ces deux œuvres devenues bien vite populaires, d'une popularité un peu analogue à celle du *Joueur de flûte* de Meissonier en France : *La Table Ronde de Frédéric à Sans-Souci* et *Le Concert*. Ces toiles sont aujourd'hui au musée de Berlin et elles sont trop connues pour que nous y insistions. En 1856 enfin, il termine un tableau auquel il travaillait depuis six ans : *Frédéric à Hochkirch*. Il figura à Paris à l'exposition universelle de 1867 et il orne actuellement le cabinet de travail de l'empereur au nouveau palais de Potsdam. On raconte que Menzel, pour y donner l'impression juste de cette buée transparente du matin, traversée par les éclairs des décharges de mousqueterie dans laquelle ses personnages se silhouettent, ne manqua pas, durant tout le temps où il resta préoccupé de cet « effet », de se rendre à tous les incendies qui éclataient de nuit à Berlin, afin d'y chercher des notations analogues. Il est certain qu'ici, pour la première fois, Menzel semble avoir souci de l'atmosphère, de l'enveloppe. Dans ses premiers tableaux il ne s'était pas encore posé ce problème et ils ont une sécheresse de facture très accusée. Mais ce n'est que beaucoup plus tard que sa peinture arrivera vraiment à être autre chose que du dessin colorié et qu'on commencera à y sentir l'air circuler. Menzel n'ira pas sans doute jusqu'à l'impressionnisme. Du moins ses œuvres datant de 1867 marquent évidemment une facture très différente. C'est l'année de son voyage à Paris. Il ne manqua pas de visiter dans le baraquement de l'avenue de l'Alma l'exposition particulière de Manet, exclu naturellement des salles officielles, et il sentit devant les toiles de cet artiste non moins sincère que lui, tout ce qui manquait encore à son interprétation de la nature. Il s'appliqua désormais à se corriger de ses défauts d'illustrateur, pour arriver à une vraie technique de peintre. Ses études de Paris, *Un dimanche au Jardin des Tuileries*, notamment[1]

1. Comparer avec Manet : *La musique aux Tuileries*, qui figura à l'exposition de 1867.

sa *Prédication en plein air* surtout, datant de 1868, ainsi que son *Départ du roi Guillaume pour l'armée* dont on a exagéré du reste singulièrement la valeur en Allemagne — tant le sentiment patriotique peut faire tort à l'appréciation exacte d'une œuvre d'art — témoignent évidemment de ces recherches nouvelles.

L'année 1861, date du couronnement du roi Guillaume, qui succède à Frédéric Guillaume IV, marque dans l'évolution de Meuzel une étape décisive. Le peintre de la Prusse du XVIII[e] siècle va devenir l'historiographe de la Prusse moderne et du Nouvel empire et il en marquera en traits puissants les deux aspects les plus caractéristiques. Il sera « peintre de la cour », de la cour royale tout d'abord, mais surtout de la cour impériale toute militarisée, guindée, déployant complaisamment après les victoires de 1870 les fastes d'une gloire récente, et il sera en même temps le peintre du labeur obscur de l'ouvrier à l'atelier, à la forge, devant les hauts-fourneaux, peinant au travail dans tous ces enfers, que multipliera le prodigieux essor industriel de la nouvelle Allemagne. Il nous dira tout l'apparat conventionnel des galas de cour, des bals et des soupers, mais aussi la vie spontanée de la rue dans une grande ville moderne, avec son mouvement pittoresque; il étudiera la foule sur les marchés, sur les places, dans les jardins publics.

Nous ne pouvons énumérer ici toutes les œuvres de Menzel, parmi celles qui le consacrèrent comme peintre officiel. Elles n'ont du reste à nos yeux qu'un intérêt très secondaire. Dans son fameux tableau du *Couronnement du roi Guillaume à Königsberg*, qu'il mit le plus grand soin à composer — et qui présentait du reste d'énormes difficultés — Menzel démontre clairement que la grande peinture n'est nullement son fait. Il n'a aucune des qualités qu'elle exige. Le détail trop poussé nuit à l'impression d'ensemble, qui seule importe ici. L'ordonnance a la sécheresse et la froideur d'un procès verbal, et la couleur un peu dure, comme métallique, est malheureusement trop influencée par tant de dorures, de chamarrures et de clinquant. Les plus intéressantes de beaucoup de ces œuvres sont celles où Menzel nous raconte de simples épisodes des fêtes de cour [1]. Son humour, très discret sans doute, comme il convient à pareille matière, relève parfois heureusement la fadeur du genre.

Une page singulièrement plus attachante, d'une importance capitale et qui restera certainement ce que, comme peintre, Menzel a

1. *Tanzpause* (1870), *Cercle, Ballsouper* (1879), *Causerie* (1884), gouache.

produit de moins discutable est sa *Laminerie*, que la critique française appelle en général assez inexactement la Forge et qui date de 1875. Jusque-là, le paysan seul avait été toléré dans l'art. On l'y avait admis, sans trop de peine à vrai dire, comme attaché à la glèbe et faisant corps avec le paysage, qui, à la suite de l'école de Fontainebleau, avait conquis le droit de représenter autre chose qu' « un arrangement de patrons d'arbres, de fontaines et d'urnes cinéraires », suivant l'expression de Baudelaire définissant le paysage historique. Mais l'ouvrier était encore un sujet neuf. Personne du moins, depuis les frères Le Nain, ne s'était avisé de nous le montrer en plein effort, tout à son travail; nul n'avait été frappé de l'intérêt pittoresque qu'offrent les différents milieux où il accomplit chaque jour sa besogne. Menzel a la gloire d'avoir eu un des premiers cette curiosité; d'avoir compris toute la beauté caractéristique de gestes et d'attitudes, au moins aussi intéressants que les courbettes solennelles de grands seigneurs en habits de gala. On a pu dire en ce sens, — et non sans raison — qu'il y avait dans son œuvre quelque chose de la puissance révolutionnaire d'un discours de Lassalle. Elle garde en tous cas pour l'Allemagne la même valeur qu'avaient eue en France les efforts de Daumier, de Courbet, de Millet pour délivrer l'art des vieilles conventions, d'aristocratiques préjugés, et lui permettre de s'essayer à interpréter librement toutes les manifestations de la vie.

Quelques années plus tard, la tentative de Menzel eût pu sembler banale. En 1875, elle présentait une réelle audace. A cette époque on ignorait encore les types de puddleurs et de fondeurs que popularisa l'art de Constantin Meunier. Roll ne termina qu'en 1880 sa fameuse *Grève des mineurs*, une des premières œuvres marquantes en France, dans cette voie. Et jusqu'en 1886, Zola n'apparaissait-il pas encore quelque peu révolutionnaire, quand il formulait dans *l'Œuvre* cet idéal de l'art moderne : « Ah! tout voir et tout peindre! La vie telle qu'elle passe dans les rues, la vie des pauvres et des riches, aux marchés, aux courses, sur les boulevards, au fond des ruelles populeuses; et tous les métiers en branle et toutes les passions remises debout, sous le plein jour, et les paysages et les bêtes et les campagnes? »

Ce rêve de Claude Lantier, Menzel l'a réalisé pleinement, ou peu s'en faut, en ses dernières années; et cela sans réclame tapageuse, sans déclamation et sans pose; sans vouloir obéir à un programme d'école, sans prétendre, comme Courbet, *nier l'idéal*, mais en obéis-

sant simplement à la logique de son tempérament qui, dès ses débuts, lui avait toujours inspiré le souci de se tenir le plus près possible de la vie et de la traduire fidèlement.

Personne n'ignore aujourd'hui ces petites études, de préférence à l'aquarelle ou à la gouache, où Menzel a noté quantité de scènes de rue, de plein air, tout ce qui frappait son regard, tout ce qui l'amusait, des spectacles quotidiens. Il y a déployé ses meilleures qualités d'observateur impartial et d'humoriste. Son dessin précis, un peu sec parfois, est volontiers ironique, souvent spirituel, et toujours expressif. L'Allemagne possède en Menzel une manière de Renouard, qu'elle n'estime peut-être pas toujours à sa juste valeur, et auquel elle semble préférer en général — et bien à tort — le peintre de ses solennités, de ses fêtes officielles.

Il faudrait enfin, pour être complet, — mais comment l'être en si peu de pages et avec un génie aussi fécond que Menzel, — mentionner encore les délicieuses fantaisies de ses *Albums d'enfants*, où, de 1861 à 1883, Menzel n'a cessé, en matière de délassement, de prodiguer les richesses de son imagination inventive; citer l'illustration de la *Cruche cassée* de Kleist, entreprise en 1877, les œuvres inspirées par quelques rapides séjours à Vérone entre 1880 et 1883, et surtout les innombrables croquis de paysage qu'il rapportait de ses voyages dans le sud de l'Allemagne ou le Tirol, où il séjournait volontiers pendant l'été.

Nous n'avons pu ici que rappeler les plus grandes choses dans l'œuvre immense de Menzel, et nous avons conscience d'avoir dit à peine l'essentiel. Sa place dans l'histoire de l'art allemand du XIXe siècle restera considérable, et cependant il semble qu'il ne laissera pas que d'embarrasser toujours un peu les historiens et les critiques, qui ont le désir bien légitime de classer et la préoccupation de la rubrique. Menzel échappera toujours à tout essai de classification. Il est demeuré à l'écart de tous les grands courants d'art qui ont traversé son siècle. Il n'en a ignoré aucun; mais il a su résister à tous; nul n'a réussi à l'entraîner. Est-il classique, romantique, réaliste, naturaliste, impressionniste? Qui le dirait? Il a été Menzel tout simplement, c'est-à-dire le peintre de la vie sans épithètes et sans formules, et si l'on voulait mettre sur sa tombe une épitaphe, il semble que ce qui caractériserait le mieux son talent tout entier, seraient ces seuls mots, qui se détachent sur le socle de la statue de Velasquez à Séville : « Au peintre de la Vérité ». *Al pintor de la Verdad.*

GASTON VARENNE.

NOTES ET DOCUMENTS

QUELQUES LETTRES INÉDITES DE MAX VON SCHENKENDORF (1813)

Le fils de l'auteur de *Valérie*, Paul de Krüdener, ancien secrétaire de l'ambassade de Russie à Paris, fut arrêté sur un ordre de Savary, par le commissaire de police de Münster en Westphalie, tandis qu'il s'apprêtait à regagner le Nord de l'Europe par la voie de Hambourg. Ses papiers, saisis le 30 mars 1813, sont conservés aux Archives nationales [1]. Un séjour de cinq mois que le jeune diplomate avait fait à Strasbourg et dans le pays de Bade, à son départ de Paris, l'avait mis en relations avec diverses personnes qui profitèrent de l'occasion pour adresser à de lointains correspondants des messages que l'insécurité des temps ne permettait guère de confier aux voies ordinaires. Le lot le plus important de ces lettres qui n'arrivèrent jamais à destination provient de Carlsruhe, où Mme de Krüdener s'était installée (si tant est qu'elle ait jamais pu s'installer quelque part) dans le voisinage de Jung-Stilling, à portée aussi du fameux pasteur Fontaines et de Marie Kummer, la visionnaire. A son passage à Kœnigsberg en novembre 1811, elle avait déterminé Mme Henriette-Elisabeth Barckley, une veuve de ses amies, à la suivre à Carlsruhe : or Mme Barckley, l'âme d'un petit cercle piétiste de Kœnigsberg, avait inspiré, dès avant son veuvage, une profonde passion au poète Max von Schenkendorf. Celui-ci, de plus en plus isolé dans la ville de sa jeunesse, quitta à son tour Kœnigsberg pour rejoindre la femme dont il souhaitait de partager désormais la vie : il l'épousa le 15 décembre 1812. Les lettres qu'il confia à Paul de Krüdener sont écrites deux mois après cet événement. Adressées à d'anciens amis de l'Allemagne orientale, elles nous renseignent sur la vie nouvelle du poète, sur les impressions de cet Allemand du Nord transplanté dans le pays de Bade, sur la rencontre qui se faisait ici, en quelque sorte, de deux mysticismes, et (dans la mesure où il paraissait prudant de confier au papier les espoirs grandissants des ennemis de Napoléon) sur les échos que trouvaient dans ce milieu attentif les événements extraordinaires de l'hiver 1812-1813.

F. Baldensperger.

I. *Extraits d'une lettre du 13 février 1813 à « Herrn Doktor Köpke, wohlgeboren, im Friedrichs Kollegio ».*

... Euch, und namentlich dich, ersetzt mir von dem hiesigen Volk doch Keiner; so gemüthlich gern ich auch bei dem alten ehrwürdigen Stilling Thee trinke, was wöchentlich einmal zu geschehen

1. F[7] 6574 (n° 2954). Cf. sur quelques détails du séjour que fit Paul de Krüdener en Alsace, un prochain article du *Bulletin de la Société Philomatique Vosgienne*.

pflegt.... Baden gilt wohl mit Recht für das schönste aller deutschen Länder, es ist gesegnet mit Wein und Frucht, mit Bergen, Wäldern und Seen, und wie es sich herabzieht von der Bergstrasse bis gen Konstanz vereinigt der Charakter der Badenser in sich fränkische Leichtigkeit, schwäbische Treuherzigkeit und die sagenreiche Einfalt der Gebirgsländer. Die Natur um Karlsruh aber ist die ärmste im Lande, und wir würden diesen Ort auch schwerlich zum Winteraufenthalt genommen haben, wenn wir nicht dem Wunsche der lieben Frau v. Krüdener Berücksichtigung schuldig gewesen wären. Es ist sonderbar dass ich i. J. 1807, dieser frommen, und zu einem besondern Werkzeuge des Heils von unserem Herrn erwählten Frau es abschlug sie herzubegleiten, weil meine Frau mich damals in Kgsbg festhielt, dass sie darauf i. J. 1811 diese von dort entführte, und dass wir nun alle hier unter einem Dache wohnen. Durch ihren Sohn der von Paris nach Russland geht erhältst du diesen Brief. — Der Umgang mit dieser Familie, und mein Vorleserdienst, fördert mich überdem sehr im französischen und fräulein Krüdener dagegen (eine Gestalt und ein Gemüth, wie von einem Dürerschen Gemählde kopiert) bedient sich meiner zur Vervollkommnung im Teutschen.

Meine obige Schilderung von Karlsruh war etwas einseitig. Besonders hab ich vergessen Hebel zu nennen. Ich bedauere nur dass die Kindlichkeit und Bescheidenheit dieses Mannes manchmal wirklich zur Blödigkeit wird, und dass es daher bei meiner Blödigkeit schwer hält in ganz innige Umfassung und Verflechtung mit ihm zu kommen. Das Schatzkästlein hat er uns geschenkt...

.... Den Leibband von Goethe den ich mit mir nahm, verlohr ich zwischen Königshafen und Schweinfurth — endlich ist es mir geglückt einen Mannheimer Nachdruck davon aufzutreiben....

1. Vous autres, et toi en particulier, vous n'êtes remplacés dans mon cœur par aucun des gens d'ici, malgré le plaisir de bonne intimité que j'ai à prendre le thé chez le vieux et respectable Stilling, ce qui arrive d'ordinaire une fois par semaine... Le pays de Bade passe à bon droit pour la plus belle de toutes les régions de l'Allemagne; vignobles et vergers, montagnes, forêts et lacs en font une terre bénie, et, tandis que leur pays s'étend de la Bergstrasse aux environs de Constance, le caractère des Badois réunit la vivacité franconienne, la candeur souabe et la simplicité féconde en légendes des pays de montagnes. Mais la nature aux environs de Carlsruhe est la plus déshéritée de la contrée, et nous n'aurions guère été tentés de prendre en ce lieu nos quartiers d'hiver, si nous n'avions dû tenir compte des désirs de la chère Mme de Krüdener. Chose curieuse, cette pieuse femme, choisie par le Seigneur pour être un instrument singulier de salut, j'avais refusé en 1806 de l'accompagner ici, parce qu'alors ma femme me retenait à Kœnigsberg; et voilà qu'en 1811 elle emmène de là-bas cette dernière, et que tous, à présent, nous habitons sous le même toit! C'est par son fils, qui va de Paris en Russie, que tu recevras cette lettre. — La

fréquentation de cette famille, et l'office de lecteur que j'y remplis, sont très profitables à mon français; Mlle de Krüdener de son côté (une vraie figure de Dürer, au physique et au moral) se sert de moi pour se perfectionner en allemand.

La description ci-dessus de Carlsruhe est un peu partiale. J'ai oublié, en particulier, de nommer Hebel. Mon seul regret est que l'ingénuité et la modestie de cet homme tournent vraiment, parfois, en niaiserie, et que, ma propre niaiserie aidant, il nous soit malaisé d'arriver à une absolue intimité de pénétration et de liaison. Il nous a fait présent de son *Schatzkästlein*...

... J'ai perdu entre Kœnigshafen et Schweinfurth le volume favori de Goethe que j'avais emporté; — j'ai fini par en découvrir une contrefaçon éditée à Mannheim...

II. — *Extraits d'une lettre à « Herrn Generalsuperintendenten Borowski »* [1].

Karlsruhe, 20sten Febr. 1813.

In dieser Zeit der allgemeinen Trauer, und Erschütterung, in der alles wankt was Völkern und was Rittern heilig war, die thöricht genug ist das Böse durch das Böse überwinden zu wollen, und lieber das Bild eines lebendigen Menschen in ein Reichswappen setzt, als dass sie dem die Ehre gäbe, dessen Boten Sturmwinde und Feuerflammen sind; in dieser Zeit habe ich wohl Grund mich meiner Entfernung von einem Lande zu freuen, in dem man auch irre zu werden scheint, woran man sich zu halten habe, und welches die nächste Pflicht sei. Ach, u doch ginge ich gar zu gern mieder einmal den wohlbekannten Weg, auf welchem mir so oft das Herz gebrannt hat, über den Wall hin nach der neuen Kirche, um dort Oel für die sechs Arbeitstage einzukaufen. Hier habe ich noch nicht gefunden, an was ich dort genährt war, u werde es wohl so bald nicht finden. So kahl u formlos hier der Kultus in den Kirchen ohne Altäre ist, solche Maschinen sind hier die Geistlichen, davon muss ich nun freilich den alten gutmüthigen Ewald ausnehmen [2]....

Et, après quelques lignes qui regrettent l'éloquence et la ferveur du destinataire de la lettre, après la mention de quelques brochures d'Ewald qu'il lui a envoyées :

Ich habe zugleich noch einen diesjährigen Kalender, des lieben Hausfreundes und allemanischen Sängers Hebel beigefügt, aus welchem einige Anekdoten Ihnen gewiss behagen werden. Sonst lebt

1. L.-E. Borowski était pasteur de la Neu-Rossgärtische Gemeine à Kœnigsberg, où Frédéric-Guillaume III et la reine Louise furent, de 1807 à 1809, ses auditeurs assidus. Il avait été nommé en 1812 « surintendant » des églises de Prusse.

2. J.-L. Ewald, théologien et prédicateur, était depuis 1807 conseiller ecclésiastique à Carlsruhe.

man hier, so nahe Tübingen, München, Heidelberg liegen, und so brillant das hiesige (von Ewald gestiftete) Museum ist, ganz verbannt von aller Literatur und Kunst, die Nahmen Goethe, Schlegel, Fichte, Schelling, und doch auch wieder Jakobi, gehören zu den verfehmten; und ich werde auf dem Sommer in Heidelberg viel nachzuholen haben. In einer Offiziantenstadt, an einem halbfranzösischen Hofe ist das wohl nicht anders möglich....

... Noch habe ich Ihrer Aufforderung und der Natur der Sache nach von einem Manne zu sprechen, gegen den ich mit manchem Vorurtheil ankam, und der mir nun gar sehr am Herzen liegt — ich meine den schönen und ehrwürdigen Greis Jung, in dem ich ganz den frommen, weichen und kindlichen Stilling wiedergefunden habe. Er ist ein Dutzbruder von Ewald, und obgleich ihre Theologie wohl etwas verschieden seyn mag, lieben und achten die beiden sich gegenseitig, und sehen sich, so wie wir, mehreremale in der Woche. Stillings wunderbare Führung u der durch dieselbe in ihm unerschütterlicher Grundprinzip gewordene Glauben an spezielle Leitung und Gebetserhörung Gottes musste wohl manchen ärgern. Doch hielt man ihn nur für einen unschädlichen Schwärmer : als aber der verstorbene Gr. Herzog ihn in eine geschäftsfreie Lage setzte, damit er ungehinderter für das Reich des Herrn, durch Schriften, noch mehr aber durch Korrespondenz wirken könne, ja als er ihn endlich zu seinem Lektor machte, konnte das dem armen Jung nicht verziehen werden, und er musste ein ausgemachter Bösewicht seyn. Sein Herr hat ihn indessen legitimirt, u nach des Fürsten Tode, wo Jung aufgehört hat ein Gegenstand des Neides zu seyn, liebt man ihn wieder, u bedauert dass er nicht mehr so ist, wie vor 3-4 Jahren. Bei der fürstl. Familie geniesst er fortwährende Gunst u Vertrauen. Er gilt für einen Schwärmer — doch wer gilt nicht dafür? u bald wird das wohl ein Ehrentitel seyn. Zur Erneuerung dieses Vorwurfs hat seine Theorie der Geisterkunde viel beigetragen [1]. Ob ein solches Buch überhaupt geschrieben werden sollte, will ich dahin gestellt seyn lassen, u dass die Beispiele darin schlecht gewählt sind gebe ich gern zu; aber das System selbst ist ungemein scharfsinnig, u ich glaube dass der geförderte animalische Magnetismus noch mehr Licht hierüber verbreiten wird. Das Buch ist übrigens geschrieben Gespensterfurcht zu vertreiben u nicht zu erwecken. Ich las es in Königsberg, u habe mit dem Verfasser noch nicht darüber gespro-

1. Cet ouvrage avait paru à Nuremberg en 1808.

chen; wie es dann wohl nicht leicht einen anspruchslosern u zurückgezogern Mann geben wird. Dagegen ist er unerschöpflich in Anekdoten, werkwürdigen Vorfällen, Charakterzügen, u. dgl. Am meisten gewirkt hat er durch sein Leben, durch das sogar ins Arabische übersetzte Heimweh[1] (aus den Reiseberichten des Senators v. Vietinghof) u. durch seine weltverbreitete Korrespondenz. Seine andern Romane, so wie die aszetischen u biblischen Schriften sind von untergeordnetem Werth, u tragen jetzt auch den Stempel des Geistes Abnahme, obgleich sie noch immer ein grosses Publikum finden. Sonderbar ist es, dass der verrufene Jung von einer weit schwärmerischen Partei, die sich vom Elsass u Würtembergischen her verbreitet hat — u die ich zu kennen genau Gelegenheit habe! — verketzert wird, als fehlte ihm kindlicher Glauben, da er vor gewissen dort stets gefundenen Offenbarungen u Ekstasen, oder vielmehr vor der zu grossen Ausspinnung und eigenmächtigen Hervorbringung derselben gewarnt, sie auch wohl medizinisch zu erklären gesucht, und sich geweigert hat die Zukunft unsres Herrn so nahe u so fixirt als jene anzunehmen. Das ist nehmlich der grosse Punkt der Gährung u Sehnsucht in der protestantischen Kirche, welchen ich durch die vielen Verhältnisse unsrer lieben Reise Gefährthin näher kennen gelernt habe. Ich sehe dies als einen Beweis der Nothwendigkeit oder Heilsamkeit seiner Erscheinung an, denn tiefer sinken wird sie schwerlich können. — So wenig ich nun Grübeleien liebe, so möchte ich den Bräutigam, *wenn* er kommt, doch gerne sehen, und sorge daher nur meine Lampe im Geschick zu erhalten....

II. En ces temps de deuil et d'ébranlement universels, où chancelle tout ce qui était sacré aux peuples et aux chevaliers, où l'on est insensé au point de vouloir vaincre le mal par le mal et de mettre le portrait d'un homme vivant dans un écusson impérial plutôt que de rendre hommage à Celui dont les messagers sont l'ouragan et la flamme, j'ai bien quelque raison, en ces temps funestes, de me féliciter d'être éloigné d'un pays où l'on semble perdre aussi la notion des fermes principes et des devoirs prochains. Hélas! que j'aimerais pourtant reprendre un jour le chemin bien connu que j'ai parcouru si souvent le cœur brûlant, et passer le rempart et aller à la nouvelle église, pour m'y fournir du viatique nécessaire au labeur de la semaine. Je n'ai pas encore trouvé ici la nourriture spirituelle qui me soutenait là-bas, et ne la trouverai sans doute pas de sitôt. Le culte dans les temples d'ici, dépourvus d'autels, est si nu, si dénué de formes extérieures, et les pasteurs sont de tels automates! j'en excepte assurément le bon vieil Ewald...

... J'ai ajouté à mon envoi le *Calendrier* de cette année du poète allemanique Hebel, cher familier du logis : quelques-unes des anecdotes qui y sont renfer--

1. Les quatre volumes de l'ouvrage intitulé *Heimweh* (1794) avaient eu en effet un très grand succès.

mées vous agréeront certainement. D'ailleurs, si rapprochés que soient Tubingue, Munich, Heidelberg, si brillant que soit le « Museum » local (fondé par Ewald), on vit absolument en dehors de toute littérature et de tout art; les noms de Gœthe, de Schlegel, Fichte, Schelling, — et de Jacobi aussi, il est vrai — sont réprouvés; et j'aurai cet été beaucoup à faire, à Heidelderg, pour me remettre au courant. Dans une ville de fonctionnaires, avec une cour à demi francaise, il est difficile qu'il en soit autrement...

... J'ai encore, pour me conformer à votre invite et aux circonstances, à vous parler d'un homme contre lequel j'avais, à mon arrivée, mainte prévention, et que je porte tout à fait dans mon cœur à présent — je veux dire le beau et vénérable vieillard Jung, en qui j'ai retrouvé entièrement le pieux, tendre et naïf Stilling. Ewald et lui se tutoient, et bien que leurs théologies respectives aient bien quelques différences, ils s'aiment et se respectent réciproquement, et se voient, tout comme nous, plusieurs fois par semaine. La singulière carrière de Stilling et — conséquence de celle-ci — la foi, devenue chez lui un principe fondamental et inébranlable, en une direction et un exaucement spéciaux de la part de Dieu, ont choqué naturellement bien des gens. Cependant on se contentait de le tenir pour un rêveur inoffensif : mais quand feu le grand-duc l'installa dans une sorte de sinécure, afin qu'il pût agir plus à son aise pour le règne de Dieu, par ses écrits, et plus encore par sa correspondance, lorsqu'enfin il fit de lui son lecteur, on tint rigueur au pauvre Jung de ces bienfaits, et l'on s'accorda à le considérer comme un malfaiteur avéré. Son maître l'a légitimé, dans l'intervalle, et après la mort du prince, lorsque Jung a cessé d'être un objet d'envie, on s'est remis à l'aimer, et l'on regrette qu'il ne soit plus ce qu'il était il y a trois ou quatre ans. Il continue de jouir de la faveur et de la confiance de la famille princière. Il passe pour un rêveur — mais à qui ne donne-t-on pas ce titre, qui sera bientôt, d'ailleurs, un titre honorifique? Sa *Théorie du Spiritisme* a beaucoup contribué à renouveler ce reproche. Un tel livre devait-il, au fond, être écrit, c'est ce que je n'examinerai pas, et je suis tout disposé à accorder que les exemples en sont mal choisis; mais la doctrine elle-même est d'une subtilité rare, et je crois que les progrès du magnétisme animal y répandront plus de lumière encore. D'ailleurs l'ouvrage est écrit pour bannir la crainte des esprits et non pour la susciter. Je l'ai lu à Koenigsberg et je n'en ai pas encore causé avec l'auteur : c'est qu'aussi bien, il est si modeste, il se met si peu en avant! Par exemple, il ne tarit pas d'anecdotes, de cas singuliers, de traits caractéristiques, etc. Il a exercé le plus d'action par sa *Vie*, par son *Mal du pays*, qui a été traduit même en arabe (d'après les relations de voyage du sénateur von Vietinghof) et par sa correspondance qui s'étend sur le monde entier. Ses autres romans ou écrits ascétiques et bibliques sont d'une moindre valeur et portent aussi maintenant la marque d'un esprit qui baisse, bien qu'ils trouvent encore un nombreux public. Il est bizarre qu'une secte d'illuminés qui, originaire de l'Alsace et du Wurtemberg, s'est étendue jusqu'ici, — et que j'ai eu l'occasion de connaître de près! — taxe d'hérésie ce réprouvé de Jung, l'accuse de manquer de foi ingénue, parce qu'il a mis en garde contre certaines révélations et certaines extases auxquelles ces gens-là sont enclins, ou plutôt parce qu'il a mis en garde contre le développement excessif et la production arbitraire de ces phénomènes qu'il a tâché aussi, sans doute, d'expliquer médicalement, et parce qu'il s'est refusé à admettre que la future venue de notre Seigneur fût aussi prochaine et aussi certaine que le disaient ceux-là. C'est là en effet, dans l'Église protestante, le principal élément de fermentation et de désir, que j'ai pu apprendre à connaître de près grâce aux nombreuses relations de notre chère compagne de route. Et c'est pour moi une preuve de la nécessité ou de la salutaire utilité de la venue du Seigneur, car l'Église tombera difficilement plus bas. — Si peu ami que je sois des songes creux, j'aimerais voir le Fiancé, s'il vient, et j'ai soin, en conséquence, de tenir ma lampe prête....

III. — *Lettre à « M. Adolf Hay, Gothenburg.* »

Karlsruhe, d. 23sten Februar 1813.

Lieber Freund und Bruder!

Ungeachtet seit fünf Vierteljahren auf keinen meiner Briefe eine Antwort erfolgt ist, werde ich doch nicht müde an dich zu schreiben, und benutze jetzt die Reise des Hn von Krüdener von Paris über Schweden nach Russland dazu. Sollte er dir selbst nahe kommen so wirst du ihn um unserwillen wohl freundlich aufnehmen. Et hat drei Monate mit uns gelebt, ist auch ein Zeuge unserer Hochzeit gewesen, die hier am 15ten Dezbr. v. J. statt hatte. So finde ich mich denn endlich an den Ziel so lang genährter Wünsche, ach, und ich bin glücklich, mein Freund, wie ich es dir nicht beschreiben kann, wie ich es nicht verdiene zu sein. Sehe ich dich doch auch erst in diesen Hafen eingelaufen! Glaube doch nur ja dass meine Zuneigung und Theilnahme zu dir nichts, auch dein eignes Zurückziehen, nicht erschüttern kann. Der Besitz eines Freundes ist ja wohl mehr werth als eine Provinz, um die man doch Kämpfe und Opfer nicht scheut.

Hier ist der Frühling schon eingezogen, und wir könnten in diesem Asyl ganz friedlich und selig leben, würde unsre Ruhe nicht manchmal unterbrochen, durch die trüben Nachrichten aus dem Vaterlande, wo die Verbrechen an der Ehre und Treue jetzt gerächt werden durch pestenartige Krankheiten[1] und manches andre Uebel

Möge der Himmel dich freundlich bewahren und geleiten, und unter diesem Schirme dich bald in die Arme führen deines

treuen und wahren Freundes

Max v. Schenkendorf.

III. Cher ami et frère! Bien qu'aucune des lettres que je t'ai adressées depuis quinze mois n'ait reçu de réponse, je ne me lasse pas de t'écrire, et me sers cette fois-ci du voyage de M. de Krüdener, qui se rend de Paris en Russie en passant par la Suède. S'il devait te joindre lui-même, tu lui ferais bon accueil pour l'amour de nous. Il a vécu avec nous pendant trois mois, et a assisté à notre mariage, qui a été célébré ici le 15 décembre de l'an passé. Me voilà donc enfin au terme de vœux longtemps caressés, ah! que je suis heureux, mon ami, plus heureux que je ne puis te le dire et que je ne mérite de l'être. Puissé-je te voir un jour réfugié à ton tour dans cette rade! Sois convaincu que rien, même pas une rupture de ta part, ne pourra ébranler l'affection et l'intérêt que je te porte. Avoir un ami est plus précieux que posséder une province : et l'on ne craint, pourtant, ni les combats ni les sacrifices pour une province.

Le printemps a déjà fait son entrée ici, et nous pourrions mener dans cette

1. Il s'agit de l'épidémie qui décima Kœnigsberg à cette époque.

retraite une vie de paix et de félicité, si notre repos n'était souvent interrompu par les tristes nouvelles qui nous viennent du pays, où les manquements à l'honneur et à la fidélité sont maintenant châtiés par des maladies pestilentielles et divers autre maux.

Puisse le Ciel te garder et te guider en toute bienveillance, et te conduire bientôt, sous cette sainte garde, dans les bras de ton ami fidèle et sincère M v. S.

Un post-scriptum de sa femme annonce que dans quatre semaines ils iront à Heidelberg pour y passer l'été; elle joint à cette lettre deux vues du château de Heidelberg. Cette dernière missive, au lieu d'être confondue par le commissaire de police de Münster dans le lot commun qu'il qualifie « lettres de dévotion — insignifiantes », a eu les honneurs d'un bordereau spécial, libellé comme suit : « Lettre de recommandation donnée par un Suédois qui se trouve dans le Duché de Bade à M. Krudener lequel doit aller en Russie par la Suède. Rien de suspect ».

D'autres lettres écrites par Max von Schenkendorf à ses plus intimes amis d'autrefois répètent sensiblement les mêmes thèmes : constatation et proclamation de son bonheur domestique actuel; admiration pour les beautés naturelles du pays qu'il habite; inquiétude pour Koenigsberg que l'épidémie désole; lamentations sur la misère de la patrie, sur l'ébranlement des fondements de la société. Une lettre à ses parents, du 19 février, évoque le souvenir de leurs noces d'argent, cinq ans auparavant. Une autre, adressée à son ami Ernst von Kanitz — 23 février 1813 — exprime l'espoir qu'il fonde sur le roi de Prusse, « der Preussische Wittwer » et fait le *distinguo* suivant :

« .. wenn das ganze Volk aufsteht gegen des Königs Willen, so hab'ich *allenfalls* nichts dagegen, aber ein General der ein ihm anvertrautes Heer den Fahnen seines Herrn entführt, ein Vikar der den König in Gefahr setzt, gehört in die Klasse der Wallenstein und Bourbons...[1] »

QUELQUES SOURCES DES ROMANS DE SHELLEY

On sait assez combien ces premières œuvres ont été sévèrement jugées, et par les critiques, même les mieux intentionnés, et par Shelley lui-même. Très certainement, s'il n'eût tenu qu'à lui, le silence et l'oubli auraient été faits sur ses deux romans, et peut-être son poème de jeunesse « *crude and immature* » aurait eu le même sort. Mais nous avons de moins en moins la superbe prétention d'appliquer à toute œuvre le rigide étalon des valeurs universelles et permanentes; même nous ressentons — est-ce une faiblesse? — une tendresse de plus en plus attentive et indulgente pour les manifestations précoces d'un génie qui se forme. D'ailleurs, et Shelley le savait bien, ces premières productions tenaient une place importante dans l'histoire de son esprit : *Though quite uncharacteristic of myself as now I am, they serve to mark the state of my mind at the period of their composition*, dit-il de ses deux romans (lettre à Godwin, 10 janv. 1812), et toute sa correspondance d'alors nous montre les vingt ans du poète surpris et curieux

1. Si le peuple tout entier se lève contrairement à la volonté royale, je n'aurai *dans tous les cas* rien là-contre, mais un général qui fait déserter, à l'armée qui lui a été confiée, les bannières de son maître, un lieutenant qui met son roi en danger, mérite d'être rangé dans la catégorie des Wallenstein et des connétables de Bourbon.

devant le grand mystère de leur évolution intérieure, de la progressive élaboration d'une pensée vivante.

C'est à l'intelligence de ce mystère que nous croyons pouvoir aider un peu. Les quelques rapprochements qui suivent n'ont — et on le verra bien — rien d'achevé, rien de définitif : mais ils n'ont pas tous été signalés, et aucun à notre connaissance n'a été précisé dans le détail.

Les Romans : Zastrozzi, 1810; — St. Irvyne, 1811.

Their composition was imitative, avoue Mrs. Shelley (Préface de *Queen Mab*). Peut-être ne savait-elle pas si bien dire.... Au reste, il est très malaisé, même aujourd'hui, de faire la part exacte de cette imitation. Car le roman populaire de cette époque, le roman « à terreurs » en particulier, « le roman noir », comme l'appelle Pigoreau dans son utile catalogue (1822), est bien le plus fertile de tous les domaines du « cosmopolitisme littéraire » — on n'ose dire de la « littérature comparée » : emprunts sournois, traductions inavouées, plagiats éhontés, fausses attributions, tout restait impuni sur ces frontières du pays des lettres; l'engouement passionné du public favorisait toutes les supercheries, et il n'est pas jusqu'aux formes les plus sacrées de l'art d'écrire qui n'aient souffert de cette atmosphère d'improbité. Ces romans à couvertures de carton jaunes, bleues ou grises, répandus à flots par la *Minerva Press* et par la Bibliothèque circulante de Brentford, pénétraient, nous le savons, jusque dans l'*Academy* du Dr Greenlaw. Mrs Shelley nous dit que « les romans allemands » — assurément les plus nombreux et les plus extravagants spécimens de l'espèce — firent la pâture favorite du jeune Percy (Préface de *Queen Mab*). Ce n'est là qu'une indication, que peut-être on pourrait compléter [1].

A. — Les Français d'ailleurs — et ce sera notre première remarque — n'étaient pas inconnus des amateurs anglais d'*Horribles Mystères* et de *Crimes Terrifiants*. En 1798, paraissait chez Lepetit, à Paris, un petit in-12, intitulé *la Caverne de Strozzi*. L'auteur était Regnault-Warin, l'un des personnages les plus versatiles de son époque : ami des Girondins, il disparut sous la Terreur, pour revenir avec un livre à tendances royalistes se faire emprisonner; puis publia toutes sortes d'ouvrages, romans, biographies, mémoires, esquisses, et mourut en 1844 collaborateur du *Temps*. Son petit roman eut assez de succès pour être bientôt pillé par quelque confrère, dont l'ouvrage (sans nom d'auteur, bien entendu), *Olympia*, est signalé à la réprobation publique par Regnault-Warin lui-même, dans une note ajoutée à ses *Loisirs littéraires* (1804). Bien plus, *la Caverne de Strozzi* eut l'honneur d'une traduction espagnole (1826, Paris, J. Smith) [2].

Shelley connut-il ce livre, ou simplement, et plus probablement, quelque traduction, ou quelque copie anglaise? — Toujours est-il que : 1° l'idée

1. M. Dowden (*Life of Shelley*, i, 47) nous réfère expressément au roman de Zschokke, traduit par M. G. Lewis, *the Bravo of Venise*, 1804, comme ayant inspiré le stoïcisme impie de Zastrozzi.

2. C'est d'ailleurs la seule forme de l'ouvrage qui nous ait été accessible (Bibl. Nat., Y2. 61790). Il est pourtant invraisemblable que les deux romans français aient complètement disparu.

principale, la grande trame de l'intrigue, sont les mêmes dans *la Caverne* et dans *Zastrozzi* : la jalousie féroce et raffinée d'une femme qui par tous les moyens veut arracher à sa rivale celui qu'elle aime, — thème assez commun alors pour que nous n'insistions pas sur ce point; 2° *la Contessa di Laurentini* est de part et d'autre le nom de l'héroïne criminelle; 3° et surtout, la scène qui nous montre sa condamnation par le conseil des Dix, les terribles inquisiteurs vénitiens, en robes noires, debout, derrière le juge, — l'attitude de la Laurentini, qui nie d'abord, puis proteste qu'elle saura mourir courageusement, et enfin plaide coupable et meurt, avouant ses remords sinon son repentir, — on trouvera tout cela dans *la Caverne* (p. 109-137) comme dans *Zastrozzi* (chap. XV, XVI, XVII).

B. — Notre seconde remarque concerne *St. Irvyne*. On a déjà noté [1] que certains passages des ballades qu'y a semées Shelley sont pris aux *Hours of Idleness* de Byron (1807), et aux poésies les plus « ossianiques » de ce premier recueil, — les seules peut-être qu'on puisse encore lire sans ennui, ce qui attesterait le discernement du jeune élève d'Eton. Mais il y a plus, croyons-nous : le chant de la fin du chapitre IX (*Ah! faint are her limbs and her footstep is weary...*) semble bien n'être qu'un développement en trois strophes d'un court passage d' « Ossian »; une note du poème *Croma* contient les chants des *Six Bardes*, dont ce passage fait partie (Laing's ed., ii, p. 425). D'ailleurs ces chants avaient dû être communiqués à Gray, qui dans une lettre à Stonehewer (29 juin 1760 — éd. Mason, 1775, IV, p. 61) cite précisément ce même passage, quoique sous une forme un peu différente, que voici :

The waves are tumbling on the lake
And loud lash the rocky sides.
The boat is brimful in the cove,
The oars on the rocking tide.
Sad sits a maid beneath a cliff,
And eyes the rolling stream;
Her lover promised to come,
She saw his boat (when it was evening) on the lake;
Are these his groans in the gale?
Is this his broken boat on the shore?

Le sujet, et une partie au moins de l'effet dramatique contenu, et comme inexplicité, de cette conclusion, sont les mêmes chez Shelley :

I *Stay thy boat on the lake, dearest Henry, I come...*
III *Thy love's pallid corse the wild surges are laving;*
O'er his form the fierce swell of the tempest is raving...

Peu importe que Shelley ait puisé son inspiration dans la lettre de Gray, ou dans la note de *Croma* (ou même dans quelque œuvre intermédiaire?). L'essentiel est de constater que loin de n'avoir subi aucune influence de la part du Barde [2], Shelley admira chez lui précisément ce que Gray trou-

1. Édition Shepherd, 1888, i, pp. 132 et 174.
2. Comme l'a prétendu Schnabel, *Engl. Studien*, XXIII (1896).

vait inférieur, — et ce que nous trouvons de plus profondément senti et de plus originalement exprimé, — ses descriptions brumeuses, ses tableaux imprécis et sombres, tout en brèves notations d'allure entrecoupée et de rythme haletant.

C. — Le roman de Mrs. Byrne [Rosa Mathilda], *Zofloya or the Moor* (1807, 4 vol.), a été signalé comme le modèle de *Zastrozzi*[1]. Mais il est plus que cela : cet indigeste amalgame de plusieurs intrigues — d'ailleurs semblables — paraît avoir été, pour le jeune Shelley, une vraie mine de situations invraisemblablement horrifiques où il puisa non moins pour son second roman que pour le premier. Non seulement Leonardo, au début de ses aventures, est miraculeusement recueilli par une vieille femme dont le fils vient précisément de mourir (II, ch. 2), comme Verezzi, par la bonne Claudine (dans *Zastrozzi*, ch. III). Non seulement le Maure Zofloya, philosophe à ses heures, et philosophe sensualiste (III, ch. 1), comme Zastrozzi (ch. final), est comme lui passé maître dans l'art d'empoisonner les gens. Cela pourrait peut-être passer pour d'accidentelles coïncidences. Mais des deux héroïnes, également féroces dans leur jalousie, qui se succèdent, et, pourrait-on dire, se continuent dans le roman de Mrs. Byrne, l'une, Matilda Strozzi, a le même prénon que la Laurentini de Shelley, l'autre a les mêmes rêves hideux (II, ch. 6 = ch. XII), prononce les mêmes aveux coupables, et voyant leur insuccès, essaie des mêmes feintes de repentir (III, ch. 7 = ch. XIII). La rencontre des deux rivales, en gondole, sur un canal de Venise, est encore un tableau commun aux deux romans (II, ch. 4 = ch. XIV). Chose curieuse surtout, à mesure que nous avançons dans l'histoire du Maure, les situations se compliquent, et son propre caractère devient de plus en plus infernal et ténébreux, si bien que ce n'est plus dans Zastrozzi, mais dans le Wolfstein de *St. Irvyne* que nous pouvons trouver son sosie. Ceux qui ont eu assez de patience, ou de bonne humeur, pour lire les deux romans de Shelley, ont été surpris de trouver le second encore plus incohérent, encore plus fantastique que le premier (Dowden, *l. c.*, I, 94). M. Buxton-Forman allait jusqu'à supposer que deux histoires allemandes avaient été fondues en un seul roman anglais. La conjecture ne nous paraît pas nécessaire : non seulement (*Zofloya*, I) Matilda Strozzi tente de « séduire » l'amant de sa rivale, comme Olympia (*St. Irvyne*, ch. IV) voudrait séduire Wolfstein — ces machinations de « sirènes » sont choses coutumières en nos romans. Non seulement le poignard oublié chez la victime (II, ch. 4) porte le nom du coupable, comme le masque révélateur de Wolfstein (ch. IV), — ce sont là procédés classiques. Mais le IVe livre de Zofloya est rempli d'incidents que nous retrouvons dans *St. Irvyne* : le Maure (ch. 1) a transporté sa victime dans une caverne de bandits alpestres qui rappelle singulièrement celle où nous rencontrons l'infortuné Wolfstein (ch. I); il prend sur ces voleurs le même ascendant que le Ginotti de Shelley prend sur ceux qui l'entourent[2]; tous deux d'ailleurs se révéleront à la fin

1. M. Rossetti, dans son *Memoir*, chap. 4; il ne donne pas, d'ailleurs, la découverte comme sienne.

2. Peut-être faut-il remarquer que, chez Mrs. Byrne, l'un des brigands déjà porte ce nom (chap. 4).

du roman, comme étant Satan en personne; dans le chant qu'en bon héros de roman, Wolfstein exhale (ch. I), se trouve mentionnée *the murdered Victoria*, et ce nom, parfaitement isolé dans *St. Irvyne*, est précisément celui de la victime du Maure, — preuve sans doute que cette seconde héroïne de Mrs. Byrne hantait l'imagination de Shelley. Dans les deux ouvrages, enfin, nous trouvons, comme thème principal, le commun entraînement, dans la voie des pires actions, d'un frère et d'une sœur. A vrai dire, leurs rôles ne sont pas exactement parallèles : tandis que chez Mrs. Byrne la *sœur* devient la proie du diable, c'est le *frère* qui tiendrait pour Shelley cette peu enviable position, si d'ailleurs, au dernier moment, il ne s'amendait; mais Wolfstein se donne à Ginotti, pour posséder un instant Megalena, comme Victoria s'était donnée à Zofloya, pour être un instant maîtresse de Henriquez. Si enfin la parenté qui unit Leonardo et Victoria est très claire chez Mrs. Byrne, tandis qu'elle n'éclate pour Wolfstein et Eloïse qu'à la fin du roman de Shelley, il faut dire qu'un lecteur de Mrs. Byrne pouvait l'avoir un peu oubliée au cours du IIIe volume, où Leonardo ne paraît plus du tout. Bref, il ne nous semble pas douteux que Zofloya se soit scindé — très naturellement d'ailleurs — pour Shelley en deux parties, dont la première et la plus longue (elle empiète sur le livre III) aurait plutôt inspiré *Zastrozzi*, tandis que la seconde, plus courte, mais plus dense, remplie surtout d'un surnaturel un peu grossier, s'il n'était si enfantin, aurait plutôt suggéré l'essentiel de *St. Irvyne* [1].

∴

Nous ne saurions conclure cet examen sans remarquer combien significative est la manière même dont les influences ici relevées se sont exercées sur l'esprit de Shelley. Ce n'est pas le jeu des intrigues, ni l'enchaînement des situations qu'il emprunte; bien au contraire, il ne se gêne pas pour modifier cette *logique* de l'œuvre, au point parfois de la rendre inintelligible — c'est le cas de *St. Irvyne* [2]; — ou incomplète — c'est le cas de *Zastrozzi* [3]. Mais ce qui le frappe, ce qui le hante, c'est la vision très nette, voire très minutieuse, de quelque tableau tragique : séance du conseil des Dix, mort soudaine d'une personne aimée au moment de la cérémonie du mariage (rêve de la Laurentini), scènes de meurtre, ou d'empoisonnement,... ou de magie noire. On ne saurait trop insister, croyons-nous, sur la profonde et durable impression que Shelley reçut de ces premières lec-

1. Nous rappellerons simplement pour mémoire, n'ayant pu vérifier la chose, qu'on attribue au St. Léon de Godwin quelque influence sur le Ginotti de Shelley : tous deux auraient à force de perversité obtenu des puissances infernales le privilège d'outrepasser indéfiniment les bornes de la vie humaine. (W. M. Rossetti, chap. 4.)

Enfin le lecteur aura remarqué la similitude de noms : la caverne de Strozzi — Matilda Strozzi — Zastrozzi. Il y a même dans *Zofloya* (III, ch. 8) une certaine caverne où Victoria fait enfermer, pour l'y poignarder bientôt, sa victime. On croirait donc volontiers à une double influence de Regnault-Warin 1° sur Mrs. Byrne; 2° sur Shelley; car nous n'avons pas besoin de dire que ni la Laurentini, ni le conseil des Dix ne paraissent chez la première.

2. Le début du chapitre VII contredit formellement le dernier chapitre.

3. On ne sait ce que devient la Laurentini.

tures. Quelques-uns des points qui laissent ses biographes les plus perplexes, telles ces hallucinations auxquelles, *jeune surtout* (on le sait par les récits de ses compagnons d'école), il fut sujet, tel peut-être ce plaisir bizarre qu'il prenait aux formules verbeuses d'exécration et de malédiction, reçoivent le jour qui leur convient, qui les explique et qui les excuse, à être situés dans cette trouble atmosphère du roman romantique. On croit saisir sur le vif l'empire néfaste que ces malsaines productions pouvaient exercer sur l'émotion toujours frissonnante et l'extatique vision d'un jeune poète. Et l'on est tenté de croire que ce romantisme de bas étage, qui dérive, étymologiquement et historiquement, du roman vulgaire, et dont Shelley s'est presque exclusivement nourri de l'enfance à la dix-huitième année, est responsable des traits les moins heureux de ses enthousiasmes : c'est lui sans doute qui donna à ses goûts de science leur forme si naïvement ésotérique, à son idéal philosophique et social cette allure apocalyptique et iconoclaste, à ses vues d'histoire leur transfiguration tragique et simpliste à la fois, à son imagination et même à son tempérament habituel cette excitabilité parfois voisine de la folie, à ses amours enfin, à ses amours surtout, leur inquiétude, leur agitation, leur instabilité, et comme le grossissement et l'exagération dramatiques de leur souffrance.

A. KOSZUL.

FONDATION D'UNE SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ET DES LITTÉRATURES MODERNES

Le 3 janvier 1905 s'est fondée à Paris une Société pour l'étude des langues et des littératures modernes. Au mois de décembre 1904 un appel avait été lancé par MM. Ch. Andler, professeur à l'Université de Paris, Rob. Gauthiot, professeur à l'École pratique des Hautes Études, et Léon Morel, professeur au Lycée Louis-le-Grand, où l'on rappelait qu'entre les associations consacrées à la sauvegarde des intérêts matériels des professeurs de tout ordre, et les sociétés traitant des questions professionnelles, il y avait place pour un groupement d'une tout autre nature, destiné à provoquer et à entretenir l'esprit de recherche scientifique et de libre discussion. Cet appel proposait de faire place dans la Société nouvelle non seulement à la philologie et à l'histoire littéraire, mais aussi aux travaux concernant les institutions, la philosophie, et tout ce qui intéresse le mouvement des idées; enfin il indiquait comment, par suite de l'existence de divers groupements plus anciens, l'activité de la Société devait, en fait, se trouver limitée, au moins pour autant qu'il est possible de prévoir, aux pays dont la langue est d'origine germanique (Angleterre, Hollande, Allemagne, Danemark, etc.), ou slave (Russie, Pologne, Bohême, etc.). Un projet de statuts était joint à cette lettre et devait être discuté le 3 janvier 1905.

A cette date une quarantaine d'adhésions étaient parvenues aux signataires de l'appel et la réunion constitutive de la nouvelle Société eut lieu, 8, rue de Tournon. Environ vingt adhérents y assistaient. La discussion a

porté en premier lieu sur les statuts. Il a été décidé d'abord que la Société garderait son titre général et se proposerait de contribuer au progrès des études critiques de philologie et d'histoire littéraire des peuples de civilisation occidentale, la France exceptée. Ensuite, on a fixé les conditions d'admission comme il suit :

§ 3. — Tout candidat doit être présenté par deux membres de la Société qui adressent une demande par écrit au Secrétaire, et font connaître le nom, l'adresse et les titres du candidat.

En sorte que le vote de la Société décide seul, et qu'aucune condition extérieure ne constitue, par elle-même, ni un titre, ni un empêchement à l'admission d'un membre. La cotisation annuelle a été fixée à 10 francs.

Après avoir arrêté que la Société, fidèle à son esprit démocratique, n'aurait point d'autre président que des présidents de séance, et après avoir déterminé son mode de travail, l'assemblée constitutive a élu le premier bureau de la Société, qui est ainsi composé : secrétaire, M. Andler, professeur à l'Université de Paris; secrétaires adjoints, MM. Delcourt, agrégé d'anglais, et E. Lévy, agrégé d'allemand; trésorier, M. Viallate, de l'École des Sciences Politiques.

En dernier lieu, on a examiné la question des rapports à établir entre la Société d'études et la Revue Germanique. Une commission, composée de MM. Ch. Andler, Rob. Gauthiot et Legouis, a été nommée dans le but d'étudier le meilleur mode de collaboration possible et d'établir une entente qui ne peut que favoriser les études étrangères auxquelles la Société nouvelle est tout entière consacrée.

ROB. GAUTHIOT.

MOUVEMENT ÉCONOMIQUE ET SOCIAL

Allemagne. Autriche. Suisse allemande.

I. — *Ouvrages sur le problème de l'habitation.*
II. — *Ouvrages d'économie sociale en général.*
III. — *Ouvrages d'économie politique.*
IV. — *Histoire des doctrines.*

I. — Le problème de l'habitation.

La *Wohnungsfrage* est devenue l'une des grandes questions qui, en Allemagne, préoccupent l'opinion publique, les pouvoirs publics, et le monde savant. En octobre 1904, un premier congrès allemand de l'habitation a été tenu à Francfort-sur-le-Mein; peu de temps auparavant, le gouvernement prussien avait déposé un projet de loi concernant les conditions de logement dans les communes importantes; enfin, pendant l'année 1904, les écrits sur cette question ont été exceptionnellement nombreux. Nous nous proposons de donner un aperçu de cette production.

Une œuvre, dont la première édition a paru en 1902, expose d'une manière systématique, et avec beaucoup de relief, les principales idées générales que l'on retrouve dans la plus grande partie de cette littérature; aussi devons-nous commencer par en dire quelques mots. C'est *Die Bodenreform*, de Adolf Damaschke, aujourd'hui à sa troisième édition [1]. L'auteur est président du *Bund der Deutschen Bodenreformer*, association dont l'objet, selon les statuts, est « de placer le sol, fondement de toute existence nationale, sous un régime juridique qui favorise son utilisation comme moyen de production et comme condition du logement, qui exclue tout abus que l'on serait tenté d'en faire, et qui fasse servir autant que possible à l'ensemble du peuple l'accroissement de valeur du sol qui n'est pas dû au travail des particuliers ». Cette ligue comptait au mois de mars 1904 200 000 adhérents. La *Bodenreform*, de Damaschke, en expose la doctrine et le programme. Ce n'est pas seulement de la propriété des terrains de construction qu'il y est question, mais aussi de celle des terres cultivées, des mines, carrières, etc. Une importante partie de l'ouvrage est consacrée à l'histoire des essais de réforme concernant le régime juridique du sol qui ont été faits dans les principaux pays au cours des siècles. Les revendica-

1. A. Damaschke, *Die Bodenreform, Grundsætzliches und Geschichtliches zur Erkenntnis und Ueberwindung der sozialen Not*, Johannes Ræde, Berlin, dritte Auflage, 1904, in-16, vi-348 p., 2 M. 50.

tions des *Bodenreformer* de l'Allemagne contemporaine sont exposées en détail; les principales de celles qui ont trait au régime des terrains bâtis ou à bâtir sont les suivantes : extension du droit d'expropriation, — conservation et accroissement des terrains appartenant aux communes, — concession de terrains, par les communes, à des particuliers, mais sous la condition formelle que la propriété en fera retour à un moment donné, avec toute la plus-value survenue, à la collectivité, — taxation des terrains non bâtis destinés à la construction, non pas d'après leur valeur comme terres cultivables, mais d'après leur valeur comme terrains à bâtir, — établissement d'une taxe supplémentaire sur la propriété non bâtie, — établissement d'un impôt spécial sur la plus-value des terrains. Ces diverses mesures sont destinées avant tout à combattre le surpeuplement des habitations, et tous les maux, toutes les calamités qui s'y rattachent. Ces maux, physiques et moraux, l'auteur les décrit en termes saisissants. Il cite de nombreuses statistiques, qui parlent. Ainsi il nous apprend qu'à Berlin, en 1895, il y avait 27 792 habitations comprenant soit une seule pièce, soit deux pièces dont une seule était chauffable, et occupées par 6 personnes et plus (jusqu'à 14). Il cite des morceaux de vie. Lisez : « En octobre 1902, comparaissaient devant la troisième chambre correctionnelle de la première Cour de Berlin, en qualité d'accusés, quatre enfants, qui avaient à peine atteint l'âge de la responsabilité pénale : Max Maass, douze ans, sa sœur, Amanda Maass, quatorze ans, Karl Rossow, douze ans et Antoine Pawlik, treize ans. Les enfants étaient accusés d'attentats aux mœurs répétés; Max Maass et Carl Rossow étaient accusés aussi d'inceste. Étaient témoins dans ce procès des petits garçons et des petites filles qui s'étaient rendus coupables des mêmes faits, mais qui ne pouvaient pas être accusés parce qu'ils n'avaient pas encore douze ans. Les débats eurent lieu à huis-clos. Le verdict fut : Max Maass, neuf mois, Amanda Maass, douze mois, Karl Rossow et Antoine Pawlick, chacun trois mois de prison. Il ressortait des attendus du jugement que les parents des accusés, d'après les renseignements de police, vivaient dans les conditions les plus misérables, qu'ils étaient réduits à des logements se composant d'une seule petite chambre, et dans le cas le plus favorable d'une petite chambre et d'une cuisine. » Damaschke ajoute : « Étaient-ce bien ces enfants qui dans un pareil procès étaient les accusés? Est-ce que bien des enfants, est-ce que tous les enfants dont la pureté physique et morale fait notre joie ne se corrompraient pas de la même façon, corps et âme, s'ils étaient placés dans les mêmes conditions d'indigence et de promiscuité? » (p. 3 et 4).

On pourra trouver un résumé des tendances et du programme des *Bodenreformer* dans une brochure intitulée : *Was will die Bodenreform?* de W. Timmermann[1]. Ce petit écrit, très clair, fait partie d'une intéressante collection de brochures portant ce titre général : *Sozialer Fortschritt, Hefte und Flugschriften für Volkswirtschaft und Sozialpolitik*. Trente fascicules de la collection ont paru en 1904.

1. W. Timmermann, *Was will die Bondenreform? Wodurch erstrebt sie eine Besserung der Wohnungsverhältnisse? Mit einem Vorwort von A. Damaschke.* Leipzig, Felix Dietrich, 1904, 16 p., 15 pf.

Autre brochure à signaler, et à recommander à ceux qui désirent, en une heure de lecture, se faire une idée des visées pratiques des *Bodenreformer* : *Die Stædtische Bodenfrage*, par K. von Mangoldt[1]. C'est la sténographie d'une conférence. L'auteur est le secrétaire d'une association qui s'est constituée en vue de faire voter une loi d'Empire sur les habitations, et qui porte pour cette raison le titre un peu singulier de *Verein Reichs-Wohnungsgesetz*. La *Städtische Bodenfrage* est un écrit de propagande de cette association. C'est un travail substantiel et suggestif, que déparent par endroits d'inutiles digressions.

Die Arbeiterwohnungsfrage, par Ludwig Sinzheimer[2], constitue une bonne introduction à l'étude de la question du logement. Après un apercu général du problème, il est traité tour à tour, dans ce petit livre, des méthodes pour apprécier avec justesse les conditions de l'habitation dans un cas donné, de l'histoire des lois et des mesures administratives touchant cette matière en Angleterre et en Allemagne, des coopératives de construction, des devoirs qui, d'après l'auteur, incombent à l'heure actuelle, en Allemagne, à l'État et aux municipalités. Il est à signaler que M. Sinzheimer est sympathique à l'idée de la construction de maisons par les municipalités, idée qu'écartent en général les *Bodenreformer*. Le chapitre sur les méthodes sera lu avec fruit par les chercheurs.

Dans un article de l'*Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*[3], intitulé *Wohnbedarf und Kinderzahl*, Mme Henriette Fürth étudie l'influence qu'exerce le nombre des enfants, dans une catégorie sociale donnée, sur la satisfaction du besoin de logement. Nous ne pouvons entrer dans l'exposé des résultats, très complexes, de son étude. Mais les spécialistes devront y avoir recours.

Plusieurs auteurs ont envisagé la question spécialement sous l'aspect de l'hygiène. Ainsi M. Th. Oehmcke, dont le travail est intitulé *Gesundheit und weiträumige Stadtbebauung*[4]. M. Oehmcke procède à une comparaison des conditions sanitaires d'abord à la ville et à la campagne, puis, dans les grandes maisons comprenant beaucoup d'appartements et dans les villas ou maisonnettes habitées par une seule famille. Supériorité de la campagne sur la ville, supériorité des « maisons pour une famille » sur les maisons à nombreux appartements : voilà le résultat de ses recherches. Et il conclut à la nécessité de construire les villes sur de vastes espaces, de ne pas superposer, par étages, des couches de population les unes sur les autres, d'éviter toute surcharge, tout encombrement, de multiplier les jardins publics et les parcs. Beaucoup de statistiques et de documents pleins d'intérêt.

1. Dr. K. v. Mangoldt, *Die Städtische Bodenfrage. Eine Uebersicht.* Gœttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1904, 30 p. 8°, 50 pf.

2. Dr. Ludwig Sinzheimer, *Die Arbeiterwohnungsfrage* (*Bibliothek der Rechts- u. Staatskunde*, t. II et III), Stuttgart, Ernst Heinrich Moritz, 1902, 190 p., in-32, 2 M.

3. Chez J. C. B. Mohr, Tübingen (Année 1904).

4. Th. Oehmcke, *Gesundheit und weiträumige Stadtbebauung, Insbesondere hergeleitet aus dem Gegensatze von Stadt zu Land und von Mietshaus zu Einzelhaus, samt Abriss der städtebaulichen Entwickelung Berlins und seiner Vororte. Mit 8 Abbildungen und einem Plan.* Berlin, Julius Springer, 1904, IV-69 p. in-8, 2 M.

Tuberkulose und Whonungsnot : sous ce titre, M. Max Gruber a écrit une brochure probante [1], brochure de propagande éditée par le *Bund der Deutschen Bodenreformer*. Il met en lumière, fortement, l'action désastreuse que le surpeuplement de l'habitation exerce sur la santé des prolétaires; il montre comment il favorise la propagation des maladies contagieuses, notamment de la tuberculose. Aussi bien, tuberculeux et non-tuberculeux vivent ensemble, entassés, pêle-mêle. Comment le mal ne passerait-il pas des premiers aux seconds? Une enquête faite à Munich sur les conditions de logement de 329 tuberculeux incapables de travailler a révélé les faits suivants : dans 21 cas, la famille ne disposait que d'une seule pièce, dans 121 cas, de deux pièces : une chambre et un réduit.

67	tuberculeux	couchaient dans la	même pièce que	2	autres personnes.
49	—	—	—	3	—
28	—	—	—	4	—
14	—	—	—	5	—
1	—	—	—	6	—
2	—	—	—	7	—

Sur les 329 malades tuberculeux, 101, c'est-à-dire 30,7 p. 100, ne couchaient pas seuls; il y en avait 6 qui couchaient avec deux autres personnes. — Des enquêtes faites à Berlin et à Pforzheim ont donné des résultats semblables. « Faut-il s'étonner, demande le professeur Gruber en concluant, si 88 et 91, 93 et 98 p. 100 des cadavres de prolétaires sont trouvés infectés de tuberculose? » Autres faits saisissants : A Vienne, en 1898, dans le premier arrondissement — arrondissement riche et non surpeuplé — la mortalité, sur 1 000 habitants, était de 11, 4; dans le dixième arrondissement — pauvre et surpeuplé — elle était de 34,9 : plus du triple. De 1887 à 1890, dans la même ville, sur 100 000 habitants, succombèrent à des maladies infectieuses dont la déclaration est obligatoire, dans le premier arrondissement 441 personnes et dans le dixième 2 391 : près de six fois plus. En 1890, sur 10 000 habitants, moururent de la tuberculose, dans le premier arrondissement 21,5, dans le dixième, 59,8 : près de trois fois plus.

Une revue a été fondée au mois d'octobre 1904 pour l'étude des questions de cet ordre. C'est l'*Archiv für soziale Medizin und Hygiene* [2]. A signaler dans le deuxième fascicule une belle étude intitulée : *Gesundheitsgefährliche Heimarbeit, ein Beitrag zur Wohnungsfrage.* Une section du travail porte ce sous-titre : *La tuberculose, maladie du logement et maladie des travailleurs à domicile.* — L'*Archiv für soziale Medizin und Hygiene*, dont il faut saluer avec joie l'apparition, traitera de l'hygiène sociale en général, de la statistique sociale, du problème de l'habitation, de l'hygiène industrielle, de la médecine militaire, de l'hygiène sexuelle (prostitution, prophylaxie des maladies vénériennes), de l'hygiène scolaire, de l'assistance publique, de la

1. Prof. Dr. Max Gruber (München), *Tuberkulose und Wohnungsnot* (*Soziale Zeitfragen. Beiträge zu den Kämpfen der Gegenwart, herausgegeben von Adolf Damaschke, XVI*). Berlin, Verlag « Bodenreform » (Damaschke), 1904.

2. *Archiv für Soziale Medizin und Hygiene*, Neue Folge der Monatschrift für soziale Medizin. Herausgegeben von Dr. M. Fürst (Hamburg) und Dr. K. Jaffé (Hamburg), Leipzig, F. C. W. Vogel (le volume composé de 4 fascicules de quatre-vingt-seize pages in-8 : 12 M.

lutte contre la tuberculose, de l'anti-alcoolisme, des devoirs de la société envers les malades, etc.

Dans son livre, *Der Zug nach der Stadt und die Stadterweiterung; Eine rassenhygienische Studie* [1], le Dr Ludwig Bauer envisage le problème de l'immigration des populations rurales dans les villes, de l'encombrement des villes et de l'encombrement des maisons au point de vue de la santé publique. Il étudie, après le mal, ses remèdes. Parmi ceux-ci, il fait une large place au développement des moyens de transport et à la réduction des tarifs. Avec des communications faciles, promptes et à bon marché, expose-t-il, la décentralisation des villes, leur désencombrement se fera aisément. Les villes ont dû leur immense développement aux moyens de transport modernes; elles leur devront leur assainissement, leur retour à des conditions normales. « La question du logement est en grande partie une question de moyens de communication » (p. 131).

M. E. Roth étudie les rapports réciproques de la ville et de la campagne au point de vue sanitaire, et l'assainissement de la campagne [2]. Son livre est la reproduction développée d'un exposé fait par lui, à Munich, le 18 septembre 1902, à la 27e assemblee générale de l'Association allemande pour l'hygiène publique (*Deutscher Verein für œffentliche Gesundheitspflege*). L'idée très intéressante qui domine ce travail, c'est qu'il importe d'empêcher que la campagne, où l'industrie va se fixer de plus en plus, et qui se trouve en relations toujours plus étroites avec les centres urbains, se contamine à son tour. Il ne faut pas que les villes la considèrent comme un exutoire où elles peuvent rejeter, sans précaution, sans souci d'hygiène, les déchets qu'elles éliminent. Des méthodes rationnelles doivent être employées. Dans une première partie, l'auteur traite des différences entre la ville et la campagne; dans une seconde, des dangers que la campagne peut faire encourir à la ville (notamment par l'envoi de denrées malsaines); dans une troisième, des dangers que la ville peut présenter pour la campagne; dans une quatrième, des mesures d'assainissement que réclament les communes suburbaines des grandes villes.

Das Wohnungswesen [3], du Dr Rudolf Eberstadt, est un tirage à part d'un article du *Handbuch der Hygiene* publié par le Dr Theodor Weyl. Quatre parties : 1° L'évolution des constructions urbaines; 2° Statistique de l'habition; 3° Conditions sanitaires; 4° Mesures sociales, administratives et techniques concernant l'habitation. L'auteur dit dans son introduction que la science de l'habitation se trouve au point de rencontre de trois disciplines : l'économie politique, la technique architecturale et le droit administratif. Le présent travail nous le montre expert dans ces trois domaines. L'aperçu qu'il nous donne de l'évolution de la construction urbaine, en Allemagne, du moyen âge à nos jours, a un intérêt tout particulier. On lira aussi avec

1. IV-171 p. in-8, chez W. Kohlhammer, Stuttgart.
2. Dr. E. Roth, *Die Wechselbeziehungen zwischen Stadt und Land in gesundheitlicher Beziehung und die Sanirung des Landes.* Mit einem Anhang und acht Tafeln. Braunschweig, Friedrich Vieweg und Sohn, 1903, VI-67 p. in-8, 2 M. 50.
3. Dr Rudolf Eberstadt, *Das Wohnungswesen.* Besonderer Abdruck aus dem *Handbuch der Hygiene* herausgegeben von Dr. Theodor Weyl in Berlin (Vierter Supplement-Band. *Soziale Hygiene*), Jena, Gustav Fischer, 1904, 82 p. 8°, 2 M. 50.

profit ses considérations sur les conséquences sanitaires des logements insuffisants et sur les exigences de l'hygiène en matière de construction. La dernière partie du travail fournit un aperçu des efforts faits principalement en Allemagne — par l'Empire, les États, les communes, le patronat, les sociétés coopératives, etc. — pour mettre à la disposition des ouvriers des habitations à bon marché. Le livre se termine par l'exposé des mesures techniques, administratives, fiscales, financières que l'auteur préconise pour améliorer la situation présente. Citons notamment : la construction des nouvelles maisons et le développement des villes selon un plan général, répondant aux exigences de l'intérêt commun et tracé par les autorités; — l'amélioration des moyens de transport et éventuellement la réduction des tarifs; — de forts impôts de mutation et sur la plus-value des terrains; — l'acquisition de terrains de construction par les municipalités; — l'organisation du crédit réel, pour favoriser la construction, par des sociétés, d'habitations louées à prix de revient; — l'établissement d'une inspection des logements; — la création d'offices municipaux de location.

Du même auteur, paru l'année précédente : *Rheinische Wohnverhältnisse und ihre Beudeutung für das Wohnungswesen in Deutschland*. Ce travail comprend deux parties : l'une est consacrée à l'étude des types de construction, des prix des logements, des prix des terrains, de l'industrie du bâtiment dans ces trois villes rhénanes : Dusseldorf, Elberfeld, Barmen; l'autre contient les conclusions théoriques et générales de l'auteur. Ouvrage riche en observations, en faits, en chiffres, en aperçus et suggestions.

Voici, sur une autre ville, Heidelberg, une documentation intéressante. C'est la publication des résultats d'une enquête officielle faite il y a déjà un certain nombre d'années — en 1895-96 et 1896-97. Titre : *Die Heidelberger Wohnungsuntersuchung in den Wintermonaten 1895-96 und 1896-97, deren Ergebnisse und deren Fortsetzung durch eine ständige Wohnungsinspektion*[2]. Travail rédigé par M. Max May. L'auteur expose les règles qui ont été suivies dans l'enquête et les raisons qui ont retardé la publication de ses résultats; puis il analyse ces résultats, les commente, les place, dans leur totalité, sous les yeux du lecteur, en une série de tableaux. Des trésors de renseignements sont enfouis dans leurs colonnes.

Bodenwerte, Bau- und Bodenpolitik in Freiburg-i.-Br. während der letzten 40 Jahre (1863-1902)[3], par M. Wilhelm Mewes : autre étude minutieuse, précise, précieuse. La question du logement dépend du prix du sol, et de son renchérissement; elle n'est éclaircie que par les raisons qui expliquent ce renchérissement. D'où le très vif intérêt de recherches comme celle-ci. D'autre part, le choix d'une ville telle que Fribourg-en-Brisgau n'était pas indifférent; on a presque uniquement étudié le problème de l'habitation et la plus-value des terrains dans les grands centres, dans les agglomérations industrielles et commerçantes : il était intéressant de les considérer dans une ville de moyenne importance, sans activité industrielle ni commerciale, prospère seulement comme « ville d'étrangers ». Enfin,

1. Chez Gustav Fischer, Iéna, 1903, VIII-114 p. in-8°, 3 M.
2. Chez Gustav Fischer, Iéna, 1903, IV-128 p. in-8°, 2 M.
3. Karlsruhe, G. Braun, 1905, VII-100 p., in-8, 2 M.

Fribourg méritait tout particulièrement d'être prise pour objet d'études pour une autre raison encore : c'est qu'elle est la ville d'Allemagne où le socialisme municipal est le plus développé; elle est la première ville allemande qui ait construit des habitations à bon marché non seulement pour ses propres ouvriers, mais pour la classe ouvrière en général, et cela sur une assez large échelle. — Un premier chapitre traite du développement économique général de Fribourg; un second, de son développement au point de vue des constructions; un troisième, du prix du sol; un quatrième, de la politique suivie à Fribourg, et de la politique à suivre en matière de terrains et en matière de constructions. L'auteur appartient à la tendance avancée des *Bodenreformer*. Chiffres à citer, touchant le prix moyen des terrains à différentes dates assez rapprochées :

1862-1870...	Le mètre carré	5 M. 40	(Maxim.	11,04	Minim.	2,74)
1871-1884...	—	12 M. 71	—	43,80	—	3,68
1885-1893...	—	17 M. 77	—	44,44	—	6,66
1894-1902...	—	19 M. 37	—	38,88	—	7,60

Dans le même domaine, nous trouvons les *Beiträge zur Entwicklung der Grundrente und Wohnungsfrage in München* [1], de M. Ritter von Renauld. C'est une histoire de la propriété foncière, du prix des terrains et de l'habitation à Munich au XVIIIe et au XIXe siècle; l'introduction du livre nous fait même remonter .jusqu'au XIIIe siècle. L'auteur a pu puiser aux sources originales, aux archives, aux documents les plus difficilement accessibles, et son ouvrage ne contient pas moins de 72 tableaux statistiques illustrant la matière sous les aspects les plus variés C'est dire que l'on apprendra beaucoup en le lisant et en examinant avec soin les matériaux qu'il renferme.

La spéculation sur les terrains a pris à Munich, depuis un certain nombre d'années déjà, des proportions colossales. Nombre de sociétés se sont constituées pour cet objet. Des scandales se sont produits, l'opinion publique s'est émue, il y a eu des polémiques, des controverses. La spéculation sur les terrains, et les sociétés fondées pour la pratiquer ont trouvé des défenseurs. Voici par exemple une brochure de M. Franz Habersbrunner, intitulée *Die wirtschaftliche Bedeutung der Terrainspekulation, insbesondere der Terraingesellschaften* [2]. L'auteur nous enseigne la fonction économique de la spéculation, et nous apprend que beaucoup de ces sociétés ne font pas de bonnes affaires, et qu'il faut leur savoir gré de remplir leur fonction ingrate. M. A. Leonhard est d'un autre avis. Dans une brochure qui porte ce titre : *Der innere Wert der Münchener Terraingesellschaften, Kritische Betrachtungen* [3], il dit contre elles des choses extrêmement violentes, qui ne paraissent pas excessives.

On lira avec plaisir le livre de M. Carl Johannes Fuchs, *Zur Wohnungsfrage, Vorträge und Aufsaetze* [4]. C'est un recueil de conférences et d'articles

1. Chez C.-L. Hirschfeld, à Leipzig, 1904, VI-216 p., in-8, 6 M. 40.
2. München, J. Lindauer, 1904, 24 p. 8°.
3. München, A. H. Muller, 24 p. in-8°, 50 pf.
4. Chez Duncker et Humblot, Leipzig, 1904, 220 p. in-8°, 4 M. 60.

se plaçant entre les années 1899 et 1904. Ces études sont groupées en deux parties portant ces titres généraux : *Histoire et théorie de la question du logement. — Réforme municipale des logemeuts en Angleterre et en Écosse.* Titres de chapitres : *État actuel de la question de l'habitation ouvrière en Allemagne* (1899) ; — *Évolution de la question de l'habitation en Allemagne et à l'étranger dans les quinze dernières années* (1901) ; — *Les loyers dans leur dépendance vis-à-vis du prix du sol, des frais de construction et de l'impôt* (1902) ; — *Les logements dans la région du Rhin* (1903) ; — *L'endettement pour « les améliorations » et l'endettement pour la « spéculation ». Contribution à la théorie de la rente foncière urbaine* (1904) ; — *Les maisons publiques de logement en Écosse* ; — *Glasgow* ; — *Manchester et Birmingham* ; — *Liverpool et Richmond* ; — *Londres*. Chiffres à citer, au hasard : A Londres, en 1901, 304 874 personnes vivaient dans des logements se composant d'une seule pièce, et elles se répartissaient ainsi :

60 421	personnes	vivaient	1 seule	dans une	seule pièce
96 682	—	—	2	—	—
71 040	—	—	3	—	—
45 116	—	—	4	—	—
20 005	—	—	5	—	—
7 542	—	—	6	—	—
2 688	—	—	7	—	—
824	—	—	8	—	—
351	—	—	9	—	—
100	—	—	10	—	—
33	—	—	11	—	—
72	—	—	12 ou plus	—	—
304 874					

Mais l'auteur nous dépeint les efforts faits par Londres et les autres grandes villes anglaises et écossaises pour combattre un état de choses aussi navrant. Par contre, à diverses reprises, il signale l'inertie des pouvoirs publics, en France, en face d'abus du même ordre. Quelque part, classant les pays au point de vue de leurs initiatives pour améliorer le logement des prolétaires, il place dans une première catégorie l'Angleterre, les États-Unis, la Belgique et la Suisse allemande ; dans une seconde catégorie, la Suède, la Norwège, le Danemark, la Suisse romande et l'Allemagne, et dans la dernière catégorie — celle des pays qui n'ont rien fait ou presque rien — l'Italie, la Russie *et la France* (p. 23). Ailleurs encore, l'auteur dit : « C'est la France, et non l'Angleterre, qui est aujourd'hui le pays manchestérien (*das Manchesterland*, — le pays du *laissez faire, laissez passer*) » (p. 38).

Un ouvrage spécial a été écrit sur les mesures prises en Angleterre pour améliorer l'habitation des ouvriers : *Englische Arbeiterwohnungen*, par M. Walter Lehwess [1]. Nous y voyons comment dans ce pays le problème de l'habitation ouvrière s'est posé plus tôt qu'ailleurs, à cause de son évolution industrielle précoce, accompagnée de la concentration des populations dans les villes. Ce qu'était en Angleterre, au milieu du XIX[e] siècle, l'horreur du logement des classes non-possédantes, c'est ce que M. Lehwes nous apprend par différents témoignages et exemples. A Londres, telle

1. Chez Wilhelm Ernst und Sohn, à Berlin, 1904, 100 p. 8°, 3 M.

chambre de 5 m. 50 de long sur 3 mètres de large était occupée pendant la nuit par 58 personnes, hommes, femmes et enfants; telle autre, de 3 mètres sur 4, par 32 personnes (page 12). Puis il nous fait connaître la série des mesures législatives prises pour combattre le fléau, et il fait ressortir combien il fallait que la situation présente fût intolérable pour que le Parlement anglais, si hostile à l'interventionnisme, n'ait pu se soustraire à l'obligation d'édicter des règles sévères touchant les conditions hygiéniques de l'habitation. Il étudie ensuite les améliorations, fort nombreuses, dues à l'initiative privée. L'ouvrage se termine sur des considérations relatives à la ville de l'avenir, conçue comme comprenant un centre d'affaires — la cité — et des ramifications très vastes, en pleine campagne, pour le travail industriel d'une part et pour l'habitation d'autre part.

Nous venons de parler des « maisons de logement ». Voici une brochure qui traite spécialement de cet objet, ou plus exactement d'une catégorie spéciale de « maisons de logements » : *Die deutschen Herbergen* [1], par Hans Ostwald. Cette brochure fait partie de la collection du *Sozialer Fortschritt*, dont nous avons parlé à propos de *Was will die Bodenreform?* de W. Timmermann. L'auteur étudie, dans leur évolution à travers la seconde moitié du XIX[e] siècle, les « auberges », fondées principalement pour les jeunes ouvriers en quête de travail, par des sociétés animées d'une pensée religieuse ou philanthropique. Il nous les montre tendant de plus en plus à faire place, depuis quelques années surtout, au *Maisons de syndicats* (*Gewerkschaftshæuser*) fondées par les syndicats socialistes. Il nous présente la magnifique Maison-des-Syndicats de Berlin, qui peut loger, dans des conditions merveilleuses d'hygiène, de confort et de bon marché, 200 personnes. Des groupements anti-socialistes se voient réduits, ainsi que nous l'enseigne l'auteur — qui lui-même n'est pas socialiste — à la recommander à leurs adhérents.

Ces essais pratiques ne sont pas la seule marque que les socialistes allemands aient donné de leur intérêt pour le problème de l'habitation. Dans les conseils municipaux où ils étaient représentés, ils ont fait de nombreux efforts pour obtenir des interventions et des améliorations. Un ouvrage magistral, touchant la matière, a été écrit par l'un d'eux il y a plusieurs années : *Die deutsche Städteverwaltung. Ihre Aufgaben auf den Gebieten der Volkshygiene, des Städtebaus und des Wohnungswesens*, par C. Hugo (connu depuis sous le nom de H. Lindemann). C'est là qu'il faut aller chercher les conceptions des socialistes allemands sur ce problème, et les points par où ils s'opposent — par des revendications à la fois plus systématiques et plus radicales — aux *Bodenreformer*. En 1904, Lindemann a publié une suite de l'œuvre précédente sous ce titre : *Arbeiterpolitik und Wirtschaftspflege in der Deutschen Städteverwaltung* [3]. Ce travail occupe deux forts volumes in octavo, et comprend deux parties; la première traite de la politique ouvrière dans les municipalités, l'autre, des régies municipales (eau, gaz, électricité, force motrice, tramways, établissements de crédit). A l'occasion

1. Chez Felix Dietrich, Leipzig, 16 p. 8°, 15 pf.
2. Chez J. H. W. Dietz Nachf., à Stuttgart, 1901, XII-512 p. in-8°, 10 M.
3. Chez Dietz (Stuttgart), 2 vol. 8° de VIII-468 et 406 p., 16 M.

des tramways, il reprend le problème de l'habitation. Il montre comment les municipalités possèdent, en eux, un moyen de désencombrer les quartiers surpeuplés — et du même coup de faire baisser le prix des terrains et le prix des logements dans ces quartiers — un moyen de diriger la population vers des faubourgs ou des communes suburbaines qu'il leur est aisé de faire sortir du sol, en créant seulement de nouvelles lignes et en établissant des tarifs modiques; et il prouve que les communes, lorsqu'elles sont propriétaires de leurs tramways, peuvent établir, sans aucune perte, des tarifs très réduits. La commune, maîtresse de ses moyens de transport, est maîtresse de son développement, maîtresse de sa politique en matière d'habitation, maîtresse de son hygiène.

Le récent congrès socialiste prussien tenu à Berlin — le premier congrès général des socialistes prussiens — s'est occupé du problème du logement. On pourra étudier les débats auxquels cette question a donné lieu dans le *Protokoll* qui vient de paraître[1]. Il me paraît intéressant d'en extraire l'ordre du jour qui a été voté à l'unanimité, parce qu'il traduit bien les idées et formule nettement les revendications du « parti des trois millions de suffrages » :

« Le développement capitaliste de la société bourgeoise crée dans le domaine de l'habitation un état de choses qui produit pour les larges masses populaires des villes et des campagnes les plus lourds dommages au point de vue sanitaire, moral et matériel.

« La propriété privée du sol, avec les conséquences qui résultent de son caractère de monopole, a fait hausser sans limite, notamment dans les villes, la rente du sol et des maisons, et a produit ce résultat que la classe ouvrière doit dépenser entre le quart et le tiers de son revenu pour se loger.

« Les loyers prodigieusement élevés forcent le prolétaire ou à recevoir des sous-locataires ou des hôtes à la nuit dans la demeure de sa famille, ce qui entraîne un surpeuplement néfaste au point de vue sanitaire et moral, ou à se loger dans des locaux qui ne conviennent pas à l'habitation d'êtres humains.

« Pour effectuer un changement profond de cet état de choses, il faut détacher le sol de tous les intérêts capitalistes, parce que ceux-ci ne tendent qu'à exploiter usurairement le sol et à faire hausser le plus possible la rente foncière.

« Ce n'est que sur un sol devenu propriété commune, et soustrait à l'exploitation capitaliste, qu'il est possible de fournir à la classe ouvrière des habitations saines, convenables.

« La société bourgeoise n'a ni le désir ni — ainsi que le prouvent les propositions de réforme faites jusqu'ici — la capacité de combattre d'une manière énergique la disette d'habitations dont souffre la classe ouvrière par le fait de l'exploitation capitaliste.

« Le projet de loi sur les logements publié par le gouvernement prus-

1. *Protokoll ueber die Verhandlungen des Parteitages der sozialdemokratischen Partei Preussens*, Abgehalten zu Berlin vom 28. bis 31. Dezember 1904, Berlin, 1905, Buchhandlung Vorwaerts, 136 p., 30 pf.

sien est lui aussi entièrement insuffisant pour combattre sérieusement les maux existants dans le domaine de l'habitation.

« En maintenant le suffrage censitaire pour l'État et la commune, en perpétuant les privilèges dont jouissent les propriétaires de maisons dans les élections municipales, le projet rend de prime abord impossible toute réforme saine et efficace de l'habitation.

« On ne peut pas plus attendre une réforme satisfaisante du gouvernement prussien, hostile à tous les besoins de progrès et de liberté du peuple, que du *landtag* prussien, caricature d'une représentation du peuple, qui ne sert que des intérêts capitalistes et dans lequel une majorité absolutiste et cléricale travaille contre le peuple et contre les ouvriers.

« Une lutte efficace contre la disette de l'habitation dans le cadre de la société actuelle a pour condition préalable une influence décisive du prolétariat sur l'État et la commune, influence qui ne peut résulter que de la conquête du pouvoir politique.

« Le Congrès de la démocratie socialiste prussienne rejette donc le projet de loi prussien et réclame :

« 1° La promulgation d'une loi d'Empire sur les logements, loi qui stipulerait entre autres l'obligation pour les communes d'édicter des règlements touchant les habitations et qui conférerait aux communes un large droit d'expropriation ;

« 2° La création d'un office impérial des logements comme organe central des offices communaux des logements à créer dans toutes les communes ;

« 3° L'établissement du suffrage universel, égal, secret et direct pour tous les habitants de la commune ; la suppression de tous les privilèges des propriétaires de maisons ;

« 4° L'entière autonomie des communes.

« Ce n'est que lorsque ces conditions politiques préalables auront été posées que les communes pourront combattre sérieusement la crise de l'habitation.

« Comme moyens appropriés à cette fin interviennent en première ligne :

« *a*) La conservation et l'accroissement de la propriété foncière des communes ;

« *b*) La construction par les communes de maisons avec logements salubres, répondant au besoin des larges masses. Ces logements doivent être livrés à des prix établis de manière à permettre seulement de faire face au service des intérêts et à l'amortissement du capital engagé ainsi qu'aux frais résultant de l'entretien des immeubles ;

« *c*) L'imposition de la plus-value du sol non issue d'une initiative du propriétaire ;

« *d*) L'établissement de vastes plans pour l'extension des villes, et la promulgation de règlements de construction ;

« *e*) La municipalisation des moyens de transport et l'ouverture méthodique des diverses parties non habitées du domaine communal. »

Une revue socialiste allemande fait une large place au problème de l'habitation. C'est la *Kommunale Praxis, Zeitschrift für Kommunalpolitik und Gemeindesozialismus* [1] ; rédacteur en chef, Albert Südekum, député au Reichstag.

1. Chez Kaden et Cie, Dresden-Altstadt, 6 M. par an.

Périodiques s'occupant spécialement du problème de l'habitation et traduisant les tendances des *Bodenreformer* :

Die Deutsche Volksstimme — Frei Land, — organe du *Bund der Deutschen Bodenreformer* [1], bi-mensuel.

Zeitschrift für Wohnungswesen [2], organe commun d'un grand nombre d'associations et de groupes locaux ayant pour objet l'amélioration du logement. Rédacteur en chef : Prof. H. Albrecht.

Zeitschrift für Wohnungswesen in Bayern, herausgegeben vom « Verein für Verbesserung der Wohnungsverhältnisse in München ». Munich.

En 1904 pour la première fois a été publié un « Jahrbuch » de la question des logements, intitulé *Jahrbuch der Wohnungsreform im Jahre 1903* [3]. Il est édité par les soins du *Verein Reichs-Wohnungsgesetz*, et rédigé par M. K. von Mangoldt, secrétaire de cette association et auteur de la brochure *Die Staedtische Bodenfrage*, dont il a été parlé plus haut. Une série de renseignements sont fournis sur le progrès des idées de réformes, notamment sur les premières réalisations en matière fiscale : taxe sur les terrains de construction d'après leur valeur comme tels, et taxe sur la plus-value des terrains. On souhaiterait seulement que l'auteur fût entré dans plus de détails, et eût donné pour chaque cas des chiffres précis. — En tête du « Jahrbuch », un intéressant rapport sur l'activité du « Verein Reichs-Wohnungsgesetz ». — L'auteur nous dit qu'il n'est point certain que le Verein puisse éditer, chaque année, un *Jahrbuch der Wohnungsreform*. Nous faisons des vœux pour que cette première tentative obtienne un succès qui l'encourage et pour que les difficultés puissent être aplanies.

Signalons, en terminant l'étude de cette question, que M. Carl Johannes Fuchs, dans la préface de son *Zur Wohnungsfrage*, nous annonce la bonne nouvelle de la toute prochaine apparition d'un *Handbuch der Wohnungsfrage in Deutschland und im Ausland* [4].

II. — Économie sociale en général.

La collection du *Hand- und Lehrbuch der Staatswissenschaften*, fondée par Kuno Frankenstein et dirigée actuellement par Max von Heckel, vient de s'accroître d'un important travail, les *Grundrüge der Sozialpolitik* [5], par R. van der Borght. C'est le quinzième volume de la section économique de cette collection. L'auteur en a déjà écrit deux autres : *Das Verkehrswesen* et *Handel und Handelspolitik*. Salaires, différentes formes de salaires, contrat de travail, chômage, placement, différends entre ouvriers et patrons, conseils de prud'hommes, syndicats ouvriers, assurances ouvrières, problème de l'habitation, œuvres patronales, œuvres d'assistance, œuvres de coopération et de mutualité, situation des fonctionnaires privés, situation

1. Chez Damaschke « Bodenreform », Berlin, 6 M.
2. Chez Karl Heymann, Berlin.
3. Chez Vandenhoeck et Ruprecht, à Göttingen, 80 p. 8°, 1 M.
4. Chez Duncker et Humblot, Leipzig.
5. Chez C. L. Hirschfeld, Leipzig, 1904, xii-566 p. 8°, 16 M. 50. Chaque volume de cette collection se vend séparément.

des domestiques, telles sont les principales matières dont il traite, entrant dans le détail de la plupart des questions pratiques qui se posent à l'heure actuelle. La question du logement est très longuement et minutieusement étudiée; de même, la question des assurances, si actuelle chez nous. Qu'on lise le chapitre sur les assurances, clair et vigoureux, et l'on verra de combien nous nous sommes laissés distancer, dans ce domaine, par nos voisins d'outre-Rhin. L'ouvrage tout entier est d'ailleurs à cet égard des plus instructifs. Le point de vue de l'auteur, haut fonctionnaire de l'Empire, est celui du socialisme d'État prussien : très hardi si on le compare à la vieille orthodoxie libérale si vivante encore en France, — timide, conservateur, si on le compare à ce à quoi il s'oppose en Allemagne, au socialisme des démocrates-socialistes. — A la fin de l'ouvrage, une remarquable bibliographie de M. P. Lippert.

Warum betreiben wir die soziale Reform[1]? par M. de Berlepsch, ministre du Commerce de Prusse. C'est la sténographie d'une conférence faite sous les auspices de la *Gesellschaft für soziale Reform*, dont M. de Berlepsch fait partie. Pitié, justice, esprit politique : voilà, nous dit-il, les trois ressorts de notre activité réformatrice. La classe ouvrière est malheureuse, souvent misérable; la classe ouvrière a des droits aujourd'hui violés; le sentiment de l'injustice qu'elle subit autant que la conscience de la misère de sa situation la jettera irrémédiablement dans les bras de la démocratie socialiste, si les classes possédantes et cultivées et les gouvernements ne lui font pas de larges concessions. Que ceux qui seraient insensibles à la pitié et à la justice écoutent au moins leur intérêt politique bien entendu. — M. de Berlepsch est-il antisocialiste? Sa conception, qui est celle de bon nombre de hauts fonctionnaires et de professeurs allemands, est bien exprimée dans ce passage : « Sur les fins dernières de la démocratie socialiste — élimination de l'entrepreneur privé, socialisation des moyens de production, création et répartition de toutes les richesses par les seuls organes de la collectivité — sur ces fins, qui n'ont absolument rien d'immoral, on pourrait discuter dans le plus grand calme avec ce parti. Tout aussi bien que l'on a discuté sur le changement de principes constitutionnels et administratifs sans que la vie de l'État soit mise en danger, on pourrait discuter sur le changement de principes économiques, rechercher si certaines formations économiques doivent s'effacer devant d'autres, et dans quelle mesure, et en combien de temps, pour répondre aux exigences de la civilisation en progrès; on pourrait discuter pour savoir où et quand l'entrepreneur privé doit céder la place, dans l'État, la province, la commune, à l'entrepreneur public, pour savoir dans quelle mesure l'humanité est mûre pour renoncer au profit comme aiguillon essentiel de la production des richesses, et si d'une manière générale elle sera mûre pour cela dans une période qui ne soit pas trop éloignée.

« Aussi bien, dans des cas particuliers, on s'est déjà occupé de semblables questions, par exemple, en son temps, de la nationalisation des chemins de fer en Prusse ou de l'accroissement des mines de l'État, de la question de savoir s'il faut supprimer, dans les communes, l'exploitation

1. Chez G. Fischer, à Iéna, 48 p. in-12, 30 pf.

privée pour le service des eaux et de l'éclairage et pour les moyens de transport; de même on a discuté avec le plus grand sang-froid la proposition Kanitz, qui tendait à enlever au commerce privé et à transférer à l'État l'approvisionnement de l'Allemagne de blé étranger. Autant de pas, à envisager les choses théoriquement, dans le sens du socialisme. Non, ce qui rend la démocratie socialiste dangereuse, ce ne sont pas les buts, mais les moyens qu'elle conseille à ses adhérents, c'est la séparation absolue de la classe ouvrière d'avec les autres classes de la société, d'avec la patrie commune, d'avec l'ordre politique établi, c'est l'exaspération qu'elle produit, c'est la lutte de classe et la haine de classe dont elle a besoin, c'est la tendance à la domination politique exclusive du prolétariat » (p. 25-26). — Les syndicats allemands ont depuis longtemps des journaux bien rédigés où les faits intéressants concernant les conditions de travail des diverses corporations sont minutieusement notés au jour le jour. Dans ces dernières années, un certain nombre d'organisations ont éprouvé le besoin de procéder à des enquêtes systématiques sur les conditions de vie et de travail des membres de la corporation, et nous possédons aujourd'hui, sous forme de livres, le résultat de plusieurs de ces enquêtes. J'ai sous les yeux : *Zur Lage der Hoteldiener, Umfrage uber die Arbeits-, Wohnungs-, Lohn- und Stellenvermittelungs, Verhaeltnisse der Hoteldiener Deutschlands, veranstaltet vom « Verein Berliner Hoteldiener »* [1]; — *Die Lohn- und Arbeitsverhaeltnisse der Former und Giesserei-Hilfsarbeiter Deutschlands* [2], et *Die Lage der Arbeiter in der Holzindustrie* [3], ce dernier travail par Théodore Leipart. Ce sont des ouvriers qui ont dirigé ces enquêtes, écrit ces rapports, ces livres — car les deux derniers sont de véritables livres. Aussi, en les lisant, si nets, si bien ordonnés, si solides, si rigoureusement scientifiques, on est rempli d'admiration. Combien de thèses de doctorat, en matière économique, n'ont pas, je ne dis pas cette nouveauté et cette richesse de documentation — tant cela est évident — mais cette rigueur dans l'induction, cette vigueur, cette aisance dans la mise en œuvre! C'est à ces travaux et aux travaux du même ordre — et non pas seulement aux statistiques officielles, pauvres en comparaison — que devront se reporter désormais ceux qui voudront écrire sur la condition des travailleurs. Dans *Zur Lage der Hoteldiener* et dans *Die Lage der Arbeiter in der Holzindustrie* on notera, entre cent autres choses instructives, des faits intéressants concernant la question du logement.

Un rapport présenté à l'exposition de Saint-Louis nous fait connaître l'organisation et le fonctionnement de l'Office du Travail de l'Empire allemand. Il porte ce titre : *Die Organisation der amtlichen Arbeiterstatistik im Deutschen Reich* [4]. L'auteur est M. Victor Leo, conseiller du gouvernement impérial et membre de l'Office impérial de statistique. L'Office du Travail de l'Empire allemand est de date récente; il a été créé en 1892; M. Leo nous montre les liens qui le rattachent, dans son origine comme dans son déve-

1. Édité par le Verband deutscher Hoteldiener. Sitz Berlin. Chez Rudolf Diesing, Berlin, 30 p. in-12.
2. Chez Alexander Schlicke et Cie, Stuttgart, 1904, 112 p. 8°.
3. Chez J. H. W. Dietz Nachf., Stuttgart, 1904, VIII-96 p. in-8°, 1 M. 50.
4. Chez Carl Heymann, à Berlin, 1904, 68 p. 8°.

loppement et dans son fonctionnement, à la législation sociale de l'Empire. Depuis le 21 avril 1903, il publie un bulletin, le *Reichs-Arbeitsblatt*, qui paraît tous les mois et coûte un mark. L'auteur complète les renseignements qu'il nous fournit sur la section des statistiques et sur ses travaux, en plaçant sous nos yeux des types de tous les formulaires de statistiques qu'elle emploie. Les spécialistes retireront le plus grand profit d'une étude de ces formulaires.

En 1903 et 1904 a paru, en trois volumes, une œuvre qui nous apprend plus de choses, sur la vie ouvrière, que ne pourraient le faire beaucoup, beaucoup de statistiques. Ce sont les « Mémoires d'un ouvrier » : *Denkwürdigkeiten und Erinnerungen eines Arbeiters*[1]. Le premier volume parut en avril 1903. Il était précédé d'une préface de Paul Göhre, ancien pasteur, auteur de *Drei Monate Fabrikarbeiter*, socialiste. Göhre caractérisait l'œuvre, et disait qui était l'auteur : un ouvrier obscur, âgé de soixante et un ans, retiré chez des parents pauvres comme lui, avec lesquels il cultivait un petit champ. Il n'avait, jusqu'à ces tout derniers temps, jamais écrit; il n'avait jamais pris part aux luttes de la vie publique; son nom était tout à fait inconnu : il s'appelait Karl Fischer. Ce nom, on ne l'avait même pas écrit sur la couverture du livre : la seule chose qui importait, c'était que l'on sût que c'étaient là les mémoires « d'un ouvrier ». Et certes, il n'y avait rien d'extraordinaire dans la vie de cet ouvrier; c'était celle de millions d'autres ouvriers, avec l'insécurité, les aléas, les changements de place, le travail exténuant, la maladie, l'hôpital : mais tout cela, senti avec une intensité extraordinaire par une âme de poète, vu avec une exceptionnelle acuité de regard, exprimé avec une simplicité naïve de vieux chroniqueur, par moments, avec la vigueur, l'instinct de la mise en scène d'un grand dramaturge. — Le succès fut très vif, et bientôt un second volume parut, puis un troisième. Sur la couverture de ce dernier, on mit le nom de l'auteur, maintenant connu. Œuvre unique en son genre, car les ouvriers n'ont pas accoutumé — comme les hommes de lettres, les hommes de guerre, les hommes d'État et les actrices — d'écrire leurs mémoires.

III. — Économie politique.

Le second et dernier volume du cours d'économie politique de Schmoller, attendu depuis longtemps, a paru cette année[1]. Le premier volume contenait les prolégomènes de l'économie politique proprement dite, — méthodologie, conditions territoriales, ethniques et techniques de la vie économique, constitution sociale de l'économie, — et l'étude des phénomènes de production. Le second volume traite du procès social de la circulation des richesses et de la répartition des revenus, et de l'évolution de la vie économique dans son ensemble. Échanges, marché, commerce, concur-

1. Chez Eugen Diederich, Leipzig, xii-392 p. 8°, br. 4 M. 50, rel. 5 M. 50. — Second volume, xiv-391 p. 8°, br. 4 M. 50, rel. 5 M. 50. — Troisième volume intitulé *Aus einem Arbeiterleben*, *Skizzen*, 144 p. in-16, br. 1 M. 80., rel. 2 M. 50.

2. Gustav Schmoller, *Grundriss der Allgemeinen Volkswirtschaftslehre,* zweiter Teil, Leipzig, Duncker et Humblot, 1904, x-720 p. gr. in-8°.

rence, poids et mesures, monnaie, valeur, prix, capital, crédit, rente du capital et taux de l'intérêt, évolution du crédit, banque, travail, contrat de travail, salaire, institutions sociales récentes, assistance, assurances, placement, syndicats, conseils de prud'hommes, profit d'entreprise et rente, revenu de la fortune et revenu du travail, oscillations et crises de la vie économique les luttes de classes, la domination de classes, et leur répercussion sur l'État et le droit, les réformes sociales, les rapports et luttes économiques des États, la politique commerciale, l'évolution économique et l'évolution générale de l'humanité et des différents peuples, leur développement, leur prospérité et leur décadence : telles sont les matières qu'étudie l'auteur dans cette seconde partie. L'ouvrage, que nous possédons maintenant dans son ensemble, est assurément la production la plus importante, dans le domaine économique, de l'école historique allemande. C'est un écrit type. D'où l'intérêt historique de premier ordre qui s'attache à lui. En outre, c'est une mine prodigieusement riche de renseignements précis.

Das Wirtschaftsjahr 1903, Jahresberichte über den Wirtschafts- und Arbeitsmarkt für Volkswirte und Geschäftsmänner, Arbeitgeber- und Arbeiterorganisationen [1], par Richard Calwer. Tableau exact de la vie économique allemande pendant l'année écoulée. Divisions principales : caractéristique générale, — évolution de la production, cartels, rendement de la grande industrie, — le marché du travail, — bourse et banque, — commerce extérieur, moyens de transport, — revenus, consommation, prix des marchandises, — les récentes lois économiques de l'Empire, — bibliographie.

Die Hausindustrie in der Schweizerischen Seidenstoffweberei [2], par Joséphine van Anrooy. L'auteur a procédé à une enquête personnelle dans le canton de Zürich et dans les autres cantons où l'industrie à domicile du tissage de la soie est représentée. Elle a étudié les conditions de cette industrie, et les conditions des femmes qui la pratiquent, conditions de salaire, de logement, d'alimentation, de vie. Le logement est suffisant, nous dit-elle, mais l'alimentation est mauvaise. Elle se compose presque exclusivement de pain, de pommes de terre et de café; le lait de la ferme est envoyé au marché; on donne à boire aux enfants, le plus souvent, pour le remplacer, du moût de vin et du vin. Le travail est souvent excessif; l'état de santé, mauvais. Mme van Anrooy nous décrit l'organisation du travail à domicile dans cette industrie, elle établit un parallèle avec le travail de fabrique, et nous fait assister à la concurrence engagée dans cette branche entre l'industrie à domicile et l'industrie de fabrique. La fabrique gagne constamment du terrain, en dépit des faibles salaires dont se contentent les travailleuses à domicile, en dépit des réductions qu'elles acceptent avec résignation. Voici des chiffres :

1. Chez Gustav Fischer, Iena, x-302 p. 8°.
2. Chez Ed. Rascher's Erben, Zurich, 1904, 192 p. (t. V des *Züricher volkswirtschaftliche Studien* publiées par Heinr. Herkner).

	Métiers à la main.	Métiers mécaniques.
1855........	25 290	—
1867........	18 665 (— 26,2 p. 100, Crise 1857)	400
1868........	22 103 (+ 18,4 »	—
1871........	27 531 (+ 24,6 »	927 (+ 132 p. 100)
1872........	26 560 (— 3,5 »	1 150 (+ 23,6 »
1881........	30 398 (+ 14,4 »	3 151 (+ 174 »
1883........	29 716 (— 2,2 »	4 007 (+ 27 »
1885........	20 808 (— 30 »	4 129 (+ 3 »
1889........	23 265 (+ 11,3 »	6 476 (+ 56,9 »
1891........	20 977 (— 9,7 »	7 173 (+ 10,8 »
1893........	20 902	8 625 (+ 20,2 »
1895........	22 169 }	9 609 (+ 11,4 »
1897........	22 549 } (— 7 »	10 445 (+ 9 »
1900........	20 961 }	13 326 (+ 27,5 »

Travail sérieux, solide, sans vastes prétentions, sans ambition de synthèse doctrinale, mais qui rendra des services, parce qu'il contient des faits bien observés et bien exposés.

Autre écrit sur l'industrie à domicile : *Beiträge zur Lage der Hausindustrie in Tula* [1], par Georges Cleinow. L'industrie à domicile a une importance économique considérable en Russie. D'après les chiffres que nous fournit l'auteur, il y avait en 1897, dans le grand Empire, 129 millions d'habitants, dont 38 709 000 occupés à un travail (38 700 000 Erwerbstätige); sur ce chiffre, le nombre des ouvriers de fabrique était seulement de 2 100 000, et le nombre des travailleurs à domicile des deux sexes, de 13 millions. L'auteur a limité son champ d'études au gouvernement de Tula, dont l'industrie à domicile consiste surtout dans la fabrication d'objets en métal (samowars, etc.) et dans la passementerie. Il nous fait connaître l'organisation technique de la production, l'organisation de la vente, les conditions de travail et de salaire, le rôle de l'industrie à domicile dans cette région et dans l'Empire en général, les mesures prises à son sujet par le gouvernement russe. L'impression qui se dégage de tout le livre, c'est que la condition des travailleurs considérés est des plus misérables. Dans la pièce étroite où ils travaillent, l'air est horrible. Pendant toute la journée, six à huit personnes y travaillent, y suent et y fument; c'est là qu'est préparé leur repas, ainsi que celui des cochons; enfin ils couchent tous dans cette même pièce, sans séparation des sexes » (p. 29). — L'auteur nous dit, dans sa préface, qu'il n'a passé dans le gouvernement de Tula, pour y faire ses observations et y recueillir ses matériaux, que cinq mois — de janvier à mai 1902. C'est trop peu.

Die französische Handelspolitik 1892-1902 [2], de M. Wellimir J. Bajkic, est une œuvre d'un intérêt général pour le public français. Six parties : 1° la période de 1891 à 1892; 2° la période de 1892 à 1895; 3° la période de

1. Chez Duncker et Humblot, Leipzig, 1904, VIII-132 p. 8° (fascicule 4 du t. XXII des *Staats- und socialwissenschaftliche Forschungen* publiées par Gustav Schmoller et Max Sering), 3 M. 20.

2. Chez J. G. Cotta'sche Buchhandlung Nachfolger, Stuttgart et Berlin, XVI-498 p., 10 M. (36e vol. des *Münchener Volkwirtschaftliche Studien*, publiées par Lujo Brentano et Walther Lotz).

1896 à 1898 (ministère Méline); 4° la période de 1898 à 1901 (ministère Waldeck-Rousseau); 5° l'industrie française; 6° considérations générales et conclusion. L'auteur étudie, pour ces différentes périodes, les mesures douanières et commerciales prises par le parlement et le gouvernement; il étudie les questions avec détail, mais sans jamais perdre de vue les grandes lignes; il nous fait assister aux progrès du protectionnisme et en fait ressortir avec force les conséquences. « Celui qui paie les frais de cette politique, écrit-il, ce n'est ni le capitaliste commerçant, ni le capitaliste industriel. Cette politique de classe a l'apparence d'être dirigée contre ces deux dernières classes, mais en réalité leur capital ne subit presque jamais d'atteinte, ou si cela arrive, elles sont dédommagées. Celui qui paie les frais, c'est l'ouvrier industriel, le représentant du quatrième état, le prolétaire, pour lequel la bourgeoisie française ne fait absolument rien. Les quelques lois sociales qui ont été votées ne sont qu'une imitation défectueuse des institutions d'autres pays, dans lesquels on considère l'intervention de l'État en faveur de l'ouvrier comme un phénomène nécessaire de l'évolution sociale contemporaine » (p. 471). Il ne sera pas superflu d'ajouter que l'auteur *n'est pas* socialiste. — Çà et là, à côté d'une documentation statistique substantielle, on rencontre des remarques de détail, des observations psychologiques — de psychologie individuelle ou de psychologie sociale — qui dénotent un regard sûr. Ainsi, à propos du peu d'intérêt que l'opinion publique porte en France aux problèmes de politique commerciale : « Ce phénomène se rattache à l'éducation politique et au tempérament du peuple français. Pendant tout le XIXe siècle, l'attention des Français a été absorbée par des questions purement politiques, notamment par les questions concernant la forme du gouvernement. D'où une éducation politique spéciale. Il faut joindre à cela le tempérament vif de ce peuple qui s'intéresse aux questions faciles et légères de l'actualité — questions au nombre desquelles on ne peut pas compter la politique commerciale — en particulier à celles qui concernent une personnalité ou des choses communément connues ou faciles à comprendre. On parle à juste titre d'un besoin de sensation du peuple français : il s'explique par là. On peut bien observer cela sur la presse française, qui s'est si complètement adaptée à ce besoin. Elle sait transformer les affaires privées les plus simples en grands problèmes politiques et y intéresser les couches les plus larges de la population, de telle sorte que la France entière finit par se diviser en deux camps hostiles » (p. 24). — Je ne voudrais pas dire que tout soit juste et rigoureusement vrai dans ce livre, mais tout y est suggestif est intéressant.

Une série de livres sur la question des chemins de fer. *Die Eisenbahntarife in ihren Beziehungen zur Handelspolitik* [1], par Ernst Seidler et Alexander Freud. Les auteurs montrent quelle est l'importance des tarifs de chemins de fer pour le développement économique d'un pays, comment il convient que ces tarifs soient en harmonie avec les principes généraux de la politique commerciale suivie, comment cette harmonie ne peut être établie d'une manière satisfaisante que si les chemins de fer sont exploités par

1. Chez Duncker et Humblot, Leipzig. 1904, 190 p.

l'État. — *Die Eisenbahnhygiene* [1], par Otto Brähmer, 2e édition, remaniée et mise à jour par Ernst Schwechten. Étude des dangers se rattachant au fonctionnement des chemins de fer, pour le public comme pour le personnel, et des moyens de les éviter. Les institutions de prévoyance des chemins de fer de l'État prussien en faveur de leur personnel sont longuement décrites. — Fait à retenir : les États-Unis d'Amérique, pays où le régime des chemins de fer est le plus libre, sont aussi le pays où la proportion des accidents est la plus forte. — *Zuzammenstellung wichtiger Angaben der Deutschen Eisenbahnstatistik aus den Jahren 1880 bis 1901 in graphischen Tafeln, bearbeitet im Reichs-Eisenbahn-Amt* [2]. En une série de graphiques très clairs, cet atlas statistique nous permet de suivre les progrès des chemins de fer d'État allemands de 1880 à 1901. Le développement du réseau, du matériel, du trafic sous toutes ses formes, le progrès des résultats financiers, la diminution relative du nombre des accidents apparaissent saisissants, et témoignent des mérites de cette exploitation, — si détestable, au dire des adversaires du rachat en France. — Le côté sombre, c'est la manière dont est traité le personnel, surtout dans la Prusse autocratique et bureaucratique. Les libertés des employés et ouvriers sont souvent violées. A lire, sur ce point, un véhément réquisitoire : *Wir klagen an! Ein Beitrag zur Sozialpolitik im Betriebe der preussischhessischen Eisenbahngemeinschaft* [3], brochure éditée par le Syndicat des employés et ouvriers des chemins de fer d'Allemagne.

La Suisse a décidé le rachat de ses chemins de fer en 1898, et l'a opéré, presque complètement, de 1900 à 1903. M. Robert Herold, dans un livre intitulé *Der Schweizerische Bund und die Eisenbahnen bis zur Jahrhundertwende* [4], étudie les étapes successives par lesquelles a passé le réseau suisse, de l'entière liberté des débuts à la réglementation, à la centralisation, à la nationalisation. Il s'arrête à l'organisation du régime nouveau. — En France, un auteur, M. Henry Haguet (*Le rachat des chemins de fer suisses et ses conséquences*) a affirmé que les premiers résultats de l'exploitation des chemins de fer suisses par l'État avaient été malheureux. Ses affirmations étaient hâtives : car lorsque son livre parut, en décembre 1902, la première année de l'exploitation fédérale n'était pas encore achevée. Et elles devaient aussi être fausses. C'est ce dont on se convaincra en lisant *Die Durchführung der Verstaatlichung in der Schweiz*, par M. Placid Weissenbach, Président de la Direction générale des chemins de fer fédéraux. Ce travail, qui a paru dans l'*Archiv für Eisenbahnwesen* [5], et dont on vient de faire un tirage à part, établit que d'après les résultats obtenus jusqu'ici on peut se déclarer satisfait de la nationalisation, et envisager l'avenir des chemins de fer fédéraux avec confiance.

1. Chez G. Fischer, à Iena, 1904, VIII-312 p. in-8° (avec 28 planches, une carte, et 81 figures dans le texte).
2. Chez E. S. Mittler und Sohn, Berlin, 1904.
3. Chez H. Jochade, Hambourg, 1904, 56 p. 8°, 25 pf.
4. Chez Cotta'sche Buchhandlung Nachfolger, Stuttgart et Berlin, 1902, VIII-371 p. 8°, 8 M. (49e volume des *Münchener Volkswirtschaftliche Studien* publiées par Lujo Brentano et Walther Lotz).
5. Chez Julius Springer, à Berlin.

A l'heure qu'il est, en Suisse, deux autres grands problèmes de nationalisation sont posés devant l'opinion publique. L'un a trait aux forces motrices hydrauliques, à la *houille blanche*. M. O. Schär lui a consacré une étude approfondie dans les *Schweizerische Blätter für Wirtschafts- und Sozialpolitik*, sous ce titre : *Die Verstaatlichung der Schweizerischen Wasserkräfte*. Ce travail vient de paraître en brochure.

L'autre a trait à la création d'une Banque fédérale, et M. H. Ernst l'étudie dans un fort volume : *Eine Schweizerische Bundesbank, Beitrag sur Geschichte der Schweizerischen Bankwesens*[2]. C'est une histoire de la banque en Suisse, une histoire des interventions législatives qui l'ont réglementée, et des efforts tendant à la constitution d'une banque d'État fédérale. Toutes les raisons qui militent en faveur de cette création sont présentées avec une grande force. L'auteur, qui désire ardemment que l'on aboutisse, et que l'on aboutisse au plus tôt, s'efforce de trouver les formules transactionnelles qui pourront assurer au projet, dans le pays, une majorité. Il étudie la question jusque dans les plus menus détails et livre à l'opinion publique des propositions précises. — M. Ernst est l'un des membres les plus en vue du parti socialiste suisse.

Du même auteur : *Die direckten Staatssteuern des Kantons Zürich im neunzehten Jahrhundert*[3]. Zurich est le canton suisse le plus démocratique, et, naturellement, ses tendances démocratiques se traduisent dans son système fiscal. Les expériences qu'il a faites dans ce domaine présentent le plus vif intérêt pour quiconque, théoricien ou homme politique, vise à mettre plus de justice dans l'impôt. Son expérience prolongée de l'impôt sur le revenu ne saurait, notamment, être négligée à l'heure actuelle par les parlementaires français. Aussi ce livre de M. H. Ernst, richement documenté autant que clair et facile à lire, ne saurait-il manquer de rendre des services.

A lire également, et à consulter, un ouvrage d'un caractère plus général : *Grundzüge des Finanzhaushaltes der Kantone und Gemeinden*[4], de M. J. Steiger. Il ne s'agit plus seulement des impôts, mais de tout le système financier; il ne s'agit plus d'un seul canton, mais de tous les cantons et des principales communes. On verra, dans ce livre, comment, en Suisse, la démocratie politique tend à se convertir en démocratie économique, au moyen de régies cantonales et municipales qui arrachent aux compagnies financières et livrent à la collectivité une série de services industriels. — Le livre est très instructif; il le serait plus si l'auteur avait donné plus de chiffres, s'il avait placé sous nos yeux, par exemple, le rendement de telle ou telle entreprise communale ou cantonale, ou de tel ou tel impôt, des origines à nos jours.

1. Chez Scheitlin Spring et Cie, à Berne, 1904.
2. Verlag von Geschwister Ziegler, 1904, 300 p. 8°.
3. Verlag von Geschwister Ziegler, 1903, VI-280 p. 8°.
4. Deux vol. 8°, de VIII-282 et 438 p., chez A. Francke, Berne.

IV. — Histoire des doctrines.

Staat und Wirtschaft. Band I. Die Anschauungen des ökonomischen Individualismus[1], par W. Ed. Biermann. L'auteur nous apprend, dans sa préface, qu'un second volume traitera des systèmes « sociaux », et que dans un dernier volume, qui sera dogmatique, il exposera sa propre conception. Ce premier tome, sur les conceptions de l'*individualisme économique*, ne contient pas seulement l'étude du libéralisme économique (Physiocrates, Adam Smith, École classique), des systèmes de la libre concurrence (Bastiat, Mill, Spencer, libre-échangistes allemands), des systèmes anarchistes, — il comprend aussi l'étude du communisme français et du marxisme. L'auteur ne voit, dans ce qu'on est convenu d'appeler le socialisme, qu'une forme de l'individualisme, — « l'individualisme porté à sa plus haute puissance », dira-t-il même avec Schaeffle. Aussi bien, ce système ne vise-t-il qu'au « bonheur commun des individus »; il ne professe pas « le dévouement à l'État comme une nécessité morale ». C'est en ce dévouement que consiste la vraie pensée sociale, selon M. Biermann. « L'État, nous dit-il, est la société reposant sur des normes juridiques; il représente la volonté de l'espèce et est en opposition avec la volonté particulière des individus ». Cette conception, qui revient constamment dans l'ouvrage, est assurément spéciale et bizarre. Elle aidera à comprendre ce qu'est le socialisme d'État en Allemagne.

Le système économique de Karl Marx continue — et continuera longtemps encore, bien que certains le disent mort — à faire l'objet d'études et de controverses. M. J. Rosenberg écrit une thèse originale et fine sur *Ricardo und Marx als Werththeoretiker. Eine Kritische Studie*[2]. M. Hans Deutsch comble une lacune laissée par Marx dans son système par un travail intitulé *Qualifizierte Arbeit und Kapitalismus. Werttheorie und Entwicklungstendenzen*[3]. Comment le travail devient-il, de simple, complexe et qualifié? Qu'est-ce que le travail qualifié? Qu'est-ce que l'ouvrier qualifié? Comment se forme la force de travail de l'ouvrier qualifié? Comment cette force crée-t-elle des valeurs supérieures? Marx n'avait pas expressément posé, ni par suite tranché ces questions, qui d'ailleurs n'embarrassaient point quiconque avait lu attentivement son œuvre. L'auteur de *Qualifizierte Arbeit* les a nettement posées, et étudiées selon une excellente méthode, recourant tour à tour à la théorie pure et à l'observation des faits d'expérience les plus concrets, tels par exemple que l'organisation de l'enseignement professionnel et de l'apprentissage. — On ne pourra pas, désormais, étudiant Marx, négliger ce livre.

Enfin une collection spéciale vient de se fonder pour l'étude et le développement de la doctrine marxiste. Elle porte ce titre : *Marx-Studien, Blätter für Theorie und Politik des wissenschaftlichen Sozialismus*[4]; elle est dirigée par Max Adler et Rudolf Hilferding.

1. Chez Puttkammer et Mühlbrecht, Berlin, 1905, 200 p. 8°.
2. Chez Ignaz Brand, Vienne, 1904, 128 p. in-8.
3. Chez C. W. Stern, Vienne, 1904, 102 p. in-8.
4. Chez Ignaz Brand, *Wiener Volksbuchhandlung*, Vienne, 1904, x-434 p. in-8.

Le premier volume contient une étude de Joseph Karner, sur « la fonction sociale des institutions juridiques »; une étude de Max Adler, sur « la causalité et la téléologie dans leur lutte pour la science »; enfin un travail de Rudolf Hilferding intitulé : « La critique de Marx par Boehm-Bawerk ». Dans cette étude, les méprises de M. de Boehm-Bawerk, qui croyait avoir pulvérisé la théorie de la valeur de Marx, sont impitoyablement mises à nu.

EDGARD MILHAUD.

Angleterre.

W. Cunningham. *The rise and decline of the free trade movement* Cambridge University Press, 1904, in-18, x-168 p.

La nouvelle poussée de la réaction protectionniste, qui sommeillait depuis les crises commerciales de 1885-1886[1], 1896-1897[2], a donné naissance à une formidable éclosion de littérature économique. Nous avons eu d'abord les longues enquêtes de la presse; et par l'importance de leurs statistiques, celles du *Times*, du *Daily Telegraph*, de la *Pall Mall Gazette* méritent d'être consultées. Les revues n'ont pas voulu rester en arrière. Et aux deux suppléments publiés par la *National Review* dans ses numéros de septembre et décembre 1903, la *Saturday Review* vient de répondre par une série d'articles du plus haut intérêt. Ajoutons enfin que les deux recueils de statistiques, dressés avec impartialité par les fonctionnaires du Board of Trade, doivent être consultés par tous ceux qui désirent avoir quelque lumière sur la question fiscale[3]. Tandis que cet amas de documents était mis en circulation, de nombreux commentaires s'empilaient à la devanture des libraires. Les uns n'ont qu'un intérêt historique. La collection d'études sur les divers régimes protectionnistes publiée par la maison Kings and Son a une réelle valeur. Il convient surtout de mentionner : *H. O. Meredith : Protection in France*, 1904, et *W. Harbutt Dawson : Protection in Germany*, 1904. D'autres ont un caractère nettement politique. L'ardeur des convictions affaiblit chez leurs auteurs le sens critique. Bornons-nous à citer la collection de pamphlets libre-échangistes réunis par *M. W. Massingham*, un des membres les plus actifs du jeune groupe radical, sous le titre de *Labour and Protection*, Fisher Unwin, 1903; et le gros volume d'un des collaborateurs de M. Chamberlain : *Sir Vincent Caillard*, *Imperial Fiscal Reform*, Arnold, 1903. Dans un troisième groupe il convient de ranger les pages dues à la plume d'économistes connus, et chez qui les convictions personnelles n'ont point affaibli les scrupules scientifiques. Les courts tableaux statistiques, résumés par un libre-échangiste M. A. L. Bowlley, sous le titre de *National*

1. Cette première campagne protectionniste est marquée par la fameuse enquête parlementaire sur la décadence commerciale et les conférences de Lord Brassey depuis recueillies en volume.

2. Signalons pour cette seconde étape les livres de M. F. E. Williams : *Made in Germany*, Londres, Heineman, 1897; *The case of Protection*, Grant Richards, Londres, 1899.

3. *Blue Books* : C. D. 1761 de 1903 et C. D. 2337 de 1904.

Progress, Kings and Son, 1903; et les Enquêtes réunies par le Professeur protectionnniste de l'Université de Birmingham M. J. Ashley (*British Industries* Longmans, 1903) constituent deux documents précieux. Enfin la catégorie des travaux, dans lesquels on s'est attaché à dégager la portée philosophique de la question fiscale, est la moins encombrée de toutes. Un ouvrage anonyme (*The Coming reaction, by Legislator*, Milne, 1903) est à notre connaissance le seul volume dans lequel un écrivain de valeur se soit efforcé d'expliquer psychologiquement la réaction contre le libre-échange.

Au milieu de cet amas de documents et de volumes, la courte, mais subtantielle étude de M. W. Cunningham conserve une valeur propre. Son originalité réside dans sa méthode, dans un effort pour replacer en quelques pages la crise contemporaine à sa date dans l'évolution économique du Royaume-Uni. Nul n'était mieux qualifié pour traiter ce sujet que le distingué fellow de Trinity College [1] (Cambridge), que l'auteur de l'ouvrage classique sur les origines de l'industrie britannique [2].

On peut dégager dans cette démonstration historique trois parties différentes.

***

Pendant tout le XVIIIe siècle, pendant le siècle de l'hégémonie whig et l'époque de transition féconde où se prépare sur tous les terrains la grandeur anglaise, l'oligarchie libérale qui gouverne la Grande-Bretagne reste fidèle à des traditions protectionnistes.

Tandis que quelques écrivains tories « s'efforcent de prouver que, du moment où les bénéfices du commerce national résidaient dans les marchandises qui étaient apportées pour notre consommation » [3], l'abaissement des droits pouvait être un précieux stimulant à l'activité économique, leurs adversaires politiques, les lointains ancêtres du libéralisme moderne, travaillent, par un régime de droits à l'entrée et de primes à la sortie, à encourager l'industrie et l'agriculture britanniques. Tous les rouages compliqués, auxquels devaient recourir les nations contemporaines pour préparer leur expansion commerciale ou enrayer une invasion industrielle, étaient mis en mouvement, il y a près de deux siècles, par l'aristocratie whig. M. W. Cunningham, dans d'autres pages, a passé en revue les diverses mesures de ce programme protectionniste : primes à la navigation et à l'exportation du blé [4]; prohibition de l'exportation de certaines matières premières, la laine notamment [5]; monopole des débouchés coloniaux [6]. Il renvoie le lecteur à ces études antérieures, et se borne à rappeler les résultats

1. Voici ses principaux ouvrages : *An Essay on Western Civilisation in its Economic Aspects*, 2e éd. 1904, Cambridge, University Press. *The Gospel of Work. Four Lectures*, 1902. Cambridge University Press. *Richard Cobden and Adam Smith*. The tariff reform league.

2. *The growth of English Industry and Commerce*. I. *Early and middle ages*, 4e éd., 1904. II. *Modern times* : 1° *The Mercantile System*; 2° *Laissez-faire*, 3e éd., 1904. Cambridge University Press.

3. *Rise and Decline of the free trade Movement*, p. 13.

4. *The growth of English Industry and Commerce*, p. 471-483 et § 233, t. I.

5. *Id.*, t. I, p. 505.

6. *Id.*, t. I, § 220-221.

de la politique commerciale adoptée par le parti whig. « A la fin du XVIIIe siècle, les industriels français ne pouvaient plus lutter contre la concurrence anglaise. Ce n'était là que le commencement du changement; les améliorations apportées à l'outillage par Kaye et Hargreaves devenaient d'un usage courant; mais il y avait eu très peu d'applications de la force motrice dans les industries textiles. On avait réussi à se servir du charbon pour fondre et travailler le fer, mais l'énorme développement de la coutellerie et de la métallurgie commençait à peine. L'esprit d'entreprise se révélait aussi dans les progrès des mines de charbon et les améliorations apportées aux communications intérieures. Le développement régulier et l'expansion soudaine de l'activité industrielle, qui devaient faire de l'Angleterre le fournisseur du monde, se sont produits sous un régime hautement protectionniste. Le progrès de l'agriculture avait été aussi remarquable...... Tull révolutionna la culture des tubéreuses (*roots*) et Bakewe était un innovateur dans l'art d'élever scientifiquement le bétail[1]. »

Sans doute il devenait nécessaire de trouver à cette activité croissante des débouchés nouveaux. Pitt eut l'honneur de comprendre ce besoin, et dans ses efforts d'abord, pour organiser avec l'Irlande une sorte de Zollverein Impérial[2], plus tard, pour nouer avec la France des négociations commerciales[3], pour faire accepter enfin les propositions libre-échangistes américaines[4], il indiquait à son pays la véritable voie dans laquelle il devait s'engager. Mais cette campagne succombe devant la formidable réaction tory que déchaînent la révolte américaine d'abord, la révolution française ensuite. La loi de 1815, qui, en frappant de droits élevés, jusqu'alors inconnus, les importations de céréales, décuple les revenus des propriétaires fonciers, fut une manifestation économique de ce revirement parlementaire[5]. Les conséquences en furent incalculables.

*
* *

Par ses tarifs excessifs, cet acte législatif provoque un mouvement d'opinion assez violent pour emporter dans son élan toutes les traditions protectionnistes. La loi de 1815 est la véritable cause qui décide l'Angleterre à adopter une politique commerciale radicalement nouvelle. La poussée libre-échangiste, telle est du moins l'opinion de M. W. Cunningham, fut le résultat de circonstances exceptionnelles, d'un accident parlementaire.

Non seulement ces droits formidables sur les importations de céréales ne donnèrent pas, aux agriculteurs anglais, les avantages espérés, mais encore ils aggravent les répercussions douloureuses de l'avènement du machinisme, en augmentant pour les ouvriers sans travail le coût de la vie; et ils enraient l'essor industriel, en restreignant les exportations. Les céréales étaient le seul produit que la Russie et les États-Unis notamment pouvaient échanger contre la coutellerie de Sheffield et les cotonnades de

1. *Rise and Decline of the free Trade Movement*, p. 31.
2. *Id.*, p. 15.
3. *Id.*, p. 18.
4. *Id.*, p. 23-25.
5. *The growth of English Industry*, t. II, p. 840-842.

Manchester. Du moment que ces nations étrangères étaient dans l'impossibilité d'acheter les produits britanniques, elles étaient contraintes de subvenir elles-mêmes à leurs besoins. Les droits sur les céréales, qui restreignaient déjà l'activité de la marine marchande, constituaient autant de primes indirectes, mais certaines, à la création d'usines, qui tôt ou tard seraient pour les manufacturiers anglais de dangereuses rivales [1]. La loi de 1815 était indéfendable, une réaction inévitable.

Au moment même où l'opinion anglaise, dans un légitime mouvement de colère, abolit un privilège artificiel, la situation économique et politique du monde était telle que l'Angleterre pouvait réaliser impunément son programme libre-échangiste.

Les protectionnistes redoutaient pour l'agriculture nationale l'abolition des droits sur les importations d'objets alimentaires. Mac Culloch et Cobden s'efforcent en vain de les rassurer [2]. Les hasards de la politique confirment leurs prévisions. La guerre de Crimée suspend pour un temps les expéditions de blé russe. La guerre civile américaine retarde la mise en exploitation des terres neuves de l'Ouest [3]. Les whigs redoutaient autrefois la concurrence des industries étrangères. Mais pendant les deux premiers tiers du XIX[e] siècle l'avance de l'Angleterre, au point de vue de l'outillage et des capitaux, est telle, qu'elle peut ignorer ces angoisses. L'Europe et les États-Unis étaient troublés par des conflits constants : l'Angleterre, isolée dans son île, dirigée par une opinion pacifique, fournit des armes aux belligérants et répare ensuite les dégâts de la guerre.

Des événements politiques imprévus ont contrarié l'évolution économique de la Grande-Bretagne et facilité l'accident libre-échangiste.

***

Une réaction protectionniste s'impose aujourd'hui. Le monde s'est transformé et la politique commerciale du Royaume-Uni ne saurait rester ce qu'elle était en 1846 et 1870, à une époque où les nations étrangères ouvraient leurs portes aux marchandises britanniques, où l'unité allemande n'était qu'une espérance, et l'expansion américaine qu'une prophétie.

Richard Cobden avait affirmé que l'exemple donné par le Royaume-Uni déterminerait tous les pays civilisés à réaliser le programme libre-échangiste, seul conforme à leurs intérêts permanents et à la vérité scientifique. Les faits lui ont infligé un sanglant démenti. A partir de 1875-1880 s'ouvre une ère nouvelle dans le monde. Pour faire face à des armements croissants, les nations doivent songer à se procurer des ressources croissantes. Les impôts directs ne suffisent plus pour équilibrer les budgets et le rêve des libéraux pacifiques s'écroule. Il faut recourir aux taxes indirectes, rétablir les droits de douane. Le régime protectionniste est le seul qui soit conforme aux nécessités de la paix armée. Pour déterminer cette réaction contre le libre-échange, des considérations économiques viennent s'ajouter aux inté-

1. *The Rise and Decline of the free trade Movement*, p. 36, 37, 56, 59.
2. *Id.*, p. 64.
3. *Id.*, p. 71.

rêts politiques. La prospérité anglaise a éveillé des jalousies. Les industriels prétendent se réserver leurs marchés nationaux. L'antinomie que Richard Cobden et Herbert Spencer avaient cru découvrir entre les sociétés militaires et les sociétés commerciales est démentie par les faits. En Europe et de l'autre côté de l'Océan, soldats et manufacturiers s'entendent pour abandonner le dogme libre-échangiste et rétablir les douanes jadis condamnées[1].

A leurs barrières se heurtent les expéditions des commerçants anglais, et la répercussion sur les exportations britanniques est sensible. De 1850 à 1860, les ventes de l'Angleterre s'étaient accrues de 90 p. 100; de 1860 à 1870, de 47 p. 100. De 1870 à 1880, la hausse tombe à 12 p. 100; et si, de 1880, à 1890, elle se relève à 18 p. 100, de 1890 à 1900, les exportations anglaises ne grandissent plus que de 7 p. 100[2]. Par rapport à la période 1873-1882, les expéditions de charbon avaient grandi pendant la décade 1883-1892 de 40 millions de livres sterlings, tandis que les autres catégories d'exportations s'étaient accrues de 101 millions de livres. Des constatations différentes se dégagent des chiffres recueillis pour 1893-1902. Comparées aux statistiques de 1883-1892, les ventes de charbon gagnent bien 84 millions de livres, mais pour tous les autres envois la hausse n'est plus que de 28 millions de livres[3]. La métallurgie anglaise a perdu sur le marché mondial l'hégémonie dont elle avait longtemps joui[4]. Quant aux industries de la laine[5] et du coton[6], elles ne peuvent plus être considérées comme florissantes. Et le pessimisme, avec lequel M. W. Cunningham commente ces divers phénomènes, est encore accru par le souvenir d'une discussion qu'il avait entendue au congrès de l'*Association Britannique* à Cardiff en 1891. Le maximum de production que peuvent atteindre les mines anglaises le sera dans vingt-cinq ans, disait M. T. Forster Brown. Cette période durera un quart de siècle, après quoi le montant de tonnes extraites baissera régulièrement[1]. Avec cette diminution coïncidera précisément la mise en exploitation des continents neufs et la naissance en Afrique et en Asie d'industries, qu'alimenteront à bon marché la main-d'œuvre noire et jaune[2].

De pareilles éventualités, aussi bien que les statistiques récentes, feront réfléchir une opinion nationale qui n'a plus, pour les formules de l'Économie politique, le respect religieux des générations disparues. La formation et les progrès de la science sociale ont limité leur rôle et restreint l'autorité des économistes. L'Angleterre contemporaine a été habituée, par sa législation ouvrière, à comprendre que des considérations majeures peuvent et doivent amener les États à violer les lois qu'avaient posées les doctrinaires orthodoxes du siècle dernier[3].

1. *Rise and Decline*, p. 86-91.
2. *Id.*, p. 104.
3. *Id.*, p. 140.
4. *Id.*, p. 121.
5. *Minority Report of royal Commission on depression of trade*, 1886, XXIII, p. 554-560.
6. *Quarterly Journal of Economics*, XVII, mai 1903.

*
* *

Et après avoir esquissé cette triple démonstration historique, M. W. Cunningham se prononce en faveur d'une entente commerciale entre la mère patrie et ses colonies [4]. A cet exposé, dont on ne saurait trop louer la claire précision, manquent seulement deux chapitres, dont nous ne voudrions qu'indiquer le sommaire.

Le premier pourrait servir de conclusion à la fois politique et économique à cet intéressant volume. Pour être complètement impartial, en effet, il conviendrait de signaler les obstacles auxquels se heurtent, dès aujourd'hui, les projets de tarifs différentiels impériaux. Il en est de deux sortes. Sur le terrain économique d'abord, l'existence dans certaines colonies, à Victoria notamment et dans le Canada, d'industries locales, fortement outillées et en pleine activité, se prête peu aux ambitions des manufacturiers anglais, qui voudraient se réserver les marchés australiens et américains, en échange d'avantages concédés aux agriculteurs des antipodes et du Dominion. M. W. Cunningham ne nous renseigne ni sur la puissance de production de ces usines nouvelles, ni sur la puissance d'absorption des clients coloniaux qui devraient, par des commandes croissantes, compenser des débouchés que se verrait fermer en Europe le commerce britannique. Sur le domaine politique enfin, l'hostilité des classes ouvrières contre tout tarif qui viendrait accroître le coût de la vie, le réveil de leurs sympathies pour un parti libéral, renouvelé dans son programme et son personnel par quelques jeunes radicaux, constituent deux faits importants sur lesquels notre auteur ne s'est point prononcé.

Son ouvrage gagnerait également à être précédé d'une préface psychologique. Il conviendrait de replacer la poussée libre-échangiste d'abord, la réaction protectionniste ensuite, à leurs dates dans l'évolution intellectuelle de la pensée anglaise. Il aurait fallu nous montrer par quels liens étroits le classicisme orthodoxe se rattache à cette courte période de l'histoire, pendant laquelle l'opinion anglaise a été gagnée à un idéalisme dogmatique et à des méthodes abstraites contraires au tempérament national. La crise protectionniste contemporaine s'explique au contraire par un réveil, dans toutes les branches de la pensée, d'une utilitarisme concret, dédaigneux des formules générales, et qui éclate aussi bien dans le réalisme du roman contemporain, que dans la richesse des enquêtes sociales ou dans la popularité des idées biologiques.

JACQUES BARDOUX.

1. *Rise and Decline* p. 117.
2. *Id.*, p. 162.
3. *Id.*, ch. VI, p. 124-147.
4. *Id.*, ch. VII.

Australasie.

T. A. Coghlan. *A Statistical account of Australia and New Zealand, 1902-03*, published by authority of the government of the State of New South Wales and of the Commonwealth of Australasia, Sydney, 1904.

M. Coghlan, directeur de la statistique officielle à Sydney, continue sous ce nouveau titre la publication des annuaires si pleins de faits qu'il a édités neuf années de suite sous le titre *The Seven Colonies of Australasia.*

Ce livre est le résumé de tous les documents officiels; grâce à lui, nous n'avons pas trop à regretter que les diverses colonies australiennes ne publient pas chaque année régulièrement un *Year Book* analogue à celui de Nouvelle-Zélande. Seule la Nouvelle-Galles du Sud publiait jusqu'à présent, régulièrement et toujours sous la direction de M. Coghlan, un excellent annuaire intitulé *The Wealth and Progress of New South Wales.* Je n'en ai pas reçu d'exemplaire depuis celui qui a paru en 1903. L'agent général de Nouvelle-Galles du Sud à Londres m'écrit qu'aucune édition de cet annuaire n'a été publiée depuis la dernière que j'ai reçue. Mais je ne sais si *The Wealth and Progress of N. S. W.* doit être considéré comme fondu désormais dans le *Statistical Account* des sept colonies.

Si les autres colonies ne publient pas d'annuaires réguliers, elles éditent assez souvent des *Handbooks* relatifs à leur situation économique ou à un aspect particulier de cette situation, par exemple, *An Australian Colony, Government Handbook to Victoria*, ou encore *Handbook for Agriculture in Victoria*, ou *The Province of South Australia.* Ces livres sont destinés à faire connaitre avantageusement la colonie; ils ont été assez souvent publiés à l'occasion des Expositions. La liste en est trop longue pour que nous la donnions ici; on la cherchera dans *Australasian Bibliography*, catalogue de la riche bibliothèque de Sydney dont une nouvelle édition est devenue nécessaire. On trouvera dans les ouvrages que je cite des descriptions détaillées et intéressantes des méthodes employées pour la mise en valeur du pays; elles rendent service en permettant de donner forme et vie au squelette de renseignements numériques fournis par la statistique. On ne saurait trop les recommander à l'économiste et au géographe.

Les documents imprimés par les gouvernements ne doivent pas être confondus avec la publication annuelle intitulée *Australasian Handbook* qui s'édite soit en bloc, soit en fascicules dont chacun est relatif à une colonie. Cette publication n'est pas officielle.

Le *Statistical Account* de M. Coghlan traite plus ou moins sommairement de la géographie physique, de la chronologie, des constitutions politiques [1]. Mais la plus grande partie du volume est consacrée au développement économique. On y trouve, comme il est naturel, un optimisme indiscutable, mais qui ne fait pas tort à l'impartialité; on peut y louer des tentatives,

1. Il renferme un chapitre sur la Fédération (*Commonwealth*). Sur ce sujet un juge de la cour suprême de Tasmanie a publié une étude qui fait autorité : A. Inglis Clark, *Studies in Australian Constitutional Law*, Melbourne, 1901, in-8.

qu'on souhaiterait plus fréquentes, pour donner, sinon des descriptions, du moins quelques explications relativement aux faits représentés par des chiffres. Enfin les statistiques sont assez généralement données par colonies et non en bloc, ce qui aide à localiser les faits indiqués. Il est désirable que cette méthode soit continuée et perfectionnée.

Voici quelques-uns des faits généraux qui ressortent du *Statistical Account.* La population s'accroit peu; l'immigration baisse par l'effet de lois restrictives, le nombre des naissances diminue. L'extraction de l'or, de l'argent, de la houille augmente sans cesse. Les deux principales exportations sont celle de l'or et celle de la laine. L'Australie reste le premier pays du monde pour le nombre des moutons, mais ce nombre a baissé par l'effet de sécheresses prolongées. La culture du blé et de la vigne, la production méthodique du beurre et du fromage destinés à l'exportation se développent sans cesse. L'Australie est surtout un pays agricole, minier et exportateur (comme l'Ouest des États-Unis); l'industrie y est d'importance secondaire.

La législation foncière favorise systématiquement la moyenne et la petite propriété aux dépens de la grande; le dessein du gouvernement est d'augmenter le nombre des habitants de la campagne en rendant de plus en plus facile l'établissement de petits et moyens cultivateurs.

L'instruction primaire est obligatoire partout, et l'obligation est sérieusement observée. La comparaison des salaires et revenus et du prix des objets nécessaires montre que le bien-être matériel est plus général que dans le vieux monde.

Les chemins de fer appartiennent à l'État, mais ils sont restés propriétés de chaque colonie; chaque colonie les a construits sans se préoccuper de sa voisine, de sorte que l'écartement de la voie change à chaque frontière, ce qui rend impossibles les communications rapides et commodes qui seraient souhaitables. Les budgets sont en équilibre, mais les dettes sont énormes dans chaque colonie; il est vrai que l'argent emprunté a été consacré souvent à des travaux publics et à des dépenses productives. Mais l'accroissement relativement faible de la population fait que les revenus financiers ne grandissent pas aussi vite qu'on aurait pu l'espérer.

La Fédération tire son principal revenu des douanes. L'Australie est très protectionniste.

E. J. von Dadelszen. *The New Zealand official Year Book, 1902,* Wellington, N. S., 1902, in-8.

C'est la 11e éditon de l'annuaire officiel publié régulièrement par l'administration de Nouvelle-Zélande. Je regrette que nous n'ayons pas encore reçu la douzième édition, qui nous eût apporté des statistiques plus récentes. Mais la partie générale, commune à toutes les éditions, doit être signalée; elle est complète, claire et ne laisse rien de côté. Cet annuaire de Nouvelle-Zélande est un des meilleurs annuaires officiels que nous connaissions. Tous les documents officiels sont analysés et la substance en est reproduite dans les parties I, *Official* et II, *Statistical.* La partie III, *Articles on special subjects*, renferme, entre autres sujets, un exposé de la législation foncière, la plus radicale du monde, un exposé de l'application de la loi sur les pensions de retraites pour la vieillesse, établies pour la pre-

mière fois dans le monde par la Nouvelle-Zélande, enfin des notices relatives aux petites îles du Pacifique récemment annexées sur les instances de M. Seddon, ministre de cette colonie à la fois démocratique et impérialiste.

La dernière partie, *Description of Land districts*, fournit une contribution utile à l'étude de la géographie et de la colonisation. Il s'agit des circonscriptions dans lesquelles s'opère la vente des terres publiques.

Ceux qui s'intéressent plutôt à la législation ouvrière et sociale trouveront dans le *Year Book* un résumé bien fait du sujet et une série de statistiques intéressantes sur les salaires et le prix de la vie. Mais on doit leur recommander surtout la lecture du *Journal of the Department of Labor*, Wellington, qui publie chaque mois tout ce qui est relatif à l'application des lois ouvrières et particulièrement les décisions de la cour d'arbitrage et des conseils de conciliation dans les conflits entre capital et travail. La grève et le lock out sont interdits en Nouvelle-Zélande : les différends entre ouvriers et patrons doivent être portés devant les conseils de conciliation ou la cour d'arbitrage, formés moitié de délégués patronaux, moitié de délégués des syndicats ouvriers et présidés par un représentant du gouvernement. Les lois ouvrières si nombreuses de la colonie ont été réunies et publiées en Code sous le titre *The Labour Laws of New Zealand*, Wellington, 1902.

André Siegfried. *La démocratie en Nouvelle-Zélande*, Paris, Armand Colin et Cie, 1904, in-18.

Le titre de M. André Siegfried donne la note dominante de l'évolution politique et sociale de la Nouvelle-Zélande; son livre est l'exposé de cette évolution depuis 1890 avec une première partie sur les conditions géographiques et l'histoire de la colonie au XIXe siècle. C'est le livre le plus complet et le plus suggestif que nous ayons en français sur la plus radicale des nouvelles sociétés de langue anglaise. Il est écrit d'un style alerte et spirituel par un homme qui a visité la Nouvelle-Zélande, qui connaît à fond le monde anglais, qui possède les questions économiques et sociales de notre temps et sait faire partager au lecteur l'intérêt qu'il prend à leur étude.

De tous les chapitres cette idée ressort qu'on ne saurait comprendre la Nouvelle-Zélande si l'on oublie qu'elle est une colonie anglaise. Si elle n'a point d'aristocratie, c'est qu'elle a été peuplée par les ouvriers et les petites gens qui forment la masse des immigrants anglais; si l'État y exerce plus de fonctions que dans aucun autre État, c'est que le gouvernement s'est trouvé constitué avant que la société s'organisât; bien avant l'ère radicale et sociale, les Néo-Zélandais avaient pris l'habitude de s'adresser à lui. Pourtant, ces conditions n'expliquent pas tout; elles ont rendu possible l'établissement de la démocratie, mais il a fallu que l'idée du suffrage universel née dans l'Europe occidentale fût apportée en Nouvelle-Zélande. Les Néo-Zélandais ont donné en 1893 le droit de vote aux femmes; l'un des chapitres de psychologie sociale les plus intéressants de M. André Siegfried est relatif au mouvement féministe en Nouvelle-Zélande; il y montre les femmes acquises à la politique démocratique, mais dédaigneuses de la tactique parlementaire, hostiles au gouvernement de parti, inclinant à l'interdiction du

commerce des boissons alcooliques et très attachées à la religion protestante.

La démocratie a donné à la Nouvelle-Zélande la législation sociale la plus avancée du monde. Ici encore on reconnait la double influence des conditions coloniales et des idées apportées d'Occident. Les deux hommes les plus marquants de l'ère actuelle, M. Richard Seddon, premier ministre depuis 1893, et M. W. P. Reeves, auteur des principales lois sociales, historien de la Nouvelle-Zélande, ci-devant ministre du travail, actuellement agent général de Nouvelle-Zélande à Londres, représenteraient assez bien : le premier, la politique coloniale avec ses expédients et ses habiletés ; le second la part de l'intelligence et de la théorie dans la création des institutions actuelles. J'exagère en ce moment la pensée de l'auteur, mais je ne puis, dans une courte analyse, en rendre toutes les finesses.

La masse des électeurs néo-zélandais se compose d'ouvriers et de petits propriétaires. Aux premiers le gouvernement a accordé tout un code de lois sociales. Les plus importantes sont celle qui établi l'arbitrage obligatoire pour les conflits entre capital et travail et celle qui donne, à tout vieillard âgé de plus de soixante-cinq ans et possédant moins de 850 francs de rente, une retraite annuelle de 450 francs. Sur ces deux points la Nouvelle-Zélande a donné l'exemple au monde entier et ses habitants en ressentent quelque fierté. M. André Siegfried paraît croire que le désir de conserver à la colonie la réputation du pays le plus avancé du monde n'est pas sans influence sur l'esprit des législateurs néo-zélandais.

Aux petits propriétaires le gouvernement a accordé des lois limitant l'étendue de terres qu'un seul homme peut posséder, appliquant aux grands domaines l'expropriation pour cause d'utilité publique, frappant les propriétaires absents d'une taxe spéciale, instituant un impôt proportionnel et progressif sur la propriété foncière, créant un système complet de crédit agricole au bénéfice des petits propriétaires.

L'interdiction de l'immigration jaune et la suppression de toute aide donnée à l'immigration blanche, même celle des Anglais, a pour effet de garantir les Néo-Zélandais contre la concurrence de gens qui pourraient faire baisser les salaires ou le prix des produits agricoles.

La population augmente peu ; le nombre des naissances diminue d'une manière à peu près constante ; il était de 37,32 p. 1 000 en 1882, de 25,12 p. 1 000 en 1899 ; il s'élevait en 1901 à 26,34 p. 1 000. Il tend donc à se rapprocher du taux de natalité de la France le plus bas du monde (21,7 p. 1 000). La population totale de la Nouvelle-Zélande était de 703 000 habitants en 1896, de 772 000 en 1901.

Cette petite nation nouvelle ne défend pas seulement son bien-être contre les concurrents de l'intérieur ; elle protège ses hauts salaires et le prix de vente de ses produits en opposant aux importations des droits de douane très élevés, presque prohibitifs dans certains cas. Les partisans les plus chauds de la législation sociale sont en même temps les défenseurs résolus de la protection douanière.

Je ne puis, à mon grand regret, analyser toute la partie que M. Siegfried intitule « *La Société et les Mœurs* ». Peut-être insiste-t-il un peu sur le snobisme, au sens anglais, c'est-à-dire l'admiration des gens titrés ; c'est une

tradition anglaise en contradiction avec les principes mêmes de la société néo-zélandaise, mais qui subsiste chez un nombre assez considérable de personnes. Toutefois le refus par le premier ministre M. Seddon d'accepter un titre de noblesse anglais, fait cité par M. Siegfried, semble témoigner que l'opinion se modifie et que la masse des électeurs prend une conscience démocratique. Mais les idées répandues par les livres et par la presse continuent à venir toutes faites d'Angleterre ; le respect extérieur de la religion reste aussi fort, sinon plus, que dans la mère patrie. M. André Siegfried a su mettre ces faits en relief dans deux chapitres très vivants.

Il décrit aussi fort bien l'esprit impérialiste anglais de l'opinion néo-zélandaise. Il montre la Nouvelle-Zélande fournissant pendant la guerre du Transvaal plus d'hommes relativement à sa population qu'aucune autre colonie (8 p. 1 000), M. Seddon se ralliant aux propositions de M. Chamberlain relatives à des dépenses d'armements faites en commun par l'Angleterre et les colonies, puis, une fois la politique d'armement repoussée par les autres ministres coloniaux, se ralliant, en principe, au projet de *Zollverein* de M. Chamberlain. La popularité de M. Seddon en Nouvelle-Zélande paraît s'être augmentée encore depuis ses déclarations impérialistes. Les élections de 1902 lui ont donné la majorité pour la quatrième fois.

ALBERT MÉTIN.

State experiments in Australia and New Zealand, par M. WILLIAM PEMBER REEVES, agent général de la Nouvelle-Zélande à Londres.

M. William Pember Reeves était merveilleusement préparé à écrire un livre sur la Démocratie australasienne. Ministre du Travail en Nouvelle-Zélande de 1890 à 1896, dans le cabinet Seddon, il a inspiré ou rédigé les principaux projets de loi qu'a fait aboutir ce ministère réformateur bien connu. Puis, nommé agent général de la Nouvelle-Zélande à Londres, il a été mis à même de suivre de près le mouvement impérialiste. Très colonial et très anglais, il se trouvait avoir une rare compétence pour retracer l'évolution et décrire le caractère de la démocratie réformatrice en Australasie.

Le livre qu'il nous donne est donc précieux tout d'abord par la qualité de son auteur. Comme il le dit lui-même, M. Reeves est un observateur bienveillant du mouvement ouvrier aux antipodes. Socialiste d'État, il voit avec faveur l'extension des attributions de l'État. Sincèrement démocrate, il se réjouit sans arrière-pensée de l'influence grandissante du peuple. Plein de méfiance pour les oligarchies financières ou autres, il a pleine confiance dans l'avenir de la démocratie, et il le dit. Ses lecteurs ne se plaindront pas de cet optimisme qui reflète si bien l'ardeur et l'entrain des peuples nouveaux.

Sans parler d'études récemment publiées en France, nous n'avions jusqu'ici en langue anglaise sur l'Australasie que des livres de détail ou des généralités superficielles. M. Reeves nous donne pour la première fois un tableau d'ensemble où les questions essentielles et actuelles sont directement abordées.

La politique sert en quelque sorte d'introduction : l'origine du mouvement ouvrier, le vote des femmes, la fédération, l'organisation du suffrage

universel sont étudiés dans quatre chapitres successifs (t. I, chap. 2, 3, 4, 5).

La question agraire, de premier ordre en Australasie, plus importante peut-être que la question ouvrière, remplit les 68 dernières pages du tome premier (chap. 6).

Le tome II intéressera tout particulièrement le public français, car il traite tout au long de la législation ouvrière. Le chapitre 1er tout entier est consacré aux diverses lois votées en Australie et en Nouvelle-Zélande en faveur des ouvriers : règlements d'ateliers, minimum du salaire, arbitrage obligatoire, protection des employés de magasins, chômage.

Viennent enfin des problèmes qui ne sont pas exclusivement ouvriers, mais qui intéressent au premier chef les travailleurs : les pensions de retraites pour la vieillesse (chap. 2), les mesures prises par l'État contre l'alcoolisme (chap. 3), les lois sur ou plutôt contre l'immigration (chap. 4).

Comme on le voit, l'ouvrage de M. Reeves va droit aux questions et les serre de près. Il est écrit dans ce style simple et élégant qui a déjà fait à son auteur en Angleterre une véritable réputation d'écrivain. Quiconque voudra étudier sérieusement la question si actuelle et si passionnante de la Démocratie australasienne ne devra pas manquer d'y recourir.

André Siegfried.

Canada.

Publications du gouvernement fédéral.

Les publications du gouvernement fédéral canadien présentent pour les lecteurs français l'avantage d'avoir deux éditions : une anglaise et une française. Le nombre en est considérable et la valeur en est grande. Je m'occuperai seulement ici de celles qui concernent la colonisation et les questionnaires.

A. — *Colonisation.*

I. — L'importante série des *Blue Books* ou rapports annuels imprimés par ordre du Parlement comporte une extrême abondance de renseignements. Je citerai plus particulièrement le *Rapport du Ministre de l'agriculture*, 1903, complété par l'ensemble des douze *Rapports sur les Fermes expérimentales* de la Fédération. La Fédération entretient une ferme expérimentale dans les Provinces maritimes, deux dans la Prairie, une en Colombie britannique et de plus une ferme centrale près de la capitale fédérale Ottawa; cette dernière est organisée sur le modèle créé par les États-Unis, avec laboratoire d'analyse chimique, laboratoire pour perfectionner la nourriture du bétail à engraisser et des vaches laitières, pour travailler à l'amélioration du beurre et du fromage, service de botanique pour l'acclimatation des plantes, d'entomologie pour l'étude des insectes nuisibles et des insectes utiles.

Le *Rapport annuel du Ministère de l'Intérieur, pour l'année 1902-1903*, contient les différents rapports sur l'immigration. L'immigration augmente

continuellement au Canada, encouragée par les subsides du gouvernement, l'institution d'agences et maisons d'immigrants en différents points, la concession gratuite de terres par certaines des anciennes provinces dans les parties encore vierges de leur territoire, et par le gouvernement fédéral dans la Prairie (160 acres, environ 64 hectares gratuits par adulte). Ce rapport de l'intérieur renferme également les documents relatifs aux progrès de l'arpentage (*survey*) qui se poursuit méthodiquement chaque année. Le Canada ne concède de terres que dans la partie cadastrée : le cadastre est fait géométriquement en carrés, chaque section est numérotée sur la carte et les lots sont distribués ou vendus, suivant le cas, sur la carte dressée par les arpenteurs, de sorte qu'on évite tout risque de confusion, d'usurpation, de difficultés ou de procès. Ce mode si sage de concessions après l'arpentage est général dans toutes les colonies anglaises de peuplement. Il n'est peut-être nulle part appliqué avec autant de méthode qu'au Canada. Par exemple, le Canada est tenu de réserver une partie des terres : 1° pour la compagnie de la Baie de Hudson en compensation de ses anciens privilèges; 2° pour les compagnies de chemins de fer en manière de subsides ou subventions territoriales; 3° pour les écoles. Chacune de ces trois réserves prend une certaine proportion de la plus grande division du cadastre appelée *township*. Il a été convenu une fois pour toutes que sur 30 sections carrées composant le *township*, les sections 8 et 26 seraient données à la compagnie de la Baie de Hudson, les sections impaires, sauf deux (11 et 29), aux compagnies de chemin de fer, les sections 11 et 29 réservées pour les Écoles : la répartition se fait ainsi mécaniquement, simplement, sans faveur possible, sans réclamation admise, que la terre soit bonne ou mauvaise.

II. — *The Statistical Year Book of Canada* est un annuaire publié chaque année par le Département fédéral de l'agriculture, dont dépend le service de la statistique, dirigé par M. Georges Johnson. Nous avons reçu son XIXe volume, publié en 1904 et relatif à 1903.

Le *Statistical Year Book* est fait sur le modèle des *Statistical Abstracts* d'Angleterre. Il est très complet, je veux dire qu'il publie toutes les statistiques et données numériques qu'on peut extraire des documents officiels. Il conserve chaque année un certain nombre de renseignements statistiques anciens qui permettent de suivre l'évolution de chaque ordre de faits, pas toujours aussi complètement qu'on le voudrait. Enfin il donne d'utiles comparaisons avec les pays étrangers.

Il rend tant de services qu'on voudrait pouvoir lui en demander encore plus

Exemples : on y trouve bien le nombre des ouvriers d'usine au Canada et l'on constate qu'il augmente, mais on n'y trouve point le nombre des ouvriers des chemins de fer qui forment une catégorie très importante, ni celui des ouvriers des ports. On y trouve une comparaison des accidents de chemins de fer dans les divers pays qui est défavorable à l'Amérique du Nord, mais on demande si l'année où se placent les comparaisons est une année normale et l'on souhaiterait une moyenne calculée sur un assez grand nombre d'années.

D'autre part l'Annuaire s'en tient strictement à son titre. Il est pure-

ment statistique; les tableaux de chiffres et de faits se succèdent les uns aux autres, sans séparation entre les divers chapitres pour gagner de la place. Si l'on veut se représenter la manière dont les Canadiens vivent, colonisent, mettent en valeur le sol, il faut recourir aux descriptions contenues dans les Rapports des *Blue Books*, à celles des monographies officielles ou enfin à l'excellent *Handbook for Canada* publié en 1897 à Toronto sous la direction des Professeurs de l'Université de Toronto, Ramsay, Wright et James Mavor. C'est un recueil de monographies dues à divers collaborateurs qui auraient besoin d'être complétées, mais qui n'ont rien perdu de leur intérêt.

Enfin les données du *Statistical Year Book* sont relatives à toute la Puissance; on a quelquefois établi des divisions par province, mais moins souvent que pour l'annuaire australien : la localisation des faits est donc fort difficile.

Même inconvénient, avec les publications pourtant intéressantes que le gouvernement fédéral a éditées pour l'Exposition de Saint-Louis (*Canada, its history, productions and natural resources* by G. Johnson, under the direction of the minister of agriculture, Ottawa, 1904, in-8°; puis une série de brochures importantes intitulées : *Agriculture in Canada*, *The Food Products of C.*, *The Forest wealth of C.*; *Fruit culture in C.*; *The Economic Minerals of C.*, etc.). Tout ce que j'en dis est simplement pour avertir les travailleurs français qu'ils ne sauraient se dispenser de recourir aux publications provinciales.

Le *Year Book* fédéral n'est pas fait pour y suppléer, mais au contraire pour les résumer et les compléter. Et je ne saurais terminer ce rapide compte rendu sans rendre hommage au labeur et à la conscience de M. Georges Johnson, chef du service statistique, chargé de diriger la préparation du *Statistical Year Book*.

III. — Le gouvernement canadien, qui désire recevoir des immigrants et distribuer des terres, publie une série de brochures destinées à attirer les colons. Ces brochures, bien qu'officielles, ne peuvent être comparées aux documents dont j'ai parlé précédemment; leurs auteurs songent surtout à donner des conseils aux futurs colons et à leur inspirer la confiance la plus grande dans le Canada et dans son avenir.

A cette catégorie appartiennent, dans la série française, l'*Ouest canadien* et l'*Atlas de l'Ouest canadien*, publiés tout deux par le Ministère de l'Intérieur qui est chargé, comme on l'a vu, de tout ce qui concerne l'immigration. On y apprend que « l'Ouest canadien est le panier de pain de l'Univers », que le Manitoba est « la province pionnier de l'Ouest »; on y trouve une foule de renseignements, mais pour une étude méthodique, mieux vaut consulter les *Blue Books*.

B. — Questions ouvrières.

Dominion du Canada. La Gazette du Travail, publiée par le Département du Travail. Ottawa, mensuel.

Le gouvernement fédéral du Canada a organisé en 1900 un département du Travail sur le modèle du Bureau fédéral de Washington. Comme celui de Washington, ce dernier est destiné surtout à publier des statistiques et

des documents, la législation ouvrière et l'inspection du travail rentrant dans les attributions des gouvernements provinciaux.

Le département canadien du Travail publie chaque mois en deux éditions, l'une française, l'autre anglaise, la *Gazette du Travail*, qui fait le plus grand honneur à son rédacteur en chef M. W. L. MacKenzie King, sous-ministre du Travail.

I. — La *Gazette du Travail* a publié des études très sérieuses sur la législation ouvrière dans les 7 provinces de la Fédération. On y voit que le travail de nuit est interdit pour les femmes et les enfants (au-dessous de 12 ans ou de 16 ans suivant les provinces), que la durée de leur travail est limitée, qu'on commence à prendre des mesures pour assurer à tous les ouvriers le repos hebdomadaire (du samedi après midi au lundi matin). Des dispositions analogues ont été prises en faveur des employés de magasin; dans beaucoup de villes on commence à leur assurer la fermeture de bonne heure (*early closing*), c'est-à-dire vers 8 heures du soir. Un service d'inspection du travail a été institué dans plusieurs provinces et plusieurs des inspecteurs ont été pris parmi les ouvriers syndiqués.

Des lois ont été votées par plusieurs provinces pour instituer la conciliation et l'arbitrage volontaires. La Fédération a voté une loi pour rendre possible partout la constitution de comités destinés à résoudre pacifiquement les conflits entre ouvriers et patrons. Les ouvriers se montrent favorables à cette initiative, mais ils ne veulent pas de l'arbitrage obligatoire parce qu'il supprimerait le droit de grève. La *Gazette du Travail* nous renseigne de l'application sur ces lois; elle montre que 1/10 des grèves se sont terminées par la conciliation et l'arbitrage en 1901, 1902 et 1903; la proportion des grèves résolues à l'amiable ne s'élève pas aussi rapidement qu'on eût pu l'espérer.

Tout ce qui est relatif à l'application des lois fédérales est publié par la *Gazette*. On y trouve par exemple la liste des salaires qui doivent être payés aux ouvriers qui travaillent directement ou indirectement pour l'État. La *Gazette* publie aussi des notes sur l'application des lois ouvrières provinciales d'après les documents imprimés par ordre des gouvernements locaux.

II. — La *Gazette* a donné l'historique du mouvement syndical dans les diverses provinces. Elle analyse les documents relatifs à ce mouvement et donne tous les faits importants de la vie des organisations ouvrières. Les syndicats se sont formés dans les diverses provinces du Canada en vertu des lois imitées de celles d'Angleterre; puis ils ont subi l'influence américaine. Beaucoup de syndicats sont affilés aux grandes unions de Fédérations de métiers des États-Unis. Ces conseils du travail et des métiers, analogues à nos Bourses du Travail, se sont constitués dans les principales villes toujours sur le même modèle. Enfin une Fédération générale de tous les syndicats s'est formée sur l'exemple et avec le concours moral et financier de l'*American Federation of Labor* : c'est le Congrès des métiers et du Travail, *Trades and Labor Congress*, qui tient chaque année une convention générale. Cette association n'est pas la seule de son espèce au Canada; elle ne compte guère plus de 18 000 membres, mais son effectif tend à s'accroître.

On trouvera sur l'action du Congrès tous les renseignements désirables

dans les comptes rendus de ses conventions annuelles, publiés en deux éditions, l'une française, l'autre anglaise.

III. — Les tableaux statistiques relatifs aux salaires et à la durée du travail dans les diverses régions du Canada ont été publiés par la *Gazette*. Leur nombre commence à être assez considérable pour que le département canadien du travail puisse rédiger, à l'exemple de celui de Washington, une étude d'ensemble sur les salaires et la durée du travail du Canada; on pourrait en dire autant des renseignements relatifs au prix de la vie qui ont été publiés déjà en quantité considérable par la *Gazette*.

En général, les ouvriers les mieux payés sont, comme aux États-Unis, ceux de la métallurgie, des mines, du livre et, peut-être au premier rang, ceux du bâtiment. Les salaires moyens des ouvriers qualifiés seraient d'environ 3 à 3 1/2 dollars par jour dans l'Ouest, le taux des États-Unis avec le même prix ou à peu près pour les nécessités de la vie, de 2 à 2 1/2 dans les villes de l'Est, où le coût de la vie est moindre. Dans les parties rurales des vieilles provinces, surtout en Québec, les salaires sont sensiblement plus bas.

IV. — L'évolution économique du Canada est étudiée sous toutes ses formes par la *Gazette*. Cette publication donne le résumé très nourri des rapports et documents sur la mise en valeur du pays, surtout sur les nouvelles productions, la laiterie par exemple et la pâte de bois. Elle renseigne également sur le commerce extérieur de la Puissance. C'est une source précieuse pour la géographie économique et pour l'Étude de la colonisation, en même temps que pour celle de la législation ouvrière et du mouvement social.

États-Unis.

Publications du Bureau fédéral du Travail.

Le *Bureau of Labor* de Washington est dirigé par le *Commissioner of Labor*, M. Caroll D. Wright, dont l'œuvre est connue et appréciée de tous les économistes et sociologues. Il a été institué pour publier des statistiques et des renseignements relatifs aux questions ouvrières : ce n'est pas une direction du Travail chargée de faire appliquer des lois, car la législation ouvrière et l'inspection du travail sont l'affaire de chaque État en particulier, non celle de la Fédération.

Le *Bureau of Labor* publie : 1° un *Bulletin* paraissant tous les deux mois; 2° un rapport annuel (*Annual Report*) sur un sujet particulier; le premier a paru en 1886. Il a publié, en outre, des rapports spéciaux (*Special Reports*) de 1889 à 1897.

Parmi les derniers bulletins parus, le plus intéressant est le 54e, de septembre 1904, intitulé : *Exhibit of the Bureau of Labor at the Louisiana Purchase Exhibition* : il est exceptionnellement étendu et forme un gros in-8° de 1490 pages. On y trouve l'explication de tout ce que le département du Travail exposait à Saint-Louis, avec la reproduction des tableaux et gra-

phiques : c'est comme un sommaire revu et mis à jour des principaux rapports publiés jusqu'ici.

Tout ce que je puis faire ici est de choisir quelques faits intéressants dans l'énorme masse de renseignements qu'il fournit.

Le chapitre *Strikes and Lockouts* (grèves et lockouts) résume les deux gros rapports annuels déjà publiés sur ce sujet, l'un en 1894 (2 vol.), l'autre en 1901. On y voit que de 1881 à 1900 65,46 p. 100 des grèves intéressant 73,82 p. 100 des grévistes se sont faites après consultation des organisations ouvrières; 44,35 p. 100 des grèves ont été faites pour augmenter les salaires, 7,81 pour empêcher leur diminution, 11,16 pour obtenir la réduction des heures de travail, 6,99 pour défendre l'organisation syndicale, 3,47 p. 100 par sympathie.

Les grèves ordonnées par les organisations ne comptent que 33,54 p. 100 d'échecs; les autres, 55,39 p. 100.

La perte totale de salaires s'est élevée à 257 862 478 dollars en tout. Pour les 65,46 p. 100 des grèves faites sur l'avis des syndicats, ceux-ci ont dépensé en secours 16 174 793 dollars.

Le chapitre sur les salaires et les heures de travail aux États-Unis et en Europe montre que les salaires des ouvriers sont de 80 à 90 p. 100 plus hauts qu'en France, et que les heures de travail vont de 52 à 59 par semaine. En somme les salaires sont plus élevés que partout en Europe, la semaine de travail est moins longue que celle de l'Europe continentale, plus longue de quelques heures que celle de l'Angleterre.

D'autre part, le développement de l'industrie assure une progression constante du nombre des employés. En 1903 on en comptait 2,3 p. 100 de plus qu'en 1902, 33,4 p. 100 de plus qu'en 1890. Déjà les deux volumes du *15 th Annual Report of the Commissioner of Labor, 1900, A Compilation of Wages in Commercial Countries from official sources*, avaient donné une masse considérable de chiffres et de faits sur les salaires comparés.

Le coût de la vie, les prix de détail et de gros sont étudiés dans deux chapitres qui préparent à la lecture du dernier rapport annuel publié (*18 th Annual Report of the Commissioner of Labor, 1903. Cost of Living and Retail Prices of Food*, Washington, 1904). L'enquête porte, dans ces deux cas, sur 25 440 familles, représentant 124 108 personnes de toutes les régions des États-Unis, familles vivant de leur travail et ayant un revenu inférieur à 1 200 dollars par an.

On y voit que les objets nécessaires à la vie reviennent, tout compte fait, plutôt moins cher qu'en France. (Par contre, le luxe est beaucoup plus coûteux que chez nous et les habitudes de dépense beaucoup plus répandues.) On y voit aussi que 82,65 p. 100 des enfants fréquentent l'école jusqu'à seize ans et que la part du revenu familial fourni par le travail des femmes ne s'élève qu'à 0,86 p. 100 : aux États-Unis, les filles seules vont à l'usine; les femmes, une fois mariées, ne travaillent plus.

Deux chapitres considérables sont consacrés, l'un aux habitations ouvrières, l'autre aux bains publics. Le principal enseignement qu'on en retire, c'est de connaître la diligence avec laquelle la classe possédante s'efforce de faire partager à la classe salariée son idéal de bien-être matériel et de moralité.

Un chapitre sur l'enseignement technique aux États-Unis est une mise au point de la première partie au *17 th Annual Report of the Commissioner of Labor, 1902, Trade and Technical Education*, publié en 1903. Ce rapport comporte, outre l'étude sur les États-Unis, une série de monographies relatives aux divers pays d'Europe.

Deux tableaux exposent sous une forme facile à saisir la substance du *13 th Annual Report of the Commissioner of Labor*, 1898, *Hand and Machine Labor*, 2 vol. On y voit que le principal bénéfice de l'emploi des machines c'est l'économie de temps.

Enfin la législation ouvrière dans les États-Unis, qui faisait l'objet du 2d *Special Report of the Commissionner of Labor, Labor Laws in the United States*, publié en 1892, réimprimé et revisé en 1896, est exposée dans l'état où elle se trouvait le 1er janvier 1904.

Pour l'hygiène et la protection des ouvriers un État seul, l'Arizona, presque désert, n'a pas de lois du tout, mais sept seulement ont un code de lois à peu près complet et un service d'inspection sérieuse. Ce sont tous des États du Nord Atlantique ou du Nord central; au premier rang figure le Massachusets. Dans les mines, le travail des femmes est interdit par onze États, celui des enfants par 27; la journée de travail est limitée à 8 heures dans 6 États. Le gouvernement fédéral a pris des mesures analogues dans les territoires non organisés qui dépendent de lui.

Pour les chemins de fer, le pouvoir fédéral, profitant de la loi qui met sous son contrôle le commerce entre états, a ordonné dans toutes les lignes communes à plusieurs états l'emploi d'accoupleurs automatiques, de freins automatiques, prescrit des perfectionnements aux wagons de marchandises, imposé aux Compagnies de déclarer les accidents.

La journée de travail dans les chantiers et établissements a été réduite à huit heures par Fédération et par 18 États ou territoires, à 9 par deux autres.

Tous les États, excepté quatre formés aux dépens de l'ancien Mexique (Californie, Arizona, Idaho, Nevada), ont rendu le repos du dimanche obligatoire.

Le travail des femmes est interdit dans les mines et fonderies par 12 États, dans les machines par 4, dans la vente des boissons alcooliques par 10. 19 limitent les heures de travail, 5 interdisent ou limitent le travail de nuit, 32 ordonnent de fournir des sièges aux ouvrières, 17, des toilettes à part.

L'emploi des enfants est interdit au-dessous de dix ans dans 4 États et territoires, au-dessous de 12 ans dans 17, au-dessous de 13 dans 2, au-dessous de 14 dans 23, et dans deux au-dessous de seize ans dans les mines. 28 interdisent le travail des enfants pendant l'âge scolaire et quel que soit l'âge, s'ils sont illettrés. L'emploi des enfants dans les débits est interdit par 14, dans les exhibitions gymnastiques et occupations tendant à la mendicité par 28, dans les ascenseurs ou les machines dangereuses par 16. 29 États limitent les heures de travail des enfants, 18 interdisent ou limitent le travail de nuit.

Les salaires doivent être payés en argent dans 30 États; le prélèvement d'amendes sur les salaires est interdit dans 17. Les salaires sont insai-

sissables dans tous, sauf 3; ils sont privilégiés pour le paiement dans tous les États, sauf 12.

Un chapitre sur les conditions du travail dans les îles Hawai résume les rapports particuliers préparés au sujet de ce territoire par le Bureau du Travail en 1902 et 1903. Il en sera fait d'autres tous les cinq ans, à partir de 1905.

Des précédents numéros du *Bulletin* contiennent d'intéressantes études sur les conditions du travail à Porto-Rico (n° 34, mai 1901) et à Cuba (n° 41, juillet 1902).

Des conditions de la vie économique aux États-Unis. Commission industrielle Mosely. Traduit par MAURICE ALFASSA, Paris, Giard et Brière, 1904, in-8.

En 1902, un riche Anglais, M. Mosely, résolut de faire une enquête technique sur les causes qui assuraient à l'industrie américaine un développement plus rapide qu'à l'industrie anglaise; il se proposait particulièrement d'établir une comparaison entre la valeur professionnelle de l'ouvrier anglais et celle de l'ouvrier américain. Pour mener à bonne fin son enquête, M. Mosely forma une commission qui comprenait 23 membres, tous secrétaires ou membres de trade-unions anglaises; il en prit la présidence et la fit voyager pendant six semaines environ dans la région industrielle des États-Unis. Les délégués visitèrent chacun le plus grand nombre possible d'usines de leur spécialité, étudièrent la production, la rémunération, l'apprentissage, l'enseignement technique. Ils furent mis en contact avec l'*American Federation of Labor*, la grande fédération des syndicats américains dont les tendances ressemblent à celles du trade-unionisme anglais traditionnel; ils furent reçus par la Fédération civique nationale de New-York, composée de patrons, de syndiqués ouvriers et de personnages qui s'intéressent aux questions ouvrières, tous réunis par le désir de rendre plus pacifiques les rapports entre patrons et ouvriers.

Le volume publié par les soins de M. Mosely et traduit par M. Alfassa renferme les relations de tous les délégués, sauf un, et la réponse faite par chacun au questionnaire que M. Mosely avait fait dresser pour servir de guide. Il se termine par quelques notes relatives au développement de l'industrie américaine. Voici les plus importants des faits qui paraissent acquis après l'enquête Mosely.

L'enseignement professionnel manuel n'est pas meilleur aux États-Unis qu'en Angleterre; l'apprentissage à l'usine y serait plutôt inferieur, mais l'enseignement général est bien meilleur; les enfants restent à l'école souvent jusqu'à seize ans avant d'aller à l'usine; l'enseignement secondaire est généralement gratuit et, par conséquent, accessible à tous.

D'une manière générale, il y a beaucoup plus d'émulation parmi les ouvriers américains parce que l'accès au rang de contremaître ou d'ingénieur leur est ouvert beaucoup plus largement, parce que les patrons acceptent les avis de leurs ouvriers et les encouragent à en donner par des récompenses, parce qu'ils surexcitent la production en donnant des primes très fortes. L'usine américaine est la plus démocratique du monde entier.

La production américaine est la plus rapide de toutes; ce résultat est dû

moins à un travail plus intense qu'au perfectionnement extraordinaire des machines-outils.

Le travail est moins fini, surtout en ce qui concerne la construction des machines et les industries du vêtement.

Dans l'industrie de la filature et du vêtement, les ouvriers ont à conduire un plus grand nombre de métiers qu'en Angleterre; mais ce n'est pas le cas pour les autres industries, et surtout pour la métallurgie, la plus importante de toutes.

Les ouvriers américains sont favorables au développement du machinisme parce que l'industrie américaine est extraordinairement prospère et que l'introduction des machines n'amène pas de chômage; en même temps les patrons tiennent avant tout à augmenter la production, parce qu'ils ont un marché extérieur considérable; ils encouragent, par les primes indiquées plus haut, l'ouvrier à tirer tout ce qu'il peut de la machine. Dans ces conditions le progrès du machinisme s'accompagne d'un progrès des salaires.

L'ouvrier américain s'use-t-il plus vite? La plupart des délégués déclarent ne pas pouvoir répondre à cette question. Mais tous s'accordent à reconnaitre qu'on voit en Amérique moins de vieux ouvriers qu'en Europe.

On trouve des usines modèles admirablement éclairées, chauffées, pourvues de vestiaires, de lavabos, de bains, très supérieures à celles d'Europe; mais il existe encore beaucoup d'anciens bâtiments ou ateliers condamnables au point de vue de l'hygiène et de la sécurité.

La durée hebdomadaire du travail est presque partout légèrement supérieure à celle de l'Angleterre (entre une heure et une demi-heure de plus par jour). Mais elle est inférieure à celle de France.

Les salaires sont très supérieurs à ceux d'Angleterre. La valeur réelle du salaire, comparée au prix des denrées nécessaires à la vie, est estimée diversement, mais toujours au-dessus du niveau anglais. L'écart varie, suivant les différents délégués, de 20 à 80 p. 0/0 en faveur de l'Amérique. Tous s'accordent à reconnaître que les aliments sont moins chers, le linge, la chaussure, le vêtement de confection au même prix, le vêtement sur mesure plus cher. Le loyer est presque double, mais les délégués reconnaissent que l'ouvrier américain se loge mieux, plus largement et avec plus de confort que l'anglais. Les ouvriers qualifiés mariés cherchent en général à construire ou acheter une petite maison; la proportion des ouvriers propriétaires de leur maison est plus considérable qu'en Angleterre. Dans la ville industrielle d'Altoona, elle s'élèverait à 90 p. 0/0.

L'ouvrier américain est plus sobre que l'ouvrier anglais, il joue et parie beaucoup moins, il est plus économe, il a plus de tenue extérieure. Toutes ces observations s'appliquent aux ouvriers américains qualifiés principalement à ceux des professions bien payées : livre, métallurgie, industries du lieu et du bâtiment. Les professions inférieures, comme la filature, le métier de manœuvre, occupent surtout des étrangers et des noirs; ces deux catégories sont moins payées que les américains ou américanisés; néanmoins leurs salaires soutiennent aisément la comparaison avec ceux qu'on donne en Europe pour les mêmes travaux.

ALBERT MÉTIN.

Philosophie.

Une école de Psychologie religieuse

Nous présentons ici un groupe de travaux étrangers, parus ces dernières années, qui ont trait à la vie religieuse et se réclament tous d'une même méthode, la psychologie. La philosophie de la religion, telle qu'elle s'était constituée en Allemagne depuis Leibniz, n'est plus guère aujourd'hui qu'une survivance; s'il paraît encore aujourd'hui des ouvrages où la religion est considérée abstraitement et confrontée avec les autres formes de connaissance et d'action, les recherches modernes ont bien plutôt pour objet d'étudier et de décrire historiquement les différentes religions et d'extraire de leur diversité les formes constantes qui constituent les phénomènes religieux : histoire des religions et science des religions s'impliquent et se complètent l'une l'autre. D'autre part, quand il s'agit d'expliquer ces phénomènes, on peut chercher à les rattacher à un substratum social, ou bien à certaines dispositions de la nature humaine. L'école sociologique compte déjà d'importantes contributions; l'école psychologique a replacé les phénomènes religieux, longtemps négligés, dans le cadre de la vie individuelle; elle a produit, surtout en Amérique, de nombreux et utiles travaux. Il serait monotone de les étudier séparément, ou même de présenter un bref compte rendu des plus marquants d'entre eux; nous avons préféré les grouper et les examiner d'ensemble; nous essaierons de dégager les grands traits qui leur sont communs; c'est là une méthode que nous imposent la brièveté de notre étude et l'étendue de son objet, et qui n'est du reste pas aussi artificielle qu'elle le paraît; les ouvrages, articles, études de toute nature, dont nous donnons ci-dessous l'énumération, s'accordent et sur la méthode et sur les résultats; ce sont les principaux moments de cet accord que nous voudrions mettre en lumière, laissant de côté tout ce qui est particulier à chacun d'eux[1].

1. Nous donnons ici l'énumération aussi complète que possible des travaux les plus importants de l'école psychologique.

Starbuck, Some aspects of religious growths, *Am. Journ. of Psychology*, 1897, vol. IX, p. 70-124; A Study of conversion, *Am. Journ. of Psychology*, 1898, vol. X, p. 268-308, *The Psychology of Religion*, New-York, 1899, pp. 423; The Feelings and their Place in Religion, *Am. Journ. of religious Psychology*, 1904, vol. I, p. 168-186.

G. Stanley Hall, Moral and religious training of children, *Princeton Review*, 1882, X, p. 26-48. — The moral and religious training of children and adolescents, *Ped. Sem.*, 1891, vol. I, p. 196-210. — Il vient de paraître de cet auteur : *Adolescence, its psychology* (2 vol. Appleton, New-York) dont quelques chapitres traitent de psychologie religieuse.

Daniels, The new life : A Study of regeneration, *Am. Journ. of Psychology*, 1893, vol. VI, p. 61-106.

Arnett, The soul, a study of past and present beliefs, *Am. Journ. of Psychology*, 1904, vol. XV, p. 121-200.

Coe, *The spiritual life*, New-York, 1900.

James, *The varieties of religious experience*, London, 1903.

James H. Leuba, Introduction to a Psychological Study of Religion, *Monist*,

I. — Tous ces auteurs sont d'accord pour appliquer au problème de la religion la méthode de la psychologie générale; d'une part la psychologie religieuse ne peut étudier les états religieux de l'individu que par les procédés qu'elle emploie pour étudier un état quelconque de ce même individu; d'autre part la psychologie religieuse étend le domaine de la psychologie générale et ajoute à la connaissance de la nature humaine puisqu'elle n'est qu'une extension de la psychologie, une application de la psychologie générale à des faits jusque-là négligés ou réservés. Sur cette méthode je serai bref; d'abord parce qu'elle n'est que la méthode psychologique en général et que comme telle elle est bien connue; et puis parce que Flournoy, dans une intéressante étude [1], l'a précisément exposée, telle qu'elle se dégage des recherches déjà existantes de psychologie religieuse; je renvoie pour le détail à son article, dont je me borne à donner les conclusions :

1° Exclusion de la transcendance. La psychologie religieuse traite les faits religieux comme des faits, sans poser le problème de leur réalité objective, sans prendre position pour ou contre la signification transcendante que le sujet ou son église leur attribuent. Elle se débarrasse ainsi d'un problème qui relève de la théorie de la connaissance et de la philosophie générale et dont la psychologie n'a pas à connaître. Sur ce point nous ferons quelques réserves; Flournoy a peut-être exagéré la neutralité de l'école psychologique et diminué quelque peu les droits de la psychologie [2]; nous montrerons tout à l'heure que James et Starbuck, pour ne citer que ces deux noms, tirent de leur recherche psychologique des conclusions qui semblent assez favorables à la valeur objective de l'expérience religieuse; et l'on pourrait montrer inversement que la psychologie, en établissant l'origine de ce sentiment de transcendance qui accompagne certains états de conscience, en infirme l'autorité. Quoi qu'il en soit, ce qu'on a le droit de dire, c'est que la psychologie traite ce sentiment de transcendance comme un état de conscience qui s'ajoute à d'autres états, sans présenter par soi-même aucun caractère privilégié.

2° Interprétation biologique des phénomènes religieux. La psychologie religieuse est physiologique en ce sens que ses adeptes ont recherché

1901, XI, 195-225; The Contents of Religious Consciousness, *Monist*, 1901, XI, 536-576; Religion; Its Impulses and Its Ends, *Monist*, XI, p. 751-773; Studies in the Psychology of Religious Phenomena, *Americ. Journ. of Psychology*, VII, 1896, p. 309-385; The state of Death, *American Journal of Psychology*, 1903. Les tendances fondamentales des mystiques chrétiens, *Revue philosophique*, juillet et novembre 1902, p. 1-36 et 441-487; Faiths, *American Journal of religious Psychology*, 1904, I, 64-82; The Field and the Problems of the Psychology of Religion, *Am. Journal of religious Psychology*, 1904, II, 155-167.

La fondation de l'*American Journal of religious Psychology*, 1904, Worcester, Massachusets, vient de donner une revue spéciale à ces études. Nous devons signaler dans le même ordre d'idées l'ouvrage de Höffding, *Religions philosophie*, Leipzig, 1901, et sa Morale qui contient deux chapitres consacrés à l'étude du sentiment religieux; en langue française, différentes études de Murisier, Marillier, Flournoy, etc.

Nous avons volontairement omis les travaux de l'école anthropologique anglaise, parfois très voisins des travaux de psychologie proprement dite.

1. Les Principes de la Psychologie religieuse, *Archives de Psychologie*, t. II, 1903.
2. Cf. Leuba, in *Am. journal of Psychology*, I, p. 96.

avec soin les conditions organiques des phénomènes religieux, âge, sexe, race, tempérament, différents états de santé ou de maladie; elle est génétique et dynamique « en ce qu'elle considère la vie religieuse dans son devenir et sa dépendance vis-à-vis de tous les facteurs, externes ou internes, qui peuvent influer sur son développement »[1]; et comparée, en ce sens qu'elle tient compte des diverses formes de vie religieuse, des variétés de l'expérience religieuse et qu'elle cherche à dégager de leurs études des catégories et une classification.

II. — Tous ces traveux s'accordent à mettre au premier plan ce qu'ils appellent l'expérience religieuse et à l'opposer à ce que l'on peut appeler d'un mot la tradition. Que faut-il entendre au juste par cette expérience religieuse dont ils parlent tous? A notre sens, ce mot signifie tout ce qui est vécu, éprouvé réellement par l'individu, par opposition à tout ce qui vient du dehors et ne pénètre pas réellement en lui. C'est ainsi que l'expérience religieuse comprend non point un système de théories ou de pratiques externes, rites ou cérémonies, mais les profondes réalités subjectives éprouvées par l'individu; ce mot exprime en somme les sentiments et les actes des individus, considérés comme individus, en tant qu'ils s'appréhendent en relation avec ce qu'ils considèrent comme le divin, à condition bien entendu que ce système de relations soit posé et senti de façon personnelle. Ainsi cette école laisse de côté ce qu'on appelle les institutions ou la tradition, du moins en tant que cette tradition se présente en quelque sorte en dehors de l'individu et non vécue par lui; elle rejette ainsi de son champ d'observation la vie religieuse du commun des fidèles, qui est tout entière de seconde main et qui s'explique du reste par la vie personnelle des fondateurs de religion et des âmes vraiment religieuses, dont elle n'est qu'un reflet et qu'une imitation; ainsi cette élimination ne diminue pas la portée de l'explication psychologique, puisque l'expérience religieuse de l'individu demeure le principe d'explication de cela même, qui n'est plus une expérience immédiate et directe. C'est dire que l'école psychologique prétend apporter non seulement l'explication des faits qu'elle étudie, mais encore un moyen de comprendre les faits mêmes qui semblent échapper à la psychologie. A vrai dire, elle a peut-être pris pour accordé ce qui demanderait une démonstration en bonne forme; mais c'est là une de ces pétitions de principe qui ont parfois d'assez heureuses conséquences; au lieu de s'user à rechercher logiquement et historiquement les rapports de la religion personnelle et de la religion sociale, cette école s'est préoccupée surtout d'amasser et d'analyser des documents : enquêtes sur les mouvements religieux, en particulier sur les conversions provoquées par les réveils, sur les méthodes et les résultats des *Christian Scientists* et des *Mind curists*, interviews, observations psychologiques et pathologiques, dépouillement de nombreuses biographies et autobiographies dont on n'avait guère fait usage, analyse psychologique de documents hagiographiques qui n'avaient guère été utilisés que pour l'histoire et l'édification, tout cela est venu ajouter de nouveaux faits, souvent puisés aux meilleurs sources ou recueillis à l'aide de tous les procédés scientifiques, à l'histoire imperson-

1. Flournoy, art. cité, p. 43.

nelle des religions. Quelle que soit l'attitude que l'on prenne à l'égard de la psychologie considérée comme explication des phénomènes religieux, on ne peut lui enlever le mérite d'avoir ajouté à la science de nouveaux faits et d'avoir attiré l'attention sur de nombreux faits méconnus ou mal compris.

Du reste, si les psychologues américains tendent à opposer l'expérience individuelle à la tradition[1] et à considérer l'expérience individuelle en dehors de toute tradition, ce qui a appelé les réserves et les protestations de quelques critiques, c'est là une méthode qui n'est point nécessairement celle de tout psychologue. Dans un très intéressant chapitre de sa « Religions philosophie », Höffding[2] met bien en lumière la relation étroite qui unit l'expérience à la tradition. L'expérience même de l'individu ne lui devient claire et vraiment personnelle, pourrait-on dire, qu'à la lumière des représentations traditionnelles; la plupart des individus religieux (sauf peut-être le très petit nombre qui inventent de nouvelles formes affectives et de nouvelles représentations, et encore peut-on dire que cette invention s'explique, se rend claire à elle-même au moyen de traditions antérieures et par analogie) ne comprennent et n'éprouvent vraiment ce qui constitue leur expérience qu'en la comparant avec les déclarations d'autrui ; ces convertis que la psychologie a si bien étudiés sentent leur conversion, vivent leur âme, par ce qu'ils savent de la conversion et de l'âme d'autrui, par la superposition à leur expérience vivante de l'expérience figée et immobile d'une église; la tradition en un sens rend possible l'expérience, comme la mémoire rend possible la perception. D'autre part il arrive souvent que c'est la représentation traditionnelle qui provoque l'expérience ; pour la plupart des hommes l'expérience religieuse consiste dans l'essai d'éprouver personnellement, de réaliser en quelque manière des états que la tradition décrit et favorise. L'expérience individuelle est ainsi enseignée, dominée et circonscrite par la communauté. La tradition apparaît ainsi comme une condition d'intelligibilité et d'existence, comme une *ratio essendi et cognoscendi* de l'expérience individuelle.

Il conviendrait de noter encore la réaction de l'expérience personnelle sur la tradition et l'élément social qu'enferme toute expérience religieuse personnelle. L'expérience religieuse tend à se propager, à se transmettre, à organiser à son tour une tradition; elle n'est point une expérience dans la solitude, mais dans la communauté; si petit que soit le nombre de ses adeptes, quelle que soit son activité originale et réformatrice, toute âme foncièrement religieuse aspire à agir sur d'autres âmes.

Nous voyons par conséquent que la psychologie elle-même est amenée à étendre ce concept de l'expérience religieuse que l'école américaine semble s'être appliquée à restreindre et à garder pure de tout mélange d'avec la tradition. L'ouvrage signalé de Höffding enferme plus d'une suggestion intéressante à cette doctrine nouvelle; faire pénétrer le social dans l'individuel, en matière de psychologie religieuse, ce ne serait pas renoncer *ipso facto* à la méthode psychologique; car, d'abord, une démonstration pleinement

1. Sauf à les rapprocher ensuite en supposant, sans autre démonstration, que la religion sociale est le produit figé de l'expérience individuelle.
2. P. 87 et suiv.

satisfaisante du caractère social de la religion n'a pas encore été donnée et semble bien, à l'heure actuelle, n'être pas encore possible; et d'autre part il resterait toujours à la psychologie la tâche d'étudier l'adaptation des formes sociales à la conscience individuelle et le mécanisme de la conscience individuelle.

III. — Dans la nouvelle école le Subconscient ou Subliminal est une hypothèse privilégiée, fréquemment invoquée pour expliquer aussi bien certains moments de l'évolution religieuse, certaines formes de conversion par exemple, que certaines intuitions fondamentales qu'on met à la base de tout sentiment religieux; c'est ainsi, par exemple, que l'on attribue certaines conversions brusques, observées dans le méthodisme, au rôle prédominant de la vie subliminale. Les sujets qui se sont montrés particulièrement accessibles à cette crise, accusent en même temps qu'une sensibilité émotionnelle et une suggestibilité très prononcées, de la tendance aux automatismes[1]; il y a toute une période d'incubation dans les couches inférieures de la conscience, d'où cette crise émotionnelle émerge brusquement à la manière d'une hallucination que le moi subconscient a savamment préparée. C'est ce qu'établirait aussi bien la passivité souvent observée en pareil cas; loin que le sujet fasse effort dans un sens ou dans l'autre, il arrive souvent qu'il renonce, qu'il se rend et que l'opération s'accomplit en lui malgré lui; la volonté claire et réfléchie semble donc absente de la plupart des cas; ou si elle apparaît ce n'est qu'à de certains moments et pour disparaître presque aussitôt; à sa place c'est une tendance beaucoup plus obscure qui agit.

D'autre part l'existence du subconscient est la condition de toute activité religieuse; car s'il est vrai que le sentiment religieux et toutes les tendances qu'il résume et qu'il supporte, autant du moins qu'on en peut juger d'après les traits communs aux différentes formes historiques où il est donné, consistent dans la conscience qu'a l'individu d'être enveloppé par un pouvoir, un surplus d'être « qui le dépasse et le pénètre », c'est le rapport du Subconscient au conscient qui seul rend possible une telle expérience; le moi subliminal est le vaste milieu où se forme par un travail obscur et une sélection habile, en même temps que le moi conscient, le tissu de sentiments dans lesquels le moi clair condense la conscience obscure de son rapport à un moi plus profond et plus obscur. Ainsi à tous les degrés de la vie religieuse le subconscient joue un rôle; c'est ce que tendraient déjà à prouver les nombreux traits psychopathiques dont sont parsemées les biographies religieuses; on y voit à tout moment de ces expériences « invasives » qui apparaissent à l'individu avec le caractère d'une réalité universelle et étrangère; on trouverait difficilement un réformateur religieux dont la vie ne compte pas de nombreux « automatismes ». La foi religieuse est singulièrement accrue par ces visions, par ces impulsions, par ces inspirations; autant de phénomènes que l'individu sent échapper à son contrôle, à son activité réfléchie et consciente; grâce à eux, il éprouve quelque chose de plus fort que lui, il se sent mû par une force qui le dépasse et qui l'oblige. L'Inconscient qui transperce ainsi à tout moment la vie consciente, se pour-

1. Coe, A Study in the dynamics of personal religion, *Psychological Review*, 1899, et *Spiritual Life*.

suit du reste et cherche à s'atteindre dans les expériences suprêmes de la vie religieuse; l'extase est au mystique une sorte d'anéantissement de tout vouloir personnel; elle est l'état de conscience qui approche le plus de l'inconscience; elle serait un néant si l'individu, au sortir de l'extase, en pensant cette inconscience ne lui donnait la forme d'un état de conscience[1].

IV. — Nous trouvons encore affirmée la priorité du sentiment sur l'intelligence. La vie religieuse est « affaire de vie affective[2] ». « L'Individu est fondé sur le sentiment[3]. » Les psychologues de cette école substituent ce qu'ils appellent le point de vue de la vie au point de vue de la connaissance. La religion n'est pas une tendance à connaître, mais une tendance à être; l'élément poétique rejeté, le sentiment religieux demeure dans sa composition fondamentale un sentiment d'insatisfaction, de malaise, d'imperfection morale, de péché, accompagné d'une aspiration à la satisfaction, au bien-être, à la paix de l'unité, un état affectif en un mot. Les croyances religieuses, les dogmes sont le produit de cet état affectif; ils proviennent de la réflexion de l'individu sur son expérience religieuse et constituent un effort pour exprimer cette expérience en termes d'intelligence; c'est ce qui apparait chez tous les inventeurs en matière de religion; pour les âmes moins neuves qui acceptent toutes faites les croyances d'une église, cela est vrai encore; car ces croyances ne deviennent réelles chez elles qu'au moment où à l'adhésion abstraite se substitue le sentiment de la vérité, de la foi vivante. L'expérience de la conversion, de la seconde naissance prouve bien le rôle secondaire des croyances dogmatiques; car si elles existent antérieurement, elles prennent à la conversion une valeur nouvelle, une valeur de réalité qui consiste dans l'adhésion totale du sentiment : et elles peuvent ne pas exister antérieurement et ne pas apparaître à la conversion; dans ce dernier cas, l'expérience demeure purement affective par tous ses élémente. Les longues discussions dogmatiques des églises ont pu voiler cette vérité fondamentale et mener à l'idée que la religion est un moyen de connaissance, une sorte de métaphysique; mais toutes ces discussions dogmatiques ne sont qu'une projection de la vie intérieure; elles marquent l'effort que fait pour s'exprimer une expérience centrale, l'aspiration au salut, en prenant ce mot dans le sens le plus général.

Il est juste de dire que certains ont approfondi cette thèse; et il est nécessaire de la pousser plus avant pour qu'elle devienne soutenable, car la vie affective en elle-même n'a rien qui lui donne la priorité sur la vie intellectuelle. Elle-même n'est qu'un facteur dérivé, un élément de second ordre; elle n'enferme qu'une série de réponses à des tendances qui sont plus profondes qu'elle. « Je crois qu'il y a à peine un cas dans les nombreux exemples d'expérience religieuse, quelque saturé qu'il soit d'émotion, qui ne montre, en dernière analyse, que les sentiments ne sont que les signes des mouvements de la vie et d'adaptation qui s'opèrent[4]. » Conduite, activité et

1. Leuba, Les tendances fondamentales des mystiques chrétiens, *loc. cit.*
2. Starbuck in *American journal of religious Psychology*, p. 172.
3. James, *loc. cit.*, p. 501.
4. Starbuck, The Feelings and their Place in Religion, *Am. journal of religious Psychology*, p. 175.

vouloir sont les sources les plus profondes de la religion. La thèse de la priorité de la vie affective vient rejoindre celle du rôle du Subconscient; car ces psychologues ne conçoivent pas la vie subconsciente comme une simple stagnation d'états, mais bien comme une organisation dont certains effets parviennent seuls à la conscience claire.

Mais de cette thèse psychologique, il résulte que la religion a la même valeur que la vie affective et qu'il faut la juger non pas par sa conformité avec la science et l'expérience externe, mais par sa conformité avec la volonté et avec l'expérience interne; elle est une sorte de Raison pratique qui peut impunément n'être pas d'accord avec la raison théorique; de là une série d'affirmations que l'on peut grouper sous le nom de Pragmatisme.

V. — En effet, si le support de la vie religieuse, c'est non point tel ou tel sentiment, éphémère et qui ne marque qu'un moment de l'évolution de l'individu et de celle de la race, mais le sentir lui-même, c'est-à-dire ce qu'il y a de fondamental en nous, la religion est une expression de la personnalité, expression directe par sa teneur affective, indirecte par sa teneur intellectuelle. Elle est « en termes de personnalité »; elle résume et condense l'expérience subjective, le monde subjectif; le monde objectif de la science peut être immense, mais il n'est qu'une transcription abstraite, qu'une expression symbolique de nos sensations; on n'a donc pas le droit, au nom d'une vérité théorique objective, de dénier toute valeur à ces états affectifs et subjectifs qui constituent la religion; ils sont vrais, sinon dans leur expression dogmatique, au moins dans leur caractère inexprimé et vital. Ils signifient un besoin et ils se cherchent des objects intellectuels capables de satisfaire ce besoin: ces objets suivent l'évolution de ce besoin; ils varient suivant les différents besoins des différentes âmes; mais en tant qu'ils répondent à ce besoin, ils ont tous une sorte de vérité pratique.

On peut même aller plus loin et soutenir que la vie affective nous donne une connaissance aussi « valide » de la réalité que la vie intellectuelle, car elle nous rend compte du monde extérieur, de sa signification pour la vie de l'organisme, et du degré d'adaptation de l'organisme à son milieu; la seule différence c'est que la connaissance intellectuelle et discrète est quantitative, tandis que la connaissance affective demeure purement qualitative. Mais cette qualité même est ce qui juge en dernier ressort de toutes les discriminations quantitatives; car c'est un certain sentiment d'harmonie ou de désaccord qui est la marque de toute vérité même théorique. Ainsi le caractère intime et subjectif de la religion ne préjuge point contre sa vérité.

On peut faire remarquer, et ce n'est pas sortir du cadre d'une étude purement historique, que cette doctrine est liée à une certaine psychologie, et qu'elle ne découle pas nécessairement de toute psychologie appliquée aux phénomènes religieux; une psychologie qui tiendrait un compte égal des faits subconscients, mais qui ferait la part plus grande à l'expérience externe et à l'intelligence pourrait interpréter ces phénomènes d'une manière toute différente et elle n'aboutirait pas aux mêmes conclusions. De plus, s'il est légitime de donner aux phénomènes affectifs, en matière de psychologie religieuse ou de psychologie générale, un rôle qu'on avait long-

temps ignoré, il y aurait lieu de chercher si, en même temps qu'une théorie psychologique, certaines considérations étrangères à la psychologie n'auraient point concouru à marquer ce rôle. La théorie de la connaissance a démontré que les représentations religieuses ne peuvent nous rendre la réalité intelligible; on en conclut que la signification positive des représentations religieuses n'est point d'exprimer la réalité, qu'il faut chercher cette signification ailleurs que dans la raison. Aujourd'hui la religion ne saurait guère être comme jadis, ou en tout cas avec la même ampleur, un système de science, de connaissance; puisqu'elle continue d'exister, il faut, semble-t-il, qu'elle se base sur autre chose : retirons l'intelligence, il reste la vie du cœur. En d'autres termes, la doctrine de l'école psychologique américaine est à la rencontre d'un double courant : 1° le courant psychologique, qui met l'accent sur la vie affective dans l'explication de la conscience humaine; 2° le courant théologique, qui met l'accent sur la vie affective dans l'explication de la conscience religieuse. Or si la première thèse est discutable du point de vue psychologique, la seconde ne l'est pas moins; il peut se faire que l'élément affectif, loin d'être essentiel et historiquement primitif, se soit dégagé d'un complexus plus vaste au cours de l'évolution individuelle et sociale; le fait qu'il se présente actuellement comme libéré et à l'état pur ne permet de conclure ni à sa priorité logique, ni à sa priorité chronologique. Malgré son apparence actuelle d'indépendance, il peut n'être que la suite affective, la continuation émotionnelle d'une attitude plus complexe où des éléments aujourd'hui disparus ou atténués auraient eu leur part.

VI. *La diversité des types religieux.* — Dans sa Psychologie de la religion, Starbuck étudie spécialement la formation et l'évolution de la conscience religieuse; il distingue deux ordres de cas : ceux où la conscience religieuse se forme au moyen d'une crise, la conversion, et ceux où elle s'accomplit par un développement continu; quand il n'y a pas de conversion, il se peut que l'individu traverse un état d'oscillation, d'hésitation qui lui est à peu près comparable; il peut se faire aussi que, toute crise évitée, le développement du moi religieux se fasse par une sorte d'extension naturelle; de toute manière il semble bien que la présence ou l'absence de conversion permette de distinguer deux types religieux. James a repris et approfondi cette idée : les variétés de la conscience religieuse se greffent sur les variétés de la conscience psychologique; la tristesse et la joie, ces deux pôles de l'affectivité, donnent naissance à deux grandes formes religieuses : la religion des âmes bien portantes (Healthy-mindedness) à développement continu (the once-born type), et la religion des âmes malades, qui souffrent du monde et ont besoin d'une seconde naissance, d'une régénération (the twice born-type).

Le premier groupe développe sa vie religieuse sur un fond de bien-être et d'optimisme; c'est une union continue avec le divin que l'on sent partout répandu et que l'on n'a qu'à recueillir, sans être forcé de le conquérir par des actes violents. L'âme malade, au contraire, est une âme divisée qui ne peut faire l'union entre les tendances qui s'agitent en elle; en proie à une contradiction intérieure, elle aspire à l'unité et elle y parvient par un acte plus ou moins personnel, plus ou moins soudain, qui met un terme à la

division en supprimant ou en rejetant à l'arrière-plan l'une des tendances hostiles. Dans sa *Religious Philosophie* Höffding était arrivé à des considérations analogues. Suivant le jugement de valeur prononcé sur la réalité, suivant les différentes façons d'unir valeur et réalité, il distingue différents types de foi religieuse :

Le premier est caractérisé par l'aspiration au repos, à la délivrance de soi-même; il comprend les âmes troublées et divisées par l'incoordination des tendances et l'instabilité des sentiments; elles sentent sous la forme d'une détresse intérieure, d'une caducité radicale leur disproportion d'avec leur idéal, et leur dépendance des besoins sensibles; elles se sentent dans la vie comme dans un élément hostile et étranger qui les envahit et les pénètre et qu'il faut refouler d'abord. Le deuxième est caractérisé par un développement interne et continu qui se sent en harmonie profonde avec le terme auquel il aspire ; c'est une énergie débordante et joyeuse pour qui le repos est la suite de l'action et non pas la suppression de la douleur et de la division. Ce sont des âmes expansives, positives qui répondent assez bien au « once-born type » de James, de même que le premier groupe répond assez bien au « twice-born type » de l'âme malade et déchirée.

3° Ces deux formes semblent s'unir et se concilier, autant du moins qu'il est possible, dans un troisième type qui repose sur un sentiment de désharmonie dont l'âme triomphe, par la confiance même qu'elle a de pouvoir triompher; cette foi donne à la vie, quelle que soit la contradiction qu'elle enferme, une valeur positive; telle est par exemple la foi luthérienne.

4° Rôle prépondérant joué par l'élément intellectuel et esthétique; c'est ici une conception d'ensemble de l'univers et l'individu trouve le repos dans cette contemplation.

5° L'individu peut adhérer purement et simplement à une autorité; renoncer à se faire à une expérience directe et personnelle et se fier en somme à l'expérience d'autrui (fides implicita).

6° Enfin le type « Krampfartig », qui se cramponne à un postulat comme à un moyen de salut et fait un saut dans l'absurde (Pascal, Kierkegaard).

Ces différents types sont loin d'être aussi tranchés dans la réalité que les présente l'exposition; on conçoit que leur mélange, que le caractère surajouté de mélancolie, d'amertume, de résignation ou d'ironie, que l'activité ou la passivité du sujet, son égoïsme ou son altruisme puissent créer une foule de nuances intermédiaires.

Si, d'autre part, on passe de ces types individuels aux formes historiques, on trouve deux grands types de religions qui répondent assez bien aux formes individuelles extrêmes.

1° Le premier est caractérisé par le besoin de s'élever au-dessus de la lutte, du changement et de l'opposition, par l'aspiration à la délivrance de toute division et de toute diversité (religion indoue, néoplatonisme, mysticisme). Le second prend la vie comme un combat entre le bien et le mal; c'est une forme dualiste, mais où l'un des deux éléments en présence a une valeur positive; tel est par exemple le christianisme. Entre ces deux formes on peut distinguer encore de nombreux intermédiaires.

On conçoit que ces analyses ne soient pas définitives; elles ont porté surtout sur des formes modernes et civilisées de vie religieuse; il se peut

qu'elles ne s'appliquent pas aussi bien aux formes primitives ; de plus ce qu'elles ont fait pour l'individu, il reste à le faire pour la société; sous la diversité historique des religions il reste à chercher l'unité et la permanence des formes; peut-être est-ce là une tâche qui déborde la psychologie pure. En tout cas, ce qui demeure de toutes ces analyses, c'est d'abord ce principe de la diversité des formes religieuses, de la variété des expériences religieuses, et ensuite cette idée qu'il faut expliquer cette variété et cette diversité par les lois de formation et d'évolution de la personnalité humaine, c'est-à-dire qu'il faut la rapporter au caractère.

Il resterait à prendre isolément chacune de ces études ou chacun de ces groupes d'études, à montrer quelle contribution elles apportent à la psychologie des phénomènes religieux, à l'analyse psychologique de la conversion, du mysticisme, de l'extase, de la sainteté par exemple; mais ce serait un travail qui nous entrainerait bien au delà des limites convenables. Qu'il nous suffise d'avoir signalé quelques traits essentiels communs à tous les travaux cités.

HENRI DELACROIX.

Le centenaire de Feuerbach.

LUDWIG FEUERBACHS *sämmtliche Werke*. Nouvelle édition par *Wilhelm Bolin* et *Fr. Jodl*. Stuttgart, Frommann, 1903.

Ausgewählte Briefe von und an Feuerbach, avec une introduction biographique par *W. Bolin*, 2 vol. Leipzig, O. Wigand, 1904.

FR. JODL, *Ludwig Feuerbach*, nº XVII, dans la collection des Klassiker der Philosophie. Stuttgart, Frommann, 1904.

ALB. LÉVY, *La philosophie de Feuerbach et son influence sur la littérature allemande*. Paris, Félix Alcan, 1904; dans la Bibliothèque de philosophie contemporaine.

Il y a eu cent ans, le 28 juillet dernier, que Ludwig Feuerbach est venu au monde. On a peu célébré, même en Allemagne, l'anniversaire de cette naissance, et la petite communauté des fidèles qui gardent pieusement le souvenir du philosophe a constaté avec tristesse que son temps n'était pas encore venu. Aucune université allemande n'a songé à rappeler le nom de l'auteur de l'*Essence du christianisme* : celle d'Erlangen même a laissé passer l'occasion de réparer ses torts envers le génial *privatdozent* qu'elle refusa jadis de titulariser. Que d'hommages, au contraire, on a rendus cette même année à la mémoire de Kant! cérémonies officielles, fondations, livres et revues, discours, rien n'a manqué au centenaire du philosophe de Königsberg : il semblait même au ton recueilli de certaines manifestations que les philosophes étaient heureux de posséder, eux aussi, un sanctuaire commun où leur esprit, aux heures de doute ou de découragement, aimait à venir se recueillir, se rassurer ou se consoler.

Ceux qui, au contraire, comme Jodl ou Bolin, essaient aujourd'hui, cent ans après la naissance de Feuerbach, trente ans à peine après sa mort, de rappeler l'attention du peuple allemand sur l'auteur de l'*Essence du christianisme* et des *Conférences sur l'Essence de la religion*, se comparent eux-mêmes à des guides qui s'efforceraient d'attirer le cortège des pèlerins vers

un sanctuaire tombé dans l'oubli. « Elles pendent toujours aux murs, mais jaunies et déchirées par l'orage, les couronnes d'autrefois; on voit encore dans le sable les traces des milliers qui jadis, cherchant la consolation et la liberté, sont venus de ce côté. Mais l'éclat d'autrefois a pâli, la foule s'est écoulée, et sur la grand'route il y a des signaux pour avertir le voyageur non prévenu qu'il est dangereux de s'égarer dans le voisinage de ce lieu maudit où hantent les mauvais esprits. »

Est-elle donc déjà si loin de nous, cette époque de 1840 à 1848, où l'*Essence du christianisme* exprimait les aspirations de l'âme allemande, et où le nom de Feuerbach résonnait, selon le mot d'Arnold Ruge, comme une trompette de Jéricho? Il nous faut faire effort aujourd'hui pour comprendre l'enthousiasme de cette génération qui venait de voir la Sainte-Alliance s'écrouler en 1830 et qui rêvait de fonder dans une Europe libre et rajeunie une religion nouvelle : l'expérience de la seconde moitié du XIX[e] siècle a été dure pour les rêves ou les espoirs de la première, et les peuples comme les hommes jugent sévèrement leur jeunesse quand viennent les déceptions ou les tristesses de la vie ou simplement les ambitions de l'âge mûr. Il ne faudrait pourtant pas être ingrat envers des sentiments qui ont été légitimes à leur heure et des œuvres qui ont été utiles, sinon indispensables. Jodl a raison de rappeler combien le radicalisme de la jeune Allemagne fut une réaction salutaire contre les excès du romantisme. On s'était laissé égarer par une musique séduisante vers le pays des rêves, on avait entrevu en songe cette mystérieuse fleur bleue qui est comme le symbole des vagues aspirations de l'âme germanique, et on s'était réveillé en plein moyen âge. La servitude politique et religieuse pesait de nouveau sur l'Allemagne; la liberté même de la pensée philosophique était menacée. Hegel, si prudent pourtant et si respectueux de l'autorité, parvenait mal à cacher, sous des affirmations solennelles d'orthodoxie conservatrice, la vertu révolutionnaire de sa redoutable méthode. Il avait eu beau célébrer l'harmonie de la religion absolue — il entendait par là le protestantisme prussien — et de la philosophie absolue — il entendait par là sa philosophie à lui, — après sa mort on appela à Berlin son rival Schelling pour lui confier la mission d'arracher du sol toutes les racines du panthéisme!

Voilà ce qu'il ne faut pas oublier si l'on veut comprendre l'enthousiasme qui accueillit l'entrée en scène de Strauss et de Feuerbach, les débuts de l'école de Tubingue, le mouvement des catholiques allemands et la fondation des communautés libres. Feuerbach en particulier a donné à la génération qui a fait la Révolution de 1848 son credo humanitaire : *Homo homini Deus*. Aussi fut-ce la Révolution de 1848 qui offrit au philosophe ce que toutes les Universités allemandes, malgré des tentatives répétées, lui avaient refusé : une chaire où il put exposer ses idées. Feuerbach quitta sa solitude de Brückberg pour faire, pendant l'hiver de 1848 à 1849, à l'hôtel de ville de Heidelberg, devant un public composé d'étudiants et d'ouvriers, ses *Conférences sur l'Essence de la religion*.

Il n'est que trop facile d'autre part de comprendre les raisons qui ont fait peu à peu tomber dans l'oubli le nom de Feuerbach. « L'échec lamentable de la Révolution de 1848 en Allemagne discrédita le philosophe qui avait contribué à la préparer; on le rendit même responsable des fautes qui

n'eussent pas été commises si on l'avait écouté. Certes les folies ou les lâchetés des hommes d'action ne pouvaient rien contre la justesse et la hardiesse des idées, et si quelques intellectuels mal préparés au travail pratique avaient abusé des mots inutiles et des motions déplacées ou inopportunes, ce n'était pas une raison pour jeter la pierre au penseur sobre et ferme qui avait montré toute l'importance des questions de temps et de lieu. Il n'en est pas moins vrai que bien des révolutionnaires en voulurent à leur maître d'avoir été déçus et battus, tandis que les réactionnaires ne pardonnèrent pas aux adversaires courageux la peur qu'ils avaient eue. Feuerbach fut ainsi doublement proscrit : oublié peu à peu par les exilés qui attendaient à l'étranger des jours meilleurs, il était excommunié en Allemagne par les triomphateurs du jour. Quand, après les années de réaction, l'agitation recommença en Allemagne, Feuerbach n'en profita point : la question nationale seule était à l'ordre du jour ; on ne songeait plus à l'enthousiasme humanitaire d'autrefois ; on ne visait qu'au succès matériel et on ne se souciait que des réalités tangibles. Les socialistes allemands eux-mêmes, qui, au début, avaient obéi à l'impulsion de Feuerbach, s'étaient ralliés presque tous au matérialisme historique, qui ne voyait dans la religion qu'un reflet de la situation économique ; les théories du philosophe n'avaient donc plus à leurs yeux qu'un intérêt secondaire. En pratique, les marxistes adoptaient la formule ambiguë : « La religion est une affaire privée » ; ils ne pouvaient donc remettre en honneur les œuvres où l'auteur de l'*Essence du christianisme* et de l'*Essence de la religion* avait montré la portée sociale des croyances anciennes.

Les métaphysiques antérieures à la doctrine de Feuerbach contribuèrent par suite à dominer les esprits en Allemagne. Ceux qui abandonnaient Hegel se passionnaient pour son frère ennemi Schopenhauer, en attendant le retour de Kant. »

M. le professeur Jodl, tout en acceptant ces explications, tout en reconnaissant que le réalisme de l'ère bismarckienne ne pouvait se concilier avec les théories de Feuerbach, insiste sur un autre point : écrivant en Autriche, il assiste avec anxiété à la lutte engagée entre l'Église et l'État moderne. Il a été frappé de voir que la bourgeoisie allemande n'a pas osé, même au lendemain de la fondation de l'empire allemand, revenir hardiment aux idées libérales. A plus forte raison cette bourgeoisie a-t-elle reculé, quand elle a vu Bismarck perdre la bataille dans le Kulturkampf et retourner, malgré tous ses défis, à Canossa. Les progrès continus du centre catholique et de la socialdemocratie ont contribué également à faire disparaître de l'horizon intellectuel de la nation allemande les penseurs comme Feuerbach.

Est-ce à dire que cet oubli est définitif? M. Albert Lévy, en étudiant l'influence que Feuerbach avait excercée sur les hommes d'action, les savants et les artistes entre 1840 et 1848, a essayé de montrer que c'est précisément dans cette courte période qu'il faut chercher l'origine des idées qui ont dominé en Allemagne pendant la seconde moitié du XIXe siècle ; c'est ainsi que les théories de Strauss et de Karl Marx peuvent être considérées comme une synthèse de Hegel et de Feuerbach, tandis que la doctrine de la régé-

1. A. Lévy, *La philosophie de Feuerbach*, p. 542-543.

nération de Wagner est la résultante de son enthousiasme pour l'auteur de la *Philosophie de l'avenir* et de son pessimisme schopenhauerien. M. le professeur Jodl se demande, dans le compte rendu qu'il a bien voulu consacrer à ce travail, si cette influence de Feuerbach ne témoignerait pas d'un courant continu d'*Aufklärung*; obligé aujourd'hui par les circonstances défavorables de se frayer silencieusement un chemin sous terre, ce courant n'attend peut-être qu'une occasion favorable pour jaillir avec force. Le mouvement des idées en France favorisera-t-il une fois de plus l'Aufklärung allemande? M. le professeur Jodl parait l'espérer et c'est pour nous une haute satisfaction de noter que les penseurs les plus libres de l'étranger ont toujours les yeux fixés sur la France.

Il n'est que juste d'autre part de rendre hommage aux efforts faits en Allemagne même par Bolin et Jodl pour remettre en honneur le nom de Feuerbach. Profitant de ce qu'en 1902 expirait le privilège légal qui protégeait l'ancienne édition des œuvres du philosophe (Leipzig, O. Wigand, 1846-1866, 10 volumes) Bolin et Jodl ont entrepris de publier une nouvelle édition des œuvres complètes. Trois volumes ont paru jusqu'ici, le premier *avec les pensées sur la Mort et l'Immortalité*, le 6e avec *l'Essence du Christianisme* et le 7e avec les *Commentaires et compléments de l'Essence du christianisme*. Cette nouvelle édition se distinguera de l'ancienne d'abord en ce qu'elle sera plus complète : les éditeurs, en effet, ont pu non seulement utiliser le *Nachlass* publié par Karl Grün en 1874, mais des matériaux inédits. Elle sera d'autre part plus accessible au grand public : les éditeurs, en effet, ne se sont pas contentés de faire quelques corrections grammaticales ou orthographiques et de traduire les nombreuses citations latines ou grecques (la traduction complète de la thèse latine de Feuerbach parait dans le 4e volume), ils ont encore remplacé presque toutes les anciennes préfaces par des introductions destinées à faciliter l'intelligence du texte; ils nous promettent même pour le 5e volume, qui contiendra la remarquable monographie de Pierre Bayle par Feuerbach, une nouvelle biographie de l'auteur du *Dictionnaire historique et critique*.

C'est ce même souci de se mettre à la portée de tous qui a guidé *Wilhelm Bolin* dans sa nouvelle édition de la *Correspondance*. Tout en rendant hommage aux services qu'a rendus à son heure l'édition de Karl Grün (2 vol., Leipzig et Heidelberg, 1874), Bolin critique avec raison le plan qu'avait suivi Grün; il relève en outre que cette 1re édition contenait beaucoup de lettres sans grand intérêt, tandis qu'on n'y trouvait pas trace de la Correspondance si intéressante de Feuerbach et de Christian Kapp, qui a été publiée à part à Lepzig en 1876; il regrette enfin le ton déclamatoire de Grün, et, en effet, le moins que l'on puisse dire du style de ce disciple enthousiaste, c'est qu'il convient peu pour parler d'un maître aussi simple et d'un écrivain aussi sobre que Feuerbach. Bolin a su éviter ces défauts. Il a classé les lettres que le philosophe a écrites ou reçues, en dix groupes : ces dix groupes correspondent aux dix paragraphes de l'introduction, où les événements de la vie de Feuerbach nous sont présentés avec ordre et clarté. Il est ainsi facile de trouver, à propos de chaque lettre, les renseignements nécessaires pour l'expliquer et la commenter. D'autre part, cette édition contient l'essentiel de la correspondance (sauf les lettres de Feuerbach à Moleschott,

qu'il n'a pas été possible de retrouver jusqu'ici); quelques lettres importantes, dont nous ne connaissions que des fragments, sont intégralement publiées (lettres 199-201-215-222-235-255-256-300-322-336); d'autres étaient entièrement inédites (2-16-21-29-104-185-186-189-191-195-207-209-224-236-262-263-265-266-268-270-273-277-278-281-288-289-290-291-292-299-306-308-309-314-316-320-321-335-346). Nous voyons mieux, maintenant que nous possédons la lettre adressée par le jeune Feuerbach à sa mère au commencement d'août 1821, combien sa foi chrétienne fut d'abord sincère : il va jusqu'à recommander à sa mère de veiller à ce que ses sœurs lisent assidûment les *Stunden der Andacht* (de H. Zschokke) et la Sainte Bible. « Car vraiment la Bible est le livre des livres et notre bien le plus précieux, car elle seule peut nous donner le bonheur, la félicité et la paix. S'il m'est permis de vous donner des conseils, lisez par exemple le beau livre de Tobie dans l'Ancien Testament ou le magnifique sermon du Christ sur la montagne dans l'évangile de saint Mathieu aux chapitres 5, 6 et 7, ou encore l'Ecclésiaste [1]. » La lettre de Feuerbach à Hitzig (3 avril 1825, de Berlin) expose avec force les raisons qui décidèrent l'étudiant berlinois à abandonner la théologie pour la philosophie [2]; les lettres de Feuerbach à son frère Frédéric (de Francfort-sur-le-Main, le 12 mars 1832) et à sa sœur Hélène v. Dobenegg (d'Ausbach, du début de l'année 1833) nous montrent combien le philosophe aurait aimé venir à Paris au lendemain de la Révolution de 1830. « Quel que soit le gouvernement en France, je n'ai pas besoin de réfréner mes pensées dans le pays où écrivirent Parny, Voltaire et Helvetius [3], » écrivait Feuerbach au moment où il signait : « émigré allemand *in spe* ». La lettre de l'auteur *de l'Essence du Christianisme* à son éditeur Otto Wigand (de Brückberg, 5 janvier 1841) [3] est un document très important, puisqu'elle établit le sens que le philosophe donnait à son œuvre décisive, au moment où il la livrait au public. Une autre lettre de Feuerbach à Wigand (de Brückberg, 3 mars 1848) prouve une fois de plus l'influence qu'ont exercée sur l'histoire des idées en Allemagne les révolutions françaises : « Vive la République! la Révolution française a provoqué en moi aussi une Révolution : dès que je pourrai, ... je partirai pour Paris. . [5] » Dans les lettres suivantes, adressées de Francfort-sur-le-Main à Otto Wigand, nous pouvons suivre l'impression que produisirent sur le philosophe qui en fut témoin les événements de 1848 [6]. Dès ce moment, Feuerbach songe à l'Amérique: il voudrait faire publier par Wigand une Bibliothèque américaine (Paine, Jefferson, etc.). La réaction ne put que fortifier chez le philosophe ce désir de connaître la liberté du Nouveau-Monde, et il est curieux de suivre dans la correspondance de Feuerbach et de Kapp le mouvement des idées qui détermina d'une part la grande émigration d'Allemagne en Amérique et favorisa d'autre part l'hégémonie de

1. Bolin, *Ausgewählte Briefe von und an Feuerbach*, I, 217.
2. *Ibid.*, I, 245.
3. *Ibid.*, I, 256.
4. *Ibid.*, II, 54 sqq.
5. *Ibid.*, II, 156.
6. *Ibid.*, II, 159-161-166.

la Prusse[1]. La correspondance de Feuerbach et d'Otto Lüning nous donne de précieux renseignements sur l'état des esprits entre 1860 et 1870, ainsi que sur la politique intérieure et extérieure de l'Allemagne[2]. Enfin les dernières lettres du philosophe (à M. J. v. Khanikoff)[3] confirment ce que nous savions sur les idées du philosophe vers la fin de sa vie : il cherche à concilier l'individualisme et le socialisme et Garibaldi est son héros.

Ces quelques exemples suffisent sans doute à montrer tout l'intérêt que présente [la nouvelle édition de la Correspondance de Feuerbach que nous devons à M. Bolin[4].

D'autre part M. Fr. Jodl nous a donné, dans la Collection des *Classiques de la philosophie* de Frommann (XVII), une courte mais substantielle exposition du système de Feuerbach. Il expose d'abord les origines de cette philosophie en insistant naturellement sur la critique de la doctrine de Hegel ; puis il définit avec précision le « sensualisme », « l'anthropologisme » et le « naturalisme » de Feuerbach. Peut-être dira-t-on que le professeur Jodl s'est laissé parfois un peu entraîner par le désir de découvrir chez Feuerbach « une théorie de la connaissance » et une « ontologie » analogues à celles des autres philosophes « classiques » ; mais, comme l'auteur le remarque avec raison, on a trop longtemps négligé chez Feuerbach tout ce qui n'était pas critique de la religion; on s'est trop longtemps fié à des formules comme : « aucune religion, voilà ma religion; aucune philosophie, voilà ma philosophie », et M. Jodl a fait œuvre très méritoire en essayant de coordonner les aphorismes du philosophe et de découvrir le système qui était comme le « squelette » de son œuvre; on lira particulièrement avec intérêt le chapitre consacré au problème de l'âme chez Feuerbach (pp. 54-64), ainsi que le chapitre où Jodl expose les tendances pratiques de la philosophie de la religion de Feuerbach (pp. 103-116). On sera frappé de découvrir chez un philosophe, à qui on reproche d'ordinaire de n'avoir donné que des pensées détachées et d'avoir beaucoup varié dans ses idées, une évolution parfaitement logique et un effort constant pour arriver à une synthèse. Jodl a le droit de conclure : « Le premier mot de la philosophie de Feuerbach est aussi le dernier : le mystère de la théologie est résolu par l'anthropologie, et l'histoire de l'humanité est la théogonie[5] ».

ALBERT LÉVY.

1. Bolin, *Ausgewählte Briefe von und an Feuerbach*, II, 202-216.
2. *Ibid.*, II, 248-261-270-283.
3. *Ibid.*, II, 292-361.
4. Les documents inédits publiés par Bolin nous paraissent confirmer en général ce que nous avions dit dans notre thèse sur Feuerbach. Il est pourtant un point où une rectification sera peut-être nécessaire : nous avons cru à l'authenticité de la lettre de Feuerbach parue en tête des *Annales franco-allemandes*. Il nous semble bien aujourd'hui que Treitschke avait raison de la considérer comme apocryphe.
5. Fr. Jodl, *L. Feuerbach*, p. 116. Parmi les articles parus à l'occasion de l'anniversaire de Feuerbach, citons : Prof. Fr. Jodl, le feuilleton de la *Neue Freie Presse* de Vienne, 28 juillet 1904. — Prof. Fr. Jodl, l'article de la revue *Das Freie Wort* de Frankfort-sur-le-Mein, 1er août 1904. — Prof. W. Bolin, l'article de la *Nation*. — Prof. Paul Hensel à Erlangen, article dans la *Frankfurter Zeitung*, du 27 juillet 1904. — M. Kronenberg dans le *Zeitgeist* (supplément du *Berliner Tagblatt*, 25 juillet 1904). — Petsch dans les *Wartburgstimmen*, 1er juillet 1904. (ce dernier article assez hostile à Feuerbach).

Julius Bahnsen. *Wie ich wurde was ich ward.* Nebst anderen Stücken aus dem Nachlass des Philosophen herausgegeben von Rudolf Louis, München und Leipzig, bei Georg Müller, 1905.

M. Rudolf Louis vient d'éditer le *Nachlass* de Julius Bahnsen. Sous le titre un peu recherché *Wie ich wurde, was ich ward*, le philosophe pessimiste avait classé dans les dernières années de sa vie (1875-1881) des notes sur sa vie et sur son œuvre. Dans l'esprit de l'auteur, cette autobiographie n'était pas, semble-t-il, destinée à la publicité; en tout cas, les confessions y sont très franches et le style très libre d'allure. Comme tous les auteurs de mémoires, Bahnsen ne ménage guère les personnes; l'éditeur a même jugé indispensable de ne pas communiquer au public tout ce que ce disciple de Schopenhauer nous dit sur son frère ennemi Eduard von Hartmann; il est néanmoins facile de voir, sans même lire entre ces lignes, ce que Bahnsen pensait de la *Philosophie de l'Inconscient.* Cette sincérité donne à l'autobiographie de Bahnsen un double intérêt.

Nous pouvons d'abord nous servir de ce document pour étudier les rapports entre la vie et la doctrine du philosophe. Si, en effet, une telle étude ne saurait jamais être négligée, elle paraît s'imposer particulièrement quand il s'agit d'un pessimiste. Dans quelle mesure les malheurs individuels, les déceptions ou les tristesses privées ont-elles poussé le philosophe à porter sur l'univers un jugement défavorable? jusqu'à quel point l'homme projette-t-il dans le monde son mauvais caractère; c'est ce qu'on se demande d'abord presque invinciblement. Or Bahnsen nous donne sur les mauvaises fées qui ont veillé à son berceau et qui l'ont poursuivi toute sa vie tous les renseignements désirables. Comme écolier ou comme professeur, comme soldat ou comme citoyen, comme enfant ou comme chef de famille, il a eu une telle mauvaise chance qu'il croit vraiment à une fatalité malveillante qui n'a pas épargné son œuvre : ses livres ont eu comme lui *ein Specialpech.* Bahnsen insiste sur la « puissance des aveugles malentendus » (p. 100-104), et jusque dans l'intimité de la famille, il s'est cru le jouet d'une destinée mystérieuse, implacable et énigmatique (*im Banne des Rätselhaften* (pp. 148-157). Mais s'il est évident qu'à travers ce sombre miroir de la vie individuelle, le philosophe a vu le monde en noir, il serait naïf d'autre part de réduire son pessimisme à une généralisation hâtive et de ne considérer sa philosophie que comme une métaphysique bâtie à la mesure de sa misère.

Chez lui, comme chez Nietzsche, dont Bahnsen paraît souvent comme une première épreuve, le pessimisme est surtout l'expression d'une nature belliqueuse, aimant jusque dans le mal l'héroïsme moral qu'il provoque, comme un guerrier aime jusque dans l'ennemi le péril et la gloire. C'est ce qui apparait nettement si on compare l'autobiographie de l'auteur à ses articles sur *le nihilisme subjectif et objectif* (pp. 157-163) et le *pessimisme moderne* (pp. 163-184).

Par ce pessimisme héroïque, bien différent par exemple du pessimisme désabusé de l'*Ecclésiaste*, la philosophie de Bahnsen nous paraît former une des transitions, logiques sinon historiques, entre Schopenhauer et Nietzsche. En tout cas, l'évolution des idées de l'auteur reproduit assez fidèlement — sauf quelques accidents toutefois, car Bahnsen n'a jamais été entièrement

d'accord avec qui que ce soit — l'évolution générale des idées en Allemagne : élevé dans la théologie rationaliste, après 1830, il a été le disciple fervent de Feuerbach, et de Ruge à la veille de la Révolution de 1848; puis après une courte phase matérialiste, il s'est converti avec enthousiasme à la doctrine de Schopenhauer, et s'il n'a pas tardé à rejeter le Nirvâna et tout quiétisme, il n'en a pas moins gardé au fond de sa pensée un pessimisme radical qui lui paraît la condition d'une vie héroïque.

A cette autobiographie doublement intéressante l'éditeur a joint quelques études de caractères, sur les héroïnes de Shakespeare, par exemple (p. 184-241); on sait que dans ce domaine, où le travail exige à la fois des qualités de moraliste et des qualités d'artiste, l'auteur de la *Charakterologie* et de *Das Tragische als Weltgesetz* possédait une maîtrise spéciale.

Dans une introduction claire et complète, M. Rudolf Louis nous donne tous les renseignements désirables sur la vie et le rôle de Bahnsen et aussi sur la manière dont il a compris personnellement ses devoirs d'éditeur [1].

ALBERT LÉVY.

1. Cf. les articles d'Auguste Burdeau dans la *Grande Encyclopédie* et surtout dans la *Revue philosophique*, 1878, t. V, p. 577, et t. VI, p. 397.

BIBLIOGRAPHIE

Littérature allemande.

LIVRES

Ouvrages généraux. — GRISEBACH (EDUARD), *Weltlitteratur Katalog. Mit litterarischen und bibliographischen Anmerkungen.* 2. durchweg verbesserte u. stark vermehrte Aufl.; Berlin, Behr, 05, 8° (IX-607 p.), 12,50 m. — LŒWENBERG (J.), *Deutsche Dichter-Abende. Eine Sammlung von Vorträgen über neuere deutsche Literatur*; Hamburg, Schultze, 05, 8° (198 p.). 2 m. — EWALD (OSKAR), *Romantik und Gegenwart.* 1. Band, *Die Probleme der Romantik als Grundfragen der Gegenwart*; Berlin, Hofmann, 05, 8° [4 essais. 1. Gentz (l'État); 2. Grabbe (l'art); 3. Lenau (religion); 4. Kleist (l'amour)]. — MAX BURCKHARD, *Theater Kritiken, Vorträge und Aufsätze* (1898-1904), 2 vol., Wien, Manz, 8 m. — TH. FONTANE, *Causerien über Theater*, hg. von P. SCHLENTHER; Berlin, Fontane, 5 m. — P. GOLDMANN, *Aus dem dramatischen Irrgarten. Polemische Aufsätze über Berliner Theater aufführungen*; Frankfurt a. M., Literarische Anstalt, 3 m. — KERR (ALFRED), *Das neue Drama*, Berlin, S. Fischer, 05, 8° (XV-312 p.), [1. Reihe der Davidsbündler Schriften], 5 m. — LOTHAR (RUDOLPH), *Das deutsche Drama der Gegenwart.* Mit 25 Bildbeilagen u. 117 Textillustrationen; München, G. Müller, 05, 8° (IX-343 p.), 10 m. (Étude peu approfondie, mais guide commode pour se diriger au milieu des tendances si nombreuses et, parfois, si contradictoires de la scène allemande contemporaine. Les productions les plus récentes y sont signalées, entre autres l'*Elektra* de Hofmannsthal.) — MARTERSTEIG, *Das deutsche Theater im 19. Jahrhundert*; Leipzig, Breitkoff et Härtel, 05, 8° (735 p.), 15 m. (Étude solide et complète : la partie technique a été l'objet de soins particuliers. Ouvrage important.) — M. VON SCHOLZ, *Gedanken zum Drama und andere Aufsätze über Bühne und Litteratur*; München, Müller, 3 m. — NELLE (WILHELM), *Unsere Kirchenliederdichter, Lebens und Charakterbilder. Mit einer Einführung* (Grosse Ausgabe); Hamburg, Schlœssmann, 05, 8° (XX-654 p.), 8 m. — MEYER (RICHARD M.), *Gestalten und Probleme*; Berlin, Bondi, 05, 8° (VII-311 p.), 4 m.

Auteurs. — DEHMEL (RICHARD), *Ausgewählte gedichte. Nach dem Inhalt geordnet*, 2. sehr vermehrte Ausgabe; Berlin Schuster et Löffler, 05, 8° (220 p.), 5 m. — THDR. FONTANE'S, *Briefe an seine Familie*; Berlin, F. Fontane, 05, 2 vol. 8° (XII-316, XII-342 p.), 10 m. — GŒTHE, *Romane und Novellen* (Grossherzog Wilhelm Ernst-Ausgabe. Hrsg. im auftrage v. ALFR. WALT HEYMEL. Hrsg. unter dem Beirat v. BERNH. SUPAN f. den Text. 1. Bd.

Hrsg. v. GERH. GRAF; Leipzig, Insel-Verlag, 05, 8° (615 p.), 4 m. — GŒTHE, *Briefe*, Mit Einleitgn. u. Erlauterungen hrsg. v. PHILIPPE STEIN. Bd 6 : Dichtung u. Wahrheit, 1808-1814. Berlin, O. Elsner, 05, 8° (XV-340 p.). — MEYER (RICHARD M.), *Gœthe*. Mit 2. Bildnissen u. 1. Handschrift. Dritte vermehrte aufl. Berlin, E. Hofmann, 05, 3 vol. 8° (XV-336; XII, XV et p. 337-911) [Geisteshelden (Führende geister). Bd. 13-15]. (3e édit., revue et augmentée, de cet ouvrage désormais classique sur Gœthe.) — STAHL (FRITZ), *Wie sah Gœthe aus?* Berlin, G. Reimer, 05, 8° (65 p., 28 Tafeln in Autotypie und Kupferdruck nebst 4 silhouetten), 3 m. — M. DIEZ, *Gœthe*. Stuttgard, Frommann, 12 m. — SCHREMPF (CHRISTOPH), *Gœthes Lebensanschauung in ihrer geschichtlichen Entwickelung*. Teil I. Der junge Gœthe. Stuttgart, Frommann, 05, 8° (VIII-196 p.), 2,50 m. — ENDERS (CARL), *Die Katastrophe in Gœthes Faust*. Dortmund, Ruhfus, 05, 8° (95 p.), 1,20 m. — GŒTHE'S « Faust ». In drei akten eingerichtet von JOHANN PETER ECKERMANN. Aus dessen Nachlass hgg. von FRIEDRICH TEWES. Berlin, G. Reimer, 05, 8°. — LESSING (O.-E.), *Grillparzer und das neue Drama*. Eine studie. München, Piper, 05, 8° (VIII-175 p.), 4 m. — HERM. GRIMM U. GISELA GRIMM, *Briefe an die Schwestern Ringseis*, Gesammelt von Bettina Ringseis. Berlin, Fontane (1,50). — MEYER (FRDR.), *Verzeichnis einer Heinrich Heine Bibliothek*. Leipzig, Dyk, 05, 8° (V-175 p.), 4,50 m. — FISCHER (A.-W), *Ueber die volkstümlichen Elemente in den Gedichten Heines*; Berliner Beiträge XXVIII. Berlin, Ebering, 4 m. — BAUMGARTEN (O.), *Herders Lebenswerk und die religiöse Frage der Gegenwart*. Tübingen, Mohr, 05, 8° (VII-105 p.), 1,80 m. — KLEIST BIBLIOTHEK. Hrsg. v. S. Rahmer. I. H. v. Kleist's Briefe an seine Schwester Ulrike. Mit Einleitung, Anmerkgn., Photogrammen u. einem Anhang : Aus dem Tagebuche Ludwig von Brocke's. Berlin, Behr, 05, 8° (XI-228 p.), 2,50 m. (Ed. sans valeur critique; nombreuses erreurs.) — KRETZSCHMAR (ERNST), *Lessing und die Aufklärung. Eine Darstellung der religions und geschichtsphilosophischen Anschauungen des Dichters, mit besonderer Rücksicht seiner philosophischen Hauptschrift* : « Die Erziehung des Menschengeschlechts ». Leipzig, B. Richter, 05, 8° (IV-172 p.), 2,50 m. — LANGMESSER (A.), *Conrad Ferdinand Meyer. Sein Leben, seine Werke und sein Nachlass*. Berlin, Wiegandt et Grieben, 05, 8° (VIII-536 p.), 6,50 m. — JOEL (KARL), *Nietzsche und die Romantik*. Jena, Diederichs, 05, 8° (II-366 p.), 7 m. [3 essais : Nietzsche et le romantisme. Schopenhauer et le romantisme. Nietzsche et l'antiquité classique.] — GAEDERTZ (KARL THEODOR), *Im Reiche Reuters. Neues von und über Fritz Reuter in Wort und Bild*. Leipzig, Wigand, 05, 8° (IX-132 p.), m. 6 Taf. u. 2 Fksms.), 2 m. — MULLER (C.-F.), *Reuter Lexicon. Der plattdeutsche Sprachschatz in F. Reuters Schriften gesammelt und alphabetisch geordnet*. Leipzig, M. Hesse, 1905, 1,50 m. — SCHILLER'S *Dramatische Dichtungen* (Grossherzog Willhem Ernst Ausgabe. Hrsg. im auftrage v. ALFR. WALT HEYMEL). Hrsg. unter dem Beirat von BERNH. SUPAN für den text. Bd. 1. Hrsg. v. MAX HECKER. Leipzig, Insel-Verlag, 05, 8° (669 p.), 4 m. — BERGER (KARL), *Schiller. Sein Leben und seine Werke*. In 2. Bäuden. 1. Band. 1. u. 2. Aufl. München, Beck, 05, 8° (VII-630 p.), 6 m. (Est annoncé par l'éditeur comme devant être le pendant du « Gœthe » de Bielschowsky.) — HARNACK (OTTO), *Schiller*. 2. verb. Aufl. Berlin, E. Hofmann, 05, 8° (XIII-446 p.). [Geisteshelden (Führende Geister), nos 28-29], 4,80 m. — *Marbacher*

Schillerbuch. Zur hundertsten Wiederkehr von Schillers Lodestag. Hrsg. vom schwäbischen Schillewerein. Stuttgart, Cotta, 05, 8° (x-380 p.), 7,50 m. (Recueil d'études par divers auteurs). — MULLER (ERNST), *Schiller. Intimes aus seinem Leben, nebst einer Einleitung über seine Bedeutung als Dichter und einer Geschichte der Schillerverehrung.* Berlin, Hoffmann, 05, 8° (IV-271 p., 65 grav., 8 fcsm.), 6 m. — KOHUT (ADOLPH), *Friedrich Schiller und die Frauen.* Oldenburg, Schulze, 05, 8° (VII-311 p.), 3,50 m. — BELLERMANN (LUDWIG), *Schillers Dramen. Beiträge zu ihrem Verständnis.* 1. u. 2. Teil. 3. Aufl. Berlin, Weidmann, 05, 8° (VIII-348, VII-332 p.), 12 m. [Cette nouvelle édition comprendra un 3e volume actuellement sous presse et qui contiendra le commentaire de la « Fiancée de Messine », de « Guillaume Tell » et des « Fragments dramatiques »]. — B. NOELTING, *Schiller, über die ästhetische Erziehung die Menschen, Vortrag.* Riga, Jonck u. Poliewsky (0,80). — MEYER (E.-R.), *Schleiermachers und C. G. v. Brinkmanns Gang durch die Brüdergemeine.* Leipzig, Jansa, 05, 8° (VIII-288 p.), 4 m. — J. PRŒLSS, *Fr. Stoltze und Frankfurt a. M. Ein Zeit- und Lebensbild.* Frankfurt a. M., Neuer Frankfurter Verein, 5 m. — ALTMANN (W.). *R. Wagners Briefe nach Zeitfolge und Inhalt.* Ein Beitrag zur Lebens geschichte des Meisters, Breitkopf u. Härtel (9). — GLASENAPP (CARL FRD). *Das Leben Richard Wagners, in-6 Büchern dargestellt.* 4. neu bearb. Ausg. 1. Bd. (1813-1843). Leipzig, Breitkopf et Häntel, 05, 8° (XXIV-528 p.), 7,50 m. — WAGNER, *Life of Richard Wagner, by William Ashton Ellis,* t. IV (Kegan Paul et Co). [Ce volume n'est pas comme les précédents une traduction de l'ouvrage de Glasenapp, mais un travail original. Il est uniquement consacré aux années 1853-54.] — ICHER (RUD.), *Kleine Studien über Wieland.* Bern, Stämpfli, 05, 8° (37 p.), 1 m.

Littérature scandinave.

DANEMARK

Poésie. — S. MICHAELIS : *Palmerne.* Copenhague, Gyldendal, in-8°, 2 kr. 75. — O. HANSEN : *Tværveje.* Copenhague, V. Pio, in-8°, 1 kr. — T. LARSEN : *Jord,* Lemvig, Chr. Sónderby, in-16, 0 kr. 50.

Théâtre. — G. HEIBERG (Norvégien) : *Kjærlighedens Tragedie.* Copenhague, Gyldendal, in-8°, 2 kr. 75.

Critique, histoire littéraire, biographies, etc. — *Breve fra* HENRIK IBSEN (publiées par H. KOHT et J. ELIAS). Copenhague, Gyldendal, in-8°, vol. I (1849-73), 5 kr.; vol. II (1874-1900), 4 kr. 50; vol. I et II, 9 kr. ou 18 kr. — J. AAKJÆR : *Steen Steensen Blichers Livs-Tragedie i Breve og Aktstykker,* 3 vol. in-8°. Copenhague, Gyldendal, 18 kr. — V. ANDERSEN : *Ludvig Holberg paa Terslósegaard.* Copenhague, Gyldendal, in-4°, 1 kr.

Histoire, géographie. — J. OTTOSEN : *Vor Historie fra Holberg til vore Dage,* afsluttet af P. Munch. Copenhague, Gyldendal, in-8°, 3 kr.

SUÈDE ET FINLANDE

Bibliographie. — *Svensk bokkatalog... 1896-1900.* Stockholm, Svenska bokförläggareföreningen, in-4°, 16 kr.

Critique, histoire littéraire, biographies, etc. — H. SCHÜCK : *Studier i nordisk litteratur- och religionshistoria II, Balderssagan.* Stockholm, Hugo Geber, in-8°, 5 kr. 50. — C. A. WESTERBLAD : *Pehr Henrik Ling.* Stockholm, P. A. Norsdedt & Söner, in-8°, 2 kr.

Histoire, géographie. — Ur J. M. SPRENGTPORTENS *Papper* (publié par H. SCHÜCK). Stockholm, Alb. Bonnier, in-8°, 3 kr. 75. — A. F. SKJÖLDEBRAND : *Memoarer* (publiés par H. SCHÜCK). Stockholm, Hugo Geber, in-8°, 5 kr. — M. G. SCHYBERGSON : *Historiska studier*, Stockholm, P. A. Norstedt & Söner, in-8°, 4 kr. 50.

Revue des revues scandinaves.

Samtiden (Kristiania), 1905, n° 1 : BJÖRNSTJERNE BJÖRNSON, *Politisk Brev* (lettre sur la question des consulats et l'union avec la Suède); HALLVARD B. SÆTER, *Unionen* (l'union avec la Suède); ERIK GIVSKOV, *Pangermanisme-egte og uegte* (le pangermanisme, le vrai et le faux); LUDVIG MEYER, *Kjöbenhavnerbreve* (lettres sur la politique danoise); HARRY FETT, *Artur Hazelius og hans muséinstitution* (A. H. et son œuvre — « Nordiska museet » et « Skansen », à Stockholm).

Nordisk Tidskrift (Stockholm), 1905, n° 1 : FR. POULSEN, *Primitiv sjæletro i nutiden* (conceptions primitives de la survie dans l'Europe contemporaine).

Littérature comparée.

LIVRES

AUER, O. — *Ueber einige Dramen N. Lee's, mit besonderer Berücksichtigung seiner Beziehung zum französischen heroisch-galanten Roman.* Berlin, 1904.

BETZ, L. P. — *La littérature comparée. Essai bibliographique.* Deuxième édition augmentée. Strasbourg, 1904.

BRUNETIÈRE, F. — *Variétés littéraires.* Paris, 1904. [Reproduit, entre autres, un article du 15 septembre 1900, sur la *Littérature européenne.*]

CARTIER, J. — *Un intermédiaire entre la France et l'Allemagne; Gérard de Nerval. Étude de littérature comparée.* Genève, 1904.

CZERNY, J. — *Sterne, Hippel und Jean Paul.* Berlin, 1904.

HOCK, St. — *Der Traum, ein Leben. Eine literarhistorische Untersuchung.* Stuttgart, 1904.

HOLZHAUSEN, P. — *Bonaparte, Byron und die Briten. Ein Kulturbild aus der Zeit des ersten Napoleon.* Frankfurt a. M., 1904.

KOHLER, J. — *Aus Kultur und Leben. Gesammelte Essays.* Berlin, 1904. [Contient une étude sur la signification de Dante pour l'Allemagne.]

KUHNS, O. — *Dante and the English Poets from Chaucer to Tennyson.* New-York, 1904.

LUTHER, A. — *Byron, Heine, Leopardi.* Moskau, 1904.

SAINTSBURY, G. — *A History of Criticism and literary Taste in Europe from the earlier texts to the present day*; vol. 3 : Modern criticism. Edinburgh, 1904. [Depuis la dissolution du néo-classicisme jusqu'au temps présent. Conclusion générale.]

TELLEEN, John Martin. — *Milton dans la littérature française.* Paris, 1904.

VILES, G. Burridge. — *Comparison of Bodmer's translation of Milton's Paradise lost with the original.* Leipzig, 1904.

WAGNER, Hedw. — *Tasso daheim und in Deutschland.* Berlin, 1905.

WOHLFEIL, P. — *Die deutschen Molière-Uebersetzungen.* Progr. Frankf. a. M., 1904.

REVUE DES REVUES

AN. — Maeterlinck in French and English. *Athenaeum*, 1904, n° 4003.

ANTOINE, A. — Das moderne deutsche Drama in Frankreich. *Die Woche*, 1904, n° 40.

BEHRENS, C. — Hebbel in Denmark. *Tilskueren*, n° 8, 1904.

BÜLOW, VON FRIEDA. — Meredith in Deutschland. *Litterar. Echo*, 1er sept. 1904.

CHRISTENSEN, H. — De vigtigste Indflydelser udenfra og fra aeldre norsk Kultur, der har bestemt den norske Romantiks Udvikling, 1840-1870. *Nordisk Tidskrift*, n° 6, 1904.

DELINES, M. — Le Diable et le satanique dans les littératures européennes. *Biblioth universelle*, sept.-nov. 1904.

DENIS, C. — Gœthe en France : succès du germanisme, crise du latinisme. *Annales de philos. chrét.*, déc. 1904.

DOUMIC, R. — Shakespeare et la critique française. *Revue des Deux Mondes*, 15 oct. 1904.

ELOESSER, A. — Flaubert in Deutschland. *Voss. Ztg.*, 1904, n° 581.

FESTER, R. — Schiller, Mercier und Huber. *Beil. z. Allg. Ztg.*, nos 216-218, 1904.

FÜRST, Rud. — Ahasver-Dichtungen. *Litter. Echo*, 1er et 15 août 1904.

GAULTIER, J. de. — Nietzsche et la pensée française. *Merc. de France*, septembre 1904.

GRAF, A. — L'amore dopo la morte [le thème de la *Fiancée de Corinthe* dans les littératures]. *Nuova Antologia*, déc. 1904.

GRIBBLE, Fr. — Nathaniel Hawthorne and George Sand : two centenaries. *Fortnightly Review*, août 1904.

HART, H. — Zwei « representative Men » [Calderon et Milton]. *Zeit. f. Lit., Beil. z. Hamb. Corresp.*, 1904, nos 25, 26.

HUNGERLAND, H. — Uhlands nordische Studien. *Arkiv for Nordisk Filologi*, juillet 1904.

KIPPENBERG, A. — Die Sage von Robert dem Teufel in Deutschland. *Stud. z. vgl. Lit.*, IV, 3, 1904.

KOCH, G. — Gleim als Anakreonübersetzer und seine französischen Vorgänger. *Stud. z. vgl. Lit.*, IV, 3, 1904.

KOZLOWSKI, Fv. — Die Stellung Gleims u. seines Freundeskreises zur französ. Revolution, *Euphorion*, 1904, 3.

KUHNEMANN, Eug. — Ueber die Stellung von Schillers Räubern in der Weltliteratur. *Deutsche Rundschau*, déc. 1904.

LANGKAVEL, M. — Goethes Faust in Frankreich. *Bühne und Welt*, 1904, n° 24.

LEIXNER, O. v. — Kann Tolstoï dem deutschen Volke ein Führer sein? *Deutsche Monatsschrift*, déc. 1904.

LEWICKYI, W. — Hetman J. Mazeppa in der deutschen Litteratur. — *Ruthenische Revue*, 1904, n°s 21-23.

LIE, E. — George Sand [et ses analogies avec Camilla Collet]. *Urd*, 1904, n° 30.

LUDWIG, A. — Friedrich der Grosse im spanischen Drama. *Zts. f. vgl. Lit.*, XV, 6, 1904.

LUGNÉ-POÉ. — Ibsen et son public. *Revue Bleue*, 23 juillet 1904.

M. — Hamlet und Helsingör. *Allgem. Ztg.*, n° 518, 1904.

RENAUD, J.-Joseph. — Le théâtre de Shakespeare en France. *Grande Revue*, 15 oct. 1904.

REUL, P. de. — Swinburne et la France. *Grande Revue*, 15 déc. 1904.

ROSENBERG, F. — Der schlimm-heilige Vitalis von G. Keller und Thais von A. France. *Archiv für das Studium der neueren Sprachen u. Litteraturen*, 1904, 3/4.

SACHS, C. — Goethes Bekanntschaft mit der engl. Sprache u. Literatur. *Neuphilol. Zentralblatt*, 1905, n° 1.

SCHURIG, A. — Beyle-Stendhal in Deutschland. *Neue Bahnen*, n° 21, 1904.

SIH, E. — Eugène Sue in Deutschland. *Voss. Ztg.*, n° 579, 1904.

TALLENTYNE, S. G. — The English Friends of Voltaire. *Cornhill Magaz.*, août 1904.

TARDEL, H. — Neuere Bearbeitungen der Sage von Robert dem Teufel. *St. z. vgl. Lit.*, IV, 3, 1904.

VOLZ, B. — Das französische Theater in Berlin unter Friedrich dem Grossen. *Voss. Ztg.*, *Beil.*, 37-38.

WHIBLEY, Ch. — The George Sand and Nathaniel Hawthorne Centenaries. *Blackwood's Magazine*, août 1904.

ZABEL, Eug. — H. Heine in Amerika. *Neue Fr. Presse*, 1904, n° 14470.

Art.

ALLEMAGNE-AUTRICHE

I. — Esthétique. Ouvrages généraux. Catalogues.

T. LIPPS. — *Aesthetik. Psychologie des Schönen in der Kunst.* I. Teil. Hamburg, Voss, 601 p., in-8.

F. WÜST. — *Die neue Kunst.* Berlin, Steglitz. Priebe et C°, 64 p., in-8.

Der Kaiser, die Kultur und die Kunst, aus den Papieren eines Unverantwortlichen. München, G. Müller, 142 p., in-8.

H. PUDOR. — *Das Moderne in Kunst und Kunstgewerbe.* Leipzig, H. Seemann, 35 p., in-8.

A. HIRSCH. — *Die Frau in der bildenden Kunst.* Stuttgart, F. Enke, 622 p., in-8.

R. MÜLLERHEIM. — *Die Wochenstube in der Kunst.* Stuttgart, F. Enke, 244 p., in-4.

Das moderne Landhaus und seine innere Ausstattung. München, Bruckmann, 220 p., in-4.

M. SCHMID. — *Kunstgeschichte des XIX. Jahrhunderts.* I. Band bis zum Jahre 1850. Leipzig, E.-A. Seemann, 358 p., in-8.

MEIER GRAEFE. — *Entwicklungs Geschichte der modernen Kunst.* Stuttgart, Hoffmann, 3 volumes.

Die Kunst des Jahres. — Deutsche Kunstausstellungen 1904. München, F. Bruckmann, 159 p., in-4.

Beschreibendes Verzeichnis der Gemälde im Kaiser Friedrich Museum. Berlin, Reimer, 471 p., in-8.

II. — **Monographies.**

1. *Art ancien.*

SIEGFRIED GRAF VON PÜCKLER LIMPURG. — *Die Nürnberger Bildnerkunst um die Wende des 14. und 15. Jahrhunderts.* Strassburg, Heitz und Mündel, 180 p., in-8.

Dr TH. HAMPE. — *Nürnberger Ratsverlässe über Kunst und Künstler im Zeitalter der Spätgotik und Renaissance.* Wien, K. Graeser, 2 vol. in-8.

HERMANN UHDE BERNAYS. — Nürnberg (Collection die Kunst). Berlin, Bard, Marquardt et Cº, in-16.

HUGO KEHRER. — *Die heiligen drei Könige in der Legende und in der deutschen bildenden Kunst bis Albrecht Dürer.* Strassburg, Heitz u. Mündel, 132 p., in-8.

J. ALLEN. — DÜRER. — London, Methuen, 207 p., in-16.

Klassiker der Kunst in Gesamtausgaben. IV. Band. *Dürer. Des Meisters Gemälde und Holzschnitte, mit einer biogr. Einleit. von Dr Valentin Scherer.* Stuttgart et Leipzig, Deutsche Verlagsanstalt, 396 p., in-8.

J. LORENZ. — *Die Mariendarstellungen Albrecht Dürers.* Strassburg, Heitz, 88 p., in-8.

M. HAMEL. — *Albert Dürer.* Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 173 p., in-8.

DÜRER. — *Albrecht Dürers schriftliches Vermächtnis. Familienchronik. Briefe. Reime. Tagebuch der niederländischen Reise. Aus den theoretischen Schriften.* Ausgewählt und eingeleitet von MAX OSBORN. — Berlin, Simion, 05, 8º (XXVIII-150 p.) [Renaissance-Bibliothek. Hrsg. v. HANS LANDSBERG, 3. Band].

DURER. — T. *Sturge Moore, Albert Dürer,* London, Duckworth, 1905, 8º, 7 sh. 6 d., 358 p.

G. FORTESCUE. — *Holbein.* London, Methuen, 202 p., in-16.

F. BOCK. — *Die Werke des Mathias Grünewald.* Strassburg, Heitz, 178 p., in-8.

OSCAR BIE. — *Handzeichnungen alter Meister* (collection « die Kunst »). Berlin, Bard, Marquardt et Cº, 81 p., in-16.

HUYSMANS. — *Trois primitifs. Les Grünewald du musée de Colmar, le maître*

de Flémalle et la Florentine du Musée de Francfort-sur-le-Mein. Paris, Messein, 107 p., in-8.

2. *Art moderne.*

J. GENSEL. — *Friedrich Preller* (Collection des Künstler Monographien). Bielefeld u. Leipzig, Velhagen u. Klasing, 134 p., in-8.

MORITZ VON SCHWIND. — *Philostratische Gemälde.* Herausg. von *R. Foerster.* Leipzig, Breitkopf u. Härtel, 30 p., in-4.

OTTO GRAUTOFF. — *Moritz von Schwind* (Collection « die Kunst »). Berlin, Bard, Marquardt et C°, in-16.

J. ALLGEYER. — *Anselme Feuerbach.* Zweite Auflage, auf Grund der zum erstenmal benützten Originalbriefe und Aufzeichnungen des Künstlers. Aus dem Nachlasse des Verfassers herausg. und mit einer Einleitung begleitet von Carl Neumann. Berlin, W. Spemann, 2 vol. in-8.

3. *Art contemporain.*

E. HECK. — *Hans von Bartels* (Collection des « Künstler Monographien »). Bielefeld u. Leipzig, Velhagen u. Klasing, 116 p., in-8.

H. FLŒRKE. — *Der Dichter Arnold Böcklin.* München, G. Müller, 52 p., in-8.

F. VON OSTINI. — *Böcklin* (Collection des « Künstler Monographien »). Bielefeld u. Leipzig, Velhagen u. Klasing, 125 p., in-8.

F. STUCK. — *23 Kunstholzschnitte nach Werken des Meisters*; mit Begleittext von *Aemil Fendler.* Leipzig, J.-J. Weber, in-4.

BIERBAUM. — *Hans Thoma* (Collection « die Kunst »). Berlin, Bard, Marquardt et C°, 63 p., in-16.

HANS BETHGE. — *Worpswede* (Collection « die Kunst »). Berlin, Bard, Marquardt et C°, 81 p., in-16.

FLANDRE ET PAYS-BAS

H. FLOERKE. — *Studien zur niederländischen Kunst u. Kulturgeschichte.* München, G. Müller, 232 p.

F. DÜLBERG. — *Frühholländer*, II. *Altholländische Gemälde im erzbischöflichen Museum zu Utrecht.* Haarlem, H. Kleinmann, 19 p., in-fol.

R. HEDICKE. — *Jacques Dubroencq von Mons. Ein niederländischer Meister aus der Frühzeit des italienischen Einflusses.* Strassburg. Heitz, 290 p., in-8.

C. HASSE. — *Roger van Brügge, der Meister von Flemalle.* Strassburg. Heitz, 53 p., in-8.

ÉMILE GAVELLE. — *Le maître de Flémalle et quatre portraits lillois.* Lille, Lefebvre Ducrocq, 12 p., in-8.

W. COHEN. — *Studien zu Quentin Metsys.* Ein Beitrag zu Geschichte der Malerei in den Niederlanden. Bonn, F. Cohen, 91 p., in-8.

G. LAFENESTRE. — *Les primitifs à Bruges et à Paris, Vieux peintres de France et des Pays-Bas.* Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, 52 p., in-8.

R. VISCHER. — *Peter Paul Rubens. Ein Büchlein für unzünftige Kunstfreunde.* Berlin, Cassirer, 43 p., in-8.

L. Maeterlinck. — *Quelques peintures identifiées de l'époque de Rubens*, Bruxelles, G. Van Œst, in-8.

E.-A. Sharp. — *Rembrandt*, London, Methuen, 205 p., in-16.

M.-G. Smallwood. — *Van Dyck*. London, Methuen, 188 p., in-16.

ANGLETERRE

Ouvrages généraux.

T. D. Atkinson. — *English Architecture*. London, Methuen, 3 sh. 6 d., 276 p. 8°, ill.

R. A. Briggs. — *Homes for the Country*. London, Batsford, 4°.

W. R. Lethaby. — *Mediaeval Art 312-1350*. London, Duckworth, 300 p. 8°, 8 sh. 6 d., ill.

G. C. Williamson. — *A History of Portrait miniature from Holbein to Sir W. Ross*, 1860. London, Bell, 2 vols ill., 10 guineas.

West, Sparrow and Wood. — *The Royal Academy from Reynolds to Millais*. London, Charles Holme, 8°.

H. C. Marillier. — *The Liverpool School of painting, 1810-1867, with memoirs of the principal artists*. London, Murray, 10 sh. 6 d., ill.

C. Simon. — *English Furniture designers of the XVIIIth century*, 4°. London, Bullen, 62 ill.

Fenn F. and W. Wylie. — *Old English Furniture*. London, Newnes, 94 ill., 7 sh. 6 d.

Percy Macquoid. — *A History of Old English Furniture*, Part I, II, 7 sh. 6 d. chacune, London, Lawrence et Bullen, 8°, ill.

Monographies.

Dans les « Little Galleries », éditées par Methuen à Londres, ont paru :

Millais, Reynolds, Romney, Hoppner (16°, 1 sh.).

Hogarth, *par François Benoit*. Paris, Laurens, 8°, ill.

William Blake, *by Irene Langridge*. London, Bell, 4°, 50 ill., 10 sh. 6 d.

George Morland, *by G. C. Williamson*. London, Bell, 4°, 48 ill., 25 sh.

Reynolds, *par François Benoit*, ill. Paris, librairie de l'Art ancien et moderne, 176 p., 8°.

Reynolds, *by J. Sime*. London, Methuen, 202 p. 16°, ill.

Gainsborough, *by A. E. Fletcher*. London, W. Scott, 3 sh. 6 d., ill.

Gainsborough, *von G. Pauli*, ill., Bielefeld u. Leipzig, *Velhagen u. Klasing*, 108 p.

Romney, *by G. Paston*. London, Methuen, 213 p. 16°, ill.

Romney, *by H. Ward et W. Roberts*. A biographical and critical essay with a Catalogue Raisonné of his works. London, Agnew, 8 guineas, 70 ill.

Romney, *by Lord R. S. Gower*, 2 vol. London, Duckworth, 3 guineas, 90 ill.

Turner, *by P. Tyrrel Gill*. London, Methuen, 216 p. 16°, ill.

Cousins, Samuel, *by Alfred Whitman*. 4°, London, Bell, 25 sh., 35 reprod.

Rhodes, John N. a Yorkshire Painter, 1809-1844, *by W. H. Thorp* (ill.). Leeds, Jackson, et London, Bemrose.

D. G. Rossetti, *by H. C. Marillier*. London, Bell, 7 sh. 6 d.

D. G. ROSSETTI, *von H. W. Singer* (collection Die Kunst). Berlin, Bard, Marquardt u. Co, 16°.

BURNE-JONES (Sir Edw.). London, Geo Newnes, 3 sh. 6 d.

BURNE-JONES (Memorials of), *by G. B.-J.* (Lady Burne-Jones), 2 vols. London, Macmillan, 30 sh., 40 ill.

BURNE-JONES, *by Fortunée de Lisle*. London, Methuen, 16°, 2 sh. 6 d.

WILLIAM, MORRIS, HUNT, *Künstlerleben, von Schubart*. Strasbourg, Heitz. u. Mündel, 151 p., 8°.

LEIGHTON, *by Alice Corkran*. London, Methuen, 221 p., 16°.

WATTS G. F., Art Library series, *by W. K. West* and *R. Pantini*. London, Geo. Newnes, 3 sh. 6 d.

WATTS, *by Miss R. E. D. Sketchley*. London, Methuen, 16°, 195 p.

WATTS, *von D. von Schleinik*, ill. Bielefeld u. Leipzig, Velhagen u. Klasing, 4 M.

AMÉRIQUE

WHISTLER *as I knew Him, by Mortimer Mempes*. London, A. C. Black, 4°, 153 p., ill., 40 sh.

WHISTLER (J. Mc. N.). *Histoire de sa vie et de son œuvre, par Théodore Duret*. Paris, Floury, 213 p., 4°, ill., 25 fr.

WHISTLER (Recollection of), *by A. J. Eddy*. Philadelphia, Lippincott, 296 p. 8°, ill.

WHISTLER, *The Gentle Art of Making Enemies*. London, Heinemann, 4°.

WHISTLER (The art of), *by T. R. Way and G. R. Dennis*. London, Bell, 4°, 10 sh., 6 d., 53 ill.

Revue des Revues d'art.

Zeitschrift für bildende Kunst. — *Octobre 1904*. GEORG TREU étudie longuement le fameux groupe de marbre de Klinger « le Drame », auquel Klinger travailla durant six ans, et qu'il acheva en juillet 1904. — F. BECKER nous renseigne sur une œuvre de jeunesse du même artiste Max Klinger : les peintures décoratives qu'il exécuta pour la villa Albers à Steglitz près de Berlin. — Article de GUSTAV PAULI. Œuvres oubliées et récemment découvertes de Gainsborough. — *Novembre-Décembre*. Longue monographie consacrée au musée de l'Empereur Frédéric, à Berlin, inauguré le 19 octobre 1904, signée des noms de PAUL CLEMEN, ADOLPH GOLDSCHMIDT, LUDWIG JUSTI et PAUL SCHUBRING. — Compte rendu par OTTO BERNHARD de la deuxième exposition des artistes de la colonie de Darmstadt.

Die Kunst. — *Août 1904*. PAUL SCHUMANN. Les « Elbier » à la grande exposition artistique de Dresde. Les Elbier sont un groupe d'artistes de Dresde, le plus récent de ces groupements aujourd'hui si nombreux, sur le modèle des Worpsweder, des Dachauer, des Goppeler, etc. — *Septembre*. H. BOARD. Exposition internationale des Beaux-Arts de Düsseldorf. — F. WOLTER. Exposition du Palais de Cristal, à Munich.

Kunst und Dekoration. — *Octobre 1904*. Étude du Dr J. LOUBIER sur l'atelier de Steglitz, près de Berlin, et compte rendu de la tentative très

intéressante, qui y a été faite récemment d'une rénovation artistique de l'art du livre et de l'imprimerie. Les artistes de Steglitz s'efforcent de donner un aspect artistique aux caractères d'impression, aux vignettes, à la reliure et, étendant leur activité de plus en plus, ils cherchent aujourd'hui à marquer d'une note originale jusqu'aux billets de faire-part, cartes de visite, prospectus de commerce, etc. — *Novembre.* Dans un article sur PAUL PETERICH et la plastique allemande actuelle, GEORG FUCHS nous montre celle-ci cherchant une sorte de conciliation entre le traditionnalisme classique et le besoin d'être moderne.

Die Kunst unserer Zeit. — 15e année, fasc. 8 et 9. MAX GÜNZBOURG. Les paysagistes de Munich. — Fasc. 10, 11, 12. H. HEILMEYER. Compte rendu des différentes expositions de l'année à Munich. — 16e année, fasc. 1 et 2. BERTHOLD RIEHL. Étude consacrée au peintre Wilhelm von Kaulbach.

The Studio. — *Août 1904.* LUTTICKE. L'œuvre de Max Liebermann. SINGER. L'exposition internationale de Düsseldorf. — *Octobre.* Mc MAUD, I. G. OLIVER. L'art suédois à l'exposition de Saint-Louis.

Gazette des Beaux-Arts. — *Octobre 1904.* AUGUSTE MARGUILLIER. Compte rendu de l'exposition des maîtres anciens à Düsseldorf, qui réunit les maîtres de Cologne, des provinces rhénanes et de la Westphalie, datant des XIVe et XVe siècles; puis quelques maîtres anciens des Flandres, de Hollande, d'Angleterre et même de France, d'Italie et d'Espagne. — FRANÇOIS BENOIT. Un Gérard David inconnu. — *Novembre.* AUGUSTE MARGUILLIER. L'exposition internationale des Beaux-Arts de Düsseldorf (à signaler l'ensemble des œuvres de Menzel comprenant 131 numéros). — *5 novembre.* Chronique des arts. Notice de CHARLES DU BOS sur l'ouverture du « Kaiser Friedrich Museum » à Berlin.

Revue de l'art ancien et moderne. — *Décembre 1904.* ANDRÉ GIRODIE. Les musées d'Alsace. Le musée de Colmar.

Art et décoration. — *Octobre 1904.* A. MARGUILLIER. Étude sur le dessinateur allemand Joseph Sattler. (Voir sur le même sujet: Deutsche Kunst u. Dekoration, octobre 1903. Joseph Sattler und seine Werke von Dr Daniel Greiner.) — E. AVENARD. L'art à l'école en Suède. — *Décembre.* E. AVENARD nous fait connaître l'œuvre de Gerhard Munthe, le paysagiste et décorateur norvégien, illustrateur original des vieux mythes septentrionaux et des sagas.

Revue universelle. — *1er décembre 1904.* Compte rendu par Mme FRÉDÉRIC RÉGAMEY de la récente exposition de bijoux alsaciens à Strasbourg.

L'art décoratif. — *Septembre 1904.* CAMILLE MAUCLAIR. Notes sur James Whistler.

Burlington Magazine. — *Décembre 1904.* Un triptyque de Cranach dans les collections royales (avec reproduction du triptyque de Buckingham Palace), par LIONEL CUST. — Le mobilier anglais au XVIIIe siècle, IVe article, par R. S. CLOUSTON. — Tableaux de Van Eyck et de Dürer autrefois dans la collection Arundel (W. H. J. WEALE). — *Janvier 1905.* Étude sur une chasuble ancienne (MAY MORRIS). — Découverte d'une étude par Vermeer de Delft. — Compte rendu du *Rubens* de Max Rooses, par CH. RICKETTS. — *Février 1905.* Suite de l'article sur Cranach, par LIONEL CUST. Suite des articles de R. L. CLOUSTON sur le mobilier anglais. — Watts à l'exposition de Burlington House par CH. RICKETTS.

Revue des Revues.

Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen. — 113. Band (1904). H. 1-2. JOHANNES BOLTE : Die ältesten Fassungen des Schwankes vom Ruhdiebe (Regnerus de Wael und Hans Folz). — F. HOLTHAUSEN : Englische Etymologien. — OTTO RITTER : Die angebliche Quelle von M. G. Lewis « Monk ». — H. 3-4. FRIEDRICH VON DER SEYEN : Zur Entstehung des Märchens. — E. K. BLÜMML : Volkslied-Miszellen. — G. BUCHNER : Beiträge zur Geschichte der sieben weisen Meister. — F. HOLTHAUSEN : Kennedy-Studien. — F. HOLTHAUSEN : Rhythmische Prosa in Lillos « The London Merchant ».

Deutsche Revue, hg. v. Richard Fleischer, Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt. — *Janv.*, *févr.* Aus der Jugend des Fürsten Chl. zu Hohenlohe-Schillingsfürst (1819-1847). — H. ONCKEN : Aus den Briefen R. von Bennigsens, VI, VII. — B. KRIEGER : Briefe der Königen Luise an ihre Erzieherin I, II (lettres françaises à Mlle de Gélieu). — SCHULTE : Deutschlands Kleinstaatlicher Partikularismus im Lichte der Geschichte und Gegenwart beleuchtet. — *Février*. V. LÖE : Erinnerungen aus meinem Bernfsleben, VI. — FR. FÜRST V. WREDE : Die Entwickelung des Staatsromans (Les « Utopies », de Platon à Bellamy).

Deutsche Rundschau. — 31. Jahrgang, 1904-1905. Heft 1. ERNST BERNHEIM : Entstehung und Bedeutung der deutschen Kaisersage (légende de Barberousse). — CONRAD FERDINAND MEYER : Ungedruckte Gedichte. [1. Hochzeitscarmen (composé pour une noce en 1883). 2. Jesaias, 44, 22 (été 1894). 3. Heilige Bläue (11 mai 1896). 4. Leben (1898)]. — Heft 3. EUGEN KÜHNEMANN : Ueber die Stellung von Schillers « Räubern » in der Weltliteratur. — ED. PLATZHOFF-LEJEUNE : Die jungschweizerische Dichterschule [*Joseph Viktor Widmann*; *Karl Spitteler*; *Arnold Ott*; *J. C. Heer*; *Ernst Zahn*; *Jakob Bosshart*; *Meinrad Lienert*; *Vöglin*; *Walter Siegfried*; *Fritz Marti*; *Joseph Joachim*; *Fritz Bopp*, etc.]. — H. 4. ROBERT KOHLBRAUSCH : Schillers « Braut von Messina » und ihr Schauplatz.

Das litterarische Echo, hg. v. J. Ettlinger; Berlin, Fleischel. — *1er janv.* Die meist gelesenen Bücher. Herbst 1903 bis Herbst 1904. (De cette enquête faite dans 136 bibliothèques de prêts, il résulte que les gros succès de l'année ont été : *Götz Krafft* de STILGEBAUER, *Das schlafende Heer* de K. VIEBIG, *Briefe die Ihn nicht erreichten* de HEYKING, *Jena oder Sedan?* de BEYERLEIN, *Jörn Uhl* de FRENSSEN, *Erstklassige Menschen* de BAUDISSIN, *Buddenbrooks* de TH. MANN). — *15 janv.* H. MAYNC, STORM, KELLER und MEYER (comptes rendus). — *15 janv. 15 févr.* A. KLAAR, Das Schlagwort Tendenz. — *15 févr.* L. CŒLLEN, Herbert Eulenberg (dramaturge contemporain).

Die Grenzboten; Leipzig, W. Grunow. — N° 1. Eine Kunstgeschichte des 19. Jahrhunderts (de MAX SCHMID, Leipzig, Seemann). — 1, 2. Die Mobilmachung von 1870. — 1 ss. Bilder aus dem deutsch-französischen Kriege. — 3, 4. G. SIEVERS, Vom alten deutschen Zunftwesen.

Literarische Beilage zur Augsburger Postzeitung. — 1904, n° 55. P. SCHERER Martin : Greif als Dramatiker. — 1905, n° 1. CARL CONTE SCAPINELLI : Alpenromane [*Achleitner*; *Stratz*; *Ganghofer*; *Perfall*; *Zahn*].

Die Nation, hg. von Th. Barth; Berlin, G. Reimer. — *14 janv.* R. PISSIN : Frau Rath (d'après la publication de *Die Briefe der Frau Rath Gœthe* par Köster, 1904). — *28 janv.* L. BRENTANO : Ist der Handel an sich Parasit? — B. MÜNZ, Gomperz' Biographie. — E. HEILBORN, compte rendu de *Das gerettete Venedig* de H. von Hofmannsthal.

Beilage der « Neuen Freien Presse », Vienne, 1905, n° 14510. — CAMILLO V. SUSAN : Kristian Elster. — LÉON KELLNER : George Meredith.

Sitzungsberichte der philosophisch- philologischen und der historischen Klasse der k. k. Akademie der Wissenschaften zu München. — 1904. H. 1. FRANZ MUNCKER : Dramatische Bearbeitungen des « Pervonte » von Wieland.

Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte, hg. von Man Koch; Berlin, Duncker. — Heft I. R. FÖRSTER, Kaiser Julian in der Dichtung alter und neuer Zeit (important). — P. BESSON, Heines Beziehungen zu Victor Hugo.

Wiener Abendpost. — 1904, n° 299. R. HOLZER : Eine Stifter-Biographie.

Die Zukunft, hg. v. M. Harden; Berlin, Verlag der Zukunft. — *14 janvier.* J. HART : Der Feind unserer Lebens (nécessité de s'émanciper « von der Tyrannei der alten absolutisch-pessimistich-monitischen Weltanschauung »). — *14 et 21 janv.* L. STEIN : Die Rasse. — *28 janv.* E. FÖRSTER-NIETZSCHE. — Nietzsche-Legenden (contre Mme Lou Andreas Salome et le Dr Möbius). — *4 févr.* LEO BERG : Emil Marriot (romancier contemporain). ALEX. TILLE : annonce de son importante publication, *Die Faustsplitter in der Literatur des 16 bis 17 Jahrunderts*, Berlin, E. Felber, 1898-1904 (52 + 1221 p.).

Nord und Süd, Breslau, Schottlaender. — *Janvier.* Th. KAPPSTEIN : Joseph Kohler (une des figures les plus originales de l'Université de Berlin, à la fois juriste éminent, critique littéraire, esthéticien et poète). — A. SPIERO : Das Kunstwerk P. Heyses. — *Février.* H. LARSSON : Ibsens Peer Gynt (intéressant commentaire du célèbre drame d'Ibsen). — J. PARTSCH : discours prononcé sur la tombe de l'historien Jakob Caro.

Revue des Deux Mondes. — 1904. *15 novembre.* T. DE WYZEWA : Deux romans anglais. — *1er décembre.* ÉDOUARD SCHURÉ : La genèse de Tristan. Richard Wagner et Mathilde Wesendonk, d'après leur correspondance. — AUGUSTIN FILON : Romancier, prophète et réformateur, H. G. Wells. — 1905. *1er janvier.* TH. BENTZON : Impressions d'été à Londres. — G. LACOUR-GAYET. La vieille France et la jeune Amérique. Campagne du vice-amiral d'Estaing en 1778. — CAMILLE BELLAIGUE. *Tristan et Iseult*, de Richard Wagner, à l'Opéra. — *15 janvier.* ÉMILE MICHEL : John Constable.

Revue bleue. — 1904, 2e semestre. N° 1. L. LIARD : Les relations franco-scandinaves. — 3, 4. LUGNÉ-POÉ : Ibsen et son public. — 9. CALEMARD DU GENESTOUX : Ce qu'est devenue la Nora d'Ibsen. — 10, 11. J.-G. PROD'HOMME : Richard Wagner et le poète Georg Herwegh. — 23, 24, 26, 27. ERNEST TISSOT : Sigurd le téméraire. Trilogie de Björnstjerne Björnson. — 27. HENRIK IBSEN : A Madame Magdelene Thoresen. Lettres inédites. — 1905, 1er semestre. N° 1. J. BARDOUX. L'idée anglaise de mission impériale. — 2. PAUL MATTER : M. de Bismarck ministre à Paris (1862).

The Athenæum. — *3 décembre 1904.* Comptes rendus de : Autobiographie de Moneure Daniel Conway, des Poèmes de Rossetti, du *Wellington* d'O'Connor Morris. — *10 déc.* Comptes rendus de *Thackeray in the United*

States et des *Letters and Reminiscences*, de Mrs Hughes sur Walter Scott. — Note sur l'étude du grec maintenue obligatoire à Oxford, et sur la réforme de l'examen de l'*Indian Civil Service*. — *17 déc.* Trois tableaux de la société irlandaise au XIXe siècle. — *24 déc.* Théodore Watts Dunton, poète, romancier et critique d'après James Douglas. — Romney, par HUMPHY WARD et W. ROBERTS. — *31 déc.* Compte rendu très élogieux du tome II de l'*Histoire de la littérature anglaise* de J.-J. Jusserand. — *7 janvier*. Revue des livres récents sur la Chine. Article très curieux, quoiqu'un peu confus, sur les difficultés qui entravent encore l'étude des archives anglaises, etc. — *14 janvier*. Compte rendu de la nouvelle édition des lettres de Walpole par Mrs Paget Toyubre. Étude sur Watts, à propos de l'exposition de Burlington House, etc. — *21 janvier*. Essais biographiques de Sidney Lee. L'esprit académique de Cambridge d'après les Essais de H. Sidgwick — particulièrement intéressant; etc. — *28 janvier*. Compte rendu élogieux du livre de miss MacLehose, *From the Monarchy to the Republic in France, 1788-92*; 2e article sur Watts; etc.

Revues nouvelles.

De Beweging, 1re année, janvier 1905. — *Algemeen Maandschrift voor Letteren, Kunst, Wetenschap en Staatkunde* (Réd., A. Verwey. Éd. W. Versluys, Amsterdam).

Stunden mit Goethe. Für die Freunde seiner Kunst und Weisheit. Hrsg. v. W. BODE. I. Jahrg., 1904-1905, 4. Hefte. Berlin, Mittler, 1905, 8o, 4 M.

Oesterreichische Rundschau. Hrsg. von ALFRED FRHR. VON BERGER und KARL GLOSSY. Redakteur HUGO HABERFELD. 1. Jahrg., nov. 1904-okt. 1905, 52 Urn. Wien, Konegen, 1904-1905, 8o, 24 M.

The Dickensian, a Magazine for Dickens Lovers, London, 26 p., vol. I, no 1 (Chapman and Hall), 3 d. [paraitra tous les mois].

Lettres de Bürger.

Trente ans se sont écoulés depuis la publication du recueil en 4 volumes de A. Strodtmann, *Briefe von und an G. A. Bürger* (1874). Pendant ce laps de temps 300 nouvelles lettres environ ont vu le jour. Une réédition s'impose donc. Elle a été entreprise par le Dr. Erich Ebstein (Göttingen, Weender-Chaussee, 8), qui s'est déjà fait connaitre par de nombreuses études de détail sur Bürger. Il prie toutes les personnes qui posséderaient des lettres, poésies ou manuscrits inédits de Bürger de bien vouloir l'aider dans son entreprise en lui communiquant soit les originaux, soit des copies exactes respectant l'orthographe de l'auteur.

Le propriétaire-gérant : FÉLIX ALCAN.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

LE FÉMINISME ALLEMAND

Du 12 au 18 juin a eu lieu, à Berlin, un congrès féministe international. C'était le 3e congrès, convoqué sous les auspices du « Conseil International des femmes », fondé en 1889 à Washington, États-Unis.

Les deux premiers de ces grands meetings internationaux avaient eu lieu à Chicago en 1893, et à Londres en 1899. Cette fois, c'était le tour de Berlin.

Le féminisme français y a été officiellement représenté par six membres du Conseil national des femmes françaises, fondé en 1901.

Ces termes de « Conseil national » et « Conseil international », très familiers aux féministes, le sont peut-être moins à nos lecteurs. Qu'on nous permette à ce sujet une brève explication.

A l'heure qu'il est, tous les peuples civilisés, à quelques exceptions près[1], ont un « Conseil national » qui est la représentation, pour ainsi dire officielle, des femmes du pays, quelque chose comme un Comité de défense féminine. Peuvent faire partie d'un Conseil national toutes les sociétés de femmes du territoire. Elles y sont représentées par leurs présidentes et ont le droit d'envoyer aux assemblées générales des délégués avec voix délibérative. Les Conseils nationaux doivent se réunir en Congrès national tous les deux ans.

De l'union de tous les Conseils nationaux est né le « Conseil International des Femmes ». Il centralise l'action féministe du monde entier et se compose, exclusivement, des présidentes des Conseils nationaux.

Elles représentent au moins 500 000 femmes. Il va de soi que dans cette vaste organisation mondiale, qui englobe des contingents de 100 000, 70 000, 35 000 adhérentes, l'individu est peu de chose. Sans doute il fait nombre, il est indispensable, mais ne s'en trouve pas moins noyé dans la foule.

1. L'Espagne, la Grèce et la Russie n'ont pas encore de conseil national.

Le « Conseil international » qui est, pour ainsi dire, le faîte de l'édifice féministe, doit se réunir tous les cinq ans.

D'habitude, on fait coïncider avec la réunion statutaire du « Conseil international, » un « Congrès international, » organisé sous la responsabilité exclusive du « Conseil national » qui fait l'invitation.

Les séances du « Conseil international », consacrées à la discussion de statuts, règlements, motions, ordres du jour, etc., ne peuvent évidemment intéresser qu'un nombre restreint de féministes : grands premiers rôles des Conseils, présidentes, déléguées. Il faut être initié aux arcanes de l'administration, rompu aux usages parlementaires, connaître à fond les questions nationales et internationales, pour assister avec profit aux séances de ces comités, dont l'accès d'ailleurs est réservé aux ayants-droit.

De pareilles réunions sont nécessaires et une excellente école de parlementarisme pour les femmes qui y prennent part; par contre, elles manquent absoulument d'éclat et laissent le grand public tout à fait indifférent.

Les Congrès internationaux doivent parer à cet inconvénient. On s'est efforcé de les rendre très brillants. C'est une fourmilière humaine, une foule, surtout féminine, fort pittoresque, un mélange de toutes les nations, de toutes les religions, de toutes les langues. Dans la matinée et dans l'après midi, séances de sections avec rapports et discussions. Le soir, grandes réceptions et réunions publiques. Il y vient aussi beaucoup d'hommes. On monte sur les chaises, on s'étouffe, on s'écrase. Tout le monde veut voir la Présidente du Conseil international, Mrs Wright-Sewall, une Américaine aux cheveux blancs, entendre la déléguée de la Nouvelle-Zélande, apercevoir les Finlandaises et les Italiennes, les chefs de file et les femmes écrivains en vue.

Organiser, présider ces vastes congrès, n'est point une sinécure. La présidente du Conseil national allemand, Mme Marie Stritt, m'a affirmé qu'en « temps de paix » déjà, c'est-à-dire en temps ordinaire, et sans qu'il y ait préparation de congrès, son courrier est celui d'un bourgmestre fort occupé. Au moment d'un congrès, on le croit sans peine, son bureau ne désemplit pas, et le service des postes est sur les dents.

Il me paraît probable que « les conseillères municipales », les députées de l'avenir sortiront des Conseils nationaux et du Conseil international, grands rouages administratifs, écoles de parlementarisme qui forment, dès maintenant, un personnel féminin, entendu

aux affaires, habitué à les envisager de haut, de loin, au point de vue international. Ce n'est pas pour rien que pendant des années, on correspond avec New-York et les antipodes.

Dans un article de la *Revue de Paris* du 1er juillet 1898, j'ai fait un tableau rapide de l'histoire du féminisme allemand. Depuis cette époque, il s'y est produit de notables changements. J'essaierai d'en indiquer quelques-uns.

Ce qui fait la force du féminisme en Allemagne, c'est son organisation et son fédéralisme, traits essentiellement nationaux et germaniques. Les Allemandes, autant que les Allemands, sont « organisateurs » de race. Ajoutons que, pour les féministes, l'organisation c'est le salut.

En France, le féminisme a jusqu'ici remporté ses victoires dans le domaine de l'enseignement. Il les a obtenues, grâce à l'appui de la majorité républicaine du Parlement. Le féminisme français a profité de l'anticléricalisme en politique. Sa force active est au Palais Bourbon, il se fait tout entier à Paris; en province, il n'existe pas, et les sociétés *féministes* proprement dites sont en petit nombre, comptant à peine quelques centaines d'adhérentes

Rien de pareil en Allemagne. Plus de centralisation politique, ni de majorité républicaine. Le gouvernement s'appuie sur le centre catholique et les « junkers ». Les socialistes, le seul grand parti féministe, sont un parti d'opposition. Les libéraux du tiers, qui seraient les représentants naturels du féminisme[2], sont ou antiféministes, ou, comme parti, moins importants.

Les gouvernants tiennent le féminisme en suspicion : ne veut-il pas changer « l'ordre établi »? Aussi les fonctionnaires, le clergé et l'armée n'osent-ils pas l'accueillir ouvertement. Tous ceux dont l'État est le patron (et il est le patron presque universel), tous ceux qui, en prévision de grandeurs futures, croient sage de ménager « l'opinion officielle », battent froid au féminisme.

Or ce sont ces résistances, ces indifférences, souvent d'ailleurs de commande ou de façade, qui ont contribué à faire du féminisme allemand un mouvement fortement organisé.

Les féministes en Allemagne possèdent, notamment à Berlin, une véritable organisation de combat. Le parti radical surtout est un

1. Ni les associations charitables ni les syndicats professionnels ne sont des sociétés féministes, proprement dites.

2. Le féminisme allemand se recrute presque exclusivement dans la bourgeoisie; dans le peuple il se confond presque entièrement avec le socialisme.

fort habile metteur en scène, lorsqu'il s'agit de manifestation et de protestations publiques.

Si, pour citer un exemple, le ministre l'Instruction publique de la Prusse avait signé un décret comme celui par lequel M. Chaumié a réduit le nombre des femmes dans certaines classes du Conservatoire, les féministes allemandes auraient, dans la huitaine, fait à M. le Ministre des sommations respectueuses. Elles auraient convoqué un meeting de protestation dans une des grandes salles de Berlin, le public aurait afflué, on lui aurait « servi » trois ou quatre bons orateurs, féministes ou députés, parlant chacun 15 à 20 minutes. Point de déclamations, des faits, des chiffres, lecture des lettres et télégrammes de sympathie, arrivés des quatre coins de l'Empire; à la fin, résolution de protestation, votée à l'unanimité. Et tout cela se passe sans encombre sous la présidence à la fois ferme et calme des Cauer, des Augspurg, des Pappritz, en présence, il est vrai, du lieutenant de police en uniforme et du sergent de ville : le casque à pointe du sergent de ville joue un grand rôle dans les assemblées publiques allemandes.

Tant que ce couvre-chef guerrier repose sur la table autour de laquelle lieutenant et sergent représentent « l'État » et l'Ordre Public, tout va bien. Mais si le sergent, sur un signe de son chef, met son casque, cela prouve que « l'ordre » a été troublé, que l'assemblée s'est mise en conflit avec « la loi », qu'elle menace « la paix publique » et que le lieutenant de police juge qu'il faut dissoudre la réunion et renvoyer dans leurs foyers tous ces gens subversifs.

Plus d'une fois, j'ai ainsi parlé « sous l'œil de la loi ». Au début, cela paraît bizarre, choquant même. On finit pourtant par s'y habituer, on ne fait plus attention ni au casque à pointe ni à l'uniforme bleu du lieutenant. L'un de ces soutiens de l'ordre public avait même lu mes articles! N'était-ce pas de nature à me rassurer?

Ce n'est, d'ailleurs, que dans les très grandes villes que la police surveille les réunions féministes, comme elle surveille toutes les autres réunions publiques. Berlin, Hambourg, centres de la « Social democratie », se croient obligés à une vigilance toute particulière.

Dans les autres villes allemandes, — et j'ai fait des conférences dans au moins une centaine, — je n'ai jamais aperçu, dans la salle de réunion, l'ombre d'un lieutenant de police ni d'un sergent de ville.

La méthode des réunions de protestation a été créée, inaugurée et développée par les « radicales », la gauche du féminisme, et date

de 1897. Au moment de la 3e lecture, au Reichstag, du nouveau Code civil allemand, les féministes manifestèrent, par de nombreuses réunions dans les principales villes, leur déplaisir au sujet de certains paragraphes du nouveau Code.

Depuis, il ne s'est pas passé d'événement grave au point de vue féministe, sans qu'on ait « manifesté » de nouveau. Berlin, Hambourg, Munich, Dresde, Kœnigsberg ont manifesté pour le désarmement général et la paix, contre l'exclusion des femmes de la Société de Réforme sociale[1], en faveur des ouvrières textiles grévistes de Crimmitschau, etc.

Tout récemment, le représentant de la république de Hambourg s'étant livré, au Reichstag, à des attaques très vives contre Mlle L.-G. Heymann, féministe hambourgeoise très connue, les radicales « mobilisèrent » de nouveau, et, sous la présidence d'Anna Pappritz, il y eut, à Berlin, grande réunion de protestation, très animée.

Les démêlés de Mlle Heymann avec les autorités hambourgeoises forment d'ailleurs un long et fort caractéristique chapitre de l'histoire du féminisme allemand. La lutte s'est engagée sur le terrain de la police des mœurs, et elle se poursuit, acharnée, entre la riche et énergique patricienne et les autorités de sa ville natale. La « libre ville » et « république » de Hambourg ayant interdit à Mlle Heymann de discuter les questions de moralité sur le territoire hambourgeois, celle-ci demanda l'hospitalité à la ville d'Altona, ville-sœur de Hambourg, située en territoire prussien. Et la Prusse, bien qu'elle n'ait pas la réputation d'un libéralisme exagéré, accueillit favorablement la demande de la blonde patricienne, à qui ses robes noires donnent un air d'apôtre.

La vie publique est intense dans le camp des radicales. Qu'on jette, pour s'en convaincre, un regard sur les annonces de la « Frauenbewegung[2] », leur journal bimensuel. Les sociétés féministes de Munich, de Berlin, de Brême, de Hambourg, de Bromberg, de Stralsund, etc., y convient leurs membres et le grand public à des réunions où l'on traite les sujets suivants : le suffrage politique des femmes; la responsabilité pécuniaire du père hors mariage; les ouvrières de l'industrie à domicile; les femmes et l'alcoolisme; la police des mœurs, etc.

1. Elle était censée être une « société politique ». Or la loi prussienne exclut les femmes des sociétés politiques, et, comme la « Réforme sociale » avait son siège principal à Berlin, les femmes s'en voyaient exclues.

2. *Le Mouvement féministe*, publié à Berlin par Mme Cauer. On le trouve à Paris, au Musée social.

Parmi les conférencières, je relève les noms d'Anita Augspurg, docteur en droit, de Hélène Stœcker, docteur en philosophie, de Frieda Duensing, docteur en droit, d'Else Lueders, de Mme Weidemann, etc.

La plupart de ces femmes sont conférencières de profession. — Il y a, en Allemagne, au moins une vingtaine de féministes qui, chaque année, d'octobre à mai, parcourent le pays en tous sens, portant la bonne parole jusque dans les plus petites villes.

Le féminisme allemand étant tout à fait décentralisé, la demande de conférencières est considérable. Les petites localités de 6 à 7000 habitants s'occupent des problèmes d'actualité tout aussi bien que les villes de 60 ou 600000 âmes. Dans la plus grande partie de l'empire allemand, il n'y a plus aujourd'hui d'agglomération urbaine de quelque importance qui n'ait sa société ou son groupement féministe.

Ceux de la Prusse et de la Bavière sont les mieux organisés. Ce sont aussi les États fédérés les plus importants par le nombre des habitants.

La Prusse, très protestante, offrait, par sa religion et ses mœurs, un terrain plus favorable que la catholique Bavière. Ajoutons que, dans les provinces pauvres de la Prusse de l'Est, le féminisme s'imposait avec l'émancipation économique de la jeune fille. Il y avait là une inéluctable nécessité, et je pourrais citer certain grand port de la Baltique, ancienne ville de la Hanse, où le féminisme a eu pour cause directe la ruine pécuniaire, occasionnée par les tarifs protectionnistes depuis 1878, des exportateurs de blés. Ce sont ces « filles de famille » qui ont été se créer des positions nouvelles dans et par le féminisme, et ces recrues ne se distinguent évidemment ni par l'humilité ni par la résignation.

La netteté d'esprit, qui est le signe distinctif du Prussien, la faculté d'organisation qui fait sa supériorité, ont également contribué au développement du féminisme dans le plus grand État de l'empire.

L'opposition du gouvernement prussien, — qui est le moins féministe de tous les gouvernements fédérés, — a fait le reste. Obligées de lutter pour les concessions les plus élémentaires, même dans le domaine de l'enseignement [1], talonnées d'ailleurs par les nécessités économiques, descendantes d'une race âpre et forte, débrouillardes à la fois et tenaces, ces « Prussiennes » ont opposé au refus catégo-

1. Telles que l'admission aux cours des universités, aux épreuves du baccalauréat, de l'agrégation, du doctorat, etc.

rique la demande réitérée; à l'oppression la résistance; à la force le droit. Elles ont organisé leur mouvement, et, comme je le disais au début de cette étude, cette organisation est leur unique espoir, leur salut.

Aussi, dans mes tournées de conférences, est-ce de la Prusse et des autres États fédérés de l'Allemagne du Nord que viennent les invitations les plus nombreuses. On réclame des conférences féministes aussi bien à Cologne qu'à Kœnigsberg, à Hadersleben, sur la frontière danoise, et à Kattowitz, sur la frontière polonaise et autrichienne, dans la paisible et pittoresque cité de Lübeck et dans la grouillante ville de Breslau. En Posnanie, le féminisme, en tant qu'agent de germanisation ou de concentration allemande, jouit même de la faveur officielle.

Le mouvement est moins bien organisé dans le royaume de Saxe. C'est pourtant à Leipzig qu'il est né, en 1865, avec la fondation de « l'Association générale des femmes allemandes ». Mais la propagande de cette société paraît s'être dirigée plutôt vers la province de Saxe, qui fait aujourd'hui partie de la Prusse. C'est là, dans la verte Thuringe, et dans les petites principautés saxonnes, que nous rencontrons nombre de succursales de l'*Allgemeine deutsche Frauen, verein*[1]. Ces groupements, qu'on trouve aussi en Prusse rhénane, appartiennent au parti modéré du féminisme allemand. Ils n'ont point adopté la tactique rapide, incisive, insistante des radicales et se confinent volontiers dans les œuvres et institutions, soit de charité, soit d'enseignement.

Cela les met parfois en opposition avec l'avant-garde féministe, combative, à l'affût de l'actualité, aimant les escarmouches, au besoin véhémente. La placidité saxonne s'accommode moins facilement de cette ardeur guerrière.

La Saxe étant un pays plus riche, la nécessité économique y fait aussi moins sentir son aiguillon.

A côté de Leipzig, berceau du féminisme allemand, Dresde, capitale du royaume. est devenue un centre féministe très important.

C'est à Dresde qu'habite Mme Marie Stritt, actuellement présidente du *Conseil national des femmes allemandes.* Mme Stritt, si je ne me trompe, est née en Transsylvanie, de cette forte race allemande qui depuis des siècles maintient sa nationalité et sa langue au milieu des Magyars. — Elle est donc habituée à la vie des avant-postes. — Sans

1. « Association générale des femmes allemandes ». Elle a au moins 5 000 membres.

doute, comme présidente du *Conseil national*, on lui demande moins de faire œuvre d'initiative et d'avant-garde que de conciliation. La tâche du *Conseil national* est avant tout représentative et éducatrice. Il se compose en Allemagne d'environ 200 associations réunissant 90000 femmes.

Or la Présidente est non seulement liée par son comité (qui, soit dit entre parenthèses, se trouve éparpillé dans 3 ou 5 villes allemandes), elle dépend aussi de l'assentiment des 200 associations.

Le Conseil national ne peut ni ne doit faire aucune démarche auprès des autorités, ni adresser des pétitions aux gouvernements, que s'il se trouve d'accord avec la majorité, sinon la totalité des associations le composant.

Il va de soi que cette unanimité n'est pas toujours réalisable. Le Conseil comprend des associations de toute nuance, modérées et radicales, sociétés charitables et sociétés suffragistes, groupements féminins et groupements féministes, des conservatrices et des libérales.

Il faut infiniment de tact, beaucoup de doigté pour louvoyer au milieu de tous ces courants souvent opposés, pour toujours découvrir ce qui unit et écarter ce qui divise.

Avant son élection, Mme Stritt avait déjà fondé à Dresde le premier bureau de consultations juridiques gratuites pour femmes. J'ai expliqué, dans un article de la *Revue* [1], le fonctionnement de cette excellente institution. L'Allemagne compte aujourd'hui une cinquantaine de ces bureaux, dont le but principal est d'éviter les procès, d'arriver à la conciliation des parties, de défendre les droits des petits, des ignorants et des abandonnés. Ces bureaux sont dirigés et desservis exclusivement par des femmes. Ils viennent de se constituer en union, ce qui prouve une fois de plus que l'esprit d'association est très vivant en Allemagne. J'ajoute que la fondation d'un bureau de consultations juridiques gratuites gagne de suite aux féministes la sympathie publique. Ces bureaux prospèrent surtout dans les régions industrielles, où la femme risque plus particulièrement de se voir exploitée comme ouvrière.

A côté de Mme Stritt, il faut citer, à Dresde, Mme Scheven. Elle aussi est une immigrée. Jouissant d'une situation de fortune indépendante, elle est venue se fixer avec les siens à Dresde, où son mari, docteur en droit, est aujourd'hui conseiller municipal. Bonne

1. N° du 15 août 1903.

mère de famille, Mme Scheven trouve encore le temps de travailler pour le bien public. Ce sont surtout les questions de moralité qui lui tiennent au cœur. Aussi a-t-elle fondé à Dresde un groupe de la Fédération abolitionniste international qu'elle préside avec autant de tact que de fermeté. Les autorités saxonnes lui rendent d'ailleurs la tâche moins difficile que la police hambourgeoise ne le fait à Mlle Heymann. Les réunions abolitionnistes à Dresde sont, il est vrai, surveillées par la police, mais l'agent y vient en bourgeois et sans être accompagné d'un sergent de ville.

La « Fédération abolitionniste internationale » a tenu un congrès à Dresde au mois d'octobre de l'année passée. C'était la première réunion de ce genre en Allemagne.

Le grand-duché de Bade est surnommé en Allemagne « l'État modèle du libéralisme ». Même vis-à-vis des féministes, le pays a fait honneur à ce titre si flatteur. Dans le grand duché de Bade, les féministes se trouvent dans une situation sensiblement analogue à celle des féministes françaises. Grâce aux dispositons bienveillantes du grand-duc, du gouvernement, des universités et des autorités, les femmes ont depuis dix ans obtenu, dans le domaine de l'enseignement, toutes les concessions qu'on leur refusait naguère, qu'on leur refuse encore ailleurs.

Ainsi les deux universités badoises, Fribourg et Heidelberg, non seulement admettent les étudiantes, — cela se fait aujourd'hui dans presque toutes les universités allemandes, — mais elles les *immatriculent* et leur confèrent, avec le nom de citoyen académique, le *droit* de se présenter aux différents examens [1].

C'est dans la capitale badoise, à Karlsruhe, que l'initiative privée, après avoir essuyé force refus ailleurs, a pu fonder le premier « *Mädchengymnasium* », c'est-à-dire un lycée de filles préparant au baccalauréat. Ce « *Gymnasium* », de privé qu'il était, est devenu municipal.

Dans un certain nombre d'autres villes badoises, les autorités ont tout simplement inauguré la coéducation, en ouvrant aux jeunes filles les classes des Realschulen, Oberrealschulen, Realgymnasien ou Gymnasien, c'est-à-dire des écoles de garçons qui préparent aux différents baccalauréats moderne, classique, des sciences et des let-

1. En Prusse et en Saxe, les femmes ne sont pas immatriculées, elle ne sont donc pas « étudiantes », mais seulement « auditrices », et la Faculté peut, lorsqu'elles se présentent, refuser de leur faire subir les épreuves, soit de l'agrégation, soit du doctorat.

tres. Il y a actuellement une quarantaine de jeunes filles qui suivent les cours de cet enseignement mixte, elles ne sont, le plus souvent, que 3 ou 4 au milieu de 30 à 40 garçons. Il paraît que tout le monde s'en trouve bien, et la terre n'a pas cessé de tourner autour de son axe.

Le féminisme badois se tient, presque exclusivement, dans le domaine de l'instruction. Les sociétés qui le représentent s'appellent « Frauenbildung-Frauenstudium » [1]. Elles sont particulièrement nombreuses dans l'Ouest de l'Allemagne, et leurs membres appartiennent de préférence au parti des modérées.

L'action publique n'a pas encore été inaugurée par les féministes badoises, la tactique des radicales paraît les intimider un peu.

On sait d'ailleurs que la grande-duchesse, dont l'influence ne peut manquer de se faire directement et profondément sentir dans un pays relativement petit, n'est nullement féministe, qu'une femme docteur lui paraît déjà une innovation fâcheuse, et qu'elle n'accorde son intérêt et sa grande sollicitude qu'aux œuvres de charité et aux institutions d'éducation.

C'est aux hommes que le féminisme badois doit ses progrès incontestables dans le domaine de l'enseignement secondaire et supérieur.

Pays riche, bien administré, aux mœurs douces, à l'esprit libéral, le grand duché de Bade offre un terrain favorable au féminisme modéré. Ici pas trace d'une organisation de combat; l'absence de pression d'en haut explique l'absence de résistance d'en bas.

On peut dire, d'une façon générale, que l'Allemand du Sud est moins ambitieux que l'Allemand du Nord. — La vie dans les riantes vallées de la Forêt Noire, du Rhin, du Neckar, du Danube, est plus douce, plus tranquille que dans la vaste plaine du Nord, battue par tous les vents, traversée en tous sens de lignes de chemins de fer, s'ouvrant sur la mer. — Les Badois, les Souabes ne se déplaisent pas dans des milieux bien fermés, bien à eux, où tout le monde se connaît, où règne un aimable laisser-aller, une absence d'étiquette et de raideur.

Le Wurtemberg en est une preuve, jusque dans son féminisme. — Je n'imagine rien qui soit plus opposé à la *preussische Schneidigkeit* [2], aux vastes ambitions du Prussien que la tranquille bonhomie des Wurtembergeois. Il n' y a peut-être pas d'État fédéré qui fasse moins parler de lui que la Souabe, patrie pourtant de

1. « Sociétés pour l'Enseignement secondaire et supérieur des femmes ».
2. Crânerie, mêlée de raideur, prussienne.

poètes et de penseurs, tels que Schiller, Möricke, Hegel, Strauss et Friedrich Vischer.

Le Souabe est ainsi très particulariste, bien qu'elle ne fasse guère étalage de ce sentiment, elle se renferme en elle-même, et si vous voulez avoir des nouvelles de son féminisme, il vous faudra y aller voir vous-mêmes, car ce féminisme se laisse volontiers ignorer.

Le pays est d'ailleurs fort riche, l'agriculture et l'industrie l'enrichissent à tour de rôle, Stuttgart est une luxueuse résidence, où un monde riche mène grand train, s'amuse et jouit de la vie, comme bon lui semble.

En Souabe, le féminisme n'est pas encore devenu une nécessité économique, et l'on m'a dit que, notamment dans les petites villes, l'existence des jeunes filles se passe tout entière en travaux ménagers peu fatigants et papotages récréatifs.

Il en résulte que le mouvement féministe wurtemburgeois se concentre presque entièrement à Stuttgart.

La reine Charlotte d'ailleurs est féministe. Elle l'a prouvé en assistant, parfois, à des conférences où l'on exposait les idées d'émancipation, elle a aussi favorisé la fondation, à Stuttgart, d'un lycée de filles, préparant au baccalauréat, et une de ces dames d'honneur, Mlle d'Uexkuell, a été la directrice de cette institution. La femme du chef d'orchestre du Théâtre royal, Mme Obrist-Jenicke, organisa, toujours avec l'assentiment de la reine, un syndicat professionnel des employés de commerce, et Stuttgart fit même bon accueil à une femme-médecin.

Mais en dehors de la résidence, où les besoins des foules et leurs misères se font évidemment sentir, la quiétude des esprits n'est pas encore notablement troublée par les problèmes modernes.

Les sociétés féministes à Tubingue et à Ulm, par exemple, luttent assez péniblement contre l'indifférence. On y est peu nombreux, et les moyens pécuniaires sont faibles. Le Wurtemberg est, je crois, aussi, parmi les grands États fédérés, celui qui fait venir le moins de conférencières féministes.

Il n'en faut pas conclure que l'on y soit hostile au féminisme.

Bien au contraire, dans le domaine de l'enseignement, par exemple, les femmes ont, depuis plusieurs années, cause gagnée. Comme dans le grand-duché de Bade, elles doivent cette victoire aux hommes éclairés et à l'attitude libérale du gouvernement.

On pratique la coéducation dans les Realschulen et les Gymnasien. On admet les femmes aux cours de l'université de Tubingue,

on y a même nommé assistante de laboratoire la comtesse Linden, docteur ès sciences naturelles.

A Reutlingen, il existe, depuis de longues années, une excellente école professionnelle de filles, etc.

La principale société de femmes se trouve naturellement à Stuttgart, c'est la « Société générale des femmes de Souabe ». Elle fait partie du groupe des modérées, s'occupe de préférence d'œuvres et institutions féminines, et ce n'est que relativement tard qu'elle a vu naître à ses côtés une société vraiment féministe et plus avancée.

Somme toute, la richesse du pays, le grand bien-être de la bourgeoisie et le libéralisme, en matière d'enseignement, des autorités ainsi que la faveur marquée de la reine font que le féminisme wurtembergeois est essentiellement modéré, calme et encore très peu organisé.

Ce jugement ne saurait s'appliquer à la Bavière. — Le féminisme bavarois est, au contraire, un chef-d'œuvre d'organisation.

Il y a dix ans, les groupements féministes étaient fort rares en Bavière; par ci, par là, une succursale de « l'Association générale des femmes allemandes », rien ou presque rien à Munich. Aujourd'hui, Munich possède une grande société féministe : « la Société des intérêts intellectuels de la femme », qui a ses succursales dans toutes les villes importantes du royaume. Elle a su prendre pied à Bamberg, Wurzbourg, Regensbourg et Nuremberg, Augsbourg, étendre son action sur le Palatinat, pénétrer dans des milieux très divers, vaincre bien des méfiances, gagner bien des sympathies.

Cette organisation, qui englobe des localités de 4,000 âmes, est l'œuvre d'une seule femme, du moins son œuvre intellectuelle. — Mlle Frederika Freudenberg, originaire de la Prusse rhénane, est venue se fixer à Munich, où elle est devenue le chef du féminisme bavarois.

Protestante, elle n'a pu compter sur l'appui de l'Église, et la Bavière étant en majeure partie catholique, Mlle Freudenberg s'est rendu compte de la résistance spéciale que le catholicisme, et plus particulièrement le cléricalisme, devaient lui offrir.

Aussi a-t-elle procédé avec beaucoup de prudence et de modération, qualités qui répondaient d'ailleurs à sa propre nature. Cela lui a permis de grouper, dans les villes citées plus haut, un certain nombre de femmes de bonne volonté, protestantes, catholiques, israélites, appartenant de préférence au monde du commerce et des intellectuels. — Le monde officiel se montre en Bavière aussi peu féministe qu'en Prusse.

Le gouvernement, moins libéral qu'à Stuttgart et à Karlsruhe, n'a pas permis jusqu'ici la fondation d'un véritable « Mädchengymnasium ». Il a fallu se contenter de simples « cours » préparant au baccalauréat, mais n'ayant pas le caractère d'une « école publique ».

On n'a pas non plus autorisé la coéducation dans les Realschulen et Gymnasien, de sorte que le grand-duché de Bade et le Wurtemberg ont, sur ce point, devancé la Bavière.

Par contre, le ministre de l'Instruction publique vient de permettre l'immatriculation des femmes aux universités de Munich, d'Erlangen et de Wurzbourg. — D'auditrices, elles deviennent étudiantes.

Très modéré en province, le féminisme bavarois se trouve, à Munich, aux prises avec tous les problèmes modernes : socialisme, paupérisme, question ouvrière, alcoolisme, prostitution, organisation professionnelle et syndicale, etc.

Munich est une grande ville de plus de 500 000 habitants, capitale, résidence, garnison, université, centre de vie artistique et ville industrielle, siège du Parlement, siège aussi de l'ultramontanisme, et de sa contre-partie, la démocratie sociale. Cela amène de fréquents rapports des féministes avec les députés, l'élite intellectuelle, les universitaires et les artistes. Le recrutement du féminisme munichois est facilité par la présence, à Munich, de femmes très cultivées, filles et femmes de professeurs, d'hommes politiques, d'écrivains, etc. Ajoutons qu'il y a dans le nombre beaucoup d'éléments venus de l'Allemagne du Nord. Depuis une trentaine d'années, Munich attire ceux dont le tempérament d'artiste ne peut s'accommoder de la vie berlinoise, ceux qui veulent respirer un air plus subtil, s'abandonner à plus de laisser-aller.

Dans ce milieu, le féminisme trouve un certain nombre d'adeptes qui viennent se joindre au contingent indigène.

Les féministes munichoises, tout en abordant la discussion des questions de suffrage, de moralité, d'organisation professionnelle, etc. (questions qu'on effleure à peine dans le Wurtemberg et dans le Grand-Duché de Bade) sont cependant moins radicales que les Berlinoises. C'est peu à peu qu'elles s'initient à ces problèmes, autant par tempérament que par tactique. Elles se disent évidemment que dans un pays presque entièrement catholique on ne procède pas comme en pleine Prusse protestante. Ajoutons que les féministes munichoises sont aussi, toutes, un peu artistes. Elles ne

se contentent pas de viser à l'utile, elles donnent volontiers à leurs réunions, leurs manifestations, un caractère esthétique ou poétique; le beau ne perd jamais ses droits avec elles. Cela donne à leur allure quelque chose de plus souple, de plus liant, de plus gracieux, et l'on serait mal venu de s'en plaindre. La note munichoise fait très bien dans le tableau du féminisme allemand, qui se compose d'une si extraordinaire variété de nuances. Le bleu-ciel bavarois contraste agréablement avec le sombre blanc et noir, si tranché, de la Prusse.

On fait aussi du féminisme en Alsace. — A Mulhouse, il est vrai, on commence à peine et à Strasbourg, le terrain est bien difficile. Les idées féministes ne se développent bien que dans la bourgeoisie, et c'est devenu presque un axiome entre féministes que de dire : garnison, fonctionnaires, rien à faire. Or, à Strasbourg, l'élément militaire et administratif prédomine, et la ville n'est ni assez commerçante ni assez industrielle pour contrebalancer ce qui, pour le féminisme, est un véritable désavantage. L'Université a cependant permis aux femmes de faire quelques progrès dans le domaine de l'enseignement. On y a admis les institutrices et femmes professeurs en vue de leur perfectionnement professionnel. Tout récemment, grâce à l'initiative convaincue de la femme d'un haut fonctionnaire, on a aussi fondé des « cours », préparant un certain nombre de jeunes filles au baccalauréat. Mais ce sont des « cours privés », dont l'équilibre financier est une cruelle énigme. Et il faut qu'une mère ait bien à cœur de voir faire ses humanités à son enfant pour qu'elle tienne bon au milieu des plaisirs mondains de toute sorte dont le tourbillon entraîne la société allemande de Strasbourg.

Jusqu'ici, le centre du féminisme alsacien se trouve à Colmar. Tous les éléments de succès s'y sont réunis : bourgeoisie cultivée et aisée, vie industrielle, un maire féministe. Que peut-on souhaiter de plus?

Le mouvement féministe de Colmar est né dans la société française, son promoteur fut le pasteur Hoffet, aujourd'hui fixé à Paris en qualité de pasteur de la maison des diaconesses. M. Hoffet était un abolitionniste convaincu, et en fondant le « Frauenbund[1] », il fit du *Credo* abolitionniste la pierre angulaire du féminisme alsacien.

1. « Union des femmes ».

Une circonstance particulière permettait de brûler ainsi les étapes : il n'existe plus de maisons de tolérance à Colmar, cette forme de réglementation y a été abolie pendant l'exercice des fonctions de maire par M. Schlumberger. Le pour et le contre ayant été discutés, les femmes étaient au courant de la question, et le problème, qu'ailleurs on ne peut aborder qu'après bien des préliminaires, se traitait à Colmar très ouvertement et très franchement.

Ce fait donne un caractère spécial au féminisme alsacien, quelque chose de calme et de reposant. On se sent à l'aise dans la jolie ville de Colmar, dont les féministes sont si bien d'accord sur un des grands principes du programme : la même morale pour les deux sexes.

L'existence d'un refuge ouvroir et d'une maison de relèvement, auxquels les dames du « Frauenbund » s'intéressent, leur rappelle constamment l'article principal de leurs statuts.

La femme du maire est actuellement la présidente de la société, et l'on se réunit à l'hôtel de ville même. J'y ai assisté, dernièrement, à un spectacle peu banal. Une trentaine de dames, assises autour de la table, couverte du traditionnel tapis vert, en face de M[me] la présidente, le député de la circonscription au Reichstag, membre du Landesausschuss, exposant ses idées sur le suffrage des femmes.

Le « Frauenbund » a des membres dans plusieurs autres localités, notamment à Sainte-Marie-aux-Mines. Et dans cette petite ville des Vosges, les idées féministes font aussi leur chemin, réunissent un auditoire nombreux, attirent jusqu'à de jeunes ouvrières.

Le « Frauenbund », qui comprend Françaises et Allemandes, s'est rattaché au « Conseil national des Femmes ». Il prend ainsi part à tous les pétitionnements qui sont adressés aux autorités et contribue à la grande œuvre commune, l'amélioration du sort de la femme.

Le tableau que je viens de tracer du féminisme allemand est si différend de celui du féminisme français, qu'il doit être très difficile à mes lecteurs de se faire une idée exacte de la réalité des choses.

Si, dans le féminisme français, tout est centralisation, unité, dans le féminisme allemand tout est diversité.

Dans chaque État confédéré, le mouvement féministe a un caractère spécial et local.

Partout, il faut observer des gradations, des nuances. Il est impossible de résumer dans une seule phrase les résultats obtenus par les

féministes allemandes, ils varient d'un pays, d'une ville à l'autre. Tantôt c'est le grand-duché de Bade qui tient la tête, et la Bavière qui se trouve en arrière, tantôt les rôles sont intervertis. Et la Prusse qui, au point de vue des résultats directs, est souvent la moins avancée, joue pourtant le premier rôle par l'organisation perfectionnée, par l'intensité du mouvement.

La description rapide de ma dernière tournée de conférences en Allemagne sera, je crois, le meilleur moyen de présenter au lecteur le féminisme allemand sous sa réalité vivante.

Avant les grandes vacances, ou dès le mois de septembre, les nombreuses sociétés féministes se préoccupent du choix des conférencières pour l'hiver. Partout on doit s'y prendre d'avance : dans les grandes comme dans les petites villes, on s'amuse beaucoup, théâtre, concerts, dîners, bals, font concurrence au féminisme. Dans les petites localités, on risque même, en tardant, de ne plus trouver de salle disponible. Les mois d'octobre et de novembre sont les plus favorables aux conférences. En décembre, les préparatifs de Noël absorbent ménagères et jeunes filles. En janvier, la saison bat son plein, en février, l'Allemagne du Sud n'a plus que carnaval en tête, et après Pâques les journées s'allongent, et l'on est tenté d'abandonner les salles de conférences pour la belle nature. Il n'est donc pas toujours facile à la conférencière d'établir son itinéraire, de tenir compte de toutes les exigences locales, ni d'éviter tous les obstacles dont son chemin est semé.

En principe, les sociétés payent frais de voyage et de séjour, en plus d'une rémunération qui varie selon leurs ressources. Les sociétés, dont un grand nombre a des moyens fort limités (il n'est pas encore d'usage courant de faire des legs au féminisme, et ni les Rockefeller ni les Carnegie n'abondent en Allemagne), font de leur mieux, et les conférencières savent qu'elles travaillent pour une cause.

S'agit-il de fonder une société nouvelle, de faire pénétrer le féminisme dans un milieu jusqu'alors fermé, les sociétés-mères font la première mise de fonds. Ce sont surtout les radicales qui, par leur « Fédération des sociétés progressistes », ont transformé la propagande en une véritable méthode, un art et un but en soi. Tantôt, elles envoient une conférencière en avant-garde, en lui assurant l'appui d'un certain nombre d'indigènes, préalablement gagnées à la cause. C'est ainsi que j'ai passé pour le compte de la « Fédération Progressiste » dans la pittoresque ville de Hameln, sur la terre rouge

et grasse de la Westphalie, à Itzehoe, dans les maigres landes du Holstein, et à Neumünster, ville-champignon presque américaine, surgie du sol au croisement de quatre grandes lignes de chemins de fer, et enfumant le ciel de la noire haleine de ses usines.

Les frais de séjour sont d'ordinaire épargnés aux sociétés. Les conférencières reçoivent presque toujours l'hospitalité dans les familles.

C'est une excellente chose, non seulement au point de vue financier, bien qu'il ne soit pas négligeable, mais surtout au point de vue de la propagande.

Sans doute, le fait d'habiter dans une maison particulière impose certaines obligations à l'hôte de passage. Au lieu de rentrer dans sa chambre, comme on fait à l'hôtel, on est parfois obligé, malgré soi, malgré la fatigue, malgré des occupations pressantes, de faire de la conversation, de voir du monde. Tout cela peut constituer une gêne, j'en conviens.

Mais, d'autre part, y a-t-il rien qui ouvre les yeux et les cœurs, les idées et les horizons comme quelques jours de vie en commun?

Je ne saurais dire ma reconnaissance à tous ceux, à toutes celles qui m'ont ainsi reçue dans leur foyer. De même qu'autrefois l'humanisme, le féminisme sert de lien, on nous fait bon accueil au nom de nos principes. On nous reçoit à la gare, nous tend une main amie dans la foule bruyante et inconnue. Partout on nous donne ce qu'on a de meilleur, s'ingénie à nous faire plaisir. Dans les maisons les plus riches, dans les intérieurs les plus humbles, l'empressement et la cordialité sont les mêmes. Et qu'on nous serve un succulent dîner ou le pot-au-feu familial, c'est là, dans ces milieux à couleur locale, que nous apprenons à connaître notre terrain, l'état d'esprit de la population, les ressources du féminisme, ses adversaires et ses amis, c'est là que les cœurs s'ouvrent, qu'on nous consulte et nous conseille à la fois.

Ma tournée de conférences de cet hiver devait me faire parcourir le Palatinat, que je ne connaissais pas encore.

Je venais de Karlsruhe, où l'affluence avait été telle qu'un quart de l'auditoire avait dû se tenir debout. La salle de l'hôtel de ville, où la conférence avait lieu, est pourtant grande, mais mon sujet : « La place de la femme est au foyer », traité au point de vue féministe, avait, sans doute, éveillé la curiosité du public.

Dans la matinée du 11 février, j'arrivai à Frankenthal, première étape de ma tournée dans le Palatinat. Frankenthal compte environ

16 000 habitants, il n'est pas favorisé au point de vue du paysage, plat et sans ombre. Autrefois, c'était un lieu de résidence des électeurs de Bavière qui y avaient fondé une manufacture de porcelaine, dont les produits sont aujourd'hui très recherchés. Résidence et manufacture ont sombré dans les tourmentes guerrières qui ont bouleversé ce pays. Mais en revanche, Frankenthal possède aujourd'hui la plus grande raffinerie de sucre de l'Allemagne.

Le Palatinat faisant partie de la Bavière, le féminisme palatinois a profité de l'organisation du féminisme bavarois. Dans toutes les villes qui m'avaient appelée, il existe une succursale de la « Société pour les intérêts intellectuels de la femme ».

Je devais, à Frankenthal, loger chez la présidente. En entrant, je la trouvai en train de confectionner des roses artificielles pour une fête de carnaval, devant avoir lieu le lendemain, et deux jolies perruches vertes, mises en liberté, s'amusaient au milieu de ce fouillis de papier de soie rose et de feuilles.

Faire des cérémonies n'aurait pas été à sa place. Je déjeunai rapidement, ne prenant toutefois qu'une goutte du vin blanc qui fait l'orgueil et la joie de cette jolie et riche contrée. Puis nous causâmes féminisme, arrangements pour la conférence du soir, visites à faire et, une demi-heure après, dans la grande salle du premier étage, la jeune fille de la maison et moi, nous étions en train de faire de la musique, piano et orgue, tandis que notre présidente, nous regardant d'un air content, continuait à tresser ses guirlandes de roses.

La conférence du soir avait lieu dans une salle, déjà enguirlandée pour le bal masqué de demain, l'auditoire était nombreux. J'apercevais un groupe d'ouvrières en cheveux, dans le fond, le barreau de Frankenthal paraissait s'être donné rendez-vous, et le tout avait ce caractère de bonhomie enjouée, particulière au Palatinat.

Je me rendis ensuite à Kaiserslautern. C'est la plus grande ville du Palatinat; 50 000 âmes, industrie métallurgique, hauts fourneaux, des environs charmants.

La présidente à Kaiserslautern est la doyenne du féminisme palatinois. C'est une féministe convaincue, dont les opinions très fermes sont le fruit d'une longue expérience de la vie. Par ses nombreuses relations, ses parentés dans beaucoup d'autres localités du Palatinat, Mme Orth a contribué au développement du féminisme dans tout le pays.

Riche, indépendante, respectée, elle met au service de la cause son temps, son énergie et son argent. Ses fils étaient absents au

moment de ma visite à Kaiserslautern, c'était donc un parlement de femmes qui se réunit autour de la table hospitalière de Mme Orth. Mais à la conférence, malgré la concurrence du carnaval, — amis et adversaires masculins du féminisme avaient « donné » en nombre considérable. La présence entre autre de M. le Curé était assez commentée, car à Kaiserslautern l'opposition entre catholiques et protestants est vive et tranchée.

Le sujet de la conférence était : les résultats pratiques du féminisme. Cela me permettait de passer en revue les principaux résultats, obtenus dans le monde entier, de parler même du suffrage des femmes, question qui soulève d'ordinaire de l'opposition dans les milieux peu avancés. Mais quand les choses se passent « de l'autre côté de l'eau », et, que la conférencière peut dire : j'ai *vu* les femmes conseillères municipales, maires, députées, l'auditoire est disposé à plus de longanimité. Aussi les journaux de Kaiserslautern ont-ils donné de toutes ces affirmations avancées et subversives un compte rendu exact et sans commentaires désobligeants.

Edenkoben, ma troisième étape, offrait extérieurement un contraste sensible avec Kaiserslautern. C'est une petite localité de 7000 âmes, propre, charmante, paisiblement étendue au pied de hauteurs boisées, et dominée par un monument de la Paix tout à fait remarquable. J'y ai trouvé des âmes d'élite, aspirant à la vie intellectuelle. Un groupe de femmes ne s'y est-il pas réuni pour étudier l'histoire de l'art antique?

La petite société féministe d'Edenkoben a des membres dans les localités voisines, et afin de permettre aux dames de Sanct Martin et de Rhodt d'assister à la conférence, la réunion avait été fixée pour quatres heures. C'est dans une salle comble, inondée par un gai soleil de printemps que je parlais aux femmes réunies « de la femme et du foyer », et des « résultats pratiques du féminisme », ayant été priée d'extraire de ces deux conférences les quelques faits et principes qui forment l'*a b c* de notre mouvement.

L'attention de l'auditoire était touchante, nous étions en plein contact, et n'eût été la gêne que presque toutes les femmes éprouvent encore à parler en public, j'aurais, je crois, pu recevoir maint témoignage de sympathie, mainte approbation et confidence.

Le sexe fort nous avait envoyé deux représentants (il n'y a guère d'oisifs à Edenkoben et les autres hommes étaient retenus par leurs occupations). Mais la présence du maire et de son adjoint était significative, elle valait une profession de foi, d'autant plus que la

mairesse, assise au premier rang, m'avait en entrant saluée d'une cordiale poignée de main.

Je n'oublierai pas facilement l'accueil qu'on a fait au féminisme à Edenkoben, ni l'ardent désir que j'y ai constaté de vie intellectuelle et d'action sociale.

Une surprise nous attendait à Landau, ville de garnison d'environ 20 000 habitants. Le terrain n'y est pas très favorable au féminisme, l'élément militaire menant une vie de société brillante. Dans ces milieux, bien qu'on connaisse souvent la gêne, on n'en veut ni n'en doit convenir, et l'on attend une catastrophe, la mort du père, par exemple, pour demander des moyens de subsistance au féminisme.

Quel ne fut donc pas l'étonnement de mon hôtesse, des dames du comité et le mien propre, en apercevant quelques uniformes bleus dans l'auditoire, et en apprenant que le général en chef nous honorait de sa présence. Ces détails sont souvent d'une grande importance, et si le mouvement féministe ne dépend pas de la sympathie des personnages influents, il peut cependant en tirer un notable appui.

En me rendant à Durkheim, j'échangeai de nouveau un milieu urbain pour un milieu rural. Durkheim est une petite station thermale de 2 000 habitants, très joliment située. C'est une nièce de Mme Orth qui y détient la présidence du mouvement. Elle me reçut dans sa maison, où elle s'est fait une agréable indépendance, résistant à l'attrait des grandes villes, contente de se sentir utile ici et de rendre service à une cause qui l'intéresse.

Dès mon arrivée et malgré un vent furieux, nous montâmes sur la hauteur la plus proche, couronnée par un vieux monastère en ruines, et pendant cette joyeuse promenade, que nous faisions en compagnie d'autres féministes, j'appris que la société du carnaval de Durkheim, dans une revue fantaisiste, avait aussi dit son mot sur le féminisme; qu'elle avait représenté Durkheim en l'an de grâce 2 200, administré, en qualité de bourgmestre, par une arrière-petite-fille de Mme Orth, de Kaiserslautern, n'ayant que des conseillères municipales, des doctoresses, des avocates, etc. Réduit au dur esclavage domestique, le sexe masculin courbait la tête, mais l'un de ses représentants s'écria : Et pourtant le premier homme vient d'être admis à l'université de Zurich!

Quand un auditoire est dans ces dispositions, la conférencière a cause gagnée. Pendant que je parlais, je voyais que les messieurs

au fond bavardaient ferme, échangeant leurs impressions. Lorsque je citai les métiers de femmes, exercés par des hommes, une dame de l'auditoire me suggéra encore celui de cuisinier, que je venais d'omettre, et l'on s'imagine facilement la franche gaieté qui salua les conseillères municipales, mairesses et députées d'outre-mer.

Ma tournée se termina à Deux-Ponts. On s'écrasa dans la salle, car les arrangements matériels étaient des plus défectueux. Il paraît que depuis les esprits ont été remués, que les langues ont marché, il y a même eu, dans les journaux, un compte rendu bien fait de la conférence, ce qui est rare, car, malheureusement, la sympathie pour une cause ne fait pas le styliste. Enfin, comble de la popularité, la présidente du féminisme deux-pontois et moi, nous avons eu les honneurs d'une publication humoristique, qui paraît une fois par an avec la nouvelle « bière de mars ».

Le Palatinat, entouré de ses douces collines, de ses riches vignobles, aime à rire, ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle « le joyeux Palatinat », *die fröhliche Pfalz*. — Mais cette population enjouée et toujours entrain, est aussi très travailleuse. — Les féministes palatinoises partagent cette qualité. Dans toutes les localités, elles prennent pied par la fondation d'institutions féminines ou féministes, utiles à la population, auxquelles elles ajoutent, en bonnes Palatinoises, des amusements variés, bals, soirées, des récitations de poésies en dialecte local, etc.

Les féministes de Deux-Ponts ont fait faire des cours d'enseignement ménager jusque dans les villages voisins, ce qui leur a valu une grande popularité dans les campagnes. Elles méditent maintenant des cours de jardinage et d'élevage, et comme elles rendent service, elles sont vues d'un bon œil des autorités, ce qui, à l'occasion, amène un échange de bons procédés.

Que ces femmes demandent plus tard l'admission des jeunes filles dans les lycées de garçons, dans les écoles professionelles ou d'art appliqué, on le leur refusera difficilement.

Et ainsi, de concession en concession, le féminisme fait son chemin vers les victoires définitives.

Répandu dans les masses bourgeoises et dans le peuple (lorsqu'il n'est pas socialiste) le féminisme allemand est un grand mouvement social. A celles qui n'ont pas de ressources, il ouvre des carrières nouvelles, les aide à se faire une situation ou à améliorer celle qu'elles possèdent déjà.

Aux femmes aisées et souvent oisives, il donne les moyens de se

rendre utiles, fixe un but à leur existence souvent vide, leur fait comprendre leur responsabilité sociale.

Le féminisme a ouvert et ouvre des horizons nouveaux à des milliers d'esprits, développe les caractères, les talents et constitue un apport considérable à l'énergie, à l'activité nationales.

Il se recrute de préférence parmi les jeunes filles de la bourgeoisie cultivée, riches, aisées ou pauvres. Mais il compte aussi dans ses rangs beaucoup de femmes, heureusement mariées, des mères de famille contentes de leur sort, redoutant cependant les hasards de la vie pour leurs filles et croyant aussi travailler dans l'intérêt de leurs fils en délivrant la femme des entraves séculaires.

Les chefs, les conférencières sont des féministes de profession.

Elles sont, pour la plupart, dans une situation de fortune qui leur permet de remplir des fonctions tout à fait honorifiques.

Un certain nombre d'entre elles gagne sa vie comme professeur, écrivain, journaliste, propagandiste, etc.

Dans la grande majorité des cas, elles se trouvent en dehors des cadres officiels. Leur vie tout entière est consacrée à la cause. Dans les grands centres surtout, leurs occupations sont de véritables fonctions publiques, très absorbantes, demandant beaucoup de temps, de savoir-faire, de sang-froid et de tact.

Depuis 1897, le féminisme a certainement vu s'étendre son domaine.

Le mouvement féministe est aujourd'hui répandu et organisé dans tout l'Empire. Il n'est pas également avancé dans les diverses régions, mais nulle part il ne fait entièrement défaut.

Entrant en contact avec les féministes de toute nuance et de tous les États fédérés, j'ai pu me convaincre *de visu* de la marche des idées : les esprits sont en éveil, les questions qu'on me posait, les sujets qu'on discutait, le prouvaient d'une façon indéniable.

Depuis 1897, le nombre des « partis » a augmenté dans le féminisme allemand.

La grande scission entre le féminisme du tiers et le féminisme socialiste subsiste toujours. Elle a été nettement accusée en 1897, par Mmes Braun et Zetkin, déclarant qu'il ne pouvait et ne devait y avoir rien de commun entre les féministes et les socialistes. Les féministes, dit Mme Braun, désirent, il est vrai, soustraire la femme au joug de l'homme, mais elles laissent subsister l'esclavage capitaliste. Séparons-nous d'elles et travaillons chacun de son côté. Les mesures des féministes sont des palliatifs, dont nous n'avons que faire.

Depuis, cette attitude intransigeante n'a pas changé. Dans les divers congrès socialistes où se préparait la scission Bernstein, les femmes se sont rangées du côté de Bebel et des partisans de « la fin finale ».

Cette séparation entre féministes et socialistes est d'autant plus regrettable que sur quatre points principaux les intérêts des femmes de la bourgeoisie et ceux des femmes du peuple sont identiques, et que sur aucun autre point, ils ne sont en opposition.

Les points du programme féministe qui pourraient rallier toutes les femmes sont :

La réforme du droit matrimonial;

La question des salaires de femmes;

Le suffrage des femmes;

Les questions de moralité.

L'Allemagne catholique était jusqu'ici restée en dehors du mouvement féministe. Elle vient d'y faire son entrée par la fondation d'une « Union des femmes catholiques ». Comme cette Union existe à peine, il serait malaisé de juger de son importance et de son rôle futur. On peut cependant dire que le féminisme catholique se heurtera en Allemagne à la même difficulté qu'il a rencontrée en France et qui consiste à concilier deux principes inconciliables : l'Église maintenant la subordination de la femme vis-à-vis de l'homme; le féminisme aspirant à la coordination des deux sexes. En France, on s'en est tiré, par une subtilité. On a reconnu l'égalité théorique de l'homme et de la femme, mais on a demandé à la femme d'en faire le sacrifice pratique dans l'intérêt de la famille. Cette solution satisfera-t-elle les Allemandes? En tout cas, je prévois des développements fort intéressants au sein de l'Union des femmes catholiques : « L'Union des femmes évangéliques », qui s'est également formée depuis 1897, et dont le siège principal est à Hanovre, représente dans le mouvement féministe le protestantisme orthodoxe. Avant la fondation de l'« Union évangélique », le féminisme était resté en dehors de toute question religieuse et confessionnelle. De même que l'« Union catholique », l'« Union évangélique » devra trouver un biais pour concilier saint Paul et Stuart Mill. Cette conciliation sera assez malaisée parce que l'« Union évangélique » part de convictions *orthodoxes*. Les pasteurs protestants libéraux, au contraire, sont en partie disposés à faire bon marché des textes de saint Paul et de s'en tenir à l'égalité de l'homme et de la femme devant Dieu, que le Christ a si fortement établie, si impérieusement recom-

mandée. Loin de voir dans la fondation de l'« Union catholique » et celle de l'« Union évangélique » un signe d'affaiblissement, il faut les envisager comme une preuve de la haute importance du féminisme en Allemagne. Les chefs des Églises ont compris qu'il y a là un mouvement social, un prodigieux élan vers l'idéal, la vérité et la justice, et, fidèles à leur mission, ils se préoccupent de diriger un mouvement qui, jusqu'ici, a échappé à leur contrôle.

Les deux « Unions » offriront le spectacle captivant d'un principe moderne pénétrant dans des milieux traditionalistes.

L'opposition la plus tranchée du féminisme allemand existe entre « modérées » et « radicales ». Elle s'était un peu adoucie sous la présidence, au Conseil national, de Mme Stritt, elle s'est de nouveau affirmée, et de façon très vive, au Congrès de Berlin.

Prenant les choses dans leur ensemble, on peut dire que modérées et radicales ne diffèrent guère, au fond, dans leurs convictions. Ce qui les divise, c'est en premier lieu une opposition de tempérament.

On naît modéré, comme on naît radical, les modérées voudraient avancer pas à pas avec circonspection, prudence et sage lenteur, là où les radicales jugent qu'on peut adopter le pas de course. C'est plutôt une question de tactique, d'opportunité et de mesure, qui les sépare les unes des autres.

Cette séparation tient sans doute, aussi, à des causes personnelles. Chaque parti a ses chefs, qui pour une raison ou une autre, ne peuvent s'entendre. Cela arrive, d'ailleurs, dans tous les grands mouvements publics.

Un exemple confirmera ce que je viens de dire. Les radicales de Berlin avaient projeté la fondation d'une société féministe à Erfurt, jusqu'ici dépourvue de tout groupement de ce genre.

La réunion était fixée pour le 11 mars; on avait envoyé 6 000 invitations, et les orateurs, Mmes Cauer, von Welczeck, Luders, devaient venir de Berlin.

Quelques jours avant la date fixée, les radicales apprirent, non sans étonnement, que les « modérées » de Weimar venaient d'annoncer, pour le 10 mars, la fondation à Erfurt d'une section de « Frauenbildung-Frauenstudium[1] ».

Mlle von Welczeck assista à cette réunion des modérées, qui aboutit, en effet, à la fondation de la section projetée.

1. « Société pour l'enseignement secondaire et supérieur des femmes », dont le nom indique qu'elle se tient dans les limites des questions d'instruction.

· Le lendemain, les radicales siégèrent à leur tour et invitèrent les femmes d'Erfurt à fonder une société radicale.

On leur répondit qu'Erfurt n'offrait pas un terrain suffisant pour deux sociétés féministes.

Les radicales répondirent qu'une ville de 90 000 âmes alimenterait facilement deux groupes à tendances tout à fait distinctes. Et afin de prouver combien les programmes des deux sociétés différaient, elles soumirent aux déléguées de Frauenbildung-Frauenstudium le questionnaire suivant :

1° Demanderez-vous l'admission des femmes comme gardiennes des pauvres et des orphelins? — Réponse : Peut-être.

2° Ferez-vous de l'abolitionnisme? — Non.

3° Vous occuperez-vous de la question ouvrière? — Non.

4° Demanderez-vous l'admission des femmes comme visiteuses dans les prisons? — Non.

5° Vous occuperez-vous de la question des domestiques? — Peut-être.

6° Ferez-vous de l'antialcoolisme? — Non.

7° Comptez-vous appuyer le mouvement pour la réforme du costume féminin? — Non.

A la suite de ces réponses dubitatives ou négatives, Mme Cauer déclara qu'une société radicale, adoptant ce programme, serait tout à fait à sa place à Erfurt et elle procéda à la fondation du groupe radical, qui se constitua sous le nom de : « Frauenbewegung-Erfurt. »

J'ajoute, en guise de commentaire, que, individuellement, les chefs des modérées sont aussi pénétrées que les radicales de l'utilité et du bien-fondé du programme réformes, cité plus haut. Mais elles craignent que *les masses ne les suivent pas*, que le moment ne soit pas encore venu, en un mot, elles n'osent pas franchir le pas qui les sépare de la vie publique et de la politique sociale. Ce sont « des radicales en herbe », des « radicales de demain ».

En attendant, les « radicales » d'aujourd'hui s'avancent hardiment sur le terrain social et politique, reçoivent les horions et essuyent les plâtres. Elles sont le levain du féminisme allemand, se consacrent avant tout à la politique sociale, à la propagande, à l'organisation et ne demandent qu'à travailler en grand et dans les grandes villes.

Qu'elles se trouvent souvent en désaccord avec les modérées, c'est inévitable.

Cette double action cependant permet au féminisme allemand d'avoir non seulement des chefs et une avant-garde résolue, mais encore un corps de troupes qui, soigneusement guidées, sagement échelonnées, suivent la tête et font nombre, le nombre sans lequel il n'y a pas de victoire.

Le « Conseil national », enfin, qui englobe radicales et modérées, contribue puissamment à l'éducation des groupements féminins qui, sans l'action de cette grande organisation, ne sortiraient pas des intérêts purement locaux, seraient voués à la politique de clocher, à l'isolement stérile.

Je résume : A l'encontre du féminisme français, le féminisme allemand est un mouvement décentralisé et fédératif. Il varie avec les latitudes, et la constitution ethnographique du pays.

Le « Conseil national des femmes allemandes » lui donne l'unité extérieure.

Le groupement des partis est le suivant : en dehors des cadres féministes proprement dits, se trouvent les femmes socialistes. Les féministes du tiers se divisent en « modérées » et « radicales », avec en plus deux groupements confessionnels, « l'Union des femmes catholiques » et « l'Union des femmes évangéliques ».

Ces dernières, par leur compréhension plus large des questions sociales, ont de nombreux points de contact avec les radicales.

Le féminisme allemand est fortement organisé. Le « Conseil National » groupe 90 000 femmes. Les idées féministes ont donc pénétré les masses bourgeoises des capitales et chefs-lieux, elles ont rayonné dans les provinces.

La jeune fille joue dans le féminisme allemand un rôle très actif.

Les chefs du mouvement sont féministes de profession, appartenant à la bourgeoisie cultivée; les unes se trouvent dans une situation de fortune indépendante, les autres gagnent leur vie par l'exercice d'une profession libérale.

Le nombre des femmes ayant fait des études et obtenu des grades universitaires est considérable.

N'étant pas centralisé comme en France, où il est limité à Paris, le féminisme allemand n'a pas partout obtenu les mêmes résultats.

Dans le domaine de l'enseignement, il est le plus avancé dans le Grand-Duché de Bade, le Wurtemberg et la Bavière.

Au point de vue des écoles, il y est plus avancé même qu'en France : on y pratique la coéducation dans un nombre de lycées de garçons, et il y existe des « Gymnasien », soit municipaux, soit

subventionnés, préparant les jeunes filles au baccalauréat, ce que les féministes françaises n'ont pas encore obtenu.

La Prusse vient d'inaugurer cette réforme à son tour, par des fondations municipales à Charlottenbourg et Schöneberg (communes faisant partie de Berlin) et à Breslau.

La situation des institutrices et des femmes professeurs est moins favorable qu'en France. Aussi les institutrices et les femmes professeurs constituent-elles les meilleures recrues du féminisme allemand.

Admises depuis quelques années à l'examen d'État dans les universités, les femmes docteurs peuvent légalement exercer la médecine en Allemagne.

Par contre, l'accès du barreau est encore fermé aux Allemandes. Il y en a cependant trois qui sont docteurs en droit : Mmes Augspurg, Raschke et Duensing.

Au point de vue légal, la situation de l'Allemande dans le Code civil de 1900 est supérieure à celle de la Française dans le Code Napoléon.

L'abolitionnisme allemand s'est prodigieusement développé depuis cinq ans; il a des points d'appui à Berlin, Hambourg, Dresde, Munich, Halle, Cassel, Wiesbaden, Brême, Colmar, etc. Le mouvement abolitionniste est aussi décentralisé en Allemagne qu'il est centralisé en France.

La question des salaires est vivement débattue par tous les groupements féministes professionnels : « Association générale des femmes professeurs », « Société des institutrices prussiennes », des institutrices bavaroises, etc. « Association générale des employées de commerce » et autres.

Dans une trentaine de villes, les femmes sont gardiennes des pauvres, tantôt avec voix délibérative tantôt avec voix consultative.

Elles sont nommées de plus en plus souvent gardiennes des orphelins et tutrices d'autres enfants que les leurs. Presque tous les États ont nommé des inspectrices des fabriques.

L'émancipation politique des femmes est poursuivie par la Société pour le suffrage des femmes dont le siège principal est à Hambourg. — Les Allemandes réclament, en premier lieu, une loi d'Empire sur les associations, qui en finirait avec les choquantes inégalité qui existent actuellement entre les législations des États fédérés [1].

1. Exclues des associations politiques en Prusse et en Bavière, les femmes peuvent en faire partie dans le Grand-Duché de Bade, en Saxe-Weimar, à Hambourg, etc.

Le suffrage des femmes en matière ecclésiastique, si l'on en croit une récente enquête du « Frauenstimmrechtsverein[1] » a, en Allemagne, beaucoup de partisans parmi les théologiens et les pasteurs.

Pour amorcer la discussion sur le suffrage municipal des femmes contribuables, deux membres du « Frauenstimmrechtsverein » ont refusé de payer les impôts. Elles s'étonnent qu'on ne les ait pas encore saisies.

Le suffrage politique se discute dans tous les grands centres, du Nord au Midi. J'ai conférencié sur ce sujet à Kœnigsberg aussi bien qu'à Munich. Il a été l'objet de débats fort mouvementés au Congrès international de Berlin.

De ce qui précède, il me paraît ressortir que le féminisme allemand est un grand mouvement qui, selon les circonstances et les tempéraments, avance vite ou lentement, mais qui avance et cela sur tout le territoire de l'Empire.

C'est à l'endroit où il est le plus contrecarré, c'est-à-dire en Prusse, qu'il est aussi le plus radical et le plus fortement organisé.

Pour cette raison les féministes ne sont pas mécontentes de cette opposition : c'est elle qui donne au féminisme allemand une grande pratie de sa cohésion et de son sérieux.

J'ai lu récemment dans un jeune auteur français, évidemment mal renseigné, que « le féminisme demeure ici (en Allemagne) un luxe, que c'est une fleur au chapeau pour quelques coquettes de grande allure ».

S'il y a un féminisme auquel ce jugement ne s'applique *pas*, c'est bien le féminisme allemand, tout d'effort et de lutte. D'ailleurs, l'Allemagne a-t-elle jamais produit des « coquettes de grande allure »? J'en doute, et si, par hasard, elle était en train, avec sa naissante richesse, de s'offrir ce luxe, comment le féminisme attirerait-il ces aimables oiseaux de passage?

Il n'y a guère d'hommes dans le féminisme allemand, qu'y feraient donc les coquettes de grande allure?

Elles préféreront, certainement, briller sur d'autres scènes, et elles laisseront à celles qui ne sont pas coquettes, bien qu'elles ne manquent peut-être pas toujours d'allure, le soin de parcourir l'Empire avec le geste de la semeuse qui patiemment, d'un pas égal, marche dans le sillon des féconds labours vers l'avenir.

D[r] KAETHE SCHIRMACHER.

1. « Société pour le suffrage des femmes ».

L'IDÉALISME AMÉRICAIN

D'APRÈS LES CONFÉRENCES
DU PROFESSEUR BARRETT WENDELL A LA SORBONNE
1904-1905

L'Europe a pris l'habitude de ne voir dans les États-Unis d'Amérique qu'une nation éminemment positive, voire matérialiste, tout un peuple de marchands et de financiers qui ne juge de la beauté que par la quantité, qui n'évalue le succès qu'en dollars, qui écrase l'idée sous le fait. Or le professeur Barrett Wendell, de Harvard College, est venu cet hiver nous dire que cette opinion toute faite était, comme bien d'autres, un préjugé : car, sous un grossier matérialisme, d'autant plus apparent qu'il est plus superficiel, n'a cessé de vivre, dit-il, un profond idéalisme qui en est l'âme; et cet idéalisme si peu connu de nous tous, il nous l'a montré tour à tour dans ses origines en son évolution historique, dans son triple idéal politique, tantôt religieux, tantôt philosophique, toujours puissant en effets moraux et sociaux, toujours intensément vivace. Voilà certes un point de vue d'Américain sur sa patrie assez neuf pour mériter notre attention. Aussi avons-nous eu recours à la complaisance même de M. Wendell pour qu'il reste de ses intéressantes conférences autre chose que de vagues souvenirs; et nous en donnons ici un compte-rendu d'autant plus précis qu'il a été soumis à son examen et d'autant plus impartial qu'il s'abstient de toute appréciation personnelle.

Le point de départ de l'évolution morale et sociale de la nationalité américaine, c'est le puritanisme primitif de la réforme anglaise, le puritanisme élizabéthain : or ce puritanisme, c'est essentiellement du calvinisme; et le calvinisme, c'est avant tout la croyance radicale en l'irrémédiable perversité de l'homme, à peine corrigée çà et là par l'intermittente grâce de Dieu. Un idéalisme

pessimiste, voilà donc le premier état d'âme chez le nouveau peuple américain.

Quelles conditions locales se sont offertes à son développement? Une parfaite table rase, c'est-à-dire un pays naturellement vierge de traditions et systématiquement débarrassé de toute intrusion indigène ou étrangère. Ainsi, libre d'entraves, forte d'enthousiasme, affranchie presque par sa totale inexpérience, la société civile de la Nouvelle Angleterre s'est rapidement organisée, selon la formule même de son pur idéal religieux, en une théocratie démocratique. Théocratie : les élus de Dieu, c'est-à-dire les pasteurs, en furent les chefs légitimes et absolus, puisqu'ils étaient ici-bas les manifestes représentants de l'esprit divin. Démocratique : car, l'esprit divin soufflant où bon lui semble, les plus humbles des fidèles se trouvent providentiellement appelés au double sacerdoce politique et religieux qui en réalité n'en est qu'un. L'unique *meeting-house* fut à la fois temple et mairie de village. Église et État se trouvèrent dès l'origine indissolublement liés en une cohérente cité de Dieu dont le Massachusetts fut le domaine, Boston le centre et Harvard College le séminaire. Ce bienheureux état théocratique dura à peu près sans conteste de 1630 à 1700.

Le plus typique représentant de ce petit monde clérical fut COTTON MATHER. Fils et petit-fils de pasteurs puritains, ce précoce séminariste de Harvard devint dès l'âge de dix-neuf ans le coadjuteur de son père dans la principale paroisse de Boston, et il ne cessa guère d'y prêcher toute sa vie. Doué d'une activité infatigable, il prodigua coup sur coup d'indigestes traités d'une érudition presque exclusivement religieuse. Le principal s'intitule fièrement *Magnalia Christi Americana*; M. Wendell l'appelle avec générosité l'épopée en prose de la théocratie américaine; c'est, en réalité, en même temps que l'histoire ecclésiastique de la Nouvelle-Angleterre, une fanatique apologie de son gouvernement politico-religieux. Mais, comme le remarque très bien le conférencier, si ce gros volume de polémique passionnée triomphe dans ses conclusions, ce n'est qu'en ruinant ses prémisses, c'est-à-dire son principe de foi : en effet, si, comme le prétend Mather, le gouvernement des Pères pèlerins a réellement abouti au perfectionnement de la communauté humaine, c'est qu'alors cette communauté humaine n'est pas si incapable de perfection que le supposent les dogmes de Calvin; c'est que l'humanité n'est pas irrémédiablement mauvaise. Or ce perfectionnement en pureté morale et en activité sociale, M. Wendell l'admet,

avec Mather, comme étant bien supérieur à celui de la vieille Europe d'alors; seulement, au lieu de l'attribuer, comme Mather, au seul effet de la grâce divine, M. Wendell l'attribue encore et surtout à des influences toutes terrestres : ambiance favorable, civilisation simplifiée, humanité rajeunie.

Au bout de deux ou trois générations, ce beau régime théocratique n'en touchait pas moins à sa fin. L'impitoyable persécution de la sorcellerie (qui n'était au fond qu'une maladie nerveuse), — persécution dont Cotton Mather fut un des plus fanatiques instigateurs, — amena l'inévitable réaction. Harvard College finit par perdre foi en une orthodoxie apparemment dénuée de tout cœur; son président, le père même de Mather, fut déposé, et le vieux foyer puritain du Massachusetts, Boston, perdit pour longtemps sa suprématie intellectuelle. Telle est la première phase, la phase pessimiste, de l'idéalisme américain.

Avec le XVIIIe siècle s'ouvre une ère nouvelle.

Dès lors, l'Église et l'État, trop étroitement liés dans la vieille théocratie puritaine, vont de plus en plus tendre à se séparer. Deux hommes, exactement contemporains, caractérisent très bien le double aspect de cette évolution divergente qui lentement prépare la Révolution américaine. L'un d'eux, le plus savant pasteur de son temps, Jonathan EDWARDS, presque exclusivement théologien, représente l'Église toujours en possession de son haut ascendant rationnel, mais graduellement dépouillée de tout despotisme politique. L'autre, le plus illustre citoyen de la même époque, Benjamin FRANKLIN, uniquement laïque, représente, sinon l'État encore à naître, du moins la société civile en marche vers une démocratie émancipée. La vie d'Edwards s'enferme tout entière en ses fastidieuses œuvres de prédication et de métaphysique strictement religieuses; celle de Franklin se déploie, bien au delà de ses petits livres populaires, en une multiple activité de citoyen, de diplomate, d'homme d'État, de savant même. Une forte, mais étroite logique, au service d'un fanatisme abstrait, entraîne le pieux pasteur de Northampton loin de toute réalité concrète et de toute application utilitaire vers les plus absurdes et les plus farouches conséquences du dogme de Calvin; un souple, mais légèrement cynique bon sens, servi par un froid et facile déisme, éclaire, au contraire, le complaisant admirateur de nos sceptiques philosophes européens sur les très complexes conditions de son pays et de son temps et l'adapte

admirablement à sa merveilleuse carrière de « *self-made man* ». Bref, alors que l'idéalisme fatalement théorique d'Edwards semble si suranné de nos jours, même en Amérique, le réalisme si habilement pratique de Franklin vit encore jusqu'en Europe. M. Wendell n'en conclut pas moins qu'en dépit de la croyance contraire presque universellement répandue, Franklin, par cet utilitarisme même, par son manque d'élévation spirituelle, est, de tous les grands hommes d'Amérique, le moins profondément représentatif de l'idéal américain. Néanmoins, ces deux grands hommes, — si tant est qu'on puisse appliquer ce nom à Jonathan Edwards, — nous montrent bien par leur symétrique opposition le divorce qui s'accomplit, durant la période pré-révolutionnaire, entre l'Église et l'État jadis si étroitement unis.

Survient alors la Révolution américaine. Aux yeux de M. Wendell, elle ne fut, en réalité, qu'une violente crise de l'idéalisme américain aux prises avec le matérialisme anglais. Ce fut même moins, à vrai dire, une subite rébellion de colonies exaspérées contre une mère-patrie tyrannique — car il n'y eut, en dépit de la tradition contraire, que peu ou point de tyrannie — qu'un inévitable divorce pour incompatibilité d'humeur; et la mauvaise humeur, *American touchiness*, *American brag*, fut surtout, de l'aveu même de M. Wendell, du côté du plus jeune, c'est-à-dire du plus inexpérimenté des conjoints. Aliénés, en effet, par un siècle et demi de vie à part, les deux peuples en étaient arrivés, nous dit l'éminent conférencier, à ne pas plus se comprendre en matière sociale comme en matière religieuse que s'ils eussent parlé deux langues différentes : pendant que sur le sol vierge d'Amérique s'était si profondément enraciné et si vigoureusement développé l'idéalisme des pionniers élizabéthains, une évolution historique toute divergente avait entraîné sur la vieille terre d'Europe l'Angleterre des Georges vers le plus mesquin des utilitarismes, l'utilitarisme à la John Bull.

Par là s'explique l'énorme différence qui existe entre la Révolution française et la Révolution américaine : tandis que la Révolution de 1789, qui en est vraiment une, pleine et entière, prétend au nom de principes théoriques créer de toutes pièces par un bouleversement radical sur les ruines d'un ancien monde aboli un nouvel âge d'or tout idéal, la Révolution de 1776, qui en réalité n'en est pas une au vrai sens du mot, ne cherche qu'à conserver et non à créer, en dépit de l'ingérence hostile d'une Angleterre réactionnaire, un état de

choses déjà consacré par cinq ou six générations humaines. De là, encore, la solidité toute naturelle de cette apparente révolution, dont la fameuse déclaration est bien moins un platonique programme d'idées à réaliser qu'une pieuse consécration et, à un autre point de vue, qu'un impérieux enregistrement de faits accomplis. De là, enfin, le caractère éminemment modéré du grand héros de la guerre de l'Indépendance, WASHINGTON, dont, en dépit de toute la noblesse des aspirations, l'éternel refrain patriotique était la très conservatrice maxime : « Ne lâchez jamais la proie pour l'ombre; ne sacrifiez point un bien réel, si imparfait qu'il soit, à la poursuite d'un bien imaginaire, si supérieur qu'il vous semble. » L'idéalisme américain paraît donc bien ici en ce prudent squire virginien s'allier à l'utilitarisme anglais. Et voilà pourquoi, servie par cette très bourgeoise sagesse, la Révolution américaine, plus politique que sociale, fut plutôt un changement de régime qu'une transformation radicale.

Si superficiel qu'il fût, ce changement de régime n'en amena pas moins une période d'anarchie administrative ou tout au moins de trouble légal. Or, qu'est devenue, en présence de l'inexpérience relative du nouveau peuple, l'idée de loi? A part la Constitution qui seule est écrite, la loi est restée en Amérique ce qu'elle n'a cessé d'être en Angleterre : une fiction idéale. Le postulat américain, c'est le postulat anglais : ce qui existe est légal; le droit commun, c'est le fait prédominant, ou présent, ou passé. Si des difficultés surviennent, si des conflits par trop criants éclatent, inutile d'aller en chercher sous la rigide formule de codes rationnels une solution toute faite; non, comparez les réalités actuelles, rappelez-vous les précédents analogues; et, si cette vue concrète des choses ne vous révèle pas en votre cas spécial la nature précise du droit, alors, mais alors seulement, adressez-vous à ces cours de justice dont les magistrats, qui ne sont que des hommes plus expérimentés que vous ou moi, trancheront les plus graves difficultés d'après les seules lumières de leur raison et de leur conscience : car le magistrat d'Amérique, c'est notre juge de paix à nous appliquant à une juridiction plus étendue son sens personnel du droit. En dépit d'une initiative aussi hardie, il n'est guère de pays, nous assure M. Wendell, où les verdicts de cet arbitrage officiel soient aussi — et à bon droit — favorablement accueillis que les États-Unis d'Amérique.

Bien plus, la loi constitutionnelle elle-même, tout écrite qu'elle soit, de même que les lois spéciales aux divers États, si incohérentes

qu'elles deviennent parfois, participent également, grâce à la faculté d'interprétation ou d'intervention de la Cour supérieure, à la même flexibilité, à une flexibilité qui, pour être apparemment désarticulée, n'en est en réalité que plus sainement vivante : car, si la vie n'est que changement, si deux cas litigieux ne peuvent jamais être identiquement semblables, il en résulte que l'équité dans le domaine judiciaire, c'est non pas l'irrévocable fixité, mais bien plutôt la liberté dans le choix, la perpétuelle adaptation d'un droit souple à la mouvante complexité des conditions sociales, le triomphe toujours possible de l'invisible loi idéale sur la rigide lettre morte des lois écrites. Ainsi s'affirme jusque sur le terrain légal la fidélité des États-Unis à leur vieux, quoique toujours jeune, idéalisme primitif.

En politique, même idéalisme : trois principes dominent l'idéal politique des États-Unis : Liberté, Union, Démocratie.

Par Liberté, les Américains entendent, — ou plutôt, à l'origine, entendaient, — moins, comme les Français de la Révolution, par exemple, l'indépendance individuelle des citoyens dans l'État que l'indépendance nationale d'un État par rapport à d'autres; et cette dernière indépendance, aux yeux des Américains, en implique deux : d'abord, l'indépendance absolue des États-Unis à l'égard de toute autre nation, et aussi l'indépendance relative de chacun des États de l'union à l'égard des autres. Il va de soi, toutefois, que l'indépendance nationale des États-Unis a dès l'origine donné lieu à un grand enthousiasme patriotique qui reste encore de nos jours exalté jusqu'au plus ardent chauvinisme : culte du drapeau, célébration du 4 juillet, manifestations guerrières, etc... Mais l'indépendance locale elle-même, celle des États, s'est trouvée en conflit avec les tendances natives vers l'indépendance individuelle, celle des citoyens. Ainsi, c'est précisément parce que les États du Nord ont vu dans l'esclavage nègre un monstrueux attentat à la liberté individuelle qu'ils se sont cru, au nom de cet idéal, le droit de violer l'indépendance locale des États du Sud; et c'est, de même, parce que les États du Sud ont vu dans cette intervention d'abord pacifique des États du Nord un illégitime attentat contre leur propre indépendance locale qu'ils se sont cru le droit de résister par la force : de là, cette funeste guerre de Sécession qui n'est, au fond, qu'un violent conflit entre deux formes différentes de l'idéal de Liberté.

En tout cas, cet enthousiasme idéaliste pour toutes les formes de Liberté, si spontané qu'il soit dans le cœur de tout Américain, n'est

jamais allé, ou peu s'en faut, jusqu'à un aveuglement dangereux pour les intérêts de la société ni pour ceux de la nation. C'est ainsi que, d'une part, l'idéal de Liberté, ou individuelle, ou locale, a bien rarement dégénéré en anarchie sociale ou en rébellion régionale; car tout citoyen américain reste aussi profondément pénétré que tout sujet anglo-saxon du grand axiome politique : la force d'un gouvernement ne peut résulter que de l'accord général des gouvernés. D'autre part, la sympathie habituelle des Américains pris individuellement pour tous les mouvements révolutionnaires à l'étranger n'est guère allée dans les relations internationales jusqu'au sacrifice des intérêts nationaux. Par exemple, quand le premier ambassadeur de la République française, Genet, vint en Amérique, le très prudent Washington, en dépit de toute l'ardente sympathie populaire qu'excitait l'émancipation de la République sœur, sut fort bien rejeter toute proposition d'alliance comme étant compromettante, et le bouillant jacobin ne réussit par toutes ses menées démagogiques qu'à se rendre à New-York *persona non grata.* « Plus l'idéal est haut, dit à cette occasion le Prof. Wendell, plus les contradictions pratiques sont inévitables ». *A foolish consistency is the hobgoblin of little minds*, répète de même le plus transcendantaliste des philosophes américains. Telles sont donc les inévitables bornes que, sur le terrain des réalités, sait, à propos de ce principe comme de bien d'autres, s'imposer l'idéalisme américain.

L'Union est, avons-nous dit, le second idéal politique des États-Unis. Mais Union et Liberté sont, au fond, deux principes contradictoires; car on ne peut guère s'unir sans sacrifier une part de sa liberté; comment ces deux principes se sont-ils donc associés dans la République américaine? C'est par une lente et laborieuse évolution que raconte l'histoire.

A l'origine (déclaration de 1776), les treize colonies se proclament *états libres et indépendants*; en 1778, chacune d'elles abdiquant une part minimum de sa souveraineté, elles se déclarent *confédérées* sous le nom d'États-Unis d'Amérique; durant toute la période révolutionnaire, elles ne restent guère ainsi qu'*états alliés* sans grande organisation centrale bien définie. En 1787, le besoin d'une constitution s'impose, sans qu'aucun nom de patrie commune ne se trouve adopté. Mais, sous l'influence des articles de Hamilton, de Jay et de Madison, trois hommes du Nord, dans le *Federalist*, la nécessité de sacrifier à l'indispensable principe d'Union une plus grande part

d'autonomie locale se précise de plus en plus. En 1789, la Constitution entre en vigueur, mais en présence de deux partis : l'un qui, avec le Virginien Jefferson, n'accorde au gouvernement central que les pouvoirs définis par le texte même de cette constitution, et l'autre qui, avec le New-Yorkais Hamilton, attribue au gouvernement central tous les pouvoirs, constitutionnels ou non, nécessaires à l'exercice de son autorité. Après la présidence conciliante de Washington, la politique fédéraliste d'Adams, son successeur, l'emporte; puis son adversaire lui-même, Jefferson, venu au pouvoir, se trouve, par le fait de son acquisition de la Louisiane, forcé d'adopter cette même politique. C'est alors vers 1814 que, par suite d'une contradiction imprévue entre ses propres principes fédéralistes et ses intérêts commerciaux, le Nord se trouve être, on l'a parfois oublié, le siège des tendances séparatistes. Mais à leur tour, vers 1830, les États du Sud, particulièrement avec le vice-président Calhoun, puis, en dépit du président Jackson, tendent à un élargissement de plus en plus inquiétant de leur autonomie locale. Alarmés, les États du Nord, sous l'influence du grand et populaire apôtre de l'Union, DANIEL WEBSTER, affirment énergiquement l'impérieuse nécessité de l'Union et jusqu'au droit de l'imposer aux États récalcitrants même par les armes.

Voilà comment d'abstraite conception légale qu'il était simplement à l'origine, le principe d'Union est graduellement devenu par la force des choses une vivante et même très violente passion politique. L'antique droit d'indépendance régionale a dû le céder, même au prix du sang, au tout-puissant intérêt national; et, en face du pouvoir centralisé de l'Union américaine, toute résistance intermédiaire se trouvant brisée, il ne se dresse plus de nos jours que le nouvel et troisième idéal de la politique américaine : la Démocratie.

Depuis la guerre civile, l'idéal démocratique est devenu dans l'âme américaine le plus vivant des trois idéals politiques : c'est à tel point que, de nos jours, la hantise du mot, sinon du principe même, de démocratie est, dans les harangues officielles et jusque dans la vie courante, une sorte d'obsession tyrannique.

Cet idéal est né du principe d'égalité qui fut, avons-nous dit, le fondement même de la théocratie puritaine : les meilleurs, si humbles qu'ils soient, sont les élus à la maison commune comme à l'église. Ainsi n'a cessé de se renouveler par le mérite une classe

dirigeante qu'accepte ou choisit la majorité : ce furent, au début, surtout des hommes d'église; ce furent ensuite surtout des hommes de loi; maintenant, ce sont surtout des hommes d'affaires (*business men*). Quels qu'ils soient, ce sentiment d'égalité, base de toute démocratie, n'a en Amérique rien d'aveuglément niveleur, ni de brutalement révolutionnaire, parce qu'en bon anglo-saxon l'Américain reste épris à la fois d'ordre social et de justice distributive. La République américaine, affirme M. Wendell, a su jusqu'à ce jour en dépit d'inévitables exceptions, demeurer remarquablement exempte des deux grands vices démagogiques : l'irresponsable instabilité des tyrannies populaires et la basse envie des supériorités naturelles ou acquises.

Le vrai héros de la guerre de Sécession, Abraham Lincoln, est l'un des plus beaux types de cette très digne et pourtant légitime élévation démocratique. Issu d'une très humble famille du Sud, il est graduellement arrivé par les plus modestes fonctions juridiques aux plus hautes charges de l'État, et il a su ainsi développer en lui une sympathie de plus en plus éclairée pour les hautes classes qu'il atteignait, sans jamais rien perdre de sa vieille sympathie instinctive pour les basses classes qu'il quittait. Une solide cohésion des États-Unis par la consciente communion des masses populaires, voilà le constant idéal pour lequel il lutta par la parole comme par les armes. « Nos morts (de la guerre civile), a-t-il dit, ne sont pas morts en vain. Cette nation va, Dieu aidant, renaître à la liberté; le gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple, ne périra point ici-bas. » Ces quelques mots nous indiquent bien le triple idéal de Liberté, d'Union et de Démocratie incarné en l'héroïque homme d'État que fut ce citoyen modèle.

Quelles que puissent bien être en politique les inévitables contradictions qui se sont ainsi produites entre ce triple idéal et les nécessités de l'action, il n'en reste pas moins vrai que dans sa vie intérieure comme dans sa vie extérieure un idéalisme supérieur gouverne l'Américain : nulle part, du reste, cette tendance idéaliste ne s'affirme plus nettement que dans les évolutions du sentiment religieux.

Le point de départ, avons-nous dit, en est le dogme pessimiste de Calvin sur la native et foncière perversité de l'homme : nul ne peut se sauver sans une intervention spéciale de Dieu; de là, dès l'origine, cette active vie intérieure si anxieuse de manifester en elle-même

et hors d'elle-même l'opération divine. Mais cette constante et universelle introspection se tourna, avons-nous ajouté, à l'encontre même du dogme : la perversité humaine n'apparut bientôt plus comme si fatale ni si irrémédiable à tant d'honnêtes gens qui menaient en cette société primitive une vie aussi pure qu'elle était saine. Aussi, à la Révolution américaine dont l'esprit démocratique impliquait précisément une confiance générale dans les bienfaisantes tendances de l'humanité, vint tout naturellement correspondre le grand réveil (*Great Awakening*) qui, contrepartie américaine du grand mouvement méthodiste anglais, manifeste le lent triomphe de l'optimisme unitarien sur le pessimisme puritain[1].

Ce fut au cœur même de la vieille orthodoxie puritaine que ce mouvement schismatique se déclara. En 1785, à Boston, dans la Chapelle du Roi, le clergyman anglican osa porter atteinte au dogme sacro-saint de la Trinité; en 1805, le vieux séminaire calviniste, Harvard College, se trouvait lui-même conquis aux Unitariens, c'est-à-dire à celle de toutes les sectes religieuses qui, ne croyant plus ni à la nécessité ni à la réalité de la mission divine, émancipe le christianisme en un simple déisme presque purement rationnel. A la suite du professeur Henry Ware, de Harvard College, le pasteur William Ellery Channing devint le grand et éloquent apôtre de cette foi rénovatrice. Le mouvement devint bientôt si puissant que ce fut par la force des lois autant que par la persuasion verbale que la plupart des vieux temples puritains de la Nouvelle-Angleterre s'ouvrirent au nouvel idéal religieux fait d'espoir conscient de libéralisme raisonné.

Il ne faudrait pourtant pas se faire d'illusion : en dépit de cette émancipation partielle de la pensée, l'idéalisme d'un peuple qui voit jusque dans les flagrantes contradictions entre l'activité humaine et les théories transcendantes l'indéniable présence de Dieu n'en reste pas moins profondément religieux : calviniste ou unitarien, pessimiste ou optimiste, l'Américain, ainsi que nous le verrons bientôt, reste tout comme l'Anglais éminemment croyant.

Ce ne fut que pour quelques esprits indépendants que l'émancipation unitarienne se trouva dès lors un acheminement vers cette plus libre émancipation philosophique, qui prit le nom de

1. Ici M. Wendell a bien voulu mettre sur notre manuscrit cette note corrective que nous transcrivons littéralement : « C'était plutôt une renaissance de l'ancien calvinisme montrant l'idéalisme toujours prêt à resurgir ».

transcendantalisme. Boston fut encore le centre de ce nouveau mouvement intellectuel dont EMERSON fut le guide respecté. Fils de pasteurs et d'abord pasteur lui-même, puis quelque temps conférencier de théologie à Harvard College, ce premier et le plus grand des philosophes américains resta toute sa vie prêcheur lui-même, et prêcheur de vérités bien plus souvent morales que purement intellectuelles. Sans doute, à son ancienne foi religieuse se sont substituées de nouvelles convictions métaphysiques; mais il n'en demeure pas moins essentiellement, comme ses ancêtres puritains, l'idéaliste qui ne voit dans les réalités visibles que les manifestations symboliques de grandes vérités invisibles. Si sa constante et merveilleusement spontanée prédication par la parole comme par le livre et même par l'exemple manque parfois de méthode et de clarté, jamais du moins elle ne manqua d'élévation hardie ni de beauté sereine. Aussi, par son optimisme viril comme par sa rare aristocratie intellectuelle, ce vigoureux, quoique trouble génie mérite bien, dit M. Wendell, de rester, non pas seulement l'une des plus belles gloires de la première Renaissance américaine, mais encore l'un des plus sûrs guides de la démocratie moderne vers un pur idéal de libre-pensée et d'individualisme.

Bien que l'émancipation rationnelle du peuple américain ne se soit pas de nos jours pleinement accomplie, — et il s'en faut de beaucoup, — l'inévitable scission entre la philosophie et la religion n'en date pas moins d'Emerson, et c'est à part l'un de l'autre qu'il faut désormais étudier leur évolution.

Au point de vue religieux, d'abord, que s'est-il donc produit? A la fois, un essor parallèle des religions d'autorité et des religions spontanées. D'une part, après que, sous l'influence transcendantaliste, le très éloquent pasteur Théodore Parker (1810-1860) eût poussé le libéralisme unitarien jusqu'aux plus extrêmes limites d'un christianisme élargi, une irrésistible réaction s'est comme toujours produite en pleine Nouvelle-Angleterre : le plus brillant des jeunes prédicateurs unitariens de Harvard College, Huntington, est subitement passé à la plus autoritaire des religions protestantes, à l'Église épiscopale, et son exemple s'est trouvé de tous côtés suivi par un grand nombre de pasteurs et de fidèles. De même, l'Église catholique s'est elle aussi incontestablement développée, en dépit de l'instinctive répugnance des Américains pour un clergé célibataire, de basse extraction et soumis à un despotisme étranger.

D'autre part, à l'encontre de ce dolent besoin de repos intellectuel en une foi passive, se manifestent toutes les impulsions incohérentes de la plus vivace religiosité. Depuis le fameux mormonisme et malgré l'honnête, quoique vulgaire, athéisme de Robert Ingersoll, qui marque une réaction contre le Méthodisme évangélique de l'époque, s'est affirmé de nos jours, en même temps que le théosophisme, au milieu de tout un pullulement de sectes parfois extravagantes, la curieuse doctrine des *Christian Scientists* de Mrs. Eddy, qui, par sa foi absolue dans l'efficacité de la seule prière, se trouve être à la fois une réaction contre le formalisme des religions autoritaires et contre le positivisme matérialiste.

De toute cette active rivalité sur le terrain religieux entre l'émancipation individualiste prêchée par Emerson et l'abdication humaine encouragée par les religions d'autorité, que va-t-il résulter? L'avènement, comme le prédit un Français de New-York, d'une grande religion sans dogmes, à la fois positive et sociale? M. Wendell ne le croit pas. Ce qu'il constate, c'est incontestablement, en même temps qu'un immense zèle de charité publique et privée, la plus parfaite tolérance à l'égard de toutes les croyances sincères, fussent-elles absurdes, et de tous les cultes même les plus hétéroclites, pourvu qu'ils ne soient pas immoraux. Aussi en dépit ou plutôt à cause même de toutes ces contradictions, l'idéalisme américain en matière religieuse se révèle-t-il de nos jours aussi libéral et aussi indulgent qu'il l'était peu à l'origine.

Depuis le transcendantalisme d'Emerson, l'évolution philosophique a été, disions-nous, plutôt parallèle que connexe à l'évolution religieuse. Or, des deux grandes applications sociales de cet idéalisme d'antan, qu'est-il advenu? L'une, l'organisation phalanstérique de Brook Farm, avec l'unitarien Ripley, le poète Alcott, l'essayiste Thoreau, le romancier Hawthorne et d'autres adeptes plus ou moins connus, a aussi irrémédiablement échoué que toutes les autres tentatives communistes de l'époque; l'autre, le mouvement antiesclavagiste, en dépit de toutes les belles tirades de ses théoriciens Garrison, Parker, etc., en dépit de toute la larmoyante sentimentalité de Mrs. Beecher-Stowe, n'a abouti, au milieu de l'indéniable ruine du Midi, qu'à un douteux succès temporaire dont la conséquence fatale est l'insoluble question nègre : or les plus fanatiques interventionnistes d'autrefois reconnaissent aujourd'hui qu'il faut laisser aux États du Sud l'unique chose qu'ils demandaient dès le début :

le soin de régler cette question locale au mieux de leurs intérêts.

D'autre part, en dépit de la tendance générale de la philosophie contemporaine vers le positivisme, c'est par leurs tentatives idéalistes, affirme M. Wendell, bien plus que par leurs applications scientifiques que les trois grands philosophes américains du jour ont conquis auprès de leurs compatriotes leur popularité, sinon leur autorité : Josiah Royce, par ses théories métaphysiques sur *le Monde et l'Individu*, bien plus que par ses œuvres d'érudition historique; John Fiske, par ses livres sur *le Monde Invisible*, *la Destinée de l'Homme* et *l'Idée de Dieu*, bien plus que par ses développements du système de Spencer; William James, par ses recherches sur l'expérience religieuse, bien plus que par ses autres travaux de psychologie expérimentale. En cette même université de Harvard, dans laquelle enseignent ou enseignèrent ces trois éminents philosophes, une nouvelle chaire vient encore d'être tout récemment créée, et cette chaire est destinée à l'étude de l'Immortalité de l'âme.

Bref, conclut M. Wendell, « tandis que la religion tend vers la paisible acceptation d'une autorité qui ne soit pas trop agressive, la philosophie tend vers la paisible acceptation d'une science qui ne soit pas trop tyrannique; mais toutes les deux gardent leur même ardeur vitale en leur constante aspiration vers cet inaccessible idéal d'un idéalisme qui est le secret de la vitalité spirituelle de l'Amérique ».

Si, pour conclure, nous jetons un regard d'ensemble sur l'évolution de l'idéalisme américain, que voyons-nous? De farouchement pessimiste qu'il était à l'origine dans la théocratie puritaine, cet idéalisme est graduellement devenu, sous l'influence favorable des conditions physiques, morales et sociales, vaillamment optimiste; il s'est alors, à la faveur de la Révolution, épanoui en un triple idéal politique de Liberté, d'Union et de Démocratie; il a bientôt atteint dans le transcendantalisme d'Emerson sa plus haute forme intellectuelle; de nos jours, aussi bien en religion qu'en philosophie, en dépit de la double tyrannie des dogmes autoritaires et des sciences exactes, il manifeste son incessante vitalité par un constant besoin d'activité mystique ou métaphysique. En un mot, l'idéalisme reste pour l'Amérique comme un feu sacré qui, caché au dedans, vivifie tout un lourd matérialisme de surface.

Émile Lauvrière.

« LA NUIT DE LA SAINT-JEAN »

UNE ŒUVRE INEDITE DE HENRIK IBSEN[1]

La Nuit de la Saint-Jean est une œuvre de jeunesse. Ibsen avait vingt-quatre ans et habitait Bergen. Des essais dramatiques, — *Catilina*, *la Tombe des Héros*, — de vifs articles de critique lui avaient valu le poste de directeur artistique du théâtre. C'était un premier succès pour l'apprenti pharmacien, pour le bachelier plus que famélique qui désormais pouvait se consacrer, dans une misère décente, à la poésie. A la vérité le théâtre de Bergen était une institution très modeste. Mais la vieille baraque qui dresse encore ses murs de bois à quelques pas du fjord a vu les débuts d'un art glorieux. Le théâtre de Kristiania était voué à l'art danois. Bergen, doté d'une scène nationale par l'enthousiasme romantique d'Ole Bull, fut le berceau du théâtre norvégien. Ibsen, puis Björnson y firent leurs débuts. Ibsen, en particulier, y passa cinq années d'efforts et de tâtonnements. Il s'était engagé à donner tous les ans une pièce nouvelle au théâtre : *La Nuit de la Saint-Jean* est un de ces essais. Jouée deux fois à Bergen en janvier 1853, la pièce n'a pas été imprimée. Des faiblesses évidentes expliquent qu'on ne l'ait pas davantage exhumée lors de la récente publication des œuvres de la jeunesse du poète. Mais l'essai est curieux, et quelques scènes, déjà marquées à l'empreinte d'Ibsen, méritent un souvenir.

*
* *

La Nuit de la Saint-Jean, — 3 actes en prose mêlée de vers, — est une comédie d'intrigue à personnages contemporains, sur laquelle se greffe une action fantastique. L'ensemble, avec les chants et

1. Le manuscrit de *La Nuit de la Saint-Jean* est propriété privée. La bibliothèque de l'Université de Kristiania et la bibliothèque de Bergen en possèdent une copie. — Dans une étude récente, M. R. Wœrner a donné, d'après les compte-rendus de Blanc et de H. Jæger, un aperçu exact, mais nécessairement rapide de la pièce. (*Henrik Ibsen*, 1er vol., Munich, 1900.)

les tableaux, a un air d'opéra-comique. La donnée principale est empruntée au *Songe d'une nuit d'été*; comme le Puck de Shakespeare, un lutin, présent et invisible, brouille et démêle les fils de l'action. Un étudiant, Birk, se prépare, sans entrain, à se fiancer à Juliane; et Juliane, qui se croit une nature rêveuse et poétique, est déçue par le prosaïsme apparent de Birk. Arrive « un vrai poète », ou qui se croit tel, Paulsen : Juliane et lui se sentent aussitôt attirés l'un vers l'autre. De son côté, Birk éprouve une vive sympathie pour la naïve Anne, dont l'esprit se meut familièrement dans le monde enchanté des légendes. La comédie pourrait se continuer comme un vaudeville d'étudiants à la façon du Danois Hostrup, sans l'intervention du « nisse » ou lutin. Celui-ci presse, dans le punch que boivent les jeunes gens, le suc d'une herbe singulière; ceux qui en boivent voient, par delà les apparences, la réalité cachée. Mais ce pouvoir n'est réservé qu'aux natures poétiques. Les autres, « ceux qui ne rêvent à rien, marchent à l'aveugle comme d'ordinaire, — et dorment ».

Le second acte, grâce à l'artifice du lutin, va faire le départ de la poésie et de la prose. L'action se passe à la campagne, le soir de la Saint-Jean. Au clair de lune, dans la nature peuplée de fées et de lutins, les couples vont au tertre où tout à l'heure les paysans dansaient autour des feux de joie. Dans le silence de la nuit, la légende s'anime et vit. Le tertre s'ouvre et laisse apparaître le roi de la montagne entouré de son peuple fantastique, nisses et fées, qui se mettent à danser sous les yeux des jeunes gens. Or il arrive ce que l'on devine : le « vrai poète » et Juliane ne voient que de la prose, et se récrient comme des amateurs de province. Seuls Birk et Anne sont émus, et donnent un commentaire lyrique aux tableaux, avec la chanson d'Erik et de Svanhilde, ou celle de la fillette qui fut séduite par l'or du roi de la montagne. Cet acte était certainement le « clou » de la pièce. Après cette évocation de la poésie populaire, l'action n'offre plus grand intérêt. Les confidences amoureuses de *La Nuit de la Saint-Jean* s'achèvent au 3e acte par des fiançailles générales.

Telle est l'intrigue, ou plutôt, une partie de l'intrigue, car la pièce a, comme *la Tombe des Héros*, une préhistoire, très embrouillée et peu utile au sujet [1]. Il s'agit d'un procès et d'un héritage où Birk a été frustré au profit des parents de Juliane. La clef d'un coffret que l'on retrouve, et des souvenirs péniblement arrachés à un vieil-

1. On peut en lire le détail dans l'ouvrage de Blanc : *Norges förste nationale scene*, p. 141 sqq.

lard tombé en enfance permettent de reconstituer la vérité. Mais Birk, d'un geste désintéressé et conventionnel, renonce à ses droits et du même coup rompt les fiançailles projetées avec Juliane. Ces détails seraient négligeables si l'on ne voyait Ibsen faire effort pour manier une intrigue compliquée. Il échoue en 1852; il réussira deux ans plus tard dans *Dame Inger* [1]. Dans l'intervalle, il avait appris des Danois et surtout de Scribe l'art d'agencer une fable, et de rejeter dans le passé un secret dont la signification menaçante grandit avec le drame. Déjà, dans *La Nuit de la Saint-Jean*, on voit Birk et Paulsen prendre conscience de leurs vrais sentiments en découvrant peu à peu un passé oublié. Ils s'aperçoivent tous deux qu'ils se sont trompés, que Paulsen depuis longtemps aime Juliane, que Birk a dans Anne une amie d'enfance. « J'ai vu clair jusqu'au fond de moi-même, dit Birk : oui, je perce les nuages qui ont recouvert mon enfance.... Ah, mon Dieu! Si j'avais su il y a deux ans, ce que je sais aujourd'hui! [2] » On sait quels effets Ibsen a tirés plus tard de ce procédé.

*
* *

La Nuit de la Saint-Jean nous ramène au temps où le romantisme s'épanouissait en Norvège. Ibsen, qui est resté un romantique impénitent, a commencé par en refléter toutes les nuances. On trouve chez lui, vers cette époque, le romantisme de *Catilina* et des premières *Poésies*, fait de mélancolie sombre, de révolte et d'ironie, très « ibsénien » malgré les souvenirs de Byron et de Heine; — puis le romantisme d'Oehlenschlaeger, et les tableaux dramatiques empruntés à la Saga; *la Tombe des Héros* en est un exemple; de cette forme traditionnelle Ibsen va dégager, dans *les Guerriers à Helgeland*, un drame puissant et très norvégien; — enfin le romantisme de la *La Nuit de la Saint-Jean*, qui puise ses motifs et son inspiration aux sources nationales. Cest le vrai romantisme norvégien, dont la tardive floraison s'explique par des causes toutes particulières. Des poètes et des érudits venaient de révéler au public les richesses de la poésie populaire, légendes, chansons et mélodies. C'était le temps où l'on voulait être national, où tout ce qui était naïf et primitif était admiré comme la poésie même. Aussi l'enthousiasme fut-il très vif. La littérature de ce temps retentit des appels des fées, elle se penche sur le mystère des lacs

1. Le drame fut écrit pendant l'hiver 1854-55.
2. Acte III, scène III.

profonds, elle redit les chansons des paysans ou les admire dans des attitudes pittoresques. Les jeunes gens, comme Ibsen et Björnson, qui s'éveillaient à l'art avec des instincts de révolte ou de réalisme, furent entraînés par le courant. Sur les lèvres du peuple vivait encore une poésie originale, prête à disparaître au contact du monde moderne: c'était la tâche des poètes de la sauver de l'oubli. Björnson se mit au cœur du monde paysan et écrivit ses contes. Ibsen, sous la double impulsion de ses goûts romantiques et de son patriotisme artistique, se passionna pour les chansons populaires. Il leur emprunte le sujet d'Olaf Liljenkrans, déjà esquissé dès 1850 [1]; il écrit dans le mètre des chansons la *Fête à Solhaug*; même après 1860, il veut encore puiser à cette source un livret d'opéra. *La Nuit de la Saint-Jean* est un produit de cet enthousiasme : la pièce, avec ses chants et ses chœurs, les jeux du lutin parmi les arbres, l'émotion sincère de Birk et d'Anne, était bien à sa place sur ce théâtre de Bergen, né lui aussi du romantisme norvégien. Et nous savons que le 2e acte au moins trouva grâce devant le public.

*
* *

Mais l'intérêt de la comédie est ailleurs. Malgré sa longue prédilection pour le romantisme populaire, Ibsen ne pouvait donner toute sa mesure dans ce genre. Il lui fallait tout au moins l'adapter à son génie et le renouveler par une inspiration personnelle. C'est à quoi il a réussi dans *Peer Gynt*, où un même souffle lyrique unit la poésie populaire et le drame d'idées, l'émotion et la satire. *La Nuit de la Saint-Jean* est un premier pas dans cette voie. Comme dans Peer Gynt et dans Brand, mais avec la gaucherie d'un début, Ibsen apparaît sous un double aspect, et se repose du lyrisme par l'ironie. La chose s'explique aisément. Ibsen était un poète national et avait écrit des vers à la fée [2]. Mais il n'était pas seul. Son enthousiasme était celui de la foule, et l'on sait que pour Ibsen, les foules et les majorités ont toujours tort. Le romantisme populaire était devenu une mode. Il sonnait creux. Des auteurs [3] fabriquaient à l'usage du public une nature d'opéra, peuplée de paysans sans vérité ou de nymphes sans poésie. Ibsen, qui n'est jamais mieux inspiré que lorsqu'il découvre

1. *Rypen i Justedal*; cf le ms. à la bibliothèque de l'Université de Kristiania.
2. Cf. un recueil de poésies inédites des années 1848, 49, 50, Kra Bibl. Univ., en particulier la pièce intitulée « Promenade au bois, le soir », Aftenvandring i Skoven.
3. Cf. la critique que fait Ibsen dans la Revue *Andhrimner*, 1851, d'une pièce norvégienne : *Chez la Fée* (*Huldrens Hjem*). *Samlede Værker*, X, p. 326.

les fêlures de l'enthousiasme et les contrefaçons de l'idéal, devait sentir ici sa verve se réveiller. La satire réclamait sa place; il la lui a faite généreusement dans la personne de Paulsen.

Qu'on imagine l'envers du lyrisme d'Ibsen, la caricature vivante des sentiments qui lui sont chers, et l'on aura le « vrai poète » Paulsen, homme de phrases et d'attitudes, bourgeois médiocre, sans trace de poésie vraie. Paulsen est annoncé par ses amis comme un « garçon remarquable ». Il est journaliste, mais surtout poète, quoiqu'il n'ait encore rien produit. Mais il possède le jargon poétique du temps, et tous les vocables de la critique hégélienne adaptée par le Danois J. L. Heiberg. Il vante le « primitif », le « naïf », et l' « immédiat », et cette naïveté supérieure par laquelle le poète fait passer dans le domaine de l'art les données brutes de l'intuition populaire. C'est le pur langage de l'École. Non qu'Ibsen veuille s'en moquer; il étudiait minutieusement alors la critique danoise au point qu'il regrettera plus tard d'avoir trop sacrifié à l'esthétique. Il ne faut voir sans doute dans le jargon de Paulsen qu'un hommage indirect à l'enseignement de J. L. Heiberg.

Mais plus qu'au faux critique, c'est au faux poète qu'en veut Ibsen. Il s'est amusé à draper un mannequin poétique, et raffinant encore, il a imaginé dans l'âme superficielle de l'honnête garçon, un conflit que celui-ci croit tragique. Caricature du lyrisme national, Paulsen se trouve être en même temps une caricature du romantisme de *Catilina.* Quelques citations feront voir comment Ibsen défend ses admirations. Paulsen se présente avec un air sombre et fatal. « Il doit y avoir dans cette maison des braves gens, des « gens naïfs, sans doute, et sans réflexion. Mais, bah! La naïveté, le « primitif a aussi ses droits... c'est en tout cas national.... Mais ma « nature sombre et tragique va jeter une fausse note dans cette pai- « sible vie domestique[1]... » « Je ferai un malheur ajoute-t-il, c'est « mon destin. »

Puis, s'adressant à Juliane, dans une scène qui doit être une déclaration d'amour, il lui demande ce qu'elle pense de lui. Qu'il est un sauvage, sans doute, un original. « Vous vous dites : « Voilà « un esprit qui fait naufrage, un esprit qui a rompu avec la société, « qui s'est mis en dehors de la vie ordinaire; qui combat pour une « idée que personne ne comprend et qui par conséquent doit som- « brer... N'est-ce pas, voilà ce que vous pensez? »

1. Acte I, sc. VI.

Juliane. — Non, je vous assure...

Paulsen. — Mais ce n'est pas cela du tout. « Vous saurez tout, car « il faut vous l'avouer : je crois avoir trouvé en vous une âme qui « peut recevoir mon secret.

J. — Un secret! Voyons un peu.

P. — Eh bien! Je ne suis pas celui que je parais être.

J. — Grand Dieu! qui êtes-vous donc?

P. « Je ne suis pas cet être farouche, tragique, à la Heine, que le « monde croit voir en moi... sachez que j'aime...

J. — Mais M. Paulsen! (*à part*), Dieu comme mon cœur bat!

P. — Un idéal.

J. — Flatteur.

P. — Ou plutôt je l'ai aimée.

J. — Vraiment!

P. — Oui, car elle est morte.

J. — Morte!

P. — Morte pour moi. Maintenant vous savez tout.

J. — Mais de qui parlez-vous donc?

P. — « Je vais essayer de m'expliquer plus clairement. Mais « d'abord, Mlle Kvist, je veux vous apprendre ce qu'est l'amour.

J. — Mais, je vous en prie...

P. — Si, si. « Cela tient en peu de mots. L'amour est le désir de « l'amour. C'est ma propre pensée, ma propriété incontestable. Mais « pour que mon désir pût être éternel, pour être certain de ne pas « être aimé de retour, il me fallait aimer sans espoir.

J. — Oui, cela se comprend.

P. — Mais mon amour devait naturellement être populaire.

J. — Comment donc! Vous êtes un homme cultivé.

P. — ... J'ai donc choisi ce que nous avons de plus national. Pouvez-vous deviner ce que c'est?... C'est la fée[1].

J. — Comment la fée!

P. — Comme je vous le dis, la fée : « cet être charmant, aérien, qui « vit sous les tilleuls, dans les sombres forêts de sapins, et, s'accom- « pagnant de sa harpe aux cordes d'or, chante de délicieuses chan- « sons en mineur.

J. — Quelquefois aussi en « si bémol » majeur.

P. — C'est exact, quelquefois; mais plus rarement. « Je l'aimais « donc, vous disais-je, et j'étais heureux de cet amour malheureux.

1. « Huldren »; exactement, la nymphe des bois.

« Je lisais nos poètes, et j'y trouvais sans cesse un nouvel aliment à « ma passion esthétique. Quand, un jour, je tombai sur un recueil « de légendes populaires [1].... Ah, le misérable qui a écrit ce livre! Il « m'a ravi le repos de mon âme.

J. — Mais comment donc?

P. — Savez-vous ce que je découvris en le lisant?

J. — Non vraiment.

P. — « Allons! Il faut le dire. Ma blessure se rouvrira, mais « tant pis; je le dirai. Je découvris que la fée... avait une queue!

J. — Fi donc, que dites-vous là?

P. — « Oui, imaginez-vous une queue de cette longueur, et par « dessus le marché, une queue impossible à cacher. Vous compren- « drez facilement qu'avec mes principes esthétiques, je ne pouvais « plus éprouver pour elle.... Bref, je dus renoncer à mon amour. Il « m'en coûta, croyez-le, mais il le fallait.

J. — Ensuite?

P. — « Ensuite! la vieille histoire. C'en était fini en moi de la « naïveté et du primitif. Je dus adopter vis-à-vis de l'humanité une « attitude négative.... Peu à peu, se glissa dans mon âme je ne sais « quoi de sombre, de diabolique, de satanique, devrais-je dire; le « mépris de l'humanité; quelque chose que j'appellerai « byronien ». « De là vient cette rupture, cette disharmonie que l'on remarque en « moi. A la surface, je suis froid, pour ne pas dire glacé. Mais en moi-même, c'est un incendie, oui, un incendie. (*Il avale un verre de punch* [2].)

A l'acte suivant, Ibsen accentue encore la contradiction. Le moi national et le moi esthétique de Paulsen sont en guerre.

Paulsen. — « Mon moi national tient le raisonnement suivant : « tu es un patriote; tu portes un couteau à la ceinture et écris tous « les substantifs sans majuscule [3]; comment donc peux-tu répudier « l'idéal de nos poètes nationaux?

Juliane. — C'est parfaitement raisonné.

Paulsen. — « C'est justement le malheur. En effet mon moi esthé- « tique me dit : mais non! c'est un mensonge. Car il est contraire à « tes principes esthétiques d'éprouver de l'inclination pour un être « doué de cet appendice anormal, et contraire à l'idée du beau. Que « faut-il donc que je fasse? lequel de mes deux moi a raison? Je

1. Allusion au recueil d'Asbjörnsen.
2. Acte I, scène XIV.
3. Manies patriotiques du temps.

« n'en sais absolument rien. Et me voilà en présence d'un de ces « sphinx de l'existence, dont il faut être ou vainqueur ou victime[1]. »

Ainsi Paulsen essaie de monter vers les hauteurs où Ibsen place ses héros. On s'imagine volontiers la conversation d'Ibsen et de ses amis, P. Botten Hansen[2] et O. Vinje, prenant ce tour caricatural. Mais voici que sous la charge, on distingue déjà très nettement les thèmes familiers du poète. Paulsen, le faux poète, le faux héros, est une première ébauche de Peer Gynt et de Hjalmar Ekdal.

*
* *

Notons enfin un passage très court, mais très important, qui nous montre Ibsen saisissant dans la vie ordinaire un des nombreux contrastes de la réalité et de l'idéal. Il s'agit de Paulsen et de Juliane. Juliane rêvait d'abord de s'appeler Hekla ou Linda « comme dans les romans suédois ». Elle s'accommodera parfaitement du bourgeois paisible que sera Paulsen. Et celui-ci abandonne sans douleur son amour pour la fée. Sans doute, il a des principes et des théories. Mais ses théories, dit-il à Juliane, « ont ceci de particulier « qu'elles ne se laissent jamais réaliser ». Ailleurs, il déclare plus explicitement : « Quand on est amoureux, on considère l'amour théo« riquement. Au contraire les fiançailles et le mariage sont des réa« lités pratiques. Et l'on sait de reste que, dans la pratique, les théories « ne sont pas toujours à leur place[3] ». Le lecteur a immédiatement reconnu la donnée de la *Comédie de l'Amour*. Ibsen, absorbé par des sujets historiques ou lyriques, ne devait réaliser que dix ans plus tard l'œuvre annoncée si nettement dès 1852.

*
* *

La Nuit de la Saint-Jean fut sans doute écrite très rapidement. Ce n'est qu'un essai; mais les promesses qu'il contient lui font une place importante dans la série des tâtonnements par lesquels Ibsen dégage des multiples formes du romantisme une poésie originale. Sans doute aussi la *Nuit de la Saint-Jean* ne nous révèle pas le secret de l'âme d'Ibsen. Cependant plus d'une réplique a un accent

1. Acte II, scène IV.
2. Son poème : les *Noces de la Fée* (*Huldrebryllupet*), publié dans la Revue *Andhrimner*, à laquelle collaborait Ibsen, offre plus d'une ressemblance avec *La Nuit de la Saint-Jean*.
3. Acte III, fin.

personnel, et l'on ne sera complètemen t juste envers cette ébauche que si l'on se rappelle en même temps les débuts tourmentés du poète, la passion ardente et le doute subtil, les abattements et les coups d'ailes qui font de sa carrière littéraire une tragédie si mouvementée et si pleine.

J. Lescoffier.

NOTES ET DOCUMENTS

SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ET DES LITTÉRATURES MODERNES

Séance du 12 février 1905.

ORDRE DU JOUR : 1° Projet d'entente avec la *Revue Germanique*;
2° M. ERNEST LICHTENBERGER. — D'une méthode de critique impersonnelle;
3° M. CH. ANDLER. — Interprétation nouvelle de la scène de la catéchisation de Faust.

Sont présents : MM. Andler, E.-H. Bloch, Dresch, Gaillet-Billoteau, Gauthiot, Th. Joran, Lange, Lauvrière, Albert Lévy, Ernest Lévy, Ernest Lichtenberger, Marchand, Mlle Merlette, MM. Morel, Roques, Mme Talayrach d'Eckardt, MM. Viallate, L. Weill.

Invité : M. Claverie.

Sont excusés : MM. Laudenbach, Legouis, Bardoux, Basch.

M. Morel est désigné comme président de séance.

Lecture est donnée de la liste des nouveaux adhérents. La Société sera appelée à se prononcer sur leur admission définitive.

En l'absence de M. Legouis, M. Andler rend compte de l'état des pourparlers avec la *Revue Germanique* et son éditeur. La Société a le choix entre deux solutions : 1° l'adjonction aux numéros ordinaires de la Revue d'une partie spécialement réservée à ses publications, et 2° l'attribution exclusive à la Société d'un numéro complet de la Revue, qui paraîtrait pendant les vacances, en septembre.

La réunion décide de s'en remettre sur ce point à sa commission.

M. ANDLER propose de consacrer éventuellement ce numéro de la Revue pour 1905 à des travaux sur Schiller, en commémoration solennelle du centenaire de la mort du poète.

La réunion décide que le bureau étudiera les moyens de réaliser ce projet.

M. E. LICHTENBERGER a la parole sur sa méthode de critique. — Se référant à son récent article de la *Revue Germanique*, dont il a eu l'attention d'envoyer un tirage à part à tous les membres parisiens de la Société, il se propose d'en commenter certains points et de répondre à des objections qui se sont produites (MM. E.-H. Bloch, P. Stapfer, Fr. Muncker) ou qui pourraient se produire. 1° Sur le principe de la méthode : la critique imper-

sonnelle ne prétend pas se substituer à la critique personnelle, ni lui être supérieure. Sa valeur dépend de la valeur, et, pour chaque œuvre interprétée, du nombre même des critiques personnelles. 2° Sur la question d'application, et spécialement sur les coefficients attribués aux critiques : les critères sur lesquels se fonde cette attribution sont purement objectifs. Un ouvrage est « typique » par là même qu'il nous fournit un grand nombre de témoignages (c'est le cas des répertoires bibliographiques, etc.); il l'est aussi à proportion du chiffre de ses éditions, du nombre de ses lecteurs (justification du coefficient élevé dont a bénéficié le précis de Kluge). Ce n'est pas le « rapporteur » qui en décide, c'est l'influence exercée sur l'humanité. Il en est de même pour le classement des spécialistes : c'est l'opinion qui les met à leur rang. Ils sont placés d'autant plus haut qu'ils sont les représentants d'une portion typique de l'humanité. (Tel, pour Gœthe, le critique jésuite Baumgartner; tels, à l'encontre de l'opinion de certains bibliographes allemands, les porte-parole des pays étrangers.) — Ce n'est pas ruiner la méthode que de faire observer que les coefficients évolueront constamment. Tous les ans on pourrait publier un supplément au tableau, tous les vingt ou quarante ans il y aura lieu de reviser complètement le rapport. — Les critères pourront s'additionner les uns aux autres. Un homme de génie sera coté différemment, selon qu'il sera spécialiste « faustien » ou non, selon le degré de popularité de son livre (différence de traitement de Lamartine, *Cours familier de littérature*, coté 2, et de Musset, *Rolla*, etc., coté 4). — 3° Sur les détails du tableau des coefficients : prendre ces coefficients « cum grano salis ». L'essentiel c'est de ne pas donner 1 à qui mérite 6, ou inversement. L'avantage de cette échelle assez étendue des valeurs, c'est précisément de laisser plus de jeu à la notation du « rapporteur » et de mettre sa conscience plus à l'aise.

En résumé, il en est de ce système des coefficients comme des divers systèmes de représentation politique. On se plait quelquefois à mettre en balance les mérites de ceux-ci. Mais, à tout prendre, l'un quelconque d'entre eux vaut mieux que le régime monarchique absolu (c'est-à-dire le système « aristocratique » intransigeant, qui n'admet que le génie, qui n'accorde de valeur qu'à tel spécialiste, à l'exclusion de tous les autres). L'homme le plus représentatif, le critique de tout premier rang, ne représente qu'un 100ᵉ ou un 50ᵉ d'humanité. Ce système est un système républicain.

M. Albert Lévy rend hommage à l'esprit de la méthode. Elle est démocratique et libérale, voire même « libertaire ». C'est un essai de synthèse historique, hautement animé de tolérance. Ce qu'elle institue c'est non le vote plural, mais, au fond, le suffrage universel pur et simple. Tout homme aura le droit de se faire sur le *Faust* son exégèse personnelle. Le lecteur de Gœthe sera délivré de la tyrannie du talent, exercée par les grands critiques. — Mais, selon M. Lévy, la méthode pousse jusqu'à l'excès son principe. Elle tend à ramener la qualité à la quantité. Or, on peut accumuler beaucoup de témoignages critiques assez bons, on n'aura pas un bon témoignage, pas plus qu'en additionnant plusieurs philosophes du second rang on n'en obtiendra un du premier. Il ne peut être question, en critique, de « la monnaie de M. de Turenne ».

M. E. Lichtenberger. — Comment décider quel est le critique du 1ᵉʳ rang

et quel est celui du second? Ceux de la première catégorie s'excommunient entre eux, tout comme les autres.

M. ANDLER adhère à la méthode, mais à titre de travail préparatoire seulement et pour des motifs qui lui sont personnels. Il lui reconnaît une très grande utilité. Elle est une garantie de probité scientifique; elle aboutit à constituer un répertoire précieux pour la science, dont elle permet de constater les lacunes. Elle est, par là, un stimulant pour les travailleurs. Quelques réserves paraissent toutefois s'imposer. Admet-on qu'il y ait pour l'interprétation du *Faust* une vérité objective? Si oui, elle ne peut être cherchée dans le consentement universel de l'humanité. En critique, il n'y a pas une humanité, il n'y a que des hommes. Or, ce n'est pas en ajoutant quelques centaines de subjectivités qu'on obtiendra une objectivité. En fait, la « méthode impersonnelle » nous renseigne sur les interprètes, non sur l'œuvre interprétée. Elle aboutit à une critique sociologique, et non à une critique littéraire : elle nous instruit indirectement des destinées de la culture humaine. — D'une façon générale, M. Andler récuse les témoignages types : on peut être unanime dans l'erreur. Le grand nombre n'a pas de compétence dans des recherches qui exigent avant tout de la méthode. Ceux-là seuls qui se servent des procédés de la méthode font de la critique objective. Ces procédés sont définissables. Tous ceux qui « manipulent » convenablement ces procédés arriveront au même résultat, et ce résultat obtiendra nécessairement l'assentiment de tous. Hors de la méthode, point d'objectivité. — L'opinion superficielle, non méthodique, des hommes célèbres mal informés est négligeable (telle la formule de Cousin sur « Gœthe, le Voltaire allemand »). Il en est de même, et pour des raisons analogues, du jugement d'une partie des 400 spécialistes qui forment cette académie « gœthéenne », représentative, en dernière analyse, de toute l'humanité. Mais il faut, d'accord avec Gœthe, tenir compte des trouvailles heureuses des simples gens de bon sens bien informés. — M. Andler croit que, même pour le *Faust*, la vérité ou l'erreur dans les interprétations peut se démontrer méthodiquement dans la plupart des cas.

M. LICHTENBERGER en est moins convaincu. C'est précisément entre spécialistes compétents que les divergences sont souvent le plus grandes, au point de rendre l'entente impossible.

La réunion décide d'inscrire à l'ordre du jour de la prochaine séance, qui aura lieu le 2e dimanche de mars, la suite de la discussion sur la « méthode de critique impersonnelle » et l'exposé de M. Andler sur une interprétation nouvelle de la scène de la catéchisation de Faust.

La séance est levée à midi.

ERNEST LÉVY, Secrétaire.

Séance du 12 mars 1905.

M. LICHTENBERGER ayant été à l'unanimité nommé président, la séance est ouverte.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président donne la parole à M. GAUTHIOT, qui doit entretenir la Société de ses rapports avec la *Revue Germanique*.

M. GAUTHIOT expose les vues de la commission d'entente et du bureau sur le mode de publication des travaux de la Société. Commission et bureau ont été favorables à l'idée du numéro unique et ont rejeté celle de feuilles à ajouter aux différents numéros de la Revue : les feuilles en question seraient insuffisantes, on se verrait obligé de couper certains travaux, etc. De plus le principe du numéro unique permet de traiter avec la largeur qui convient certains sujets particulièrement intéressants par leur actualité, par exemple Schiller, dont le centenaire se fête cette année. L'entente est faite sur ce point avec M. Alcan : elle sera définitive si les Universités de Lille, de Lyon et de Nancy y souscrivent.

Outre les exemplaires du numéro en question destinés aux lecteurs de la *Revue Germanique* qui y auront tous droit, il en sera tiré cent dont la Société pourra disposer. Le numéro supplémentaire ne sera vendu qu'avec les autres numéros de l'année par M. Alcan; seule la Société aura le droit de le vendre séparément si bon lui semble.

Quant à la longueur de la convention, celle de M. Alcan avec la *Revue Germanique* est de deux ans; M. GAUTHIOT exprime au nom de la Commission le désir que celle de la société ait la même durée.

Enfin M. GAUTHIOT demande à la Société d'approuver les décisions de la Commission et de voter sur l'opportunité de consacrer cette année le numéro supplémentaire de la Revue à Schiller. Au cas où l'idée serait adoptée, il propose de nommer un comité de rédaction peu nombreux, ayant le pouvoir de refuser les articles présentés, et exprime le désir de voir dans cette commission M. Andler.

Le rapport de M. Gauthiot est adopté. On vote à mains levées le principe de la vente par la Société des 100 exemplaires mis à sa disposition par M. Alcan.

Le comité de rédaction du numéro sur Schiller est ainsi constitué : MM. ANDLER, ALBERT LÉVY, DRESCH.

M. le président donne ensuite la parole à M. LAUVRIÈRE pour sa communication sur l'*Idéalisme américain d'après les conférences de M. Barrett Wendell à la Sorbonne*. Les lecteurs de la Revue trouveront d'autre part le texte complet de la conférence de M. Lauvrière, qui a été très appréciée de tous les assistants.

M. ANDLER expose un essai d'interprétation nouvelle de la scène de la catéchisation de Faust, comme « spécimen d'une méthode de critique objective ». Il a choisi à dessein comme exemple de cette méthode une simple recherche de sources, le rapprochement qui, selon lui, paraît s'imposer entre certaines idées maîtresses de la scène de la catéchisation et des

idées exprimées antérieurement dans des ouvrages de Lavater. Quelle est la mesure de l'originalité de Gœthe dans cette scène ou de sa dépendance vis-à-vis de Lavater? La réponse à cette question peut emporter des conséquences importantes pour l'interprétation de l'ensemble de *Faust*, y compris le *second Faust*. (La démonstration de M. Andler paraît dans le même numéro de cette Revue.)

M. E. Lichtenberger se défend de vouloir aborder au fond la discussion sur la scène de la catéchisation, qui suppose la connaissance spéciale et approfondie des œuvres de Lavater, telles que Gœthe lui-même a pu les connaître. Certains rapprochements notés par M. Andler sont frappants. D'autres, signalés par Max Morris entre Gœthe et Swedenborg, ne le sont pas moins. M. Lichtenberger a été frappé de même de grandes analogies entre les idées de Gœthe et celles de Herder. Il se peut qu'il y ait là de simples coïncidences, sans aucun lien de causalité, et les constructions de la critique ne sont guère que des hypothèses. Celle de M. Andler est évidemment très « typique », sans cesser d'être personnelle et subjective. Mais M. Lichtenberger ne voit pas en quoi elle peut porter atteinte à sa méthode de critique impersonnelle, qui lui fera bonne place dans son « rapport ».

M. Andler reconnaît volontiers que d'autres influences que celle de Lavater ont pu s'exercer sur Gœthe, celles de Herder, de Swedenborg, de Saint-Martin. On peut les admettre toutes à la fois : elles ne sont nullement inconciliables. L'essentiel, c'est d'expliquer, comme il convient, la genèse de la pensée de Gœthe. Nous avons affaire à un texte réfléchi, non à un pur texte d'art. Un pareil texte ne s'interprète pas par l'extase, par l'élan de l'âme vers la beauté. La science exige qu'après avoir étudié une œuvre dans son individualité, nous définissions l'apport du milieu ambiant et de la conscience collective. La réduction au milieu ambiant est la méthode de tous les hommes de science d'aujourd'hui.

M. Dresch n'entend pas attaquer la méthode impersonnelle, mais défendre la méthode scientifique et historique, qu'il lui oppose et qu'il croit menacée par les excès possibles des partisans de la première. Il ne faut pas que celle-ci soit exclusive. Il ne faut pas qu'elle mette en péril, par l'esprit de scepticisme et de réserve un peu timide qui est en elle, les libres recherches de la critique littéraire et surtout historique. Cette méthode s'appliquera-t-elle à l'histoire?

M. Lichtenberger estime que sa méthode doit trouver son application, non seulement à l'histoire, mais à la philosophie, etc. Plus une question renferme de large humanité, plus il importe que toutes les solutions présentées soient l'objet d'un rapport bien fait. Mais la méthode impersonnelle se borne à revendiquer sa place à côté des autres méthodes, sans vouloir en exclure aucune.

M. Gauthiot tient à faire ressortir les différences irréductibles entre les deux points de vue de M. Andler et de M. Lichtenberger et à intervenir à ce propos en faveur de l'idée scientifique. L'esprit scientifique se refuse à admettre que les rapprochements signalés de part et d'autres soient fortuits. Mais le rapport qui unit la pensée de deux écrivains n'est pas nécessairement celui de cause à effet. Un milieu donné, dans des conditions identiques,

produit des résultats identiques. M. Gauthiot en cite un exemple emprunté à l'histoire de la musique. En second lieu, il faut distinguer méthode et procédé. La méthode scientifique est autre chose que du savoir faire. Elle est pour nous la vérité. Elle est définitive, quand même certains des résultats particuliers qui en sont issus, seraient transitoires.

Mme d'Eckardt. Gœthe a dit à Eckermann que les Français ont très bien compris le *Faust*, parce qu'ils ne l'ont pas séparé de la vie de Gœthe. Les idées de M. Andler sont tout à fait dans le sens de la pensée gœthéenne.

M. Andler accorde à M. Gauthiot qu'il faut envisager la possibilité de la « polygénèse », mais à titre d'hypothèse seulement, et sans exclure la sériation des causes et des effets. En l'espèce, il croit qu'une action directe de Lavater sur la pensée de Gœthe, qui a connu ses travaux et en a revu les épreuves, est très vraisemblable.

M. Morel. L'influence du milieu est certaine. Celle d'un homme aussi peu considérable que Lavater sur les idées essentielles d'un homme tel que Gœthe apparaît plus douteuse.

M. Andler. Gœthe a à ce moment vingt-six ans; Lavater en a trente-cinq. Cette circonstance n'est pas négligeable.

J. Delcourt et Ernest Lévy, Secrétaires

INTERPRÉTATION NOUVELLE DE LA SCÈNE DE LA « PROFESSION DE FOI » DANS LE « FAUST » DE GŒTHE

Je propose ici une courte étude sur les sources d'une scène de *Faust* belle entre toutes et capitale. Je sais la modestie de ce genre d'études. Mais je crois que la méthode nous les impose. Il n'y a pas de divination directe pour entrer de plain-pied dans l'intelligence d'une originalité aussi haute que celle de Gœthe. Pour saisir une œuvre dans son originalité, encore faut-il faire la part de ce qui est notion d'emprunt, sentiment étranger et courant, dont elle s'imprègne, et ressource d'expression apprise. Et puis la difficulté, quand il s'agit d'une époque reculée, ne fût-ce que de deux ou trois âges d'homme, est d'attribuer aux mots leur sens véritable, c'est-à-dire celui qu'ils avaient dans la pensée de l'auteur. Cette reconstruction est malaisée et conjecturale toujours; mais il y a en sa faveur plus de chances d'exactitude, si l'on peut prouver qu'une pensée est exprimée en commun par des écrivains qui se la sont empruntée, avec des intentions semblables. Car on dispose alors de deux contextes au lieu d'un seul.

Par surcroît, on a ainsi atteint une explication qui n'est pas à dédaigner. On a ramené à sa provenance une œuvre d'art. On l'a expliquée par son

milieu mental. Or, c'est un objet essentiel de l'histoire littéraire de réduire les manifestations individuelles de la pensée à ce qui n'est pas individuel. Car il n'y a de science que du général. Et l'histoire littéraire, pour autant du moins qu'elle est science, tend à substituer à l'analyse des œuvres particulières, même restituées avec une émotion très vive, la démonstration des relations qu'elles entretenaient avec des états ambiants et collectifs de conscience et de sentiment.

On a beaucoup écrit sur la *profession de foi* de Faust sans toujours assez se préoccuper de substituer une idée claire et une explication historique à ce qui est d'abord impression trouble et sans valeur.

M. E. Lichtenberger, dans son *Étude sur quelques scènes du Faust de Gœthe*, chap. IV, a compté quarante-six interprétations, dont beaucoup ne sont que des cris admiratifs ou indignés. Par ces manifestations, quelquefois éloquentes, les critiques nous renseignent indiscrètement sur leur propre pensée; mais nous demandions à pénétrer jusqu'à celle de Gœthe. Si l'on comptait ceux qui, avant de juger Gœthe dans son originalité, ont eu la précaution de vérifier s'il n'emprunte rien, ou qui avant de juger son intention philosophique et morale, ont pris soin de faire les rapprochements patients qui seuls la révèlent, on en compterait une dizaine au plus.

Tous les autres se sont permis de juger sans se mettre dans les conditions qui autorisent un jugement. Ils ne se trompent pas tous. Mais aucun ne peut dire tout le vrai. Et la vérité même aperçue par un sentiment trouble, n'est que partielle et confuse. On veut ici apporter une petite part de vérité historique et lucide.

I

Parmi les critiques qui ont traité de la scène de la *profession de foi*, ceux-là me paraissent avoir le droit de parler, qui ont cherché dans les œuvres antérieures de Gœthe, dans les écrivains qu'il a constamment lus et aimés, dans la pensée des hommes de son groupe, une explication partielle de sa pensée. Je suis très convaincu que cette étude peut encore être poussée très loin.

On a été frappé du mélange de spinozisme et de piétisme reconnaissable dans la profession de foi de Faust. C'est une question de savoir si Gœthe a beaucoup étudié Spinoza avant 1784[1]. Pourquoi ne pas aller aux piétistes panthéistes qui furent les amis de Gœthe? Je ne veux pas contester l'influence qu'on a relevée de Herder, de Hamann. Mais pourquoi oublier Jung, Stilling et ce Lavater que Deycks et Collin ont cité[2] sans aller jusqu'à justifier leur impression par une étude des textes?

J'abrège en énonçant ma thèse. La *profession de foi de Faust* dans Gœthe est issue, pour une large part, du commerce de Lavater et de Gœthe.

1. Ce serait contesté par Bernhard Suphan.
2. Deycks, *Gœthes Faust*, 1855, p. 114. — Collin, *Gœthes Faust in seiner ältesten Gestalt*, 1896, p. 208 sq.

Dès 1772, Gœthe s'est familiarisé avec la pensée de Lavater dont il annonce dans les *Frankfurter gelehrten Anzeigen* les *Aussichten in die Ewigkeit*.

Puis vint ce voyage sur le Rhin qu'ils firent ensemble en juin 1774. Lavater avait fait des tentatives épistolaires pour convertir Gœthe. On connait les lettres par lesquelles Gœthe les repousse, ce qui n'empêcha pas Lavater de les renouveler, si nous en jugeons par *Wahrheit und Dichtung*, livre VII. Mais ils étaient d'accord aussi sur plus d'un point. La « Lettre d'un Pasteur de village » avait de quoi plaire, dit Gœthe lui-même, à Lavater. Elle pouvait lui agréer par cette *tolérance* que l'infatigable et un peu indiscret apôtre ne pratiqua pas toujours personnellement[1], mais qui fut toujours sa doctrine. Et ce sont des phrases toutes voisines de Lavater que celles qui disent que Dieu est amour, qu'il faut laisser à cet amour divin et rédempteur le soin de ramener les incrédules; que la religion est chose du cœur, et ne se formule ni ne se démontre. « *Die christliche Religion in ein Glaubensbekenntniss bringen, o ihr guten Leute!... Ich weiss nicht ob man die Göttlichkeit der Bibel Einem beweisen kann, der sie nicht fühlt, wenigstens halte ich es für unnœthig.* » Mais il y a bien des façons d'être religieux, pensait ce pasteur gœthéen, et c'est surtout ici que, par des précisions nouvelles ajoutées à la pensée première, Gœthe en est venu, dans le *Faust*, à rejoindre tout à fait Lavater. Tous les hommes pour Lavater sont capables de religion, parce qu'ils sont des hommes et que l'homme est comme un vase destiné à recevoir la présence divine, mais tous les hommes ne sont pas capables du même degré de religion parce que que tous les visages humains ne sont pas pareils. Pour ce physionomiste, la religion dépend de la forme du crâne, les hommes et les femmes n'ont pas le même sentiment religieux, parce qu'ils n'ont pas la même boîte crânienne. Ou plutôt c'est la foi vivante et vraie, silencieuse et agissante, qui peu à peu forme les crânes, dessine les traits, transfigure et divinise la physionomie. Peut-on en vouloir aux hommes de n'avoir pas tous le même sentiment religieux? Ce serait leur en vouloir de n'avoir pas le même visage. La grâce n'est pas la même en tous, non plus que la beauté. Faust a médité cette ingénieuse leçon de tolérance. Il a sa certitude à lui, comme il a son cerveau génial. Il n'en veut pas au sentiment d'autrui : « Will Niemand sein Gefühl und seine Kirche rauben. »

Mais qu'est-ce donc que la religion, dont la force rayonnante se lit sur les physionomies? C'est le besoin et le sens des choses invisibles. C'est l'expérience directe, même dans la vie sensible, des choses qui dépassent le sens. Expérience aussi certaine que celle de notre existence même. « Glauben an unsichtbare höhere Wesen, der so fest ist der Glauben an uns selber, und so gewiss wie unsere Existenz, weil er sich auf Erfahrung gründet, die so wenig täuschen kann, als das Gefühl unserer eigenen Existenz — das ist *Religion*, reine, gesunde Religion[2]. »

1. Gœthe dit de lui : « Aergerlich war mir die heftige Zudringlichkeit eines so geist-, als herzvollen Mannes ».

2. Lavater, *Physiognomische Fragmente*, 43. Fragment (III, 260). Nous citons Lavater d'après les *Ausgewahlte Schriften*. Ed. Johann Kaspar Orelli, Zürich, 1841-44, 8 vol.

Voilà pourquoi Faust dira que dans tout sentiment, la certitude de Dieu est présente : « Wer (darf) empfinden und sich unterwinden, zu sagen : Ich glaub, ihn nicht! »

Mais il ne se peut que ce sentiment se formule par des mots. La doctrine de Lavater n'admet comme sûre que la connaissance intuitive. La connaissance qui a lieu par signes n'a pas de valeur en elle-même. Elle consiste à désigner par *un mot* une ressemblance entre deux objets. Désignation nécessaire, puisque nous ne pouvons embrasser simultanément d'un coup d'œil les objets connaissables. Mais ce qui est un pis-aller imposé à notre limitation sensible, ne saurait passer pour une perfection. L'emploi des mots est une « béquille » (*eine Krücke für Lahme*). Pour la connaissance abstraite, l'image vraie est lointaine et la perception en est plus vague, non plus précise que dans la connaissance sensible. Les signes abstraits dont la philosophie se glorifie, sont d'abord des métaphores et ensuite des métaphores confuses. Dieu ne forme pas de notions abstraites et générales. Pour Dieu tous les objets sont toujours présents avec toutes leurs qualités. « Gott denkt lauter einzelne Dinge, wiewol von Gott nur äusserst uneigentlich gesagt werden kann, dass er denke [1]. »

On ne peut donc pas exprimer l'invisible et éternelle pensée par des mots destinés seulement à fixer le souvenir parlé des choses visibles et le nom même qu'on lui donnerait en fausserait la notion.

« Wer darf ihn nennen? Und wer bekennen : Ich glaub' ihn? »

Mais il y a une langue dans laquelle Dieu se fait connaître à nous, c'est le langage que nous parle puissamment la nature. L'univers traduit Dieu comme le signe traduit la chose signifiée; il n'est pas besoin de catéchisme pour qu'il nous soit connu : chacun de nous a sa part de cette puissante révélation. « Die Gottheit spricht in einem Nu Millionen Sprachen mit ihren Geschöpfen! Sie spricht *im Verstand, im Herzen*; ein und ebendasselbe Wort erfüllt *Himmel und Erde*, wird von jedem auf seine Weise verstanden [2]. » Faust n'a donc pas besoin d'entendre au même sens que Marguerite le langage divin. Il appartient à chacun de l'entendre à sa façon, et de le traduire dans son sentiment avec sincérité. Mais que Faust perçoive ce verbe puissant qui sort des choses, nous serons certains que Dieu s'est manifesté en lui; et c'est le sens de la confession que recèlent les paroles célèbres :

Wölbt sich nicht der Himmel da droben?
Liegt die Erde nicht hier unten fest?

Ce langage divin, dit Lavater, toutes choses le parlent. « Alles in der Natur, jede Frucht, das geringste Blatt, hat seine Physiognomie, seine Natursprache, die von jedem geöffneten Auge verstanden wird. » Et ce que discerne le regard à travers les formes visibles, c'est Dieu. Par des œuvres, par des faits, par des hommes, c'est Dieu qui s'exprime. Tout homme est une effigie divine. « So ist jeder Mensch (ein Ebenbild *Gottes* und Christi) so ganz Ausdruck gleichzeitiger, wahrhafter, vielfassender, mit keinen

1. *Aussichten in die Ewigkeit*, VIII. Brief, 1772 (V, 203).
2. *Ibid.*, IX. Brief, 1772 (V. 232).

Worten erreichbarer, unnachahmbarer Ausdruck : er ist ganz Natursprache. Alles, *nicht nur die beredsamen Augen*, nicht nur die geist- und herzvollen Lippen, jede Hand, jeder Finger, jeder Muskel ist jetzt schon eine allbedeutsame Sprache für die Augen, die das Vorurteil oder die Dummheit nicht umwölkt hat, die Natur zu sehen, die nichts als Ausdruck, nichts als Physiognomie, als sichtbare Darstellung des Unsichtbaren, nichts als Offenbarung und Wahrheitssprache ist[1]. »

On conçoit à présent pourquoi la religion se lit sur le visage des hommes.

Comment une âme religieuse, où Dieu est présent, ne transparaîtrait-elle pas au dehors? Ce que lit Faust dans les yeux de Marguerite, c'est une révélation divine :

Schau ich nicht Aug' in Auge dir?

Il n'en faut pas plus pour lui faire une certitude.

Mais cette certitude, qui est celle d'une immédiate expérience intérieure, Faust la décrit; et sa description est une analyse psychologique dont tous les termes rappellent Lavater. Les 43e et 56e fragments de la *Physiognomique* en font tous les frais. Quelques critiques, de longue date, signalaient dans cette lyrique effusion la profession de foi type du *Sturm und Drang*, de l'époque de Tourmente. Il faut préciser : c'est une profession de foi lavatérienne.

Pour Lavater seul le génie est religion et la religion est génie : « *Religion* : innerer Sinn, Gefühl, *Genie* für das Unsichtbare, Hœhere, Uebermenschliche, Ueberirdische[2]... Religion, die als solche nichts als *Genie*, gottesgeistig ist lässt sich nicht *lernen* oder *lehren*; ich spreche von unmittelbarem *Gottesgefühl*, nicht von Theologie; vom weltüberwindenden Glauben an die Zukunft, nicht von *einem symbolischene auswendiggelernten Glaubensbekenntnisse*... Irgend etwas wahrhaft Göttliches lässt sich nicht lernen oder lehren, ohne dass der innere Sinn der Empfänglichkeit dazu vorhanden sei; es lässt sich nicht begreiflich machen, vertheidigen, vordemonstriren. Die Göttlichkeit aller göttlichen Dinge *muss gefühlt werden*[3]. »

Par myriades, les impressions du dehors nous affectent, et viennent parler au cœur et à l'esprit. L'invisible est présent en toutes; et nous baignons dans l'invisible. « Millionen Gegenstände sind, die uns afficiren, unsere Kräfte regeln, *unsere Liebe anziehen*, unserem Glauben Kraft, unserer Hoffnung Flügel geben. Jeder Gegenstand der sichtbaren oder unsichtbaren Welt ist ein Element, worin ein Genie als in seiner Welt, seinem Reiche *weben*

1. *Aussichten in die Ewigkeit*, IX. Brief (V, 227).
2. *Physiognomische Fragmente*, 43tes Fragment (III, 259). — Cette doctrine resta celle de Lavater toujours. On lit dans *Mannigfaltiges aus der Handbibliothek*, 1791 : « Die Glaubensintuition ist nicht ein äusserliches imaginatives Anschauen; es ist ein lichtheller Blick auf das Innere, Lebendige, Wahre, Untrügliche in dem Gegenstand unseres Glaubens. Es ist ein penetrantes Gefühl, *gleich dem Gefühl eines vertrauen vollen Freundes beim Anblick eines Freundes*... Es gleicht dem Genieblick des Correggio... dem Genieblick des Columbus..., dem Genieblick Newtons... Solche Intuitionen sind dem Genie völlige Gewissheit. Im Momente der Glaubensintuition ist uns Alles im Evangelio klarer als das klarste, gewisser als das Gewisseste. »
3. *Physiognomische Fragmente*, 56tes Fragment (III, 309).

und schweben, walten und herrschen kam [1]. » C'est cette poussée des choses qui monte en nous comme une sève et qui nous fait notre personnalité; en sorte que la vie du cœur est une communion profonde avec la vie universelle; et c'est elle que Faust décrit avec ce sentiment lavatérien qui discerne la vie invisible sous la surface visible. Lavater dira : « Religion : Sensorium für die Gottheit; *Ahnung unsichtbarer Unsterblichkeiten in sichtbaren Sterblichkeiten* [2] »; et comment ne pas reconnaître dans tous ces passages la matière éparse et les tropes qui se condensent en ces vers de Gœthe :

Draengt nicht alles
Nach *Haupt und Herzen* dir
Und *webt* in ewigem Geheimnis
Unsichtbar sichtbar neben dir?

Mais si la religion est comme le génie de l'invisible, inversement le génie est comme une approche mystérieuse de Dieu, disait Lavater. « Genie, *propior Deus... Oder nenn's, beschreib's wie du willst...* Nenn's *Innigkeit, Herzlichkeit*; nenn's *Glaube, Liebe, Hoffnung*, die sich nicht geben, nicht nachäffen lässt... [3] » Faut-il encore insister? Cette fois, c'est le tour précis, c'est la phrase même de Gœthe, autant que le scepticisme extatique de Faust qui refuse de dénommer en langage humain ce qui est aperçu dans la brûlante théophanie du sentiment intérieur :

Nenn's dann wie du willst,
Nenn's Glück! Liebe! Gott!

Cette vision de Dieu, accordée au génie, et rayonnante du foyer intérieur, voilà ce qui se lit sur le front de Faust; et Marguerite, si pieuse, a lu le divin signe génial. C'est l'affinité profonde qui la conduit à lui. Mais de même, et avec un instinct non moins sûr de physionomiste ingénue et impeccable, elle lit sur le masque de Méphistophélès le pur esprit de calcul et l'absence d'amour.

Man sieht, dass er an nichts keinen Antheil nimmt....
Es steht ihm an der Stirn geschrieben,
Dass er nicht mag eine Seele lieben.

Lavater a reproduit dans son livre quelques physionomies patibulaires et diaboliques : Rüdgerodt, le plus satanique des assassins de son temps, ou encore le *Judas* de Holbein. « Eine abgehärtete, verjährte Bosheit, die sich von Abgrund zu Abgrund gewälzt hat; ein Geiz, der jeder Menschenempfindung gelassen Hohn spricht, das ist es, was uns vornehmlich in diesem Gesichte aufstösst » [4]; et plus haut : « Es ist das Niederträchtigste, was sich denken lässt... Wenn Judas so angesehen hätte, wie Holbein ihn zeichnet, so hätte Christus ihn gewiss nicht zum Apostel gewählt. So ein

1. *Physiognomische Fragmente*, 56[tes] Fragment (*ibid.*, 307).
2. *Ibid.*, 43[tes] Fragment (III, 260).
3. *Ibid.*, 56[tes] Fragment (III, 305, 306).
4. *Ibid.*, 29[tes] Fragment (III, 80).

Gesicht kann es keine Woche in Christus' Gesellschaft aushalten »[1]. Ce que traduit cette répugnance que nous causent certains visages, c'est l'incompatibilité des âmes. Ainsi Marguerite s'étonne de l'étrange et déplaisant compagnon que s'est donné Faust, et dont la présence la trouble d'une émotion profonde et douloureuse.

Seine Gegenwart bewegt mir das Blut,
Wollte nicht mit seines Gleichen leben.

II

Mais si ce rapprochement est probant, s'il faut interpréter la profession de foi de Faust avec les *Aussichten in die Ewigkeit* et davantage avec les *Physiognomische Fragmente* de Lavater, il permet aussi une solution approchée d'une autre et grave difficulté. Il ne manque pas de critiques pour dire (et Minor a répété après eux) qu'il n'y a pas d'indice, dans le premier *Faust*, par lequel on puisse préjuger du dénouement que Gœthe projetait pour son drame. Si l'on pense que la *profession de foi* de Faust est inspirée de Lavater, on ne pourra plus admettre que l'idée de la damnation ait jamais pu se présenter au poète. Si Faust est l'homme de génie; si le génie est présence manifeste de Dieu dans l'homme, comment Faust serait-il damné?

Peut-être même, quand, après tant d'années, Gœthe achèvera le drame, et malgré tant de dissentiments qui, dans l'intervalle, l'ont séparé de Lavater, est-ce un souvenir des doctrines lavatériennes qui survivra dans le dernier acte du second *Faust*? Cet acte n'est-il pas, lui aussi, une vue ouverte sur l'éternité, « eine Aussicht in die Ewigkeit »? On a pu démontrer que ce sont des tableaux italiens qui ont fourni les thèmes imagés. C'est Lavater qui fournit pour une bonne part les thèmes moraux. Même hiérarchie d'anges : les enfants bienheureux, les anges adolescents, les anges adultes. « Ich zweifle nicht, *Kinder* werden auferstehen, vermuthlich als Kinder und *in jugendlicherer Bildung* als die Alten[2]. » Toutes les âmes se souviennent dans l'autre monde de ce que fut leur existence terrestre. Lavater, en effet, pensait que le caractère moral de tous les hommes, après la résurrection, serait visible. « Nicht nur das Facit, die Summe aller moralischen Gesinnungen der Menschen wird sich confus darstellen, sondern sogar *einzelne Handlungen*, Gedanken und Begierden des vorigen Lebens auf Erden[3] ». Le souvenir d'un acte, d'une pensée, en tant qu'il aurait une valeur morale, serait affecté d'un signe visible. Il y aurait un art de lire les actes d'autrefois sur les faces transfigurées, une « Physiognomonique » céleste plus parfaite que la nôtre et intelligible à tous. C'est aussi pourquoi Gœthe fixe les âmes des pécheresses dans des attitudes où se reconnait leur vie terrestre, et l'acte qui les a immortalisées. Marie-Made-

1. *Physiognomische Fragmente*, 9ter Fragment (III, 79).
2. *Aussichten in die Ewigkeit*, VI. Brief (écrit entre juin et août 1768).
3. *Ibid.*

leine se penche toujours dans l'attitude où jadis elle essuya, avec les boucles de ses cheveux, les pieds du Sauveur; la Samaritaine est toujours celle qui l'abreuva [1]. Marie d'Égypte ne perd point le souvenir du jour où il l'a rencontrée quand il sortait du tombeau et Marguerite ne peut que reprendre sa prière déchirante à la Vierge.

Nebelnd um Felsenhöh | Spür, ich soeben
Regend sich in der Höh', | ein Geisterleben!

Mais avec cette immédiateté de la sensation que Lavater admettait dans les âmes célestes [2], les anges pressentent l'arrivée lointaine de Faust. Il va prendre place dans la hiérarchie des âmes et cette hiérarchie sera enfin conforme à la justice définie par Lavater. La science acquise, l'expérience douloureuse de la vie terrestre ne seront pas perdues. Le génie aura ses droits. « Alle hier gesammelten Ideen, die nur symbolisch waren, mögen immerhin mit unser abgelegten Sterblichkeit verwesen; allein der Eindruck, den wir in unserm inwendigen unsterblichen Menschen zurücklassen, die *Uebung* des Verstandes kann nicht umsonst sein. Es muss ein Unterschied in der Fertigkeit des geübten und ungeübten Denkers sein. Newton wird vermuthlich immer ein Genie im Himmel bleiben, wie er eines auf Erden war. Freilich wird Mancher, der grössere Anlagen als Newton, aber den Anlass und die günstigen Umstände nicht um sich hatte, die seine Fähigkeiten nicht so gut entwickelten, Newton *vielleicht überflügeln.* » Ainsi monte au ciel, portée par des anges, l'âme de Faust, « chrysalide », comme disait Lavater avec Leibnitz [3], où dort l'immortel papillon :

Freudig empfangen wir | Diesen *im Puppenstand*

diront à leur tour les adolescents angéliques. Mais déjà il grandit. Il éploie les ailes du génie. Il est grand de toute la science que lui donnent les épreuves passées et ce don de la divination morale qui l'éclairait encore dans ses pires erreurs :

Er *überwächst* uns schon | An mächt'gen Gliedern....
[Denn] dieser hat gelernt, | Er wird uns lehren.

CHARLES ANDLER.

1. Dans son tableau des félicités célestes, Lavater se promet de rencontrer Marie, Marie-Madeleine et toutes les amies qui lui ont été chères. (*Aussichten in die Ewigkeit*, X. Brief.)
2. *Ibid.*, VIII. Brief.
3. « Il n'y a pas plus de difficultés à concevoir la conservation des âmes que celles qu'il y a dans le changement *de la chenille en papillon.* » Leibnitz, *Nouveaux Essais*, cités par Lavater, V. Brief, 17 juin 1768.

L'ACADÉMIE CELTIQUE ET JAKOB GRIMM D'APRÈS UN TRAVAIL RÉCENT DE M. GAIDOZ

Il importe, je crois, de signaler aux lecteurs de cette revue, à ceux surtout qu'intéresse l'œuvre puissante de Jakob Grimm, le mémoire que M. Gaidoz, le maître des études de traditionnalisme en France, vient de donner à une *Festschrift* destinée à d'autres savants que les germanistes. Ce mémoire est intitulé *De l'influence de l'Académie Celtique sur les études de folk-lore* et a paru dans le *Recueil* publié par la Société des Antiquaires de France à l'occasion de son centenaire (Paris, Klincksieck, 1 vol. 4°).

L'Académie Celtique, fondée en 1804, ne devait pas, dans la pensée de ses fondateurs, s'occuper uniquement des langues celtiques, mais aussi des traditions populaires; ils sentaient qu'il était urgent de recueillir toutes sortes de très vieilles choses dont la chute de l'ancienne société hâtait singulièrement la fin, — les patois, les coutumes, les superstitions, tout ce qu'on appelle aujourd'hui le folk-lore. La même préoccupation se retrouve dans la grande entreprise des statistiques départementales qui avait été commencée dès le début du Consulat. Un questionnaire, rédigé surtout par Dulaure, fut publié en 1805 par l'Académie Celtique pour susciter et faciliter les recherches de traditionnalisme : c'est presque un traité de la matière, et après un siècle il a encore toute sa valeur comme guide et comme plan.

L'esprit public en France était alors trop voltairien, les érudits trop occupés de l'antiquité classique pour s'intéresser aux recherches préconisées par Dulaure et Johanneau. En 1813, l'Académie Celtique se transforme en « Société des Antiquaires de France », elle devient archéologique, de folklorique qu'elle aurait pu être. C'est en Allemagne que les programmes et questionnaires de l'Académie Celtique devaient trouver le lecteur qui était le mieux capable d'en extraire et de mettre en œuvre ce qu'ils renfermaient d'idées fécondes.

Dans sa courte biographie, parmi les témoignages d'honneur (*Ehrenbezeugungen*) qui l'ont encouragé dans la marche de ses études, Jakob Grimm mentionne ce fait que, le 9 juin 1811, il avait été élu membre correspondant de l'Académie Celtique (*Kl. Schriften*, I, p. 17). Quelques années après, il voulut fonder une société analogue : au printemps de 1815, de Vienne, il lançait une circulaire invitant ses correspondants à fonder dans les pays de langue allemande une société destinée à recueillir les chants, contes, proverbes, usages et superstitions, et en général, *alles was unter dem gemeinen deutschen Landvolke von Lied und Sage vorhanden ist.* Le questionnaire de Grimm n'est qu'un sommaire, tandis que celui de Dulaure, largement développé, était déjà presque un traité. Ce qui semble bien montrer que Grimm suivait une impulsion ou une suggestion étrangère, c'est que l'idée de la circulaire de 1815, comme on le sait par des correspondances récemment publiées, était née chez lui en 1811, juste après son contact avec l'Académie Celtique : *plötzlich 1811*, — dit, étonné, l'écrivain qui a publié ces lettres — *ohne dass in Arnim oder Brentano's Briefwechsel mit Grimm vorher die*

Rede davon gewesen wäre, der Plan wie eine selbständige angemachte Sache zur Verhandlung kommt (Steig, *J. Grimm's Plan zu einem altdeutschen Sammler*, dans *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, 1902, p. 130) : le plan ne venait en effet ni d'Achim d'Arnim ni de Brentano, dont Grimm subissait alors l'influence; il venait de l'Académie Celtique et du questionnaire de Dulaure. — Les idées une fois nées, conclut M. Gaidoz, flottent par le monde comme un pollen, et souvent ce que l'on croit être une idée originale, est inspiré par un souvenir ou une suggestion.

P. Perdrizet.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Publications sur la littérature en Autriche.

Au milieu des peuples germaniques l'Autriche garde son individualité, malgré les liens de la race et les rapprochements politiques. Ses écrivains ont leur physionomie propre, et le pays entier reste fidèle à des traditions d'autonomie. Deux faits récents ont, après tant d'autres, affirmé à nouveau, dans le domaine littéraire, ce particularisme qui n'a d'ailleurs rien d'étroit. L'un, qui n'est pas sans doute un événement littéraire seulement, est la fondation de la *Revue Autrichienne* (Oesterreichische Rundschau); l'autre, la création de l'*Association littéraire* (Litterarischer Verein), qui a pour but la publication ou la réédition de textes et documents relatifs à l'histoire de la littérature en Autriche.

La *Revue Autrichienne* [1], qui paraît chaque semaine en un fascicule de 50 à 60 pages grand format, est dirigée par M. le baron Alfred von Berger et M. Karl Glossy. Il devait être facile à ces deux hommes de réunir une brillante phalange de collaborateurs. Le premier, écrivain délicat, très épris d'art, a passé avec aisance d'une chaire d'Université à la direction du théâtre de Hambourg où son entrée a dû faire tressaillir de joie l'ombre de Lessing. Le second, pendant les longues années qu'il a passées à l'Hôtel de Ville de Vienne, a montré qu'il n'était pas seulement capable d'administrer la bibliothèque et les archives confiées à sa garde, et d'écrire des études aussi agréables que savantes, mais qu'il était aussi un homme d'action, un organisateur, une force. Le succès était assuré à deux personnalités de cette valeur le jour où elles s'associeraient pour fonder un organe où devait s'exprimer la vie, non plus seulement d'un parti, mais de toute une grande et puissante nation.

Ce sont en effet des questions vitales pour l'Autriche que la *Revue* étudie. Un premier article est significatif. Il émane de l'illustre savant Édouard Suesz et traite de l'éducation populaire. L'auteur indique ce qui a été fait en Autriche dans cette voie et combien il importe d'encourager dans le pays l'extension universitaire. Cet article a la valeur et la portée d'un programme. Il montre que la *Revue* travaille à une œuvre de progrès et que les meilleurs esprits la secondent dans cette tâche.

1. *Oesterreichische Rundschau*, hrsg. von Dr Alfred Freiherrn von Berger und Dr Karl Glossy, Wien, Carl Konegen, I, Opernring, 3.

C'est du même libéralisme éclairé que s'inspirera une étude au titre un peu sévère, mais pleine de vie et de chaleur, sur la constitution autrichienne, son passé et son avenir. La *Revue* nous conduit dans les domaines de l'économie politique, des divers enseignements, des sciences naturelles, de l'hygiène, etc. L'histoire est représentée, ici par une indication de sources nouvelles pour l'étude du Congrès de Vienne, là par la discussion du livre de notre compatriote, M. Eisenmann, *Le Compromis austro-hongrois de 1867*. Une lecture tout à fait attachante, un vrai roman de Dickens, ce sont les Mémoires d'un ancien maire de Vienne, le baron de Felder, qui, en nous racontant sa jeunesse, nous trace un tableau extrêmement pittoresque de la vie en Autriche avant 1848. Entre les articles techniques se glisse la fiction avec des récits et des fantaisies signés des noms de F. von Saar, J.-J. David, Rosegger, Wilbrandt, Ohorn. La critique littéraire et dramatique tient naturellement une large place dans une publication dirigée par deux lettrés dont l'un a fait du théâtre son élément spécial. Le mouvement musical est jugé par M. Robert Hirschfeld avec une indépendance et une sévérité qui font plaisir. Des chroniques, notes et mélanges, touchent aux sujets les plus divers. Les faits de la semaine sont enregistrés, et souvent marqués d'un trait mordant. Tel de nos comédiens français ne se vantera pas de l'impression que, d'après un compte rendu, il aurait faite sur les Viennois.

Il y a donc dans la *Revue Autrichienne* beaucoup de variété, mais on y sent en même temps une unité qui est dans l'inspiration générale : un sentiment national très vif ramène la plupart des questions au point de vue autrichien. Par la solidité et l'ampleur de son organisation, par son apparition hebdomadaire, par la richesse de ses articles, la *Revue Autrichienne* ne s'est pas mise seulement à la tête de toutes les publications de la grande monarchie du centre; elle se classe parmi les premiers périodiques européens.

L'*Association littéraire*, dont le président est M. Karl Glossy, a tracé son programme. Les œuvres qu'elle a l'intention de publier ou de réimprimer sont d'ordre varié. Voici, dans le domaine du théâtre populaire, les couplets de Kurz-Bernardon, les pièces de Hafner, de Stranitzky, celles de l'époque antérieure à Raimund et celles qui vont de Nestroy à Anzengruber.

L'*Association* songe à préparer des éditions critiques de Lenau, de Grillparzer, de Halm, de Zedlitz, de Bauernfeld. Elle nous promet des réimpressions de Frédéric Schlegel, de Zacharie Werner, d'Adam Müller, de Gentz. Elle veut présenter au public le bénédictin Michael Enk von der Burg. La critique figure dans le programme avec Schreyvogel, Frankl, Speidel, Emil Kuh, etc. Une attention spéciale sera accordée aux mémoires, aux correspondances, aux conversations. Par exemple on voudrait éditer les célèbres et peu accessibles *Conversationshefte* de Beethoven où les interlocuteurs du musicien sourd écrivaient ce qu'ils avaient à lui dire. On voit, par cette énumération, combien sera utile la tâche entreprise par l'*Association littéraire*, et combien il est désirable qu'elle puisse la poursuivre rapidement.

Elle a commencé son œuvre par la publication de l'autobiographie du

paysan-poète Franz Michael Felder [1], dont les récits villageois ont été mis sur le même rang que ceux de J. Gotthelf ou de B. Auerbach, et dont l'ouvrage le plus curieux est cette histoire de sa vie, comparable, par le sujet même et par l'intérêt captivant de la narration, au roman *Henri le Vert* de G. Keller.

Le second ouvrage édité par l'*Association* porte dans son titre un nom plus éclatant que celui de Felder. C'est un recueil des conversations de Grillparzer et de portraits tracés de lui par divers de ses contemporains [2]. Il aura deux volumes. Nous n'avons encore que le premier. Celui-ci contient, réunis par les soins de M. Sauer, vingt articles où diverses personnes qui furent en relations avec Grillparzer nous renseignent sur sa vie et nous confient leurs impressions. Ces témoins sont H. Laube, Bauernfeld, Karl von Holtei, Mosenthal, la comtesse de Wickenburg-Almasy, Mme Augusta von Littrow-Bischoff, Betty Paoly, A. Foglar, Gerhard von Breuning, Hippolyt von Sonnleithner, H. Lorm. La plupart de ces articles n'étaient pas inédits. On sera heureux de les avoir tous ensemble en un même volume. Ce sont des documents de première valeur au moyen desquels les admirateurs du poète pourront se représenter ce que fut l'homme. M. Sauer accompagne ces articles de notes précieuses. Dans l'une d'elles il nous communique le texte complet d'un testament écrit par Grillparzer en 1848. C'est une pièce émouvante, d'une lamentable tristesse.

Nous attendons avec impatience le second volume qui contiendra les conversations.

L'*Association littéraire*, quoiqu'elle fasse dès son début une large place à Grillparzer, ne veut pas marcher sur les brisées de la Société qui s'est formée autour du nom de ce poète, gardienne et propagatrice zélée de sa gloire. L'*Annuaire*, qui est l'organe de cette Société, continue à paraître, et comme, au lieu d'être étroitement limité à la personne et aux œuvres de Grillparzer, il s'étend à tout le milieu où celui-ci a vécu, l'intérêt qu'il offre n'est pas près de s'épuiser. Le tome XIV est aussi plein que les précédents [3]. A l'occasion de l'anniversaire de Kant, M. Ortner nous fait connaitre les principaux disciples que le philosophe eut en Autriche; Grillparzer fut du nombre. M. Wyplel cherche à marquer l'influence exercée sur Grillparzer par Byron. Il est incontestable que des souvenirs de la *Fiancée d'Abydos*, du *Corsaire* et d'autres œuvres ont hanté le jeune auteur de l'*Aïeule*; cependant plusieurs des rapprochements établis par M. Wyplel ont l'air bien forcés. Dans son *Journal*, Grillparzer parle en termes sympathiques et élogieux d'un de ses camarades de classe du nom de Hornbostel; c'était un médecin qui fut poète à ses heures. M. de Komorzynski nous apprend ce que fut ce personnage et nous communique quelques pages de ses essais. L'homme qui fut pour Grillparzer un conseiller plein d'expérience et un protecteur efficace, Schreyvogel, séjourna de 1794 à

1. *Aus meinem Leben*. Von Franz Michael Felder, hrsg. und eingeleitet von Anton Schönbach, Wien, 1904, Litterarischer Verein.

2. *Grillparzers Gespräche und die Charakteristiken seiner Persönlichkeit durch die Zeitgenossen*, hrsg. von A. Sauer, Wien, 1904.

3. *Jahrbuch der Grillparzer-Gesellschaft*, hrsg. von Karl Glossy, XIVter Jahrgang, Wien, Konegen, 1904.

1796 à Iéna; M. Glossy publie les lettres que le futur secrétaire du Burgtheater écrivit de cette ville à son frère. Viennent ensuite des souvenirs de Mme Marie von Najmajer sur les sœurs Frœhlich, dont l'une fut son professeur de chant. C'est un coup d'œil jeté dans cet intérieur où les amies dévouées du poète veillaient sur sa vieillesse chagrine, où Kathi, sa fiancée de jadis, était la fée du logis, souple encore et gracieuse, quoique grisonnante et pâlie. « Ses yeux bruns de biche, pleins de gaîté, avaient gardé leur éclat », ces yeux dont Grillparzer avait célébré autrefois le pouvoir fascinant. D'autres souvenirs sont ceux d'un fonctionnaire qui fit partie de la suite de l'empereur François, lorsque celui-ci se rendit en grande pompe à Rome en 1819. On sait que Grillparzer était en Italie au même moment et qu'il fut en contact avec des personnages de la suite impériale. Le récit que M. Glossy publie dans l'*Annuaire* permet de contrôler des faits et des dates indiqués par le poète dans la partie de son *Autobiographie* où il raconte son voyage. L'étude suivante, consacrée à Périnet, l'un des rois de la scène populaire, nous éloigne en apparence de Grillparzer, mais en apparence seulement, car on sait la tendresse qu'avait le créateur de tant de beaux drames classiques pour les spectacles chers au peuple viennois et toutes les inspirations qu'il y puisa. M. Glossy nous rappelle qu'en 1845 les hommes de lettres adressèrent au prince de Metternich une pétition que signa Grillparzer, afin d'obtenir une application moins rigoureuse de la censure. Les libraires imitèrent cet exemple, et M. Glossy nous donne le texte de leur requête. Après une étude sur le poète tyrolien Hermann von Gilm dont nous aurons à reparler tout à l'heure, l'*Annuaire* se termine par des renseignements que nous fournit M. Sauer sur un fonctionnaire nommé Emil Wickerhauser, qui fut en correspondance avec Grillparzer et dont celui-ci semble avoir beaucoup apprécié l'amitié sûre et l'esprit cultivé.

Un article, qui aurait eu sa place toute marquée dans l'*Annuaire*, a été réservé par M. Glossy pour la *Revue Autrichienne*. C'est une étude sur les logements que Grillparzer a successivement occupés [1].

Un événement sensationnel pour tous ceux qui étudient Grillparzer, c'est l'apparition, dans le *Grundriss* de Gœdeke, de la partie consacrée à ce poète [2]. Elle est rédigée par le maître qui est, en cette matière, l'autorité suprême, M. Auguste Sauer. Ce nom, qui représente toute une existence vouée à Grillparzer, garantit la valeur exceptionnelle du travail. La notice qui présente une vue d'ensemble de la vie et des œuvres du poète est très sommaire; en 8 pages elle analyse et apprécie les drames principaux, indique quelques dates essentielles, mais reste muette sur le caractère et la vie intérieure de Grillparzer. Ainsi Kathi Frœhlich n'est même pas nommée. Tout l'intérêt du travail est dans la partie bibliographique qui est un modèle de patiente et minutieuse investigation. Malheureusement le fascicule du *Grundriss* s'arrête avant *Le Rêve, une vie*. Souhaitons que la suite arrive sans tarder, car personne n'osera plus désormais écrire quoi que ce soit sur Grillparzer sans consulter et mettre à profit ce vaste répertoire.

1. *Grillparzers Wohnungen*, von Karl Glossy, *Oesterreichische Rundschau*, I, 1.
2. Gœdeke, *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung* (VIII. Band, Bogen 4-25), Dresden, Ehlermann, 1904.

Il est intéressant, pour nous Français, de constater combien peu M. Sauer relève dans notre pays d'indices de l'existence de ce magnifique poète. L'*Aïeule* fut traduite en français en 1823, mais ce fut à Genève. *Sapho* l'avait été à Paris en 1821; une autre traduction française de la même pièce est restée en manuscrit au *Grillparzer-Archiv*. Le *Journal des Débats* du 1er juin 1818 parla de *Sapho*; le *Journal du Commerce* reproduisit à la même époque un article d'une gazette allemande sur le même sujet. Grillparzer a sa notice dans la *Nouvelle Biographie générale* de Hœfer (1853). En 1886 Blaze de Bury parle des relations de Grillparzer et de Beethoven dans la *Revue des Deux Mondes*. Ce serait à peu près tout. Il est probable que les indications de M. Sauer demanderaient à être complétées. Il n'en est pas moins vrai que Grillparzer a été beaucoup trop ignoré par nous. Depuis quelques années seulement son nom commence à être prononcé un peu plus souvent.

C'est encore la grande figure de Grillparzer qui domine dans un recueil d'articles et de discours de M. Sauer [1]. L'on avait déjà pu lire ailleurs l'éloge académique du poète, prononcé à l'occasion du centenaire de sa naissance, ainsi que les conférences sur Grillparzer et Kathi Frœhlich, sur le *Fidèle serviteur de son maître*, sur l'élément magique chez Grillparzer. Bornons-nous à signaler la réimpression de ces magistrales études et leur réunion dans le même volume.

Nous reconnaissons l'influence et la méthode de M. Sauer dans un ouvrage d'un très vif intérêt consacré par M. Stefan Hock au drame fantastique *Le Rêve, une vie* [2]. Cette pièce sert à M. Hock d'exemple qui doit nous faire saisir chez Grillparzer le travail de création poétique, de même qu'elle reflète le caractère du poète et l'état d'âme des Autrichiens vers 1830. Le choix est fort heureux. *Le Rêve, une vie* est une œuvre éminemment représentative. Elle nous montre par quels liens innombrables Grillparzer, qui fut pourtant un solitaire, appartient à son temps, à son pays, de quelle poussière d'idées semées dans l'atmosphère ou soulevées à la lecture d'auteurs variés il a pétri ses créations et comment sur cette matière rassemblée de toutes parts il a gravé l'empreinte de sa personne et de son génie. Les éléments du drame furent fournis à Grillparzer aussi bien par les rationalistes que par les romantiques, par Voltaire et par Calderon; on y trouve des emprunts faits à une satire de Falk et à un roman de Klinger, des souvenirs de la *Flûte enchantée* et d'autres pièces du théâtre populaire, de Gozzi, de Lope de Vega, des réminiscences de Schiller, de Tieck, de Lessing peut-être, d'Immermann, de Houwald, de Müllner. Et avec tous ces apports disparates il a su faire une œuvre admirablement vivante et harmonieuse. Une idée ou plutôt un sentiment général la domine : c'est la peur de l'ambition, c'est le renoncement à la gloire et aux vastes entreprises, c'est le désir de la paix dans l'effacement. Cette sorte d'abdication était le parti douloureux auquel Grillparzer avait été amené par ses infortunes personnelles; c'était aussi la morale à laquelle se ralliait l'Autriche épuisée par

1. August Sauer, *Gesammelte Reden und Aufsätze zur Geschichte der Litteratur in Oesterreich und Deutschland*, Wien, Fromme, 1903.

2. Stefan Hock, *Der Traum, ein Leben. Eine litterarische Untersuchung*, Stuttgart, 1904, Cotta, 5 M.

les guerres, atteinte dans ses forces vives, garrottée par Metternich. Grillparzer fit passer cette mélancolie dans sa fable dramatique qui montrait un ambitieux guéri de sa soif de grandeur par un rêve. Il traita son sujet en grand artiste. Il réalisait un tour de force qui consistait à représenter les extravagantes visions d'un songe, à donner la sensation du délire, tout en conduisant l'action avec une logique et une sûreté de main surprenantes. Dans aucune autre pièce peut-être il n'a joint une imagination plus audacieuse à un art plus soucieux du vrai, plus savant et plus délicat.

Tous ces caractères sont excellemment analysés par M. Hock. L'étude des sources cosmopolites où Grillparzer a puisé forme un instructif chapitre de littérature comparée. Le goût de la littérature comparée entraîne parfois l'auteur à des développements qui ressemblent un peu trop à des digressions, mais qui sont intéressants en eux-mêmes. Telle est, par exemple, la revue des rôles de muets au théâtre, ou celle de l'emploi du rêve en poésie. Tous les rapprochements ne sont pas justifiés. Je n'aime pas beaucoup la page sur le rôle du manteau dans le théâtre de Grillparzer, ni la comparaison de Roustan, l'ambitieux guéri, avec le Wotan de Wagner. Mais en général la marche de M. Hock n'est pas aventureuse. Ses informations sont vastes et sûres. Au souci d'être exact et complet il joint en outre une qualité précieuse : il sent vivement la beauté de l'œuvre qu'il étudie, et il en parle avec chaleur.

C'est à M. Sauer que M. O. E. Lessing dédie une étude sur les rapports de Grillparzer avec le théâtre d'aujourd'hui et de demain [1]. Quelle différence entre deux disciples d'un même maître! Avec M. Hock nous sommes toujours, sauf quelques écarts, sur un sol ferme. Nous ne sentons pas la même sécurité avec M. Lessing.

Le « drame nouveau », d'après M. Lessing, dérive de la philosophie de Hegel; le type en a été établi, théoriquement et pratiquement, par Hebbel. Il repose sur « la dialectique dans l'idée »; il n'engage plus, comme le drame ancien, entre l'individu et l'idée un conflit dont l'issue est pessimiste; il montre le conflit dans l'idée elle-même, et le résultat est une synthèse optimiste; le malheur individuel sert au bien de la collectivité.

Telle est la conception du drame à laquelle M. Lessing s'efforce de rattacher le théâtre de Grillparzer. Il est trop évident qu'un grand nombre de pièces ne sauraient rentrer dans ce type. M. Lessing est obligé d'écarter *le Rêve, une vie*, que M. Hock a jugé avec raison comme une des œuvres les plus caractéristiques de Grillparzer. Il est obligé d'abandonner cette pure merveille qui se nomme *Les Vagues de la mer et de l'amour*, et un chef-d'œuvre de psychologie pénétrante, *Le Fidèle serviteur de son maître*. Il restreint l'idée de la *Toison d'or* à l'opposition de la barbarie et de la civilisation, alors que ce drame si original et si profond échappe par son ampleur et sa richesse à l'étreinte de toute formule. *Ottokar* répondrait à la définition du « drame nouveau », mais au prix d'une interprétation, combien arbitraire! du personnage du roi de Bohême.

Que reste-t-il alors à M. Lessing à l'appui de sa thèse? Il tire surtout

1. O. E. Lessing, *Grillparzer und das neue Drama. Eine Studie.* München u. Leipzig, Piper, 1905, 4 m.

parti du fragment d'*Esther* et des drames posthumes. Certes il y a des « idées » dans *Esther*, dans la *Querelle entre frères chez les Habsbourg*, dans *Libussa* et dans la *Juive de Tolède*. Mais d'abord ces idées ne sont pas si générales que le prétend M. Lessing; quoi qu'il en dise, ce sont des opinions personnelles à Grillparzer, souvent très discutables; ce ne sont point des vérités universelles que l'action dramatique finirait par faire éclater et dont le triomphe marquerait un progrès philosophique ou social. Puis, dans ces œuvres, y compris *Libussa*, la superbe réalité concrète l'emporte sur l'élément intellectuel, et c'est par là qu'elles nous attachent. Par beaucoup de ses « idées », par sa peur de la Révolution, Grillparzer n'a été, hélas! que trop de son temps. C'est par la large vérité humaine et par la beauté plastique de ses compositions qu'il est un maître, ce n'est point par la portée philosophique des dernières seulement. Son théâtre n'est point du « drame nouveau »; c'est un théâtre qui parle à tous les âges, à toutes les générations.

Grillparzer et Hebbel ne sont pas, comme on dit vulgairement, deux têtes qu'on puisse mettre sous un même bonnet. Malgré tous ses efforts, M. Lessing n'y a pas réussi.

On sent combien le travail de M. Lessing est systématiquement restreint et contraint, lorsque, après son chapitre sur *Libussa*, on lit l'étude, copieuse en sa brièveté, que M. R. M. Meyer a mise en tête d'une édition scolaire du même drame [1]. Ce n'est pas une « idée » unique que M. Meyer découvre dans cette œuvre au charme mystérieux et profond; il nous montre les questions multiples qui y sont abordées : la destinée d'une nature d'élite au milieu des hommes, le problème de la volonté qui recule devant les décisions, le thème de l'amour et du mariage, le féminisme, le problème du droit rationnel et du droit historique, celui de l'État et du progrès. Malgré tout cet élément abstrait, *Libussa* reste une œuvre pleine de vie, à laquelle s'applique parfaitement, fait observer M. Meyer, l'adage : « *Primum vivere, deinde philosophari.* »

Des éditions d'autres œuvres de Grillparzer, recommandables à cause des introductions qui les précèdent, sont celles de *l'Aïeule*, de *Sapho* et de la *Toison d'or* par M. Moritz Necker [2]. L'histoire de chaque pièce est rapidement esquissée; nous sommes renseignés sur les circonstances qui ont amené le poète à l'écrire, sur les impulsions qu'il a reçues, sur les sources où le sujet a été puisé. Puis M. Necker établit la signification et la portée de l'œuvre; il en apprécie la valeur esthétique; il raconte le sort qu'elle a eu au théâtre jusqu'en ces dernières années. Ces trois petits volumes font partie d'une collection destinée à populariser les chefs-d'œuvre de la scène allemande et à en faciliter l'intelligence; ils répondent parfaitement au but de cette louable entreprise.

Nous ne connaissons que par les annonces de librairie une édition

1. Richard M. Meyer, *Libussa* (Deutsche Dichter des XIX. Jahrhunderts, hrsg. von Otto Lyon), Leipzig u. Berlin, Teubner, 1905.

2. Moritz Necker, *Die Ahnfrau*, *Sappho*, *Das goldene Vliess* (Die Meisterwerke der deutschen Bühne, hrsg. von Georg Witkowski), Leipzig, Max Hesse.

d'œuvres choisies de Grillparzer, avec introduction et notes par M. Rudolf Franz[1]. Elle est appréciée dans *Das litterarische Echo* (VI, 22).

La vie de Grillparzer nous est racontée par M. Sittenberger dans un volume de la collection des *Geisteshelden*[2]. Était-il impossible, en 200 pages, de tenter une étude approfondie? Il avait fallu moins d'espace à M. Sauer pour nous donner, dans son Introduction aux *Œuvres complètes* (5e édition, Cotta) une idée vivante et totale de l'homme ainsi que de son théâtre. M. Sittenberger s'est rendu la tâche infiniment plus facile. Il a préféré nous entretenir, sur le ton d'une causerie alerte, des faits extérieurs de la vie de Grillparzer; il répète les anecdotes connues; il se plait aux détails. Il nous apprend que Schreyvogel fut obligé de quitter ses fonctions de secrétaire du théâtre de la cour si brusquement qu'on ne lui laissa même pas le temps de chercher son parapluie oublié dans son bureau. Mais il s'arrête à peine aux drames les plus riches de poésie. Le livre, qui n'est pas dépourvu d'agrément, ne s'adresse pas à ceux qui voudraient pénétrer la psychologie de Grillparzer et voir discuter ses œuvres.

Ce que Grillparzer fut pour la scène tragique, Raimund le fut pour la scène populaire. La mémoire et les œuvres de ce charmant poète, totalement ignoré en France, sont à juste titre chères aux Viennois. Sa vie, que remplit un noble effort d'artiste et qui se termina par une catastrophe, nous est admirablement racontée par M. Sauer dans les *Gesammelte Reden und Aufsätze*. Cette étude est la reproduction, avec plus de développements, de l'article si nourri, consacré par le même auteur à Raimund dans l'*Allgemeine Deutsche Biographie*.

Une autre étude, plus détaillée, est celle que M. Edouard Castle a mise en tête de l'édition complète des œuvres de Raimund publiée par la librairie Hesse[3]. M. Castle a déjà fait paraitre dans la collection des classiques éditée par la même maison un excellent travail sur Lenau. Son introduction aux œuvres de Raimund n'a pas moins de valeur. Abondamment documentée, appuyée en grande partie sur les nombreux travaux de MM. Glossy et Sauer, elle résume l'histoire de la scène populaire en Autriche, nous fait connaitre la personnalité de Raimund, le monde où il vivait, sa nature sentimentale et emportée, son amour enthousiaste pour Antoinette Wagner, son tragique suicide; elle nous raconte la genèse de chacun de ces drames où se joue une fantaisie ailée, en même temps qu'on y sent les palpitations de la vie. Raimund s'est servi de beaucoup d'éléments qui étaient du domaine public ; il les a tous animés d'une vie nouvelle; il les a éclairés des rayons d'une pure poésie. M. Castle observe avec sagacité ce travail de création et en apprécie les résultats avec justesse. Il juge ainsi le *Dissipateur* : « Raimund n'eût-il écrit que cette pièce, qu'il se mettrait au premier rang des poètes », et ce n'est point là une exagération.

1. Grillparzers Werke, hrsg. von Rudolf Franz. Kritisch durchgesehene und erläuterte Ausgabe in fünf Bänden. Leipzig und Wien, Bibliographisches Institut, 1904.

2. H. Sittenberger, *Grillparzer, Sein Leben und Wirken*. Band 46 der Biographien-Sammlung « Geisteshelden », Berlin, Hofmann, 1904.

3. Ferdinand Raimunds Sämtliche Werke, hrsg. von Ed. Castle, Leipzig, Max Hesse.

L'auteur dramatique qui formait avec Grillparzer et Raimund une brillante trinité, Bauernfeld, a été négligé dans ces derniers temps. Il ne faudrait point voir dans ce silence un fâcheux symptôme. En 1901 on a beaucoup parlé de ce spirituel écrivain, à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance; on avait constaté que ses comédies étaient toujours jeunes, toujours sûres de plaire.

Un rival de Grillparzer a eu les honneurs d'une édition nouvelle. C'est Friedrich Halm, ou, de son vrai nom, le baron de Münch-Bellinghausen. On sait l'heureuse carrière de cet homme à qui la fortune ne cessa de sourire, tandis qu'elle s'acharnait contre Grillparzer. A la fois comme auteur dramatique et comme fonctionnaire, il obtint des faveurs et des honneurs qui furent refusés au plus méritant. Grillparzer fut cruellement affecté surtout le jour où le poste qu'il désirait ardemment, celui de conservateur de la Bibliothèque de la Cour, fut accordé, malgré ses démarches, à Halm. Récemment Hans Hopfen, dans un feuilleton de la *Neue Freie Presse*, essayait de démontrer que la préférence donnée à Halm pouvait se justifier. Cet article n'a pas été très convaincant. Si les titres du fonctionnaire avaient été chez Grillparzer inférieurs à ceux de son concurrent, ce qui n'est pas démontré, il y a entre les deux poètes une distance telle que l'échec de Grillparzer paraîtra toujours un impardonnable déni de justice. On a très vivement cette impression, lorsqu'on relit, dans l'édition publiée par la maison Hesse, les œuvres choisies de Halm[1]. L'éditeur a eu raison de ne donner qu'un choix. Mais même les pièces les plus célèbres comme *Griselidis*, le *Gladiateur de Ravenne*, paraissent artificielles et sirupeuses. On s'étonne que, le second de ces drames ayant été joué sans que l'auteur se fût fait connaître, Grillparzer ait dit : « Il n'y a que deux poètes qui aient pu faire cette pièce : Halm ou moi; or, comme je sais qu'elle n'est pas de moi, il faut qu'elle soit de Halm ». M. Anton Schlossar cite ce mot, d'après Gustav von Putlitz, dans l'introduction qu'il a écrite pour la présente édition. S'il est authentique, il dénote chez Grillparzer beaucoup de modestie ou d'indulgence.

L'introduction de M. Schlossar tient une place honorable parmi celles que la librairie Hesse joint à ses éditions. Elle raconte la vie et les succès de Halm, ses relations avec Lenau, avec Michael Enk von der Burg, cette curieuse figure de bénédictin qui se suicida, avec la tragédienne Julie Rettich, avec H. Laube. M. Schlossar nous communique des poésies et des lettres inédites. Là est l'intérêt de son travail dont la partie faible est l'appréciation des œuvres. Au lieu d'en marquer le caractère avec précision, il se contente trop de formules laudatives auxquelles plus d'un lecteur refusera de souscrire.

Très peu de faits, deux dates seulement, celle de la naissance et celle de la mort, rien que des impressions, voilà ce que M. J.-J. David nous donne sur Anzengruber, l'auteur qui est, avec Raimund, la plus haute gloire de la scène populaire en Autriche. Comme le veut le programme de la collection *Die Dichtung* dont fait partie le petit volume de M. David[2], c'est un poète

1. Friedrich Halms ausgewählte Werke, hrsg. von Anton Schlossar, Leipzig, Max Hesse.
2. J.-J. David, *Anzengruber* (Die Dichtung), Berlin, Schuster und Lœffler.

qui parle d'un poète. Ne demandons pas aux hommes d'imagination qui condescendent à faire de la critique d'être érudits et minutieusement exacts. Ce qu'il nous faut attendre d'eux, c'est un sentiment plus intense de la beauté des œuvres dont ils parlent, ce sont des expressions vives et frappantes. Nous avons cela chez M. David. Il envoie de temps en temps sur Anzengruber un jet de lumière qui fait ressortir avec force un de ses aspects. Il souligne la vigueur que l'auteur du *Paysan parjure* tient de son origine rustique. Il nous montre chez cet apôtre de la lumière l'action sereine de la tendresse maternelle. Anzengruber eut un optimisme robuste. Il y a chez lui, dit fort justement M. David, « un grand fonds de santé, une affirmation constante et joyeuse de la vie ». — « Il était pénétré par la plénitude de la vie et par l'amour de la vie... En ses œuvres parle un révélateur des cœurs qui travaille avec les moyens les plus simples, presque avec des éléments primordiaux, et qui obtient ainsi ses effets les plus puissants; ici il y a plénitude et vrai réconfort. » Ces traits sont justes et esquissent vigoureusement la figure d'Anzengruber. Beaucoup de parties restent dans l'ombre. L'aimable petit livre est comme un portrait impressionniste où quelques lignes seulement sont éclairées, mais suffisent pour que le personnage soit vivant et ressemblant.

Anzengruber a également son médaillon dans les *Reden und Aufsätze* de M. Sauer qui l'a modelé d'une main experte et sûre.

Ne quittons pas le théâtre sans reparler d'un homme dont nous avons déjà prononcé le nom et dont l'histoire est intimement liée à celle de l'art dramatique en Autriche, Joseph Schreyvogel. M. Sauer, dans son recueil de discours et d'articles, nous le montre dirigeant, avec le titre modeste de secrétaire, le Burgtheater qu'il relève d'une profonde décadence et où, grâce à lui, finit par prendre pied le plus grand poète de l'Autriche, Grillparzer.

L'éminent dramaturge a laissé un journal qui a été publié par M. Glossy avec une introduction et des notes [1]. L'introduction, qui a également paru à part [2], nous renseigne sur la vie et le caractère de cet homme qui, par sa culture intellectuelle, fut supérieur à son époque et qui donna l'exemple d'une rare valeur morale.

Un article d'*Euphorion* (XI, 3), écrit par M. Alexander von Weilen, résume en traits lumineux la carrière et la physionomie de Schreyvogel et apporte des additions précieuses aux notes de M. Glossy. M. A. von Weilen s'est longtemps arrêté lui-même au « Hoftheatersecretär » dans son Histoire des théâtres de Vienne. Cet ouvrage considérable est en cours de publication. Nous en reparlerons, lorsque nous l'aurons au complet.

Signalons enfin une édition spéciale que la revue bien connue *Bühne und Welt* publie pour l'Autriche. Plusieurs écrivains dont nous avons cité les noms collaborent à cette édition autrichienne; ce sont MM. David, Glossy,

1. Josef Schreyvogels *Tagebücher*, 1810-1823. Mit Vorwort, Einleitung und Anmerkungen hrsg. von Karl Glossy (Schriften der Gesellschaft für Theatergeschichte. Band 2 u. 3) Berlin, Verlag der Gesellschaft für Theatergeschichte, 1903.

2. Josef Schreyvogel. *Eine biographische Skizze als Einleitung zu dessen Tagebüchern* von Karl Glossy, Wien, Konegen.

Moritz Necker, A. von Weilen, Schlossar, Robert Hirschfeld. Ajoutons-y ceux des acteurs Lewinsky et Gregori, de MM. R. M. Werner, Anton Lindner, R. Schaukal, etc. Parmi les sujets dont ils nous entretiennent citons au hasard : l'Opéra de Vienne de 1848 à 1898, le vieux Burgtheater, Hebbel, Johann Strauss, Charlotte Wolter, Joséphine Gallmeyer, Stella Hohenfels, Nestroy, Brahms, l'opérette viennoise. On voit par là que *Bühne und Welt* fournit d'intéressantes contributions à l'histoire du théâtre et de la musique en Autriche.

Si du théâtre nous passons à la poésie lyrique, nous saluons avec joie un livre brillant d'un de nos compatriotes sur Lenau. M. Reynaud a écrit sur ce poète une étude qui se classera parmi les meilleures productions de la critique française appliquée aux choses de l'étranger. Son « N. Lenau, poète lyrique », forme un digne pendant à l'excellent « Henri Heine poète », par Jules Legras.

Nous approuvons fort la méthode adoptée par M. Reynaud. Il évite de suivre pas à pas la biographie de Lenau. Il la résume, on pourrait dire : il l'expédie en quelques pages. Au lieu de suivre dans leur ordre chronologique des faits suffisamment établis et narrés par d'autres, il les groupe selon qu'ils expliquent les aspects essentiels du personnage qu'il veut définir. Ces faits deviennent des facteurs dont l'action est minutieusement observée et décrite. M. Reynaud renverse l'adage latin : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum.* C'est une démonstration qu'il veut faire, et non un simple récit. Il nous montre en quelle mesure l'homme, chez Lenau, fut déterminé par ses origines, par les spectacles que lui offrit la nature, par le milieu où il vécut, par ses habitudes physiques, par sa vie sentimentale, par des influences littéraires et philosophiques. La constatation qui revient sans cesse au cours de cette analyse, le *leitmotiv* de l'étude, c'est la totale absence d'énergie chez ce grand enfant de poète qui ne sut affirmer son indépendance ni en face de la nature, ni envers les hommes, moins encore envers les femmes, ni contre les courants d'une atmosphère chargée tantôt de doute, tantôt de mysticisme. La dévotion malsaine dont il fut l'objet à Stuttgart « aveulit son caractère » (p. 59); le romantisme exalta en lui « le moi déconcertant et incohérent des faibles » (p. 151). Sans personnalité solide et autonome, Lenau est amené à prendre des poses affectées; il joue au héros byronien, au beau ténébreux. M. Reynaud ne craint pas de parler de « trucs du poète à succès », ou « de méthode, de comédie dans la folie du désespoir ». On sent que deux autres mots sont au bout de sa plume; il ne se retient de les lâcher que par un dernier scrupule, sinon il eût volontiers traité Lenau de « gendelettre » et de « cabotin ». L'homme ne sort donc pas grandi de l'examen auquel M. Reynaud le soumet, et l'on est près de se demander si le critique, pénétré de la nécessité et de la beauté de l'effort viril, n'a pas eu à l'égard d'un faible un parti-pris de sévérité. Ce soupçon s'évanouit quand on lit, dans la 2e partie du livre, les pages qui jugent l'œuvre lyrique, On n'a jamais caractérisé en termes plus heureux les *Schilflieder* dont les

1. L. Reynaud, *N. Lenau poète lyrique*, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1905; 3 fr. 50.

strophes passent « comme un sourire sur le visage d'un malade » (p. 285), ou cet abîme de « volupté et de misère » que sont les poésies inspirées par Sophie Lœwenthal, ou les *Waldlieder* baignés enfin de sérénité. Le critique montre là qu'il sait ressentir aussi vivement que personne la poésie, quand elle est personnelle et sincère. Mais il est obligé de signaler également, à côté d'un sentiment vif et juste, toute une part d'influences littéraires qui gâtent les impressions directes, tout un romantisme de commande, et surtout il lui faut constater que dans sa poésie, comme dans sa vie, Lenau a manqué de cette volonté maîtresse d'elle-même, maîtresse de l'univers, qui produit les grandes choses. « L'Art, conclut M. Reynaud, c'est l'homme tout entier, et, de même que l'homme n'atteint sa pleine signification que par la volonté, de même on peut dire que, si les conditions premières de l'Art sont la Sensibilité et l'Imagination, il ne doit et ne peut aboutir que par la Volonté. »

L'étude littéraire se fortifie d'une leçon de morale, d'une leçon d'énergie professée sans pédantisme, mais découlant de l'analyse même. Le livre de M. Reynaud forme un bel ensemble, une construction solide et harmonieuse. Nous ne nous attarderons pas à des critiques de détail; nous pourrions constater que M. Reynaud, qui connaît admirablement son sujet, manque de sûreté quand il en explore les alentours; l'Autriche lui est moins familière que la Souabe; il écrit une ligne où il y a autant d'erreurs que de mots, quand il parle des « arlequinades et calembours des Nestroy, Schuster, Krontheuer (*sic*), Raimund » (p. 157). Ce sont là des erreurs et des imperfections, extérieures, pourrait-on dire, à l'ouvrage. Les partisans fanatiques de Lenau en voudront davantage à l'auteur d'avoir mesuré le poète du point de vue de l'énergie morale et de l'avoir, sous cet aspect, montré chétif et esclave. Nous croyons que M. Reynaud a vu juste; tout au plus le renverrions-nous à un ouvrage qui est, comme le sien, une apologie de la volonté et qui, après avoir flétri les natures lâches et veules, fait entendre, un peu tardivement, une parole de pitié. *Est deus caritatis,* dit Brand à la fin du drame d'Ibsen. Un peu plus de charité, un peu plus de commisération pour le pauvre malade que fut Lenau, et le livre de M. Reynaud eût été, littérairement et moralement, parfait.

Lenau, dans un article du *Grillparzer-Jahrbuch*[1] est mis en parallèle avec le poète tyrolien Hermann von Gilm. « Les deux poètes, dit M. Rudolf Holzer, se complètent comme le ton majeur et le ton mineur qui, tout en étant différents, remplissent fraternellement l'empire des sons. » A vrai dire, le rapprochement ne s'impose pas; ce n'est qu'un arbitraire exercice de rhétorique. Il y a trop de rhétorique et de dithyrambe dans l'étude de M. Holzer. Si l'on désire une appréciation calme et objective du talent de Gilm, il faut lire un livre de M. Arnulf Sonntag, qui a pris à tâche d'exposer l'évolution intellectuelle et morale de cet aimable auteur [2]. Un critique a dit que les poésies lyriques de Gilm, nées dans des coins étroits de montagne, « sont un des plus précieux trésors de la littérature universelle et

1. *Jahrbuch der Grillparzer-Gesellschaft*, XIVter Jahrgang, p. 249-267.

2. Arnulf Sonntag, *Hermann von Gilm*, *Darstellung seines dichterischen Werdeganges*, München, Lindauer, 1904.

appartiennent à tous les temps. » Un autre traite Gilm « d'individu assez médiocrement doué ». M. Sonntag évite les exagérations dans un sens comme dans l'autre. Une de ses principales préoccupations est d'établir, chose malaisée et fort méritoire, la chronologie des poésies de Gilm, et, cette base une fois acquise, de suivre le développement du poète. Il montre ce qu'il y a d'inspiration vraie dans ces œuvres où Gilm dit, avec des alternatives d'ardeur et de dépression, ses amours, ses rêves de liberté, sa haine des Jésuites, sa passion pour son admirable pays. Mais le critique y signale en même temps une large part d'imitation. Ce sont Schiller, Heine et la Jeune Allemagne, Freiligrath, A. Grün, Herwegh, qui tour à tour influent sur Gilm. C'est de Heine qu'il semble s'inspirer le plus. Mais M. Sonntag nous explique que ces ressemblances ne proviennent pas de ce que Gilm aurait adopté, comme un vêtement extérieur, la manière de Heine. C'est par la nature même de ses émotions, par son tempérament propre et par la tournure de son esprit que Gilm se place à côté de Heine, moins en disciple qu'en parent. M. Sonntag ne se dissimule pas les faiblesses du poète; néanmoins il conclut avec raison que c'est un vrai lyrique, dont l'œuvre laisse une impression de vie abondante et de fraîcheur.

Un auteur dont il est difficile de séparer le nom de celui de Gilm, c'est son compatriote Adolf Pichler. M. Sonntag compare les deux poètes à la fin de son volume. Tous deux ont chanté le Tyrol, mais avec des tempéraments tout différents. « Pichler a des idées nettement arrêtées, il est anguleux, carré, parfois rude; Gilm s'abandonne à l'émotion, il est mou, mobile, élégant. » Un parallèle semblable est tracé par M. Moritz Necker dans une conférence faite au Club scientifique de Vienne[1]. On a parfois représenté Pichler comme jaloux de Gilm et lançant contre lui des traits amers. M. Necker lave Pichler de cette accusation : Pichler, nature vigoureuse, ne pouvait évidemment pas avoir des sympathies sans réserve pour son compatriote un peu inconsistant, mais ce n'était pas un envieux.

Les *Notes de Journal*[2] nous montrent en Pichler un homme digne et sympathique, mieux encore, un caractère. Ce recueil d'observations, de souvenirs, d'anecdotes, d'aphorismes de tous genres constitue une lecture d'un attrait singulier. Il nous renseigne d'abord sur la vie de Pichler lui-même qui fut docteur en médecine, professeur au gymnase et à l'Université d'Innsbruck, poète, ami de Hebbel, d'Émile Kuh, etc.. Mais ce qui nous intéressera beaucoup plus encore, c'est le jour que ces *Notes* jettent sur les événements dont Pichler fut témoin. Libéral, notre homme fut suspect pendant la réaction qui, après 1848, pesa, dit-il, comme un brouillard fétide sur l'Autriche. La délation, organisée par le parti clérical, sévissait à Innsbruck. Un professeur ecclésiastique faisait causer ses collègues du gymnase et tenait registre de leurs propos. En 1859 Pichler allait tomber victime des rapports secrets. Solférino le sauva. Il cite ces paroles d'un policier : « Quand il s'agit de Sa Majesté, les époux sont tenus de déclarer aux autorités les paroles malveillantes, eussent-elles été échangées dans le

1. *Monatsblätter des wissenschaftlichen Klub in Wien*, XXVI, 5.
2. Adolf Pichler, *Aus Tagebüchern*, 1849-1899, München und Leipzig, Georg Müller, 1905; 5 M.

lit conjugal. » Un professeur recevait un blâme, parce qu'il avait fait en classe l'éloge de Lessing. L'avancement n'était possible que si l'on faisait étalage de sentiments pieux. Un arriviste qui briguait une chaire de littérature allemande portait le dais à la procession de la Fête-Dieu; il eut ce qu'il voulait. Le clergé jouissait insolemment de sa toute-puissance. Pichler ne veut rien écrire d'irrespectueux pour l'empereur François-Joseph dont il sait la tendresse pour les Jésuites; mais son mécontentement se devine.

Pichler est du nombre des libéraux pour qui l'élément germanique représente en Autriche l'intelligence et le progrès. Il se vante d'avoir été toute sa vie un champion de la cause allemande. Pour la défendre, il se battit en 1848 contre les Italiens et voulut se battre en 1850 contre les Danois, lors de l'affaire du Slesvig-Holstein. Il célébra les victoires de l'Allemagne en 1870; cependant il est loin de souhaiter l'absorption de l'Autriche par le nouvel empire. Il marque nettement ce qui distingue les Allemands du Nord des Allemands du Sud. Il croit qu'il y aurait de la place en Europe pour deux grands empires germaniques, et il reproche à l'Autriche de n'avoir pas su se tailler le sien. L'histoire de l'Autriche, dit-il, est une histoire d'occasions manquées.

La littérature se mêle à la politique dans les *Notes de Journal*. Pichler a lu énormément. Professeur de minéralogie, il parcourt les montagnes avec des textes grecs, latins, italiens, français, anglais dans sa sacoche. Il admire Molière et Rousseau, il goûte Fénelon, beaucoup moins Victor Hugo et Lamartine. Il proteste quand M. Brunetière proclame la banqueroute de la science. Il connaît Verlaine et cite J. Lemaître.

Le livre préféré de Pichler, c'est la nature. Il observe avec attention les hommes et les choses. Il fixe d'un crayon précis les figures qu'il rencontre sur sa route. Dans les mœurs tyroliennes il découvre l'éternelle vérité humaine. Il se plaît à noter des faits divers; il raconte, sans avoir l'air d'y toucher, des choses prodigieusement comiques. La montagne qu'il a parcourue dans tous les sens, dans toutes les saisons, même encore pendant sa verte vieillesse, lui a inspiré des descriptions admirables. C'est un vrai poète que nous entendons alors, un artiste qu'un beau spectacle remplit d'enthousiasme, que grisent les couleurs et qui sait traduire ses impressions avec les nuances les plus fines.

Sur les sommets Pichler s'est fait une philosophie qui se rencontre avec celle de Spinoza et de Gœthe. Sa religion est « la conscience de l'harmonie de l'individu avec la vie universelle et, par suite, la délivrance du moi qui sort du monde fini ». Il évite de formuler en système ses méditations. Il se contente d'en donner les résultats sous forme d'aphorismes. Ce sont les paroles d'un sage qui a toujours prêté l'oreille à la grande voix de la Nature. A mesure que Pichler approche de la tombe, sa pensée devient de plus en plus sereine. Sa fin ressemble à un beau coucher de soleil.

Nous sommes loin d'avoir achevé notre tâche. Nous donnons ci-dessous une liste d'ouvrages qui devraient rentrer dans notre compte-rendu. Mais la place nous manque aujourd'hui pour parler des uns, et les autres ne nous sont connus que par leurs titres. Quelques-uns exigent que nous y revenions à une prochaine occasion. C'est ainsi qu'il nous faudra examiner attenti-

vement l'*Histoire de la littérature allemande en Autriche* par Nagl et Zeidler, lorsque cet important ouvrage qui paraît en livraisons sera terminé.

A. EHRHARD.

FRITZ BRUCKNER, *F. Raimund in der Dichtung seiner Zeitgenossen*, Wien, Gilhofer, 1905. — KONRAD SCHIFFMANN, *Drama und Theater in Oesterreich ob der Enns bis zum Jahre 1803*, Linz, 1905. — J. MINOR, *Ferdinand von Saar*, Wien, Fromme, 1904. — GABRIELE REUTER, *Ebner-Eschenbach* (Die Dichtung), Berlin, Schuster und Lœffler. — A. R. HEIN, *Adalbert Stifter. Sein Leben und seine Werke*, Prag, 1904, im Selbstverlage der Vereines für Geschichte der Deutschen in Bœhmen, 10 kr. — R. FURST, *Adalbert Stifter, Studien, erläutert* von R. F., Leipzig, Teubner. — KAPPSTEIN, *Peter Rosegger, Ein Charakterbild*, Stuttgart, Greiner und Pfeifer, 1904; 6 M. — LUCKA, *Otto Weininger, sein Werk und seine Persönlichkeit*, Wien, Braumüller, 1905; 3 kr. — NAGL UND ZEIDLER, *Deutsch-Oesterreichische Literaturgeschichte*, Wien, Fromme. (Le premier volume est complet; prix : 24 couronnes; le second comprendra 17 livraisons à 1^{fr}20, dont 9 ont paru.)

Les dernières publications sur la Jeune Allemagne.

Geiger, *Das junge Deutschland und die preussische Censur*, Berlin (1900); **Houben**, *Gutzkow Funde*, Berlin (1901); *Emil Devrient*, Francfort (1903); **Blösch**, *Das junge Deutschland in seinen Beziehungen zu Frankreich*, Berne (1903); J. **Dresch**, *Gutzkow et la Jeune Allemagne*, Paris (1904).

Pour juger et apprécier les travaux récemment publiés sur la Jeune Allemagne il convient de jeter un rapide coup d'œil sur un ouvrage déjà plus ancien, mais dont la valeur n'a point diminué, celui de Prœlss, *Das Junge Deutschland* (1892).

Prœlss est le premier qui ait tenté d'étudier scientifiquement la Jeune Allemagne; il rechercha les documents, témoignagnes écrits ou oraux, qui pouvaient jeter quelque lumière sur les œuvres de Gutzkow, Laube, Mundt, et Wienbarg; il fit des découvertes nombreuses, notamment dans les bibliothèques de Berlin, de Breslau et de Francfort, dans les Archives du Grand-Duché de Bade, dans la correspondance de la Librairie Cotta à Stuttgart. A l'aide de ces documents il composa un livre solide, plein de faits, riche de renseignements, mais qui malheureusement est plus scientifique par le fond que par la forme. Dans ce volume de 800 pages, sans plan bien déterminé, sans annotations, sans index, sans références, on se reconnait avec peine; il est long à lire, il est difficile à consulter, pourtant il méritera longtemps d'être lu et consulté. L'ouvrage est sinon une apologie, au moins une défense de la Jeune Allemagne; Prœlss se fait l'avocat de l'École condamnée par la diète en 1835; il loue ou il plaide les circonstances atténuantes, sans préférence d'ailleurs pour aucun des auteurs jeunes allemands. Une telle attitude, au moment où Prœlss écrivit, en 1892, est explicable : il fallait réagir contre un mouvement d'idées hostiles à la Jeune Allemagne; dans une étude sur une époque toute récente l'impartialité complète n'était pas possible; je crois d'ailleurs qu'elle est de nos jours

encore très difficile. Qu'il y ait, par suite, dans le livre de Prœlss, des interprétations qui nous semblent hâtives, qu'il y ait dans un travail où toutes les recherches étaient à faire des erreurs de détail, cela ne peut nous surprendre; de tels défauts étaient inévitables en un sujet si complexe. Nous devons, tout en remarquant ces imperfections, rester reconnaissants à Prœlss de tous les services qu'il a rendus. Son ouvrage est en quelque sorte « classique »; j'entends par là qu'il faut s'y reporter souvent; sans ce premier livre très sérieux il aurait été difficile d'approfondir l'histoire de la Jeune Allemagne comme on l'a fait de nos jours.

Parmi les écrivains qui ont dernièrement étudié la Jeune Allemagne deux surtout sont à citer : Geiger et Houben. Le professeur Geiger a trop de réputation pour qu'il soit besoin de rappeler quelle est la valeur de ses travaux; Houben, qui n'écrit que depuis quelques années, est encore très peu connu en France.

Tous les deux sont ce qu'un Allemand appellerait « *Literarhistoriker* ». C'est dire qu'ils appliquent à la littérature la méthode historique : ils veulent connaître la genèse d'un livre, le courant d'idées, les événements qui l'ont fait naître; il leur importe de savoir ce que l'auteur pensait de son œuvre, de quelle façon elle fut accueillie par l'opinion, quelles transformations elle a subies pour venir jusqu'à nous. Ils fouillent les bibliothèques publiques et privées, les archives des théâtres pour découvrir une édition princeps ou le manuscrit d'un drame disparu; ils tâchent de se faire ouvrir les archives gouvernementales; ils recueillent les lettres envoyées ou reçues par les auteurs qu'ils étudient. Tout cela Prœlss l'avait entrepris; mais ils le font avec plus de persévérance, de précision et de méthode. Le fait, suivant eux, doit éclairer la pensée; une conclusion précipitée leur parait dangereuse. Ils rejettent tout ouvrage de critique qui ne s'appuie pas sur cette méthode scientifique; ils ne reculent devant aucun effort afin d'ajouter à la vérité; ils tiennent pour un devoir de pousser la recherche à l'extrême, de ne s'arrêter que là où il y a impossibilité matérielle d'aller plus loin; ils indiquent alors l'obstacle qui les arrête et qu'un autre peut-être pourra franchir. Il y a dans leur travail de la conscience et de la science.

Examinons maintenant à quels sujets particuliers Geiger et Houben ont appliqué leur méthode, quels résultats elle a donnés.

La première en date des études sur la Jeune Allemagne depuis l'ouvrage de Prœlss, c'est la dissertation de Houben sur les drames de Gutzkow (*Studien über die Dramen Karl Gutzkows*, Dusseldorf, 1898). Houben a consulté quelques manuscrits conservés à Francfort par Mme Bertha Gutzkow; il a pu, grâce aux renseignements qu'il y trouva, indiquer à quelle époque certains drames furent commencés, comment ils furent retouchés. Il nous révèle quelques-uns des procédés de travail habituels à Gutzkow; il nous dit quels sujets l'attiraient le plus à une époque déterminée, quels thèmes le préoccupaient. Ces découvertes lui permettent d'étudier avec beaucoup de précision un drame qui est l'un des meilleurs et l'un des moins connus du théâtre de Gutzkow : *Ein weisses Blatt*. Tout le travail est minutieux et pénétrant, très utile à qui veut connaître la dramaturgie de Gutzkow.

Plus important encore, surtout pour l'histoire générale de la Jeune Allemagne, est le livre de Geiger : *Das junge Deutschland und die preussische*

Censur (Berlin, 1900). Geiger est parvenu jusqu'aux Archives prussiennes; il a eu entre les mains les pièces du procès intenté à la Jeune Allemagne, les rapports qui ont amené sa condamnation. Il prouve combien inquiète et méticuleuse était la Censure docile aux ordres du gouvernement; il découvre cités çà et là quelques passages de livres aujourd'hui introuvables, que la police nous aura ainsi conservés en partie. Il compare aux *Erinnerungen* de Laube les indications fournies par son « Curriculum vitæ » officiel, et il établit sans peine que Laube a souvent écrit ses Mémoires dans un esprit de vanité ou d'intérêt. Les documents qui concernent Laube, ses lettres, son interrogatoire, sont loin de lui faire honneur; au contraire, les renseignements recueillis sur Gutzkow font valoir la fermeté de son caractère; ils confirment presque toujours ce que lui-même avance dans ses Souvenirs.

Il faut louer dans ce livre de Geiger, outre le consciencieux labeur et la sûreté de méthode, la pensée qui l'anime. En exposant avec netteté, dans un style sobre et clair, les événements et les documents, Geiger réfute facilement ce que Treitschke a écrit sur la conduite de la Prusse à l'égard de la Jeune Allemagne. Jamais Geiger ne prend à partie l'historien allemand, il ne fait pas de polémique; mais la simplicité habituelle de son langage communique d'autant plus de force à quelques expressions dont il se sert pour qualifier la police prussienne : il traite par exemple de monstruosité (*Ausgeburt*) certains procédés gouvernementaux que Treitschke s'était attaché à justifier. Et, ce qui ajoute encore à l'autorité de sa parole, c'est qu'il semble ne jamais éprouver pour la Jeune Allemagne une très grande sympathie : il n'a guère d'estime pour les œuvres médiocres des années 1834 et 1835; il ne cherche pas à rehausser leur valeur et ne défend en elles que la liberté de la pensée.

Tandis que Geiger composait ce livre, Houben continuait activement ses recherches et publiait périodiquement ses découvertes dans des revues et journaux. Il les rassembla en 1902 sous le titre de *Gutzkow-Funde*. Parmi les études que contient cet ouvrage il en est quelques-unes qui, bien conçues, bien conduites, donnent des résultats d'une grande valeur. Le chapitre intitulé *Varnhagen und das junge Deutschland* est excellent. Il prouve combien il y avait peu de solidarité et de sympathie entre Mundt, Laube et Gutzkow au moment même où ils semblaient vouloir se rapprocher. Tout ce que renferme la correspondance de Varnhagen est bien propre à nous mettre en garde contre les définitions abstraites qui prêtent aux écrivains de la Jeune Allemagne mêmes tendances et mêmes doctrines. Quelques autres chapitres aident à comprendre l'œuvre de Gutzkow par sa vie. Très intéressant est le passage sur *Wally*, et plus attachantes encore par le sujet même sont les pages sur *Uriel Acosta* : l'étude de la genèse et de la composition de ce drame, la comparaison entre les différentes éditions, l'histoire des premières représentations forment le travail le plus approfondi qui ait encore paru sur ce chef-d'œuvre de Gutzkow. Houben publie à la fin de son volume une liste des articles que Gutzkow a fait paraître au *Morgenblatt*, le journal de Stuttgart dont le supplément littéraire était rédigé par Menzel; ce travail peut être d'un utile secours dans une étude sur la Jeune Allemagne; Il serait même à désirer qu'une inventaire du même genre fût dressé pour d'autres journaux auxquels collabora Gutzkow, tels que l'*Allgemeine Zei-*

tung, le *Phœnix* et le *Telegraph*. Enfin Houben donne une bibliographie chronologique complète des œuvres de Gutzkow. C'est la première qui ait été établie; et il faut avoir étudié de près l'histoire de la Jeune Allemagne, il faut avoir tenté de grouper des éditions aujourd'hui très dispersées et très rares, pour se rendre compte des recherches et des soins que cette bibliographie a dû coûter à son auteur.

L'année dernière, un second ouvrage de Houben, *Emil Devrient*, est venu apporter de nouveaux matériaux à l'histoire de la Jeune Allemagne. On sait quel grand acteur fut Émile Devrient, qui se rendit célèbre particulièrement sur la scène de Dresde; il fut l'intime ami de Gutzkow et longtemps resta en relation avec Laube. Il y avait dans son caractère quelque chose d'élégiaque et d'héroïque, un mélange de sentimentalité et de volonté qui le rendait bien propre à jouer les « héros faibles » des drames de Gutzkow. C'est lui qui créa les rôles de Savage, de Werner, de Gustave (dans *Ein weisses Blatt*) et d'Uriel Acosta; souvent Gutzkow lui écrivit comment il désirait que ces personnages fussent interprétés. La correspondance de Devrient sert donc à étudier la mise en scène des drames de Gutzkow et à fixer la date des représentations; elle nous éclaire aussi sur les intentions de l'auteur dans quelques scènes très importantes qu'il tenait à mettre en valeur. Des renseignements du même ordre se trouvent dans les lettres que Devrient échangeait avec Laube.

Mais ces deux volumes de Houben sont loin de contenir tous ses travaux sur la Jeune Allemagne; des articles qu'il a fait paraître dans divers journaux et revues, qu'il n'a pas encore recueillis et formeraient facilement un ouvrage aussi considérable que ceux dont nous venons de parler. Il n'est guère de mois qui n'apporte de lui quelques pages; je ne signalerai ici que les plus importantes. Ses recherches aux archives de Carlsruhe ont été publiées dans l'*Allgemeine Zeitung* (1901. Beilage, nos 205-206). Deux lettres de Gutzkow à Börne ont paru dans la *Frankfurter Zeitung* (11 sept. 1901). C'est à ce journal aussi que Houben a donné quelques études sur la vie de Gutzkow à Francfort en 1835 et 1836 (*Frankfurter Zeitung*, 8 avril 1903 et 15 déc. 1903). L'activité de Gutzkow à Hambourg comme rédacteur du *Telegraph* et auteur dramatique, ses relations avec la femme du consul russe Thérèse von Bacheracht ont été exposées dans le *Hamburgischer Correspondant* en 1903 (18, 20, 24 janvier), tout dernièrement en 1904 (11, 12, 13 août), et récemment encore dans la *Sonntagsbeilage zur National Zeitung* (3 juillet 1904). La *Vossische Zeitung* aussi a plus d'une fois accueilli des contributions de Houben à l'histoire de la Jeune Allemagne : lettres de Gutzkow à Laube vers 1848-1849 (*Vossische Zeitung*, *Sonntagsbeilage* 21, 28 juin, 19 juillet 1903), lettres à Ludmilla Assing, nièce de Varnhagen (*Vossische Zeitung*, *Sonntagsbeilage*, 13 déc. 1903), lettres à Lina Fuhr (*Vossische Zeitung*, 16 juillet 1904), lettres de Schlesier à Laube, Gutzkow et Varnhagen (*Vossische Zeitung*, 17 mai 1903, 20 août 1903, et *Sonntagsbeilage*, 24 juillet, 31 juillet 1904). Cette dernière correspondance est parmi les plus intéressantes : Schlesier fut l'un des plus ardents parmi les auteurs de la Jeune Allemagne en 1833-1834; il resta donc longtemps le confident de Gutzkow et de Laube, alors même qu'il songeait à trahir leur cause, comme en font foi les lettres qu'il adressait à Varnhagen en 1835. Toutes ces

questions de détail, traitées minutieusement par Houben, forment autant de chapitres d'une histoire de la Jeune Allemagne.

Houben s'est acquis en Allemagne par ses travaux une réputation méritée. Il n'a reculé devant aucune difficulté dans ses investigations scientifiques; il doit avoir maintenant l'impression que cet effort n'a pas été infructueux. Houben deviendra l'un des meilleurs historiens littéraires du XIXe siècle allemand lorsque sa critique groupera les connaissances si variées qu'il a répandues çà et là. Jusqu'ici tout ce qu'il a publié a quelque chose de fragmentaire; un article chevauche sur le suivant; d'autres s'étendent démesurément sur un point de détail. Le développement est facile lorsque l'on n'a pas besoin d'ordonner un ensemble et que l'on n'aborde qu'une question particulière; on peut faire ressortir longuement l'importance d'un renseignement nouveau, se laisser aller à la joie du chercheur qui communique sa découverte. Houben me parait avoir le défaut de ses qualités : il aime le document pour le document; parce qu'il l'a trouvé il est porté à en rehausser la valeur; il oublie peut-être parfois que le document en lui-même n'est que la matière de l'édifice, et que l'historien, par la manière dont il choisit, unit, construit, doit se montrer bon architecte. Non pas que Houben ne nous apporte que des faits (il est impossible d'exposer les faits sans y ajouter une interprétation); mais de ses interprétations ne se dégage encore aucune idée générale; sa pensée paraît plutôt osciller; il a surtout analysé et s'est rarement élevé jusqu'à une synthèse. Houben nous a jusqu'à présent fourni des matériaux plutôt qu'une œuvre vraiment achevée.

A côté de ces récents travaux d'érudition de Geiger et de Houben il faut mentionner une étude littéraire du Dr Hans Blœsch parue à Berne, l'année passée, sur la Jeune Allemagne dans ses rapports avec la France (*Das junge Deutschland in seinen Beziehungen zu Frankreich.* Bern, 1903). Il y a dans cet ouvrage, qui témoigne de vastes lectures, beaucoup d'observations intéressantes. J'avoue toutefois aimer très peu la méthode critique ici employée. Blœsch, pour marquer l'influence française en Allemagne, juxtapose des passages empruntés à Laube, à Mundt, à Gutzkow, sans distinguer la personnalité des écrivains, sans considérer le moment auquel telle ou telle œuvre est née; il arrive par là à méconnaître quelquefois la pensée de la page qu'il cite. Son travail est abstrait. Ce n'est pas l'influence française sur la Jeune Allemagne qu'il faut étudier, mais bien l'influence française sur Laube, sur Mundt et sur Gutzkow; il convient de les séparer avant de retrouver leurs traits communs. Blœsch ne s'occupe dans son livre que de l'influence littéraire; il annonce qu'il publiera plus tard ses recherches sur l'influence politique et sociale. Ici encore je me permettrai de blâmer sa méthode. La réforme littéraire que veulent la plupart des auteurs de la Jeune Allemagne repose sur une transformation politique et morale; on a donc besoin de connaître le courant politique et moral venant de France pour comprendre la renaissance littéraire qui est tentée.

Il me semble qu'il est temps de ne plus considérer la Jeune Allemagne simplement comme une École littéraire, mais comme un mouvement politique et social se manifestant surtout dans quelques personnalités. Les écrivains de la Jeune Allemagne ne forment pas une Pléiade d'étudiants en rupture de ban, dont le mot de ralliement est « émancipation de la chair »;

ils sont les représentants de la pensée de 1830. On sera injuste pour leurs œuvres longtemps décriées si on ne les étudie pas au milieu des événements, si l'on ne met pas en lumière la personnalité qu'elles révèlent. Ce qui fait l'intérêt véritable de cette époque littéraire c'est la vie qui est en elle.

Ces remarques indiquent d'avance comment j'ai conçu et construit mon ouvrage sur *Gutzkow et la Jeune Allemagne.* Je tâche de suivre la pensée des écrivains au milieu de l'effervescence politique qui suit la révolution de Juillet, dans la fermentation morale que marquent les œuvres de Heine, les doctrines Saint-Simoniennes, les écrits de George Sand, de Lamennais, de Rahel, de Bettina et de Strauss; je m'efforce de préciser l'influence exercée sur chacun d'eux par ce courant d'idées; je cherche comment ils l'ont compris, ce qu'ils en ont gardé pour quelque temps ou pour toute leur existence. Or, il me semble que si l'on considère ainsi la Jeune Allemagne il est un écrivain, Gutzkow, qui dépasse de beaucoup ses compagnons d'armes par son intelligence, son caractère ou son activité. Heine, comme Börne, n'est dans la Jeune Allemagne qu'un précurseur; Wienbarg, si intéressant en 1834 lorsqu'il envoie de Kiel ses *Æsthetische Feldzüge*, est bientôt las et découragé; Mundt n'est qu'un littérateur abstrait et doctrinaire; Laube, doué d'une brillante imagination et d'un réel talent dramatique, a peu de pensées et moins encore de caractère; Gutzkow seul unit les principes politiques de Börne aux idées morales de Heine et du Saint-Simonisme; sans jamais plier devant le danger, sacrifiant son repos et son bonheur, il ne cesse de travailler à une renaissance littéraire intimement liée à une renaissance sociale. A ce titre il mérite plus que tout autre écrivain de la Jeune Allemagne d'être le centre d'une étude sur le mouvement politique, moral et littéraire du milieu du XIX[e] siècle.

Gutzkow n'est guère plus connu en France que Laube, Wienbarg et Mundt. On s'en est tenu longtemps à des jugements empruntés à des ouvrages littéraires écrits par ses ennemis; on affecte de le dédaigner, ce qui dispense de le lire. Ce que je voudrais obtenir par mon travail, ce n'est pas qu'on lise Gutzkow (la prétention, assurément, serait exagérée), c'est qu'on l'estime un peu plus, que l'on sente sa valeur vraie, que l'on ait parfois le désir de le consulter. Je souhaite que mon livre soit utile à qui veut se reconnaître dans ses écrits; car je sais par expérience la peine très grande que l'on éprouve à voir clair rien que dans la dernière édition de ses œuvres. Je n'ai donc pas songé à présenter une étude systématique de la pensée de Gutzkow (un tel procédé d'exposition supposant toujours que les œuvres sont connues ou facilement accessibles); j'ai replacé les œuvres de Gutzkow en leur temps, j'ai tâché de les expliquer par les événements. Et ce même travail je l'ai entrepris pour les œuvres de Laube, de Wienbarg et de Mundt groupées autour de celles de Gutzkow.

Le titre même que j'ai donné à cet ouvrage prouve en quelle estime je tiens Gutzkow. Je n'ai pourtant pas voulu faire une apologie de son œuvre, ce serait mal plaider sa cause. J'aime dans les livres de sa jeunesse la pensée qui les inspire et le sentiment qui les anime; j'admire la merveilleuse intelligence qui guide sa critique. En 1835 déjà Gutzkow parlait de Börne, de Heine, du Saint-Simonisme, du mouvement politique, social,

économique comme on pourrait le faire aujourd'hui. Que l'on parcoure les articles du *Phœnix* réunis sous le nom de *Beiträge zur neuesten Literatur* et que l'on ouvre ensuite la vie de Heine par Strodtmann, il semble à chaque instant que Strodtmann ait pillé Gutzkow; qu'on lise le *Börne* de Gervinus après celui de Gutzkow et que l'on mesure la distance qui les sépare! — J'ai moins d'admiration pour l'écrivain. L'idée qui l'entraîne à travailler à une renaissance littéraire est vraiment d'un puissant intérêt : tout art, suivant lui, doit être pénétré de vie sociale, ou plutôt l'art et la vie ne sont qu'une seule et même chose quand ils ont l'un et l'autre la vérité pour fondement et pour règle. Mais si la pensée est belle, la forme qui lui est prêtée est trop souvent défectueuse. Certes on n'a pas le droit d'en vouloir à Gutzkow de la longueur de ses romans, car il faudrait alors rejeter aussi plus d'une œuvre de Gœthe; mais on désire, quand on entreprend pareille lecture, être payé de sa peine, et chez Gutzkow on ne l'est pas toujours. Je fais exception toutefois pour les *Ritter vom Geist* qui forment un livre capital dans la littérature allemande du XIXe siècle. On aura toujours profit aussi à lire ses *Nouvelles* et surtout quelques pièces où il est vraiment créateur, *Werner*, *Ein weisses Blatt*, dignes d'être placées tout près d'*Uriel Acosta*. — Enfin j'avoue éprouver pour l'homme, après avoir vécu quelques années dans l'intimité de sa pensée, une profonde sympathie. Si elle se trahit dans mon livre, je ne le regrette point. Je ne crois pas avoir fait Gutzkow meilleur, plus humain, plus idéaliste qu'il ne le fut véritablement. Sans doute il apparaît souvent aigri et chagrin dans ses Mémoires ou dans ses Lettres, mais il faut pardonner à sa franchise et songer combien il a souffert dans ses dernières années; il faut lire ce que dirent de lui ses amis les plus intimes, Wehl, par exemple, ou Frenzel; il faut aussi le juger par l'ensemble de son œuvre.

Je dirai pour conclure que dans mes recherches et mes interprétations j'ai songé à la vérité et à la clarté plus qu'à la nouveauté. Je ne puis donc dans l'ensemble déterminer exactement ce que j'apporte de neuf; voici seulement quelques indications de détail qui reposent, je l'espère, sur autre chose que sur des présomptions. J'ai fait des comparaisons d'éditions qui n'avaient pas encore été établies; j'ai tiré parti des lettres recueillies récemment par Houben et par Geiger; je suis aussi le premier, je crois, qui ait utilisé la correspondance d'Alexandre Weill et de Gutzkow parue à Zurich, ainsi que les lettres de Gutzkow à Büchner publiées par Charles Andler dans l'*Euphorion* de 1897. Je donne de plus, à la fin du volume, quelques lettres et quelques pensées de Gutzkow; mais je sais que ces page inédites n'offrent qu'une matière assez minime à l'historien, et que bien d'autres découvertes sont à faire et seront faites sur Gutzkow et la Jeune Allemagne.

Je publie à part un texte que j'ai trouvé, il y a quatre ans, à la Bibliothèque de la ville de Francfort, celui du premier numéro de la *Deutsche Revue* de 1835. Tous les historiens de la Jeune Allemagne ont écrit que cette Revue, qui fut interdite par les gouvernements, n'avait jamais paru. Le tirage en effet n'en a jamais été fait, mais les épreuves ont été conservées. Houben les mentionne en 1902 dans un article de la *Frankfürter Zeitung* sans les étudier. J'ai pensé qu'il convenait de faire connaitre cette *Deutsche Revue* restée inédite qui renferme quelques pages intéressantes de Gutzkow et de

Wienbarg; on la trouvera dans la collection des *Deutsche Literaturdenkmale* (Berlin, B. Behr's Verlag).

J. Dresch.

Dr Hermann Gschwind. **Die ethischen Neuerungen der Früh-Romantik.** — Untersuchungen zur neueren Sprach- und Literaturgeschichte, herausgegeben von Prof. Dr O. F. Wolzel, Bern, 2. Heft. Bern. Francke, 1903, 136 pages. Prix, 3 francs.

Sous ce titre trop général, M. Gschwind n'esquisse qu'un chapitre de la morale révolutionnaire des romantiques, celui des rapports entre l'homme et la femme. Il étudie la question sous son triple aspect : réhabilitation de la chair, émancipation de la femme, apologie de l'union libre.

Il rappelle d'abord le rôle que ces revendications jouent dans le théâtre du Sturm und Drang (p. 5-21), dans les romans de Heinse (p. 21-31), et dans ceux de Jacobi (p. 31-34). Il montre ensuite quel caractère distinct elles ont chez Tieck (p. 67-76), chez Novalis (p. 104-126), chez Schleiermacher (p. 58-64 et 127-134), et surtout chez Frédéric Schlegel qui, sur ce point comme sur tant d'autres, est le principal théoricien de l'école. L'idée que l'auteur de l'essai *Sur la Diotima* s'est faite de la femme en lisant les poètes grecs (p. 38-47) inspire la conception de l'amour qu'il prêche dans la *Lucinde* (p. 76-104).

M. Gschwind, qui voit l'analogie entre les préoccupations des romantiques et celles qui nous agitent maintenant encore, pense que le moment est venu où, à la lumière du présent, ce passé peut être mieux compris et jugé plus équitablement (p. 3-4). Il se donne raison à lui-même dans la partie la plus neuve et la plus forte de son étude, dans son appréciation sur la *Lucinde* (p. 84-92).

Julius aime Lucinde d'un amour qu'il déclare exclusif, unique, immuable, éternel. C'est le langage ordinaire des amants, et ces effusions hyperboliques n'ont pas en elles-mêmes grande signification. Cependant, quand sa maîtresse lui fait part de ses espérances, la perspective d'une paternité prochaine donne à tous ses sentiments plus de force et de profondeur. Il faut donc voir dans ses protestations l'expression non pas d'un caprice passager ou de la passion délirante, mais d'une volonté réfléchie et durable. Il faut convenir dès lors que l'union libre ainsi comprise ne diffère du mariage proprement dit que par le dédain de toutes les formalités qui servent de garantie extérieure à l'union légale. Schlegel reconnaît dans la monogamie la forme supérieure de l'amour. Son idéal n'est pas moins élevé que celui des défenseurs de l'institution sociale du mariage. Il diffère d'eux surtout par la distinction radicale qu'il fait entre la moralité et la légalité, et par son mépris absolu pour la dernière. — La lutte contre le formalisme, contre les hypocrisies ou les souffrances qu'il entraine était nécessaire alors et l'est toujours. Dans l'état actuel des mœurs, la passion et le devoir sont encore trop souvent en conflit. Schlegel a raison de chercher la solution de cet antagonisme dans une union fondée sur l'amour, et garantie essentiellement par lui. C'est dans ce sens que la morale publique

s'oriente de plus en plus. Mais nous nous rendons compte aussi toujours mieux que la plupart des individus ont besoin, dans leur intérêt même, d'être protégés contre leur propre fragilité, contre les défaillances qui peuvent altérer leur bonheur, contre les caprices qui peuvent le briser. Il leur faut une certaine contrainte extérieure, qui peut résider d'ailleurs soit dans la loi, soit simplement dans l'opinion. Cette nécessité, Schlegel l'a méconnue. Il ne l'a même pas discutée. Il n'a fait aucun effort pour montrer comment l'union libre pourrait remplacer réellement et pratiquement, pour les hommes vivant en société, l'institution du mariage. C'est ce qui infirme son apologie.

Toute cette appréciation me paraît juste autant que mesurée. Cette analyse fait voir quel est le sens véritable et la portée exacte des revendications de Schlegel. Elle substitue une réalité vivante à la formule abstraite qu'on a trop souvent combattue sans prendre la peine d'en déterminer le contenu. Elle est parfaitement satisfaisante en elle-même. Mais elle pose une question importante, et qui reste sans réponse.

Le héros de la *Lucinde* se reconnaît des devoirs envers la femme à laquelle il est uni par l'amour, et à l'égard des enfants qui peuvent naître de cette union. Que devient alors cette autonomie absolue du moi génial dont la critique traditionnelle fait la base et le principe de toute la morale romantique. Entre ces obligations reconnues et cette souveraineté proclamée, il y a contradiction. Cette contradiction existe-t-elle vraiment dans le roman et dans l'esprit de Schlegel. Ne trouverait-on pas dans les œuvres contemporaines, ne trouverait-on pas dans la *Lucinde* même ce qu'il faut pour la lever. A étudier l'idée que Schlegel se fait de l'individualisme comme M. Gschwind a étudié l'idée qu'il se fait de l'union libre, ne découvrirait-on pas que la première est-elle aussi moins révolutionnaire, moins extravagante qu'on ne se plaît ordinairement à la représenter, et que par conséquent ces deux conceptions peuvent s'accorder ensemble. La problème est capital. De sa solution dépend le jugement qu'on doit porter sur l'éthique de Schlegel, et même sur la morale romantique en général. M. Gschwind ne nous donne aucun moyen de le résoudre. A vrai dire, il ne semble pas l'avoir vu.

On retrouve dans les autres parties de son étude les exagérations habituelles sur l'ironie, sur l'oisiveté, sur le cynisme, sur le subjectivisme romantique. L'auteur n'a soumis aucune de ces formules à l'analyse qui a donné de si heureux résultats pour la notion de l'union libre. Il accepte trop docilement l'autorité de Haym. C'est en particulier sensible dans la façon dont il parle de l'essai de Frédéric Schlegel *Sur la philosophie* : son jugement (p. 64) est calqué sur celui qu'on lit dans *L'école romantique* (p. 512), et qui est à mon avis peu équitable. De même pour définir la *Willkür* romantique, M. Gschwind se contente (p. 66) de la citation tronquée que donne Haym (p. 513), et qui fausse absolument la pensée de Schlegel.

Cette étude ne renouvelle donc que sur un point l'idée qu'on se fait de la morale romantique, mais sur un point important. Il ne faut pas y chercher des synthèses vigoureuses, ni un exposé systématique que l'auteur n'a pas voulu faire. On y appréciera des résumés et des extraits qu'il est intéressant et utile de trouver rapprochés, et que M. Gschwind accompagne d'un

commentaire allègre et vivant. Ils sont présentés d'ailleurs avec la bienheureuse insouciance pour les transitions, la suite et l'enchaînement des idées, la composition, en un mot, qui donne à la critique allemande, comparée avec la nôtre, de si redoutables facilités.

I. ROUGE.

Frédéric Schlegel et la genèse du romantisme allemand (**1791-1797**), par I. ROUGE.

Erlaüterungen zu Friedrich Schlegels Lucinde, von I. ROUGE.

Le livre de M. I. Rouge sur la jeunesse et les débuts littéraires de Frédéric Schlegel nous présente une monographie consciencieuse, scrupuleusement documentée, animée de l'esprit le plus large et le plus équitable, sur la genèse des idées romantiques en Allemagne. Trop souvent les écrivains romantiques ont été victimes des définitions qu'on a données du romantisme. Une revision de ces définitions et de ces jugements s'impose : elle résultera naturellement d'une série de monographies, d'auscultations individuelles, qui dégageront peu à peu la physionomie authentique et les intentions véritables de ces auteurs.

Parmi ceux-ci Frédéric Schlegel a été sans conteste un des plus malmenés; il est resté aux yeux de l'Allemagne protestante le bouc émissaire chargé de tous les péchés du romantisme. On n'a voulu voir en lui que le mystagogue prétentieux, systématiquement paradoxal, d'un invidualisme dévoyé, outrancier et cynique, qui n'a trouvé le repos et la paix que sur le mol oreiller de l'Église, dans une sorte de servitude volontaire où devait nécessairement aboutir une vie de dérèglement intellectuel. Contre cette interprétation par trop simpliste M. Rouge s'inscrit en faux. Il s'efforce de nous montrer un Schlegel « plus sincère, moins extravagant dans la complexité de son caractère et de ses idées, plus humain qu'on se plaît à l'ordinaire de se le représenter ». Sans doute il n'a pas beaucoup de cœur; mais il en souffre le tout premier. Sa jeunesse offre le spectacle d'un grand vide sentimental comblé par une activité intellectuelle fiévreuse. Ce n'est pas un dilettante, mais un travailleur acharné, un homme soucieux du bien public, épris de « républicanisme », capable tout au moins de généreuses passions intellectuelles. Ses paradoxes ne sont que dans l'expression : sa pensée est plus mesurée que son langage.

Il approfondit d'abord le classicisme traditionnel par une définition plus rigoureuse de l'hellénisme, par un instinct historique mieux informé et plus pénétrant qui lui permet de définir les « époques » de la poésie grecque, de faire pour cette dernière ce que Winckelmann avait entrepris pour la sculpture grecque. En même temps, avec les éléments du classicisme, il prépare déjà le romantisme par l'importance plus grande donnée à l'inspiration individuelle, par une conception plus indépendante, plus hardie de l'unité artistique, tirée surtout de l'étude des poèmes homériques, par la revendication pour la poésie d'une logique particulière qui est non plus celle de la raison, mais du sentiment et de la fantaisie.

Sans doute le polémiste qui se réveille en lui à Iéna laisse libre cours

à ses antipathies et préférences personnelles, parfois aux dépens de la vérité. Mais c'est la passion pour une idée, non l'hostilité contre une personne qui aiguise son arme. C'est un homme convaincu, non un brouillon prétentieux, avide de scandale et de renommée. Enfin le romantisme tel que nous le voyons s'ébaucher dans ses premiers écrits s'est constitué avec les éléments mêmes du classicisme : il n'est nullement une réaction contre ce dernier mais plutôt une sorte de classicisme élargi, complété par un éclectisme plus libéral, plus compréhensif.

Certes M. Rouge a eu raison de faire ressortir cette loi de continuité qui régit même le développement des doctrines artistiques et morales. Peut-être s'est-il cependant rendu la tâche un peu facile en limitant son étude à cette période toute préparatoire où l'esprit de Schlegel, en voie de formation, reste encore sous la dépendance des grands modèles classiques et subit l'influence de leurs disciplines. Ne nous avait-il pas annoncé dans les premières pages de son Introduction un « chef d'école » qui a donné à une mentalité nouvelle « la cohérence d'une doctrine et la force d'un programme » (p. VIII)? Or nous assistons simplement « à une déformation spontanée, à peine consciente, en tout cas involontaire de l'idéal classique » (p. XI).

C'est que sans doute nous ne sommes pas encore en présence du « vrai » Schlegel. Peut-être la pensée de ce dernier se constituera-t-elle dans la suite par le triomphe d'instincts et de tendances très différents de ceux que l'auteur a de préférence mis en lumière dans ce portrait de jeunesse et qui modifieront complètement l'image encore un peu confuse et provisoire qu'il nous présente. Là est le vrai problème. L'étude de M. Rouge est une longue et savante introduction à ce problème : espérons que bientôt l'auteur l'abordera de face et nous en donnera la solution.

E. SPENLÉ.

MUSIQUE

Hugo Wolf.

Nous nous plaignons, non sans raison, de ce que l'Allemagne ignore ou méconnaisse notre jeune école musicale. Quelques drames musicaux de Charpentier et de Bruneau suffisent à représenter dans les pays germaniques le mouvement qui a renouvelé depuis vingt ans l'art français. L'importance de la personnalité de César Franck y est à peine reconnue; son école jouit de peu de notoriété, et l'œuvre de Claude Debussy est à peu près ignorée.

Mais l'Allemagne n'a pas moins de droits à se plaindre de notre indifférence. *Tristan*, qui date d'un demi-siècle, vient d'être représenté pour la première fois, cet hiver, à l'Opéra de Paris; il y a peu d'années que nos chefs d'orchestre s'appliquent, — sans y bien réussir, — à nous faire apprécier les symphonies de Brahms, qui datent de vingt à trente ans; et nous semblons découvrir en ce moment l'œuvre symphonique de Liszt. Quant

aux contemporains, le seul Richard Strauss a conquis chez nous une certaine célébrité tapageuse : c'est qu'il a pris le bon moyen pour se faire connaître de Paris; il y est venu, et y a dirigé ses œuvres. Tous ceux qui, moins hardis, ou plus fiers, n'ont pas cherché nos suffrages, nous restent inconnus. Nous ignorons l'école symphonique de Vienne, de Bruckner à Mahler, et le plus grand poète-musicien de *lieder* depuis Schubert : Hugo Wolf.

A la vérité, nous avons de trop bonnes excuses. Nous sommes tenus dans l'ignorance par une partie de la critique officielle de l'Allemagne, livrée au culte de Brahms. Il faut penser que, par exemple, l'édition française du *Dictionnaire des musiciens* par Hugo Riemann, parue en 1900, ne mentionne même pas les noms de Mahler et de Hugo Wolf. Dans nul pays, le parti conservateur n'est plus tyrannique en art, et son oppression plus étouffante pour les artistes, qu'en Allemagne. — Il est vrai que dans nul pays, non plus, les partis avancés ne s'organisent avec plus de vigueur et ne dépensent plus de généreuse énergie dans la lutte. Les dénis de justice y sont aussi absolus que les réparations sont excessives. Hugo Wolf en est un exemple. Après avoir été étouffé par la critique de Vienne, au temps où régnaient Hanslick et Max Kalbeck, il est maintenant, par toute l'Allemagne, l'objet d'un culte passionné. Partout se sont fondés des *Hugo-Wolf Vereine*. Depuis sa lamentable mort, il y a deux ans, à Vienne, toute une littérature wolfienne a déjà paru : biographies, souvenirs, études de critiques, recueils de correspondances, etc. Et cette histoire hâtive, où se trouvent mis en scène, parfois, sans ménagements, des personnages encore vivants et connus de tous, montre assez l'âpreté des luttes musicales dans l'Allemagne d'aujourd'hui.

I. — L'ouvrage capital sur la vie de Hugo Wolf est celui — encore inachevé — de M. Ernst Decsey [1]. Trois volumes ont déjà paru. Ils s'arrêtent à l'année 1895. C'est une œuvre monumentale, malgré la précipitation avec laquelle elle a été écrite, au lendemain de la mort de Wolf, et alors que tous les documents n'étaient pas encore réunis : il en résulte certaines fautes de plan, des retours en arrière, un peu de désordre dû à ce que l'auteur a voulu faire rentrer dans son œuvre les renseignements nouveaux, à mesure qu'ils lui parvenaient, au risque de revenir sur ses pas, et parfois même de se contredire un peu. C'est comme un de ces anciens manuscrits, dont l'auteur, pour éviter les ratures, écrivait, à la suite du mot, dont il s'était servi d'abord, l'expression plus exacte qui lui venait ensuite. Mais ces taches disparaîtront facilement dans une réédition; et elles n'enlèvent rien à l'intérêt de l'ouvrage. M. Decsey a très habilement fondu avec ses propres souvenirs les documents de toute sorte relatifs à Hugo Wolf; et il a donné de son héros une analyse très fine, en même temps qu'un des tableaux les plus vivants de l'Allemagne musicale contemporaine.

Le premier volume est consacré aux années d'enfance et d'apprentissage. Hugo Wolf était né à Windischgräz, en Styrie, le 13 mars 1860. Il était fils

1. *Hugo Wolf* von *Dr Ernst Decsey*, bei Schuster u. Lœffler. Leipzig und Berlin, 1903-1905.

I. *Hugo Wolfs Leben*, 1860-1887.
II. *Hugo Wolfs Schaffen*, 1888-1891.
III. *Der Künstler und die Welt*, 1892-1895.

d'un corroyeur. Catholique, d'une race fortement mêlée d'éléments méridionaux — (il se plaisait lui-même à croire à la possibilité d'une origine romane), — élevé dans le goût des opéras italiens, il différait profondément du type ordinaire du musicien allemand. Ses débuts furent difficiles. Il fut renvoyé tour à tour de toutes les écoles. Et quand, après bien des luttes, il eut arraché à son père la permission d'aller étudier la musique au Conservatoire de Vienne, il n'y fut pas plus heureux. On le mit à la porte, au bout de deux ans, pour indiscipline.

Il avait alors dix-sept ans; et il lui fallait trouver le moyen de rester à Vienne, où il était seul et sans argent, d'y gagner sa vie, et d'y faire son éducation musicale. Il y réussit. Mais au prix de quelles souffrances et de quelles privations, qui n'ont pas dû peu contribuer à abréger sa vie! — En 1884, il parvint à obtenir une place de critique dans un journal mondain de Vienne : le *Salonblatt*. Il s'y fit haïr, comme un ennemi de Brahms, dont le parti s'était constitué le gardien jaloux des traditions classiques contre les tendances nouvelles, et surtout contre Wagner. Wolf admirait passionnément Wagner, dont il avait fait la connaissance personnelle en 1875, lors des représentations de *Lohengrin* et de *Tannhaüser* à Vienne, sous la direction du maître. Il était aussi l'ami du vieux Anton Bruckner, que la critique brahmiste accablait sans pitié. Il apporta autant d'enthousiasme à les défendre, que de verve audacieuse à fronder le culte de Brahms. Les « Brahmines » ne le lui pardonnèrent pas; et leurs rancunes devaient peser sur Wolf pendant une partie de sa vie.

A vingt-sept ans, grâce à quelques généreux amis, il put publier ses premières œuvres : quelques recueils de *lieder*. Alors commença une période de fécondité admirable. De 1888 à 1891, il écrivit presque tout son œuvre. En trois mois, les 53 *lieder* sur des poésies de Eduard Mörike [1]. En trois mois, les 51 *lieder* du *Gœthe-Liederbuch* [2]. Puis c'est, dans la même fureur d'allégresse, les 44 *lieder* du *Spanisches Liederbuch* [3], les 17 *lieder* d'Eichendorff [4], les *Alte Weisen* de Gottfried Keller [5], et les premiers *lieder* de l'*Italienisches Liederbuch* [6] : soit environ 200 *lieder*. M. Decsey étudie cette période créatrice dans son second volume. Il montre la joie et l'effroi qu'éprouvait Wolf lui-même devant la force soudaine de création qui se révélait en lui. L'originalité de l'art de Wolf réside surtout dans son étonnant pouvoir d'intuition poétique, qui s'assimilait l'essence des textes dont il avait fait choix, et les recréait avec une vérité passionnée. Elle est aussi dans l'importance qu'il donne à l'accompagnement du piano, qui acquiert une individualité égale à celle de la voix, est indépendante d'elle, parfois en opposition avec elle. Enfin elle est dans le caractère, avant tout dramatique, de ces *lieder*, qui ne reflètent pas seulement des sentiments généraux,

1. *Gedichte von Eduard Mörike, für eine Singstimme und Klavier*, 1888, Peters.
2. *Gedichte von Gœthe für eine Singstimme und Klavier* (1888-89), Ferd. Heckel, Mannheim.
3. *Spanisches Liederbuch nach Heyse und Geibel, für eine Singstimme und Klavier* (1889-90), Heckel, Mannheim.
4. *Gedichte von Eichendorff, für eine Singstimme und Klavier* (1888-9), Heckel.
5. *Alte Weisen, 6 Gedichte von Gottfried Keller* (1890), Heckel.
6. *Italienisches Liederbuch, nach Paul Heyse, für eine Singstimme und Klavier* (vol. I, 1890-91; vol. II, 1896), Heckel.

mais des personnages vivants et précis. Wolf ne s'est pas contenté, comme Schubert et ses autres grands prédécesseurs, de traduire en un magnifique lyrisme musical le lyrisme de Gœthe; mais il évoque les héros, dont ce lyrisme est l'expression : le vieux harpiste de *Wilhelm Meister*, Mignon, Prométhée, — ou les innombrables figures, dont les silhouettes passent au travers des poésies espagnoles et italiennes.

Il était attiré par le théâtre, et rêvait d'écrire, non des drames métaphysiques, à la façon de Wagner, mais des pièces vivantes et gaies, un art réaliste et comique, tenant à la fois des *Meistersinger* et de *Carmen*. Suivant une loi fréquemment observée dans l'histoire des artistes, il rêvait d'un art joyeux, précisément à une époque où sa vie devenait plus sombre.

Après les premières mélodies italiennes, la source de son invention s'arrêta, comme épuisée par l'excès de sa fécondité. Il put cependant, à la fin de 1891, terminer le premier cahier de l'*Italienisches Liederbuch*. Mais il lui fut impossible d'aller plus avant. Le silence forcé dura quatre à cinq ans. Le second cahier de l'*Italienisches Liederbuch* ne devait paraître qu'en 1896. Le troisième volume de M. Decsey raconte cette douloureuse période, si torturante pour l'artiste, qui croyait son génie définitivement éteint.

En 1896, Wolf ressuscita. Il donna à Mannheim un opéra-comique : *le Corregidor*, sur un poème tiré par Mme Rosa Mayreder d'une nouvelle de D. Pedro de Alarcon. L'œuvre eut peu de succès, malgré ses grandes qualités musicales. Wolf n'en fut pas découragé, et se mit, peu après, à la composition d'un opéra nouveau : *Manuel Venegas*, dont le poème était également tiré de Alarcon par Moritz Hœrnes. Il entreprenait en même temps un livre de *lieder* sur des poésies de Michel-Ange. Il n'eut le temps d'en écrire que trois, dont une au moins — (la seconde : « *Alles endet, was entstehet* ») — est une des plus profondes et des plus sombres méditations musicales qu'on ait jamais écrites [1]. Peu après, tandis qu'avec une fureur de travail incroyable il écrivait le premier acte de *Manuel Venegas*, il fut terrassé par la folie (septembre 1897).

II. — L'ouvrage de M. Decsey s'arrête, pour le moment, au seuil du calvaire de ces dernières années. Nous avons, pour le compléter, divers articles, entre autres celui du Dr Max Vancsa sur *la mort de Hugo Wolf* [2]. — Le malheureux artiste, après un semblant de guérison, qui dura quelques mois (pendant lesquels il ne put d'ailleurs rien composer), fut frappé d'un nouvel accès en automne 1898; et cette fois, ce fut la fin. Transporté à une maison de fous de Vienne, il y traîna une agonie de cinq ans, assistant à sa destruction, pièce par pièce, par la paralysie générale. Il mourut le 16 février 1903, et Vienne, qui ne s'était pas occupée de lui vivant, lui fit des funérailles triomphales.

L'âme brûlante et concentrée de Wolf, à la fois passionnée de vie et hantée par le pressentiment de sa fin, nous est révélée, non seulement par ses *lieder*, mais par ses lettres, et par les souvenirs de ses amis, où

1. *Drei Gedichte von Michelangelo, für eine Bassstimme und Klavier* (1897), Heckel.
2. Dr Max Vancsa : *Hugo Wolfs letzte Lebensjahre, Tod und Begräbnis* (publié dans un numéro spécial de la revue : *Die Musik*, consacré à H. Wolf, mars 1903, Schuster, Berlin).

M. Decsey a d'ailleurs abondamment puisé[1]. Parmi les correspondances publiées de Wolf, les plus intéressantes sont celles avec son beau-frère Josef Strasser, et avec ses amis de Souabe : M. et Mme Oscar Grohe de Mannheim, Emil Kaufmann de Tübingen, et Hugo Faisst de Stuttgart[2]. Nulle part, en effet, Wolf ne trouva d'amitiés plus dévouées et de sympathie plus active pour son œuvre, que dans les pays souabes. Mörike y avait été pasteur; et Wolf, qui l'avait traduit en musique, bénéficia de l'affection qu'on avait pour le poète. Il devint populaire dans cette partie de l'Allemagne; et Stuttgart fut pour lui, comme il le disait lui-même, une seconde patrie. C'est là qu'il fit la connaissance de l'admirable ami que fut pour lui Hugo Faisst, qui ne se contenta pas de le réchauffer par sa foi enthousiaste, et de fonder le *Stuttgarter Hugo-Wolf Verein*, mais qui fut un de ses meilleurs interprètes, et qui le sauva en maintes circonstances de la misère. C'est grâce à Faisst que Wolf put avoir enfin, en 1896, un appartement à lui : « Sans toi, lui écrit-il, je m'assiérais encore aujourd'hui dans la rue. C'est la première fois de ma vie que j'ai un *home* à moi. Avec quelle reconnaissance je reçois ce bienfait, celui-là seul le sait, qui, comme moi, a mené, pendant la moitié de sa vie, une existence de nomade. » — Les lettres à Faisst reflètent les alternatives passionnées de la vie artistique de Wolf, depuis l'*Italienisches Liederbuch* : sa joie créatrice et le désespoir de son inaction. Elles sont particulièrement intéressantes pour la composition du *Corregidor*, dont elles suivent presque jour par jour les progrès, en 1895. Les dernières sont les plus émouvantes : elles sont de la période de convalescence trompeuse qui précéda la dernière rechute. Après un extrême abattement, Wolf avait repris confiance. Il projetait de passer l'hiver de 1898 à la campagne, afin de travailler sans être troublé. Sa dernière lettre, du 17 septembre 1898, qui précède de peu l'accès final, dit : « Je suis rétabli, je n'ai plus besoin d'aucune cure. Tu en as plus besoin que moi. »

Les études critiques sur l'œuvre de Wolf abondent. Aucune n'est définitive; on est encore trop près de Wolf, pour le juger exactement; et peut-être le rôle pieux de ses amis exagère-t-il un peu son originalité, qui fut moins musicale que poétique et morale. La meilleure étude semble être une petite brochure de Paul Müller[3]. Müller, qui fonda en 1895 le *Hugo-Wolf-Verein* de Berlin, et qui fut un des plus intelligents amis de Wolf, a marqué sa place dans l'évolution du *lied* allemand, depuis Schubert, et il a analysé, d'une façon rapide, mais nette et juste, l'œuvre de Wolf, en montrant que sa pensée et son style tendaient de plus en plus vers

1. *Gesammelte Aufsätze über Hugo Wolf*, herausgeg. vom Hugo-Wolf-Vereine in Wien. 2 vol., Fischer, Berlin (Souvenirs et études de Hermann Bahr, Karl Hallwachs, E. O. Nodnagel, Josef Schalk).

Paul Müller : *Erinnerungen an Hugo Wolf* (*Die Musik*, mars 1903).

2. *H. W. Briefe an Emil Kaufmann*, hg. von Edm. Hellmer, 1902. Berlin, Fischer (70 lettres, de 1890 à 1898). — *H. W. Briefe an Oscar Grohe* (200 lettres). — *H. W. Briefe an Hugo Faisst*, hg. v. M. Haberlandt, 1904, Stuttgart. Deutsche Verlagsanstalt (107 lettres, de 1894 à 1898).

3. Paul Müller : *Hugo Wolf* (Moderne Essays, herausgg. v. Dr Hans Landsberg. Gose u. Tetzlaff, Berlin, 1904, 50 p.).

la clarté classique. « Maintenant, disait Wolf, peu avant de mourir, je ne veux plus composer que comme Mozart. »

Souhaitons que l'œuvre de ce grand artiste se répande parmi nous. Il est peu probable qu'elle y devienne populaire, comme elle l'est en Allemagne. Il manquera toujours à la plupart d'entre nous l'intelligence parfaite des poésies allemandes, dont sa musique est l'expression exacte et profonde. Mais il y a toute une part de l'œuvre de Wolf, qui se passe de commentaire poétique, et parle directement à l'âme : c'est celle où il s'exprime lui-même, sous le masque de ses fictions poétiques : ce sont ses chants du harpiste de *Wilhelm Meister*, ses *lieder* de Michel-Ange, ses mélodies religieuses espagnoles, et tant d'autres œuvres qui comptent parmi les poèmes les plus beaux et les plus désolés de la souffrance humaine.

ROMAIN ROLLAND.

HUGO LEICHTENTRITT. — **Frédéric Chopin** (*Berühmte Musiker*, herausgg. von Heinrich Reimann, t. XVI, 1905. Berlin, Verlagsgesellschaft Harmonie).

Le moment était bien choisi pour écrire ce livre. L'histoire de Chopin a été renouvelée dans ces dernières années par les publications de Mieczyslaw Karlowicz, dont les *Souvenirs inédits sur Chopin* contiennent plusieurs centaines de lettres inédites, et par la grande biographie de Ferdinand Hœsick : *Vie et œuvres de Chopin*, dont le premier volume s'arrête en 1831, à la vingt-deuxième année de Chopin [1]. Ces publications font mieux connaître la période la plus obscure de la vie de Chopin, celle de Varsovie; et elles éclairent certains épisodes fameux, comme ses fiançailles avec Maria Wodzinska en 1835 et ses rapports avec George Sand. M. Hugo Leichtentritt a tiré parti de ces documents nouveaux, sans négliger les ouvrages anciens de Liszt, de Karasowski et de Nieck [2], et il a fondu ces nombreux renseignements, souvent contradictoires, en un excellent ouvrage succinct et vivant. La figure si complexe de Chopin y est peinte avec une vérité scrupuleuse. On le voit avec son élégance hautaine, son ironie, son goût de la caricature, sa névrose, ses hallucinations, ses terreurs de la mort, son manque d'énergie, son indécision, son incapacité de lutter contre les difficultés et, en même temps, son sens pratique, presque son sens d'homme d'affaires. On le voit à la fois homme du monde et solitaire, ne pouvant se passer des salons et ne se livrant à personne, qu'à deux ou trois amis d'enfance, impitoyable dans ses jugements sur les autres et sur lui-même, détestant le *vulgum pecus*, souffrant de donner des concerts en public, et jamais ne se laissant griser par les succès, — au reste, étroit d'esprit, indifférent à la littérature (sauf à quelques poètes polonais), indifférent aux autres arts, ne s'intéressant qu'à la musique, et,

1. MIECZYSLAW KARLOWICZ : *Niewydane dotychczas Pamiatki po Chopinie*, trad. française, 1904, Paris, Welter. — FERDYNAND HŒSICK : *Chopin zycie; twórczosé*, 1er vol., 900 p., Varsovie, Hœsick, 1904. (Ce volume donne une bibliographie polonaise très complète du sujet).

2. F. LISZT : *F. Chopin*, 1851 (en français), trad. allemande, 1879, Breitkopf. — MORITZ KARASOWSKI : *Friedrich Chopin. Sein Leben und seine Briefe*, 1878, Dresde, Ries. — FREDERICK NIECK : *Frederick Chopin as a man and musician*, 2 vol., London et New-York, Novello, 1888; trad. allemande, 1890, Leipzig, Leuckart.

dans la musique même, passionnément injuste, ne faisant aucun effort pour comprendre les personnalités étrangères, même celles d'amis et d'adorateurs tels que Schumann et Berlioz [1], haïssant les Prussiens, ne pouvant souffrir les Anglais, ne comprenant rien à plus de la moitié du monde, et n'y voulant rien comprendre. On le voit dans son sentiment le plus profond : le patriotisme polonais, qui lui inspira tant d'œuvres passionnées. Et on le voit enfin dans son domaine propre, volontairement restreint, mais où nul ne l'égala : la composition pour piano. Cette vie laisse une impression brillante et triste, ironique, amère, déçue.

M. Leichtentritt a fait une place importante à l'analyse des œuvres; et, dans l'espace restreint qui lui était accordé, il a bien mis en lumière le génie harmonique de Chopin, ce qu'il a dû à la musique populaire de Pologne, et tout ce que lui ont dû les grands musiciens depuis, en particulier Wagner et Liszt, qui se sont plus souvent inspirés de lui qu'on ne l'a généralement dit. M. Leichtentritt se propose d'ailleurs d'écrire une étude plus complète sur l'œuvre de Chopin et ses nouvelles formes harmoniques. Les pages qu'il consacre au jeu de Chopin et à son enseignement du piano ont un intérêt tout spécial. Les fragments cités d'un manuscrit de Chopin renferment les plus utiles conseils et les plus rarement pratiqués.

ROMAIN ROLLAND.

PHILOLOGIE GERMANIQUE

LITTÉRATURE DU MOYEN-HAUT-ALLEMAND ET DU MOYEN-BAS-ALLEMAND

Deutsche Texte des Mittelalters, hgb. von der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung.

I. Band. Friedrich von Schwaben, aus der Stuttgarter Handschrift, hgb. von MAX HERMANN JELLINEK, 1904. Grand in-8°, XXII-127 p., 4,40 M.

II. Band. Kleinere mittelhochdeutsche Erzählungen, Fabeln und Lehrgedichte. I. Die Melker Handschrift, hgb. von ALBERT LEITZMANN, 1904. Grand in 8°, XIV-55 p., 2,40 M.

L'Académie royale des sciences de Prusse a décidé d'éditer un certain nombre de textes allemands du moyen âge. Cette entreprise, que dirige M. Rœthe, le savant professeur de l'Université de Berlin, présente deux caractères originaux : 1° il ne sera publié que des œuvres appartenant à la période post-classique; 2° chaque texte sera édité d'après un seul manuscrit, qui sera choisi parmi les meilleurs et les plus anciens.

1. Voir aussi, dans le livre de M. Leichtentritt, l'antipathie morale et artistique de Chopin pour Liszt.

La collection des « Textes allemands du moyen âge » ne fournira donc pas des éditions critiques, mais des reproductions de manuscrits. Il est inutile de signaler les inconvénients et les avantages de ce procédé.

Deux volumes de la collection ont paru. Le premier est le *Frédéric de Souabe*, qui jusqu'ici n'a jamais été édité entièrement. Ce poème n'a qu'une assez mince valeur littéraire. C'est un récit d'aventures où le surnaturel et la magie jouent un rôle important et où sont repris un grand nombre de motifs traités par des écrivains de la bonne époque. C'est pour cela que cette publication est intéressante : on voit dans le *Frédéric de Souabe* la survivance des données anciennes et leur déformation sous l'influence de mœurs nouvelles. On y trouve même des passages entiers, transcrits presque totalement, des poèmes antérieurs. M. Jellinek, le consciencieux éditeur de cet ouvrage, a signalé les concordances les plus frappantes.

M. A. Leitzmann, à qui est échue la tâche de reproduire le manuscrit de Melk, recueil de poésies didactiques, en a publié les pièces qui n'avaient pas encore été imprimées. Dans son introduction il signale les poésies qui ont déjà paru, en indiquant les ouvrages où elles se trouvent et les variantes que fournit le manuscrit de Melk quand celui-ci n'a pas été utilisé par les précédents éditeurs. La publication de M. Leitzmann est donc utile à divers égards : elle présente le texte exact d'un manuscrit important, elle permet de corriger, d'après les variantes de ce texte, les poésies déjà imprimées, enfin elle met au jour des productions dont l'intérêt littéraire et linguistique n'est pas contestable.

J. Schatz : **Die Gedichte Oswalds von Wolkenstein.** 2. verbesserte Ausgabe. Göttingen, Vandenhœck und Ruprecht, 1904. In-8°, 312 p., 6 M.

C'est une attirante figure que celle de ce gentilhomme tyrolien, Oswald de Wolkenstein, qui vivait autour de 1400. Il eut une jeunesse vagabonde et aventureuse, fut un plaideur incorrigible, prit part aux démêlés politiques de son temps et trouva le moyen d'écrire un nombre respectable de poésies lyriques d'une verve singulière, d'une rare variété et d'un grand charme verbal, sinon d'une louable moralité. M. Schatz a réuni dans une exposition claire et intéressante les renseignements biographiques, disséminés en divers endroits, que l'on a pu recueillir sur ce Minnesinger attardé, et donné une nouvelle édition de ses œuvres. Cette édition, qui se distingue par un minutieux examen et une comparaison attentive des manuscrits, et qui fournit toutes les variantes utiles, présente un texte aussi pur, semble-t-il, qu'on puisse l'attendre.

Wolkenstein n'est pas un poète d'intelligence aisée. Les allusions à des faits mal connus et un vocabulaire spécial le rendent difficile. M. Schatz promet d'étudier, dans une suite à son travail, la langue de Wolkenstein et d'en expliquer les obscurités. Il est à souhaiter qu'il tienne cet engagement le plus tôt possible.

Johannes Bethmann : **Untersuchungen über die Mhd.** Dichtung vom Grafen Rudolf (Palaestra XXX). Berlin, Mayer und Müller, 1904. In-8°, 170 p., 5 M.

Le *Comte Rodolphe* est, ou plutôt était — car il ne nous reste qu'une

faible partie de l'œuvre — un poème, probablement imité du français, qu'un anonyme composa vers 1170. Il contait les aventures d'un gentilhomme d'Arras qui guerroya en Terre-Sainte. Autant que les débris conservés permettent d'en juger, le *Comte Rodolphe* était de belle venue et son auteur mérite une place honorable auprès des Conrad, Lamprecht, Eilhart et autres précurseurs de l'époque classique. Aussi est-ce une tâche utile que d'étudier dans le détail, comme l'a fait M. Bethmann, les 700 vers environ qui nous ont été conservés. Le travail de M. Bethmann, sans modifier essentiellement les résultats auxquels W. Grimm était arrivé il y a plus d'un demi-siècle, les précise, les corrige et les complète heureusement. Par la comparaison des dialectes modernes, l'auteur a pu déterminer la région où est né le poème. Un minutieux examen lui permet d'affirmer que le sujet n'est pas la mise en œuvre de l'histoire de Hugues du Puiset et que le *Comte Rodolphe* n'est pas une adaptation allemande de *Bovon de Hanstone*. De très attentives observations sur la langue, la prosodie et le style du *Comte Rodolphe* font du livre de M. Bethmann une intéressante contribution à l'histoire de la langue et de la poésie allemandes du XIIe siècle.

Dr HERMANN TRILOFF : **Die Traktate und Predigten Veghes, untersucht auf Grund des « Lectulus Floridus » der Berliner Handschrift.** Eine Einleitung in das Studium Veghes. Halle-a-S., Niemeyer, 1904. Gr. in-8°, VII-252 p., 6,40 M.

La littérature moyen-bas-allemande est moins abondante et moins importante que celle du moyen-haut-allemand. C'est une raison pour ne pas délaisser les écrivains qui l'ont honorée, comme ce Jean Veghe, dont les sermons révèlent une langue savoureuse et une savante psychologie. Depuis que ces sermons ont été publiés (1883), on a découvert (dans un manuscrit de la Bibliothèque royale de Berlin) le *Lectulus Floridus*, sorte de traité allégorique que M. Triloff a minutieusement étudié et qu'il attribue à Veghe. Les raisons sur lesquelles M. Triloff fonde son opinion paraissent convaincantes, quoique toutes n'aient pas la même valeur.

Au cours de ses recherches M. Triloff a fait une autre et importante découverte. Il a aperçu que trois traités connus auparavant, mais dont l'auteur n'avait pas été sûrement identifié, sont également de Veghe. Enfin M. Triloff donne sur le vocabulaire de son auteur, sur le genre de lecteurs auxquels s'adressaient ses traités et sur la date de leur composition d'utiles renseignements. Ce travail très soigné sera heureusement complété par une édition des ouvrages étudiés dans le livre offert aujourd'hui aux lecteurs.

LÉGENDE GERMANIQUE ET CONTE

FRIEDRICH PANZER : **Deutsche Heldensage im Breisgau.** Heidelberg, Winter, 1904. In-8°, 90 p., 1.25 M.

M. Panzer, l'un des plus actifs, des plus érudits et des plus pénétrants parmi les critiques voués à l'étude de la légende germanique, était récemment encore professeur à Fribourg-en-Brisgau. Cette circonstance l'a amené à s'occuper de la légende des *Harlungen*, à qui beaucoup d'auteurs anciens ont assigné comme patrie la région avoisinant la coquette ville badoise.

Les résultats très neufs du travail que M. Panzer dit issu d'une conférence, mais qui est bien plus qu'une œuvre de vulgarisation, peuvent être résumés ainsi : la lutte des fils de Gudrun (Hamdir et Sorli) contre Ermanric el le meurtre de leur frère Erp sont une déformation légendaire des combats que se livrèrent les fils d'Attila; la mort des Harlungen, neveux et victimes d'Ermanric, n'a pas comme origine un fait historique; elle n'a rien à voir non plus avec le mythe des Dioscures; enfin Eckehard et ses pupilles, les deux Harlungen, sont primitivement des personnages mythiques, appartenant à la *Chasse infernale* (maisnie Hellequin).

Il faut évidemment quelque effort d'esprit pour accepter ces conclusions qui bouleversent les opinions reçues et que M. Panzer devra, il le reconnaît, étayer plus solidement. Ses vigoureuses critiques et ses ingénieux rapprochements invitent cependant à la réflexion et orientent les recherches vers des voies nouvelles[1].

W. JORDAN : **Nibelunge.** I. Lied : Sigfridsage (15. Aufl.). II. Lied : Hildebrandts Heimkehr (13. Aufl.). 2 vol. in-8° de chacun 600 p. Frankfurt-a-M., W. Jordans Selbstverlag (Leipzig, F. Volckmar), 1904, 10 M.

Depuis que Wagner a acquis droit de cité chez nous, le public français est familiarisé avec les noms et les faits de la légende germanique. Aussi peut-on espérer que les « Nibelunge » de Jordan trouveront en France des lecteurs. A la vérité l'œuvre du regretté poète n'est ni une traduction, ni une imitation, ni même une adaptation de l'épopée germanique. L'auteur n'a vu dans les chants des skaldes scandinaves et des jongleurs allemands qu'une matière adéquate à son talent et qu'il a traitée avec une entière liberté. Il n'a gardé des faits que leur aspect général, des personnages que les traits essentiels de caractère que leur reconnaît la tradition. C'est en faisant violence aux récits anciens qu'il a pu ramener à l'unité un sujet divers et d'éléments parfois contradictoires. Il l'a modernisé aussi, et sous le rude extérieur des héros et dieux germains bat le cœur des hommes du XIXe siècle.

L'épopée de Jordan est animée d'un beau souffle, traversée d'éclairs de haute poésie. Si la langue en est un peu dure, ce qui est dû surtout au système allitératif de sa prosodie, qui a été l'objet de maintes critiques, si les développements sont prolongés parfois plus que ne le voudrait un goût sobre, défaut qui frappera le lecteur français, l'œuvre est dans son ensemble d'un puissant effet, et l'on comprend le succès qui en a accueilli en Allemagne les nombreuses éditions.

HISTOIRE DE LA PHILOLOGIE ET DE LA CIVILISATION ALLEMANDES

REINHOLD STEIG : **Achim von Arnim und Jacob und Wilhem Grimm** (Achim von Arnim und die ihm nahe Standen. 3. Bd). Stuttgart und Berlin, Cotta, 1904. In-8°, 633 p., 12 M.

1. Sifeca du *Widsidh* est signalé p. 18 comme appartenant à la légende d'Ermanric, ce qui est en désaccord avec la note 114. — Je crois d'autant mieux que Eckehard est présenté dans *Alphart* comme le vengeur des Harlungen (p. 72, n. 28) que j'avais, indépendamment de M. Panzer, exprimé la même opinion (V. *Rev. de l'enseignement des Langues vivantes*, avril 1904, p. 66).

PROF. Dr MAX KOCH : **Brüder Grimm. Auswahl aus ihren Schriften** (1. vol. de la collection *Bücher der Weisheit und Schönheit*). Stuttgart, Greiner und Pfeiffer, 1904. In-8°, 266 p., rel. 2,50 M.

Il est malheureusement impossible de donner en quelques lignes une idée de l'importance du livre de M. Steig. En commun avec le regretté Hermann Grimm, l'auteur a publié dans ce troisième volume, consacré à Achim von Arnim et à ses intimes (le second n'a pas encore paru) la correspondance d'Arnim avec les frères Grimm. Les lettres échangées entre le poète et les savants vont de 1809, année où se nouèrent leurs amicales relations, à 1831, date de la mort d'Arnim. C'est donc plus de vingt années de la vie de ces trois grands hommes qui passent sous nos yeux. Comme l'auteur de ce recueil l'a éclairé d'explications biographiques et critiques, nous sommes initiés aux incidents de la vie matérielle des amis, nous entendons leurs jugements sur les choses du jour, littéraires et autres, nous apprenons leurs opinions sur d'essentielles questions d'art et de science. L'appréciation de la *Comtesse Dolorès* par J. Grimm, le débat au sujet de la poésie naturelle et de la poésie littéraire, le plaidoyer de J. Grimm en faveur de la poésie ancienne, et combien d'autres choses! sont d'un intérêt capital pour la connaissance des frères Grimm et d'Arnim, de leurs œuvres et de leur temps.

Plus modeste est la tâche que s'est imposée M. Koch. Il s'agissait de présenter dans un livre d'aspect agréable un extrait des œuvres des frères Grimm qui peuvent être lues par le grand public. Le choix est judicieux, l'introduction de M. Koch est brève et claire, le volume ne laisse rien à désirer au point de l'élégance et de la correction : cet hommage aux deux savants germanistes sera donc reçu favorablement.

GEORG STEINHAUSEN : **Geschichte der deutschen Kultur.** Leipzig und Wien, Bibliographisches Institut, 1904. Gr. in-8°, x-747 p., 17 M.

La philologie et l'histoire de la civilisation ne se peuvent séparer. Le philologue ne comprend bien ses textes et n'arrive au sentiment des œuvres que s'il possède une exacte connaissance du milieu où ont vécu leurs auteurs. Pour ses recherches linguistiques et la détermination des courants d'influence littéraire il doit s'aider des études de mœurs et tenir compte des résultats des recherches archéologiques. De son côté l'histoire de la civilisation, qui prétend évoquer les divers aspects de la vie sociale aux siècles passés, est réduite à demander la plus grande partie de ses renseignements aux ouvrages anciens, dont elle ne peut apprécier la valeur documentaire qu'en recourant aux lumières de la philologie. Une alliance étroite s'impose donc et tout le monde s'accorde à le reconnaître. C'est au sujet de la façon dont elle doit être réalisée que les avis divergent. Les historiens pensent volontiers qu'il leur suffit de quelques clartés en matière de linguistique et de littérature ancienne pour être aptes à mettre en œuvre les matériaux leur fournit la philologie; les philologues estiment que, seuls, ils sont préparés par leurs études à l'interprétation judicieuse des textes et à l'exploitation féconde des enseignements que présentent l'étymologie et l'histoire des mots, qui est parfois l'histoire des faits et idées.

L'ouvrage de M. Steinhausen semble donner raison aux philologues. Ce

livre, dont le mérite est d'ailleurs très grand, ne présente pas la minutieuse connaissance des textes et la rigoureuse exactitude qui caractérisent les travaux scientifiques dont l'objet est la langue et la littérature ancienne. M. Steinhausen peut à la vérité invoquer une excuse dont je parlerai tout à l'heure. Il n'en est pas moins certain que son étude sur la civilisation allemande ne satisfera pas les esprits très sévères. On lui reprochera d'abord de n'avoir pas mis en relief comme il l'aurait fallu l'importance du mouvement intellectuel provoqué par la littérature. Pour ce qui est de l'époque ancienne, il n'a pas apprécié à leur valeur les chants épiques de l'Allemagne païenne, qui étaient cependant à peu près le seul art qu'elle connût (le *Hildebrandslied* n'est même pas mentionné). Si, dans les périodes suivantes, le rôle du clergé, des humanistes et des philosophes est bien mis en lumière, celui des poètes et auteurs dramatiques ne ressort pas assez vigoureusement. Il est à regretter aussi que les époques, les régions, les groupements ethniques ne soient pas suffisamment délimités, d'où résulte quelque flottement et incertitude. On constatera enfin l'abondance d'affirmations trop générales, et par là en partie inexactes, ou d'opinions hasardées. Voici quelques exemples d'erreurs partielles. M. Steinhausen croit que les locutions françaises qui émaillent les poèmes de Gottfried de Strasbourg et de Wolfram d'Eschenbach étaient d'un usage courant dans la conversation (p. 241) : il est avéré que quelques-unes sont extraites du texte français et que leur emploi avait pour effet de donner au poème un caractère d'exotisme. Il refuse le sentiment de la nature aux Allemands du X-XIIe siècle (p. 135 s.) : on peut croire cependant que les chansons de mai, dont on constate la survivance chez Neidhart, témoignent d'impressions vives et qui méritaient d'être signalées. La définition de l'allitération (p. 17) est incomplète. L'épreuve de la bière est présentée comme une coutume allemande (p. 252) : il était nécessaire de dire qu'elle est probablement d'origine française. La poésie française (et provençale) a été importée en Autriche non seulement par Reinmar de Haguenau (p. 259), mais aussi par la noblesse du Frioul.

Il serait aisé de multiplier ces critiques de détail. Il est plus équitable d'excuser les imperfections du livre de M. Steinhausen en tenant compte des difficultés de sa tâche et de ses intentions. Il n'a pas prétendu écrire pour les gens du métier une étude scientifique et complète de l'histoire de la civilisation en Allemagne. Une telle entreprise réclamerait plusieurs volumes et le concours de nombreux spécialistes. Il a poursuivi des fins plus modestes et voulu seulement fournir au public un tableau à peu près fidèle dans son ensemble de la vie sociale dans l'Allemagne ancienne. Ce but a été atteint. On trouvera dans son volumineux ouvrage une extrême abondance de faits et de renseignements, dont la réunion a exigé un labeur considérable et auquel il est juste de rendre hommage.

LANGUE ANCIENNE ET MODERNE. PHONÉTIQUE. ONOMASTIQUE. ÉTYMOLOGIE.

HERMANN PAUL : **Mittelhochdeutsche Grammatik.** 6. Auflage, mit Wort-

und Sachregister von Franz Saran. Halle-a-S., Niemeyer, 1904. Grand in-8°, VIII-222 p., 3 M.

Tous ceux qui se livrent à des études de moyen-haut-allemand connaissent la grammaire de M. Paul et en apprécient la haute valeur. C'est un indispensable instrument de travail, où les renseignements sont sûrs, étant donnés par l'homme qui peut-être a la connaissance la plus étendue et la plus précise du moyen-haut-allemand. Cette nouvelle édition se distingue des précédentes par diverses améliorations, dont une était depuis longtemps réclamée : un index alphabétique qui permettra aux débutants de trouver aisément la règle cherchée. (M. Wilmanns voudra-t-il suivre cet exemple quand il donnera une nouvelle édition de sa *Deutsche Grammatik*?)

Au point de vue pédagogique je souhaiterais soumettre à M. Paul une observation que m'a suggérée une longue pratique de son livre. Nos étudiants le trouvent parfois obscur parce qu'il est trop concis. Voici quelques exemples. Sous le § 31 il est dit que *h* en mha. doit être prononcée. Mais comment? comme spirante ou comme aspirée (Hauchlaut)? Le § 66, où il est de nouveau question de *h*, n'éclaire pas ce point. Au § 46 est expliquée la contraction de *ai* en *ê*, mais sans qu'il soit dit où se présente *ai*, si c'est une diphtongue germanique, ou aha., ou mha. Le débutant ne sait où il en est. La loi de l'alternance grammaticale (§ 78) est aussi difficilement comprise par le profane. Quelques explications complémentaires, portant sur l'état ancien de la langue et rendant compte du présent par le passé, n'enfleraient pas le volume et le feraient plus accessible à ceux qui abordent le mha. sans connaissance préalable de la philologie germanique.

OTTO JESPERSEN : **Lehrbuch der Phonetik. Autorisierte Übersetzung von Hermann Davidsen.** Mit 2 Tafeln. Leipzig und Berlin, B. G. Teubner, 1904. Grand in-8°, IV-256 p., 5 M.

Le manuel de phonétique que M. Jespersen vient de faire paraître dans une traduction allemande se rapproche des précis de MM. Bremer et Viëtor plutôt que de celui de M. Sievers, en ce qu'il n'y est presque jamais question des faits historiques. Des quatre parties dont il se compose : analyse, synthèse, théorie des combinaisons et systématique nationale, les trois premières sont essentielles. L'auteur y traite des lieux et modes d'articulation des sons, du rôle des organes vocaux, des voyelles et consonnes prises isolément, enfin des sons complexes et des modifications générales qu'ils subissent sous l'influence de la pression et du ton. La quatrième partie, très neuve, contient d'intéressantes observations sur le système phonétique de chaque langue considérée à part.

Avec infiniment de raison M. Jespersen a négligé le côté acoustique dans son exposition des phénomènes phonétiques. Il a transcrit les sons suivant un système analphabétique qui paraît un peu compliqué au premier abord, mais avec lequel on se familiarise aisément et qui a l'avantage d'une grande exactitude. Un autre mérite du livre de M. Jespersen c'est sa remarquable clarté. Pour cette raison on peut le recommander aux débutants, qui sans trop de peine s'initieront, grâce à lui, aux importantes et délicates questions de la phonétique physiologique.

Dr JAN V. ROZWADOWSKI : **Wortbildung und Wortbedeutung. Eine Untersuchung über ihre Grundgesetze.** Heibelberg, Carl Winter, 1904. In-8°, VI-109 p., 3 M.

La « psychologie du langage » de M. Wundt est en train de susciter toute une littérature. Après MM. Delbrück, Sütterlin et Dittrich, M. Rozwadowski entreprend d'éclairer, de compléter ou de critiquer les pensées du philosophe de Leipzig. Bien qu'il se défende d'être versé dans la psychologie, c'est plutôt en psychologue qu'en linguiste que M. Rozwadowski aborde l'étude des problèmes qui ont occupé M. Wundt. Le point essentiel de ses démonstrations et le résultat le plus évident de ses recherches est la théorie de la formation binaire — qu'il s'agisse de la forme ou du sens — du phonème, du mot ou de la proposition. Très séduisante, à cause de sa simplicité et de sa généralité, est cette théorie, sur laquelle M. Rozwadowski se fonde pour réclamer une exposition plus logique et plus méthodique des grammaires historiques.

WILHELM ARNDT : **Die Personennamen der deutschen Schauspiele des Mittelalters** (23. fasc. des germanistische Abhandlungen). Breslau. M. und H. Marcus, 1904. Gr. in-8°, X-113 p., 3,60 M.

OTHMAR MEISINGER : **Die Appellativnamen in den hochdeutschen Mundarten.** I. Teil. Die männlichen Appellativnamen. Progr., Lörrach, 1904.

Ces deux ouvrages se complètent l'un l'autre. M. Arndt étudie les noms propres qui paraissent dans les drames liturgiques allemands du moyen âge, et il en donne l'étymologie et l'emploi. M. Meisinger explique le sens de nombreux noms propres devenus noms communs dans les dialectes modernes de la Haute-Allemagne. Comme il y a dans les drames religieux beaucoup de noms de paysans passés par la suite à l'état d'*appellatifs*, il arrive assez souvent que MM. Arndt et Meisinger se rencontrent et que leurs œuvres s'éclairent l'une l'autre. Ainsi les articles Hans, Henri, Nicolas, Gebhard (avec un changement de sens caractéristique), etc., sont intéressants à comparer. Si M. Meisinger avait eu connaissance du travail de M. Arndt, il aurait ajouté à son étude une indication donnée par ce dernier, la présence de la locution *Hinz und Kunz* dans le *Jeu de la Passion* d'Alsfeld (A., p. 47, n. 2; cf. M., p. 15).

FRIEDRICH SEILER : **Die Entwickelung der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts.** I. Teil : Die Zeit bis zur Einführung des Christentums. 2. umgearb. und verm. Auflage. Halle-a.-S., Buchhandlung des Waisenhauses, 1905. Petit in-8°, XXV-118 p., 2.20 M.

ADOLF HEMME : **Das lateinische Sprachmaterial im Wortschatze der deutschen französischen und englischen Sprache.** Leipzig, Avenarius, 1904. In-8° jésus, XVIII-1236 demi-p., rel. 16 M.

A. WALDE : **Lateinisches etymologisches Wörterbuch.** I. Lieferung. Heidelberg, Winter, 1905. 1,25 M.

Les livres de MM. Seiler et Hemme s'adressent au grand public. Ils mettent sous les yeux du lecteur les résultats des recherches faites sur le domaine de l'étymologie, mais sans aucun appareil scientifique. M. Seiler

examine les mots étrangers, surtout latins, qui ont pénétré dans la langue allemande avant et dès les premiers temps de l'introduction du christianisme. Son exposé forme à certains égards une étude de la civilisation de l'Allemagne ancienne. Au Français qui étudie ou enseigne l'allemand il offre la possibilité d'intéressantes comparaisons entre de nombreux mots de cette langue et les termes français issus du type latin commun. Les critiques de détail que l'on pourrait adresser à M. Seiler sont peu nombreuses. Il s'est servi des œuvres les plus sûres et s'est montré avisé dans le choix des étymologies. Il aurait dû cependant ne pas produire sans réserve les dérivations *Stube* de *extufare* et *stolz* de *stultus*, qui sont loin d'être assurées.

L'ouvrage de M. Hemme est un dictionnaire dans le genre du *Lateinisch-romanisches Wörterbuch* de Körting. Seulement, au lieu de donner sous chaque mot latin les mots romans qui en sont issus, ce sont les dérivés allemands, français, anglais (et souvent italiens) qui ici sont signalés. La matière est énorme et M. Hemme n'a pu, cela se conçoit, remplir entièrement sa tâche. Il a encore ajouté à la difficulté en indiquant, en français ou en anglais, des termes tombés en désuétude ou inusités (à quoi bon, par exemple, citer le français *déponer*?) et en traduisant les locutions latines en usage de nos jours. Il serait aisé de relever dans cette masse de faits d'assez nombreuses erreurs et inexactitudes, de rappeler par exemple à M. Hemme que le latin *râpa* ne peut être l'origine de l'allemand *Rübe*, que *chaussée* ne dérive pas de *calcaria* mais de *calciata* (*via*), que le gotique *eisarn* n'est probablement pas le même mot que *æs*, etc.; mais il est plus équitable de constater que M. Hemme a fait un très méritoire effort et que son travail rendra des services, surtout aux Allemands apprenant le français et l'anglais.

Avec M. Walde nous entrons dans le domaine de la science pure. Son *Dictionnaire étymologique latin* est destiné à ceux qui sont familiarisés avec les études de grammaire comparée. Ici abondent les discussions, les références, les points d'interrogation. Il est inutile de faire remarquer l'intérêt que peut offrir aux germanistes une œuvre de ce genre, où les mots latins sont fréquemment rapprochés des mots germaniques, et oiseux de dire — pour ceux qui connaissent les travaux de M. Walde — qu'elle se distingue par l'étendue de l'information et la sûreté de la critique.

F. PIQUET.

LINGUISTIQUE. — GERMANIQUE PRIMITIF.

Nordiska Studier tillegnade *Adolf Noreen* paa hans 50-aarsdag... af Studiekamrater och Lärjungar. Uppsala, 1904. Appelbergs Boktryckeri. 492 p.

C'est avec joie que nous signalons ici les études norroises que ses camarades et élèves ont offertes au maître qu'est M. Adolf Noreen; peu d'hommes

méritaient plus que lui l'hommage que lui ont adressé 122 signataires, amis ou disciples.

Les études elles-mêmes sont au nombre de quarante et une, et portent pour la plupart, ainsi que l'on peut s'y attendre, sur l'histoire de la langue suédoise. Aussi, ne saurait-il être question d'examiner ici l'ensemble du volume; seuls les articles traitant de formes anciennes du germanique ou de questions générales seront considérés.

Des étymologies germaniques ont été données par MM. Björkman (*Etymologiska småbidrag*), Hellquist (*Några bidrag till nordisk ord- och namnforskning*), Lagercrantz (*Ett par ordförklaringar*), Persson (*Små bidrag till germansk etymologi*). Le premier de ces auteurs rapproche la forme norroise occidentale *ákafr* (= violent) du vieil anglais *cáf* (= actif, hardi) et suppose que l'*a* de l'un et l'autre représente une ancienne diphtongue *ai*. Il compare aussi norr. occid. *fox* à v. angl. *fox* (= tromperie), norr. occid. *gá* (= faire attention à) à v. angl. *ge-tewan* (= montrer), et propose d'autres explications moins certaines. — M. Lagercrantz réunit got. *góthr* (= bon) et ses pareils et gr. χατός (cf. εὐ-χατό-τερον); v. h. all. *hrind* et v. angl. *hrydher*. M. Persson enfin propose les rapprochements de angl. *clough*, all. dialect. *klinge*, v. angl. *clingan*, all. *klüngel*; de suéd. *kuse* et fris. orient. *kûse*; de suéd. dan. *kutting* et bas-all. *kötel* (tous ces rapprochements semblent bien établis).

M. Torbiörnsson a donné trois rapprochements de mots slaves et norrois. En particulier il réunit le russe *gvozd'* au suédois *kvast, kvist*.

Pour le gotique nous avons une étude soignée et désormais indispensable de M. Johansson sur les composés nominaux (*Nominalsammansättningar i gotiskan*) et une fort bonne note de M. Lidén sur le mot *hrot*.

Des questions de phonétique d'intérêt général ont été traitées par MM. Grip et Meyer. Le premier a étudié dans son essai (*Om* l *och* r *i tysk talspråk*) la production des sons de transition qui s'insinuent entre les voyelles et les diphtongues d'une part, *l* et *r* d'autre part dans le parler allemand des régions de Heidelberg et de Leipzig. Le second a noté expérimentalement la longueur réelle des voyelles accentuées dites longues dans sa prononciation, qui est celle d'un Allemand du nord (bas-allemand); il y a retrouvé la même différence qu'en anglais entre la durée véritable des *i* et *u longs* et des *e*, *o* et *a* également *longs*. Il y a lieu de rapprocher de ces faits curieux la nature presque consonantique de *i* et *u* et les faits lithuaniens signalés par nous-même dans le journal *la Parole*.

Enfin il y a lieu de signaler les articles de MM. Karsten et Wiklund sur les relations anciennes du finnois et des dialectes germaniques. On voit par ce simple aperçu sommaire combien les divers articles offerts à M. Noreen sont intéressants et combien ils sont variés malgré l'unité d'inspiration très réelle qui anime le volume tout entier.

R. Gauthiot.

Jespersen. — *Phonetische Grundfragen*. Leipzig und Berlin, Teubner, 1904, 185 p.

Coup sur coup, M. Jespersen a fait paraître l'année dernière chez Teubner son *Lehrbuch der Phonetik* et ses *Phonetische Grundfragen*, où se découvrent

pour la première fois aux yeux de tous la science et l'habileté du maître qui est le titulaire de la chaire de philologie anglaise à l'Université de Copenhague. Sa curiosité d'esprit, la hauteur de ses vues étaient connues déjà de ceux qui avaient lu ses ouvrages anglais[1]; mais il fallait être au courant des choses scandinaves pour connaître exactement la valeur de son enseignement et pour deviner que son grand et bel ouvrage danois *Fonetik* (Copenhague, 1897-99) devait un jour se présenter sous une forme plus accessible à la majeure partie du public lettré.

C'est ce qui s'est fait. Le traité dogmatique et pratique qu'est le *Lehrbuch der Phonetik* représente l'une des faces du talent de M. Jespersen; il sera examiné ailleurs. L'exposé théorique des *Phonetische Grundfragen* nous donne l'autre, et nous découvre sur quelles considérations est basé l'enseignement proprement dit.

La première question examinée par M. Jespersen est celle des relations entre l'écriture et les sons (chapitres I et II). Il insiste avec force et non sans chaleur ni habileté sur la distinction indispensable que doit faire tout phonéticien et même tout linguiste entre la parole et la lettre. Il est bon surtout là où il est le moins théorique et quand il indique comment par des exercices réguliers on arrive à considérer dans la parole les phonèmes en eux-mêmes. Après un exposé d'une clarté remarquable sur les divers systèmes de *Lautschrift* ou notation phonétique, il conclut, comme on sait, à l'adoption d'une transcription basée sur l'écriture latine. Ses raisons sont surtout pédagogiques et ne manquent pas de force. Pour nous qui sommes tentés de voir dans toute transcription un système pratique destiné à rendre le plus exactement possible une forme linguistique donnée, nous ferions assez bon marché des considérations théoriques et ferions intervenir avant tout dans la question les habitudes graphiques de celui qui écrit et la nature particulière de la langue à noter.

La question de la prononciation la meilleure, que M. Jespersen examine dans son troisième chapitre, est posée avec clarté et résolue, au point de vue pratique, d'excellente façon. Immédiatement après, sous le titre un peu redondant de *Akustisch oder Genetisch?* il entre en pleine théorie et expose la question si difficile de savoir s'il faut étudier les sons d'après la manière dont ils sont formés (*genetisch*) ou d'après ce que l'on en perçoit à l'audition (*akustisch*). On sait que M. Jespersen se rallie à la première méthode, mais il convient de signaler néanmoins et la clarté et l'impartialité de son exposé : ajoutons que lors même qu'on ne partage pas les opinions représentées par M. Pipping, il est impossible de ne pas reconnaître la force de ses arguments, sa compétence, et la valeur de ses travaux, comme le fait M. Jespersen.

Ayant fait son choix entre les méthodes et pris position, M. Jespersen cherche la meilleure classification possible des divers phonèmes. Il ne se fait aucune illusion sur les difficultés de la tâche, et reconnaît volontiers qu'il lui est presque impossible de saisir dans chaque phonème le caractère essentiel qui le détermine d'une manière à la fois nécessaire et suffisante. Sans entrer dans le détail de la discussion, il importe de signaler

1. *Progress in language. — How to teach a foreign Language.*

qu'ici, comme déjà ailleurs, notre point de vue à nous qui sommes linguistes, nous semble moins infirme que celui des phonéticiens. Dans la question du parler le meilleur nous n'éprouvions aucune hésitation, parce que le langage est pour nous un fait social et que le caractère obligatoire d'une certaine forme de ce langage résulte pour nous de sa définition même; de même dans le cas présent, la valeur exacte d'un phénomène est pour nous déterminée par le système entier des sons constitutifs de la langue à laquelle il appartient, ainsi que l'a montré M. Grammont quand il a fondé la phonétique générale. (Cf. *La Dissimilation consonantique*, passim.)

Le chapitre où il examine les méthodes de recherches et le rôle qui revient à la phonétique dite expérimentale et à ses principaux représentants, est un modèle de bon sens et de tact.

Il n'y a pas lieu, on le voit, de recommander le livre de M. Jespersen : il répond à l'attente que son titre fait naître et à l'espérance que l'on en conçoit au su du nom de l'auteur.

R. Gauthiot.

ANGLAIS[1]

I. — Vieil anglais.

P. Boll. — *Die Sprache der altenglischen Glossen im Ms. Harley 3376*, VI + 100 p.

K. D. Bülbring. — *Ueber Erhaltung des altenglischen kurzen und langen œ-Lautes im Mittelenglischen*, 40 p.

[*Bonner Beiträge zur Anglistik*, fasc. XV. Bonn, Hanstein, 1904. 5 M.]

Le résultat le plus net des recherches récentes sur le domaine du vieil anglais a été de mettre en lumière à quel point les formes les plus anciennes que nous connaissons sont déjà dialectales. Le mot de vieil anglais ne désigne pas une langue, mais un groupe de parlers divers, brisés eux-mêmes pour la plupart en patois multiples.

Quelques-uns des plus curieux d'entre ces patois sont ceux qui se sont développés en marge de la langue littéraire la mieux établie de l'époque ancienne, du saxon occidental.

A date tardive, ils sont représentés surtout dans les gloses de Harley, qui sont du xe siècle, qui ont été éditées par Wright et Wülcker (*Anglo-saxon and Old English vocabularies*, I, 192-247, London, 1884), et qui ont été étudiées de près par M. P. Boll, tant au point de vue phonétique que sous le rapport de la morphologie.

Le travail est des plus soigneux et des plus intéressants; l'étude des sons suit la même marche que l'excellente phonétique du vieil anglais de M. Karl Bülbring. C'était d'ailleurs la meilleure à prendre : outre qu'elle a l'avantage d'avoir fait brillamment ses preuves, elle présente cette qualité précieuse de rattacher le travail de M. Boll, et son étude dialectale, à la seule grammaire qui donne aujourd'hui une image un peu complète et

1. Nos abréviations principales sont : v. a. = vieil anglais; m. a. = moyen anglais; angl. = anglais moderne.

véritable du vieil anglais, tel qu'il est constitué par l'ensemble des divers parlers. L'exposé de la morphologie est fait à l'imitation de celui de M. Sievers.

Les conclusions de M. Boll sont très nettes et fortement motivées : les formes dialectales des gloses de Harley n'ont aucun des traits caractéristiques des parlers angles ni des dialectes du pays de Kent; elles sont saxonnes occidentales, mais elles n'appartiennent pas au parler d'Alfred, d'Aelfric et du traducteur des Évangiles.

A la suite du travail de M. Boll et dans le même fascicule se trouve une étude de M. Karl Bülbring sur la conservation du son *æ*, bref ou long, en moyen anglais. Il est admis généralement que ce phonème a disparu dès le vieil anglais : Aelfric n'écrit plus que *e* et *é* et les documents merciens méridionaux attestent un peu plus tard la même évolution. Mais d'après certains textes, tels que Ancren Riwle et les documents publiés dans sa thèse *Ueber die Sprache und Heimat der Katherine-Gruppe* (1896), par M. H. Stodte, il y a de bonnes raisons de croire qu'au XIII[e] siècle le son *æ* existait encore dans certains dialectes du midi de l'Angleterre.

La question se pose comme il suit. Les légendes mentionnées ci-dessus usent des deux graphies *e* et *eo* d'une manière fort précise : *e* et *eo* n'y alternent pas entre eux, et n'apparaissent l'un pour l'autre que dans cinq cas. De plus *o* remplace bien *eo* par accident, mais jamais *e* ne figure pour *o*, ni *o* pour *e*; en sorte que *e* et *eo* représentent chacun un son particulier. D'autre part, v. a. *eo* et *éo* se sont monophtongués de bonne heure, ce qui devait favoriser l'extension et l'adoption de la graphie *eo*, pour représenter le son *æ*.

La discussion, même d'un point relativement peu important, est instructive tant au point de vue de la méthode que sous le rapport des aperçus divers qui se présentent chemin faisant quand c'est un homme tel que M. Bülbring qui la mène. Nombreux sont les points secondaires auxquels il touche et qu'il éclaire. Nous ne pouvons que nous féliciter de son intention de pousser plus avant ses recherches et d'étudier la graphie *eo* dans l'Ormulum, cette année-ci.

R. GAUTHIOT.

Judith, an Old English epic fragment, edited by ALBERT S. COOK, prof. of the english lang. et lit. in Yale University, XXIV + 72 p.

Juliana, edited by WILLIAM STRUNK, Jr., Ph. D., Assistant professor of the english lang. et lit. in Cornell University, XLIV + 133 p.

The Battle of Maldon and short poems from the Saxon chronicle, edited with introduction, notes and glossary by WALTER JOHN SEDGEFIELD, litt. D., lecturer in anglo-saxon and english philology in the imperial University of St Petersburg, XXIV + 96 p.

The gospel of Saint Matthew in West Saxon edited from the mss. by JAMES WILSON BRIGHT, Ph. D., professor of english philology in the Johns Hopkins University, II + 147 p.

The gospel of Saint John in West-Saxon edited from the mss., with introduction and notes by JAMES WILSON BRIGHT, Ph. D., etc., with a glossary by

LANCELOT MINOR HARRIS, Ph. D., professor of english in the University of Charleston, XL + 260 p.

Boston et London, Heath et Co., 1904.

La maison Heath de Boston entreprend de publier, entre autres séries, une collection assez complète des monuments de la littérature anglaise. Il était juste de commencer pareille collection par les œuvres de l'époque anglo-saxonne et elle n'y a pas manqué. Elle lui a consacré ses cinq premiers numéros et annonce quinze autres reproductions de textes antérieurs à la conquête normande : *Beowulf*, *Guthlac* et *Elene* seront du nombre.

Les volumes de la collection se recommandent d'eux-mêmes par leur format commode (in-16), leur impression parfaitement nette — et, ce qui ne gâte rien, par leur prix relativement modique (de 40 à 75 cents, soit de 2 fr. à 3 fr. 75). A l'exception de l'Evangile de saint Matthieu, pour lequel M. J. W. Bright renvoie à son édition de celui de saint Jean, chacun d'eux contient, outre le texte critique, une introduction générale, une bibliographie, des notes explicatives et un glossaire; chacun des trois poèmes a de plus un appendice renfermant, pour les deux premiers les sources latines, pour le troisième quelques fragments de la chronique anglo-saxonne; enfin le poème de Judith est précédé d'un fac-similé de son manuscrit. Comme les éditeurs se sont acquittés très consciencieusement de leur tâche, ne négligeant rien de ce qui, aux divers points de vue de la religion, de l'histoire ou de la légende, était de nature à intéresser les amateurs de vieil anglais, nous ne doutons pas que leurs livres ne soient jugés favorablement par quiconque les pratiquera.

Nous n'avons pas, pour notre part, à nous arrêter aux points de vue indiqués, non plus qu'au mérite littéraire des œuvres, mérite réel dans la *Battle of Malden* et dans *Judith*, sinon ailleurs. Nous nous bornons à constater le service que rendront certainement ces publications à ceux qui, comprenant l'intérêt de la grammaire historique, ne craignent pas d'aborder la langue d'Alfred. Non seulement les glossaires n'omettent aucun des mots des textes publiés, ils donnent encore, à côté du sens, les formes employées, en sorte qu'ils peuvent, dans une certaine mesure, suppléer à une grammaire élémentaire. Les notes sont pleines d'une érudition sobre que le lecteur est invité à développer par d'heureuses références; enfin les biblio graphies complètent ce petit appareil scientifique bien mis à la portée de tous. Ceux qui, malgré toutes les explications offertes, jugeraient la lecture des textes encore trop difficile, trouveront dans les dernières l'indication des traductions modernes en anglais, en allemand, et en langues scandinaves.

Nous félicitons la maison Heath d'avoir entrepris ces publications qui font honneur à la science américaine, et nous leur souhaitons plein succès.

J. DELCOURT.

U. LINDELÖF. *Studien zu altenglischen Psalterglossen* [*Bonner Beiträge zur Anglistik*, fasc. XIII]. Bonn, Hanstein, 1904, 123 p. 4 M.

F. ROEDER. *Der altenglische Regius-Psalter* [*Studien zur englischen Philologie*, XVIII], Halle, Niemeyer, 1904, IX + 305 p. 10 M.

M. TRAUTMANN. *Das Beowulflied*; als Anhang *das Finn-Bruchstück* und *die*

Waldhere-Bruchstücke; bearbeiteter Text und deutsche Uebersetzung [*Bonner Beiträge zur Anglistik*, fasc. XVI] Bonn, Hanstein, 1904, XI + 187 p. 4 M.

Il importe de signaler ici les trois éditions qui viennent d'être nommées. Chacune a son importance particulière, aucune ne peut être passée sous silence.

M. Uno Lindelöf, maître de conférences à l'Université de Helsingfors, est bien connu des anglisants et s'est placé par ses précédents travaux au premier rang, ou peu s'en faut, parmi ses collègues. Poursuivant des études antérieures, parues dans les *Mémoires de la Société néo-philologique à Helsingfors* (1901, III, pp. 1 et suiv.) sous le titre de *Die Handschrift Junius 27 der Bibliotheca Bodleiana*, il s'applique, dans son dernier travail, de classer les onze gloses interlinéaires du Psautier qui existent en vieil anglais. Il cite parallèlement onze psaumes et le Magnificat, les examine de près et conclut à la classification suivante qui paraît définitive : le Vespasianus A. 1 (British Museum)[1] est à la base d'un groupe auquel appartiennent avec lui le Junius 27 (v. ci-dessus) et le Ff I. 23 (Cambridge University Library)[2]. Au Royal 2. B. 5 (British Museum) se rattachent plus ou moins directement, d'abord le Cotton Tiberius C. 6 (British Museum), puis deux autres. La glose du psautier du Trinity College (Cambridge) apparaît comme divisée en plusieurs morceaux de rédaction diverse. Les autres gloses sont assez indépendantes et ne présentent soit entre elles, soit avec celles qui ont été citées plus haut que des points de contact isolés.

Le travail de M. Roeder touche de près à celui de M. Lindelöf : ce n'est autre chose que l'édition complète de la glose sus-mentionnée et dite Royal 2. B. 5 du British Museum. Nous venons de signaler son importance, si bien mise en relief par notre collègue finlandais, dont les conclusions sont d'ailleurs confirmées entièrement par les recherches indépendantes de M. Roeder. Maintenant que son usage nous est devenu facile, nous attendons avec confiance l'étude que nous promet M. Roeder sur la langue de son texte.

On connaît les idées de M. Trautmann sur l'importance très grande de la poésie vieille anglaise et la fougue avec laquelle il essaye de rétablir la beauté classique du Beowulf. Son édition donne de ce poème un texte corrigé et une traduction allemande (de même pour les petits débris de Finn et de Waldhere). Nous ne pouvons que signaler l'un et l'autre, n'ayant sous les yeux ni le *Commentaire* (*Erläuterungen*) à paraître, ni les *Etudes* sur Beowulf, Waldhere et Finn (*Bonner Beiträge zur Anglistik*, II, V, VII).

R. GAUTHIOT.

II. — MOYEN ANGLAIS

FR. KLUGE. — *Mittelenglisches Lesebuch* mit Glossar versehen von L. KÖLBING, Halle-a.-S., Niemeyer, 1904, VI + 219 p. 5 M.

Il est significatif qu'en tête des ouvrages parus en 1904 sur le moyen

1. Édité par H. Sweet dans les *Oldest english Texts*.
2. Édité par F. Harsley, *E. E. T. S. Orig. Ser. 92*, 1889.

anglais nous avons à signaler une chrestomathie nouvelle dont l'auteur n'est pas moins que le grand germaniste de Freiburg, M. Kluge. C'est là en effet un sûr indice de l'extension que l'étude, non seulement de l'anglais moderne, mais encore du vieil et du moyen anglais, prend chaque jour en Allemagne. Malheureusement le livre de M. Kluge nous apporte en même temps que cette bonne nouvelle la confirmation du triste état où un mal trop ancien déjà et trop cruel maintient la vue du grand savant et de l'homme excellent qu'est M. Kluge.

Son travail en a souffert, nous dit-il dans sa préface, et souvent il a dû recourir à d'autres. Néanmoins, son livre de lecture rendra des services : pour bien des textes les collations dont il a disposées sont nouvelles; le lexique, dont l'auteur est M. E. Kölbing, a été dressé avec soin; et si, pour certains auteurs, les monuments choisis n'ont pas été pris dans les meilleures éditions, ni les plus récentes [1], M. Kluge a innové d'une manière assez grave mais fort pratique dans la graphie. Il s'est décidé à réunir en un seul mot les éléments des composés, à la façon allemande, ce qui facilitera incontestablement les débuts des étudiants allemands, mais paraît moins intéressant pour les débutants français... éventuels. Il a joint la négation au verbe, ce qui n'offre ni grande importance ni grand profit, mais est la conséquence de ce qui vient d'être exposé. Enfin il a régularisé l'emploi de *i* et de *j*, de *u* et de *w*, ce qui est assez avantageux et ne présente guère de danger.

En fait, il faut reconnaître que si le livre de lecture de M. Kluge peut rendre des services, il ne rendra pas ceux que l'on pourrait souhaiter : en effet, une chrestomathie comme celle qu'il a donnée est, en somme, à l'image de celles qu'ont rédigées ses prédécesseurs; or, ce qui devient nécessaire, de par le développement même des études, c'est une chrestomathie basée sur la dialectologie. Celle-là reste à faire; elle est assez difficile à rédiger, mais en somme possible dès maintenant.

R. Gauthiot.

E. Ausbüttel. *Das persönliche Geschlecht unpersönlicher Substantiva einschliesslich der Tiernamen im mittel-englischen seit dem Aussterben des grammatischen Geschlechts.* [*Stud. zur engl. Philol.*, XIX] Halle, Max Niemeyer, 1904, xvi-135 p. 4 M.

Ce n'est pas sans bien des hésitations que l'anglais moderne a acquis le singulier privilège que lui vaut la répartition presque exclusivement logique de ses genres. Du jour où les substantifs français vinrent se mêler aux substantifs indigènes, surajoutant une division toute formelle à une autre division qui, par son origine, ne l'était pas moins, il y avait quelque chance que la langue fît appel à la logique pour mettre de l'ordre dans ce mélange deux fois confus. Mais le triomphe de l'idée sur la forme — ou le souvenir inconscient de la forme — ne fut acheté qu'au prix d'une lutte longue de plusieurs siècles.

M. A. cherche à nous donner, au moyen de nombreux exemples mascu-

1. Par exemple, pour les sentences du roi Alfred, cf. la collation de Skeat; — pour le psautier du Cotton Vespasianus D. VII (Londres), cf. *Yorkshire Writers* de Horstmann, p. 129 sqq.

lins et féminins, une idée de ce que fut cette lutte. Il examine successivement, dans le vocabulaire du moyen anglais, les noms d'astres, de pays, de peuples, de villes et autres noms géographiques, les phénomènes de la nature, le temps et ses divisions, les noms de pierres, d'arbres et de plantes, les parties du corps avec les termes relatifs à la santé et à la maladie, les objets d'usage courant, le vocabulaire psychologique, les noms de science, — enfin les noms d'animaux auxquels il consacre une section spéciale. Chacun de ses paragraphes nous montre que le m. a. fréquemment en désaccord avec le v. a. (exemple m. a. *book*, v. a. *sēo bōc*), n'est guère plus d'accord avec lui-même; c'est ainsi que les mots *hand*, *ship* et *fox* se trouvent tantôt au masculin et tantôt au féminin.

Les raisons de cette diversité sont multiples et n'ont presque rien de commun avec celles qu'on invoque d'habitude pour rendre compte des cas de personnification en anglais. Un bon nombre, sinon le plus grand nombre des anomalies relevées par M. A. est dû à l'influence des textes traduits — on sait que le moyen anglais fut fertile en traductions. Il est facile d'expliquer de cette façon non seulement un masculin comme *book*, dont le genre est emprunté au français, mais encore un nom à double genre comme *fox* qui doit son masculin à *le vopil* et son féminin à *vulpes*. *Tour-he* n'est pas plus malaisé en dépit de *turris* et de la *tour*, car il se rencontre dans un texte traduit du picard, dialecte où l'article féminin était *li* ou *le* aussi bien que *la*; le féminin fréquent de *sonne* (angl. *sun*) serait dû au moins quelquefois à cette particularité et non au souvenir du vieil anglais.

L'influence de la traduction se complique d'ailleurs de celle de différentes associations d'idées. Si *hand* se trouve au masculin, c'est parce que le français dit *le bras*, si *botel* et *letter* sont du même genre, c'est à cause de *li baril* et de *li bries*, — le tout malgré *la main*, *la bouteille* et *la lettre*. — Parmi les autres raisons qui ont pu concourir à faire adopter un genre personnel plutôt que l'autre, influence de la rime, du nom générique, des souvenirs mythologiques (*dayesye* doit son genre à Alceste métamorphosée en marguerite), etc., M. A. insiste sur ce qu'il appelle la tendance masculine du moyen anglais. Suivant lui, le fait que la grande majorité des noms de choses y a le genre masculin s'explique, en dernière analyse, par l'action de l'Église : elle aurait considéré la femme comme un être impur et méprisable et son mépris aurait eu pour conséquence une tendance à dédaigner l'usage du féminin. De là l'emploi au masculin de *arowe*.., *bal*.., *gold*.., *wyn*.., *butter*, et peut-être *mustard!* La même tendance serait d'ailleurs reconnaissable dans les noms abstraits (fortune, grâce, troupe); mais, dans cette catégorie, elle viendrait surtout de l'influence des moralités, dont les rôles étaient joués par des hommes.

Quoi qu'il faille penser de la théorie de M. A., nous tenons à recommander son étude, conduite avec soin et méthode, qui comble largement une lacune commune à presque toutes les grammaires. Et nous signalons en particulier l'heureuse idée qu'a eue M. A. d'opposer au genre d'un certain nombre de ses mots en moyen anglais le genre qu'ils ont dans Shakspeare et dans Ben Jonson.

J. DELCOURT.

G. NEUMANN. — *Die Orthographie der Paston Letters von 1422-1461.* Ein Beitrag zur Gesch. der engl. Orthographie, 126 p. Marburg, Elwerts, 3,20 M.

K. BERNIGAU. — *Orthographie und Aussprache in Richard Stanyhurst's englischer Uebersetzung der Aeneide*, 1582. VIII + 114 p. — Marburg, Elwerts, 3 M.

[*Marburger Studien zur engl. Philologie*, fasc. 7, 8.]

L'orthographe anglaise, extrêmement confuse au XV[e] siècle, l'est peut-être plus encore dans les *Paston Letters* qu'ailleurs, du moins pour qui les considère comme formant un tout. Ces lettres sont l'œuvre d'une quinzaine d'auteurs différents qui appartiennent à des classes sociales très distinctes et ne parlent pas tous le même dialecte. Si leur témoignage est précieux parce que leur écriture est encore, inconsciemment, phonétique, il n'est pas toujours sûr, parce qu'ils ne suivent pas tous, ni toujours, leurs principes avec la même rigueur, et que d'ailleurs ces principes ne s'appliquent pas à une seule et même langue.

M. N. a voulu, en dépit de ces difficultés, demander aux P. L. ce qu'elles peuvent nous apprendre de l'histoire de la prononciation anglaise [1]. En le félicitant d'avoir entrepris cette tâche difficile, nous ne pouvons nous empêcher de regretter que son exposé manque de certaines qualités de méthode très désirables. Ayant affaire à un témoignage aussi complexe que celui des P. L., il aurait gagné en clarté, selon nous, à partir du système phonétique relativement simple et connu de Chaucer, au lieu de remonter des éléments disparates de son document à un moyen anglais imprécis et sans date. Nous regrettons aussi qu'il ne donne pas toujours, dans les paragraphes où il consigne ses remarques sur les résultats de son enquête, les références aux paragraphes où il en rapporte le détail, qu'il omette, on ne sait pourquoi, de se servir des signes diacritiques usuels, etc.

Quant à l'enquête elle-même, les faits curieux n'y manquent pas : angl. *brought*, *though* sont écrits *brofte*, *thof*, ce qui indique, dès le XV[e] siècle, le changement de *gh* en *f* qui semble ne s'être établi dans une partie des mots en *augh*, *ough* (dont d'ailleurs *brought* et *though* ne sont pas) que vers le milieu ou la fin du XVI[e] siècle; — *deriscion*, *compascion*, à côté de *scal*, *scorte* (*shall*, *short*) semblent montrer que la chuintante se prononçait dès lors dans les mots en *-sion*, *-tion*; — *only* est écrit *awnlic*, ce qui marquerait au contraire une prononciation conservatrice (*au* = un son intermédiaire entre *â* et *ô*). Nous hésitons à admettre comme aussi probable l'hypothèse d'après laquelle *u* aurait été en voie de devenir *e* devant *r* (son de *u* dans angl. *return*, écrit ici *retern*). M. N. complète utilement ses observations en opposant à l'orthographe des P. L. celle de Caxton.

La traduction de l'Enéide qui fait l'objet de l'autre étude publiée dans la série de M. Viëtor mériterait de n'être connue que par le jugement de M. Saintsbury [2], si son auteur n'avait eu d'autre prétention que de suivre en

1. Il borne son enquête au premier des trois volumes de l'édition Gairdner, l'orthographe du second ne lui apprenant rien de nouveau et le troisième ayant pu subir l'influence de l'imprimerie naissante.

2. « *The most absurd book in all literature.* »

anglais les lois de la métrique latine. Cette prétention l'amène à déclarer par exemple que *leaves* peut être considéré comme équivalent à deux brèves ou à une longue et que *companion* doit se scander *cōmpănĭon*, ce à quoi nous ne nous arrêterons pas. Mais en même temps, Stanyhurst veut essayer, au moins partiellement, d'une écriture phonétique, et à ce titre il nous intéresse davantage.

M. B. a classé les renseignements que nous donne ainsi St. suivant la méthode que nous aurions voulu voir adopter par M. N. : c'est de la grammaire de Ten Brink qu'il part, il va du connu à l'inconnu. Son étude a de plus le mérite de rapprocher les données de St. de celles des grammairiens du XVIe siècle : les témoignages se confirment et s'éclairent entre eux.

Ici encore les faits à retenir sont nombreux. St. prononce encore longue la voyelle de *head*; pour *friend*, il a toujours *frind*, à une exception près cependant (*frĕnd*); *loa*, *roa*, *snoa* (mod. *low*, *row*, *snow*) indiquent peut-être que la monophtongaison de l'ancienne diphtongue est accomplie au XVIe siècle.

M. B. s'étonne que *danger* ne soit jamais écrit *daunger* dans son texte, alors que Tindale et Ascham emploient fréquemment cette dernière graphie. S'il était besoin de nouvelles preuves en faveur du changement *au* > *ai* devant *nge* dès la fin du moyen anglais, nous pourrions lui citer, outre NED, qui donne des graphies en *ay* pour *change* et *range* dès le XIVe siècle, les lettres autographes de Sir Thomas More (1523) où *danger* est toujours écrit *daynger*.

J. DELCOURT.

W. HEUSER. — *Die Kildare-Gedichte* [*Bonner Beiträge zur Anglistik*, fasc. XIV]. Bonn, Hanstein. 1904. IV 229 p. 7 M.

M. Heuser a pensé retrouver dans les poèmes dits de Kildare, conservés dans un manuscrit d'origine irlandaise (dont les scribes ont été certainement des franciscains d'Irlande) les traces premières d'un dialecte anglais d'Irlande parlé par les premiers envahisseurs de l'île, distinct de l'anglais usité par les colons écossais de l'Ulster, et disparu aujourd'hui par suite de l'influence de la langue écrite et par suite de l'afflux continuel d'immigrants nouveaux. Seules, les baronnies de Forth and Bargy en ont conservé quelque chose. L'on aperçoit immédiatement l'intérêt de l'étude de M. Heuser : elle ne tend pas à moins qu'à nous révéler un dialecte anglais nouveau.

Mais c'est là, comme l'auteur lui-même le dit en tête de sa préface, un terrain quelque peu dangereux : les documents sont assez pauvres, les faits quelque peu obscurs et l'on ne sait trop si l'on a véritablement affaire à un dialecte dans cette marche anglo-celtique.

O. BOERNER. — *Die Sprache Robert Mannyngs of Brunne* und ihr Verhältniss zur neuenglischen Mundart. [*Studien zur engl. Philologie* XII]. Halle, Niemeyer, 1904, VII + 311 p. 8 M.

Au point de vue d'une étude linguistique, les œuvres de Robert of Brunne présentent le très grand avantage d'être non seulement datées de façon certaine, mais encore localisées avec exactitude; on sait avec précision de

quel dialecte se servait leur auteur, et l'on sait aussi que s'il écrivait sans grand talent, son parler du moins était familier, simple et véridique. M. Boerner a mis toutes ces qualités en relief et a relevé toutes les particularités du parler de Robert of Brunne. Puis, mettant en œuvre les données de Ellis (V. 290 et suiv.) sur le dialecte de Lincoln, il a comparé la forme moderne à la forme moyenne anglaise telle qu'apparait chez R. Mannyng : il est arrivé sans peine à joindre le passé au présent et à marquer ainsi le sens de l'évolution qu'ont subie ces parlers indécis en quelque sorte entre ceux du Nord et ceux du Sud. Ainsi, il a pu préciser la place qui doit être assignée au dialecte de Robert de Brunne dans la langue anglaise.

R. Gt.

III. — Anglais moderne.

J. Derocquigny. — *A contribution to the study of the French element in English.* Lille, Le Bigot frères, 1904, 176 p.

La question dont traite la seconde thèse de doctorat de M. Derocquigny est des plus intéressantes. Nous ignorons, à notre grand dommage, quelle est la part des emprunts au français et des emprunts au latin dans la masse des mots d'origine romane que l'on trouve en anglais. Et nous risquons de ne l'apprendre jamais : dès l'époque la plus ancienne l'anglais, tout comme le français, a puisé largement dans le latin, non seulement les mots tout faits, mais encore les suffixes et les procédés de dérivation ; à propos d'un mot roman présent en anglais, il n'y a pas lieu seulement de se demander s'il est latin ou français d'origine, mais encore s'il ne remonte pas à la période confuse du bas-latin, s'il ne recèle pas des éléments latins et français côte à côte, s'il n'est pas un composé anglais de morphèmes romans ; et lorsque, par un hasard heureux, il est attesté dans quelque auteur français d'Angleterre, il reste à savoir s'il s'y trouve parce que l'écrivain est français, ou parce qu'il est d'Angleterre. Rien d'étonnant à ce que de telles difficultés aient empêché jusqu'ici tout travail scientifique c'est-à-dire de portée générale, tant sur les emprunts au français, que sur les emprunts au latin.

M. Derocquigny n'a pas pris l'obstacle ; il ne l'a même pas abordé ; il s'est contenté d'en reconnaitre les approches. Il nous donne, à son sujet, les réflexions parfois un peu superficielles, parfois suggestives, d'un homme qui a beaucoup lu et qui est curieux des choses passées, mais qui n'est proprement ni philologue ni linguiste, et qui est trop autodidacte pour avoir la méthode scientifique rigoureuse qui seule peut assurer un résultat définitif de valeur générale.

Il n'y a pas lieu de signaler ici les 3 premiers chapitres de son livre : ils sont consacrés, en somme, à l'apologie de l'élément français en anglais et semblent être comme des essais littéraires un peu longs et peut-être superflus. Au second chapitre il convient de signaler seulement quelques indications sur la difficulté de la question. Le chapitre IV contient les suggestions de l'auteur à propos de plusieurs mots relevés au cours de ses lectures : il y en a d'intéressantes et je serais assez disposé à croire qu'il a plus d'une fois

atteint la vérité. Mais jamais il ne s'impose au lecteur, car sa manière est comme son début : *being persuaded that the Anglo-French texts had much to teach us... .....*, *we went to them*, ce qui est clair assurément, mais ne démontre rien. Les chapitres V et VI sur les dialectes français du Nord et les dialectes anglais sont par trop secs (en tout 15 pages). Quant au VII[e] et dernier, il est de ceux que nous verrions s'évanouir sans regret : le titre seul, *English grammar may*[1] *owe more to French than has yet been realized*, indique que la question abordée sans autre forme de procès par M. Derocquigny est des plus délicates et des plus considérables. L'auteur, qui n'est ni grammairien, ni comparatiste, y a malheureusement laissé échapper d'assez graves fautes : il n'y a aucune espèce de raison d'admettre que l'emploi d'une tournure telle que *known man*, de *of* remplaçant (et pas toujours!) le génitif, etc., soit dû à une influence étrangère.

Heureusement la thèse de M. Derocquigny contient une indication qui seule suffit à la rendre utile : elle appelle l'attention sur un ordre de recherches où des anglisants français, auxquels les études romanes sont facilement accessibles, trouveront sans peine une ample matière à recherches.

R. GAUTHIOT.

A. BARBEAU. — *De usu articuli finiti anglici quantum differat in scripturæ sacræ translatione A. D. MDCXI edita et in hodierno sermone.* Lutetiæ Parisiorum, A. Picard, 1904, XI + 89 p.

L'étude de l'article défini anglais et de ses usages divers aux différentes époques de l'histoire est une des plus difficiles qui soient. Elle est d'autant plus délicate qu'elle est basée presque uniquement sur des témoignages d'ordre littéraire, c'est-à-dire suspects au point de vue purement linguistique et modifiés artificiellement sous l'empire de préoccupations esthétiques. Aussi M. Barbeau, préoccupé dans sa thèse de contribuer à la connaissance de la langue écrite, s'est-il posé des limites définies avec une sévérité telle qu'elle n'a pas été sans le gêner lui-même : d'une part la Bible, de l'autre l'usage littéraire actuel.

Pour s'être interdit à lui-même un champ plus vaste, que pourtant il n'ignorait qu'en partie, ainsi qu'en témoigne entre autres sa bibliographie, il ne s'est pas moins astreint à la méthode la plus sévère. On peut dire que ses dépouillements sont des modèles dans leur genre, que ses statistiques sont d'une rigueur admirable et disposées d'une façon à la fois claire et simple. Il est impossible désormais de traiter de l'article défini anglais sans avoir sous la main la thèse de M. Barbeau.

Mais, il semble qu'il soit à peu près le seul qui ne regrette point l'usage que l'on eût pu faire d'un travail aussi scrupuleux. Quelles belles théories on eût pu échafauder sur des bases si solides! Je dirais plutôt que M. Barbeau a fait justement preuve du plus grand tact quand il a su se borner ainsi qu'il l'a fait. Il a senti la faiblesse des résultats dus au dépouillement d'œuvres littéraires, où l'instinct n'est pas seul à régler l'usage; il a vu que ce qu'il obtenait c'était des témoignages intéressants, mais non décisifs.

Nous ne pouvons que nous féliciter d'avoir dans notre enseignement

1. L'emploi très fréquent du mot *may* est significatif.

supérieur un connaisseur aussi avisé, aussi perspicace de la langue anglaise.

R. GAUTHIOT.

OTTO L. JIRICZEK. — *Alexander Gill's Logonomia Anglica.* Nach der Ausgabe von 1621 diplomatisch herausgegeben. Strasbourg, Trübner, 1903, LXIX + 228 p.

M. J. a bien mérité de l'histoire de la langue anglaise en rééditant avec un soin scrupuleux ce précieux document. Son auteur, qui dirigeait l'école Saint-Paul au temps où Milton y fut élevé, fut un des premiers qui tentèrent la réforme, déjà nécessaire de son temps, de l'orthographe anglaise : il ne tint pas à lui que *fate* ne s'écrivît *fät*, *keen kïn*, *book bük* [1] et *appear apier*. Il chercha à établir son système en le faisant simple, en l'appliquant dans ses paradigmes, dans ses citations, et dans quelques transcriptions de psaumes, et surtout en dédiant son livre au roi Jacques Ier qui, si nous en croyons M. J. [2], n'aurait pas été ennemi de la réforme. Et le système, d'ailleurs imparfait et illogique sur certains points (*earth* écrit *ërth* et quelquefois *erth*; *seek*, *sìk* mais *seeks*, *siks*), n'alla jamais plus loin, — sans doute, s'il avait été sans défauts, il n'eût pas été plus heureux. Nous lui devons du moins le témoignage de Gill sur la prononciation de son temps, témoignage d'un connaisseur très délicat, à qui on reproche seulement d'avoir été conservateur renforcé en matière de langage [3].

L'intérêt phonétique n'est pas le seul que présente la *Logonomia*. Ayant aussi pour but de faciliter aux étrangers l'étude de la langue anglaise qui doit — c'est le rêve de l'auteur — devenir un jour langue universelle, elle prétend initier son lecteur à tous les secrets de cette langue, suivant les quatre grandes divisions de toute *logonomia* : grammaire, étymologie, syntaxe et prosodie. C'est ainsi qu'elle lui apprend, entre autres curiosités, que la forme *hī wots* a existé, que *hjht* (hight) n'est qu'une forme d'indicatif présent, et que lat. *fore* doit se rendre par *tu bï herafter*. D'ailleurs la méthode que l'auteur suit à peu près rigoureusement ne lui interdit pas les charmes du style, témoin sa remarque sur le parler des chemineaux *quam nulla unquam legum vindicta coercebit, donec edicto publico cogantur Justitiarii eius auctores in crucem tollere!* Elle ne lui interdit pas non plus, en passant, les appréciations littéraires : Spenser, Sidney, Ben Jonson, bien d'autres encore, sont cités çà et là dans les derniers chapitres, et le bon maître d'école ne manque pas d'accompagner ses citations de brefs commentaires (à propos de *Fairy Queen*, II, 6 : *Quantus hic artifex? quæ periodus? quot figuræ?...* à propos des vers à la latine de l'*Arcadia* : *divino Sidney*

1. On sait que la voyelle de book s'est abrégée au XVIIe siècle, *ū* dans Gill = *ū* (comme dans *koot*).

2. *Studien zur vergleichenden Litteraturgeschichte*, Berlin, Duncker, 2ter Band, Heft II, 1902.

3. Il ne faut pas exagérer cependant cet instinct conservateur de Gill. Le NED n'en fait-il pas preuve plus que lui en se bornant à dire que *appear* rime au XVIe siècle avec *pear*, ce que personne ne conteste, mais ce qui n'empêche pas le mot de s'être prononcé quelquefois *apier*, puisque Gill l'écrit ainsi?

ingenio, et dicendi copiæ sic omnia fluunt, ut Latinos ingenio superâsse dixeris, æquâsse facundiâ, etc.).

L'éditeur a fait son travail de reproduction avec un soin scrupuleux. La préface et l'index qu'il y a joints permettent d'utiliser Gill sans les hésitations qu'ont éprouvées tous ceux qui ne le connaissent que d'après Ellis — et tout son travail ne laisse rien à désirer, — sinon peut-être la *Phonétique de Gill*, exposée cette fois à la manière moderne, que nous annonce M. Hauck de Marburg.

J. Delcourt.

A new english Dictionary edited by Dr. James A. H. Murray : *Reactively-Ree* (vol. VIII, 193-320) by W. A. Craigie M. A., 5s.; — *M-Mandragon* (vol. VI, 1-112), by Dr. H. Bradley, Hon. M. A. Oxon., 5s.; — *Pargeter-Pennached* (vol. VII, 477-644), 7s. 6d. Oxford, Clarendon Press, 1904-1905.

En annonçant pour la première fois aux lecteurs de la *Revue Germanique* l'apparition de trois fascicules du NED, nous ne céderons pas à la tentation de leur vanter les qualités de l'ouvrage, le nombre de mots cités, l'ordre des sens, la variété des citations, et le reste. Ces qualités positives sont trop évidentes pour que nous y insistions. Nous préférons attirer l'attention sur les mérites en quelque sorte négatifs du dictionnaire, tout aussi réels que les autres, et sur ce fait qu'il ne résout pas tous les problèmes, laissant beaucoup à faire à la curiosité des chercheurs. Le dernier fascicule nous en fournira quelques exemples.

Soit le mot *peevish.* Skeat lui donne les sens *childish, silly, wayward, froward, uncouth, ill-natured, perverse,* — et *witty,* il ajoute que l'idée de *childish* est dans tous ces sens, le mot représentant parfois un enfant vif au lieu d'un enfant indocile. Quant à l'étymologie, ce serait peut-être, dit-il, écos. *peu* « geindre », dont il rapproche dan. dial. *piœve* = pleurnicher et fr. *piauler.* Kluge, muet sur ce dernier point, se borne à remarquer que la terminaison (ish, iche, age) dénote une origine française. Mais les exemples les plus anciens qu'on ait pu trouver du mot (le premier de Langland, 1393) ne permettent ni de lui assigner le sens de *childish* ni d'y reconnaître l'idée de « geindre »; on ne lui a encore trouvé le sens de *witty* que dans le glossaire de mots du Nord publié par Ray à la fin du XVII[e] siècle; enfin Douglas est le seul auteur, à notre connaissance, où se rencontre la forme *pévage*[1] qui pourrait révéler une origine française. Le problème reste donc entier, et c'est bien un progrès sur ses prédécesseurs que réalise le dictionnaire en nous permettant de le formuler clairement.

Autre exemple. L'origine de angl. *pelt* (battre) est inconnue. Ceux qui tiennent à lui en donner une, s'ils n'y retrouvent pas le mot *pellet* (Wedgwood) prétendent y voir m. a. *pilt, pult,* « pousser » (v. a. *piltan, pyltan*) aussi écrit *pelt.* Il s'agirait de variantes dialectales (Skeat). Mais d'une part la différence de sens, de l'autre l'impossibilité de rattacher chronologiquement les deux mots l'un à l'autre, rendent l'hypothèse très douteuse. La variante *palt,* indiquée dans un fascicule de l'année dernière, vient d'ailleurs compliquer la difficulté. Dès lors il y a lieu de nous demander si de nouvelles

1. Et *peuagely* (d'après Jamieson).

recherches, en révélant un lien logique et chronologique entre m. a. *pilt* (*pult*, *pelt*) et angl. *pelt* (*palt*) ne rendront pas un jour probable l'hypothèse reconnue aujourd'hui douteuse. Elles pourraient nous montrer qu'il s'agit d'un de ces cas où la notion exprimée par un même squelette consonantique est modifiée par la différence de timbre des voyelles (ex. *chip*, *chap*, *chop*)[1]. En supposant les recherches infructueuses, nous pouvons du moins essayer d'expliquer l'alternance *pelt* : *palt* soit en comparant l'alternance inverse, m. a. *palle* : *pelle* (étoffe, manteau), héritée du vieil anglais, soit en rapprochant *yalp*, forme de *yelp* qui se trouve au XVI[e] s., et en voyant dans les deux mots un changement d'*e* en *a* devant *l*. Et si rien ne vient appuyer ces explications, il nous faudra reconnaître tout simplement que le vocalisme de *pelt* est resté indécis pendant deux siècles environ; c'est ce que fait aujourd'hui provisoirement le dictionnaire, avec double chance de ne pas se tromper.

Ainsi d'autres mots encore, *patch*, *peep*, etc. Le dictionnaire ne nous apprend pas leur origine, mais du moins il signale franchement la difficulté et nous engage à la résoudre.

Nous renonçons, faute de place, à ajouter quelques-unes des réflexions que nous ont suggérées les deux autres fascicules. Nous nous contentons de recommander, outre l'article sur *make*, très longuement traité, ceux sur *maggot*, *ready* et *reap*.

J. DELCOURT.

H. BRADLEY. — *The making of English* (London, Macmillan et C°, 1904, 4s. 6d.

Il n'est pas rare que la philologie rebute même de bons esprits faute de livres d'une lecture facile pouvant servir d'introduction aux grands traités. Parfois cependant ces livres existent et n'ont d'autre défaut que d'être trop peu connus. Pour ne parler que de la langue anglaise, le *Primer of English Etymology* de W. W. Skeat et les *First steps in Anglo-Saxon* de M. Sweet mériteraient d'être plus répandus. *The making of English* de M. Bradley est à ajouter à la collection : ce petit volume nous parait d'autant plus précieux qu'il est destiné aux lecteurs « non versés dans la philologie ».

Le livre est divisé en six chapitres où sont considérés successivement le caractère germanique du vieil anglais, la formation de la grammaire anglaise, les emprunts de l'anglais aux langues étrangères, la formation des mots, les changements de sens, enfin le rôle de quelques-uns de ceux qui ont contribué à la formation de la langue. Dans chacun de ces chapitres, le savant éditeur du NED nous apporte, sinon des faits nouveaux, du moins des faits instructifs, — témoin la remarque suivante sur les emprunts faits au latin.

Il n'est pas vrai que tout mot latin puisse être introduit en anglais s'il répond à un besoin : « Bien des verbes, exemple *desĭpio*, ne se laissent pas angliciser d'après les méthodes habituelles. Quand la syllabe racine d'un verbe latin est brève, la suppression, usitée ailleurs, de la flexion de l'indi-

1. Bradley, *Making of English*, p. 158.
2. Et dans laquelle l'influence scandinave est aussi à considérer. (Morsbach. *Mittelengl. Gr.*, § 107, rem. 5.)

catif présent ne saurait produire une forme satisfaisante : on sent qu'une semblable forme aurait quelque chose qui répugne à l'anglais, — et si *dīvĭdo* n'était pas devenu anglais de bonne heure, personne ne penserait aujourd'hui à l'adopter sous la forme *divide.* »

M. B. réduit considérablement la liste des emprunts du vieil anglais au celtique; il n'y fait rentrer ni *coombe*, ni *cradle*, ni *mattock* encore cités par Kluge (*Gesch. der engl. Spr.*, 1899) et veut qu'elle tienne tout au plus dans les deux mots *bin* et *dūn* (adj.). Il est bref aussi, et trop bref, sur le passage de mots français dans les patois anglais. Par contre, il consacre quelques pages suggestives à la création de racines (ex. *hang*, *simmer*, *whiz*), et sait ne pas y pousser trop loin la théorie dangereuse de l'onomatopée.

Notons encore les passages sur l'histoire du mélange des peuples et de la simplification des formes, sur l'usage des auxiliaires (quelques points seraient à discuter ici). En somme, cette espèce de *Vie des mots* est à sa façon, nous le répétons, une bonne introduction à la philologie anglaise. Et son utilité ne s'arrêtera pas là si, comme M. B. en exprime le désir dans son dernier chapitre, ce même chapitre sert d'exemple à des monographies détaillées nous apprenant quelle part revient, dans le vocabulaire de l'anglais moderne, aux différents *makers of English.*

J. Delcourt.

IV. — Dialectes.

E. Kruisinga. — *A Grammar of the Dialect of West Somerset*, descriptive and historical. [*Bonner Beiträge zur Anglistik*, fasc. XVIII.] Bonn, Hanstein, 1905, vi + 182 p.

Considérant les monographies dialectales existantes, c'est-à-dire *the Dialect of the Southern counties of Scotland, its pronunciation and historical relations*, par J. A. H. Murray, qui est un livre précieux et la première exposition d'un parler anglais du point de vue historique, *a Grammar of the Windhill Dialect* de M. J. Wright, bien connue de tous, enfin *a Grammar of the Dialect of Adlington* (Lancashire), par M. Al. Hargreaves, M. Kruisinga s'est proposé de compléter l'image que l'on pouvait se faire d'après ces grammaires de la dialectologie anglaise en donnant à son tour la description et l'histoire d'un parler du sud de l'Angleterre. Comme le mieux connu de tous était celui de West Somerset[1] il l'a choisi, convaincu que « what we now want, is a number of historical grammars of characteristic dialects ». Son choix était bon d'après son point de vue, et l'apparition récente de la monographie de M. J. Kjederqvist sur le dialecte de Pewsey dans le Wiltshire ne lui a point nui.

Le travail de M. Kruisinga est d'ailleurs exécuté avec grand soin. Sa transcription phonétique, où il s'est efforcé de n'innover en rien, est suffisamment claire et simple; il utilise avec critique les matériaux recueillis par les autres et s'attache à discerner les éléments dialectaux et litté-

1. C'est grâce à M. Elworthy que le parler de West Somerset nous est si bien connu. Nous lui devons, en effet, d'une part le *Dialect of W. S.* et la *W. S. Grammar* et d'autre part le *W. S. Wordbook*, qui est particulièrement remarquable.

raires, ainsi que les différents intermédiaires. Suivant le plan donné par Wright, il examine la phonétique et la morphologie du dialecte d'abord au simple point de vue descriptif, puis à celui du développement historique. Les quelques points de syntaxe traités le sont dans la morphologie : ainsi le joli fait de conservation du singulier des noms de mesures après les noms de nombre. La fin du livre est consacré à l'examen de quelques points spéciaux de phonétique historique et à l'étude des relations du dialecte de West Somerset avec les parlers voisins. On voit là que s'il est assez typique pour pouvoir représenter les dialectes du midi de l'Angleterre, le langage du Somersetshire se distingue pourtant assez nettement de ses pareils de l'Est et qu'il ne saurait aucunement prétendre continuer la langue d'Alfred ni d'Aelfric.

Ce qu'il faut regretter dans le travail de M. Kruisinga c'est la formation un peu étroite de l'auteur : il connait bien son sujet, et la dialectologie anglaise est son fait; mais la grammaire comparée plus générale lui parait moins familière. De même, il possède à fond la phonétique telle que l'ont faite MM. Sweet, Bell, Viëtor, et Passy : cela ne suffit pas et la conséquence en est que M. Kruisinga ne connait même pas l'œuvre capitale de M. Grammont sur la Dissimilation. Pour finir, il convient de signaler ce fait essentiel que nulle part il n'apparait que M. Kruisinga ait été en contact direct avec le dialecte qu'il étudie[1].

R. GAUTHIOT.

HOLLANDAIS

W. VAN SCHOTHORST. — *Het Dialect der Noord-West Veluwe.* Utrecht, Kemink en Zoon, 1904, VII + 251 p.

La thèse de M. van Schothorst porte sur le dialecte d'enfance de l'auteur et offre précisément ce que la grammaire examinée ci-dessus de M. Kruisinga ne nous donnait pas : le sentiment de la familiarité de l'auteur avec son sujet d'études. Il convient d'ajouter de suite que M. van Schothorst n'a pas plus que M. Kruisinga cru devoir donner un texte suivi en prose, quoiqu'un spécimen de ce genre soit non seulement d'un grand secours pour le lecteur, mais encore d'importance primordiale dans la constitution de la grammaire d'une langue dont il est difficile d'avoir autrement des exemples.

Le vocabulaire, généralement imprimé sur une seule colonne, et d'ailleurs abondant ne remplace pas le moindre texte. Et la syntaxe manque naturellement. La morphologie est succincte et seule la phonétique s'étend un peu. Elle est intéressante. Le dialecte de Barneveld, car c'est de lui qu'il s'agit en première ligne et de ses voisins immédiats, est de ces parlers des rives méridionales du Zuiderzee qui ont conservé intact l'*ī* long ancien. Son originalité se manifeste particulièrement dans l'action très forte qu'exercent sur les voyelles les articulations consonantiques environnantes : ainsi *ă* et *a* deviennent en syllabe ouverte *ô* devant les dentales et les supra-dentales, *â* devant les labiales et gutturales; *ī* entre labiales devient *ü* (puep = pijp); *i* est altéré devant *m* et autres cas pareils.

Il est regrettable que la dialectologie n'intervienne pas plus souvent et

1. Nous n'avons même pas de texte dialectal suivi.

qu'il semble presque par moments que l'on a affaire à des phénomènes particuliers à une langue quasi isolée. Quelques fautes se sont glissées dans l'ouvrage [germ. occ. *eo*? (au § 155)], mais il reste intéressant non seulement pour l'étude de la dialectologie hollandaise, mais encore à cause du grand nombre de procès qui s'y sont déroulés et qui sont semblables à ceux que l'on retrouve en anglais. Ajoutons qu'il est très facile à consulter et fait avec conscience [1].

R. GAUTHIOT

Dialectologie alsacienne [2].

Le dialecte alsacien fait partie du groupe alaman-souabe, qui embrasse le Wurtemberg, Bade, l'Alsace et la Suisse. Le domaine de l'alsacien est limité au Sud par la frontière d'Alsace, au Nord par une ligne allant du Donon à Molsheim par la crête des Vosges, de là à Saverne par Dabo et Arzwiller, puis longeant la crête des Vosges jusqu'à Wissembourg et à la vallée de la Lauter, où elle se confond avec la limite du territoire. Parlé par une forte race, ce dialecte a, de tout temps, affirmé sa vitalité par une littérature abondante [3]. Mais dans ses anciens documents le dialecte est loin d'être pur; il ne le devient que dans les productions du XIXe siècle, époque particulièrement féconde et brillante dont l'avènement est marqué par le *Pfingstmontag* du Strasbourgeois Arnold (1816) : c'est le premier écrit où apparaissent le souci et le goût du génie et des particularités du dialecte [4]. C'est de là aussi qu'on peut faire dater la dialectologie alsacienne : si modeste qu'il soit, le vocabulaire qui fait suite au *Pfingstmontag* ouvrait la voie à Aug. Stœber (1808-1884), qui amassa des matériaux en vue d'un dictionnaire alsacien qu'il n'eut pas le bonheur de voir réalisé. Malgré son amour pour l'étude du dialecte et les efforts qu'il fit dans la revue *Alsatia* (1851-1876) pour le répandre, Aug. Stœber ne fit et ne vit faire aucun progrès sérieux dans ce domaine, tandis que cependant l'activité littéraire s'accentuait autour de lui [5].

1. A consulter aussi l'Appendice sur les doubles consonnes dans le dialecte.
2. Pour les abréviations bibliographiques, voir à la fin de l'article.
3. Cf. V. Henry, *Précis de grammaire comparée de l'anglais et de l'allemand* (Paris, Hachette, 1893), p. 12; E. Martin, *Sprachverhältnisse und Mundarten in Elsass-Lothringen* dans *Das Reichsland Els. Lothr.* (Strasbourg, Heitz, 1901); E. Martin et Erich Schmidt, Préface du vol. I des *Elsässische Litteraturdenkmäler* (Strasbourg, Trübner, 1878).
4. A la suite d'Arnold vient le poète Ehrenfried Stœber; ses deux fils, Auguste et Adolphe, cultivent à leur tour le dialecte : Adolphe publie, dans le *Elsässer Schatzkästel*, des poésies d'une vingtaine d'auteurs de talent.
5. Jamais on n'a tant écrit en dialecte que depuis une trentaine d'années. C'est une vraie renaissance littéraire et surtout dramatique. Les forces vives du pays se sont concentrées en vue de donner au génie de la petite patrie son expression la plus élevée : poètes et peintres y travaillent. Les manifestations les plus éclatantes de ce mouvement récent par lequel l'Alsace entend affirmer son individualité propre sont la création du Théâtre alsacien, celle du Musée alsacien et la « Revue alsacienne illustrée ». Autour du théâtre, fondé en 1898, s'est groupée une pléiade d'auteurs qui n'ont pas donné moins de 40 pièces nouvelles en quatre ans. Parmi les dernières parues citons, de

Il nous faut descendre jusqu'à 1886 pour trouver des travaux lexicologiques et grammaticaux, tels que ceux de Mankel pour le dialecte de la vallée de Munster [1], de Lienhart pour celui de la vallée de la Zorn [2].

Dès lors l'impulsion est donnée. Les études dialectales, si avancées déjà en Bavière et dans le Sud de l'Allemagne en général, prennent en Alsace une importance telle qu'on les appelle à concourir à l'enseignement de l'allemand dans les écoles : un discours fut prononcé dans ce sens au congrès des instituteurs en 1891, et deux ans après W. Kahl écrivait, à l'adresse des instituteurs, une brochure comparant la grammaire et les particularités du dialecte à celles du *hochdeutsch* [3].

Tandis que le Strasbourgeois Ch. Schmidt (1812-1895) faisait paraître son intéressant lexique du dialogue strasbourgeois [4], plein de matériaux précieux et recueillis avec amour, Martin et Lienhart inauguraient dans la lexicographie la méthode scientifique, dont Ch. Schmidt [5] s'était peu soucié. Ils organisèrent une vaste enquête embrassant toute l'Alsace et d'où devait sortir le dictionnaire général du dialecte alsacien. Le premier volume de cette œuvre considérable parut en 1899 [6].

Pour un idiome où le vocalisme affecte des formes très variées, il n'eût été ni rationnel ni pratique de suivre l'ordre de classement consacré dans les dictionnaires de langues savantes. On a donc adopté celui de Schmeller [7], qui consiste à épuiser un radical de même constitution consonantique : par exemple, on passe de FACH à FECH, VICH, FOCH, FUCHS, avant d'arriver à FADEN, chaque terme simple étant suivi immédiatement de ses dérivés et les composés étant cités sous le dernier terme de la composition, par exemple *Katzebuckel* sous *Buckel*. Les en-tête d'articles se présentent sous leur forme originale, c'est-à-dire le plus souvent sous la forme mhd. Quant au système graphique, on a adopté celui du Strasbourgeois Kraüter (1846-

Stoskopf (dial. des environs de Strasb.) : *D'Demonstration* (1903), *D'r verbote Fahne* (1904); — de Greber (dial. id.) : *S'sechst Gebott* (1904), *D'r Döusigmarikschin* (1905); — de Günther (dial. id.) : *D'r Fremdlegionär* (1904). Citons encore quelques recueils de poésies en dial. strasbourgeois : de Neukirch, *S'Pfiffel vume Maiselocker* (1904); — de Bastian, *Breesle un Brocke* (1905); — des frères Mathis, *Maiatzle* (1903).

1. Mankel, *Wörterbuch der Mundart des Münsterthals mit grammat. Einleitung* (STR. ST., II); *Laut- und Flexionslehre der Mundart des Münsterthals* (1886).

2. Lienhart, *Wortschatz des mittleren Zornthals* (Vog. Lit., II, III, IV, 1886-1888); *Laut-und Flexionslehre* (*id.*, 1891).

3. W. Kahl, *Mundart und Schriftsprache*; Saverne, Fuchs, 1903. 62 p., 1 m. 90.

4. Ch. Schmidt, *Wörterbuch der Strassburger Mundart*; Strasbourg, Heitz, 1896. Gr. in-8°, 123 p.; 7 M. 50.

5. Son manque de méthode scientifique a été reconnu avec une franchise digne d'éloge dans la préface d'un autre ouvrage posthume de l'auteur publié par les soins de MM. Andler et R. Reuss : *Historisches Wörterbuch der els. Mundart* (Strasbourg, Heitz, 1901. Gr. in-8°, 447 p.; 25 M.), qui gardera, malgré ses défauts, une grande valeur documentaire.

6. Martin et Lienhart, *Wörterbuch der elsässischen Mundarten*, I; Strasbourg, Trübner, 1899. Gr. in-8°, 798 p.; 20 M. Cf. l'article de M. V. Henry dans la *Revue critique*, 1899, p. 204.

7. Schmeller, *Bayerisches Wörterbuch* (Munich, 1836); 2e éd. Munich, 1877. Le même procédé a été employé depuis dans le *Schweizerisches Idiotikon*, en cours de publication à Frauenfeld, depuis 1881.

1888), qui s'était occupé du phonétisme et de la grammaire de l'alsacien[1]. Ses principes de notation, publiés dans la Revue de Fromann (*Die deutschen Mundarten*, VII) peuvent se résumer ainsi : tout phonème simple se représente par un signe simple, tout phonème complexe doit se décomposer en ses éléments (x-ks); un système d'accents permet de reconnaître qualité et nuances des voyelles. Les explosives sonores n'existant pas en alsacien, on ne voit figurer que les sourdes *p*, *t*, *k*.

Le 1er volume du M. L. a traité les lettres A, E, I, O, U, F-V, G, H, K, L, M, N[2]. Après un intervalle de cinq ans les trois premiers fascicules du 2e vol. (lettres P, R et moitié de S,) viennent de paraître[3].

Considérable est l'œuvre entreprise par MM. Martin et Lienhart et, pour cette raison, elle devait manquer de rigueur au point de vue phonétique. Embrassant des formules et des locutions qui relèvent de plusieurs systèmes de prononciation essentiellement différents, il lui fallait, comme dit M. V. Henry[4], adopter une transcription générale et sommaire où risquent de se perdre mille nuances subtiles de prononciation, d'intonation et d'accent. M. Henry réclame donc, de toutes ses forces, à titre de confirmation synthétique, une étude grammaticale de chaque variété du dialecte et il a lancé, dans ce sens, un chaleureux appel dans la *Revue d'Alsace*[5].

Espérons qu'il se trouvera quelques dialectologues pour y répondre et s'acquitter d'une tâche dont M. Henry leur a fourni un modèle parfait dans sa grammaire du dialecte de Colmar[6]. Les voies sont préparées, le plan de ces monographies réclamées par la science est tracé. Que les Lienhart, les Horning, les Spieser, les Roos se mettent à l'œuvre!

Il faudra moins de temps à ce dernier pour faire une grammaire du dialecte de Nordhausen (campagne des environs de Strasbourg) que pour étudier les lois de transformation des termes d'emprunt qu'il vient de publier dans le Vog. Lit. de 1904[7]. Cette étude était moins pressante et il aurait pu la faire moins minutieuse et aussi nous faire grâce de certains spécimens bannis de la bonne société, vu qu'il y avait abondance de matériaux pour établir les lois en question.

Voici, d'autre part, quelques remarques sur ce travail. P. 204 est signalée à tort la chute de *l* dans *kekschosik* : le français familier l'a déjà supprimé; — p. 205, *koko* vient de *coco* et non de *cocotte*; — p. 206, on ne voit pas la différence que fait l'auteur entre la déclinaison forte et la faible; — p. 211, *melele* signifie « abricot » et non melon; — le fameux *mairerie* (p. 215) n'est pas une création alsacienne; — *Ratzechor* (p. 216) est expliqué par *race* + *corps*; le premier terme serait plutôt l'allemand *ratze* (ratte) et le

1. Cf. Vog. Lit., année 1889, p. 141.
2. Cf. compte rendu de M. V. Henry (*Revue critique*, 1899, p. 204).
3. Martin et Lienhart, *Wörterbuch der els. Mundart*, II, 1; Strasbourg, Trübner, 1904. Gr. in-8°, 160 p., 4 M.; *id.*, II, 2, *id.* (cf. compte rendu de M. V. Henry dans *Revue critique*, 1904, p. 146 et 229); *id.*, II, 3, *id.* Cf. notes critiques plus loin.
4. Cf. *Revue d'Alsace*, mai-juin 1904 : « Un plan de dialectologie alsacienne ».
5. Article cité dans note ci-dessus.
6. V. Henry, *Le dialecte alaman de Colmar*, grammaire et lexique; Paris, F. Alcan, 1900. In-8°, 244 p., 8 fr.
7. Karl Roos, *Die Fremdwörter in den elsässischen Mundarten*.

2e *chor* (cf. *chores*, p. 217); — *Kramantsjes* (p. 217), de *grand merci* (?) : pourquoi pas de *nigromantia*, comme l'indique Grimm? — P. 230, *flankiere* vient de *flanquer* et non de *flâner*; — le nom propre que les campagnards ont transformé en *leffelbür* (p. 235) n'est pas *Lefébeur*, mais *Lefébure*; — pourquoi chercher le verbe *aller* dans *alekaschi*? C'est : *ah! le gâchis!* — Inutile de recourir à *nom d'un chien* pour expliquer *nuntetjé*; — *ridicule* (pour *réticule*, p. 240) est venu de France; — il est bizarre de faire venir *versole* de *verkamisole* et non de *sole* (semelle). — *Saltasil* (p. 244) serait-il devenu masculin? et, dans ce cas, est-il juste de prétendre qu'il doive ce genre au rapprochement du premier terme avec *Saal*? Même remarque pour *schipsjaer*, dont le rapprochement avec *gibus* est bien inattendu; — *Prisun* masculin (p. 247) a lieu de nous surprendre; — p. 247, on trouve *bunkretin* : la forme *bunkertin*, donnée par V. Henry, nous parait la bonne. — Pour les noms en *age* et *cigare* il est plus naturel d'admettre qu'ils doivent leur genre à leur terminaison féminine qu'aux rapprochements indiqués, tels que celui de *cigare* avec *pfeife*.

En somme, cette étude de M. Karl Roos aurait gagné à être condensée, mais elle n'en reste pas moins une intéressante contribution à la dialectologie alsacienne.

Abréviations bibliographiques. — M. L. — Dictionnaire als. de Martin et Lienhart.
Vog. lit. = Jahrbuch für Geschichte, Sprache und Litteratur Elsass-Lothringens, herausgegeben von dem histor. Zweigverein des Vogesenclubs; Strasbourg, Heitz (depuis 1885).
Rev. d'Als. = Revue d'Alsace (Paris, Picard).
Str. St. = Strassburger Studien, Zeitschrift für Geschichte, Sprache und Litteratur des Elsasses, herg v. E. Martin u. Wiegand (Strasbourg, 1883-1888).

Notes sur M. L. (vol. II). **Fasc. 1.** Sous *Bein* il serait bon de noter, à côté de *pain*, la forme strasb. *pân*. — Sous *binges* rappeler le strasb. *Kinnee*, cité dans le vol. I. — *Bandele* (homme désordonné) vient probablement du Pantalon italien. — La forme *Bongerdinbir* (poire de bon-chrétien), citée p. 79, condamne celle de *bunkretin* (p. 64). — Pour la locution *Wo der Bardel de Moscht holt* (p. 96), cf. le vieux dicton français : « Tu es parent de Bartole, qui vendit sa vigne pour faire des provins ». — *Partu* (absolument) ne vient pas de *pardieu*, mais de *partout*, qui a eu ce sens. — Ne pas oublier la forme *puntonjé*, bien plus connue que *putonjé* (pontonnier).

Fasc. 2. — *Blerre* vient du fr. *pleurer*. — Dire *lätschblätter* et non *lätschbätter*. — Sous *pletz* mentionner le pluriel *pletzer* (gras double), corruption de *Blätter*; cf. *plätzersalat* cité sous *Salat*. — *Präambulunge* vient du lat. *praeambulum*. — *Blotzbruder* est une corruption de *Ablatusbruder* relevé par Westenrieder dans son « Glossarium latino-germanicum ». — *Brigardje* vient du fr. *brigadier*; — *rambur*, du fr. *pommes de Rambures*; *Ranzion*, du fr. *ration* et non de *rançon*; *rawelle*, plutôt de *rawall*, et celui-ci de *réveil*. — Sous *saira* dire *aristocrates* et non *aristocrats*.

Fasc. 3. — Sous *Socke*, oublié *Drecksocke*. — Sous *Gsindel*, mentionner la forme strasb. *Gsind*. — Le changement de sens signalé dans *Schalusilad* existait dans le fr. *jalousie* avant l'emprunt. — *Scharnippeldecoton* vient du fr. *jarnicoton*; *schuschiere*, de *juger*. — Oublié sous *Schlenkeri* la forme *Schlenkenkeri* (dégingandé). E. Clarac.

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

Littérature allemande.

Ouvrages généraux. — ERMAN (W.) u. HORN (E.), *Bibliographie der deutschen Universitäten. Systematisch geordnetes Verzeichnis der bis Ende 1899 gedruckten Bücher und Aufsätze über das deutsche Universitäts-wesen. Im Auftrage des preussischen Unterrichts-Ministeriums bearbeitet. 2., besonderer Teil.* Leipzig, Teubner, 05, 40 M. — REPERTORIUM, *bibliographisches. Veröffentlichungen der deutschen bibliographischen Gesellschaft.* 2 Bd. : HOUBEN (H.-H.), *Die Sonntagsbeilage der Vossichen Zeitung. 1858-1903. — Das Neueste aus dem Reiche des Witzes. 1751.* Berlin, Behr, 05, 40 M. — GRAMZOW (O.), *Geschichte der Philosophie seit Kant. Leben und Lehre der neueren Denker in gemeinverständlichen Einzeldarstellungen, H. 3 : Schelling ; H. 4 : Hegel; H. 5 : Schleiermacher; H. 6 : D. F. Strauss; H. 8 : Herbart.* Charlottenburg, Bürkner, 05, 4 M. — JOACHIMI (M.), *Die Weltanschauung der deutschen Romantik.* Iena, Diederichs, 05, 4 M. — NOSSIG (A.), *Die Erneuerung des Dramas. 1. Th.* Berlin, Concordia, 05, 3,50 M. — GEORGY (E. A.), *Das Tragische als Gesetz des Weltorganismus.* Die neue Weltanschauung 3; Berlin, Kohler, 05, 4,50, M. — LEMBECK (R.), *Die besten Gedichte der deutschen Sprache. Erstes Hundert Lyrik.* Leipzig, Weicher, 05, 1,20 M. — SCHRÖDER (C.), *Die neu-nieder deutsche Dichtung in Mecklenburg.* Bremen, Schünemann, 05, 1 M. [*Aus : Niedersachsen*]. — WIDMANN (H.), *Moderne Salzburger Dichter.* Wien. Dorfmeister, 05, 1,80 M. [Randglossen zur deutschen Literaturgeschichte. Der Literaturbilder, 10 Bdchn.]. — FRÖBERG (TH.), *Beiträge zur Geschichte und Charakteristik des deutschen Sonetts im 19. Jahrh.*, St-Petersburg, Eggers, 05, 4 M.

Auteurs. — BURGER (GOTTFR. AUG.), *Sämtliche Werke. Neue Ausgabe in 7 Büchern, unter Einbeziehung der biographischen Skizzen von Ludwig Christoph Althof und August Wilhelm von Schlegel besorgt und durch Einleitung und erläutende Anmerkgn. vermehrt durch Erich Walter.* Berlin, A. Weichert, 05, 2 vol., 4 M. — PASTOR (W.), *G. Th. Fechner und die Weltanschauung der Alleinslehre.* Berlin, Weidmann, 05. [*Vorträge und Aufsätze aus der Comenius-Gesellschaft. 13 Jahrg., 1. Stück.*] — FONTANE (TH.), *Gesammelte Werke. I. Serie (Romane u. Novellen).* Berlin, Fontane, 05. — LUCERNA (C.), *Die südslavische Ballade von Asan Agas Gattin u. ihre Nachbildung durch Gœthe.* Berlin, A. Duncker, 05, 2 M. [*Forschungen zur neueren Literatur-Geschichte. Hrsg. v.* F. MUNCKER, *28*]. — WEILHEIM (A.), *Katalog einer Wiener Grillparzer-Sammlung. Mit bibliographischen Anmerkungen.* Wien u. Leipzig, Braumüller, 05. — BÉLART (H.), *E. Haeckels Naturphilosophie.* Berlin, F. Wunder, 05, 1 M. — E. v. UNRUH, *Die Welträtsel und prof. E. Haeckel.* Halle, Waisenhaus, 05, 1 M. — LANDSBERG (H.), *Otto Erich Hartleben.* Berlin, Gose et Tetzloff, 05 [*Moderne Essays, 50*]. — HEBBEL (FRDR.), *Sämtliche*

Werke. Historisch-kritische Ausg., besorgt v. R. M. Werner. I. Abtlg. 11 Bd. Vermischte Schriften, III (1843-1851). Kritische Arbeiten, II. Berlin, Behr, 05, 2,50 M. — LICHTENBERGER (H.), Henri Heine penseur. Paris, Alcan, 05, 3 fr. 75 [Bibliothèque de philosophie contemporaine]. — SEMBRITZKI (J.), *Trescho und Herder. Ein Beitrag zu Herders Jugendgeschichte und zugleich ein Gedenkblatt zu Treschos 100 jähr. Lodestage (29, X, 04).* Königsberg, Beyer, 05 [Aus : *Altpreussische Monatsschriften*]. — SEIDEL (R.), *Georg. Herwegh, ein Freiheitssänger.* Frankfurt-a.-M., Neuer Frankfurter Verlag, 05, 1 M. — HILLE (P.), *Gesammelte Werke. Hrsg. v. seinen Freunden.* Berlin, Schuster u. Loeffler, 05, 4 vol., 8 M. — HOFFMANN VON FALLERSLEBEN, *Ausgewählte Werke in 4 Bdn. Hrsg. u. m. Einleitgn. versehen von Hans Benzmann.* Leipzig, Hesse, 05, 1,50 M. — THILO (CH. A.), *Fr. H. Jacobis Religionsphilosophie nach Thilo.* Langensalza, Beyer, 05, 1,20 M. [*Religionsphilosophie in Einzeldarstellungen. Hrsg. v.* O. FLÜGEL, *2. Heft*]. — THILO (CH. A.), *Kants Religionsphilosophie.* Langensalza, Beyer, 05, 1,20 M. [*Religionsphilosophie in Einzeldarstellungen. Hrsg. v.* O. FLUGEL. *1. Heft.*] — ELOESSER (A.), *Heinrich von Kleist.* Berlin, Bard, Marquardt et Cie, 05, 1,50 M. [*Die Literatur, 16 Bd.*] — REYNAUD (L.), *Lenau poète lyrique.* Paris, Soc. nouv. de libr. et d'éd., 05. — RANKE (D.), *Luther als Bibelübersetzer. Vortrag.* Lübeck, Lübeke u. Nöhring, 05. — ALTENBERGER (W.), *K. P. Moritz' pädagogische Ansichten. Ein Beispiel der Wirksamkeit Rousseauscher Ideen in Deutschland.* Leipzig, Hahn, 05, 1,60 M. — BRUCKNER (F.), *Ferdinand Raimund in der Dichtung seiner zeitgenossen. Gedichte an Raimund, nebst einer Reihe von ungedruckten Briefen.* Wien, Gilhofer et Rauschburg, 05, 2 M. — REUTER'S (FRITZ), *Sämtliche Werke.* Ausg. in 8 Bdn. Hrsg. v. H. LANGE. Dresden, Sturm, 05, 4 vol., 5 M. — *Id.*, in 18 Bdn., hg. v. C. F. MÜLLER; Leipzig, Hesse, 05, 4 vol., 6 M. — *Id.*, hg. v. O. WELTZIEN; Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 05, 4 M. — *Id.*, hg. v. W. SEELMANN, in 5 Bdn., Leipzig, Bibliogr. Institut, 05, à 2 M. le vol. — REUTER'S (FRITZ), *Werke in hochdeutscher Sprache. Aus dem Plattdeutschen übertragen* VON E. BUSSLER. In 50 Lfgn. Bd. 1 : *Aus der Franzosenzeit.* Stuttgart, Weber, 05. — REUTER'S (FRITZ), *Meisterwerke. Ins Hochdeutsche übertragen von Heinrich Conrad. 3. Aus meiner Stromzeit. 1. Th.* Stuttgart, Lutz, 05, 1,20 M. — STREICHER (A.), *Schillers Flucht. Mit Briefen Streichers u. Auszügen aus den Autobiographie Hovens neu hrsg.* Berlin, Pan-Verlag, 05, 2 M. [*Das Museum, hrsg. v.* H. LANDSBERG, *1. Bd.*]. — *Id.*, Leipzig, Reclam, n° 4652-53, 05 (Wychgram); 0,50 M. — *Id.*, Deutsche Literaturdenkmale n° 18, u. 19 Jh., 134 (H. Hofmann); Berlin, Behr, 05; 3 M. — SCHILLER-REDEN, *Gehalten von Jacob Grimm, Ludwig Dœderlein, Friedrich Theodor Vischer, Aug. Stoeber, Carl Grunert, Karl Gutzkow, Karl S. Schwarz, Ernst Curtius, Ernst Guhl, Moriz Carriere, Rudolph Gottschall, Wilh. Mangold, Geo. Zimmermann, nebst Goethes Epilog.*, Ulm, H. Kerler, 05, 2 M. — PETRICH (H.), *Friedrich von Schiller. Sein Leben und Dichten. Dem deutschen Volke und seiner Jugend erzählt.* Hamburg, Agentur des Rauhen Hauses, 05, 1,50 M. — SCHRÖDER (E.), *Schiller im dem Jahrhundert nach seinem Tode. Rede.* Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 05. — WYCHGRAM, LANGE (H.) und BAUMER (G.), *Schiller und die seinen.* Berlin, Oehmigke, 05. — DEIBEL (F.), *Dorothea Schlegel als Schriftstellerin, im Zusammenhang mit der romantischen Schule.* Berlin, Mayer et Müller, 05, 5,60 M. [*Palaestra, XL*]. — KOSCH (W.),

Adalbert Stifter und die Romantik. Prag., Bellmann, 05 [Prager deutsche Studien. Hrsg. v. K. v. Kraus u. A. Sauer. 1 Heft]. — SCHŒN (H.), *H. Sudermann, poète dramatique et romancier*; Paris, Didier, 05, 3 fr. 50. — LUCKA (E.), *O. Weininger. Sein Werk und seine Persönlichkeit,* Wien, Braumüller, 05.

LÉON MIS.

Histoire d'Allemagne.

HARTMANN L. M., *Ueber historische Entwickelung. 6 Vorträge zur Einleitung in eine historische Soziologie*, Gotha, Perthes, 1905, 2,40 M. — ENGELMANN M., *Das Germanentum und sein Verfall. Eine rassenpolitische Studie*, Stuttgart, Funcke, 1905, 6,50 M. — STEINHAUSEN G., *Geschichte der deutschen Kultur*, Leipzig, 8°, X-747 p. ill. — HEUBAUM A., *Geschichte der deutschen Bildungswesens seit der Mitte des XVII Jahrunderts*, I Bd., Berlin, 1905, 8°, XII-403 p. — PHILIP DER GROSSMÜTIGE VON HESSEN, *Politisches Archiv, hgg. v. Kuch.* Publik. aus d. k. preussischen Staatsarchiven, LXXVIII. Bd., Leipzig, 1904, 8°, LV-885 p. — ROCKELL W. W., *Die Doppelehe des Landgrafes Philip von Hessen*, Marburg, 1904, 8°, XX-374 p. — BUCH (Dietrich von). *Tagebuch*, 1674-1683, hgg. von Hirsch, I. Bd, Leipzig, 1904, 8°, V-270 p. — BITTERAUF Theod., *Geschichte des Rheinbundes*, I. Bd, Die Gründung d. Rheinb. und der Untergang des Alten Reiches, München, 1905, XIII-459 p. — *Am Hofe König Jérôme's. Erinnerungen eines westphälischen Pagen und Offiziers* hg. von O. BOLTENSTERN, Berlin, Mittler u. Sohn, 1905, 4 M. — *Aus der Zeit der Not und Befreiung Deutschlands in den Jahren 1806 bis 1815*, hg. v. G. VON DIEST, Berlin, Mittler u. Sohn, 1905; 4 M. — STAUFFER Alb., *Karoline v. Humboldt* in ihren Briefen an *Alexander v. Rennenkampff*, nebst einer Characteristik beider als Einleitung, Berlin, 1904, 8°, XVII-242 p., ill. — R. VON DELBRÜCK, *Lebenserinnerungen 1817-1867. Mit einem Nachtiag aus dem Jahre 1870*, 2 vol., Leipzig, Duncker u. Humblot, 1905, 15,60 M. — LEWALD-STAHR, 1848-1889, hgg. v. Jansen, Berlin, 1904, 8°, VIII-261 p. — FREYTAG Gust., u. Herzog E. v. COBURG im Briefwechsel, 1853-1893, hgg. v. Tempeltey, Leipzig, 1904, 8°, XVIII-420 p. — F. v. ZOBELSTITZ, *Aus den Papieren der Familie von Freiherrn von Schleinitz*, Berlin, Trewendt, 1905, 8 M. — P. HASSEL, *Joseph Maria von Radowitz*, t. I, 1797-1848, Berlin, Mittler u. Sohn, 1905, 12 M. — MITTELSTAEDT A., *Der Krieg von 1859, Bismarck und die öffentliche Meinung in Deutschland*, Stuttgart, 1905, 8°, X-184 p. — PRUTZ, HANS, *Bismarcks Bildung, ihre Quellen und ihre Aeusserungen*, Berlin, 1904, 8°, IV-247 p. — FÜRST BISMARCK, *Briefwechsel mit dem Minister Freiherrn v. Schleinitz*, 1858-1861, Stuttgart, Cotta, 1905, 3 M. — MITTMACHT, *Erinnerungen an Bismarck. Neue Folge (1877-1889). 2-5 Aufl.*, Stuttgart, Cotta, 1905, 1,50 M. — H. VON POSCHINGER, *Aus grosser Zeit. Erinnerungen an den Fürsten Bismark*, Berlin, Trewendt, 1905; 3,60 M. — FÜRST HERBERT V. BISMARCK, *Politische Reden, Gesammtausgabe veranst. v. J. Penzler*, Stuttgart, Spemann, 7 M. — SCHÄFFLE, *Aus meinem Leben*, Berlin, 1905, 2 vol. 8°. — *The Private Life of two Emperors*, WILLIAM II *of Germany, and* FRANCIS JOSEPH *of Austria*, London, 1904, 2 vol. 8°, 608 p. — IMPERATOR ET REX, *William II of Germany*, by Author of « Martyrdom of an Empress »,

London, 1904, 8°, 288 p., ill. — A. WADDINGTON, *Le grand électeur Frédéric-Guillaume de Brandebourg*, t. I : *Sa politique extérieure* (1640-1660). Paris, Plon, 8° XV-496 p.

Musique.

HUGO RIEMANN : *Musik-Lexikon*, 6 gänzl. umgearb. Auflage. XX u. 1508 p. 8° Leipzig. M. Hesse, 1905.

OSKAR FLEISCHER : *Neumenstudien*, *Abhandlungen über mittelalterliche Gesangstonsschriften*. III. *Die spätgriechische Tonschrift*. Berlin, 1905. Reimer, 73 p., 56 Tafeln facsimiles, 43 p. Uebertragungen.

HEINRICH RIETSCH : *Die deutsche Liedweise. Ein Stück positiver Aesthetik der Tonkunst*. 1904, Vienne et Leipzig. Carl Fromme.

JOS. MANTUANI : *Geschichte der Musik in Wien. I. von der Römerzeiten bis zum Tode des Kaisers Max I.* IV et 340 p. Vienne, Holzhausen, 1905.

ALFRED E. EINSTEIN : *Zur deutschen Literatur für viola da gamba im XVI. und XVII. Jahrh.* (Publikat. der Intern. Musikgesellsch. Beihefte. 2 Folge. H. I. Breitkopf, 1905, 50 p. text., 60 p. mus.)

Ausgewählte Madrigale und mehrstimmige Gesänge berühmter Musiker des XVI. Jahr., herausg. von W. BARCLAY. 2 vol., Leipzig, Breitkopf.

Collegium Musicum : FASCH : *Sonata à 4* (2 viol., vla, una vill.). PH. E. BACH : *Triosonate in G dur*, her. von HUGO RIEMANN. Breitkopf.

NIKOL. BERNSTEIN : *Dawidowitsch*, *Rusland's Theater u. Musik zur Zeit Peters des Grossen*. Gr. 8°, Riga-Gizycko.

BACH-JAHRBUCH 1904, herausgg. von der neuen Bachgesellschaft. 115 p. Breitkopf.

A. SCHWEITZER : *J. S. Bach, le musicien poète*. XX-455 p., gr. 8°, 1905. Breitkopf.

MITTEILUNGEN F. DIE MOZART-GEMEINDE IN BERLIN, hrsg. v. RUD. GENÉE. 18. Heft. 8°, Berlin, Mittlerer.

GÖLLERICH : *Beethoven* (*Die Musik*, hrsg. v. R. Strauss). Berlin, Bard u. Marquardt.

LILLY LEHMANN : *Studien zu Fidelio*. Gr. 8° 68 p. avec figures. Breitkopf.

JAMES SIMON : *Abt Vogler's kompositorisches Wirken mit besonderer Berücksichtigung der romantischen Elemente*. Gr. 8°, 63 p., XII mus. Berlin, Schade.

E. RYCHNOWSKY : *Johann Frd. Kittl. Studien zur Geschichte der Musik in Böhmen*. 8°, 46 p. Prag.

FRANZ LISZT : *Briefe*, herausg. von *la Mara*. 8 vol. Neue Folge zum 1 u. 2 Bd. Breitkopf. XVI-420 p.

W. ALTMANN : *Richard Wagner's Briefe nach Zeitfolge und Inhalt. Ein Beitrag zur Lebensgeschichte des Meisters*. Gr. 8°, VIII-560 p. Leipzig, Breitkopf, 1905.

PETER CORNELIUS : *Literarische Werke, erste Gesamtausgabe*, im Auftrag der Familie herausg. : — I u. II. *Ausgewählte Briefe nebst Tagebuchblättern und Gelegenheitsgedichten*, herausg. von seinem Sohne *Carl Maria Cornelius*. 2 vol. Breitkopf, 1904-5. 8°, XXIII-799 p., — XIV-823 p. ; — III. *Aufsätze über Musik und Kunst*, zum erstenmal gesammelt und herausg. von *Edgar Istel*.

XVI-250 p.; — IV. *Gedichte*, herausg. v. *Adolf Stern*. LII-422 p., 1905. Breitkopf.

MAX KALBECK : *Johannes Brahms*. I, 1833-62, VIII-512 p. Leipzig u. Wien-Wiener Verlag.

LOUIS C. ELSON : *History of American Music*. London, Macmillan, 1904.

MAX MARTERSTEIG : *Das deutsche Theater im 19 Jahrh. Eine kulturgeschichtliche Darstellung*. Leipzig, Breitkopf, 1904, XVI-735 p. (p. 503-577 : *L'opéra et R. Wagner*).

Art.

Ouvrages généraux. — CLEMEN-PAUL U. EDUARD FIRMENICH-RICHARTZ, *Meisterwerke der deutschen Malerei u. andere hervorragende Gemälde alter Meister aus Privatbesitz auf der Kunsthistorischen Ausstellung zu Düsseldorf 1904*. München, Bruckmann, album 42 p., 100 M. — Dr ERNST BASSERMANN-JORDAN, *Kunst und Kunstgewerbe des XV-XVIII. Jahrhunderts*. München, B. Helbing, 84 p., 103 Taf., 50 M. — KATALOG DER GEMÄLDE SAMMLUNG *der kgl. älteren Pinakothek in München. Mit. e. histor. Einleitg von Dr Frz. v. Reber*. München, F. Bruckmann, 314 p., 8°, 6 M. — LÜBKE, *Grundriss der Kunstgeschichte*. 13 Aufl. vollst. neu bearb. von Priv. Doz. *Prof. Dr Max Semrau*. Bd. II. Die Kunst des Mittelalters, 456 p., 8 M. Bd. IV. Die Kunst der Barockzeit und des Rokoko, 435 p., 8 M. Stuttgart, P. Neff. — MEISTERWERKE DER MALEREI, *Alte Meister*. 2 Sammlung mit e. Vorwort und Begleittext von Wilh. Bode (24 Lfgn.) 1 Lfg., 3 M. Berlin, R. Bong. — OSBORN (MAX), *Moderne Plastik* (Moderne Essays hrsg. von Dr Hans Landsberg). Berlin, Gose et Letzlaff, 36 p., 8°, 0 M. 50. — NIEDERLÄNDISCHES KÜNSTLER-LEXICON, Bd. III, von Dr Alfred von Wurzbach. Vienne, Halm et Goldmann. — RUETTENAUER (BENNO), *Der Kampf um den Stil. Aussichten u. Rückblicke*. Strassburg, J. H. E. Heitz, 203 p., 8°, 3 M. 50. — SCHWEITZER (HERM), *Geschichte der deutschen Kunst von den ersten historischen Zeiten bis zur Gegenwart*. Ravensburg, O. Maier, 14 Lfgn., 739 p., gr. 8°; 1 Lfg., 1 M.

Monographies. — DAUN, *P. Vischer u. A. Krafft* (Künstler Monographien, hrsg. v. H. Knackfuss). Bielefeld, Velhagen et Klasing. Gr. 8°, 136 p., 4 M. — HASSE (C.), *Roger van der Weyden u. Roger van Brügge m. ihren Schulen*. Strassburg, J. H. E. Heitz., 84 p., gr. 8°, 6 M. — JUSTI (LUDW.), *Dürers Dresdener Altar*. Leipzig, E. A. Seemann, 41 p., gr. 8°, 1 M. 50 — PRELLER (FRIEDRICH) DER JÜNGERE, *Tagebücher des Künstlers hrsg. u. biographisch vervollständigt von Max Jordan*. München, Vereinigte Kunstanstalten, 311 p., gr. 8°, 10 M. — SCHWIND-MAPPE, *3 u. 4. Hrsg. vom Kunstwart*. München, Callwey, gr. 4°, 1 M. 50. — W. COHEN, *Studien zu Quentin Matsys*. Bonn, Cohen, 96 p., 6 ill. — SCHAPIRE (Dr ROSA), *Johann Ludwig Ernst Morgenstern. Ein Beitrag zu Frankfurts Kunstgeschichte im XVIII. Jahrh.*, Strassburg, J. H. E. Heitz. Gr. 8°, 73 p., 2 M. 50. — VALENTINER (WILH. R.), *Rembrandt u. seine Umgebung*. Strassburg, J. H. E. Heitz. 164 p. Gr. 8°, 8 M. — ZUCKER (M.), Albrecht Dürer (Schriften des Vereins f. Reformationsgeschichte, XVII. Jahrg.). Halle, R. Haupst. Gr. 8°, 184 p., 8 M. — DRAWINGS OF ALBERT DÜRER, *Introd. by prof.* H. W. SINGER. London, Newnes, et New-York, Scribner, 7 sh. 6 d. — SCHWEDISCHE KUNST DES XIX. JAHRHUNBERTS *von G. Nordensvan*, Leipzig, Seemann (Geschichte der Modernen Kunst, vol. V), 102 ill. —

GEORGE MORLAND (Life of) *by G. Dawe, with introd. and notes by J.-J. Foster.* London, Dickinson, 3 guineas, 52 photograv.

Revue des Revues d'art.

Art et décoration. — *Janvier.* LÉONCE BÉNÉDITE, *Brangwyn.* — *Mars.* GABRIEL MOUREY, *L'art décoratif hollandais.*

Burlington Magazine. — *Mars.* Editorial : Les affaires de la *National Gallery* (La question du directeur à nommer). — L'exposition Whistler à Londres par *Bernhard Sickert*, avec reproductions. — *Avril* : Editorial (Le choix du directeur à la *National Gallery*, L'éducation des architectes en Angleterre). La création d'un ministère des Beaux-Arts paraît nécessaire à *M. H. Spielmann.* C'est un symptôme important du mouvement qui tend en Angleterre à étendre les attributions de l'État en matière de beaux-arts, mouvement dont le B. M. s'est déjà plusieurs fois fait le représentant. — Suite des articles de R.-L. Clouston sur le mobilier anglais au XVIIIe s. Etc.

Deutsche Kunst und Dekoration. — *Janvier.* Étude de WILLY KRANK sur le dessinateur munichois Willi Geiger et le curieux mélange que présente son œuvre de réalisme, d'ironie et de fantastique. — B. FEISTEL ROHMEDER. Le paysagiste *Ludwig Dill*, qui interprète surtout les sites de Dachau et des environs.

Die Kunst für Alle. — XX. Jahrg., Heft 7. JOHANNES MANSKOPF, *Böcklins Kindergestalten.*

Die Kunst. — VI. Jahrg., Heft. 6. M. JORDAN, *Adolph Menzel.*

Die graphischen Künste. — *1905.* 1er fasc. M. F. VON SCHUBERT-SOLDERN étudie les eaux-fortes du peintre suédois Andern Zorn. — WILHELM BODE, Les portraits que Rembrandt a faits de son fils. — ALEXIS TROST, Figaro's Hochzeit. Étude sur la suite de dessins de Moritz von Schwind, publiée récemment par la Société des arts graphiques de Vienne.

Kunst und Künstler. — III. Jahrg., Heft IV. FRITZ STAHL, *M. Schwinds Hochzeit des Figaro.*

The Year's Art, 1905, London, Hutchinson and C°. 3 sh. 6 d.

The Studio. — *Décembre 1904.* LUDWIG BARTNING, *Un paysagiste décorateur : Paul Schultze Naumburg.*

Revue de l'art ancien et moderne. — *Janvier.* ANDRÉE GIRODIE, *Les musées d'Alsace.* IIe article. *Le musée de Colmar* (suite). — *Mars.* LOUIS GILLET, *Adolph Menzel*, 1er article.

Zeitschrift für bildende Kunst. — *Janvier 1905.* WERNER WEISBACH, *Käthe Kollwitz.* — *Février.* THEODOR SCHREIBER, *Franz von Lenbach.* — *Mars.* Dr HERMANN KESSER, *Neue Schweizer Kunst.* Kunstchronik (supplément). 27 *Janvier. L'exposition Watts à l'Académie de Londres*, par O. v. SCHEINITZ.

Revues d'art nouvelles.

L'art et les artistes. — (1re année, n° 1.) Cette nouvelle publication est dirigée par M. Armand Dayot, qui donne un article sur Reynolds. Ce premier numéro, très bien composé et illustré, contient encore une étude sur la Reconstitution du retable de l'Agneau à Gand, par Henri Bouchot, et une

étude sur J. Mc. N. Whistler, dont on annonce une *exposition* à Paris, pour le mois de mai.

Les arts anciens de Flandre, f°. Cette superbe publication trimestrielle, dont le premier fascicule vient de paraître, est faite par l' « Association pour la publication des monuments de l'art flamand » (1, rue Wallonne, Bruges) qui réunit déjà tous les spécialistes les plus autorisés. Il contient des études sur Hubert van Eyck, sur Quentin Matsys, etc., avec 11 planches hors texte en héliogravure. La publication complète contiendra au moins par an 200 p., de texte et 40 pl. au prix de 55 fr. pour la France.

REVUE DES REVUES

Revues allemandes.

Archiv für Geschichte der Philosophie. — 18. Bd., 1905, II. 1. HUGO RENNER, *Karl Steffensen und seine Geschichtsphilosophie*. H. 2. — W. UEBELE, *Herder und Tetens*.

Das litterarische Echo. — *15 février* : W. KIRCHBACH, *Was ist Litteraturgeschichte*. — R. SCHAUKAL, *H. Bahr und das Tragische*. — *15 mars* : J. OSTWALD, *Vom historischen Roman*. — C. FLAISCHLEN, *Zum Tode Hartlebens*.

Deutsche Revue. — *Mars, avril* : F. CURTIUS, *Aus der Jugend des Fürsten Ch. zu Hohenlohen-Schillingsfürst. Das Jahr 1848 und die Reichsgesandtschaft* (suite). — FREIH. VON LOË, *Erinnerungen aus meinem Berufsleben* (suite). — H. OUCKEN, *Aus den Briefen R. von Bennisens*. — *Mars* : NAHIDA LAZARUS, *Menzel im Rütli*. — *Avril* : VON SCHULTE, *Das Kaisertum des Mittelalters nach seiner sozialen und politischen Bedeutung*. — M. JACOBSON, *Zur Geschichte der Hegelschen Philosophie und der preussichen Universitäten in der Zeit von 1838 bis 1860*.

Deutsche Rundschau. — 1905. *Februar*. — GEORG ELLINGER, *Ernst von Wildenbruch, zu seinem 60. Geburtstage*. — DAVID FRIEDRICH STRAUSS (Ein Brief von), mitgeteilt von Karl Hampe. — Der Briefwechsel GUSTAV FREYTAGS mit Herzog Ernst von Coburg. Die « VOSSISCHE ZEITUNG ». — März. HANS SCHULZ, *Friedrich Christian von Schleswig-Holstein-Sonderburg-Augustenburg und Schiller. Eine Nachlese*. — VON GEEST, *Die militärische Bedeutung der Niederlande für Deutschland*. — A. EGELHAAF, *Das Leben Luthers*.

Grenzboten. — 5-6. Deutschösterreichische Parteien. — 5. WISLICENUS, *Schriften und Gedanken zur Flottenfrage*. — 5-6. F. KUNTZE, *Island am Beginn des 20 Jahrh*. — 5-6. F. RATZEL, *Bilder aus dem deutsch-französischen Kriege*. — 6. *Die neuen Handelsverträge*. — 7-8. A. ROTOLSKI, *Ein Brief aus trüber Zeit* (source d'un épisode de *Soll und Haben* de Freytag). — 9. G. EGELHAAF, *Vor hundert Jahren* (à propos de BITTERAUF, *Gesch. der Rheinbunden*, 1905). — K. OCHLERT, *Die Hohenzollern bei Gœthe*. — 10-11. K. NEF, *Beethovens Eroica*. — 11-12. *Jesuitenfrage und konfessionnelle Polemik*. — 12-13. *Reichstag und Verfassung*. — G. VON BISMARCK, *Blücher und Bismarck*.

Historische Zeitschrift. — 94. Bd. 1905. — H. 1. C. VARRENTRAPP : *Meinungen in Kurhessen über das deutsche Kaisertum in den Jahren 1848 und 1849*. — H. 2. W. LANG, *Die preussisch-italienische Allianz von 1866*.

Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Literatur und für Pädagogik. — 8. Jahrgg. 1905. H. 1. — R. M. MEYER, *Lebenswahrheit dichterischer Gestalten.* — EMIL STUTZER, *Bismarck und Lassalle.* — H. 2. OTTMAR DITTRICH, *Die Grenzen der Sprachwissenschaft.* — OTTO LADENDORF, *Wielands Cyrus.* — ERNST SIHLER, *Amerikanische Bemerkungen zu Weissenfels' Bildungswirren der Gegenwart.* — PAUL MEYER : *Aus der Jugendzeit der Fürstenschule Grimma und dem Leben des Martin Hayneccius.* — JOHANNES TEUFER, *Das deutsche Mädchengymnasium.* — OTTO IMMISCH, *Ein Gespräch mit Gœthe.*

Nord und Süd. — *Mars* : H. FRANK, *Prolegomena der mystik.* — R. WESSELY, *Die erste Prosafassung von Gœthes Iphigénie und die vollendete Dichtung.* — *Avril* : K. BIENENSTEIN, *Hans Beuzmann.* — L. KLEIBER, *Ueber Gœthes Zwischengesang zur Logenfeier des 3 Sept. 1825.* — H. SCHNEIDKUNZ, *Geschichtswissenschaft und Philosophie* (à propos de E. BERNHEIM, *Lehrbuch der hist. method. u. der Geschichtsphilosophie*, 1903). — H. BÖTTGER, *Die neuen Handelsverträge.*

Socialistische Monatshefte, hg. von J. BLOCH ; Berlin, Verlag der Sozialistischen Monatshefte. — XI. Jahrgang, Märzheft.

Max Schippel : Handelspolitische Kometenjahre. — *Otto Hue*, Ueber den Generalstretk im Ruhrgebiet. — *Eduard Bernstein*, Ueber Bernard Shaw. — *Paul Kampffeyer*, Zur Kritik der philosophischen Grundlagen des Marxismus. — *Dr. Ladislaus Gumplowicz*, Das russische Kaisertum und die Revolution. — *Michal Lusnia*, Die Lage in Polen und Litauen. — *Bernhard Schildbach*, Der korporative Arbeitsvertrag. — *Dr. Hugo Lindemann*, Die städtische Grundrente und ihre Bekämpfung. — *Edmund Fischer*, Die Frauenfrage. — Wirtschaft von Max *Schippel.* — Politik von Richard *Calwer.* — Sozialpolitik von Paul *Kampffmeyer.* — Soziale Kommunalpolitik von Dr. Hugo *Lindemann.* — Sozialistische Bewegung von Hugo *Poetzsch.* — Gewerkschaftsbewegung von Ernst *Deinhardt.* — Genossenschaftsbewegung von Gertrud *David.* — Bildende Kunst von Anna *Plehn.* — Buchbesprechung von Dr. *Eduard David.* — Als Beigabe bringt das Heft ein *Portrait* von *Bernard Shaw.*

Archiv für Soziale Medizin und Hygiene,Neue Folge der Monatsschrift für soziale Medizin, hg. von Dr. M. Fürst und Dr. K. Jaffé; Leipzig, F.-C.-W. Vogel. — 1. Band, 1. Heft (1904). *Mombert*, Die Verschlechterung der Ernährungsverhältnisse der Arbeiterklasse in den letzten Jahren. — *Fürst*, Ueber die gesundheitliche Lage der im Auszendienst Geschäftigten Straszenbahner (Führer und Schaffner). — *Seelmann*, Neue Vorschläge für die Feststellung des Grades der Erwerbsunfähigkeit. — Jaffé, Zur Schularztfrage in Hamburg. — Haeberlin, Ferienpugendhort in Zürich-Oberstrasz. — 2. Heft (30 nov. 04) *Nietner*, Die Tuberkulosebekämpfung in Deutschland und das Deutsche Zentralkomitee zur Errichtung von Heilstätten für Lungenkranke. — *Elster*, Gesundheitsgefährliche Heimarbeit, ein Beitrag zur Wohnungsfrage. — *Waldschmidt*, Eine Landeskommission für Volkswohlfahrt. — *Cohn*, Die Waldschule der Stadt Charlottenburg. — *Zimmer*, Das Heilerziehungtheim in Berlin-Zehlendorf. — *Eisenstadt*, Kurze Bemerkungen zu dem Aufsatze Seelmann's Neue Vorschläge für die Feststellung des Grades der Erwerbsunfähigkeit. — *Marcuse*, Stimmungsbild vom Frankfurter Wohnungskongresz.

Revues françaises.

Revue des Deux Mondes. — *1er février, 15 février, 15 mars.* GEORGES GOYAU : L'*Allemagne catholique entre 1800 et 1848*, V, VI, VII. — *15 février.* T. DE WYZEWA : *Un homme de lettres allemand : Théodore Fontane.* — *15 mars.* T. DE WYZEWA : *Publications nouvelles sur Albert Dürer.*

Annales des Sciences politiques. — 1905. Nos 1, 2. ANDRÉ POISSON : *La politique douanière de l'Empire allemand. Le comte de Caprivi.* — 1. P. HAMELLE : *Lord Salisbury.*

La Réforme sociale. — 1905. N° 1. GEORGES BLONDEL : *Deux mois aux États-Unis d'Amérique.* — 4, 5 : ANATOLE LEROY-BEAULIEU : *L'immigration et l'unité nationale aux États-Unis.* — 5, 6 : VICTOR BRANTS : *Les corps de métiers en Autriche après vingt ans (1883-1903).* — 5. ALBERT GIGOT : *Les nouvelles tendances du trade-unionisme anglais.*

Revue bleue. — 1905. 1er semestre. N° 5. G. ERNEST-CHARLES : *Wells.* — 7. MAURICE LAIR : *Le « centre » catholique allemand. — I. Le programme et l'œuvre sociale.* — 8. ERNEST SEILLIÈRE : *Le symbole de la danse chez Nietzsche.* — ACHILLE VIALLATE : *Le président Roosevelt et le Sénat américain.* — J. ERNEST-CHARLES : *Gérard de Nerval et l'Allemagne.* — PAUL FLAT : Théâtres : *La Retraite*, de M. Beyerlein. — 10, 11. CH.-V. LANGLOIS : *La démocratie américaine et l'éducation.* — 12. J. ERNEST-CHARLES : *Elizabeth Browning.*

Revue politique et parlementaire. — 1905. *10 février* : BARRETT WENDELL : *Le président Roosevelt.* — LORAU-BAYLE : *La vie religieuse et la vie sociale aux États-Unis.* — *10 mars.* DANIEL BELLET : *La marine marchande allemande et ses établissements d'instruction professionnelle.* — R. SAVARY : *La vie politique et parlementaire en Angleterre.* — JAMES W. GARNER : *La vie politique et parlementaire aux États-Unis.*

Revue des Questions historiques. — 1905. *1er janvier.* G. MARTIN : *L'Église et l'État en Suède au moyen âge. Des origines à l'Union de Colmar.* — GIUSEPPE GALLAVRESI : *Le prince de Talleyrand et le cardinal Consalvi. Une page peu connue de l'histoire du Congrès de Vienne.*

Revues anglaises.

The Annals of the American Academy of political and social Science. — 1905. March. A. W. CRAWFORD : *The development of park systems in American cities.* — HOYT KING : *The Reform movement in Chicago.* — L. WEILLER : *The housing problem in American cities.* — A. K. CHALMERS : *The progress of sanitation in great Britain.* — L. D. WALD : *Medical inspection of public schools.* — J. A. FAIRLIE : *Recent extensions of municipal functions in the United States.* — L. S. ROWE : *The reorganization of local government in Cuba.*

The Athenæum. — *4 février 1905.* Comptes rendus : *England under the Stuarts*, de G. M. Trevelyan; *French Profiles*, d'E. Gosse; une nouvelle tragédie de Stephen Phillips. Fine étude des Impressionnistes français, exposés à la *Grafton Gallery.* — *11 fev.* C. R : troisième et dernier volume de *A History of Criticism*, de G. Saintsbury, « le livre le plus stimulant qu'aucune langue peut-être ait fourni aux historiens de la littérature depuis trois quarts de siècle ». — *18 fév.* C. R : *Oxford and its Story*, de

C. Headlam; *Dictionary of slang* de Farmer et Henley, bonne édition abrégée; le dernier roman d'A. France. — *25 fév.* C. R. : le *Sydney Smith* de G. W. E. Russell; plusieurs ouvrages sur Albert Dürer. Curieuse histoire du premier folio de Shakespeare envoyé à la Bodleian Library, récemment retrouvé en Derbyshire. — *4 mars.* C. R. : *The Navy 1849-1899*, par l'amiral Tremanthe; *Studies in Virgil* par T. R. Glover; le volume sur la Révolution française dans *The Cambridge Modern History.* L'exposition de Whistler. — *11 mars.* C. R. : manuscrits de Keats et nouvelle édition de l'*Hyperion*, par E. de Sélincourt (essentiel): troisième partie de l'*Epopée Byzantine* de M. Schlumberger; *A system of metaphysics* de G. S. Fullerton (très critiqué). Le dernier roman de Mme de Régnier, *Esclave*, est *dismissed* avec ce jugement sommaire, et bien anglais : « *A naughty book, slight in construction, but well written* ». — *18 mars.* C. R. : le *Thomas Moore* de Stephen Gwynn (le compte rendu apporte quelques indications sur Moore musicien); les poèmes de W. Watson; les *Stuarts* de G. M. Trevelyan (2e article); fine étude du nouveau roman de H. James, *The golden Bowl.* — *25 mars.* C. R. : première biographie sérieuse de R. S. Hawker of Morwenstow — mystique fantaisiste et poète paradoxal; *Spanish Influence on English Literature*, de M. Hume — (à noter pour ne point s'en servir); l'édition de Shelley, de T. Hutchinson (t. élogieux); un examen des théories récentes sur la structure de l'atome.

The Fortnightly Review. — 1905. January. XXX : *The British and German fleets.* — PERCEVAL LANDON : *London.* — EDWARD DICEY : *Recollections of Arthur Sullivan.* — SIR CHARLES BOSCALL : *What Ireland has got.* — A. E. KEETON : *Anton Rubinstein.* — ERNEST RHYS : *Mr Swinburne's collected poems.* February. — MAURICE MAETERLINCK : « *King Lear* » *in Paris.* — J. BEATTIE CROZIER : *Suggestions for a New Political party.* March. — WILLIAM ARCHER : *Ibsen in his letters.* — GEORGE STRONACH : *Was Bacon a poet?* — JOHN HOLT SCHOOLING : *Has pauperism declined?* January, February, March : H. G. WELLS : *A modern Utopia.*

Revues philologiques.

Modern Language Notes. — Baltimore, America. Vol. XX, n° 1. — TRAVER : The relations of musical terms in the Woodkirk Shepherds Plays to the date of their composition. — HOLBROOK : The Harvard manuscript of the Farce of Maistre Pathelin and Pathelin's Jargons. — KLAEBER : Hrothulf. — NICHOLSON : Did Thackeray write *Elizabeth Brownrigge?* — EASTMAN : Goethe's *Hermann und Dorothea* and Voss'*Iliad.* — NICOLAY : Balthasar Gracian and the Chains of Hercules. — KIP : Noch ein Wort über Germ. *f*, θ, *h*, s > β, δ, γ, *z* (*tout à fait négligeable*). — Comptes rendus, correspondance et nouvelles. Vol. XX, n° 2. — KRAPP : The parenthetic Exclamation in old english Poetry (*à lire*). — BUCHANAN : Notes on the spanish Drama. — WOOD : Etymological Notes (*intéressant les langues germaniques*; *pas toujours neuves*). — PATZER : The Miracles de Notre-Dame. — WALZ : The Phrase *Sturm und Drang.* — ROUTH et JAMES : Thomas Kyd's Rime Schemes. — Comptes rendus et correspondance. Vol XX, n° 3. — COLLITZ : Das Analogiegesetz der westgermanischen Ablautsreihen (*essai de donner au vocalisme*

du gothique un caractère d'antiquité qu'il ne paraît point avoir). — COOK : A Simile of Guido Guinicelli's. — HOLBROOK : A Fifteenth-Century Dialogue dealing with Fools called Coquars. — HAMMOND : Ms. Longleat, 258. — HAMILTON : Supercilia juncta. — Comptes-rendus.

Englische Studien. — Leipzig. Reisland. Band 35. Heft 1. — O. JESPERSEN : The history of the English Language considered in its Relation to other subjects (*Discours remarquable prononcé au Congrès international de Saint-Louis, où l'érudition remarquable et la hauteur de vues du professeur danois apparaissent le mieux du monde*). — SARRAZIN : Neue Beowulf-Studien (*portent sur des noms propres*). — BÜLLERING : Das Lay-Folk's Mass-Book (*à lire*). — FRANZ : Die Wortbildung bei Shakespeare. — Comptes-rendus, mélanges.

Publications of the Modern Language Association of America. — Baltimore. T. H. Furst Company. Vol. XX, n° 1. — W. H. CHENERY : Object-Pronoms in dependent Clauses : A Study in old spanish Word-Order. — F. L. RAVENEL : Tydorel and Sir Gowther (*étude intéressante de littérature internationale*). — G. L. HAMILTON : Gower's use of the enlarged Roman de Troie.

R. Brotanek : George Mason's Grammaire anglaise nach den Drucken von 1622 und 1633. Halle. Niemeyer. 1905.

Revues scandinaves.

Tilskueren (Copenhague), 1905, n° 1 : OTTO JESPERSEN, *Det engelske sprog*; EMIL HANNOVER, *Moritz v. Schwind*. — N° 2 : JOHANNES JÖRGENSEN, *Romantikken i moderne dansk Litteratur*; HARALD NIELSEN, *Bondestandens Revision* (le paysan dans la littérature danoise contemporaine); CHR. RIMESTAD, *Lyrik*. — N° 3 : NIELS MÖLLER, *Lady Grizel Baillie*.

Det ny Aarhundrede (Copenhague), 1905, 1er mars : GEORG BRANDES, *Andet længere Udenrigsophold*. — 1er avril : OTTO JESPERSEN, *Et amerikansk Soró*; GEORG BRANDES, *Amalie Skram*; GEORG BRANDES, *Tale i Sorbonnen*; P. MUNCH, *Danmarks Selvstændighed*.

Finsk Tidskrift (Helsingfors), 1905, n° 1 : L. MECHELIN, *I januari 1905*; HJ. OHMAN, *Erik Cainberg, en finsk elev af Sergel*; GEORG SCHAUMAN, *Teologisk censur*; JOUKAHAINEN, *Landtdagen 1904*. — N° 2 : R. F. v. WILLEBRAND, *Johan Jacob Nervander*; A. M. TOLLET, *Albert Edelfelts Per-Brahe-cykel*. — N° 3 : X. *Landtdagen 1905*.

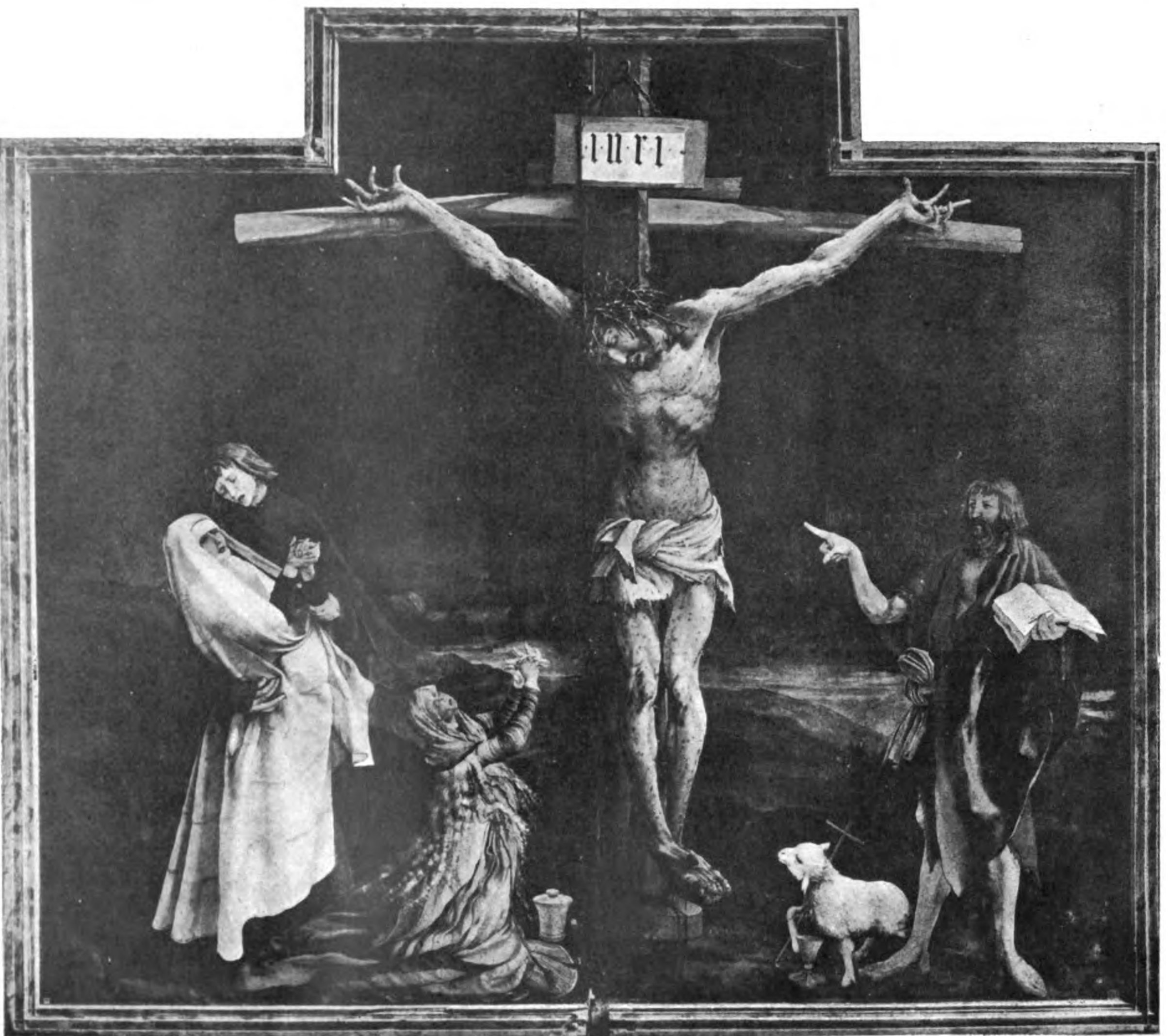
Samtiden (Kristiania), 1905, n° 2 : J. LÖVLAND, FRIDTJOF NANSEN, N. SJELSVIK, A. M. HANSEN (articles sur l'*Union* de la Norvège avec la Suède); K. WARBURG, *Litteraturbref från Sverige*. — N° 3 : J. E. SARS, KLAUS HANSEN, KNUT WICKSELL, N. SJELSVIK, BEICHMAN (articles sur l'*Union*).

Nordisk Tidskrift (Stockholm), 1905, n° 2 : BRIET ÅSMUNDSSON, *Livet på Island i det nittende århundrede*.

Ord och Bild (Stockholm), 1905, n° 1 : NATHAN SÖDERBLOM, *Carl Millès*; ERNST WALLIS, *Gustaf III i memoarernas belysning*; BO BERGMAN, *E. A. Karlfeldt*. — N° 2 : S. LEVYSOHN, *G. P. E. Hartmann*; KARIN HIRN, *Lafcadio Hearn*. — N° 3 : GEORG PAULI, *Konstnärsförbundet, en historik*; FREDRIK VETTERLUND, *Ola Hansson*.

Le propriétaire-gérant : FÉLIX ALCAN.

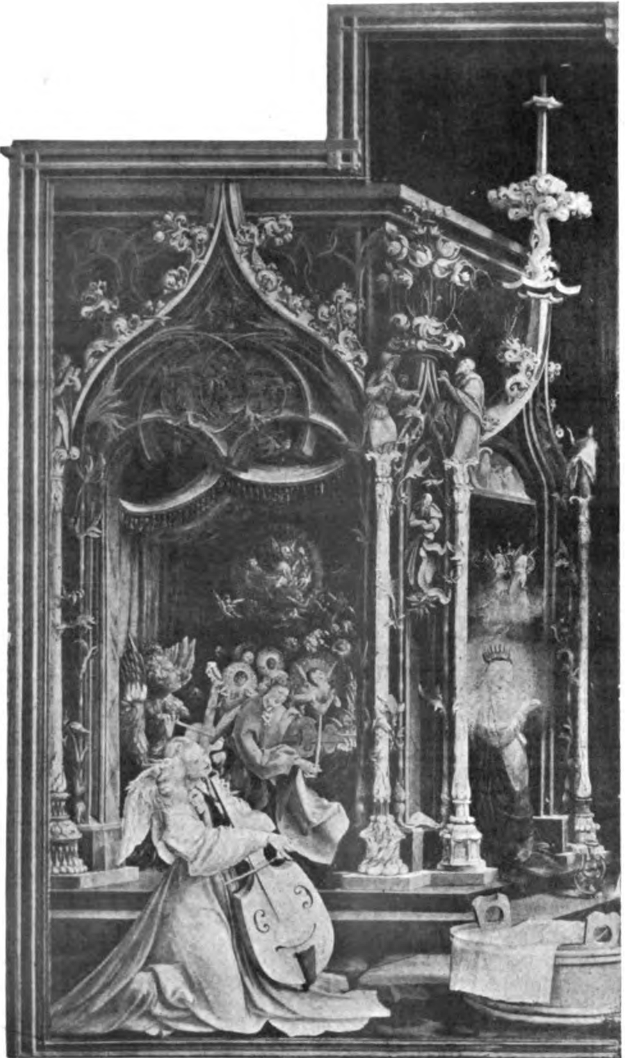
oulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.



Mathias GRÜNEWALD : *Le Crucifiement.*

POLACZEK.

POLACZEK.





Mathias GRÜNEWALD : *La Naissance de Jésus-Christ.*

Les deux moitiés ne font qu'un seul tableau.



Mathias GRÜNEWALD : *L'Ascension de Jésus-Christ.*

POLACZEK.

POLACZEK.



Mathias GRÜNEWALD : *La Tentation de St Antoine.*



Mathias GRÜNEWALD : *St Antoine et St Paul dans le désert.*

MATHIAS GRÜNEWALD

(PLANCHES I A IV).

On sait la place importante que tient le romantisme dans l'histoire de la peinture allemande du XIXe siècle, non point seulement au début et au milieu, mais à la fin du siècle, surtout et précisément à la fin du siècle. Le triomphe tant célébré du naturalisme, n'a été qu'un triomphe des moyens d'expression naturalistes; il y a beau temps que l'on a cessé de croire au principe de l'art pour l'art. Il y a longtemps qu'une description aussi objective que possible d'un coin de réalité insignifiante en soi ne suffit plus à constituer la tâche de l'artiste. On ne se contente plus de reproduire; on veut créer, on veut transformer la réalité vue avec les yeux du corps, mais à travers le médium de l'âme. L'irréel, le fantastique, le romantique ont été réhabilités dans leurs droits en Allemagne : ce sont des droits anciens.

*
* *

Parmi les peintres allemands contemporains de Dürer, il s'en est trouvé un qui eut au plus haut degré le sens de ce que nous appelons aujourd'hui le romantique. C'est là, certes, ce que l'on cherche le moins, d'ordinaire, dans les tableaux des « Vieux Allemands ». Nous nous sentons si distants de leur art que nous passons rapidement, à moins que nous n'ayons quelque intérêt de métier à les observer. « Ce sont de vieux tableaux, vieux de quatre cents ans, ou plus », entend-on dire. Cette constatation suffit. Tout au plus ajoutera-t-on que le travail du peintre a dû être bien consciencieux, pour que son œuvre ait aussi vaillamment résisté au temps. Et, en vérité, il faut reconnaître qu'il est à peine une période de l'art où le contemporain se retrouve plus difficilement qu'au XVe siècle. A l'école des maîtres de l'antiquité et de la Renaissance italienne, notre sens artistique s'est trop accoutumé à la beauté de la forme, à l'aisance du mouvement pour pouvoir rendre justice d'emblée à des œuvres qui manquent de ces qualités devenues essentielles à nos yeux.

Les personnages nous en semblent raides, guindés. Nous leur reprochons d'être trop peu naturels dans l'expression et les mouvements, de se mouvoir trop peu, ou de se mouvoir par saccades, d'une façon heurtée, avec une vivacité qui n'est point commandée par la situation. Tantôt l'expression est absente du visage, tantôt elle est accentuée jusqu'à la grimace. Les personnages manquent de l'espace nécessaire pour se mouvoir, sont collés les uns aux autres. La perspective est défectueuse, quand il n'arrive pas tout simplement que la scène se détache sur un arrière-fond d'or ou de tapisserie, en dehors de toute réalité. Le coloris est dur et criard. Les couleurs sont juxtaposées, sans transition. Il leur manque ce qui manque à l'ensemble : l'harmonie.

Le xve siècle tout entier travaille à remédier à ces insuffisances, à se créer des moyens réalistes pour représenter les sujets sacrés, sans y réussir entièrement toutefois. Les Zeitblom, les Wohlgemuth, les Schongauer n'atteignent point à l'aisance de l'expression, à la beauté de la forme, telles que nous le concevons aujourdhui. Et pas davantage Dürer ou Mathias Grünewald, celui que nous pourrions appeler d'un mot qui ne l'exprime point tout entier, il va sans dire, un romantique. Ce qui faisait la grandeur de Dürer, c'est qu'il regardait les choses créées avec un œil plein d'amour, et étalait à son peuple les « trésors les plus secrets de son cœur » (*den heimlichen Schatz seines Herzens*), pour employer sa propre expression. L'artiste ne produisait ni facilement ni librement; la vision intérieure ne prenait forme que lentement, péniblement. Grünewald, lui, traitait les sujets de la Bible et de la Légende qu'avait utilisés avant lui l'art mille et mille fois. Mais doué d'un tempérament plus riche, d'une sensibilité plus passionnée que Dürer, il les représente avec plus de passion, avec une sensibilité plus profondément émue. Plus peintre que Dürer, il emploie la lumière et la couleur d'une autre manière : elles lui servent à traduire d'une façon sensible sa vie spirituelle, ses émotions. Il emprunte ses moyens d'expression à la réalité; il observe avec un œil extrêmement pénétrant l'intérieur et l'extérieur des objets, âme et corps, couleur et forme, dans des conditions différentes de lumière et d'éclairage : il les étudie à l'état de mouvement et de repos. Il leur imprime un cachet personnel, il les marque à son empreinte, en accentuant avec énergie quelques-unes de leurs qualités, en les soulignant, en en supprimant d'autres. Il porte l'expression du sentiment à son paroxysme; ses personnages souffrent d'une souffrance cruelle, terrible. Ils éprouvent une joie sans

bornes. Couleur et lumière deviennent entre ses mains non seulement des moyens d'exprimer le réel, mais de traduire la « Stimmung ». Son art représente en quelque sorte les scènes, telles qu'elles devraient être, exprime leur sens profond plus clairement qu'il n'apparaissait dans la réalité.

Son œuvre n'est pas considérable : pour ce qui est de l'invention des sujets, nous le disions, il ne sort pas des cadres traditionnels. Ils ne saurait, à cet égard, soutenir la comparaison avec Dürer qui, lui, enrichit et élargit son art, en y faisant de toute part pénétrer des éléments humanistes. L'influence de la Renaissance, si l'on entend par là une transformation de l'art dans le sens de l'Italianisme et de l'Humanisme, n'apparaît point dans son œuvre. Son originalité, l'art de Grünewald la doit beaucoup moins à l'influence du temps qu'à la personnalité du maître lui-même. Son œuvre principale est un autel qui provient du couvent des Antonites d'Isenheim près Colmar. Les diverses parties qui composaient l'ensemble se trouvent actuellement au musée de cette ville. La scène du *Crucifiement* (Voir pl. I) ne rappelle presque en rien le schéma courant.

Grünewald n'a point voulu représenter la scène historique : le martyre du Christ entouré de ses amis et de ses ennemis; il traite son sujet symboliquement, dogmatiquement. En face des assistants habituels Marie-Madeleine et Jean l'Évangéliste se tient Jean-Baptiste : l'annonciateur du Christ est ressuscité et montre du doigt aux fidèles celui dont il avait prédit la venue; à ses pieds, l'agneau sans tache, au sang jaillissant. L'artiste a renouvelé le sujet, tout comme il a innové dans le détail. La croix se compose de poutres grossièrement travaillées. La traverse plie sous le poids du Sauveur qui y est suspendu, image poignante de la douleur : la tête tombe comme si la nuque était brisée; le corps est lacéré, en lambeaux; le sang s'échappe de mille blessures; autour de chacune des épines qui la parsèment, la chair verdâtre est tuméfiée; l'étoffe qui ceint les reins est déchiquetée; les jambes sont retournées sur leurs articulations; les pieds fixés au bois par un clou et enflés ne sont plus qu'une masse informe. Le corps qui, il n'y a qu'un instant, se débattait convulsivement dans les douleurs d'un terrible supplice, pend maintenant inerte. Aucune beauté formelle, nul effort d'un art qui viserait à transformer son objet suivant des règles. Le peintre ne veut que nous donner l'impression d'un martyre horrible; la couleur lui sert à la produire à un haut dégré. Le cadavre a les couleurs de la pourriture, il est livide, vert-bleu, et quand un rayon

de lumière vient à l'éclairer, l'impression est plus effroyablement saisissante qu'elle ne le serait en face du réel. Nous voyons en quoi consiste l'originalité de l'art de Grünewald : l'expression est accentuée, grossie sans souci de la mesure : la vérité dépasse toute réalité. Et l'on comprend alors que le visage de Madeleine apparaisse, en présence d'un pareil spectacle, défiguré jusqu'à en être grimaçant. La douleur fait tressaillir son corps, on la sent qui frissonne dans sa chevelure, dans ses vêtements. La silhouette est très mouvementée, — et comme elles parlent ses mains aux doigts convulsivement entrelacés.

Tout autre est l'émotion qu'expriment Marie et Jean. Ils sont debout, l'un à côté de l'autre, formant groupe, elle les yeux fermés, évanouie, lui, saisi de pitié, et pourtant conscient du rôle de consolateur qui lui incombe. Les contours sont simples, tranquilles; la couleur, chatoyante dans la robe de Madeleine, est répartie également en larges surfaces. Marie est enveloppée d'un manteau blanc, composé de bandes horizontales; Jean est vêtu de rouge criard. L'un et l'autre incarnent une douleur calme, résignée.

Et quelle énergie dans le geste de Jean, dont la main droite au doigt relevé montre le Christ! Inébranlable et solidement planté sur ses jambes écartées, il contraste puissamment avec les autres personnages; il est celui qui a prévu et prédit. Et combien éloquentes aussi les mains du Christ, plus éloquentes encore que l'attitude de ceux qui l'entourent, animées qu'elles sont jusque dans leurs extrémités! Transpercées par les clous du bourreau, elles se sont disloquées en une terrible et douloureuse convulsion. Jusque dans leurs moindres parties l'on devine le drame tragique qui vient de s'accomplir sur la croix.

Mais le plus important, ce qui produit la « Stimmung » c'est le paysage et l'atmosphère. Ce n'est point comme dans la plupart des peintures de l'époque un paysage détaillé, à l'air limpide et clair qui s'offre à nous. L'obscurité est profonde; le paysage est nu; au delà d'un fleuve large et vert, l'on distingue quelques vagues contours de montagnes. Le ciel est sombre. Une mince lueur crue effleure les personnages.

Tout concourt à produire une impression poignante en sa majestueuse unité : la grandeur et la massivité des personnages; le heurté et le déchiqueté des lignes — que l'on observe, par exemple, la croix et l'étoffe qui entoure les hanches, — le coloris sombre et lourd, où tranche crûment le rouge. Il semble que l'artiste se soit

complu à se torturer lui-même en s'abandonnant à la vision d'une immense souffrance. Et l'on se prend à douter qu'il ait pu réussir à décrire des sentiments opposés, qu'il ait connu, lui aussi, les allégresses de la couleur, de la lumière et des lignes.

*
* *

Il y a réussi cependant; le tableau de la *Naissanee du Christ* (Voir pl. II), l'un des fragments de l'autel d'Isenheim, nous en fournit la preuve. Grünewald dépeignait l'extase de la douleur dans son Crucifiement; cette fois c'est l'extase du bonheur qu'il décrit; après les ténèbres, voici la lumière, après l'atmosphère lourde et accablante du supplice, la joie qui transfigure. Glorifiant la naissance de l'enfant-Dieu, c'est la louange de Marie qu'il célèbre d'une façon grandiose : l'allégresse, les concerts, l'hosanna des troupes célestes l'auréolent. Cette fois encore l'artiste fait bon marché de la tradition. Il supprime certains personnages, — Joseph, par exemple, — en introduit d'autres. La scène ne se passe point dans une étable, mais en plein air, devant un petit temple gothique de style flamboyant. Marie est assise, la chevelure dénouée et, avec une expression de béatitude souriante, soulève son fils dans ses bras. Les ustensiles nécessaires à la toilette de l'enfant sont à côté d'elle. La chapelle est remplie d'êtres célestes. Un grand ange blond doré est à genoux sur le devant et joue du violoncelle, en un ravissement de tout son être. A l'intérieur de la chapelle aussi les accords d'instruments célestes retentissent. Là sont à genoux, là planent, en des rondes radieuses et colorées, de grands et de petits anges, jouant du violon, chantant et priant, jeunes et vieux, quelques-uns aux ailes étranges, et, dans une des ouvertures de côté, une jeune femme est à genoux, couronnée, entourée d'une auréole colorée, si lumineuse que tout contour précis s'efface. Est-ce Marie elle-même? est-ce un archange? Étrange juxtaposition : voici le réel et le terrestre décrits avec une complaisante minutie réaliste, et tout à côté l'irréel le plus irréel, les charmes indescriptibles d'un concert céleste si merveilleux de couleur et de lumière que la photographie réussit à peine à en donner une idée. Marie elle-même n'est certainement pas belle au point de vue des formes, mais elle a la beauté que donne à la femme la joie d'être mère. Elle est assise; elle ne présente point l'enfant aux fidèles, elle n'est point perdue en sombres pensées d'avenir; elle joue avec l'enfant, le cajole, absorbée dans sa ten-

dresse maternelle. Son vêtement se dégrade d'un carmin foncé au rouge-clair tendre. Son auréole resplendit en un vert transparent. Un petit mur enserre l'espace où elle se tient; à la montagne est adossé un couvent que l'on imagine être Isenheim. Derrière se dresse à pic, brillante, bleue et blanche, une montagne couverte de neige, comparable à celle que l'on voit dans les tableaux du Vinci et de ses élèves. Grünewald aurait-il été en Italie? Un cône de lumière descend du ciel où habite Dieu le père; des myriades d'êtres ailés se jouent dans sa clarté.

Que de nouveautés dans la partie gauche du tableau : couleur et lumière sont les moyens dont se sert le peintre pour transposer la scène dans une sphère supérieure au réel. L'ange blond doré, par exemple, qui, au premier plan, joue du violon, a les doigts ornés d'anneaux dorés et est vêtu d'une robe qui passe du rose le plus tendre au blanc et au violet clair. Contrastes et nuances dont la langue ne saurait exprimer la richesse. Ici point de surfaces nettement délimitées, comme c'est le cas d'ordinaire dans les tableaux des vieux allemands, où il semble que le peintre ait commencé par délimiter les surfaces à peindre pour les remplir ensuite seulement d'une couleur égale. Les couleurs se transforment, scintillent, comme dans les étoffes de soie les plus modernes; il en résulte des jeux de couleurs merveilleux que l'on chercherait vainement dans la peinture du temps. Surnaturelle, encore qu'empruntée à la réalité, est aussi l'architecture. L'architecture en elle-même est quelque chose de solide, de réel, et sans doute l'ossature de cet édifice gothique est imitée de la réalité, mais les couleurs : rouge, violet, or, vert, lui donnent une apparence irréelle, et, en outre, elle est comme entourée d'une enveloppe fantastique. Les contours de pierre sont enlacés par des guirlandes d'ornements qui semblent sorties de l'imagination d'un orfèvre. Des plantes enroulent leurs tiges autour des colonnes, les embrassant de leurs feuilles aux contours nettement découpés. Les chapiteaux s'épanouissent comme des calices de fleurs, où l'on voit des prophètes discutant avec des gestes animés. Bref, l'architecture, elle aussi, est animée; à la pierre, l'artiste a donné âme et vie.

Dans chacune des parties de l'autel l'on retrouve l'esprit créateur d'un artiste qui approfondit l'objet jusque dans ses détails. *L'Ascension* (voir pl. III) qui sert de pendant à *La Nativité* est une vision radieuse de lumière et de couleur. Avec une force tout élémentaire, le Christ est sorti du tombeau; on dirait que le lourd cou-

vercle du sépulcre s'est envolé comme une carte légère. Formant le plus entier contraste avec les grossiers et matériels gardiens qui, renversés par la frayeur, ont roulé les uns sur les autres, le Christ, dépouillé de toute matière, drapé d'un manteau rouge et enveloppé d'une auréole de lumière aux couleurs variées de l'arc-en-ciel, monte vers les hauteurs célestes. Cette fois encore, lumière et couleur sont les moyens dont se sert le maître pour donner l'impression d'immatériel. Le corps lui-même, insignifiant en soi, est pour ainsi dire le foyer de toute cette clarté. Cette fois encore tous les contours s'effacent parmi ce resplendissement de lumière, parmi l'étincellement des riches couleurs. L'or luit autour de la tête, l'or luit autour des mains, effet puissant qu'accroît encore le contraste du ciel sombre semé d'étoiles.

La niche sculptée du milieu, avec les trois statues de saint Antoine, saint Jérôme et saint Augustin, et les deux panneaux, indique la destination de l'œuvre : l'autel appartenait au couvent des Antonites, et quand il était ouvert, l'on apercevait cet ensemble grandiose, d'autant plus impressionnant que la vie mouvementée des panneaux contraste avec le calme des statues si vivantes d'expression, mais figées en une solennelle et majestueuse attitude. Dans la *Tentation de saint Antoine* (voir pl. V[a]), la fantaisie débridée de l'artiste s'est à nouveau donné carrière. Les puissances de l'enfer grouillent en une fantastique mêlée : êtres indéfinissables moitié animaux, moitié hommes, êtres humains, oiseaux, reptiles invraisemblables, fabuleux, indéfinissables. L'autre panneau, qui représente *saint Antoine visitant l'ermite Paul dans le désert* (voir pl. V[b]), nous révèle le paysagiste. Aux yeux de l'artiste allemand, le désert est un lieu sauvage : rochers, bois vermoulus, plantes et fleurs jaillissent en une luxuriante végétation au premier plan, puis ce sont des arbres sans feuillage, recouverts d'une abondante mousse qui pend des branches, un palmier, l'arbre qui fournit la nourriture et le vêtement à l'ermite, des rochers fantastiques qui forment une sorte d'ouverture. Un cerf broute devant et, à travers la porte de rocher, l'on aperçoit une prairie où serpente paresseusement un filet d'eau, et, par delà, une montagne couverte de neige surplombe une pente boisée. Si intéressants que soient les deux personnages, c'est le paysage qui fait ici le prix du tableau. L'impression de désert est produite par le pêle-mêle désordonné, semble-t-il, des formes nombreuses, aux contours déchiquetés ou escarpés. Nous sommes en présence d'une nature vierge, qu'aucune main humaine

n'a ordonnée. Et sa destination n'est point seulement de procurer au spectateur le plaisir des yeux, mais bien plutôt d'évoquer l'existence ascétique de ce saint du désert. Si l'on compare ce tableau avec tout ce qu'a produit la peinture de paysage de l'époque, l'on ne trouve rien qui s'en rapproche, rien qui rappelle la façon dont Grünewald calcule le contraste de clair et d'obscur, obtient des effets en pratiquant des percées dans son paysage de premier plan, et surtout, et c'est là ce qui le distingue essentiellement, utilise le paysage pour produire la « Stimmung », et le met en harmonie avec le contenu psychologique de la scène.

*
* *

Nous sommes très peu renseignés sur le maître qui a peint l'autel d'Isenheim. C'était un contemporain de Dürer. Il était né, sans doute, dans la région moyenne du Rhin, probablement aux environs de Mayence. C'est dans ce milieu, du moins, que, semble-t-il, son art a dû éclore. On rapporte qu'il travailla surtout à Mayence; qu'il vécut une vie très retirée et mélancolique, en une union malheureuse (*Sandraert : Dass er ein eingezogenes melancholisches Leben geführt und übel verheuratet gewesen sei*).

Le nombre de ses ouvrages n'est pas considérable. Le plus important, à beaucoup près, pour ce qui est des dimensions et de la valeur intrinsèque, est l'autel d'Isenheim, dont nous venons d'étudier les parties principales : il suffit à nous donner une idée de la personnalité de Grünewald.

*
* *

Il n'est de plus sûr moyen de se renseigner sur l'originalité d'un artiste que d'observer ses rapports avec la réalité. La réalité l'intéresse-t-elle ou le laisse-t-elle indifférent? Cherche-t-il à la rendre telle qu'elle est, ou ne fait-il qu'utiliser sa connaissance des choses réelles pour créer une œuvre qui s'en distingue essentiellement? Nous le savons maintenant. Son originalité et sa grandeur, Grünewald les doit à sa façon éminemment personnelle de concevoir les sujets traditionnels, mille et mille fois traités par les peintres. L'artiste est un créateur : l'objet et le sujet se pénètrent dans son œuvre. L'objet lui est fourni avec les mille et un détails qui le composent. Il s'agit pour l'artiste d'en tirer quelque chose. Les

œuvres de ses prédécesseurs sont présentes à son esprit et l'influencent. Le public est habitué à certaines représentations, et serait effrayé par la nouveauté. Aussi l'artiste ne fait-il presque toujours qu'ajouter des détails. Grünewald, lui, conçoit son sujet d'une façon entièrement nouvelle. Il en étudie le contenu psychologique. Le poète le revit par la pensée et la sensibilité. Le peintre donne une forme sensible à la vision du poète à l'aide des couleurs et de la lumière. Là où il s'agit de représenter la douleur et la pitié, comme dans le Crucifiement, la question de la beauté formelle se posait à peine. La seule tâche que se proposait l'artiste était de donner à sa représentation la force d'expression la plus intense. Tout comme il avait accentué l'expression de la douleur jusqu'au terrible, le peintre septentrional renforce dans le cadre modeste que présentait sa toile l'expression de la joie rayonnante. Ainsi amplifiée, elle fait penser dans sa plénitude et son intensité aux effets de polyphonie que produisent les grandioses fresques des coupoles de la haute Renaissance italienne, où de toute part ruissellent la joie et la lumière et les sonorités en une grandiose impression d'ensemble. Qu'importe que le détail des formes réponde plus ou moins à la réalité? L'artiste n'est point habitué à l'exactitude minutieuse du savant, comme nous le sommes. Il ne l'estime point toujours nécessaire. Il connaît la réalité : mille détails de son œuvre le prouvent : le corps du Christ, l'armure des guerriers, les animaux de la tentation, les rosiers de la Nativité, les gazons, tout cela l'artiste l'a vu et l'a reproduit en vue du sentiment à exprimer. Que l'on observe attentivement ce désert où conversent les deux ermites : ce n'est point le monde des plantes dans toute sa magnificence souriante et réjouissante qui s'offre à nos yeux : des pavots défleuris se dressent entre des bois pourris : ils ont poussé, et ils sont morts sans qu'aucun être humain y ait pris garde. Le détail est calculé heureusement en vue de l'ensemble, tout comme le paysage nu du Crucifiement avec ses quelques lignes de montagnes qui se devinent à peine dans l'ombre, tout comme la nature joyeuse, épanouie en une floraison de roses dans la naissance du Christ.

On le voit, Grünewald est un « Stimmungskünstler », qui n'a point son égal parmi les grands peintres allemands, sans même en excepter Dürer. Ajoutons qu'il est aussi le premier des peintres allemands qui ne se soit pas contenté de dessiner, mais ait *peint*. Sans doute Dürer a été parfois peintre, et parmi ses tableaux il s'en trouve quelques-uns où la couleur est plus qu'un simple moyen

d'expression réaliste. Chez Grünewald, au contraire, la couleur — plus que la ligne est le moyen essentiel d'expression. Il s'exprime par l'opposition ou la juxtaposition des surfaces colorées. Il ignore les surfaces régulières, peintes sur un ton; partout il introduit du mouvement; il fait évoluer la même couleur du sombre au clair, passe d'une couleur à une seconde, à une troisième. Dans les apôtres de Dürer, par exemple, l'essentiel, l'expressif, ce sont les lignes, les surfaces rigides et compactes. Chez Grünewald, tout est en mouvement, couleur, lumière. Il ignore les contours fermes. Il les brise, même dans les parties architecturales : il ne peint point une atmosphère pure, claire; partout se jouent et luttent lumière et ténèbres, et plus d'une fois les formes précises des choses disparaissent dans la mêlée.

Ce sont là autant de moyens qui servent à faire ressortir le contenu, la signification profonde des sujets, en dehors de toute recherche de beauté formelle et c'est là précisément ce qui constitue l'originalité allemande de Grünewald : à une époque où l'Italianisme commence à franchir triomphalement les Alpes, et où la forme pleine, arrondie et générale passe pour être la seule belle, Grünewald étudie le monde dans la diversité des phénomènes, individualise les choses, les représente avec l'énergie un peu rude qui lui est propre. Dans la plénitude du monde extérieur, il choisit avec précaution ce qui est le plus conforme à son talent. Et comme ce qui parle le plus à son âme c'est le capricieux, l'irréel, l'étrange, nous n'hésitons point à l'appeler un romantique. Ce n'est point un simple hasard que parmi les artistes allemands modernes celui que l'on a surnommé un romantique réaliste, Böcklin, ait professé une telle estime pour Grünewald : ce qu'il y a d'extrême dans son art l'attirait. Disons plus : une étroite et intime parenté les unissait. A tous deux, la nature, la réalité ne faisait que fournir les sujets : tous deux faisaient œuvre de créateurs en transformant, en maîtrisant par la force du génie la matière que leur fournissait le réel.

E. Polaczek.

H. A. Schmid, *Mathias Grünewald*, dans *Festbuch zur Eröffnung des historischen Musäum*, Basel, 1894. — J. Fleurent, *Der Isenheimer Altar*, Colmar, 1902. — Franz Bock, *Die Werke des Mathias Grünewald*, Strasbourg, 1904. — J. K. Huysmans, *Trois Primitifs*, Paris, 1905.

Les clichés n° 3 et 4 sont dus à l'obligeance de M. Haemmerlé, les planches nos 1 et 2 proviennent du grand ouvrage sur Grünewald qui sera publié sous peu par l'éditeur W. Heinrich, de Strasbourg.

L'« ÉGOISTE » DE GEORGE MEREDITH[1]

I

Je me suis laissé dire qu'il y a un mois à peine un homme de lettres français était allé rendre visite au romancier poète George Meredith dans cette ravissante chaumière solitaire de Flint Cottage, toute vêtue de plantes grimpantes, sur le flanc des collines éventées qui bornent au sud la plaine de Londres. Il pénétrait dans le cabinet de travail qu'il s'émerveillait de voir jonché de livres et de revues en langue française, et là, après une causerie avec le vieillard, presque octogénaire, immobilisé sur sa chaise par l'âge et la souffrance, mais dont l'esprit est resté jeune et alerte, — au moment du départ il recevait de Meredith ces mots d'adieu dits d'une voix chaude et avec une étreinte émue : *Give my love to all in France.* « Portez mon affection à tous les Français ».

Comme on me répétait cette parole, qui ne fait que confirmer ses sentiments cent fois exprimés pour nous, je songeais que Meredith est bien mal payé en renom par notre pays de sa sympathie ardente et continue. En recevant ce message d'affection, combien de Français en seront surpris, comme on l'est dans la rue en recevant le salut d'un étranger, d'un inconnu! Bien peu se doutent qu'en 1870, au pire de nos malheurs, quand beaucoup de ses compatriotes, Carlyle en tête, célébraient notre défaite comme un acte providentiel, lui, il exaltait en vers enthousiastes, vibrants de tendresse, le grand rôle historique, la mission bienfaisante et civilisatrice des vaincus[2]. Moins encore ont eu connaissance de ces *Odes* parues en 1898, en pleine fièvre impérialiste et gallophobe, où, avec une égale chaleur, il s'efforçait de rendre sensibles à ses compatriotes les enthousiasmes successifs qui ont enflé l'âme populaire française

1. Conférence faite à la Société des Amis de l'Université de Paris en janvier 1905.
2. *France, December 1870* (in *The Fortnightly Review,* janv. 1871).

pour la Révolution, pour Napoléon, pour la question d'Alsace-Lorraine[1]. D'autre part ses romans, à peine traduits et comment[2], ayant eu de très rares lecteurs de ce côté-ci de la Manche, on pourrait compter ceux qui soupçonnent les peintures prises sur le vif de nos mœurs et de nos caractères éparses dans leurs pages, — peintures qui sont mieux qu'aveuglément bienveillantes, qui sont aiguës et franches, exemptes des préjugés britanniques habituels, inspirées par la passion de comprendre, de voir juste et de voir profondément[3].

Si j'en avais le loisir, j'aimerais à faire deux ou trois réserves sur notre ignorance de Meredith et à vous signaler les quelques voix élogieuses qui ont chez nous troué le silence[4]. Je me contenterai de dire pour notre justification que c'est l'Angleterre elle-même qui en est surtout responsable. De 1860 à 1890 environ, Meredith a produit toute son œuvre essentielle, en prose et en vers, parmi l'indifférence du public, connu surtout par les boutades des critiques à l'endroit de son obscurité et de son excentricité. Il avait bien une poignée d'admirateurs d'élite — les plus grands noms que comptât alors l'Angleterre dans les lettres — mais ceux-ci passaient eux-mêmes pour des singuliers et ne convainquaient personne. Les livres de Meredith étaient de petite vente. Puis, voilà douze ou quinze ans, quelques lecteurs épars élèvent des protestations, en Angleterre, en Amérique. Ils crient leur surprise du mutisme observé sur cette étonnante série d'œuvres imaginatives. Ils déclarent minces à côté, et montrent déjà ternies, plus d'une des gloires littéraires qui ont traversé le ciel dans l'intervalle. En cette œuvre qui ne vaut plus par la nouveauté, par l'appel à la curiosité du jour, ils reconnaissent

1. *Ode in Contribution to the Song of French History*, 1898.

2. Une élégante traduction *abrégée* de *Sandra Belloni* par E.-D. Forgues parut en 1864 (15 nov., 1er et 15 déc.) dans la *Revue des Deux Mondes*; suivie en mai 1865 d'une traduction également abrégée par le même et dans la même Revue de *Richard Feverel*. Récemment le *Mercure de France* a publié une traduction de *An Essay on Comedy and the Uses of the Comic Spirit*. Enfin l'*Égoïste* a été traduit en 1904 par Maurice Strauss (Paris, Carrington), mais hélas! de manière, si cette version était lue, à compromettre durablement la fortune littéraire de Meredith chez nous.

3. En particulier, Renée de Croisnel et sa famille dans *Beauchamp's Career*, et Louise de Seilles dans *One of our Conquerors*. Voir aussi le caractère français de l'Anglaise Mrs Lovell dans *Rhoda Fleming*.

4. Voir un article de Forgues sur le Roman anglais contemporain, *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1867. Forgues rapproche Meredith de Stendhal. Puis, après un grand quart de siècle de silence, les impressions de Mme Alphonse Daudet, *Notes sur Londres*, dans la *Revue de Paris* du 15 juin 1896. A signaler une page somptueuse et subtile de A. Chevrillon (*Revue de Paris*, 1er déc. 1902, p. 542-3) et une notice aiguë du très regretté Marcel Schwob (*Spicilège*).

au contraire les signes manifestes de la durée. Ils font rentrer les réputations éphémères dans le rang. Ils comparent à Shakespeare. Un moment interloquée, l'Angleterre oscille. Mais le courant redouble de force. A ceux qui savent admirer par eux-mêmes s'adjoignent comme d'usage ceux qui admirent de confiance ou par mode. Et, en définitive, il y aurait peu de personnes dans le public des lecteurs anglais d'aujourd'hui qui ne fussent prêtes à accorder que, tout compte fait, Meredith est le premier des hommes de lettres anglais vivants.

Rien donc de merveilleux ni d'humiliant pour nous dans le retard de notre hommage. Les raisons qui ont rendu si lent à venir le culte de Meredith dans sa patrie sont meilleures encore à invoquer pour des étrangers : la subtilité extrême, la nervosité soubresautante de la pensée et du style, la multiplicité des allusions rapides et des sous-entendus. Mais l'excuse de l'oubli antérieur peut être bonne. Il n'en est pas moins certain que nous ne sommes pas en droit de négliger plus longtemps.

De l'homme même je dirai peu de chose, et pour cause. Presque rien de lui n'est divulgué, hors les dates d'apparition de ses vers et de ses romans. Nul mieux que lui n'a su se dérober aux curieux. Ce qui frappait M. et Mme Alphonse Daudet en visitant Meredith en 1895, c'était son besoin d'isolement. On ne sait guère de sa vie intime que les mille fleurs de son jardin et la grâce sans apprêt de son accueil, cette grâce qui maintenant encore triomphe de la souffrance. Sa personne a toutefois été souvent décrite. C'est une des plus fines têtes d'artiste qui se puisse concevoir, d'une intensité, d'une acuité sans pareille de regard et d'expression, très pure et très élevée en même temps, avec un noble front aux veines saillantes, mais fine surtout, fine infiniment, presque douloureusement affinée. C'est lui qui figure le Christ dans le tableau de Rossetti : *Marie-Madeleine à la porte de Simon le Pharisien*. Cette tête repose aujourd'hui sur un corps vaincu par les ans. Mais en ses belles années, Meredith émerveillait ses compagnons par sa force athlétique et par son exubérante vitalité. Sans façon, d'un bohémianisme relevé de distinction native, il apparaissait à tel de ses visiteurs comme à demi français. Un autre, qui le vit cependant aux extrêmes confins de la maturité, n'en revenait pas de son entrain physique au cours d'une promenade faite avec lui, de la vivacité et de la vigueur toujours jeunes de ses gestes, de l'ardeur décelée en ses moindres mouvements, de cette lourde canne qu'il jetait haut en

l'air pour la ressaisir et la faire tournoyer autour de sa tête. Pour un rien, dit le visiteur, on l'eût vu grimper aux arbres de la route.

Sa conversation est telle qu'on peut l'attendre de la vivacité de son corps, et de ses yeux d'un bleu aigu, nous dit Mme Daudet, « traversés d'étincelles d'esprit et d'un pétillement de petites flammes »[1]. Elle est merveilleuse, nous dit-on : il parle comme il écrit. Consolons-nous donc de ne pouvoir l'écouter, en le lisant.

Tout ce que je veux ajouter de biographique — et parce que cela nous aide à comprendre son rôle social de romancier — c'est que, par sa naissance[2] et par sa vie, Meredith s'est trouvé apte à connaître les mœurs et les villes de beaucoup de peuples. Anglais de père, Irlandais de mère, il a été élevé en Allemagne; il a suivi en Italie, au cours de la guerre franco-autrichienne de 1866, comme correspondant d'un journal, les armées des belligérants, et fréquents ont été toute sa vie ses séjours sur le continent. Sans le rendre aucunement nécessaire, cette existence diverse explique un peu son cosmopolitisme intellectuel. Ses romans sont d'un homme qui a vu les étrangers de près et à fond, d'un homme aussi qui, plein jusqu'aux moelles de patriotisme vrai, a su pourtant contempler du dehors sa patrie, et, quand il le fallait, avec des yeux d'étranger.

Or l'Angleterre avait vers le milieu du siècle dernier singulièrement besoin d'un tel éducateur. Elle était alors malade d'un régime trop exclusif, prescrit par son conseiller en titre, et qui consistait à se nourrir uniquement de ses propres vertus. Elle n'avait d'oreilles que pour cette doctrine d'autophagie que lui prêchait Carlyle.

Carlyle, le fort et raboteux forgeron, avait voulu forger à neuf, à grands coups assourdissants de son terrible marteau, l'âme nationale, endommagée, disloquée et trouée sous l'effondrement des croyances séculaires. Mais dans le métal qu'il travaillait ainsi sur l'enclume, il avait jeté quatre parts sur quatre de force et n'avait admis aucune de ces parties de finesse, de délicatesse, de grâce et de beauté nécessaires, nécessaires peut-être même en vue de la force. Ce Cyclope au front broussailleux avait fait une loi morale de son monoculisme. Avec des airs de prophète courroucé, il avait crié à ses compatriotes, comme si c'étaient des injures, les vérités mêmes qu'il leur plaisait le plus, au fond, d'entendre. Il leur avait

1. Marcel Schwob qui, rendant visite à Meredith, le vit venir à lui sortant de de son cabinet de travail, nous dit qu'à ce moment ses yeux étaient littérale ment « ivres de pensée ».

2. Il est né le 12 février 1828, dans le Hampshire.

grommelé qu'ils étaient sans foi et sans vertu, ajoutant entre ses dents que c'était une triste boule que cette terre où de pareils parasites étaient encore les créatures les moins mauvaises qu'on y rencontrât. Il leur avait montré du doigt, comme autant d'ilotes ivres, les nations amollies, énervées, voluptueuses, ou encore chimériques et idéologiques, tournées vers le midi. Il les avait conviés à expulser de leur être toutes les parcelles impures, toutes les accrétions qui leur avaient pu venir d'un contact avec elles. Il leur avait crié : « Anglais, ressaisissez-vous! Soyez germaniques, soyez teutoniques. Soyez anglo-saxons! » Soyez anglo-saxons! c'est-à-dire : soyez deux fois Anglais.

Si ce n'était point là, certes, tout l'enseignement du farouche marteleur, c'en était à coup sûr la partie la plus avidement écoutée, celle qui faisait le plus d'adeptes aux alentours de 1860. Et certains s'en émurent. Ceux-ci se demandèrent si l'âme nationale avait chance de se corriger en s'exagérant, de devenir meilleure en doublant ses seuls caractères indigènes. Ils pensèrent qu'il était sans doute mal à propos de prêcher l'énergie à un peuple qui manquait plutôt de finesse, le dédain de l'étranger à un pays qui n'avait pas attendu jusque-là pour montrer quelque morgue; ils ne crurent pas qu'il y eût tant lieu de recommander l'insularisme à une île.

Ils sentaient, ces quelques-uns, tout le prix de la délicatesse et de la grâce méprisées. Ils avaient quelque reconnaissance pour ces nations plus méridionales, leurs éducatrices, qu'avait dénoncées le biblique prophète. Ils avaient du goût pour l'esprit, le culte de la pure intelligence, la passion de la beauté. Ils s'indignaient de cet appel au renforcement de la force comme d'une invocation à la brutalité. Ils le dirent, et leur voix plus claire, plus distincte, si elle était moins tonitruante, se fit écouter à son tour.

C'est le temps de Matthew Arnold qui entame sa fameuse campagne contre le saxonisme outré, obtus, têtu, content de lui-même, et qui, prenant pour modèles tour à tour la Grèce et la France, les propose, avec une insistance qui parut déplaisante, à l'imitation de ses compatriotes. Ce sont les années où se propage la doctrine esthétique de Ruskin, lequel a souci de répandre le culte du beau où Carlyle n'avait préconisé que celui de l'énergie. C'est l'époque des préraphaélites qui se détachent du moment et du lieu de leur vie pour chercher éperdument l'exquis à travers les âges révolus, trouvant dure et rauque la société qui les environne. C'est le temps que prend Swinburne, l'enfant terrible de la bande, pour exalter la

volupté, pour porter aux nues Victor Hugo, pour mettre sur la cime les grands Anglais italianisés de la Renaissance. C'est alors aussi que George Eliot donne au roman une profondeur nouvelle, élargit et vitalise la morale en y appliquant une intelligence plus ouverte, et porte au loin, sans étroitesse nationale, ses yeux clairvoyants et bons sur les hommes d'autres contrées.

A ce groupe épris d'une culture plus large ou plus fine se rattache Meredith. Une des premières choses qui frappent en entrant dans ses romans après avoir traversé ceux de ses prédécesseurs, c'est l'intelligence plus aiguisée, la morgue disparue, le préjugé absent; c'est la sympathie sérieuse du psychologue pour toute variété d'âmes et de races. C'est l'application à les connaître, ou plutôt, car il n'y a pas apparence d'analyse laborieuse, c'est la divination de la manière dont chaque race vit, agit et pense; c'est encore le désir, non d'offrir à ses compatriotes en la personne des étrangers un festin pour leur raillerie, mais de la nourriture pour leur intelligence, des objets où étendre leurs affections trop repliées sur elles-mêmes; plus de diversité, de vérité et de vie. Tout ce qui lui apparaît comme une limitation britannique provoque en lui une révolte nerveuse. Il a colère et honte quand il voit sa patrie diminuée ou ridicule par l'effet de la suffisance ou de l'ignorance. Ainsi ira-t-il raillant ce qu'il nomme « la prédilection des Anglais pour les têtes lourdes »[1] dirigeant leur goût vers les arts, tous les arts, dont il a lui-même la passion. Il aura de l'humour, mais il adorera l'esprit.

II

C'est vers son roman central, *l'Égoïste*, que je m'achemine par ce corridor, un peu long, je le crains. *L'Égoïste* est celui de ses livres où se résument le mieux ses idées sociales, sa morale civilisatrice. Presque tous les critiques le tiennent pour son œuvre maîtresse. Cette œuvre, il est vrai, date de 1879 — elle a plus d'un quart de siècle — grand âge pour un roman. Mais d'avoir fait comme la Belle au bois dormant lui a gardé une miraculeuse jeunesse. Elle dormait pendant que naissaient, faisaient vacarme, et agonisaient, l'une après l'autre, la littérature naturaliste et la littérature impérialiste. Quelques-uns

1. « A singular attraction for thick-headedness ». *Essay on Comedy*, p. 78.

de nous aussi ont vieilli dans l'intervalle, mais elle point, ni son sujet.

L'Égoïste est une comédie en récit, nous dit le sous-titre, et c'est là une des originalités du livre. Meredith venait de faire, quand il se mit à l'écrire, une curieuse conférence sur *L'Idée de la Comédie et les avantages de l'Esprit Comique*. Il y prenait pour type la comédie française classique, notre Molière, et affirmait le besoin pour une nation d'avoir une comédie toujours prête à bafouer les ridicules et les défauts antisociaux. Il exprimait le vœu que pareille comédie vînt s'installer en Angleterre, au lieu des sentimentalités et des bouffonneries en faveur, qu'elle fût œuvre de l'intelligence claire, de l'esprit assainissant et vengeur. N'étant pas homme de théâtre, il a construit sa comédie en roman, mais en laissant transparaître dans le récit la pièce aux dialogues acérés et progressifs, aux scènes parfois vaudevillesques, parfois voisines du drame, et toutefois maintenues dans le comique par l'esprit qui fait vigilance. Il a reproduit de ce *Misanthrope*, qu'il met au-dessus de toute comédie sociale, la marche simple et droite, l'intrigue réduite à peu. De là une unité presque étroite, un savant développement qui sont rares, vous le savez, dans le roman anglais. Presque abstrait par son titre générique, comme chez nous *le Menteur*, *l'Imposteur*, *l'Avare*, le livre se concentre tout sur son unique sujet. Sa marche est donc rapide; et si tout de même nous le trouvons encore moins preste que beaucoup de nos petits livres à casaque jaune qui nous ont habitués à l'allure galopante, il faut, n'est-ce pas? pour juger des coureurs, tenir compte de la charge de pensée et d'observation que chacun porte.

Si concentré qu'il soit, ce roman est bien trop riche et vaste encore pour que je songe à vous l'exposer tout. Je m'en tiendrai donc au personnage principal, à l'Égoïste, estimant cette étude plus que suffisante pour l'espace dont je dispose.

Ce personnage a double chance de nous intéresser. Voici d'abord des deux la moins avouable : il ne peut manquer de caresser notre tendance nationale à définir l'égoïsme anglais. Il vient à notre aide, nous fournir les éléments d'une définition plus sûre. Celles que nous risquons avec nos seules forces ont chance en effet d'être courtes et superficielles, dirai-je un peu à côté? Même quand nous les émettons avec assurance, d'un ton péremptoire, nous gardons tout au fond de nous un doute sur leur parfaite exactitude. Nous sentons confusément que notre malignité y a collaboré avec notre

incompétence. Qu'elle soit donc la bien accueillie celle que nous offre Meredith, creusée et précisée, rédigée sur place avec le modèle devant les yeux! Ainsi aurons-nous la joie d'être rassurés sur le bien-fondé d'une de nos préventions favorites, et fortifiés dans une de ces chères croyances aux défauts d'autrui qui augmentent le prix de notre propre existence.

Il est vrai que, du coup, pendant que nous raillons la gibbosité de l'autre, il nous pourrait bien pousser sur le dos pareille bosse. Je m'empresse donc de vous signaler un autre motif d'intérêt, plus noble, s'il est moins chatouillant pour l'amour-propre. Comme les meilleurs comiques, Meredith ne s'en tient pas aux seuls caractères locaux du vice qu'il flagelle. A travers le particulier il atteint le fond intime, l'universel. Le sujet change; ce n'est plus alors de l'égoïsme anglais qu'il est question, mais de l'égoïsme humain — ou plus exactement masculin. Meredith apparaît alors sous les traits d'un paladin, défenseur chevaleresque de la cause féminine, grand pourfendeur du sexe tyrannique et accapareur; — et tous les êtres masculins qui l'écoutent peuvent prendre à ses paroles le même profit qu'à un excellent sermon, appuyé sur la dissection morale la plus cruellement bienfaisante. Et pendant que les hommes contrits, tête basse, se frappant la poitrine, rougissent de leur essentielle barbarie, les femmes ne sauraient refuser leur sympathie au vaillant chevalier qui vole à leur secours, ni fermer l'oreille au récit qui les éclaire sur leur misérable condition, que plusieurs soupçonnaient à peine, et qui les pique à une généreuse et chaste révolte.

Ainsi le héros du livre, en tant qu'il est l'Égoïste anglais, et en tant qu'il est l'Égoïste tout net, sans épithète, a quelque chance d'être pour nous une lecture agréable et utile.

Que l'Égoïste du livre soit d'abord un Anglais, c'est l'auteur qui nous l'affirme avec insistance : « Aussi bien, dit-il, vous le présenter sommairement, comme un gentleman de notre temps et de notre pays, opulent et noble ». Il nous dit encore qu'il est « l'idole d'une île qui aime le décorum et adore le concret ». « C'est l'idéal du gentleman anglais », s'écrie une grande dame du roman, singulièrement clairvoyante d'habitude. Et, en fait, il ne serait pas très difficile, Meredith aidant, de voir dans ce personnage une allégorie continue de l'aristocratie britannique.

Sir Willoughby Patterne (l'Égoïste) est le cinquième descendant d'un certain légiste qui fut le fondateur de la dynastie et qui la fonda solidement en sachant user avec vigueur de la hache pour

élaguer autour de lui toutes ces pousses adventices que sont fils cadets, parents pauvres. Au temps de notre héros, les Patterne pauvres sont à foison; en revanche, le descendant direct est non seulement comblé de richesses et d'honneurs accrus d'âge en âge, mais encore il a acquis extérieurement tous les dons de noblesse et de distinction. Il est beau, très beau, d'une beauté mâle et fière, la jambe belle, jambe de race, jambe de cour. Il excelle à tous les exercices du corps; c'est un cavalier accompli. L'esprit aussi s'est affiné; — il n'a pas, il est vrai, beaucoup d'estime pour la poésie dont la prétention répugne à son bon sens, mais il se trouve du penchant pour les sciences expérimentales, et son château renferme un laboratoire. Il brille dans les conversations mondaines, aux duels de réparties et d'épigrammes. Avec cela, la générosité princière, le noble orgueil de la famille. Tout, dès sa petite enfance, le prépare à son rôle d'autocrate. Rôle grandiose : être un monarque sur son domaine, établir un pouvoir qu'il ne demande pas mieux que de rendre bienfaisant pourvu qu'il demeure incontesté. Vrai chef féodal, il absorbe et confond en sa personne centrale tous ceux qui l'environnent, parents, amis, clients, serviteurs et subalternes de tout ordre.

Willoughby a un respect profond pour sa mère Lady Patterne — respect fait en partie de gratitude pour l'orgueilleuse affection qu'elle met en lui, son fils unique; en partie de reconnaissance envers celle qui a si noblement compris la grandeur de son poste maternel, et, veuve, s'est refusée à prendre un autre époux. Aussi quelle oraison funèbre lui fait son fils! « Elle meurt, Lady Patterne! Il eût pu se faire qu'elle... mais c'est une femme d'entre les femmes. Un beau-père! juste ciel!... Aurais-je alors pu entourer ma mère des mêmes sentiments de respect? »

Près de Willoughby, dans l'ombre de son salon, continuent de vivre, après la mort de sa mère, ses deux tantes, vieilles filles, Isabelle et Éléonore. Imaginez deux figures de tapisserie immobilisées dans l'attitude de l'admiration béate. Dévouées, exercées à le servir dès l'enfance, elles ont l'œil tendu sur ses moindres gestes, boivent ses moindres paroles, obéissent au signe le plus imperceptible. Parfois les figures sortent un peu de la tapisserie, leurs lèvres s'ouvrent et il s'en échappe des hymnes alternés à la gloire de leur neveu.

Ainsi hypertrophié de bonne heure, Willoughby n'a pu se résigner à entrer dans quelque fonction publique. Il n'en a pas trouvé à sa

taille. Il a vaguement songé à l'armée; mais quelle abdication il y faut de sa personnalité! Il a vécu quelque temps à Londres, mais il s'est vite rassasié de cette immense ville, où lui, ailleurs si distinct, si ferme de contours, était effacé, diminué, noyé, perdu parmi la multitude. Il a voyagé, mais le voyage aussi l'a lassé comme éparpillant son être épris de se concentrer en lui-même. Tout a donc contribué à le ramener homme fait, pour s'y fixer définitivement, au lieu où sa personne se sent le mieux définie et centrale, en son manoir rural de Patterne.

Là il est prince, beau prince d'ailleurs. Son cousin Vernon Whitford, érudit, lettré et pauvre, est recueilli et pensionné par lui. Willoughby tient fort, à condition toutefois d'en plaisanter en grand seigneur, au lustre de savoir que confère à son château la présence de cet humaniste. Vernon n'a qu'à dire un mot, sa pension sera doublée. Mais que jamais il n'ait le dessein de quitter Patterne Hall pour aller à Londres indépendant, combattre de sa plume en pleine mêlée. Alors, tout sera fini. — Ce jour-là, dit Willoughby, Vernon sera mort pour moi, « il sera éteint ».

Si cet autre cousin pauvre, le bambin Crossjay, est élevé aux frais de Vernon, pauvre lui-même, et non à ceux de Willoughby, c'est d'abord, il faut l'avouer, que Willoughby a eu peur pour son salon des manières du garçonnet dont l'origine et l'éducation première laissaient trop à désirer. Mais maintenant qu'il voit l'enfant de près et reconnaît en lui les germes de quelque distinction future, ils ne demanderait pas mieux que de le prendre à sa charge, somptueusement, de lui assurer un avenir brillant, pourvu que cet avenir restât dépendant de son bon vouloir. En attendant il le bourre d'argent de poche, le détourne du travail, le soutient contre son pédagogue, poussé d'instinct à capter l'affection du garçon, sans souci des vrais intérêts de celui-ci, mais jouant par la force de sa nature le rôle de grand patron, et s'efforçant de faire un client ou un favori de celui dont Vernon veut faire un homme, et un homme libre, capable de se passer de patron.

Morbidement sensible à l'attachement de son entourage, Willoughby a remplacé les liens de servitude de jadis par ceux de l'affection. Il lui faut, voyez le progrès, tout simplement être environné de zèles et de dévouements. Il veut être centre d'amour, pas plus. La plus petite modification dans la marche de ce système solaire en miniature porte une telle atteinte à sa sensibilité — qu'elle vienne de la défaillance volontaire d'une des planètes, ou qu'elle soit due à un

cas de force majeure, comme l'extinction, la mort, — que Willoughby ne pardonne jamais à une défection, et qu'il ne s'entoure que de gens bien portants.

Sa conception féodale ou patriarchale ne manque ni de grandeur ni de beauté et se recommande des meilleurs précédents. Elle est même encore en l'Angleterre d'aujourd'hui si enracinée, si admirée, un tel objet d'orgueil national, qu'on trouvera au moins hardie l'attitude de Meredith, lequel reprend un à un les éloges traditionnels et les convertit en autant de traits de satire.

Mais de toutes les hardiesses de Meredith, je crois bien que la plus téméraire a été son attaque contre l'humour en la personne de Willoughby. Pour en comprendre l'audace il faut savoir que l'humour est considéré par l'Anglais comme son don particulier, le plus précieux de son patrimoine. C'est un culte jaloux qui lui est voué. Un Anglais qui raille l'humour anglais, c'est un sacrilège qui profane les vases sacrés dans le temple de sa propre foi; le sarcasme est ici marque de dénationalisation, c'est, voyons, quelque chose de semblable à l'attentat d'un Français qui blaguerait la blague. Et justement l'humour dont il s'agit en ce moment est au véritable humour ce que la blague est à l'esprit. Willoughby se charge de définir cet humour en même temps qu'il en apporte des exemples. Ici nous surprenons dans l'intimité de conversations britanniques, d'épanchements auxquels nous ne pouvions guère espérer d'être admis, la manifestation de cette faculté qui a justement les étrangers pour son thème d'élection. Écoutons Willoughby. Il s'agit de la garde pontificale. La garde du pape avec son uniforme bariolé a été un de ses souvenirs les plus gais, dit-il, de la ville éternelle. Il regrette d'apprendre qu'on a changé, depuis, cet uniforme, source de sa gaîté :

> Nous autres Anglais nous avons de l'humour. C'est la première corde qui vibre en nous quand nous débarquons sur le continent; notre sens comique est généralement en activité pendant tout le voyage. L'humour, ou le choc du bon sens contre des exemples nouveaux d'absurdité, est notre caractéristique. J'observe les ridicules des gens pour ma correspondance. Mais vous avez lu mes lettres — beaucoup, sinon toutes?

Des incomparables lettres de Willoughby, écrites par lui durant son voyage autour du monde, et sur lesquelles se sont pâmés d'aise tous ses familiers, tout le beau monde du comté, ravis de la haute manière aristocratique de l'écrivain, Meredith nous a conservé quelques fragments.

Son voyage a été « une revue anglaise des grotesques de la création ». La personnalité de l'auteur apparaît haute, majestueuse, sardonique, dessinée en fort relief d'un bout à l'autre. Combien pâle à côté la correspondance terre à terre de son cousin Vernon qui l'accompagne et qui, lui, s'applique bassement à comprendre les pays qu'il traverse, à se pénétrer de leur esprit! Mais aussi Vernon est un pauvre érudit, d'une espèce encore presque inconnue en Angleterre, qui n'a pas grand'chance d'y venir à bien, ni non plus de faire beaucoup de bien au pays!

Il faudrait lire l'adieu indulgent et altier du jeune baronnet à ses cousins démocratiques d'Amérique. Adieu! S'il n'a pas été populaire parmi eux, il doit s'y résigner. Le lion britannique les fustige placidement de sa queue dédaigneuse avant de prendre congé. Mais il nous faut à regret fermer sa correspondance.

Vous n'espérez pas que nous autres nous échappions à sa verve froide, sèche et distinguée. Il a pour nous juger l'avantage de posséder un de nos compatriotes comme cuisinier, Armand Dehors. Dehors, nous dit-il, n'a pas le moindre sens du respect, mais on peut tout faire de lui en le prenant par l'enthousiasme. Veut-on de lui un dîner superfin, on n'a qu'à lui dire qu'il y aura à table des gens d'esprit. Des gens d'esprit, c'est-à-dire, à son sens, des gens de lettres. Et voilà Dehors monté au cran d'enthousiasme voulu. Car les Français ont détruit leur noblesse, et à la place ils ont mis les littérateurs. Connaissez un Français, et vous connaissez la France. Ces mêmes Français n'ont-ils pas un philosophe qui propose de nommer les jours de l'année d'après les anniversaires de leurs écrivains : le jour de Voltaire, le jour de Rousseau, le jour de Racine? Et comme Vernon lui fait observer qu'il n'est pas question de réserver l'honneur aux seuls gens de lettres français, mais d'y adjoindre les philosophes de tous pays, les bienfaiteurs de l'humanité :

« Les bienfait... » et le rire sarcastique de Willoughby coupe la fin du mot. « Il y a dans tout cela une prétention incompatible avec le bon sens anglais. Vous vous en apercevez sûrement? »

Ainsi va Willoughby faisant de ses idées la règle de toute chose; en dehors d'elles, il n'y a que des absurdités étrangères, et celles-ci ne relèvent que de l'humour, de son humour. La chambre de Willoughby est la plus belle de son château, qui est le plus beau de l'Angleterre, laquelle est le plus beau pays du monde, et Willoughby est sans contredit le plus bel homme de sa chambre.

III

Le besoin d'aspirer à soi et d'absorber en soi toute affection d'une part; d'autre part l'incapacité de comprendre ou d'admettre toute nature divergente de la sienne, voilà ce que nous retrouvons dans la peinture de Willoughby amoureux. Or c'est aux amours de Willoughby que le roman est consacré. Car, comme nous l'apprend Meredith : « La saison de l'amour est le carnaval de l'égoïsme ».

Sir Willoughby Patterne est une variante britannique de Don Juan. De plus faible appétit sensuel, il est comme son prototype d'immense appétit sentimental. A l'âge des folies, beau et brillant, il a eu de faciles succès. Il a connu les joies du conquérant. Il a aussi, dans son désir vorace du sexe entier, connu l'amère souffrance que chantait presque en même temps, en cette pièce qu'il intitule *Le Don Juan intime*, un Français central, nullement suspect d'anglomanie : la colère contre l'épouseur qui enlève une jeune fille de la belle troupe encore indivise, et diminue ainsi le harem idéal :

Discret et sans rompre le rang,
J'en jouissais autant qu'un autre,
Elle était mienne, elle était vôtre;
On vous l'enlève, on me la prend [1].

De même Willoughby protestait tout bas. Mais c'était, lui, surtout à la mariée qu'il en voulait; il trouvait une impudeur en elle qui lui donnait de la tristesse, et cela « en gardien épris de la pureté du sexe, qui rougit de ces grosses taches qui sont les amoureux et les maris. Sans la pureté, que sont-elles? — que sont les prunes chez le fruitier? — invendables. Oh! où est la fleur qu'on voyait dessus naguère? »

Les années venant, et la trentaine franchie, Willoughby limite et circonscrit nettement son Don Juanisme. Il l'insularise. C'est un Don Juan assagi, revenu des fredaines, correct, fidèle, moins conquérant que conservateur d'amour, auquel il suffira dans l'espèce de deux jeunes filles pour satisfaire les aspirations de sa nature. Un Don Juan qui creuse en profondeur au lieu de s'étendre en superficie; un Don Juan monocorde et sermonneur, tenace, moralisant, vertueux!

1. Jules Lemaître, *Les Médaillons*, 1880.

Pour mieux faire ressortir la nuance anglaise de l'égoïsme amoureux de Willoughby, Meredith a placé en regard de lui un galant Irlandais, son ami mondain, le colonel de Craye, qui, venu pour être le garçon d'honneur de Willoughby, aspire bientôt à jouer dans la cérémonie projetée le rôle principal. De Craye aussi est un égoïste; il n'a pas plus que son ami pour pensée dominante le bonheur de celle qu'il convoite. Il est emporté par la joie de la lutte, la vanité d'enlever haut la main à Willoughby sa superbe fiancée, l'ivresse de conquérir la belle dans ses délicieuses palpitations. Mais le prémédité, l'exclusif, qui rendent si pénibles les entretiens de Willoughby, font place chez lui à une spontanéité, un abandon, une fantaisie irrésistibles. Cet oiseau de proie ramage comme un linot. Il est charmant, spirituel, pétillant par nature. Cela ne veut rien dire, c'est tout en mousse, et au fond du verre il n'y a pas de liqueur, mais on est grisé, ravi, et l'on se croit même désaltéré. Si dangereux qu'il soit, De Craye reste un être sociable. La société accepte le danger en songeant au charme; elle ne peut se défendre de l'aimer tel qu'il est; à peine ose-t-elle former le vœu qu'il soit autre et meilleur.

Au contraire Willoughby apparaît profond, redoutable souvent, effrayant par éclairs, — ennuyeux toujours. L'égoïsme de De Craye est évaporé, disséminé; celui de Willoughby est concentré, essentiel. C'est l'élixir même. Plus entier et plus absolu en la race plus énergique, aux volontés plus implacables, à la pression plus continue, que rien ne détourne de son effort, supérieur à la moyenne des égoïsmes humains, il se trouve qu'étant à l'état pur, il est représentatif de l'universel.

Or Willoughby, à trente-deux ans, ne demande pas plus à la fortune, qui le lui doit bien, que de lui donner en mariage la femme très jeune, très belle, infiniment pure, et infiniment éprise, dont son âme délicate a la conception. Son malheur sera de trouver ces vertus nécessaires éparses en deux jeunes filles : en Lætitia Dale et en Clara Middleton.

Lætitia Dale est la fille d'un officier retraité, sans fortune et maladif, qui achève ses jours dans un des cottages dépendants du domaine de Patterne. Fillette, élevée près de Willoughby, elle a eu l'occasion de l'admirer dans la gloire de sa robuste et radieuse adolescence. Lætitia est poète. Lors de la fête par laquelle fut célébrée la majorité du jeune baronet, elle a chanté le héros du jour en vers éblouis. Elle est l'amoureuse sans espoir, la dévote à

laquelle son dieu ne doit rien mais qui n'en dépose pas moins ses fleurs sur l'autel. Son poétique hommage est le halo qui cercle le front du noble seigneur. Tout le comté parle d'elle avec attendrissement. « Elle porte un roman d'amour sur ses longs cils. » Willoughby a le bonheur de posséder ce cœur romanesque sans même s'être baissé pour le prendre. Les années s'écoulent, et Lætitia reste la même. Elle a vu Willoughby se fiancer une première fois, avec la somptueuse Constantia Durham, sans en concevoir d'amertume; et quand Constantia, inexplicablement, a laissé là Willoughby pour épouser un capitaine, elle a vu Willoughby lui revenir sans qu'elle mît l'ombre d'un reproche dans son regard. Les façons de Willoughby ont même été telles à ce moment que le comté a pu croire au mariage du beau baronnet avec la pauvre poétesse. Mais non, Willoughby a brusquement disparu pour faire le tour du monde. D'ailleurs, si loin qu'il soit, si éloigné aussi de penser à faire d'elle sa compagne, il n'est pas ingrat : il fait l'honneur à Lætitia de ne point douter de sa fidélité; elle est pour lui l'image de la femme constante. Après trois ans de pérégrinations, il revient à l'improviste dans son manoir de Patterne; la première personne qu'il voie le matin du dernier jour d'avril, c'est Lætitia conduisant une bande de fillettes dans les champs où elles cueillent des fleurs pour le mai. Déjà ému de se sentir sur le sol natal, sur son sol, Willoughby est transporté à cette vue. Qu'il est doux de retrouver, dans ce poétique décor, fidèle au poste, celle dont toute la jeunesse a été un hymne à sa gloire! Sûrement ce cœur-là n'a pas changé!

Il lui saisit la main : « Lætitia Dale! » dit-il. Il palpitait. « Votre nom est une suave musique anglaise. Et allez-vous bien? » Cette question anxieuse lui permit de lire profondément dans les yeux de Lætitia. Il trouva l'homme qu'il cherchait, le serra d'une étreinte passionnée, et relâcha Lætitia en lui disant : « Je n'aurais pas demandé au ciel une plus charmante scène pour m'accueillir au retour que celle-ci : vous et ces enfants qui cueillent des fleurs. Je ne crois pas au hasard. Il était écrit que nous nous rencontrerions. Ne le croyez-vous pas? »

Lætitia respirait faiblement dans sa joie.

« Il trouva dans les yeux de Lætitia l'homme qu'il cherchait, le serra d'une étreinte passionnée. » Après avoir lu cela, dit un critique anglais, on pose le livre et, quand on le reprend, on est un autre homme.... On comprend ce que c'est que l'égoïsme, et à partir de cet instant on lit en guettant les moindres vibrations, comme un

malade qui a trouvé dans un livre de médecine le nom de sa maladie se précipite sur les pages où en sont détaillés les symptômes [1].

Le ravissement de Willoughby est tel, qu'à mots coupés il parle de voir le père de la jeune fille, de la revoir elle-même bientôt, de ses sentiments à lui que le voyage n'a pas altérés. Si modeste qu'elle soit, la pauvre Lætitia ne peut se défendre d'un espoir fou. Mais ce jour-là encore n'aura pas de lendemain.

Hélas! Lætitia n'est plus très jeune, ni très fraîche, ni très florissante. Le souci de son amour étouffé mais rongeur pour Willoughby l'a disqualifiée pour le rôle d'épouse de Willoughby. Elle ne saurait en sagesse être choisie pour la mère des enfants robustes qu'il faut à la noble race. Willoughby a un trop haut sens du devoir familial pour se permettre cette folie. Et puis lui-même, fort et brillant, n'est-il pas en droit d'attendre éclat et santé de l'élue? Non, un mariage avec Lætitia est inadmissible. Mais il n'en reste pas moins que la possession de ce cœur plein d'abnégation est un trésor rare, dont il est trop délicat, croyez-le bien, pour ne pas sentir tout le prix. Il savoure grâce à Lætitia cette maxime du grand livre de l'égoïsme :

La possession sans obligation envers l'objet possédé approche de la félicité.

Lui-même, en effet, n'est tenu à rien, pas même à avoir du tact. Fiancé une seconde fois, il mènera Clara, sa belle fiancée, sous un cerisier double, parce que son admirable teint n'a rien à craindre de la comparaison, plus dangereuse que celle de la neige pour le visage d'une dame. Et là il lui immolera Lætitia dans un madrigal. « Miss Dale, par exemple, ressemble à une vieille dentelle quand elle est à douze pas de cet arbre. Je voudrais la placer sous les branches à côté de vous. » Un autre jour, pour peindre à Clara toute la force de sa passion, après lui avoir avoué son attachement pour Lætitia, il ajoute : « Mais, si elle déplaît aux yeux de ma fiancée, fût-ce de la largeur d'un cil, alors! » et d'un geste de son bras étendu, il projette Miss Dale dans les ténèbres d'un désert imaginaire.

En revanche, il reconnaît à Lætitia des devoirs rigoureux envers lui. Il veille sévèrement sur cette vertu d'amour qui est en elle. Il tâte parfois l'âme de Lætitia pour voir si le culte persiste. A peine fiancé, il est allé la trouver pour lui faire savoir que ce mariage,

1. Le Gallienne, *George Meredith, Some Characteristics*, 1900, p. 21.

n'est-ce pas? ne changeait rien à leur vieille amitié. Et lorsque, dans les jours qui suivent cette nouvelle, il voit Lætitia toujours la même, point plus triste, qu'elle n'a pas eu l'air plus pâle récemment, il se sent froissé. L'oublierait-elle? Sa dévotion serait-elle moindre? Il fait de pénibles réflexions, dures pour le sexe entier. Le cœur d'une femme peut être une tombe, et vous y pouvez être couché tout froid dans un coin :

Même si vous y êtes embaumé, il se peut qu'on ne nous y rende guère visite. Et puis, comment le monde saura-t-il que vous y êtes embaumé? Vous ne valez pas mieux qu'un pauvre diable en train de pourrir, pour le monde dont l'œil ne pénètre pas dans le cœur de la femme, n'y voit pas brûler les cierges, ni de temps en temps célébrer le service du culte.

Ce ne sont là qu'inquiétudes passagères, vite dissipées. Mais cet amour qui est la poésie de sa vie lui va faire éprouver de pires souffrances. Il va mâcher le goût amer de cette autre maxime du livre de l'égoïsme :

Il est douloureux de remettre à un autre ce que nous ne sommes pas disposés à prendre pour nous.

Quelle exquise souffrance, en effet, que d'avoir à consommer lui-même le sacrifice de son joyau! Willoughby s'y trouve pourtant acculé. Voici que sa seconde fiancée, chose incroyable! marque de l'éloignement pour lui. Elle veut rompre les fiançailles. Cela ne peut tenir qu'à une jalousie féminine, qu'à sa connaissance des sentiments qui existent entre Willoughby et Lætitia. Il faut que lui-même marie Lætitia. Il jette les yeux autour de lui, et son choix tombe sur Vernon, cet excentrique savant, si gauche dans un salon. Ainsi peut-il espérer que Lætitia se mariera par obéissance, par résignation à son désir, presque par amour pour lui. Il a pris toutes les précautions pour que ce mariage forcé ne rompe pas le fil si fort et si fin qui va de lui à Miss Dale. Pourtant il est anxieux. Il est lésé en sa possession jusqu'ici sans partage. Son pur platonisme a peur du mariage qui en sa grossièreté est capable chez la femme fragile d'opérer les plus profondes transformations. Il craint la maternité possible et la révolution qu'elle accomplit souvent jusque dans l'être moral. Il craint la diminution de lui-même qui en rejaillira aux yeux du monde. Il craint pour son haut idéal de la femme affectueuse qu'il trouvait réalisé en Lætitia. Toutes les femmes vont souffrir dans sa pensée de l'acte que lui-même va conseiller. L'épreuve est rude. Aussi quels coups de sonde il jette dans le cœur de Miss Dale

pour savoir s'il peut être sûr que tout en se mariant, elle ne l'oubliera ni ne changera. Comme il lui répète que lui-même restera fidèle :

« Les hommes ne changent pas, eux! comment se fait-il qu'on n'en puisse dire autant des femmes? »

Et il insinue que cette union qu'il préconise va pourtant contre son propre bonheur, qu'il se peut que ce soit sa fin.

« Votre fin? » dit Lætitia.

« Les vieux amis, reprend-il, sont accapareurs, exigeants. — Non, pas ma fin. Pourtant si mon amie n'est plus la même pour moi, c'est la fin de cette sorte d'amitié.... Nous sommes les créatures de l'habitude. Je suis, je le confesse, un poltron dans mes affections; je redoute les changements. L'ombre d'un dixième de pouce dans l'élévation habituelle d'une paupière! pour vous donner une idée de ma susceptibilité.... Considérez donc, si je vous perds!... »

Willoughby sort de l'entretien rassuré. Lætitia lui est bien acquise. Il pourra toujours se réfugier en son cœur aimant comme en un asile sûr quand il aura été meurtri par la fortune, blessé par sa propre fiancée. Il se l'imagine du moins, et cette illusion sera la source de sa pire humiliation le jour du châtiment, de même que son aveugle égoïsme envers Lætitia aura été sa pire faute.

Lætitia est trop aveuglée elle-même pour découvrir seule que son dieu n'est qu'une idole, elle est trop subjuguée pour prendre l'initiative du schisme. C'est une autre jeune fille qui, se révoltant tout d'abord, poussera Lætitia à la révolte.

Clara Middleton est une de ces jeunes filles pures et indépendantes que Meredith excelle à portraire, et le plus cruel sacrifice que je doive faire à l'unité est de ne pas m'attarder devant son image. Le talent du romancier consiste à montrer en cette ingénue, sans rien de la théoricienne du féminisme, les germes les plus délicats de la rébellion contre la tyrannie de l'homme égoïste. Clara conservera toute la fleur de ses dix-huit ans, et en même temps, par la simple répercussion sur son âme fière et saine des propos de Willoughby, elle sera mise, comme inévitablement, en état d'ennui d'abord, puis de crainte, puis de colère, de dégoût et d'horreur pour le beau seigneur universellement courtisé.

Presque encore une enfant, toute ignorante de l'amour, Clara Middleton, à sa première entrée dans le monde, éblouissante de santé et de vie, a été courtisée impétueusement par Willoughby,

lequel était excité à la conquérir par la joie de l'emporter sur les nombreux admirateurs accourus près de la jeune fille. Étourdie, surprise, avant de se reconnaître, poussée par le docteur Middleton son père, gagnée aussi par les avantages extérieurs et la réelle ardeur du jeune homme, Clara s'est trouvée fiancée à Willoughby. Elle est à l'âge et dans les conditions les plus propres à entretenir l'illusion. Peut-on, à dix-huit ans et fiancée, être clairvoyante? Où sont le calme et la possession de soi nécessaires pour juger? Comment sera-t-elle avertie, alors que tous à la ronde chantent les louanges de son futur mari?

C'est la nature de Clara qui assure son salut. Clara est ignorante, franche, sans détour, mais non sans un grain d'étrangeté. L'un l'appelle *l'écho de la montagne*, l'autre *l'exquise friponne de porcelaine*. Vous voyez : difficile à saisir, délicate à manier. Un rien de farouche subsiste en elle. Il lui faut la liberté, ou au moins de l'espace. C'est par nature, sans le vouloir, contre son gré, avec remords même, en s'en accusant, qu'elle va éprouver un malaise toujours accru auprès de Willoughby. Elle a un besoin puissant de n'être pas comprimée; il faut que parfois elle puisse faire quelques pas toute seule, que parfois il lui échappe des lèvres un refrain qui n'a rapport à rien, à personne, pas même à lui. Elle ne se connaît pas bien encore et a peur de sa propre étrangeté. Elle voudrait qu'on l'expliquât à elle-même. Or son fiancé ne cherche, ne voit en elle que lui. Si elle veut parler, essayer de se définir, avouer ses travers, ses rébellions instinctives, son mystère, Willoughby, qui s'épanche largement en commentaires sur son propre caractère, arrête d'un baiser cette fillette qui, l'enfant! se croit pour lui mystérieuse, ou bien il lui ferme la bouche avec ces mots admirables, où tient un infini de câlinerie, de fatuité, de cécité, et, disons le mot, d'imbécillité masculine; il dit à ce sylphe, à ce lutin, à cette demi-fée : *Est-ce que je ne vous connais pas?*

Loin de laisser du jeu à l'humeur primesautière de Clara, si Willoughby aperçoit en elle quelques traces de différence, il s'acharne à les effacer. « Il veut façonner le caractère de Clara pour en faire le féminin du sien. » Lui échappe-t-elle, à demi espiègle, à demi sérieuse, en lui disant : « Il n'est pas trop tard! » il se sent froissé, car il ne veut que la rendre souple en ses mains pour la pétrir :

Il la sermonne alors sur l'infini de l'amour. Comment a-t-elle pu dire

qu'il n'était pas trop tard? Ils ont engagé leur foi; ils sont *un* pour l'éternité; rien ne peut plus les séparer. — Clara écoute gravement, concevant l'infini comme une étroite habitation où bourdonnerait une voix qui ne cesse jamais...

Willoughby l'entreprend aussi sur le sujet du monde. Il lui explique que les amoureux de toute nécessité détestent le monde, que l'amour vrai est « une excommunication du monde », que le monde est le trouble-ivresse, qu'il est grossier, méprisable, une bête brute. Mais Clara proteste; elle défend le monde, avec l'optimisme des jeunes natures saines :

Elle ne veut pas brûler le monde pour lui; elle ne veut pas, bien qu'il soit impossible d'imaginer plus pure poésie, se réduire en encens, en essence, pour l'honneur de lui, et ainsi, par la transmutation de l'amour, devenir littéralement l'homme qu'elle doit épouser.

Elle préférait être elle-même, avec l'égoïsme des femmes.

C'est péché d'analyser leurs dialogues, ou plutôt les monologues de Willoughby coupés de quelques mots de Clara, pauvres battements d'ailes inefficaces. On y retrouve, avec une surprise mêlée de quelque honte, tout le lyrisme traditionnel des amants, mais traversé d'éclairs d'ironie illuminant brusquement les abîmes d'égoïsme qui sont ce que beaucoup des hommes appellent les profondeurs de l'amour.

Tantôt Willoughby, rongé de jalousie anticipée, conjure Clara de lui être fidèle, fidèle au delà de la mort. Tout son sang frémit à la pensée qu'elle pourrait, si elle venait à le perdre, être à un autre. C'est une atroce torture... Il est des veuves, comme sa mère à lui, qui ont voulu rester veuves. « Pourriez-vous être une pareille sainte parmi les femmes? » Et si Clara suggère : « N'est-il pas possible que je meure la première? » il n'a rien entendu, il poursuit, il réclame un serment, quel serment? de la fillette de dix-huit ans.

Une autre fois, il fait à sa fiancée, comme un princier cadeau nuptial, l'étalage de ses défauts intimes, de son orgueil, de son implacabilité. A elle seule il parle ainsi; il ne confesserait rien de tel au monde. Mais pour elle!... Et Clara avoue regretter qu'il ne lui parle pas comme il parle au reste du monde.

Ou bien Clara exprime-t-elle ses inquiétudes de leur mésintelligence :

— J'ai peur, Willoughby, que nous ne nous entendions pas.

— Quand vous aurez quelques années de plus, répond Willoughby avec un sourire dans un regard tendre.

Ainsi peu à peu les divergences s'accentuent. Clara démasque Willoughby moins par un acte de l'intelligence que par une perception de la sensibilité, à la terreur croissante avec laquelle elle voit venir chacun de ses discours, chacune de ses caresses. Il y a dans le roman une fine gamme de ces baisers qui forment la seconde partie des dialogues rituels des fiancés.

Du premier baiser, Clara sort

avec les sensations de l'enfant effrayé qu'on vient de plonger dans l'eau de mer. L'épreuve n'est pas si terrible, après tout!... Elle n'y trouve à redire qu'une sorte d'humiliation confuse, elle ne sait quoi de trop cru, de prématuré.

Willoughby, soucieux seulement de lui-même, et se sentant à point, n'a pas laissé à l'enfant le temps de l'aimer.

Le second, venant après un de ces entretiens qui lui pèsent, la trouve endurcie :

Elle était condamnée à cela, et, ne voyant pas de moyen d'y échapper, elle appela à son aide une gelée salutaire pour lui glacer le sang, et elle traversa cette minute insensibilisée. Après l'avoir traversée, elle se reprocha d'en faire une si grande affaire, estimant que c'était moindre tourment que de l'écouter.

Plus tard, vraiment révoltée, mais n'osant encore avouer sa révolte, au moment où elle vient (dans le parc) de frissonner d'une des révélations de Willoughby, elle voit venir, destinée à la réchauffer de ce frisson, une des embrassades habituelles :

Le gouffre d'une caresse s'enfla devant elle comme une énorme vague qui se creuse sous sa crête frisée. — Clara se baissa vers un bouton d'or; le monstre passa près d'elle sans la toucher.

Longtemps Willoughby refuse de s'apercevoir que Clara le prend en haine. Quand il n'en peut plus douter, quand Clara elle-même, loyalement, lui demande de la dégager, son égoïsme entre dans une phase nouvelle. Furieux d'amour et d'orgueil blessés ensemble, le personnage s'aggrave. Il se décompose en tous les vices dont l'égoïsme est la source : dureté, jalousie, désir de se venger, hypocrisie et mensonge. Du même coup le comique jusqu'ici nuancé se colore et éclate.

D'abord Willoughby veut essayer de retenir Clara malgré elle, par l'artifice ou la contrainte. Mais, comme il n'est pas sûr de triompher, il veut s'assurer au moins une sortie pour son amour-propre aux yeux du monde. Il faut, si Clara lui échappe, faire croire à la galerie que c'est de lui que vient la rupture, et que, instruit par les mouvements de son cœur, il a enfin découvert que son véritable amour n'était pas pour cette rose éblouissante de Clara, mais pour cette humble violette de Lætitia. Il faut aller de l'une à l'autre, prenant le vent. Il faut, sans rien engager encore, préparer Lætitia au rôle magnifique qu'elle est appelée à remplir si Clara fait défection. Mais devant Lætitia, dont il se croît sûr, Willoughby ne joue qu'à moitié. Il s'épanche plutôt auprès d'elle, et c'est là qu'il atteint les plus magnifiques effets de pathétique. Il lui demande tendrement, retenant sa main dans la sienne, de le plaindre, lui, jouet d'une capricieuse, lui qui, Lætitia le sait bien, élève au-dessus de toutes les vertus féminines la constance. Il a la consolation d'émouvoir Lætitia en lui rappelant le passé, de voir des larmes couler de ses yeux :

Il lui baisa la main, puis il la relâcha, quittant sa chaise pour se pencher sur elle d'un air caressant :

— Ne pleurez pas, Lætitia, vous voyez que je ne pleure pas, moi. Je puis sourire. Aidez-moi à supporter cela, il ne faut pas que vous m'ôtiez mon courage d'homme.

Mais le temps des tergiversations passe. Clara paraît définitivement perdue. Il ne reste plus à Willoughby d'autre ressource que de vider la coupe sans ivresse, que d'offrir sa main à Lætitia. Il n'a aucun doute du succès; il ne sait pas que peu à peu, et surtout au cours de leurs derniers entretiens, les yeux de Lætitia se sont ouverts, qu'elle l'a percé à jour, qu'elle a vu sa duplicité, qu'elle rougit maintenant de ses illusions, qu'elle est desséchée et vidée de son amour. Plein de sa propre magnanimité envers la pauvre fille fanée, non sans s'admirer du sacrifice immense qu'il lui fait autant qu'aux exigences mondaines, Willoughby va se heurter à un refus inattendu, inexplicable, absurde.

Ici je vous demande la permission de citer un large extrait de la scène pour, une fois au moins, vous mettre tout de bon en contact direct avec Meredith.

C'est un soir que Willoughby se décide à parler, dans le salon obscur, peut-être pour voir moins nettement ce visage aux attraits

diminués. Il arrive s'excitant au lyrisme, décidé à conquérir et sûr d'avance :

« Je vous demande votre main. »

Et comme Lætitia, sans lui répondre, cherche à s'échapper :

— Vous ne me la donnez pas. Vous hésitez ? Toujours ? Quel langage dois-je employer pour vous convaincre? Et pourtant vous me connaissez. Qui me connait, si ce n'est vous? Vous me connaissez depuis toujours. Vous êtes mon asile et mon temple. Avez-vous oublié vos vers pour le jour de ma majorité?

Voici paraitre à l'horizon
L'astre éblouissant de l'aurore...

— Ne les répétez pas, je vous en supplie, s'écria Lætitia haletante.

— Je me les suis répétés mille fois : dans l'Inde, en Amérique, au Japon; c'était pour moi comme la chanson de notre alouette anglaise...

Mon cœur, oh! brise ta prison,
Vole vers le ciel qui se dore.

— Oh! je vous en supplie, ne me forcez pas à écouter les niaiseries que j'écrivais quand j'étais une enfant. Plus de ces vers ridicules! Si vous saviez ce que c'est que d'écrire et de mépriser ce qu'on a écrit, vous ne me tortureriez pas ainsi... Et puisque vous n'avez rien d'autre à me dire, laissez-moi me retirer.

— Vous me connaissez, et vous connaissez donc mon dédain des vers en général, Lætitia. Mais pas des vôtres sur moi. Pourquoi les traiter de niaiseries? Ils exprimaient vos sentiments; je les tiens pour sacrés. Ils sont pour moi quelque chose de religieux, non simplement de la poésie. Peut-être le troisième quatrain est-il mon favori?...

— C'en est plus que je ne puis supporter.

— Vous étiez convaincue en les écrivant.

— J'étais très jeune, très enthousiaste, très sotte.

— Vous étiez et vous êtes mon image de la constance.

— C'est une erreur, Sir Willoughby, je suis loin d'être la même.

— Nous sommes tous plus vieux, et je le crois, plus sages. Je le suis, moi, je l'avoue; beaucoup plus sage. Sage enfin !... Je vous offre ma main.

Elle ne répliqua pas.

— Je vous offre ma main et mon nom, Lætitia.

Pas de réponse.

Et Willoughby, s'imaginant que l'incroyable résistance de Lætitia vient de ce qu'elle le suppose toujours engagé envers Clara, l'assure qu'il est libre. Les paroles coulent abondantes de ses lèvres, protestations d'amour mêlées de l'habituel égoïsme, pressantes et chaudes cependant. Mais elle lui répond qu'il est dans l'erreur, qu'elle n'est plus celle qu'il croit. Il entend par là qu'elle se trouve de santé trop frêle, — et il assure qu'il la guérira, par un voyage en Italie, par son amour :

— Je vous guérirai, ma Lætitia. Regardez-moi : c'est moi le tonique. Ce n'est pas là une confiance ordinaire, c'est une conviction. Moi, mon amour, moi!

Alors Lætitia déclare qu'elle ne l'aime plus; sur quoi, il la contraindra d'avouer qu'elle l'a aimé jadis :

— Il y a, dit-il, une démence qui frappe les femmes de temps en temps, je le sais. Répondez-moi, Lætitia, — par toutes les preuves que peut avoir un homme, j'en pourrais jurer! — mais répondez-moi : vous m'avez aimé autrefois.

— J'ai été une fillette extrêmement folle et romanesque.

— Vous vous dérobez à ma question; je suis sérieux. Oh! (il s'écarta d'elle et fit quelques pas avec un grondement sourd qui impliquait entière répudiation de son imbécillité présente, puis, se précipitant de nouveau vers elle, il dit) :

— Mais c'était manifeste pour le monde entier! C'était devenu légendaire. Aimer comme Lætitia Dale était passé en proverbe. Vous étiez un exemple, une lumière pour les femmes : nulle n'était votre pareille pour l'affection dévouée. Vous étiez un camée précieux, au regard toujours fixe. Et c'était moi que regardaient vos yeux! Vous m'aimiez. Vous m'aimiez. Vous m'apparteniez, vous étiez mienne, ma possession, mon joyau; j'étais plus fier de votre constance que de tout ce que je possédais d'autre sur la terre. C'était une partie de l'ordre de l'univers pour moi. Un doute à ce sujet eût bouleversé ma croyance. Quoi! juste ciel! où en sommes-nous? N'y a-t-il rien de solide sur la terre? Vous m'avez aimé!

— J'étais une vraie enfant.

— Vous m'avez aimé passionnément!

— Tenez-vous à me pénétrer de honte de part en part, Sir Willoughby? J'ai assez encouru de ridicule.

— Vous ne pouvez pas effacer le passé : c'est écrit, c'est enregistré. Vous m'aviez voué un culte, le silence n'est pas une réponse. Vous m'avez aimé.

— Oui.

— Vous ne m'avez jamais aimé, femme superficielle! « Oui! » Comme si l'amour pouvait avoir une fin! Que pouvons-nous compter comme nous appartenant? Nous prisons l'amour d'une femme; nous le gardons jalousement, nous nous y fions, nous en rêvons; c'est notre trésor; c'est notre talisman!... Et quand nous ouvrons la cassette, il a disparu! — vide et néant!... Nous sommes plus pauvres que des chiens. Aussi bien penser conserver un vin de prix dans une argile grossière que l'amour dans le cœur d'une femme! Il y a des femmes — des femmes! Oh! elles sont toutes de la même frappe — monnaie courante! monnaie bonne à passer de main en main! C'est une fiction, une imposture — elles ne savent pas aimer! Ce sont les ombres des hommes. Comparées aux hommes, elles ont autant de cœur que l'ombre auprès du corps! Lætitia!

Il l'accuse d'en aimer un autre; elle le nie.

— Alors vous confessez que c'était un amour qui pouvait mourir! Êtes-vous incapable de voir à quel point cela tourne à mon discrédit? Vous m'avez aimé, vous avez cessé de m'aimer. En d'autres termes, vous m'accusez d'être incapable de conserver l'amour d'une femme. Vous m'accusez d'inspirer une misérable passion qui ne peut durer toute une vie! Vous laissez voir au monde que je suis un homme qui ne peut être le but de l'affection que pour un temps! Et simplement parce que je me trouve être dans votre voisinage à un âge où une jeune fille est impressionnable! Vous faites de moi l'exemple public d'un homme pour qui les femmes peuvent avoir un caprice, mais c'est tout; il ne peut pas les enchainer; il fascine de façon passagère; les femmes l'abandonnent. Est-ce juste que je sois pris et rejeté par vous selon votre caprice? Réfléchissez à ce scandale!... J'ai parlé des ombres? Mais l'ombre d'un homme lui est du moins fidèle. Que sont les femmes? Il n'y a pas une comparaison dans la nature qui ne s'élève à mille pieds au-dessus d'elles! pas une qui ne les hue! Moi, qui toute ma vie ai été guidé par une déférence absolue envers leur faiblesse, qui leur ai payé un tribut de politesse, de courtoisie — dans tout ce que je touche, je suis heureux, excepté quand je touche aux femmes! Comment cela se fait-il? Quel est ce mystère? Il doit y avoir à cela une explication monstrueuse. Qu'est-ce qu'elle peut-être? Je suis favorisé par la fortune depuis ma naissance jusqu'à ce que j'entre en relations avec les femmes! Mais aurez-vous la bonté de m'expliquer cela en prenant leur défense? Oh! si les relations étaient incorrectes, ce serait toute une autre histoire. *Alors* elles... Je pourrais énumérer... Je dédaigne de faire la chronique de ces victoires-là. Toute une autre histoire!... Eh bien! mon opinion de votre sexe remonte directement à vous. Vous pouvez la changer, ou rejeter encore un homme dans le monde avec la vieille expérience amère. Considérez bien que cela retombe sur votre tête, si mon idéal de la femme fait naufrage...

Willoughby poursuit; il rappelle un à un tous ces indices, toutes ces preuves d'amour que lui a jadis données Lætitia, les tremblements de la jeune fille en sa présence, tout ce dont il avait joui jusque-là comme d'un dû. Il parle d'une prophétie du père de Miss Dale annonçant leur union. Il se déclare résolu à parler à ce père, à faire contraindre Lætitia qui lui dit :

— Vous me forcerez à croire qu'il vous faut une femme à tout prix.

Et comme elle réitère avec force son refus, il s'écrie :

— J'ai sacrifié mon orgueil pour rien! Vous refusez?
— Oui.
— Je me suis humilié! et c'est là votre réponse? Vous refusez?
— Je refuse.

La punition de l'Égoïste est rude. Il finira par épouser Lætitia,

vieillie, flétrie, qui ne l'aime plus, qui le juge, qui longtemps le repousse et qui ne cède qu'à de longues et véhémentes prières, qu'après avoir crié presque publiquement qu'elle n'a plus d'amour, qu'elle ne l'accepte que par un mélange d'intérêt — il est riche — et de pitié.

Willoughby cinglé par la satire, criblé de ridicule, devenu un objet de pitié! Quel plus cruel châtiment le comique pouvait-il imaginer pour un égoïste de cette envergure? objet de pitié pour Lætitia, pour la société qui l'entoure, pour ses tantes, les deux vieilles vierges extatiques, pour le lecteur de ses aventures, pour l'auteur lui-même qui vient à la ronde quêter pour lui quelques aumônes compatissantes, en plaidant les circonstances atténuantes :

Considérez-le avec indulgence; l'Égoïste est le Fils de lui-même. Il en est également le Père. Et le fils aime le père, le père le fils... Ils ne veulent pas vous faire de mal, mais aucun des deux ne saurait consentir à voir souffrir l'autre ou implorer en vain... Êtes-vous, sans avoir commis grande offense, sacrifié par eux, c'est sur l'autel de leur mutuel amour, à la piété filiale ou à la tendresse paternelle : le jeune offre un morceau délicat au vieux, ou le vieux au jeune. Absorbés dans leur profonde affection, ils ne pensent pas à vous. Ils sont beaux!

IV

Il serait vraiment superflu de coudre à cette étude une morale. Une morale ou plutôt deux morales s'en dégagent assez clairement, je crois, l'une à l'usage des hommes, l'autre à l'usage des femmes. A l'homme, Meredith rappelle que depuis les âges anciens où il avait nom faune ou troglodyte, c'est surtout le vêtement de sa nature primitive qui a, dans plus d'un cas, changé. L'Égoïste d'aujourd'hui est l'homme primordial. L'égoïsme s'est en lui spiritualisé sans disparaître, parfois sans rien perdre de sa première vigueur. Et il nous prévient tous qu'à la moindre défaillance nous retombons au point de départ. « Il en est de nous, dit-il, comme de celui dont chante le poète et qui remonte le courant : qu'il relâche un moment le labeur de ses bras, et, si avant qu'il ait remonté le fleuve, le voici qui recule jusqu'au principe premier de notre être, avec les graines et les plantes. »

Aux femmes, Meredith souhaite surtout de la clairvoyance[1], car il

2. « *More brains!* » plus de cervelle!

a peine à constater que les meilleures d'entre elles sont encore aujourd'hui celles qui s'offrent à l'égoïste comme sa pâture naturelle. Il ne croit pas (c'est encore une de ses hardiesses) la clairvoyance incompatible avec l'amour. Il est avec cette croisade féministe qui en 1879 avait déjà dépassé la petite enfance sans atteindre la vigoureuse maturité que nous lui voyons. Mais il a sur ce point une délicatesse et une réserve dont il convient de s'aviser. Lui qui de tous les romanciers anglais a su rendre ailleurs avec les mots les plus enflammés, en les scènes les plus ardentes, les émotions de l'amour, de l'amour jeune qui empourpre et embrase[1], il n'a pas, même en cette comédie, sacrifié l'amour aux desseins de la satire, ni aux fins d'un système. C'est dans l'amour vrai que son héroïne Clara, la jeune révoltée, puise sa force de résistance aux entreprises du faux amour. A qui aime au sens véritable, elle se donne avec l'abnégation, l'abandon de soi qui furent et sans doute resteront à jamais les traits essentiels où se reconnaît celle qui aime. Raidie contre Willoughby, elle est devant Vernon flexible, fléchissante, timide, gauche et soumise. Lui-même est devant elle dans l'admiration qui regarde et qui observe.

Quels seraient donc, selon Meredith, les indices de cette passion qu'il tient pour la véritable? — Une sorte d'humilité mutuelle d'abord, — la contemplation ravie par chacun de la nature de l'autre, la joie de voir cette nature se manifester librement, le tremblement d'y toucher de peur de la froisser ou de l'amoindrir, le sentiment que le moi est peu de chose, et que le meilleur est en face. L'amoureux vrai est celui qui aime la nature même de la personne qu'il aime, qui l'aime en elle et pour elle, qui l'aime distincte et parfois séparée de lui, comme pour mieux la voir, et qui chérit sa diversité.

Il est heureux que l'arrière-plan du livre soit éclairé et réchauffé par cette flamme de pur amour, car la comédie qui se joue sur le devant de la scène est implacable en son acharnement, souvent douloureuse en sa gaîté. La pointe d'acier du satirique plonge si intrépidement et si à fond qu'on se demande à mainte reprise si, en découpant les tissus malades, elle n'attente pas aux organes essentiels. Je ne sais pas s'il est dans aucune langue le nom d'une mesure assez petite pour désigner l'imperceptible distance qui sépare l'égoïsme

3. Par exemple dans l'incomparable chapitre xv, Ferdinand and Miranda, de *Richard Feverel*.

de la vitalité. Aussi un frisson vous court-il sans cesse sur le cœur à la pensée que l'analyste joue ironiquement avec la nature même de l'homme : si le vice auquel il s'attaque ne se pouvait extirper qu'au prix de la vie? s'il était la vie même et guérissable seulement par la mort?

Vous avez vu la bêche s'enfoncer dans la terre autour d'une tige qui s'étiole et au pied de laquelle l'œil averti du jardinier a soupçonné la présence d'un ver rongeur. A chaque coup donné, on s'inquiète de cette descente du fer si près de la racine. Un rien, un dixième de pouce de plus, et c'en est fait de l'arbuste. Si la bêche est maniée par un La Rochefoucauld, soyons sûrs que le ver n'échappera point, mais tremblons pour la plante. C'est la merveille de la philosophie et de l'art de Meredith d'avoir su, sans entamer la racine, en détacher la larve hideuse et redoutable qui s'y incruste au point de paraître ne faire qu'un avec elle.

ÉMILE LEGOUIS.

GŒTHE MUSICIEN

A PROPOS D'UNE PUBLICATION RÉCENTE[1]

L'ample correspondance qu'échangèrent, de 1799 à 1832, Gœthe et le musicien Friedrich Zelter n'avait pas été publiée depuis la première édition qu'en donna Riemer en 1833-34 et qui, épuisée aujourd'hui, est devenue assez rare. Le nouveau recueil que vient d'en faire la modeste bibliothèque universelle de Reclam, par les soins de M. le Prof. Dr Ludwig Geiger, rend donc un réel service. Comme cette édition populaire se défend d'être une édition critique, on doit passer sous silence les quelques réserves que la critique y pourrait bien relever. Corriger quelques fautes d'impressions — assez rares d'ailleurs — regretter l'absence de quelques notes explicatives, discuter l'arrangement de certaines lettres, grâce auquel la réponse nous est parfois donnée avant la question, tout cela est, en somme, moins utile que d'apprendre, par ces lettres mêmes, à connaître Gœthe musicien.

*
* *

Karl Friedrich Zelter (1758-1832) fut un compositeur fertile, correct, et un peu terne : il a laissé un grand nombre de mélodies dont quelques-unes ne sont pas tout à fait oubliées, et des œuvres religieuses qui, longtemps après sa mort, restaient au répertoire de quelques grandes sociétés chorales. Berlinois de naissance, Zelter avait d'abord été entrepreneur. Dès cette époque il consacrait tous ses loisirs à la musique dont il étudia la pratique et la théorie. Une cantate funèbre sur la mort du grand Frédéric le fit connaître en 1786. En 1800 il succédait à son maître Fasch dans la direction de la *Singakademie* de Berlin : c'est aujourd'hui son titre principal au sou-

1. *Briefwechsel zwischen Gœthe und Zelter in den Jahren 1799 bis 1832, mit Einleitung und Erläuterungen herausgegeben von Prof. Dr Ludwig Geiger*, III Bände, Leipzig, Reclam's Universal-Bibliothek, nos 4581-86, 4591-95, 4606-10.

venir de la postérité que de se survivre dans une aussi remarquable institution, où son activité fut, jusqu'à sa mort, infatigable et féconde. En 1808, il fondait aussi une *Liedertafel* et obtenait en 1809 le titre de professeur royal à l'Académie et à l'Université. A maintes reprises, il se vit chargé par le gouvernement prussien de missions ou inspections concernant l'enseignement public de l'art musical, profane et religieux. Il jouissait de cette considération et autorité qui s'attache aux artistes dont le génie, de tout repos, semble particulièrement officiel et administratif. Avec cela, le « vénérable Nestor de la musique prussienne », comme l'appela un jour Spontini, était un homme de bon sens et d'esprit vif, instruit, cultivé, mais aimant à rire.

Dans les dernières années du XVIII[e] siècle, Gœthe connut par l'éditeur Unger quelques compositions de Zelter. Elles lui plurent et lui donnèrent le désir singulièrement vif d'en connaître l'auteur dont l'originalité, selon Gœthe, n'était « jamais celle d'une saillie mais une reproduction radicale des intentions poétiques[1] ». Zelter, en 1799, remercia un jour Gœthe pour des éloges indirects, qu'on lui avait transmis; Gœthe répondit de façon très engageante. Une correspondance s'établit alors entre eux, qui devint chaque année plus fréquente et plus intime, et ne cessa qu'à la mort de Gœthe.

Ottilie von Gœthe trouvait cette correspondance plus divertissante que la correspondance avec Schiller[2]. Cet éloge allait peut-être aux parties de ces lettres qui, aujourd'hui, nous intéressent le moins. Zelter expédie souvent à Gœthe des *mixed pickles* pour lui stimuler l'appétit, ou du poisson de Hambourg, et surtout de ces fameux petits navets de la Marche brandebourgeoise « si excellents avec des châtaignes, bien que ces deux produits poussent fort loin l'un de l'autre[2] ». Réciproquement, Gœthe adresse à Zelter, qui en est fort amateur, certain tabac à priser tout à fait extraordinaire et que S. A. R. Madame la grande-duchesse de Saxe-Weimar avait déniché dans un coin secret de Sicile. Faut-il donc de petits cadeaux pour entretenir les plus illustres amitiés? Hélas, nous serions tentés de dire qu'il n'y a pas de grand homme pour ses amis plus que pour son valet de chambre; mais souvenons-nous à temps que Gœthe, dans *les Affinités de choix*, en attribue la faute tout entière aux valets de chambre. Sous ces continuels échanges de bons

1. Lettre de Gœthe à A. W. Schlegel, 18 juin 1798.
2. *Briefwechsel zwischen Gœthe u. Zelter*, III, 350.
3. Gœthe, *Maximes et Pensées.*

procédés, sachons reconnaître une amitié solide et partagée, encore que de façon inégale. L'amitié de Gœthe était pour Zelter, selon l'heureuse expression de M. Ludwig Geiger, sa « lettre de noblesse » : son affection s'exprime en termes passionnés; il appelle Gœthe *salut de mon âme*, *mon sauveur*, *mon empereur*, *lumière de ma vie*, *éternellement aimé*, *cœur aimable et tendrement aimé*, etc., etc.[1] :

..... pour une maîtresse
On ne saurait je pense avoir plus de tendresse.

Ces épanchements, mêlés dans des envois de navets ou de tabac à priser, sont assez comiques, et on est tenté de sourire en voyant ces deux vieux messieurs se tutoyer tout à coup, le 3 décembre 1812, après treize ans de correspondance, à propos d'un deuil de famille[2]. La sincérité de cette ardeur était, chez Zelter, profonde et absolue : « Quand tu partiras, écrivait-il à Gœthe le 21 juin 1818, prends-moi, prends ton fidèle frère avec toi[3] ». Ce vœu fut exaucé. « Gœthe est mort, écrivait Mendelssohn en 1832, Zelter n'irai pas loin. » De fait, il déclina aussitôt et survécut quelques semaines seulement à son incomparable ami. De la part de Gœthe, l'amitié était plus froide et plus calme : lui-même la jugeait avec une supériorité quelque peu distante et ironique. Ne se compare-t-il pas à une source qui fait tourner le moulin de Zelter[4]? Sans doute, Gœthe ressentait pour Zelter un attachement spécial : c'était le seul de ses amis auquel il souffrît de voir porter des lunettes[5]. Il goûtait son bon sens un peu rude, s'amusait de cette brusquerie berlinoise qui sait assaisonner les anecdotes; il estimait la précision et la sûreté de son jugement, prenant un plaisir particulier aux descriptions de voyages que lui faisait volontiers Zelter, et où il reconnaissait la vision sagace d'un entrepreneur qui a le compas dans l'œil[6]. Mais, pour mesurer la différence des sentiments chez les deux amis, il faut lire ces lignes écrites par Gœthe à Zelter qui venait de le quitter après une visite de huit jours : « La présence a vraiment quelque chose d'absurde... l'absent est une personne idéale; les présents se paraissent toujours l'un à l'autre tout à fait trivial. C'est

1. *Briefwechsel, etc.*, I, 97, 387, 211, 414, 561, 383 et *passim*.
2. *Ibid.*, I, 337.
3. *Ibid.*, I, 587.
4. *Ibid.*, I, 399.
5. *Gespräche mit Eckermann*, am 4 April 1830.
6. *Ibid.*, am 20 Juni 1827.

une sotte chose, que le réel supprime pour ainsi dire l'idéal[1] ». Une remarque aussi sèche et glaciale dut être un véritable chagrin pour le pauvre Zelter qui répond par quelques lignes touchantes et désolées à ces amères considérations : « Lorsque je te vois, j'ai assez à faire de croire que c'est bien vrai. J'ai toujours été, je resterai sans doute ainsi[2] ». Tous ces petits détails journaliers et cette opposition de nature entre les deux correspondants, mettent dans les lettres de Gœthe et de Zelter la perpétuelle animation de la vie. Mais là n'est pas l'intérêt central du recueil : il fournit mieux que de petites anecdotes. Il donne un document capital pour connaître les sentiments, idées et opinions de Gœthe sur la musique[3].

*
* *

La science musicale de Gœthe était courte. S'il en avait reçu dans son enfance quelques éléments, après quarante ans de négligence[4] l'oubli était venu. La preuve s'en trouve dans les questions qu'il pose à Zelter, sur des points primordiaux, par exemple pour savoir si les modes majeur et mineur se distinguent seulement par la différence de leurs tierces, et si les autres intervalles y demeurent pareils[5]. La pratique ne lui était pas plus familière que la théorie, car, de son propre aveu, il ne savait déchiffrer, à la lecture d'une partition, que les figures rythmiques[6]. L'art du choral est un abîme dont il ne sait pas se tirer à lui tout seul et qu'il faudrait les lumières de Zelter pour éclairer[7]. Incapable de poursuivre lui-même son éducation musicale, Gœthe ne pouvait connaître d'autre musique que celle qu'on lui jouait. Eberwein, Schütz, Mendelssohn, Zelter pendant ses rares visites[8], satisfaisaient sa curiosité : il paraît avoir du moins saisi avec zèle toutes ces occasions. En 1819, pendant les trois semaines qu'il passe à Berka, Schütz joue pour lui chaque jour, trois ou quatre heures durant, et, sur sa demande, dans l'ordre chronologique en allant de Bach à Bee-

1. *Briefwechsel*, III, 184.
2. *Ibid.*, III, 186.
3. Dans un livre, d'ailleurs curieux, sur GŒTHE ET LA MUSIQUE (Paris, *Fischbacher*, 1880), M. Adolphe Jullien néglige la correspondance avec Zelter d'une façon à peu près complète.
4. *Annales*, 1805.
5. *Briefwechsel*, I, 230.
6. *Ibid.*, II, 254.
7. *Ibid.*, II, 6.
8. En 1802, 1803, 1805, 1810, 1816, 1823, 1827, 1829, 1831.

thoven et Dussek [1]. Mais ces rencontres demeuraient irrégulières, espacées, exceptionnelles en somme, et Gœthe pouvait rester deux années entières, malgré le théâtre et les concerts de Weimar, sans entendre de musique [2].

Si les connaissances de Gœthe en musique étaient peu précises et peu étendues, son sentiment était-il bien vif? Il admirait assurément l'art qui sait éveiller tour à tour les émotions religieuses du respect ou de l'adoration, et provoquer les joies de la danse [3]. Ses œuvres contiennent parfois un appel à la musique : la scène qui ouvre le second *Faust* renferme plus d'une expression ou indication musicale, développées plus tard par Schumann, on sait avec quel charme et quelle profondeur; dans *Wilhelm Meister*, Gœthe esquisse, pour la chanson de Mignon, *Kennst du das Land*, un véritable plan musical, fidèlement rempli par Beethoven. Cependant, il avouait connaître la musique par réflexion plus que par plaisir et ne la connaître donc que d'une manière générale, vague et approximative [4]. Encore ce plaisir est-il chez lui d'une sorte particulière, et comme flottant toujours entre la sensibilité et l'intelligence [5]. Lorsque sa sensibilité à la musique paraît prendre une vivacité anormale, c'est pour des raisons où la musique seule n'a pas tout à voir : la belle voix d'une cantatrice comme Anna Milder Hauptmann, ou les beaux yeux de Mme Szymanowska y sont bien pour quelque chose [6]. Le plus souvent, la musique donne à Gœthe un plaisir « mental » où la sensation a moins de part que l'entendement et la raison [7]. En 1829 Gœthe semble attribuer à son grand âge une atonie du sens auditif, qui n'est point surdité, mais paresse. L'excuse est artificielle, et neuf ans auparavant il se jugeait avec plus d'impartiale perspicacité en écrivant à Zelter que l'oreille lui manquait, malgré ses bonnes oreilles [8]. « Je sais bien, ajoutait-il, que je perds là un tiers de la vie, mais il faut savoir s'arranger. » La musique est une région supérieure à toutes les autres, et en partie inaccessible. La jouissance, même passive, lui en est refusée; à plus forte raison la jouissance active et créatrice [9]. Il peut tout au plus

1. *Briefwechsel*, II, 5.
2. *Ibid.*, II, 210.
3. *Ibid.*, III, 185.
4. *Ibid.*, I, 136.
5. *Ibid.*, III, 193-194.
6. *Ibid.*, II, 209-210.
7. *Ibid.*, III, 211.
8. *Ibid.*, II, 6.
9. *Ibid.*, III, 158.

s'en faire — comme du jeu de Paganini d'après les journaux — une idée concevable pour ce « sens supérieur »[1] qui dépasse et embrasse tous les autres, c'est-à-dire, en définitive, pour l'intellect. Le plaisir complet devrait satisfaire à la fois la sensibilité et l'entendement, le besoin d'aimer et celui de comprendre. Gœthe éprouve le second avec une tout autre force que le premier. Mais quoique ne prenant pas naturellement à la musique un plaisir très vif, Gœthe, d'autre part, n'était pas homme à céder devant son indifférence. Un défaut reconnu de sa sensibilité personnelle ne l'autorisait pas à bannir de son encyclopédie, fût-ce par omission d'incapacité, un art si cher à la spéculation, si essentiel à la civilisation, et surtout si attirant par les énigmes mêmes qu'il pose. Goûtant peu la musique, Gœthe, du moins, s'y intéressait fort, et c'était sa manière d'en jouir. Seulement, il se trouvait ainsi condamné à des plaisirs qui n'étaient pas plus purs qu'ils n'étaient vifs. Nous avons vu que ses sensations immédiates étaient pénétrées d'intellectualisme : ce caractère paraît et s'affirme dans tous les jugements qu'il porte, soit sur la théorie musicale, soit sur un auteur en général, soit sur des œuvres particulières. Quelques exemples tirés de sa correspondance avec Zelter suffiront à en témoigner : nous l'y verrons toujours juger la musique non pas pour elle-même, mais en fonction d'une théorie physique, poétique, artistique, voire sociale, soit pour la corroborer, soit pour la combattre.

Le 20 avril 1808, Gœthe demande par lettre à Zelter : « d'où peut bien venir la tendance si générale vers les tons mineurs, qu'on sent jusque dans la Polonaise[2]? » Zelter qui, de sa vie, n'avait peut-être jamais cherché si loin, donne des explications assez vagues et obscures : c'est sans doute une affaire de climat; les gens du nord sont plus enclins à chanter en mineur, tandis que le majeur paraît plus naturel aux méridionaux. Qu'elle tienne ou non à une question de latitude, cette tendance n'en est pas moins, pour Zelter, singulière et impertinente, car si la tierce majeure est, en acoustique, un produit naturel obtenu par la division mathématique de la corde sonore, aucun procédé analogue n'y donne la tierce mineure juste. Celle-ci ne peut être atteinte et obtenue que par tâtonnements, en diminuant la tierce majeure; si naturelle qu'elle soit, en fait, aux peuples septentrionaux, tant y a qu'en droit elle est et demeure un

1. *Briefwechsel*, III, 147.
2. *Ibid.*, I, 219.

produit artificiel [1]. Cette réponse de théoricien, on pourrait presque dire de pédant, excite chez Gœthe l'esprit de controverse et il engage à ce propos avec son ami une discussion vraiment socratique, une *cross-examination* en règle, partant d'un point très particulier pour aboutir à une conclusion extrêmement générale. Reprenant point par point les affirmations de Zelter, il s'applique à en montrer d'abord toute la spécieuse faiblesse; y étant parvenu, certes sans beaucoup de mal, à chaque instance nouvelle il élargit le problème, lui donne une ampleur imprévue, et cette discussion d'abord très étroite et très menue sur la tierce mineure le conduit à un acte de foi dans la Nature de l'Homme. En premier lieu, demande Gœthe, le majeur et le mineur ne se distinguent-ils que par la tierce? Oui, répond Zelter, — ce qui est vrai à la condition expresse d'ajouter qu'il s'agit de tierces *symétriques*, supérieure et inférieure. En tout cas, reprend Gœthe, la définition de la tierce mineure par la tierce majeure forme une pétition de principe car elle suppose — et c'est justement tout l'objet du débat — que l'on part du mode majeur. Mais un théoricien du Nord, où le mode mineur est plus commun que le majeur, partirait à aussi bon droit du mineur pour définir le majeur. En vain Zelter appelle d'autres expériences à la rescousse : les vibrations harmoniques *naturelles* de la harpe éolienne s'accordent avec la division mathématique *artificielle* des cordes sonores, pour donner la tierce majeure seule, à l'exclusion de la tierce mineure. Gœthe réplique en dénonçant les prétentions exagérées de la méthode et de la théorie, aux dépens des faits. Ce qui n'est pas possible par la division des cordes ou par leur vibration dans la harpe éolienne, le serait peut-être au moyen d'un autre procédé qui reste à découvrir. On ne peut ni ne doit tout demander à une expérience; mais surtout, de ce qu'une ou deux expériences n'ont pas su *donner* un fait, on ne doit pas conclure que ce fait n'est pas *donné*. L'outrecuidance des mathématiciens est stérile et intolérable. Les artistes emploient la tierce mineure sans plus de préparation et avec autant de liberté que la tierce majeure; ils peuvent, sans offenser notre sens, la traiter « comme si » elle était au même titre que la tierce majeure un intervalle consonant : c'est donc qu'elle est bien, en réalité, un intervalle consonant. Aucune théorie ne vaut contre cette pratique spontanée et victorieuse : « Ici intervient une considération fort remarquable.... dans toutes les recherches naturelles.

1. *Briefwechsel*, I, 214-215.

L'homme est en soi, autant qu'il fait usage de ses sens intacts, le plus grand et le plus précis appareil de physique qu'il puisse y avoir. Et c'est justement le plus grand tort de la physique moderne, d'avoir pour ainsi dire détaché l'expérience de l'homme, de ne vouloir reconnaître la Nature que dans ce que montrent des appareils artificiels, et même de vouloir ainsi prouver et limiter ce qu'elle peut fournir. Il en va de même du calcul. Il y a bien des choses vraies qui n'admettent pas le calcul, comme aussi bien des choses qui ne permettent pas qu'on les mène jusqu'à une expérience décisive. Mais l'homme est si haut, que ce qui ne peut se représenter ailleurs se représente en lui. Qu'est-ce qu'une corde, et toute division mathématique de celle-ci, auprès de l'oreille du musicien? On peut même dire : que sont les phénomènes élémentaires de la nature elle-même auprès de l'homme qui, seul, doit les dompter et les modifier tous, pour se les assimiler dans une certaine mesure[1]? » Et vingt ans plus tard : « Tu te rappelles bien que j'ai toujours pris passionnément le parti de la tierce *mineure* et me suis fâché de ce que vous autres, musicastres théoriciens, ne vouliez pas admettre qu'elle fût un *donum naturæ*. Vraiment une corde de boyau ou de métal n'est pas si haut placée, que la Nature lui doive confier exclusivement toutes ses harmonies. L'homme est là, qui vaut davantage, et la Nature a donné la tierce mineure à l'homme pour pouvoir exprimer avec la plus intime convenance, l'indicible, le vague à l'âme[2]. L'homme lui aussi fait partie de la Nature et c'est lui qui sait s'approprier l'ensemble des phénomènes élémentaires, les régler, les modifier. Les chimistes ont déjà besoin des organismes animaux comme d'un principe réagissant, et nous voudrions nous claquemurer dans des rapports de son mécaniquement définissables et rejeter au contraire le plus noble des dons hors de la Nature, dans la région d'un artifice arbitraire[3]! »

On le voit, les réflexions de Gœthe sur la tierce mineure l'entraînent bien vite à des considérations métaphysiques, dont elles n'étaient proprement qu'un épisode. Nous retrouverons les mêmes préoccupations philosophiques et la même largeur de pensée dans un petit schéma de l'art musical, établi par Gœthe en 1810 et qu'il communiqua à Zelter. Celui-ci — édifié peut-être par leur précédente discussion sur la tierce mineure — ne trouve cette fois plus

1. *Briefwechsel*, I, 232; 22 juin 1808.
2. *Das Unnennbare, Sehnsüchtige.*
3. *Briefwechsel*, III, 389-390, 31 mars 1831.

rien à objecter. Gœthe s'était proposé de réduire ainsi en tableaux élémentaires tous les chapitres de la physique. Dans celui qu'il consacre à la musique, et qui forme un simple « squelette, mais bien agencé »[1], il examine cet art successivement à trois points de vue, par ordre d'éminence et d'importance décroissantes. Son dessein évident est de remettre les mathématiques à leur place et de les réduire à la portion congrue. La musique peut être envisagée tour à tour comme *organique* ou subjective, comme *mécanique* ou mixte, enfin comme *mathématique* ou objective. 1° L'homme est le centre de toute musique organique : il la produit par sa voix et son chant; il en est à son tour affecté: enfin il réagit, à l'impression qu'il en reçoit, par des gestes ou des mouvements. Sur ces trois points se greffent en quelque sorte trois branches de l'art musical, le chant, l'acoustique et la rythmique. — 2° La musique mécanique est la musique instrumentale; étrangère à l'homme par sa matière, elle lui emprunte sa forme, et c'est pourquoi elle peut prendre le nom de musique mixte. Elle occupe déjà un rang inférieur, car les instruments ne sont pas, comme la voix humaine, une donnée immédiate de la nature; inventés par l'homme, ils ne sont que des suffragants, des « surrogats » de la voix humaine, soit qu'ils prétendent l'imiter, soit qu'ils se bornent à la soutenir. Ils ne deviennent à peu près leur égal et ne peuvent ainsi nous émouvoir que par la manière dont ils sont joués, c'est-à-dire par ce que l'homme leur prête de son âme. — 3° Enfin — mais enfin seulement — vient la musique mathématique; entièrement détachée de l'homme, elle est entièrement objective; elle a pour tâche de chiffrer les éléments et les mesures du son; elle n'opère même pas sur la voix humaine, mais sur les instruments les plus rudimentaires, tels qu'une corde tendue. Quelle que soit la complication ou la précision de ses calculs, elle reste toujours bien insuffisante, puisqu'elle n'arrive même pas à retrouver le mode mineur. Donc elle échoue, en dernier ressort, dans cette dérisoire *Encheiresis naturæ* qui, selon Méphisto, ne réussit pas mieux à la chimie. Encore une fois, Gœthe semble n'aborder les questions musicales que pour y trouver un prétexte et comme une occasion de dire leur fait à ces mathématiciens dont les critiques contre la *Farbenlehre* le réjouissaient plus que le plus bel éloge[2].

1. *Briefwechsel*, III, 147.
2. *Ibid.*, I, 290-291.

Ainsi, comme un coquillage renferme le bruit de tout l'océan dans la spirale ombreuse de ses flancs nacrés, ce que chante la moindre musique, par le gosier d'un oiseau ou la voix d'un homme, c'est l'hymne sacré du grand Pan, de la Nature toute-puissante et mystérieuse.

Non moins mystérieux que la musique elle-même est l'effet qu'elle produit à Gœthe. Son charme, dépassant le domaine des sens, conquiert celui de l'imagination. Par un étrange pouvoir, dont nul ne saurait se rendre compte, elle y réveille des souvenirs, y suggère des sentiments, y ébauche des images qui n'ont pas le moindre rapport avec elle. Le tourbillon d'un rapide allegro évoquera la danse légendaire des sorcières, au Blocksberg, dans le Harz; à entendre jouer par le jeune Mendelssohn, sur un simple pianoforte, la Symphonie en *ut* mineur, « on dirait que la maison va crouler ». De la sorte, si les poètes inspirent les musiciens, les musiciens, en revanche, peuvent aussi inspirer les poètes[1]. La musique crée « une sorte de symbolique pour l'oreille par laquelle l'objet, en tant qu'il est ou n'est pas en mouvement, n'est imité ni peint, mais produit dans l'imagination d'une manière tout à fait particulière et inconcevable, alors que l'objet désigné semble n'avoir presque aucun rapport avec ce qu'il désigne[2]. » La musique descriptive et intentionnellement pittoresque serait un enfantillage : « La plus pure et la plus haute peinture, en musique.... consiste à mettre l'auditeur dans les dispositions indiquées par le poème[3]. » Il va de soi qu'une telle définition, si fine d'ailleurs et si judicieuse qu'elle puisse être, ne saurait s'appliquer à la musique pure, mais seulement à celle de l'opéra ou du *lied*, alliée à un texte dramatique ou poétique : partout où elle est valable, Gœthe la prendra du moins pour principe et norme de ses jugements. L'opéra, par exemple, suppose, implique et exige une parfaite union du poème avec la musique. La perfection tendrait même à réaliser un art complet, intégral, où, comme dans certains opéras italiens, le poète, le compositeur, les chanteurs et le décorateur collaboreraient d'une manière intime[4]. Gœthe ne conçoit pas que l'on puisse juger séparément le livret et la musique; une faute contre la couleur locale dans la mise en scène détruit tout effet musical : comment les oreilles pourraient-elles prendre un plaisir

1. *Briefwechsel*, I, 36.
2. *Ibid.*, I, 267.
3. *Ibid.*, II, 56.
4. *Ibid.*, I, 322-323.

quelconque à des sons agréables, pendant que le plus puissant des sens, l'œil, est affligé par les plus absurdes objets[1]? Ce principe une fois posé, Gœthe ne sera plus embarrassé, pour juger un opéra, par la faiblesse de ses dispositions et de sa compétence. Son raisonnement pourrait prendre la forme d'un syllogisme : « Il n'y a pas de bon opéra sans un bon livret; tel livret est mauvais; donc tel opéra est mauvais. » Inversement : « Un bon livret fait un bon opéra; tel livret est bon; donc tel opéra est bon ». Ainsi le *Mose* de Rossini ne vaut rien; le *Porteur d'Eau* (*les deux Journées*) de Cherubini est excellent. Substituez, dans la conclusion de ces syllogismes, le terme de « musique » au terme « d'opéra » qui le renferme, et cet inconscient subterfuge rend à Gœthe toute son autorité. Il ne juge plus l'opéra en harmoniste, en musicien, en amateur capricieux, mais en dramaturge qui, Dieu merci, a fait ses preuves, et en surintendant général du théâtre grand-ducal de la capitale et résidence de Weimar. Qui donc ne s'inclinerait pas devant ses condamnations? Pareillement, s'il s'agit non plus d'un opéra mais d'un simple *lied*, cette intime et nécessaire connexion de la musique et de la poésie permet à Gœthe de juger la musique en poète, avec une autorité sans égale : la musique sait-elle éveiller chez l'auditeur des dispositions analogues à celles qui ont inspiré ou que peut inspirer le seul poème, l'impression musicale et l'impression poétique coïncident-elles, la musique est bonne; sinon, elle est mauvaise. Zelter recherchait avant tout ce caractère dans ses compositions : il s'attachait à la valeur esthétique de ses *lieder* plus encore qu'à leur valeur musicale[2]. Aussi Gœthe lui accorde-t-il le génie de la « reproduction radicale » et se reconnaît-il avec lui une parenté spirituelle[3]. Quelle louange plus belle? En dirait-on davantage en proclamant « qu'il y a de la chromatique là-dedans »?

On le voit, prenant à la musique un plaisir peu sensuel et très intellectuel, Gœthe porte sur elle des jugements qui l'esquivent adroitement. Mais ce subtil paralogisme ne suffit pas à tout. Les théories dramatiques ou poétiques dont Gœthe avait su faire les maximes de son goût musical pouvaient bien masquer son incompétence dans la musique d'opéra ou de *lied*, elles n'avaient plus

1. *Gespräche mit Eckermann*, am Dienstag den 7 Oktober 1829.
2. *Briefwechsel*, III, 10.
3. *Ibid.*, II, 490, note.

rien à faire dès qu'il s'agissait de musique symphonique ou instrumentale. Aussi ne s'étonnera-t-on point que ses jugements sur la musique pure soient de beaucoup les moins nombreux. C'est ici qu'il recourt à Zelter pour combler les plus graves lacunes de son ignorance et éclairer sa religion hésitante. Il le prend pour informateur et presque comme directeur de conscience. Car, si l'acoustique des mathématiciens est une science creuse, la discipline des harmonistes, contrapuntistes et professeurs de composition musicale, ayant pour rôle de « régulariser la vocalité innée[1] » doit être respectée. La musique est favorisée entre tous les arts : il y existe un fond général et généralement admis[2], un fondement reconnu[3] qui manque à la poésie et aux arts plastiques condamnés aux aventures d'un absurde empirisme. La musique a des maîtres comme Bach[4], dont l'œuvre renferme des canons éternels. La science musicale est le critérium infaillible du goût; mais ce grand arcane de l'harmonie, du contrepoint, de la fugue, du développement strict ou libre si Gœthe en ignore les secrets, et si, averti par l'exemple de l'*Apprenti sorcier*, il ne cherche pas à en forcer la clef ou à en balbutier le mot, M. le professeur royal Zelter en possède la théorie et la pratique. Gœthe se fie donc à lui pour apprendre ce « qu'il faut penser », au nom des sains principes de l'art musical, sur tel auteur et sur tel œuvre. Peut-on faire de Karl Eberwein un bon « Musikdirektor » à Weimar[5]? Que faut-il répondre à ce Français appelé Hector Berlioz qui vient d'envoyer une partition de *Faust*, dont les notes ont une si bizarre apparence[6]?

Il semblerait qu'ici Zelter dût reprendre l'avantage sur Gœthe. S'il a fait assez triste figure dans les discussions de métaphysique ou de haute esthétique, ne va-t-il pas imposer son avis à Gœthe dans les questions où l'illustre ami veut bien condescendre à le lui demander. C'est parfois le cas. Lorsque Zelter analyse avec finesse et clarté l'influence de Couperin sur Bach[6], Gœthe a véritablement appris quelque chose et peut féliciter Zelter de ses dons pédagogiques[7]. On

1. *Briefwechsel*, III, 55.
2. *Ibid.*, III, 428.
3. *Ibid.*, II, 253.
4. *Ibid.*, II, 513.
5. *Ibid.*, I, 210 *sqq.*
6. *Ibid.*, III, 137, 155.
6. *Ibid.*, II, 481 *sqq.*
7. *Ibid.*, II, 488.

est d'abord tenté de croire que Zelter garde toujours cette autorité et ce n'est pas sans une pointe d'humeur qu'on le voit discréditer devant Gœthe des hommes tels que Beethoven, Weber et Berlioz. Chose plus surprenante encore, Schubert vit et meurt, ayant composé les plus admirables chants que la poésie de Gœthe ait jamais inspirés : son nom ne s'inscrit pas une fois dans la correspondance de Gœthe avec Zelter. Le premier mouvement est de chercher, dans les procédés de Zelter, un réel abus de confiance. Sa sévérité à peu près générale pour tous ses grands contemporains, cette sévérité jalouse que seule la mort savait désarmer, n'est-elle pas dictée par un secret désir de monopoliser l'admiration musicale de Gœthe, et de conserver sans le moindre partage ce beau rôle de conseiller musical dont l'amitié du poète avait investi le musicien? Si l'on ne peut d'abord se défendre de ces soupçons, il faudrait pourtant se garder de les écouter avec trop de complaisance et d'attribuer à Zelter des sentiments aussi tortueux. Un examen plus rigoureux des textes et des dates appelle une conclusion assez différente. Gœthe n'abdique jamais devant Zelter, même lorsqu'il invoque le secours de sa science et de son expérience. Lorsqu'il lui pose une question, ce n'est pas avec le désintéressement d'un pur amour pour la musique; il a, comme on dit, son idée de derrière la tête, et il la montre. Peu lui importe, au fond, ce que vaut une sonate de Beethoven, il cherche seulement à se rendre compte du synchronisme et du parallélisme qu'il peut y avoir entre l'évolution musicale et l'évolution littéraire de son temps. Toutes ses questions visent ce but; elles sont tendancieuses; de plus elles sont posées, cette fois encore, à la manière socratique, c'est-à-dire avec l'indication fort nette de la réponse qu'il espère recevoir. Gœthe se donne l'air d'être un élève devant Zelter, mais il pose le questionnaire du maître. Un exemple suffit à caractériser la position des deux correspondants. Le 30 octobre 1808, Gœthe exprime à Zelter son « désespoir » de voir tant de jeunes gens, Werner, Œhlenschläger, Arnim, Brentano, dépenser leur talent sans en rien tirer, faute de se plier à une discipline artistique quelconque : « Aucun homme ne veut comprendre que la plus haute et l'unique opération de la Nature est la *formation*, et que dans la forme est la *spécification*, grâce à laquelle chaque chose devient, est et demeure quelque chose de particulier et de significatif. Ce n'est pas un art de laisser son talent gouverner humoristiquement à sa convenance individuelle; il faut toujours qu'il en sorte quelque chose, comme de la

semence répandue de Vulcain sortit l'étrange nourrisson des serpents[1] ».

Cet humorisme dégénère bientôt en billevesées. Gœthe cite comme « exemples les plus terribles » Jean-Paul et Görres, puis il ajoute : « Ayez donc la complaisance, cher ami, quand vous trouverez un quart d'heure, de me peindre en quelques traits les errements de la jeunesse musicale : je voudrais les comparer avec les bévues des peintres[2] ». Zelter calque servilement sa réponse sur la question de Gœthe; par un effet de suggestion, il voit les choses du point de vue que Gœthe lui a indiqué. Il le répète, il abonde dans son sens, il renchérit : « Ce que vous dites dans votre lettre sur la spécification de la forme et du caractère s'applique peut-être plus encore à la musique.... qu'aux arts d'imitation. A chacun des esprits poétiques que vous me nommez je pourrais vous nommer un pendant musical [3] pour confirmer votre jugement. C'est avec admiration et effroi que l'on voit des feux-follets et des raies de sang à l'horizon du Parnasse. Des talents de la plus grande valeur comme Cherubini, Beethoven, etc., dérobent la massue d'Hercule pour aplatir des mouches; on s'étonne d'abord, et aussitôt après on hausse les épaules sur toute cette dépense de talent pour donner de l'importance à des bagatelles et rendre vulgaires des moyens élevés[4] ». Quatre ans plus tard, Zelter n'avait certainement pas oublié le scabreux apologue d'Erichton lorsqu'il comparait les admirateurs de Beethoven aux adeptes de l' « amour grec[5] », ce qui représente un degré supérieur dans l'échelle de ces perversions que Gœthe avait, le premier, stigmatisées. Gœthe se plaint-il de voir régner, dans toutes les branches de l'art, un « bousillage prétentieux[6] », nous verrons Zelter adopter cette expression et l'appliquer à Ad. B. Marx, le pénétrant exégète de Beethoven, qu'il appellera « l'évangéliste des bousilleurs[7] ». Zelter fait du zèle

1. *Briefwechsel, passim*, I, 237, *Ein wundersamer Schlangenbube*, Erichton (voir *Apollodore*, 3, 14, 16) :

> *Pallas Erichtonium, prolem sine matre creatam,*
> *Clauserat.....*

et l'avait remis à la garde de deux serpents ou dragons.
2. *Ibid.*, I, 238.
3. *Einen musikalischen Gegenmann.*
4. *Briefwechsel*, I, 242.
5. *Ibid.*, I, 329.
6. *Ibid.*, I, 253.
7. *Ibid.*, III, 300.

courtisanesque. Grâce à lui, Beethoven restera pour Gœthe un anarchiste déséquilibré, qui est venu bouleverser la belle ordonnance de l'art classique; Gœthe laissera sans réponse la lettre dédicatoire de Berlioz; il réservera toute son admiration pour ce charmant petit Félix Mendelssohn-Bartholdy, qui faisait tant d'honneur à son bon maître Zelter.

*
* *

Ainsi, dans les questions musicales les plus particulières comme dans les plus générales, Gœthe ne sent ni ne juge d'une manière directe, immédiate et indépendante. Ses sensations sont avant tout intellectuelles, sa théorie de la musique est avant tout métaphysique, et imprégnée de naturisme; ses jugements sur l'opéra et le *lied* se conforment à ses opinions préalables sur le théâtre ou la poésie. Enfin, il ne s'intéresse, le plus souvent, à la musique pure que pour y reconnaître les symptômes du malaise universel qui, selon lui, dégrade au même instant tous les arts. La musique reste, en musique même, quelque chose de subsidiaire. Quant à Zelter, qui la personnifie, son rôle est également effacé. Plus encore que le fidèle Dr Eckermann, il aurait mérité d'être appelé par Barbey d'Aurevilly le valet d'admiration de Gœthe; avec une candide béatitude, il avouait se plaire à lui-même dans la mesure où il plaisait à Gœthe [1]. Si, dans leur correspondance, ses lettres sont les plus nombreuses [2] et les plus étendues, elles sont inversement les moins importantes. On a vu comment Gœthe sait se faire la part du lion, et comment Zelter s'en accommode. La servilité de sa complaisance ne doit pas nous irriter contre lui. Peut-on reprocher à la lune d'être un si pâle reflet du soleil, et au soleil de briller plus vivement que la lune? Zelter est sincère dans sa docilité; Gœthe ne l'est pas moins lorsqu'il croit écouter comme un oracle cette voix où il ne reconnaît pas le simple écho de la sienne. Après tout, c'est peut-être le droit du génie d'imposer ses théories, ses intuitions, quelquefois ses préjugés, au bon sens effarouché des médiocres. Peu importe donc que la correspondance de Gœthe avec Zelter laisse dans l'ombre la physionomie de Zelter, si c'est l'ombre portée d'une géante figure, à laquelle cette correspondance vient ajouter un trait.

JEAN CHANTAVOINE.

1. *Einen musikalischen Gegenmann*, I, 261.
2. 500 contre 355 de Gœthe.

NOTES ET DOCUMENTS

SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ET LITTÉRATURES MODERNES

Séance du 20 avril 1905.

M. E. Lichtenberger est nommé président de séance. M. Viallate, trésorier, lit son rapport sur la situation financière de la société. Il en ressort que la somme disponible après un an d'exercice sera de 485 francs. M. Viallate a deux propositions à formuler :

1° Que la société désigne deux membres pour faire fonction de commissaires des comptes, ils auront la mission de vérifier les comptes avant la prochaine assemblée générale ;

2° Que les membres qui ne lui adresseront pas directement leurs cotisations aient à verser 10 fr. 50 au lieu de 10 francs ; cette dernière proposition se justifie si l'on considère que les recouvrements grèvent assez fortement la société (de 0 fr. 50 à 0 fr. 75 par cotisation).

Enfin M. Viallate demande qu'une modification soit apportée à la rédaction des statuts. Une erreur a fait changer le texte primitif de l'article 11 dont il demande le rétablissement dans les termes suivants :

« Les votes relatifs à l'élection des membres du bureau et à l'admission des candidats peuvent se faire par correspondance. Ils doivent... »

M. le Président donne ensuite la parole à M. Gauthiot qui entretient la société de ses rapports avec la *Revue Germanique*. Il a vu M. H. Lichtenberger et l'entente est complète pourvu qu'il obtienne l'approbation des facultés de Lille et de Lyon, qu'il espère. M. Gauthiot lui a exprimé le désir de voir attribuer par la Revue une part de direction à la Société. M. Lichtenberger a admis l'idée : si on la suivait, la Revue continuerait à être dirigée par les universités qui la subventionnent, mais le secrétaire ou un autre représentant de la société serait aussi consulté, notamment sur la nature des articles à admettre (articles de science pure ou articles de vulgarisation). M. Gauthiot propose l'adoption de ce système. Il aurait l'avantage de procurer à la *Revue Germanique* des articles qu'elle peut avoir une certaine peine à trouver autrement.

Les comptes de M. le trésorier sont alors adoptés ainsi que le nouveau rapport de M. Gauthiot. Les deux propositions de M. le trésorier sont admises. M. Barbeau et Weill sont nommés commissaires de recouvrement.

Deux autres questions sont ensuite posées :

1° Tous les membres de la société recevront-ils un exemplaire du numéro spécial de la revue?

2° Les étrangers reçus par la société pourront-ils, à titre exceptionnel, faire leurs communications en langue étrangère, notamment en anglais ou en allemand?

Les deux questions sont résolues par l'affirmative. Pour la seconde, M. Victor Henry veut restreindre la faculté de s'exprimer dans leur langue aux étrangers qui en auront obtenu la permission du bureau et qui lui auront remis un résumé de leur communication en français. C'est avec cette restriction que la seconde proposition est adoptée.

Il y a lieu de procéder ensuite à un vote sur l'admission de MM.... proposés comme membres nouveaux. Tous sont admis à l'unanimité.

M. le Président donne ensuite la parole à M. Cazamian pour sa communication intitulée « Humour et Comique » qui paraîtra dans un prochain numéro.

A l'issue de la communication, M. le Président adresse à M. Cazamian les remerciements de la société et M. Andler propose que son travail fasse l'objet d'une discussion ultérieure. Il en est ainsi décidé.

M. Beljame prend alors la parole. A son tour il remercie M. Cazamian de s'être attaqué à la question de l'humour qui l'a beaucoup occupé et à laquelle il a bien des fois cherché à intéresser ses élèves. Il constate avec M. Cazamian la difficulté de donner une définition de l'humour et cite l'exemple de Thackeray qui, pour avoir voulu définir l'humour par la gaieté, en est amené à déclarer que Swift n'a pas d'humour. Pour lui, comme pour tous ceux qui ont abordé la question, l'humour est le résultat d'un contraste entre l'idée à exprimer et l'expression choisie.

La séance est levée à midi. La communication de M. E. Lévy est remise à la prochaine séance.

L'Égoïste de George Meredith, traduit de l'anglais par Maurice Strauss, Paris, Charles Carrington, 1904.

Cette traduction suffirait pour justifier la fondation de la *Revue Germanique*. Elle démontre surabondamment le besoin d'une censure appliquée à ceux qui se donnent couramment pour les interprètes de l'Allemagne ou de l'Angleterre. Il est humiliant de voir qu'il se trouve chez nous, en l'an 1904, un éditeur pour 869 pages du plus extraordinaire galimatias qui prétendent exprimer la pensée de George Meredith, c'est-à-dire, tout compte fait, du premier des hommes de lettres anglais vivants.

Il est inutile de chercher dans les chapitres ardus de *l'Égoïste*, dans l'introduction tourmentée, ou dans les parties subtiles d'analyse psychologique, les preuves de l'incomparable ignorance du traducteur. Voici un chapitre (le 36e) qui est tout en dialogue vivant et d'une langue relativement simple :

Une grande dame, Lady Mountstuart, marivaude avec le sémillant colonel irlandais de Craye. Comme elle le soupçonne d'avoir capté le cœur de la jeune Clara Middleton, fiancée à son ami Willoughby, elle voudrait lui tenir rigueur, mais de Craye est si amusant! « Elle s'efforça de ne point sourire » (traduit par : *Elle n'essaya point de sourire* [1]). Il la presse; elle

1. « She tried not to smile. »

s'anime. Elle lui confesse qu'elle va s'éprendre de lui sans l'estimer. Il réplique :

« L'estime suit aussi sûrement l'amour que le bouquet suit une rasade de Bacchus, pour peu qu'on sable (ou vide jusqu'au fond) le verre[1] » ; ce que le traducteur rend par : « Si vous voulez seulement *secouer* le verre » ! !

Elle reprend : « Vrai ! si j'avais quinze ans de moins... je ne suis pas si sûre.... je pourrais essayer de vous rendre inoffensif[2] » et non : « Je *peux* essayer de vous rendre inoffensif », qui est parfaitement inintelligible. Mais elle a à parler au jeune et galant officier d'une affaire sérieuse :

« A présent, dit-elle, mettez votre esprit de côté avec votre candeur », et non, n'est-ce pas ? « Mettez votre esprit de côté *pour la candeur*[3] ».

Elle le prévient qu'il devra parer aux curiosités de deux commères du grand monde et détourner leurs questions droites par la fantaisie d'un babillage incessant à la table du déjeuner :

« Je vous chuchotte ceci à l'oreille : Soyez aussi alerte qu'hier soir. Brouillez bien les cartes à table. Un peu d'enjouement y suffira. Je n'imagine pas qu'il y ait méchanceté (de la part desdites commères), mais il y a de la curiosité, ce qui est souvent aussi dangereux et n'est pas si facile à déjouer[4]. »

Le traducteur :

« *Voilà un murmure.* Soyez alerte comme hier soir. *Secouez la table.* Un peu de vivacité suffira. *Je n'y vois pas malice, mais je suis curieuse,* ce qui, souvent est tout aussi mal, et pas aussi facilement déjoué. »

Il comprend à demi-mot ; elle l'en félicite :

« Vous êtes un ange d'intelligence, et si j'ai à vous juger (au ciel), j'ai peur que vous n'obteniez permission d'entrer, en dépit du scandale que cela fera là-haut[6]. »

« Vous êtes un ange de compréhension, et *si j'en juge bien,* je crains que *malgré le scandale inévitable, vous passiez.* »

Conformément aux desseins de Lady Mountstuart, la conversation dérive dès le début. L'une des curieuses ayant posé de but en blanc une question embarrassante, et déclaré qu'elle préfère pour réponse une *vérité brutale* à une défaite polie, sur ce mot de « vérité brutale » une discussion s'engage. Lady Mountstuart demande au savant docteur Middleton ce qu'il entend par là :

« Une vérité brutale, je définirais cela, dit-il, comme cette sorte de vérité qui ne peut être communiquée aux hommes que fortement imprégnée de la brutalité de celui qui la dit[5]. »

« Une rude vérité, je la définirais disant que c'est cette sorte de vérité *qui n'est pas le lot de l'humanité* sans une puissante imprégnation de la rudesse de celui qui la dit. »

1. « If you *toss off* the glass. »
2. « I *might* try and make you harmless. »
3. « But now lay your wit down *beside your candour.* »
4. « This is a whisper. Be alert as you were last night. Shuffle the table well. A little liveliness will do it. I don't imagine malice, but there's curiosity, which is often as bad, and not so lightly foiled. »
5. « You are an angel of intelligence, and if I have the judgeing of you, I'm afraid you'll be allowed to pass, in spite of the scandal above. »
6. « A rough truth, I should define to be that description of truth which is not imparted to mankind without a powerful impregnation of the roughness of the teller. »

« C'est une vérité brutale, que le monde est composé d'imbéciles et que les exceptions sont des coquins, fit le professeur Crooklyn fournissant l'exemple (de brutalité) évité par le révérend docteur Middleton. »

« Pour ne pas me précipiter dans la gueule de la première définition (celle de Middleton) qui me frappe comme aussi heureuse que la baleine de Jonas, laquelle put porter dans son ventre l'homme le plus docte probablement de son temps sans être dans la nécessité de le digérer, dit de Craye, une vérité brutale est une assez forte charge de nature (vérité) universelle destinée à enflammer et faire partir un tant soit peu d'attaque personnelle[1]. »

« Sans me précipiter dans la gueule de la première définition, qui me semble aussi heureux que la baleine de Jonas, *voilà qui pourrait induire le plus savant homme de son époque à y entrer sans la nécessité de s'y faire digérer, disait* de Craye; une rude vérité *c'est plutôt une solide obligation de l'éternelle nature pour la volée d'un mode de fait personnel.* »

Les définitions s'amoncellent :

« L'art de nos jours est une orgie de vérité brutale, observa le professeur Crooklyn », etc.[2].

« L'art de nos jours est une *révélation* de rude vérité, remarqu*ait* professeur (sic) Crooklyn »

Nous arrêtons. Le tout tient en trois pages. Le traducteur n'a pas la connaissance élémentaire de l'anglais qu'il faudrait pour s'approcher de Miss Edgeworth. Son audace est belle d'aller droit dans ces conditions à Meredith, et entre tous les livres de Meredith de choisir *l'Égoïste*. Le lecteur français, qui a pu entendre parler du style énigmatique de Meredith, se dira en lisant la traduction que son renom d'obscurité n'est ni usurpé ni surfait. Il en conclura une fois de plus que les cerveaux britanniques sont bien bizarres et que l'esprit anglais se sent des brumes de la Tamise. D'autre part, quelques-uns, n'en doutons pas, croiront entrevoir des sublimités dans ces ténèbres, sublimités très supérieures à notre plate clarté. Le traducteur l'a bien cru, apparemment.

E. L.

La préposition anglaise « of » et l'influence française. — *Question.*

Le Dr Murray, dans le *New English Dictionary*, au mot *of*, écrit : « Whether *of* might have come independently in English to be a substitute for the genitive is doubtful. » Henry Bradley, dans *The Making of English*[3], écrit : « Probably it is in some degree owing to French influence that our language was able to develop one useful piece of grammatical machinery — namely,

1. « Not to precipitate myself into the jaws of the first definition, which strikes me as being as happy as Jonah's whale, that could carry probably the most learned man of his time inside without the necessity of digesting him », said De Craye, « a rough truth is a rather strong charge of universal nature for the firing off of a modicum of personal fact. »
2. « The Art of our days is a revel of rough truth » remarked Professor Crooklyn.
3. Henry Bradley, *The Making of English*, London, 1904. Voir un compte rendu de cet ouvrage dans le dernier numéro de la *Revue*. L'erreur de Bradley (si c'en est une) n'y est pas relevée.

an additional mode of expressing the notion of the genitive case.... We do not know whether, apart from French influence, the English language would not have evolved this convenient device for obviating the ambiguities arising from the decay of the old inflexions; but imitation of French idiom *certainly helped it to attain general currency* ». J'ai moi-même, ma conviction personnelle[1] renforcée par l'avis des grammairiens anglais, écrit dans une récente thèse anglaise : « The substitution of the construction with *of* for the old English genitive was generalized in imitation of the French construction with *de.* » Mais le critique de la *Revue germanique*, qui a rendu compte de mon travail, écrit : « Il n'y a aucune espèce de raison d'admettre que l'emploi... de *of* remplaçant... le génitif soit dû à une influence étrangère. » Je demande à être éclairé sur cette question intéressante, et beaucoup de lecteurs de la Revue, sans doute, seraient reconnaissants à qui fixerait leur incertitude entre ces affirmations contradictoires.

Il ne s'agit, entendons-nous bien, que de la *généralisation* de la construction avec *of.* Il ne saurait être question d'attribuer à l'influence française certaines coïncidences qui sont, ou ont été pour un temps, des survivances de traits grammaticaux primitifs indépendants. J'avais moi-même eu soin de les écarter en écrivant : « That in both English and old French the use of the genitive was preserved with names of persons and personifications, and, in French, in such phrases as *en iver tens, en non la vraie croiz, pur Deu amur*[2]; in English : in questions of time and distance and with *sake*, must be accounted as a transitional process which, in English alone, the more conservative of the two languages, has been perpetuated ». Est-ce un manque de clarté dans la rédaction de cette phrase, est-ce une faute de lecture due à une hâte après tout pardonnable, qui a fait dire au critique de la Revue : « Il n'y a aucune espèce de raison d'admettre que l'emploi de *of* remplaçant (*et pas toujours!*) le génitif, soit dû à une influence étrangère »? Peu importe. Il s'agit ici de bien délimiter la question. Elle reste donc : « L'imitation de la construction française avec *de* a-t-elle *généralisé* la substitution à l'ancien génitif anglais de la construction avec *of?* ».

J. DEROCQUIGNY.

3. Comment s'est-elle formée? A force, apparemment, de rencontrer des gallicismes avec *of*, comme : *Have merci* of *me* (= *on*), *nothing* of *generous* (peut-être un latinisme), *the greatest revell* of *the world*, BERNERS, *Froissart* (= *in*) *no merits* of *all* (= *at*). — L'emploi de *of* dans des expressions comme *King of England*, rare en vieil anglais, se généralise au XIe siècle, moment où s'abat sur le pays une légion de *de* avec des noms.

2. Je dois reconnaître qu'ici je n'ai guère eu la main heureuse. Alors que les génitifs abondent dans les anciens textes français, je suis allé chercher *en iver tens* qui ne répond pas à un latin *in hiberni tempus*, mais à *in hibernum tempus*, et *pur Deu amur*, un latinisme!

COMPTES RENDUS CRITIQUES

HISTOIRE DE L'ART

Wilhelm R. Valentiner, *Rembrandt und seine Umgebung*. Strassburg, Heitz, 1905. Gr. 8°, 164 p.; 7 planches de phototypies (8 marks).

Une bibliographie complète des écrits consacrés à la personne et à l'œuvre de Rembrandt serait sans doute imposante par le nombre des publications, par l'utilité de plusieurs d'entre elles et aussi par le mérite intrinsèque de quelques-unes. D'autant plus que les résultats qu'elle enregistrerait ont été obtenus en un temps relativement court. En effet, si l'on excepte quelques très louables essais de catalogues — tels ceux auxquels s'attachent les noms de *Gersaint* (1751), de *Bartsch* (1797), de *de Claussin* (1824), de *Smith* (1829-42), de *Wilson* (1836), — la période antérieure au milieu du XIXe siècle n'offre guère d'ouvrages qui méritent d'être retenus.

Par contre, le cinquième décennat de ce siècle inaugure les travaux d'approche pour la conquête d'une connaissance certaine et d'une appréciation adéquate de l'homme et de son art. C'est Rammelmann Elsevier qui s'enquiert de *la famille et de l'état-civil* de l'artiste (1851). W. Bürger (Thoré) qui commente ses œuvres dans ses *Musées de la Hollande* (1858-60); Ch. Blanc qui amorce la série des grandes publications iconographiques avec son *Œuvre de Rembrandt reproduit par la photographie, décrit et commenté* (1853-57), et son *Œuvre complet de Rembrandt décrit et commenté* (1859-61). Dès lors la bonne piste est ouverte : elle va être parcourue par des chercheurs de plus en plus nombreux, de mieux en mieux entraînés, de plus en plus heureux.

De 1860 à 1870 les investigations biographiques croissent en quantité et en valeur grâce à l'activité de fureteurs parmi lesquels se distinguent Scheltema et surtout Vosmaer. C'est ainsi que des renseignements sont fournis sur le *Mariage de Rembrandt avec Saskia* par Eeckhoff (1862), sur les *Enfants de Rembrandt* par Scheltema (1863); sur *Rembrandt, ses précurseurs, ses années d'apprentissage*, par Vosmaer (1863), sur *Rembrandt devant ses contemporains* par le même (1867). D'autre part, un sérieux essai de mise au point des résultats obtenus est tenté par Vosmaer dans son *Rembrandt, sa vie et ses œuvres* (1869).

Cependant, plus considérable est la contribution de la période décennale suivante. Vosmaer, Scheltema et leurs émules fouillent à l'envi les documents et les archives, d'où ils extraient des faits précis qui jalonnent la biographie et suggèrent des idées. Telles les notes de Vosmaer sur *Rem-*

brandt et Hercules Seghers (1871), de Vosmaer sur *Rembrandt et Philippe de Koninck* (1874), sur *Quelques détails concernant Rembrandt* (1879), etc., publiés par le *Nederlandsche Spectator* ou par les *Archives de l'histoire de l'art néerlandais*. En même temps apparaissent des études de plus en plus serrées, que signent Fromentin (*Les Maîtres d'autrefois*, 1876), H. Havard (*L'Art et les artistes hollandais*, 1879), E. Michel (*Rembrandt aux musées de Cassel et de Dresde*, 1879). Enfin, en 1877, la question Rembrandt, si l'on peut ainsi dire, est mise à l'ordre du jour par l'ouverture d'une exposition des gravures du maître au Burlington Fine Arts Club de Londres. Cette partie de l'œuvre est d'ailleurs l'objet de travaux de mérite, tel que le *Catalogue descriptif de l'œuvre gravé de Rembrandt*, par Ch. H. Middleton (1878).

A partir de 1880 le mouvement se précipite, en même temps que son ampleur augmente. Scheltema, A. de Vries, N. de Roever, A. Bredius multiplient les enquêtes et les découvertes, qu'enregistrent les *Archives de l'art néerlandais* et surtout l'excellent périodique *Oud Holland*. Parallèlement se succèdent des études de critique méthodique et savante, auxquelles s'attache tout spécialement le nom de W. Bode (*Les débuts de Rembrandt*; *Rembrandt à Leyde*, 1881; *Études sur l'histoire de la peinture hollandaise*, 1883; *les Gravures de Rembrandt* [en collaboration avec Sträter], 1886), et aussi de grandes entreprises iconographiques, telles que l'*Œuvre gravé de Rembrandt* publié par Amand-Durand, par Charles Blanc (1880), par Dutuit (1883) ou les *Dessins de Rembrandt* reproduits, depuis 1889, sous la direction de Lippmann et de Hofstede de Groot.

Le neuvième décennat du XIX[e] siècle marque un nouveau progrès auquel contribuent efficacement les premières années du XX[e]. Une active campagne que mènent Bode, von Seidlitz et, de plus en plus, Hofstede de Groot aboutit à de brillants résultats dont témoigne le flot toujours montant de la littérature rembranesque. Les archives livrent de plus en plus leurs secrets; les répertoires de l'œuvre s'établissent, grâce à Bode et Hofstede de Groot pour les peintures, à von Seidlitz pour les gravures, à Hofstede de Groot pour les dessins; les grands traits de la personnalité du maître se fixent grâce à E. Michel, *Rembrandt, sa vie, son œuvre et son temps* (1893); à W. Bode, *Rembrandt, Catalogue descriptif de ses peintures; Histoire de sa vie et de son œuvre* (1897-1905); à Neumann, *Rembrandt* (1902); des monographies largement illustrées vulgarisent de plus en plus la connaissance de l'artiste (ouvrages de Knackfuss, 1897, de Malcolm Bell, 1901, surtout de A. Rosenberg, dans l'excellente collection des *Klassiker der Kunst*, 1904); enfin, des expositions à Amsterdam (1898), à Londres (1899) achèvent de consacrer une popularité qu'attestent d'autre part de folles enchères sur les quelques œuvres mises en vente.

En somme, ce que révèle une revue raisonnée de la bibliographie rembranesque telle que l'a constituée un demi-siècle d'efforts c'est l'existence de quelques solides assises documentaires de la biographie et de l'iconographie du maître; d'un inventaire très consciencieux de son œuvre; d'une reproduction admirable de la plupart de ses créations; de quelques bonnes pages de critique; d'une littérature de vulgarisation déjà très satisfaisante, du moins en Allemagne. Il s'en faut, malheureusement, que l'analyse esthétique du génie et de l'art de Rembrandt, de ses fins, de ses

moyens, de ses origines ait été poussée aussi loin que la recherche historique. Non que de ce côté il manque d' « écriture » plus ou moins « artiste »! aussi bien, qui ne croit avoir son mot à dire sur le maître et n'estime devoir le placer? Mais rares sont les études méthodiques, pénétrantes et suggestives d'une critique avisée et compétente.

Aussi ne regrettera-t-on pas que M. Valentiner ait allongé d'un numéro la liste des publications rembranesques. Les questions qu'il a abordées sont, en effet, capitales, et c'est dans un fort bon esprit qu'il les a traitées. C'est d'ailleurs moins un livre conçu d'ensemble et composé selon un plan prémédité qu'un recueil de cinq articles distincts consacrés à la *Personnalité de Rembrandt*, à son *Entourage domestique*; à ses *Collections artistiques*; à ses *Études d'animaux*; à sa *Bibliographie*. Établi avec la plus louable conscience, fondé sur une connaissance approfondie, intime et sympathique de la vie et de l'œuvre du maître, appuyé sur une science historique remarquable et sur un sentiment très vif de l'art, l'ouvrage de M. Valentiner est digne des plus grands éloges. Il réunit une somme énorme de renseignements et précise l'état actuel de beaucoup de questions; plusieurs fois il tend à d'intéressantes et suggestives généralisations, en rapportant l'individualité de Rembrandt à la collectivité de ses concitoyens, de ses contemporains, de ses prédécesseurs. En somme, c'est un travail toujours utile et souvent très intéressant : un peu plus d'art dans la composition et c'était un livre captivant.

***

Tous intéressants, les chapitres de l'ouvrage de M. Valentiner ne sont pas tous d'égale importance. Le deuxième et le quatrième le cèdent de beaucoup au premier et au troisième qui sont tout à fait essentiels.

Dans l'*Entourage de Rembrandt* l'auteur essaye de reconnaître dans les œuvres de l'artiste et de classer méthodiquement les images de ses fils *Rumbartus* et *Titus*, de *Geertje* (*Dircx Eysscheresse*), la gouvernante de Titus; de *Hendrickje*, la charmante compagne de la seconde partie de sa vie; de *Magdalena van Loo*, l'épouse de Titus; de la femme de son frère *Adriaen*; enfin il utilise les indications de l'inventaire de Clemen de Jonghe pour proposer l'identification d'un certain nombre de gravures. Chemin faisant, il met au point ce que nous savons de ces personnages et de leurs rapports avec Rembrandt. Les études sur Hendrickje et sur Titus sont des plus attachantes. Elles mettent en pleine lumière l'heureuse influence exercée sur la vie morale et, par contre-coup, sur la vie artistique du maître par la grâce fine de l'enfant en lequel survivait le charme de Saskia et par la gentillesse aimante de cette jeune femme dont la figure est si sympathique.

Quant aux pages que M. Valentiner a consacrées à la place que la représentation des animaux tient dans l'œuvre de Rembrandt, elles constituent une très utile contribution à la connaissance de son art. D'un travail de statistique auquel il s'est livré, il résulte que, sans tenir compte des cas où la présence d'un animal est une conséquence nécessaire des données du thème traité, il reste de l'artiste environ 150 figurations d'animaux. D'autre part, il a remarqué que, considérées sous le rapport de leur date d'exécu-

tion, ces images se répartissent en deux groupes inégaux : l'un, qui comprend environ les deux tiers des pièces, se localise dans le décennat 1634-1643; l'autre se situe entre les années 1650 et 1655. Avec sa précision habituelle M. Valentiner passe en revue les différents types qui apparaissent dans les œuvres, les classe et les caractérise.

∴

Le chapitre qui vise la personnalité humaine et artistique de Rembrandt est un morceau considérable, auquel une ordonnance plus méthodique aurait donné toute sa valeur.

C'est d'abord un croquis très poussé du physique de l'artiste aux différentes époques de sa vie. Il y a là de quoi intéresser non seulement l'historien curieux de particularités et préoccupé de certitude, mais encore le critique soucieux de découvrir les origines même lointaines d'un style, et aussi l'artiste avide de communier intimement avec le frère éloigné qui en ses œuvres lui fait confidence de ses sensations, de ses émotions, de ses pensées. C'est de là que procède le désir impérieux que nous éprouvons de connaitre les traits, les allures, les habitudes, les aventures des maitres; de là aussi le regret que nous ressentons quand nous ne pouvons nous satisfaire. Pour Rembrandt, nous sommes servis à souhait, puisqu'il a pris soin de multiplier les exemplaires de sa propre image. Sans doute, il convient de ne pas oublier que — selon une pratique commune dans les écoles septentrionales foncièrement réalistes et passionnées d'expression — l'artiste voyait dans son visage bien moins un modèle intéressant en soi et digne d'une imitation littérale qu'un sujet commode d'observations physionomiques et, de plus, en raison de ses tendances esthétiques personnelles, un prétexte à expériences sur les effets de clair-obscur. Il est possible, voire probable, que les masques qui nous sont offerts ne soient pas absolument des portraits dans toute la force du terme. Néanmoins, leur nombre et aussi leur échelonnement tout le long de la vie de Rembrandt font que celui-ci est un des artistes dont la personne nous est le plus familière. Même il est permis d'estimer que le fait n'est pas étranger à la tournure sympathique que prend notre admiration de son art.

Donc M. Valentiner a détaillé — et, encore une fois, avec une conscience admirable — les particularités de ce visage qui nous obsède tant : cette tête forte et massive, plantée par un cou épais sur un corps robuste et trapu; cette face allongée du bas; cette bouche qui, à partir de la maturité, est si éloquente; surtout ces yeux merveilleux, tantôt lentilles étincelantes d'un prodigieux appareil de perception, tantôt fenêtres diaphanes d'une âme contemplative. Avec un soin pieux il a distingué dans leur succession chronologique les variantes diverses du costume de l'artiste, dont l'observation contribue à la fois à donner du relief à sa figure et de la précision à notre connaissance de ses goûts.

Au portrait physique succède un portrait moral qui n'est pas serré de moins près. M. Valentiner met en bonne lumière la nature ardente de son héros et sa complexion affectueuse. En des lignes nourries il fait valoir la puissance d'effort, la conscience professionnelle, la diversité de vues et

d'aptitudes, l'étendue et la profondeur de la culture de l'homme prodigieux qui a connu toutes les curiosités, puisé à toutes les sources d'inspiration, tenté les styles les plus divers, essayé les procédés les plus différents; qui a traité, avec un égal entrain, le portrait, l'histoire sacrée et profane, la mythologie, l'allégorie, le genre, l'animalerie, le paysage, les fleurs, la nature morte; qui a sacrifié au pittoresque, à la poésie, à l'humour; qui a dessiné à la pierre rouge, à la pierre noire, à la mine de plomb, à la plume; gravé au burin, à la pointe, au lavis; peint sur bois, sur toile, sur métal et appliqué sa couleur avec le pinceau, le couteau, le doigt; qui a évolué des gammes froides aux tonalités chaudes, des factures sages aux manières endiablées, des valeurs aux couleurs, de l'extrême pompe à l'extrême simplicité!

Avec raison M. Valentiner insiste sur la tournure religieuse que prend volontiers l'art de Rembrandt et qui frappe d'autant plus qu'elle contraste avec l'absence d'inspiration chrétienne dans l'ensemble de la peinture hollandaise. Non seulement Rembrandt emprunte maint sujet à l'Ancien Testament, au Nouveau et à l'hagiographie; mais encore il les traite avec goût, avec émotion et même avec une sorte de conviction. Sans doute faut-il voir dans le choix de beaucoup de ces thèmes une conséquence des relations de l'artiste avec le monde rabbinique d'Amsterdam et de l'accord de sens de plusieurs d'entre eux avec certaines tendances de sa pensée et de sa sensibilité et avec certains accidents de sa vie; sans doute aussi la qualité de leur interprétation procède-t-elle bien moins d'un acte de foi confessionnelle que d'une perception nette de leur signification profonde et d'une communion sympathique avec leurs héros.

Enfin M. Valentiner n'a pas manqué de marquer la place que tiennent dans la vie du maître les préoccupations commerciales, d'ailleurs essentielles au génie hollandais et plus ou moins partagées par tous les artistes de l'École.

*
* *

Cependant, ce sont les *Observations sur les collections* de Rembrandt qui constituent le chapitre capital de l'ouvrage que nous présentons. Aussi bien, leur objet doit-il être une des préoccupations dominantes de quiconque s'intéresse à l'art du maître. Comment ne pas considérer la connaissance du milieu domestique dans lequel il vécut comme une aide incomparable pour la parfaite compréhension de son œuvre, ainsi que pour la juste appréciation des origines de son style et de son évolution? Surtout quand, — à la façon de M. Valentiner — on recherche si les allures de l'artiste ne trahissent pas une fréquentation plus ou moins assidue, plus ou moins intime de ses aînés ou de ses contemporains. Sans doute, en pareille matière, importe-t-il d'être très prudent dans ses comparaisons et très réservé dans ses conclusions. En l'occurrence il convient de ne pas oublier que chez Rembrandt l'artiste et l'amateur se doublaient jusqu'à un certain point d'un trafiquant et que, par exemple, la place relativement considérable occupée par un maître dans ses collections peut résulter du hasard d'un achat en bloc ou de l'échec d'une combinaison. D'autre part, il serait

excessif de voir dans toute analogie une preuve de parenté. Il est incontestable que l'historien qui s'acharne à des enquêtes de ce genre devient assez facilement victime de phénomènes d'auto-suggestion : son œil se complait à tout ce qui répond à son idée et néglige ce qui ne s'y rapporte pas. Comme, d'autre part, l'intervention de causes identiques entraine nécessairement des effets semblables et que les moyens de l'art sont très limités, deux artistes parfaitement inconnus l'un de l'autre pourront fort bien se rencontrer pour peu qu'ils interprètent un même thème, expriment un même sentiment ou mettent en scène une même situation.

Ces réserves établies, il serait difficile de ne pas se rendre à l'évidence de certains faits que mettent en lumière d'un côté l'inventaire des collections de Rembrandt établi en 1656, de l'autre, les nombreuses confrontations de son œuvre avec celui d'autres artistes auxquelles M. Valentiner s'est livré avec une véritable ferveur.

Quand on s'attaque à ces questions on est, dès l'abord, frappé de l'intensité de la passion avec laquelle Rembrandt collectionnait. Ne saurions-nous pas, par Baldinucci, que le maître s'emballait en des enchères irréfléchies, que nous devinerions l'ardeur de ses désirs et la fièvre de ses poursuites rien qu'à noter le nombre et la valeur des objets qui encombraient son logis et faisaient de sa maison une manière de musée. Du reste, il se trouvait à la meilleure place pour se satisfaire, Amsterdam étant alors de par sa condition de principal entrepôt et de plus riche ville d'Europe le mieux approvisionné de tous les marchés de l'art et de la curiosité. De plus, Rembrandt put bénéficier de l'exceptionnelle mobilisation de trésors artistiques que provoqua la liquidation par la Révolution de 1648 des admirables collections de Charles Ier d'Angleterre et qui fit circuler en Hollande maintes pièces capitales.

Ni moins nette, ni moins vive est l'impression de rare éclectisme que nous laisse la revue des richesses accumulées par Rembrandt. C'est avec un égal entrain qu'il pourchassait les tableaux, les dessins, les gravures, les sculptures, les médailles, les objets d'art, les bibelots et jusqu'aux simples « curiosités ». Dans son atelier figurait, en place d'honneur, une figure de Michel-Ange et, un peu partout, se pressaient des moulages d'après l'antique. C'était, d'autre part, un entassement d'étoffes de luxe, de costumes pittoresques, d'armes précieuses ou étranges, d'instruments de musique, de pièces rares de dinanderie, d'orfèvrerie, de bijouterie, de céramique, de verrerie; et aussi des pelleteries, des coraux, des coquillages. Évidemment — et l'œuvre en témoigne suffisamment — le maître raffolait de tout ce qui caresse ou excite l'œil comme de tout ce qui exalte l'imagination.

La largeur de sympathie et l'ouverture de jugement que révèle la variété des séries collectionnées ne sont pas moins manifestes dans la composition de chacune d'elles. Toutes les écoles, toutes les époques, tous les styles ont été accueillis avec le même empressement : les maîtres d'Italie voisinent avec ceux d'Allemagne, de Flandre, de Hollande; les primitifs avec les classiques et les décadents; les anciens avec les modernes; bien mieux les exotiques avec les Européens! L'Italie est fort bien représentée : dans la galerie des peintures, par un Raphaël, un Giorgione (un Moretto, selon

M. V.), un Palma l'ancien, un Jacopo Bassano l'ancien et, dans les portefeuilles, par des estampes par ou d'après Mantegna, Raphaël, Titien, Michel-Ange, les Carrache, Tempesta, Ribera.... L'Allemagne est honorée dans la personne de Schongauer, de Lucas Cranach et surtout de Dürer pour lequel Rembrandt semble avoir professé une estime particulière. L'école flamande fait bonne figure avec un van Eyck, un Metsys, un Rubens, huit Brouwer, deux Lucas van Valkenborch, sans compter des dessins de Brouwer, des estampes d'après Rubens, Jordaens, Van Dyck. Quant au lot de l'école hollandaise, il est considérable; à sa constitution ont concouru toutes les générations antérieures à celles du maître : celles du XVIe siècle par des gravures de Lucas de Leyde, de Breughel l'ancien, de Heemskerk, et celles du XVIIe par de nombreux spécimens de la manière de Lastman, de Jean Pynas, de A. Bloemaert, de Goltzius, de W. Buytenwech, de Jan Porcellis, de Hercules Seghers, de Govaert Jansz, de Mierevelt. Cependant, une des particularités les plus curieuses de cette collection, — elle paraitrait étonnante si l'on ne songeait aux relations commerciales de la Hollande avec l'Extrême Orient, — est sa richesse relative en pièces d'origine asiatique. Ce sont des soies de l'Inde et de la Chine, des miniatures de l'Inde, des armes javanaises, un casque japonais, des porcelaines chinoises.

Ce n'est pas en vain qu'un chercheur aussi ardent et réfléchi que Rembrandt fréquente assidument les monuments de la création artistique du passé. Qu'il ait vu dans ceux qu'il possédait plus que des causes de plaisir, des causes de progrès, c'est ce qu'indique l'existence de dessins et de gravures exécutés par lui d'après les pièces qu'il avait pu acquérir ou d'après celles qui avaient seulement passé sous ses yeux. C'est ainsi qu'il avait fixé en un croquis le souvenir du portrait de Castiglione par Raphaël, vendu à Amsterdam en 1639; traduit en une gravure l'impression reçue de l'Antiope de Corrège; copié des dessins de Gentile Bellini et de Carpaccio. L'examen de l'œuvre vérifie en les précisant les suggestions d'un inventaire méthodique des collections : car longue est la liste des emprunts qu'il met au compte du maître et dont, au point de vue de l'histoire générale de l'art, les plus frappants sont ceux dont l'Italie a fait les frais. En somme, sans que pour cela son originalité et sa valeur en soient diminuées, Rembrandt apparait comme un aboutissant des efforts artistiques de plusieurs civilisations et de plusieurs siècles. Comme Holbein, comme Rubens, il concilie en une formule harmonieuse et captivante les tendances diverses et souvent différentes du Nord et du Midi. Et, pour peu qu'on réfléchisse à la condition de la Hollande et surtout à celle d'Amsterdam dans le deuxième tiers du XVIIe siècle, on trouve tout naturel que pareille synthèse ait été réalisée en un lieu qui était alors le principal carrefour du monde.

FRANÇOIS BENOIT.

L. MAETERLINCK. *Quelques peintures identifiées de l'époque de Rubens*, Bruxelles, 1905, 8°, 48 p. illustr.

A l'occasion d'études importantes publiées par M. Gustave Glück dans le *Jahrbuch der Kunsthistorischen Sammlung der All. h. K. H.*, 1903, sur le

Temps et l'École de Rubens, M. Maeterlinck a mis en lumière la personnalité de deux de ces peintres contemporains de Rubens qu'éclipsa le rayonnement de sa gloire et que lui subordonne d'ailleurs leur adhésion à son style. Ce sont *Gérard Zegers* et *Frans Wouters*.

Zegers (né vers 1591) est un méconnu de grand mérite et certaines de ses œuvres, parfois des plus honorables, figurent à l'actif de réputations illustres. Il en est de même de Frans Wouters (1612), gracieux peintre de paysages animés de scènes religieuses ou mythologiques dont il a été souvent dépossédé au profit de Pierre van Avont.

En quelques pages précises et claires l'éminent conservateur du Musée de Gand a montré les origines de ces artistes qui gravitèrent autour de Rubens, marqué leur évolution et défini leur talent.

François Benoit.

Albert Dürer, par *M. Hamel*; **Reynolds**, par *François Benoit*, **Rubens**, par *L. Hourticq*. Collection des *Maîtres de l'art* publiée par la *Librairie de l'art ancien et moderne*. vol. 8°, 176 p., 24 illustr.

La collection nouvelle des *Maîtres de l'art* ne peut manquer d'emporter tous les suffrages. Les lecteurs sérieux apprécieront ces monographies établies avec une compétence que garantissent d'ailleurs les noms des auteurs et avec une conscience dont témoignent la qualité de l'illustration et l'existence de Tables et Indices précieux et commodes (Table chronologique de la vie et de l'œuvre de l'artiste; catalogue de son œuvre avec désignation des musées et galeries et indication des reproductions photographiques; index bibliographique, etc.). Les gens de goût seront sensibles aux attraits d'une présentation élégante et distinguée dont, jusqu'à présent l'Angleterre semblait posséder le monopole. Enfin les amateurs de l'art septentrional et les curieux des choses du Nord s'estimeront un peu gâtés puisque tous les volumes parus ou annoncés, sauf un, sont consacrés à des maîtres d'Angleterre, de Flandre, d'Allemagne : *Reynolds*, *Dürer*, *Rubens* ont vu le jour : *Holbein* et *Claus Sluter* sont sous presse.

Maurice Hamel, *Albert Dürer*. — Il n'y a pas beaucoup d'artistes sur lesquels nous soyons aussi renseignés que sur Dürer. Il a eu l'heureuse pensée de se présenter lui-même aux différentes époques de sa vie en des portraits qui crient la sincérité et la fidélité; comme il a écrit et publié, il nous a livré maint secret de sa complexion morale et artistique; enfin, sa qualité d'allemand lui a assuré le bénéfice de la ferveur scrupuleuse avec laquelle ses compatriotes s'acharnent à la recherche historique. M. Hamel n'a retenu et, en raison de la place dont il disposait et de la destination de son livre, ne devait retenir que les particularités essentielles de la biographie et de l'iconographie. Il décrit l'œuvre de l'artiste tout en racontant les aventures de sa vie et l'histoire de son esprit. Après les années d'apprentissage et de voyage la personnalité morale de Dürer était déjà formée. Son portrait, peint par lui-même à l'âge de vingt-trois ans (1473) a une expression « pleine de noblesse, de douceur réfléchie et inquiète, de gravité ». Quatre ans plus tard Dürer publie les quinze gravures sur bois

pour l'Apocalypse selon saint Jean. L'inquiétude de son esprit métaphysique, son goût pour le bizarre et le terrible donnent à cette œuvre un accent singulier. Mais déjà son admiration pour la nature porte Dürer à étudier avec l'attention passionnée d'un Hokousaï les moindres détails des paysages; il exécute ses premiers portraits qui sont d'une individualité si puissante; en même temps il s'efforce consciencieusement de construire d'après les données de Vitruve un canon du corps humain. Son voyage a Venise eut sur lui une influence semblable à celle qu'eut sur Goethe le voyage en Italie : l'idéal de beauté de l'artiste devient « plus pur et plus attendri » : il y a une harmonie caressante dans les nus d'Adam et d'Ève (1507); de cette époque datent aussi de grandes compositions à l'huile. Désormais pleinement maître de sa pensée et de son art Dürer exécute les fameuses gravures sur cuivre : le chevalier, la Mélancolie, saint Jérôme et dessine les arabesques du livre d'heures de Maximilien (1514-1515). La gloire était enfin venue après de longues années de labeur, après toute une vie modeste et retirée; le voyage du Nurembergeois en Flandre fut un triomphe. De retour dans sa patrie Dürer exécute ses portraits les plus calmes et les plus expressifs. Il consacre les dernières années de sa vie à revoir ses traités théoriques auxquels il attachait, comme Léonard de Vinci, une grande importance.

Sans négliger le point de vue artistique, M. Hamel s'est surtout efforcé de rendre la physionomie morale de Dürer. N'oublions pas que Melanchthon a pu dire de lui qu'il était « encore plus à louer pour ses qualités d'homme et de sage que pour son talent de peintre »; qu'il a connu les humanistes, Pirkheimer, Érasme, Luther; qu'il s'intéressa vivement à la crise religieuse qui commençait à agiter son pays et traduisit dans son art les idées nouvelles.

M. Hamel a eu l'heureuse idée d'encadrer la biographie de Dürer entre deux chapitres d'une portée générale. En tête, c'est un tableau détaillé et séduisant de l'époque et du milieu dans lequel l'artiste a grandi et évolué : une vue pittoresque de Nuremberg, une évocation de sa vie patricienne et bourgeoise; un raccourci de la carrière artistique de la Franconie. En conclusion un rappel des hommes et des œuvres qui révèlent l'influence plus ou moins directe, plus ou moins énergique du sentiment et de la manière du maître.

Au total un bon livre, parfaitement écrit, d'une lecture attachante et fructueuse.

ALBERT MAQUINGHEN.

FRANÇOIS BENOIT. *Reynolds*. — Il dut paraître assez nouveau au public studieux à qui s'adressent les excellentes monographies de la collection, de lire sur la première couverture le nom de Reynolds. La peinture anglaise est certainement la moins connue de la majorité des Français, soit qu'on répugne à l'idée de concilier l'aptitude artistique et les caractères de la race anglaise, prévoyante, tenace, éprise de confortable et d'égoïsme, soit qu'on ne l'ait pu connaître, par la pénurie presque complète de ses pro-

ductions dans nos musées. Si quelques-uns plus favorisés gardent dans leur œil le souvenir effaré de l'exposition de 1855, ils ont borné là leur épreuve et n'ont point pénétré les origines de l'art anglais avant l'époque de 1848 et de la révolution préraphaélite. Pour les uns, totalement ignorants de l'art anglais, pour les autres qui ne furent que déconcertés en 1855, le *Reynolds* de M. F. Benoît était indispensable.

La tâche de l'écrivain était délicate : ce qu'il fallait surtout c'était dominer son sujet et son œuvre, afin de situer à grands traits la place qu'occupe, dans l'histoire, l'art anglais de l'ancienne école de peinture, celle qui naît en 1730 et ne s'éteint qu'avec la rénovation préraphaélite. Peu importait la contribution anecdotique des éclaircissements de détail dans la biographie ou le catalogue, car les études spéciales y suppléent.

L'ordonnance du livre montre que l'auteur a généreusement recherché ce but; et à le lire chacun pensera qu'il a réussi.

Le volume est divisé en quatre parties que précède une introduction et que termine un aperçu d'ensemble sur l'état de l'art anglais à la mort de Reynolds. Dans son Introduction, M. F. Benoît n'a pas reculé devant la difficulté de résumer en quelques pages l'état de l'art en 1730. Et c'était, à vrai dire, très utile : on trouve répété partout que la peinture en Angleterre ne naquit qu'avec Reynolds; il fallait établir la part de vérité de cette affirmation, en déterminer la portée, les causes lointaines et proches, les effets sur la formation de Reynolds. La première partie, consacrée à *la vie et l'œuvre*, est assez brève et combien je pense que l'auteur eut raison! Dès le deuxième tiers du livre nous sommes au cœur du sujet avec *la Personnalité de Reynolds*. Avec un soin charmant, M. F. Benoit détaille la psychologie du peintre, son caractère positif, réfléchi, ambitieux; sa droiture saine, laborieuse et son opportunisme bourgeois, sa modération bien égoïste dominée toujours par le souci de peindre beaucoup, de vendre cher et d'être à la fois le premier peintre et un des parfaits gentlemen de Londres. Dans ces trente pages que d'amusants détails, si utiles à l'impression d'ensemble; car il est de plus grand intérêt pour connaître et juger un peintre de savoir la nature physiologique de son œil, la longueur de ses pinceaux, le choix de ses couleurs et l'heure de son lever, que d'avoir pénétré s'il fut ou non admirateur intelligent de Michel Ange ou de Poussin. Dans l'histoire d'un artiste, le fait d'avoir collectionné des faïences ou chéri des dinanderies est capital!

La troisième partie du livre étudie *l'Art de Reynolds*, et c'est ici que les vues de l'auteur s'élargissent, embrassent tous les caractères de l'art anglais et donnent un tableau saisissant de la peinture de Reynolds et de ses compatriotes. En gros on peut énumérer ces caractères : c'est le souci de l'expression forte et la recherche de la couleur. Cette expression, Reynolds l'atteindra d'abord par la rénovation du geste et par l'adaptation méthodique des accessoires. Quant à la facture, Reynolds paraît avoir recherché surtout la « molle coulée du clair-obscur » et la couleur brillante et fraiche. « Fuyez, écrivait-il, la craie, la brique et le charbon, cherchez la perle et la pêche mûre. »

Les Écrits de Reynolds, ses dialogues, éloges, annotations, puis son

voyage en Flandre et ses quinze discours sont étudiés dans la quatrième partie.

Le livre paraît être venu à son heure. L'auteur a choisi une méthode adaptée et à l'utilité de son œuvre et à sa destination. Il a étudié un artiste en artiste, et c'est bien Reynolds qu'il a démontré.

M. G. GOSSART.

L. HOURTICQ. *Rubens.* — Le *Rubens* de M. Hourticq se présente comme entièrement différent du *Reynolds* de M. Benoît. Le *Rubens* est surtout l'œuvre d'un historien, et le *Reynolds* celle d'un artiste. La banalité de la biographie du peintre anglais exigeait qu'un esprit délicat et souple s'attachât plus à son œuvre; l'importance de la vie publique du Flamand, l'influence qu'elle eut sur son génie, sur sa célébrité et sur notre critique nécessitait la collaboration d'un historien. Peut-être même l'exposé de cette existence a-t-il un peu entraîné M. Hourticq à morceler l'étude de l'artiste chez Rubens et à passer vite sur la question si intéressante de sa formation, mais il est évident que l'auteur l'a fait à dessein. Il a estimé l'utilité immédiate d'une présentation saisissante et vraie de Rubens, plutôt qu'une élogieuse redite de son génie. Et je pense qu'il ne s'est point trompé.

Le livre n'est point divisé et l'auteur n'y distingue pas, par des chapitres, l'étude de l'homme, de l'artiste, de l'œuvre. Dans la première partie, après un tableau puissant de la Flandre en 1575 nous suivons le jeune Rubens dans l'atelier de ses trois maîtres, Tobie Verhaecht, Adam van Noort et Otto Vaenius, puis dans le long séjour à Mantoue et le premier voyage d'Espagne. Là se place l'étude de l'influence qu'il reçut des peintres romains, des Vénitiens et des Bolonais.

Le retour de Rubens à Anvers et sa vie jusqu'à l'achèvement de la Galerie de Médicis (1626) font l'objet de la deuxième partie du livre, la plus intéressante de beaucoup, parce qu'elle renferme peu de narration.

Pendant les huit années du séjour en Italie les temps ont changé, la « domination des reitres » est finie, le roi d'Espagne signe la trêve de 1609 et des jours plus faciles vont faire oublier la décadence économique d'Anvers. Rubens revient alors à Anvers, épouse la gracieuse Isabelle Brant. C'est l'époque de son délicieux portrait de Munich. Il achète sa maison sur le Wapper, ordonne ses collections, bâtit son pavillon italien, classe sa bibliothèque et commence ses chefs-d'œuvre. Puis c'est la série des peintures religieuses, les calvaires, les tableaux mythologiques, les saintetés, les Assomptions, les Mages et enfin la galerie de Médicis commandée en 1622.

Avec la troisième époque de la vie de Rubens, voici la troisième partie du livre. C'est Rubens ambassadeur, son second mariage, avec Hélène Fourment, les tableaux religieux, Martyres et Saintes Conversations, puis la mort de l'artiste en mai 1640.

La plus grande qualité de M. Hourticq paraît être l'aptitude descriptive : son livre saisit, évoque et peint. Il est écrit dans une langue savoureuse et pleine, noble et distinguée comme l'histoire et l'homme qu'elle raconte. Il

faut applaudir sans réserves à la tentative de M. Hourticq : il ne s'agissait pas d'élucider toutes les questions que soulève l'œuvre colossale de Rubens, ni de recommencer la louange banale. Il fallait, pour le public intelligent mais non spécialiste à qui le livre s'adresse, une narration de Rubens, exacte, générale et vive, bien plus qu'une discussion de son art.

Pour les lettrés, M. Hourticq consentit à mettre dans son livre des idées sur la peinture de Rubens et sur lesquelles je ne m'accorde pas tout à fait avec lui. Je ne pense pas que « Rubens ait goûté des émotions d'archéologue dévot » devant les religions de l'antiquité, et Fromentin, le maître critique, disait déjà que « l'Olympe ennuie Rubens ». Si Rubens fréquente les bois sacrés, s'il aime les nymphes et les satyres, ce n'est point les amours du chèvrepied ni les étonnements de Callisto qu'il recherche, mais il voit un dos nacré, un sein bruni, une chair laiteuse et douce où la lumière s'étale; il voit une tache de soleil sur une peau, ou une ombre blonde sur une épaule, et cela parce qu'il est peintre, surtout et uniquement peintre, et c'est nous seuls qui découvrons les naïades et les chasseresses.

Ces discussions d'ailleurs n'enlèvent pas au livre de M. Hourticq le grand mérite de ne s'attacher à aucune idée préconçue, à aucun système, à aucune école et d'être, même sur le point où nous différons, l'œuvre d'un écrivain consciencieux, savant et probe, qui voit et pense comme il écrit, c'est-à-dire avec indépendance et sincérité.

M. G. GOSSART.

Entwicklungsgeschichte der modernen Kunst. Vergleichende Betrachtung der bildenden Künste, als Beitrag zu einer neuen Aesthetik, von JULIUS MEIER-GRÆFE. Jul. Hoffmann, Stuttgart, 2 vol. 4° de 760 pages et 1 vol. d'illustrations. 30 M.

Il a paru en Allemagne, dans ces dernières années, un certain nombre d'ouvrages consacrés à l'art du XIXe siècle. On connaît les volumes brillamment écrits — trop brillamment peut-être — par M. Richard Muther et qui datent d'il y a plus de dix ans déjà, ainsi que l'excellent ouvrage de M. Cornelius Gurlitt paru en 1900 et spécialement consacré à l'art allemand, pour ne citer que les œuvres les plus marquantes. M. Meier-Græfe qui avait déjà publié de nombreuses études sur l'art contemporain [1], a essayé à son tour d'un travail d'ensemble; mais il l'a fait dans un esprit très différent de ses prédécesseurs et son livre ne ressemble en rien à ceux qui l'ont devancé.

Par art moderne l'auteur entend principalement le mouvement de renaissance de la couleur, qui restera le plus caractéristique de l'art du XIXe siècle. Il commence à Delacroix et s'épanouit avec l'impressionnisme.

1. Voir surtout : Kunst und Künstler, *Die Dekorative Kunst*, la Revue allemande dont M. Meier-Græfe est le directeur; la *Revue encyclopédique Larousse*, où ont paru de nombreux comptes rendus sur le mouvement d'art en Autriche et en Allemagne et dans la collection de monographies, *die Kunst*, Edouard Manet und sein Kreis, Der moderne Impressionismus.

Mais M. Meier-Græfe n'a pas eu souci d'en écrire l'histoire complète. Le lecteur serait fort déçu, qui voudrait chercher ici des renseignements détaillés sur les artistes, ou même les œuvres dont il est le plus question. Il trouvera beaucoup moins de faits que d'idées et le sous-titre de l'ouvrage indique cette préoccupation dominante de l'auteur de ne pas établir un simple répertoire de noms, un catalogue d'œuvres, mais bien plutôt de tenter l'esquisse d'une sorte de philosophie de l'art moderne, au sens où l'entendait Taine. Le point de vue critique auquel s'est placé M. Meier-Græfe pour juger du mouvement artistique de ces dernières années aussi bien en France qu'en Allemagne et dans les principaux pays d'Europe est ce qui constitue surtout l'intérêt de son livre. Il aboutit à des conclusions qui tout d'abord peuvent surprendre. Le critique de la *Berliner Morgenpost*, M. Norbert Falk, rendant compte de l'ouvrage, prévoyait qu'on traiterait l'auteur « d'iconoclaste et de communard en habit noir ». Et de fait il y a parfois dans certaines pages une singulière irrévérence à l'égard de quelques gloires consacrées ou plutôt de renommées usurpées. L'art allemand actuel, dans quelques-unes de ses tendances, y est condamné avec une si impitoyable rigueur, qu'on s'en est vivement scandalisé.

L'auteur n'a nullement songé pourtant à heurter de front par parti pris, les opinions généralement admises. Il n'a eu qu'un souci : dire ce qu'il croyait vrai, défendre l'art contre ses amis maladroits, dont l'enthousiasme aveugle le compromettait le plus dangereusement, et rappeler au public aussi bien qu'à la critique quelques vérités élémentaires. Celles-ci n'ont rien de bien révolutionnaire. Elles n'apparaissent nouvelles que pour avoir été trop longtemps oubliées.

Pour apprécier une œuvre d'art, M. Meier-Græfe entend partir de ce principe qu'on ne saurait contester : un tableau étant essentiellement une surface peinte, une statue une forme modelée dans l'espace, ce qui importe en premier lieu, c'est la manière dont cette surface est peinte et dont cette forme est modelée. Notre jugement, s'il veut être équitable, doit tabler sur ce qui fait la valeur vraiment *artistique* d'une œuvre d'art, et non pas sur son intérêt narratif, anecdotique ou poétique, ce qui est fort différent. Défions-nous donc avec soin des impressions sentimentales, que le sujet d'un tableau ou d'une statue éveille en nous; de tout ce qui n'a avec l'art que des rapports très lointains et qui trop souvent influe à faux sur nos jugements. Il convient de ne jamais oublier que la peinture aussi bien que la sculpture sont deux formes d'art, dont le but est, avant tout autre, d'intéresser notre sens de la vue, et volontiers M. Meier-Græfe prendrait à son compte cette phrase de Gœthe dans les *Propylées* : « Celui qui ne parle pas clairement aux sens, ne saurait parler clairement à l'âme. »

Est-ce à dire, ainsi qu'on l'a voulu reprocher à tort à M. Meier-Graefe, que celui-ci ne soit sensible qu'à la magie de la tache colorée, ou à l'harmonie qui réside dans les formes; qu'il ne veuille que d'un art pour l'art; que sa critique soit par suite incompréhensible au profane, à qui ne goûte pas le charme absolu d'une valeur bien en place et n'est pas sensible a l'éloquence d'un raccourci? Langage d'atelier, s'est-on écrié, dilettantisme de connaisseur ou de collectionneur, qui ravale tout l'art au métier, en supprime la poésie, refuse à l'artiste le droit d'être un penseur, juge

indifférent le sujet d'une œuvre et dirait volontiers avec les Goncourt rappelant le mot connu de d'Alembert : Malheur aux productions de l'art dont toute la beauté n'est que pour les artistes. « Voilà une des plus grandes sottises qu'on ait pu dire! »

Il n'en est rien. L'auteur ne réclame pas pour l'œuvre d'art une sorte d'objectivité impassible et sereine. Il n'exige pas que l'artiste renonce à s'exprimer dans son œuvre; mais il veut qu'il le fasse en disciplinant son génie. Il n'admet pas qu'il puisse chercher à faire impression sur le public en ne se servant de l'art que comme un pis-aller, en n'ayant pas le respect de ses lois fondamentales. C'est en ce sens qu'à propos de Maurice Denis, M. Meier-Græfe peut écrire, sans qu'il soit dans sa pensée d'énoncer un paradoxe : « Ce qu'il y a de plus beau dans les œuvres personnelles, c'est ce qu'elles ont d'impersonnel. Il y a, dans la vie aussi bien que dans l'art, une certaine pudeur à demeurer dans la convention, une sorte d'altruisme d'essence supérieure, avec quelque chose que l'on ne peut comparer qu'au sentiment religieux. Où est la limite en ceci? On la peut aussi difficilement préciser, qu'on ne saurait dire le moment précieux au delà duquel la pudeur cesse de perdre son naturel, qui est sa vertu la plus rare. De très grandes œuvres ont cette qualité de demeurer naturellement dans ces limites, où leur style se confond avec la tradition [1]. »

Pour ce qui est de l'influence de l'œuvre d'art sur la foule, de l'accès de tous à la beauté, qu'on lise les premiers chapitres : *Les artistes autrefois et de nos jours. — Traditions. — Les mosaïques du Gothique à la Renaissance*, sans parler de la dernière partie de l'ouvrage consacrée à la Renaissance actuelle des arts du décor et l'on saisira combien M. Meier-Græfe ne saurait vouloir d'un art interdit aux profanes. Pour lui les grandes époques de l'art sont précisément celles où l'art fut un facteur important de la civilisation, où il était éducateur des foules, et il déplore qu'à notre époque, au lieu de se déployer en vastes décorations murales, au lieu d'orner les frontons ou les façades de nos édifices, d'embellir tous les objets nécessaires à la vie, il ne se manifeste plus que sous forme de tableaux et de statues. Il est bien loin de considérer comme une jouissance supérieure cette joie raréfiée, cette « *Feiertagsfreude* », que dans l'état actuel de notre culture, l'art ne répartit jalousement qu'entre un petit nombre de privilégiés assez riches pour la payer, et il espère la venue d'un temps où chacun travaillant selon ses forces à servir les besoins de tous, les besoins d'art et de beauté de la foule seront également satisfaits. Il n'y aura plus alors dans la ruche de bourdons inutiles, oisifs et jouisseurs. Et ce temps-là, ajoute-t-il, ne connaîtra plus l'amateur d'art.

Impersonnalité et tradition, voilà donc dans l'œuvre d'art pour M. Meier-Græfe, les deux qualités essentielles. Impersonnalité, c'est-à-dire, comme nous l'avons expliqué, effacement de l'artiste devant son œuvre, souci unique de ce qu'elle devra exprimer en son langage propre, par le jeu des couleurs, des lignes ou des surfaces [2]; et tradition, c'est-à-dire effort chez l'artiste de faire progresser l'art dans la voie où d'autres l'ont amené, en

1. T. I, p. 361.
2. Voir à ce sujet la comparaison entre l'art de Monet et de Böcklin, t. I, p. 219.

enrichissant son langage d'effets nouveaux, de moyens d'expression plus riches, plus souples, plus puissants. Que vaut une œuvre par elle-même; que vaut-elle ensuite pour sou époque et même quelle est sa valeur pour l'avenir? Quels sont les germes féconds quelle contient et quels sont en elle les éléments caducs? Voilà en résumé les questions qui importent le plus à la critique d'art, selon M. Meier-Græfe.

La matière du livre est très vaste. Si l'auteur a prétendu étudier surtout le mouvement d'art qui a pris naissance dans les trente dernières années du XIXe siècle et qui est issu de l'école impressionniste, il n'a garde de considérer ce mouvement isolément. Il le rattache étroitement au passé et il en note dans les principaux pays d'Europe les influences les plus profondes. L'ouvrage se présente avec la belle ordonnance d'un jardin à la Le Nôtre. Au centre, sur une pelouse surélevée le temple de la Beauté moderne dresse en plein air, en pleine lumière, sa vaste coupole supportée par quatre piliers. Au sommet de ces quatre piliers quatre bustes : Manet, Cézanne, Degas et Renoir. A l'intérieur tous les artistes français et étrangers qu'a rassemblés le même culte de la couleur, de la vie et de la nature. De ce temple une vaste perspective conduit au passé le plus lointain, jusqu'aux mosaïques naïves des Byzantins. Murano et Saint-Marc profilent sur l'horizon reculé leurs coupoles, à l'intérieur desquelles flamboie l'or des décorations murales. Une large avenue se déroule à travers l'art gothique et la Renaissance, et par delà s'épanouissent des voies multiples dans lesquelles nous croisons les ombres de Rubens, de Velasquez et de Rembrandt, les ancêtres immortels de tout notre art moderne. Toutes ces voies aboutissent enfin à un carrefour élargi où Ingres, Delacroix et Daumier sont les génies montrant du doigt les directions où s'engagera leur siècle. En des routes isolées, loin des grandes avenues, quelques indépendants, jaloux de leur solitude, s'en vont vers des coins de nature et d'art qu'ils ont su découvrir. Théodore Chassériau, Puvis de Chavannes sont de ces génies solitaires. Puis d'autres, Fantin-Latour, Monticelli, tous ceux en qui survit aujourd'hui encore un romantisme atténué, cueillent en des pelouses écartées la fleur bleue de leurs rêves.

Dans un ensemble aussi harmonieux, en une matière aussi logiquement ordonnée, on s'étonne de ne rencontrer nulle part, à la suite de ces avenues, au bout de ces perspectives, la route qui conduit loin de ce jardin de l'art, jusqu'à la grande forêt libre, où la génération de 1830 avait découvert tant de beautés encore ignorées. M. Meier-Græfe, il est vrai, s'en excuse en une note de quelques lignes. Ceux-là sont trop connus. On leur a consacré tant d'études et l'on a su rendre si pleinement justice à leurs efforts, qu'il devenait inutile de leur réserver quelques chapitres. Ingres et Delacroix, Turner et Constable ont-ils donc été moins étudiés et moins compris? Laisser de côté toute l'école de Barbizon, Corot, Dupré, Diaz et Rousseau, lorsqu'on recherche avec tant de soin les origines de l'art moderne, et qu'on remonte d'autre part jusqu'aux mosaïques de Venise, pour étudier les grandes lois de la peinture décorative, c'est évidemment une lacune que l'auteur ne justifie que bien imparfaitement et que le lecteur regrettera.

Le quatrième livre tout entier est consacré à l'Allemagne, le cinquième à l'Angleterre, et à ce mouvement d'épanouissement de toutes les branches

de l'art, que M. Meier-Græfe appelle *die Stilbewegung*. Le quatrième livre est certainement le plus nouveau, celui qui aboutit aux conclusions les plus hardies. Mais pour qui a lu les pages qui précèdent, pour qui a compris le point de vue, où le critique a prétendu se placer, son souci de la technique, du métier et de son perfectionnement nécessaire sous peine de déchéance pour l'art, rien de plus logique que le jugement qu'il porte sur l'art allemand.

Ce qu'il reproche à la plupart des artistes allemands du XIXe siècle, à ceux-là même que nous avons été habitués à considérer comme les représentants les plus typiques de l'art moderne en Allemagne, c'est précisément d'avoir abouti à des œuvres qui ne sont pas modernes, qui ne sont pas le produit naturel et logique de leur temps, mais bien plutôt quelque chose de violemment contradictoire avec les tendances les plus fortes de l'art actuel. En restant fidèle à ce qu'elle vénère comme sa tradition nationale, l'Allemagne est aujourd'hui dans l'erreur; elle n'aboutit, dans le domaine des arts plastiques, qu'à l'impuissance ou à la faillite. M. Meier-Græfe lui oppose l'exemple de la France qui n'eut jamais en art de tradition véritablement et exclusivement nationale. Elle sut, à toutes les époques de son histoire, emprunter sans cesse, mais pour le faire sien, ce que les autres pays lui offraient de meilleur. Elle tourna ses regards tantôt vers l'Italie, les Flandres, la Hollande, tantôt vers l'Espagne, l'Angleterre et même le Japon. Elle n'en possède pas moins actuellement une peinture bien française, et dont la supériorité apparait évidente sur celle de toutes les autres nations. Paris est aujourd'hui, sans conteste, ce que fut Athènes aux plus beaux temps de l'art grec, Rome à l'époque de la Renaissance, la capitale de l'art. C'est que plus que jamais la culture esthétique est de nos jours une culture cosmopolite, et si l'Allemagne veut parvenir à cette culture, dont elle est loin encore, elle doit rompre délibérément avec son passé qui la paralyse, et se joindre hardiment au grand mouvement d'art européen et moderne.

Donc guerre à tout le faux patriotisme en matière d'art, guerre à la *Pickelhaubenromantik* qui sévit encore en plein XXe siècle, faussant en Allemagne le goût esthétique de la nation, guerre à cette *Gemütsmenschenæsthetik*, qui est la cause principale de l'infériorité actuelle de l'art allemand en Europe, guerre à tout ce qui est vestige de la tradition gothique; guerre aux tendances archaïsantes, à tout ce que M. Meier-Græfe résume de ce mot pittoresque : la *Rumpelkammertradition*. C'est à cette seule condition que l'Allemagne possédera enfin un art digne de ce nom.

On démêle aisément dans cette attitude de l'auteur une sorte de combinaison du point de vue gœthéen et de l'esthétique de Nietzsche que nous ne signalons qu'en passant, quitte à revenir tout à l'heure, sur cette conformité entre sa manière de voir et celle de Gœthe plus spécialement. Et l'on conçoit dès lors, pourquoi Anselm Feuerbach, Hans von Marées apparaissent à M. Meier-Græfe comme les plus grands artistes allemands du XIXe siècle, pourquoi parmi les modernes il étudie avec une sympathie particulière les peintres Leibl et Liebermann et le sculpteur Hildebrand. Böcklin est l'objet de ses plus rudes critiques, du moins le Böcklin de la dernière période, le peintre des « Tritons bouffis », des nixes qui s'ébattent

dans de grandes vagues « de zinc coloré en bleu », le Böcklin populaire; tandis qu'il trouve de vraies qualités de peintre dans les œuvres de sa première manière, celle d'avant 1860, alors qu'il était plus ou moins sous l'influence de Corot. De même Menzel ne lui apparait jamais aussi puissant et aussi grand artiste que dans ses œuvres de début, ses illustrations de l'époque de Frédéric; il goûte en lui le dessinateur si sûr de son métier, infiniment plus que le peintre à la technique incertaine et démodée, exception faite pour quelques toiles extraordinaires, telles que cet *Intérieur ensoleillé* datant de 1845, où il sut être, une génération avant Monet, le peintre de l'atmosphère et de la lumière. Devant l'œuvre de Klinger, M. Meier-Græfe fait d'importantes réserves. Il cherche à nous montrer la lutte perpétuelle entre deux tendances contradictoires de sa nature : l'une, qu'il appelle la *gedankliche Tendenz* et qui l'entraîne aux pires extravagances, à vouloir faire exprimer à l'œuvre d'art plus qu'elle ne saurait dire; l'autre, au contraire, une vraie tendance d'artiste, préoccupé de la beauté d'une forme, de sa signification naturelle, et qui le ramène au calme, à l'harmonie, au développement vraiment plastique de sa pensée. Mais il constate que Klinger n'est parvenu que très rarement à réaliser l'accord entre ces deux forces qui s'agitent tumultueusement au fond de lui; son art reste inégal et tourmenté et n'atteint pas encore à la vraie beauté. Quant à Lenbach, M. Meier-Græfe l'exécute assez dédaigneusement, en passant. Son style n'appartient pas à notre temps. Sa place est en marge de l'histoire de l'art moderne.

Il y a dans tous ces jugements de dures vérités, mais ces vérités devaient être dites. Si l'on s'en est d'abord indigné en Allemagne, on reconnaîtra peu à peu ce qu'elles avaient de nécessaire. Et il est bon qu'un critique allemand ait eu le courage de les affirmer. Lui seul pouvait espérer les faire écouter. On a accusé l'auteur de vouloir juger l'art allemand d'un point de vue trop français et même trop parisien. On ne peut cependant le soupçonner, lui qui est allemand, de ne pas comprendre l'art de son pays. C'est l'éternelle fin de non-recevoir que s'est toujours vu opposer la critique française, lorsque partageant à peu de chose près, la manière de voir de M. Meier-Græfe, elle ne pouvait se résigner à reconnaître en Böcklin un des plus grands artistes de notre époque; lorsque devant l'œuvre de Klinger, elle n'arrivait pas, avec la meilleure volonté du monde, à discerner autre chose qu'un chaos de bonnes intentions rarement suivies d'effets décisifs. Il demeurait entendu que l'art allemand avait certaines beautés mystérieuses que nous ne parviendrions jamais à saisir. Il conviendrait pourtant de distinguer, et M. Meier-Græfe l'a fait avec une parfaite netteté. Toutes ces œuvres ont peut-être en effet des qualités bien allemandes et qui échapperont toujours, en partie du moins, à un étranger. Mais ces qualités n'en font pas nécessairement des œuvres d'art; et un étranger est parfaitement à même de les juger et de les apprécier de ce point de vue, du point de vue purement artistique, qui ne saurait être un point de vue national. L'art parle aujourd'hui plus que jamais une langue universelle. Les frontières de la beauté ne sont pas celles des nationalités.

Du reste n'était-ce pas déjà le point de vue gœthéen, et n'est-il pas curieux de constater que Gœthe n'eût certainement pas jugé autrement

que M. Meier-Græfe, dont on suspecte le « parisianisme », un Klinger ou un Böcklin? Ne qualifiait-il pas les œuvres de Cornelius ou d'Overbeck, de *stupende Dinge* : ne critiquait-il pas sans cesse ce besoin de certains artistes allemands de se développer dans le sens des primitifs [1], et n'écrivait-il pas à Knebel [2] : « Je ne crois pas qu'il y ait une seconde nation aimant comme la nôtre, à progresser à la manière des écrevisses. »

Il serait injuste enfin, en rendant compte bien insuffisamment encore de l'ouvrage de M. Meier-Græfe, de ne pas mentionner ses qualités de style très personnelles. Son écriture abonde en trouvailles ingénieuses, en raccourcis éloquents, elle est au plus haut point expressive et demeure toujours d'une parfaite clarté. Elle procure au lecteur un plaisir de plus, ajouté aux autres, celui que donne toute forme d'art définitive. Il en est un peu de la critique allemande comme de l'art allemand. Des joies semblables y sont assez rares : elles valent d'être notées. Et par surcroît le livre est édité par la maison Hoffmann, de Stuttgart [3], avec un soin tout spécial. Le choix du papier, des caractères d'imprimerie, la reproduction des illustrations, réalisent un ensemble qui, dans l'art de l'imprimerie et du livre en Allemagne, est fort heureusement aussi une contribution bien nécessaire à une esthétique nouvelle.

GASTON VARENNE.

Der Fall Böcklin und die Lehre von den Einheiten, von ALFRED JULIUS MEIER-GRÆFE. Julius Hoffmann, Stuttgart, 1905. 3 M.

L'analyse que nous avons essayé de faire des tendances les plus caractéristiques de la critique de M. Meier-Græfe dans son ouvrage précédent nous dispensera d'un compte rendu aussi complet de ce second volume. Aussi bien celui-ci n'est-il qu'un chapitre détaché du premier. Le jugement porté sur Böcklin est le même, mais il est ici appuyé sur tout un faisceau de preuves, sur une série d'observations patiemment rassemblées. Rien de plus suggestif, et de plus fortement construit que les pages où l'auteur tend à prouver que Böcklin n'est pas véritablement un peintre, en ce sens qu'il aurait pu aussi bien se servir de tout autre procédé que la peinture — mosaïque ou tapisserie — pour traduire ses idées et que le résultat n'eût pas été différent; qu'après Rembrandt, Velasquez, Rubens et les modernes, il n'est pas un coloriste; qu'il n'a guère dépassé en ce sens le niveau des premiers tâtonnements de la peinture, de ce que M. Meier-Græfe appelle *die spezifisch gewerbliche Periode der Malerei*; enfin que les qualités positives de Böcklin. — Böcklin est un visionnaire, un poète, un ornemaniste et un illustrateur, un grand metteur en scène par-dessus tout — n'aboutissent qu'à ces antinomies fondamentales : son œuvre est

1. Lettre à Boisserée, 14 février 1814.

2. 13 novembre 1813. « Ich glaube nicht dass irgend eine Nation eine solche Lust am Krebsgang hat, als die deutsche. »

3. Une traduction française du livre de M. Meier-Græfe est annoncée comme en préparation. Une traduction anglaise va paraître à Londres, chez l'éditeur William Heinemann.

une illustration sans texte, une mosaïque sans murailles et un décor sans théâtre.

Recommandons surtout à tout admirateur enthousiaste de Böcklin la lecture des chapitres intitulés : *Die Entwicklung Böcklins*, *Die Organisation des Irrtums — das Theater — die Bühne Böcklins*. Ils ne peuvent manquer d'éclairer sa religion, et peut-être d'ébranler sa foi. A moins que parmi ces admirateurs il en soit d'assez impénitents pour conclure, à la façon de cet ami de l'auteur, à qui ce dernier venait d'exposer au long tout son système d'argumentation : « Et pourtant c'est un grand artiste! — Comment? reprend l'auteur d'une voix défaillante. — J'accorde, continue l'ami que ce n'est pas un peintre. — Ni un dessinateur. — Soit, ni un dessinateur. Il est *quelque chose d'autre*, voilà tout! »

Au reste, pour qui admirerait quand même en Böcklin, l'artiste, malgré les tares de son œuvre, voici les tares de sa pensée et les limites de son goût qui pourraient peut-être faire surgir quelques doutes sur la valeur et la profondeur de son génie. Ni artiste, ni penseur, que restera-t-il? Toujours le quelque chose d'autre! Utilisant les publications récentes de Schick et de Floerke, qui vécurent tous les deux dans l'intimité du peintre suisse, l'un à la période de ses débuts, l'autre vingt ans plus tard, au moment où il exécutait ses œuvres les plus admirées aujourd'hui, mettant à profit également les souvenirs rassemblés par Frey, d'après les amis de Böcklin à Zurich [1], M. Meier-Græfe a relevé en quelques pages les principaux jugements portés par Böcklin sur son art d'abord, ce qui est intéressant, et aussi sur l'art d'autrui, ce qui est plus instructif encore. Si un artiste se connait toujours assez mal et si nous sommes en droit de nous défier de lui, quand il apprécie ses propres efforts, rien ne nous permet mieux par contre de nous faire une idée de son génie, que de savoir la façon dont il comprend les efforts des autres. Or, pour citer au hasard, Rembrandt, aux yeux de Böcklin, n'est pas un coloriste; Rubens ignore la beauté des formes; les Vénitiens sont des barbouilleurs (*rücksichtslose Schmierer von wenig edlem Geschmack*), bien qu'ils aient, ajoute-t-il en manière de correctif, une parfaite connaissance des procédés propres à la peinture; les fresquistes de Pompée ont été de plus grands peintres, selon lui, que tous les artistes des XVe et XVIe siècles; de tous les contemporains Gabriel Max est le peintre qu'il préfère; il ne comprend pas comment on peut s'intéresser comme Millet à cette canaille des journaliers (*das Taglöhnerpack*); Courbet n'est qu'un rustre (*ein Knote*) et les pleinairistes français sont tous ensemble des portefaix (*Packträger*) et des « chiffonniers » (en français dans le texte), etc. Que penser enfin de cette déclaration de Böcklin, à propos de Hans von Marées : « Marées oublie que l'on ne peint pas un tableau *pour réaliser un effet pittoresque ou un effet de coloris*, mais pour dire quelque chose » (*der Sache selbst wegen*). Et combien significatif ce jugement sur Rembrandt : « En comparaison avec Titien, qui fut toujours un artiste complet, Rembrandt

1. Schick, *Tagebuch-Aufzeichnungen aus den Jahren 1866-1868-1869, über Arnold Böcklin*, herausg. v. H. von Tschudi, Berlin, 1901. — Gustav Flœrke, *Zehn Jahre mit Böcklin*, München, 1902. — Adolf Frey, *Arnold Böcklin, nach den Erinnerungen seiner Züricher Freunde*, Stuttgart, Cotta, 1903.

n'est qu'un petit talent, qui se préoccupe avant tout de ce qui est métier » (*das Machen*).

Comme le fait remarquer M. Meier-Græfe, Böcklin méprise tous les vrais peintres. Plus un artiste est soucieux de découvrir de nouveaux moyens d'expression, plus il se préoccupe d'effets pittoresques, plus la condamnation de Böcklin s'exprime en termes énergiques. Böcklin, conclut l'auteur, « réunit en une seule personne tous les crimes contre la logique de l'art qu'ont commis tous les Allemands; il est le résultat de longues erreurs, *qui sont des erreurs de race*, et il fut à son tour l'occasion d'erreurs nouvelles ».

Ces quelques notes suffisent à montrer dans quel esprit est conçu ce livre. Jamais pareil « éreintement » n'avait été tenté encore de Böcklin, jamais pareille condamnation portée contre les tendances qu'il représente en art. Il ne conviendrait pas cependant de juger l'ouvrage sur ce compte rendu trop sommaire. Aussi bien, ce ne sont pas les conclusions qui nous paraissent les plus instructives, mais bien plutôt toute la série d'observations de détail qui y conduisent l'auteur. Et s'il est évident que le volume est, malgré son souci de ne rien avancer qu'il ne prouve, un livre de combat, s'il force peut-être un peu la signification de certains faits par souci de frapper fort, il n'en contient pas moins non seulement sur Böcklin, mais sur l'art en général, quantité d'idées justes, et il donne à réfléchir.

Trois chapitres sont spécialement consacrés au début, à l'exposé de la doctrine sur laquelle repose la méthode critique de l'auteur: *Die Einheiten. Die Lehre von den Einheitein. Entwicklung der Einheit in der alten und neuen Malerei.* Ce n'est pas la partie la meilleure de l'ouvrage, et la nécessité n'en apparaissait pas évidente. Cette esquisse d'un système esthétique n'ajoute guère au débat qu'un poids inutile et quelques formules assez creuses. Et les faits rassemblés étaient par eux-mêmes assez significatifs, pour donner à l'argumentation toute la solidité nécessaire.

Par ce mot « d'unités » appliqué à l'œuvre d'art, M. Meier-Græfe entend en quelque sorte ses molécules, c'est-à-dire ses éléments constitutifs. Et il range parmi ceux-ci la ligne, le dessin, la couleur, et ses différentes valeurs; les procédés divers employés pour mettre ces valeurs en harmonie ou pour réaliser des contrastes; les rapports entre les masses de lumière et d'ombre, puis aussi les moyens employés par l'artiste pour appliquer ses couleurs et recouvrir sa toile, la préparation des dessous, les empâtements, les frottis, etc.

L'artiste est entièrement libre dans le choix qu'il fait de l'un ou l'autre de ces procédés, dans l'emploi de tel ou tel moyen d'expression. Mais, son choix fait, il est jusqu'à un certain point lié. Il faut qu'il soumette, bon gré, mal gré, les exigences de son génie aux exigences plus fortes du métier. Le critique ne peut songer à lui reprocher d'avoir utilisé tel procédé plutôt que tel autre. Mais il est bien obligé de constater le désaccord entre les moyens mis en œuvre et le résultat atteint, les fautes contre les unités organiques de l'œuvre d'art. Jusqu'ici le système est parfaitement clair et logique. Voici qui l'est moins.

Les combinaisons entre elles de ces différentes unités sont infinies. Il en

peut résulter mille possibilités différentes d'harmonie, c'est-à-dire d'accords heureux et de convenances, ou au contraire de disharmonies, c'est-à-dire de dissonances. Les harmonies très variées réalisées par les différents artistes constituent une seconde série d'unités, qu'on pourrait appeler les unités d'harmonie. Chaque grand artiste a son unité propre, qui le caractérise et qui est l'accord parfait entre son génie et les moyens d'expression dont il se sert, le reflet dans l'œuvre de son tempérament. Celui-ci ne variant jamais — selon M. Meier-Græfe — qu'en intensité et non en qualité, cette unité demeure constante. Voilà qui est bien un peu simpliste et fort contestable. Pour prouver ce qu'il avance, l'auteur tente une longue explication physiologique [1] du mécanisme de la création de l'œuvre d'art chez l'artiste. Il montre que celui-ci vit dans un dédoublement de son être; et que créant dans une sorte de vie supérieure et supra-consciente, superposée à la première, sa vie matérielle, les événements de cette vie n'ont pas de répercussion directe sur son génie et sur son œuvre. Et il cite Nietzsche, Toulouse-Lautrec, van Gogh, Maupassant, Aubrey Beardsley parmi les modernes, comme exemples de ces disharmonies foncières dans l'existence réelle, n'apparaissant nullement dans l'œuvre d'art. Autant d'exemples bien peu probants.

Mais ce n'est pas tout encore. Il y a d'autres unités que celles de l'œuvre d'art et l'unité particulière à chaque artiste; on distingue encore l'unité propre aux œuvres de toute une époque ou d'un pays. C'est cette unité dernière, qui permet de reconnaitre immédiatement la parenté de toutes les œuvres hollandaises de van Goyen ou de Cuyp, à Ruysdael, van der Neer et Rembrandt; qui permet de Bellini à Tintoretto, malgré toutes les différences entre les unités caractéristiques de chaque artiste, de noter une filiation et des ressemblances, qui nous autorise à tracer dans l'art moderne une grande courbe d'évolution allant de Constable et Delacroix jusqu'à l'école impressionniste, en passant par Courbet et Manet. Toute œuvre marquante n'est qu'un moment dans l'évolution incessante et ininterrompue de l'art. Sa valeur propre est précisément accrue de la valeur des œuvres antérieures dont elle continue les efforts, en préparant à son tour les œuvres qui suivront. Une œuvre née au contraire sur un sol de hasard, en terrain d'exception, loin du champ fructifié déjà par les bonnes graines vivaces tombées des plants antérieurs est une œuvre forcément débile et sans valeur, qui disparaitra sans laisser à l'avenir le moindre germe à féconder.

Telle est, esquissée dans ses grandes lignes, cette théorie des unités, qui a bien l'air d'avoir été imaginée par M. Meier-Græfe, uniquement pour les besoins de sa cause. Il lui est bien facile en tout cas, en l'appliquant à Böcklin, de prouver : 1° que les unités de ses tableaux n'atteignent pas à l'harmonie; 2° que Böcklin n'a pas eu lui-même, comme tout grand artiste, son unité propre (divergences profondes entre les tendances de ses débuts et celles de ses dernières années); et enfin 3° que son œuvre est en dehors du grand courant d'art moderne [2]; que si même elle n'était pas absolument

1. P. 49-57.
2. De celui qui va de Delacroix à l'impressionnisme, soit! Mais M. Meier-Græfe

condamnable en soi, elle serait du moins inutile et vaine, puisqu'elle pourrait disparaître de l'histoire de l'art sans qu'il en résulte le moindre vide; bien plus, qu'elle est néfaste pour avoir engagé l'art à sa suite en des tendances sans issue, d'où ne pouvait résulter aucun progrès.

Mais combien d'autres artistes que Böcklin, et de ceux même qu'admire profondément M. Meier-Græfe, se verraient au nom de sa doctrine et pour l'une de ces trois raisons au moins, condamnés avec une impitoyable rigueur? Il semble qu'à vouloir trop prouver, l'auteur ait plutôt affaibli la valeur de ses arguments. Il en arrive du moins à émettre une doctrine fort discutable, sur laquelle ses observations de détail toujours si justes et si convaincantes, ne prennent qu'un point d'appui chancelant. Nous serions tentés de répéter ici son jugement sur les théories doctrinales de la critique allemande scientifique : « Toute tentative de vouloir atteindre jusqu'au génie et à ses inspirations *par un échafaudage d'abstractions* est une folie. On ne peut avec la science atteindre jusqu'à l'art. Et il ne peut être question dans ce domaine que d'expérience, comme dans toute autre activité humaine, qui s'exerce depuis des siècles. »

Sans doute M. Meier-Græfe reconnaît aussitôt après que la Science peut cependant être quelquefois utile à l'art, mais à la condition expresse qu'elle parvienne à formuler des lois. L'art n'étant pas un simple produit du hasard, ou d'une fantaisie s'exerçant à l'aventure, mais une suprême harmonie, est évidemment conditionné, en partie du moins. Il reste à savoir si cette théorie des unités atteint vraiment au degré de certitude et de nécessité, sans lesquelles il ne saurait y avoir de lois.

ADOLPHE HILDEBRAND. — **Le problème de la forme dans les arts figuratifs**. Traduit de l'allemand par GEORGES M. BALTUS. Paris, Vve Émile Bouillon; Strasbourg, Heitz et Mündel. 3 M.

Cet essai d'esthétique du sculpteur Hildebrand a paru en 1893. Il est avec le volume de Klinger, datant de 1891, *Malerei und Zeichnung*, parmi les œuvres qui ont eu le plus d'influence sur la jeune génération d'artistes allemands. Trop connu ou trop ancien pour que nous l'analysions ici, nous ne voudrions parler que de la traduction française qu'en a donnée M. Georges Baltus. Hildebrand, de l'aveu des Allemands eux-mêmes, a écrit en une langue excessivement abstraite, et qui ne rend pas très facile l'accès de sa pensée. Gurlitt, dans son ouvrage sur l'art allemand au XIXe siècle, avouait que « c'est besogne pénible de se frayer un chemin à travers ce livre et qu'il serait difficile au plus savant esthéticien d'écrire en un langage plus pénible et en termes scientifiques plus abstrus ». Une traduction en français était donc particulièrement délicate. M. Baltus a-t-il réussi dans sa tentative? Nous ne le pensons pas, même en tenant compte des difficultés très grandes qu'elle présentait.

en reconnaissait au moins deux autres dans son ouvrage précédent : le courant Ingres; et celui qui, plus ou moins à l'ombre de Rembrandt, comprendrait les noms de Monticelli, Fantin-Latour, puis Carrière, Odilon Redon, Maurice Denis, etc.

Le traducteur semble s'en être du reste douté, et, dans une note placée en tête du volume, il nous avertit que « plusieurs personnes de jugement auxquelles il soumit le manuscrit de sa traduction furent d'avis qu'il ne fallait pas le donner au public. Les unes pensèrent que le livre n'était pas suffisamment traduit, les autres qu'il l'était beaucoup trop » et il ajoute que, « placé entre le désir de franciser pour satisfaire les puristes et la crainte d'obscurcir par un mot à mot désastreux un texte déjà difficile en lui-même, il renonça entièrement à satisfaire des exigences littéraires qui auraient rendu son travail impossible ».

S'il ne s'agissait que d'exigences littéraires, nous donnerions bien volontiers raison au traducteur. Nous nous serions bien contentés, pour notre part, qu'il eût satisfait à des exigences bien plus élémentaires, à de simples exigences grammaticales. Était-ce trop demander que de ne pas écrire : *ces ajoutes*, pour ces additions (p. 99); *dans l'un cas comme dans l'autre* (p. 70); *s'appuyent*, *soyent*, *employe* (p. 13, 52, 69, 89); *le bonnet de Tarn* (die Tarnkappe! — p. 150); *la construction général*, *la tendance horizontal* (p. 56-57); *la représantation* (p. 19); *differentier*, *exiter* et *exitation* (p. IX-XII, 34, 39, 148), etc.

Fautes d'impression, soit! Mais l'œuvre en est pleine et il en résulte à la lecture un certain agacement. Une nouvelle édition les fera aisément disparaitre. Ce qui est plus grave cependant, c'est d'avoir à signaler quantité de passages où, avec la meilleure volonté du monde, on ne saurait découvrir aucun sens non par suite de l'obscurité de la pensée, mais par incorrection de la forme. Je cite au hasard :

Ce qu'on appelle l'imitation représente donc le monde des formes empruntées à la nature, et celui-ci arrivera *à la perfection du caractère d'œuvre d'art, par la mise architectonique seulement. Ainsi que la peinture et la plastique quittent le simple naturalisme et entrent dans la sphère commune à tous les arts.* (P. XIV.)

Il importe peu que ce soit comme peintre ou sculpteur nous voulons mettre cette apparence en œuvre. (P. 64.)

C'est dans l'ordonnance de la figure ronde en vue d'une telle apparence d'image, que *déride* le problème de la construction plastique de l'ensemble. (P. 78.)

C'est seulement quand elle (une figure plastique) donnera une impression de surface en dépit de ses trois dimensions, *qu'elle obtiendra en forme artistique*, c'est-à-dire qu'elle obtiendra une importance pour la représentation de la vue. (P. 80.)

Il me serait facile de multiplier ces citations; et je n'insiste pas davantage. Il est certain qu'ainsi traduit, le livre ne trouvera guère accès parmi le public français, ce qui est dommage, car l'essai d'esthétique d'Hildebrand mérite d'être lu. Il est rempli d'observations psychologiques très minutieuses sur la représentation que nous nous faisons de l'espace, sur ce qu'il appelle la forme d'existence et la forme d'effet et les valeurs spatiales de l'apparence et contient des conclusions fort justes sur les moyens dont se sert légitimement l'œuvre d'art pour nous donner cette même représentation ou cette illusion de l'espace. Tout ce qui concerne spécialement la sculpture est d'un intérêt très puissant. Cette connaissance des lois inté-

rieures « architectoniques », auxquelles doit obéir l'œuvre d'art, est indispensable à qui prétend porter sur elle un jugement. Ne serait-ce qu'à ce titre cette étude d'esthétique vaudrait d'être signalée à l'attention non seulement des artistes, mais surtout des critiques, et même des profanes. Et notons-le en terminant, elle n'a pas été sans influencer visiblement M. Meier-Græfe, dans les deux ouvrages dont nous rendions compte plus haut.

Max Klinger, von FRANZ SERVAES. *Hans Thoma*, von OTTO JULIUS BIERBAUM. — *Worpswede*, von HANS BETHGE. (Die Kunst-Sammlung illustrierter Monographien.) Bard, Marquardt et Cº, Berlin; le volume : 1 M. 25.

La collection de monographies que les éditeurs Bard et Marquardt ont entreprise sous la direction de M. Richard Muther n'a aucunement le caractère d'une publication scientifique. Il importe cependant de la signaler ici. Elle rendra de grands services à tous ceux qui n'ont qu'un souci d'information rapide, touchant les questions d'art. Pour une somme très modique elle met à la portée de tous une série de volumes édités avec goût, imprimés avec des soins particuliers et où l'illustration, trop peu abondante malheureusement, mais généralement bien choisie, vient à point documenter le texte.

Ces monographies concernent les artistes de tous les temps et de tous les pays. Citons-en trois qui nous renseignent sur l'art allemand actuel [1], et dont les deux dernières viennent de paraître tout récemment.

Dans le tome IV de la collection, M. Franz Servaes nous donne une esquisse très complète de l'œuvre de Max Klinger [2], œuvre complexe, désordonnée, tumultueuse, souvent étrange, au sujet de laquelle on peut faire bien des réserves, mais dont on ne saurait méconnaître l'intérêt, la singulière richesse et la puissance : « La vie religieuse et profane, l'antiquité et le monde moderne, le Japon et Albrecht Dürer, les mystères de la nature et de l'âme féminine, la réalité immédiate et l'imagination la plus dévergondée, un pessimisme dissolvant et profond, en même temps qu'une joie débordante, toute la vie aimable, merveilleuse de la nature en même temps que l'effroi silencieux des mornes solitudes », — tout cela, d'après M. Franz Servaes, se reflète dans les gravures de Max Klinger. Disciple à la fois de Dürer, de Rembrandt, de Goya et de Rops, il nous le montre par ailleurs mêlant dans son œuvre, à la légèreté diaphane de féeries shakespeariennes,

1. Parmi les monographies concernant l'art allemand ancien mentionnons le tome Ier de la collection : *Lucas Cranach*, par Richard Muther, et le *Dürer* de Franz Servaes. Deux intéressantes monographies de villes allemandes ont également paru : *Wittenberg*, par Cornelius Gurlitt, et *Nüremberg*, par Hermann Uhde-Bernays.

2. Un Max Klinger a déjà été publié dans la collection des *Künstler-Monographien* de Knackfuss (t. XLI) par Max Schmid; ainsi que dans la collection intitulée *das Künstlerbuch* (t. II), par Franz Hermann Meissner; Berlin (Schuster et Lœffler). Quant à la littérature concernant les œuvres de Max Klinger, elle est déjà considérable. Citons au moins Alfred Gotthold Meyer : *M. Klingers Todesphantasien*. (Wochenschrift Deutschland, 1889); *M. Klingers Leipziger Skulpturen* par Julius Vogel. Leipzig, Seemann; et Bulle : *Klingers Beethoven und die farbige Plastik der Griechen*, München, Bruckmann.

l'épouvante des cauchemars d'un Goya; évoquant les fantaisies gracieuses des Japonais, la gravité hiératique de l'art égyptien ou la beauté lumineuse et légère de l'antique Hellade. — Puis, dans ce cycle puissant et grave qu'il intitule « vom Tode », nous le voyons enfin interprétant ces trois thèmes essentiels, ces éternels symboles : l'idée de la Mort, de la Destinée et de la Beauté.

Des analyses des principales œuvres de Klinger comme peintre et sculpteur complètent le volume. Le peintre est aussi complexe d'inspiration que l'était le graveur. L'étude de Böcklin, de Burne Jones, de Puvis de Chavannes, puis des vieux fresquistes italiens du quattrocento et même des peintres byzantins aux mosaïques à fonds d'or; voilà les influences diverses que laisse deviner la peinture de Klinger.

Mais c'est comme sculpteur qu'il est certainement le plus spontané, qu'il donne le plus directement à sa pensée la forme que commande impérieusement son tempérament. Ses figures du musée de Leipzig, Salomé et Cassandre, son buste d'Elsa Arsenijeff ou de Nietzsche, son Beethoven monumental et enfin ce groupe récemment achevé, qu'il a intitulé « le Drame », sont de fortes et inoubliables visions. C'est par de telles œuvres surtout que la place de Klinger nous apparait considérable, non seulement dans l'art moderne, mais dans toute l'histoire de l'art allemand. M. Franz Servaes s'efforce en son dernier chapitre de l'élever à la hauteur d'un Wagner ou d'un Nietzsche. Comparaisons bien hasardeuses! Qu'il suffise de constater qu'en Allemagne, où la sculpture fut toujours un art assez débile, jamais personnalité d'artiste aussi puissante ne s'était encore affirmée.

Dans le volume XXVII, M. *Otto Julius Bierbaum*, qui se tient trop volontiers en des généralités assez banales, nous présente bien moins l'œuvre de *Hans Thoma*, qu'une longue et pénible dissertation esthétique sur le caractère « essentiellement allemand » de sa peinture. « Un Français, écrit-il, trouvera toujours dans Thoma des fautes d'esthétique, et, devant les tableaux qui nous touchent le plus, il éprouvera un sentiment d'œuvre étrangère, qui l'en éloignera. » C'est là une opinion vraiment trop courante dans la critique allemande et trop commode. Je ne sais pas un seul grand artiste étranger, même allemand, qui soit en France demeuré à jamais incompris. Mais il faudrait que les Allemands renoncent à qualifier de génie, comme ils le font si facilement, des talents secondaires et incomplets.

Hans Thoma est un de ces artistes dont on s'exagère singulièrement la valeur. Il n'est qu'un peintre assez médiocre. Est-ce même un peintre? Un de ses défenseurs les plus ardents, M. Benno Ruettenauer, dans un de ses volumes d'essais : « Der Kampf um den Stil » fait cet aveu précieux : « Thoma est un artiste plus tourné vers le dedans que vers le dehors; *il est plus poète encore que peintre...* » Alors! Élève de Courbet et de Cazin, puis influencé à ses débuts par Millet et Corot, Hans Thoma, qui avait été à bonne école, peignit patiemment, minutieusement, et dans une tonalité volontiers grisâtre quelques paysages qui ne sont pas sans valeur, mais aussi d'insupportables allégories telles que : *le Gardien du jardin d'amour*, *la Nuit*, *l'Age d'or*, et combien d'autres, où l'on ne saurait vraiment voir autre chose qu'une fade sensiblerie de chromo.

Le seul côté par lequel Thoma est vraiment intéressant c'est par ses lithographies. Il fut un des premiers à avoir souci d'un art simple et vraiment populaire. Quelques-unes de ses meilleures feuilles : *Portrait d'un paysan*, *Oiseaux de passage*, *Grand'mère et petit-fils*, une série de paysages du Taunus et de la forêt Noire sont d'un art charmant, très sobre, très sincère, avec un peu de cette naïveté « bien allemande » qui devient ici une qualité précieuse.

M. *Hans Bethge* nous donne en une courte esquisse (t. XXXII) l'histoire de cette colonie d'artistes réunie en 1889 à *Worpswede*, près de Brême, au pied du Weyerberg, sorte de grande dune surgie on ne sait comment, dans cette vaste plaine de sable, de marécages et de canaux. C'est Fritz Mackensen, qui, en 1884, découvrit l'endroit. En 1889 Modersohn et Hans am Ende s'y établissent avec lui; Fritz Overbeck vient se joindre à eux en 1892; Heinrich Vogeler, enfin, complète en 1894 la « Künstlervereinigung », avec le concours de Vinnen, qui habitait tout près de Worpswede, à Osterndorf. Ils exposent pour la première fois en commun à Brême, au printemps de 1895; l'été de la même année une salle leur est spécialement réservée à l'exposition de la *Künstlergenossenschaft* de Munich. C'est de cette époque que date en Allemagne leur renommée.

M. Hans Bethge tente en quelques brèves notices de nous faire connaître chacun de ces six artistes, avec leurs tempéraments très différents. On ne saurait encore leur consacrer une étude définitive : chacun d'eux est en pleine force de production. Fritz Mackensen est certainement le plus puissant des « Worpswediens ». On l'a souvent comparé à Millet. Comme lui il nous peint la vie du paysan, âpre et rude sur ce sol marécageux, dans cette contrée pauvre, aux horizons bas et lointains. Carl Vinnen est au contraire surtout paysagiste. Il se plaît aux recherches de coloris. Il aime les gammes violettes ou lilas des bruyères en fleurs, l'atmosphère transparente du printemps. Hans am Ende et Fritz Overbeck sont peintres et graveurs. Le premier, tempérament simple, tranquille, nature équilibrée, robuste et saine, tandis qu'Overbeck, romantique attardé, prend plaisir à évoquer la nature tumultueuse, agitée, sous des ciels d'orage, à nous montrer les arbres secoués par un souffle de tempête, courbant leurs cimes sur la plaine infinie.

Heinrich Vogeler est de ces six artistes le plus divers et le plus curieux. Peintre, il nous conte volontiers de vieilles légendes qu'il sait rajeunir au point de les rendre actuelles; il prête à la nature son âme de poète délicate et volontiers idyllique. Il est de plus graveur, décorateur, illustrateur; il dessine des vignettes ornementales, des en-têtes de chapitres, des ex-libris; il imagine des décors de tentures et de tapisseries, ébauche des projets de meubles... Il semble avoir subi assez fortement l'influence des idées anglaises. Il est un des derniers disciples de Ruskin, de Morris, de W. Crane. Tout jeune du reste, né en 1873, on ne saurait le juger encore sur ses premiers essais.

Signalons enfin parmi l'œuvre des artistes de Worpswede deux séries de 12 gravures publiées chez Fischer et Franke à Düsseldorf. La première est intitulée : *Vom Weyerberg*; la seconde *Aus Worpswede*. Elles sont dues à Mackensen, am Ende, Overbeck et Vogeler. Ce dernier a publié seul à

Leipzig (Verlag der Insel) une suite de 10 feuilles gravées sous le titre : *An den Frühling*, et 12 illustrations à la plume, légèrement teintées, pour le drame de Hauptmann : *Die versunkene Glocke* (Fischer et Franke, éditeurs, Düsseldorf).

GASTON VARENNE.

LITTÉRATURE ANGLAISE

J.-J. JUSSERAND. — *Histoire littéraire du peuple anglais*. 2e volume. De la Renaissance à la guerre civile. In-8 de 994 p., Paris, Firmin-Didot, 1904.

Peu de critiques français vivants se sont acquis autant d'autorité sur la littérature anglaise du Moyen Age et de la Renaissance que M. Jusserand. M. J. a préludé à sa grande *Histoire littéraire du peuple anglais*, dont il vient de donner le second volume, par de nombreuses études fragmentaires échelonnées depuis vingt-cinq ans. Ce fut d'abord *Le Théâtre en Angleterre depuis la conquête jusqu'aux prédécesseurs immédiats de Shakespeare*. Vinrent ensuite *La vie nomade et les routes d'Angleterre au* XIVe *siècle*, *L'épopée mystique de William Langland*, *Le roman d'un roi d'Écosse*, *Le roman au temps de Shakespeare*, pour ne compter que les travaux les plus marquants. Partout mêmes caractères éminents : connaissance parfaite de la langue, moderne ou archaïque, intime contact avec la vie et les mœurs du passé; patientes et agréables reconstructions des choses d'autrefois à l'aide d'œuvres peu connues; pleine possession des derniers résultats atteints par les spécialistes; retour constant aux documents originaux, aux vieux manuscrits avec leurs suggestives enluminures; çà et là découverte de pièces ignorées. Aussi ces divers livres n'ont-ils pas été révélateurs pour les seuls Français. Les Anglais les ont traduits en leur propre langue et les comptent parmi les meilleures enquêtes récentes faites sur leurs anciennes richesses littéraires.

Sa précision d'érudit, sa collection copieuse de menus faits et son sens du pittoresque ont permis à M. J. de reprendre le vaste sujet traité par Taine en produisant un ouvrage qui ne fait jamais double emploi avec celui de son prédécesseur, qui est tout neuf et tout distinct. Il est à lire parallèlement à la *Littérature anglaise de Taine*; il la complète et, sur plus d'un point, il la corrige. Il la contrôle en profitant de tout le travail d'érudition qui s'est accumulé depuis 1863, en Angleterre, aux États-Unis, en Allemagne. A l'histoire philosophique, riche d'idées mais assez pauvre de faits, qu'avait donnée Taine, s'oppose en saisissant contraste cette *Histoire littéraire du peuple anglais* dont la valeur est avant tout dans les détails nombreux et expressifs. M. J. sait très habilement construire ces détails en chapitres clairs et les organiser autour d'un trait dominant. La philosophie de l'histoire n'est pas son affaire principale, ni d'ailleurs, bien qu'il lui fasse place, la critique esthétique. On ne trouvera pas chez lui cette puissante déduction généalogique des genres littéraires que Ten Brink a tentée et qu'il a appuyée sur le dépouillement intégral de tous les écrits anglais

jusque vers 1540, date où malheureusement la mort l'a forcé de s'arrêter. Ce qui intéresse particulièrement M. J., ce sont les rapports entre l'histoire littéraire et l'histoire politique et sociale; c'est le commentaire que les œuvres font à la vie nationale et que la vie nationale fait aux œuvres. Il en résulte qu'il est à la fois précieux à l'historien et au critique. L'historien lui sait gré surtout de ce qu'il lui fait connaître de la littérature; le critique lui est principalement reconnaissant de ce qu'il lui enseigne sur l'histoire. Il peut ne pas contenter entièrement le spécialiste dans sa spécialité, mais il fait très utilement tomber la cloison qui empêchait celui-ci de voir dans la chambre d'à côté.

Son premier volume, paru en 1896, et dont le sujet allait des origines à la Renaissance, n'est pas ici en question. Peut-être est-il cependant juste de dire que ce début avait à tout prendre, au moins pour le lecteur français, une nouveauté supérieure à celle du volume récent qui va de la Renaissance à la guerre civile. M. J., par exemple, explorait mieux que personne le vaste terrain occupé par la littérature française d'outre-Manche. Gaston Paris renvoyait à lui comme au meilleur guide en ce pays peu visité. En outre, le nombre relativement restreint des œuvres anglaises avant la Renaissance lui permettait mieux d'approcher d'être complet tout en étant minutieux et anecdotique. A mesure qu'il se rapproche du temps présent, l'historien littéraire, de plus en plus empêché de procéder par énumération entière, est contraint à des sacrifices plus fréquents et plus dommageables. Quand il aspire à être encyclopédique, comme M. J., il s'expose davantage à ne pas mettre en assez vigoureux relief les qualités suprêmes. Enfin, il semble que l'affinité de goût et de nature entre l'historien et son sujet, très évidente quand il traitait de Chaucer et de Langland, manque ou faiblisse lorsqu'il est en présence des génies tourmentés et excessifs de la Renaissance anglaise.

Comme on pouvait s'y attendre, les pages les plus vives et les plus sûres du nouveau volume sont celles que M. J. consacre à faire le tableau de l'Angleterre au cours du XVIe siècle, religion, idées, mœurs, coutumes et costumes, nous conduisant tour à tour à la cour, à la ville et à la campagne. Près du premier tiers du livre y est employé. Comment la Renaissance s'est introduite en Angleterre, par quelles réformes dans les Universités et dans les écoles, par quelles traductions des anciens et par quelles lectures, avec quel goût nouveau des arts et du luxe, M. J. l'expose avec une abondance de détails précis, heureusement distribués; c'est une de ces mosaïques faites de mille traits ajustés auxquelles il excelle. Jusque dans les chapitres plus particulièrement littéraires, de pareils traits figurent encore en nombre. Le rapport des œuvres avec le public n'est jamais perdu de vue, et le titre du livre se trouve sans cesse justifié. Ajoutons que M. J. n'oublie pas non plus le lien qui rattache la littérature anglaise à celles du continent, à l'italienne, à la nôtre, et que sa compétence est manifeste dans tous ces rapprochements.

C'est sur les chapitres consacrés à Spenser, à Shakespeare et aux dramatistes de l'entourage de Shakespeare, qu'il convient d'exprimer quelques réserves. M. J. est plus curieux que passionné. Il fait mieux comprendre les manifestations moyennes de la Renaissance que les plus grandes ou les

plus profondes. Sa distinction constante, surveillée et un peu froide, lui interdit les éclats de voix et le défend contre les enthousiasmes, là même où l'enthousiasme serait peut-être la plus juste et la plus pénétrante critique. Il semble d'ailleurs que M. J., dans ces chapitres, soit dirigé par le naturel désir de réagir contre les admirations intempérantes et aveugles de beaucoup de critiques anglais. C'est pour l'instruction de ceux-ci que M. J. relève très finement tous les défauts de *La Reine des Fées* : la prédication morale en conflit avec les descriptions complaisamment voluptueuses; les complications et les incohérences de l'allégorie; la flatterie effrénée de la reine, qui déforme toute vérité; le manque des émotions du cœur; l'absence du véritable amour; les emprunts aux Italiens et les traductions littérales; etc. Cela est bon à dire sans doute aux Anglais. Il est moins sûr que les Français aient à ce point besoin d'être prémunis contre la lecture d'un grand poème que nul ne lit chez nous. Suffit-il de signaler brièvement en compensation de tant de défauts l'abondance des tableaux et la mélodie des vers? L'exquis de la poésie spensérienne n'échappe-t-il pas entre ces fortes critiques et ces froids éloges? N'est-il pas dans la riche perfection avec laquelle ont été peints les mille tableaux vivants de ce « masque » somptueux? C'est le dessin et la couleur qui sont ici la merveille, c'est l'extraordinaire vigueur avec laquelle les allégories ont été traduites en spectacles sensibles, et, tour à tour magnifiques et grotesques, été, par l'art du pinceau, transfigurées en choses de beauté. La merveille c'est la vision d'Una et du lion, c'est la cabane de Corceca, c'est le souterrain de Mammon, c'est le jardin d'Acrasie, ou la Caverne de Désespoir, ou la Maison de Souci, ou le Masque de Cupidon, ou... La liste seule serait trop longue pour ces pages. Et c'est encore le déroulement processionnel, rythmé et musical de ces tableaux sans nombre. Ils se succèdent sans un effort, sombres ou lumineux, devant les yeux du lecteur immobile, comme ces grands nuages diversement colorés qui à de certains jours montent inépuisablement du fond de la mer. Qui a senti cela estimera que tout jugement porté sur Spenser, où ses talents de dessinateur, de coloriste, de musicien et de machiniste sont traités négligemment, est un jugement autour de l'œuvre, voire à côté de l'œuvre; jugement informé, sagace, véridique, je le veux bien, mais qui omet l'essentiel.

M. J. a pour Shakespeare une admiration beaucoup moins parcimonieuse que pour Spenser. Sa critique n'en est pas moins dominée encore par la réaction contre la manie shakespearienne des Anglais. Aussi, avec le sentiment de la réelle grandeur du poète, M. J. est-il amené à reproduire complaisamment les reproches classiques adressés au dramatiste pour ses ignorances, ses inégalités, ses contradictions et ses fautes de goût. On a parfois envie de l'arrêter, de protester que ces défauts n'ont été de tout temps que trop apparents aux Français, que ce qui nous importe c'est bien plutôt d'être informés que Shakespeare est, malgré tout, un très grand artiste. M. J. ne le dit pas nettement; peut-être n'est-ce pas son idée. Il procède un peu trop à la manière du critique anglais qui, ayant à parler de notre théâtre classique, s'étendrait amplement sur les invraisemblances auxquelles conduit la loi des trois unités. Du chapitre de M. J. ressort

l'idée coutumière chez nous d'un génie ensemble inspiré et déréglé, d'un drame puissant et un peu barbare. Pour ces raisons, nos classiques l'ont condamné; nos romantiques l'ont porté aux nues pour les mêmes raisons. N'est-il pas temps de prévenir le lecteur français qu'il existe un *art*, très libre et très inégal, mais singulièrement puissant et complexe, qui est l'art shakespearien? Il n'était pas tout fait quand Shakespeare débuta; il était des plus malaisés à établir, n'étant astreint à aucune formule rédigée, et ayant à fondre ensemble les éléments si nombreux et si disparates qui entraient dans la composition d'un drame élisabéthain. Il consistait à faire, avec des notes et des tons infiniment variés, une harmonie; à combiner deux ou trois intrigues en une unité, non simplement pour satisfaire un public qui se passait de l'unité s'il désirait la triple intrigue, mais encore de manière à donner de la vie une illusion plus entière, tout en exprimant une dominante de pensée ou d'émotion. Il est difficile de ne pas croire à cet art après avoir étudié, par exemple, l'admirable symphonie qu'est *le Roi Lear*, et, si l'on y croît, de ne pas être déçu par l'analyse antipathique qu'en fait M. J. (p. 661). De même, comment, après avoir confessé toutes les erreurs dont foisonnent les drames d'histoire nationale, se refuser à voir dans ce qui n'est en apparence qu'une juxtaposition de tableaux successifs, une réussite scénique sans exemple ailleurs, due non seulement à la sublimité de quelques passages épars, mais à une organisation artistique, secrète et pourtant certaine, de la matière informe des chroniques?

Il y aurait beaucoup à dire aussi sur les fautes de goût que M. J. relève dans le style du poète. Il dresse (p. 705) une liste de ses concetti les plus outrés. A côté de bizarreries peu excusables, il s'y trouve des images qu'il serait aisé de défendre, et loisible d'admirer. Certaines de ces images, quoi qu'on en pense en soi, sont bien en situation. Il est *naturel* que le sonnettiste Roméo, quand il vient d'être banni loin de Juliette, arrête sa vision sur les lèvres de la jeune fille et renchérisse précieusement sur leur virginale beauté :

> Who, even in pure and vestal modesty,
> Still blush, as thinking their own kisses sin.

Antoine, bon rhéteur, et qui sait parler au peuple, n'est pas malavisé quand il emploie, pour dire du sang de César qu'il jaillit au coup dont le frappa Brutus, cette image sentimentale, bizarre et triviale :

> As rushing out of doors, to be resolv'd
> If Brutus so unkindly knock'd or no.

Quand au mot de Benvolio sur Tybalt :

> The fiery Tybalt, with his sword prepar'd,
> Which, as he breath'd defiance to my ears,
> He swung about his head, *and cut the winds,*
> *Who, nothing hurt withal, hiss'd him in scorn,*

loin d'y trouver à redire, beaucoup trouveront qu'il était difficile de tracer en moins de mots une esquisse plus finement ironique du farouche bret-

teur. Benvolio, son ennemi, n'a aucune raison pour se refuser le plaisir de ce sarcasme.

On peut, certes, discuter indéfiniment sur ces passages. Il résulte toutefois de ces remarques que M. J. est plus porté à combattre les préjugés anglais que les français sur Shakespeare. Il se fait l'interprète, plus éclairé et plus compétent, de nos impressions traditionnelles.

Pour les dramatistes qui entourent Shakespeare, il faut remercier M. J. d'avoir renouvelé et élargi sur plusieurs points une étude qui n'a pas été reprise d'ensemble chez nous depuis les livres de M. Mézières (1863). Il s'est produit dans ces quarante dernières années plus d'une découverte ou d'une révélation dont M. J. nous fait profiter. D'excellentes éditions ont rendu accessibles et intelligibles des auteurs qui l'étaient peu. Il est plus d'un drame remarquable que M. J. est le premier, je crois, à signaler au lecteur français. Le théâtre de Middleton, par exemple, était, ou peu s'en faut, ignoré de M. Mézières. Grâces soient rendues à M. J. d'avoir parlé avec l'éloge qu'il mérite de son étonnant *Changeling*. Mais le répertoire dramatique de cette époque est si copieux que les lecteurs les plus acharnés n'arrivent qu'à en connaître des spécimens. Il serait donc tout à fait injuste de reprocher à M. J. les inévitables lacunes de sa nomenclature. Il est plus regrettable de lui voir écarter des œuvres de premier rang. *Women beware women*, du même Middleton, à peine moins original que le *Changeling*, est résumé en deux lignes qui ne lui rendent nullement justice. Comment juger équitablement Beaumont et Fletcher en reléguant en note la mention de leur chef-d'œuvre *The Maid's Tragedy*? Autant laisser de côté le *Tartufe* dans une appréciation de Molière. Dekker, dont M. J. connaît et emploie si bien les opuscules en prose, est lestement expédié comme dramatiste; à peine peut-on se rendre compte de ce qu'il fit pour le théâtre. Son *Shoemaker's Holiday* est traité comme une féerie tout irréelle, alors que la pièce abonde en vifs croquis des rues, des boutiques et des coutumes de Londres. Le chapitre entier est plein d'indications intéressantes, mais il laisse l'impression de l'incomplet et du provisoire. Il indique un terrain d'études, et le traverse même, mais sans le fouiller. En outre, ce théâtre qui émerveille par sa variété, quand on le compare à la monotonie d'une scène soumise à une formule rigide, tend trop, dans l'aperçu rapide qui nous en est offert, à s'uniformiser en une masse confuse de pièces violentes, monotonement irrégulières. Les caractères distinctifs de ceux qui l'alimentèrent de leurs drames s'effacent dans une impression générale de force trouble. M. J. satisfait mieux quand il décrit les lieux du spectacle que les pièces, quand il parle du public ou des acteurs que des écrivains.

En s'étendant ainsi sur les pages du livre de M. J. qui prêtent à des réserves, on risque de paraître ingrat. La critique est de sa nature longue et chicanière; l'éloge se fait en un mot. L'*Histoire littéraire du peuple anglais* est un travail considérable, exposé par l'ampleur même de son sujet et la diversité de ses points de vue à provoquer quelques résistances. Mais le savoir, la conscience et la mesure de l'auteur sont tels qu'on ne peut différer avec lui sans hésitation. Et puis, lors même qu'il existe quelque désaccord, que de choses on apprend en sa compagnie! que de curieux

renseignements sur la vie anglaise du XVI[e] siècle! et comme il est agréable de les recevoir en ce style clair, élégant, poli, où passe de temps en temps un sourire discret, de bonne compagnie! M. J. n'élargit pas sensiblement notre esthétique ni ne l'approfondit beaucoup, mais il nourrit notre savoir et intéresse sans cesse notre curiosité; à petites touches multipliées, il évoque devant nous l'âge d'Henri VIII, l'âge d'Élisabeth. Il nous fait de son érudition un repas aimable et digeste. A voir avec quelle aisance il porte son lourd labeur, sans jamais trahir ni causer de fatigue, on se sent assuré qu'il mènera à bonne fin, pour le plus grand honneur de notre critique, l'œuvre immense qu'il a entreprise.

ÉMILE LEGOUIS.

Elizabethan Critical Essays, edited with an Introduction by G. GREGORY SMITH. — 2 volumes, Oxford et the Clarendon Press, 1904.

Ces deux volumes témoignent de l'intérêt récemment porté à la critique littéraire du XVI[e] siècle. Sans compter les travaux du Prof. Saintsbury et de Mr. Einstein, Mr. Spingarn avait frayé la voie avec son *History of Literary Criticism in the Renaissance* (1899), où il étudiait les principales théories critiques émises alors en Italie, en France et en Angleterre. Mr. Gregory Smith rassemble aujourd'hui les textes parus en Angleterre sous le règne d'Elisabeth, de 1570 à 1603, depuis la *Schoolmaster* d'Ascham, jusqu'à et y compris la *Defense of Ryme* de Samuel Daniel. Il est très commode de posséder réunis ces opuscules jusqu'ici dispersés, et dont quelques-uns étaient malaisément accessibles. On doit aussi savoir gré à Mr. G. Smith des notes copieuses dont il éclaire ces pages aux allusions souvent obscures, et des rapprochements qu'il y signale avec les critiques antérieurs indigènes ou étrangers. Celui qui lira, par exemple, le style extraordinaire de Nash en s'aidant des notes de l'éditeur ne jugera pas celles-ci trop nombreuses; à peine même les trouvera-t-il encore suffisantes. Mais Mr. G. Smith n'a rien négligé pour les faire aussi complètes que possible.

Dans une introduction étendue (p. XI-XCII), Mr. G. Smith dégage et résume les caractères généraux de cette critique qui paraît au premier abord si peu cohérente et si fantaisiste. Il montre qu'elle s'est constituée pour défendre la littérature, surtout la poésie, contre les attaques des Puritains. De là, nécessité d'établir ses titres, ses principes et ses mérites. Sacrifiant volontiers aux Puritains les écrivains licencieux, les critiques ont voulu ennoblir la poésie incriminée en recommandant le *decorum* soit dans les sujets, soit dans le style et dans la prosodie. Ils en ont cherché les lois dans les préceptes et dans les modèles de l'antiquité. D'ailleurs, au moins avant Ben Jonson, ils ne sont pas toujours allés à la critique des anciens directement; ils l'ont aussi connue à travers les traités des Italiens et un peu des Français. Mr. G. Smith démêle les tendances libérales et *romantiques* qui même alors font échec à l'influence du classicisme pur. Il signale, même chez les extrêmes, des indices de bon sens et d'esprit pratique, qui réagissent contre la tyrannie des règles absolues. Il y voit en germe le caractère futur de la critique anglaise.

Sagace et avisé, M. G. Smith ne réclame pas cependant pour ces balbu-

tiements de la critique littéraire une admiration qu'ils ne comportent point. Cette critique est faible justement où nous l'attendons pour apprécier sa pénétration. Elle renferme à peine quelques lignes qui comptent comme jugement indépendant porté sur les chefs-d'œuvre contemporains.

E. L.

The Garden of Francesca, by HENRY CULLIMORE. — In-12 de 117 p. London, Elkin Mathews, 1905.

Après une série de courts essais poétiques, la plupart en sonnets, M. C. conte à sa manière, sous forme dramatique, les amours de Paolo et de Francesca de Rimini. Vers obscurs, contournés, froids et faibles.

E. L.

BYRON. *Selected Poetry*, by Prof. J. WIGHT DUFF, LXV-338 p. Blackwood's English Classics, 1904.

C'est un excellent petit livre classique. Le choix est varié et heureux (sauf l'inexplicable omission de *Darkness*); les notes sont courtes, précises, suffisantes; mais pourquoi ce refus d'admettre *as the light of a dark eye in woman* si juste et si caractéristique? Prof. D. n'a pas regardé des yeux noirs aussi attentivement que l'avait fait Byron? L'Introduction est bien menée; elle a de l'allure et fait assez complètement le tour de l'œuvre du poète. Elle réagit justement, sans excès, contre ce dénigrement de la poésie byronienne qui est de mode en Angleterre depuis une soixantaine d'années.

E. L.

ARTHUR WILSON. *The Swisser*, publié d'après un manuscrit inédit avec une introduction et des notes par ALBERT FEUILLERAT, maître de conférences à l'Université de Rennes. Paris, Librairie Fischbacher, in-8, 1904.

M. Feuillerat a fait en un seul livre deux excellentes choses. D'abord il a donné l'exemple d'un Français prenant l'initiative de publier le manuscrit d'un drame anglais de la Renaissance. Je crois bien que c'est la première fois qu'une publication de ce genre est due à un critique de chez nous. Et cette publication a été faite par lui avec la plus scrupuleuse exactitude (c'est presque un fac-similé de l'original que nous lui devons), et, ce qui ne gâte rien, avec une véritable coquetterie de papier et de typographie.

En second lieu, il a réussi, dans une introduction de plus de cent pages, à reconstituer la personnalité de l'auteur du *Swisser*, Arthur Wilson, dont il retrace les aventures, puis analyse et apprécie les œuvres diverses. Il nous prouve qu'un écrivain de deuxième et même de troisième plan, comme ce Wilson, peut fournir les éléments d'une étude curieuse et suggestive. Grâce à l'habile façon dont son biographe dégage le général du particulier, Wilson devient représentatif de son époque : il est le jeune homme lettré, profane et tumultueux de 1615, qui finira sa carrière, mystique et puritain, en 1652. A petits coups, M. F. a refait sa vie assez mal connue. Il est à féliciter pour avoir lu force documents peu accessibles sur Wilson et son entourage, et aussi pour avoir si proprement soufflé sur la poussière qui recouvrait ces papiers. Son étude est animée et bien allante.

M. F. a de la vivacité naturelle et le don de se passionner pour son sujet. Il veut voir se dessiner la figure de cet ignoré, et il y réussit, sans toutefois solliciter indûment les maigres documents qui subsistent. A vrai dire, il n'y arrive pas toujours sans être obligé de s'exciter et de se fouetter un peu, sans s'appesantir ici sur un détail, sans recourir là à un mot qui grince ou qui claque; mais il y arrive, gagnant ensemble notre confiance par son savoir et notre intérêt par sa volonté d'intéresser. Du premier coup le voici qui s'inscrit parmi les critiques qui ont du neuf à apporter et à dire sur le théâtre déjà tant exploré de la Renaissance anglaise.

Je reprocherai seulement à M. F., qui a fait une véritable édition savante, de ne s'être point gardé d'un défaut fréquent dans les éditions savantes d'aujourd'hui. Le respect de la reproduction littérale des textes va maintenant jusqu'à les reproduire avec leurs erreurs, ce qui peut passer, mais sans même indiquer toujours en note les corrections certaines ou plausibles. Les fautes d'impressions évidentes sont elles-mêmes fidèlement répétées. Quant aux explications des difficultés qui seraient souvent si utiles, même aux spécialistes, on rougirait d'en proposer. Je ne puis m'empêcher de trouver les notes mises au *Swisser* trop rares, d'autant plus que celles qui sont données sont très précieuses. — La pièce de vers sur Donne, qui forme l'appendice 2 (et qui est, semble-t-il, une des meilleures pages de Wilson), est imprimée avec plusieurs accidents du texte original qui la rendent presque inintelligible à première lecture. Je soumets à M. F. les corrections suivantes qui permettraient de la bien lire.

V. 3. *This part to thy being...* c'est *unto* qu'il faut au lieu de *to* pour le vers.

V. 17. *Admire the may...* c'est *they* au lieu de *the*.

V. 22. *The veine like violet...* c'est-à-dire, n'est-ce pas? *vein-like*, of the same colour as the veins of the body.

V. 38. *Those didst outshine the day*; c'est *did* et non *didst*.

V. 40. *Meridans* : c'est *meridians*.

V. 43. *this theme* : c'est *thy theme*.

Pourquoi M. F. imite-t-il ces affectations de haute neutralité?

Qu'il laisse à d'autres ce système d'abstention. Il nous rend plus service quand il intervient que quand il fait simplement de la photographie.

ÉMILE LEGOUIS.

Roger Ascham. *English works* : *Toxophilus*; *Report of the affaires and state of Germany; The Scholemaster*, edited by William Aldis Wright, M. A., vice-master of Trinity College, Cambridge; XVII-304 p., 4/6 d. net. Cambridge English classics, Cambridge, at the University Press, 1904.

La série des *Cambridge English classics* ne doit comprendre, croyons-nous, que des textes : l'introduction et les notes y sont réduites à quelques pages à peine [1]. C'est là un programme que nous ne pouvons nous empêcher de

1. Dans le volume que nous avons sous les yeux, les deux premières pages sont occupées par quelques détails sur les éditions antérieures et les deux dernières par une liste d'errata.

trouver trop étroit et dont les écrivains souffriront sans bénéfice pour les textes. L'auteur du *Toxophilus* et du *Scholemaster*, par exemple, n'était pas tellement connu qu'il fût inutile de rappeler au lecteur les traits de ce vieux scholar ami des sports et quelque chose de la vie universitaire du XVIe siècle qui fut longtemps la sienne. Par les divers rôles qu'il joua à la cour auprès des enfants de Henri VIII, Ascham fut aussi, sinon un personnage de premier plan, du moins une figure intéressante de l'histoire : son aptitude à garder les faveurs du pouvoir sous des régimes très différents, en particulier, est caractéristique de l'époque.

L'édition de Mr. W. A. W. nous laisse ignorer tout cela[1], et nous le regrettons d'autant plus que la vie d'Ascham explique dans une certaine mesure son œuvre. Cette œuvre a ses charmes : si le fragment intitulé *A Report and Discourse written by Roger Ascham, of the affaires and state of Germany* et réédité par Mr. W. A. W. pour la première fois depuis 1570 n'est pas d'un historien, les deux grands traités sont d'un humaniste exercé dans l'art de manier l'idée générale. Et cet hnmaniste n'est pas un pur pédant. Son but, en écrivant le *Toxophilus*, peut bien être avant tout « de montrer son savoir et son habileté à mener un dialogue à la façon platonicienne[2] », son inspiration du moins n'est pas trop livresque : il pense aux intérêts nationaux et met son savoir à leur service. Pareillement, dans le *Scholemaster*, il sait que sa besogne d'éducateur ne se borne pas à faire l'éloge de la traduction double ou de la métaphrase : çà et là il mêle à son exposé des considérations morales et des conseils pratiques à l'adresse de la jeunesse d'Angleterre. Ceux qui ont appris à goûter Ascham dans les recueils d'extraits sauront gré à M. W. A. W. de leur avoir permis de mieux apprécier ces qualités en leur présentant le *Toxophilus* et le *Scholemaster* dans leur entier. Mais surtout ils lui seront reconnaissants de les avoir mis à même de bien juger un style pour lequel les critiques sont volontiers sévères. La place que l'on fait d'habitude à Ascham dans l'histoire de la prose anglaise est, à notre avis, insuffisante. Et quoique nous n'approuvions pas l'horreur de cet écrivain pour les mots d'origine romane, nous ne pensons pas, avec Mr. Craik, que la simplicité affectée de son style va presque jusqu'à le rendre disgracieux, ni avec Mr. Gosse qu'on ne peut y trouver de l'agrément sans être pédant. Peut-être l'édition de Mr. W. A. W. contribuera-t-elle à faire partager notre impression.

J. DELCOURT.

Sir Thomas More's *Utopia* edited, with introduction and notes, by J. Churton Collins; LII-283 p.; Oxford, at the Clarendon Press, 1904 3/6 d.

Le but de Mr. Ch. C. en publiant cette nouvelle édition de l'Utopie est d'atteindre la masse des lecteurs qui, ayant besoin d'explications pour goûter ce vieux texte, ne peuvent manquer de trouver Lupton trop savant et Lumby trop exclusivement philologique. Le texte est celui de l'édition

1. Elle s'abstient aussi d'expliquer les mots difficiles et les allusions.
2. H. Craik.

princeps de la traduction de Ralph Robinson (1551) que Lupton avait été jusqu'à présent le seul à reproduire (en regard du texte latin). La comparaison de ce texte avec celui de 1556, revu et corrigé, que donnent Arber et Lumby, est instructive : à *miseriies*, *fassion*, *liffe*, *domesticall* du premier (p. 142) correspondent *miserie, fashion*, *life*, *domisticall* [1] dans le second (Lumby p. 164, Arber p. 161); plus haut les mots : *whom she might be lady ouer to mocke and scorne* deviennent : *over whom she might, like a scorneful ladie, rule and triumph.*

Les notes et le glossaire ne remplissent pas moins de cent trente-huit pages, c'est-à-dire à peu près l'espace occupé par le texte lui-même. Les lecteurs ne s'en plaindront pas. Avec sa vaste érudition, Mr. Ch. C. multiplie les références et les rapprochements. C'est ainsi qu'à propos de la description d'Amaurot il fait remarquer que le tableau, qui rappelle Londres au point de vue topographique, en diffère sensiblement au point de vue hygiénique, et à ce sujet il cite la lettre peu flatteuse d'Erasme sur les maisons anglaises (leurs appartements sont construits de manière à ne pas admettre d'aération, etc.). Ailleurs il retrouve dans certains usages suivis dans les repas des Utopiens, comme celui d'y mêler les jeunes gens aux vieillards, un souvenir des règlements de Lycurgue. Ailleurs encore, à propos du vieux nom de l'île merveilleuse, Abraxa, il interroge l'histoire des gnostiques. La forme et le sens des mots font aussi l'objet de remarques intéressantes : une note indique que *lease* pour *lest*, qui se rencontre dans notre texte, n'est pas dans N. E. D.; une autre, qu'il en est de même de *leffe* pour *life*; une troisième, que *ure* est indépendant de *use* et se rattache à v. fr. *eure* (lat. *opera*), etc.

L'introduction placée en tête du volume comprend un abrégé de la vie de More, un résumé de l'œuvre publiée, la liste de ses principales éditions, enfin et surtout des considérations sur l'origine, l'inspiration, le fond, les modèles et le but de l'Utopie. Nous ne sommes pas surpris de ne trouver dans l'esquisse biographique aucun fait qui ne soit dans les biographies récentes; par contre, certains jugements relatifs aux faits connus sont, selon nous, de nature à étonner le lecteur. Pour n'en mentionner qu'un, M. Ch. C. estime le *Dialoge concerning heresyes* écrit, comme la *Vindicatio Henrici VIII*, « avec une intempérance, une grossièreté et une aigreur qui doivent dérouter quiconque connait l'auteur tel qu'il apparait dans les autres parties de sa vie ». Nous ne contestons pas que le langage des œuvres apologétiques de More n'offre de nombreux exemples d'intempérance et de grossièreté — nous sommes beaucoup moins certains qu'il y ait mis de l'aigreur —, mais, n'en déplaise à M. Ch. C., l'une au moins des deux œuvres qu'il cite, le *Dialoge*, se distingue présisément des autres écrits en question en ce qu'il ne contient rien, ou presque rien, qui mérite pareils reproches. C'est du moins l'impression que nous a laissée la lecture du *Dialoge*, et nous n'avons pas été seuls à l'éprouver, car c'est aussi celle du Rev. Demaus, le biographe et l'apologiste de Tindale (William Tyndale, *A biography*, p. 265).

Quant au reste de l'introduction de M. Ch. C., il n'y manque rien de ce

1. N. E. D. n'indique pas cette graphie.

qui peut éclairer la lecture de l'Utopie. Tableau de l'époque, énumération des sources de l'ouvrage [1], discussion de sa portée, orientent heureusement le lecteur qui volontiers revient à ces pages préliminaires avant de fermer le livre. Car ce livre est comme un continuel défi : en le lisant c'est presque à chaque page qu'on se demande dans quelle mesure l'auteur plaisante ou parle sérieusement, et son ironie est si mystérieuse qu'on craint de lui poser la question à lui-même. M. Ch. C. ne saurait résoudre cette embarrassante question chaque fois qu'elle se présente : s'il faut en croire Érasme d'ailleurs, la propre famille de More, en l'écoutant parler, ne la résolvait pas davantage. Notre éditeur a du moins le mérite d'offrir de l'Utopie une interprétation générale très plausible, à laquelle tout son travail peut servir de confirmation. Suivant lui, l'Utopie est une critique voulue de la société et en particulier de la société anglaise de son temps, mais une critique mêlée de paradoxes et assez habilement voilée derrière de continuelles fictions pour faire au besoin l'effet d'une œuvre de pure imagination. C'est l'opinion de Mackintosh; M. Ch. C. montre qu'il a de bonnes raisons de la faire sienne et assurément elle a pour elle d'être conforme au caractère de More.

J. DELCOURT.

JOHN S. FARMER ET W. E. HENLEY. *Dictionary of slang and colloquial English*, VIII-534, London. George Routledge and Sons. New-York; E. P. Dutton a. Co., 1905, 7/6 d. net.

M. Farmer a résumé dans ce volume unique les sept volumes consacrés par M. Henley et lui au même sujet sous le titre *Slang and its analogues.* Nous nous bornons à annoncer l'apparition de l'ouvrage, l'abondance des matières nous interdisant malheureusement de nous y arrêter aujourd'hui comme il conviendrait. En attendant que l'achèvement de la nouvelle édition de *Slang and its analogues* — ou toute autre occasion — nous amène à en reparler, nous nous permettons d'exprimer le regret que M. Farmer n'ait pas joint à son intéressante bibliographie un court exposé des idées qui ont présidé à la composition du dictionnaire, ou qui s'en sont dégagées. Cet exposé manque même au premier volume de son grand travail, et c'est certainement une lacune.

La même librairie vient de rééditer les deux célèbres séries de leçons de Trench : *On the study of words* (XII-258 p., 1904; 2/6 d.) et *English past and present* (VIII-262 p., 1905; 2/6 d.). On sait que c'est à l'initiative de l'archevêque Trench que nous devons l'admirable trésor de langue anglaise qu'est le N. E. D. Ce titre ne suffirait pas, à lui seul, à rendre recommandable la lecture des livres que nous avons nommés. Mais ils ont, en somme, peu vieilli; de plus, si les faits enregistrés sont parfois inexacts, on suit toujours la pensée de l'auteur avec plaisir. De pareils livres sont faits pour

1. Après le *Timée* et le *Critias* de Platon et la *Germanie* de Tacite, M. Ch. C. en cite une que nous ne connaissions pas, à savoir les *Quatuor Americi Vesputii Navigationes*, parues à St-Dié en 1507, et qui renferment la description d'une île dont les habitants menaient une vie très semblable à celle des Utopiens.

rendre la philologie attrayante aux profanes; ils ont toujours aussi quelque chose à apprendre aux initiés.

L'éditeur de l'illustre philologue est lui-même un philologue distingué, Mr. Smythe-Palmer, auteur de *The folk and their wordlore*. Il reproduit textuellement l'œuvre de celui qu'il est fier d'appeler son maître et rectifie dans les notes les explications aujourd'hui reconnues erronées.

J. D.

JULES DEROCQUIGNY. *Charles Lamb, sa vie et ses œuvres*; thèse pour le doctorat. Paris, Félix Alcan, 1904; in-8°, 415 p.

Rien ne serait plus facile — ni plus injuste — que de passer condamnation sur ce livre. Il s'offre à la critique avec une belle et généreuse imprudence. Ce n'est point une thèse selon la formule. Étudier la vie et l'œuvre d'un écrivain, national ou étranger, est une entreprise où de nombreux précédents fournissent au chercheur probe ou à l'esprit sage des guides précieux et des règles sûres. M. Derocquigny appartient à la première de ces catégories; il n'a pas voulu paraître de la seconde, et c'est là son tort. Son œuvre y perd, faut-il le dire? quelque peu de sa valeur scientifique. L'historien de la littérature anglaise n'y trouvera pas un parfait instrument de travail. Les références, parfois omises, sont parfois insuffisantes et vagues. Les textes anglais ne sont pas donnés en regard des traductions; la bibliographie n'est point sérieusement organisée ni classée; les appréciations des critiques antérieurs, assimilées par M. Derocquigny, ont passé dans la substance de son jugement personnel sans que rien, souvent, permette de les reconnaître. Un point, secondaire il est vrai, de littérature comparée, est traité sans information suffisante (Introduction, p. 5 et 6); l'influence de Lamb sur l'éclosion du romantisme anglais est affirmée, non prouvée (p. 154-8); la division en chapitres, dans la première partie, est artificielle (Années de production — Ralentissement de la production — Arrêt de la production). L'œuvre, en un mot se présente à nous sans tout l'appareil de garanties et de précautions minutieuses qui est inséparable des travaux de ce genre, et leur donne souvent la réalité, parfois l'apparence, de la solidité; mais sans lequel il n'est point de solidité.

Autre reproche, plus grave à nos yeux : M. Derocquigny n'a pas mis à profit plusieurs occasions qui s'offraient à lui de faire œuvre utile. Alors que la biographie de Lamb, mêlée, il est vrai, à des analyses littéraires, tient plus de la moitié du livre (p. 7-277), et paraît diffuse et traînante, l'auteur glisse trop vite sur un problème de grande importance : quel a été au juste le degré du trouble cérébral chez Lamb, au moment de sa crise (p. 88-91)? Il n'est plus permis aujourd'hui, en face d'un cas pareil, de ne point faire appel aux ressources de la pathologie mentale; et si M. Derocquigny ne croyait pas possible d'arriver par cette voie à un résultat précis, il eût pu montrer qu'il l'avait tenté. — Passant en revue le cercle d'amitiés littéraires ou de relations où se mouvait Élia, il nous donne des esquisses rapides, alors qu'une étude sérieuse et poussée eût été si intéressante. —

Alors que Lamb, styliste exquis, met en œuvre une technique infiniment délicate mais définissable, M. Derocquigny n'essaie point assez nettement de classer les procédés favoris de cet art : composition de l'Essai, du paragraphe, crescendo des traits, recherche fréquente du trait final, etc. — Enfin, dans le chapitre consacré à l'humour de Lamb, on ne trouve pas un effort assez systématique pour embrasser et définir la fantaisie du plus fuyant des humoristes.

Pourquoi ces défaillances de la curiosité ou de la méthode, chez un esprit que l'on sent averti, prudent et fin? Elles tiennent au tempérament critique, si l'on peut dire, de M. Derocquigny. Pour lui, visiblement, comprendre une œuvre, ce n'est point la réduire autant que possible à un groupe d'effets, de conséquences, explicables par un groupe de causes. C'est développer, intensifier en soi la sensation qu'elle nous procure; préciser celle-ci, la rendre adéquate en l'entourant d'une information érudite. Au lieu que nos impressions sont fragmentaires, le critique nous donnera une sensation d'ensemble; au lieu que notre perception déforme toutes choses, le critique atteindra à l'objectivité parfaite en mettant sa sensibilité personnelle à l'unisson de son objet. Tel est — nous l'avons reconnu — l'idéal impressionniste, qui dirige plus ou moins consciemment la critique de M. Derocquigny. De là, le caractère de son étude, tout entière pensée et écrite dans le « ton » de Lamb. De là le charme diffus de sa biographie, fidèle et patiente, sans raccourcis, sans perspective artificielle. De là son chapitre sur l'humour, où tournant et retournant sous toutes ses faces Lamb humoriste, il nous en donne diversement et longuement la sensation. De là l'absence des formules abstraites, des constructions intellectuelles. De là enfin le style de M. Derocquigny, si « harmonique » à celui de Lamb; délicat, personnel, élégant et juste, atteignant à la netteté définitive dans l'expression des nuances; déparé seulement par quelque préciosité, une recherche excessive du mot rare, du terme archaïque, cette faiblesse de Lamb. Elia eût accueilli sans doute « coévaux » (p. 8), « mignotise » (p. 292), « gothicisé » (p. 293), « loin-cherchées » (p. 306), « obvies » (p. 357), et bien d'autres; le lecteur habitué à la sévère tenue des thèses doctorales pourra être moins indulgent.

On peut discuter cet idéal. Exclusivement suivi, il n'est point le nôtre. M. Derocquigny, nous l'avons dit, s'est refusé à le compléter par une recherche assez attentive des causes. Il n'a point fouillé assez profondément le tempérament, le cerveau de Lamb; n'a pas recueilli toutes les influences du milieu; n'a pas cherché dans la nature, les hommes et les livres, l'explication d'une part aussi large que possible de ce mystère, la personnalité de l'écrivain, l'originalité de l'œuvre. Ennemi des systèmes, il n'a pas voulu donner à son livre d'autre unité que celle de l'impression qu'il suggère; ni grouper ses théories en constructions abstraites. Et sans doute, un tel effort est artificiel; nous y perdons la sensation directe de la vie; peu nous importe : l'œuvre est là, nous retrouverons nos impressions à son contact; l'essentiel ici n'est point de sentir, mais de comprendre.

Et pourtant, ces 400 pages ne sont pas inutiles à l'histoire littéraire. Aux mains d'un artiste et d'un érudit, la méthode esthétique produit ici la somme de vérité objective et durable qu'elle peut atteindre. Nulle part

encore, l'image d'Elia ne s'était reflétée aussi distincte, aussi entière, dans un seul esprit; et comme cet esprit est apparenté à celui de Lamb, se fait intuitivement et sympathiquement semblable à son objet, c'est en quelque sorte Lamb vu par lui-même, par un autre lui sans illusions et sans préjugés. Vision intérieure, pénétrante et juste; nourrie d'une connaissance intime de l'homme; rendue possible par un long commerce avec l'œuvre; par une soumission consciencieuse à la vérité du détail. Nul ne reprochera à M. Derocquigny d'avoir laissé un coin inexploré du cercle, trop restreint d'ailleurs, qu'il avait tracé autour de son sujet. Dans ces limites, son érudition est parfaite; elle aide sa finesse artistique à saisir les mille nuances d'un style tout chargé d'allusions et d'intentions; à donner des traductions qui sont des merveilles. Traduire Lamb ainsi, le transposer aussi fidèlement dans une autre langue, c'est dégager le contenu souvent virtuel d'une pensée, l'éclaircir et la compléter. Et cette intuition sympathique va plus loin encore. Ne refusons pas à la méthode esthétique son mérite propre; elle donne la vie au vrai — quand elle l'atteint. Le livre entier, avons-nous dit, est composé dans le ton de Lamb. Le charme de sa personne, les mérites de son style, sont rendus avec un rare bonheur d'expression, une rare vérité d'atmosphère. Nous replacer ainsi dans le courant émotionnel et imaginatif d'où est sortie l'œuvre de Lamb; nous en communiquer constamment, en quelque sorte, le sentiment générateur, n'est-ce pas nous l'expliquer de la façon la plus organique, la moins artificielle, en la recréant devant nous?

Enfin, M. Derocquigny nous apporte, comme malgré lui, quelque « statistique ». Le chapitre sur l'écrivain contient une liste intéressante des « citations fausses » et « allusions implicites » auxquelles se complaisait Lamb; de même, les caractères originaux de son vocabulaire sont étudiés en des notes précieuses, dignes d'être mises en meilleure place (p. 368-374). Ce sont là des compromis, des sacrifices que fait M. Derocquigny à la manie des « fiches », et le plus farouche adversaire de son idéal lui en saura gré.

Il faut donc le remercier de nous avoir donné une étude imparfaite, mais à certains égards définitive. L'aimable, le divers, le tendre, l'ironique Elia eût peut-être mal supporté la prise lourde d'une sévère méthode; quels que soient ses torts, M. Derocquigny a ce mérite, d'avoir apporté un toucher délicat à son délicat travail. Du papillon aux ailes diaprées, s'il n'a pas disséqué la structure, il n'a pas non plus brutalement terni les couleurs. Nous les retrouvons sur sa toile, changeantes et fines; et cette exactitude est plus qu'une difficulté vaincue; c'est de l'art, et c'est aussi une partie de la science. Fixer, avec un trait sûr, un coloris juste, la physionomie de l'homme; décrire et analyser les mille sensations que produit en nous l'artiste; fondre, par touches successives, nos impressions de l'homme et de l'artiste en une image d'ensemble, c'est écrire un livre distingué, et là n'est pas la question; c'est aussi faire œuvre de critique; incomplète, mais utile.

L. Cazamian.

Newman by Dr W. Barry. *Literary lives series*. London, Hodder et Stoughton, 1904.

L'ouvrage du docteur Barry a comblé une lacune. Nous avions de nombreux livres sur Newman théologien, nous avions de nombreuses études sur son œuvre purement littéraire, nous avions enfin de nombreux renseignements sur l'homme lui-même, sur sa vie à Oxford particulièrement : nous n'avions pas d'ouvrage d'ensemble où fût étudiée la relation de sa vie à ses idées théologiques et à sa production littéraire. Comme le livre de M. B. fait partie de la série des Literary lives, c'est à cette production littéraire qu'il consacre surtout son étude : l'homme et le théologien sont vus dans l'œuvre écrite. C'est donc, après un récit des années de jeunesse de Newman dans sa famille, à l'école, puis à Oxford, à travers les poésies inspirées par les différentes étapes de l'Odyssée de 1832-33 dans la Méditerranée, à travers les sermons à Saint-Mary's et les fameux « tracts » que M. B. nous fait l'histoire du mouvement d'Oxford; puis il passe, pour y insister beaucoup plus longuement, aux œuvres catholiques, les sermons, les conférences sur le projet d'Université irlandaise (1854), surtout l'*Apologia pro vita sua* (1864), son drame spirituel, *le rêve de Gerontius* (1865), *la théorie de la croyance* (1870), — et le livre se termine par deux chapitres sur l'art de Newman et sa place dans l'histoire. — M. B., prêtre catholique, disciple direct de Newman, professeur d'histoire religieuse, était spécialement qualifié pour traiter son sujet d'une manière vivante, interne, et attachante : au cours de l'ouvrage, les connaissances théologiques, historiques et littéraires abondent, et il faut remercier M. B. d'avoir su condenser les renseignements épars sur Newman dans un livre très original, écrit d'une manière charmante, et où l'aspect typographique et les reproductions des meilleurs portraits de l'écrivain à des âges différents ajoutent à l'effet artistique. Le défaut de ce remarquable ouvrage est le manque presque complet de perspective, car Newman n'est pas situé dans le mouvement de la pensée anglaise, et son œuvre écrite, objective, nous est donnée comme ayant une importance absolue qu'elle n'a certainement pas, — de proportion, car la personnalité de Newman est trop sacrifiée à l'œuvre écrite, — de plan enfin. M. B. a raison de nous dire que le fellow d'Oriel College ignorait tout de la pensée contemporaine, allemande, française, anglaise même, ce qui explique l'échec pratique presque absolu du mouvement d'Oxford; il a raison de nous dire, d'autre part, que le mouvement fut une vague de l'Océan romantique et que les idées de Newman sur le « Développement » en matière de religion ressemblent singulièrement aux théories darwiniennes, que son besoin d'une église objective fait pendant à l'interventionnisme de Carlyle, ce qui rattache Newman au passé et à l'avenir et explique un peu son influence morale, mais M. B. n'a pas suffisamment tiré parti de ce contraste, il n'a pas su faire de ces deux idées : échec pratique, succès moral, les deux contradictoires qu'une « vie de Newman » devait concilier, et qui, en attendant la conciliation, devaient servir de charpentes à l'étude. Au lieu de l'impression confuse que nous laisse le livre de M. B. il nous semble qu'on aurait une idée claire si la personnalité prodigieuse de Newman était placée en pleine lumière, expliquant et conciliant les deux effets opposés.

Dans l'Europe moderne, dans l'Angleterre politique et sociale, dans l'Angleterre morale et artistique, dans l'Angleterre religieuse, dans Oxford même qu'il aimait tant, Newman est le plus isolé des isolés. Il s'est trompé de cinq ou six siècles : sa présence est un anachronisme. Les différentes forces que nous venons d'énumérer dressent autour de lui comme autant de cercles concentriques de plus en plus étroits qui l'enserrent et l'enferment. En Europe la science a changé les relations de l'homme à l'univers, et depuis longtemps déjà la géologie a fait pour le temps ce que l'astronomie autrefois avait fait pour l'espace; et aux problèmes moraux s'ajoutent les nouveaux problèmes politiques et économiques soulevés par la grande industrie, dont la naissance a changé les relations des hommes entre eux : vers 1830 c'est une révolution générale. L'Angleterre politique s'oriente vers la démocratie; dans l'Angleterre morale et artistique, l'année 1832, l'année du départ de Newman avec H. Froude pour l'Italie marque la mort du romantisme [1]; l'Angleterre religieuse voit le triomphe des « Evangelicals »; Oxford même, la « rêveuse adorable », l' « asile des causes perdues », poétiquement drapée, et longtemps endormie dans ses traditions médiévales, est la proie de la nouvelle école des « Noetics », qui s'inspire de la Révolution française. Newman est seul contre toutes ces forces libérales. Et son œuvre ne sera pas seulement l'œuvre toute spéciale d'un homme qui tourne le dos à son temps; elle sera l'œuvre d'un homme d'action : rien n'y est arrêté, reposé, que la forme. Cet homme qui a écrit 40 volumes est un pur homme d'action : sans parler de ses sermons (*Parochial sermons*, *Sermons on subjects of the Day*), son *Apologia* est un plaidoyer, et ses poésies : (*Poems on various occasions*) des manifestes. Seules ses conférences de Dublin sur l'idée d'une université et sa théorie de la croyance ont une valeur objective réelle : encore les premières ne font-elles que donner la théorie de la pratique d'Oxford, et la seconde n'est-elle que le développement des idées de Pascal sur l'impuissance de la raison. Il n'est pas seulement historiquement isolé, il l'est géographiquement pour ainsi dire : cet Anglais de Londres est par son père d'origine hollandaise et juive, est par sa mère d'origine française, et on attribue à cette double origine son excès de subtilité intellectuelle et son excessive passion pour la logique. L'échec pratique devait être complet : à Oxford d'où il est chassé, dans l'église anglaise protestante [2] et catholique [3], en Angleterre où règnent S. Mill, Darwin et Huxley, dans le monde moderne.

1. Non seulement Keats et Shelley sont morts depuis 10 ans, mais Scott meurt cette année même, et pendant que Byron voit tous les jours son influence décroître, Wordsworth dans la préface à ses œuvres complètes et Coleridge dans un poème intitulé : *The old man's sigh*, renoncent cette même année à la lutte. Les traditionnistes et les chercheurs d'absolu sont détrônés. Le monde est aux modernes et aux empiristes. En 1832 Bentham meurt, mais c'est pour laisser la place à Ricardo et aux deux Mills.

2. Enquêtes parlementaires sur la distribution des bénéfices ecclésiastiques, réforme des Universités et abolition des Tests, jugements libéraux rendus par des tribunaux laïques sur les questions de dogme et de rituel.

3. On sait que les catholiques semblaient se défier de lui. Manning et son ancien disciple Ward le trouvaient trop modéré, un peu compromettant. Il échoua en Irlande, dans sa tentative universitaire, et ce n'est qu'en 1879, à 78 ans, qu'il fut nommé cardinal par Léon XIII.

Et cependant cette personnalité étrange, étrangère, tellement spéciale qu'elle devait pratiquement échouer, était si puissante et si belle qu'elle devait avoir une influence morale incalculable : mais son œuvre objective n'y fut pour rien. Cet étranger, par la fascination que sa personne, son esprit et son cœur exercèrent sur tous ceux qui l'approchaient, le voyaient, l'entendaient surtout, — car aucun, ami ou adversaire, ne put oublier sa silhouette d'ombre qui glissait silencieuse, le regard de ses yeux myopes caressants et fixes, ni la musique de sa voix, — transforma tout : d'Oriel College il gagna Oxford, puis toute l'Angleterre. Quand on a bien dit que son action fut personnelle et directe, on peut évidemment constater qu'il était bien d'Oxford, après tout, par sa culture toute littéraire et sa tournure d'esprit médiévale; qu'il était bien Anglais par son inlassable énergie et par son sens du concret, qu'il était bien romantique par sa foi à l'inconscient; qu'il avait refait seul le voyage philosophique de Hegel, Schelling et autres, enfin qu'il avait en un sens anticipé Darwin, mais tout cela n'est que secondaire, car, c'est un fait, ses œuvres sont « illisibles » si on les sépare de lui. C'est sa personnalité qui avait causé l'échec pratique et c'est elle qui causait le succès moral : il avait réveillé Oxford, et, comme, toujours, quand un homme entre dans les profondeurs de son être individuel il y retrouve l'humanité, il avait rattaché l'Angleterre insulaire de 1832 au reste du monde. Cette union, telle qu'il la rêvait, eût dû se faire dans les hauteurs théologiques et le catholicisme intégral : il dut se contenter d'un assez faible mouvement catholique et de l'immense mouvement de la haute Église anglicane. Oxford, la première convertie, fit descendre sa philosophie sur la terre, et c'est d'Oxford qui, avec Matthew Arnold et tant d'autres, se faisait l'apôtre de la culture et l'irréductible adversaire du libéralisme philistin, — qui, avec Ruskin et les préraphaélites, transformait l'Angleterre artistique, — qui voyait enfin naître le socialisme, et particulièrement le socialisme chrétien, que Newman, bien que « voyaging through strange seas of thought alone », a pu influencer le monde.

Ces deux résultats contradictoires n'apparaissent pas suffisamment dans le livre si intéressant à tant d'égards de M. B. La nécessité d'étudier en soi l'œuvre écrite de son auteur l'aura trahi. Il lui a attribué une valeur que seule possède à notre avis la personnalité, unique dans ce pays de personnalités fortes, de Newman. Quand M. B. compare le cas du fellow d'Oriel à celui de Renan, il oublie que le premier passe d'une religion définie à une religion plus définie encore, et que son cas est spécial, local, individuel, tandis que l'autre est dans le cas largement humain de Carlyle ou, *mutatis mutandis*, de Pascal. Et même, comment croire que M. B. n'est pas victime d'une illusion d'optique quand il nous dit que l'*Apologia*, ce plaidoyer *pro domo*, si puissant et si pathétique d'ailleurs, a été pour les Anglais ce que les *Confessions* de Rousseau ont été pour les Français et celles de Saint-Augustin pour le monde? La vérité est qu'elle a converti l'Angleterre protestante, non aux idées du théologien, mais à l'admiration de la prodigieuse personnalité de J. H. Newman, fellow d'Oriel College, Oxford.

A. DEBAILLEUL.

La vie et l'œuvre d'Élisabeth Browning, par Germaine-Marie Merlette, licencié ès lettres, docteur de l'Université de Paris, in-8° de 360 p., chez Armand Colin, 8 fr.

L'essai biographique et critique qui constitue le type le plus répandu de la thèse littéraire pourrait s'entendre de deux manières. Il pourrait être un travail de recherches rigoureuses et très poussées, un corps systématisé de « documents pour servir » à l'histoire des lettres. L'auteur serait le compilateur éclairé des faits et le rapporteur, avec ou sans coefficient, des critiques antérieures. Ainsi l'on obtiendrait à une date donnée l'état de la question Dryden ou Savage Landor. Et l'œuvre ne serait pas sans prix. Ou bien à l'analyse des faits s'adjoint l'analyse psychologique; il y a non seulement rapport, mais interprétation; on tente la reconstruction de la vie extérieure en vue de la vie intérieure à connaître; comme le romancier on fournit le détail minutieux qui seul peint la vie, détail qui n'est tolérable que s'il est utile et qui n'est utile que s'il est intimement lié à l'ensemble, que s'il est en harmonie avec l'idée une et profonde qu'on s'est faite de l'écrivain, que s'il s'accompagne d'une véritable synthèse poétique de l'être humain qu'on veut révéler. Exemples, tels articles de Sainte-Beuve, ou le *Robert Burns* de M. Angellier.

Tout en se rapprochant beaucoup du premier type de thèses, l'ouvrage de Mlle M. n'appartient tout à fait à l'un ni à l'autre. D'une part, les notations de faits, les analyses d'œuvres, les rappels de jugements critiques, — labeur considérable auquel nous nous empressons de rendre hommage, — ne sont pas colligés sans effort d'interprétation; et, d'autre part, cette interprétation n'est pas assez continue, assez fondue à tous les renseignements fournis pour qu'il y ait pénétration parfaite des deux efforts critiques et véritable présentation vivante de la femme et du poète.

L'auteur s'efface trop constamment. La personnalité si franchement, si candidement mise en avant par Élisabeth Barrett ne l'émeut pas au point de la faire sortir de sa réserve; et quand bien rarement elle s'en départit, il se trouve que c'est quand elle s'est crue obligée à condamner.

Comme toute thèse digne de ce nom, celle-ci pose sur le sujet quelques idées essentielles. Elle ramène à trois les caractéristiques de Mrs. Browning qui est profondément romantique, — intimement religieuse, et partout et toujours, par l'âme et par l'art, femme. Du moins Mlle M. revient maintes fois sur ces trois caractères, sans consacrer à aucun d'eux l'étude spéciale qu'ils réclamaient et qui, venant d'une femme, aurait pu tant nous apprendre.

Le romantisme est un phénomène littéraire assez lointain déjà. D'ici peu, la réaction contre ses dernières manifestations (par exemple la pensée de Renan et de Taine) sera épuisée et les esprits n'auront plus même cette aide qu'est l'opposition pour se représenter ce que fut le romantisme. Dans un ouvrage qui doit viser à être longtemps utile, il devient indispensable de caractériser et l'ensemble du mouvement romantique et la variété que représente ou que crée l'auteur étudié. Mlle M. se souvient très bien que Mrs. B. se défendait d'appartenir à aucune école. Il était piquant d'essayer d'avoir raison contre la poétesse elle-même. On promet de le faire p. 34;

mais pour y réussir effectivement il aurait fallu plus que les indices relevés, à savoir le subjectivisme, le sentiment d'une mission quasi sacerdotale, le penchant à l'allégorie souligné par F. de Schlegel, (p. 271), et l'infériorité relative de la composition, de la forme. Trop généraux pour caractériser le romantisme, ils sont insuffisants pour marquer la nuance propre, si personnelle, que Mrs. B. a su donner au courant poétique qui emportait son époque. Assurément elle « subordonne en toute occasion ce qui est réfléchi à ce qui est spontané, l'entendement discursif à l'intuition immédiate », ce qui d'après Hegel et A. W. Schlegel condensés par M. Lévy-Bruhl, constitue le signe certain de l'esprit romantique. Mais quels aliments spéciaux a-t-elle trouvé dans le monde livresque qui a été surtout le sien? Comment chez elle s'est fait le départ entre l'ardeur révolutionnaire du romantisme idéal et l'attachement conservateur du romantisme réaliste, ces deux tendances ennemies dégagées par C. H. Herford (*The Age of Wordsworth* introduction); quelle étrangeté particulière a-t-elle, en bonne romantique, ajouté à sa conception de la beauté? Autant de questions, entre dix autres, auxquelles on cherche en vain une réponse.

Le second caractère d'Élisabeth Browning, le caractère religieux, est imprimé en notre esprit bien plus par la répétition que par la démonstration. Et puis, là aussi, des nuances eussent été de mise. Son christianisme, libre de toute secte, n'en est pas moins vivant. Elle s'affirme protestante par son opposition au catholicisme. « Indépendante » comme Milton, elle penche par la suite à un mysticisme qui n'a rien de miltonien. Les racines de ce mysticisme, ou plus simplement ses premières manifestations étaient à suivre, à découvrir. Peut-être aurait-on trouvé alors que le sentiment religieux, chez elle, est comme teinté de romantisme, et que Dieu lui apparait parfois comme le grand poète sublime et terrifiant, dont elle balbutie les oracles en prêtresse extatique. L'apocalyptique sonnet *The Soul's expression* (pas même signalé parmi les premiers sonnets) est un des plus puissants cris de la poétesse, un des plus significatifs. Enfin, après avoir reconnu que « la religion chrétienne n'occupe que très peu de place » dans *Aurora Leigh*, l'œuvre principale, il semble à tout le moins utile de rechercher pour quelles raisons, et si quelque enthousiasme très moderne, à définir, n'essaie pas, à l'insu même de l'auteur, d'en tenir lieu.

Troisième point, le génie de Mrs. Browning est le génie même de la poésie féminine; la poétesse reste avant tout femme, comme George Sand, « vrai génie, mais vraie femme ». C'est là un thème heureux et qui promet, traité par une plume féminine. Il a été effleuré, comme les deux autres, avec trop de réserve. Le cœur est la source de cette poésie; le cœur de la femme est tout amour et pitié; l'âme de la femme est ardeur et pureté. A ces trois propositions se ramènent les attributs de la femme et les caractères de la poétesse. Vraies, si l'on veut, de la femme et vraies d'Élisabeth Browning, elles ne suffisent guère pour enrichir l'idée que nous pouvons avoir de la femme ni pour isoler la femme qu'a été Élisabeth Barrett, parmi toutes les autres. Elles ne nous éclairent ni sur la qualité de sa pitié, ni sur la vibration un peu fiévreuse et sèche de son enthousiasme et de son ardeur, ni sur l'allure haute et parfois brusque de sa pureté, ni sur l'extase éperdue de son amour. Il eût été d'une belle franchise et d'un noble effort pour une

femme de rechercher si tels éléments déclarés proprement féminins n'avaient pas recélé un principe de faiblesse, d'inéquilibre et d'imperfection artistique. Mlle M. a laissé à des hommes ce soin bien délicat pour eux, et heureusement aussi la tâche plus agréable d'ajouter à cette couronne de fleurs féminines, un mâle fil de fer qui a tout soutenu victorieusement, celui d'une inflexible volonté. Sa poésie, elle l'a déclaré, a été pour elle *a matter of will*, aveu grave en ce qu'il révèle de faiblesse et de force [1].

Les deux sommets de cette œuvre inégale et puissante, les *Sonnets* et *Aurora* représentent, les premiers, l'art le plus élevé atteint par la poétesse, l'autre son plus vaste effort de conception. On eût mieux encore apprécié les premiers, si une page nous avait esquissé l'histoire de ce genre peu cultivé en France, le cycle de sonnets; et pour le second sa nouveauté, et tout ce qu'elle recèle d'aspirations modernes, n'a pas été, comme il convenait, mise en lumière.

L'excuse de technicité qui fait reléguer en appendice l'analyse de la versification — question sur laquelle Mlle M. est très avertie — ne valait pas pour une étude du style, en vain cherchée, de ses mouvements intimement liés aux pulsations du sentiment, de ses images si osées, si neuves, si grandioses, bref de toute l'élaboration poétique, émotion, image, idée, musique, le tout fondu (incomplètement parfois) au feu de son intense labeur volontaire.

Contre des efforts de ce genre, en profondeur, nous échangerions une grande somme d'énergie dépensée en étendue, j'entends en recherches d'ordre purement matériel. Non qu'elles soient vaines. Mais comme on sent qu'elles ont fait dévier une estimable puissance de travail, comment ne pas leur en vouloir un peu? C'est par la vie intérieure, par la volonté, par l'âme d'abord, par l'art ensuite, que vaut Élisabeth Browning : c'est à l'âme, à la vie intérieure qu'elle-même crie en presque tous ses vers de se prendre et de s'attacher.

Ch.-M. Garnier.

1. « Cette fantaisie (pour les vers), dit plus exactement Mrs. B., se changea en volonté, *turned into a will.* »

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

Littérature allemande.

Ouvrages généraux. HEUSLER, A. *Lied und Epos in Germanischer Sagendichtung*. Dortmund, Ruhfuss, 1 m. — WENGER, K. *Historische Romane deutscher Romantiker (Untersuchungen über den Einfluss Walter Scotts)*. Bern, Francke, 05, 2,40 m. — BENOIST-HANAPPIER. *Le Drame naturaliste en Allemagne*, Paris, Alcan, 05. [*Thèse.*] — DINGER, HUGO. *Dramaturgie als Wissenschaft. 2. Bd. Die dramatische Kunst im System der Künste*. Leipzig, Veit, 05, 7,50 m. — KIENZL, H. *Dramen der Gegenwart*, Graz, Leuschner u. Lubensky, 05. — KILIAN, G. « *Dramaturgische Blätter* ». *Aufsätze und Studien aus dem Gebiete der praktischen Dramaturgie, der Regiekunst und der Theatergeschichte*. München, Müller, 05, 7 m. — KLEEFELD, W. *Landgraf Ernst Ludwig v. Hessen-Darmstadt und die deutsche Oper. Eine musikhistorische Studie über die alte Darmstädter Hofbühne*. Berlin, Hofmann, 05, 3 m. — ARNOLD, F. C. *Das Kind in der deutschen Litteratur des XI-XV. Jahrb. Dissertation*. Greifswald, Bamberg, 05. — KLAIBER, THDR. *Die Schwaben in der Litteratur der Gegenwart*. Stuttgart, Strecker u. Schröder, 05, 1,50 m. — GEIGER, A. *Badische Dichter. Ein Sammelbuch badischer Lyrik bis auf die jüngste Zeit*. Karlsruhe, Braun, 05, 1,80 m. — LIEBESBRIEFE, *deutsche, aus neun Jahrhunderten. Gesammelt, eingeleitet, und mit einem erklärenden Anhang hrsg. von J. Zeitler*, Leipzig, Zeitler, 05, 6,50 m. — BERG, LEO. *Aus der Zeit — Gegen die Zeit. Gesammelte Essays*. Berlin, Hüpeden u. Merzyn, 05. — ZEITFRAGEN. *Wochenschrift für deutsches Leben. Hrsg. Fritz Bley. 1. Jahrg. 1905, 52 Nrn. 1. Nr.* Berlin, Deutscher Schriftenverlag, 05, 12 m.

Auteurs. — ABRAHAM A SANCTA CLARA'S *Werke. In Auslese v.* H. STRIGL. *3. Bd.* Wien, Hirsch, 05, 3 m. — EWALD (O.), *R. Avenarius als Begründer des Empirio-Kritizismus*; Berlin, Hofmann 05; 5 m. — BRENTANO, C. *Romanzen vom Rosenkranz. Hrsg. u. m. e. Einleitung versehen von Max Morris*, Leipzig, Hesse, 05, 1,20 m. — DROSTE-HÜLSHOFF'S, ANNETTE V., *Gedichte in 2 Bdn. Hrsg. v.* ED. ARENS. *1 Bd.* Leipzig, M. Hesse, 05, 1,20 m. — DROSTE-HÜLSHOFF, ANNETTE V. *Das geistliche Jahr. Geistliche Lieder. Hrsg. v.* ED. ARENS. Leipzig, M. Hesse, 05, 1,50 m. — FONTANE, TH. *Gesammelte Werke. 1. Série (Romane und Novellen), Bd 2, 3*. Berlin, Fontane, 05. — VERWEY, A. et L. V. DEYSSEL. *Aufsätze über Stefan George und die jüngste dichterische Bewegung. Uebertr. von Friedrieh Gundolf*. Berlin, Schnabel, 05. — GŒTHE. *Faust. Tragédie. Traduction nouvelle complète, strictement conforme au texte original par* RALPH RODERICH SCHROPP. Paris, Perrin, 05. — HÖHNE, E. *Umfang und Art der Bibelbenützung in Gœthes Faust*. Gütersloh, Bertelsmann, 05. — KÖNIG, W. *Gœthe in Berlin*. Iéna, Costenoble, 05. — LUTHER, A.

Gœthe. 6 Vorträge. Jauer, Hellmann, 05, 3 m. — TEWES, FR. *Aus Gœthes Lebenskreise. J. P. Eckermanns Nachlas herausgegeben. 1 Bd.* Berlin, Reimer, 05, 8 m. — LÖTSCHER, U. *Jeremias Gotthelf als Politiker*, Bern, Wyss, 05, 1,60 m. — GUTZKOW, K. — *Wally, die Zweiflerin. Roman. Nebst einer Folge von Streitschriften. Kritische Ausgabe von* EUGEN WOLFF, Iéna, Costenoble, 05, 5 m. — *Neue* HAMANNIANA. *Briefe und andere Dokumente, erstmals hrsg. v. H. Weber.* München, Beck, 05, 10 m. — HARTLEBEN, O. E. *Meine Verse, Gesammtausgabe.* Berlin, Fischer, 05, 5 m. — SCHOLZ, W. v. *Hebbel.* Berlin. Schuster u. Löffler, 05, 1,50 m. [*Die Dichtung, 28 Bd.*]. — HEINE, H. : *Höllenfahrt. Hrsg., kommentiert und eingeleitet von* SIEGFR. ASCHNER. Berlin, Frensdorff, 05, 4 m. [*Neudrucke literarhistorischer Seltenheiten, nº 4.*] — FLÜGEL O. *Der Philosoph J. F. Herbart* [Männer der Wissenschaft 1]; Leipzig, Weicher, 05; 1 m. — HERWEGH GEORG. *Gedichte eines Lebendigen. Hrsg. und erläutert von* MARCEL HERWEGH. *Mit... einer biographischen Einleitung von* V. FLEURY. Leipzig, Max Hesse, 05. — SULGER-GEBING, E. *Hugo von Hofmannsthal. Eine literarische Studie.* Leipzig, M. Hesse, 05 [*Breslauer Beiträge zur Literaturgeschichte.*], 2,50 m. — MÜLLER-EMS, R. *Otto Ludwigs Erzählungskunst.* Berlin, Köhler, 05, 2,50 m. — NOVALIS. *Fragmente. Ausgewählt von Heinr. Simon.* München, Langen, 05, 2 m. — PICHLER, AD. *Gesammelte Werke. Vom Verfasser für den Druck Vorbereitet.* München, G. Müller, 1905 ss. — PREM, S. M. *Adolf Pichlers Leben und Schaffen*, München, Müller, 05. [*Grüne Blätter für Kunst und Volkstum.*] — RAIMUND, FERD. *Dramatische Werke in 3 Büchern. Mit biograph. Einleitg. von A. von Auerswald.* Berlin, Weichert, 05, 1,75 m. — BÖRNER, W. *Ferdinand Raimund.* Leipzig, Reclam, 05. — JAHNKE, H. *F. Reuter. Sein Leben und sein Humor*; Berlin, Weichert 05; 1 m. — RÖMER A. : *Heiteres und Weiteres von Fritz Reuter. Mit Beiträgen zur plattdeutschen Literatur.* Berlin, Mayer und Müller, 05.

Ouvrages sur Schiller. — SCHILLER : *Sämtliche Werke. Säkular Ausgabe in 16 Bänden. Hrsg. von Eduard von der Hellen.* Stuttgart, Cotta, 05, 16 vol., 32 m. — ANTHOLOGIE *auf das Jahr 1782. Gedruckt in der Buchdruckerei zu Lobolsko. Hrsg. u. m. e. Nachwort versehen von Fed. v. Zobeltitz.* Berlin, Frensdorff, 05, 4 m. [*Neudrucke literarhistorischer Seltenheiten*, 5]. — SCHILLER, F. *Das Avertissement zur Rheinischen Thalia vom 11 November 1784. Neudruck nach den Original der k. Landesbibliothek Stuttgart.* Leipzig, Zeitler, 05, 4 m. — SCHILLER, F. *Aesthetische Erziehung. Ausgewählt und eingeleitet von Alexander von Gleichen-Russwurm.* Iéna, Diederichs, 05 [*Erzieher zu deutscher Bildung, 4 Bd.*], 2 m. — KAIBEL, FR. *Demetrius. Tragödie. Das Schiller'sche Fragment für die deutsche Bühne bearbeitet und ergänzt.* Dresden, Pierson, 05, 2 m. — BRIEFWECHSEL *zwischen Schiller und Gœthe. Mit Einführung von Houston Stewart Chamberlain.* Iéna, G. Diederichs, 05, 2 vol. 6 m. — *Briefwechsel zwischen Schiller und Lotte, 1788 bis 1805. Hrsg. und erläutert von W. Fielitz.* Stuttgart, Cotta, 05, 3 vol. — SCHILLER *und der Herzog von Augustenburg in Briefen. Mit Erläuterungen von Hans Schulz.* Jena, Diederichs, 05, 3 m. — ALBERT, P.-P. *Die Schiller von Herdern.* Freiburg-i.-B., Fehsenfeld, 05. — KÜHNEMANN, E. *Schiller.* München, Beck, 05, 6,50 m. — DIEZ, MAX. *Schiller.* Stuttgart; Frommann, 05, 2 m. — LIENHARD, F. *Schiller.* Berlin, Schuster u. Löffler, 05, 1,50 m. [*Die Dichtung*, 26.] — GRÜNDLER, AD. *Das Leben Friedrich Schillers.* Berlin, N. Meyer, 05, 1,20 m.

— ZIEGLER, TH. *Schiller*. Leipzig, Teubner, 05, 1,25 m. [*Aus Natur und Geisteswelt, 74.*] — LASSEL, E. *Schiller als Persönlichkeit*. Kronstadt, Zeidner, 05. — FISCHER'S, J. G. *Schiller-Reden, 1849 bis 1893. Hrsg. v. Hans Hofmann*. Stuttgard, Zimmer, 05, 1,50 m. — SCHILLER-NUMMER *der Mannheimer Geschichtsblätter*. Mannheim, Mannheimer Altertumsverein, 05. — LUDWIG, A. *Das Urteil über Schiller im 19. Jahrhundert. Eine Revision seines Prozesses*. Bonn, Cohen, 05. 2 m. — CZYGAN, P. *Schiller in der Beurteilung seiner Königsberger Zeitgenossen*. Königsberg, Koch, 05, 1,50 m. — STENFELD, R. *Schiller und Wagner*. Berlin, Thelen, 05. — HEVESI, L. *Schiller-Lenau, 2 Concordia-Reden*. Wien, Konegen, 05, 1 m. — FRANKL, O. *Fr. Schiller in seinen Beziehungen zu den Juden und zum Judentum*. Leipzig, Papauschek, 05. — VAIHINGER, HANS und BAUCH, BRUNO. *Schiller als Philosoph und seine Beziehungen zu Kant. Festgabe der « Kantstudien »*. Berlin, Reuther und Reichard, 05, 3 m. — SCHRECK, E., *Schillers pädagogische Bedeutung*. Bielefeld, Helmich, 05. — SCHULZE-BERGHOF, P. *Schiller und Die Kunsterzieher : Eine pädagogische Studie*. Leipzig, Wunderlich, 05, 2 m. — TÖNNIES, FERD. *Schiller als Zeitbürger und Politiker*. Berlin, Schöneberg, Verlag der « Hilfe », 05, 1 m. — MEHRING, F. : *Schiller. Ein Lebensbild für deutsche Arbeiter*. Leipzig, Leipziger Buchdrückerei-Aktiengesellschaft, 05. — HAASE, GEO. *Der politische Schiller*. Hamburg, Deutschnationale Buch-und Verlagsanstalt, 05. — KIRCHBACH, W. *Friedrich Schiller, der Realist u. Realpolitiker*. Schmargendorf-Berlin, « Renaissance », 05, 1 m. — KOHUT, A. *Friedrich Schiller in seinen Beziehungen zur Musik und zu Musikern*. Stuttgart, Nationaler Verlag, 05, 2,25 m. — KOHUT, AD. *Friedrich Schiller als Humorist*. Gr. Lichterfelde, Eisselt, 05, 2 m. — BELLERMANN, L. *Schillers Dramen. Beiträge zu ihrem Verständnis. 3* (*Schluss*) *Teil. 3. Aufl.* Berlin, Weidmann, 05, 6 m. — SCHILLER-GALERIE *deutscher Bühnen. Illustrationen sämtlicher Orig.-Dramen Schillers nach Orig.-Bühnen aufnahmen. Unter Mitwirkung der ersten Hofund Stadttheater, ihrer Intendanten, Direktoren und Regisseure. In 11 Lieferungen. 1. Liefg.* Berlin-Steglitz, Neue photograph. Gesellschaft, 05, 10 m. — MAKAR, ST. *Die Gustel von Blasewitz. Ein Beitrag zur Schillerfeier*. Würzburg, Philippi, 05, 0,85 m. — BÖHTLINGK, A. *Schiller und das kirchliche Rom*. Franckfurt-a.-M., Neuer Frankfurter Verlag, 05. — BÄR, A. *Charlotte von Lengefeld als Freundin und Braut Schillers*. Weimar, Böhlau, 05.

KLAIBER, H. *Die Lehre A. Schopenhauers und E. Dührings vom Werte des menschlichen Lebens*. Iena, Rassmann, 05, 1,50 m. — RAMM, WALT. *Zur Lehre von den Ideen in Schopenhauers Aesthetik*. Berlin, Weidmann, 05, 1 m. [*Programm*]. — FROST (LAURA). *Johanna Schopenhauer. Ein Frauenleben aus der klassischen Zeit*; Berlin, Schwetschke u. Sohn 1905; 2,80 m. — KELLER (L.). *Schillers Stellung in der Entwicklungsgeschichte des Humanismus*. [Vorträge u. Aufs. aus der Comenius-Gesellsch., 3]; Berlin, Weidmann, 05, 1,50 m. — DREYER, A. *Karl Stieler, der bayerische Hochlandsdichter. Mit... einer Bibliographie seiner Schriften sowie einigen bisher ungedrückten Gedichten und Briefen Karl Stielers*. Stuttgart, Benz, 05, 2 m. — KOSCH (W.). *A. Stifter u. die Romantik* [Deutsche Prager-Studien 1]; Prag. Bellmann 05, 2 m. — WALTER, K. *Chronologie der Werke C. M. Wielands* (*1750-1760*). Leipzig, Duncker, 05, 3 m. [*Greifswalder Dissert., 04.*]

L. M.

Littérature anglaise.

Auteurs. — ARBLAY (Madame d'), *Diary and Letters*, 1778-1840. As ed. by Charlotte Barrett. Pref. and notes by Austin Dobson (en cours de publ.), 5 vol. parus, London, Macmillan, 10 s. 6 d., p. vol. — BEN JONSON, *Every Man in his Humor*; reprinted from the Quarto of 1601 (Materialien zur Kunde des älteren Englischen Dramas, Bd. X). Louvain, Uytspruyst. — BEN JONSON, *Bartholomew Fair*, Ed. w. introd., n., and glossary by C. S. Alden (Yale Studies in English). New-York, Holt, 33-338 p., 2 doll. — BEN JONSON, *Poetaster*, Ed. w. introd. n. and glossary by H. S. Mallory (Yale Studies in English), New-York, Holt. — BEN JONSON, *The Staple of News*. Ed. w. introd., n., and glossary by De Winter (Yale Studies in English), New-York, Holt, 8°, 59-276 p., 2 doll. — BUTLER, *Hudibras*, ed. by A. R. Waller. Cambridge, University Press, 8°, 4 s. 6 d., 344 p. — CAROLINE POETS, Edited with an introd. by George Saintsbury t. I, Chamberlayne, Benlowes, K. Philips, Hannay, 8°, 10 s. 6 d. Oxford, University Press. — CHAUCER, Reprod. in facsim. of the collected ed. of 1532. Ed. by W. W. Skeat, f° 838 p., 105 s. London, Henry Frowde. — CHAUCER'S, *Anelida and Arcite*, Facsim. of the Caxton ed. (1477-8). Cambridge, University Press, 10 s. — DEKKER (TH.), *Guls Hornbook and Belman of London*, 12°, 292 p., 1 s. 6 d., London, Dent (Temple Classics). — DEKKER (TH.), *Seven Deadly Sins of London*, 21 s. Cambridge, University Press. — DREAM OF THE ROOD (The), an old English Poem attributed to Cynewulf. Ed. by, Albert S. Cook, 8°, 3 s. 6 d., Oxford, University Press. — ELIZABETHAN DRAMA (*Specimens of the*), from Lyly to Shirley, 1580-1642. Ed. by L. G. Wickham Legg, 2 vols. 8°, 12 s., Oxford University Press. — JOHNSON (SAMUEL), *Lives of the English Poets*. Ed. w. introd. and Notes by G. Birekbeck Hill, vol. I, Cowley-Dryden, Oxford, University Press. — KEATS, *Hyperion*, A Facsim. of Keats's autograph MS. With a Transliteration, introd. and Notes by E. de Sélincourt, f°. Oxford, University Press, 52 s. 6 d. — SHAKESPEARE, Facsim. from the ed. of 1664, f°, 84 s., London, Methuen. — WALPOLE (*The Letters of Horace*), Ed. by Mrs Paget Toynbee, 16 vols à 6 s. (en cours de publ.), Oxford, University Press. — WHITEFIELD'S, *Journals, etc*. Ed. by W. Wale, London, Drane, 8°, 518 p., 3 s. 6 d.

Bibliographie, Biographie, Critique, Histoire littéraire. — AMERICAN BIBLIOGRAPHY by *C. Evans*. Chronolog. Diction. of books, pamphlets, and periodicals publ. in U. S. A from 1639 to 1820; with bibliogr. and biogr. notes [aura 5 ou 6 vols], t. I et II, 4°, 15 doll. chaque, Chicago, Blakely Press (C. Evans). — BENTHAM (J.), *His Life and Work*, by C. M. Atkinson, 8°, 260 p. 5 s. London, Methuen. — BRET HARTE (*Life of*), by Henry. W. Boynton (Contemporary Men of Letters Series), London, Heinemann, 8°, 1 s. 6 d., 117 p. — BROWNING (R.), *by C. H. Herford* (Modern English Writers), 8°, 330 p., 2 s. 6 d. London, Blackwood. — BROWNING (R.), by *Sir F. T Marzials*, 12°, 100 p., 1 s. London, Bell. — COVENTRY PATMORE, by *Edmund Gosse* (Literary Lives). London, Hodder and Stoughton, 8°, 260 p., 3 s. 6 d. — CHAUCER'S, *Legend of good Women* (The Problem of the two

Prologues to), by John C. French, Johns Hopkins Univ. Diss., Baltimore, J.-H. Furst et C°. — EMERSON (R.-W.), poet and thinker, by Elizabeth L. Cary. London and New-York, Putnam, 8°, 15 s. — FRANKLIN (B.), *Autobiography*, Ed. w. bibliogr. Preface and Historical account by Wm. Macdonald, 8°, 338 p., 3 s. 6 d. London, Dent (Temple Autobiogr.). — MILTON, by M. K. Roberts, 16°, 1 s. 6 d. London, Burleigh. — MOORE (THOS.), by Stephen Gwynn, 8°, 212 p., 2 s. London a. New-York, Macmillan (Engl. Men of Letters). — SHAKESPEARE (*A Life of*), by W. J. Rolfe. — SHAKESPEARE'S *Marriage, his departure from Stratford and other incidents in his Life*, by J.-W. Gray, 8°, 298 p., 10 s. 6 d. London, Chapman and Hall. — SHAKESPEARE'S *Wirkung auf zeitgenössische Dramatiker* (Studien über), von E. Kœppel (Materialien, Bd. IX). Louvain, Uytspruyst. — SHORTHOUSE (J.-H.), *Life and Letters*, Ed. by his wife, 2 vols, 8°, 442 et 432 p., 17 s. London and New-York, Macmillan. — STEVENSON (R.-L.), by *A. H. Japp*, Record, Estimate and Memorial. With unpubl. letters in facsim., 8°, 320 p., 6 s. London, Laurie. — THOREAU, by *E. Hubbard*, 8° ill., 5 s., Owen. — WEBSTER (JOHN), The periods of his work as determined by his relations to the drama of his day, by *E. E. Stoll*. Cambridge (U. S. A), Harvard Cooperative Society, 8°, 216 p., 2 doll. — YEATS (W. B.), *and the Irish Literary Revival*, by H. S. Krans, 12°, 208 p., 1 s. 6 d. London, Heinemann.

J. A.

Littérature comparée.

LIVRES

CANFIELD, D. Fr. — Corneille and Racine in England. New-York, 1904. — GOSSE, Edm. — *French Profiles*. London, 1905. [Contient un essai « The influence of France upon English poetry », conférence faite à Paris en 1904]. — HELM, W. H. — *Aspects of Balzac*. London, 1905 [contient des études sur Balzac et Dickens; les Anglais dans l'œuvre de Balzac; les influences littéraires, Sterne, Richardson, etc.]. — HUME, M. — Spanish Influence on English Literature. London, 1905. — LOFORTE-RANDI. — *Voltaire-Nietzsche*. Palermo, 1905. — LÜDERITZ, A. — *Die Liebestheorie der Provençalen bei den Minnesingern der Stauferzeit*. Berlin, 1905. — OCHSENBEIN, W. — *Die Aufnahme Lord Byrons in Deutschland* u. sein Einfluss auf den jungen Heine. Bern, 1905. — PRADELS, M. D. — *E. Geibel* und die französische Lyrik. Münster in W. 1905. — ROBERTSON, J. G. — *Schiller after a century*. Edinburgh and London, 1905 [se propose de définir le point de vue anglo-saxon actuel à l'égard de Schiller]. — SCHULZ, E. — Das Verkleidungsmotiv bei *Shakespeare*, mit Untersuchung der Quellen. Elberfeld, 1905. — WENGER, K. — *Historische Romane deutscher Romantiker* (Untersuchungen über der Einfluss *W. Scotts*). Bern, 1905. — ZENKER, R. — Das altfranzösische Epos von *Boeve de Hamtone* und der Ursprung der Hamletsage. Berlin, 1905.

PÉRIODIQUES[1]

AN. — Three phrases of pastoral sentiment. *Edinb. Rev.*, avril. — ANTOINE, A. — Ibsen in Frankreich. *Neue Freie Presse*, n° 14 499. — BALDENSPERGER, F. — L'Angleterre et les Anglais vus à travers la littérature française. *Bibl. Univers.*, mai. — BESSON, P. — Heines Beziehungen zu Victor Hugo, *Stud. z. vgl. Lit.* V, 1. — BOYLE, W. — Irish Poets and the East. *East and West*, mars. — BULGAKOW, S. — Tolstoï et Carlyle [en russe] *Novy Putj*, n° 1. — DAVRAY, H. — Le roman de mœurs en France et en Angleterre. *Revue*, 1er mai. — ENDE, A. v. — Deutsche Dichter in Amerika. *Beil. z. Allg. Ztg.*, n° 86. — ERNEST-CHARLES, J. — Gérard de Nerval et l'Allemagne [à propos du livre de J. Cartier]. *Revue Bleue*, 25 février. — CHUBB, E. W. — Shakespeare's influence on Gœthe. *Poet Lore*, mars. — EVERETT, W. — Six Cleopatras [celles de Shakespeare, Beaumont-Fletcher, Corneille, Dryden, Gautier, Mme de Girardin] *Atlantic Monthly*, février. — GEIGER, L. — Chamisso und Frau von Stael. *Die Zeit*, n° 911. — HAUSER, O. — Italienische Dichtung in Deutschland. *Literar. Echo*, 1er avril. — K. O. — Don Quijote in Deutschland. *Bresl. Ztg.*, n° 124. — KAHN, G. — Romans nietzschéens. *Nouv. Rev.*, 1er avril. — KARPELES, G. — Heine in Japan. *Zeitgeist*, n° 4 [cf. Riess, L. dans *Berliner Tagblatt*, n° 45]. — KLUIJVER, A. — Taine in 1856 [et l'influence de la philosophie allemande]. *Onze Euw*, février. — KOHN, M. — Heine und V. Hugo. *Hamb. Fremdenblatt*, 11 mars. — LOW, C. B. — Wieland and Richardson. *Mod. Lang. Quart.*, VII, 3. — MAC GEGAN, E. — An early French view of Ruskin. *Saint George*, avril. — MAETERLINCK, M. — King Lear in Paris. *Fortnightly Rev.*, février [reproduit aussi dans le *Zeigeist*, n° 5]. — MAUCLAIR, C. — La réaction nationaliste en art et l'ignorance de l'homme de lettres. *Revue*, 15 janvier. — MAUCLAIR, C. — Unser geistiger Austausch [relations franco-allemandes] *Rhein-Westf. Ztg.*, n° 160. — NOGUCHI, Y. — Shakespeare in Japan. *Critic*, mars. — RIVERS, J. — Shakespeare à la Française. *Library*, janvier. — SADGER, J. — Ibsens Bedeutung für das deutsche Drama. *Hamb. Nachr. Beil.*, nos 7 et suiv. — SCHNEEGANS, H. — Petrarca in deutscher Uebersetzung [Bettina Jacobson] *Allg. Ztg. Beil.*, n° 41. — SIBBALD, W. A. — George Eliot's place in literature. *Westminster Rev.*, mars-avril. — SKAL, G. v. — Der Deutsch-Amerikaner. *Deutsche Monatschrift*, IV, 8. — STENGERS, J. — Le Samson de Milton et de Vondel. *Rev. de l'Univ. de Bruxelles*, janvier. — THOMSON, E. N. S. — Dante and Landor. *Mod. Lang. Notes*, mai. — WESSELOFSKI, Al. — Byron [et son influence sur la France et l'Allemagne], *Viestnik Ievropy*, janvier.

Articles sur Schiller et les littératures étrangères.

ARDESCHAH, J.-P. d'. — Schiller in der russischen Litteratur. *Hamb. Nachr. Beil.*, n° 18. — ARNOLD, R. — Eine russische Uebersetzung von Schillers Fiesko; Englische Zeitgenossen über S. *St. z. vgl. Lit.*, Schillerheft. — BALDENSPERGER, F. — La traduction de Don Carlos par Lezay-Marnésia (*ibid.*). — BORMANN, W. — Ss Dramentechnik in seinen Tugendwerken in

1. Sauf indication contraire, tous ces articles sont de 1905.

Vergleich mit der Dramentechnik Shakespeares (*Ibid.*). — BRONTÁ, J. — S. in Spanien. *Voss. Ztg.*, n° 215. — GLEICHEN-RUSSWUBM, Al. v. — S. und das Ausland. *Litterar. Echo*, 1er avril. — KIPKA, K. — Ss Maria Stuart im Auslande. *St. z. vgl. Lit.*, Schillerheft. — KOCH, M. — Ss Beziehungen zur vergleichenden Literaturgeschichte (*ibid.*). — KRAUSE, G. — S. in England. *Voss. Ztg.*, n° 215. — LUTHER, A. — S. in Russland. *Petersb. Ztg.*, Montagsbl. 80. — NORDAU, M. — S. in Frankreich. *Voss. Ztg.*, n° 215. — PILTZ, O. — S. in Italien. *Augsb. Abend-Ztg.*, n° 55. — SULGER-GEBING, E. — S. und das gerettete Venedig. *St. z. vgl. Lit.*, Schillerheft. — WARNATSCH, O. — Anklänge an Racines Britannicus in Ss Wallenstein und Maria Stuart (*ibid.*). — WENZELBURGER, Th. — S. in den Niederlanden. *Voss. Ztg.*, n° 217. — WOERNER, K. — Schiller in Norwegen. *Euphorion*, XII, 1.

F. B.

Art.

Ouvrages généraux.

DÜLBERG (Dr Frz), Altholländische gemälde im erzbischöfl. Museum zu Utrecht (Frühholländer, II). Haarlem. H. Kleinmann et Cº, 19 p., 25 reprod. 48,5 × 33,5, 40 M. — GRAMM (Dr Jos.), Spätmittelalterliche Wandgemälde im Konstanzer Münster. Ein Beitrag zur Entwicklungsgeschichte am Oberrhein. Strassburg. J. H. E. Heitz (Studien zur deutschen Kunstgeschichte, Heft 59), 141 p., gr. 8°, 6 M. — KATALOG (officieller) der grossen Berliner Kunstausstellung, 1905. Stuttgart. Union, 157 p., 8°, 1 M. — KATALOG (officieller) der grossen internationalen Kunstausstellung Karlsruhe. Braun'che Hofbuchdr., 71 p., 8°, 50 pf. — VOLLBEHR (Th.), Bau und Leben der bildenden Kunst. Teubner (Aus natur u. Geisteswelt), 129 p., 8°, 1 M. — WATER COLOUR SOCIETY (The old), 1804-1904, Londres et Paris (Bureaux du *Studio*), 5 s., 40 reprod.

Monographies.

BÖCKLIN. Der Fall Böcklin und die Lehre von den Einheiten von *Jul. Meier-Graefe*, Stuttgart, Hoffmann, 270 p., 8°, 3 M. — CONSTABLE (John), d'après les souvenirs recueillis par *C. R. Leslie*, trad. par *Léon Balzagette*, Paris, H. Floury, 8°, 6 fr. (2 portraits). — DÜRER (Alb.). Das Skizzenbuch in der Königl. öffentl. Bibliothek zu Dresden, von *Dr Rob. Brieck*, Strassburg. J. E. Heitz, 40 p., 160 pl. gr. 4°, 50 M. — DÜRER (Alb.) von *Franz Servaes*. Collection « die Kunst » Berlin, Bard, Marquardt et Cº, 1 M. 25. — HOGARTH (William), von *Jarno Jessen*. Collection « die Kunst » Berlin, Bard, Marquart et Cº, 1 M. 25. — HOLBEIN, par *François Benoit*, Librairie de l'Art anc. et mod., 8°, 3 fr. 50, 14 gr. — HOLBEIN (Hans), Portraits of illustrious personages of the court of Henry VIII. Reproduced in imitation of the original drawings in the collection of his Majesty, with short historical notes, by *Rich. R. Holmes* (II series). London, München. F. Hanfstaengl., 28 pl. 49 × 36,5, 75 M. — MENZEL, Das Werk Adolf Menzels, mit e. Biographie des

Künstlers, von *Max Jordan*, München, F. Bruckmann, 104 p., ill. 4°, 10 M. — MENZEL (Adolf v.) und sein Vaterunser. Studie auf Grund e. unveröffentl. Schreibens des Meisters, v. Dr *Jul. Kurth*, Berlin, Wagner, gr. 8°, 2 M. 50. — MENZEL, Rede bei der Trauerfeier der Königl. Akademie der Künste f. Adolf v. Menzel, von *Ant. von Werner*, Berlin, Mittler et John, gr. 8°, 15 p., 60 pf. — MENZEL, Gedächtnisrede von *Otto Hach* (Literarische Vereinigung des B. L. V. Abteilg. f. Kunstpflege), Berlin, L. Dehmigke's Verlag. gr. 8°, 12 p., 20 pf. — OBERLANDER (Adolf), von *Herm. Esswein* (Moderne Illustratoren). München, R. Piper et Co, 4°, 54 p., 3 M. — NAST (Th.), His period and pictures, *by A. H. Paine*. London, Macmillan, 21 s. (ill.). — NOSSENI (G. M.), und die Renaissance in Sachsen, von *W. Mackowsky* (Wasmuths Beiträge zur Bauwissenschaft), Berlin, 5 M. (ill.). — PIETER BRUEGHEL, der Aeltere und sein Kunstschaffen, von *A. L. Romdahl*, Wien, Tempsky, 87 p., 68 reprod. (Publications des musées impériaux, XXVe année, 3e partie). — PETER BRUEGEL, l'Ancien, Son œuvre et son temps, par *R. van Bastelaer* et *G. H. de Loo*, G. van Oest et Cie, 4°, 75 fr. — ROPS (Félicien), par *Er. Ramiro*, Paris, Floury, 4°, 25 fr. — RUBENS, par *L. Hourticq*, Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, 8°, 3 fr. 50 (ill.). — SLUTER (Claus) et la sculpture bourguignonne au XVIe siècle, par *A. Kleinclausz*, Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, 8°, 3 fr. 50, 24 gr. — WHISTLER, by *Haldane Mac Fall* (Spirit of the Age Series, No 1), Edinburgh and London, T. N. Foulis, 12° (ill.), 1 s.

G. V.

Revue des Revues d'Art.

Burlington Magazine. — *Mai.* Editorial : La réforme de l'architecture municipale. — Le Musée de Boston (sa collection de peinture orientale se place immédiatement après celles des Musées impériaux du Japon. 875.000 fr. ont été consacrés aux achats dans le seul département de l'art antique classique pendant l'année 1904). — L'initiative privée dans les affaires publiques (en matière d'art elle a créé une Société analogue à celle des Amis du Louvre en France, le *National Art Collections Fund*, et la *Vasari Society*, pour la publication des dessins de maitres anciens). — La tradition de l'aquarelle anglaise, par P. A. — La vie de l'artiste hollandais au XVIIe siècle par le Dr M. Martin (ce premier article, très intéressant, traite de l'enseignement du dessin).

Deutsche Kunst und Dekoration. — *Février.* Victor Zobel. Notes sur *Johann Vincenz Cissarz*, le dessinateur, graveur, illustrateur et décorateur de Darmstadt. — *Mars.* Dr Hans W. Singer étudie l'œuvre d'*Emil Orlik*, le plus japonisant des dessinateurs viennois, et qui a fait du reste au Japon même son éducation artistique. — *Avril.* Otto Grautoff. *Heinrich Vogeler*, un des plus intéressants parmi les Worpswédiens, étudié surtout comme illustrateur de livres. — *Mai.* Hans Rosenhagen. Le paysagiste berlinois *Walter Leistikow*, et sa conception du paysage décoratif.

Die Dekorative Kunst. — VIII. Jahrg. Heft 6. Hermann Muthesues. Der Weg und das Endziel des Kunstgewerbes.

Die graphischen Künste. — XXVIII. Jahrg. Heft 2. Paul Hartwig. Eine Vorarbeit *Anselm Feuerbachs* zum zweiten Berliner Symposion des Platon.

Die Kunst für Alle. — XX. Jahrg. Heft. 12. Max Jordan. *Adolf Menzel*, F. Wolter. Erinnerungen an *Adolf Menzel*, Heft 13. Hans Rosenhagen. Die Neuerwerbungen der *Kgl. Nationalgallerie* zu Berlin.

Die Kunst unserer Zeit. — XVI. Jahrg. Hefte 4. 5 fascicules entièrement consacrés au peintre *Moritz von Schwind*, par Otto Weigmann, Heft 6. A. Eckermann étudie la *peinture de genre* à Munich de 1870 à 1880.

Gazette des Beaux-Arts. — 1er Mai. *Whistler* (1er article), par Léonce Bénédite. — 1er Mars. William Ritter. L'art moderne à Prague.

Kunst und Kunsthandwerk. — VIII. Jahrg. Heft 1. Mme de Kendell. Le peintre animalier anglais *Joseph Crawhall*. Aloïs Riegl. L'Emaillerie allemande au moyen âge. Notes sur l'installation du nouveau bâtiment du Musée septentrional à Stockholm ; sur une exposition d'objets d'art appliqué populaires au Musée des arts industriels de Vienne. Heft 2. P. G. Konsdy. *John S. Sargent*. Ludwig Hevesi. *Adolf von Menzel*. Aus dem Wiener Kunstleben.

Kunst und Künstler. — III. Jahrg. Heft 6. Emil Heilbret. *Menzel*. Emil Heilbret. Die Neuerwerbungen der Nationalgalerie. A. Lichtwark. Die Kieler Museen. Heft 7. Ed. von Keyserling, *Fritz von Uhde*.

Revue de l'art ancien et moderne. — Avril, *Menzel* (2e article), par Louis Gillet. Le puits des prophètes de *Claus Sluter* (1er article), par A. Kleinclausz. — Mai, id. (2e article), L. B. Butterfly. L'exposition *Whistler*.

Zeitschrift für bildende Kunst. — *Avril*, Julien Brann. Sur le portrait de Winckelmann, par *Anton Raphael Mengs*. Alfred Bramsen. Le peintre danois, *Vilhelm Hammershöi*. Critique de la chronologie des tableaux de *Rubens* par W. Bode, à propos de la publication Klassiker der Kunst, Rubens, von Adolf Rosenberg. — *Mai*. Henri Hymans, *Constantin Meunier*. J. Paul Richter. Le musée Wallace à Londres. J. E. H. *Woldemar Hottenroth* (1802-1894), peintre saxon, influencé d'abord par Ary Scheffer et Horace Vernet, puis auteur de paysages italiens et de scènes pittoresques dans le goût de Léop. Robert.

Kunstchronik (supplément), *14 avril*. Walther Geusel : L'exposition de *Menzel* à la Nationalgallerie de Berlin. *28 avril*. O. von Schleinitz. L'exposition de *Whistler* à Londres.

Revues françaises.

Revue de Paris. — 15 Février 1905. CH. V. LANGLOIS : Les idées de H.-G. Wells sur l'éducation. — 1er et 15 mars, 1er et 15 avril : RICHARD WAGNER : Lettres de Paris et de Vienne (1859-1862), I-IV. 1er avril, — P. VIDAL DE LA BLACHE : A travers l'Amérique du Nord. — 15 avril. C. DE FREYCINET : Fachoda.

La Réforme sociale. — 1er avril 1905. A. BÉCHAUX : Chronique du mouvement social, France, Belgique et Suisse, 15 avril. — GEORGES BLONDEL : Chronique du mouvement social, Allemagne et Autriche, 15 Mai. —

J. ANGOT DES ROTOURS : Chronique du mouvement social. Pays de langue anglaise.

Revue des langues romanes. — 1905, n° 1. K. SNEYDERS DE VOGEL : La suite du Parthénopeus de Blois et la version hollandaise.

Revue de l'instruction publique en Belgique. — 1905, n° 2. H. BISCHOFF : Le centenaire de Schiller.

Annales des sciences politiques. — 1905, n° 3. R. HENRY : Un système anglais de politique mondiale.

Revue universitaire. — 1905, n°s 3-4. E. HOVELAQUE : La progression dans l'enseignement des langues vivantes. — N° 3. H. BORNECQUE : Une nouvelle expérience pédagogique en Allemagne.

Revue internationale de l'enseignement. — 1905, n° 4. CH. V. LANGLOIS : Notes sur l'éducation aux États-Unis.

Revue historique. — 1905, n° 2. L. MAURY : Les comtesses de la Marck et de Boufflers, et Gustave III, d'après les correspondances conservées à Upsal (1re partie).

Revue des questions historiques. — 1905, 1er avril. M. DE GERMINY : Frédéric-Auguste devant Napoléon, d'après des documents inédits. — E. A. GOLDSILBER : Courrier allemand.

Revue de métaphysique et de morale. — 1905, n° 1. LEIBNIZ : Trois dialogues mystiques inédits. Fragments publiés avec une introduction par JEAN BARUZI. — H. DELACROIX : Myers : La théorie du subliminal.

Le Musée social. Annales. — 1905, n° 2. Les Cités-jardins aux États-Unis. — N° 3 : L'organisation de l'initiative privée en Allemagne : l'Institut pour le bien public de Francfort. — N° 5 : Le travail jaune au Transvaal.

Le Musée social. Mémoires et documents. — 1905, n° 2. KÄTHE SCHIRMACHER : Les travailleurs du bois de Danzig. — N° 3. A. MÉTIN : Le travail au Canada. — N° 4. B. RAYNAUD : Les comités de salaires dans les mines anglaises. Le bureau de conciliation pour les districts fédérés.

Revue pédagogique. — 1905, n° 4. CH. V. LANGLOIS : Notes sur l'éducation aux États-Unis.

Revue socialiste. — 1905, n° 241. M. HALBWACHS : La psychologie de l'ouvrier moderne d'après Bernstein. — N° 242. E. BERNSTEIN : Une œuvre posthume de Marx. — G. VERDÈNE : Le comité pour la représentation ouvrière et le syndicalisme anglais. — N° 243. E. VANDERVELDE : Impressions d'Amérique. — N° 245. M. HALBWACHS : La science et l'action sociale d'après Bernstein.

Revue bleue. — 1905, n°s 14 à 17 : BJÖRNSTJERNE BJÖRNSON : *Dagland.* Pièce en 4 actes. Traduite par Mme R. RÉMUSAT. — N° 14 : A. FOUILLÉE : La psychologie des passions selon Nietzsche. — N° 15 : CH. M : M. Émile Boutroux à l'Université de Glasgow. — N° 16 : M. LAIR : Le centre catholique allemand. Son rôle et son influence politiques. — N° 17. G. VILLIERS : La politique étrangère de Guillaume II. Guillaume II et la France. — N° 19. R. BOUYER : L'impressionnisme en musique et le culte de Beethoven. — N° 20. P. L. COUCHOUD : Au Canada français.

Revue politique et parlementaire. — 1905, 10 Mai. C. MONTANUS : La vie politique et parlementaire à l'étranger : Allemagne.

Revue des Deux Mondes. — 1905, 15 Avril, 1er et 15 Mai, 1er Juin :

P. THUREAU-DANGIN : Le mouvement ritualiste dans l'Eglise anglicane. — 15 Mai. T. DE WYZEWA : A propos du centenaire de la mort de Schiller.

Revue musicale. — 1905, n° 1. LOUIS LALOY : *Tristan et Isolde* au Théâtre National de l'Opéra. — N° 3 : CONSTANT ZAKONE : Ce qu'on sait en Allemagne de la musique française.

Journal des savants. — 1905, avril. E. BOURGEOIS : Le secret de Mme Infante et les origines de la guerre de Sept Ans.

Revues allemandes.

Beilage der « Neuen Freien Presse ». — 1905, n° 14524. Ein ungedruckter Brief GRILLPARZERS. Mitgeteilt von AUGUST SAUER. [Lettre inédite de Grillparzer à son ami le poète et ministre Édouard von Schenk, le 28 janvier 1827, à propos de « *Bélisaire* ». Cette lettre est une des plus belles de Grillparzer.] — GEORG BRANDES : Frauenbücher Studie : 1) « L'ombre de la maison », de **Ivan Strannik**; 2) « Le livre d'une amoureuse », de **J. Marni**; 3) « Le désert » de **Harold Gate**]. — LUDWIG STEIN : Der Rassenimperialismus Chamberlains. — N° 14573. M. HERZFELD : Ellen Key. — N° 14579. L. GANGHOFER : Das Schindeldach. Eine studie aus dein Volksleben. — N° 14580. YRJÖ HIRN : Lafcadio Hearn. — ADOLF KOHUT : Der deutsche Anakreon (Friedrich von Hagedorn). — N° 14587. HOLGER DRACHMANN : H. C. Andersens hundertster Geburtstag (2 april 1805 bis 1905). — W. GOLDBAUM : Rudolf Delbrücks « Lebenserinnerungen ». — GUIDO GRAF AUERSPERG : Die Wiege Anastasius Grüns. — N° 14594. G. BRANDES : Amalie Skram. — F. SERVAES : Kultur und Theater. — Ungedruckte Briefe von THEODOR FONTANE. Mitgeteilt von M. NECKER. — N° 14601. SÉVERINE, p. B. P. — N° 14608. Aus Rom. Von MARIE VON EBNER ESCHENBACH. B. SHAW : Oskar Wilde. — N° 14620. ALEXANDER VON GLEICHEN RUSSWURM. Aus Schillers Briefen. Gedanken über intime Erinnerungen. Schillers Tod und Begräbnis. Nach Mitteilungen und aus den Papieren meines Grossvaters. Von OTTO SCHWABE. — Schiller in Karlsbad, von K. LUDWIG. — Schillers Besuch. Dramatische Humoreske in einem Akt. Von H. ROLLETT. — N° 14627. M. ORTNER : Schiller und Oesterreich. — B. MERWIN : Schiller in Polen. — A. WÜSTNER : Schillers Beziehungen zur englischen Literatur. — N° 14634 : C. VIEBIG : Der Kampf um den Mann (Compte rendu par R. AUERNHEIMER). — GUMPLOWICZ. Sociologie. — N° 14641. W. GOLDBAUM : Neues zum Sturze Bismarcks. — F. SERVAES : Neue Romane. [Studie : « *Flammen* », par W. Hegeler; « *Der begrabene Gott* », par H. Stehr; « *Jesus* », par Pierre Nahor (Emilie Lerou). — Feldmarschall WOLSELEYS Selbstbiographie, par R. R.

Archiv für Geschichte der Philosophie. — 1905. H. 3 : A. BUCHENAU : Zur geschichte des Briefwechsels zwischen Leibniz und Malebranche. — P. WAPLER : Die geschichtlichen Grundlagen der Weltanschauung Schopenhauers. — C. BOS : La béatitude chez Spinoza et chez Fichte.

Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen. —

114. Bd, H. 1-2. — F. v. DER LEYEN : Zur Entstehung der Märchens, II. — P. v. WINTERFELD : Hrotsvits literarische Stellung, I. — K. LUICK : Der sekundäre Nasal in *nightingale*, *messenger*, und ähnlichen Fällen. — J. BOLTE : Noch einmal Bigorne und Chicheface. — F. BERGMEIER : Ein Beitrag zur Quellenuntersuchung von Daniel Defoes « Journal of the plague year ». — L. JORDAN : Studien zur fränkischen Sagengeschichte.

Jahrbücher für Nationaökonomie und Statistik. — 1905. H. 1. A. HESSE : Die wirtschaftliche Gesetzgebung Oesterreich-Ungarns im Jahre 1903 (Fortsetzung und Schluss). — SCHACHNER : Monopolbetrieb, Sozialpolitik und Betriebsform auf den neuen preussischen Wasserstrassen. — H. 2. H. LEVY : Studien über den Einfluss der Zolltarife und Trusts auf die Weissblechindustrie der Vereinigten Staaten. — BLUM : Mitteilungen über das Eisenbahnwesen in den vereinigten Staaten von Amerika. — H. 3. A. HESSE : Die wirtschaftliche Gesetzgebung des deutschen Reiches im Jahre 1904. — F. GOLDSTEIN : Die Uebervölkerung Deutschlands. — E. REYER : Leistungen und Ziele der Bibliotheken, Kritik der Bibliothekstatistik. — H. 4. F. EULENBURG : Zur historischen Bevölkerungsstatistik in Deutschland.

Deutsche Rundschau. — 31. Jahrg. H. 7. Ein ungedruckter Entwurf RICHARD WAGNERS zu einer Operndichtung, nebst Briefen. Herausg. und eingeleitet von HUBERT ERMISCH. — ALFRED GERCKE : Die Entstehung des « Don Karlos ». I. — A. BRANDL : Eine neue Art, Shakespeare zu spielen. H. PAALZOW : Die akademische Freiheit der Studenten. — H. 8 (Mai). E. v. WILDENBRUCH : Heros, bleib' bei uns! zum Hundertjahrstag von Schillers Heimgang. — ERICH SCHMIDT : Aus Schillers Werkstatt. — A. GERCKE : Die Entstehung des « Don Karlos », II (Schluss). — LOUIS BOBÉ : Aus Friederike Bruns Tagebuch. — H. v. EGLOFFSTEIN : Caroline Grossherzogin von Sachsen. Gest. am 17. Januar 1905. Ein Erinnerungsblatt. — MAX FRIEDLAENDER : Kompositionen zu Schillers Werken. — JULIUS RODENBERG : Schiller und Berlin. — KARL FRENZEL : Die Berliner Theater. — RICHARD M. MEYER : Eine geschichte der deutschen Kultur [Étude de l'ouvrage de GEORG STEINHAUSEN].

Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Literatur und für Padagogik. — 1905. H. 3. H. BESCHORNER : August der starke als Soldat. — P. MEYER : Aus der Jugendzeit der Fürsten Schule Grimma und dem Leben des Martin Hayneccius (Schluss). — JOHANNES ILBERG : Richard Richter. — H. 4. THEODOR A. MEYER : Schiller als tragischer Dichter. Zum Gedächtnis des 9 Mai 1905. — EMIL ROSENBERG : Aus Gœthe für Horazens Lieder. — ERNST SCHWABE : Studien zur Entstehungsgeschichte der kursächsischen Kirchen und Schulordnung von 1580. — JOSEPH KNEPPER : Eine altelsässische Figurengrammatik.

Das litterarische Echo. — 15 Avril : M. MEYERFELD, *Wilde*; — M. OSBORN, Kunst und Zionismus, 7 Mai : Hundert Jahre nach Schillers Tod. Stimmen u. Bekenntnisse. — A. v. GLEICHEN RUSSWURM, Schiller u. das Ausland. — R. KRAUSS, Schillers Urenkel. — 15 Mai : W. SCHOOF, Kurhessische Litteratur. — 1er Juin : J. E. Brauchen wir Dichterpreise?

Deutsche Revue. — Mai : R. v. GOTSSCHELL. Schiller im Urteil seiner Gegner. — TH. ZIEGLER, Zur Biographie *v. D. F. Strauss*. — FREIH. v.

SCHLEINITZ, « Arkona » im deutsch-französischen Kriege. — Juin : H. v. POSCCHINGER, Briefe des Fürsten Karl Anton zu Hohenzollern. — P. v. BAUMGARTEN, Gœthes Maturstudien, insbesondere in darwinistischer Beleuchtung. — N. LAZARUS, Zur Geschichte der Schillerstiftung.

Grenzboten. — 14 : *Elsass-Lothringische Verfassungsfragen.* — 14, 15 : F. WUGK, Deutschland u. die äussere Politik. Frankreichs. — 17 : G. BECKMANN, Der Kampf um die Adria. — A. MAHLKE, *Das Wachstum der Grossestädte.* — 18 : K. BRUCHMANN, Schiller. — *Der Dichterphilosoph der deutschen Völker.* — 19 : Zur Konfessionslage in Deutschland. Von einem süddeutschen evangelischen Geistlichen. — 19, 20 : L. KEMMER, Schulhass u. Heeresscheu. — 20 : O. KÆMMEL, Das alte Preussen vor 1806.

Nord und Süd. — Mai : O. WILDA, Schiller. — K. W. GOLDSCHMIDT, K. Spitteler. — R. KLEIN, Segantini. — A. E. Berger, Schillers Beruf. — K. v. STRANTZ, Die magyarische Anmassung im Lichte der deutschen Geschichte. — O. STAUF V. D. MARGH, Andersens Jugend. — Juin : M. KRIEG, Helene Böhlau. — F. LABAN, Hamlet und das Gespenst. — L. GEIGER, Max Waldau u. Adolf Stahr.

Revues anglaises et américaines.

The Athenaeum. — *Avril* 1 : *Coventry Patmore*, par M. Gosse; Hre de l'Église d'Angleterre sous Elisabeth et Jacques I, par W. H. Frere; nouvelle édition de *Hazlitt*; livres sur le Japon. — 8 : *Hazlitt et Coleridge*; le Pape et l'Empereur, de M. Welschinger; livres d'architecture et d'art anglais. — 15 : « *Reminiscences of a Radical Parson* », par Tuckwell; les sonnets d'*E. Barrett Browning* traduits par M. Henry; un commentaire sur la Grande Charte de *W. S. Mc Kechnie*; « *Borough Customs* », de M. Batesow, 22 : Études de prosateurs et poètes modernes, par A. Symons; livres sur Balzac; influence de *W. L. Bowles* sur *Wordsworth*. — 29 : la nouvelle Utopie de Wells; Catherine de Médicis, par E. Sichel; ouvrages sur Napoléon. — *Mai* 6 : Registre bibliographique de W. P. Courtney. — 13 : les guerres de Religion, dans la série historique de Cambridge; *Eliz. Browning*, de Mlle Merlette. — 20 : le *Canning* de M. Temperley; « l'âme de Londres », esquisses impressionnistes de F. M. Hueffer. — 27 : Littérature française de la Renaissance, par A. Tilly; études biographiques sur *Shakespeare*, S. W. Gray (et autres comptes rendus).

The Quaterly Journal of Economics. — 1905. February.

A. D. NOYES : The recent economic history of the United States. — May, J. R. COMMONS : Types of american labor organization.

The Fortnightly Review. — 1905, april. R. BLENNERHASSET : The Austrian problem. — J. F. KENNEY : Devolution and the future in Irish politics. — A. SYMONS : The poetry of Thomas Moore. — J. B. FIRTH : Sir Thomas Lawrence's Love affairs. — H. G. WELLS : A modern utopia. Chap. 10 et 11 (Concluded). — May. R. BLENNERHASSETT : German foreign policy. — ST. GWYNN : The Irish University question. — F. CHARMES : Germany and the question of Morocco.

The Yale Review. — 1905, May. W. SOMBART : The industrial progress of Germany, I. — C. H. AMBLER : Disfranchisement in West Virginia, I.

Revues Scandinaves.

Tilskueren (Copenhague), 1905, nº 4 : E. GIGAS, *H. C. Andersen illustreret i Udlandet;* KR. NYROP, *Det tredobbelte Elskovsspil* (origines et histoire d'un *motif* de la poésie provençale qu'ont reproduit la littérature et le dessin en Italie, dans les Pays-Bas, en France, en Norvège, en Allemagne et en Danemark); OVE JÖRGENSEN, *Ballettens Kunst* (le ballet danois). — Nº 5 : KARL LARSEN, *Cervantes' Forestillinger om Norden*; ERIK HENRICHSEN, *Tale til Ungdommen* (sur Ploug et Hörup); P. V., *Monrad og de politiske Breve*; CHR. GULMANN, *Gustav Esmann*; HARALD NIELSEN, *Digt og Sang* (Olaf Hansen, Thöger Larsen, L. C. Nielsen, Jeppe Aakjœr). — Nº 6 : OTTO JESPERSEN, *Verdenssprog* (esperanto-anglais); E. GIGAS, *H. C. Andersen illustr. i Udlandet.*

Det ny Aarhundrede (Copenhague), 1905, 15 avril : GEORG BRANDES, *Andet længere Udenrigsophold*; EDWARD BRANDES, *J. C. Christensen* (le premier ministre actuel); mars (revue politique). — 1er mai : GEORG BRANDES, *Andet længere Udenrigs ophold* (la France pendant la guerre de 70); G. M., *Lærerige Tal* (les leçons de la statistique); V. A. SECHER, *Bidrag til et berömt Ords Historie* (« Nous sommes danois et nous voulons rester danois »). — 15 Mai : FR. HALLAGER, *Rottefængeren i Hameln* (origine de la légende); J. A. LEMMING, *Husmændene* (les petits paysans); GUSTAV HEIBERG, *Unionskonflikten;* FRANZ V. JESSEN, *Bidrag til et berömt Ords Historie*; *April* (revue politique). — 1er juin : FRANCIS BECKETT, *Fra Foraarsudstillingerne* (les « salons »); SV. GUNDEL, *F. L. Höedt, et stykke Teaterhistorie*; P. MUNCH, *Det radikale Venstre* (le nouveau parti et son programme); THADE PETERSEN, *Frimenighederne i Sönderjylland.*

Finsk Tidskrift (Helsingfors), 1905, nº 4 : J. LEOPOLD, *H. C. Andersen*; HERMAN GUMMERUS, *Latinfrågan*; C. G. E. *Hjalmar Munsterhjelm*; L. MUNCK, *M. Bàrodkins minnesruna öfver general Bobrikoff*; JOUKAHAINEN, *Landtdagen 1905*, II.

Samtiden (Kristiania), 1905, nº 5 : J. E. SARS, *Svenske seire, norske nederlag i unionspolitiken;* WERNER SDERHJELM, *Den politiska situationen i Finland*; HENRIK SCHÜK, *Fornnordisk diktning och europeisk.*

Nordisk Tidskrift (Stockholm), 1905, nº 3 : ALEXANDER BUGGE, *En saga om vikingerne i Irland*; AND FŒRDEN, *Den nye norske straffelov af 22 maj 1902.*

Ord och Bild (Stockholm), 1905, nº 4 : SOPHUS MICHAËLIS, *H. C. Andersens 100-Aars Födselsdag;* ALFRED LEVERTIN, *G. J. W. Zander*; JOHN KRUSE, *Föreningen för svensk hemslöjd.*

Revues philologiques.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung. — Gütersloh. Vol. XXXIX, nº 4. — W. MEYER-LÜBKE : Altgermanische Elemente im Rumänischen? (*Nie l'existence d'emprunts germaniques anciens en roumain. — Important.*) — E. HERMANN : Restwörter (*c'est-à-dire mots qui se sont soustraits, en apparence, à l'action des lois phonétiques*). — W. SCHULZE : Δέλτα · αἰδοῖον γυναικεῖον (*question d'argot*).

Indogermanische Forschungen. — Strassburg. Vol. XVII, nº 5. — G. SCHÜTTE : Die Schöpfungssage in Deutschland und im Norden. — F. HOLTHAUSEN : Germ. **ak** 'Sondern, aber' (*rapproche ak de gr.* ἄγε, *lat. age*). — H. SCHRÖDER : Zur Etymologie von ahd. *scarf*, *scarph*; anord, *snarpr*; ahd, *sarf*, *sarph*. — K. BRUGMANN : Lat. *annus*, osk.-umbr. *akno*, got. *aθna*.

The American Journal of Philology. — Baltimore, America. Vol. XXV, nº 4. — EDWIN W. FAY : The indo-iranian nasal verbs (*touche à nombre de formes germaniques*). — JAMES M. GARNETT : Compte rendu des derniers fasciscules du New English Dictionary (*intéressant pour les remarques faites au point de vue de l'usage américain*). Vol. XXVI, nº 1. — JOHN J. SCHLICHER : The moods of indirect quotation (*considère aussi l'allemand*).

Modern Language Notes. — Baltimore. Vol. XX. nº 4. — FRANCIS A. WOOD : *Dürfen* and its cognates (suivi d'une note laudative de M. H. COLLITZ). — FREEMAN M. JOSSELYN : Voiceless W. — LUCIEN FOULET : English words in the *lais* of Marie de France (il s'agit de *nightegale* et de *gotelef*). — Vol. XX, nº 5. — H. COLLITZ : Zum vocalischen aus lautgesetze der germanischen Sprachen (*tend à démontrer que les finales du gothique ont un caractère d'antiquité tel que les plus anciennes inscriptions runiques lui cèdent sur ce point*). — WILLIAM A. READ : A note on nasalized Vowels.

Arkiv för nordisk Filologi. — Lund. Vol. XXI, nº 3. — C. GRIMBERG : Undersökningar om konstruktionen ackusativ med infinitiv i den äldre fornsvenskan. — L. WIMMER : Til tolkningen af Vedelspang-stenene. — F. JÓNSSON : *ịo* < *io* i norsk-islandsk. — F. JÓNSSON : Stærke nutidsformer i oldsproget. — B. KAHLE : Zu den handschriften des kürzeren tháttr Thorvaldsens vídhforla. — S. BUGGE : Oldnorske sammensætninger paa -*nautr*. — ERICHSEN : Bibliografi for 1903.

Finnisch-ugrische Forschungen. — Helsingfors. Vol. IV, nº 1. — K. KROHN : Was bedeutet fi. *runo* (important pour l'histoire du germ. * *rūnō*). — R. SAXÈN : Etymologisches (traite d'emprunts aux langues germaniques).

Le propriétaire-gérant : FÉLIX ALCAN.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

AVANT-PROPOS

Les études qui composent ce fascicule sont dédiées à la mémoire du grand poète allemand mort il y a cent années. Dans le défilé du cortège littéraire qui, en mai dernier, a déposé des palmes triomphales sans nombre au seuil de cette *Fürstengruft* de Weimar, où Schiller dort aux côtés de Gœthe, nous croyons qu'une petite députation française devait figurer. Schiller n'est pas seulement un poète allemand : nos aïeux de la Législative l'ont fait citoyen français pour des raisons dont ils se rendaient un compte assez net. Aucun des poètes allemands de son temps n'a été plus voisin des idées qui ont représenté la France dans le monde depuis 1789. Peut-être est-ce pour cela qu'aux fêtes de mai, cette année, de certaines sympathies très hautes lui ont manqué. Mais, à cause de cela aussi, nous ne devons pas oublier, quant à nous, que Schiller est du petit nombre d'Allemands dont la nation française a voulu qu'ils fissent de la France une seconde patrie morale, et dont elle a espéré, aux termes du décret qui les naturalise, qu' « ils compteraient les Français parmi leurs frères. »

Nous ne pouvions pas offrir au public savant beaucoup de trouvailles documentaires. Ces trouvailles sont réservées, par la force des choses, aux travailleurs qui ont accès à des collections d'archives inexistantes en France. Notre recueil est une série d'études interprétatives, destinée surtout à établir l'influence de Schiller. Il se différencie ainsi des recueils nombreux que l'année 1905 a vu éclore ; et, malgré des lacunes, qui nous sont connues, nous croyons qu'il les complète utilement. Le lent travail des cent années écoulées depuis la mort de Schiller fait, en de certaines parties de son œuvre, paraître aujourd'hui des traces de vétusté. Il importait de savoir ce qui de sa pensée est resté vivant. La vitalité vigoureuse de la pensée

schillérienne apparaît nettement en ce qu'elle a été recueillie par d'autres esprits d'élite qu'elle a stimulés pour des créations nouvelles. Et aujourd'hui encore il ne semble pas que l'action de cette pensée soit arrivée à son terme ni que l'interprétation en soit épuisée. Ce sera le sens de l'originalité des études que nous publions.

La Société pour l'étude des Langues et des Littératures modernes,
La société d'Histoire moderne.

LE « SIEUR GILLER »

CITOYEN FRANÇAIS

Le 24 août 1792, Marie-Joseph Chénier, à la tête de plusieurs citoyens de Paris, se présentait à la barre de l'Assemblée Législative et donnait lecture d'une pétition qui débutait ainsi : « Législateurs, au moment où une Convention nationale va élever la Constitution française au niveau de la déclaration des droits, tous ceux qui, dans les diverses contrées du monde, ont mûri la raison humaine et préparé les voies de la liberté, doivent être regardés comme les alliés du peuple français. Vous pouvez resserrer cette alliance par les nœuds d'une adoption glorieuse. Quand Rome, souveraine et libre, avait assujetti tous les trônes de l'univers, les rois briguaient l'honneur d'être élevés à la dignité de citoyens romains. Ce ne sont point des tyrans que nous vous proposons d'adopter au nom du peuple français, mais des philosophes courageux qui ont sapé les fondements de la tyrannie. Décernez aux vertus, aux talents, à l'amour de la liberté une illustre et digne récompense, et que les bienfaiteurs de l'humanité soient déclarés citoyens français... » Et il citait quelques bienfaiteurs de l'humanité : Payne, Priestley, Horne-Tooke, Gorani, Campe, le cultivateur Pestalozzi et d'autres encore, qu'il proposait aux suffrages de l'Assemblée. « De tels hommes, disait-il, ont bien mérité de la France, puisqu'ils ont été les apôtres, les soutiens, les martyrs de la liberté. Nous vous demandons pour eux les droits de citoyen français. Payez la dette du genre humain : vous serez payés à votre tour par l'approbation publique. » Il pensait même que le « choix du peuple » pourrait porter ces hommes illustres à la Convention nationale, « qui deviendrait ainsi le congrès du monde entier ». Enfin, élevant le ton, il prédisait l'avènement de la fraternité universelle : « Ce n'est point par des inepties diplomatiques, par des négociations tortueuses entre des cours qui sont convenues de se tromper mutuellement,

mais c'est par de telles adoptions qu'il est possible de réaliser cette fraternité universelle, premier vœu des philosophes, premier but de l'ordre social. C'est ainsi que la liberté s'élèvera sur les débris de l'édifice féodal et du colosse monarchique et que toutes les nations pourront se reposer un jour sous l'ombrage de l'égalité ». Le président, Delacroix, commenta en quelques mots pompeux la pétition des citoyens de Paris : « ... Satisfaite d'associer à sa gloire les grands hommes des contrées lointaines qui ont osé parler le langage de la liberté et de l'égalité au milieu de leurs citoyens esclaves, [la France] leur déclare son estime et l'Assemblée leur dira sans doute : *vous êtes citoyens français* [1] ».

Une discussion s'engagea : les uns, — c'était la majorité, — accueillirent avec enthousiasme l'idée de Chénier; d'accord avec lui ils demandaient que les nouveaux citoyens fussent « en cette qualité admissibles aux Assemblées élémentaires qui se devaient convoquer pour la formation de la Convention nationale »; pleins des souvenirs de la guerre d'Amérique, ils rappelaient que les Américains « avaient fait partager le droit de cité à ceux qui avaient combattu pour la liberté ». Les autres craignaient « l'humiliation des refus », ne voulaient pas que le titre de citoyen « fût uniquement dévolu aux talents »; surtout, ils demandaient que ce titre ne donnât pas aux philosophes étrangers le droit d'être éligibles à la Convention. Lamourette, Vergniaud, Chabot, Fauchet, Guadet surtout, appuyèrent et firent adopter la motion de Chénier que Lasource, Basire et Thuriot avaient inutilement combattue. Le principe adopté, il ne restait qu'à dresser la liste de ceux auxquels on décernerait le titre de citoyen français : ce soin fut confié au Comité d'Instruction publique.

Il faut regretter que les procès-verbaux de ce Comité s'arrêtent à la date du 22 août 1792 : on aimerait connaître, fût-ce en un court résumé, la discussion des titres des étrangers, les raisons qui firent écarter certains noms proposés par Chénier [2] et celles qui en firent préférer d'autres [3]. A tout le moins peut-on supposer que le Comité accueillit avec une générale sympathie le vœu de l'Assemblée : dès le 10 février, en effet, Arbogast, député du Bas-Rhin, l'ancien professeur de Strasbourg, avait eu l'idée des hommages à rendre « aux

1. La pétition, mentionnée seulement dans les *Procès-verbaux de l'Assemblée*, est reproduite dans les *Archives Parlementaires*, t. XLVIII, p. 688 suiv.
2. Par exemple Horne-Tooke et Robertson.
3. Klopstock, Pauw, etc.

vertus et aux talents » sans distinction de nationalité, quand il avait demandé, dans une séance du Comité, « que le corps législatif fût pressenti sur la question de savoir s'il ne serait pas convenable que les hommes qui auraient mérité de l'humanité fussent honorés d'une manière quelconque par la nation française[1]. » Désormais il s'agissait aussi d' « honorer » les vivants : « L'idée de la République universelle apparaissait[2] ».

Bien qu'il ne fût pas membre du Comité d'Instruction publique, mais parce que son intervention éloquente avait fait acclamer et accueillir la pétition, Guadet fut chargé de préparer le décret qui, dès le 26, fut soumis à l'Assemblée législative; sans opposition elle l'adopta en ces termes :

« L'Assemblée nationale;

« Considérant que les hommes qui par leurs écrits et par leur courage ont servi la cause de la liberté et préparé l'affranchissement des peuples, ne peuvent être regardés comme étrangers, par une nation que ses lumières et son courage ont rendue libre;

« Considérant que si cinq ans de domicile en France suffisent pour obtenir à un étranger le titre de citoyen français, ce titre est bien plus justement dû à ceux qui, quel que soit le sol qu'ils habitent, ont consacré leurs bras et leurs veilles à défendre la cause des peuples contre le despotisme des rois, à bannir les préjugés de la terre et à reculer les bornes des connaissances humaines;

« Considérant que, s'il n'est pas permis d'espérer que les hommes ne forment un jour devant la loi, comme devant la nature, qu'une seule famille, une seule association, les amis de la liberté, de la fraternité universelle, n'en doivent pas moins être chers à une nation qui a proclamé sa renonciation à toutes conquêtes et son désir de fraterniser avec tous les peuples;

« Considérant enfin qu'au moment où une Convention nationale va fixer les destinées de la France et préparer peut-être celles du genre humain, il appartient à un peuple généreux et libre, d'appeler toutes les lumières et de déférer le droit de concourir à ce grand acte de raison à des hommes qui, par leurs sentiments, leurs écrits et leur courage, s'en sont montrés si éminemment dignes :

« Déclare conférer le titre de citoyen français au docteur Joseph Priestley, à Thomas Payne, à Jérémie Bentham, à William Wilberforce, à Thomas Clarkson, à Jacques Mackintosh, à David Williams, à N. Gorani, à Anacharsis Cloots, à Corneille Pauw, à Joachim-Henri Campe, à N. Pestalozzi,

1. Le 10 février était « le jour de la mort de Montesquieu »; un membre avait demandé « que l'Assemblée lui accordât les honneurs réservés aux grands hommes ». C'est à la suite de cette proposition qu'Arbogast avait présenté sa motion qui fut, sur l'avis du président Pastoret, « renvoyée à l'époque où il serait fait un travail spécial sur cet objet ». *Procès-verbaux du Comité d'Instruction publique...*, éd. par J. Guillaume. Paris, 1889, p. 116.

2. Aulard, *Histoire politique de la révolution française*, Paris, 1901, p. 265.

à Georges Washington, à Jean Hamilton, à N. Madison, à H. Klopstock, et à Thadée Kosciuszko[1]. »

Comme l'avaient demandé les pétitionnaires de Paris, on accordait aux philosophes et aux philanthropes étrangers le titre de citoyen français avec tous les droits que ce titre comportait : ils pouvaient prendre part à la formation de la Convention, ils pouvaient y être élus, et contribuer ainsi à « fixer les destinées de la France ».

L'incident paraissait clos quand une addition au décret fut proposée; voici en quels termes, trop brefs, les procès-verbaux manuscrits résument la suite des débats : « Un membre demande que le sieur Giller, publiciste allemand, soit compris dans la liste de ceux à qui l'on vient d'accorder le titre de citoyen français. Cette demande est adoptée. » Dans le *Journal des débats et des décrets*, souvent plus complet que les *Procès-verbaux officiels*, on trouve à la suite du décret du 26 août cette indication : « M. Rulh (*sic*) a nommé un illustre publiciste allemand et sur sa proposition l'Assemblée a décrété qu'il serait compris dans la liste ». C'est donc l'Alsacien Philippe Rühl, député du Bas-Rhin, ancien fonctionnaire des princes de Linange à Dürkheim, qui se souvint de l'auteur des *Brigands* et de *Don Carlos* et pensa qu'il avait, lui aussi, « servi la cause de la liberté et préparé l'affranchissement des peuples ». En quels termes exposa-t-il les titres du poète allemand? On ne sait; une chose est certaine c'est que Rühl, par un de ces « velours » fréquents chez les Alsaciens, déforma involontairement son nom : le secrétaire, docilement, nota ce qu'il entendait, et voilà comment le *sieur Giller* fut proclamé citoyen français[2].

Cette première déformation du nom de Schiller ne fut pas la dernière : si la copie authentique des décrets de l'Assemblée porte encore, comme les *Procès-verbaux imprimés*[3], *Giller,* déjà le *Moniteur*, qui estropie presque tous les noms des nouveaux citoyens,

1. Le projet de décret écrit et signé par « Guadet rapporteur » est au Musée des Archives nationales (AE[II] 1300); Guadet commit certaines erreurs; il écrivit en particulier Klopstack; les *Procès-verbaux imprimés*, puis le *Moniteur*, répétèrent et multiplièrent les erreurs. Le décret fut pris « au nom de la Commission extraordinaire [des douze] (dont Guadet faisait partie depuis le 18 juin) et du Comité d'Instruction publique réunis ».

2. L'exposé des titres de Schiller par Rühl, s'il y eut un exposé, fut sans doute oral et Rühl se contenta de remettre au secrétaire une note brève pour être ajoutée au décret; cette note a disparu. Le récent biographe de Rühl, M. A. Maurer (Strasbourg, 1905), ne parle pas de l'intervention de Rühl en cette circonstance.

3. Copie du décret : A* 201; *Procès-verbaux imprimés*, p. 357.

donne *Gilleers*[1]; d'autres journaux offrent d'autres variantes : l'*Auditeur* donne *Gisler*, le *Thermomètre du jour* indique *Gillers*; seul le *Patriote français*, de Brissot, donne la forme qui se rapproche le plus de l'exacte graphie : *Schyler*[2]. Toutes ces orthographes, si incorrectes fussent-elles, laissaient cependant encore au nom du poète un aspect germanique; une erreur commise par un prote le francisa bientôt.

Comme tous les décrets importants, celui du 26 août fut tiré à part, sur une feuille volante, pour que des exemplaires pussent en être adressés, « revêtus du sceau de l'État », aux intéressés. Sur la copie manuscrite du décret, remise aux imprimeurs, ceux-ci lurent mal le nom allemand, qui de *Giller* devint *Gille*[3]. Quelques jours après, le 9 septembre, l'Assemblée ordonnait à Roland, ministre de l'Intérieur, de faire parvenir aux nouveaux citoyens français l'acte solennel qui les concernait; le scribe chargé de libeller l'adresse des destinataires copia naturellement les noms que lui indiquait l'imprimé qu'il avait sous les yeux; il arriva ainsi que la lettre de Roland, aujourd'hui conservée à Weimar, fut envoyée à *M. Gille, publiciste allemand*[4]. Expédiés de Paris le 10 octobre, le billet du ministre et le décret-loi de l'Assemblée ne parvinrent au poète que six années plus tard. S'il les avait reçus dans l'automne de 1792, peut-être aurait-il, encore à ce moment, — comme le fit Klopstock, — témoigné quelque joie de son titre de citoyen français. Une « coquille » d'imprimerie nous a-t-elle privés d'une lettre de Schiller[5]?

CHARLES SCHMIDT,
Archiviste aux Archives nationales.

1. Comme il donne Klopfloc, Pestalorri, etc. Le *Moniteur* est encore inexact en simplifiant la séance et en attribuant à Guadet tous les noms proposés (p. 1020-1021).

2. N° 1112. Il ajoute : « puisse ce décret sage et philanthropique conquérir à la France cette foule de philosophes qui ont fait respecter la Révolution dans leur patrie : c'est le seul genre de conquête auquel nous ne puissions renoncer ».

3. Loi n° 2372. AD^x 1127. Il y a cependant, entre la dernière lettre de Gille et la virgule qui suit ce mot, un intervalle assez grand pour faire supposer une hésitation des imprimeurs, qui auraient laissé la place à une correction possible.

4. La lettre est reproduite en une excellente photographie, dans J. Wychgram, *Schiller* (Bielefeld, Leipzig, 1895), p. 328.

5. Klopstock remercia Roland dans une lettre que publia le *Patriote français*. Voy. A. Chuquet, *Études d'histoire* (2e série) : Klopstock et la Révolution, p. 133. — Les *Procès-verbaux* mentionnent, après la demande de Rühl, l'intervention d'un citoyen qui, « admis à la barre, demanda la même faveur pour deux autres hommes illustres de l'Allemagne ». Il s'agit (*Débats et décrets*) de Junius et Manuel Frais (*sic*), c'est-à-dire de Junius et Emmanuel Frey, auteurs du *Père Nicaise ou l'anti-fédéraliste* et d'une *Philosophie sociale*.

DE DEUX SOURCES MÉDIÉVALES

DE LA « FIANCÉE DE MESSINE »

On a multiplié les études sur les sources grecques de la *Fiancée de Messine*. Les éditions commentées abondent qui signalent dans l'œuvre des réminiscences d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. On a peut-être trop oublié que la *Fiancée de Messine* ne veut pas être une tragédie antique, et que la tâche de faire revivre la tragédie antique paraissait à Schiller irréalisable. Mais l'œuvre du poète tragique, en tous temps, est, selon Schiller, de montrer une liberté humaine aux prises avec les puissances de la destinée; et plus précisément le poète moderne est en situation de montrer que les hommes, à des époques diverses, se sont figuré diversement les forces souveraines de l'Univers.

Schiller a pris très au sérieux la tâche de restituer ce milieu mental des époques différentes. Il s'est cru très sérieusement professeur d'histoire; et il a travaillé, avec la méthode de son temps, mais avec une conscience scrupuleuse. A la distance où nous sommes de lui aujourd'hui, et après un siècle de travaux d'érudition historique, peut-être sommes-nous sensibles surtout à ce que ses drames offrent de vérité humaine générale. Les contemporains ont été frappés au contraire par un effort de caractéristique très individuelle et historiquement fidèle. Il a quelquefois confessé la peine qu'il se donnait pour rendre non seulement la couleur locale, mais surtout le « costume moral » (*das Ideenkostüm*) des époques décrites dans ses drames. C'est ce qu'il dit en particulier de la *Fiancée de Messine* : « Le costume moral que je me suis permis me paraissait justifié par ce fait que le drame se passe à Messine, où le christianisme, la mythologie grecque et le mahométisme se sont réellement rencontrés et mélangés. Le christianisme, à vrai dire, était la base et la religion régnante; mais la mythologie grecque survivait et agissait encore dans la langue, dans les monuments anciens, dans l'aspect extérieur

des villes. La croyance au merveilleux féerique et à la magie se rattachait à la religion mauresque. Le mélange de ces trois mythologies, qui partout ailleurs compromettrait le caractère du drame, en est ici le caractère même [1] ». Mais encore fallait-il que Schiller eût recueilli des témoignages authentiques au sujet de cet alliage de trois civilisations et de trois croyances. Nous croyons que Schiller a fait à ce sujet des lectures attentives ou plutôt qu'il s'est souvenu, en écrivant la *Fiancée de Messine*, de ses lectures anciennes.

Un ingénieux travailleur a essayé de montrer récemment que l'action de la *Fiancée de Messine* se localisait au XIVe siècle environ [2]. Il n'y a pas d'indice que Schiller ait étudié le moins du monde l'histoire de la Sicile au XIVe siècle; et il était contraire à sa méthode qu'il essayât de reconstituer de façon fantaisiste le « costume moral » d'un temps. Mais il s'est occupé longuement de la Sicile du XIIe siècle; et en quel autre temps aussi pourrait avoir lieu le contact intime des civilisations grecque, arabe et germanique, le mélange des croyances helléniques, mahométanes et chrétiennes, si ce n'est au temps où la Grande Grèce est envahie à la fois par des corsaires mauresques et par des conquérants normands? Elle reste alors byzantine de mœurs : elle est pleine des souvenirs du paganisme grec. Sur son sol les temples grecs restent debout dans leur splendeur antique. Mais l'Église chrétienne les occupe. Les Barbares à peine installés se sont faits les serviteurs fidèles de l'Église romaine. Par les Arabes, une notion des merveilles de l'Orient et des sciences occultes arrive aux esprits. C'est la thèse classique. Il faut s'y tenir. Mais il faut l'étayer.

On a toujours compris qu'il faut placer l'action du drame de Schiller à l'époque où Robert Guiscard vient de se tailler dans la Basse-Italie et en Sicile un empire qui menace les Porphyrogénètes de Constantinople eux-mêmes. Mais on n'a rien fait pour s'informer d'où venait à Schiller la notion qu'il se faisait de cette époque trouble et de cette civilisation composite. La vérité est que Schiller a été assez documenté. L'hiver de 1789 il avait fait à Iéna un cours sur « l'histoire universelle depuis la monarchie franque jusqu'à l'Empereur Frédéric II ». L'hiver de 1790, ce fut spécialement l'histoire des Croisades qui l'occupa [3]. Il lisait pour ce cours des

1. A Kœrner, 10 mars 1803, *Schillers Briefe*, éd. Jonas, VII, 24.
2. M. Robert Kohlrausch, Die Braut von Messina und ihr Schauplatz, *Deutsche Rundschau*, Januar 1905.
3. A F. Huber, 30 sept. 1790, *Briefe*, III, p. 101.

chroniques médiévales. Il se proposait d'en éditer quelques-unes, et aussi bien commença-t-il sa publication sous le nom de *Sammlung historischer Memoires*, chez Mauke en 1790. Le tome I de cette collection contenait, à titre de préface, un traité de Schiller intitulé *Universalhistorische Uebersicht der merkwürdigsten Staatsbegebenheiten zu den Zeiten des Kaisers Friedrich I.* Ce traité est probablement le résumé de son enseignement d'alors. Schiller l'écrivit avec l'enthousiasme d'un néophyte de la méthode herdérienne. Il découvre que la préoccupation de l'historiographie moderne ne doit pas être le *patriotisme*, sentiment qui inspira seul les historiens anciens. « La préoccupation patriotique n'importe qu'aux nations dénuées encore de maturité et à la jeunesse du monde. Il est d'un autre intérêt de savoir montrer l'importance *humaine* de tous les faits remarquables arrivés à des hommes. C'est un misérable et mesquin idéal que d'écrire pour une nation *unique*; un esprit philosophique ne supporte pas cette entrave[1]. »

Vers le même temps, et tout engagé encore dans ses études d'histoire, il édifie sa théorie nouvelle sur la tragédie[2]. Ainsi se mêlent à ses travaux d'historien les spéculations dramaturgiques; et le dramaturge bénéficie des résultats de l'historien. « Montrer l'importance pour tous les hommes des événements remarquables arrivés à des hommes », n'est-ce pas aussi la visée des drames de Schiller? Le poète décrira avec précision les époques, parce que c'est de faits précis que se dégage de la façon la plus authentique la vérité purement humaine.

Le traité par lequel Schiller ouvrit sa collection de *Mémoires* dépeignait avec une abondance de vues neuves la rencontre dans la Basse-Italie et en Sicile des civilisations byzantine, sarrasine et normande. Il décrivait cette « ombre d'Empire » que les Grecs, repoussés de l'Italie haute et moyenne par les Francs et les Lombards, avaient su maintenir dans l'Italie méridionale. « Mais jusque dans les Pouilles les Lombards s'étaient répandus; et des corsaires *arabes*, l'épée à la main, y avaient conquis des territoires. Un mélange barbare de langues et de mœurs, de coutumes et d'usages, de lois et de religions témoignait de leur présence funeste. En telle région l'habitant était jugé selon la loi lombarde, mais son proche voisin selon la loi justinienne, et un troisième selon le Coran. Le pèlerin qui, le matin, quittait, rassasié, les murailles d'un cloître, devait, le

1. A Kœrner, 13 oct. 1789, *Briefe*, II, p. 343.
2. A Huber, 30 sept. 1790, *Briefe*, III, 101.

soir, demander la charité à un musulman. » Et Schiller de montrer comment la population grecque s'alliait parfois à ses envahisseurs arabes pour repousser un nouvel intrus plus redoutable, l'Empereur d'Allemagne. Inversement des mercenaires normands aidaient la population contre les incursions sarrasines ou contre les exactions des satrapes byzantins. Bientôt ces mercenaires se tournent contre ceux-là mêmes qui les soudoient. Ils appellent à la rescousse des compatriotes : et c'est l'histoire des fils de Tancrède de Hauteville, de Guillaume Bras de Fer, d'Humfroy, de Robert Guiscard. Ce sont eux qui arrachent la Sicile aux Sarrasins et aux Hellènes.

Où Schiller avait-il puisé son érudition? Il n'y a pas là-dessus de doute. Une lettre à Kœrner du 13 mai 1789 nous dit : « Ma besogne sera maintenant Anne Comnène et, après elle, le livre d'Otto de Freisingen sur Frédéric I[1] ». C'est Anne Comnène et Otto de Freisingen qu'il cite dans son traité sur l'*Histoire universelle à l'époque de Frédéric I.* Il ouvre par une traduction de l'*Alexiade* d'Anne Comnène la collection des *Mémoires historiques* publiée par lui chez Mauke. Un étudiant suédois, Berling, l'aidait dans la besogne de débrouiller le grec byzantin, et en avait pris la part la plus lourde. Malgré tout, Schiller s'était senti lassé du mauvais style de la princesse byzantine et de son médiocre esprit[1]. Mais peu à peu, la matière s' « ennoblit » entre ses mains, pour sa propre surprise. Cette ingrate lecture d'Anne Comnène et d'Otto von Freisingen lui ouvre les premières vues sur la philosophie de l'histoire. Nous croyons pouvoir affirmer qu'elle lui laissa aussi des souvenirs colorés qui se retrouvent dans la *Fiancée de Messine.*

I

Nous ne savons pas au juste dans quelle édition Schiller a lu la vie d'Alexis I Comnène par sa fille Anne[2]. Mais il l'a lue avec soin. Les lettres adressées en 1793 à Christian-Frédéric d'Augustenburg (qui sont devenues, depuis, le traité *Ueber den moralischen Nutzen aesthetischer Sitten*) nous apportent une anecdote tirée d'Anne

1. *Briefe*, II, p. 269.
1. A Lotte von Lengefeld et Caroline de Beulwitz, 7 sept. 1789, *Briefe*, II, 328.
2. Il faudrait, pour déterminer l'édition, disposer de la traduction de Schiller, telle qu'elle parut dans la *Sammlung historischer Memoires*. Je ne dispose pas de cette traduction. Je citerai l'*Alexiade* d'après le texte grec édité par Reifferscheid (2 vol. Teubner, 1884).

Comnène, sur un cas de conscience tragique[1]. Ainsi le souvenir de cette lecture le hantait par l'intérêt dramatique. Je ne veux nullement contester ce qui, dès longtemps, est solidement établi : l'affabulation de la *Fiancée de Messine* pour une part, comme Schiller l'a dit lui-même, est d'invention pure, et, pour une autre part, elle se ressouvient de *Jules de Tarente* de Leisewitz et des *Jumeaux* de Klinger. Mais la couleur locale, et cette couleur intérieure plus importante que Schiller appelait « *das Ideenkostüm* », me paraissent provenir d'Anne Comnène et d'Otto von Freisingen, autant que des tragiques grecs.

L'onomastique de la pièce est très largement byzantine et normande. Cela saute aux yeux pour les chevaliers, coryphées batailleurs et lyriques, qui portent des noms empruntés à Roger de Sicile et à ce Bohémond, fils de Robert Guiscard, ennemis dont Anne Comnène a décrit avec douleur les expéditions fatales à Byzance. *Hippolyte* sans doute est un nom grec pur, résidu d'une lecture d'Euripide ou de la traduction que fit Schiller de la *Phèdre* de Racine. Quelques noms espagnols, *Diégo*, *Isabelle*, apparaissent un peu prématurément[2]. Mais *Manuel* est un nom de sébastocrator et de césar byzantin, emprunté à Anne Comnène.

Isabelle surtout, la princesse veuve, la Niobé douloureuse que frappe d'une grêle de flèches cruelle une fatalité féroce et inconnue, en dépit de son nom espagnol, a des traits d'impératrice byzantine. En elle semblent se confondre le souvenir que Schiller a dû garder d'Anne Dalassène, mère d'Alexis, et l'image d'Irène, épouse de l'Empereur, que sa fille Anne nous a dépeinte mère si tendre, et veuve si tragique. On sait aujourd'hui que le portrait de l'impératrice Irène par sa fille Anne Comnène n'est pas de tous points ressemblant[3]. Irène, quand mourut Alexis, ne fut pas la veuve éplorée

1. Alexis, ramenant Bryennios prisonnier, s'est endormi sous un arbre. Son prisonnier, pour s'affranchir, n'a qu'à saisir l'épée du vainqueur, suspendue aux branches. Que fera Bryennios?

2. Ceci est l'argument assez fort que peut faire valoir M. Robert Kohlrausch. Il pourrait citer aussi les titulatures de *don* et de *donna*. C'est pourquoi M. Kohlrausch place l'action de la *Fiancée de Messine* à l'époque de la domination aragonaise au XIV[e] siècle. Selon nous (et Otto von Freisingen lui-même fournirait des textes), des Espagnols sont venus en Sicile, au XII[e] siècle; et ces noms ne prouvent pas que Schiller songe à la domination aragonaise, non plus que les noms de Lancelot et d'Olivier ne prouvent que Schiller ait pensé à la dynastie d'Anjou, comme le voudrait M. Kohlrausch. Il faut que M. Kohlrausch fasse pour des documents espagnols des rapprochements analogues à ceux que nous faisons pour des documents byzantins et germaniques. Alors seulement sa thèse sera soutenable.

3. Cf. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis I Comnène*, 1900, p. 276.

qu'en a faite Anne. Elle laissa le corps de l'Empereur abandonné et le fit ensevelir à la hâte le lendemain.

Schiller n'avait pas à prendre parti entre Anne Comnène et ses contradicteurs, qui peut-être lui étaient inconnus. Il se souvint de cette veuve pathétique qu'une fille trop pieuse avait dépeinte changeant sa pourpre, à l'instant même du deuil, contre des vêtements noirs (ἀλλάξασθαι δὲ καὶ τὴν πορφυρίδα βουλομένη μελαίνης ἐσθῆτος), et prenant à la place du diadème un voile sombre et sans ornement (ἀφελῆ καὶ ζοφώδη κάλυπτραν ἐπέθετο τῇ κεφαλῇ). Telle sera l'Isabelle de Schiller, « in tiefer Trauer, schwarzumflort ».

Dans cette cour de Byzance, avant elle si corrompue, il semble (du moins sa fille se plaît à le dire) que l'impératrice Irène ait ramené une retenue sévère. Ce n'est pas un trait moderne, ce ne peut être un trait emprunté à la Renaissance, si libre de mœurs en Italie, que cette crainte, prêtée par Schiller à la princesse de Messine, de se montrer à la vue des hommes. C'est un reste de la réclusion antique des femmes et un vestige de l'esprit monacal inhérent à la civilisation byzantine. Ainsi Anne Comnène fait remarquer la retraite sévère où vivait, dans son palais, la basilissa Irène. « Son inclination la portait à ne paraître que rarement en public (οὐ πάνυ τι δημοσιεύεσθαι ἤθελεν, ἀλλὰ τὰ πολλὰ μὲν οἰκουροῦσα ἦν) [1]. Irène fut une image vivante de la vertu. « Elle ne laissait voir en public ni ses bras ni ses yeux. » Ce n'est point « sans la nécessité la plus urgente » (κατά τινα χρείαν ἀναγκαιοτάτην) qu'elle sortait du gynécée; et Anne Comnène énumère, comme autant d'excuses, toutes ces raisons pressantes qu'une impératrice peut avoir de faire violence à sa pudeur innée et d'affronter les regards des hommes (ταῦτα τοίνυν τὰ αἴτια τὴν σύμφυτον αἰδῶ τῆς γυναικὸς ἐκείνης παρηγκωνίζετο, καὶ ἐθάρρει τοὺς ἄρρενας ὀφθαλμούς) [2]. On croit entendre déjà la princesse de Schiller :

Der Not gehorchend, nicht dem eignen Trieb,
Tret'ich, ihr greisen Häupter dieser Stadt,
Heraus zu euch aus den verschwiegenen
Gemächern meines Frauensaals, das Antlitz
Vor euren Männerblicken zu entschleiern.

Irène a été décrite par sa fille comme étant d'une taille haute et majestueuse, « élancée comme un cyprès », et d'une beauté telle qu'elle « ravissait en admiration, et transportait hors d'eux-mêmes ceux qui

1. Alexias, lib. XII, c. 3, t. II, p. 149.
2. *Ibid.*, t. II, p. 151.

la voyaient ». « *La beauté*, *la grâce* dont elle était comme auréolée, les ornements de ses mœurs *étaient au-dessus de tout ce qu'on pouvait imaginer et peindre*. Ni un Apelle ni un Phidias n'a jamais produit une telle œuvre[1]. » Telle est aussi la vénération enthousiaste des guerriers, lorsqu'ils voient paraître Isabelle.

Nicht auf der Erden
Ist ihr Bild und Gleichniss zu sehen.

Mais à cette beauté altière, les impératrices de Byzance joignent une rare aptitude politique. Ç'a été la grandeur de cette Anne Dalassène, à qui son fils Alexis au début de son règne confia tant de fois les rênes de son empire, tandis qu'il guerroyait, et dont Anne Comnène, sa petite-fille, a pu dire qu' « elle était propre aux affaires et capable de diriger la politique au point qu'elle aurait pu administrer non seulement l'Empire romain, mais l'Empire universel[2] ». C'est une pareille et haute raison, une pareille et claire intelligence (φρόνημα), c'est cette sûreté calme dans l'action (μετ' ἀσφαλείας καταπρᾶξαι δεινή)[3] que vénèrent aussi les peuples dans l'Isabelle schillérienne :

Ja, es ist etwas Grosses, ich muss es verehren,
Um einer Herrscherin fürstlichen Sinn;
Ueber der Menschen Tun und Verehren
Blickt sie mit ruhiger Klarheit hin.

Ayant cet ascendant sur son peuple, on comprend qu'Anne Dalassène ait une autorité souveraine sur ses fils. Une parole d'elle fait loi pour eux. Empereur, Alexis « avait une si tendre affection pour sa mère et une si profonde soumission pour les moindres signes de sa volonté, que son bras se faisait le serviteur de toutes ses paroles; et ce qu'elle approuvait ou désapprouvait avait aussi son approbation ou sa désapprobation »[4]. N'est-ce pas là aussi l'obéissance admirative à laquelle se résolvent les fils d'Isabelle?

Die Mutter sagt's; du darfst es glauben.

Et pareillement dans l'amitié enthousiaste qui joint, après leurs querelles, Manuel et César, n'y a t-il pas comme un ressouvenir de l'amitié célèbre que l'impératrice Dalassène sut entretenir entre ses

1. Alexias, lib. III, cap. 2, t. I, p. 97.
2. *Ibid.*, cap. 7, t. I, p. 111.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*, p. 112.

fils, les Comnènes Isaac et Alexis, unis, grâce à elle, d'une tendresse si étroite « qu'ils se pressaient de courir les hasards l'un pour l'autre et qu'ils n'avaient ni biens ni maux, ni prospérités ni disgrâces qu'ils ne partageassent ensemble »?

Warum ausschliessend Eigentum
Besitzen, da die Herzen einig sind?

Les frères ennemis de Leisewitz et de Klinger n'avaient point connu cette trêve tendre et chevaleresque, où se révèle le caractère vrai de César et Manuel.

Dans cette société déchirée du XIIe siècle, où le culte des sciences et de la philosophie avait beaucoup faibli, sévissaient en foule les superstitions morales. Aujourd'hui encore les historiens sont frappés de la multitude des techniques qui surgirent alors pour présager l'avenir, et en qui se combinent tous les secrets de la divination antique avec tous ceux de l'art arabe de l'horoscope[1]. Quel problème plus captivant pour Schiller que celui-là : savoir comment l'humanité, dans le cours des âges, essaya de se faire une vision de sa destinée et de percer les ténèbres de l'avenir? C'est le sens profond des ballades de *Cassandra* et du *Siegesfest*. Et aussi bien ç'avait été le problème posé par Herder dans ses dissertations *Ueber Wissen und Nichtwissen der Zukunft*; *Ueber Wissen*, *Ahnen*, *Wünschen*, *Hoffen und Glauben*. Herder avait essayé de définir ces formes puériles de la divination; et il les trouvait légitimes profondément en ce que l'humanité primitive arrive encore à y enclore une parcelle de raison. « Auch im Hoffen und Wünschen ist nur so viel Wahrheit, als Vernunft darin ist ». Ce fut la pensée de Schiller, et c'est pourquoi il recueillit tous ces détails de la croyance divinatoire. Le conflit de l'onirologie chrétienne et de l'astrologie arabe est un des ressorts de sa pièce. Anne Comnène, avec une complaisance qui témoigne de l'étonnement des contemporains, insistait sur cette « invention inconnue des Anciens, et qu'Eudoxe, Platon, n'ont point sue », l'horoscope. L'Empereur Alexis encore se méfiait de l'astrologie, « croyant qu'elle ébranle les croyances en l'autre monde et nous fait attendre le bonheur de l'influence des astres[1] ». Et toutefois nous savons qu'il consulta plusieurs fois un astrologue égyptien d'Alexandrie. Un autre astrologue, du nom de Seth, lui prédit la mort

1. V. Jastrow und Winter, *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Hohenstaufen*, t. I, p. 92.
1. Alexias, lib. VI, c. 7, t. I, p. 200.

de Robert Guiscard [1]. Ce qu'il préférait toutefois visiblement, ce sont les visions saintes qui prédisaient les événements graves, comme ce vieillard inconnu, en lequel il crut reconnaître saint Jean, et qui lui prédit ses victoires à venir [2], ou cette autre apparition, sur laquelle le préfet Basileios prédit l'arrivée des Croisés [3]. Schiller avait, dans son *Wallenstein*, tiré parti de la croyance astrologique, pour montrer comment triomphent, à l'époque de la Renaissance, l'hérésie et la libre pensée sémitiques. Il avait fait de sa Jeanne d'Arc au contraire une visionnaire chrétienne, que guide, dans son rêve éveillé, un naïf et impeccable instinct. Dans la *Fiancée de Messine* il met aux prises l'art nouveau de l'astrologie sarrasine avec l'interprétation biblique des songes et avec la vision chrétienne ; et cet Arabe expert à consulter les astres (*der sternkundige Arabier*), en qui le prince de Messine a mis sa confiance, est un souvenir des Égyptiens que consultait, avec une terreur défiante, le basileus Alexis.

Toutefois nulle tentative de prévoir l'avenir n'arrête l'irrésistible marche des hasards, qui menacent la condition privée des hommes et la fortune des États. C'est l'enseignement moral qui paraît à Schiller se dégager de la considération des événements. Cette leçon, toutefois, Schiller veut que le drame l'exprime en langage commun. Le drame doit revêtir cet enseignement d'expressions imagées et sentimentalement fortes, sans lesquelles il n'aurait point de prise sur la foule. C'est le chœur qui formulera cet enseignement. Et Schiller, là non plus, n'a rien négligé pour rendre avec précision la mentalité du XII[e] siècle.

Ainsi Anne Comnène compare l'État byzantin à un grand être vivant, à un corps où pullulent les maux apportés du dehors par une atmosphère mauvaise. Il lui semble qu'il y a comme « des germes de fatalités mortelles », qui sortent de la méchanceté des hommes, et « fleurissent » en actes mortels aux cités (οὕτω δῆτα καὶ ἡ τῶν Ῥωμαίων κακότης κατ' ἐκεῖνο καιροῦ νῦν μὲν ἀνεβλάστησε θανατώδεις κῆρας). Elle ne croit point qu'il y ait moyen de prévenir ces maux amenés du dehors par des souffles à qui rien ne résiste (τὰ τῆς τύχης ταύτῃ ἐπεισηγάγετο ἀπρόσμαχόν τι κακόν). Le vice des hommes de toutes parts les fait éclore et les nourrit (φαυλότης δὲ παντοδαπὴ καὶ ἐθρέψατο καὶ ἐμαίευσεν) [4].

1. Alexias, la série des astrologues consultés par Alexis.
2. *Ibid.*, lib. I, c. 8, t. I, p. 80.
3. *Ibid.*, lib. XII, c. 4, t. II, p. 154.
4. *Ibid.*, lib. I, c. 10, t. I, 34, 35.

On sait avec quel soin Schiller a traduit, pour le chœur de la *Fiancée*, quelques-unes des plus sages maximes des chœurs de Sophocle. Pourquoi n'y aurait-il pas aussi un ressouvenir du pessimisme byzantin dans les strophes douloureuses qui disent comment lève en moissons de désolation la semence d'un acte criminel?

Ein grosses Lebendiges ist die Natur,
Und Alles ist Frucht und Alles ist Samen.
Wehe, wehe, dem Mœrder wehe,
Der sich gesäet die tötliche Saat!

Mais toute vie, par cela seul qu'elle est passionnée, sème des germes de crime et de malheur. Elle est complice, par là, des vicissitudes terribles de la destinée et les provoque. « Ainsi est la fortune », dit Anne Comnène. « Elle élève vers les hauteurs la vie des hommes, quand elle veut leur sourire. Elle leur met sur la tête le diadème impérial et aux pieds les sandales de pourpre. Puis, elle fronce les sourcils; et, au lieu de la pourpre et de la couronne, elle *leur met les vêtements noirs du moine*[1]. » N'est-ce pas cette instabilité capricieuse du destin que chantent les chevaliers de Messine?

Es wanket das Glück und will nicht weilen.

Le refuge monacal et la médiocrité d'une condition pleine de renoncement nous mettent seuls à l'abri.

Und auch der hat sich wol gebettet,
Der aus der stürmischen Lebenswelle
Zeitig gewarnt sich heraus gerettet
In des Klosters friedliche Zelle.

Même dans ses lieux communs, Schiller reste fidèle à son modèle; une nuance de mélancolie décadente, une tristesse claustrale, et comme une lueur du déclin de Byzance éclairent d'une clarté pâle la fin de son drame.

II

Otto von Freisingen est cet évêque à qui son neveu Frédéric Barberousse, de 1156 à 1158, confia le soin de rédiger la chronique de son règne. Schiller, qui semble avoir pris à Otto de Freisingen

1. Alexias, lib. III, cap. 1, t. I, p. 93.

surtout les linéaments généraux de son *Universalhistorische Uebersicht der merkwürdigsten Staatsbegebenheiten zu den Zeiten des Kaisers Friederich I* n'a pas dédaigné cependant de lui emprunter nombre de détails pittoresques. De lui vient la description de la terreur que répandit l'engeance des pirates venus de Normandie par Gibraltar, sur ces vaisseaux légers que l'on appelait des « haumes » ou des « flèches » (*galeas seu sagitteas*)[1].

Auf dem Meerschiff ist es gekommen
Von der Sonne rötlichtem Untergang.

Maintenant la race étrangère s'est emparée de la Sicile entière.

Und jetzt sehen wir uns als Knechte
Untertan diesem fremden Geschlechte.

Toutefois la conquête, œuvre de ruse et de brutalité, fut œuvre aussi de civilisation. C'est Roger qui, d'une expédition aventureuse en Grèce, ramena parmi ses prisonniers des ouvriers tisseurs de soie et qui transplanta leur industrie en Sicile[2]. De là un luxe, dont Schiller a noté finement le besoin nouveau. Les importations mauresques augmentaient l'affluence des denrées précieuses et des tissus délicats. Mais c'est un costume tout byzantin d'impératrice Porphyrogénète, ayant droit aux sandales symboliques, à la tunique de soie pourpre et au diadème, que Schiller destine à sa Béatrice.

Erst wählet aus die zierlichen Sandalen,
Dazu den Mantel wählt, *von glänzender*
Seide gewebt, in bleichem Purpur schimmernd...
Um die Locken winde sich ein Diadem.

Béatrice elle-même toutefois est de souche germanique. Schiller songe, en l'évoquant, à cette Béatrice, fille de Renauld de Bourgogne et aïeule de tous les Hohenstaufen, dont la majesté gracieuse a été tant admirée des chroniqueurs. Et, sœur par le nom, comme par la beauté, de Béatrice de Bourgogne, elle lui est parente encore par la

1. Nous ne savons de quelle édition d'Otto de Freisingen s'est servi Schiller. Nous citons d'après Pertz, *Monumenta Germaniae*, SS. in usum scholarum, 1867, lib. I, cap. 3 et 33.

2. Ottonis Freisingensis Episcopi, lib. 7, c. 33. « Opifices etiam, qui *sericos pannos* texere solent, captivos deducunt, quos Rogerius in Palermo Siciliae metropoli collocans, artem illam texendi suos edocere praecepit, et ex hinc praedicta ars illa, prius a Graecis tantum inter christianos habita, Romanis patere cœpit ingeniis.

destinée. Ainsi le duché de Bourgogne et de Provence, dont elle était l'héritière, fut-il l'objet, durant une génération, de contestations sanglantes. Conrad de Zähringen et Guillaume l'Enfant, l'oncle et le neveu, se battaient pour ce duché; et le premier tint captive la jeune princesse durant des années, jusqu'à ce qu'un prétendant plus auguste, Barberousse, la fit son épouse[1]. Mais de même qu'elle causa des luttes, elle savait aussi susciter de chevaleresques amitiés. C'est dans le camp de l'armée levée et conduite en Italie par elle que Henri le Welfe, duc de Saxe et de Bavière, et Guelfe, duc de Spolète, parents proches eux aussi et séparés par de terribles haines, surent rivaliser pour un temps l'un pour l'autre d'attentions délicates et fraternelles. Comme les Comnènes, ils ont marqué à leur empreinte le couple des frères de la *Fiancée de Messine*. Henri le Welfe a prêté des traits à l'aîné. Comme le Welfe, Manuel est le guerrier robuste et beau et l'infatigable veneur, l'esprit élevé surtout, « *pollens viribus, decora facie, sed multo maxime ingenio validus* : non se luxui neque inertiae corrumpendum, sed, uti mos Saxonum est, *equitare, jaculari*, cursu cum aequalibus certare ». Il est le chef réservé et taciturne, aimé toutefois par les subalternes d'un amour enthousiate. « Omnibus carus; esse quam videri bonus malebat; *in omnibus gloriosis plurimum facere, et minimum ipse de se loqui* ». Avant tout, il est celui qui sait faire régner la paix par une autorité sévère. Y a-t-il une ligne de ce portrait qui ne convienne au guerrier silencieux et à l'homme d'action que peignit Schiller, et qui un jour sut faire la paix à Messine, par mansuétude réfléchie?

Der liebte
Von jeher sich verborgen in sich selbst
Zu spinnen, und den Ratschluss zu bewahren.

Guelfe de Spolète au contraire est d'un caractère tout facile, glorieux, belliqueux et prodigue. « Illius facilitas laudabatur... Guelfo negotiis amicorum intentus, sua negligere, *nihil denegare quod dono dignum esset*; magnas potentias affectabat, exercitum, novum bellum exoptabat, ubi virtus nitescere posset. » Otto de Freisingen en vient à dire, dans son style ampoulé : « Valde jocundum, ut in his duobus clarissimis viris nostra tempora suum Catonem in uno, in altero *suum Caesarem* invenissent »; et c'est beaucoup peut-être que de comparer à César le jeune duc de Spolète. Mais son âme généreuse,

1. Otto Freisingensis, lib. I, c. 29.

brillante et querelleuse a passé tout entière, avec son surnom de César, au cadet des frères ennemis de Messine. Aussi le César de Schiller a-t-il la main ouverte et le cœur généreux :

Nein, nimm die Rosse, nimm den Wagen auch.

Et dans son tempérament batailleur, par la susceptibilité duquel sans cesse les conflits reprennent, il y a un fonds de noblesse impossible à méconnaître :

Verachtung nicht erträgt mein edles Herz.

Il semble que Schiller ait voulu illustrer le dire du vieil évêque de Freisingen : « Ita duo viri sanguine conjunctissimi diversis inter se virtutibus certabant[1] ».

Et toutefois le vieux chroniqueur, si admiratif devant ses héros, est pessimiste lui aussi devant la vie. Si parfois il s'arrête dans le long récit d'invasions, de luttes fratricides, de rapts, de monastères détruits, qui finit par la mort banale du plus grand des Empereurs; s'il réfléchit à la destinée des hommes, c'est pour constater, lui prélat et oncle de Barberousse, combien toute grandeur est fallacieuse. Comme il est évêque du XIIe siècle et Germain, il ne recommande pas la vie claustrale. Mais une condition modeste et laborieuse, loin des cîmes du pouvoir, lui paraît prudente; car la vie de l'homme est courte, instable, et d'autant plus sujette à de brusques retours qu'elle s'est fixé de plus hautes ambitions. « Cum enim homo, *natus ad laborem*, *brevi vivens tempore*, nunquam in eodem statu manere valeat, si in summo fuerit, mox eum declinare oportebit... *Discant ergo principes orbis in summo positi moderantiam servare.* » C'est le tour gnomique et la teneur aussi des conseils du stoïcisme germanique, qui dans les chœurs de la *Fiancée de Messine* alternent avec les sentences monacales empruntées à Anne Comnène.

Nicht an die Güter hänge das Herz,
Die das Leben vergänglich zieren :
Wer besitzt, der lerne verlieren.
Wer im Glück ist, der lerne den Schmerz...
Wol dem! Selig muss ich ihn preisen,
Der in der Stille der ländlichen Flur
Fern von des Lebens verworrenen Kreisen,
Kindlich liegt an der Brust der Natur!

1. Otto Freisingensis, *ibid.*

Denn das Herz wird mir schwer in der Fürsten Palästen,
Wenn ich herab vom Gipfel des Glücks
Stürzen sehe die Höchsten, die Besten,
In der Schnelle des Augenblicks.

Tout le drame de la *Fiancée de Messine*, comme la chronique même de Barberousse, dit ainsi la leçon de renoncement qu'il faut tirer d'une retentissante catastrophe.

*
* *

Je ne sais si mes rapprochements paraîtront probants. Mais les voyageurs qui ont parcouru la Sicile en archéologues racontent combien le drame de Schiller semble rempli de souvenirs précis. Les murailles mêmes qu'il n'a pas vues semblent lui avoir parlé par l'image. Est-ce possible? Et comment? On aimerait à croire qu'il s'est renseigné par des conversations avec Gœthe. Mais Gœthe, dans son voyage en Sicile, avait donné son attention surtout aux monuments antiques. A-t-il cependant prêté à Schiller des estampes ou des récits de voyage, plus circonstanciés que le sien à l'endroit de la Sicile byzantine et normande? Riedesel, qui fut le manuel de Gœthe, est-il aussi la source de Schiller? C'est une recherche à faire. Peut-être Schiller a-t-il vu décrite quelque part cette *Stanza di Ruggero* de Palerme, qui porte encore aujourd'hui le nom de Roger de Sicile. Il a pu connaître par une estampe les murailles de marbre gris, bâties pour un prince pirate et chasseur, et habitées depuis par les Hohenstaufen. Au plafond courent des mosaïques colorées qui offrent sur fond d'or des arbres et des animaux. Des fleurs bleues et rouges éclatent sur des lianes vertes. Des paons chatoyants boivent dans des vasques. Des panthères brunes marchent sous les ombrages. Des Centaures, au galop, tendent leur arc. *Des chasseurs à genoux visent des cerfs debout et calmes sous les palmiers*. Ne dirait-on pas le jardin féerique où Manuel s'arrête en extase?

Bewegungslos starr' ich das Wunder an;
Den Jagdspiess in der Hand, zum Wurf ausholend.

Mais à la voûte un aigle plane, l'aigle des Hohenstaufen. Il porte dans ses serres une proie frémissante :

Und aus den Lüften schwang ein Adler sich
Herab, ein zitternd Reh in seinen Fängen.

« Ein märchenhafter Eindruck », a dit M. Robert Kohlrausch qui a vu récemment, et décrit avec maîtrise, cette demeure héroïque. Et nous sommes bien de son avis; c'est dans le décor de la *Stanza di Ruggero* qu'il faudrait jouer la *Fiancée de Messine*.

CHARLES ANDLER,
Chargé de cours à l'Université de Paris.

SCHILLER ET NOVALIS

Un jour d'automne de l'année 1790 le jeune Frédéric de Hardenberg se présentait à l'Université d'Iéna pour y faire ses études de droit et se préparer à la carrière administrative. Désertant bientôt la Faculté de droit pour les amphithéâtres de philosophie, il suivit les cours de Reinhold, le vulgarisateur de Kant, et du professeur Schmid, ancien ami de la famille Hardenberg. Peut-être dut-il à ce dernier d'être introduit auprès du professeur d'histoire Schiller. Deux documents ont été conservés sur les relations personnelles du jeune étudiant et de l'illustre maître. C'est d'abord une lettre de Novalis, datée du 22 septembre 1791 et adressée par lui à Schiller, peu après son départ d'Iéna, — lettre d'adieu, comme on voit, et de remercîments [1]. Elle nous apporte l'écho de quelques graves entretiens entre le maître et le jeune disciple. Celui-ci, délaissant de plus en plus les Digestes et les Pandectes pour des distractions moins austères, causait de vives alarmes au vieux baron Erasme de Hardenberg, homme d'une austérité inflexible et de plus très légitimement préoccupé de l'avenir terrestre de sa nombreuse famille. « Son père — raconte Caroline de Wolzogen — vint trouver Schiller à Iéna. Il le pria de faire servir la confiance qu'il avait su inspirer au jeune homme à ranimer son zèle pour les études et pour la carrière administrative où il le destinait. Schiller parla en ce sens à son jeune ami. Il lui représenta vivement les inquiétudes paternelles, et ses amicales remontrances produisirent pour l'instant le meilleur effet » [2]. Cependant, malgré le sérieux des engagements pris, une transplantation parut nécessaire et, durant l'été de 1791, le jeune Frédéric quittait définitivement l'université d'Iéna. « Vous m'avez rendu attentif — écrivait-il peu de temps après à son illustre Mentor — à la vocation supérieure dont même en pareille matière (la carrière administra-

1. Cette lettre, ainsi que la lettre à Reinhold, a été publiée dans le 3e volume de l'édition des Œuvres de Novalis faite par Tieck et Bülow, *Novalis Schriften*, Dritter Theil, Berlin, 1846, p. 129 et suiv. Les deux lettres n'ont pas été recueillies dans les éditions postérieures.

2. *Schillers Leben*, von Caroline von Wolzogen, Stuttgart, 1876, p. 257.

tive) un esprit bien fait peut et doit faire choix, et ainsi vous avez porté le coup décisif d'où ma volonté est sortie raffermie et qui à mon activité papillonnante a donné une orientation appropriée, en rapport avec toutes mes conditions d'existence. »

Ce sont là serments de poète et, à la première occasion, Novalis se hâta d'oublier ses engagements, si solennellement jurés. Il serait assurément plus intéressant de connaître l'influence que Schiller a exercée comme poète sur son jeune admirateur. Car Schiller a été la première idole de Novalis, — idole sans doute bientôt oubliée, presque reniée plus tard, mais qui n'en a pas moins laissé son empreinte sur cet esprit à plus d'un égard « congénial ». C'est ce qui fait l'intérêt d'une seconde lettre de Novalis, rédigée également après son départ d'Iéna, en octobre 1791, et adressée au professeur Reinhold, l'ami de Schiller. Nous y surprenons comme le premier écho éveillé dans l'âme de la jeunesse allemande par l'idéologie éloquente et passionnée de l'auteur de *Don Carlos*. Sans doute l'étudiant d'Iéna avait été admis aux agapes de la « Schrammei », où l'illustre professeur groupait autour de lui un cercle de jeunes admirateurs. Puis tout à coup, en janvier 1791, s'était répandue la nouvelle foudroyante de la maladie du poète qui, pendant près d'une année, resta suspendu entre la vie et la mort. Dans sa lettre à Reinhold, Novalis ne manque pas de rappeler le « souci rongeur » qui alors avait étreint le cœur de tous les amis de Schiller, « der nagende Gedanke, dass dieser Mensch der Vernichtung nahe war ». L'image de Schiller malade et souffrant, nous la voyons s'évoquer encore dans une petite pièce élégiaque de Novalis (*Klagen eines Jünglings*), qui avait paru en avril 1791 dans le *Mercure allemand* sous le patronage de Wieland et qui était signée des initiales « v. H-g ». Amèrement le jeune poète se reproche sa vie trop facile, paresseuse et molle. En songeant aux souffrances si héroïquement supportées par le « noble patient », il sent le rouge de la honte lui monter au visage.

Dennoch lodern öfters Purpurgluten
Mir um meine Wang und meine Stirn,
Wenn sich unter Stürmen, unter Fluten,
Wie des Abends leuchtendes Gestirn,
Mir, umstrahlt von ächter Freiheit Kranze
Eines edlen Dulders Seele zeigt,
Den der Himmel nicht in seinem Glanze,
Nicht die Höll' in ihren Nächten beugt[1].

1. *Novalis Schriften*, Berlin, 1901, I, p. 383.

Dans une péroraison pathétique s'adressant au Destin il en arrive à souhaiter pour lui-même un sort analogue, si à ce prix seulement peut s'acheter l'énergie du caractère :

O! so nimm was Tausende begehrten,
Was mir üppig deine Milde lieh,
Gib mir Sorgen, Elend und Beschwerden
Und dafür dem Geiste Energie....
Doch versagest du mir diese Bitte
O! so kürze, wenn du streng nicht bist,
Mindestens geschwind mir meine Schritte,
Nimm das Leben, das nicht Leben ist.

« Pour lui — lisons-nous dans la lettre à Reinhold, — je me serais en pleurant arraché du cœur l'image de ma bien-aimée, si la Providence avait exigé un si dur sacrifice; j'aurais renoncé à mon vœu le plus cher, le plus longuement caressé, à l'heure même de sa réalisation : *car la vie n'est pas le sacrifice le plus grand que l'enthousiasme et l'amour puissent faire à leur idole adorée.* »

Comment ne pas reconnaître sous ces lignes la voix chaude et vibrante du marquis de Posa, avec son culte passionné de l'amitié et sa juvénile folie du sacrifice? A vrai dire les deux figures de Schiller et de Posa se sont à cette époque complètement fondues dans l'esprit du jeune étudiant. L'aristocratique chevalier de Malte a pris les traits souffrants du « noble patient » d'Iéna; Novalis ne le voit en quelque sorte qu'à travers les alarmes éveillées par la maladie récente du poète; et inversement ce dernier lui apparaît comme l'apôtre d'une humanité nouvelle, sorte de « dépaysé sublime », comme un saint, un martyr, que déjà la terre ne retient plus. Dans son poète aimé comme dans son héros favori il retrouve, dit-il, « eben diese stille Grösse und sittliche Erhabenheit, eben *dieses Weltbürgerherz*, das für mehr als Menschheiten schlägt und doch *diese idealische Liebe* aufreine Seelen um sich überträgt und nicht den Einzelnen entgelten lässt, was die Natur minder für sie als fürs ganze Geschlecht that, *eben dies nicht auf Erden Heimische und doch Zufriedene, nicht Klagende, Heilige, Resignirende*, was die gereifteste Frucht der Humanität ist, das Resultat der höchsten Philosophie der Sterblichen, welches einst in jenen traurigen Tagen mit den Griechen verblühte [1] ».

Il faut voir plus qu'une simple tirade littéraire dans ces lignes.

1. *Novalis Schriften*, édit. Tieck et Bülow, III, p. 138-139.

Schiller-Posa, c'est la première « flèche de nostalgie » qui ait touché le cœur du futur poète romantique. Il y a, ne l'oublions pas, beaucoup du marquis de Posa dans le « cas » Novalis. Dans sa correspondance, dans son Journal même se retrouvent sans cesse des réminiscences lointaines de ce rôle qui avait enthousiasmé sa première jeunesse.

« ... In diesem starren Boden
Blüht keine meiner Rosen mehr »...

s'écrie dans un entretien suprême avec la Reine le héros schillérien, et il se compare à un joueur imprudent qui a risqué l'enjeu de sa vie sur un seul coup de dé. Ce sont les pensées, les images, les expressions même qui à diverses reprises reviennent sous la plume de Novalis, lors de la mort de sa fiancée. « Dort blühen mir allein die Hoffnungen die ich hier verliere,... die Asche der irdischen Rosen ist das Mutterland der himmlischen... Dass ich nicht mehr wie ein verzweifelter Spieler lebe, dessen ganzes Wohl und Wehe davon abhängt, ob ein Blütenblatt in diese oder in jene Welt fällt[1]. » Le « dépaysement » sur terre (*das Auf Erden nicht Heimische*) et la folie du sacrifice, voilà les traits qui dans ce personnage semblent surtout avoir frappé le jeune poète. Car la mort de Posa est une immolation volontaire; il s'y précipite avec le fanatisme du martyr. C'était du reste une des conceptions favorites de la jeunesse de Schiller : elle inspire déjà le chapitre *Aufopferung* de la théosophie de Julius. Comment pouvons-nous faire de la mort « un moyen d'augmenter nos jouissances »? Et Julius répond : « Imagine une vérité qui jusque dans les siècles les plus lointains soit une source de bonheur pour l'humanité entière; — ajoute *que cette vérité condamne à périr celui qui en fait profession, que cette vérité ne puisse être prouvée que s'il meurt.* Imagine ensuite cet homme avec le regard vaste et lumineux, tout ensoleillé, du génie, emporté sur le char de feu de l'enthousiasme, doué des plus sublimes facultés d'aimer. Fais s'évoquer dans son âme l'image complète et idéale de cette activité grandiose, — fais-lui dans un pressentiment obscur, passer en revue tous ceux dont il fera le bonheur; — fais se fondre dans son esprit le présent et l'avenir, — et maintenant réponds moi : Cet homme a-t-il besoin encore d'une autre vie? — La somme de toutes ces sensations s'amalgamera avec sa personnalité, se fondra dans le torrent de son moi. Il est lui-même l'humanité qu'il se représente en pensée ».

1. Cf. Friedrich von Hardenberg, *Eine Nachlese*, Gotha, 1883, p. 130-131.

Voilà bien la première formule de cette folie du sacrifice, de cet héroïsme « à la Posa », qui devait enthousiasmer la jeunesse romantique. Nous en trouvons presque trait pour trait la paraphrase dans une lettre où Novalis expose à son frère cadet Erasme, le premier atteint de la tuberculose héréditaire des Hardenberg, ce qu'il appelle « son nouveau système de philosophie », sa « panacée » : « Reste ferme dans la foi à l'universalité de ton moi... *Songe à l'humanité qui est en toi... Imagine que tu es un héros* blessé au champ d'honneur. Autour de toi se pressent tes pairs, les preux de tous les temps, et déjà apparaît la main qui compose ton nom en caractères stellaires. Chaque pleur ne se changerait-il pas en un cri d'allégresse? *Oh! qu'une pareille souffrance serait facile à supporter!... Rends-toi ta situation intéressante : imagine tout ce qui t'entoure en rapport avec la durée infinie*[1]... » Et lorsqu'à son tour il se voit frappé dans ses plus chères affections, ce sont encore les étincelles de cet héroïsme à la Posa qu'il s'efforce, vainement du reste, de ranimer en lui. On reconnaît là du moins un des « leitmotivs » de son Journal. « Près de la tombe j'eus l'idée que *par ma mort je donnais à l'humanité le spectacle d'une fidélité jusque dans la tombe.* Je lui rendais une pareille fidélité en quelque sorte possible. » Ou encore : « *Ma mort doit être le témoignage de mes convictions les plus hautes, une vraie immolation*, — non pas une fuite, ni un échappatoire[2] ».

Si la correspondance de Novalis nous permet de saisir sur le vif l'action directe de l'auteur de *Don Carlos* sur la jeunesse contemporaine, son œuvre littéraire, bien que déjà davantage dégagée de cette influence, en garde cependant plus d'une empreinte définitive. C'est un des lieux communs de la critique que la comparaison des *Dieux de la Grèce* de Schiller et des *Hymnes à la Nuit* de Novalis. Particulièrement le tableau que le poète romantique esquisse de l'Olympe grec dans le 5e hymne semble n'être qu'une paraphrase de l'élégie schillérienne; et, bien que semble à première vue différente la pensée directrice des deux poèmes, dont l'un aboutit à la glorification de l'Olympe païen, l'autre à l'apologie de la religion chrétienne, il serait pourtant difficile de méconnaître un fonds commun d'inspiration, — cette même nostalgie romantique du paradis perdu, d'un passé poétique irrévocablement clos. Le 5e hymne à la Nuit de Novalis pourrait s'intituler la version « chré-

1. Friedrich von Hardenberg, *Eine Nachlese*, op. cit., p. 118 et 119.
2. *Novalis Schriften*, 1901, I, p. 277 et 280.

tienne » des Dieux de la Grèce de Schiller. — Nous ne recommencerons pas un parallèle si souvent esquissé [1]. Mais on rencontre dans les Hymnes à la Nuit d'autres éléments encore, moins apparents, empruntés, ce semble, aux écrits de jeunesse de Schiller et qui jusqu'à présent n'ont pas été mis en lumière. Nous voulons parler surtout d'une certaine conception théosophique de l'amour. Elle inspire les *Hymnes à Laure* de Schiller, un certain nombre de ses poésies de jeunesse telles que *l'Amitié*, *le Triomphe de l'amour* et aussi certaines pages des *Lettres philosophiques de Julius à Raphaël*. L'amour y est présenté moins comme un sentiment individuel que comme un lien universel, un rapport métaphysique où se fondent les êtres, véritable « loi de gravitation universelle » qui s'étend à travers la Nature entière. Nouveau Newton, l'amant de Laure rêve une sorte d' « astronomie érotique » qui peu à peu se substituera aux lois mécaniques de l'univers matériel :

Sphären in einander lenkt die Liebe,
Weltsysteme dauern nur durch sie....
Tilge sie vom Uhrwerk der Naturen
Trümmernd auseinander springt das All,
In das Chaos donnern eure Welten;
Weint, Newtone, ihren Riesenfall.

La même pensée, le même développement se retrouvent dans le 3ᵉ hymne à la Nuit de Novalis, exprimés presque dans les mêmes termes. Le poète consent à rester encore quelque temps sur terre, à explorer les lois de l'univers matériel (« den sinnvollen Gang deiner leuchtenden Uhr »), mais son cœur reste fidèle à l'univers mystique où seul règne l'Amour, à l'Empire de la Nuit : « Aber getreu der Nacht | Bleibt mein geheimes Herz | Und ihrer Tochter | *Der schaffenden Liebe* »; et, s'adressant à l'univers physique, il conclut avec Schiller : « Sie trägt dich mütterlich | Und ihr verdankst du | All deine Herrlichkeit. | — *Du verflögest* | *In dir selbst,* | *In endlosen Raum* | *Zergiengest du* | *Wenn sie dich nicht hielte* | *Dich nicht bände...* ». La Bien-Aimée est le soleil de ce firmament mystique : « *Liebe sonnt das Reich der Nacht* » lisons-nous dans le *Triomphe de l'amour* de Schiller, et Novalis parlera, lui aussi, de sa foi à ce *soleil* nocturne, « der unerschütterliche Glaube an *den Nachthimmel und seine Sonne, die Geliebte* ».

Cette conception théosophique de l'amour se complète chez les

1. Voir entre autres : R. Wœrner, *Novalis Hymnen an die Nacht und geistliche Lieder*, München, 1885, et Carl Busse, *Novalis Lyrik*, Oppeln, 1898.

deux poètes par la même pensée eschatologique. Après une sorte de cataclysme cosmique le royaume mystique de l'Amour se substituera un jour à l'univers matériel, régi par des lois mécaniques, par l'inflexible régularité des jours et des saisons, soumis au temps, au changement, à la corruption. Alors l'amour du poète, qui dès à présent porte en lui le pressentiment de cette éternité nouvelle, mais se trouve encore mêlé d'éléments terrestres et corruptibles, se dégagera, par une sorte d'immolation, de désincarnation, de sa gangue mortelle et ainsi se réalisera l'union mystique totale.

Mit der Liebe Flügel eilt die Zukunft
In die Arme der Vergangenheit,
Lange sucht der fliehende Saturn
Seine Braut die Ewigkeit.

Einst, so hör ich das Orakel sprechen,
Einsten hascht Saturn die Braut;
Weltenbrand wird Hochzeitfackel senden,
Wenn mit Ewigkeit die Zeit sich traut.

Eine schönere Aurora rötet,
Laura, dann auch unserer Liebe sich....

La même prophétie se retrouve dans l'hymne de Novalis cité plus haut. « Einst zeigt deine Uhr | Das Ende der Zeit | Wenn du wirst | Wie unser Einer | Und voll Sehnsucht | Auslöschst und stirbst. » Le mythe de Saturne attendant son épousée pour inaugurer le Règne de l'éternité, à la suite d'une conflagration universelle des éléments par l'amour, a été, avec quelques variantes, développé par Novalis dans le « *Märchen* » raconté par Klingsohr et intercalé dans le roman de Henri d'Ofterdingen. Un immense bûcher où s'immole la « Mère », c'est-à-dire le Cœur avec ses affections naturelles, attire à lui la flamme de l'astre usurpateur, du Soleil, et à la suite d'un incendie cosmique l'univers mystique se substitue à l'univers matériel, dont le Soleil avait été le foyer provisoire et l'inflexible « horloge ». « Mon Épouse (ici Sophie, c'est-à-dire l'Éternelle Sagesse) apparaît dans le lointain, s'exclame le roi Arcturus (le prince de l'univers astral). Mon Ennemi (le Soleil) est englouti. Tout commence à vivre. Encore je ne puis me montrer, car seul je ne suis pas roi. »

L'amour terrestre n'est qu'une « réminiscence » d'un état divin antérieur où les amants, séparés aujourd'hui, se trouvaient confondus en un même corps, le corps divin de l'Androgyne, qu'ils s'efforcent

de restaurer par l'amour. C'est la pensée qui inspire le *Mystère de la Réminiscence* de Schiller.

> Meine Laura! dieser Gott ist nimmer,
> Du und ich des Gottes schöne Trümmer,
> *Und in uns ein unersättlich Dringen,*
> *Das verlorne Wesen einzuschlingen,*
> *Gottheit zu erschwingen.*

Ce n'est donc que dans l'au-delà que pourra se réaliser l'union parfaite des amants, la fusion complète de leurs individualités distinctes. « *Wer zerriss das Heiligthum,* | *Zeigte dir Elysium* | *Durch des Grabes Ritze?* | ... Liebe, Liebe leitet nur | Zu dem Vater der Natur | Liebe nur die Geister », lisons-nous dans le *Triomphe de l'amour*, et l'amant de Laure se réjouit presque à la pensée de la décrépitude physique qui atteindra bientôt l'enveloppe corporelle de l'objet aimé, il s'enthousiasme à la pensée de la mort précoce qui le guette lui-même :

> Lass — ich fühl's — lass, Laura, noch zween kurze
> Lenze fliegen — und dies Moderhaus
> Wiegt sich schwankend über mir zum Sturze,
> Und in eignem Strahle lösch' ich aus[1].

Ce sont là aussi des émotions, des images d'autant plus familières à l'auteur des *Hymnes à la Nuit* que sa fiancée, à lui, est bien morte et qu'il n'a pas besoin, par un effort violent d'imagination, d'anticiper cette œuvre de destruction. « Ein Schatten bringet | Den kühlen Kranz. | *O sauge, Geliebter,* | *Gewaltig mich an,* | Dass ich bald ewig | Entschlummern kann. | *Ich fühle des Todes* | *Verjüngende Flut,* | Und harr in den Stürmen | Des Lebens voll Mut. » On sait d'autre part le rôle important que devait jouer le mystère de la réminiscence dans la seconde partie du roman de Henri d'Ofterdingen. La restauration du corps divin de l'Androgyne se trouve également annoncée dans le 13e hymne spirituel de Novalis : « Wenige wissen | Das Geheimniss der Liebe, | Fühlen Unersättlichkeit | Und ewigen Durst. | ... Einst ist alles Leib, | *Ein* Leib, | In himmlischem Blute | Schwimmt das selige Paar[2] ».

Si le cycle des poésies dédiées à Laure contient déjà en germe la conception mystique et théosophique de l'amour chère à Novalis,

1. *Melancholie an Laura.*
2. *Novalis Schriften,* 1901, I, p. 342 et 343.

c'est dans les *Lettres philosophiques de Julius à Raphaël* qu'on trouverait une première esquisse de la « Naturphilosophie » romantique telle qu'elle a inspiré le *Disciple à Saïs*. Pendant son séjour à Dresde Schiller s'était exercé à définir cette méthode intuitive, divinatoire, oraculaire qui par une sorte de vision enthousiaste devait lui permettre d'anticiper d'un seul bond, pensait-il, les réalités les plus cachées, les vérités les plus sublimes et par l'inspiration poétique devait suppléer aux lacunes de son éducation philosophique. On croirait déjà entendre le jeune Novalis[1]. Cette méthode se traduit en philosophie par le symbolisme universel. La Nature n'est que l'enveloppe, l'expression symbolique, le reflet poétique d'un Moi divin qui se contemple éternellement en elle, — et ce Moi, c'est nous-mêmes. « Tout en moi et en dehors de moi — écrit le Julius de Schiller — n'est qu'un signe hiéroglyphique d'une force qui est semblable à moi. Les lois de la Nature sont des Chiffres que l'être pensant combine pour se faire comprendre par l'être pensant, l'alphabet au moyen duquel tous les esprits s'entretiennent avec l'esprit parfait et avec eux-mêmes. » Nous ne pouvons qu'indiquer en passant ce thème fondamental qui chez les deux auteurs se trouve développé avec des variations infinies et parfois de frappantes similitudes dans l'expression. Le problème essentiel qui au fond les préoccupe l'un et l'autre est celui de l'intuition poétique et à ce sujet encore se révèlent entre eux de remarquables accords. Pour le Julius de Schiller comme pour le Disciple de Novalis il fut un âge d'or où l'humanité primitive communiquait directement avec la vie intime de la Nature, par une sorte de sens supérieur et mystique :

Freund, du kennst doch die goldene Zeit? Es haben die Dichter
    Manche Sage von ihr rührend und kindlich erzählt —
Jene Zeit, da das Heilige noch im Leben gewandelt,
    Da jungfräulich und keusch noch das Gefühl sich bewusst,

lisons-nous dans une poésie de Schiller : *der Genius*, qui portait primitivement le titre plus explicatif de *Natur und Schule*. Ce paradis d'innocence s'est évanoui. Détail significatif : Schiller nous montre ici l'homme brisant l'alliance primitive à la suite d'une sorte de transgression, par un acte d'arbitraire présomption et de profanation :

1. Cf. particulièrement la lettre à Körner du 15 avril 1786.

Aber die glückliche Zeit ist dahin! *Vermessene Willkür*
Hat der getreuen Natur *göttlichen Frieden gestört.*
Das *entweihte Gefühl* ist nicht mehr Stimme der Götter
Und das Orakel verstummt in der entadelten Brust.

N'est-ce pas la plainte qui, dans le roman philosophique de Novalis, monte de la nature et remplit les voûtes sonores du temple de Saïs, après le départ des voyageurs? « O! dass der Mensch die innre Musik der Natur verstände... *Er kann nichts liegen lassen, tyrannisch trennt er uns* und greift in lauter Dissonanzen herum. Wie glücklich könnte er sein, wenn er mit uns freundlicher umginge, und auch *in unsern grossen Bund träte, wie ehemals in der goldenen Zeit*, wie er sie mit Recht nennt. In jener Zeit verstand er uns, wie wir ihn verstanden. *Seine Begierde Gott zu werden, hat ihn von uns getrennt*[1]... »

La science est-elle le seul chemin, est-elle même le vrai chemin pour restaurer cette communion d'autrefois? Pas plus que l'auteur du *Disciple à Saïs* l'auteur du *Genius* ne le croit, et il indique une autre voie, tout intérieure (« Nach innen geht der geheimnissvolle Weg », dira Novalis), accessible à quelques privilégiés au cœur pur, à quelques « génies » candides et inspirés :

.... das Orakel verstummt in der entadelten Brust.
Nur in dem stillern Selbst vernimmt es der horchende Geist noch
Und den heiligen Sinn hütet das mystische Wort.
Hier beschwört es *der Forscher, der reines Herzens hinabsteigt*
Und die verlorne Natur gibt ihm die Weisheit zurück.

N'y a-t-il pas là comme une première esquisse du Maître vénérable de Saïs que Novalis nous montre se préparant à son ministère dès sa plus tendre enfance, dans le silence et le recueillement, et dont la sagesse inspirée annonce des « Évangiles nouveaux » de la Nature? — Mais peut-être faut-il voir dans l'Enfant le symbole le plus parfait de cet instinct supérieur et génial. « L'Enfant — écrit Schiller dans sa dissertation *Sur la poésie naïve et la poésie sentimentale* — est donc pour nous la représentation actuelle de l'Idéal, non de l'Idéal accompli, mais de l'Idéal à atteindre », et il compare les inspirations du génie à « des oracles divins dans la bouche d'un Enfant ». C'est aussi à ce « Génie-Enfant » que s'adresse la péroraison de la poésie déjà citée :

Dich kann die Wissenschaft nichts lehren. Sie lerne von dir!

1. Cf. *Novalis Schriften*, 1901, I, p. 229.

Ces symboles abstraits semblent s'animer et prendre corps dans le roman philosophique de Novalis. Nous avons déjà vu le Maître recueilli; voici maintenant l'Enfant inspiré : « *L'un était un enfant à peine*; il venait d'arriver et *déjà le Maître voulait lui transmettre l'enseignement*..... Un jour il reviendra, dit le Maître, *alors les leçons prendront fin* ».

Et pourtant le *Disciple de Saïs* de Novalis se présente, dans certaines parties, comme une protestation contre une autre poésie de Schiller, qui en a peut-être suggéré l'idée première et jusqu'au titre : *l'Image voilée de Saïs*. On connaît le sujet de cette pièce allégorique. Une loi mystérieuse interdit de soulever le voile qui couvre l'image de la divinité. Poussé par une curiosité impatiente un néophyte enfreint l'ordre mystérieux, se glisse dans le sanctuaire pendant la nuit et soulève le voile de la déesse. Mais son cœur se glace d'effroi et une mort précoce sera la juste rançon du sacrilège. — Qu'on rapproche ce récit un peu mélodramatique, cette allégorie froide et ambigüe, du gracieux apologue intercalé dans le *Disciple de Saïs*, — du « Märchen d'Hyacinthe et de Rosenblütchen », — où la même donnée générale (la curiosité inquiète d'un jeune néophyte, son arrivée dans le sanctuaire d'Isis) aboutit à un dénouement exactement opposé (Hyacinthe retrouve l'image de sa petite fiancée en soulevant le voile de la déesse), et on mesurera la différence qui sépare à présent non seulement ces deux formes d'art, mais aussi les conceptions philosophiques des deux auteurs. Dès le premier chapitre de son *Disciple* Novalis marque du reste son intention polémique à l'endroit de la solution schillérienne : « Si aucun mortel ne soulève le voile du côté de cette inscription là-bas, il nous faudra donc tenter de devenir immortels. *Celui qui renonce à le soulever n'est pas un vrai disciple de Saïs* ». D'où vient cette opposition?

Entre les *Lettres philosophiques* et l'*Image voilée* se produit dans la vie de Schiller toute une évolution intellectuelle et morale. C'est d'abord une période de scepticisme philosophique dont déjà certaines lettres de Raphaël et quelques passages du *Visionnaire* trahissent les symptômes. « Mon cœur, écrit-il à Kœrner, est en quête d'une philosophie et la fantaisie y a subrepticement substitué ses rêveries. J'explore les lois des Esprits, je m'exalte à des hauteurs infinies. Mais j'oublie de démontrer que tout cela existe vraiment. Un audacieux coup de main du matérialisme jette bas toute ma création. » Il commence à se libérer de la philosophie poétique de sa jeunesse; l'intuition géniale fait place au besoin de certitude prouvée,

de vérité rationnelle. Puis vient l'époque où il occupe une fonction officielle, où il se marie. Le bohème révolté ou inquiet se range; le visionnaire enthousiaste s'embourgeoise; l'illuministe génial qu'était Julius se rend aux arguments du raisonneur Raphaël. Il se trouve amené ainsi à adopter les solutions de la philosophie kantienne qu'il commence à étudier. L'*Image voilée de Saïs* n'est que la traduction poétique et allégorique de cette solution nouvelle du problème de la connaissance. L'homme ne peut atteindre qu'à un savoir relatif. Il ne peut connaître que les *phénomènes*, il ne peut contempler que le voile de la déesse. La recherche de l'Absolu est une folie dangereuse, car l'Absolu ne se révèle qu'à la conscience, sous la forme d'une Loi, de la Loi morale. Ainsi l'attitude de Schiller à l'endroit de la Nature se trouve profondément modifiée et c'est Novalis qui représente, pour ainsi dire contre lui, son propre passé, son premier idéal philosophique de jeunesse. « Si aucun mortel ne soulève le voile du côté de cette inscription là-bas, il nous faudra donc tenter de devenir immortels », dit-il en manière de défi. Sans doute le romantique d'autrefois a encore chez Schiller de nostalgiques réveils. « Il y a des heures — écrit-il dans sa dissertation *sur la poésie naïve et la poésie sentimentale* — où les prérogatives de notre raison nous apparaissent comme une malédiction, comme un mal.... Nous voyons alors dans la nature dépourvue de raison une sœur plus heureuse, restée au foyer maternel, tandis que l'orgueil présomptueux de notre liberté nous a poussés au loin vers des terres étrangères. Douloureusement nous regrettons le berceau de notre enfance, du jour où nous apprenons à connaître les tribulations de la civilisation, et sur la terre d'exil de l'art la douce plainte de notre mère vient parfois jusqu'à nos oreilles. Tant que nous n'étions que des enfants de la nature nous étions heureux et parfaits; nous sommes devenus libres et avons perdu ce bonheur et cette perfection. » Ainsi parle le Julius d'autrefois. Mais le disciple kantien tient un tout autre langage : « Si l'instinct seul détermine les manifestations chez l'homme, il n'y a plus rien en lui qui rappelle la personne humaine et nous n'avons sous les yeux qu'un être de la nature, un animal ». De ce point de vue la nature apparaît comme le déterminisme des forces matérielles, des instincts aveugles de l'animalité, contre lesquels s'élève victorieusement l'être spirituel, la personnalité autonome :

Nur der Körper eignet jenen Mächten
Die das dunkle Schicksal flechten.

Ces vers soulèvent un nouveau problème — qui devait s'imposer avec une égale insistance à Novalis et à Schiller, qui est comme le nerf caché de leur spéculation et de leur art; le problème de la douleur et de la mort. Tous deux ont vu dans l'art un moyen de libération, un remède contre le destin physique, contre la « corporéité ».

Werft die Angst des Irdischen von euch,

c'est le postulat commun de leur idéalisme. Jusque dans l'expression verbale se rencontrent parfois de frappantes analogies. Schiller parle d'une « inoculation » de l'inévitable Destin par l'art tragique. « Das Pathetische, kann man daher sagen, ist *eine Inokulation des unvermeidlichen Schicksals*, wodurch es seiner Bösartigkeit beraubt und der Angriff auf die starke Seite des Menschen hingeleitet wird » (*Ueber das Erhabene*). — « *Auch die Inokulation des Todes*, lisons-nous chez Novalis, wird in einer künftigen Therapie nicht fehlen » et il définit le poète : le médecin transcendental. « Die Poesie ist die grosse Kunst der Construction der transcendentalen Gesundheit. Der Poet ist also der transcendentale Arzt[1]. » — L'un et l'autre ils ont fait le rêve d'une « poésie transcendante », c'est-à-dire tout éthérée, dématérialisée, soustraite aux douloureuses nécessités, aux inesthétiques réalités de la vie physique. « *Kunst ist Darstellung des Uebersinnlichen*, c'est encore un des postulats communs de leur esthétique. Qu'on se rappelle *das Ideal und das Leben* de Schiller, sa définition de l'idylle héroïque, « élyséenne », dans la dissertation *sur la poésie naïve et la poésie sentimentale*. Il pensait s'essayer lui-même dans ce genre suprême en traitant le mariage d'Hercule et d'Hébé. « Imaginez une pareille fête », écrivait-il à Guillaume de Humboldt. « Un tableau poétique où tout élément mortel se trouverait consumé. Rien que lumière, liberté, activité pure. Plus aucune ombre, plus aucune contrainte, plus rien de tout cela. Je suis pris de vertige, rien que de songer à un pareil problème et aux moyens de le résoudre. Décrire une scène dans l'Olympe ! Quelle jouissance suprême ! Je ne désespère pas d'y réussir, pourvu que mon esprit reste libre, qu'il soit nettoyé de toute l'ordure de la réalité. Je rassemblerai en un suprême effort toute mon énergie, toute la partie éthérée de mon être, dussé-je à cette occasion en consumer jusqu'à la dernière parcelle. » Dans quelques poésies de jeunesse — par exemple dans *Elysium* — il avait déjà tenté d'évoquer ce monde

1. *Novalis Schriften*, 1901, II, p. 211 et 81.

élyséen : «... Elysiums Leben, | Ewige Wonne, *ewiges Schweben*, | *Durch lachende Fluren* ein flötender Bach. | *Jugendlich milde* | *Beschwebt die Gefilde* | *Ewiger Mai....* » Le long poème philosophique *Das Ideal und das Leben* nous en apporte une nouvelle version : « Auf der Donnerwolke duftgem Tau | Schimmert durch der Wehmut düstern Schleier | Hier *der Ruhe heitres Blau...* ». Mais c'est Novalis qui, dans ce genre, fut le véritable continuateur de Schiller et, il faut le reconnaître, le disciple surpassa de beaucoup le maître. Dans le *Chant des Morts*, qui devait prendre place dans la deuxième partie de *Henri d'Ofterdingen*, il reprend à son tour le paysage élyséen, tel que nous l'avons vu esquissé plus haut :

Tiefgerührt von heil'ger Güte
Und versenkt in sel'ges Schauen
Steht der Himmel im Gemüte,
Wolkenloses Blau;
Lange fliegende Gewande
Tragen uns durch Frühlingsauen
Und es weht in diesem Lande
Nie ein Lüftchen kalt und rauh.

Qu'on rapproche surtout la strophe finale de *das Ideal und das Leben*, où Schiller raconte la mort d'Hercule et son apothéose (*des Erdenlebens* | *Schweres Traumbild sinkt, und sinkt, und sinkt*), de cette autre strophe de Novalis :

So in Lieb und hoher Wollust
Sind wir immerdar versunken
Seit der wilde trübe Funken
Jener Welt erlosch;
Seit der Hügel sich geschlossen
Und der Scheiterhaufen sprühte,
Und dem schauernden Gemüte
Nun das Erdgesicht zerfloss[1].

Schiller renonça dans la suite à son projet d'idylle élyséenne. C'est que pour exprimer directement cet univers « transcendental » il lui manquait malgré tout l'intuition subtile et déliée de ces fugitives visions et aussi une certaine naïveté dans le rêve. Qu'on mette en regard d'une part le *Chant des Morts* ou les *Hymmes à la Nuit* de Novalis et d'autre part le rébus philosophique que Schiller a intitulé *das Ideal und das Leben*; on percevra du coup l'immense différence.

1. *Novalis Schriften*, 1901, op. cit., I, p. 184 et 186.

Schiller n'arrive à évoquer son univers élyséen qu'à grand renfort d'abstractions, de schèmes philosophiques, d'oripeaux mythologiques, d'antithèses subtiles. Sa langue même est trop ornée, trop éclatante, trop « dramatique » pour rendre de pareils mystères. « Schiller dessine trop fortement, disait Novalis, pour paraître encore vrai à l'œil, à la manière de Dürer et non du Titien. Il idéalise trop pour rester naturel dans le sens supérieur du mot. »

Ici un contraste profond va se dessiner entre les deux poètes, qui extérieurement se manifestera par des moyens d'expression artistique aussi dissemblables que le drame schillérien d'une part et le roman métaphysique de Henri d'Ofterdingen d'autre part, mais qui, croyons-nous, reflète avant tout les aspects profonds et différents de leur éthique personnelle. Nous voudrions indiquer encore cette opposition, parce qu'elle met dans une nouvelle lumière tout le pathétique intime de leur art.

Ce qui constitue essentiellement l'être humain, d'après Schiller, c'est sa *volonté*, c'est-à-dire sa force de résistance, d'opposition à la douleur, à la contrainte physique (*die rückwirkende Kraft der Seele*). Cette pensée inspire déjà une des premières dissertations du jeune étudiant en médecine. « Qu'on mette l'âme dans l'état de douleur physique. Voilà le premier choc, le premier rayon de lumière dans les ténèbres des activités encore sommeillantes, la première vibration sonore sur le luth d'or de la Nature... » Il faut la douleur pour mettre en branle les rouages internes de l'esprit, et l'activité spirituelle se manifeste essentiellement par une résistance, une « réponse » énergique à l'agression (*des Geistes tapfre Gegenwehr*). Toute la philosophie dramatique de Schiller se développe de cette intuition. « La résistance seule peut manifester la force. De là vient que la plus haute conscience de notre être moral ne peut se maintenir que dans un état violent, dans un état de lutte et que la haute joie morale est toujours accompagnée de douleur [1]. » De là une prédilection marquée du poète pour les problèmes de cruauté. « Il est étrange, disait Gœthe à Eckermann, que depuis les *Brigands* Schiller ait toujours gardé un certain penchant à la cruauté, dont il ne s'est jamais débarrassé, pas même dans ses plus belles années. » Ce qui, aux yeux de Schiller, fait l'auteur dramatique c'est une certaine « faculté de torture tragique » (*tragische Folterkraft*) qui lui permet de donner aux conflits leur acuité la plus douloureuse.

1. *Ueber den Grund des Vergnügens an tragischen Gegenständen.*

d'imaginer les problèmes les plus cruels. Les consolations métaphysiques et religieuses, les « quiétifs » (*Beruhigungsgründe*) qui auraient pour effet d'endormir ou d'émousser cet aiguillon tragique de la vie, il doit les rejeter. De là aussi sa sympathie grandissante pour le Destin antique. Celui-ci se présente à lui surtout comme un procédé technique de torture tragique, comme un raffinement de cruauté qui permet au poète de porter la douleur jusque dans les racines les plus profondes et les plus sensibles de la vie et d'opérer jusqu'au bout, sur le chevalet de torture de quelque infortune inouïe, l'écartèlement complet de la volonté et de la sensibilité humaines.

Tout autre nous apparaît la philosophie religieuse de Novalis. Tandis que la vie de Schiller a été une lutte de tous les instants contre des obstacles matériels, moraux et sociaux et qu'ainsi au romantisme s'oppose chez lui dès le début une forte tendance polémique, pessimiste et essentiellement dramatique, Novalis au contraire, placé par le sort dans des conditions de vie privilégiées, a subi dès ses premières années l'influence décisive de l'éducation piétiste morave. Or qu'est-ce que la douleur pour l'homme religieux? Une épreuve salutaire, une dispensation divine. La vraie méthode consiste non à lui résister, mais à l'accepter, à l'aimer même. De là chez les deux poètes une opposition foncière des caractères. Elle apparaît déjà nettement dans deux de leurs poésies de jeunesse, dont les débuts se répondent en quelque sorte mot pour mot. Ici encore Schiller a été l'inspirateur. En effet voici le début de sa *Résignation* :

Auch ich war in Arkadien geboren,
Auch mir hat die Natur
An meiner Wiege Freude zugeschworen,
Auch ich war in Arkadien geboren,
Doch Thränen gab der kurze Lenz mir nur,

et la pièce continue par un réquisitoire amer contre la destinée :

Vor deinen Thron erheb' ich meine Klage,
Verhüllte Richterin...

Ce début a été repris presque textuellement par Novalis dans ses sonnets à Aug. Wilh. Schlegel; mais l'imprécation pessimiste se trouve à présent convertie en un acte de foi religieux et optimiste :

Auch ich bin in Arkadien geboren;
Auch mir hat ja ein heisses volles Herz,
Die Mutter an der Wiege zugeschworen
Und Maass und Zahl in Freude und in Schmerz.

> *Sie gab mir immer freundlich himmelwärts*
> *Zu schaun*, wenn selbst die Hoffnung sich verloren,
> Und stählte mich mit Frohsinn und mit Scherz;
> Auch ich bin in Arkadien geboren [1]....

De là un certain optimisme transcendental, une sorte d'eudémonisme mystique qui s'opposera de plus en plus à la philosophie tragique de Schiller. L'intuition morale fondamentale chez Novalis c'est non pas celle d'une *volonté* consciente, d'un état tendu de lutte et de résistance, mais d'une faculté passive d'assimilation, de jouissance organique qu'il exprime le plus souvent par le concept biologique de l' « excitabilité » (*der Reiz*). Tout ce qui « stimule » la vie est au fond une joie, alors même que la stimulation se traduirait d'abord par une douleur. Toute douleur peut donc se transformer en joie si, au lieu d'y résister, nous l'acceptons, nous nous attachons à y découvrir un « stimulant », un attrait supérieur et caché. En ce sens on peut même concevoir « une douleur infiniment attrayante » (*ein unendlich reizender Schmerz*). Panthéiste ou chrétien le mystique tendra à effacer les oppositions dramatiques ou tragiques de la vie, à annihiler le mal par une sorte de non-résistance, de passivité volontaire, véritable état de grâce, « royaume des cieux » intérieur, qui permet à l'homme d'accepter tout, même la souffrance et la mort.

Un exemple concret nous permettra d'illustrer cette opposition de caractère entre les deux poètes. Ils se sont perdus l'un et l'autre dans la contemplation du groupe de Laocoon. Mais Schiller a considéré l'œuvre du sculpteur en poète tragique : il y voit une torture à la fois physique et morale, fixée au moment précis de sa plus haute intensité tragique. « A quelqu'instant que les serpents l'eussent surpris, nous eussions été troublés et émus. Mais que ce soit juste à l'instant où son cœur de père lui concilie tout notre respect, que sa perte soit présentée comme la conséquence directe de l'accomplissement de ses devoirs paternels, de sa sollicitude touchante envers ses enfants, voilà qui enflamme au suprême degré notre sympathie. » Il y a dans le choix de ce « moment » un raffinement de cruauté qui grandit jusqu'au sublime l'âme capable de supporter l'horreur de ce supplice sans que sa conscience défaille. — Ce qui au contraire dans la même œuvre intéresse Novalis, c'est moins le problème de cruauté et d'héroïsme tragique qu'un problème d'eutha-

1. *Novalis Schriften*, op. cit., I, p. 394.

nasie mystique. « *Laocoon : Wollust dieser Gruppe* », lisons-nous dans ses Fragments. Il voudrait voir fixé par l'artiste un moment un peu postérieur à celui qui a été choisi, le moment « ultra-tragique » de la résolution totale de l'être conscient, de l'abandon complet, de l'euthanasie voluptueuse, où toute résistance se fige en une extase muette. « Ne saurait-on imaginer un moment plus compréhensif, bref plus intense encore dans le drame de Laocoon, que le moment représenté par le groupe antique? Peut-être celui où la douleur suprême se change en ivresse, où la résistance devient résignation, où la vie la plus exaltée se métamorphose en pierre[1]? »

Ainsi d'une attitude très différente à l'endroit de la douleur et de la mort nous voyons se développer d'une part l'héroïsme tragique de Schiller, d'autre part l'eudémonisme mystique de Novalis. « *Werft die Angst des Irdischen von euch* » : le premier résout le problème par un conflit douloureux et cruel où l'homme ferme sa volonté aux assauts comme aux suggestions de la souffrance et s'oppose héroïquement à toutes les forces coalisées pour le perdre; — le second entre en quelque sorte de plain-pied dans une région transcendentale « au delà de la vie », — rêve intense, extase, abstraction mystique, ivresse spéculative, — d'où les conflits humains n'apparaissent plus que comme de simples « illusions ». Il annihile tout élément « dramatique-social », tout dualisme moral et tragique. — Il est aisé de voir que deux conceptions éthiques si différentes ne pouvaient s'exprimer en littérature que par deux formules très différentes, aussi dissemblables que sont par exemple la théorie du drame schillérien et la conception du roman métaphysique de Henri d'Ofterdingen.

Schiller, comme on voit, a eu sa crise romantique. Il a cru, dans la suite, s'en être complètement libéré par ses études philosophiques qui ont eu, selon lui, l'avantage de servir en quelque sorte de dérivatif, d'exutoire à ce romantisme de jeunesse et qui ont provoqué « une élimination peut-être nécessaire de la métaphysique qui nous travaille tous, comme un virus variolique, et qu'il faut expulser » (lettre à Rochlitz, du 16 avril 1801). Par deux aspects nous l'avons vu échapper à son romantisme de jeunesse. Sa conception de l'héroïsme tragique le détourne peu à peu de la poésie transcendentale, idyllique et élyséenne, en même temps que son attitude philosophique nouvelle à l'endroit de la nature le détache du

1. *Novalis Schriften*, op. cit., II, p. 564.

lyrisme romantique et le porte vers les problèmes de culture humaine et sociale.

Un des seuls parmi les jeunes auteurs romantiques, Novalis a continué à entretenir des relations avec le grand poète classique, mais il semble que ces relations aient été de plus en plus empreintes d'un caractère de simple courtoisie de la part de Schiller, d'indifférence respectueuse de la part de son fervent admirateur d'autrefois. Novalis n'assiste même pas au grand événement théâtral d'Iéna, aux représentations de *Wallenstein*. « Notre théâtre manque complètement de poésie; — seuls l'opéra et l'opérette se rapprochent un peu de la poésie », voilà le jugement sommaire qu'il porte sur le théâtre allemand à l'heure où paraissent coup sur coup les chefs-d'œuvre dramatiques de Schiller. Celui-ci est toujours resté à ses yeux l'auteur de *Don Carlos*, des *Dieux de la Grèce*, des *Lettres philosophiques*. — De son côté Schiller ne paraît pas avoir pressenti la réputation littéraire du jeune poète romantique. Il ne le mentionne nulle part. Tout au plus pourrait-on appliquer à Novalis une part dans les jugements d'ensemble, rien moins qu'élogieux du reste, où Schiller donne libre cours à ses nouvelles antipathies romantiques. « J'enrage de voir tous les efforts impuissants que font ces Messieurs pour s'élever au plus haut des cieux et leurs prétentions m'écœurent », écrit-il à Kœrner, le 27 avril 1801; et dans une autre lettre : « Ils ne savent rien *faire*; le passage du sujet à l'objet est obstrué pour eux et pourtant là seulement on reconnaît le poète ». « C'est grand dommage », — écrivait-il encore au sujet de Tieck, — « mais je n'attends plus rien de parfait de lui. Car le chemin qui mène à l'excellence, ce me semble, ne peut jamais passer par le vide et le néant. *Par contre un tempérament violent, impétueux peut s'élever jusqu'à la clarté et la force brutale peut atteindre à la culture* » (lettre du 27 avril 1801). En ces dernières lignes il livrait le secret de sa propre vie d'artiste. Schiller, c'est une force un peu brutale, qui par un long effort s'est disciplinée. Il a traversé le romantisme comme une sorte de crise organique assez violente; on peut même dire que le romantisme est toujours resté une tendance secondaire et accessoire de sa nature. Il en a toujours conservé une certaine « sentimentalité » particulière, qui s'est fixée définitivement dans sa manière de traiter l'amour (qu'on songe, par exemple, au couple « Max-Thécla ») et aussi dans un certain goût pour l'idéologie métaphysique. Mais il eût été contraire au développement de son génie de s'arrêter à ce qui n'était qu'une crise de son tem-

pérament fougueux, une « maladie de croissance », selon sa propre image. Qu'il nous suffise d'avoir montré comment certains germes, que recélait déjà ce romantisme de jeunesse, ont été un jour transportés sur un terrain plus propice, mieux préparé : c'est l'histoire des relations littéraires de Schiller et de Novalis.

E. Spenlé,
Professeur à l'Université d'Aix.

SCHILLER ET CAMILLE JORDAN

Lorsqu'on s'est persuadé que l'*Allemagne* de Mme de Staël, avant d'être un livre, fut une œuvre *parlée*, et que la rédaction de la plupart de ses pages suppose derrière elles un échange d'impressions et d'idées avec tout un groupe d'informateurs, on est disposé à ne négliger aucun des hommes qui ont pu influer sur sa conception des écrivains allemands. Il lui fallait, comme elle disait, *un premier mot* : qu'elle y adhérât ou qu'elle y contredît, elle avait besoin d'une pensée extérieure pour donner le premier branle à ses merveilleuses facultés d'improvisation. L'influence de W. Schlegel [1] et celle de Villers [2] ont déjà fait l'objet d'études destinées sans doute à être encore reprises et poussées. La part qui revient, dans la préparation des jugements de l'*Allemagne*, à un Benjamin Constant ou à un Degérando, n'a pas encore été déterminée. Et qui pourra dire ce que de moins fréquents interlocuteurs, un baron de Voght, un Chamisso, un Œhlenschläger, un Z. Werner, ont pu apporter dans l'élaboration de ce livre, par leur propre attitude, par des idées jetées au hasard fugitif des conversations? Camille Jordan a certainement été du nombre de ces amis qui contribuèrent à entretenir, autour de Mme de Staël, une atmosphère de sympathie pour l'Allemagne poétique, à déterminer pour une certaine part ce passage de la littérature « sensible » chère au XVIII[e] siècle à l' « enthousiasme rêveur » du premier romantisme, qui est un des traits caractéristiques de l'*Allemagne*. Sa prédilection pour Klopstock a déjà été signalée par J. Texte, et il n'est pas douteux qu'il ait, de ce côté, précisé quelques-unes des idées de son amie. Il serait moins aisé de démontrer que ses sympathies schillériennes ont agi sur Mme de Staël et que le noble portrait qu'elle trace du poète dont « la conscience était la muse » doive quelque chose à l'idée que

1. O. F. Walzel, *Frau von Staëls Buch « de l'Allemagne » und Wilhelm Schlegel* (*Forschungen zur neueren Litteraturgeschichte, Festgabe Heinzel*, Weimar, 1898.
2. J. Texte, *Les origines de l'influence allemande dans la littérature française* (*Revue d'histoire litt. de la France*, 15 janvier 1898).

Jordan avait pu se faire depuis longtemps de Schiller. En tout état de cause, il m'a semblé intéressant de rassembler les témoignages relatifs à Schiller qu'on peut recueillir en suivant la vie du généreux et enthousiaste Lyonnais.

* * *

C'est, plus ou moins directement, du poète alsacien Pfeffel que Jordan reçut sa première initiation à Schiller[1]. C'est de l'entourage immédiat du fabuliste colmarien et de la petite société de lecture et d'émulation où se groupaient dans son voisinage quelques jeunes filles, que part en 1798, lorsque Jordan erre hors de France avec son fidèle « Pylade » Degérando[2], ce conseil adressé aux deux amis : « J'en reviens, écrit Mme Annette de Rathsamhausen — la future Mme Degérando — le 17 février, à votre étude de la langue allemande, qui me fait le plus grand plaisir, je suis sûre que vous y trouverez bien des jouissances. Je ne vous cacherai pas que je place aujourd'hui la littérature allemande au-dessus de la littérature française, même de ce qu'on appelle proprement littérature, car, pour ce qui est de la morale et des sciences, je crois qu'on ne conteste plus à l'Allemagne sa supériorité, et je ne m'érigerai pas en juge sur cette matière. Les Allemands sont aujourd'hui ce que nous fûmes au siècle de Louis XIV. A côté de Kant, Klopstock, Gessner, Haller, que vous connaissez déjà, je vous recommande surtout Schiller, Gœthe, Herder, Voss, Schlosser, Richter. Tous ont fait des chefs-d'œuvre, leurs ouvrages me ravissent; tout me paraît faible, vide d'idées et de sens, en comparaison de leurs écrits : je m'en nourris, ils font mes délices[3] ». Un peu plus tard, le 8 juin 1798, la même correspondante enthousiaste répond à une lettre qu'on regrette de ne point connaître, car il eût été intéressant de suivre les premières impressions de deux Français cultivés, passant de la poésie descriptive et idyllique allemande à des thèmes plus graves

1. Camille Jordan a-t-il été, au même titre que son ami et parent Augustin Périer, élève de l' « École militaire » fondée à Colmar par Pfeffel? Les *Souvenirs d'Alsace*, correspondance des demoiselles de Berckheim, Paris, 1895, t. I, note de la p. 55, affirment ce fait, qui est inconnu dans la famille de Jordan et n'est signalé par aucun de ses biographes. Il est vrai, comme le remarque un des derniers auteurs qui se soient occupés de lui, M. Ed. Herriot (*Revue d'histoire de Lyon*, 1902, p. 119) que sa vie est loin est loin d'être exactement connue.

2. Après fructidor, et non « après la prise de Lyon », comme le dit Joret, *le Comte du Manoir et la cour de Weimar*, Bayeux et Paris, 1896, p. 15, note 3.

3. *Lettres de la Baronne de Gérando, née de Rathsamhausen*, Paris, 1880, p. 46.

et plus nouveaux. « Votre jugement sur les auteurs allemands que nous connaissons, écrit-elle, se rencontre parfaitement avec le sentiment qu'ils ont fait naître chez moi. Je lis avec ravissement quelques strophes, une ode de Klopstock... mais je ne puis suffire longtemps à la grande tension d'esprit qu'exige la lecture de ses poésies [1]. » Et, parmi les ouvrages dont elle recommande la pratique à ses amis, elle ne manque pas de citer *Don Carlos* en bonne place, — non loin, il est vrai, des romans d'Auguste Lafontaine. Sans doute les séjours qu'au mépris du péril et de la proscription les deux amis faisaient de ce côté du Rhin [2] achevaient-ils cette première initiation à la nouvelle littérature germanique.

Elle se compléta dans le milieu le plus favorable qui se pût alors trouver, lorsque les deux amis se furent rendus dans le duché de Weimar. « C'est là qu'ils acquirent des connaissances profondes de la littérature allemande, écrit Ballanche dans son *Éloge de Camille Jordan* [3]. La philosophie et la poésie y feront de riches conquêtes qui ne seront pas perdues pour la France. C'est là, en effet, qu'en philosophie et en poésie, ils connurent les chefs des diverses écoles. Ils se trouvaient au foyer du mouvement des idées, et ce n'étaient pas de tels hommes qui devaient rester en arrière. Camille, dont l'exil dut se prolonger, cherchait ses consolations dans l'étude... »

Sainte-Beuve a très justement observé [4] que Jordan ne sut pas encore étendre jusqu'à Gœthe un culte qui trouva très spécialement dans la poésie de Klopstock son objet d'élection. Il ne vit pas Gœthe, au témoignage de Mme de Staël, « dans sa belle humeur »; « en ce cas, ajoutait-elle, il ne peut le connaître [5] ». Il est probable d'ailleurs que ce jeune Lyonnais, d'âme vibrante et de prompte sensibilité, fut très surpris, comme le sera plus tard son illustre amie, de ne plus retrouver chez Gœthe « cette ardeur entraînante qui lui inspira *Werther* ». Le classicisme de culture et l'élégance d'esprit de Wieland devaient être assez aisément accessibles à Jordan; son ami le Dauphinois Monnier, qu'il avait retrouvé à Weimar, lui servit

1. *Lettres de la Baronne de Gérando*, p. 78.
2. La collection Boubée renferme plusieurs témoignages de ces périlleuses infractions à l'édit de proscription. Je suis heureux de remercier ici M. Boubée, avocat à Lyon et descendant de C. Jordan, de l'amabilité avec laquelle il a mis à ma disposition les documents épistolaires qu'il possède.
3. En tête du recueil des *Discours* de Jordan, Paris, 1826, p. XIV.
4. *Nouveaux Lundis*, t. XII, p. 277. Gœthe a rendu hommage à Jordan dans la *Campagne de France*.
5. *Lettre à Degérando*, citée par Sainte-Beuve, *ouv. cité*.

sans doute ici, le plus aisément du monde, d'introducteur et d'intermédiaire [1].

Quant à Schiller, qui ne revient à Weimar qu'en décembre 1799, il est probable que Jordan, déjà tout près de quitter l'Allemagne à cette date, le rencontra avant son établissement dans la résidence. Même si l'on met sur le compte de l'amabilité les témoignages de Mme de Schardt cités un peu plus loin, « Schiller et sa femme vous sont attachés », et « tout le monde vous aime..., Schiller, etc. », il faut bien croire que le jeune émigré fit connaissance du poète avant décembre 1799, puisque dès février 1800 il était de retour à Paris. Peut-être son ami le général Thielmann, qui présentait un peu plus tard, par correspondance, Narbonne à Schiller [2], servit-il, encore ici, de médiateur. En tout cas, Jordan devait se trouver fort bien préparé à comprendre le Schiller de *Don Carlos* et de *Wallenstein*, assez éloigné désormais des *Brigands* et de *Fiesque* pour ne pas effaroucher le sage Lyonnais, libéral sincère, mais résolument hostile à l'action révolutionnaire. Mme Fritz de Stein — une de ses anciennes amies d'Alsace — lui écrit le 1er juin 1799 : « Vous voici lancé au milieu de tous les génies de la nation, je crains vraiment que cela ne vous rende difficile au point de trouver tout bien vulgaire à votre retour. Si cependant votre esprit était monté à la hauteur des Herder et Schiller, nous en appellerons au cœur d'Oreste et nous saurons à qui parler [3] ».

Si, par plusieurs traits de sa nature enthousiaste, généreuse et tendre, Camille Jordan possédait quelques-unes des affinités les plus propres à le faire sympathiser avec le poète allemand, il est permis de supposer que son attachement à la foi traditionnelle et la culture philosophique un peu arriérée dont il était muni l'empêchaient de suivre sur le terrain de la pensée métaphysique l'effort du Schiller de 1799. Il est significatif de trouver la seule mention, semble-t-il, que Schiller fasse de Jordan, liée à un malentendu de cet ordre survenu avec Schelling [4]. « Dure affaire, écrit-il à Gœthe à l'approche de

1. La collection Boubée contient une lettre de Duvau — émigré qui professait au Belvédère, l'école fondée par Mounier — où ce trouve ce passage : « C'est en dînant chez les Schardt avec Mme de Seebach, Wieland et Böttiger... à la fin on but à la santé de Mounier, puis à la vôtre ».

2. *Briefe an Schiller*, hsg. von L. Urlichs, p. 349.

3. Coll. Boubée. Mme de Stein de Nordhausen, née Octavie de Berckheim, était la belle-sœur de l'amie de Gœthe.

4. On peut se demander si un malentendu du même genre n'est pas en cause dans une anecdote rapportée par l'abbé Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, t. III, Hambourg, 1798, p. 60. Jordan est entrepris sans s'en douter par un « insinuant » de l'illuminisme.

Mme de Staël, le 30 novembre 1803, que de lui exposer en des phrases françaises notre religion et de triompher de sa volubilité française. Nous n'en viendrons pas aussi facilement à bout que Schelling de Camille Jordan, qui n'avait que Locke à la bouche. — Je méprise Locke, dit Schelling; et force fut à son contradicteur de se taire [1] ».

*
* *

De retour en France, en février 1800, Camille Jordan resta en relations épistolaires avec ce milieu de Weimar où il avait laissé un souvenir fidèle et ému : et ses correspondantes ne manquent pas de faire à Schiller la place convenable dans les chroniques qu'elles lui envoient. « On ne parle que de *Macbeth*, qui vient d'être joué d'après la traduction de Schiller, lui mande Mme de Schardt le 17 mai 1800 [2]. Cela fait quelques disputes presque aussi vives que celles des opinions politiques... » Et un peu plus loin, marquant une différence significative entre l'idéalisme de Schiller et l'attachement de Jordan à la foi traditionnelle : « Schiller, qui est réellement un homme aimable, qui a de la bonté même, de la douceur dans le caractère, nous quitte pour trois semaines pour achever à la campagne sa *Marie Stuart*. Lui et sa femme vous sont attachés. Cependant cet homme si éclairé est privé des vues les plus relevées, les plus consolantes en même temps pour tous les hommes. Il vous dira que tout homme doit porter dans son âme l'idéal du beau et du bon. Voilà son Dieu; sans ce Dieu, l'homme est indigne de ce titre, il ne peut qu'être méprisable et méchant. Mais qu'est-ce que cet idéal? Ce n'est point un père vers lequel je puis élever des mains suppliantes, dont la providence veille sur nos destins comme sur ceux de l'univers. Il ne fait pas lever et coucher le soleil sur nos têtes. Il ne nous réveillera pas de la nuit du tombeau. Schiller vous dira, si vous lui parlez de l'espérance d'une vie éternelle, que cette consolation n'est refusée à personne si elle lui est nécessaire. Je crois qu'au fond de son âme, il l'espère aussi, mais quelle différence, et qu'il y a loin de là à la persuasion de cette religion qui anime toute votre vie, dont vous avez répandu l'assurance et la douceur sur la mienne... [3] ».

1. Edition Jonas de *Schillers Briefe*, t. VIII, p. 97.
2. R. Boubée, *Camille Jordan à Weimar. Correspondant*, 25 novembre 1901, p. 722 et suiv.
3. *Idem, ibid.* Je transcris ces passages d'après la leçon publiée par M. Boubée, qui a bien voulu me communiquer les originaux : les variantes ne portent guère que sur des détails d'orthographe.

Un peu plus tard, Mme de Schardt termine ainsi une nouvelle lettre à C. Jordan : « Tout le monde vous chérit, les Seeb[ach], Schiller, etc., tout le monde, même ceux qui ne savent pas vous aimer assurément ». Le 20 septembre 1801[1], profitant du retour en France de Mounier, elle écrit : « J'eusse bien désiré vous envoyer par cette occasion-ci le nouvel Almanach de Schiller qui contient sa Jeanne d'Arc, mais on ne pourra l'avoir qu'après la foire de Leipzig... Cependant je vous enverrai le Schiller à l'occasion des Desport peut-être qui tous les ans une ou deux fois vont en France... » Et le 10 avril 1803, dans une lettre qui débute par l'annonce attristée de la mort de Klopstock : « Deux nouvelles pièces, l'une de Schiller, l'autre de Gœthe, ont paru sur notre théâtre. Le genre en est aussi différent que les poètes. Mais chacune supérieurement belle dans le sien. Dieu que je voudrais que vous puissiez partager la jouissance de les voir représenter; quoiqu'on les gâte un peu. Il faudrait commencer une nouvelle feuille pour vous entretenir de ces productions du génie ». Enfin, le 10 mai 1805, dernière lettre de Mme de Schardt, qui répond ce jour-là à la notification du mariage de son ami français : « Hier au soir notre Schiller a terminé sa carrière; il est mort après une courte maladie, il ne crût pas [*sic*], lorsqu'il fut enveloppé du dernier sommeil, il a fini doucement. Je ne vous parle pas de l'affliction des siens, et de ses amis... »

Mlle d'Imhoff de son côté renseigne longuement Jordan, le 3 mars 1802, sur des représentations d'amateurs où elle tient sa place : « Vous savez sans doute que Kotzebue s'est établi ici, il est d'un commerce agréable et la plus grande partie de la société se réunit chez lui chaque jeudi. On y joue des proverbes, on danse, on lit, oui, nous avons même représenté une partie de cette tragédie qui fait maintenant époque sur tous les théâtres. C'est *Die Jungfrau von Orleans*, dernier ouvrage de Schiller. Vous le connaissez sans doute, mais si par un malheureux hasard il ne vous est [pas] parvenu jusqu'à présent, je vous prie, mon ami, de vous le procurer le plutôt. Nous avons osé représenter chez Kotzebue le premier acte de ce poème et les deux premières scènes du quatrième ; aussi celle où Johanna accompagnée de Raimond vient dans la forêt des Ardennes dans la cabane des charbonniers — c'est moi qui à la prière de K[otzebue] ai entrepris de représenter ce caractère vraiment céleste.

1. M. Boubée date cette lettre de 1802 (*Correspondant*, 25 novembre 1901, p. 728). Ne fût-ce qu'à cause du départ prochain de Mounier, annoncé au début, il faut la reporter à 1801.

Je n'ai pas lu Dieu merci le libelle rempli d'esprit que Voltaire a fait de ce sujet, mais je connais plusieurs personnes dont j'estime beaucoup le jugement et qui m'ont assuré qu'ils avaient oublié en lisant l'ouvrage de Schiller qu'il en existait un d'un caractère si opposé. Ah! que n'aurais-je donné si vous aviez pu être témoin de cette représentation! Il me semble que chaque cœur sensible doit être profondément ému de ce poème; le vôtre le serait donc sans doute et chaque Français doit, il me semble, reconnaître le caractère de sa nation orné de tout ce que la poésie a de plus attrayant et de plus sublime.

« C'est pourtant la représentation de ces scènes qui m'a fait faire la connaissance d'un homme qui ne peut vous être inconnu, puisqu'il est un des meilleurs écrivains de notre temps. Il a écrit sur l'histoire et principalement sur celle de nos jours. Gentz est établi à Berlin e- m'était adressé par Brinkman que vous avez sans doute entendu nomt mer chez Mme de Staël, mais par hasard il fit ma connaissance le jour même où je récitais le rôle de Johanna, et comme il est enthousiaste de Schiller et surtout de cette dernière tragédie, vous pouvez juger s'il éprouva quelque plaisir en assistant à cette petite fête. Gentz est un homme vraiment distingué par son génie et par les connaissances qu'il s'est acquises; il vous connaît — et vous estime infiniment — j'avais quelque peine à lui persuader que vous aviez passé quelque temps ici et j'étais bien glorieuse d'oser lui dire (j'espère avec quelque raison) que vous étiez mon ami! »

*
* *

Vue surtout à travers les impressions de ces amies de Weimar pour lesquelles il avait été un directeur de conscience et aussi un compagnon de *Schwärmerei* (le mot revient plus d'une fois dans ces correspondances), la figure de Schiller achevait donc de se dessiner dans l'esprit de Jordan selon des prédilections aimables et touchantes, mais qu'on eût pu souhaiter plus viriles. N'y avait-il pas là une sorte de fléchissement de cette image dans le sens où Jordan était le plus tenté de pencher naturellement? Schiller historien et philosophe risquait en tout cas de céder le pas, grâce à l'information de ces enthousiastes correspondantes, à un Schiller uniquement rêveur et sentimental; et cette « religion », que le poète désespérait d'expliquer à Mme de Staël en 1803, risquait de ne pas avoir, de ce côté non plus, de porte-paroles bien assuré. Du moins y a-t-il

eu ici, avant le départ de l'illustre voyageuse pour l'Allemagne, une voix autorisée et écoutée qui put préparer, de la manière la plus sympatique à Schiller, l'attention de Mme de Staël, avec qui Jordan se lia peu après son retour de Weimar.

Lorsque, dans ses années de retraite à Lyon pendant l'Empire, Jordan entreprit une série de lectures à l'Académie de sa ville natale, Schiller ne fut pas oublié. Les manuscrits de ces communications paraissent malheureusement perdus; mais voici dans quels termes celles qui nous intéressent ici sont signalées par le *Compte rendu des travaux de l'Académie*[1] : « M. Camille Jordan a rempli plusieurs de vos séances par la lecture d'un travail dont l'importance commande une analyse étendue. Ce travail consiste dans l'examen de la littérature allemande, et de la révolution qu'elle vient de subir pendant le cours du siècle dernier...

« Il vous a fait espérer qu'il vous donnerait successivement des Notices sur la vie et les ouvrages de quelques auteurs qui ont concouru à cette révolution; et ce qu'il vous a dit à cet égard vous a fait sentir la convenance de mieux étudier une littérature qui, malgré les défauts et les taches qui la déparent, malgré l'évidente supériorité de la littérature de quelques autres nations anciennes et modernes, n'en offre pas moins des beautés dignes d'être mieux connues et mieux appréciées... »

C'est, il va sans dire, par Klopstock, — resté à son gré le poète par excellence, — que Jordan faisait débuter cet examen de la littérature allemande. Mais une lettre de Mme de Staël nous indique la suite nécessaire de ses lectures. « Il n'y a point, répond-elle à une demande de son ami, il n'y a point que je sache de Vie de Schiller. Quand à Herder, il y a une notice de Jean Muller sur lui à la tête de de ses œuvres. On dit que Mme de Wohlzogen écrit la vie de Schiller[2]... »

Un travail d'ensemble sur Klopstock, étude et traductions, devait, dans la pensée de Jordan et de ses amis, sortir de ces lectures lyonnaises : mais ses fragments de traduction, dont plusieurs étaient achevés dès 1803, dont quelques-uns parurent en 1808 dans le *Bulletin de Lyon*, ne devaient être publiés dans une revue plus

1. *Compte-rendu de l'Académie de Lyon pendant le premier semestre de 1811* [par Martin], Lyon, 1811, p. 31.
2. Collection Boubée, et cité par Ed. Herriot, *Mme Récamier et ses amis*, t. I, p. 271. Comme dans la suite de la lettre il est question du début de *Wahrheit und Dichtung* et du cours d'histoire littéraire du Midi que fait Sismondi à Genève, le message (non daté) doit être de la fin de 1811 ou du début de 1812.

importante qu'en 1820 et 1821, dans la *Minerve littéraire* et sa continuation l'*Abeille*. Une indication malheureusement erronée de certains biographes signale dans ce même recueil de prétendues traductions de Schiller par Jordan, dont on ne saurait trouver nulle trace. Regrettons-le, car il pourrait y avoir là le *missing link* qui nous manque pour rattacher en toute certitude à Jordan un livre qui ne peut que lui devoir beaucoup.

*
* *

Il est permis de croire, en effet, que l'influence et les conseils de Camille Jordan n'ont pas été pour rien dans une traduction en prose des *Poésies* de Schiller parue en 1822 [1] — c'est-à-dire dans l'année qui suivit sa mort — et dont l'auteur est un de ses neveux qui portait le même prénom que lui [2]. Les encouragements de l'ancien réfugié de Weimar, de l'ami constant de Mme de Staël, n'ont pas dû faire défaut à ce travail de jeunesse d'un parent pour lequel il semble avoir eu une affection toute particulière [3]. Et si le traducteur rend hommage aux avis autorisés qui l'ont guidé, il songe sans doute à ceux que pouvait lui donner son oncle : il y a là comme la manifestation posthume de ce que Camille Jordan aurait voulu faire pour le poète allemand.

La préface [4] fait allusion aux circonstances favorables à la publication du livre. « Au moment où l'on revient généralement des injustes préjugés qui règnent depuis longtemps en France contre la littérature allemande, et où la traduction des *Œuvres dramatiques*

1. *Poésies de Schiller*, traduites de l'allemand par C. J. Paris, Brissot-Thivars, 1822.

2. Il s'agit de Joseph-Ennemond-Camille Jordan, né à Lyon le 15 nivôse an VII, mort le 1er février 1867, et qui fut magistrat à Vienne et à Lyon (renseignements communiqués par son gendre M. Giraud-Jordan). A cause sans doute de la synonymie, biographes et bibliographes sont peu d'accord au sujet de ce livre. Quérard (*France littéraire*, t. IV, p. 245 et t. VIII, p. 516) l'attribue expressément à « Camille Jordan fils ». De même Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, 3e édition, t. III, col. 927. Süpfle, *Gesch. des deutschen Kultureinflusses*, II, 1, p. 162, et V. Rossel, *Relations littéraires*, p. 147, rétablissent entre les deux C. Jordan la parenté authentique. Déjà le compte rendu de la *Revue encyclopédique* (voir plus loin, p. 568) marquait qu'il ne s'agissait point d'un fils de C. Jordan. « Le traducteur est un jeune écrivain, qui porte un nom déjà célèbre, celui d'un de nos députés les plus recommandables... dont la mort prématurée a excité dernièrement de vifs et profonds regrets... L'héritier d'un si beau nom, honoré de l'amitié de cet homme vertueux, *qui lui accordait une affection presque paternelle*, vient de signaler ses premiers pas... »

3. Ballanche, dans une lettre du 10 septembre 1820 (coll. Boubée), semble féliciter son ami Jordan de ce neveu, « excellent jeune homme ».

4. Pages I-VI.

de Schiller[1] est accueillie par le public avec un empressement si marqué, j'ai cru pouvoir entreprendre celle des poésies détachées du même auteur. » Malgré ces coïncidences propices, le traducteur ne croit pas pouvoir donner, sans commentaire ni atténuation, un équivalent français des poésies lyriques. Il s'abstient d'ailleurs de refaire ce qui a été fait, et bien fait, par P. de Barante, dans la « notice détaillée où la pureté du goût s'unit à l'élégance du style... Je ne parlerai pas non plus du mérite littéraire de Schiller; la France ne peut plus l'ignorer... » Mais il lui semble nécessaire d'expliquer le paganisme de certaines pièces, et de les mettre sur le compte des erreurs d'une « jeunesse orageuse ». « Séduit par sa brillante imagination qui lui représentait sous des couleurs trompeuses les temps où l'on adorait les divinités de l'Olympe, il publia l'ode *Aux dieux de la Grèce*, et celle que j'ai intitulée : *Regrets d'un païen nouvellement converti*. Ces deux odes ne sont pas, comme on pourrait le penser, une pure fiction du poète; Schiller n'écrivit rien qui ne lui fût dicté par sa conscience; il ne savait pas mentir, même en vers. Mais bientôt, reconnaissant combien est aveugle cette curiosité inquiète de l'esprit humain qui doute de tout ce qu'il ne peut comprendre, et qui veut aller à la vérité par la route d'un coupable scepticisme, il revint de ses premiers, égarements, et c'est lui-même qu'il a voulu peindre dans *la Statue voilée*, sous les traits de ce jeune homme si cruellement puni pour avoir osé porter une main téméraire sur le voile mystérieux d'Isis.

« Dans la belle ode de *Cassandre*, Schiller a pour but de prouver combien la prescience divine est à redouter pour de faibles mortels [1]... »

Plus encore que les objections chrétiennes dont une partie de l'œuvre lyrique de Schiller semble passible, le traducteur annonce quelles incompatibilités de forme séparent du français le lyrisme de ce poète. « Je ne me suis point dissimulé les difficultés sans nombre que j'éprouverais, en essayant de reproduire dans notre langue les mâles et énergiques beautés de ce poète », dit-il presque au début de la préface; et son post-scriptum contient cet aveu plus grave : « Je crois devoir prévenir que j'ai modifié ou même supprimé,

1. Il s'agit des *Œuvres dramatiques de F. Schiller*, traduites de l'allemand par Prosper de Barante. Paris, Ladvocat, 1821. La « notice du traducteur » donnait sur Schiller les principales indications biographiques, et reprenait quelques-unes des idées souvent exposées déjà — en particulier par Mme de Staël — sur la différence qui sépare les poètes français « vivant au milieu d'une société élégante » des poètes allemands, « isolés de presque toute distraction de société ».

dans ma traduction, un très petit nombre de passages de l'original, qui m'ont paru peu en harmonie avec le goût français, ou que j'ai désespéré de pouvoir plier au génie de notre langue ».

En dépit de ces précautions préliminaires, la centaine de morceaux traduits dans le recueil n'offrent que peu de suppressions véritables. Mais le principal défaut de la traduction, c'est son manque de couleur et de relief; et, si les contresens caractérisés y sont rares, l'approximation y triomphe sans cesse. C'est, en somme, toute l'ancienne terminologie poétique qui s'efforce à rendre des raccourcis ou des nouveautés d'expression auxquels elle ne saurait suffire. Des apostrophes, des exclamations sont traduites par le discours indirect. Dans la ballade du *Taucher*, la « toupie » est rendue par « le buis mobile qui tourne sous le fouet d'un enfant ». Le « coursier », le « sein », le « troubadour », la « beauté » représentent, avec toute la fausse noblesse du pseudo-classicisme, les mots plus simples de l'original. Tous les effets de répétition, d'insistance, de contraste sont esquivés, et il ne saurait être question d'un effort aucun pour rendre en français les détails d'harmonie imitative de l'original : c'est ainsi que les fameux vers du *Taucher* :

Und es wallet und siedet und brauset und zischt...
Und hohler und hohler hört man's heulen.

sont traduits tant bien que mal par : « Les flots grondent, approchent, bouillonnent, et se brisent » et : « Le mugissement devient toujours plus sourd. » Le traducteur ne manque pas non plus de remplacer, dans sa version des *Götter Griechenlands*, les noms des divinités grecques par les noms latins traditionnels : on est encore loin de Leconte de Lisle!

Le *Chant de la Cloche*, « poème très estimé en Allemagne », est cité en premier lieu par la *Préface*. « Le poète y peint alternativement le travail matériel de la fonte d'une cloche, et les époques solennelles, ou les grandes catastrophes de la vie auxquelles les sons de la cloche viennent s'unir »; il est permis de croire que l'espèce de priorité accordée à ce poème reflète la prédilection que Jordan n'a pu manquer d'avoir pour le *Chant de la Cloche* : n'avait-il pas jadis, dans son rapport sur la police des cultes (lu dans la séance du 29 prairial an V), associé la voix des cloches à la vie humaine? Mais, si la traduction reste fidèle aux intentions morales mises par Schiller dans son poème, elle s'écarte constamment du texte lui-même, et se

réfugie dans les expressions les plus vagues et les plus incolores, chaque fois qu'une hardiesse, une familiarité dans l'image ou le tour, fait relief et saillie dans l'original :

Der Mann muss hinaus
Ins feindliche Leben,
Muss wirken und streben
Und pflanzen und schaffen,
Erlisten, erraffen,
Muss wetten und wagen,
Das Glück zu erjagen...

L'homme engagé dans les sentiers épineux de la vie, se met à la poursuite du bonheur. Que d'efforts ne doit-il pas faire pour l'atteindre! A combien de peines, de soucis, de hasards, n'est-il pas destiné! Il emploie tour à tour l'adresse, la ruse et la force...

Roth, wie Blut, ist der Himmel...

Une vive clarté rougit, enflamme l'horizon...

Wie im Laub der Vogel spielet,
Mag sich Jeder gütlich thun...

Imitons la douce oisiveté de l'oiseau sous le feuillage...

Nur ewigen und ernsten Dingen
Sei ihr metallner Mund geweiht...

Qu'elle ne retentisse que pour les choses graves et pour les vérités éternelles...

et surtout cette traduction de la dernière strophe :

Jetzo mit der Kraft des Stranges
Wiegt die Glock' mir aus der Gruft,
Dass sie in das Reich des Klanges
Steige, in die Himmelsluft!
Ziehet, ziehet, hebt!
Sie bewegt sich, schwebt!
Freude dieser Stadt bedeute,
Friede sei ihr erst Geläute.

Maintenant, à l'aide des câbles, tirons-la du lieu qui la renferme; qu'elle s'élève vers son nouveau séjour; qu'elle aille occuper le lieu qui lui est destiné. Déjà la voilà qui s'ébranle : encore quelques instants, et elle va exciter à la joie tous les habitants de la cité : encore quelques instants, et sa pacifique harmonie va charmer notre oreille.

Ce défaut de hardiesse expressive, ce retour aux formules conventionnelles sont constants dans cette traduction, en général exacte et fidèle quant au sens. Par là, elle est bien conforme à l'esprit de notre premier romantisme français, uniquement soucieux de renouveler les thèmes poétiques, sans s'écarter encore du mode d'expression consacré [1]. Mais déjà, en 1822, on tendait à autre chose. Rien ne montre mieux l'inefficacité poétique de cette version que la manière, beaucoup plus forte en dépit de ses inexpériences, dont des hommes de lettres plus directement intéressés au mouvement littéraire tentaient de traduire les ballades de Schiller. Voici, par exemple, la fin du *Chevalier Toggenburg* sous deux formes françaises strictement contemporaines :

1. Cf. E. Barat, *Le style poétique et la révolution romantique*, Paris, 1904, p. 70 et suiv.

Und dann legt'er froh sich nieder,
Schlief getröstet ein,
Still sich freuend, wenn es wieder
Morgen würde sein.
Und so sass er viele Tage,
Sass viel' Jahre lang,
Harrend ohne Schmerz und Klage,
Bis das Fenster klang,
Bis die Liebliche sich zeigte,
Bis das theure Bild
Sich ins Thal herunter neigte,
Ruhig, engelmild.
Und so sass er, eine Leiche,
Eines Morgens da.
Nach dem Fenster noch das bleiche,
Stille Antlitz sah.

Alors il se coucha gaiement sur la terre et s'endormit consolé, heureux du seul espoir de la revoir le lendemain. Il resta bien des jours à cette place, immobile et silencieux, sans souffrir ni se plaindre ; il y resta bien des années, attendant que la fenêtre se rouvrît, que sa bien-aimée reparût à ses regards, que cette figure céleste se penchât encore vers la vallée, douce et paisible comme l'ange consolateur. Un matin, on le vit à la même place ; mais ce n'était plus que son cadavre, et ses yeux, fermés par la mort, étaient encore tournés vers la fenêtre de la cellule. (Trad. Jules de Pétigny dans les *Annales de la littérature et des arts*, 1821, t. V, p. 77.)

Quand il l'avait contemplée, il se couchait sur le gazon, le sommeil fermait ses yeux, et dans ces songes il hâtait par ses vœux le retour de l'aurore. Il passa ainsi bien des jours, bien des années, fermant sa bouche au murmure, et supportant avec fermeté sa douleur.

Un matin qu'il était assis selon sa coutume, les regards tournés vers la cellule, la mort vint à le saisir. Il n'était plus, et ses yeux inanimés étaient encore fixés vers le cloître. (Trad. Jordan, p. 75).

Ailleurs encore, dans le *Mercure étranger*, dans la *Minerve littéraire*, d'autres traductions en prose de ballades ou de poèmes philosophiques de Schiller préludaient, à la même époque, au grand effort des Gérard de Nerval, des E. Deschamps et des L. Halévy. La traduction Jordan retarde, au fond, de quelques années. Quelque dix ans plus tôt, elle aurait pu contribuer au renouvellement de la matière poétique dans la littérature française, sans effaroucher les répugnances classiques pour tout ce qui n'était pas « noblesse » et « généralité » dans l'expression. En 1822, après Chênedollé, Lamartine et tant d'autres, elle ne pouvait prétendre révéler un peu de cette poésie de l'« enthousiasme rêveur » que Mme de Staël s'était efforcée de ramener du fond des Allemagnes. Et sa pauvreté de forme, d'autre part, ne signifiait aucun progrès sur la langue conventionnelle du classicisme expirant.

Aussi ne voit-on pas que ces *Poésies* de Schiller aient trouvé dans la presse et le public l'accueil que le nom, désormais connu, du poète eût pu leur valoir. *Les Annales de la littérature et des arts*, « journal de la Société des Bonnes-Lettres », soucieuses, comme cette société elle-même, d'infléchir dans le sens de la restauration politique et religieuse le mouvement de renaissance littéraire, ne semblent pas avoir tenu à signaler cet ouvrage. En revanche, le *Mercure du XIXe siècle* lui consacra une notice anonyme, et loua à demi « ces poésies de Schiller, remarquables par le talent incontestable de l'auteur, par leur grande originalité, par une simplicité

naïve qui se trouve souvent unie à la plus bizarre affectation [1] ». Avec des réserves moins expresses, un long article de la *Revue encyclopédique* [2] passait en revue la plus grande partie des poésies traduites, en se plaçant au seul point de vue de la morale qui s'y trouvait enfermée. « Je n'ai pu me permettre, ni de juger le poète, ce qui n'appartient qu'à un maître de l'art; ni de prononcer sur la fidélité de la traduction, dont le style m'a paru en général élégant et pur; ce qui exigerait une connaissance approfondie de la langue allemande qui m'est malheureusement étrangère. Mais j'ai retracé les impressions que j'avais éprouvées, et j'ai tâché de faire apprécier, dans Schiller, le PHILOSOPHE, qui n'est point l'homme d'une seule nation, ni d'un siècle, mais celui qui a su lire dans le grand livre de la nature et du cœur humain, et qui anime des brillantes couleurs de la poésie les vérités, toujours anciennes et toujours nouvelles, que ce livre renferme. »

Il est probable qu'à tout prendre cet éloge, réservé à l'esprit et au cœur de Schiller, eût satisfait Camille Jordan lui-même. Homme de bien plutôt qu'artiste, sage plutôt que penseur, il avait aimé surtout, dans le poète allemand, la belle âme que célébra Mme de Staël, le noble esprit qui, disait la *Préface* de ce livre-ci, « n'écrivit rien qui ne lui fût dicté par sa conscience, et ne savait pas mentir, même en vers ».

FERNAND BALDENSPERGER,
Professeur à l'Université de Lyon.

1. 1823, t. I, p. 269.
2. Avril 1822, t. XIV, p. 74, art. de M. A. Jullien.

SCHILLER ET LA JEUNE ALLEMAGNE

Le 27 janvier 1905, jour anniversaire de l'empereur Guillaume II, le professeur de Göttingen, Edward Schröder, prononça un discours qui marque en ses grandes lignes quelle fut pendant un siècle et quelle est aujourd'hui l'opinion des Allemands sur Schiller. (*Schiller in dem Jahrhundert nach seinem Tod*). Recueillir les principales idées de ce discours, c'est donner une sorte d'introduction et comme un cadre au sujet que je me propose d'étudier.

La gloire de Schiller, dit Schröder, fut immense au lendemain de sa mort, en dépit de certains adversaires tels que Frédéric Schlegel. Il devint le représentant de la jeunesse révolutionnaire et resta pendant tout le mouvement national libéral de 1813 le poète de l'idéal et de la liberté; bien qu'il n'ait jamais eu de préférences particulières pour le sol allemand et l'héroïsme teutonique, il fut tenu pour un chantre patriotique dont Körner et Schenkendorf ne faisaient, semblait-il, que répéter les accents. Puis l'enthousiasme que suscitait son nom peu à peu se calma dans la tristesse et la désillusion qui suivirent la chute de Napoléon; la pensée populaire s'attachait à Schiller, mais les libéraux se créaient une nouvelle idole, Jean-Paul, qu'ils opposaient à Gœthe trop adulé par ses partisans. On en voulait presque à Schiller de toutes les espérances déçues: son œuvre fut critiquée; il n'est guère de parti politique qui, vers 1830, n'ait trouvé quelque reproche à lui adresser. Aux yeux de Dahlmann et de Paul Pfizer, Schiller n'était pas assez national; pour les républicains, pour les radicaux de la Jeune Allemagne, il manquait d'audace; sa phrase était belle sans doute, mais elle avait le défaut de sonner creux. Lorsque le mouvement politique eut été enrayé, ce fut Gœthe qui reconquit tous les suffrages, au détriment de Schiller comme de Jean-Paul, et, vers 1841, Gervinus put écrire avec raison en terminant son *Histoire de la Littérature allemande* que Gœthe l'emportait dans les années de calme, Schiller aux époques agitées. Mais voici que l'agitation renaît! Ruge et Echtermayer, dès 1839, dans leur

manifeste contre le Romantisme, préfèrent Schiller à Gœthe; Robert Prutz tient l'influence de Schiller pour comparable à celle de Fichte (*Vorlesungen über die deutsche Literatur der Gegenwart*, 1847); Herwegh, Freiligrath s'inspirent de son œuvre. Quand la révolution éclate, en 1848, il semble que ce soient en Allemagne les idées de Schiller qui triomphent : Posa devient le modèle du libéralisme moderne; de Schiller qui se railla de l'incapacité des Allemands à former une nation naît toute une génération de rhéteurs aux doctrines patriotiques et nationales. La réaction de 1850 ne diminue pas sa popularité. Les partisans de l'unité politique se cramponnent à Schiller comme à l'idéal qu'ils ne peuvent réaliser; une bourgeoisie « philistine » s'empare de lui, puise au hasard dans son œuvre qu'elle fragmente, exploite et falsifie. — Ce fut cette vertu philistine (*Philistertugend*) qui célébra l'anniversaire de Schiller en 1859. Edward Schröder, tout en reconnaissant ce qu'il y avait de « touchant » et de « pur » dans cette fête nationale, s'élève contre le mouvement d'idées qu'elle amena : les discours qui furent prononcés à cette occasion ont formé, suivant lui, le Schiller patriote, national, familial et bon, qui devint le Schiller « classique », celui de la pédagogie et des écoles.

Ces paroles de Schröder sur le mouvement schillérien de 1859 sont autre chose et mieux qu'une boutade. Ouvrez seulement le recueil des discours de Jacob Grimm, Ludwig Dœderlein, Friedrich Vischer, August Stœber et de bien d'autres, tel qu'il vient d'être publié à Ulm chez Kerler et voyez quelles louanges sont prodiguées au poète bien aimé : ce que voulait Schiller, c'est, avec la liberté, l'ordre et la patrie, dit Jacob Grimm, un de ceux pourtant qui parlent avec le plus d'indépendance intellectuelle; Ludwig Dœderlein, qui se glorifie d'avoir connu de près le poète, estime surtout sa morale bourgeoise (*bürgerliche Sittlichkeit*) et trouve en lui toutes les qualités du « *Gemüt* » allemand; « son extérieur, nous dit-il, trahissait bien plutôt le « brave homme » que le « grand homme »; Friedrich-Theodor Vischer veut que Schiller soit revenu de ses idées fausses sur l'humanité; Karl Schwarz fait de lui un excellent chrétien; Ernest Curtius et Moritz Carrière affirment qu'il a travaillé autant que Fichte à la formation de la patrie allemande. — Écoutons maintenant ce que Schröder pense de la façon dont Schiller fut alors enseigné et ce qu'il souhaite que l'on retienne de son œuvre : « Schiller, dit-il, a eu la mauvaise fortune de donner à son peuple non des sages mais des rhéteurs, — il a eu le malheur plus grand

encore de lui donner des dilettantes au lieu d'artistes »; et il ajoute : « le dilettantisme est le plus grand ennemi de l'art moderne, — notre temps est riche, presque trop riche, en talents artistiques sur tous les domaines : art plastique et peinture, musique et poésie. Une certaine facilité de technique est devenue plus que jamais bien commune : mais le sérieux artistique, le véritable sentiment d'une responsabilité, une culture profonde manquent presque partout ». Or Schiller, suivant Schröder, ne haïssait rien tant que les dilettantes, si ce n'est les « Philistins ». Il faut qu'il exerce sur nous par ses qualités vraies une influence éducative, qu'il devienne un éclatant modèle. Mais, à cette fin, on devra le considérer tel qu'il est et non tel qu'il apparaît chez ses faux disciples; on cherchera ce qu'il y a sous le pathos de sa phrase blâmé par les uns et copié par les autres; on se gardera de juger le poète en le séparant de l'homme ou du savant. Alors on découvrira dans cette nature « pathétique » une profonde émotion, une parfaite sincérité, une énergie héroïque, une moralité plus haute que les moralités qui lui furent prêtées, toutes qualités, conclut Schröder, pour lesquelles la jeunesse doit lui rester fidèle.

Parmi les observations que renferme ce discours il en est dont il faut reconnaître la grande valeur : c'est rendre justice à Schiller que de l'opposer aux dilettantes, demi-talents pourvus de peu de science et de peu d'activité; c'est lui rendre justice encore que de demander qu'on ne dénature pas ses conceptions morales dans un intérêt national ou religieux. Quelques conclusions toutefois auxquelles Schröder voudrait nous conduire pourraient être discutées. Il appelle Schiller « un apôtre de la liberté dénué de sens politique » (*ein unpolitischer Freiheitsapostel*). La formule est ingénieuse; elle est vraie si l'on admet que dans la pensée de Schiller l'éducation esthétique et morale est condition d'une transformation politique; elle est fausse, toutefois, si l'on croit avec Schröder que Schiller ne crée politiquement que des exaltés (*Schwärmer*) et que toute politique pratique (*Realpolitik*) vient d'un Bismarck. On peut être surpris aussi d'entendre Schröder affirmer que tout le monde aujourd'hui peut rendre hommage à Schiller hormis les disciples de Nietzsche. Pourquoi retirer aux Nietzschéens le droit d'admirer Schiller? Est-ce parce que Nietzsche dans le *Crépuscule des Idoles* lui donne le surnom de « *Moral-Trompeter von Säckingen* »? Mais Schröder, en se servant lui-même de cette appellation de « *Trompeter* » pour désigner les rhéteurs schillériens de 1859, a prouvé qu'elle s'applique moins à Schiller

qu'à ses disciples. Débarrassez Schiller de la morale bourgeoise qui lui fut prêtée, dévoilez le contenu de son style oratoire; peut-être alors trouverez-vous entre sa pensée et celle de Nietzsche plus d'une analogie.

Si l'on fait abstraction des conclusions à tendance du discours de Schröder, on peut retenir le tableau qu'il nous présente des opinions du XIX[e] siècle sur Schiller. Il va de soi toutefois que ce n'est là qu'une esquisse rapide, qui a besoin d'être achevée sur plus d'un point. Je n'ai l'intention de la compléter ici que dans la période littéraire qui porte le nom de *Jeune Allemagne*. Schröder dit que la Jeune Allemagne « ne s'est pas sentie attirée vers Schiller »; c'est juste dans l'ensemble, mais la phrase est trop concise pour une période qui dure plus de vingt années. Dans la Jeune Allemagne on fait entrer des écrivains bien différents, depuis ses précurseurs, Menzel, Börne, Heine, jusqu'à ses véritables représentants, tels que Wienbarg, Gutzkow, Laube et Mundt; il est donc naturel qu'on y trouve au sujet de Schiller des opinions très diverses. Après les avoir déterminées, j'essaierai de montrer leur valeur et leur place dans le grand courant schillérien dont Schröder a largement indiqué la direction à travers le XIX[e] siècle. On verra peut-être que la Jeune Allemagne, qui ne pouvait saisir la pensée de Schiller en ses détails comme on saurait le faire aujourd'hui, ne l'a du moins pas déformée; on le jugea d'abord politiquement (Menzel et surtout Börne nous en fourniront la preuve); puis on le considéra d'un point de vue moral, et cet examen fut plus libre, partant plus juste, qu'en 1859. Schröder dit avec raison que Schiller, à la différence de Gœthe, fut bien compris par ses contemporains et par la postérité immédiate.

*
* *

Menzel, qui fut le premier guide de la Jeune Allemagne avant de devenir son plus redoutable adversaire, fut un admirateur de Schiller au moins aussi fervent que les orateurs de 1859. Menzel peut être considéré comme un des représentants du mouvement national libéral de 1813 analogue par certains côtés à celui qui suivit 1848; dans son enthousiasme pour Schiller, il y avait non seulement un sentiment de réaction contre le romantisme, mais aussi du spiritualisme chrétien et du patriotisme mécontent. Les pages où il parle de Schiller dans sa *Littérature allemande* (*Deutsche Literatur*, II, 92-130), en 1828, sont un véritable dithyrambe, une effusion du cœur, abon-

dante, éloquente, naïve par endroits, mais prouvant une intime compréhension de la nature sinon de la pensée de l'écrivain.

Schiller, aux yeux de Menzel, est le plus grand des poètes idéalistes parce qu'il a consacré tout son art à représenter « l'homme » en face de la nature. Le monde extérieur ne lui sert que de contraste et d'arrière-plan; à la force naturelle, il oppose la force morale de l'homme ou bien élève la nature jusqu'à l'idéal en lui prêtant un sentiment humain; dans ses écrits historiques même il se préoccupe moins de faire un récit épique répondant à la nécessité des choses que de placer en face de cette nécessité des caractères supérieurs. L'âme de toutes les créations de Schiller c'est l'homme libre. Il ne représente l'homme que dans sa beauté, dans sa grandeur morale la plus haute. Nul poète n'a su réunir à ce point la vertu et la poésie. — Cet idéal schillérien n'a rien d'abstrait, rien d'un système de morale théorique; il anime des êtres organiques, des hommes en pleine activité. Le poète est incessamment créateur; il accroît dans la nature la nature même, et cela est la marque du génie. « *Du nur Genius mehrst in der Natur, die Natur* ». Le génie révèle ces forces cachées auxquelles personne n'avait pensé, auxquelles on ne peut appliquer les règles et les mœurs traditionnelles; le vieil état de choses apparaît, grâce à lui, sous un jour nouveau; des inclinations, des connaissances, des vertus se manifestent qui nous enrichissent et nous ennoblissent; toute une nature intérieure et extérieure se dévoile dans un éclat enchanteur. — Ainsi s'avancent les héros de Schiller revêtus « de grâce et de dignité ». L'innocence divine de leur âme (*engelreine Unschuld*) est le secret magique de leurs actes. Consciente de son bonheur, cette innocence éveille la jalousie des dieux; audacieuse, elle brave les puissances infernales : Héro et Léandre, Karl Moor et Amélie, Ferdinand et Louise, Max Piccolomini et Thécla en sont d'admirables exemples; mais sa plus belle manifestation est Jeanne d'Arc la vierge, qui personnifie « la poésie chrétienne », « car la plus haute force vient de l'innocence la plus parfaite ». Quelques figures, celle de Marie Stuart, par exemple, ont un éclat moins pur; mais toutes portent la marque de la noblesse et du génie; ce qui fait contraste avec elles, c'est ce qui est « commun » (*gemein*), cette « convenance » (*Convenienz*) qui sert de frein aux natures ordinaires. « Puissants, libres, personnels, originaux, n'obéissant qu'à l'impulsion de la nature noble, les héros de Schiller déchirent la trame dans laquelle les hommes du commun traînent leur existence journalière. » Dans les natures frustes comme celle

de Karl Moor, on découvre sous l'enveloppe le diamant pur et solide; tel Parsifal, rude et maladroit, faisait par la noblesse de son cœur rougir ceux qui s'étaient raillés de lui.

Menzel, en terminant, répond aux « petits maîtres esthètes » (*æsthetische Kleinmeister*) — il entend sans doute par là les romantiques — qui ne savent ni comprendre ni estimer Schiller. On a vite fait, dit-il, de le déclarer peu naturel, raide, pédant ou grossier, de l'appeler l'écrivain de la jeunesse mal élevée et de la populace; « or je prétends que nul poète au monde n'a surpassé notre Schiller en délicatesse morale », et la jeunesse allemande, le peuple allemand aussi auront le sens de cette délicatesse, « tant que votre bavardage artistique ne les aura pas gâtés »; « toute liberté audacieuse vous paraît grossière parce qu'elle renverse vos égards, vos barrières de convention, parce qu'elle brise vos petites idoles » (II, 130).

J'ai tenu à donner toute l'opinion de Menzel, parce qu'elle marque, il me semble, le point culminant de l'estime que les Allemands éprouvèrent pour Schiller. Depuis lors, sa gloire alla diminuant pendant vingt années, et les libéraux mêmes de 1859 n'eurent pas dans leurs panégyriques les accents de Menzel. Tout est admirable en Schiller; aucune réserve, aucune critique ne peut être permise : Nul ne fut mieux que lui le poète de l'idéal; nul ne peignit l'homme avec plus de noblesse; nul ne fut plus capable de nous inciter à l'action; nul ne fut plus humain et ne réunit mieux en même temps toutes les qualités de son peuple; nul ne parla mieux du droit et de la liberté; nul n'eut plus de vertu et nulle vertu ne fut plus haute, plus éloignée des vertus de convention. A la façon dont Menzel parle des héros de Schiller, on pourrait croire qu'il a pensé au « surhomme », si pour lui cette morale plus élevée n'était pas à trouver dans la vertu chrétienne, dans le sentiment de pureté que personnifie Jeanne d'Arc. On voudrait pouvoir affirmer que dans une admiration si pleine tout est sincère, mais le doute s'éveille lorsque l'on voit que tant de louanges prodiguées à Schiller sont souvent destinées à rabaisser Gœthe : si Menzel reconnaît à Schiller tant de génie créateur, c'est pour n'accorder à Gœthe que du talent; s'il place la vertu schillérienne si haut au-dessus des petites vertus de son temps, c'est pour montrer que Gœthe au contraire n'a fait que trop de concessions aux faiblesses des contemporains; s'il nous dit que Schiller a opposé l'homme libre à la nature asservie, c'est pour ajouter que Gœthe a fait de l'homme une infime partie et comme un esclave de la nature. On se plaisait alors à comparer les deux poètes, usage qui dura bien

encore une cinquantaine d'années et qui eut toujours pour résultat de compromettre plus ou moins l'un ou l'autre. En 1828 Menzel, champion de Schiller, était le pire ennemi de Gœthe.

Cette doctrine spiritualiste et morale, cette haine de Gœthe, c'est ce qu'un autre précurseur de la Jeune Allemagne, Börne, avait de commun avec Menzel. Pourtant il était loin d'éprouver pour Schiller le même respect religieux; il aimait en lui cette « pureté » tant vantée, mais il ajoutait qu'elle était proche de la « naïveté » et que le poète « si pur » s'était laissé entraîner à des actes et à des paroles condamnables. Börne était, politiquement, bien différent de Menzel — autant que 1830 est différent de 1813; — républicain, ennemi de toute classe privilégiée et de tout esprit de caste, il n'eut guère plus d'égards pour Schiller que pour Gœthe, les tenant l'un et l'autre pour des natures aristocratiques. C'est dans son *Tagebuch* de 1830 qu'il leur adresse les plus vifs reproches. Il vient de parcourir la correspondance de Gœthe et de Schiller, et n'y a point trouvé ce qu'il y cherchait, un peu de laisser-aller et d'intimité : Gœthe et Schiller, dit-il, s'analysent froidement l'un et l'autre, avec une politesse cérémonieuse; on pense en les lisant à la fable du renard et de la cigogne; l'invité se retire en ayant faim, tandis que l'hôte sourit intérieurement; « Schiller, la cigogne, gagne plus peut-être à ce commerce que Gœthe, le renard; il peut tremper le bout de son bec idéaliste dans l'assiette de Gœthe, mais Gœthe avec son large museau réaliste ne prend rien dans la carafe de Schiller ». Aussi bien, Schiller a, de même que Gœthe, le défaut d'ignorer le peuple (*Volk*), ou de le dédaigner; il plane trop haut : « le marquis de Posa parle dans l'antre du tigre comme un pasteur devant ses fidèles; il oublie que l'on doit combattre le tyran et non se quereller avec lui ». Schiller a eu peur de la Révolution française, et puis il s'est, en séjournant auprès des princes, compromis presque autant que Gœthe. Les princes, qui l'avaient peu soutenu dans ses débuts difficiles, ont eu soin de se l'attacher ensuite lorsqu'il fut arrivé à la gloire. Car c'est le fait des princes de chercher à enchaîner toute force intellectuelle un peu libre : ils « rivent » à leurs écoles les écrivains dont ils craignent l'influence, ils les « attellent » à leurs gouvernements, ou bien encore ils les « revêtent d'une livrée », leur donnant des titres et des décorations. Comme on fait d'un Juif un baron quand il est riche, de même l'on fit de Schiller, devenu célèbre, un conseiller de cour : il fut professeur à Iéna, il eut du pain à condition de travailler; nul ne songea à donner de l'or à cet esprit éthéré, si ce n'est un prince

héritier et un comte, lesquels se cotisèrent afin de lui procurer pour trois ans un traitement de mille thalers!

Si l'on parcourt les feuilletons dramatiques de Börne (*Dramaturgische Blätter*), on les trouve, lorsqu'il parle de Schiller, dictés par le même sentiment de haine contre l'aristocratie. Les pages sur *Guillaume Tell* sont restées célèbres. « Je le regrette beaucoup pour le brave Tell, dit Börne, mais c'est un grand Philistin », ses vues sont bornées, ses actes sont médiocres; il ne devrait pas tirer lorsque la pomme est placée sur la tête de son fils; son véritable caractère, c'est la soumission, la crainte du bourgeois en face du gentilhomme; il se courbe anxieux et réfléchit trop; jusque dans son honnêteté il manque de noblesse : il se cache pour tuer sans danger son ennemi. Schiller aurait pu lui prêter les mêmes actes et le rendre plus audacieux, plus impérieux. On a pris l'habitude d'unir les noms de Gœthe et de Schiller comme ceux de Voltaire et de Rousseau; mais de même que Gœthe le cède à Voltaire, de même Schiller est très inférieur à Rousseau (voir aussi l'Introduction de la *Balance*). Un passage d'une *Lettre de Paris* (la cinquante et unième) résume bien la pensée de Börne sur les deux écrivains allemands : « Schiller, plus noblement que Gœthe, mais avec aussi peu de courage, se cache dans les nuages par crainte de la tyrannie, et là-haut il supplie vainement les dieux de lui prêter secours; aveuglé par le soleil, il ne voit plus la terre, et il oublie les hommes, auxquels il voulait apporter la délivrance. Et c'est ainsi que, sans guide, sans tuteur, sans ami pour défendre ses droits, sans protecteur — le malheureux pays devient une proie pour les rois et que le peuple est la risée des peuples ». Dans ces mots s'exprime en toute clarté la pensée des hommes politiques de 1830 sur le dix-huitième siècle allemand : à la conception abstraite de liberté qui était celle du *Sturm und Drang*, ils opposent une idée active, un besoin de réalité; ils veulent des résultats, ils demandent à Schiller ce qu'il a laissé. L'idéal d'humanité représenté par un Posa ou un Guillaume Tell, et tant admiré par Menzel, Börne trouve des raisons de le blâmer; et la belle pureté des caractères schilleriens n'amène chez lui qu'un sourire. Son jugement révèle autant de partialité que celui de Menzel, mais prouve certes qu'il a moins senti la nature intime de Schiller. Voici maintenant une autre opinion de 1830 qui vient d'un esprit plus ouvert, plus compréhensif que Menzel et que Börne, c'est celle de Heine.

Heine avait, dès 1828, fait la critique du jugement de Menzel sur Schiller et Gœthe (*Die deutsche Literatur von W. Menzel*). Il déclare

partager son affection pour Schiller, mais n'être pas de ceux qui veulent rabaisser Gœthe afin d'élever un piédestal à Schiller. S'il faut en croire Menzel, Schiller aurait du génie, tandis que Gœthe n'aurait que du talent. A quoi bon faire ces distinctions? surtout si l'on est obligé de reconnaître que Gœthe a parfois le talent d'être un génie. Et même quand Menzel aurait raison, il devrait parler avec plus de modération : « Gœthe est toujours le roi de notre littérature, et quand on applique le couteau de la critique à un souverain, il faut le faire avec la courtoisie convenable, comme fit le bourreau qui décapita Charles Ier et qui s'agenouilla devant le prince avant de remplir son office, pour lui demander en toute humilité son pardon ». — Quelques années plus tard, dans son livre sur l'*Allemagne* (1833), Heine dit sans détour quelle position il veut prendre entre les partisans de Gœthe et ceux de Schiller. On est tombé dans la manie de comparer les deux poètes ; les Schillériens admirent la candeur et la majesté d'un Piccolomini et d'un Posa, ils tiennent pour immorales une Marguerite, une Claire et autres « charmantes créatures » du théâtre de Gœthe ; à quoi les Gœthéens répondent en souriant que la morale n'est pas le but de l'art. Heine n'accepte ni l'une ni l'autre de ces interprétations. Il accorde beaucoup aux Schillériens, mais pour se retourner ensuite contre eux. « Schiller s'est plus attaché que Gœthe au monde réel, et sous ce point de vue nous lui devons des louanges. L'esprit de son temps le saisit vivement... Il écrivit pour les grandes idées de la Révolution ; il détruisit les bastilles intellectuelles, il travailla à ce grand temple de la liberté qui doit renfermer toutes les nations comme une même confrérie, il fut cosmopolite... Il est lui-même ce marquis de Posa, à la fois prophète et soldat, qui combat pour ce qu'il a prédit et qui porte, sous le manteau espagnol, le plus noble cœur qui ait jamais aimé et souffert en Allemagne. » La tendance révolutionnaire et cosmopolite de Schiller s'oppose à l'indifférentisme panthéistique de Gœthe : « Si Dieu est dans tout, il est absolument indifférent de s'occuper d'une chose ou d'une autre, de nuages ou de pierres antiques, de chansons populaires ou de carcasses de singes, d'hommes ou de comédiens. Mais Dieu est aussi dans le mouvement, dans l'action, dans chaque manifestation, dans le temps ; son souffle saint agite les feuilles de l'histoire, qui est le véritable livre divin, et c'est là ce que sentit et soupçonna Frédéric Schiller, et il écrivit l'*Emancipation des Pays-Bas*, la *Guerre de Trente Ans*, la *Pucelle d'Orléans* et *Guillaume Tell.* » Schiller est donc plus que

Gœthe capable de nous faire agir. « Les chefs-d'œuvre de Gœthe ornent notre chère patrie comme de belles statues décorent un jardin; mais ce sont des statues. On peut en devenir amoureux, mais elles sont stériles. Les poésies de Gœthe ne produisent pas l'action comme celles de Schiller. L'action est fille de la parole, et les belles paroles de Gœthe ne créent pas d'enfant, c'est la condamnation de tout ce qui est né seulement de l'art. » — Heine ne fait ici que reprendre avec plus de mesure, et dans une pensée cosmopolite, les arguments de Menzel en faveur de Schiller; mais à peine a-t-il écrit ces lignes que l'artiste se révèle à nouveau chez lui et condamne les Menzeliens. « En Gœthe je n'attaquai jamais le poète, mais l'homme. Je n'ai jamais blâmé ses ouvrages. » Et, de fait, Heine les admire tellement qu'il laisse entendre que Gœthe aurait pu être un Schiller s'il l'avait voulu, qu'il est en tout cas infiniment plus facile de créer « ces images idéales schillériennes si vantées » que de former « ces petites créatures pécheresses, mondaines et souillées » qui apparaissent dans les ouvrages de Gœthe. « En art, on réussit plus facilement à représenter le grand et le terrible que le petit et le plaisant. »

Heine, entraîné malgré lui à comparer à son tour Schiller et Gœthe, tient entre les deux la balance égale; au principe d'action schillérien fait contrepoids dans son estime l'art gœthéen. Pourtant, il est, au fond, disposé à préférer Gœthe. Ses disciples ne s'y trompèrent pas; et, changeant le sens des termes dont il se sert, ils arrivèrent à dire que celui des deux poètes « qui s'est le plus attaché au monde réel », ce n'est pas Schiller « le révolutionnaire », mais bien Gœthe « l'indifférent ». Le critique qui représente le mieux cette tendance nouvelle est Wienbarg, l'auteur des *Æsthetische Feldzüge* qui suivirent de près (en 1834) l'apparition de l'*Allemagne* de Heine.

Les griefs de Wienbarg contre Schiller ressemblent beaucoup à ceux de Börne. Schiller n'a pas trouvé entre la vie sociale et la littérature le lien nécessaire; sa poésie, c'était « la jeune fille d'une terre étrangère » (*Das Mädchen aus der Fremde*) qui vient on ne sait d'où et disparaît sans laisser de trace quand elle se retire; les Allemands lurent les poèmes de Schiller, virent Guillaume Tell sur la scène et « continuèrent ensuite à parcourir les larges chemins depuis longtemps foulés par les Philistins » (p. 134). Il n'a pas agi fortement sur ses contemporains; il ne le pouvait pas, car sa morale, comme son esthétique, n'a point de contact avec la réalité. Wien-

barg analyse alors la morale si admirée de Schiller, dans laquelle Menzel et Heine prétendaient trouver un principe d'énergie. Il la soumet à la critique, aussi sévèrement que Börne, mais avec plus de profondeur. Son attitude en face de Schiller et de Gœthe est analogue à celle que prendra Nietzsche cinquante années plus tard; elle vaut donc d'être considérée de près.

Les principes sur lesquels s'appuie Wienbarg pour juger Schiller sont tout helléniques. Il croit à la réalisation d'une harmonie entre le physique et le moral, au développement possible de toutes les facultés humaines dans une vie active et libre. Il n'admet ni loi morale abstraite et absolue, ni esthétique invariable : chaque peuple, chaque homme crée en se formant sa propre loi et la manifeste par la beauté de son caractère; le beau et le bien sont étroitement unis. Par suite il n'est pas, à l'avis de Wienbarg, de philosophie plus funeste que la doctrine kantienne toute pénétrée de principes chrétiens : le philosophe, qui a créé le beau nom d'« impératif catégorique », a donné à l'esthétique une situation très inférieure; tandis qu'il retraçait en couleurs brillantes la majesté de la loi, il plaçait le sentiment du beau « un peu au-dessus des forces animales de représentation » (voir la onzième leçon des *Æsthetische Feldzüge*); « la morale et l'esthétique n'ont dans la philosophie de Kant rien de commun l'une avec l'autre; le goût pour le bien et le bon goût sont absolument étrangers l'un à l'autre »; « le bien est un devoir, une obligation, une loi morale, à laquelle la volonté doit se plier et se soumettre, sans jouir de la bonté ni de la beauté de l'acte; un plaisir qui précède l'acte ou l'accompagne est suspect, car plaisir et amour sont des sources troubles, et seules les tables de pierre de la loi préservent le monde de la décadence morale ». Or, le défaut le plus grave de Schiller c'est de s'être laissé dominer par la philosophie kantienne. Non qu'il l'accepte de bonne grâce et sans réserve; il y a beaucoup en lui de la pensée hellénique; mais « il n'a pas tiré cela au clair »; il reste comme suspendu entre l'art grec et la philosophie du nord. Parcourez seulement ses poésies lyriques et surtout ses traités esthétiques : en maint endroit, la beauté paraît n'être qu'un jeu en face du sérieux de la législation morale; très souvent, le plaisir est en lutte avec le devoir; à l'égard de l'amour même, qui est pour Schiller l'inclination la plus noble, celle qui se recommande le mieux au sentiment moral, l'homme doit être en défiance; il ne doit pas se hasarder avec un tel guide s'il n'en a pas en même temps un

meilleur, ce qui veut dire : « que l'on n'aime pas sans l'impératif catégorique ! » Sans doute la nature vraiment belle de Schiller triomphe parfois de la philosophie kantienne, mais il reste dans sa pensée une sorte de scission, et l'impression générale que produisent ses œuvres s'en ressent. Schiller n'a pas compris toujours que « pour les êtres qui pensent et agissent avec beauté le bien est complètement identique au beau »; il n'a pas senti qu'il ne peut y avoir lutte entre le principe esthétique et le principe moral que dans les âmes faibles. D'autres heureusement l'ont vu, parmi lesquels il faut citer avant tout Gœthe; et voici clairement exposée la raison profonde pour laquelle Wienbarg préfère Gœthe à Schiller : « Quand la vie est corrompue, quand de la beauté il reste l'art seulement, une morale surgit, laquelle combat d'autant plus inexorablement les restes des belles inclinations que celles-ci, privées de leurs liens avec la vie, sont trop souvent en danger d'appartenir au seul désir sensuel et d'être dégradées par un vil alliage. Personne, à de telles époques, n'a le vrai courage de s'abandonner à sa nature, comme si chacun craignait de se montrer dans sa nudité et de découvrir aux yeux du monde les ressorts lâches et impurs de sa vie intérieure. Mais plus pauvre, plus dénudé est l'intérieur, plus magnifique est l'appareil moral que l'on élève à l'extérieur, plus stoïquement on s'enveloppe dans le manteau du renoncement, plus dévotement on condamne la nature nue, plus humble et plus misérable on se sent en face de ce devoir élevé que l'on s'est créé et que l'on n'ose ni remplir, ni renier. La pauvre sensualité porte alors la responsabilité de toute faute; la beauté même qui n'est plus vivante à notre cœur devient la séductrice; mais la beauté devient aussi la conscience de Pilate, qui se lave les mains dans son innocence; elle rejette toute faute sur les penchants indomptables, elle accuse aussi l'imagination, qui semble nous entraîner constamment par l'attrait de ses caprices effrénés à transgresser la loi morale. C'est ainsi que notre âme est représentée comme l'arène où combattent toutes les forces possibles, toutes les inclinations opposées, et au-dessus de cette mêlée, au-dessus des flots tumultueux se dresse, tranquille et grave, l'impératif catégorique qui lance le *quos ego*. Une telle représentation est juste en effet pour les temps que nous avons vécus; mais elle n'est pas, Dieu merci, naturelle et vraie, elle appartient au monde d'où elle est née, au monde de la faiblesse et des sentiments contraires à la nature. Formez-nous une race solide, rompez les liens coupables qui arrêtent l'effusion vigoureuse des belles

inclinations et impulsions, délivrez le monde des péchés de la faiblesse, et voyez alors combien peu de débris il restera de votre morale actuelle dans la transformation de la vie, combien plus court et plus concis deviendra le chapitre des cas de collision entre la morale et l'inclination. Le défaut principal, fondamental, de notre morale, c'est de ne faire que nier, défendre, détruire, et de représenter, par contre, comme immoral, condamnable et criminel tout ce qui est penchant et amour. » Rares sont les hommes qui éprouvèrent le désir véritable d'une belle action, le dégoût de la laideur, et qui firent rentrer le beau et le laid dans la conception du bien et du mauvais. « Une telle nature, d'une beauté aussi robuste, était Gœthe. »

Nietzsche parlera de Gœthe dans les mêmes termes; il se montrera plus dur que Wienbarg à l'égard de la morale kantienne. Wienbarg, plus indulgent que ne le sera Nietzsche envers Schiller, reconnaît que le poète a hésité entre l'hellénisme et Kant. Il rencontre parfois dans ses ouvrages cette transformation des valeurs morales à laquelle il travaillait lui-même, et c'est pourquoi il reconnaît que son caractère est vraiment noble; mais il ne la rencontre que confusément, et c'est pourquoi il refuse à son œuvre toute portée sociale. Une imperfection de Schiller, selon lui, c'est l'inconséquence, le manque de cohésion : « Il n'y a pas de continuité dans ses œuvres, pas d'autre qu'un art qui devient toujours plus réfléchi et plus conscient. Ses drames ne montrent, d'une part, aucun enchaînement intérieur, aucune unité organique, aucune histoire vécue de conceptions et de dispositions du cœur, d'autre part, extérieurement, aucun rapport avec les sentiments et les idées des contemporains. » Tout autre apparaît Gœthe; bien qu'il soit déjà loin de nous, il est plus que Schiller le représentant de son temps; *Götz*, *Egmont*, *Faust*, *Wilhelm Meister* indiquent l'époque de leur naissance, trahissent l'âge du poète et reflètent, à un moment déterminé, l'esprit des Allemands; chacun aurait pu se regarder dans ces drames et dans ces romans comme dans un miroir.

Ainsi, la valeur de Schiller est, vers 1835, bien réduite par la critique : on répète que sa nature est belle, mais on trouve que son art a quelque chose de formel et de traditionnel, que sa morale manque d'élévation et que son action politique est peu puissante; Gœthe semble plus moderne que lui. Ouvrons le livre de Gutzkow sur Gœthe (*Ueber Gœthe*, 1836); écrit manifestement sous l'influence de Wienbarg, il contient les mêmes reproches. Il n'y a pas d'unité dans

l'œuvre de Schiller, pas de claire philosophie : « une tragédie paraît protester contre l'autre » (page 25); son âme noble, intrépide, lorsqu'elle tenta de créer, n'était nourrie ni d'idées ni de faits; dans chaque drame qu'il composait il employait tout entière la matière dont il disposait; à la fin du dernier acte, son esprit était comme épuisé; pour qu'il pût entreprendre un nouvel ouvrage il lui fallait une matière et comme une pensée nouvelles. Ce n'est pas là, semble-t-il, la marque du génie; un génie existe par lui-même, il apprend beaucoup (combien Gœthe n'a-t-il pas appris de choses?), mais un livre ne fait pas en lui une révolution; or, on vit Schiller raconter parfois à ses amis qu'il était après une lecture devenu un tout autre homme. Il est donc difficile de tirer de l'œuvre de Schiller une harmonie de principes, une philosophie de la vie et de l'univers. « Dans tout Schiller il y a des sentences sans nombre, mais à peine une maxime » (p. 27); « c'est un caractère sans philosophie ». Il ne se dégage de tous ses écrits « qu'un malaise indéfini, vide, effrayant en présence de la société » (p. 114).

L'opinion de Gutzkow est ici toute voisine de celle de Wienbarg, mais elle a le défaut d'être moins bien fondée et beaucoup plus sévère. Gutzkow qui prend dans ce livre la défense de Gœthe se laisse entraîner par les adversaires de Schiller; il fut plus juste en d'autres occasions. A vrai dire, il aimait Schiller pour ses audaces révolutionnaires et se sentait tout proche de lui par sa conception de la liberté humaine. Il lui rendit hommage plus tard, lorsque dans la préface de *Wullenweber* il déclara que personne depuis Shakespeare n'avait réussi le drame historique comme l'auteur de *Wallenstein*; et nous verrons plus loin qu'il sut prononcer en 1859 des paroles dignes de Schiller.

Tous les jugements que nous avons présentés résument une impression d'ensemble sur Schiller. Son œuvre a pu être approfondie, elle n'a pas été étudiée dans le détail, elle n'a pas non plus été rapprochée de sa vie; *Guillaume Tell*, en dépit de l'ordre chronologique, est cité à côté de *Don Carlos*, et l'on glane çà et là dans les essais et traités d'esthétique. Laube, le premier parmi les écrivains de la Jeune Allemagne, entreprit dans sa *Littérature allemande* (*Geschichte der deutschen Literatur*, 1840) de faire quelques groupements dans les écrits de Schiller. Mais cette fois encore l'ordre fut bien arbitraire, et Schiller fut plus interprété qu'expliqué.

Lorsqu'il entreprit sa *Littérature allemande*, Laube était ainsi que Schiller un apôtre de la liberté religieuse et de la liberté du cœur,

toutefois sans les audaces révolutionnaires d'un Posa. Les préoccupations artistiques l'emportaient dans son esprit sur les tendances politiques; il aima Schiller, mais avec des réserves et comme une sorte de crainte. Schiller n'est pas une véritable nature d'artiste, écrit-il (*Deutsche Literatur*, tome III, pages 3-82); les poèmes ne jaillissaient pas de sa pensée, il les taillait dans la pierre, comme un Titan, puissamment et lentement. Pourtant, Schiller est en esthétique, un tyran (*ästhetischer Tyrann*); il y avait en lui des traces du pire fanatisme (*Spuren des ärgsten Fanatismus*); ce fut un esprit héroïque qui fit effort pour s'élever jusqu'à la beauté harmonieuse et qui allait peut-être l'atteindre quand la mort vint prématurément l'enlever. « S'il n'avait pas connu Gœthe, il aurait été son ennemi mortel, car son génie idéaliste, armé d'un fanatisme qui n'était retenu que par le lourd frein de la moralité, était juste le contraire du génie gœthéen. » L'esclavage intellectuel qui pesa sur lui dans sa jeunesse accrut le besoin qu'il avait de liberté et ne permit pas à son talent de se développer avec calme; il rejeta d'un coup toutes les lois sociales et religieuses et crut longtemps que toute vertu morale était disparue du monde. Plus il souffrit dans son aspiration vers l'idéal, plus il eut soif d'activité, et cela explique « son fanatisme »; il méprisait une demi-vertu et trouvait dans les vices qui prouvent de la volonté une plus grande disposition à la vraie liberté morale; s'il n'avait pas été grand poète il aurait été un homme politique infatigable, à moins qu'une forteresse n'eût arrêté sa destinée.

Tout ce qui précède ressemble plus à un blâme qu'à un éloge. Mais voici maintenant quelques observations qui montrent quel est, aux yeux de Laube, le véritable intérêt de l'œuvre de Schiller. Il revient en maint endroit sur ce qu'il appelle la sensualité (*Sinnlichkeit*) de Schiller, prenant ici le mot de sensualité dans son sens le plus large; il cite *die Freigeisterei der Leidenschaft*, *die Resignation* et *Männerwürde*; il rappelle que Don Carlos ne reconnaît pas les lois du mariage. Schiller, dit-il, demande que les joies du corps et celles de l'esprit soient unies sur cette terre; il réclame de Dieu de la joie, beaucoup de joie, car l'homme n'a, s'il renonce, aucune compensation et ne peut espérer dans l'autre monde aucune joie sensuelle. Laube insiste aussi sur le cosmopolitisme et sur le protestantisme de Schiller; il oppose l'un au patriotisme des Souabes, l'autre au romantisme catholicisant : « C'est un idéal bien mesquin que de n'écrire que pour une nation (*Rheinische Thalia*) ». Quant au protestantisme, il n'est qu'un premier acte historique du grand drame

qui se développe peu à peu : « Schiller fut le prophète de la loi kantienne, qui marque un deuxième stade de la réforme ».

Sur la dernière partie de la vie de Schiller, Laube passe assez rapidement; si ses goûts artistiques le portent à préférer les œuvres de cette période, il comprend beaucoup moins le poète assagi qui « impose lui-même des chaînes à son esprit révolutionnaire ». Laube a bien eu l'intuition du Schiller jeune et hardi; il n'a nullement pénétré dans la pensée de l'auteur de *Wallenstein*. C'est ce qui explique et le fond et la forme des deux drames que Schiller lui inspira : *die Karlsschüler* et *Demetrius*. Le véritable commentaire des *Karlsschüler*, ce sont les pages de la *Deutsche Literatur* que nous venons de résumer; tout ce qui, dans l'ouvrage de critique, était analysé, devient vivant, concret, agissant, porté sur la scène avec une fougue que Laube n'a peut-être jamais dépassée; il n'est pas jusqu'à la phrase déclamatoire de Laube qui ne convienne ici au Schiller démoniaque, idéaliste et révolutionnaire qu'il retrace. Aujourd'hui que l'on connait mieux certains détails de la vie de Schiller, on peut contester que le poète jeune ait été exactement dans la réalité ce qu'il paraît être dans les *Karlsschüler*; mais on concédera qu'il est sur la scène tel qu'on pouvait l'imaginer au temps de Laube, d'après ses premiers ouvrages. Je parlerai bien différemment de *Demetrius*. Autant Laube a senti le Schiller jeune, autant il a méconnu le Schiller à la pensée réfléchie. Ce qui fait l'intérêt dramatique du Démétrius de Schiller c'est que, ayant pris les armes parce qu'il se croit l'héritier légitime des tzars, il combat encore lorsqu'il sait que la naissance ne lui donne aucun droit à la couronne: sa nature est complexe, comme celle de Wallenstein : « un élément terrible le trompe qu'il ne domine pas » (Schiller, *Demetrius*). Le Démétrius de Laube, au contraire, est un héros déclamatoire et bon, une pâle copie des personnages schillériens de la première manière, un Posa sur le trône, beaucoup trop noble pour le peuple qu'il veut gouverner : quand il apprend qu'il est un faux Dmitri, il s'offre lui-même à la mort, « afin de ne pas devenir l'instrument d'une monstrueuse imposture ».

C'était donc le Schiller des *Brigands*, de *Fiesque*, de *Don Carlos* qui était resté présent à l'imagination de Laube. Et de même Mundt qui donne à Schiller une large place dans sa *Littérature du Présent* (*Geschichte der Literatur der Gegenwart*, 1842), n'a guère su apprécier en lui que l'héritier des « *Stürmer und Dränger* ». Schiller, dit-il, nature trop subjective, n'a pu jamais combler l'abîme qui sépare

l'idéal de la réalité; et cela donne à sa poésie une rudesse qui se traduit tantôt par le sublime, tantôt par le trivial. Il était foncièrement allemand, maladivement allemand; il représentait le caractère populaire avec son enthousiasme et sa profondeur de douleur. Aussi est-il devenu populaire plus qu'un autre poète ne l'a jamais été. Ses premiers drames contiennent toutes les luttes de la vie allemande, tous les intérêts en jeu : d'un côté une individualité qui puise en elle-même son droit d'être, d'agir et d'aimer, de l'autre un monde séparé par des classes et ne vivant que de privilèges. Il y avait dans ses drames une merveilleuse force naturelle (*Naturkraft*), un instinct véritablement génial; aucun poète n'a donné, à ses débuts, des preuves de talent plus puissantes. Plus tard, et surtout sous l'influence de Gœthe, il éprouva le besoin d'une culture plus artistique; la réflexion l'emporta sur le penchant instinctif, idéaliste et titanesque. On vit dans ses œuvres apparaître, à la place de l'éloquence, un art déclamatoire qui ne dédaignait aucun ornement, à la place d'une tendance idéaliste révolutionnaire, une préoccupation morale. « Nous devons mille fois regretter » que Schiller ait ainsi transformé « ce qu'il y avait de meilleur en lui ». Son pathétique devint de la rhétorique, sa flamme ne fut plus qu'une lueur brillante dont l'éclat n'était pas toujours pur; les couleurs vives dont il revêtait autrefois ses conceptions humanitaires, il les prêtait maintenant à des dogmes catholiques et mystiques; tout élément lui semblait bon, pourvu qu'il produisît un effet théâtral.

*
* *

Il y a dans ces pages de Mundt beaucoup de parti pris; et de même il y en a dans tous les jugements de la Jeune Allemagne sur Schiller. Il était naturel qu'il en fût ainsi à une époque troublée où chacun en parlant du poète idéaliste exprimait ses propres aspirations. Nous avons donc aperçu chez Menzel le spiritualisme chrétien, chez Börne le radicalisme politique, chez Heine (le plus juste de tous peut-être) le cosmopolitisme et le besoin de liberté, chez Wienbarg l'hellénisme opposé au kantisme, chez Gutzkow le désir d'unir étroitement la littérature et la vie sociale, chez Laube les revendications du cœur et de la chair, chez Mundt l'admiration du génie impulsif et titanesque. Mais quelle que soit la préoccupation particulière de chacun de ces écrivains, quelles que soient les louanges ou les critiques qu'ils ont adressées à Schiller, on reconnaîtra que

leur horizon est resté large : s'ils n'ont pu embrasser tout l'œuvre de Schiller, ils en ont bien vu tout au moins une partie; ils n'ont jamais cherché à réduire sa pensée; ils ne se sont pas servis de lui pour défendre des intérêts étroits de famille, de religion ou de nationalité. Comme dans les œuvres de Schiller, il passe dans les écrits de la Jeune Allemagne un souffle d'humanité. La Jeune Allemagne est toute pénétrée de la pensée du poète; elle l'a recueillie presque inconsciemment et comme un héritage; partout on sent en elle, malgré la rudesse de certaines attaques, une sympathie profonde pour l'héroïsme et l'idéal schillériens. Elle fut une sorte de *Sturm und Drang* nouveau, différent du *Sturm und Drang* du XVIII[e] siècle, plus clair en ses pensées, plus désireux d'une réalisation rapide; aussi, tout en continuant le mouvement révolutionnaire que Schiller semblait personnifier, il lui arriva de le blâmer. Presque tous les reproches que la Jeune Allemagne adresse à Schiller peuvent se réduire à celui-ci : il est regrettable que Schiller n'ait pas marché plus sûrement ou plus longtemps dans la voie qu'il avait lui-même tracée. Börne s'étonne qu'une nature aussi noble ait pu créer un « Philistin » tel que Guillaume Tell, mais il reconnaît que *Guillaume Tell* est un des meilleurs drames allemands. Wienbarg voudrait que Schiller fût resté plus hellénique et plus dédaigneux d'une morale spiritualiste; Laube a, malgré lui, été conquis par le Schiller des *Brigands*; les œuvres de la seconde partie de la vie de Schiller paraissent à Gutzkow et à Mundt moins claires, moins franches de pensée et d'allure. Il serait facile de montrer ce qu'il y a d'injuste et souvent de contradictoire dans ces opinions de la Jeune Allemagne, et pourtant on retrouverait toujours en elles une part de vérité. Cette critique, toute imparfaite qu'elle paraisse, est, par sa spontanéité et sa liberté, souvent plus instructive que le concert d'éloges des orateurs de 1859; sa sévérité, alliée à beaucoup d'estime, nous est un gage de sa sincérité.

La Jeune Allemagne eut d'ailleurs un écho en 1859. Gutzkow nous a laissé dans un de ses livres (*Die schöneren Stunden*, 1869) le discours qu'il prononça pour l'anniversaire de Schiller. Il a cédé en cette occasion, cela est visible, à l'entraînement national-libéral; toutefois, il n'a loué dans Schiller que les hautes vertus que la Jeune Allemagne avait reconnues en lui ou réclamées de lui, celles que Ed. Schröder se plaît à relever aujourd'hui; il a bien fait ressortir ce qui caractérise sa personnalité. Schiller est le favori du peuple allemand, disait-il; c'est qu'il est allemand, tout à fait allemand en son

être le plus intime, même quand il est cosmopolite. L'Allemand l'aime parce qu'il peut s'exalter (*schwärmen*) avec lui, et parce qu'il sent en même temps en lui une force active et libératrice. Ce que l'on admire dans Schiller, ce n'est pas son talent (car il y en a de plus grands), mais le « travail de ce talent »; ce n'est pas ce qu'il y a d'origine divine dans sa nature, ce qui lui fut donné à sa naissance, mais l'effort humain qu'il a su ajouter; ce n'est pas ce que les puissances célestes lui donnèrent de leur immortalité, mais ce que lui, mortel, au sacrifice de sa vie, a pu leur arracher. La force que récelait son corps fragile, l'énergie de sa volonté, le sérieux de ses convictions, voilà ce qui toujours lui gagna tous les cœurs. Il fut l'éducateur de son peuple, et il le restera longtemps.

Ces quelques lignes de Gutzkow révèlent l'harmonie de sentiments qu'il y avait entre lui et l'écrivain dont il parle. C'est aussi par un hommage à Schiller que se termine l'un de ses derniers livres, une sorte de journal où il nous laissa à la fin de sa vie ses pensées les plus intimes (*Vom Baum der Erkenntniss*, 1858). Lorsque Schiller fut porté dans la tombe, écrit Gutzkow, bien peu de personnes, une vingtaine, accompagnèrent son cercueil; c'étaient de simples citoyens, des fonctionnaires modestes. Tout dormait quand la torche prit la tête du convoi; point de chants, point de pompe religieuse ou militaire, point de foule populaire. Au moment où le cortège déboucha sur la place de l'église collégiale, un inconnu s'y joignit, qui resta voilé et disparut sitôt les funérailles terminées. Était-ce Gœthe, cet inconnu? Était-ce Charles Auguste? Était-ce Charles de Wolzogen?... C'était plutôt le génie du peuple allemand qui, sous une forme terrestre, rendait à Schiller ce dernier honneur! Il venait réparer les oublis, les fautes d'omission que l'humanité ne commet que trop souvent envers ses prêtres et ses prophètes : « Seules ces statues nous émeuvent et nous élèvent l'esprit, sur le socle desquelles nous croyons lire cette inscription : consacrée à l'esprit infatigable, qui, créant toujours à nouveau, ne s'arrêtant jamais longtemps à ce qu'il venait de produire, n'a jamais pu trouver, dans les jours qu'il vécut, le loisir et le bonheur de se reposer au milieu de ses œuvres, et d'entendre combien elles sont aimées et admirées. »

J. Dresch,
Professeur au lycée Lakanal (Sceaux, Paris).

SCHILLER ET HEBBEL

« Il faut toujours considérer Schiller dans ses tentatives particulières si l'on ne veut pas devenir injuste envers lui [1] » [T., I, 1147]. L'histoire des rapports de Hebbel avec les œuvres de Schiller me paraît se résumer dans cette remarque du « Journal » du mois de mai 1838. Il n'est pas malaisé de découvrir des points de contact entre les deux dramaturges, mais il est remarquable que chaque fois Hebbel s'éloigne bientôt de Schiller et découvre dans son œuvre un manque essentiel. Hebbel reconnaît lui-même que « Schiller a agi sur lui dans sa jeunesse plus que tout autre poète » [T., IV, 5765]. Les premiers essais lyriques de Hebbel en 1829-30 portent l'empreinte de Schiller; parmi ses premiers essais dramatiques, « Mirandola » [1830] se rattache pour la forme et le fond aux « Räuber », « der Vatermord » [1832], à la « Braut von Messina » [2]. Mais les essais dramatiques ne vont pas au delà de quelques pages et, dès 1831, la première poésie que Hebbel lise d'Uhland est pour lui la révélation du « simplement humain » dans le lyrique et l'affranchit à jamais de l'influence de Schiller sur ce terrain [3] [T., I, 136]. A Munich Hebbel songe à une nouvelle « Jungfrau von Orleans » [janvier-juin 1838] et loue la tragédie de Schiller comme « une grande œuvre poétique » [T., I, 681; — Bw., I, 56]; en creusant ce thème il trouve une des idées fondamentales de « Judith » [1839]. Mais de la tragédie projetée il n'écrit pas une ligne et à côté des jugements élogieux on en trouve de singulièrement durs; l'héroïne de Schiller est un « paon » [Bw., I, 45], elle sort d'un « musée de figures de cire », la pièce est une « perpétuelle déclamation » [Bw., I, 37], et s'il rétracte ce jugement c'est pour affirmer que l'idée

1. T. : *Tagebücher*, éd. R. M. Werner, 4 Bde. — W. : *Werke*, éd. R. M. Werner, 12 Bde — Bw. : *Briefwechsel*, éd. Bamberg, 2 Bde — Nachl. : *Nachlese*, éd. R. M. Werner, 2 Bde.

2. Pour le détail, cf. Fries : *Vergl. Studien zu Hebbels Fragmenten* [Berliner Beiträge zur rom. und germ. Philologie von Ebering, XXIV].

3. Sur le lyrisme de Schiller, cf. W., X, 377; 385-7; XII, 70-71; 175-6.

de sa tragédie n'aurait pas la moindre ressemblance avec celle de Schiller, « ce à quoi elle ne gagne rien, mais aussi ne perd rien » [Bw., I, 56]. Les « Dithmarschen » [1840] sont comme « Tell » la lutte d'un peuple pour sa liberté [pour le détail, cf. Fries, *loc. cit.*], mais ils restent une esquisse et plus tard Hebbel doutera fortement que l'on puisse faire d'un peuple le héros d'une tragédie [W., X, 406]; si les Suisses de Schiller font bonne figure « c'est grâce au feu de Bengale dont l'auteur n'était point avare ». « Maria-Magdalena » est une « tragédie bourgeoise » comme « Kabale und Liebe »; on peut retrouver le père Miller dans maître Antoine et d'autre part O. Ludwig remarque que Schiller a si bien su tirer du sujet tout ce qu'il renferme que l'on ne peut traiter un thème semblable sans avoir l'air d'être son débiteur, « par exemple l'histoire d'Agnès Bernauer »[1]. Mais O. Ludwig reconnaît lui-même en un autre endroit[2] que cette histoire renferme à la fois un drame bourgeois et un drame historique et Hebbel n'a considéré que le second point de vue [« Agnes Bernauer, ein deutsches Trauerspiel »]. « Maria-Magdalena » rompt consciemment avec la tradition de « Kabale und Liebe ». La décadence du drame bourgeois, dit Hebbel, vient de ce qu'on l'a fabriqué de pièces et de morceaux, au moyen de toutes sortes d'éléments extérieurs à son essence « et principalement en le fondant sur un conflit de la bourgeoisie avec les classes supérieures dans les affaires d'amour » [W., XI, 62]. Si l'on veut ramener la tragédie bourgeoise moderne, dit-il ailleurs, à « Kabale und Liebe », il suffit d'un pas de plus pour considérer Shakespeare et Schiller lui-même comme les successeurs de Thespis [W., XII, 258]. La morale bourgeoise glorifiée dans Schiller comme représentant la vertu, l'idéal, l'avenir, est condamnée dans Hebbel comme une doctrine étroite, oppressive et arriérée qui se détruit elle-même[3]. Je ne doute pas que « Wallenstein » n'ait eu une influence sur Hebbel; non seulement il a pu apprendre du « Camp » qu'il a toujours loué sans réserves [T., IV, 5769; W., XI, 207], comment se traitent les scènes populaires auxquelles il attachait la plus grande importance, mais la pièce elle-même, comme j'aurai l'occasion de le répéter, repose sur un problème purement hebbélien. Et cependant non seulement Hebbel critique des détails dans les deux autres

1. Otto Ludwig, *Gesammelte Schriften* hrsg. von A. Stern und E. Schmidt, Leipzig, 1891, Bd. V, p. 292.
2. *Ibid.*, p. 344.
3. Cf. A. Eloesser, *Das bürgerliche Drama*, Berlin, 1898 [Schluss].

parties de la Trilogie, par exemple l'épisode « ridicule » de Max et de Thécla, « deux tourtereaux qui se becquètent pendant un orage » [W., X, 372], mais il trouve dans l'ensemble « un manque complet d'idée » [T., III, 3889]; selon lui « cette tragédie a allumé le feu d'artifice de farfadets de la Schicksalstragödie » [T., I, 1029]. Enfin Hebbel laisse comme Schiller un « Démétrius » inachevé ; à dix-huit ans déjà il avait songé à ce sujet [T., IV, 5620; N., II, 109]. Il admire, dit-il, le fragment de Schiller et l'a toujours compté parmi les meilleurs écrits de ce poète, mais il ajoute aussitôt qu'il ne peut cependant pas en utiliser un seul vers [Bw., II, 473]. Il a à peine le droit de parler pour sa tragédie de l'idée fondamentale de Schiller [Bw., II, 344]. Dans tout le cours de sa vie, Hebbel témoigne souvent de son admiration pour Schiller « dont le talent fut si grand qu'il a su tirer un effet dramatique même de ce qui va contre la nature » [T., I, 1537]; il suffit de lire son article sur la correspondance de Schiller et de Körner [W., XI, 90-197]. « Don Carlos » produit sur lui « une impression étonnante de puissance » [T., II, 2966]. Il reconnaît l'action de Schiller sur la nature allemande, « un Allemand grandit sous l'influence de Schiller et par cette influence » [T., III, 3500] « Tell » est « le plus beau testament que Schiller ait laissé à sa nation » [W., XI, 196]. Mais d'autre part presque chaque tragédie de Schiller a été caractérisée au moins une fois par quelque mot dur de Hebbel; j'ai déjà parlé du « feu de Bengale » de « Tell » et des appréciations sur « Wallenstein ». « Kabale und Liebe » est d'un « néant sans limites » [T., III, 4106]; de « Don Carlos » on ne peut louer que des détails [T., I, 102]. Dans « Marie Stuart » Schiller a spéculé sur des mouchoirs trempés de larmes [T., III, 3994]. La « Jungfrau von Orleans » est une « énorme erreur » [T., III, 4221], elle fait l'effet « d'un pommier auquel on a accroché des raisins » [W., XI, 192][1]. La « Braut von Messina » est absolument dépourvue d'idées et de sens [T., II, 3099]. Quant aux jugements généraux, on peut voir par exemple que, si Schiller a été plus goûté que Göthe par ses contemporains, cela prouve simplement que la « phrase » a plus de succès que la « chose » même à laquelle cependant elle peut servir tout au plus d'enveloppe » [T., IV, 5616; II, 2265]. Et enfin si l'on veut comparer les deux plus grands poètes de l'Allemagne, on peut parler du « génie » de Göthe, mais seulement du « talent » de Schiller [T., III, 4353].

1. Cf. O. Ludwig, V, 323 : « un produit de Schiller est un arbre de Noël ».

Ceci peut servir à montrer que Hebbel était loin de considérer Schiller avec une admiration sans réserves. Il s'agit maintenant de démêler dans l'attitude hésitante de Hebbel les raisons de l'éloge aussi bien que celles du blâme et l'étude de quelques jugements plus étendus sur diverses pièces de Schiller peut d'abord nous y aider.

Le sujet de « Don Carlos », dit Hebbel, si on écarte le drame d'amour qui s'y trouve mêlé, se présente comme la lutte entre une forme politique existante, le régime de Philippe II et de l'Inquisition, et un idéal politique qui commence à poindre et se personnifie dans Don Carlos, le représentant des idées libérales [T., II, 2966]. Nous nous trouvons donc devant une de ces crises historiques qui selon l'esthétique de Hebbel, sont le sujet même du drame, car si, d'après la théorie fondamentale qu'il a exposée en maints endroits, l'idéal du dramaturge est de donner dans l'ensemble de son œuvre une histoire de l'humanité, il ne peut le faire qu'en « mettant sous nos yeux la dissolution ou la condensation insensible des formes politiques et religieuses de l'univers » [W., XI, 5] dans des crises historiques décisives comme celle que traverse ou est censée traverser l'Espagne [et plus généralement le monde civilisé] à cette époque et de ce point de vue. Don Carlos est un de ces caractères qui unissent les périodes « comme des points organiques de transition » [W., XI, 35]. Mais alors la catastrophe, la mort du héros doit être « intérieure, se déterminant elle-même avec nécessité », car un individu qui appartient à l'histoire de l'humanité ne peut être enlevé à sa haute mission que si la puissance suprême, au moment où elle s'interpose entre lui et son but, nous montre : dans l'individu le point gâté qui le rendait incapable de remplir réellement ce but, et en dehors de l'individu un autre agent de réalisation qui le rend superflu ». Don Carlos devait périr par une insuffisance interne; pour lui, comme pour tout caractère dramatique, « sa mort devait être posée avec sa naissance même » [T., II, 2776]. Au lieu de cela il disparaît par un accident et « ce n'est pas tragique,... c'est mesquin, affreux, absurde »; c'est introduire le hasard dans la tragédie au lieu de la nécessité et c'est manquer irrémédiablement la solution du problème.

Dans « Wallenstein », dit Hebbel [T., III, 3889], « le problème est la discordance entre un régime politique existant et un individu de génie qui dans le développement de son individualité s'élève audessus de ce régime; ce problème ne peut être résolu que si l'on

voit poindre dans cet individu une forme politique supérieure à celle qu'il tend à dissoudre ». Nous voici donc ramené au thème de « Don Carlos », au conflit de deux états historiques de l'humanité, de deux moments de « l'Idée ». Et en même temps la pièce est entièrement conforme à la formule essentielle de la dramaturgie de Hebbel : la lutte et la défaite de la volonté individuelle sans mesure qui a engagé le combat avec la loi de l'univers ». Mais, ajoute Hebbel, non seulement Schiller n'a pas résolu ce problème; il ne l'a même pas nettement formulé. » En effet, des deux éléments en conflit, l'un, l'État, est déplorablement représenté par Questenberg et c'est à l'État cependant que Wallenstein, « l'individu de génie qui s'est développé au delà de la mesure permise, doit tomber en sacrifice » [W., XI, 208]. Et d'autre part les nombreuses critiques qu'Hebbel adresse au caractère de Wallenstein lui-même se résument en ceci, que c'est une figure absolument sans consistance et sans individualité; c'est un héros « qui ne fait rien, qui raisonne seulement sur ce qu'il pourrait ou voudrait faire;... la seule fois où il agit, il est poussé presque comme un pion sur l'échiquier » [IX, 397]. Mais alors le problème disparaît puisque l'individu n'a pas en lui cette énergie démesurée qui, en l'entraînant au delà des limites permises, ouvre le conflit dramatique, puisque, au contraire, « il se fond presque dans la grande masse de ceux qui dépendent purement du hasard » [W., IX, 397]. Ici, en effet, comme dans « Don Carlos », c'est le hasard qui amène la catastrophe, puisque le caractère du héros ne peut suffire à faire son destin. Ce qui devait être seulement un trait dans la peinture du milieu historique, les croyances de l'époque à l'astrologie, aux rêves, devient un motif et un motif essentiel, car sur lui se fonde la confiance de Wallenstein dans Octavio, confiance qui amènera sa perte [W., XI, 208]. C'est ainsi que l'on peut parler de la « complète absence d'idées » dans une pièce dont les données étaient cependant celles du problème dramatique par excellence selon l'esthétique de Hebbel [T., III, 3889] et qui pourtant n'a fait d'après lui qu'ouvrir la série des Schicksalstragödien » [T., I, 1029].

La formule du problème commun à la « Jungfrau von Orleans » et à « Judith » est consignée par Hebbel dans son « Journal » au mois de septembre 1836, à un moment où le sujet flottait dans son esprit sans avoir encore pris forme. « Un charme enferme la femme dans le cercle le plus étroit : quand l'oignon d'où sortira la fleur fait éclater le vase, il dépérit » [T., I, 366]. Le « motif tragique » que Hebbel signale plus tard dans l'histoire de Jeanne d'Arc [T., I, 1011] a reçu

son illustration dans « Judith » : la divinité, lorsqu'elle se permet une intervention arbitraire dans l'ordre nécessaire de l'univers, ne peut ensuite sauver l'individu qui lui a servi d'instrument de l'écrasement par cette même nécessité. Hebbel trouvait l'idée déjà clairement indiquée chez son prédécesseur; aussi a-t-il jugé la « Jungfrau von Orleans » « la plus grande conception consciente de Schiller » [T., III, 4683]. « La motivation en est profonde comme un abîme... et la structure inébranlable » [W., XI, 283 sqq.]. « La construction architectonique ne peut en être assez admirée » [W., XII, 258] : un peuple dans une situation désespérée et qui ne peut être sauvé que par un miracle; le ciel qui pour ce miracle choisit par une intention profonde précisément la créature la plus faible, la femme; enfin l'individu « qui placé pour un instant au-dessus du cours naturel des choses, entre par le fait même de son action dans un conflit avec lui-même qui le replace de nouveau sous l'empire de cet ordre naturel « quand il atteint le terme de sa carrière » [W., XI, 283 sqq.]. Mais Schiller, après avoir si bien posé les données du problème, n'a pas su le résoudre. « Le drame devait être absolument psychologique et par là même il dépassait la portée de Schiller » [W., XI, 192]. Dans Hebbel, Judith va vers Holopherne, se donne à lui et le tue, sans réfléchir, avec une décision terrible; elle sent un instant le vertige qui la saisit, mais elle invoque le Dieu de ses pères, « pour ne pas être forcée de vénérer ce qu'elle abhorre », pour avoir la force de ne regarder ni à droite ni à gauche, mais seulement son but devant elle; « elle se précipite dans l'abîme les yeux ouverts comme une somnambule »; c'est après le meurtre seulement que la conscience lui revient, et dans ce moment même elle retombe sous les lois de la nature; elle reste écrasée sous l'horreur de son action surhumaine. Schiller n'a pas su donner à son héroïne cette inconscience : Jeanne devait être « une jeune fille noble et simple qui, après que Dieu a accompli un miracle par son faible bras, recule en frissonnant devant elle-même comme devant une sombre énigme » [Bw., I, 45], « dans aucun cas elle ne pouvait réfléchir sur elle-même » [W., XI, 192] et pourtant dans Schiller elle ne fait que donner le résultat de ses réflexions en déclamations interminables; rien ne lui manque davantage que la « naïveté » et celle-ci était cependant « indispensable » [W., XI, 192]; « l'héroïne flotte dans l'air »; ses actions et sa conduite supposent un caractère autre que celui qui lui est attribué. Ici, comme dans « Don Carlos », comme dans « Wallenstein », Schiller, par insuffisance psychologique, n'a pas su transporter le

problème dans la vie; « au lieu du cercle il n'offre que la facette »; sa poésie sort purement de la pensée, reste abstraite, sans contact avec la réalité; elle n'est pas comme toute véritable œuvre d'art un mystérieux et insondable symbole; au lieu de l'énigme qui seule nous intéresse, c'est la solution nue; au lieu de la chose même ce sont des déclamations sur la chose [T., II, 2265]. Par suite Schiller ne nous donne pas ce qu'offrait pourtant l'idée de sa tragédie, un aperçu sur la racine même de toute réalité, sur la nécessité mère de l'univers, « sur l'ordre éternel de la nature que la divinité elle-même ne peut troubler sans être forcé de l'expier » [T., I, 1011].

Dans la « Jungfrau von Orleans », dit Hebbel, on voyait au moins ce que voulait Schiller; mais dans la « Braut von Messina » il est impossible de découvrir la moindre trace d'idée [W., XI, 193-6; T., II, 3099]. « Le destin y joue à colin-maillard avec les hommes. » Tous les personnages sont innocents et doivent cependant être causes, agents ou victimes des faits les plus effrayants, le tout à la suite d'une malédiction ancienne qui s'accomplit après la mort du vrai coupable. Non seulement une malédiction qui va à l'encontre de la raison et de la loi morale est pour nous modernes quelque chose d'absurde, mais elle n'est pas même antique. Car les fils d'Œdipe sont coupables et la Némésis les aurait atteints même sans la malédiction de leur père. Et d'autre part la malédiction du roi Lear n'apparaît pas non plus comme douée d'une puissance occulte et surnaturelle, mais ses filles périssent par leurs fautes mêmes telles qu'elles sortent peu à peu l'une de l'autre en une chaîne strictement continue. Dans Sophocle comme dans Shakespeare nous voyons à l'œuvre la loi morale universelle : la révolte de l'individu contre cette loi engendre elle-même son châtiment, sans l'intervention de quelque autre puissance. Mais dans la « Braut von Messina » Hebbel, en dépit des « subtilités » des commentateurs, s'est toujours refusé à découvrir une « faute tragique » [W., XII, 258]. « Il ne reste qu'une anecdote repoussante et terrifiante qui, bien loin de mettre sous nos yeux les lois éternelles du monde moral, nous ferait plutôt craindre leur impuissance momentanée. » « Tout arrive sans but comme sans raison »; ici plus que dans toutes les pièces antérieures de Schiller, le destin des personnages est, pour employer une expression de Hebbel en un autre endroit, « un destin de jeu de cartes, une brutale et arbitraire combinaison du hasard » [T., I, 1471]. Or cela est inadmissible dans la tragédie, car « le hasard avec le

glaive dans la main, le destin qui joue à colin-maillard nous rend fous » [*ibid*].

J'ai déjà cité les passages où Hebbel déclarait se séparer complètement de Schiller dans la composition de son « Démétrius » [Bw., II, 473; 344; cf. encore 496], et il donne très nettement ses raisons. « Pour Schiller, ici comme partout, tout est posé d'avance et il ne s'occupe jamais de mettre à nu les racines des hommes et des choses... [Hebbel cite les caractères de Marina et de Marfa]... il laisse la tempête se déchaîner dès le début dans sa tragédie avec une violence élémentaire; je cherche à la faire naître de souffles légers comme une haleine » [Bw., II, 473]. Et à Glaser qui lui écrivait que Schiller n'avait vu dans le milieu russe qu'un décor : « C'est le monde slave immense et cependant plein de divisions intérieures qui peut seul fournir l'humus de mon drame, Schiller au contraire n'a été intéressé sans aucun doute que par le côté universellement humain de l'événement. » [Bw., II, 344]. C'était revenir sur un point que Hebbel avait depuis longtemps critiqué dans Schiller : il avait reproché une fois à « Wallenstein » et à « Tell » dont l'action se passe en Allemagne [car on peut y faire rentrer la Suisse] de n'être pourtant pas du « drame allemand », de ne pas sortir « des veines de la nation » [W., X, 371-2]. Dans « Wallenstein » « la guerre de Trente Ans montre un œil de temps en temps quand le duc est à bout de sentences »; dans « Tell » les faits mis en scène sont contingents, accidentels; ils pourraient se produire chez tous les peuples et à toutes les époques sous l'effet des mêmes circonstances; ils ne donnent pas une idée caractéristique de l'esprit germanique; ils n'en sont pas le résultat. Et de même dans « Démétrius » Schiller aurait été forcé de modifier son plan, s'il vivait à notre époque et s'il avait voulu donner au lieu d'un feu d'artifice un tableau historique du gigantesque empire slave, « ce qui est mon but », ajoute Hebbel [Nachl., II, 102]. Chez lui, en effet, c'est une préoccupation constante de présenter les caractères de l'action de « Démétrius » comme des produits nécessaires et caractéristiques du milieu slave au début du XVIIe siècle; de là sa documentation extraordinaire sur ce milieu. Il est convaincu « que toute la force du drame dérive du milieu et que l'on doit voir croître soi-même les ananas » [Bw., II, 51]. « Le drame tire sa force propre du milieu et les caractères qui n'ont pas leurs racines dans le sol populaire ne sont que des plantes en pot » [Bw., II, 476]. Démétrius, remarque R. M. Werner [W., VI, Intr.], est chez Hebbel un caractère bien plus réaliste et terre à terre que chez Schiller. Il ne

s'agit pas en effet de le laisser se déchaîner à travers l'action en vertu de sa propre nature héroïque et universellement humaine; il faut montrer les influences insensibles qui s'accumulent en lui dès sa jeunesse, et qui plus tard l'enchaînent et le gouvernent. « L'homme, dit Spinoza, n'est pas dans la nature comme un empire dans un empire, mais comme une partie dans un tout. » Et cette époque qui produit Démétrius est à son tour pleine du passé et grosse de l'avenir, de sorte que son « grand individu » rentre, conformément à la théorie de l'auteur, dans l'histoire universelle. Par le dualisme de Hiob et du Légat, « Démétrius » ferme la série des tragédies de Hebbel où il a exposé les crises successives de l'esprit de l'humanité [cf. R. M. Werner, *loc. cit.*]. « Le drame en tant que cime suprême de l'art doit rendre sensible l'état de l'humanité et du monde à chaque époque, dans leur rapport avec l'Idée, c'est-à-dire avec le centre moral qui conditionne le tout » [W., XI, 40].

Ainsi donc « Don Carlos », « Wallenstein », la « Jungfrau von Orleans », « Démétrius » nous offrent des problèmes ou des sujets hebbéliens et nous voyons pourtant que chaque fois Hebbel a suivi ou aurait suivi dans la mise en œuvre de ces sujets une voie absolument différente; chaque fois il découvre dans Schiller un défaut radical, toujours le même : l'absence d'une « nécessité » [« Notwendigkeit »], qui est souvent remplacée par son inverse : « hasard » [« Zufall »] ou « destin » [« Schicksal »]. A ce sujet le reproche que Hebbel adresse à la « tragédie bourgeoise » de ses prédécesseurs, y compris Schiller, est caractéristique : ils ont bâti, dit-il, l'action de leurs pièces sur des « extériorités ». « De là naissent indéniablement beaucoup d'événements déplorables, mais pas le moindre tragique : car le tragique doit apparaître comme quelque chose de déterminé dès le début par la nécessité et de posé comme la mort avec la vie même, comme quelque chose d'inévitable » [W., XI, 62]. Cette définition du tragique par la nécessité se retrouve à chaque instant dans Hebbel : « La forme est l'expression de la nécessité;.. le sujet, ce sont les données; la forme, c'est la solution » [T., I, 1395]. « C'est le devoir de la poésie de mettre sous nos yeux le nécessaire et l'inévitable dans les images les plus belles, dans celles qui peuvent réconcilier l'homme avec sa destinée » [T., I, 1288 ; cf. T., III, 4175; 4791, etc.]. Or Schiller avait assigné à l'art comme dernier but « la représentation du suprasensible et l'art dramatique en particulier y réussit en nous rendant sensible l'indépendance morale vis-à-vis des

lois de la nature dans l'état de passion » [W., X, 150][1]. Dans le conflit entre la volonté de l'individu et la volonté de l'univers qu'expose le drame, Schiller avait donné la prépondérance à la volonté de l'individu; dans ses drames, dit Göthe, il mesura à pas de géant le cercle du vouloir et de l'action. Par la liberté morale, l'individu échappe au « monde de la nature » pour devenir « citoyen d'un système supérieur » conçu comme l'opposé du premier, « le royaume de la liberté » où les contradictions phénoménales se résolvent dans l'unité de la loi morale seule dominatrice. Le but de la tragédie est de nous montrer comment l'individu descendu du monde supérieur brave victorieusement les lois de la nature; mais si l'essence de son caractère est dans la rigidité de sa volonté, le poète n'a pas à le douer d'une grande richesse psychologique, ce dont Schiller eût été incapable. D'autre part l'individu est par définition indépendant du milieu historique ou autre, où s'exerce son action; de celle-ci, comme le remarque Hebbel, apparaît seulement « le côté universellement humain ». Schiller ne cachait nullement son intention « de déclarer ouvertement et loyalement la guerre au naturalisme dans l'art...... d'élever autour de la tragédie un mur vivant pour la séparer du monde réel et lui conserver son sol idéal, sa liberté poétique » [W., XIV, 7]. Il avait lui-même conscience de la supériorité de Göthe et des autres dans le « drame naturaliste » et, évitant ce genre, « il s'était créé un drame particulier selon son talent »[2]. C'est de cet aveu que part Hebbel pour porter sur Schiller le jugement le plus général qu'il nous ait laissé [W., XI, 139-41]. « Ce qui fait avant tout, au moins dans les temps modernes, le poète dramatique, c'est l'art d'idéaliser, c'est-à-dire de mêler en chaque point de son œuvre le général et le particulier, de telle sorte que l'un ne cache jamais complètement l'autre, que la loi qui gouverne tout ce qui vit, le fil qui court à travers tous les phénomènes n'apparaisse pas dans sa nudité et ne manque jamais même dans les défigurations les plus anormales de la nature. » Schiller ne possédait cet art qu'à un très faible degré; on le remarque dans ses caractères; mais parce qu'il s'en rendait compte il ne s'égara pas dans le drame naturaliste; « il se réfugia du monde réel dans le monde idéal, du monde de la confusion et du zigzag dans celui de l'harmonie préétablie et de la pure ligne courbe et façonna d'après ce monde les individus dont il le peupla ». Dès lors il n'eut pas

1. Les citations de Schiller d'après l'édition de Gödeke, Stuttgart, 1871.
2. *Schillers Briefe*, hrsg. von Fritz Jonas, II Bd., p. 238.

besoin de plus d'art d'individualisation qu'il n'en possédait. « Le fond d'azur de son monde idéal, avec les quelques petits nuages qu'il y admettait, était peint d'une main légère et avec la même légèreté il mettait sur pied les héros et les héroïnes remplis de noblesse, qui s'y mouvaient, avec leur pathétique limité à une seule face et qui ne s'égare jamais. » Par là son drame perdit énormément en énergie et manqua le but essentiel de l'art dramatique. « Car ce but n'est pas de suspendre un monde idéal dans le monde réel comme un tableau et d'éclairer ce tableau au feu de Bengale, mais de faire sortir par un travail opiniâtre ce monde idéal du monde réel...... Dans le premier cas il suffit de faire table rase, dans le second il faut savoir choisir son point de vue, de telle sorte que les contradictions s'harmonisent d'elles-mêmes sans le secours d'un intermédiaire étranger. » L'enthousiasme de Schiller n'est pas celui d'un artiste qui embrasse la totalité de l'univers, mais celui d'un homme qui prend du monde ce qui lui plaît et ne se préoccupe pas du reste. Hebbel écrivait déjà en 1836. [T., I, 538] : « Je considère la poésie comme un esprit qui doit descendre dans chaque forme de l'existence et dans chaque état de l'existant pour saisir les conditions de l'un et les éléments essentiels de l'autre et les mettre au jour...... Ce n'est pas le cas, si comme Schiller nous considérons le visage de l'homme à travers un verre grossissant et refusons de voir sa partie postérieure ou ne la regardons qu'à travers un verre rapetissant ». Et encore en 1854, il soutient que « Schiller va du général au particulier et traite le drame, non seulement dans ses parties mais aussi dans l'ensemble comme une allégorie, par laquelle il cherche à rendre sensible ce qui lui tient au cœur ». De là dans ses pièces un manque frappant de motivation et l'absence d'une élaboration profonde du sujet, car on ne demande à une allégorie qu'une concordance relative, non absolue [T., IV, 5327]. Ce reproche d'introduire arbitrairement dans le réel un idéal déjà construit de toutes pièces, qui tombe pour ainsi dire du ciel au lieu de sortir du sein de la nature, « de rabaisser le réel à n'être qu'un cadre de l'idéal au lieu de l'élever à la hauteur d'un tableau » [W., XI, 140], se retrouve encore dans ce passage déjà cité [T., II, 2265] où Hebbel regarde la poésie de Schiller comme un « produit de la pensée seulement », non de la réalité, comme une didactique ou gnomique qui donne la solution de l'énigme dans sa nudité au lieu de l'énigme même, qui ne renferme pas comme toute véritable œuvre d'art, comme toute œuvre d'art éclose de la réalité, un symbole mystérieux,

rempli de sens et en un certain sens insondable comme la vie même. Partout Hebbel se réclame du naturalisme contre l'idéalisme de Schiller. Göthe déplorait déjà que la direction philosophique de Schiller l'eût entraîné à mettre l'idée au-dessus de la nature et même à anéantir la nature en faveur de l'idée [Gespr. mit Eck., 14 nov. 1823]. Hebbel écrit de son côté : « La poésie de Schiller fait toujours pour commencer un pas au delà de la nature et voudrait ensuite y revenir » [T., I, 1703]. Ludwig a désigné Schiller comme un des « poètes du moi » [« Ich-Dichter »]. Chez lui le sujet, l'individu, rejette dans l'ombre l'objet, le monde. De même Hebbel. « Schiller est tout ce que l'individu peut être qui se donne lui-même sans se connaître lui-même et en se figurant donner quelque chose de supérieur » [T., I, 1467]. Or Hebbel n'admet pas que « le poète se blottisse obstinément et mesquinement dans son misérable moi »; mais qu'il se laisse au contraire « traverser par les éléments invisibles qui circulent constamment et préparent de nouvelles formes », car c'est ainsi que son œuvre reflétera l'univers [W., XI, 9]. C'est d'Uhland que Hebbel apprit ce que n'avait pu lui enseigner Schiller, que « le poète ne doit pas introduire sa poésie du dehors dans la nature, mais la faire sortir de la nature » [T., I, 136]. Le personnage dramatique dont Schiller trouvait l'origine dans un monde suprasensible, Hebbel ne le sépare pas de la nature qui l'a enfanté. J'ai déjà cité à propos de Démétrius la phrase de Spinoza « que l'homme est dans la nature non comme un empire dans un empire, mais comme une partie dans un tout ». « La conception du monde de Hebbel, nous dit Bamberg, était absolument spinoziste » [Allg. deutsche Biog.]. « Ce que l'homme appelle sa liberté se résume en ceci, qu'il ne perçoit pas combien il dépend des lois universelles » [T., III, 4969], pensée purement spinoziste. De même que Göthe désignait l'idée de la liberté comme le centre du théâtre de Schiller, c'est l'idée de la nécessité qui est le couronnement du drame de Hebbel. J'ai déjà cité les passages où Hebbel proclame sa toute-puissance dans la tragédie et son idéal du drame était, comme l'on sait, de suivre dans le développement de l'humanité la révélation progressive de l'Idée, « le centre moral qui conditionne le tout », principalement dans les grands individus où elle apparaît nettement aux époques de crise et qui sont « des points de transition organiques entre les siècles » [W., XI, 35]. L'individu n'est qu'une forme particulière de l'Idée en un moment du temps et en un point de l'espace; il est

aussi inséparable de ce milieu que la plante du sol natal. « Le premier et le dernier but de l'art est de rendre sensible la marche même de la vie, de montrer comment l'intérieur de l'homme se développe au dedans de l'atmosphère qui l'entoure....... L'homme ne nous doit jamais être présenté comme un être fermé, impénétrable, car ce n'est pas son action sur le monde, mais l'action du monde sur lui qui nous intéresse et est pour nous d'importance; les forces et les puissances supérieures en dehors de lui prennent corps en exerçant sur lui leur influence » [T., I, 1471]. De là résulte la condamnation des caractères de Schiller. « Schiller représente l'homme enfermé dans sa force et éprouvé comme l'airain par les circonstances; c'est pourquoi il était grand dans le drame historique. Göthe dessine les créations infinies du moment, les modifications éternelles de l'homme à chaque pas qu'il fait, et c'est la marque du génie » [T., I, 114]. Le dramaturge doit se pénétrer de « l'atmosphère du temps » où il situe son drame; il doit chercher « les racines des hommes et des choses » dans « l'humus », dans le « sol de la nation », ou bien ce ne sont que des « plantes en pot ». Démétrius, Hérode, Struensee deviennent incompréhensibles, dit Hebbel, si on les transporte hors de leur pays et de leurs temps. « De même que chaque cristallisation dépend de certaines conditions physiques, de même chaque individualisation de l'être humain, de la nature de l'époque historique dans laquelle il est placé. Rendre sensibles ces modifications de la nature humaine est le principal devoir de la poésie par rapport à l'histoire » [T., III, 3865]. Ce devoir, Schiller n'a jamais su le remplir parce qu'il ne travaillait pas le réel pour en faire sortir l'idéal, mais introduisait dans le réel comme un corps étranger un idéal déjà tout formé. Ses personnages ne sont pas des êtres de chair et d'os, des « caractères », mais seulement des « symboles » [T., II, 2966]. Ils expriment les idées abstraites qu'ils représentent en beaux discours; on en trouve à chaque page; mais cela ne dédommage pas de l'absence des caractères [T., II, 2407].

Hebbel dit en un endroit de Schiller [Nachl., I, 425] que sur le tard « les éléments inférieurs firent place dans son drame aux supérieurs », c'est-à-dire qu'il n'accorda plus « à l'individu un aussi vaste champ d'activité vis-à-vis de son opposé divin ». On sait en effet qu'il vint un moment où Schiller se convainquit lui aussi que la « nécessité » était un élément indispensable de la tragédie, que, comme Göthe l'écrivait plus tard, « le vouloir, ce dieu des temps modernes, rendait la tragédie médiocre et faible, tandis que le devoir la rendait grande

et forte »[1]. Quand il eut commencé d'étudier les Grecs il se rendit bientôt compte qu'ils devaient à leur croyance au destin un ingrédient dramatique de premier ordre; la nécessité réelle forme le contre-poids à la liberté idéale de l'homme et du choc des deux puissances résulte l'effet dramatique proprement dit. Il s'agissait seulement de savoir quelle conception on devait se faire de ce « destin » tragique. Göthe lui écrivait [26 avril 97] : « Dans la tragédie, le destin, ou, ce qui revient au même, la nature nettement caractérisée de l'homme, qui le conduit *à l'aveuglette* de ci, de là, peut et doit régner ». Cette théorie que le caractère du héros doit faire son destin, se retrouve bien aussi dans Schiller; on a pu expliquer la chute de Wallenstein et jusqu'à l'anéantissement de la maison de Messine comme des conséquences de la nature des personnages[2]. Mais il est indéniable que Schiller était hanté en même temps d'une autre conception du destin considéré comme une puissance mystérieuse et cruelle qui frappe perfidement et arbitrairement les mortels; Œdipe roi était son idéal. Dans tous les cas c'est ainsi que Hebbel a interprété Schiller sur ce point et c'est ainsi qu'il a vu dans « Wallenstein » et la « Braut von Messina » les débuts de la « Schicksalstragödie ». La conception antique du destin qu'admirait Schiller était absolument étrangère à Hebbel. « Le fatum des Grecs n'avait pas de physionomie, il était pour les dieux mêmes un mystère effrayant; le destin des modernes est la silhouette de Dieu, de l'incompréhensible et de l'inconcevable » [T., I, 1034]. « Le destin est l'idée de l'univers » [T., I, 1670]. Autrement dit, le destin se confond avec la loi morale qui est le pivot du monde comme elle doit être le pivot du drame. Ce n'est pas une puissance capricieuse et trompeuse qui plane au-dessus des individus et les frappe au hasard; c'est une justice immanente, partout répandue, qui fait sortir de chaque action coupable le châtiment par un processus logique et nécessaire. « Quand Lear maudit ses filles, la terre ne s'ouvre pas pour les engloutir, les fruits des arbres ne se changent pas pour elles en pierres et les poissons de la mer en serpents; elles périssent par leurs fautes mêmes telles qu'elles se développent l'une après l'autre en une chaîne strictement continue » [W., XI, 196]. C'est le contraire que Hebbel trouvait dans la « Braut von Messina » et en général dans toutes les pièces où il reproche à Schiller l'intervention arbitraire du hasard ou du destin. Lui, au contraire, peut parler

1. *Göthes sämtl. Werke*, Weimarer Ausgabe, 41 Bd., 1902, p. 60.
2. Cf., par exemple, Weitbrecht : *Schiller in seinen Dramen*, Stuttgart, 1897.

comme Göthe de « l'identité du destin et du caractère » dans son drame [T., IV, 5980; cf. IV, 6262]. « Avec chaque homme nouveau commence un nouveau cercle d'action et de destin » [T., I, 1036]. « La nature de l'homme et la destinée de l'homme, voilà les deux énigmes que le drame cherche à résoudre... Il importe peu lequel de ces deux buts l'on poursuit pourvu que ce soit avec sérieux et dignité, car ils rentrent l'un dans l'autre » [T., I, 1034].

« Le jugement de Hebbel sur Schiller, dit Scheunert, est fortement influencé par son pantragisme[1]. » C'est ce qui explique que Hebbel ait eu une médiocre intelligence de Schiller et par suite que le théâtre de Schiller ait eu peu d'influence sur le sien. Hebbel était avant tout l'homme de sa théorie. Or du point de vue de son esthétique le drame de Schiller était une erreur. Les théories philosophiques des deux poètes en tant qu'elles ont influencé leurs œuvres respectives ont aussi peu de points communs que les doctrines de Kant et de Hegel, et d'ailleurs il n'a jamais été contesté que le théâtre de Schiller, si on le considère du point de vue de la théorie, n'offre abondamment matière à la critique. Par suite comme chez Hebbel la pratique dramatique se conformait rigoureusement à la théorie et n'admettait rien de ce que celle-ci avait condamné, on ne doit pas s'attendre à découvrir de ce côté de ressemblance entre les deux poètes. Mais Schiller, si sa dramaturgie n'était pas aussi cohérente et aussi approfondie que celle de Hebbel et si la construction de ses drames laissait souvent à désirer, avait au moins l'avantage inappréciable de posséder un talent inné de dramaturge et il trouvait toujours le mot ou la situation qui devaient soulever l'enthousiasme du public. Dans Hebbel, au contraire, la pratique reste bien au-dessous de la théorie. Il ne méconnaissait pas la source du succès de Schiller, mais il n'y voyait qu'un défaut de plus. Il dit assez aigrement en un endroit [W., XI, 137-8) que les Allemands en vertu de leur caractère national voient précisément des qualités dans les faiblesses de Schiller. S'il n'avait pas tant prodigué les sentences et su créer des caractères il serait maintenant en toute autre posture devant le forum suprême de l'esthétique, mais il aurait certainement perdu les trois quarts du public allemand pour lequel tout personnage est un mystère s'il ne lui pend pas un écriteau de la bouche. Et quoique Hebbel veuille ici laisser pendante la question

1. A. Scheunert, *Der Pantragismus als System der Weltanschauung und Ästhetik Fr. Hebbels* [Beiträge zur Ästhetik hrsg. von Th. Lipps und R. M. Werner, VIII, Hamburg und Leipzig, 1903, p. 94.

de savoir si un poète doit subordonner son individualité à son époque, ou bien écrire pour l'humanité, il déclare en un autre endroit [T., II, 2265] que Schiller devait être surfait par ses contemporains, mais qu'il devait tout aussi nécessairement perdre beaucoup aux yeux de la postérité. Il est remarquable que Hebbel ait formulé quelques-uns de ses jugements les plus durs après une représentation de Schiller [T., I, 1029; III, 3994; 4106; 4221]. Sa théorie le rendait insensible à la puissance dramatique de Schiller; il n'y voyait que la phrase [T., IV, 5616]. Seul le Camp dans « Wallenstein » le touchait « presque jusqu'aux larmes », mais il remarque aussitôt que ce n'est pas précisément le cas pour les autres tragédies de Schiller [T., IV, 5769]. A l'époque classique dont Schiller est à ce point de vue le plus brillant représentant, Hebbel devait sans doute comme tous ses contemporains le modèle d'un drame capable de se soutenir sur la scène, ce que l'on vit alors en Allemagne pour la première fois. Il a repris après la période du romantisme les traditions de la forme et du style classiques, mais ce n'était pour lui qu'un cadre extérieur dans lequel il jetait les théories, les inquiétudes et les aspirations d'un temps nouveau [1].

A. Tibal,
Élève de l'École normale supérieure.

1. J'ai déjà eu l'occasion de citer O. Ludwig; sa critique de Schiller coïncide en presque tous les points avec celle de Hebbel : par exemple en ce qui concerne la rhétorique de Schiller, sa subjectivité, son « faux idéalisme », le rôle du destin dans sa tragédie. A ce sujet je ne puis que renvoyer à un article de Carl Alt paru pendant l'impression de celui-ci : *O. Ludwigs Schillerkritik* [*Euphorion, XII, 3*].

SCHILLER ET L'AUTRICHE

Schiller n'a pas eu le pressentiment de l'unité allemande. Il fut le poète de l'Allemagne du XVIII[e] siècle, d'une Allemagne idéaliste, particulariste, encore indifférente aux grands problèmes politiques. Lorsqu'il jetait un coup d'œil sur les États allemands, il constatait la présence d'un corps, mais cherchait en vain l'âme qui le vivifiât :

Wo ich den deutschen Körper zu suchen habe, das weiss ich.
Aber den deutschen Geist, sagt mir, wo findet man den?

En vérité il n'y avait point d'Allemagne. Ce que l'on appelait ainsi n'était guère qu'une organisation administrative, sans lien avec le monde de la pensée qui aurait pu faire d'elle une nation :

Deutschland? wo liegt es? Ich weiss das Land nicht zu finden.
Wo das gelehrte beginnt, hört das politische auf.

Schiller désirait-il seulement que le corps inerte s'animât et qu'à l'éparpillement des États succédât une centralisation vigoureuse? C'est un besoin que l'on ne devait guère éprouver à Weimar. Peut-être y pensait-on qu'un cerveau suffisait à l'Allemagne, et Weimar n'était-il point ce cerveau? En tous cas, Schiller, pas plus d'ailleurs que le plus grand nombre de ses contemporains, ne semble s'être préoccupé d'une question qui cependant se posait alors déjà, de la question de l'hégémonie allemande que devaient se disputer la Prusse et l'Autriche. S'il avait prévu le conflit, il est infiniment probable que ce n'est point pour l'Autriche qu'il eût pris parti. La conception qu'il s'était faite du rôle historique de cette puissance ne lui permettait pas d'espérer qu'elle serait la dominatrice bienfaisante qui, groupant autour d'elle toutes les énergies actives et toutes les sympathies des pays allemands, aurait, d'une main généreuse, dirigé la nation vers l'idéal rêvé par lui.

*
* *

C'est comme historien de la Guerre de Trente Ans que Schiller eut à apprécier l'action de l'Autriche sur les destinées de l'Europe. Avec son instinct de poète dramatique il ramène le long et sanglant conflit à deux termes qu'il oppose avec force : la liberté religieuse est en lutte avec la tyrannie d'une monarchie catholique. La première s'incarne en Gustave-Adolphe, la seconde en Ferdinand II, servi ou plutôt desservi par Wallenstein. C'est dans ce duel entre la croyance libre et

la force exercée par une puissance intolérante que réside, aux yeux de Schiller, tout l'intérêt de la vaste et complexe querelle. Lorsque les deux protagonistes ont disparu de la scène, la partie ne le captive plus; il ne continue son récit que par acquit de conscience, et il a hâte d'en finir, du moment où la France intervient ouvertement.

En présence des deux forces qui sont aux prises, Schiller s'efforce de rester impartial, mais cet effort lui coûte visiblement, et les paroles mêmes par lesquelles il affirme son désir de demeurer juste indiquent de quel côté l'entraînent d'irrésistibles sympathies. « Le devoir d'impartialité, le plus sacré qui s'impose à l'historien, l'oblige à un aveu qui n'est pas précisement à la gloire des champions de la liberté allemande », et, par scrupule, il reconnaît que les princes protestants ont été poussés par des mobiles égoïstes (II, 4). Mais leurs calculs intéressés n'empêchent pas leur cause d'être sacrée. Schiller se passionne pour elle. Il exalte le héros qui la défend avec autant de courage que de génie, Gustave-Adolphe. Au contraire il représente l'Autriche sous les couleurs les plus noires. Il montre que, si elle fait cause commune avec le catholicisme, c'est moins par conviction religieuse que par nécessité politique. Il s'irrite de son despotisme, de son orgueil, de son insatiable ambition. Elle est le jouet des moines. L'évêque de Vienne, Clesel, dicte à l'empereur Mathias sa conduite. Ferdinand II est l'instrument des jésuites, ses éducateurs. A ce parti tous les moyens sont bons pour écraser la liberté de conscience, barbares ou déloyaux. A la discipline et à la modération des soldats suédois, Schiller oppose la sauvagerie des Impériaux déchaînés comme des bêtes fauves sur Magdebourg pris d'assaut et mettant toute l'Allemagne à feu et à sang. Ferdinand II est un prince retors et perfide; sa politique repose sur le mensonge. Il ne recule pas devant le crime pour se débarrasser de ceux qu'il redoute. Un mystère plane sur la mort de Gustave-Adolphe. Le roi de Suède ne serait-il pas tombé traîtreusement sous le coup d'un agent de la cour de Vienne? A la nouvelle de la mort de Wallenstein, Ferdinand versa une larme et fit dire trois mille messes pour le repos de l'âme du général; mais les récompenses accordées aux assassins montrèrent bien qui avait armé leur bras.

L'*Histoire de la Guerre de Trente Ans* est nettement, implacablement hostile à l'Autriche. L'auteur ne fait pas de différence entre le monarque qu'il appelle « l'oppresseur de la liberté allemande » et le pays dont toutes les forces sont mises au service d'une œuvre de tyrannie et de mort.

La trilogie de *Wallenstein* remet l'Autriche en cause. Schiller ne l'eût certainement pas plus ménagée que dans son œuvre historique, s'il avait réalisé la conception première de son drame. Le héros devait être d'abord un de ces Titans audacieux que l'époque du *Sturm und Drang* se plaisait à mettre en insurrection contre l'ordre établi. Cette inspiration première est encore très visible dans le *Camp de Wallenstein* où passe un peu du souffle des *Brigands*; le même appât, la liberté, rangeait des jeunes gens d'esprit aventureux autour de Charles Moor, dans les forêts de Bohême, et autour du duc de Friedland, près de Pilsen. Il était à prévoir que l'Autriche, vue sous l'angle du *Sturm und Drang*, serait en fâcheuse posture.

Qu'aurait-elle pu être, sinon une citadelle d'habitudes despotiques et d'antiques préjugés que devait emporter le génie rebelle d'un Wallenstein? Mais Schiller resta plusieurs années sans exécuter son projet. On sait sous quelles influences son esprit se disciplina et s'assagit et avec quel effort il tendit vers l'objectivité. Lorsqu'il écrivit enfin son drame, ses idées s'étaient, non pas transformées complètement, mais mieux équilibrées. Il voyait plus clairement l'envers des choses; il savait répartir l'éloge et le blâme. L'Autriche ne lui parut plus un bloc haïssable sur lequel il fallait foncer sans ménagement. A côté de parties odieuses ou caduques, il découvrait en elle des éléments de force et de grandeur qui lui inspiraient du respect.

Les griefs que Schiller révolutionnaire avait contre l'Autriche reparaissent chez les soldats du *Camp de Wallenstein* qui font le procès de la cour de Vienne. Ces aventuriers haïssent un gouvernement dirigé par des moines et représenté par de vieilles perruques comme ce Questenberg. De quoi se mêle cette administration de prêtres et de courtisans? Quel drôle que ce capucin qui vient, sous prétexte de défendre la politique impériale et la cause de l'Église, injurier Wallenstein au beau milieu de son armée! Comme on l'invite prestement à suivre son chemin! Les chefs ne jugent pas autrement l'entourage de l'empereur. Isolani, dans les *Piccolomini*, s'indigne d'avoir eu à traiter avec un moine une affaire d'achat de chevaux. Les moines sont tout-puissants à la cour. Ils ne sont pas moins actifs à l'armée. Des espions informent le P. Quiroga de ce qui se passe autour de Wallenstein. Ce sont des capucins qui introduisent secrètement, auprès d'Octavio Piccolomini, l'envoyé de Gallas. Max ne voit que des inventions de prêtres, « Pfaffenmärchen », dans les accusations dirigées contre son chef. Le noble jeune homme flétrit le gouvernement de Vienne qui fait passer, dit-il, l'intérêt étroit de l'Au-

triche avant l'intérêt général de l'Europe. Ce régime de gens d'Église ambitieux, de bureaucrates aux vues bornées, est fait à l'image de l'empereur lui-même. Ferdinand II est un prince cupide et intolérant.

Cette Autriche asservie au clergé, fermée à toute grande idée, Schiller la déteste comme par le passé. Mais il contient l'esprit de révolte qui fermente encore en lui. S'il condamne les vices graves dont souffre la monarchie, il montre d'autre part les durables assises sur lesquelles elle repose solidement. C'est d'abord le patriotisme autrichien dont Wallenstein lui-même reconnaît la force.

Der Oesterreicher hat ein Vaterland,
Und liebt's und hat auch Ursach, es zu lieben.

Puis l'Autriche a pour elle tous les sujets de l'empereur, et ils sont nombreux, ceux en qui subsiste la notion du devoir. La majorité des généraux et des soldats obéissent à la voix de leur conscience qui leur ordonne de rester fidèles au drapeau de l'Empire. Max Piccolomini suit la loi inflexible de l'impératif catégorique. Enfin la monarchie autrichienne est une antique institution, vénérable par son grand âge, et le novateur qui veut la bouleverser est un sacrilège. Depuis 1793 Schiller a peur des révolutionnaires; il a vu avec effroi un trône s'effondrer dans du sang; il redoute les conséquences extrêmes de ses théories d'autrefois. Il lui semble que l'ordre établi a du bon, même avec certaines imperfections. Le fougueux auteur des *Brigands* devient conservateur et traditionaliste. Il prend contre un parvenu le parti de l'Empire séculaire.

Des dispositions analogues se font jour dans *Guillaume Tell*, où Schiller essaie de mettre d'accord son amour de la liberté et sa prudence conservatrice. C'est encore, comme dans *Wallenstein*, d'une révolte contre la maison d'Autriche qu'il s'agit. Cette fois le poète prend résolument fait et cause pour un peuple opprimé. Il décrit en traits énergiques les horreurs exercées en Suisse par les représentants de l'Autriche, les Wolfschiessen, les Landenberg, les Gessler. Il frémit d'indignation quand il représente la construction de Zwinguri, la sinistre fantaisie du chapeau planté sur la place d'Altorf, quand il rappelle comment furent crevés les yeux au père de Melchthal, quand le vieil Attinghausen énumère les exactions commises, ou lorsque Conrad Hunn, revenu de Rheinfeld, raconte comment il y fut témoin de l'injustice et de la rapacité de l'empereur. Schiller est de cœur avec les conjurés du Rütli, lorsque Melchthal s'écrie :

Wer von Ergebung spricht an Oesterreich,
Soll rechtlos sein und aller Ehren bar.

Gessler pousse la tyrannie jusqu'aux plus cruels raffinements lorsqu'il contraint Tell à la célèbre et terrible épreuve. C'en est trop. Schiller applaudit à l'assassinat du monstre et glorifie en une apothéose la Suisse libérée.

Mais le poète ne veut pas que l'on se méprenne sur ses intentions. Il explique avec insistance qu'il n'entre nullement dans sa pensée d'entourer d'une auréole les destructeurs de l'ordre consacré par les années. Les héros suisses qu'il célèbre ne sont pas des novateurs impétueux. Au contraire, ce qu'ils réclament, c'est le retour à un état de choses primitif, c'est le rétablissement de leurs droits antiques foulés aux pieds par l'Autriche. Les novateurs, ce sont les Habsbourg qui viennent troubler ces montagnards dans leur vieilles coutumes; ce sont les jeunes aristocrates, comme Rudenz, ralliés aux Habsbourg et infidèles à l'esprit des aïeux. (Pour une fois l'Autriche est accusée de faire du nouveau; le grief n'est pas banal!) La révolte des Suisses est la rébellion légitime, au nom des droits naturels, contre les abus du pouvoir. Mais Schiller reste partisan du principe d'autorité. Il sépare la cause de l'Empire, institution respectable et nécessaire, de la cause d'une dynastie rapace et violente. Enfin pour dissiper toute équivoque, il imagine la rencontre entre Tell et Jean le Parricide, et commet une lourde faute contre la technique, afin de renier toute attache avec les révolutionnaires.

Le spectacle qu'offrait à Schiller l'Autriche contemporaine était de nature à le réconcilier avec cette nation, en lui faisant espérer, au moins pendant un moment, que ses souverains renonceraient à la traditionnelle politique d'intolérance et d'oppression. Le règne de Joseph II semblait devoir donner satisfaction au double besoin de Schiller qui voulait concilier la liberté avec l'autorité, l'indépendance de la pensée avec le respect de la monarchie. L'auteur de *Don Carlos* ne pouvait qu'approuver la généreuse intention d'un prince gagné à quelques-unes des grandes idées du XVIIIe siècle, rebelle à la tyrannie romaine et sincèrement dévoué au bien de ses peuples. Quoique nous ne trouvions point chez lui de jugement sur Joseph II, il n'y a pas de doute qu'il ne fût entièrement acquis au joséphisme. Dans une lettre à Gœthe, du 8 mai 1798, il dessine la silhouette d'un aristocrate viennois, Joseph de Retzer. Il le nomme « un lamentable individu, mais qui est intéressant, jusqu'à un certain point, parce qu'il rappelle une époque à présent oubliée ». Cette époque oubliée est-elle le règne réformateur de Joseph II dont l'œuvre était détruite en 1798? Ou bien Retzer représentait-il la vieille Autriche remplie

de préjugés? Nous ne le savons pas. Ce qui est certain, c'est que Schiller devait déplorer l'échec des réformes. On croit sentir qu'il en veut aux Autrichiens de n'avoir pas secondé les efforts de leur monarque émancipateur. Il semble les considérer comme un peuple frivole, plus friand de plaisirs que des biens élevés de l'âme. Déjà, dans *Wallenstein*, il fait une allusion satirique à leur goût pour les spectacles. Le duc de Friedland raconte en riant qu'à Vienne on avait déjà loué les fenêtres et les balcons pour voir passer le comte de Thurn mené à la potence; en remettant le comte en liberté, il a privé le public d'une fête, crime plus difficile à pardonner que s'il avait perdu une bataille (Piccolomini, II, 7). Une xénie qualifie les Autrichiens d'un mot qui, prononcé par l'idéaliste que fut Schiller, est gros de reproches; ils sont traités de Phéaciens. Le Danube, personnifié, décrit son cours à travers l'Autriche en disant : « Autour de moi demeure le peuple des Phéaciens à l'œil brillant. C'est tous les jours dimanche; la broche ne cesse de tourner devant l'âtre. »

*
* *

La nation autrichienne ne garda pas rancune à Schiller de sa sévérité. Le gouvernement lui pardonna moins aisément de s'être fait le champion de la liberté, non seulement dans les œuvres où l'Autriche jouait un rôle, mais dans ses écrits en général. Schiller fut pour la cour de Vienne un auteur dangereux; ses œuvres furent souvent prohibées; leur sort, étroitement lié aux destinées politiques du pays, varia selon que le régime adoucissait ou aggravait sa rigueur.

La *Conjuration de Fiesque* fut jouée le 1er décembre 1787 au Burgtheater. Cette représentation ne fut possible que parce que Joseph II occupait alors le trône. D'après la tradition, c'est l'empereur lui-même qui se serait chargé de la censure de la pièce et qui l'aurait laissée passer « telle que Schiller l'avait composée, avec quelques corrections seulement[1] ». Le drame parut la même année en librairie à Vienne, avec un titre qui offre cette curiosité de faire suivre la mention : « tragédie républicaine » de cette autre : « pour le théâtre national royal-impérial[2] ». Après la mort de Joseph II la pièce ne fut plus tolérée qu'avec des remaniements profonds qui allèrent jusqu'à la suppression complète du mot « liberté ». En 1807 elle reparut sur les planches, terriblement mutilée. Deux acteurs rétablirent des passages supprimés; appelés à rendre raison de cette

1. Glossy, Schiller und die Wiener Theaterzensur, *Oesterreichische Rundschau*, II, 26.
2. *Die Verschwörung des Fiesko*, Ein republikanisches Trauerspiel in sechs Aufzügen, für das K. K. Nationaltheater, Wien, 1787.

audace, ils alléguèrent que, gênés par une mémoire trop fidèle, ils avaient malgré eux joué leurs rôles comme ils avaient l'habitude de le faire dans « les villes protestantes ».

La plupart des autres pièces de Schiller eurent des vicissitudes semblables, dont M. Glossy, dans le travail que nous venons de citer, nous fait le récit souvent amusant. On verra dans cette étude quelles difficultés rencontrèrent les *Brigands* pour passer des tréteaux de foire où ils étaient joués, sous Joseph II, par des enfants, à la scène du théâtre An der Wien et à celle de la Josefstadt où ils apparurent travestis, méconnaissables. *Don Carlos*, interdit en 1808, put être donné l'année suivante grâce à l'occupation de Vienne par les Français. *Guillaume Tell* bénéficia de même en 1810 de la situation politique; il est vrai que le drame fut représenté dans un arrangement d'où le nom de l'Autriche avait été soigneusement effacé. *Jeanne d'Arc* avait été tellement défigurée en 1802 que, par pudeur sans doute, on n'avait pas osé mettre le nom de Schiller sur l'affiche. *Intrigue et amour* devint une pièce comme il faut : « auf den Ton der Sittlichkeit gestimmt ». Il fallut attendre douze ans que la censure autorise, en 1814, la représentation d'un *Wallenstein* expurgé. Ce n'est qu'au prix d'efforts persévérants que la même année put être donnée *Marie Stuart*. En 1805 ni le Burgtheater, ni aucune autre scène viennoise n'organisa de cérémonie en l'honneur du poète que l'Allemagne venait de perdre.

La censure ne s'acharnait pas seulement contre les œuvres dramatiques de Schiller; elle voyait aussi d'un œil méfiant ses autres écrits. L'*Almanach des muses* fut interdit à Vienne en 1796. Le poète informe Gœthe de cette mesure et ajoute : « Nous aurons d'autant moins de ménagements à garder avec le prochain recueil » (25 juillet 1796).

Les tracasseries administratives furent impuissantes à empêcher la pensée de Schiller de pénétrer au sein du peuple autrichien. Ses œuvres eurent l'attrait du fruit défendu. Les pièces que la censure interdisait ou que les adaptateurs avaient dénaturées, le public les lisait avidement dans le texte authentique. Des éditeurs peu scrupuleux spéculèrent sur cette curiosité passionnée et firent des œuvres de Schiller des réimpressions illégales qui en attestent l'inépuisable succès. On peut voir dans le *Grundriss* de Gœdeke une longue énumération de ces « Nachdrucke ». Encore est-elle loin d'être complète. Il faut y ajouter un assez grand nombre de numéros qui ont figuré à l'exposition organisée cette année à Vienne à l'occasion du centenaire. Nous relevons cinq éditions autrichiennes des *Brigands*, quatre de *Fiesque*, trois d'*Intrigue et Amour*, autant de *Don Carlos*[1]. Ce ne

1. *Katalog der Schiller-Ausstellung*, Wien, 1905.

sont pas seulement les pièces de théâtre qui sont illicitement reproduites. Deux éditions des poésies se publient à Vienne en 1809 et en 1816, une à Prague en 1815. L'*Histoire du soulèvement des Pays-Bas* et l'*Histoire de la Guerre de Trente Ans* paraissent deux fois chacune, à Vienne et à Grätz. Un libraire de Vienne, Anton Doll, va jusqu'à publier, en 1810, une édition des œuvres complètes en 18 volumes, avant que Kœrner ne donnât la sienne chez Cotta de 1812 à 1815.

En même temps que le livre, un autre véhicule, particulièrement efficace en Autriche, y propageait la pensée de Schiller et en augmentait le charme et la puissance : c'était la musique. Le plus grand des compositeurs fixés à Vienne avait une âme à l'unisson de celle du poète de la liberté et de l'idéal. Il existe une affinité étroite entre les symphonies ou les ouvertures de Beethoven et les drames de Schiller. Dans les unes et dans les autres l'âme cherche à s'affranchir des réalités terrestres pour s'élancer vers les cîmes; elle veut rompre le joug de la fatalité, et cette lutte, même malheureuse, est une victoire. En 1817 Beethoven mettait en musique le chant funèbre que disent les moines dans *Guillaume Tell* devant la dépouille de Gessler. Mais c'est surtout dans la neuvième symphonie que s'affirme la parenté intime entre le compositeur et le poète. Les trois premières parties de cette œuvre gigantesque semblent nous montrer les efforts de l'humanité qui s'achemine, à travers mille vicissitudes, vers un but sublime : la liberté et la fraternité. Dans la dernière partie, lorsque le musicien s'exalte en son rêve de concorde universelle, la pensée de Schiller que l'on devinait dans l'œuvre, dès le début, se fait jour spontanément; les vers de l'*Hymne à la Joie* éclatent, exprimant à leur tour par des paroles ce que déjà la musique nous avait dit en son langage. Ce sont deux inspirations jumelles qui se confondent, ou plutôt c'est une seule et même inspiration qui se traduit par les ressources combinées de la musique et de la poésie.

Schubert ne s'élève pas aussi haut. Cet aimable enfant de Vienne préfère emprunter à Schiller des thèmes où puisse se jouer sans effort sa grâce mélancolique. Il transforme en « lieder » des poésies telles que « Des Mädchens Klage », « Leichenphantasie », « Klage der Ceres », « Elysium », « Der Jüngling am Bache », « Entzückung an Laura », et « Die Sehnsucht ». Portées par les mélodies exquises de Schubert, ces pièces se sont répandues partout en Autriche et ont fini par y faire partie de la substance intellectuelle dont vit le pays.

D'autres talents moins éclatants ont contribué à cette diffusion de la poésie de Schiller par la musique. Ferdinand Fuchs, de Vienne, écrivait une mélodie sur « Die Sehnsucht », Simon Sechter, l'orga-

niste de la cour, en composait une sur la ballade du comte de Habsbourg; le célèbre Mosel, si influent vers 1820, faisait une assez grande place à Schiller dans ses recueils de chants. Citons encore Smetana qui écrivit une partition pour le *Camp de Wallenstein*, Marinelli, Krufft que la neuvième symphonie ne découragea pas de mettre à son tour en musique l'*Hymne à la joie*, Spech, Tomaschek, etc. Remarquons aussi que le musicien Streicher, l'ami de jeunesse de Schiller, son compagnon de fuite à Mannheim, s'établit en 1794 à Vienne où il fonda une manufacture de pianos. On peut être certain que dans sa maison le poète, qu'il avait si généreusement secondé en des temps difficiles, demeura l'objet d'un culte ardent.

Les acteurs des principales scènes viennoises mirent leur ambition à s'illustrer dans les drames de Schiller. Les Mémoires de Costenoble, *Aus dem Burgtheater*, l'ouvrage de Laube, *Das Burgtheater*, et l'*Histoire des théâtres de Vienne*, par Alexander von Weilen, témoignent abondamment du prestige dont jouissait le poète dans le monde des comédiens et des beaux efforts que firent les plus grands pour l'interpréter dignement. Au nombre des créations que les Viennois applaudirent le plus, il faut citer le Franz Moor de Lewinsky, le roi Philippe II du même, le Marquis de Posa et le Wallenstein d'Anschütz, le Philippe II et le Wallenstein de Mitterwurzer, le Ferdinand (d'*Intrigue et Amour*), le Wallenstein et le Guillaume Tell de Sonnenthal, le Ferdinand, le Don Carlos et le Melchthal de Kainz, et, du côté des femmes, la Marie Stuart de l'admirable Charlotte Wolter. Kainz a lu récemment le panégyrique de Schiller composé, à l'occasion du centenaire, par Ludwig Hevesi. Il était juste que la brillante phalange des acteurs de Vienne s'associât, par la voix d'un des plus fêtés, à la glorification du poète auquel ils doivent, pour la plupart, le meilleur de leur renommée.

Enfin Schiller fut le maître de toute une génération d'écrivains autrichiens. Un peu de son souffle a passé, dès les premières années du XIXe siècle, dans les drames patriotiques des frères Henri et Mathias de Collin, surtout dans le *Régulus* du premier, œuvre énergique, dont Adolf Pichler a dit : « L'effet en fut puissant même sur les Viennois qui parfois, lorsqu'il le faut, s'arrachent la serviette du menton et ne sont plus alors des Phéaciens ». La même influence de Schiller se retrouve, avec plus de vie dramatique, dans les premiers essais de Grillparzer, écrits comme les drames des frères Collin sous le coup des événements douloureux qui avaient brisé la puissance politique de l'Autriche. Nous avons montré ailleurs[1] le sou-

1. Ehrhard-Necker, *Franz Grillparzer*, München, 1902.

venir toujours présent de Schiller dans les beaux fragments de *Spartacus* et d'*Alfred le Grand*. M. O. E. Lessing a recherché dans *Blanche de Castille* et l'*Aïeule* les emprunts faits par Grillparzer novice à son modèle[1]. Bientôt le jeune auteur autrichien se détacha de Schiller, lui marqua même par moments une vive antipathie et se rallia, dans la plupart de ses œuvres, à l'esthétique de Gœthe. Mais si, en tant qu'artiste, Grillparzer préféra le réalisme poétique de Gœthe à l'idéalisme de Schiller, il demeura, par ses tendances d'homme et de penseur, beaucoup plus près du second que du premier. Il reprit dans sa pièce lyrique, *les Ruines du Campo Vaccino*, le thème des *Dieux de la Grèce* d'une façon très personnelle, avec une indépendance d'esprit qui le rendit à tout jamais suspect à la cour. Schiller aurait reconnu ses idées les plus chères dans les poésies où Grillparzer s'attaque à l'absolutisme et à l'intolérance religieuse; il aurait applaudi à celles qui glorifient Joseph II. Lorsque, irrémédiablement blessé par l'injustice de ses compatriotes à son égard, le poète viennois dit adieu à la scène sans renoncer à écrire, lorsqu'il se crut plus libre de traduire ses propres sentiments sous forme dramatique, il se rencontra de nouveau plus d'une fois avec le maître de sa jeunesse. La *Querelle entre frères dans la maison de Habsbourg* ne fait pas seulement songer à Schiller parce que la pièce a pour sujet un épisode de la Guerre de Trente Ans ou parce qu'à la fin surgit le personnage de Wallenstein. Dans ce drame grandiose revit l'esprit qui animait *Don Carlos*. On dirait qu'à Madrid, où Rodolphe II a été élevé, il a surtout entendu l'écho des leçons du marquis de Posa. L'hôte mélancolique du Hradschin de Prague est exempt de tout fanatisme religieux; sa raison s'est émancipée des dogmes; il déplore la fureur des sectes qui va faire couler des fleuves de sang; il poursuit un rêve sublime de paix et meurt dans un moment d'extase où il croit voir réalisée l'harmonieuse fraternité de tous les hommes. Rodolphe II est un Posa couronné. Dans les propos qu'il adresse à son ami le duc de Brunswick, l'enthousiasme est moins exubérant que dans les discours tenus par le marquis devant Philippe II, mais ils expriment la même foi et célèbrent le même idéal. D'autre part Grillparzer est, comme le Schiller assagi par Weimar, l'ennemi des révolutions. Il croit à la nécessité de l'autorité; il est partisan, comme Schiller, de l'ordre. Il affirme, par la bouche de Rodolphe II, son horreur des bouleversements violents et des innovations précipitées, horreur que nous avons vue se manifester dans *Wallenstein* et *Guillaume Tell*. Les deux poètes avaient des audaces

1. O. E. Lessing, *Schillers Einfluss auf Grillparzer*, Madison, Wisconsin, 1902.

de pensées, mais en redoutaient les conséquences. Par là, Grillparzer était véritablement autrichien, et Schiller eût été digne de l'être.

Le maître de la scène classique ne manqua pas d'admirateurs fervents parmi les auteurs qui écrivaient pour la foule. C'est vers Schiller que Raimund levait les yeux quand il avait l'ambition de donner de la dignité et de la beauté aux spectacles populaires. Dans plusieurs de ses impromptus il prononce avec un respect touchant et une ferveur naïve le nom glorieux de celui qu'il appellerait volontiers, comme Dante appelait Virgile : *il maestro, il duca*. Sur Raimund l'action de Schiller n'est que très générale. Il en est autrement de l'autre coryphée de la scène populaire de Vienne, d'Anzengruber. Celui-ci, à qui son père avait donné l'exemple d'une vénération profonde pour Schiller, marche délibérément sur les traces de l'auteur de *Don Carlos*. Éloigné de lui par son réalisme, il reprend le bon combat que soutenait Schiller pour l'affranchissement des âmes et des intelligences. *Le curé de Kirchfeld* et les *Kreuzelschreiber* se rattachent à la lignée des drames émancipateurs où Schiller s'insurgeait contre le despotisme et le fanatisme. Tout le théâtre d'Anzengruber est, comme celui de Schiller, imprégné de gravité morale et marque de même une ascension vers la lumière.

Parmi les poètes lyriques de l'Autriche, les héritiers de l'inspiration de Schiller ne sont point rares. Nommons seulement le Lenau des *Polenlieder*, Anastasius Grün et Hermann von Gilm, l'ennemi des Jésuites. Une pièce d'Anastasius Grün, *Schillers Standbild*, invite tous les cœurs allemands à réunir leurs ardeurs pour fondre l'airain qui formera l'image du poète. Elle servira de fanal, si les ténèbres envahissent l'Allemagne ; elle retentira comme la statue de Memnon et ses voix exhorteront les hommes à la concorde.

Cette pièce d'Anastasius Grün fut écrite en 1859. Elle est un témoignage de l'enthousiasme avec lequel l'Autriche célébra, cette année-là, le centenaire de la naissance de Schiller. L'heure était sombre, la réaction triomphait ; le clergé était tout-puissant ; sa domination était assurée par le concordat de 1855, cette lamentable capitulation du pouvoir laïque, dont le premier article était ainsi conçu : « La sainte Église catholique-romaine sera maintenue à tout jamais dans tout l'empire d'Autriche et dans tous les pays qui en font partie, avec tous les droits et tous les privilèges dont elle doit jouir, d'après les prescriptions divines et les dispositions des lois ecclésiastiques ». En Italie, les armes autrichiennes avaient été cruellement humiliées à Solférino. Le pays ressentit une colère vio-

lente contre le régime qui avait conduit à un pareil désastre. Il fit entendre ses revendications à la cour affolée. C'est au milieu de cette agitation que tomba la fête de Schiller. Elle fut imposante, quoique le gouvernement fît sournoisement des efforts pour l'entraver. Trente mille personnes se rendirent en cortège à la lueur des torches depuis le Prater jusqu'au Schottenthor où elles entendirent glorifier, par Laube et par le bourgmestre de Vienne, Seiller, le poète que le presse cléricale appelait rageusement « une célébrité protestante ». A l'Université l'éloge de Schiller fut prononcé par le germaniste Pfeiffer. Le Burgtheater organisa une cérémonie pour laquelle Friedrich Halm composa une pièce allégorique : *Vor hundert Jahren*; la Germanie et la Poésie personnifiées offraient des couronnes de chêne et de laurier à l'un des plus nobles fils de l'Allemagne. Le 12 novembre les notabilités de Vienne se réunirent en un banquet où Grillparzer devait porter un toast. Au dernier moment le poète aigri s'abstint. Il expliqua dédaigneusement qu'il s'était retiré d'une manifestation qui prenait un caractère exclusivement politique et qui était organisée par des gens incapables d'apprécier Schiller. Grillparzer avait tort. L'Autriche acclamait avec raison le créateur de magnifiques œuvres d'art, mais encore un apôtre de la liberté, un guide de l'humanité sur la route du progrès.

Il est curieux d'observer comment, en Autriche, une classe spéciale de citoyens aima en Schiller un bienfaiteur, un consolateur, un libérateur. C'étaient les Juifs. Karl Emil Franzos nous fait connaître dans une touchante nouvelle, *Schiller in Barnow*, l'enthousiasme des Juifs polonais pour celui qui revendiquait en faveur de tous les hommes des droits égaux. Un article récent de la revue *Ost und West* (V, 5) nous donne sur le même sujet des renseignements intéressants. Schiller, nous dit l'auteur de cette étude, Saphra, était l'écrivain favori des Juifs de Pologne qui l'étudiaient, le commentaient, l'apprenaient par cœur avec le même amour que les textes de l'Écriture Sainte. Un Galicien, du nom de Meïr Halewi Letteris, publiait en 1852, à Vienne, une traduction en hébreu d'un choix de poésies de Schiller. Un régent d'école, originaire de Lemberg, entreprenait un travail analogue en 1859. Ce qui rendait le poète si cher aux Juifs d'Autriche, c'était, avec sa passion de la liberté et de l'égalité, sa religion de l'humanité; c'était sa sympathie qui embrassait les hommes de tous les temps et de tous les pays, c'était sa compassion pour tous ceux qui souffrent. « Voilà pourquoi, dit Saphra, ils aimaient d'une affection si profonde le plus noble cœur qui ait jamais battu et souffert en Allemagne. »

*
* *

L'Autriche vient de célébrer le centenaire de la mort de Schiller. Au cours d'un siècle elle a conquis une partie des droits que le poète réclamait pour l'homme et le citoyen. Aussi peut-elle de plus en plus honorer en lui l'artiste plutôt que l'avant-coureur du libéralisme politique. Ses drames ont librement accès sur toutes les scènes; elle peut les applaudir sans arrière-pensée et s'abandonner au plaisir pur que cause une œuvre d'art. La censure n'entrave plus la diffusion de ses écrits; ils sont devenus l'aliment d'une suite de générations. De nombreux commentateurs en ont facilité l'intelligence. Parmi les études les plus pénétrantes dont Schiller a été l'objet se placent celles de deux Autrichiens, l'une de Karl Tomaschek (1862) qui examine en lui l'historien et le philosophe, l'autre de Jacob Minor, une ample et solide biographie, malheureusement inachevée. Malgré ces conditions favorables, on peut douter que l'esprit de Schiller ait pénétré dans toutes les parties de la nation et qu'il en ait fait l'éducation. Les querelles de races, aujourd'hui plus vives que jamais, et l'intolérance religieuse qui renaît, montrent que l'Autriche est encore loin du but assigné à l'humanité par l'auteur de l'*Hymne à la Joie*. L'apôtre de la concorde est si peu compris que des partis violents s'efforcent de l'accaparer. Les Allemands se prévalent de lui contre les Slaves, et récemment on a pu être surpris de la bizarre aberration d'un orateur, d'ordinaire mieux avisé, qui a prétendu abriter sous la bannière de Schiller les menées d'un parti de sectaires. Schiller attend encore, malgré deux centenaires, la fête par laquelle l'Autriche l'honorera dignement et montrera qu'elle s'est élevée jusqu'à lui. Cette fête se célébrera le jour où le pays aura rompu définitivement avec les préjugés d'un autre âge et répondu, par une réconciliation générale, au sublime appel de l'*Hymne à la Joie* et de la neuvième symphonie : *Seid umschlungen, Millionen!*

AUGUSTE EHRHARD,
Professeur à l'Université de Lyon.

Le propriétaire-gérant : FÉLIX ALCAN.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

LA REVUE GERMANIQUE
DE DOLLFUS ET NEFFTZER

D'APRÈS LA CORRESPONDANCE DES DEUX DIRECTEURS, COMMUNIQUÉE PAR M. CHARLES DOLLFUS ET Mme HEIM-NEFFTZER

I

Fondation de la « Revue germanique ».

Après quinze ans de journalisme quotidien, Nefftzer éprouvait quelque lassitude. Parce que son libéralisme s'accommodait mal des procédés bonapartistes, il avait connu la prison, et maintenant la *Presse*, dont il était rédacteur en chef, semblait vouloir devenir dynastique[1]. C'était en 1857 : la guerre de Crimée venait de finir, jamais l'empire n'avait paru plus solide, ni plus lointaine la liberté. Un heureux hasard mit alors en relations Nefftzer avec Dollfus.

Six ans auparavant, en 1851, l'année même où Nefftzer était condamné à un an de prison, Charles Dollfus, finissant son droit à Paris, avait mis en *Lettres philosophiques* le programme juvénile d'une pensée libre et généreuse, tôt sortie du dogmatisme protestant. La brochure était restée chez l'éditeur, et Dollfus, rentré chez lui, avait essayé de l'industrie et du barreau, mais sans grand goût : sa vocation était ailleurs. Puis, brusquement, un rédacteur aux *Débats*, Alloury, s'était avisé de l'opuscule, et, séduit par le jeune talent qu'il venait de découvrir (plutôt que par ses idées), il l'avait signalé au public. Dans l'*Univers*, le catholique Veuillot lança quelques invectives. « Matérialiste, athée, être immoral et subversif[1] » : rien n'y manqua. Nefftzer, dans la *Presse*, prit ouvertement fait et cause

1. Émile de Girardin, le fondateur du journal, avait, peu auparavant, cédé sa part de propriété au banquier littérateur Moïse Millaud, de Bordeaux (celui-là même qui devait créer, cinq ans plus tard, le *Petit Journal*, de légendaire succès).
1. Comme le rappelait plus tard Nefftzer à Dollfus (Lettre du 14 mars 1858).

pour le mécréant. Ce fut dès lors un beau tapage. On lut les *Lettres philosophiques*; une deuxième édition devint nécessaire [1]. Dollfus entrevoyait la gloire Il revint à Paris (1857), il se lia avec Nefftzer. Leur amitié devait durer autant que la vie.

Ils étaient jeunes. Nefftzer avait trente-sept ans, Dollfus trente. Tous deux étaient Alsaciens. Or, l'Alsace est le plus européen des pays d'Europe. Quand elle était allemande, l'Allemagne a fait la Réforme. Quand elle était française, la France a fait la Révolution. Et l'Alsace a eu ainsi le privilège unique — qu'elle a payé cher — d'une participation nationale aux deux grands événements dont sont issus les Temps modernes. Elle a été l'auxiliaire commune de l'Allemagne et de la France, au moment le plus décisif de leur histoire; et les Alsaciens sont toujours restés les intermédiaires obligés entre la France et l'Allemagne. Nefftzer était de Colmar, Dollfus de Mulhouse. Également désireux d'agir et d'écrire, Nefftzer pour changer de carrière, Dollfus pour commencer la sienne, ils trouvèrent vite leur voie commune. L'idée leur vint d'une *Revue germanique*.

Ils en causèrent entre eux, puis autour d'eux. Les relations ne leur manquaient pas. Ils fréquentaient chez la comtesse d'Agoult (Daniel Stern), et chez sa fille, Mme de Charnacé (en littérature : C. de Sault). L'esprit brillant et profond, la culture européenne de D. Stern étaient alors célèbres. Philarète Chasles, E. Laboulaye, le poète L. Ratisbonne, le voyageur H. Mérimée [2], Renan, Taine, Littré, qui tous, par leurs études ou leurs publications étaient accoutumés à regarder au delà des limites de la France, firent bon accueil au projet de Nefftzer et Dollfus. Chasles eut des cris d'enthousiasme [3]. Moins bruyante, mais plus sérieuse, fut l'adhésion de Renan. Dollfus lui avait parlé de la Revue et, dans la *Presse*, Nefftzer venait d'étudier ses *Études d'histoire religieuse* récemment parues. Renan répondit par une lettre remarquable, à plus d'un titre :

Paris, 17 novembre 1857.

Monsieur,

Permettez-moi de vous féliciter et de vous remercier cordialement des beaux articles que vous avez bien voulu consacrer dans la *Presse* à mes *Études*

1. En 1857. Une 3e édition parut en 1869.

2. Un parent de l'Académicien-sénateur, Henri Mérimée, avait parcouru toute l'Europe et séjourné longtemps en Russie. Le 1er numéro de la Revue annonça par erreur la collaboration de P. Mérimée. Henri remplaça Prosper à la couverture des livraisons suivantes.

3. Dollfus l'appelle : « l'enthousiaste promoteur de la revue » (à Nefftzer, 10 juillet 1858).

d'histoire religieuse. Je suis fier d'avoir servi d'occasion à cet excellent travail, un des plus approfondis et des plus judicieux que j'aie lus depuis longtemps dans la presse quotidienne. Vous avez en général parfaitement saisi la nuance que je voulais indiquer; vos critiques et vos objections, auxquelles souvent vous répondez vous-même, sont pour la plupart très justes : mais vous reconnaîtrez, je crois, que presque toutes portent ou sur des contradictions nécessaires de l'esprit humain, ou sur des différences de manière que je suis le premier à avouer. Vous auriez peut-être été en droit de me présenter comme plus affirmatif sur le chapitre du surnaturel : la négation du surnaturel est le fond même de mon livre. Seulement, je ne veux pas que l'on confonde avec le surnaturel l'*idéal*, que j'appelle quelquefois, d'une manière un peu métaphorique, le *céleste*, le *divin*, etc. En somme, Monsieur, vous m'avez admirablement interprété, et ces articles m'ont procuré un très vif plaisir. M. Dollfus m'a écrit il y a quelques jours pour me parler de la *Revue germanique* dont vous devez être le directeur. Peut-être pourrai-je vous donner quelques indications et vous mettre en rapport avec quelques collaborateurs utiles. Nous en causerons quand vous voudrez; croyez, en attendant, qu'on ne saurait être avec une plus parfaite sympathie

Votre tout dévoué serviteur, E. RENAN.

Comme Renan, Neffzter avait débuté par la théologie, et il avait eu aussi sa crise de conscience. Il s'était fait journaliste pour ne pas devenir pasteur. De Luther, il était allé à Hegel. Mais, malgré le labeur terrible du *Bulletin du jour*, qui lui avait valu si justement sa réputation de publiciste à la *Presse*, il avait gardé l'ardeur aux idées de ses premières années, et un goût très vif pour les études d'histoire religieuse, où Renan passait maître. La ressemblance n'allait pas jusqu'à l'affinité, mais elle suffisait pour amener Renan à la Revue et l'y attacher. D'autres vinrent encore.

Vis-à-vis de la Bibliothèque impériale, au premier étage du 67 de la rue Richelieu, il y avait alors une vieille et respectable librairie. Son histoire (qui n'est pas finie : la maison existe toujours) apporterait une notable contribution à la connaissance des relations intellectuelles entre la France et l'Allemagne. Fondée à quelques pas de là[1], dans les premières années du siècle, par Bossange père, elle passa, en 1837, aux mains de Brockhaus et Avenarius, et s'installa dans les locaux des Donday-Dupré père et fils, qui, par une coïncidence curieuse, avaient, en juillet 1825, lancé le prospectus d'une première *Revue germanique*[2]. En juillet 1844, le Dr Albert Franck, de Breslau,

1. Au numéro 60 de la rue Richelieu. Ces renseignements nous ont été obligeamment donnés par la librairie E. Bouillon, héritière de la firme.
2. « Ou recueil des meilleurs articles, traduits des journaux périodiques les plus accrédités de l'Allemagne et relatifs aux sciences (morales et politiques), à la

associé à Frédéric Vieweg, de Brunswick, était devenu propriétaire de l'établissement. Depuis de longues années, la librairie s'était fait une spécialité de la vente des publications étrangères, et surtout allemandes; elle était le lieu de rendez-vous de tout ceux qui, à Paris, ne lisaient pas que du français, et Nefftzer y allait souvent.

Franck lui fut très utile. Il recruta pour la Revue quelques-uns de ses meilleurs patrons ou collaborateurs : le polygraphe Alfred Maury, l'archéologue de Rougé, l'un et l'autre membres de l'Institut — référence alors insigne, — le philologue Édélestand Duméril et plusieurs autres érudits [1]. Pareillement, Maurice Hartmann, dont l'exil était alors fixé à Paris et qui venait en habitué à la librairie, s'offrit à servir d'intermédiaire entre la Revue et les gens de lettres allemands. Il fut convenu que la « librairie Franck » éditerait la Revue et lui donnerait l'hospitalité de ses bureaux. En outre, elle fournirait aux abonnés son *Bulletin bibliographique français et étranger*, qui,

littérature (prose, poésie, critique), et aux arts (beaux-arts, arts utiles). » Les principaux rédacteurs devaient être, entre autres, les philosophes Victor Cousin, de Gérando et Massias, le géomètre Poncelet (de Metz), l'illustre naturaliste Cuvier (de Montbéliard), l'helléniste Hase (de Sulza, en Thuringe), le critique Stapfer (de Berne) et Mme Élisa Voïart (de Nancy, la mère de Mme Amable Tastu), sous la direction du baron Blein. L'entreprise n'aboutit pas, à Paris du moins; mais l'idée était lancée et c'est à Strasbourg qu'elle germa. Deux jeunes avocats, — ils n'avaient l'un et l'autre que vingt-cinq ans, — Hipp. Barthélemy (de Lauterbourg) et Gustave Silbermann (de Strasbourg), publièrent en 1826 une « *Bibliothèque allemande*, journal de littérature », avec la collaboration des Alsaciens Bruch, Jung, Liechtenberger, Matter, Stoeber, Willm, et d'un Lyonnais, le Dr Lortet. Dès le second semestre de l'année, la *Bibliothèque allemande* avait un dépôt à Paris, chez Dondey-Dupré, l'éditeur désigné pour la publication avortée de 1825; les Parisiens germanisants s'associèrent aux Alsaciens, et, en 1827, le 3e volume de la *Bibliothèque allemande* parut sous le titre enfin retrouvé de *Revue germanique*. Acquise en 1829 par l'imprimeur strasbourgeois F.-G. Levrault, elle commença une deuxième série intitulée *Nouvelle Revue germanique*, puis redevint, simplement *Revue germanique* (3e série) en 1835, et fusionna au début de 1838 avec la *Revue du Nord*. Sa collection forme 28 vol. in-8° (ou 30 avec les 2 vol. de la *Bibliothèque germanique*), à raison de 3 vol. et, depuis 1835, de 4 vol. par an. On en trouvera, pour les années 1829 à 1836, une table sommaire au tome VIII de la 3e série (XXVI de la collection), p. 225 à 233 (omise dans la liste de Stein, *Manuel de Bibliographie générale*, 1898, p. 637 et suiv.).

1. Guillaume Depping (fils de l'historien franco-germain G.-B. Depping, né à Münster en Westphalie), qui était chargé, à la Bibliothèque impériale, de l'acquisition des livres étrangers, le philologue Frédéric Dübner (de Hoerselgau, près Gotha), l'érudit et consciencieux J. Hunziker de la Suisse allemande (devenu ensuite professeur à Aarau). Il serait intéressant de dresser la liste des savants allemands qui, dans les trois derniers quarts du XIXe siècle, sont venus faire en France une carrière scientifique d'autant plus aisée que les universitaires du pays étaient pour la plupart incapables de leur opposer concurrence. Rien qu'à l'Académie des Inscriptions ont été élus, comme membres titulaires (français), les philologues J. Mohl, de Stuttgart, S. Munk, de Glogau, J. Derenbourg, de Mayence, J. Oppert, de Hambourg, H. Weil, de Francfort-s.-M.; à l'Académie des Sciences morales, M. Block, de Berlin.

chaque mois, dressait la liste choisie des publications récentes en tous pays [1].

En novembre 1857, quand les démarches furent terminées, et que Dollfus put retourner à Mulhouse, où il devait passer l'hiver, la Revue avait déjà groupé un nombre suffisant de collaborateurs, dont la valeur et le talent, même au recul d'un demi-siècle, nous apparaissent aujourd'hui aussi brillants que solides. Nefftzer quitta la *Presse*. Le journal en fut si ému qu'il donna un coup de barre à gauche : il se fit suspendre le mois suivant à la suite d'un article très vif de Peyrat. Sa clientèle pouvait donc être rassurée : il restait libéral et d'opposition, malgré le départ de son rédacteur en chef.

Au point de vue matériel, les dispositions furent aisément prises, grâce à la générosité de Dollfus :

« Il est donc bien entendu, écrivit-il de Mulhouse à Nefftzer, le 14 novembre 1857, que nous nous occuperons conjointement, en y mettant les soins et le temps nécessaires, de la gestion de la *Revue germanique* en voie de fondation. Les fonds nécessaires à la publication seront versés par moi jusqu'à l'époque où le recueil, réalisant des bénéfices, pourra se passer de versements ultérieurs. Le remboursement de la somme que j'aurai ainsi versée se fera, intérêts et capital, sur les bénéfices... Les bénéfices seront partagés également, ainsi que la gestion : c'est justice. Ces conventions sont des plus simples; entre hommes d'honneur, il n'en faut point d'autres. »

Nefftzer accusa réception par retour du courrier : il n'en fallut pas plus. La Revue devait paraître à la fin de chaque mois, par fascicules de 12 feuilles ou 72 pages d'impression en moyenne, et former ainsi 4 volumes par an de 576 pages chacun. Le prix de l'abonnement annuel fut de 40 francs. Les collaborateurs recevaient 100 francs et exceptionnellement 150 francs par feuille, les analyses et comptes rendus étaient rétribués à raison de 100 francs, les traductions à 50 francs la feuille. La proportion devait être à peu près égale entre les articles originaux et les traductions ou analyses. Si enfin on tient compte des frais de papier, d'impression et d'édition, on pourra conclure qu'il fallait au moins 450 ou 500 abonnés pour couvrir les frais.

1. A l'imitation de l'*Allgemeine Bibliographie*, Monatliches Verzeichnis... (hrsg. v. F.-A. Brockhaus, in Leipzig), dont la 50e année paraît en 1905.

II

Lancement de la « Revue germanique ».

C'était, on le voit, une entreprise importante, et qui représentait, chaque année, un roulement de 18 à 20 000 francs. Il s'agissait maintenant de bien la lancer. Nefftzer s'en chargea. Par ses relations dans la presse, la besogne lui parut aisée. Dès le 17 novembre 1857, il pouvait écrire à Dollfus :

« Notre secret n'est plus un secret, et l'annonce de notre Revue fait dès à présent le tour de tous les journaux français et étrangers. »

La nouvelle avait été mise en circulation par l'*Indépendance belge*, qui était alors, comme on sait, le mieux renseigné des journaux français. Le 20 novembre, Nefftzer ajoutait :

« Nous faisons un bruit auquel je ne m'attendais pas... Aujourd'hui il est venu un homme demandant si nous n'ouvririons pas une souscription d'actions et où on s'abonnait. Il a dû aller s'inscrire chez Franck. »

De Mulhouse, Dollfus répondait, avec bonne humeur (le 27 nov.) :

« Le *Courrier du Bas-Rhin* et l'*Industriel alsacien* ont déjà embouché la trompette et notre Revue est dans toutes les bouches. Je passe pour mon compte à l'état de Germain pur. Une armée d'abonnés, venus des quatre coins du globe, va s'ébranler et marcher sur Paris. Que Franck se tienne bien ! »

Mais tout n'est pas si aisé dans la création d'une revue. Deux petits incidents allaient le prouver. Nefftzer avait eu l'idée de rédiger un programme auquel il se proposait de donner une grande publicité. Il en exposait ainsi le sommaire à Dollfus (28 nov.), — et sa note indique par avance quelle sera la composition de chaque livraison :

« Les *Recueils internationaux* sont une nécessité de plus en plus pressante de notre temps. L'Allemagne, bien moins connue que l'Angleterre, mérite pour le moins autant de l'être. C'est le pays qui élabore le plus d'idées, de travaux philosophiques, scientifiques, etc. Sa littérature continue à avoir sa valeur propre. L'opportunité de notre publication est donc pleinement justifiée. Des hommes éminents l'ont compris comme nous et se

sont empressés de se joindre à nous. La Revue embrassera toute la vie intellectuelle de l'Allemagne : analyse des principaux ouvrages scientifiques, historiques, philosophiques; traduction de romans; — correspondances, (ou *Courriers*); — *Bulletins* critiques et bibliographiques; — petite revue bibliographique française (*Chronique parisienne*); — *Mélanges*. »

Dollfus approuva, et le programme, écrit d'un commun accord, fut porté par Nefftzer aux quotidiens libéraux. La *Presse* était suspendue; restaient le *Siècle* et les *Débats*. La poste ne demandait qu'un centime par exemplaire. Au *Siècle*, Nefftzer n'eut à payer en plus que 40 francs de rétribution aux plieuses du journal pour l'encartage de 18 000 exemplaires du programme. Mais aux *Débats*, ce fut une autre affaire :

« Le *Journal des Débats* fait des difficultés pour admettre nos prospectus sous ses bandes. Il craint de servir une œuvre d'athéisme. C'est du moins ce que m'a dit hier M. Bertin[1]. »

Finalement, les *Débats* consentirent. Ils encartèrent 6 500 exemplaires, mais comme il leur était apparemment très pénible de propager des principes suspects, les plieuses réclamèrent 120 francs, soit en proportion huit fois plus que le *Siècle*.

A peine les programmes avaient-ils été enfin distribués — dans les derniers jours de décembre — que Nefftzer reçut d'Amédée Pichot, le directeur de la *Revue britannique*, une lettre, d'ailleurs fort courtoise (28 décembre 1857) :

« Pour diverses raisons que je ne puis vous exposer ici, nous avons deux titres, auxquels nous tenons également; nous avons même pensé souvent à mettre le second avant le premier. Lorsque nous primes notre second titre : *Recueil international*, notre pensée résumait même une *Revue germanique* qui avait existé, et qu'on nous proposait de joindre à la nôtre. Loin de moi la pensée, cher Confrère, de venir ressusciter une *Revue germanique* quelconque, et d'aller au delà de notre titre, sous prétexte que nous avons toujours fait des excursions de l'autre côté du Rhin. Mais j'attends de votre bonne fraternité que vous renonciez au titre de *Recueil international*. »

Pichot avait raison. Fondée en 1825, la *Revue britannique*, *recueil international*, avait vu naître et disparaître la première *Revue germanique*[2] et elle poursuivait paisiblement sa longue et utile carrière.

1. Nefftzer à Dollfus, 25 décembre 1857.
2. Ainsi que la *Revue anglo-française* (de caractère surtout historique), publiée sous la direction de La Fontenelle de Vaudoré, à Poitiers, de 1833 à 1841, 7 vol.

Nefftzer avait donné comme sous-titre à sa Revue l'épithète de *Recueil international*; il y renonça, non sans pester quelque peu contre Pichot, « un vieux renard »[1]. De quoi celui-ci se souciait fort peu : il poursuivait ses avantages :

« Que vous changiez votre titre, écrivait-il encore à Nefftzer, le 2 janvier 1858, ou que vous le laissiez, je crois nécessaire d'expliquer désormais le nôtre par une ligne de plus sur la couverture. Pour nous, *international* ne veut pas dire seulement l'alliance de la littérature anglaise et de la littérature française, mais celle de toutes les *littératures du Nord et du Midi*. Vous ne pouvez trouver ce cadre trop ambitieux, vous qui, *comme c'est votre droit*, vous emparez d'avance de la Suède, de la Norvège, de la Suisse même. Pourquoi demain ne voudrez-vous pas (vous le pourrez encore) considérer notre petite île d'Angleterre et notre grand continent américain comme une dépendance des idiomes teutoniques? Je répète que vous le pourrez et que je n'en serai pas moins votre bon confrère, comme j'espère que vous serez le mien. »

Concurrence et défiance : voilà donc ce que la distribution des prospectus avait rapporté à la Revue naissante, dès qu'elle s'était aventurée hors du petit cercle des premiers adhérents.

Pour se prémunir, les deux Directeurs imaginèrent de demander à un Français et à un Allemand des lettres d'introduction auprès du grand public.

A Berlin, un « illustre personnage », le « patriarche de la science », « l'Aristote allemand (style Figuier) » — ce sont les expressions de Dollfus[2], — « l'un des plus vastes esprits des temps modernes », bref : Alexandre de Humboldt, fut prié de donner le « baptême » à la Revue. Il envoya un billet, intéressant à coup sûr et même sibyllin, mais qui ne répondait pas à ce qui était désiré[3] :

C'est avec un bien vif intérêt, Monsieur, que je reçois par vos bontés la nouvelle de la publication prochaine d'une *Revue germanique*. Tout ce qui se rapporte à une liaison plus intime entre les pays limitrophes porte dans

in-8° (table de la 1re série au tome V, 1837, p. 425-448; Stein, *op. cit.*, p. 641 et 705). La *Bibliothèque britannique*, fondée en 1796 à Genève et devenue en 1816 la *Bibliothèque universelle*, peut être considérée comme l'ancêtre de la *Revue britannique*, de même que le *Spectateur du Nord* (fondé à Hambourg en 1797 par Baudus et Villers) est, suivant l'expression de Lescure (*Revue germanique*, t. XXIII, 1862, p. 458), « le frère aîné » de la *Revue germanique* de 1825, de 1858 (et de 1904). (Les papiers de Villers, conservés en 18 cartons à la Bibliothèque de Hambourg, vaudraient une étude approfondie.)

1. Nefftzer à Dollfus, 9 janvier 1858.
2. Lettres à Nefftzer du 4 et du 14 décembre 1857, et de mai 1859.
3. Un fragment en a été publié dans la *Revue germanique*, à la mort de Humboldt (t. VI, 1859, p. 365, note 1).

son sein le germe d'un bien moral. Les noms de MM. Laboulaye, Renan et Littré sont chers à ceux qui tiennent avec ardeur au libre et croissant progrès de la civilisation.

Le 4e volume du *Cosmos*, que j'ai détaché avec regret du 5e volume, renferme les spécialités de ce que l'on appelle un peu fastueusement la « physique du globe ». Le triste *réalisme* devient d'autant plus compliqué que le problème de l'hétérogénéité de la matière (d'une *activité* inconnue dans notre phraséologie) se fait sentir dans chaque groupe de phénomènes.

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de ma haute considération et de mes vœux les plus sincères pour le réussite d'une entreprise si utile.

AL. HUMBOLDT.

A Berlin, ce 11 décembre 1857.

Dollfus garda en portefeuille la lettre de Humboldt, et le volume nouveau du *Cosmos* fut communiqué à Littré, dont l'étonnante compétence était alors scientifique autant que philologique.

A Paris, ce fut Renan qui écrivit la préface demandée et sa lettre a été publiée dans le premier numéro de la Revue [1]. Magistralement, elle résumait l'état des études philologiques et orientales en Allemagne.

« Votre Revue doit être le tableau complet du mouvement intellectuel en Allemagne. Or, le côté de ce mouvement qui mérite le plus, selon moi, d'attirer l'attention, est celui des sciences historiques et philologiques. L'Allemagne, jusqu'à ces dernières années, a été égalée par la France dans le domaine des sciences physiques et mathématiques. La philosophie allemande est quelque chose de très particulier, qui ne peut être comparé à quoi que ce soit et dont le temps seul permettra d'apprécier la valeur. Quant à l'ensemble des productions qu'on appelait autrefois les *ouvrages de l'esprit* et qu'on désigne maintenant du nom de *littérature*, l'Allemagne n'a point échappé à la décadence générale dont les œuvres d'imagination sont frappées de nos jours. »

Mais elle a créé « la science critique et historique de l'esprit humain », et « la philologie, instrument nécessaire de cette science ». Ce sera la tâche de la *Revue germanique* de faire connaître au public français la philologie allemande. Elle dépouillera les recueils spéciaux d'outre-Rhin, elle analysera l'œuvre des maîtres. « Vous aurez sans doute des correspondants dans les diverses universités. C'est là qu'il faut prendre, comme à sa source, le riche développement d'idées qui assure à l'Allemagne, dans l'ordre des spéculations rationnelles, une si incontestable supériorité. » Et il ne faut pas « chercher le développement de l'esprit allemand seulement en Allemagne ». La science

1. Elle est datée de Paris, le 15 décembre 1857. *Revue germanique*, t. I, 1858, p. 21 à 26.

allemande a ses colonies à l'étranger : en Russie, en Angleterre, en Hollande, et jusqu'en Asie et en Afrique, par ses voyageurs et ses « admirables missionnaires ». « N'oubliez pas les juifs allemands... C'est un monde fort mêlé, mais où se rencontrent encore des Mendelssohn et des Spinosa, et d'où sont sortis de bons auxiliaires du travail scientifique. »

« Enfin, cherchez aussi l'Allemagne en France. Nous possédons parmi nous une colonie allemande qui, en même temps qu'elle communique largement avec le centre des idées françaises, puise directement encore aux mamelles germaniques, dont elle n'est point détachée : c'est l'école de Strasbourg. Cette modeste et savante école, dont l'administration centrale a parfois trop peu respecté l'individualité, est parmi nous le seul reste des institutions provinciales qui avaient de si bons effets pour la culture individuelle. »

Renan terminait ainsi : « Que votre Revue soit l'abrégé de ce vaste mouvement d'études. Dans ma pensée, elle doit représenter non seulement l'Allemagne, mais tout ce dont l'Allemagne s'occupe, c'est-à-dire le monde entier ». Pour peu qu'on essaie ici de serrer la pensée, il n'est pas difficile de constater qu'elle est en contradiction avec tout ce qui précède. Si la Revue doit s'occuper du « monde entier », comment pourra-t-elle se borner au rôle qui lui est d'abord assigné de faire connaître la philologie allemande? Sera-t-elle originale et universelle, ou seulement de vulgarisation scientifique? La *Revue germanique* n'a pas vécu parce qu'elle n'a pas su répondre.

III

L'Introduction du Dollfus et Nefftzer.

Bien souvent, dans la correspondance, les deux Directeurs ont essayé d'éclaircir la question.

« En principe, écrivait Dollfus, le 22 novembre 1857, c'est à la France à juger l'Allemagne, et il sera bon, je crois, de ne donner la parole à l'Allemagne elle-même que lorsque les besoins de la critique ou du compte-rendu l'exigeront. »

Mais pour « juger », il faut se placer à un point de vue déterminé, et la Revue ne doit pas être dogmatique. Aussi Nefftzer pouvait-il répliquer (le 14 mars 1858) :

« Nous pouvons sans nul inconvénient ne pas donner dans la *Revue germanique* toutes nos idées et vider tout notre sac, car nous ne l'avons pas fondée comme la tribune d'un système; nous ne voulons convertir personne à nos idées qui ne sont même pas réellement en jeu. Nous nous sommes proposé d'initier le public à des doctrines qui ne sont pas nécessairement les nôtres et vis-à-vis desquelles nous pouvons nous maintenir dans la plus parfaite objectivité. Nous sommes des rapporteurs, des interprètes, bien plus que des docteurs, et nous avons promis à toutes les doctrines et à toutes les recherches sérieuses une égale hospitalité. Notre position est avant tout une position de neutralité. »

Pourtant, Nefftzer n'était pas loin de se contredire à son tour, quand plus tard il ajoutait (12 octobre 1858) :

« Je crois qu'il y a un écueil à éviter : celui de paraître faire un journal sur l'Allemagne, en l'honneur de l'Allemagne et des grands hommes allemands. Nous devons avant tout exploiter l'Allemagne au profit de la science universelle et du progrès général. »

Or, comment déterminer le sens du « progrès général », si l'on n'adopte pas une doctrine définie? Et c'était Dollfus qui reprenait l'idée de « neutralité », quand il déclarait (le 3 juin 1859) :

« Il faut que pas un ouvrage de quelque importance ne nous échappe en Allemagne, dans n'importe quel ordre de l'esprit. »

Mêmes variations en ce qui concerne le caractère savant de la Revue. Au début, Dollfus jugeait que les articles « sérieux » n'étaient pas assez nombreux, et il mandait à Nefftzer (le 7 mars 1858) :

« Laissant de côté la part que vous faites nécessairement aux nouvelles, romans, etc., il m'a semblé qu'on n'insistait pas assez sur ce qui recommande particulièrement l'Allemagne parmi nous : l'histoire, la philosophie, l'ethnographie, etc. »

Nefftzer en convenait (10 juillet 1858) :

« Il me semble que nous devons être un peu plus savants que la *Revue des Deux Mondes.* »

Mais alors, c'est Dollfus qui craint de paraître « un peu trop savant » (7 sept. 1859), et il insiste :

« L'expérience a dû nous prouver qu'il faut faire leur part à ces lecteurs — et lectrices — un peu mondains, dont nous ne pouvons nous passer entièrement, mais qui peuvent fort bien se passer de nous. J'estime, aban-

donnant un point de vue qui a été plus rigoureux au début, que chaqu livraison doit avoir moitié de ses articles pour « tout le monde ».

Dans l'Introduction qu'ils placèrent en tête du premier numéro d la Revue[1] les deux Directeurs s'accordèrent sur une formule qui, a fond, ne préjugeait rien[2] :

« Les fondateurs du recueil qui paraît aujourd'hui ont pensé qu'il y avai lieu d'établir uu courant régulier de l'Allemagne à la France. Ils ont voul jeter un pont sur le Rhin pour le commerce des deux peuples, convaincu de servir à la fois l'une et l'autre nation et avec elles le progrès auquel elle contribuent toutes deux dans une mesure égale, avec des aptitudes et u génie bien différents. »

Intitulée *De l'esprit français et de l'esprit allemand*, signée par le deux Directeurs, Ch. Dollfus et Aug. Nefftzer, l'Introduction de l *Revue germanique* mérite encore aujourd'hui d'être lue. Elle a ét rédigée par Dollfus, qui en expose ainsi à Nefftzer (le 4 déc. 1857) l'idée générale :

« Mon article débutera par des considérations générales et philosophique sur le rôle et la signification de l'échange dans la nature et dans l'huma nité. De là je passerai par une transition convenable aux profits qui doiven résulter de la communion entre les deux peuples que nous entreprenons d rapprocher, et c'est dans ce but que je tracerai leurs portraits pour indique en quoi ils diffèrent et par quels côtés ils sont appelés à se compléter. »

Le manuscrit fut envoyé à Nefftzer qui donna son avis « en véri table ami, avec franchise et sans ambages »[3]. Remaniée ainsi presqu

1. T. I, p. 1 à 20.
2. *Ibid.*, p. 5.
3. Par exemple : « Est-il bien certain, demandait Nefftzer le 28 décembre 185 que les forces individuelles et nationales ne fassent que se développer pa l'échange? En d'autres termes, que les nations subsisteront telles que nous le voyons maintenant, malgré le développement des relations internationales? Je n le crois pas. Les nationalités se distinguent entre elles plutôt par des défauts qu par des qualités. Les qualités de chacune d'elles appartiennent à l'idéal commu et général que l'humanité cherche à réaliser, les défauts sont ce qui les carac térise réellement. S'il peut jamais arriver que les Français ne soient plus n superficiels ni vaniteux, ils ne seront plus des Français, ils seront des hommes. Et Dollfus, atténuant son affirmation première, écrivit (p. 2) : « On a parfoi manifesté la crainte que le rapprochement plus intime et la pénétration réci proque des peuples ne portassent atteinte à l'intégrité de leur génie personne et n'amenassent, au lieu d'un développement, un amoindrissement de leu existence. Alors même qu'il en pourrait être ainsi, il n'en faudrait pas moin subir la loi évidente de l'évolution humaine... D'ailleurs, l'individu ne s'est pa dégradé en passant de l'isolement à la vie collective, de l'état sauvage à l'éta civilisé : il s'est élevé. Comment en serait-il autrement des peuples, ces indivi dualités collectives ? »

ligne par ligne, dans l'étroite collaboration de deux hommes intelligents qu'on peut classer parmi ceux qui étaient alors en France les mieux informés de la vie allemande, l'Introduction de la *Revue germanique* a maintenant une valeur documentaire indéniable pour la connaissance des relations intellectuelles entre la France et l'Allemagne au millieu du siècle dernier. La thèse peut du reste en être résumée aisément, avec les expressions mêmes des auteurs.

La France et l'Allemagne se complètent réciproquement. En pratique, la pensée française tend à la réalisation et à une réalisation générale. Elle est agressive et conquérante. L'esprit français ne poursuit pas la vérité pour elle-même. Ce qu'il estime avant tout dans l'idée, c'est sa capacité d'application. Il a l'impatience du progrès. De là, ce mélange de chimère et de réalité, ces oscillations, ces retours si brusques qui ont souvent fait accuser l'inquiète mobilité du caractère français. La mesure, qui semble manquer à l'esprit français dans l'appréciation de la réalité, il la retrouve au plus haut point dès qu'il est transporté dans la sphère idéale. Il a le goût. Il a le sens de la beauté mesurée. Le goût allié au bon sens produit la faculté critique. L'ordre et la mesure trouvent un emploi éminent dans les sciences proprement dites. Ces qualités deviennent la puissance d'analyse et la clarté d'exposition. L'esprit français est plus analytique que synthétique et par conséquent plus réaliste, naturaliste ou matérialiste (ces termes étant employés comme synonymes) qu'idéaliste, métaphysicien ou spiritualiste.

Par contraste, l'Allemagne, depuis le prodigieux élan qu'elle a donné dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, aime la vérité pour elle-même. Ce fut, dans toutes les directions, l'irruption subite d'une sève longtemps contenue. La poésie, la spéculation et la critique s'élancent de front. Tout ce grand travail s'est accompli en dehors du monde réel. Weimar brillait de tout son éclat quand l'Allemagne politique était en plein désarroi. On dirait que l'Allemagne a eu peur de compromettre l'idée par l'alliage de la réalisation. Pour elle, penser, c'est vivre. La pensée nourrie d'elle-même et ne développant qu'elle-même ne peut produire que l'idéalisme. L'Allemagne a donc été idéaliste. L'effort suprême de l'idéalisme est la conception synthétique qui, en métaphysique, aboutit au panthéisme. Trois hommes représentent au mieux la synthèse germanique : Hegel, Gœthe et Humboldt. L'esprit de système, l'abus des hypothèses, l'incompréhension du réel, notamment en histoire qui apparait comme le développement de l'idée plus que du fait et de la vie, l'obscurité et trop souvent l'insouci de la forme, constituent la rançon du génie synthétique.

Or, par une réaction naturelle, l'Allemagne, depuis quelques années, fait un effort réaliste. Après s'être enivrée de métaphysique, elle se jette dans le matérialisme. Bacon remplace Spinosa. L'observation est proclamée l'unique institutrice de l'esprit. Le microscope et la balance ont évincé la synthèse. L'évolution est visible partout : en métaphysique, dans les sciences, en histoire, dans la poésie, le roman, le théâtre. Ainsi l'Allemagne, réagissant contre des instincts trop exclusifs, cherche la réalité et la vie. C'est un

pas qu'elle fait vers la France. S'il est certain qu'en toute situation les deux pays ont possédé dans leur génie les motifs d'un échange naturel et les conditions nécessaires pour le rendre fécond, il semble qu'en aucun moment de leur carrière les circonstances n'aient été plus propres à ce commerce de leurs esprits.

La conclusion est ingénieuse, et ce n'est pas, à tout prendre, un mince mérite d'avoir diagnostiqué dès 1858 l'Allemagne réaliste, que tant de Français ignoraient encore douze ans plus tard.

IV

Attaques contre la « Revue germanique ».

Le premier numéro de la *Revue germanique* parut à la date fixée (31 janvier 1858). Confectionné chez Plon — qui pour la circonstance avait été prié d'omettre son titre d' « imprimeur de l'Empereur » — il avait fort bon air sous sa couverture verte. Le croirait-on? L'Introduction des directeurs, la Lettre-préface de Renan, firent scandale. La campagne fut d'abord insidieuse et couverte. Mais Nefftzer la flaira vite, et dès le 15 février il en informait Dollfus :

« J'ai maintenant la certitude qu'on nous guette et que notre premier numéro l'a échappé belle. Il y a une phrase de l'Introduction (je ne sais laquelle) qui a failli nous attirer les dernières rigueurs. »

Les orthodoxes, catholiques ou protestants, affectèrent le silence; les attaques ne vinrent que des partis qui par principe étaient censés admettre la discussion : les protestants libéraux et les universitaires. Dans la *Revue chrétienne*, E. de Pressensé souhaita à la *Revue germanique* une bienvenue aigre-douce [1].

«... Nous applaudissons à tout effort qui tend à abaisser la barrière entre l'Allemagne et la France. Elle a beaucoup à nous apprendre. Nous nous permettons cependant d'exprimer une inquiétude. Nous craignons que la *Revue germanique* se borne à faire connaître un seul côté de l'Allemagne, celui qui est le plus sympathique à ses principaux rédacteurs. Déjà dans le premier article ils nous disent que toute spéculation sérieuse aboutit au panthéisme. Nous voulons espérer qu'ils seront fidèles à leur programme et qu'avec une impartialité qui les honorera, ils nous feront connaître non seulement l'Allemagne panthéiste, mais aussi l'Allemagne chrétienne. »

1. *Revue chrétienne*, recueil mensuel, 5e année, Paris, 1858, p. 126-127. Chronique du mois (datée du 14 février), signée E. de P[ressensé].

Nefftzer n'eut pas de peine à répondre[1] :

« Nous pouvons rassurer pleinement la *Revue chrétienne* : le panthéisme spéculatif et idéaliste qu'elle a sans doute particulièrement en vue a pour le moment cessé d'être une puissance en Allemagne et ne peut donner lieu qu'à des études rétrospectives. Quant à l'Allemagne chrétienne, nous n'aurons à en parler ni en bien ni en mal, parce que nous ne sommes pas un journal religieux; nous sommes un journal purement scientifique et littéraire. Nous aurons sans doute à faire connaître les travaux et les résultats de la critique et de l'exégèse allemande, et c'est là même une de nos tâches principales, parce que ces résultats sont encore à peu près inconnus en France; mais nous considérons la religion comme tout à fait en dehors de ces débats scientifiques.... Distinguons avec soin les débats scientifiques des controverses religieuses : la religion s'en trouvera bien, et la science aussi ».

Pressensé consentit à reconnaître que la *Revue germanique* avait « cherché à le rassurer »[2]. Mais il n'en alla pas de même avec les universitaires. Le *Journal général de l'Instruction publique* était alors l'organe officiel de la philosophie officielle. Les professeurs qui y écrivaient — avec talent d'ailleurs, et même avec quelque érudition — enseignaient à leurs collègues ce qu'il fallait croire ou réprouver, conformément aux instructions du Ministère. En général, les articles étaient signés; mais quand ils étaient anonymes, ils prenaient une autorité mystérieuse : on croyait entendre la voix puissante de l'Administration. La *Revue germanique* eut les honneurs d'un article anonyme[3]. Et quel article!

L'auteur commençait par flétrir, en termes énergiques, « cette littérature équivoque, indocile aux règles traditionnelles du goût national, et qui, sous prétexte d'indépendance, reste servilement soumise à l'influence de l'art anglais ou allemand ».

« Il faut bien le reconnaître, continuait-il, depuis trente ans, l'action de la littérature étrangère sur les lettres françaises a été excessive... Cependant si l'imitation ainsi comprise nous a toujours paru présenter quelques inconvénients graves, toujours aussi nous avons appelé de nos vœux le rapprochement de l'érudition française et de l'érudition étrangère... L'érudition allemande, si profonde et si variée, méritait sous ce rapport l'attention de

1. *Revue germanique*, t. I, n° de mars 1858, p. 555. Chronique parisienne, signée A. N[efftzer].
2. *Revue chrétienne*, 1858, p. 254. Revue du mois, datée du 14 avril, signée E. de P.
3. *Journal général de l'Instruction publique*, Charles Louandre, rédacteur en chef; bureaux : 45, rue Grenelle-Saint-Honoré, t. XXVII, n° 27, du samedi 3 avril 1858, p. 209-211 (article paru en tête de la « partie non officielle »).

la France... (La *Revue germanique*) paraissait destinée à rattacher par un lien nouveau l'érudition française et l'érudition de vos voisins d'outre-Rhin. Mais il y a loin du projet à la chose, et comme les plus heureuses pensées deviennent stériles quand le mode d'exécution est vicieux!... Il suffira d'indiquer le point de vue philosophique auquel cette publication s'est placée, et nous aurons montré qu'on ne pouvait renoncer plus ouvertement au succès. »

Et c'est alors une charge virulente contre l'Introduction de Dollfus et Nefftzer. Quoi! La France, le pays de Descartes, aurait l'esprit réaliste? Mais chacun sait qu'elle est au contraire la patrie même du spiritualisme.

« Ce spiritualisme, toujours victorieux, n'a semblé fléchir en France qu'un seul instant. Alors Helvétius, d'Holbach, La Mettrie, talents de second ou de troisième ordre, cherchant le succès du scandale à défaut du succès de l'estime, poussèrent à bout quelques-uns des principes d'un sensualisme plus anglais que français, et arrivèrent au matérialisme pur... Mais, avec l'ordre matériel rétabli, le spiritualisme reprit bien vite sa place au milieu de nous, et l'Université impériale de 1808 se glorifie d'avoir contribué pour sa bonne part à la renaissance d'une doctrine qui se confond avec le génie même de la France. »

La *Revue germanique* n'a pas craint de nommer plusieurs matérialistes allemands, Vogt, Moleschott, d'autres encore; elle leur a fait des compliments[1]; elle a dit qu'ils sont des « esprits éminents », alors que certains d'entre eux ont notoirement « cherché à établir la diversité des races humaines ». Quelle témérité! Et quelle inquiétude pour les esprits bien pensants, comme ils le sont tous dans l'Université! Mais le *Journal général*, grâce à son excellent service d'informations, est en mesure de publier une nouvelle réconfortante :

« Nous annonçons à cette occasion, et avec grand plaisir, qu'un des plus célèbres représentants de la scienee française, M. Geoffroy Saint-Hilaire, va être amené, par le développement même des vastes études qu'il poursuit sur l'histoire naturelle, à faire sur ce point une réponse à M. Vogt. Cette réponse démontrera, sur nouveaux frais d'érudition, ce qui a été si souvent

1. Dollfus et Nefftzer avaient espéré que Vogt, alors établi à Genève, leur donnerait une collaboration régulière. Mais celui-ci était trop occupé. « Je dois donner à l'Académie deux cours nouveaux; à l'école industrielle pour les ouvriers, un cours; une dizaine de leçons publiques sur la géologie de la Suisse; j'ai au moins deux leçons par jour, quelquefois trois, plusieurs publications en train, et des entreprises industrielles pour mes moments de loisir, et des besognes politiques pour mes jours fériés. Vraiment, je ne sais quelquefois où donner de la tête. » (Vogt à Dollfus, de Genève, le 26 nov. 1857). Les attaques du *Journal général* mirent fin aux pourparlers.

démontré, que la science s'accorde, sur le fait de l'unité de la race humaine avec les données fournies par les Écritures ».

Et maintenant, au tour de Renan! On se rappelle les éloges qu'il avait donnés, dans sa lettre introductive, à « l'École de Strasbourg ». Encore n'étaient-ils pas réellement suffisants.

« Vous connaissez sans doute, avait-il écrit, la *Revue de Théologie* de M. Colani : excellent écho de ce qu'il y a de meilleur dans l'exégèse allemande. Les travaux de M. Reuss, de M. Bergmann, honoreraient une université d'outre-Rhin; ils sont chez nous presque inconnus ».

En fait, la *Revue de Théologie* a sa valeur originale; il est même permis de dire qu'elle représente, dans la pensée théologique française au XIXe siècle, l'effort tout à la fois le plus sincère et le plus vigoureux pour libérer la croyance ou l'adapter aux nouvelles conditions intellectuelles. Fondée en juillet 1850, elle venait de terminer sa première série avec son quinzième volume, et le premier numéro de la *Nouvelle Revue de Théologie* paraissait juste en même temps que la *Revue germanique*, en janvier 1858 [1]. Sa devise était : *Fides quærens intellectum*. La plupart des collaborateurs de Colani ont acquis une réputation méritée. Il suffit de citer les noms de Bois, Coquerel, Ducros, Muston, Nicolas, Pécaut, Reuss, Réville, de Scherer enfin, qui d'abord adepte de la *Théopneustie* « ou pleine inspiration des Écritures », telle que la définissait en 1840 à Genève l'orthodoxe Gaussen, a fini, d'étapes en étapes ou plutôt de crises en douleurs, par aboutir au rationalisme laïque. Au reste, tous les Strasbourgeois n'étaient pas spécifiquement théologiens. Le philologue F.-G. Bergmann enseignait à la Faculté des Lettres, et ses travaux sur les eddas islandais faisaient autorité. A la Faculté de Théologie, Ch. Schmidt se défiait quelque peu des tendances de Colani, et il se spécialisait dans ses études d'histoire ecclésiastique, qui lui avaien valu, comme à Reuss, un renom européen. En 1858, il refusa, pour rester à Strasbourg, la succession de Neander qui lui était offerte à l'Université de Berlin. Mais les Strasbourgeois, théologiens, philologues ou historiens, malgré les divergences de doctrines ou d'opinions, travaillaient tous d'après la méthode critique, que les universitaires impériaux en étaient encore à apprendre; il y avait entre eux communauté de discipline scientifique, et c'était en toute exac-

1. Ernest Rochat, *La Revue de Strasbourg et son influence sur la théologie moderne*, Genève et Paris, 1904, in-8°, 398 pages.

titude que Renan avait pu parler d'une « École de Strasbourg ». Mais le *Journal général* ne l'entendait pas ainsi :

« On doit croire en lisant ces lignes [de Renan] qu'il existe à Strasbourg, en dehors des établissements universitares, une école considérable, et que cette école a été l'objet de rigueurs injustes. Rétablissons les faits... (M. Bergmann est professeur à la Faculté des Lettres et M. Reuss à la Faculté de Théologie.) Quant à M. Colani, il n'a jamais rien demandé à l'Université. Où donc trouver cette mystérieuse école dont l'individualité aurait été trop peu respectée? Précisément dans cette Université qu'on accuse si légèrement. Dès le commencement de ce siècle, l'Université a eu la pensée de rétablir à Strasbourg ce centre littéraire qu'avaient illustré les noms des Schœppfling (sic), des Koch et des Brunk (sic). Elle voulut dès lors que Strasbourg conservât le privilège de former comme le lien scientifique entre l'Allemagne et la France, et, pour atteindre ce but, qui n'a jamais été perdu de vue, elle prit grand soin d'appeler dans son sein dans les écoles de l'État, les honorables survivants de l'ancienne Université... Jusqu'ici ce respect de l'esprit local s'est constamment maintenu, (et nombreux sont ceux) qui ont conservé ou conservent encore à Strasbourg, dans les chaires du haut enseignement, les traditions alsaciennes.... L'élément français a été représenté sans doute et il devait l'être... Voilà l'École de Strasbourg. On n'en a jamais connu d'autre, et il est facile de voir que non seulement l'Université ne l'a pas lésée dans son individualité, mais que c'est à l'Université qu'elle doit son existence même. »

Il était impossible de donner plus complètement raison à Renan sous couleur de le réfuter. Au reste, l'École de Strasbourg se soucia fort peu qu'on l'eût officiellement tuée. Entre les négations du *Journal général* et les invites de la *Revue germanique,* elle passa son chemin. Dollfus aurait espéré mieux :

« Que ferons-nous de l'École de Strasbourg, demandait-il à Nefftzer le 3 mars 1858, laquelle, après l'honneur insigne que lui fit Renan, attend sans doute nos propositions? Scherer ou Colani? Vous m'avez parlé de Matter... Je pense maintenant que l'on pourrait tenter l'ouverture. »

Nefftzer répondit (le 10 mai) :

« Au sujet de la fameuse École de Strasbourg, je ne suis pas d'avis de courir après. Il y a là Matter, Reuss, Schmidt, Colani et Scherer, qui pourraient nous être utiles, à la condition de se débarrasser de toute préoccupation dogmatique, ce qui est toujours difficile à la plupart d'entre eux. Il y a encore Bergmann, qui est un puits de science, et qui enfouit dans la *Revue d'Alsace* des travaux de premier ordre. Malheureusement, il écrit comme un cheval. Je crois dans tous les cas qu'il vaut mieux attendre que les rapports s'établissent naturellement. »

Et Dollfus répliqua (12 mars) :

« J'approuve parfaitement vos idées quant à l'École de Strasbourg. Je connais les hommes que vous citez. Bergmann, entre autres, m'a examiné sur la philosophie le jour où j'ai eu l'insigne honneur d'être créé bachelier. Il a soutenu que l'homme était libre, et moi qu'il ne l'était pas, du moins dans le sens que l'école attache au mot de libre arbitre. Laissons donc ces illustrations être libres tout à leur aise, et si leur théologie craint de se compromettre avec nous, qu'elle reste chez elle. »

Ainsi fut fait. La *Nouvelle Revue de Théologie* ne mentionna même pas la création de la *Revue germanique*, mais elle s'absorba dans une longue polémique avec la *Revue chrétienne* : Scherer contre Pressensé. Et les trois revues sœurs, allant vers le même but lointain, qu'on ne connaît pas encore bien, mais qu'on appelle déjà la religion humaine de l'avenir, continuèrent leur route à la file : la germanique libre penseuse, puis la théologique penseuse libre et la chrétienne en arrière, comme il est d'usage chez les libéraux. Elles ne s'aimaient pas, bien que nées du même père, le dissidentisme protestant, et toutes trois également nourries de l'exégèse allemande. Mais Dollfus et Nefftzer avaient trop l'expérience du public évangélique pour s'inquiéter outre mesure d'insinuations courtoises ou d'un silence qui était encore une insinuation. Ce milieu était le leur, malgré les autres; et malgré eux, ils y étaient chez eux. Plus grave pour l'avenir de la *Revue germanique* était la condamnation officielle prononcée par le *Journal général*, et d'autant plus que la presse gouvernementale en aggrava encore les termes. Le *Pays* reproduisit l'article du *Journal général*, et dans le *Réveil*, Granier de Cassagnac « se déchaîna » [1] violemment contre la Revue.

V

Attitude de la « Revue germanique ».

L'affaire devenait très inquiétante. Un vieil ami de Nefftzer, Proudhon, lui écrivit, d'indignation, la lettre que voici :

Paris, 13 avril 1858.

Mon cher Nefftzer,

Je viens vous remercier de l'envoi que vous avez eu l'obligeance de me faire des trois premiers numéros de la *Revue germanique*. Je n'ai pas

1. Nefftzer à Dollfus, 14 avril 1858.

besoin de vous dire combien je m'associe à votre œuvre ; vous l'avez deviné et mon seul souci est de savoir en ce moment si, de mon côté, je marche droit et ferme dans votre communion. Je viens de terminer un gros livre [1], beaucoup trop gros pour le public, trop mince pour les questions de principes qu'il a la prétention de résoudre, et je tremble, à présent que c'est fait, que les juges dont j'ambitionne le plus le suffrage, tels que vous, mon cher Nefftzer, ne le trouvent trop faible, de fond et de forme. Quoi qu'il en soit, vous me tiendrez compte de l'intention, qui a été, je crois, on ne peut meilleure. Dans dix jours au plus, vous recevrez ce fatras.

Pour le moment, une seule chose m'importe; c'est de savoir ce que vous pouvez avoir à redouter de dénonciations qui pleuvent sur vous du *Réveil* et du *Journal de l'Instruction publique*. Où en sommes-nous donc ? Travaille-t-on sérieusement à nous acculer au désespoir? Qu'est-ce que cela signifie enfin ?

Si vous avez mérité d'être signalé une fois, je mériterai bientôt de l'être cent fois; et vous pouvez compter que je suis décidé à recevoir le coup en pleine poitrine, c'est-à-dire à dénoncer moi-même les délateurs et leur idole. Il n'y a qu'une conduite avec la tyrannie, quelle qu'elle soit, c'est de l'attaquer d'emblée et en face. Je ne vous dis que cela.

Ne pouvant aller vous voir encore, à cause de la distance et de ma faible tête, je me borne pour aujourd'hui à vous serrer cordialement la main. Bonjour.

P.-J. PROUDHON.

Le jour même (13 avril 1858), Nefftzer se rendait au Ministère de l'Intérieur.

« Je vous avoue, confiait-il à Dollfus le lendemain, que je n'étais plus tranquille, tout en me demandant par quoi nous avions pu déplaire en haut lieu, car jusqu'à présent, ce n'était assurément pas par témérité que nous avons brillé.... (Au reste, ces attaques) ne peuvent que nous servir. Cela fait beaucoup parler de nous et déjà je vois dans quelques cabinets de lecture cette inscription agréable : *Ici on lit la Revue germanique.* »

Au Ministère, Nefftzer reçut l'assurance que le gouvernement n'avait rien contre la Revue et, pour mettre fin à l'incident, il se contenta, dans le fascicule suivant, paru quinze jours plus tard [2], de relever, en termes très modérés, les attaques récentes :

« La *Revue germanique* entend se défendre par ses œuvres et non par l'injure, et elle se croit de toutes les manières le droit de dédaigner certaines attaques. C'est tout ce que nous avons à repondre à ceux qui nous appellent des barbares parce que nous essayons de servir la civilisation dans la

1. Il s'agit de la *Justice dans la Révolution et dans l'Église*. Prudemment, Nefftzer s'abstint d'en parler dans la *Revue germanique*. On sait que le livre fut poursuivi, condamné, et Proudhon alla chercher refuge en Belgique.
2. *Revue germanique*, t. II, avril 1858. Chronique parisienne, p. 207.

mesure de nos forces. Quant au *Journal de l'Instruction publique*, nous devons lui dire qu'il ne nous a pas compris, bien qu'il ait pris le temps de la réflexion... (Par exemple) nous concédons que M. Vogt est matérialiste, ce qui ne l'empêche nullement d'être un homme de grande valeur et fort estimé de ses adversaires. On nous fait un crime, non pas d'avoir approuvé ses doctrines, dont il n'a pas encore été question dans la Revue, et qui auront leur tour, mais d'avoir mentionné les éminents services qu'il a rendus aux sciences naturelles. Franchement, il nous semble que c'est abuser de l'excommunication. »

La polémique paraissait terminée. Elle eut pourtant, sur les destinées de la *Revue germanique*, de notables conséquences. Certes il serait exagéré de parler d'une débandade parmi les promoteurs et les membres de l'Institut qui l'année précédente avaient patronné l'entreprise. Mais leur groupe se désagrégea rapidement. Plusieurs n'ont jamais donné la moindre contribution à la Revue. Les trois premiers volumes trimestriels portent au titre qu'ils ont été « publiés par MM. Charles Dollfus et Auguste Nefftzer avec le concours » des illustrations dont la liste nominative suivait. La liste disparaît dès le quatrième trimestre : elle avait cessé d'être vraie. D'une façon plus générale, les universitaires s'abstinrent de toute collaboration à un recueil si mal famé. Au début, ils venaient s'offrir d'eux-mêmes, et la Revue avait cru pouvoir compter sur les historiens Geffroy, Reynald, sur Zeller que recommandait Prévost-Paradol, sur d'autres professeurs encore : utiles et précieuses recrues, mais qui manquèrent. Ce n'est apparemment pas sans raison que Nefftzer pouvait écrire à Dollfus (le 4 juin 1859) qu'ils avaient été détournés par « les clameurs universitaires contre nous ».

L'attitude de Taine est particulièrement significative. Il avait consenti que son nom fût inscrit sur la liste des promoteurs, et il se rendit en effet d'abord fort utile. Il amena à la Revue son ami intime E. de Suckow[1], puis un autre de ses camarades d'École normale qu'il présenta ainsi à Nefftzer :

Monsieur,

Un de mes amis, M. Challemel-Lacour, sollicite l'honneur d'écrire dans la *Revue germanique*.

M. Challemel-Lacour est ancien élève de l'École normale, premier agrégé de philosophie, aujourd'hui professeur de littérature française à l'Université fédérale de Zurich. Il a rendu compte dans la *Presse* de la traduction de Kant par M. Barni. J'ajoute, ne sachant si c'est un titre ou le contraire d'un

1. Ou : Suckau, fils de Wilhelm de Suckow, né à Riga et devenu professeur dans l'Université de France.

titre, qu'il est hors de France pour ses opinions politiques. Il est fort libéral en philosophie et sait l'allemand.

Je crois que la Revue ferait en sa personne une acquisition brillante et solide, et que notamment il serait très propre à exposer l'ouvrage sur Hegel dont vous m'avez parlé.

Agréez, Monsieur, l'assurance de la considération et des sympathies de votre bien dévoué.

H. TAINE.

98, rue Saint-Louis-en-l'Ile, 11 décembre 1857.

Mais quand le *Journal général* eut prononcé son réquisitoire, Taine écrivit à Suckow [1] :

« Je n'ai reçu que les trois premiers numéros de la *Revue germanique*; je n'y ai encore rien vu de toi; n'y signe pas; prends un pseudonyme; elle est mal vue; son exégèse, sa philosophie sentent le fagot. »

Et, docilement, Suckow signa: E. Palman, tout ce qu'il donna à la *Revue germanique* [2]. Plus prudemment encore, Taine oublia pendant cinq ans la Revue qu'il avait aidé à fonder. Le premier article qu'il lui apporta ne parut que le 1er janvier 1863, et il se trouve encore en avant d'un mois sur la première signature de Challemel-Lacour à la Revue [3]. Pourtant Challemel-Lacour n'était pas tenu à la même réserve que ses camarades restés en France. Mais, pendant les premières années de son existence, la *Revue germanique*, qui n'est pas universitaire, n'est pas normalienne non plus. Le talent des agrégés et des docteurs allait à d'autres recueils, et d'abord à la *Revue des Deux Mondes*.

1. Le 29 avril 1858. *H. Taine, sa vie et sa correspondance*, t. II, 1904, p. 165.

2. Articles sur Georges Forster (t. VIII) et sur les légendes, contes, proverbes, énigmes, chants et chansons populaires en Lithuanie (t. III), en Allemagne (t. VI), en Danemark (t. VII); série à laquelle on peut joindre l'étude de J. Hunziker sur les légendes suisses du canton d'Argovie (t. IV). Plus tard, Suckow renonça à son pseudonyme.

3. L'ouvrage de Haym sur Hegel, auquel il est fait allusion dans la lettre de Taine, avait paru en 1857 et, à défaut de Challemel-Lacour, Nefftzer en rendit compte (livraisons de sept. et nov. 1858, *Revue germanique*, t. III et IV, articles reproduits dans les *Œuvres* de Nefftzer, Paris, 1886, p. 349 à 424). Challemel-Lacour en complimenta Nefftzer (lettre datée de Zurich, 8 janvier 1859) : « J'espère, Monsieur, que les relations que j'ai eu l'avantage de nouer avec vous ne sont qu'interrompues. Si ma mauvaise santé, de longues absences et des circonstances exceptionnelles ne m'ont pas permis d'envoyer à la *Revue germanique* le travail sur Hegel dont je m'étais chargé, je le regrette d'autant moins que vous venez de vous acquitter de cette besogne d'une manière qui fait le plus grand honneur à votre talent d'écrivain, à votre pénétration philosophique et à la Revue. L'occasion viendra certainement pour moi de revendiquer au profit de quelque travail sur l'Allemagne la petite place que vous m'avez fait l'honneur de m'accorder parmi vos collaborateurs. » L'occasion se fit attendre jusqu'au 1er février 1863.

« Je ne sais pourquoi, écrivait Nefftzer[1], je m'imagine que Buloz agit auprès de tout son monde pour l'empêcher de nous rien donner. »

De fait, la *Revue des Deux Mondes*, comme la *Revue britannique*, faisait large part aux hommes et aux choses d'Allemagne[2]. Les universitaires collaboraient aussi à un recueil aujourd'hui bien oublié, mais qui, pendant sa courte existence, se maintint toujours à un niveau très élevé : le *Magasin de Librairie*[3]. On y trouvera plusieurs articles d'histoire ou de littérature germaniques. Par une coïncidence qui est à noter, le *Magasin de Librairie* commença à paraître juste en même temps que la *Revue germanique*. Seule, la *Revue de Paris* entretint avec la *Revue germanique* d'amicales relations; les deux recueils adoptèrent même, pendant quelque temps, une combinaison d'abonnements en commun[4]. La concurrence des publications similaires nuisit peut-être aux intérêts immédiats de la *Revue germanique*, mais elle servait son dessein supérieur qui était de faire connaître l'Allemagne à la France; si bien qu'en définitive la *Revue germanique* rendait encore service, même quand d'autres qu'elle exploitaient son domaine.

La grève des professeurs ne causa à la Revue qu'un seul dommage réel : dans les premiers temps tout au moins, la *Revue germanique* s'occupa fort peu du passé historique de l'Allemagne, et ni le Saint-Empire, ni la Réforme, ni Frédéric II n'eurent jamais les honneurs d'articles originaux[5]. La Revue manquait d'historiens. D'autre part, la surveillance rigoureuse que le gouvernement impérial excerçait sur la presse l'obligeait à une extrême réserve. Les questions contemporaines : diplomatiques, politiques, sociales, économiques, ecclésiastiques, lui étaient interdites. Elle resta donc surtout une revue d'idées, plus que de faits, historiques ou présents. Par là même, elle n'a pas seulement gardé sa valeur, pour

1. A Dollfus, 6 mars 1858.

2. Mais toutes deux s'intéressaient beaucoup plus encore à l'Angleterre. A la *Revue des Deux Mondes*, le germanisant attitré était le superficiel et distingué Saint-René Taillandier.

3. Le *Magasin de Librairie* (littérature, histoire, philosophie, voyages, poésie, théâtre, mémoires, etc.), publié par Charpentier, Paris, 1858 à 1860, 12 vol. 8° (table sommaire au t. XII, p. 637 à 640, omise dans la liste de Stein, *Manuel de bibliographie générale*, 1898, p. 637 et suiv.).

4. Encore la *Revue de Paris* (dirigée par Laurent-Pichat), fut-elle supprimée dès 1858.

5. Les études d'Oppenheim sur les historiens allemands du XVIII[e] siècle (t. II et III), de Grenier sur Ranke (t. VIII), de Roget sur Sybel (t. X à XII) et Droysen (t. XIX et XXII), de Vallier sur Mommsen (t. I), et plus tard de Hillebrand sur Hæusser (t. XLIII), ne suffisent pas à combler cette lacune.

qui la feuillette aujourd'hui : elle en a pris une nouvelle. Dans les limites qui lui étaient assignées, en raison même de ces limites, elle marque exactement ce que l'Allemagne pensait, et ce que la France pensait de l'Allemagne. Elle est le monument original, et qu'on ne pourra se passer de consulter, de l'état d'esprit d'une époque.

(*A suivre.*)

ESSAI SUR LA PSYCHOLOGIE DE LA FEMME CHEZ SCHOPENHAUER

Et plus ou moins la femme est toujours Dalila.
(VIGNY, *La colère de Samson*.)

Chacun sait que Schopenhauer a médit des femmes; on aime à citer ses aphorismes, ses maximes parfois brutales, toujours caustiques, souvent fines et spirituelles. Aussi bien faut-il avouer qu'il a, dans ce genre, autant de modèles que d'imitateurs; les mots satiriques de cet ordre abondent dans la littérature qui s'est plu à traduire toutes les nuances de l'hostilité et du mépris, depuis les colères du vieil Euripide jusqu'au sourire de M. Bergeret. Qu'est-ce donc qui distingue Schopenhauer dans la foule des écrivains contempteurs déclarés du beau sexe?

Son originalité est de n'avoir pas cédé en écrivant aux désillusions d'une heure de tristesse, aux rancœurs d'un instant de dépit, mais à une conviction profonde, aboutissant logique de sa philosophie tout entière. Bref, il n'est pas misogyne par boutade, mais par système.

Au demeurant, on chercherait vainement dans ses œuvres une « théorie de la femme » sous forme de dissertation achevée [1]. Des remarques sans lien apparent, des sentences éparses, voilà ce qu'il nous livre. Et pourtant chacun de ces mots évoque une vision de la femme moderne, d'un coloris intense, d'une effrayante sincérité.

1. Le chapitre XXVII des *Parerga* (Grisebach, V, p. 648) intitulé « Ueber die Weiber » se compose d'une suite de remarques détachées. Ce n'est donc pas là un « *Essai* sur les femmes » comme traduit M. Bourdeau qui a rapproché les pensées de ce chapitre soigneusement séparées les unes des autres par l'éditeur Grisebach.

Çà et là nous trouvons d'ailleurs dans l'œuvre de Schopenhauer des passages qui intéressent directement notre sujet. Voyez par exemple : Ed. Grisebach, II, 87, 461; III, 596; IV, 427; V, 268, 365, 446, 576, 648 ss. En outre : Neue Paralipomena (Ed. Gris.), IV, 308, 310, *403 ss.* 481.

Edita et inedita 112-117 (Textes d'auteurs anglais sur les femmes, annotés par Schopenhauer).

C'est que, si le temps lui a manqué, comme il le dit lui-même, pour faire en tous points de l'ébauche une œuvre, du moins y a-t-il sous chacune de ses pensées, sous chacune de ses attaques, si capricieuses, si fragmentaires soient-elles dans la forme, une systématisation virtuelle, une unité latente qu'il s'agit pourtant d'apercevoir et de dégager. C'est cette tâche que le philosophe sait imposer à son lecteur, d'elle que je voudrais chercher à m'acquitter dans les pages suivantes.

Il importe tout d'abord de rappeler brièvement dans quel sens est orientée la doctrine de Schopenhauer. Le vouloir est pour lui le fond de l'être. Nous ne l'atteignons pas par un effort de notre intelligence; le sens interne nous révèle sa nature. Cette intuition qui n'a rien de la clarté d'un concept est pourtant la connaissance la plus profonde à laquelle il nous soit donné d'atteindre. Que nous dit-elle du mystère de la volonté? Elle nous dit que le vouloir est une force obscure, infinie, une tendance aveugle à perpétuer la vie, c'est-à-dire le besoin insatiable, l'éternelle souffrance. Et la nature sacrifie sans pitié les individus au vouloir vivre qui l'anime, aux intérêts de l'espèce dont la perpétuité seule importe.

Pour nous asservir elle dispose de deux armes : l'instinct sexuel et l'amour. La passion charnelle sous sa forme la plus brutale a déjà, de par son intensité même, quelque chose d'immense. Elle n'est autre chose que le vouloir vivre infini de l'espèce condensé, enserré dans le cœur d'un mortel. Faut-il dès lors s'étonner que sous l'effort de cette poussée le cœur humain se brise, l'égoïsme lui-même, si puissant soit-il, recule un instant. Une créature d'élite vient-elle à se révolter, la nature se fait ensorceleuse. Elle renonce à la force, elle a recours au charme. Admirable symbole que celui du philtre d'amour dans la légende de Tristan. Le breuvage magique irrésistible et enivrant, c'est l'amour. L'homme c'est la victime. Et la femme? Elle est l'échanson de la nature, de la mystérieuse et implacable enchanteresse, avant d'être victime à son tour!

L'œuvre de séduction imposée par la nature à la femme lui enlève toute indépendance : sa défaite même est en effet la condition de sa victoire et sa faiblesse fait sa force [1]. Inspirer à l'homme le désir ou l'amour, arracher à son égoïsme une concession, voilà le triomphe qu'elle achète d'une continuelle servitude. Pourquoi cela? Parce que telle est la nature du vouloir, parce que la vie individuelle n'est

1. Cf. *Zarathustra*, p. 97 : « Und gehorchen muss das Weib und eine Tiefe finden zu seiner Oberfläche ».

rien et que la survie de l'individu, c'est-à-dire la vie éternelle de l'espèce, est tout. Principe aveugle, loi inéluctable qui ne s'explique, ni ne se justifie, mais qui « est ».

— A la lumière de cette idée directrice, tous les détails, toutes les particularités du caractère de la femme vont se coordonner, s'expliquer à nos yeux.

C'est tout d'abord l'organisme féminin qui exprime, incarne la loi abstraite sous forme concrète et vivante. Un court printemps, un court été, un long automne; voilà en somme la vie d'une femme. Que dira notre auteur de la plus belle saison, du printemps? Illusion qui nous montre la nature attendrie et prodigue! Elle n'est toujours et partout qu'une expression brutale du vouloir-vivre égoïste : l'intérêt bien entendu, l'économie est sa loi. « L'épanouissement de la jeune fille, chanté par les poètes, n'est qu'un coup de théâtre savamment ménagé par la nature pour éblouir l'imagination de l'homme et l'amener à conclure un contrat désavantageux. » Au moment de se résoudre à une union durable, si l'homme avait une claire conscience des lourdes tâches qui vont lui incomber, dans la majorité des cas, il reculerait. Appréciées avec sang-froid, les courtes jouissances que procure l'amour ne suffiraient pas à forcer son consentement. La femme a donc plus à craindre qu'à espérer de la froide raison; impuissante à convaincre elle cherchera à enivrer. Pour y parvenir il lui fallait un aphrodisiaque. Voilà pourquoi la nature lui a dévolu une éphémère beauté. Mais celle-ci est si peu là pour elle-même qu'elle se fane dès qu'elle a cessé d'être utile. Elle n'est donc pas un vain luxe, un ornement de la vie terrestre, mais une nouvelle et puissante expression du vouloir vivre. Voyez la fourmi, dit Schopenhauer, « aussitôt fécondée elle perd ses ailes ». Ainsi la maternité précède de bien peu pour la femme le déclin. Si les poètes se sont plu d'ordinaire à exalter la vie luxuriante de l'été, c'est qu'ils ont été dupes de leur enthousiasme. Ils parlent du faste de la nature, chantent sa munificence; à ceux qui savent l'interroger et la comprendre elle répond :

On me dit une mère, et je suis une tombe,
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

(VIGNY, *La maison du Berger.*)

Ce « printemps adoré » n'est là, en effet, que pour faciliter l'œuvre mauvaise et douloureuse, l'œuvre de souffrance et de vie.

Plus vite la beauté s'envole et plus la femme s'acharnera à la faire valoir. Pour cela tous les artifices, toutes les concessions au goût du temps lui seront bons. Ainsi se constitue tacitement, dans l'humanité, cet art de plaire, cette technique de la séduction adaptée aux exigences d'une société, d'un milieu, d'un siècle : la coquetterie.

A voir ce désir de plaire, cet amour de la parure, les orateurs sacrés se sont irrités. Ils ont flétri le siècle et ses turpitudes; ils l'ont opposé à leur idéal. Et leur colère n'est pas sans éloquence, leur courroux n'est pas sans grandeur. Quant aux écrivàins moralistes les uns ont souri avec tristesse et dédain, les autres avec indulgence. Schopenhauer se distingue nettement, et des uns et des autres.

Lorsque nous lisons dans les *Parerga* : « la parure, la danse, tout ce qui fait valoir la grâce, voilà ce qu'il y a de vraiment sérieux pour la femme, le reste est une bagatelle », — il faut bien se garder d'interpréter ces paroles comme un trait de satire. Railleuses, elles deviennent banales. L'ironie fait d'elles un lieu commun. Dites avec tristesse par un pessimiste convaincu, elles prennent un sens original. Rendre la femme ridicule, prononcer sur elle l'anathème, serait puéril aux yeux de Schopenhauer. Vaines satires, vain courroux! Il exige par contre que le penseur ait le courage de constater, d'approfondir, de généraliser ensuite. Si l'on débutait par là, que de paroles oiseuses on se serait évitées! Faire porter la critique sur des détails, voilà la grande illusion des moralistes. Quoiqu'ils se disent parfois désabusés, ils croient au bien, puisqu'ils souhaitent le meilleur. Vous raillez la recherche qui règne dans cette parure, vous traitez d'affectée cette grâce d'emprunt. Vous voudriez la femme autre qu'elle n'est; c'est donc qu'elle vous tient à cœur, que vous gardez l'espoir de trouver en elle votre idéal. Au fond cette réalité mauvaise que vous vous plaisez à embellir, revit dans votre rêve. Votre aspiration vers la beauté est empoisonnée dans sa source. C'est la femme qui est, en dépit de vous-même, l'origine de votre désir. Vous la blâmez, et vous êtes sa dupe. Exhortations, blâmes, malédictions, attaques, trahissent l'espérance d'améliorer, partant la confiance. Ne vaudrait-il pas mieux reconnaître que, fidèle à sa mission, la femme est coquette de par la destinée même, irrémédiablement. S'il est apitoyé par la douleur, le philosophe pessimiste n'a pas de colère pour la folle gaieté. A la pensée que le rire des jeunes filles, si joyeusement sonore, a pour cause dernière la loi de souffrance, il se résigne... ému d'une douce compassion : « Ridete, puellae, ridete ». (V, ch. XIX.)

On dira qu'ennemi du sermon comme du pamphlet, Schopenhauer ne laisse pas de se montrer ému pourtant et émouvant plus qu'il ne le voudrait. Observateur indifférent, témoin impassible, l'est-il toujours? Ne ressemble-t-il pas plutôt à l'anatomiste qui, voulant disséquer le cadavre d'un être cher, sentirait malgré lui le scalpel trembler dans sa main?... Renonçant à développer ici une critique assez facile, nous essayerons plutôt de montrer par un effort de sympathie ce qu'a d'original, dans un pareil sujet, la rigoureuse logique que manifeste la pensée de Schopenhauer.

Dans un passage [1] de la plus haute importance, trop peu remarqué par la critique, l'auteur déclare que la femme l'emporte sur l'homme par les facultés intuitives. D'autre part il répète à plusieurs reprises que les hommes seuls sont capables de cette « intuition par excellence », qu'on appelle génie. Comment concilier ces affirmations à première vue nettement contradictoires? Les uns se bornent à constater le paralogisme qui, disent-ils, n'est pas rare dans le système de Schopenhauer. D'autres rappellent que la terminologie technique de l'auteur est flottante et proposent de distinguer deux sens très différents du mot Intuition. Une troisième solution pourtant est possible qui, tout en rendant pleinement compte des textes en présence, jette un jour nouveau sur la théorie qui nous occupe. La voici en quelques mots :

Nos représentations se répartissent en deux classes : les unes sont intuitives, les autres abstraites. Les premières sont fournies par l'entendement, les secondes sont élaborées par la raison. L'entendement intuitif est commun à l'homme et à l'animal. Les représentations abstraites et la raison appartiennent au contraire exclusivement à l'homme. Cela posé, il importe de remarquer que l'intuition est à la fois l'élément premier, indéfectible, indispensable de notre connaissance et ce qu'il y a de plus animal, de moins spécifiquement humain dans notre intelligence. En formant et en élaborant ces concepts « ce papier-monnaie de la pensée », la raison est à la fois l'origine de l'erreur et de la science humaines. Elle permet la génération, partant le langage, dont l'animal est incapable; mais, d'autre part, en nous faisant oublier parfois que l'intuition est toute la réalité du concept, elle nous porte au respect des abstractions vides, au psittacisme. Les données de l'intuition animale sont à la fois plus sûres, et infiniment moins amples. De

1. « Du rapport de la connaissance abstraite à la connaissance intuitive », II. ch. VII, p. 87.

plus l'intuition de la bête est toute au service de son égoïsme. La science, au contraire, à mesure qu'elle s'éloigne du réel, apprend à l'homme l'indifférence au résultat immédiat, lui fait sentir le prix du désintéressement. Un jour viendra où le chercheur, apercevant, s'il est philosophe, ce que ses abstractions ont de factice, reviendra à l'intuition, ne gardant de la science que l'horreur de l'égoïsme, fort seulement d'une grande leçon d'humanité. Cette intuition nouvelle, que Schopenhaner nomme géniale et révélatrice de l'Être, a ce double caractère d'être particulière, concrète et sûre comme la connaissance de l'animal et dégagée de l'égoïsme comme celle du savant. Elle est plus désintéressée que l'effort scientifique, plus impeccable que l'instinct. Aussi est-elle la synthèse suprême, le miracle par excellence.

Mais dès lors on conçoit sans peine que la femme puisse être une créature d'intuition et manquer pourtant de génie. En se précisant, l'analyse précédente va peu à peu résoudre la contradiction qu'il est également difficile d'admettre et de pallier.

« Personne », a dit Vauvenargues, « n'est sujet à plus de fautes que ceux qui agissent par réflexion ». Cette formule traduit à merveille la pensée de Schopenhauer. Si l'homme a, moins que la femme, le tact de certaines situations, si ses distractions deviennent dans la pratique de véritables balourdises, c'est que, vivant dans le domaine des abstractions, il est à la fois plus préoccupé de conformer chacun de ses actes à des principes généraux, et moins capable de se plier aux exigences souvent contradictoires d'une situation complexe, de percevoir les mille nuances de la réalité mouvante. L'activité généralisatrice de sa pensée donne d'ordinaire à sa conduite je ne sais quoi de guindé. Ses gestes ont la raideur d'une déduction; ceux de la femme ont la souplesse de cette vie de convention aussi nuancée que frivole, aussi variée qu'insaisissable. Comparez l'homme du monde au savant et vous aurez une image affaiblie de ce qui distingue le tact féminin de l'intelligence virile.

Est-ce à dire que la raison fasse totalement défaut à la femme? Nullement; car elle cesserait alors de se distinguer de l'animal. Mais cette raison, qui n'atteint chez l'homme son plein développement que vers la vingt-huitième année, qui, chez la femme, au contraire, se fixe vers la dix-huitième, est chez elle beaucoup plus débile. Cette maturité précoce lui vaut une perpétuelle enfance. « La femme, dit Schopenhauer, est affligée d'une myopie intellectuelle qui lui permet par une sorte d'intuition de voir d'une façon pénétrante les choses

prochaines, mais lui coupe, par contre, toute perspective sur un horizon lointain. Partant, tout ce qui n'est pas immédiat, le passé et l'avenir agissent plus faiblement sur elles que sur nous. D'où leur prodigalité qui touche parfois à la démence (v. p. 670). Mais cette débilité de la raison emporte, comme nous l'avons vu, des avantages ; elle affine leur sens du réel, peut les rendre capables d'une véritable divination. C'est pourquoi les Germains avaient raison de faire appel dans les circonstances difficiles au conseil des femmes. Leur regard s'attachant d'ordinaire à ce qu'elles ont sous la main, elles vont au but par le chemin le plus court. Pour nous, au contraire, notre regard dépasse sans s'y arrêter les choses qui nous crèvent les yeux, et cherche bien au delà ; nous avons besoin d'être ramenés à une manière de voir plus simple. »

Mais tandis que l'homme s'efforce de dominer directement, soit par la force, soit par l'intelligence, la femme est toujours réduite à une domination indirecte. Elle n'exerce une influence immédiate que sur l'homme ; il lui faut donc avant tout le conquérir : « L'homme dit : Je veux ; la femme : Il veut ». (Nietzsche, *Zarathustra.*)

Tout lui est un moyen de plaire, même l'Art. Mais dès lors ces facultés d'intuition qui lui donnaient une supériorité dans la pratique cessent tout à coup d'être utilisables. Elles perdent toute action, toute efficacité dès quelles sont indirectement asservies à l'instinct. Point de génie possible sans désintéressement.

C'est pourquoi « ce sexe n'a jamais produit un seul esprit véritablement grand, ni une œuvre complète et originale dans les beaux-arts ». Est-ce à dire qu'il faut aller jusqu'à répéter avec Rousseau : « Les femmes en général n'aiment aucun art, ne se connaissent à aucun, et n'ont aucun génie ». Schopenhauer, après avoir semblé l'admettre un instant, corrige bientôt ce qu'il y a d'injuste dans cette assertion. Incapables de génie, les femmes peuvent par contre faire preuve d'un réel talent. Elles sont aussi aptes que les hommes à acquérir certaines qualités techniques, parfois même ont une remarquable dextérité. C'est que le talent ne suppose nullement l'intuition géniale mais seulement la souplesse, et peut être dû aux efforts intéressés de l'intelligence. Voilà, dit Schopenhauer, qui est saisissant dans la peinture par exemple : les femmes s'y montrent aussi capables que nous de saisir le côté technique et pourtant ne peuvent se faire gloire d'un seul chef-d'œuvre.

S'il s'agit non plus de créer une œuvre d'art mais de l'interpréter, le sens de la vraie beauté leur fait aussi défaut. Elles sont

toujours plus sensibles aux procédés ingénieux qu'à l'expression simple du sublime. « Voyez, dit Schopenhauer, le sans-façon avec lequel, durant un concert, elles continuent leur caquetage. Au dernier accord, des applaudissements conventionnels; point de muette et sincère admiration. L'émotion qui étreint le vrai connaisseur leur est étrangère. » Schopenhauer loue les Grecs d'avoir interdit aux femmes l'entrée du théâtre. A tout le moins devrait-on leur imposer le silence et substituer à l'antique « *taceat mulier in ecclesia* un *taceat mulier in theatro* ». Est-il besoin de faire remarquer à quel point Wagner est resté fidèle à cette tendance lorsque, fondateur du théâtre de Bayreuth, il réclame que le spectacle ne soit plus désormais dans la salle, mais sur la scène?

Ainsi donc, la vie intérieure de la femme s'explique comme son développement organique. Elle est orientée dans le même sens, dominée par la même loi. Mais Schopenhauer ne s'en tient pas aux généralités précédentes sur l'intelligence et la raison. Il prétend pouvoir, à la lumière de son idée directrice, établir un certain ordre jusque dans le chaos obscur des sentiments féminins.

Il n'est pas une affection qui semble plus désintéressée que l'amour maternel. Nulle part pourtant le vouloir vivre égoïste de l'espèce n'affirme avec plus de force sa toute-puissance. Si la jeune fille est, aux yeux d'un observateur sagace, l'esclave docile et inconsciente d'un instinct obscur qui la pousse vers un but ignoré d'elle-même, la femme révèle à tous en devenant mère le sens de sa vie, de son destin. Souvent même le voile se déchire à ses yeux : Si elle reste encore, en partie, dupe de la nature, si elle ne parvient pas à saisir le vouloir dans son essence, du moins comprend-elle d'ordinaire « qu'avoir une famille est après tout le but de sa vie ». La phrase est banale sans doute; elle n'en est que plus probante. Elle atteste que par l'amour maternel la loi de la nature se manifeste aux yeux les moins clairvoyants. Elle marque qu'après une période de sourd travail le vouloir vivre en général a tout à coup fait irruption dans la conscience d'une femme. Si l'instinct maternel semble désintéressé c'est qu'il traduit moins la volonté de l'individu que celle du génie de l'espèce. Mais dans tout cela point de sacrifice volontaire, ni de prévoyance divine. Un concours de forces, rien de plus. Aussi bien, le courage dont fait preuve une jeune femme en acceptant de fonder une famille s'explique en grande partie par ce défaut de prévoyance que nous avons déjà noté. Elle est ainsi faite que « tout ce qui est présent, visible et immédiat exerce sur elle un

empire contre lequel rien de passé, rien de futur ne saurait prévaloir ».

C'est encore la faiblesse de sa raison qui nous explique comment se concilie en elle la pitié et l'injustice.

La femme est émue par le spectacle du malheur; sa sympathie pour ceux qui souffrent est plus spontanée, plus simple que la nôtre. La douleur humaine concrète et visible l'impressionne vivement. Devant une blessure, une agonie, un deuil, l'homme s'attriste, la femme pleure. Si les yeux de l'homme restent secs, ce n'est pas, comme on le croit d'ordinaire, qu'il soit moins émotionnable, c'est que sa raison le porte à la fois à généraliser et à réagir. Il tâche malgré lui d'oublier le malheureux qui est là pour songer à la souffrance humaine. Un effort d'abstraction vient réprimer l'émotion première, diminuer son intensité. Peut-on dire qu'il souffre moins? Il souffre autrement. En tous cas, le premier mouvement des femmes est plus pitoyable, plus généreux même. Mieux il saura les toucher et les attendrir, plus le malheur présent les trouvera compatissantes. Faut-il dès lors s'étonner de voir les pauvres leur tendre la main avec confiance, les blessés et les malades admirer leur patience, leur dévouement?

Mais qu'il s'agisse maintenant de discerner où est le bon droit dans une situation compliquée, dont on n'a sous les yeux nulle représentation dramatique et saisissante, et la femme se montrera fréquemment, en vertu des mêmes principes, indifférente, capricieuse, inhumaine.

Elle est, nous dit Schopenhauer, inférieure à l'homme en tout ce qui touche à l'équité, à la scrupuleuse probité. Ne s'imposant pas à sa faible raison, les maximes abstraites qu'implique l'idée de justice ne sauraient émouvoir son cœur, diriger sa conduite. C'est ainsi que, trop indulgentes au coupable habile qui sait par des artifices provoquer la pitié, les femmes seraient implacables au dégénéré qui la mérite. C'est que l'hérédité, l'éducation, les influences d'un milieu sont autant de considérations abstraites qui peuvent s'imposer à l'esprit du juge, non au leur.

C'est encore cette prédominance déjà notée des facultés intuitives sur la raison qui nous explique leur proverbiale légèreté.

Pour que notre conduite soit sûre et ferme, il faut en effet qu'elle soit guidée par des maximes abstraites, par des concepts. Vouloir en toute circonstance agir conformément à la raison, c'est sans doute risquer de paraître parfois quelque peu guindé et pédant.

Mais l'écueil qui fait sombrer tant de femmes est encore plus redoutable. Vous admirez leur tact délicat, leur souplesse; songez au revers, songez à cette légèreté, à cette inconstance, à cette folle prodigalité, à ces caprices inexplicables qui ont tué tant d'hommes de cœur, qui ruinent tant de vies humaines.

Mais, dira-t-on, si la femme est légère, irréfléchie, sa spontanéité prouve du moins sa franchise. Or tout autre est la pensée de Schopenhauer. La femme est, selon lui, encore plus hypocrite qu'elle n'est légère. Puisque seule l'œuvre de séduction importe, tout ce qui la contrarie doit disparaître ou se déformer. La spontanéité devient-elle dangereuse, l'hypocrisie est là pour la corriger; la dissimulation saura pallier cet intense besoin de plaire qu'un élan du cœur pourrait trahir. « La nature », dit Schopenhauer, « n'a donné à la femme pour se défendre que la dissimulation ». Si le lion a ses dents et ses griffes, si la seiche a son encre qui lui sert à brouiller l'eau autour d'elle, la femme, elle, sait mentir. Chez la plus fine comme chez la plus sotte, la dissimulation est innée. Elle est aussi portée à en user en toute occasion qu'un animal attaqué à se défendre aussitôt avec ses armes naturelles.

Cette dissimulation se retrouve dans leur orgueil. Plus l'homme est vaniteux et plus d'ordinaire il aime à dire hautement son opinion, ses goûts, ses volontés, ses désirs. Plus la femme est orgueilleuse, moins elle consent à faire connaître sa pensée intime. Éprise, elle affiche souvent la froideur; amoureuse, elle simule l'indifférence. Presque jamais une femme du monde ne se résout à faire les premiers pas; elle sollicite une déclaration, provoque un aveu, mais ne consentirait pas à parler la première. C'est qu'un refus, si déguisé soit-il, est, pour la vanité d'une femme, une « blessure mortelle ». Elle ne connaît alors ici ni résignation, ni pardon. Il lui faut une vengeance qui souvent même n'éteint pas son ressentiment. Admirable interprète du caractère féminin, Racine a donné à cette idée une expression aussi hardie que tragique. Qu'on songe à l'horrible résolution qu'inspire à Roxane son dépit :

> Ma rivale est ici : Suis-moi sans différer;
> Dans la main des muets viens la voir expirer,
> Et libre d'un amour à ta gloire funeste,
> Viens m'engager ta foi : le temps fera le reste.
>
> (*Bajazet*, V, 4).

Mithridate, le souverain rusé et perfide, jaloux et cruel, qui souffre de ne pas voir son amour partagé, ne se ravale pourtant

point à de pareils sentiments. Devant la mort, il ne songe qu'à affermir l'œuvre de sa vie. Il aime encore sans doute, mais sa passion ennoblie, épurée, lui inspire de sublimes paroles :

> Mais vous me tenez lieu d'empire, de couronne,
> Vous seule me restez : souffrez que je vous donne,
> Madame; et tous ces vœux que j'exigeais de vous,
> Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous.
> (*Mithridate*, acte V, scène v.)

En amour l'échec est pour l'homme plutôt un chagrin qu'une humiliation. Un retour sur ce qu'il sent en lui-même de bon, de généreux, de supérieur à la femme et à son mépris le rend au bonheur et à la confiance. Souffleté par un adversaire, il n'aurait de cesse qu'il n'ait obtenu réparation. Les mépris d'une femme lui paraissent laisser intact son honneur. Plus même le refus sera brutal et plus il sera porté à en rire. Mais pour la femme l'échec ne va pas sans honte. Elle voit une insulte dans la froideur de celui qu'elle aime. C'est que plaire est pour l'homme un plaisir, pour la femme le but même de la vie.

Telle est donc selon Schopenhauer l'origine de cettre troublante timidité qui lui permet de provoquer une déclaration sans la faire.

Que si, en dépit de ses efforts, de son égoïsme et de son orgueil, sa passion vient à éclater au grand jour, c'est que tous les ressorts de son être seront brisés, qu'elle sera à bout de force. Après la chute elle n'aura pas l'énergie de se relever. La passion se déchaîne alors avec la violence implacable des forces naturelles que rien n'a réussi à dompter.

Les hommes beaux, jeunes, bien faits, sont d'ordinaire ceux qui provoquent la passion des femmes. Soutenir le contraire, c'est succomber à l'attrait du paradoxe. Il est juste par contre de remarquer que l'esprit et surtout le renom, la gloire rendent la femme indulgente à la laideur et peuvent lui faire un instant oublier certaines imperfections physiques qu'aussi bien, en dépit d'elle-même, elle ne pardonne peut-être jamais. Tandis que le talent les éblouit, le génie leur est presque toujours de prime abord antipathique. Par ce qu'elle a de désintéressé, de hardi, d'insolite, parfois de bizarre, l'œuvre géniale est plutôt faite pour les inquiéter que pour leur plaire. Le novateur est pour elles un révolté, chez qui elles sentent confusément quelque chose d'hostile à leur idéal, d'agressif. Si le grand artiste est presque toujours, une fois célèbre, adulé par les femmes, c'est qu'il est devenu une force dans la

société. C'est aussi qu'elles savent quelle indestructible parure peut être une poésie ou un tableau. Rien n'est plus doux pour elles que l'idée de plaire au delà de la tombe. Elles sentent le poids des paroles que Corneille adressait sans ménagement à la marquise :

Près de la race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit
Vous ne passerez pour belle,
Qu'autant que je l'aurai dit.

Croyez-moi, belle marquise,
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il faut bien qu'on le courtise
Quand il est fait comme moi.

Si elles redoutent le génie, et cherchent à l'utiliser, elles ne l'aiment pas. Dangereux insurgé que celui dont l'œuvre risque de bouleverser les idées admises et de montrer aux hommes un idéal nouveau. La femme se fait ici, comme toujours, complice de la nature. Elle inflige au génie un long martyre en décevant ses espérances, en lui refusant l'amour infini et pur, l'amour rêvé. Si elle est assez cruelle pour chercher à séduire un esprit qu'elle est impuissante à satisfaire, c'est que pour la nature comme pour elle l'homme génial est au fond un terrible ennemi (II, 459).

Comment les femmes se conduisent-elles les unes envers les autres? Répondre à cette question, c'est étudier tour à tour leurs rivalités et leur esprit de corps, et comment en se faisant concurrence elles ne laissent pas de collaborer à une même œuvre. Ces sentiments contraires ne sauraient d'ailleurs étonner le philosophe pessimiste : il sait que le vouloir vivre s'oppose à lui-même sans trêve ni fin.

Il suffit, dit Schopenhauer, que deux femmes se rencontrent pour qu'elles échangent déjà des regards de Guelfes et de Gibelins. Leur rivalité n'est au fond qu'un aspect de la lutte pour la vie. Brutal et violent par ailleurs, le combat pour l'existence est ici tout de finesse, de mensonge, de diplomatie. Il n'en est pas pour cela moins cruel. Si deux hommes, rivaux en amour, peuvent se haïr, combien cette haine est-elle plus inexorable chez les femmes. C'est que le bonheur d'un homme dépend de mille considérations, et que, pour les femmes, une seule décide de tout : l'homme a qui elles ont su plaire.

Cette fragilité de leur puissance nous explique leur dureté, leur arrogance. Remarquez, dit Schopenhauer, que l'homme parle en général avec quelques égards et une certaine humanité à ses subor-

donnés même les plus infimes, « mais il est insupportable de voir avec quelle hauteur une femme du monde s'adresse à une femme de classe inférieure ». Cela tient à ce qu'entre femmes les différences de rang sont infiniment plus précaires, et « que ces différences peuvent être modifiées ou supprimées aisément »... Souveraines d'un jour, elles sont portées à abuser de leur pouvoir.

Cette concurrence jalouse, ces sentiments hostiles n'empêchent pas les femmes de s'allier contre l'ennemi commun qu'on ne veut charmer que pour le vaincre : l'homme. C'est l'idée qui se dégage de la Lysistrata d'Aristophane. C'est aussi un peu ce qu'exprime Wagner avec une fraîcheur charmante dans le prologue de la Tétralogie. Qu'on se rappelle la complicité spontanée des trois sœurs pour exciter, sans la satisfaire, la passion du nain Alberich et s'amuser à ses dépens; qu'on évoque les notes rieuses de Woglinde, ou encore le cri de Flosshilde rassurant d'un mot ses compagnes : « Je ris de ma peur maintenant, l'ennemi est amoureux ».

Nun lach' ich der Furcht
Der Feind ist verliebt. (*Rheingold*, I, 1.)

Et de fait le désir livre sans défense à leur raillerie ce nain qui, du moment où il a maudit l'amour, devient le maître du monde.

Schopenhauer reconnaît donc avec Chamfort « que les femmes font cause commune, qu'elles sont liées par une espèce de confédération tacite ». C'est ainsi que leur idée de l'honneur répond aux exigences d'un véritable esprit de corps. Puisque l'homme est l'ennemi commun qu'il s'agit de vaincre, la première maxime de l'honneur féminin sera qu'il faut lui refuser impitoyablement tout commerce illégitime afin de le contraindre au mariage comme à une sorte de capitulation. « Une jeune fille qui a failli s'est rendue coupable de trahison envers tout son sexe, car si cette action se généralisait, l'intérêt commun serait compromis; on la chasse de la communauté, on la couvre de honte; elle se trouve ainsi avoir perdu son honneur. Toute femme doit la fuir comme pestiférée. Un même sort attend la femme adultère parce qu'elle a manqué à l'un des termes de la capitulation consentie par le mari. Son exemple serait de nature à détourner les hommes de signer un pareil traité, et le salut de toutes les femmes en dépend. » Les maximes de l'honneur féminin ne sont donc pas autre chose qu'une expression sociale des volontés de l'espèce.

Nous savons maintenant l'opinion que les femmes ont des

hommes, nous savons que malgré leur rivalité elles collaborent à une même œuvre. Mais dans quelle mesure le succès couronne-t-il leurs efforts?

Le mariage, nous l'avons vu, est un piège que la nature nous tend. L'exception ne doit pas ici masquer la règle : si quelques hommes se marient par calcul, la plupart le font par amour. Ils se résolvent dans un moment de généreuse ivresse à ce contrat désavantageux qui doit gêner leur vie tout entière. L'illusion du fiancé est si forte qu'elle triomphe de ses hésitations, parfois même de la certitude d'une déception prochaine. Celle-ci est inévitable. Schiller l'avait déjà dit :

« L'illusion est courte; les regrets sont éternels. Quand les cloches qui retentissent appellent les invités à la fête brillante, la couronne virginale se joue avec grâce dans la chevelure de la fiancée; mais, hélas! avec la plus belle solennité de la vie finit aussi le printemps de la vie. Avec le voile, avec la ceinture tombent les illusions. Le passé s'enfuit; il faut que l'amour reste. La fleur se fane; il faut que le fruit mûrisse. » Ainsi la fleur se fane dès qu'elle a cessé d'être utile. Pourquoi? Parce que le fruit seul intéresse la nature. Que lui mportent nos espoirs déçus, nos rêves démentis, notre bonheur brisé, sa volonté une fois satisfaite?

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois
Notre sang dans son onde, et nos morts sous son herbe
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois.
(VIGNY, *Poésies*, p. 196.)

Voilà toute l'angoissante poésie qui vit sous les formules abstraites de Schopenhauer.

S'il y a quelque chose de tragique à voir l'amour faire des dupes et le mariage perpétuer la souffrance humaine, la galanterie nous montre le triomphe de la femme sous son aspect ridicule. Nous avons parlé du drame, voici la comédie.

On ne saurait trop railler, selon Schopenhauer, notre galanterie à l'ancienne mode française et notre « stupide vénération de la femme ». « C'est là l'épanouissement le plus complet de la sottise germano-chrétienne. » Faut-il, après ces ridicules *singeries*, s'étonner de l'arrogance des femmes, de leur coutumière impertinence. « Elles font penser, pour tout dire, aux singes sacrés de Benarès qui ont si bien conscience de leur dignité sacro-sainte, et de leur inviolabilité, qu'ils se croient tout permis. »

Si Schopenhauer juge sévèrement les femmes (Weiber), il ne garde plus de mesure lorsqu'il vient à parler de la dame (Frau, « Dame »). La femme, nous dit-il, le sexus nequior des anciens, n'est nullement faite pour inspirer la vénération et recevoir des hommages. Les conséquences de cette fausse position ne sont que trop évidentes. Il serait à souhaiter qu'en Europe on remît à sa place naturelle ce numéro deux de l'espèce humaine et que l'on supprimât la dame, objet des railleries de l'Asie entière, dont Rome et la Grèce se seraient également moquées. Cette réforme serait au point de vue politique et social un véritable bienfait. Le principe de la loi salique est si évident, si indiscutable, qu'il semble inutile de le formuler. Ce qu'on appelle à proprement parler la « dame » européenne, est une sorte d'être qui ne devrait pas exister. Il ne devrait y avoir au monde que des femmes d'intérieur, appliquées au ménage et des jeunes filles aspirant à le devenir, et que l'on formerait non à l'arrogance, mais au travail et à la soumission. C'est précisément parce qu'il y a des dames en Europe que les femmes de la classe inférieure, c'est-à-dire la grande majorité, sont infiniment plus à plaindre qu'en Orient.

Ailleurs il dit tout le mépris que lui inspire cet âge tant vanté de la chevalerie. Tout lui répugne dans la chevalerie : sa brutale fatuité, ses sottes superstitions. Son culte de la femme n'est qu'une prétentieuse singerie. Rien de plus pédantesque que cet art puéril et compliqué, absurde avant tout. Les chants des troubadours sont aussi vides que déclamatoires. Ils caractérisent bien cette époque où la femme était l'idole qu'on devait admirer suivant des rites. Culte dégradant, ridicule liturgie que l'antiquité n'a point connus et dont nous gardons le souvenir.

Schopenhauer nous a décrit le caractère de la femme et les lois qui le régissent; il nous a dit comment elle jugeait les hommes, et comment elle les dominait. Il n'est pourtant pas au bout de sa tâche. Lorsqu'Ulysse est sur le point de reprendre la mer, l'enchanteresse Circé lui adresse ces paroles : Tu rencontreras d'abord les sirènes, elles charment tous les hommes qui s'approchent d'elles, malheur à qui, par ignorance, les écoute :

Σειρῆνας μὲν πρῶτον ἀφίξεαι, αἵ ῥά τε πάντας
'Ανθρώπους θέλγουσιν, ὅτις σφέας εἰσαφίκηται.

Comment pourra-t-il donc échapper au naufrage?... Il y a un peu de cette inquiétude dans les sentiments que nous inspire Scho-

penhauer. Il nous a parlé des écueils; saura-t-il nous montrer le port?

Les réformes sociales, la morale, l'art, voilà les trois remèdes dont l'homme dispose pour abolir en lui le conflit douloureux des passions.

Lorsqu'il contemple les laideurs, les duperies et les souffrances dont nous avons parlé plus haut, le penseur voit enfin que l'idéal, que le but de toute civilisation, de tout art, de toute éthique, doit être de paralyser ces forces aveugles et nocives, d'annihiler le vouloir vivre en l'opposant à lui-même, d'asservir la Nature en la soumettant à l'esprit. Aussitôt que ce sentiment s'éveille dans notre cœur nous pouvons dire que nous sommes nés à une vie nouvelle, que nos yeux se sont ouverts, que nous avons commencé l'œuvre de rédemption. Il y a là une transformation de tout notre être comparable à celle que la grâce opère en l'âme du chrétien. C'est comme si l'esprit saint était descendu en nous. Ce qu'il nous révèle tout d'abord, c'est qu'en dépit des apparences nos lois et nos mœurs ne sont nullement orientées dans le sens du salut. D'une façon générale elles entretiennent et nourrissent les passions qu'elles devraient détruire, en particulier, les prohibitions de toute sorte qui réglementent l'amour dans la société actuelle, ressemblent à des digues qui, resserrant la route d'un fleuve, assureraient par là même la continuité de son cours. La monogamie notamment est monstrueuse. En redoublant les efforts de la femme pour arriver au but, en cinglant ses ambitions, en décernant un prix officiel de séduction aux plus habiles, elle consacre la victoire de l'instinct sur l'intelligence et l'équité. Cette société monogame, qui affecte la chasteté, la pruderie même, est d'ailleurs la plus débauchée qui se puisse voir. Car la prostitution avec ses tristesses et ses hontes est l'inavouable mais nécessaire conséquence de cette législation prétendue civilisée.

« Les lois qui régissent le mariage en Europe supposent la femme égale à l'homme, et ont ainsi un point de départ faux. Dans notre hémisphère monogame, se marier, c'est perdre la moitié de ses droits et doubler ses devoirs. En tous cas, puisque les lois ont accordé aux femmes les mêmes droits qu'aux hommes, elles auraient bien dû aussi leur conférer une raison virile. Plus les lois confèrent aux femmes des droits et des honneurs supérieurs à leur mérite, plus elles restreignent le nombre de celles qui ont réellement part à ces faveurs. L'avantage que la monogamie et les lois qui

en résultent accordent à la femme, en la proclamant l'égale de l'homme, — ce qu'elle n'est à aucun point de vue, — produit cette conséquence que les hommes sensés et prudents hésitent souvent à se laisser entraîner à un si grand sacrifice, à un pacte inégal.

« Chez les peuples polygames chaque femme trouve quelqu'un qui se charge d'elle, chez nous, au contraire, le nombre des femmes mariées est bien restreint et il y a un nombre infini de femmes qui restent sans protection, vieilles filles végétant tristement, dans les classes élevées de la société, pauvres créatures soumises à de rudes et pénibles travaux, dans les rangs inférieurs. Ou bien encore elles deviennent de misérables prostituées, traînant une vie honteuse et amenées par la force des choses à former une sorte de classe publique et reconnue, dont le but spécial est de préserver des dangers de la séduction les heureuses femmes qui ont trouvé des maris ou qui en peuvent espérer. Dans la seule ville de Londres, il y a 80 000 filles publiques : vraies victimes de la monogamie, cruellement immolées sur l'autel du mariage. Toutes ces malheureuses sont la compensation inévitable de la dame européenne avec son arrogance et ses prétentions. Aussi la polygamie est-elle un véritable bienfait pour les femmes considérées dans leur ensemble. » (*Pensées et Fragments*, Trad. Bourdeau, p. 141. Cf. *Neue Paralipomena*, IV, 404 ss.)

Le mariage contemporain devrait avoir pour symbole une médaille à deux faces, dont l'une nous montrerait la dame moderne, « ce monstre de la civilisation européenne », victorieuse et méprisante; l'autre, la malheureuse, la triste fille de joie (das freudenlose Freudenmädchen). A nos coutumes, Schopenhauer préfère de beaucoup les mœurs des Orientaux. Ceux-ci ont au moins le mérite d'être francs et de se défier des mensonges. Il est inutile de discuter sur la polygamie, puisqu'en fait elle existe partout et qu'il ne s'agit que de l'organiser. Où trouve-t-on de véritables monogames? Tous, pendant un temps, et la plupart presque toujours nous vivons dans la polygamie. « Si tout homme doit avoir plusieurs femmes pour être heureux il est tout à fait juste qu'il soit libre, et même qu'il soit obligé de se charger de plusieurs femmes; » celles-ci seront, par là même, ramenées à leur vrai rôle, qui est celui d'un être subordonné, et l'on verra disparaître de ce monde la dame, ce « monstrum » de la bêtise germano-chrétienne, avec ses ridicules prétentions au respect et à l'honneur; plus de dames, mais aussi plus de ces malheureuses femmes qui remplissent maintenant l'Europe.

D'ailleurs, selon Schopenhauer, qui cite Thomasius, chez tous les peuples civilisés, on voit que jusqu'à la Réforme, le concubinat a été une institution admise, jusqu'à un certain point légalement reconnue et nullement déshonorante. « C'est la religion luthérienne qui l'a fait descendre de son rang, parce qu'elle y trouvait une justification du mariage des prêtres, et l'église catholique n'a pu rester en arrière. »

Si Schopenhauer préfère la polygamie orientale à la prétendue monogamie des Occidentaux, c'est qu'il aime mieux voir la nature s'exprimer avec brutalité que mentir. Il faut être franc d'abord : le salut est à ce prix. C'est ainsi que les médecins augurent d'ordinaire plus favorablement des symptômes précis d'une crise grave que des apparences bénignes d'une maladie traîtresse et déroutante. Ne cherchons pas à dissimuler nos instincts, à pallier nos passions, à embellir notre égoïsme. Ayons le courage de reconnaître l'injustice, la cruauté de nos mœurs. Écoutons cette voie intérieure qui nous crie : *sapere aude*. S'il s'agit des femmes, ne détournons pas les yeux de celles qui souffrent, ne méprisons pas les victimes. Sincères, nous connaîtrons bientôt la pitié; compatissants, nous sommes mûrs pour la doctrine du renoncement.

Car il faut que l'homme en arrive au point de considérer comme siennes les souffrances infinies de tout ce qui vit, et s'approprie la douleur du monde; il faut qu'aucune détresse ne lui soit étrangère. C'est alors « qu'insensible aux alternatives de biens et de maux qui se succèdent dans sa destinée, affranchi de tout égoïsme, il soulève les voiles de l'illusion individuelle; tout ce qui vit, tout ce qui souffre est également près de son cœur. Il conçoit l'ensemble des choses, leur essence, leur éternel écoulement, les vains efforts, les luttes intérieures et les souffrances sans fin; il voit, de quelque côté qu'il tourne ses regards, l'homme qui souffre, l'animal qui souffre, et un monde qui s'évanouit éternellement. Il s'unit désormais aux douleurs de l'univers aussi étroitement que l'égoïste à sa propre personne. Comment pourrait-il, avec une telle connaissance de l'être, affirmer par des désirs incessants sa volonté de vivre, se rattacher toujours de plus en plus à la vie, et l'étreindre toujours plus étroitement. L'homme, séduit par l'illusion de la vie individuelle, esclave de l'égoïsme, ne voit des choses que ce qui le touche personnellement, et il y puise des motifs sans cesse renouvelés de désirer et de vouloir; au contraire, celui qui pénètre l'essence des choses en soi, qui domine l'ensemble, en vient au repos de tout désir et de tout

vouloir. Désormais la volonté se détourne de la vie; elle repousse avec effroi les jouissances qui la perpétuent. L'homme arrive alors à l'état du renoncement volontaire, de la résignation, de la tranquillité vraie. (*Pensées et Fragments*, Trad. Bourdeau, p. 180.)

De même que la femme séductrice n'est qu'une des multiples expressions du vouloir-vivre, de même la chasteté sera pour ainsi dire un cas particulier de renoncement.

Mais, dira-t-on, n'est-il pas étrangement contradictoire de défendre tour à tour la polygamie et l'ascétisme, de prêcher la résignation après avoir rejeté comme mauvaises les contraintes que la société nous impose? La difficulté s'évanouira si l'on considère qu'à ces deux doctrines répondent deux moments distincts de l'évolution d'une seule et même tendance. Il faut que nos sens s'affranchissent avant de se soumettre à l'esprit. La loi mensongère fait le jeu de l'égoïsme, tout en prétendant le combattre. La moralité vulgaire n'est pas hostile aux instincts mauvais; elle les protège en les réglementant. « Elle ne les conduit pas », dira Nietzsche, « elle leur obéit. » (*Nachlass*, XIII.) Puisé à cette source le renoncement serait incomplet, vicié, éphémère. Pour tuer en soi la sensualité il faut d'abord s'être élevé au-dessus du mensonge social. Nietzsche reste fidèle à la pensée du maître lorsqu'il rappelle en termes admirables dans *Zarathustra* (p. 78) que seule la chasteté du cœur importe, que la libération de l'esprit est le but véritable.

Il reste qu'on ne saurait passer sans transition de la révolte au renoncement. Il ne suffit pas de vouloir la vie autre qu'elle n'est, pour la « nier ». C'est, selon Schopenhauer, à l'artiste de génie qu'est dévolu le rôle d'aider le révolté à devenir ascète, c'est lui qui nous guidera dans la voie du salut en nous faisant pressentir l'idéal. Mais de quels artistes Schopenhauer entend-il parler? Est-ce de ceux que nous connaissons, ou de ceux qu'il rêve dans l'avenir? Prétend-il interpréter des faits ou exprimer des vœux? A la vérité, il a fait l'un et l'autre. Son interprétation de l'art passé cherche à orienter l'art futur.

*
* *

A lire son œuvre qui fourmille de citations empruntées tour à tour aux artistes allemands, anglais, français, italiens, espagnols, il semble tout d'abord impossible de préciser quelle fut pour lui la teneur concrète de ce mot : Art. Pourtant, à y regarder de plus près, on ne tarde pas à distinguer quelques points de repère dans cet

apparent labyrinthe. Les classiques grecs, quelques chefs-d'œuvre de la plastique italienne, Gœthe et Schiller, Gœthe surtout, voilà ce qu'évoque tout d'abord pour notre auteur le mot art. Il est donc possible, sans entrer dans le détail, de répondre brièvement à la question qui nous intéresse.

C'est tout d'abord la tragédie grecque que Schopenhauer interprète dans un sens pessimiste. Il serait bien long d'exposer ses arguments qui ont d'ailleurs été développés et repris par Nietzsche dans l'interprétation de la légende dionysiaque. Restreignant le problème nous le formulerons ainsi : comment l'hellénisme, qui chante l'Amour heureux et glorifie la beauté de la femme, peut-il ne pas contredire la définition générale de l'art et devenir une école d'ascétisme et de renoncement?

De l'idéalisme esthétique de Schopenhauer il est facile de tirer une première réponse. La beauté simple de l'art grec élève celui qui est capable de le sentir au-dessus de la vie réelle et vulgaire. Il « se perd » en elle, oublie pour un instant ses inquiétudes et ses désirs. Il cesse de vouloir, il contemple. Or cette contemplation bienfaisante est d'autant plus efficace que la passion qu'elle supprime est plus intense. Si donc, de toutes les expressions du vouloir, l'instinct sexuel est la plus forte, si, de tous les désirs, la passion amoureuse est la plus troublante, il est naturel que l'artiste grec se soit plu à diviniser par ses œuvres la beauté de la femme. Ce faisant, il s'efforçait inconsciemment sans doute d'éteindre le foyer même de la volonté mauvaise et douloureuse. Plus la femme, objet de passion, est redoutable pour le sage, et plus on doit chercher à faire d'elle un objet de contemplation, à la rendre inoffensive en l'idéalisant. Si l'amour est de toutes les passions humaines celle qui inspire le plus souvent les artistes, c'est que c'est lui qu'il importe avant tout pour notre bonheur de purifier et d'endormir.

Peut-on dire en second lieu que les Grecs n'aient pas senti que les désirs violents de la sensualité égoïste s'opposaient à la libération de l'esprit, à la sagesse, et même « aux merveilleux ouvrages » de l'art et du génie? C'est dans l'hymne même qui glorifie Aphrodite, Schopenhauer aurait pu le faire remarquer, que l'aède évoque l'image pure et sévère de la vierge aux attributs guerriers, de Pallas Athéné aux yeux d'azur que jamais la déesse Cypris n'a pu ni tromper ni séduire.

> Τρισσὰς δοὺ' δύναται πεπιθεῖν φρένας οὐδ' ἀπατῆσαι :
> Κούρην τ' αἰγιόχοιο Διὸς γλαυκώπιδ' Ἀθήνην
> (Εἰς Ἀφροδίτην 6-8).

Ainsi, Schopenhauer s'efforce de mettre l'art au service du pessimisme, à faire de son propre idéal la fin dernière de l'esthétique. Cette tendance est accusée plus nettement encore par les opinions qu'il professe sur la peinture italienne.

Il dit son admiration pour la Madone de Saint-Sixte, pour ce geste sublime de la Vierge qui, dans ses bras, apporte au monde son juge et son sauveur. Dans les yeux de l'enfant divin, il lit l'horreur des luttes et des cruautés humaines. Il est triste parce qu'il entrevoit la cité humaine, œuvre mauvaise et douloureuse d'un vouloir aveugle. Qu'est-ce donc qui malgré cette tristesse brille dans son visage, l'entoure d'une auréole? C'est le pressentiment du repos dernier, de la cité divine où s'anéantira la souffrance :

Sie trägt zur Welt ihn, und er schaut entsetzt
In ihrer Gräu'l chaotische Verwirrung,
In ihres Tobens wilde Raserei,
In ihres Treibens nie geheilte Thorheit
In ihrer Quaalen nie gestillten Schmerz —
Entsetzt : doch strahlet Ruh und Zuversicht,
Und Siegesglanz sein Aug', verkündigend
Schon der Erlösung ewige Gewissheit (v, 692) [1].

De même sainte Cécile, qui écoute avec ravissement le concert des anges, lui paraît un merveilleux symbole de l'Art, de son efficacité bienfaisante. Mais, dira-t-on, ce sont là des exemples choisis auxquels on en pourrait opposer d'autres non moins concluants. La peinture pour être sublime n'a nullement besoin de ces symboles. Une toile où s'épanonit la chair ne peut-elle être un grand chef-d'œuvre? Pour exprimer un optimisme sensuel, en aura-t-elle moins de prix. L'art ne saurait-il dire « oui » à l'existence terrestre? Après avoir contemplé les Vierges de Raphaël, faudra-t-il moins admirer les ribaudes de Téniers?

La difficulté s'aggrave encore lorsque Schopenhauer vient à parler de Schiller ou de Gœthe. C'est avec une colère mal contenue qu'il fait allusion aux antithèses savantes de la poésie intitulée : « Dignité des femmes ». En relisant ces strophes de Schiller, je suis d'ailleurs frappé de voir à quel point Schopenhauer s'en est inspiré. La femme, dit Schiller, ramène l'homme dans le sentier du présent. A la vue des êtres qui souffrent son tendre cœur se serre, son sein aimant palpite...; son âme ressemble à la harpe éolienne qui frémit au moindre souffle du zéphir. Les luttes de la vie endurcissent le cœur

1. Nietzsche, *Nachlass*, XV, 387.

de l'homme. Sa science est plus vaste mais il est une chose qu'il ne connaîtra jamais : l'image qui se reflète sur sa rétine; ce qui est près de lui :

« Nur das Bild auf seinem Netze,
Nur das Nahe kennt er nie » (Cité d'après la 1re édition).

Schopenhauer a fait plus que de rester dans sa théorie de l'intuition fidèle à la pensée du poète : il a repris, c'est incontestable, la métaphore même que nous venons de citer lorsqu'il dit que la femme est affectée d'une sorte de *myopie intellectuelle*, qui lui montre en pleine lumière les objets rapprochés, et embrume pour elle les choses lointaines. Seulement, il veut à toute force faire entrer les idées du poète dans le cadre de sa théorie. Et, insensiblement, sous l'effort de sa pensée, la vertu devient l'égoïsme, le sourire se prend à grimacer. Tous ses efforts tendent à faire de Schiller un pessimiste qui s'ignore, un misogyne malgré lui.

Son interprétation du Faust accuse la même tendance.

Si l'histoire des malheurs de Gretchen a pareille puissance tragique, c'est qu'elle nous montre les effets funestes, les conséquences nécessairement douloureuses de la passion.... Au milieu des souffrances l'ombre de l'ancienne Marguerite s'évanouit. Son amant devient pour elle un objet d'épouvante : « Henri tu me fais peur! »

Heinrich! Mir graut vor dir.

Elle a cessé d'être femme pour devenir un ange : « Elle est sauvée ».

Ailleurs (II, 670) Schopenhauer rappelle la scène du sabbat infernal, dont la valeur symbolique fait, selon lui, la beauté. Rien ne pouvait mieux caractériser les démons et les sorciers que leur sensualité brutale, leurs débauches.

Ainsi donc pour concilier sa théorie de la femme et sa doctrine de l'art, Schopenhauer a recours à deux procédés : d'une part il s'efforce de prouver que la contemplation du beau, c'est-à-dire des idées, de l'immuable, désintéresse nos sens, nous enseigne le renoncement, que, par suite; toutes les œuvres d'art sont moralement bienfaisantes pourvu qu'elles soient belles. Mais, d'autre part, la notion admise et traditionnelle du beau vient gêner ses déductions, et ne réussit à entrer dans le moule du système qu'en se déformant quelque peu. Il est des œuvres qui, rebelles à sa théorie, lui ont imposé des interprétations que beaucoup sans doute trouveront

contestables; sa doctrine lui inspire en outre une admiration particulière pour les formes d'art qui illustrent avec le plus de bonheur la thèse du pessimisme et de la morale ascétique. Désir de tourner le fait en preuve, faveur partiale ici, et là préjugés, tout trahit l'effort d'une pensée métaphysique et tendancieuse. C'est ainsi que voulant dire : « dans l'art la femme est telle »; il dit en réalité : « telle elle *doit* être ». Il nous fait pressentir son idéal, il nous confie ses aspirations.

Ce rêve, que les grands artistes d'antan ont peut-être, comme il le veut, entrevu parfois dans la brume, le génie de Wagner en a fait une intense vision.

Lorsque Wagner conçut le plan de sa tétralogie, il ignorait encore Schopenhauer. *Le monde comme volonté et représentation*, que lui fit lire Herwegh en 1854, fut pour lui une révélation. Wagner nous dit « qu'il s'est découvert lui-même; qu'il a trouvé des concepts répondant à ses intuitions ». Il aperçoit clairement qu'il a été dans l'*Anneau des Nibelungen* pessimiste sans le savoir. Jusqu'à quel point cette affirmation est-elle applicable au problème spécial qui nous occupe?

Pour reprendre des termes consacrés par l'esthétique de Schiller, je dirai que Siegfried est un héros « naïf », Brünnhilde une héroïne « sentimentale ». L'âme de Siegfried n'est point atteinte par la malédiction dont il est victime. Pas un instant il n'est coupable. Sa volonté n'est pour rien dans la trahison. Il meurt comme il a vécu, innocent. La Walkyrie déchue sent au contraire la faute des dieux peser sur elle. Il lui est resté des illusions sur la valeur des traités, des serments et des promesses. Siegfried, qui ignore le mal, aime et ne promet pas. Sa naïve confiance contraste avec l'angoisse qui oppresse la fille de Wotan. Connaissant le mal, elle craint la trahison, et demande au héros un gage de sa foi. Exigence fatale que toute l'action antérieure motive, et dont la catastrophe résulte inévitablement. Wagner affirme avec une grande force dans une lettre à Röckl que le nœud de toute la pièce est le moment où Brünnhilde, réclamant un gage d'amour, met à son doigt l'anneau maudit. Pour avoir connu le doute, pour avoir craint la trahison, la fille de Wotan sera, comme le Dieu, victime d'un fatal traité.... Devant le cadavre du héros, que le doute n'a pas effleuré et dont l'âme candide et naïve n'a connu ni crise ni guérison, ni chute, ni repentir, Brünnhilde sort de l'erreur pour naître à la vérité : « L'homme le plus pur a trahi ses serments ». C'est donc qu'à l'ori-

gine des serments et des promesses on retrouve le doute, l'hésitation égoïste, « la faute éternelle des dieux ». Traités, gages donnés et reçus ne sont que leurre et illusion. Autant de vaines paroles dont les anciens dieux furent victimes et qui doivent aller s'éteignant comme un lointain écho à l'heure où le Walhalla s'empourpre du dernier crépuscule. Les traités sont morts, l'amour seul est vivant. Suprême douleur, suprême leçon, la mort de Siegfried montre à Brünnhilde que le salut est dans le renoncement.

Chez Gœthe, c'est l'éternel féminin qui attire Faust vers les hauteurs. Marguerite l'élève à elle. Chez Wagner les rôles sont intervertis. C'est Siegfried mort qui dessille les yeux de la bien-aimée, qui de son doigt levé refuse l'anneau à Hagen et donne l'ordre de le rendre au Rhin. Si Wagner a incarné l'attrait de l'idéal dans un héros, Gœthe dans une héroïne, il n'y a pas là, selon moi, une divergence fortuite du choix des symboles. On pressent déjà qu'un penseur va s'interposer entre eux : Schopenhauer.

Par la dernière œuvre de Wagner, le pressentiment devient certitude. Dans *Parsifal*, musique et poésie nous font sentir et voir ce qu'a pensé, exposé Schopenhauer. Sous l'effort du génie de Wagner, concepts et intuitions, abstractions et métaphores se pénètrent, s'unissent intimement. Il y a là une synthèse vivante que l'œuvre d'art va résoudre en symboles.

Kundry devait s'appeler Marie-Madeleine dans un drame resté à l'état d'ébauche : « Jésus de Nazareth ». Elle incarne « l'éternel féminin » tel que le grand pessimiste l'a conçu. Autrefois elle a insulté par son rire aux douleurs rédemptrices de Jésus. Elle n'a pas su voir dans la croix l'image de la souffrance universelle. Elle a été injuste, égoïste. C'est pour cela que le démon, ayant fait d'elle son esclave, l'a condamnée à séduire les âmes pures. Dans le drame, comme dans le système, égoïsme et séduction sont donc intimement unis. Une seule différence en somme; ici : une relation abstraite, et là : un nœud tragique. La grâce de son allure, les charmes de son corps, l'attrayante coquetterie de ses vêtements rendent Kundry semblable à une fleur. D'ailleurs, fidèle à sa mission, elle séduit, damne et torture en riant. Malheur à celui qui baise ces lèvres maudites :

Das Heil der Seele
Entküsste ihm ihr Mund. (*Parsifal*, II.)

Malheur à ceux que délecte le parfum de la « Rose d'enfer » (« Höllenrose »). Ils ne respireront plus l'encens divin. Pour Scho-

penhauer le mal est un désir inassouvi, une faim insatiable, un choc sans cesse renouvelé de besoins contraires. Un semblable conflit torture l'âme de la femme maudite. Elle fait le mal, et pourtant elle veut le bien, faiblement, juste assez pour que ses propres décisions lui soient un martyre (A. II). Elle rit, et souffre de rire; elle désire et craint celui-là même qu'elle cherche à attirer (*ibid.*). Sa vie même est une crise, un enfer. Sans trêve se heurtent en elle la volonté du mal et le remords. Qui la délivrera, qui mettra fin à ses tortures?

Il faut pour que Kundry s'endorme qu'elle trouve en face d'elle un héros qu'elle ne puisse séduire : Parsifal. La volonté mauvaise ne s'anéantira que si une âme ose la *nier*.

Voilà au juste pourquoi Parsifal délivre Kundry en la repoussant.

Wer dir trotzte, lös'te dich frei. (A. II [1].)

Mais, disent certains critiques [2], par là même Wagner échappe au « pessimisme absolu » de Schopenhauer. Je ferai remarquer que le christianisme a toujours été considéré par Schopenhauer comme une « admirable métaphore ». Les mots de « salut », de « délivrance », qu'aussi bien il emploie sans cesse (Cf. I, 141, 352 et *passim*) ne lui déplaisent nullement. Lui demande-t-on : « qu'arrivera-t-il si l'on met en pratique votre doctrine? » — il n'hésite pas à répondre (II, 728) avec saint Augustin : « multo citius dei civitas compleretur, ut accelераretur terminus mundi ». Il rejette le christianisme, au sens étroit, il l'admet au sens large comme une expression symbolique de la pensée pessimiste. — Wagner fait-il autre chose?

Pour saisir à quel point le *Parsifal* est pessimiste, il suffit de l'opposer au *Faust*. Tandis que ce dernier poème nous montre la lente transformation de l'instinct obscur (Dunkler Drang) en aspiration vers l'idéal (streben), la dernière œuvre de Wagner fait du désir amoureux et de la contemplation du divin deux principes contraires, irréductibles. Jamais la source de mort et la source de vie ne pourront mêler leurs eaux. Il faut que la première se tarisse à jamais.

1. Cf. Vigny :

> Car la bonté de l'homme est forte, et sa douceur
> *Écrase, en l'absolvant*, l'être faible et menteur.
> (*La colère de Samson*, poésies, p. 219.)

2. Voyez, par exemple, Henri Lichtenberger : *Richard Wagner poète et penseur*, p. 390 (Paris, F. Alcan).

Die Labung, die dein Leiden endet,
Beut nicht der Quell, aus dem es fliesst.
Das Heil wird nimmer dir gespendet,
Wenn jener Quell sich dir nicht schliesst.
(*Parsifal*, Acte II).

Ainsi donc l'homme ne peut, comme le croyait Goethe, se diviniser peu à peu par le développement naturel de ses propres forces. Un abîme insondable sépare le bien du mal; il n'y a pas de demi-guérison pour le pécheur.

Thoren wir, auf Lindrung zu hoffen
Wo einzig Heilung lindert.

Pour les forces mauvaises, le salut c'est le néant. Kundry au fond d'elle-même n'aspire pas à la vie éternelle, mais au repos :

Schlaf — Schlaf —
Tiefer Schlaf! Tod!
(*Réveil de Kumdry*, Acte II).

N'étant qu'impureté, égoïsme, elle ne peut se sauver elle-même. Mais en « niant » le mal, le héros sauveur a « *nié* » toutes les formes de l'égoïsme, la loi de séduction, l'instinct, le sexe. Lorsqu'ayant guéri la blessure d'Amfortas il rend le Gral rayonnant à la contemplation des ascètes [1] du Mont Salva, Kundry tombe inanimée (sinkt entseelt zu Boden) et trouve dans l'éternel sommeil la seule guérison qu'elle pût espérer. Que font les élus? Ils contemplent le Gral où se trouve condensé le sang divin, symbole à la fois d'éternelle souffrance et de pitié rédemptrice. « La femme est morte et la cité divine est fondée : die Welt ohne Eros » [2].

ANDRÉ FAUCONNET.

1. Cf. Vigny :

Une lutte éternelle en tout temps, en tout lieu.
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,
Entre la bonté d'homme et la ruse de femme,
Car la femme est un être impur de corps et d'âme.
(*La colère de Samson*. Poésies, p. 217).

2. Ce mot est de Nietzsche.

NOTES ET DOCUMENTS

UNE LETTRE INÉDITE DE LONGFELLOW

Xavier Marmier a fait relier en tête de son exemplaire des *Poetical Works of H. W. Longfellow* (aujourd'hui à l'hôtel de ville de Pontarlier, avec la bibliothèque de Marmier), la lettre suivante du poète américain, qui se rapporte à une partie du dernier voyage qu'il ait fait en Europe. Longfellow, accompagné de plusieurs membres de sa famille, arriva à Paris en automne. « Le Paris du Second Empire, dit Samuel Longfellow dans la biographie de son frère (II, 445), n'avait guère, en fait de littérature, de quoi l'intéresser. Il prenait plaisir à voir du Molière au Théâtre-Français, à explorer ce qui pouvait subsister des endroits illustrés jadis par l'histoire littéraire, ou à fréquenter les libraires et les bouquinistes des quais en compagnie de M. Marmier, plus tard membre de l'Académie française, avec qui il fit alors connaissance. » Longfellow ne manque pas de faire allusion à ces dernières expéditions dans la lettre qui renseigne Marmier sur quelques épisodes de son voyage en Italie.

F. B.

Rome, Dec. 31. 1868.

My dear Mr Marmier,

We have at last reached the Eternal City, with its eternal bells, eternally ringing, and its eternal rain eternally raining. We are at a hotel on the slope of the Quirinal; behind us the Gardens of Salust; in front of us the panorama of the city, crowned by the dome of St-Peter's. So much for our present surroundings.

After leaving you, our first day was to Lyon; our second to Arles, the quaint, delightful old town, where we spent a day with great pleasure. Then to Nice; then to Genoa, which I found as charming as ever, and where we passed a week. Thus far no books; except here and there a volume of poems in *patois*. But at Parma, our next stopping place, walking out in the rain before breakfast, I found some beautiful Bodonis, which I bore off in triumph. At Bologna, rain again, so that the *bouquinizing* spirit was quite washed out of me. At Florence we stayed two or three weeks; right in the heave

of the old mediaeval town; in pleasant rooms on the Arno, closely to Ponte Vecchio. This part of the town is unmodernized. No Hausman has been there. It is all the heart of man can desire, in that direction. Here, books again! And such books! Among them the beautiful folio editions of Dante, Boccacio, Petrarca and the rest, published at Pisa; and other smaller game.

Please say to Madame Mohl that we were at the same hotel as her friend the General and Lowee. A charming family, for whose acquaintance I have to thank her.

And during all this, Dear Mr Marmier, we have thought much and talked much of you, and of our friendly and delightful intercourse in Paris. I know you have thought of us also, and that the enclosed photograph will not be unwelcome.

The original, and her sisters send you their kindest regards, in which we all join, an[d] none more cordially and affectionately than the writer of this empty epistle.

Henry W. Longfellow.

Our address here is to the care of Maquai, Pakenham and Hooker.

Rome, 31 décembre 1868.

Cher monsieur Marmier,

Nous avons atteint enfin la Ville Éternelle, avec les éternelles sonneries de ses cloches éternelles et l'éternelle chute de ses pluies éternelles. Nous sommes dans un hôtel sur la pente du Quirinal; derrière nous, les Jardins de Salluste; en face de nous, le panorama de la Ville, couronnée par le dôme de Saint-Pierre. Voilà pour ce qui est de nos actuels alentours.

Après vous avoir quitté, notre première étape nous conduisit à Lyon; la seconde à Arles, la délicieuse ville au charme archaïque, où nous fûmes ravis de nous arrêter un jour. Ensuite Nice; puis Gênes, que j'ai trouvée aussi charmante que jamais et où nous passâmes une semaine. Pas de chasse aux livres jusque-là, sauf çà et là un volume de poésies en patois. Mais à Parme, notre halte suivante, comme je faisais un tour sous la pluie avant déjeuner, je découvris quelques magnifiques Bodonis, que je rapportai en triomphe. A Bologne, de nouveau de la pluie, en sorte que mon humeur bouquinisante fut évacuée par un lavage à grande eau. Nous nous arrêtâmes deux ou trois semaines à Florence, habitant en pleine vieille ville moyenâgeuse, dans un agréable appartement donnant sur l'Arno, tout près du Ponte Vecchio. Cette partie de la ville n'a pas été modernisée; nul baron Haussmann n'a passé par ici. C'est, de ce côté-là, tout ce que peut désirer un être humain. Et ici, de nouveau des livres, et quels livres! Parmi eux, les splendides éditions in-folio de Dante, de Boccace, de Pétrarque, etc., publiées à Pise; à côté de cela, quelque menu fretin.

Veuillez dire à Mme Mohl[1] que nous nous trouvons au même hôtel que son ami le général et Lowee : famille charmante, avec qui je la remercie de m'avoir fait faire connaissance.

1. La femme de l'orientaliste Jules Mohl — jadis voisine et amie de Mme Récamier — avait un des salons académiques les plus distingués de Paris. (Cf. K. O'Méara, *Un salon à Paris; Madame Mohl et ses intimes,* Paris, 1886.)

Et cependant, chemin faisant, mon cher monsieur Marmier, nous avons beaucoup pensé à vous, beaucoup parlé de vous et de nos amicales et délicieuses relations à Paris. Je sais que vous avez aussi songé à nous, et que la photographie incluse sera la bienvenue.

L'original du portrait, ainsi que ses sœurs, vous envoient toutes leurs amitiés, auxquelles nous joignons les nôtres : les moins cordiales et les moins affectueuses ne sont pas celles du signataire de cette frivole épitre.

H. W. L.

Notre adresse ici est : aux soins de Maquai, Pakenham et Hooker.

HISTOIRE

Prutz. *Aus des Grossen Kurfürsten letzten Jahren*, Berlin, 1897, in-8. — *Preussische Geschichte. Band II. Die Gründung des preussichen Staates (1655-1740).* Stuttgart, 1900, in-8. — Philippson. *Der Grosse Kurfürst Friedrich-Wilhelm von Brandenburg.* Berlin, 1897, 1902, 1903. 3 vol. in-8. — Albert Waddington. *Le Grand Électeur Frédéric-Guillaume de Brandebourg. Sa politique extérieure. Tome Ier (1640-1660).* Paris, 1905, in-8. — Georges Pagès. *Le Grand Électeur et Louis XIV (1660-1688).* Paris, 1905, in-8.

En 1675, après sa victoire de Fehrbellin, l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, reçut de ses contemporains le surnom de Grand, et depuis plus de deux siècles le Grand Électeur est resté l'un des souverains les plus populaires de la Prusse. S'il n'a point acquis des résultats aussi décisifs ni remporté des succès aussi éclatants que Frédéric II ou que l'empereur Guillaume, il eut, sans conteste, plus de génie que le second et l'État prussien lui doit peut-être autant qu'au premier. Dans un article écrit en 1888 pour le deuxième centenaire de sa mort, Rheinhold Koser, l'un des historiens de Frédéric II, a bien marqué la place de l'aïeul à côté du plus glorieux de ses successeurs : « Dans une brillante série de princes, le Grand Électeur vint le premier : aucun autre ne lui a montré la voie »[1]. C'est pourquoi, tout inachevée que son œuvre nous apparaisse, il a mérité sa gloire.

Cette gloire, les historiens allemands l'ont consacrée et de bonne heure ont contribué à l'étendre. La liste des biographies apologétiques du Grand Électeur, qui serait longue à dresser, s'étendrait à travers le XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, jusqu'au livre si caractéristique de Martin Spahn[2]. Et c'est presque aussitôt après sa mort que l'histoire s'est emparée de sa personne et de son règne, puisqu'il ouvrit lui-même ses propres archives secrètes à Pufendorf, dont l'ouvrage considérable parut dès 1695 et mérite encore d'être consulté[3]. A l'aide de Pufendorf, puis des documents nouveaux, tirés surtout d'archives familiales, qu'Orlich y ajouta en 1838, s'est alors formée une première idée du Grand Électeur et de son œuvre : c'est elle que nous ont présentée, à une dizaine d'années d'intervalle, Droysen et Ranke, avec les couleurs différentes que lui a prêtées leur conception générale du rôle historique de la Prusse. Mais les archives n'avaient pas

1. « Der Grosse Kurfürst ist in einer glänzenden Reihe der Erste. Ein Vorbild fan der nicht. »
2. Martin Spahn. *Der Grosse Kurfürst.* Mayence, 1901, gr. in-8.
3. Pufendorf. *De rebus gestis Friderici Wilhelmi Magni.* Berlin, 1695, in-f°.

encore été, à beaucoup près, complètement explorées. Un an après la première édition de Droysen [1], en 1864, commença la série méthodique des publications de documents avec le tome Ier des *Urkunden und Actenstücke zur Geschichte des Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg*. Elle s'est poursuivie depuis, ralentie, il est vrai, par des hésitations dans la méthode et surtout par l'insuffisance des ressources, mais complétée par des monographies nombreuses, et elle a permis de substituer peu à peu, sur bien des points, la vérité à la tradition. C'est peut-être en 1892, dans l'*Histoire d'Allemagne depuis la paix de Westphalie jusqu'à l'avènement de Frédéric II*, d'Erdmannsdörffer [2], que se montre pour la première fois un Frédéric-Guillaume moins traditionnel et plus véridique, et c'est à partir de cette date que je voudrais parcourir rapidement, à propos de quelques ouvrages récents, l'historiographie du Grand Électeur et en dégager les principaux résultats.

A la considérer d'ensemble, une première observation s'impose. C'est vers l'histoire politique du règne, plus spécialement même vers l'histoire diplomatique, que la curiosité des historiens s'est d'abord tournée; et c'est elle, encore aujourd'hui, qui fournit le plus de monographies et d'études. Aux environs de 1860, la chose était naturelle; depuis, l'histoire diplomatique est de plus en plus délaissée au profit de l'histoire administrative ou économique; mais cette préférence s'annonce à peine dans l'historiographie du Grand Électeur, par la simple raison que les matériaux de l'histoire intérieure manquent encore.

C'est seulement, je crois, vers 1885, qu'ont été découvertes, dans les combles des Archives royales de Prusse, les liasses oubliées qui contenaient les protocoles des séances du Conseil secret, et c'est en 1889 que M. Meinardus en a commencé la publication [3] : le tome IV des *Protokolle und Relationen* ne dépasse pas l'année 1654. C'est, d'autre part, en 1895 qu'a paru le tome Ier d'une nouvelle publication de pièces, qui se continuera parallèlement à celle des *Urkunden und Actenstücke*, dont j'ai parlé plus haut, et qui sera consacrée tout entière aux documents de l'histoire administrative; mais nous en attendons encore le tome second [4]. En somme, depuis 1892, il n'a été publié, comme documents d'archives, dans tout le domaine de l'histoire intérieure, que ce premier volume de la collection nouvelle — le tome 1er de l'*Histoire des finances brandebourgeoises de 1640 à 1697*, par M. Breysig — où se trouve, en même temps que les pièces principales, une longue introduction qui les coordonne et les utilise; les

1. Je veux parler, bien entendu, de la troisième partie de sa grande *Histoire de la politique prussienne*, *Der Staat des Grossen Kurfürsten*, Leipzig, 1863, 3 vol. in-8.

2. Erdmannsdörffer, *Deutsche Geschichte vom westphalischen Frieden bis zum Regierungsantritt Friedrichs des Grossen*. (Collection Oncken.) Berlin, 1892, 2 vol. gr. in-8.

3. *Protokolle und Relationen des brandenburgischen geheimen Rathes aus der Zeit des Kurfürsten Friedrich-Wilhelm*, publiés par O. Meinardus dans la collection des *Publicationen aus den königlichen Preussischen Staatsarchiven*. Leipzig, 1889 sqq., in-8.

4. *Urkunden und Actenstücke zur Geschichte der inneren Politik des Kurfürsten Friedrich-Wilhelm von Brandenburg*. Leipzig, in-8. — *I. Theil : Geschichte der brandenburgischen Finanzen in der Zeit von 1640 bis 1697*, von Kurt Breysig. Band I, 1895.

tome III et IV des *Protokolle und Relationen*; et, si l'on veut, les tomes XV et XVI de la collection primitive, indispensables à l'histoire administrative de la Prusse [1]. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que nous n'ayions guère à signaler, comme études d'histoire intérieure, et toujours depuis 1892, que deux ou trois articles de Kurt Breysig [2], une monographie importante de Fr. von Schrötter [3], et l'essai de coordination, bien incomplet encore et tout provisoire, de Philippson, au sixième livre (tome III) de son *Grand Électeur*. Déjà, à vrai dire, l'œuvre administrative de Frédéric-Guillaume nous apparait au moins égale, par ce qu'elle contenait d'avenir, à son œuvre politique, mais on n'en connaît pas tous les détails et il est trop tôt pour en apprécier l'ensemble.

Au contraire, l'histoire politique du règne est dès maintenant élucidée à peu près par un grand nombre de monographies ou d'ouvrages plus étendus. Une liste complète des premières serait trop longue pour une étude aussi limitée que la nôtre : ce sont quelques thèses d'universités allemandes, quelques *programmes*, et surtout des articles parus dans différents périodiques, comme l'*Historische Zeitschrift* et les *Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte*. J'y signalerai seulement, parce qu'elles forment une série très utile, mais incomplète, les monographies relatives aux principaux conseillers de Frédéric-Guillaume : telles sont, par ordre de date, celles de Strecker sur *Meinders*, de Ferd. Hirsch sur *Schwerin*, d'Unger sur *Derfflinger* et de Spannagel sur *Burgsdorf* [4]. En mettant à part Waldeck, que des études antérieures nous font suffisamment connaître, deux ministres de l'électeur mériteraient encore des monographies analogues, Frédéric d'Iéna et Fuchs [5]. Quant aux ouvrages plus considérables par l'étendue et par le nombre des résultats qu'ils nous fournissent, ce sont eux seuls qui nous arrêteront ici et ils sont au nombre de quatre : l'ouvrage de Prutz sur les *Dernières années du Grand Électeur*, dont les éléments essentiels et quelquefois de longs fragments se retrouvent dans le tome second de son *Histoire de Prusse*, et les trois ouvrages, indiqués plus haut, de Martin Philippson, d'Albert Waddington et du signataire de ces lignes. Quels éléments nouveaux apportent-ils à l'histoire de Frédéric-Guillaume et de son règne [6]?

1. Ils font partie de la série intitulée : *Ständische Verhandlungen*, et sont consacrés au duché de Prusse; ils sont dus aussi à M. Breysig.

2. Surtout : *Der brandenburgische Staatshaushalt in der zweiten Hälfte des XVIIten Jahrhunderts*, dans *Jahrbuch für Gesetzgebung*... de Schmoller, 1892; et : *Die Organisation der brandenburgischen Kommissariate in der Zeit 1660 bis 1697*, dans *Forschungen z. brand. u. preuss. Geschichte*, 1892.

3. Von Schrötter, *Die brandenburgisch-preussische Heeresverfassung unter dem Grossen Kurfürsten*, dans *Staats- und Socialwissenschaftliche Forschungen*, 1892, II.

4. A. Strecker, *Franz von Meinders*, dans *Staats- und Socialwissenschaftliche Forschungen* de Schmoller, Leipzig, 1892, II, 4. — F. Hirsch. *Otto von Schwerin*, dans *Hist. Zeitschr.*, 1893. — W. von Unger. *Feld-Marschall Derfflinger*, dans *Beiheft zum Militärwochenblatt*, 1896, nos 7 et 8. — K. Spannagel, *Konrad von Burgsdorf*, dans *Quellen und Untersuchungen* de Berner, Berlin, 1903, in-8. — On trouvera l'indication complète des monographies intéressantes dans les deux bibliographies dressées par M. Waddington et par moi.

5. Salpius, *Paul von Fuchs*, Leipzig, 1877, in-8, est tout à fait insuffisant.

6. Est-il besoin de dire que je ne fais pas ici le compte rendu critique des

Dans cette histoire, deux grandes périodes se détachent nettement : l'une comprend les vingt premières années du règne; la seconde les années 1660 à 1668. A la première se rapporte le tome I[er] de chacun des deux ouvrages de MM. Philippson et Waddington[1]; à la seconde, le livre de M. Prutz[2], les tomes II et III de Philippson et ma propre étude sur les relations du Grand Électeur avec la France.

La première période a été, naturellement, étudiée d'abord. Les sept volumes qui s'y rapportent dans la collection des *Urkunden* sont tous antérieurs à 1879; les faits principaux de ces vingt années sont bien connus et ni M Philippson, qui, pour composer son tome I[er], n'a fait aucune recherche d'archives, ni M. Waddington, quoiqu'il ait utilisé quelques documents inédits, ne pouvaient songer à y ajouter rien d'essentiel.

Ce furent là, cependant, pour Frédéric-Guillaume, des années bien remplies et sur plus d'un point décisives. On sait qu'il hérita, en 1640, de territoires dispersés, où son autorité était combattue ou compromise, et que la guerre avait ruinés pour longtemps. Le Brandebourg servait de champ de bataille aux Impériaux et aux Suédois et l'électeur Georges-Guillaume, entraîné un moment par Gustave-Adolphe, s'était ensuite lié à l'Autriche de telle sorte que ses propres troupes prêtèrent serment à Ferdinand III. Il fallut que Frédéric-Guillaume, devenu électeur à vingt ans, sauvât d'abord son héritage, en procurant à ses États la neutralité, bien difficile à obtenir et plus difficile encore à faire respecter de deux adversaires qui tenaient le Brandebourg à leur discrétion. Il y parvint cependant. Puis il eut de nouveau à résoudre, pendant les négociations de Westphalie, un problème presque insoluble : arracher à la Suède le duché de Poméranie, qui appartenait de droit à l'électeur depuis la mort du dernier duc, mais où les Suédois s'étaient installés dès 1630 et qu'ils étaient bien résolus à ne point rendre. Cette fois, Frédéric-Guillaume ne réussit pas tout à fait : la convention du 10 février 1647 ne lui accorda qu'une part de Poméranie et la plus mauvaise; il est vrai que l'accord définitif y ajouta, comme *satisfaction*, des territoires précieux aussi et plus vastes que ceux qu'il cédait.

En tout cas, les traités de 1648 assurèrent au Brandebourg quelques années de paix entre deux guerres. Paix bien fragile, à vrai dire. L'électeur eut grand mal à en faire exécuter les clauses et il n'obtint des Suédois l'évacuation de la Poméranie postérieure qu'au prix de la convention de Stettin, qui leur permit d'élargir indûment, sur la rive droite de l'Oder, le territoire que la paix leur avait donné. Frédéric-Guillaume restait isolé et menacé. Or, c'est dans cet isolement que l'électeur, malgré tout son conseil, rompt avec le duc de Neubourg et envahit le duché de Clève. La *guerre de Neubourg* nous est racontée par MM. Philippson et Waddington et, quoi-

ouvrages cités, puisque l'un d'eux est de moi? J'essaierai seulement d'en dégager quelques conclusions; et, pour la seconde partie du règne, que j'ai moi-même étudiée, ce seront, nécessairement, mes conclusions personnelles. Je n'aurais pas ici assez d'espace pour discuter celles de MM. Prutz et Philippson, lorsqu'elles ne concordent pas avec les miennes.

1. M. Waddington n'a encore publié que celui-là.

2. J'en ai fait, dans la *Revue Historique*, à l'époque de sa publication, le compte rendu critique détaillé. Je n'y reviendrai pas ici.

qu'il reste quelque obscurité dans ses origines, il semble bien que l'entreprise, mal conçue et mal conduite, soit une erreur que rien n'explique.

Mais bientôt commence la *guerre du Nord* et la prudence de Frédéric-Guillaume s'y retrouve entière. Cette longue crise, étudiée déjà par M. Haumant[1], est maintenant élucidée tout à fait et la politique brandebourgeoise, si capricieuse en apparence, en réalité si contrariée, si patiente, si hardie et si habile, nous apparait désormais très nette. M. Waddington a le mérite de l'avoir équitablement jugée, sans dissimuler le peu de scrupules que mit l'électeur à passer d'un parti à l'autre au moment précis où il y pouvait trouver le plus d'avantage, sans méconnaître cependant la part des circonstances et les responsabilités de Charles-Gustave, qui n'hésita pas plus à abandonner Frédéric-Guillaume que celui-ci à le trahir. Je crois aussi qu'il a raison — d'ailleurs avec M. Philippson — de présenter la paix d'Oliva comme un échec de la politique électorale, malgré le bénéfice indéniable de la suzeraineté prussienne; elle n'assura au Brandebourg d'autres gains que ceux des traités de Wehlau et de Bromberg[2], et le laissa aussi isolé qu'avant, aussi suspect à ses alliés qu'à ses ennemis.

Mais, je le répète, ce sont là en somme des faits connus. Il est plus intéressant de dégager ce que leur étude nous enseigne.

M. Philippson a intitulé son premier livre, qui nous conduit jusqu'au début de la guerre du Nord, *die Lehrjahre*. On pourrait appeler de ce nom notre première période tout entière : ces vingt années sont bien des années d'apprentissage, où se forment le caractère de Frédéric-Guillaume et sa politique. Frédéric-Guillaume avait eu d'abord un premier ministre, en tout cas un conseiller très indépendant, qui avait ses idées à lui, Conrad von Burgsdorf. Après celui-ci, Waldeck put se croire presque tout-puissant à la cour électorale : il était, comme dira plus tard en termes pittoresques Frédéric-Guillaume, de ces serviteurs trop influents qui « finissent par monter sur la tête de leur maître ». Mais l'électeur, malgré la réputation qu'on lui fit, avait trop d'activité, d'ambition et d'impatience pour se laisser longtemps conduire. Peu à peu sa personnalité se dégagea, et M. Philippson le marque très bien à travers les vicissitudes de la guerre du Nord. Même à l'époque de l'alliance suédoise, il distingue avec raison la politique de Waldeck, qui parfois l'emporte, — par exemple, lors de la signature du dangereux traité de Marienbourg — et la politique de l'électeur même, qui suit en réalité ses propres voies, alors même que Waldeck semble la diriger encore. Il en est ainsi dès la fin de 1656, après la victoire de Varsovie — et M. Waddington y insiste, comme M. Philippson — quand Frédéric-Guillaume, las de Waldeck et de son attachement aveugle à la Suède, lui donne une dernière fois raison contre tous, parce qu'il entend n'abandonner l'alliance suédoise que lorsqu'il aura presque assuré, grâce à elle, l'indépendance de son duché de Prusse[3]. Waldeck disparait alors, avec la politique à laquelle il reste lié, et désormais Frédéric Guillaume aura bien

1. E. Haumant. *La guerre du Nord et la paix d'Oliva*, Paris, 1893, in-8.

2. Ce furent les deux traités de Wehlau (19 septembre 1657) et de Bromberg (6 novembre), signés avec la Pologne, qui affranchirent le duché de Prusse de la suzeraineté polonaise.

3. Par le traité de Labiau (20 novembre 1656), Charles-Gustave renonçait, au

encore une apparence de premier ministre, le baron de Schwerin, pour qui sera créée, en 1658, la présidence du conseil secret; mais la faveur de Schwerin, aussi prudent et souple que Waldeck était hardi et hautain, marque précisément l'époque où Frédéric-Guillaume commence à gouverner par lui-même.

S'il ne se laisse plus diriger par ses ministres, c'est qu'il a fait son expérience et déterminé ses principes d'action. Son État n'est point un État ordinaire, mais une collection de territoires, disséminés d'un bout à l'autre de l'Allemagne. S'il a partout des intérêts et des prétentions, il est aussi menacé partout, et les événements de ces vingt années lui ont appris que tous ses voisins lui sont hostiles, parce qu'ils le craignent ou l'envient. Contre eux, à vrai dire, il est assez fort déjà et assez habile pour se défendre. Mais contre la Suède irréconciliable, où trouver le point d'appui nécessaire? Ce n'est pas en France, où Frédéric-Guillaume l'a un moment cherché et s'est vite aperçu que l'alliance suédoise ne pouvait s'accorder avec la sienne, à moins qu'il ne sacrifiât l'avenir. Ce n'est pas en Autriche, où l'empereur — la guerre du Nord le lui a prouvé — craint tout accroissement du Brandebourg et ne semble parfois l'aider que pour le surveiller et le contenir. Alliance française, alliance autrichienne, l'une ou l'autre ne serait possible que si Frédéric-Guillaume, heureux de vivre tranquille, fût-ce en tutelle, renonçait à toute ambition.

Mais il veut accroître son héritage et ne doit compter que sur lui-même. Notons, en passant, avec M. Waddington, l'influence considérable de la paix de Westphalie sur sa politique. On pourrait presque dire qu'elle a déterminé son règne en le privant de la Poméranie maritime. Maître de Stralsund et de Stettin, il n'eût pas eu, contre la Suède, cette rancune tenace qui devait l'obséder toujours et l'aveugler parfois. Surtout il eût, presque certainement, détourné ses ambitions vers la mer; il eût moins essayé d'agrandir ses États que de développer leur activité et leur richesse; il eût fait, si l'on peut dire, moins de politique militaire et plus de politique économique; car il n'aimait la guerre ni pour elle-même, comme Charles-Gustave, ni pour la gloire, comme Louis XIV, et il se fût aisément résigné à la paix, pourvu que la paix eût assuré la puissance de son État et le bonheur de ses peuples. Mais les traités de Westphalie lui fermèrent la Baltique et il dut se retourner vers l'Allemagne; ils lui imposèrent une politique continentale, qui fut nécessairement une politique d'accroissement, de gain territorial, une politique militaire. Et celle-ci à son tour, puisqu'il était isolé et faible autant qu'ambitieux, lui imposa sa règle d'action, faite tantôt de prudence et tantôt de hardiesse. Dès la guerre du Nord, et jusqu'au bout, dans les perpétuels conflits de ses voisins, Frédéric-Guillaume devait concilier, à force de duplicité ou de souplesse, deux principes inconciliables en apparence : garder le plus longtemps possible les mains libres et cependant ne jamais manquer l'occasion d'intervenir, mais en vue d'un gain précis et accessible.

La seconde partie du règne — de 1660 à 1688 — était, jusqu'à ces der-

profit de Frédéric-Guillaume, à la suzeraineté du duché de Prusse, que les précédentes alliances lui avaient accordée.

nière années, plus incomplètement connue. Les pièces d'archives qui s'y rapportent sont, aujourd'hui encore, en partie inédites, puisqu'il manque à la collection des *Urkunden und Actenstücke* les documents des Archives berlinoises postérieurs à juin 1679, ceux des Archives parisiennes[1] postérieurs à novembre 1667, et tous ceux des autres fonds étrangers, en dehors des fonds hollandais et autrichiens. De plus, les documents prussiens des années 1670 à 1679 ne sont, en partie, publiés que depuis 1901, et n'ont pu être utilisés que par les ouvrages les plus récents. Enfin, il faut noter que ni Pufendorf ni Droysen ne nous ont fait réellement connaître les dix dernières années du règne : Pufendorf parce qu'il n'a pas pu tenir compte des traités secrets signés entre Frédéric-Guillaume et Louis XIV, Droysen parce que la politique électorale, après 1678, ne concorde plus avec l'idée qu'il s'en est faite et que dès lors il la méconnait ou la dénature. Ce ne sont donc pas seulement des appréciations, des explications nouvelles que les plus récentes études nous ont apportées : ce sont aussi quelques faits.

Pendant les années qui suivent la paix d'Oliva et jusqu'à l'élection du roi de Pologne Michel Wiesnowiecki, en juin 1669, c'est la question polonaise qui préoccupe surtout Frédéric-Guillaume. Elle n'est que l'une des formes, et pour lui la plus menaçante, de cette rivalité des deux maisons de France et d'Autriche, dans laquelle il lui est impossible de prendre définitivement parti, car il craint à la fois le triomphe de Léopold ou de Louis XIV. Un roi autrichien en Pologne (on parlait de l'archiduc Charles-Joseph, frère cadet de Léopold) ou un roi français (c'est en 1660 que se prépare la candidature du duc d'Enghien) eût également menacé l'indépendance du duché de Prusse et pris à revers l'État brandebourgeois. Frédéric-Guillaume ne voulait ni de l'un ni de l'autre. Cette double menace empêchait tout rapprochement plus intime entre l'Autriche et le Brandebourg, alors officiellement alliés, et toute réconciliation sincère avec Louis XIV, qui, dès 1661, rechercha Frédéric-Guillaume, mais uniquement pour le gagner à son projet de candidature française en Pologne. C'est donc (et je crois l'avoir abondamment montré) la question polonaise qui seule explique les négociations du Brandebourg avec la France jusqu'à l'alliance défensive de 1664 — alliance sans portée, précisément parce qu'il n'y était point question de la Pologne ; et c'est elle aussi, qui, de façon plus générale, explique la politique d'attente où s'enferme Frédéric-Guillaume entre les sollicitations contraires des cours de Vienne et de Paris. Garder les mains libres, réserver l'avenir; il ne veut ni ne peut faire davantage.

Et c'est toujours l'affaire polonaise qui, un peu plus tard, permet de comprendre la politique électorale, pendant la crise des années 1667 et 1668. Quand Louis XIV envahit la Flandre et que toute l'Europe s'agite à l'appel de l'Espagne, c'est Frédéric-Guillaume, bien plus que Léopold, qui travaille à former la coalition européenne; il semble un moment l'adversaire le plus ardent des ambitions françaises[2]. Puis, tout à coup, il s'apaise,

1. Les documents des Archives du ministère des Affaires étrangères antérieurs à 1667 ont été publiés par Simson, dès 1865, dans les *Urk. u. Act.*; les documents postérieurs à 1667 le seront très prochainement, dans la même collection, par M. Fehling.

2. Les efforts de Frédéric-Guillaume pour constituer une coalition européenne,

il promet même à Louis XIV une neutralité bienveillante. En réalité, lorsqu'il ameutait l'Europe contre le roi, il cherchait moins à empêcher celui-ci de s'agrandir en Flandre qu'à faire échouer ses plans en Pologne, et s'il désarme quelques mois après, ce n'est pas seulement parce qu'il ne se sent pas soutenu, c'est aussi et surtout parce qu'il a obtenu gain de cause. Le traité du 15 décembre 1667 (et déjà Erdmannsdörffer l'avait très nettement défini) a le caractère évident d'un échange[1]. Louis XIV y sacrifie ses ambitions polonaises à ses conquêtes flamandes : il renonce à la candidature de Condé[2]; et Frédéric-Guillaume y sacrifie la Flandre à ses intérêts essentiels, qui ne sont alors menacés qu'en Pologne. C'est ainsi que l'affaire polonaise, après avoir opposé Frédéric-Guillaume à Louis XIV, les rapproche, et les achemine à l'alliance intime du 31 décembre 1669, qui marque la première rupture entre l'électeur et l'empereur.

Les derniers mois de l'année 1669 et les premiers de l'année suivante forment, dans l'histoire de la politique électorale, une très courte, mais intéressante période. Le 19 juin 1669, Michel Wiesnowiecki est élu roi de Pologne et les incidents de l'élection prouvent à Frédéric-Guillaume que le roi de France et l'empereur, qui tous deux lui avaient promis de soutenir son candidat, le duc de Neubourg, l'ont trompé tous deux : jusqu'au bout, ils ont favorisé en secret, l'un le prince de Condé, l'autre le prince Charles de Lorraine. Or, six mois après, Frédéric-Guillaume signe avec Louis XIV, qui vient de le trahir, l'alliance intime et secrète du 31 décembre 1669. Puis, dès janvier 1670, Louis XIV, par l'intermédiaire du prince Guillaume de Fürstenberg, cherche à entraîner le Brandebourg contre la Hollande. Pourquoi Frédéric-Guillaume a-t-il signé l'alliance du 31 décembre et comment la comprenait-il? Quels ont été les effets des insinuations du prince Guillaume? Ce sont là deux questions délicates et qu'il est presque impossible d'élucider complètement.

Erdmannsdörffer a bien apprécié, à mon sens, le traité du 31 décembre 1669; mais il n'a pu en expliquer les origines et s'est contenté d'exprimer l'espoir que les documents français, encore inédits, permettraient un jour de les mieux comprendre. Depuis Erdmannsdörffer, Prutz et Philippson, sans apporter aucune explication nouvelle, me paraissent avoir méconnu le caractère même du traité. A vrai dire, les correspondances françaises ne fournissent pas l'explication précise et certaine. Mais un point me semble hors de doute : l'alliance de 1669 fut une alliance effective, qui liait vraiment Frédéric Guillaume à Louis XIV, et Frédéric-Guillaume l'a signée en vue d'une politique offensive, d'une politique de gain territorial. Or, lié à la France, le Brandebourg ne pouvait s'agrandir qu'aux dépens des adversaires de la France, c'est-à-dire des Habsbourg; et en effet la clause la plus discutée de l'alliance promettait à Frédéric-Guillaume, quand s'ouvrirait la succession d'Es-

pendant l'été de 1667, ont été mis pour la première fois en lumière par A. Strecker, dans son étude déjà citée sur *Meinders*. Mais il les a trop étudiés en eux-mêmes, sans les rattacher à la politique polonaise de l'électeur.

1. *Gleichsam tauschweise*, dit Erdmannsdörffer.

2. De bonne heure, la candidature du prince de Condé fut substituée à celle du duc d'Enghien, son fils. On sait d'ailleurs qu'en 1667 Louis XIV ne l'abandonna qu'officiellement; il continua à la soutenir en secret.

pagne, la moitié de la Gueldre espagnole. Peut-être même (et j'en suis convaincu pour ma part) l'électeur, en ce cas, songeait-il à ne pas épargner l'Autriche, puisque aussi bien la mort du roi d'Espagne opposerait inévitablement l'Autriche à la France. Ranke a retrouvé le projet autographe d'une occupation de la Silésie et l'a daté de 1670; il est impossible que Frédéric-Guillaume l'ait écrit avant septembre 1669, c'est-à-dire avant le moment où il s'est décidé à conclure avec Louis XIV, ni après mai ou juin 1670, c'est-à-dire après le moment où l'entreprise hollandaise a commencé à prendre forme et à éveiller ses inquiétudes. Le *projet silésien* est donc nécessairement contemporain de l'alliance secrète avec Louis XIV et l'irritation de Frédéric-Guillaume contre l'empereur, pendant les premiers mois de 1670, en confirme la vraisemblance[1]. L'électeur fit alors un premier essai de la politique qu'il devait suivre plus tard pendant trois ou quatre années : politique d'agrandissement territorial avec l'appui ou sous le couvert de la France.

Mais l'entreprise hollandaise, en se précisant, vint déconcerter tous ses projets. S'il est visible qu'au début (je veux dire en 1670), Frédéric-Guillaume hésita et pesa, à son ordinaire, les bénéfices possibles de son adhésion à l'un ou à l'autre parti, il est évident aussi que ses hésitations ne durèrent pas et que, d'assez bonne heure, dès qu'il comprit que les Provinces-Unies étaient en danger, un mobile plus noble l'emporta sur toutes les raisons d'intérêt : le mobile religieux, la conviction que l'indépendance hollandaise était nécessaire à la sécurité de l'Église réformée. Il faut affirmer — et d'ailleurs presque tous les historiens sont ici d'accord — que l'alliance hollandaise du 6 mai 1672 fut bien l'œuvre personnelle de Frédéric-Guillaume et qu'il en eut seul toute la responsabilité et tout le mérite. Il est vrai que bientôt après les périls trop réels de son désintéressement lui apparurent. Contre la France, il rechercha le point d'appui d'une alliance autrichienne — une alliance défensive, compliquée et comme alourdie par les incertitudes et les calculs secrets de la politique impériale; une alliance (Erdmannsdörffer, déjà, l'a remarqué très justement), qui dénaturait le traité signé avec la Hollande, puisqu'elle en empêchait l'exécution immédiate et sincère. Ainsi se prépare, avant même que la guerre ait commencé, la défection de Vossem. Frédéric-Guillaume, qui n'a pas tenu ses promesses, puisqu'il n'a pas secouru les Provinces-Unies dans le délai et de la façon que lui imposait son alliance, abandonne celles-ci dès qu'il se voit en péril, uniquement par raison d'État. Il n'attend pas que ses troupes aient été refoulées jusqu'à la Weser pour entrer en négociation secrète avec la France, par l'intermédiaire de Stratmann, le ministre du duc de Neubourg, et, chose plus grave, dès ce moment, dans l'instruction remise à Stratmann, le 10 mars 1673, il ne prévoit pas seulement un armistice, une paix, mais une alliance — avec son ennemi vainqueur et aux dépens de ses alliés. Sans doute il n'obtient pas de Louis XIV tous les avantages qu'il espérait et n'a pas besoin de se lier autant qu'il l'avait

1. Cette irritation nous apparaît surtout dans sa correspondance intime avec son ministre Schwerin et s'explique en termes très vifs dans une lettre du 2 avril.

prévu ; mais je ne crois pas qu'on puisse nier, malgré les atténuations qu'y découvrent Droysen, Erdmannsdörffer et Philippson, la gravité des engagements pris par Frédéric-Guillaume à Vossem.

Certes, il s'en dégagea bientôt. Mais pourquoi? Fût-ce seulement parce qu'il se sentit de jour en jour plus mal à l'aise dans une neutralité que son entourage appelait à mi-voix une trahison? Ne fût-ce pas aussi, et surtout, parce que Louis XIV ne comprit pas ou n'eut pas intérêt à accueillir les avances que Frédéric-Guillaume lui avait faites? Ainsi que l'entreprise hollandaise après l'alliance du 31 décembre 1669, aussitôt après Vossem la politique inspirée par Louvois (l'occupation et le démantèlement des Dix Villes, l'entrée des Français à Trèves, la prise de Germersheim) rendit tout à la fois odieux et sans profit un rapprochement entre le Brandebourg et la France : le retour de Frédéric-Guillaume à la coalition s'imposa. Il combattit avec elle quatre ans entiers. Mais une fois de plus l'alliance autrichienne lui apporta les déceptions coutumières; la campagne d'Alsace fut presque aussi lamentable que la campagne avortée de 1672-73. Aussi Frédéric-Guillaume, rebuté par les ambitions françaises et las de la duplicité impériale, ne compte-t-il plus désormais que sur lui-même et ne travaille-t-il plus que pour lui : il consacre toutes ses forces à la conquête égoïste de la Poméranie suédoise. Et ce fut sans doute une faute politique, que M. Philippson a toute raison de mettre en lumière. Mais qu'il est aisé de comprendre les sentiments qui l'ont inspirée!

Après Nimègue, comme avant, la politique de Frédéric-Guillaume reste une politique de bascule, ou plus exactement de va-et-vient entre la France et l'Autriche : car il poursuit moins l'équilibre entre les deux puissances rivales (la tâche serait disproportionnée à ses forces) que sa propre sécurité et l'accroissement de son État au milieu des périls dont leurs ambitions contraires le menacent. Toutefois les conditions de cette politique ont quelque peu changé. Ses convoitises territoriales se sont précisées : ce qu'il veut, c'est l'acquisition de la Poméranie suédoise ou tout au moins de Stettin; il la croit nécessaire au Brandebourg; il la désire jusqu'à l'obsession; et elle est alors, après tout, la seule possible. D'autre part, il faut bien compter avec Louis XIV, dont la prépondérance est indéniable; Frédéric-Guillaume l'affirme nettement dans une lettre à Schwerin, le 11 avril 1679 : « Aucun prince ne trouvera désormais sécurité et avantage que dans l'amitié et dans l'alliance de la France ». Or les dernières années de la guerre lui ont prouvé jusqu'à l'évidence que l'empereur ne l'aiderait pas à acquérir la Poméranie; l'électeur redoute même une orientation nouvelle de la politique impériale; un rapprochement entre l'Autriche et la Suède, conseillé et préparé par le duc de Neubourg, devenu le beau-père de Léopold. Si ce rapprochement se réalise, l'amitié de la France deviendra pour Frédéric-Guillaume le point d'appui indispensable; et rien ne l'empêchera plus, semble-t-il, de conquérir la Poméranie suédoise, avec l'aide ou tout au moins le consentement de Louis XIV.

Telles sont les raisons très claires de l'alliance intime qui se resserre peu à peu entre le Grand Électeur et le roi. Depuis la paix de Saint-Germain jusqu'à la trêve de Ratisbonne, Frédéric-Guillaume y reste fidèle; il accepte (avec mauvaise humeur sans doute) les réunions; il accepte l'occu-

pation de Strasbourg; il aide Louis XIV à consolider ses usurpations. Peut-être est-il convaincu que toute résistance est impossible et qu'une guerre sans espoir coûterait à l'Empire plus cher encore que la paix. Mais il songe moins à l'Allemagne qu'au Brandebourg, aux territoires perdus sur le Rhin qu'à la Poméranie, qu'il est sur le point de saisir. Et son alliance avec Louis XIV ne se relâche vraiment que le jour où il comprend — après la Trêve — que Louis XIV, pas plus que Léopold, ne lui laissera prendre Stettin.

Ainsi dans l'alliance française, comme dans l'alliance autrichienne, le Grand Électeur n'a rencontré que déceptions. Bientôt, à ces déceptions viennent se joindre, pour l'éloigner définitivement de Louis XIV, d'autres raisons, plus désintéressées et plus hautes. Erdmannsdörffer, puis Philippson plus nettement encore, ont bien marqué le moment où l'alliance du Brandebourg et de la France devient impossible : c'est le jour où l'avènement de Jacques II menace la religion réformée d'une coalition catholique. Puis survient la révocation de l'Édit de Nantes; et désormais il n'est pas douteux que le mobile dominant de la politique électorale ne soit le mobile religieux. Frédéric-Guillaume règle à la hâte ses différends avec les Provinces-Unies et s'entend avec Guillaume d'Orange. Il renonce à ses ambitions poméraniennes pour s'allier avec la Suède. Il oublie ses griefs contre l'empereur pour s'allier avec l'Autriche. Au déclin de sa vie, il attend la révolution d'Angleterre et prépare la Grande Alliance.

Telle est la politique du Grand Électeur après les années d'apprentissage. Elle est au plus haut degré réaliste. Elle n'est pas inspirée par une sorte de patriotisme allemand, qui n'existait pas encore et ne pouvait exister dans l'Allemagne du XVII[e] siècle, morcelée et incohérente. Elle n'a pas de visées lointaines; car l'électeur est un petit prince, et s'en rend compte. Conserver ce qu'il possède, malgré les périls qui l'entourent, et s'agrandir, en profitant parfois des occasions que font naître ces périls mêmes; vivre et s'accroître en un mot : voilà tout ce qu'il peut et tout ce qu'il veut. Mais au-dessus de ses intérêts il met cependant quelque chose : sa foi. L'intégrité de l'église protestante lui paraît évidemment indispensable à la sécurité et à l'avenir de l'État qu'il a créé; il ne sépare pas l'une de l'autre. Il n'est point incapable de désintéressement et d'imprudence, mais seulement lorsque sa foi est en jeu.

G. PAGÈS.

La domination française en Allemagne sous Napoléon I[er].

ÉTAT DES TRAVAUX.

L'étude de la domination française en Allemagne sous Napoléon I[er] a suivi l'évolution ordinaire et normale des travaux historiques : pendant une soixantaine d'années après la fin de cette domination, jusqu'au moment où les Archives publiques ont été accessibles, des travaux généraux ont

paru, dont les indications étaient puisées dans les écrits comtemporains et dans les traditions orales. Haeusser, Perthes, Treitschke encore, pour ne citer que les principaux, ont décrit, à larges traits, l'influence de la conquête française sur la rive gauche du Rhin et dans les États napoléoniens de la rive droite; mais ce n'étaient là, en somme, que des synthèses provisoires[1].

Quand les documents administratifs purent être consultés, quand aussi les familles ne craignirent plus de laisser publier les souvenirs qu'elles conservaient de l'époque napoléonienne, les monographies parurent qui, successivement, et chacune sous des points de vue différents, présentèrent, avec une suffisante impartialité, l'histoire des États éphémères créés en Allemagne. Rudolph Gœcke, le premier, esquissa l'histoire du *Grand-Duché de Berg*, cet État-tampon destiné à séparer la France de la Prusse et à former une zone de défense douanière contre l'introduction des marchandises anglaises. Dans les Archives de Düsseldorf, il trouva les éléments d'une étude intéressante; cependant, n'ayant pu consulter les documents essentiels conservés à Paris, nécessairement il fit une œuvre qu'il savait incomplète; son travail est utile à consulter, mais on y trouve plutôt une analyse des décrets promulgués et des intentions de réformes qu'une histoire précise et minutieuse de la manière dont les décrets furent appliqués et les réformes exécutées; en outre, l'histoire économique de la région bergoise y est négligée : lacune grave dans un pays essentiellement industriel[2]. Quelques années plus tard, Gœcke préparait un livre sur le *Royaume de Westphalie*; son travail n'était pas terminé quand la mort le surprit : son collègue et ami M. Th. Ilgen, aujourd'hui directeur des Archives d'État à Düsseldorf, l'acheva et le publia[3]; pour la première fois on possédait une étude d'ensemble sur le royaume créé, après Tilsit, pour Jérôme et qui fut, pour les Allemands de la rive droite du Rhin et même pour les ministres réformateurs de la Prusse, un modèle et un exemple. Si l'histoire de l'administration intérieure et de la vie économique était rapidement traitée, si l'étude des réformes était seulement esquissée, en revanche l'histoire purement politique et diplomatique, celle des complots et de l'opinion publique, de même que la formation du sentiment de l'unité nationale, étaient présentées en une série de chapitres vivants et d'une « objectivité » louable.

Un an après l'apparition de ce volume l'Université de Gœttingue mettait au concours un travail sur « l'histoire intérieure du Hanovre et des pays qui avaient contribué à former le royaume de Westphalie, avec un aperçu de l'histoire de la première occupation française de 1803 à 1806 ». Elle recommandait l'utilisation des Archives d'État et des Archives privées et insistait

1. Haeusser, *Deutsche Geschichte vom Tode Friedrichs des grossen bis zur Gründung des deutschen Bundes* (Leipzig, 1854-1857, 4 vol. in-8). — Perthes, *Politische Zustände in Deutschland zur Zeit der Franz. Herrschaft* (Gotha, 1861-62, 2 vol. in-8). — Treitschke, *Deutsche Geschichte im XIX^{ten} Jahrhundert.* I (Leipzig, 1879, in-8). — Au point de vue purement statistique, il faut citer Berghaus, *Deutschland vor fünfzig Jahren* (Leipzig, 1861-62, 3 vol. in-8).

2. *Das Grossherzogtum Berg unter Murat, Napoleon Ier und Louis Napoleon, 1806-1813* (Cologne, 1877, in-8).

3. R. Gœcke und Th. Ilgen, *Das Königreich Westphalen, sieben Jahre franz. Herrschaft im Herzen Deutschlands, 1807-1813* (Düsseldorf, 1888, in-8).

pour que la partie financière et économique du sujet fût traitée avec un soin particulier. Le prix fut donné au travail de Friedrich Thimme, paru en deux volumes à deux années d'intervalle et intitulé : *Die inneren Zustände des Kurfürstentums Hannover unter der französisch-westfälischen Herrschaft* (*1806-1813*)[1]. Le programme de l'Université de Gœttingue était parfaitement rempli : après une étude des différentes occupations du Hanovre, qui formait la matière du premier volume, Thimme donnait une remarquable histoire administrative du royaume de Westphalie. Il ne se contentait pas d'exposer, d'une manière en quelque sorte théorique et formelle, l'introduction des nouveaux principes d'administration, le fonctionnement des tribunaux, l'organisation des finances et des cultes, mais il présentait aussi, en une série de courtes biographies et de portraits, les personnages qui entouraient Jérôme et ceux qui, dans les départements, habituaient les populations aux nouvelles formes administratives et aux nouveaux principes d'égalité civile. Chaque ministre, chaque préfet a sa notice dans le livre de Thimme, qui est ainsi, en même temps qu'un exposé général de la domination française dans le royaume de Westphalie, un bon répertoire pour de futures études de détail.

Après les deux travaux de Gœcke-Ilgen et de Thimme, qui se complètent, il paraîtra assurément encore des études locales et bien des « souvenirs » ou des « mémoires » verront le jour[2]; il n'est pas à prévoir que ces études ou ces documents modifient le jugement que, dès à présent, on peut porter sur le royaume de Westphalie[3].

Définitive aussi est l'étude que M. Paul Darmstædter a consacrée au *Grand-duché de Francfort* (*1810-1813*)[4]. M. D. montre l'introduction de l'unité de l'État, avec ses conséquences naturelles, la centralisation et l'uniformité de division administrative, celle de l'égalité civile entraînant la suppression du servage et l'abolition de la féodalité : groupés autour de ces idées directrices, les faits sont agréablement présentés en une langue claire et facile, ce qui n'est pas un médiocre mérite[5].

La conclusion de son étude est intéressante et mérite d'être citée, car elle résume bien l'esprit dans lequel le livre est écrit et l'intérêt spécial que cette monographie peut avoir : « L'époque de la Confédération du Rhin marque la fin de la monarchie absolue. L'idéal d'État du despotisme éclairé, à savoir l'État unifié avec à sa tête le prince tout-puissant et l'administration sévèrement hiérarchisée, cet État-là est désormais réalisé. Tous les domaines de la vie politique sont soumis à la législation de l'État et organisés, dans toute l'étendue de l'État, d'après les mêmes règles. Dans la réalisation complète de l'État napoléonien les princes alle-

1. Hanover und Leipzig, 2 vol. in-8, 1893-1895.

2. A paru cette année : Von Boltenstern, *Am Hofe König Jérome's* (Berlin, 1905). Ce sont des « souvenirs » d'un contemporain; je ne puis que les citer ici, ne les ayant pas encore eus entre les mains.

3. A citer aussi le livre de Kleinschmidt, *Geschichte des Königreichs Westfalen* (Gotha, 1893), écrit d'une manière vivante, mais qui contient des indications intéressantes.

4. Francfort, 1901, in-8.

5. Voir le compte rendu que j'en ai fait dans la *Rev. d'Hist. mod. contemp.*, t. III, p. 407-409.

mands trouvaient ce que depuis longtemps ils rêvaient et désiraient. Si l'on peut dire que l'époque de la Confédération du Rhin a été le point d'aboutissement du travail de réforme du XVIIIe siècle, on peut dire aussi qu'elle a été le début d'une époque nouvelle. Les principes de la Révolution française, la liberté et l'égalité, sont désormais acclimatés sur le sol allemand. Le principe constitutionnel de la représentation populaire est reconnu dans les nouvelles législations et fait disparaître celui de la représentation aristocratique basée sur la naissance. La liberté civile est proclamée à la place de la vieille division en classes; la liberté économique, la suppression des charges foncières et la liberté du commerce sont également proclamées dans les lois de l'époque et réalisées dès lors en partie. C'est ainsi que, dans les États de la Confédération du Rhin comme dans l'Empire français, on en arrive à un compromis entre les traditions monarchiques de XVIIIe siècle et les idées démocratiques de la Révolution française ».

Plus que ses devanciers M. D. fait une large place aux effets économiques de la domination française et à l'application du blocus continental dans la région qu'il étudie. Depuis lors M. D. a repris et développé ses idées sur l'histoire économique du premier Empire et dans une série d'articles — sur la crise de 1810-1811, sur la politique étrangère de Napoléon en matière économique, sur la vie économique en Bavière au temps de la Confédération du Rhin, — il a tracé une sorte de programme des questions qu'il faudrait élucider pour arriver à tracer un tableau d'ensemble du blocus, encore peu ou mal connu. Conséquence de cette idée nouvelle qu'il fallait entraîner et enchaîner l'Europe continentale dans la lutte contre l'Angleterre, le blocus créa une solidarité européenne qu'on n'a pas encore étudiée et qui explique cependant bien des événements que le seul point de vue politique ne suffirait pas à faire comprendre : de 1806 à 1813 l'étude des tarifs douaniers est aussi importante que l'étude des campagnes, et quelquefois ceux-là expliquent celles-ci[1].

Jusqu'à présent la domination française a donc été étudiée surtout dans les États créés de toutes pièces, parce que c'était dans ces États qu'il était le plus facile de la voir fonctionner et d'en saisir l'influence. Pour savoir d'une manière complète, avant de procéder à une synthèse, dans quelle mesure l'un des deux peuples a agi sur l'autre, il faudrait encore connaître l'administration de tous les États de la Confédération, tous soumis d'une manière plus ou moins directe à cette action des idées françaises; il faudrait étudier le fonctionnement, sous le contrôle des agents français, des administrations allemandes dans les provinces réservées, — Erfurt, Fulda, Nassau, etc., — où, assurément, le régime fut surtout fiscal, mais où l'infiltration des principes révolutionnaires dut se produire insensiblement.

1. *Studien zur napoleonischen Wirtschaftspolitik*, dans la *Vierteljahrschrift... für Wirtschaftsgeschichte* (année 1904-1905); voir le compte rendu de ces études dans la *Rev. d'Hist. mod. et contemp.*, avril 1905, p. 493 et suiv. — Voir aussi A. König, *Die sächsische Baumwollenindustrie am Ende des 18en Jahrhunderts und während der Kontinentalsperre* (Leipzig, 1899).

2. Il n'y a pas encore, en Allemagne, d'histoire générale de la domination française au temps de Napoléon Ier. A noter cependant l'apparition récente du

*
* *

En France, comme en Allemagne, on a commencé par les livres très généraux : dès 1873-74, M. A. Rambaud faisait paraître ses deux volumes intitulés *les Français sur le Rhin* (1792-1804) et *l'Allemagne sous Napoléon Ier* (1804-1811)[1], où, par une utilisation précise des travaux allemands et des mémoires de l'époque, il donnait un tableau intéressant de l'Allemagne française et de la Confédération du Rhin. Après lui, M. E. Denis publiait deux volumes sur *l'Allemagne* (1789-1810 et 1810-1852)[2] dans lesquels il faisait connaître au public français les résultats des dernières études parues en Allemagne; en même temps, il écrivait, pour l'*Histoire générale* de MM. Lavisse et Rambaud, les chapitres relatifs à *l'Allemagne napoléonienne* et à *l'Allemagne anti-napoléonienne*[3].

Il ne pouvait être question, pour des Français, de refaire les livres consacrés au royaume de Westphalie ou au grand-duché de Francfort que les documents des Affaires étrangères auraient simplement complétés; tout au plus aurait-on pu traduire l'un ou l'autre de ces ouvrages; mais il y avait mieux à faire : la curiosité des historiens, en France, devait s'exercer nécessairement sur les sujets dont l'étude demandait une documentation autant parisienne qu'allemande et que, pour cette raison, les Allemands avaient négligés : les départements de la rive gauche du Rhin, les départements hanséatiques, le grand-duché de Berg. M. Lévy-Schneider, auteur d'une biographie de Jeanbon Saint-André, donna en 1902, dans la *Révolution française*[4], deux articles sur *les habitants de la rive gauche du Rhin et la France sous le premier Empire*, contenant d'intéressantes indications sur l'esprit public, en particulier dans le département du Mont-Tonnerre, où Jeanbon-Saint-André était préfet. Mais ce n'est là qu'une esquisse : l'histoire administrative et économique des quatre départements allemands — Mont-Tonnerre, Rhin et Moselle, Roer, Sarre — est encore à faire[5].

L'histoire des départements hanséatiques a tenté M. G. Servières qui, l'année dernière, fit paraître, en un volume intitulé *l'Allemagne française sous Napoléon Ier*, une histoire des territoires annexés par le sénatus-consulte de 1810 et une étude de la contrebande à Hambourg. M. Servières, qui négligeait un peu trop les travaux allemands, ne s'est pas préoccupé de rechercher l'influence sociale et administrative de la domination française; quelques-uns des documents qu'il cite seront cependant utiles

premier volume d'une *Geschichte des Rheinbundes* de Th. Bitterauf (München, 1905). — Une étude sur le *Grand-Duché de Bade* est en préparation, par les soins de M. Th. Ludwig, professeur à Strasbourg.

1. Paris, 1872-1873, in-8. Le second volume a eu une 4e édition en 1897.

2. Paris, 1896-1897, *Bibliothèque d'histoire illustrée.*

3. Au tome IX, p. 500-525 et 583 à 621, avec d'excellentes bibliographies. — Voir aussi un résumé de l'histoire de l'Allemagne napoléonienne dans Sorel, *l'Europe et la Révolution française*, t. VII (p. 481-492, Les Allemands).

4. 14 février et 14 mars 1902.

5. J'essaierai, dans une étude spéciale, de faire connaître un personnage intéressant, Lezay-Marnésia, préfet de Coblence.

« pour l'enquête qui s'instruit lentement sur le régime napoléonien[1] ».

Il m'est difficile, pour différentes raisons, d'apprécier le volume récemment paru et qui est consacré au *Grand-duché de Berg*, le premier des États créés par Napoléon sur la rive droite du Rhin[2]. Tout au moins me sera-t-il permis d'indiquer dans quel esprit ce livre a été écrit et ce que l'auteur a prétendu démontrer. L'esquisse de Gœcke, citée plus haut, était incomplète, car cet historien n'avait pu consulter les documents parisiens, capitaux pour la connaissance d'un État dont l'administration était surveillée de Paris; par l'utilisation des Archives allemandes et françaises, l'auteur a essayé d'expliquer comment, dans ce pays composé de régions qui avaient vécu jusqu'alors d'une vie restreinte et sans horizon politique, l'unité fut introduite : unité territoriale par la création des départements, unité administrative par le système préfectoral français, unité juridique par le Code civil remplaçant une vingtaine de législations différentes, unité morale par le service militaire. A côté de l'influence politique créant l'unité, il a voulu montrer l'influence sociale créant l'égalité, par l'abolition du servage et des droits féodaux, par l'idée de tolérance largement répandue. Dans ce pays où l'industrie était, dès le début du XIX[e] siècle, si développée, il a dû faire une large part à l'histoire de l'influence économique de la domination française : il a établi que, si l'administration financière créa l'ordre et l'unité, les exigences fiscales de Napoléon exaspérèrent les populations; si l'égalité devant l'impôt et l'abolition des privilèges furent des résultats de l'influence française, la misère créée par les tarifs douaniers autant que par le blocus continental ne contribua pas peu, en revanche, à soulever les paysans et les ouvriers contre la domination étrangère. Par une étude de ces tarifs depuis 1791 et de leur application sur la rive droite du Rhin, il a rattaché l'histoire du blocus à celle du protectionnisme français, dont il n'est que l'exagération par Napoéon. Enfin, à propos de chacune des réformes introduites dans Berg, l'auteur a essayé de faire une comparaison avec ce qui s'était passé en Westphalie et à Francfort : rattachant ainsi l'histoire particulière d'un État à celle de l'ensemble de l'Allemagne conquise, il s'est proposé de dégager, pour le public français, les résultats essentiels des dernières monographies allemandes en même temps qu'il s'efforçait de combler une lacune dans la série des études consacrées aux États du « Rheinbund[3] ».

1. Pour une appréciation critique de ce livre, paru en 1904 (Paris, in-8), je renvoie à un compte rendu de la *Révol. française* (14 mai 1905).

2. Par Ch. Schmidt, Paris, Alcan, Bibl. d'hist. contemporaine, 1905, 1 vol. in-8, XVI-528 p. Voir le compte rendu paru dans la *Revue critique* (19 août 1905); parmi les comptes rendus allemands déjà parus, voir *Frankf. Zeitung*, 2 juli 1905, *Köln. Zeitung*, 3 aug. 1905, *Neue freie Presse*, 1[er] oct. (A. Fournier), et *Westd. Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, oct. 1905, (Hashagen), p. 200-217.

3. On trouvera, en tête de l'histoire du Grand-Duché de Berg, une bibliographie où sont indiqués, non seulement les travaux locaux (Redlich, etc.), mais les travaux généraux essentiels pour l'histoire de la domination française.

*
* *

Il reste cependant beaucoup à faire avant qu'en France on puisse songer à écrire une synthèse[1] : les juristes pourront étudier, dans tous les États de la Confédération, l'abolition du servage et des droits féodaux et l'introduction du Code civil; ceux qu'intéresse l'histoire administrative pourront présenter, dans ces différents États, l'introduction des habitudes administratives françaises et rechercher comment les principes nouveaux agirent en Allemagne après 1815 ; tout au moins, devront-ils faire connaître au public français les résultats importants des travaux de Bornhak[2]. Les historiens ont un beau programme à remplir. Qu'il s'agisse de comparer les constitutions données aux États napoléoniens, ou de connaître la vie économique de l'Allemagne depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'au soulèvement de 1813, le domaine à explorer est vaste et la tâche vaut la peine d'être abordée : il est, en effet, peu de questions aussi intéressantes que l'action d'un peuple, plus avancé en civilisation, sur un autre peuple qui cherche encore sa forme et son unité.

CHARLES SCHMIDT.

Quelques livres sur Bismarck[3]

(1902-1905).

Encore qu'il fût placé par ses admirateurs au rang des demi-dieux, et qu'il s'y classât lui-même, Bismarck n'était pas ennemi d'une certaine publicité. Il estimait que l'homme d'État doit à ses contemporains le récit exact de sa vie et tous les documents à l'appui : le précepte du sage « Cache ta vie », est bon pour les petites gens. De son vivant, le chancelier de fer livra largement les secrets de l'État et de son existence intime; M. de Sybel, autorisé à travailler aux archives d'État, nourrit de pièces officielles les cinq premiers volumes de son grand ouvrage; quelques intimes d'une

1. M. Fisher, professeur à Oxford, a entrepris une série d'études sur l'État napoléonien; le premier volume, consacré à l'Allemagne, est précieux et rendra de grands services : *Studies in Napoleonic Statesmanship, Germany* (Oxford, 1903, in-8). Voir les comptes rendus que j'en ai donnés dans *the Speaker* (18 july 1903), et dans la *Rev. d'Hist. mod. et contemp.* (15 déc. 1903).

2. Bornhak, *Gesch. des Preussischen Verwaltungsrechts* (Berlin, 1884-1886, 3 vol. in-8) et *Preussische Staats- und Rechtsgeschichte* (Berlin, 1903, in-8), ouvrages capitaux; les comparaisons avec le droit administratif français et les chapitres sur le Code civil et sa propagation en Allemagne ne sauraient être négligées. — On consultera aussi la 3e édition, avec bibliographies mises au courant, du *Napoléon* d'A. Fournier (Vienne et Leipzig, 1904-1905 ; les deux premiers volumes ont paru).

3. Nous n'avons pas eu la prétention de dresser la liste de tous les livres qui intéressent la biographie de Bismarck et ont paru de 1902 à 1905; nous avons simplement cherché à signaler ceux qui présentent une importance particulière ou jettent une lumière nouvelle sur l'existence du chancelier allemand.

grande puissance de travail, Poschinger, Horst Kohl, Busch, Blum, reçurent du chancelier des confidences et des documents, qu'ils épanchèrent largement dans les *Bismarck-Portefeuille*, *Bismarck-Regesten*, *Bismarck-Jahrbuch*, et autres *Bismarck-Bücher*. La mort du grand homme prépara l'éclosion d'une nouvelle série d'ouvrages et de publications : d'outre-tombe arrivèrent les *Pensées et Souvenirs* d'un prince qui crut aussi facile de truquer l'histoire que de duper ses contemporains[1]; avec piété, le fils aîné du chancelier donna une édition presque complète des lettres de Bismarck à sa fiancée et à sa femme; puis il livra une précieuse correspondance du chancelier, dans deux volumes publiés en appendice aux Pensées et Souvenirs, le premier contenant les lettres de Guillaume Ier et de Bismarck, le second renfermant la correspondance inédite du chancelier avec divers personnages notoires de son temps[2]. Dans son volume des *Bismarck Briefe*, avec ses nombreuses éditions, M. Horst Kohl fit feu de tout ce qu'il put ramasser d'inédit. Les historiens s'empressèrent de travailler sur ces documents pour en tirer des biographies du grand chancelier; celle de Max Lenz, en Allemagne, parue dans l'*Allgemeine deutsche Biographie*, puis tirée à part, est le modèle du genre; en France, MM. Andler, Ch. Benoist et Welschinger ont livré au public trois volumes d'esprit divers, mais qui se complètent.

Il n'est mine si riche qui ne s'épuise : les archives d'État furent fermées à M. de Sybel peu de temps après la retraite de Bismarck et il est à présumer qu'elles ne se rouvriront pas de bientôt; les lettres du chancelier ont été publiées en si grand nombre, qu'il devient difficile d'en trouver de nouvelles, ou tout au moins nécessaire de laisser à leurs propriétaires le temps de les dépouiller et de les publier; les documents inédits deviennent donc rares; mais les *Mémoires* et *Souvenirs* se multiplient, et alors que les grands acteurs du drame allemand : Bismarck, Roon et Moltke, ont déjà livré leurs confessions, les seigneurs de moindre importance ne manquent pas de révéler au public les plus petits détails de leur participation au travail unitaire; et ces historiens continuent à travailler sur ces documents. Reprenons donc séparément ces trois catégories d'ouvrages : papiers provenant du chancelier; mémoires relatifs à Bismarck; histoires de Bismarck ou de son temps.

I. — Pièces émanant de Bismarck.

Si l'on écarte de nouvelles éditions d'ouvrages anciens, qui contiennent quelques documents rares ou inédits, deux volumes seulement ont livré à la publicité pendant la période de 1902 à 1905 des autographes importants de Bismarck.

Le premier de ces volumes contient les *Lettres de Bismarck à sa*

2. Voyez la pénétrante critique à laquelle s'est livré M. Lenz dans un article de la *Deutsche Rundschau*, juillet 1899 : *Zur Kritik der « Gedanken und Erinnerungen » des Fürsten Bismarck.*

1. *Anhang zu den Gedanken und Erinnerungen von Otto Fürst von Bismarck.* T. I, *Kaiser Wilhelm I und Bismarck*. T. II, *Aus Bismarcks Briefwechsel*, Stuttgart und Berlin, Cotta, 1901.

femme pendant la guerre de 1870 [1]; l'ouvrage officiel, émanant de la famille même du chancelier, *Bismarcks Briefe an seine Braut und Gattin*, n'avait donné que quelques lettres intimes de Bismarck pendant sa campagne en France; lors donc que furent publiées les 79 lettres du présent volume, quelques sceptiques émirent des doutes et flairèrent une supercherie pareille à certain *Carnet du prince de Bismarck*, qui fut une belle mystification du temps passé; le doute n'est pas admissible et il est certain que ces lettres proviennent bien de Bismarck: leur origine a été établie et elles l'établissent par elles-mêmes, car elles ont la marque du grand homme, ce style fort, rapide, nerveux, difficile à imiter, car il est l'homme même. Elles ne fournissent pas à l'histoire allemande des révélations extraordinaires, mais elles confirment fortement l'impression donnée par d'autres lettres de Bismarck; elles soulignent chez lui ce double trait de caractère, presque contradictoire, la tendresse pour les siens, la brutalité pour les autres; le chancelier de fer parle à sa femme avec la câlinerie presque timide du lion amoureux, il s'inquiète du bien-être de ses fils, il se réjouit de trouver son Bill « gras et crasseux », il recommande à ses garçons de le prévenir en cas d'accident, « le plus vite que vous pourrez, au quartier général du roi, mais *pas à votre mère d'abord* ». Et le même homme se plaint des retards dans les coups de canon, « quelque intrigue ourdie par des femmes, des archevêques et des savants », plaisante sinistrement sur un curé qu'on mène pendre, et prétend que les soldats prussiens se promenaient à Paris « bras dessus, bras dessous avec les Parisiens ». Ces lettres mettent ceci encore en clarté, la lutte de Bismarck contre les officiers; cette rivalité, qui avait débuté déjà lors de la guerre danoise, avait éclaté pendant la campagne de Bohême, et ne s'était plus éteinte; la guerre de France la raviva : « MM. les militaires me rendent mes affaires terriblement difficiles, écrit rageusement Bismarck, ils les accaparent, les gâtent, et c'est à moi qu'incombe la responsabilité ». Enfin ce volume fait ressortir la difficulté qu'éprouva Bismarck à unir les princes allemands, même dans l'enivrement du triomphe commun. « Cet enfantement d'empereur était laborieux », écrit-il le 21 janvier. Ainsi, même dans ces épanchements intimes, l'historien trouve son butin.

L'autre ouvrage contient les lettres de Bismarck à M. de Schleinitz [2]; les deux hommes se connaissaient de longue date : ils étaient du même monde, sinon du même âge, et bien que leurs idées eussent différé lors du grand mouvement national, Schleinitz tenant pour l'idée allemande, Bismarck pour le particularisme prussien, ils avaient l'un pour l'autre une certaine sympathie; ils entrèrent en correspondance dès le séjour de Bismarck à Francfort, mais leurs relations épistolaires prirent un tour plus intime pendant la mission de Bismarck à Pétersbourg; plusieurs de leurs lettres avaient été publiées par M. Horst Kohl dans son *Bismarck-Jahrbuch* ou dans son édition des *Bismarcks Briefe*; la plupart sont inédites et donnent de très intéressants détails sur l'existence de l'ambassadeur à la Cour des

1. *Bismarcks Briefe an seine Gattin aus dem Kriege 1870-71*; Stuttgart et Berlin, Cotta, 1903; traduction Schrœder et Bruck-Gilbert, Paris, Taillandier, 1903.
2. *Bismarcks Briefwechsel mit dem Minister Freiherrn von Schleinitz*, Stuttgart und Berlin, Cotta, 1904.

Tzars. On sait qu'il y avait été envoyé en disgrâce et qu'il y resta à l'écart, se plaignant de ne point recevoir, du département des Affaires étrangères, de lettres confidentielles ; les ministres, M. de Schleinitz et M. de Bernstorff, lui adressaient assez souvent des lettres personnelles, mais ils ne tenaient pas à le faire intervenir dans les affaires de l'État, le redoutant comme un successeur éventuel ; leurs lettres[1] ont donc surtout un caractère d'intimité, mais elles contiennent de piquants renseignements sur la vie russe et s'élèvent parfois à l'étude des grands problèmes européens. Bismarck arrive à Pétersbourg au moment où éclate la guerre d'Italie. Il mande à M. de Schleinitz la joie que causent en Russie les échecs des Autrichiens et les victoires de l'armée française ; il note, non sans dépit, le rapprochement des cours de Paris et de Pétersbourg ; il s'ingénie à empêcher une alliance franco-russe, à préparer une entente de la Prusse et de la Russie ; le tzar se « méfie » de Napoléon, Bismarck l'encourage ; le prince Gortschakoff, au contraire, serait enclin à recevoir quelques inspirations de Paris, Bismarck le décourage et lui insinue que « la Prusse, un jour, pourrait se jeter, sans réserve, dans les bras de l'Angleterre si elle ne trouvait pas en Russie un fond d'ancrage solide ». Il est certain que, dès lors, il pensait à cette union du tzar et du roi Guillaume, qu'il réalisa dès son arrivée au pouvoir, grâce à l'insurrection de Pologne, et dont il tira un merveilleux parti en 1864, en 1866 et en 1870. Ainsi la publication de cette correspondance entre Schleinitz et Bismarck complète précieusement les renseignements déjà fournis dans les lettres à M. de Bernstorff et désormais l'existence de Bismarck à Pétersbourg apparait dans tous ses détails.

II. — Mémoires et souvenirs des contemporains.

Cette catégorie est si nombreuse, en trois années tant d'hommes d'État, diplomates, militaires ont donné à la postérité le récit de leur existence, qu'il n'est pas possible d'énumérer ici tous ces Mémoires, et que nous ne prétendons noter que les principaux ; encore faut-il les distinguer, les classer pour se retrouver dans cette masse.

Voici les militaires ; s'agissant de la Prusse, il faut les mettre en tête. Plaçons hors de pair un ouvrage de premier ordre, celui du général de Stosch[2]. Esprit très nourri, forte intelligence, curieux de toutes choses, Stosch était en relations personnelles avec le prince royal Frédéric-Guillaume lorsqu'éclata la guerre avec l'Autriche ; il fait campagne dans l'état-major du Kronprinz, il l'assiste à Sadowa, il suit le grand état-major en notant les démêlés de Bismarck et des officiers, les hésitations du roi, l'intervention du prince royal et son alliance inattendue avec le ministre, son ennemi de la veille ; rentré à Berlin, il prend part à la rédaction des conventions militaires avec les États du Sud, non sans que l'autoritaire chancelier l'ait secoué de sa rude poigne « comme un professeur qui corrige le devoir

1. Les lettres à M. de Bernstorff sont contenues dans le tome VI du *Bismarck Jahrbuch*.

2. *Denkwürdigkeiten des Generals und Admirals Albrecht von Stosch*, Stuttgart et Leipzig, Deutsche Verlags-Anstalt, 1904.

d'un cancre »; pour toute cette période qui va de 1866 à 1868, le volume de Stosch est un document *di primo cartello*; il est non moins utile pour l'histoire de la capitulation de Paris, Stosch étant alors chef de l'intendance à Versailles, et en relations journalières avec Bismarck; peu après, il passe de l'armée de terre à la marine et devient premier chef de l'amirauté; mais le récit s'arrête net à 1872, il semble qu'une intervention officieuse en ait arrêté le cours, comme touchant des questions trop récentes et trop brûlantes : et c'est grand dommage. Ce qui ressort avec vigueur de ces mémoires, c'est la rivalité du chancelier et des officiers, qui considéraient le ministre comme un simple « civil », ainsi que des étudiants toisent un *philister*; cette impression est la même dans les souvenirs ou lettres d'autres généraux, Blumenthal[1], du Verdy du Vernois[2], de Kretschmann[3], Constantin d'Alvensleben[4], tous rivalisent pour ravaler le rôle du chancelier à celui d'un simple préparateur, qui a facilité à l'armée les grandes choses qu'elle fit en Bohême et en France. Ils n'avaient d'ailleurs pas attendu la mort du ministre pour entrer en rivalité avec lui; Bismarck n'était pas au pouvoir depuis deux ans, que le vieux maréchal Wrangel le traitait de « coquin » et parlait de l'utilité d'une corde pour le pendre.

Tels sont les détracteurs; les adorateurs avaient déjà parlé, Abeken avec discrétion, Keudell avec respect, Busch dans un papotage surabondant; ces trois hommes avaient approché le chancelier de très près, ils le connaissaient jusqu'à la robe de chambre; notre période n'offre pas de mémoires aussi intimes, mais elle nous apporte quelques souvenirs de personnes qui connaissaient bien le grand homme. Le conseiller de Gerlach[5] avait formé avec son frère[6] le noyau de la camarilla qui gouverna par voie occulte la Prusse pendant les dernières années de Frédéric-Guillaume IV; Bismarck avait été leur élève, leur protégé, quand le hobereau barbu et chevelu répandait au Landtag prussien les flots de sa foi féodale; il continua à rester leur ami, alors même qu'à Francfort sa pensée évoluait et se dégageait de la politique étroite et mesquine de la camarilla; les débuts tapageurs de Bismarck lors du conflit, son mépris hautain du parlementarisme ravirent le conseiller de Gerlach[7]; mais il fut inquiet de l'action extérieure du ministre, de son indépendance vis-à-vis de l'Autriche; en vain le supplia-t-il « de ne pas se brouiller avec Vienne »; même après le double triomphe, il demeura mécontent et sa colère arriva à son comble

1. *Tagebücher des Generalfeldmarschalls Graf von Blumenthal*, Stuttgart et Berlin, Cotta, 1904.

2. En cours de publication dans la *Deutsche Rundschau*, notamment octobre 1903 et novembre 1904.

3. General Hans von Kretschmann, *Kriegsbriefe aus den Jahren 1870-1771*; la première édition, 1903, contient des critiques sur l'armée allemande qui ont disparu dans la seconde.

4. Thilo Krieg, *General Constantin von Alvensleben*, Berlin, Nettler, 1904.

5. Ernst Ludwig von Gerlach, *Aufzeichnungen aus seinem Leben*, 2 vol., Schwerin, Berlin, 1904.

6. Les Mémoires du général Léopold de Gerlach ont été publiés en 1891 et 1892, 2 volumes, Berlin, Hertz, et ses lettres avec Bismarck en 1893, même éditeur.

7. Le général Léopold de Gerlach était mort en 1861, peu de temps après son vieux roi.

lors du Kulturkampf : luthérien clérical, Louis de Gerlach se lança à fond dans la politique religieuse, et la virulence de ses attaques lui mérita une poursuite en police correctionnelle ; c'en fut désormais fini de la vieille amitié, et le chagrin conseiller dénigra avec acharnement son intime d'autrefois. Ses deux volumes abondent en anecdotes et en souvenirs sur ses relations avec Bismarck et sont une importante contribution à l'histoire du chancelier.

Rodolphe Delbrück[1] ne fut pas un ami personnel du chancelier encore qu'il fût un de ses meilleurs collaborateurs, celui peut-être en qui Bismarck eut la plus grande confiance; entré en 1850 au ministère du commerce, devenu le plus important des directeurs, Delbrück était désigné au chancelier par son intelligence, sa connaissance des intérêts allemands, sa pratique des grandes affaires ; Bismarck lui confia en 1867 la direction de la chancellerie fédérale, et il devint le premier lieutenant de l'autoritaire homme d'État; sa fortune politique ne fit que grandir, mais aussi sa discrétion; ces souvenirs, rédigés par un de ses proches, s'arrêtent malheureusement à 1867, au moment même où ils donneraient de curieux détails sur ses relations avec son chef; tels quels, ils présentent d'intéressants passages sur la signature des traités de commerce avec la France et l'Autriche, dans la rédaction desquels Delbrück fut souvent en désaccord avec Bismarck, et profita même d'un voyage du ministre-président à Biarritz pour agir à sa guise ajoutons enfin que le second volume contient un très utile appendice sur le rôle de Delbrück en 1870.

A côté de ces hommes d'État prussiens apparaissent les ministres des petits États; trois d'entre eux nous livrent, en tout ou partie, le récit de leur existence, et ces souvenirs se complètent très heureusement les uns les autres. M. Robert von Mohl[2] a été un de ces professeurs d'Université qui par leur enseignement et leur action ont le plus contribué à la formation de l'Allemagne moderne; député au parlement de Francfort, ministre en Wurtemberg, plus tard représentant du grand-duc de Bade à la Diète germanique, puis auprès de la cour de Munich, il était de cette minorité libérale qui poussait les États du Sud à l'union avec la Confédération du Nord; au moment de sa mort, il était membre du Reichstag allemand ; son existence a été étroitement mêlée au grand mouvement national, et, la racontant, il est amené fréquemment à exposer ses relations avec le ministre prussien ou son jugement sur l'action de cet homme d'État.

M. Gunther Jansen a entrepris de retracer l'histoire du grand-duc Pierre d'Oldenbourg, dont il a été longtemps le ministre fidèle et dévoué[3]; son maitre fut un honnête petit souverain, sans grande envergure, mais sans vices, respectueux allié du roi Guillaume, dont il suivit la politique en 1866, ce qui lui évita d'être mangé ; entré dans la Confédération du Nord, il devint un tranquille vassal du roi de Prusse, trouvant parfois d'une lourdeur exa-

1. *Lebenserinnerungen von Rudolph Delbrück*, 2 vol., Leipzig, Duncker et Humblot, 1905.

2. Robert von Mohl, *Lebens-Erinnerungen*, *1799-1875*, 2 vol., Stuttgart et Leipzig, Deutsche Verlangs Anstalt, 1902.

3. Günther Jansen, *Grossherzog Nicolaus Friedrich Peter von Oldenburg*, Oldenburg et Leipzig, Schulze, 1903.

gérée le joug de l'autoritaire chancelier, mais s'y soumettant en murmurant tout bas; le livre de son historiographe donne d'intéressants détails sur la question des duchés, — le grand-duc fut un des compétiteurs à l'héritage du Schleswig-Holstein, — et dépeint très exactement l'existence subalterne et dorée d'un prince qui suivit avec obéissance les « invitations » (pour ne pas dire les ordres) du grand homme.

Enfin M. de Mittnacht, ministre de Wurtemberg, a eu des relations plus intimes avec Bismarck et il donne dans deux petits volumes les procès-verbaux complets de ces entretiens avec le chancelier; après chaque conversation à Varzin, Kissingen, Gastein, Friedrichsruh ou Berlin, M. de Mittnacht saisissait sa plume et notait les récits de Bismarck [1]; comme le grand ministre aimait à se répandre en narrations rétrospectives, ces deux volumes abondent en détails sur l'existence de Bismarck, ses débuts au pouvoir, ses difficultés en 1866, les délibérations de Versailles, enfin les questions à l'ordre du jour lorsque le petit ministre wurtembergeois se rendait auprès de son puissant collègue. C'est la parole de Bismarck, recueillie par la plume d'un greffier avisé, au courant des questions allemandes, et qui, parfois, ne se laisse pas abuser.

Après les ministres allemands, les diplomates étrangers. Il en est un qui vient en premier rang par l'importance de son récit, et ce ne fut qu'un diplomate d'occasion, le général italien Govone [2]; lorsqu'en 1866, les ambitions de la Prusse et de l'Italie s'unirent au détriment de l'Autriche, la cour de Florence dépêcha à Berlin, pour signer les derniers accords, un délégué extraordinaire qui fut Govone; déjà La Marmora avait essayé de jeter *un peu plus de lumière sur les événements de 1866*, mais son livre sentait le plaidoyer *pro domo sua*; dans le présent volume paraissent des notes intimes et des documents officiels qui augmentent la lumière sur les missions de Govone à Berlin et la font toute neuve sur son voyage à Nikolsburg; battue sur mer à Lissa et sur terre à Custozza, l'Italie voyait avec dépit les succès des Prussiens en Bohême, qui faisaient ressortir plus nettement encore ses propres défaites; le gouvernement florentin dépêcha Govone auprès du roi de Prusse, pour s'opposer à un armistice prématuré et obtenir le délai nécessaire pour tenter à nouveau le sort des armes; Govone passa trois semaines au quartier général et à Berlin, traité avec un condescendant mépris, en cousin malchanceux, et ne put empêcher l'arrêt des hostilités.

A la même époque, le comte de Reiset, ministre de France à Hanovre, assistait à l'installation des Prussiens dans la capitale guelfe [3]. Nommé à la fin de 1859 ministre à Darmstadt, envoyé ensuite à Hanovre, M. de Reiset a assisté aux dernières années de la Confédération germanique et il raconte, d'après ses souvenirs et des lettres inédites, la lutte de Bismarck avec la Diète; ses propres souvenirs, la correspondance de M. de Bondy, ministre

1. Freiherr von Mittnacht, *Erinnerungen an Bismarck*, Stuttgart et Berlin, Cotta, 1904; et *Erinnerungen an Bismarck, neue Folge*, mêmes éditeurs, 1905.

2. Général Govone, *Mémoires (1848-1870)*, traduction Weil; Paris, Fontemoing, 1905.

3. Comte de Reiset, *Mes Souvenirs*, t. III : *L'unité de l'Italie et l'unité de l'Allemagne*, Paris, Plon, 1903.

de France à Cassel, contiennent d'utiles indications sur cette période de combats en Allemagne.

Quel est d'ailleurs le diplomate qui n'a approché Bismarck dans la seconde moitié du XIXe siècle : le comte de Hübner [1], qui représenta pendant huit années l'Autriche auprès du gouvernement français, le fréquenta alors que le diplomate prussien venait apprendre les choses et les gens de Paris; M. Thouvenel [2], qui disparut de la scène politique au moment où Bismarck y prenait un premier rôle, eut le temps de tirer son horoscope; M. de Moüy [3], qui participa au congrès de Berlin, donne un excellent résumé des délibérations présidées par le puissant chancelier, et y ajoute des impressions personnelles qui sont celles d'un témoin à l'esprit fin et sûr; même de l'Extrême-Orient arrivent d'utiles indications, et M. de Gottberg [4] a recueilli au Japon d'un diplomate de Tokio de curieux souvenirs sur les relations de Bismarck avec l'ambassade japonaise et un projet d'alliance nippo-allemand. Enfin, et c'est peut-être le plus important, nous devons à la piété intelligente d'une sœur le récit où M. Thiers raconte avec une puissante intensité de vie ses demêlés avec le chancelier de fer pendant la guerre de 1870-1871 [5] : leurs entretiens et les délibérations de la paix sont présentés avec la netteté précise qui caractérisait le grand patriote.

Ainsi tous apportent leur pierre à cet édifice compliqué, la biographie de Bismarck.

III. — Études historiques sur Bismarck.

Il ne m'appartient pas de dire du mal des récentes biographies de Bismarck en langue française, et qui se réduisent à une, sauf erreur. Les ouvrages en langue allemande sont naturellement plus nombreux et, en négligeant les études rapides, il importe de signaler d'abord un volume tout à fait supérieur de M. Lenz. Paru dans l'*Allgemeine deutsche Biographie*, cet ouvrage intitulé *Geschichte Bismarcks* [6] est moins un récit détaillé qu'un jugement d'ensemble sur l'action du grand ministre, et par la sûreté des vues, la pénétration psychologique et historique, ce volume est véritablement un modèle du genre. Après l'avoir étudié de très près, nous croyons pouvoir dire que c'est le meilleur ouvrage paru sur le chancelier; dans le concours des biographies bismarckiennes, il obtient sans hésiter le premier prix.

Notons ensuite un travail considérable de M. Klein-Hattingen, *Bismarck und seine Welt* [7]; l'auteur donne pour second titre à son œuvre « Éléments

1. Comte de Hübner, *Souvenirs d'un diplomate à Paris, 1851-1858*, 2 volumes, Plon, 1903, 1904.

2. Thouvenel, *Pages de l'histoire du Second Empire*, d'après les papiers de M. Thouvenel, Paris, Plon, 1903.

3. Comte Ch. de Moüy, *Souvenirs d'un diplomate. Récits et portraits du Congrès de Berlin*. Revue des Deux Mondes des 15 octobre et 1er novembre 1904.

4. Otto von Gottberg, *Erinnerungen von bekannten Japanesen*, dans la *Staats Zeitung*, juillet 1905.

5. Thiers, *Notes et Souvenirs* (1870-1873), Paris, Calmann-Lévy, 1903.

6. M. Lenz, *Geschichte Bismarcks*. Leipzig, Dunker et Humblot, 1902.

7. Klein-Hattingen, *Bismarck und seine Welt, Grundlegung einer psychologischen Biographie*, Berlin, Dummler, 1902 et suiv., 2 parties en 3 volumes.

d'une biographie psychologique », et comme c'est un savant consciencieux, il étudie non seulement l'âme de son héros, mais les âmes de ses contemporains, de son pays et de son temps; parti pour deux volumes, M. Klein-Hattingen est arrivé à trois, et non petits, bourrés d'analyses, de portraits, d'exposés dont la plupart sont tout à fait bons et d'autres un peu plus obscurs; c'est, avec la grande biographie de Hans Blum[1], le récit le plus complet d'une existence très remplie; ajoutons que l'ouvrage contient des appendices biographiques très utiles par leur précision un peu rapide. Un Anglais, M. William Jacks[2], a fait paraitre coup sur coup des biographies de Bismarck et de l'empereur Guillaume II, qui sont d'intelligents et rapides résumés de ces existences dissemblables. Enfin annonçons la publication éventuelle, désirée par tous les historiens, d'un nouveau « Bismarck », par M. Erich Marcks[3], le vigoureux auteur du *Kaiser Wilhelm I* : à croire ce qui se murmure dans les milieux scientifiques, cet ouvrage comprendra une importante documentation sur la dernière partie de la vie du chancelier.

A côté de ces audacieux qui veulent envisager d'un seul coup d'œil toute l'existence du chancelier, il faut placer les modestes mais consciencieux qui n'en découvrent qu'un coin, mais d'un regard patient. Les uns scrutent l'existence de Bismarck pendant une période de sa vie, comme Mlle Annie Mittelstädt[4], qui recherche les idées du grand homme sur la campagne d'Italie en 1859 et les rapproche de l'opinion en cours à Berlin et en Allemagne. D'autres dressent l'opinion du chancelier aux diverses époques de sa vie sur un problème politique : M. Georges Brodnitz[5] a étudié avec une science pénétrante les idées professées par Bimarck en matière économique, et il a analysé sous quatre rubriques : théorie et pratique, — politique financière, — politique sociale, — les opinions d'un homme qui ne s'est jamais piqué de logique, car il se riait des théories, et ne se souciait que des intérêts. Deux juristes, M. de Roëll et Georges Epstein[6], ont exposé « l'attitude prise par Bismarck dans les principales questions du droit public de l'Allemagne et de la Prusse »; leur ouvrage est un tableau de la constitution des deux États, telle que l'envisageait le chancelier.

Après ces « spécialités » et pour être complet, il faudrait énumérer les histoires générales qui comprennent tout ou partie de l'action de Bismarck. En France viennent de paraitre trois grands ouvrages où l'œuvre du chancelier allemand est examinée à maintes reprises; dans les derniers volumes de son *Histoire du second Empire*, M. de la Gorce a relevé de main de maitre les relations du gouvernement impérial avec Bismarck; il s'appuie sur plusieurs documents inédits, notamment la correspondance du duc de

1. Hans Blum, *Fürst Bismarck und seine Zeit*, 6 vol., Munich, Beck, 1894 et suiv.
2. Jacks (William), *The Life of Prince Bismarck*, et *The Life of His Majesty William the second, German Emperor*. Glasgow, Mac Lehose, 1902 et 1904.
3. Marcks (Erich), *Kaiser Wilhelm I*, Leipzig, Duncker et Humblot, 1902.
4. Annie Mittelstädt, *Der Krieg von 1859, Bismarck und die öffentliche Meinung in Deutschland*. Stuttgart, Cotta, 1904.
5. Georg Brodnitz, *Bismarcks nationalökonomische Anschauungen*, Iéna, Fischer, 1902.
6. Paul von Roëll et Georg Epstein, *Bismarcks Staatsrecht*, Berlin, Dümmler, 1903.

Gramont, et son morceau sur la question espagnole est une des plus belles pages en la matière. Dans les tomes de l'*Empire libéral*, actuellement en cours de publication, M. Émile Ollivier perce avec une finesse pénétrante la politique de Bismarck en Allemagne et en Europe depuis la guerre des duchés jusqu'à la rupture avec la France. Enfin, dans les premiers volumes de son *Histoire de la France contemporaine*, M. Hanotaux raconte les négociations diplomatiques de la guerre franco-allemande et les démêlés de la jeune République avec le vieux chancelier.

En Allemagne, deux ouvrages d'histoire générale touchent également l'activité de Bismarck. M. Ottokar Lorenz a eu à sa disposition de nombreux documents badois et les a utilisés dans un livre excellent, *Kaiser Wilhelm und die Begründung des Reichs*[1]; sur certains points, notamment les actions et relations des petits États du sud pendant la période intérimaire de 1866 à 1870, M. Lorenz a creusé et parfois même transformé les données reçues jusqu'alors; on peut lui reprocher d'avoir subi l'influence d'un gendre grand-ducal en faveur d'un impérial beau-père, et d'avoir exagéré le rôle de Guillaume Ier. Dans le troisième volume de sa *Deutsche-Geschichte*, M. de Zwiedineck-Sudenhorst[2] a exposé la fondation de l'empire allemand et utilisé tous les documents parus sur la vie du premier chancelier.

Et si nous voulions énumérer tous les auteurs qui ont prononcé le nom retentissant et sonore de Bismarck pendant cette période de trois années, nous reculerions devant la tâche, car ils sont trop.

Peut-être cette conclusion doit-elle être tirée d'une étude critique de la bibliographie bismarckienne. Sur les origines du chancelier et ce qu'on a appelé sa préparation, beaucoup de publications ont paru, qui permettent un jugement complet et sûr; si plusieurs coins restent obscurs, il est à craindre qu'ils le demeurent longtemps et peut-être à jamais, Bismarck n'ayant point prévenu dans sa jeunesse qu'il deviendrait grand homme. Sur les premières années de son ministère, l'époque de 1862 à 1871, les publications officieuses, officielles et privées sont si nombreuses qu'il semble dès maintenant possible d'étayer sur elles une biographie du puissant homme d'État. Reste enfin la troisième période de son activité, le gouvernement de l'empire de 1871 à 1890; les archives d'État sont fermées et longtemps l'historien a dû se borner à un récit vague et approximatif; mais Bismarck ou ses proches ont publié largement sa correspondance; ses contemporains ont raconté à l'envi leurs relations avec le grand ministre; collègues ou rivaux, amis ou ennemis, rivalisent de détails, de précision, et de documents à l'appui de leurs dires; il paraît donc permis d'essayer une biographie qui ne tienne pas du roman, mais de l'histoire.

PAUL MATTER.

1. Ottokar Lorenz, *Kaiser Wilhelm und die Begründung des Reichs* (*1866-1871*), Iéna, Fischer, 1902.

2. Zwiedineck-Sudenhorst, *Deutsche Geschichte von der Auflösung des alten bis zur Errichtung des neuen Kaiserreiches* (*1806-1871*), 3 vol., Stuttgart, Cotta, 1904-1905.

Le pangermanisme en Autriche,

D'après quelques récentes publications françaises.

On vient toujours trop tôt ou trop tard pour parler de l'Autriche-Hongrie. Le spectacle qu'offre cet État est si changeant et si brouillé à la fois qu'il semble impossible d'en esquisser un tableau de composition : c'est une succession d'instantanés qui se déroulent comme sur le cylindre d'un cinématographe avec le papillotement, les brisures, les gestes saccadés et trépidants des bonshommes.

Cela tient à la terrible complexité du problème. Comptons-en d'abord trois termes de par la seule nomenclature : 1° Autriche-Hongrie avec trait d'union, 2° Autriche, 3° Hongrie. Chacune de ces trois individualités politiques possède son organisme : l'Autriche-Hongrie ès nom a son ministère, son parlement (les Délégations), son budget, son armée; des affaires propres, qui sont hiérarchisées sous les rubriques d'affaires communes et d'affaires d'intérêt commun. L'Autriche a sa constitution avec tous ses rouages, la Hongrie la sienne. Donc deux États, frères siamois, reliés par une fragile membrane, mais vivant d'une vie indépendante. Autriche et Hongrie ne sont pas des nations sœurs ni même parentes, à peine alliées; et enfin sont-elles des nations? Ce sont des associées; la formule de ce type d'association, auquel s'applique l'épithète anglaise *limited,* continue à exercer la subtilité des docteurs en droit public [1].

Ce n'est pas tout : l'Autriche et la Hongrie sont agitées par la lutte des principes qui, sous les mêmes étiquettes à peu près, travaillent tous les pays de culture et de régime modernes : conservateurs, libéraux, démocrates, socialistes s'y disputent, sinon le pouvoir, du moins l'opinion. Mais ce jeu des partis et des doctrines n'est pas seul ici à mouvoir la machine : d'autres moteurs la mettent en branle, ce sont les nationalités [2]. Chaque nationalité a non seulement son idéal historique, dont la langue est l'expression, mais chaque nationalité se divise en fractions et factions politiques, Allemands conservateurs ou catholiques, Allemands libéraux, Allemands populistes et socialistes, Jeunes et Vieux Tchèques, Jeunes et Vieux Ruthènes, Slovènes cléricaux et radicaux, etc.

Le conflit des nationalités non seulement commande au dedans toute l'action gouvernementale, parlementaire, administrative, mais au dehors l'action diplomatique : l'Allemagne, l'Italie, la Roumanie, la Serbie attirent, comme autant de pôles, les groupes de leurs congénères sujets de la monarchie austro-hongroise, qui sent braqués sur elle tous ces *irrédentismes.*

Avouez qu'en voilà trop pour ce goût de clarté et de simplicité qui distingue, comme chacun sait, l'esprit français. Comment un Français

1. Dans son magistral ouvrage sur le *Compromis austro-hongrois*, M. Louis Eisenmann a étudié les origines et la nature de cette association. Lui-même n'en donne pas une formule décisive.

2. Sur le sens de ce terme, nous renvoyons à notre volume *Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie* (Alcan, 1898).

d'intelligence moyenne et de curiosité modérée se reconnaîtrait-il dans cet imbroglio qui dérange sa notion de l'État, de l'unité nationale, de la centralisation? N'a-t-il pas de longue date, sur la foi de ses manuels et professeurs d'histoire, identifié la Maison d'Autriche avec l'Empire d'Allemagne, et cru que l'Autriche est pays allemand et la Hongrie un pays... hongrois? Où situer et comment classer ces peuples aux noms étranges, sur lesquels les personnages officiels en France commettent d'amusantes confusions[1]?

On s'est chez nous désintéressé de la question d'Autriche pour plusieurs raisons qui sont également mauvaises. D'abord les relations économiques entre la France et l'Autriche-Hongrie sont peu développées : alors que, dans la période 1891-1903, le chiffre des échanges de cet État avec l'Allemagne a augmenté de près de 44 p. 100, avec l'Italie de 70 p. 100, il n'a progressé pour la France que de 14 p. 100, et en somme l'Autriche-Hongrie et la France ne sont l'une pour l'autre que de petites clientes[2].

Quant aux relations diplomatiques, elles sont depuis la conclusion de la Triple Alliance correctes — et c'est tout. Point de forttement parce qu'il n'y a point de rapprochement. L'Autriche, modèle de fidélité et de docilité, l'Autriche feudataire et caudataire, semble s'absorber aux yeux des Français dans la puissante et souveraine Allemagne. L'aigle des Habsbourg se blottit à l'ombre de celle des Hohenzollern qui la cache sous ses ailes.

En raison de cette défiance même, les choses d'Autriche-Hongrie mériteraient de notre part plus d'attention. Les éléments d'information abondent : le public français est tenu au courant par une littérature déjà copieuse et périodiquement renouvelée; le grand reportage politique est un genre fort en honneur dans nos *Revues*; en omettant le nom des maîtres du genre suffisamment connus, je signalerai, parmi les plus jeunes publicistes, MM. W. Beaumont (Blocizewski) et Louis Jarray, dont la critique est très avertie et la plume très sûre. Nous ne voudrions ici que signaler parmi les écrits les plus récents ceux qui nous paraissent refléter le plus fidèlement les conceptions, les inquiétudes, les préjugés de l'opinion française. C'est à ce seul titre que nous analyserons trois volumes, émanant de l'École des Sciences politiques, pépinière de nos diplomates[3]. Nous dégagerons, pour commencer, celle des questions qui touche le plus sensiblement la France, et qui d'ailleurs trouve son cadre naturel dans une *Revue Germanique* : celle du pangermanisme.

1. Nous en avons cité des exemples dans notre volume.

2. *Le développement économique de l'Autriche-Hongrie considéré en vue de l'extension de ses rapports avec la France* (Rapports commerciaux, 1905. N° 444).

3. André Chéradame, *L'Europe et la Question d'Autriche au seuil du XX[e] siècle* (Plon, 1901), ouvrage accompagné de six cartes en noir, de huit en couleurs, et de quatre fac-similés de documents.

Du même : *L'Allemagne, la France et la question d'Autriche* (Plon, 1902).

René Henry, *Questions d'Autriche-Hongrie et Question d'Orient*, avec préface de M. Anatole Leroy-Beaulieu (Plon, 1903), ouvrage accompagné de sept cartes.

Georges Weil, *Le Pangermanisme en Autriche*, avec préface de M. Anatole Leroy-Beaulieu (Fontemoing, 1904).

Comme nous n'essayons qu'une simple analyse, nous ne confronterons pas ces ouvrages avec la littérature austro-hongroise du sujet.

Le pangermanisme n'est pas une simple enseigne politique ou ethnique : c'est une organisation qui a pour champ le monde entier; tout coin du globe où vit un essaim allemand fait partie de la *Deutsche Erde*[1] et tombe sous le contrôle de l'*Altdeutscher Verband*. Mais nulle part le pangermanisme ne s'est donné carrière avec plus d'ampleur et d'insolence qu'en Autriche[2], si bien que l'Autriche apparait comme déchue au rang d'une province de la plus grande Allemagne. C'est l'opinion qui prévaut en France, assure M. Chéradame, grâce aux mensonges inspirés des « principales agences télégraphiques », truchements des ambitions prussiennes[3]. Aussi le Français, renseigné uniquement par les feuilles publiques, se fait-il une idée fausse de l'empire des Habsbourg. Pour lui, l'Autriche est un pays polyglotte de majorité allemande.... Le jour de la disparition de l'empereur François-Joseph, « l'Autriche se divisera d'elle-même, et ses provinces allemandes, par une attraction toute naturelle, iront se perdre dans l'empire allemand ». M. Chéradame a entrepris de réfuter les erreurs propagées par les fameuses « agences télégraphiques en vue d'égarer les esprits ».

Mais, loin de dissiper cet épouvantail du pangermanisme, M. Chéradame se plait à le renforcer, mieux encore, à le représenter en images sensationnelles. Deux cartes en effet nous montrent, l'une le *Morcellement de l'Autriche d'après les Pangermanistes*, l'autre la *Confédération de la grande Allemagne et l'Europe centrale en 1950*. Dans la première, la Bohême est devenue un morceau du royaume de Saxe, la Moravie est annexés à la Silésie prussienne, Salzbourg et le Tyrol allemand sont incorporés à la Bavière. Il subsiste un État autrichien, auquel on a laissé, par une grâce inexplicable, les provinces spécifiquement autrichiennes, outre la Styrie, la Carinthie et la Carniole slovènes. Mais la Galicie et la Boukovine semblent *res nullius*. Quant à la grande Confédération germanique de 1950, elle englobe naturellement l'Autriche allemande, la Bohême allemande; mais que deviennent les autres *Kronländer* abandonnés à eux-mêmes?

M. Chéradame ne reproduit ces « extravagances » qu'à titre de spécimens et de symptômes. Mais il ajoute trop de crédit aux manifestes naïfs ou aux rodomontades des publicistes du pangermanisme; il cite copieu-

1. Sous ce titre, la *Geogr. Anzeiger* annexe des *Mitteil.* De Petermann avait inséré depuis 1891 une bibliographie de tout ce qui se publie sur la nationalité allemande. Sous ce même titre, compléter ainsi : *Beiträge zur Kenntnis deutschen Volkstums allerorten und allerzeiten*, la maison Justus Perthes édiié, sous la direction de Paul Langhans, un volume annuel de six fascicules (1re année 1902).

2. *Les coulisses du pangermanisme.* Questions diplomatiques et coloniales, 1er novembre 1902, p. 540.

M. Henri Böhler a prétendu révéler les origines du pangermanisme en Autriche. Bismark aurait été l'initiateur du mouvement et aurait trouvé, comme metteur en scène, le baron hongrois Doczi, un des principaux fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères de Vienne, et employé comme agent provocateur le chevalier de Schoenerer. Le principal instrument serait le prince Egon de Furstemberg, ami intime de Guillaume II et de François-Joseph; ce dernier, « ahuri » par le prince (p. 545). D'où M. Böhler tire-t-il ses renseignements confidentiels? qui a pour lui regardé par le trou de la serrure ou écouté aux portes?

3. P. x

sement et dans la langue originale des extraits des brochures de propagande; il accepte pour argent comptant les billevesées et les procédés enfantins de l'Altdeutscher Verband, envoi d'arbres de Noël et de cartes postales à illustrations tendancieuses.

Toute cette anthologie et cette imagerie prévaudront-elles contre les faits? M. Chéradame a compris qu'avant de vaticiner sur l'avenir, il était sage d'examiner le présent. Toute étude sur l'Autriche comporte une statistique des nationalités : car les nationalités, les groupes ethniques, forment — en dépit des circonscriptions territoriales — « l'Autriche vraie ». Nous avons ailleurs montré les difficultés et les duplicités du dénombrement linguistique. La carte de M. Chéradame, sommaire et fruste, ne révèle rien de nouveau : elle confirme la constatation déjà suffisamment commentée, que l'élément allemand en Cisleithanie ne compte qu'un tiers de la population totale — chiffre qui n'a pas varié entre les deux derniers recensements décennaux. Mais la prépondérance des Allemands ne dérive pas de leur nombre, elle a pour raison leur groupement géographique — ce que M. Chéradame omet de dire — et leur culture.

Toute la question est de savoir si les Allemands d'Autriche en masse sont gagnés au pangermanisme. Assurément, il existe en Autriche des pangermanistes dont les Schönerer, Wolf et consorts ont été les coryphées aussi maladroits que brutaux; mais ceux-là sont aujourd'hui discrédités et le mouvement du *Los von Rom*, qu'on traduisait : *Los von Oesterreich*, a échoué devant les répugnances des protestants eux-mêmes. M. Chéradame évalue l'effectif du parti séparatiste ou prussophile, d'après un calcul des plus subtils, à trois millions d'individus, auxquels s'opposent six millions de congénères tant « fédéralistes » qu' « antiprussiens » — ne discutons pas ces rubriques. — Donc la majorité des Allemands d'Autriche n'aspire pas à s'absorber dans l'Empire des Hohenzollern[1], — pas plus d'ailleurs que l'Empire des Hohenzollern n'aspire à les absorber.

Mais les Allemands loyalistes en Autriche n'en sont pas moins Allemands, conscients de leur nationalité, et se proclament prédestinés, en vertu de leur culture supérieure, à l'hégémonie sur les autres peuples de la monarchie. Cette prétention trouve un argument dans la tradition gouvernementale : car la germanisation ou le germanisme fut en Autriche un *instrumentum regni* et un dogme d'État; ne voit-on pas aujourd'hui encore François-Joseph s'obstiner à maintenir l'allemand — qui a perdu sa primauté de langue officielle — comme langue du commandement, même dans les corps d'armée hongrois? M. Chéradame n'a pas interrogé avec assez de perspicacité et de sympathie le *Deutschtum* autrichien : le seul et vrai titre de ce *Deutschtum* à l'estime de M. Chéradame, c'est qu'il s'identifie avec le conservatisme catholique et l'antisémitisme. Ce Deutschtum se personnifie en M. Lueger[2].

1. A en croire M. Chéradame, il semblerait que François-Joseph eût lui-même à un moment abdiqué devant Guillaume II. « En mai 1900... le souverain autrichien se rend à Berlin. Lui, le chef des Habsbourg, il fait le port de foi et hommage au descendant des électeurs de Brandebourg » (p. 37). « Il a poussé la faiblesse jusqu'à conférer à l'Empereur allemand le grade le plus élevé de toute l'armée autrichienne » (p. 254-8). Ces deux citations suffiront à tenir la critique en défiance contre les observations de M. Chéradame.

2. Voir p. 42, 143.

M. Chéradame s'est trop exclusivement attaché aux définitions et aux modes d'action politiques du germanisme autrichien, dont le pangermanisme n'est qu'une manifestation exaspérée. Le phénomène présente d'autres aspects encore.

M. René Henry le considère avec plus de sang-froid et ne pousse pas le cri d'alarme où s'égosille M. Chéradame. Le monstre n'avalera pas l'Autriche : il ne digérerait pas le morceau. M. Anatole Leroy-Beaulieu, dans la préface dont il a honoré le volume de son élève, écrit ces vérités saisissantes. « L'œuvre unitaire de Bismarck accomplie grâce à l'expulsion de l'Autriche, pourrait être compromise par l'incorporation de l'Autriche. L'entrée de Vienne et des catholiques autrichiens dans le nouvel empire fédéral serait une menace pour la prépondérance de la Prusse et du Nord protestant[1]. » L'impérialisme allemand a des ambitions plus temporelles et plus utilitaires. M. Chéradame les a signalées[2]; son imagination pessimiste englobe et étouffe l'Autriche dans un *Zollverein* agrandi dont Trieste serait le débouché méditerranéen : l'Allemagne serait maîtresse de Trieste, après dédommagement honnête de l'Italie[3]. Aux yeux de M. René Henry, les éventualités sont plus complexes. « Il se trouve que les intérêts austro-hongrois et allemands, au début enchevêtrés et confondus dans le *Drang*, se sont depuis, dissociés. Il y a deux poussées, deux courants : l'un, purement allemand, vers Constantinople et l'Asie occidentale ; l'autre, austro-hongrois, vers Salonique et en Albanie[4]. » « L'Autriche-Hongrie pourrait briser le *Drang* allemand sans crainte de se nuire économiquement. C'est même là pour elle le seul moyen d'arriver à son affranchissement matériel[5]. »

Mais l'indépendance économique de l'Autriche a pour condition l'union avec la Hongrie. Si cette union est brisée, l'heure de la rupture a sonné, semble-t-il; en quelle mesure la crise tournera-t-elle au profit du pangermanisme?

Il est reposant, après la lecture des volumes de MM. Chéradame et Henry, de feuilleter celui de M. Georges Weil. Pour cet écrivain, en effet, le pangermanisme n'est pas un mal invétéré, chronique et incurable; au moins tout l'organisme autrichien n'en est pas infecté. « Quelque grave que puisse paraître cette affirmation, nous croyons qu'on peut dire franchement que, sauf en Bohême et à un moindre degré dans les autres provinces germaniques de la Cisleithanie, le mouvement pangermaniste est tout artificiel[6]. » Et M. Weil fournit quelques bonnes raisons à l'appui de sa thèse : dans les provinces allemandes, de même dans le Tirol, le pangermanisme se heurte soit au loyalisme habsbourgeois des populations, soit à leur catholicisme inentamé. S'il a triomphé en Bohême, c'est qu'il évoquait là, parmi les descendants de Jean Huss, et réveillait les ferments anti-catholiques et anti-romains.

1. P. XVIII.
2. Chap. VII.
3. P. 365.
4. P. 154.
5. Sur les relations économiques de l'Autriche-Hongrie avec les pays balkaniques, chapitre traité trop superficiellement par M. René Henry, voir Schwaighofer, *Oesterreich Ungarn und der Orienthandel*, Stat. Monatsschr., 1900, p. 201-37.
6. Ouv. cité, p. 240.

Mais est-il vrai que, parmi les sujets allemands de la monarchie, ne se soient ralliés au pangermanisme que les mécontents, les opposants ou les tarés? M. Weil, plus que MM. Chéradame et René Henry, a eu la compréhension du phénomène, lorsqu'il écrit : « Sa seule excuse c'est d'avoir, malgré tout, pour fondement une idée nationale, l'idée nationale allemande, dévoyée si l'on veut, détournée de son sens véritable, mais une idée après tout qui, au point de vue allemand, ne manque pas de grandeur. »

Par malheur, l'auteur n'a pas développé ce thème.

Et c'est le fond même de la question. Il sert de peu de raconter l'histoire « psychologique », comme aime à dire M. Weil (lisez : politique), du pangermanisme en Autriche, d'aligner les citations de libelles, selon la méthode de Chéradame, de spéculer comme M. Henry sur l'action de l'Autriche en Orient, sans avoir pénétré la signification du *Deutschtum* autrichien. Comment ce *Deutschtum* se traduit-il dans les sentiments populaires, dans la littérature, la musique, les arts, comment se manifeste-t-il dans les mœurs? Que peuvent, que rêvent ses interprètes autorisés? Offre-t-il une originalité qui fait de l'Autriche une province à part dans la grande Allemagne? Ce sujet sollicitera sans doute la curiosité de quelque collaborateur de la *Revue germanique*.

Une fois élucidé, l'opinion française envisagera le problème avec plus de précision et de sang-froid. Il faudra bien qu'on s'explique sur le pangermanisme, c'est-à-dire sur le droit de la nationalité allemande, qui est égal au droit des autres nationalités; il faudra bien qu'on se résigne à considérer la Bohême allemande à côté de la Bohême tchèque, comme il y aura lieu de faire un sort au Tirol italien en face du Tirol allemand; il faudra surtout qu'on renonce à la conception périmée du droit historique, pour ne consulter que la volonté librement exprimée des peuples.

Seulement, comment ces nationalités se constitueront-elles politiquement? comment se grouperont-elles territorialement? C'est toujours par cette interrogation que doit se terminer, jusqu'à nouvel ordre, toute étude sur l'Autriche. L'Autriche reste la boîte à surprises de l'Europe.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Paul Matter. *Bismarck et son temps*. Tome Ier : *la Préparation (1815-1862)*. Paris, Félix Alcan, 1905, in-8, iii-534 pages. 10 francs.

M. Matter a dédié son ouvrage à ses « trois professeurs d'histoire », MM. Monod, Bémont et Sorel, et, en effet, il tient d'eux quelques-unes de ses meilleures qualités : la largeur des idées générales, la documentation consciencieuse et précise, loyalement indiquée dans les références critiques, le sens psychologique et comme l'intuition des caractères individuels les plus divers. A quoi il joint l'agrément d'un récit très personnel, la lucidité des explications qu'il réussit à ne jamais faire trop longues, la compétance acquise en travaux antérieurs, dont le plus important a paru récemment sous le titre de *la Prusse et la Révolution de 1848*, de longues lectures, des voyages en Allemagne, l'habitude de « juger froidement, en magistrat », — M. Matter est docteur en droit, substitut au Tribunal de la Seine — et qui n'est, à tout prendre, que l'art de voir les choses comme elles sont, sans qu'il soit besoin de transformer l'histoire en une « science de justice ». Bref, M. Matter pouvait, sans nulle présomption, essayer d'écrire la vie de Bismarck. En français, la bibliographie bismarckienne ne comptait jusqu'à présent qu'un seul livre de valeur permanente, et le *Prince de Bismarck* de M. Ch. Andler devra être lu même après la publication complète du travail de M. P. Matter. En un raccourci vigoureux, d'une pensée originale et souvent profonde, M. Andler a donné de Bismarck une image saisissante de vie, et qui reste. Mais, comme il le déclare lui-même, il s'est « moins attaché à décrire les faits qu'à chercher les mobiles des actes ». L'œuvre de M. P. Matter a été de « décrire les faits », et bien qu'une biographie scientifique complète ne soit évidemment pas encore possible, les publications faites en Allemagne sont si abondantes, les déclarations, les discours et les lettres de Bismarck sont maintenant connus en telle quantité qu'il était opportun et utile d'en faire connaître au public français la substance et le détail chronologique.

M. Matter s'est dessiné le cadre large. Son ouvrage n'aura pas moins de trois volumes : *la Préparation* (*1815-1862*), *l'Action* (*1862-1871*), *le Triomphe et le Déclin* (*1871-1898*). Bien plus : ce n'est pas Bismarck seul qu'il prétend nous faire connaître, mais *Bismarck et son temps*. Plusieurs estimeront que l'ambition paraît excessive. Ou l'on nous donne une biographie de Bismarck, et alors on ne fait pas l'histoire de son temps. Ou, si l'on écrit l'histoire de l'ère bismarckienne, que devient la biographie proprement dite? La conception est bâtarde, et ce n'est pas sans raison que depuis quelques années on tend à renoncer aux livres de ce type. Mais ce n'est

pas non plus sans d'excellentes raisons que M. Mattter a tenu bon contre une défaveur presque unanime. La vie d'un Bismarck n'est pas que la biographie d'un homme. « Son action a souvent été décisive, même hors d'Allemagne, et le destin de la France en a été profondément atteint. » Il ne s'agit pas seulement de placer Bismarck dans son milieu historique, il faut aussi faire comprendre en quoi Bismarck a changé ce milieu. Rien n'est plus juste; mais tant qu'on en est encore à la *Préparation* (au tome Ier), les inconvénients sont visibles. Par exemple, il est certain que Bismarck n'a joué dans la Révolution de 1848 en Prusse qu'un rôle de comparse. Convenait-il de raconter tout au long cette Révolution? Il est vrai que M. Matter a si bien étudié la question pour un de ses précédents ouvrages qu'on ne peut que le remercier des pages dramatiques et vivantes qu'il nous donne à cette occasion. Mais tel n'est pas toujours le cas, et il arrive que l'information paraisse un peu sommaire. Alors que tous les faits relatifs à Bismarck lui-même sont établis de première main, aux sources originales, les questions générales sont exposées parfois sur de tout autres données. Suffit-il, pour écrire un long chapitre sur la guerre de Crimée et ses conséquences en Europe, de ne citer guère que Rousset, Sybel, de La Gorce et Driault? La documentation est inégale : très solide pour *Bismarck*, elle parait l'être moins pour *son temps*. Mais il est à présumer que ces différences disparaîtront, quand Bismarck sera devenu le chef et qu'il agira. Les sources biographiques seront alors les sources mêmes des événements qu'il dirigera, et les volumes suivants justifieront, mieux que le premier, le plan adopté par M. Matter. Il serait imprudent, autant qu'injuste, de conclure dès à présent sur l'ensemble du travail.

L'essentiel était de nous montrer, dans ses transformations rapides, le Bismarck inconnu des premières années, et sans entrer dans le détail d'appréciations minutieuses qui dépasseraient le cadre de la *Revue germanique*, il suffira de constater que M. Matter a parfaitement réussi. Avec finesse et d'une touche très sûre, il a indiqué les origines ancestrales, l'éducation dans la famille ou à l'école, les années d'études et les premières occupations, les idées vaguement subversives, puis le retour à la foi religieuse et aux doctrines du hobereau. Peut-être eût-on désiré plus de vigueur dans la figure du réactionnaire fougueux que montre Bismarck vers 1848-1849, et surtout que la transition eût été plus explicitement analysée quand, de 1849 (p. 312), nous passons du féodal aveuglé de réaction au diplomate converti aux « idées nouvelles de progrès, de civilisation occidentale et constitutionnelle » (p. 371). Mais, d'autre part, la manière dont Bismarck achève son éducation politique aux postes qu'il occupe successivement à Francfort, Pétersbourg et Paris, a été indiquée avec toute la clarté désirable. En 1862, Bismarck est rappelé à Berlin, définitivement; « il arrive, la tête haute, audacieux, prêt à tout », et le volume se termine quand l'ère bismarckienne va commencer en Prusse et en Europe. Ainsi, le tome Ier n'est qu'une ample préface, mais dont la facture pleine, solide et claire, comme d'un métal de belle fonte, fait augurer, avec les volumes suivants, une œuvre de premier ordre.

G. P.

ALEXANDER CARTELLIERI. *Ueber Wesen und Gliederung der Geschichtswissenschaft.* Leipzig, Dyksche Buchhandlung, 1905, in-8, 32 pages.

Dans un discours académique prononcé le 12 novembre 1904, M. Alexandre Cartellieri, professeur d'histoire à l'Université d'Iéna, a résumé les principes fondamentaux de la méthode historique. *Erst finden, dann prüfen, dann deuten, dann mitteilen* : ce sont, au fond, les divisions mêmes des traités classiques de Bernheim en Allemagne ou de Langlois-Seignobos en France; l'heuristique ou recherche des documents, la critique externe ou d'érudition, la critique interne ou d'interprétation, l'opération synthétique de la construction historique, ou encore, d'après M. Cartellieri, la *Vorbereitung*, la *Geschichtsforschung* sous sa double forme et la *Geschichtsdarstellung* (qui prend fin là où commence le *Geschichtsphilosophie*). L'ensemble est clair, précis, judicieux, d'une orthodoxie qui n'exclut pas l'originalité. Dans son appendice bibliographique, M. Cartellieri n'a voulu citer que les ouvrages qui lui ont été personnellement profitables. Au premier abord le résultat n'est pas des plus heureux. Bernheim, par exemple, n'est pas nommé, mais Gobineau figure en bonne place. Un très court compte rendu de M. Monod dans la *Revue historique* est noté, on ne sait trop pourquoi, mais non les articles bien plus importants du même auteur sur le développement de l'historiographie et sur les « leçons de l'histoire ». C'est là, évidemment, une « bibliographie subjective », qui n'a d'autre but que de nous faire connaître les tenants intellectuels de l'auteur.

JOSEPH JOUBERT. *Stanley, le roi des explorateurs.* Angers, Germain et Grassin, 1905, gr. in-8, 54 pages (portrait).

M. Joseph Joubert, vice-président de la Société d'études coloniales et maritimes, membre et correspondant des Sociétés de géographie de Paris, de Lisbonne et d'Italie, de l'Ateneo Veneto, des conseils ou collèges héraldiques de France, de Rome et des Pays-Bas, a raconté la vie de Stanley en un récit très documenté et de lecture fort agréable. « Tel un majestueux menhir se dresse altier au-dessus des alignements mégalithiques qui se profilent dans la plaine spacieuse » (p. 5), tel est Stanley, et sa gloire, « rayonnant à travers les siècles, restera impérissable, gravée qu'elle est à jamais en lettres d'airain sur le livre d'Or de la Géographie et des plus fameuses Découvertes » (p. 54).

JEAN DE PANGE. *Introduction au Catalogue des actes de Ferri III, duc de Lorraine (1251-1303).* Paris, Honoré Champion, 1905, in-8, 120 pages (planche).

Pour écrire l'histoire scientifique d'une dynastie, il est nécessaire d'en dresser d'abord, règne par règne, les registres ou catalogues d'actes. En Lorraine, le catalogue des actes de Mathieu II (1220-1251), par L. Le Mercier de Morière, publié par la *Société d'archéologie lorraine* dans la série qu'elle intitule *Documents*, est resté longtemps isolé. Mais, en moins de deux ans, trois nouveaux catalogues viennent d'être terminés. Dans son *Mathieu Ier (1139-1176)*, M. Ém. Duvernoy, archiviste départemental de Meurthe-et-Moselle, a donné, en 1904, l'histoire du règne et le catalogue des actes du duc. La même année, M. Henry Le Vallois, de la Bibliothèque nationale,

obtenait à l'*Académie de Stanislas* le prix Herpin de 1 000 francs pour le manuscrit de son catalogue des actes de Raoul (1329-1346), précédé d'une introduction et suivi d'un catalogue provisoire des actes de Thiébaut II et de Ferri IV (1304-1329). Maintenant, M. de Pange publie son *Introduction au catalogue des actes de Ferri III* (*1251-1303*), que suivra bientôt, il faut l'espérer, le catalogue lui-même. Si donc on excepte les règnes de Simon II, Ferri Ier, Ferri II et Thiébaut I (et encore est-il aujourd'hui démontré que Ferri Ier n'a jamais régné), on aura prochainement une série de catalogues d'actes ducaux pour toute la longue période qui va de 1139 à 1346, et, afin d'en indiquer d'un mot la valeur, il suffira de constater que les auteurs ont tous commencé leurs travaux à l'École des Chartes, et que leurs catalogues leur ont valu les titres enviés de docteur ès lettres ou d'archivistes-paléographes. Le mémoire de M. de Pange expose pour la première fois de manière critique le règne de Ferri III. Après avoir marqué la situation géographique de la Lorraine, placée entre l'Allemagne et la France, M. de Pange raconte la politique extérieure du duc, ses relations avec ses deux suzerains, le comte de Champagne et l'Empereur, ses guerres contre l'évêché de Metz et ses rapports de plus en plus étroits avec les rois de France, au point qu'il finit par prendre parti pour le roi contre le pape. Puis, dans une seconde partie, M. de Pange définit le domaine ducal, les relations du duc avec les nobles, les ecclésiastiques et les villes, les institutions du gouvernement central et local. Une troisième partie est consacrée au duc lui-même, à ses parents et à ses conseillers. Enfin, dans un dernier chapitre, qui constitue proprement l'introduction au catalogue encore inédit, l'auteur analyse la diplomatique des actes ducaux. Ainsi est reconstituée, dans tous ses éléments, l'histoire du

... riche duc Ferri,
Marchis entre les trois roiaumes,

comme dit Bretex, l'auteur du *Tournoi de Chauvenci* (1285), ou « moictant entre la France, l'Allemagne et la Bourgogne », d'après un autre texte (cité par Bonvalot), qui précise mieux encore le fait capital, dont toute l'histoire de la Lorraine, aux marches de l'Allemagne et de la France, n'a été que le long commentaire.

TH. PERRENOT. *Les Établissements burgondes dans le pays de Montbéliard.* Montbéliard, Société anonyme d'imprimerie, 1904, in-8°, 141 pages (carte).

Le mémoire de M. Perrenot n'intéressera pas moins les philologues que les historiens. Il prouve une fois de plus de quelle utilité les deux disciplines sœurs peuvent être l'une à l'autre. On sait combien l'histoire des invasions barbares a été étudiée, discutée de toute manière en France et en Allemagne, et combien il semble difficile d'y apporter des faits vraiment nouveaux. Mais la philologie vient aujourd'hui en aide à l'histoire. Prenant modèle sur les travaux de M. d'Arbois de Jubainville, M. Perrenot a étudié l'origine des noms de lieu dans le pays de Montbéliard. Comme il l'écrit très justement (p. 11), « la carte onomastique d'un pays ne s'est pas faite tout d'un coup », et n'est pas « composée d'éléments homogènes » ; « mais il y

a eu une série d'alluvions apportées de divers côtés ». La question est d'en déterminer l'origine.

M. Perrenot a commencé par réunir avec grand soin la liste des noms de lieu, sous leurs formes anciennes et modernes. Il est arrivé ainsi à un total de 214 noms (y compris les villages ruinés ou agglomérations détruites). Or, 70 noms sont d'origine gallo-romaine (celtique ou romaine). Restent 144 noms qui sont germains, et spécifiquement burgondes. La proportion est, à quelques unités près, comme 2 est à 1. D'autre part, les témoignages historiques apprennent que les Burgondes ne se sont pas établis en conquérants dans le pays de Montbéliard. Ils sont venus comme soldats au service de Rome. De 472 à 496, ils luttent constamment pour défendre la frontière, puis, le danger passé, ils se fixent définitivement dans le pays. A l'occupation militaire succède l'occupation foncière. Les Burgondes se partagèrent les terres gallo-romaines. Ils en reçurent les 2/3. La toponymie confirme donc, arithmétiquemeut, les données historiques.

Mais il y a plus. Si l'on porte sur la carte les noms gallo-romains et les noms burgondes, on constate que, d'une façon régulière, deux noms burgondes voisinent toujours avec un nom gallo-romain ou, en d'autres termes, qu'autour de chaque centre gallo-romain, on trouve deux centres burgondes. Et si la carte est à grande échelle, de manière que les accidents topographiques soient nettement visibles, le partage des fundi gallo-romains apparait « d'une façon saisissante » (p. 119). Sur chaque villa gallo-romaine il y eut ainsi deux nouveaux venus burgondes, et le procès-verbal du partage a été inscrit pour toujours dans la toponymie locale.

Telle est la thèse de M. Perrenot. Elle est ingénieuse et féconde. Peut-être même eût-elle gagné encore à être exposée de façon moins rigoureusement démonstrative. Dans sa conclusion, M. Perrenot est le premier à formuler lui-même d'importantes réserves, qu'il conviendrait sans doute d'élargir encore. Même si toutes les étymologies qu'il propose étaient exactes, il s'en faut qu'historiquement on soit en droit de conclure dans tous le cas d'un nom germanique à une origine burgonde. Qu'on n'oublie pas qu'entre l'établissement des Burgondes et les plus anciens des textes toponymiques, il y a toujours cinq ou six siècles d'intervalle au moins. Mais, dans l'ensemble, la thèse historique répond si bien aux conclusions de l'enquête philologique, qu'on ne pourra plus désormais ne pas en tenir compte, même si on ne la tient pas pour définitivement établie.

N. Colajanni. **Latins et Anglo-Saxons.** *Races supérieures et races inférieures*. Traduction d'après la deuxième édition italienne et préface par Julien Dubois, professeur agrégé de l'Université. *Biblioth. scientifique internationale*, Paris, Félix Alcan, 1905, XX-432 p.

Pourquoi les Latins au langage sonore, à la petite stature, au type foncé, s'entendent-ils communément traiter d'humanité inférieure par de grands gaillards au long crâne, au poil fauve, au rauque parler germanique?

Existe-t-il dans notre Europe occidentale, dans le monde classique (sans parler des échantillons noirs, jaunes ou cuivrés de l'espèce humaine), une hiérarchie qui classe l'*homo europæus*, Aryen ou Germain, au-dessus de l'*homo alpinus* ou Celte, et celui-ci au-dessus de l'*homo meridionalis* ou Méditerranéen? M. Colajanni, qui est un *homo meridionalis*, puisqu'il est né Sicilien, a ressenti l'injure qu'une prétendue science lui inflige du chef de cette tare originelle. Il a interrogé les titres de la primauté spécifique que s'arroge l'*homo europæus*. Il a circonscrit le problème au conflit entre Latins et Anglo-Saxons [1]. Problème des plus controversés, si l'on dénombre l'énorme littérature qu'il a provoquée. L'ouvrage de M. C. n'est pas un simple numéro ajouté à ce catalogue : c'est une revue et un résumé du sujet. C'est une critique aussi, fortement motivée et telle qu'on l'attend d'un aussi noble esprit. On connaît — et M. Julien Dubois rémémore avec raison dans sa préface — la carrière de l'éminent publiciste. M. C. n'est pas coulé dans le moule des hommes d'État du *Risorgimento* officiel : il a rêvé une Italie moins monarchisée, moins centralisée, moins embourgeoisée; il est resté garibaldien. Professeur à l'Université de Naples, il représente le parfait *Kathedersozialist*, parfait par la sincérité et la générosité de sa foi, parfait aussi par la sûreté et l'ampleur de son érudition. Il possède tout ce qui a été écrit sur la théorie des races; aussi se plaît-il à évoquer sans cesse et à la file les témoignages des auteurs, non pour un vain étalage de bibliographie, mais pour faire éclater les contradictions et les incohérences.

Car cette irritante question n'a produit jusqu'ici qu'une étrange diversité de doctrines et d'interprétations. Et la première devise du questionnaire — la définition de la race — demeure sans réponse. M. C. n'a pas de peine à montrer que ce concept, appliqué au règne humain, est aujourd'hui vide de sens, et que, survécût-il une race pure, incontaminée, cette constatation, qui peut satisfaire les anthropologues, n'a pas de répercussion sur l'évolution intellectuelle et morale des groupes sociaux, et même que la parenté anthropologique ne constitue pas une parenté de culture; exemple : les *alpini* de France et d'Italie (p. 25).

Les races se distinguent-elles, sinon par les traits somatiques qui sont étrangement brouillés, du moins par les manifestations physiques qui se traduisent dans la démographie? M. C., qui est un statisticien émérite, rappelle que la natalité, forte chez les Espagnols et les Italiens latins, est faible chez les Français, également latins : phénomène biologique et congénital, affirme, avec une rare inconscience, M. Vacher de Lapouge (p. 85); phénomène social, répond encore à l'appui M. C. L'émigration est-elle l'apanage d'une race? mais n'est-elle pas défrayée par les Anglo-Saxons autant que par les Celtes d'Irlande ou les Juifs de Pologne et de Russie? L'*urbanisme* — l'agglomération dans les villes — est-il pratiqué par les seuls « dolichos blonds et de haute taille », comme le professe M. Vacher de Lapouge déjà nommé, érigeant ce paradoxe en loi, la loi d'Ammon, du

1. L'édition italienne est intitulée : *Razze superiori e razze inferiori, o Latini e Angle Sassoni*. Le traducteur déclare avoir supprimé la première partie du titre, sous prétexte « que la seconde partie répond mieux à nos préoccupations actuelles » (p. xiv, note). Cette première partie n'est pas supprimée, elle figure en sous-titre.

nom d'un émule allemand de M. Vacher de Lapouge (p. 91). Est-il vrai que les Anglo-Saxons seuls soient des money-makers? Et les Lombards, et les Chinois, et les Juifs? L'*axe des génies* (p. 108), suivant une bizarre expression, peut-il être tracé sans variante d'Édimbourg à la Suisse ou de l'embouchure de la Seine à la Baltique? La criminalité, la délinquence, comme disent les Italiens, caractérise-t-elle un groupe ethnique plutôt qu'un autre? Une race est-elle, en vertu de sa conformation anatomique, prédestinée à une confession plutôt qu'à une autre? Les Néo-Latins ès qualité sont-ils marqués fatalement de l'empreinte catholique? Il suffit d'énoncer ces puérilités pour en faire justice à la lumière des faits. Mais M. C. ne dédaigne pas de les exposer tout au long et de les dépouiller de l'armature scientifique qui les masque et les ennoblit.

Sur ce concept étroit, anatomique ou physiologique, de la race, la cause est entendue. Et M. C. fait vraiment trop d'honneur aux fantaisies des Ammon et des Vacher de Lapouge, en les discutant comme s'il les prenait au sérieux.

Les nations modernes, composées d'éléments ethniques malaxés, donnent un démenti à l'idée de race; ce sont des unités réelles, mais changeantes, elles aussi, dans le temps et dans l'espace : l'*homo europæus* du XX[e] siècle diffère de l'*homo europæus* médiéval. Ne s'est-il pas créé un *homo americanus*? Et les vicissitudes politiques et territoriales ne façonnent-elles pas des groupes qui finissent par devenir socialement homogènes? C'est ainsi que l'Alsacien et la Flamand se sont incorporés, en moins de deux siècles, à la nationalité française.

S'il est impossible de fixer les caractères physiques d'un peuple, il est plus délicat encore d'en déterminer les caractères psychiques. M. C. relève des erreurs et des ignorances systématiques : M. Gustave Le Bon déclare les Néo-Latins voués au socialisme, tandis que les Anglo-Saxons, épris d'individualisme, y sont réfractaires; Ferrero voit dans le *mir*, dans la communauté agraire, l'originalité du peuple russe, sans se douter que l'institution est aussi tardive qu'artificielle.

De toute la démonstration, il ressort que les épithètes : *supérieur*, *inférieur* n'ont pas de sens accolées au mot : *race*. Se justifient-elles pour les civilisations? Mais qu'entend-on par civilisation? M. C. analyse les éléments ou « facteurs » de ce phénomène complexe. D'abord le milieu géographique, dont l'action est moins constante, moins fatale qu'on se l'imagine. « L'action de la *force-nature*, écrit M. C., décroît dans la mesure où augmente la *force-homme* » (p. 221); les géographes sincères partageront cette circonspection et cette modestie.

Quant au facteur anthropologique — c'est-à-dire l'hérédité, — il se manifeste avec plus de persistance. M. C. discute à ce propos la thèse néo-darwinienne de Weissmann, qui nie la transmission des caractères acquis aux descendants. M. C. s'inscrit en faux contre cette doctrine. Nous ne voulons retenir ici que la conclusion ainsi formulée : « L'influence de la *race* n'est autre chose que celle de l'*hérédité* fixée, fortifiée et élargie par les conditions communes d'existence et par le milieu physique et social » (p. 229).

L'hérédité, force conservatrice, est elle-même modifiée par l'éducation, force novatrice. « Il faut entendre par éducation l'ensemble des moyens employés, consciemment ou non, dans la famille, dans l'école et dans le

milieu social, pour modifier les caractères transmis par les descendants. » L'éducation ne se limite donc pas à l'instruction, « instrument qu'on emploie au bien comme au mal ». C'est en réalité par le degré de leur éducation que les peuples se distinguent, et aussi se rapprochent et s'assimilent. L'exemple le plus illustre de cette éducation est la latinisation qui « donne à beaucoup de gens l'illusion d'une race qui n'a jamais existé, *la race latine* » (p. 246). Et de même pourrait-on invoquer l'américanisation.

Hérédité, éducation, voilà les énergies et moteurs de l'évolution sociale, jamais en arrêt et produisant les combinaisons les plus déconcertantes, comme le prouve la curieuse transsubstantiation qu'ont subie sous nos yeux les Japonais et les transformations physiques et psychiques des peuples coloniaux. Mais l'évolution sociale n'est pas un mécanisme monté une fois pour toutes et dont la fonction est d'avance calculée; elle est régie aussi par l'imprévu. L'imprévu, c'est pour M. C. un *génie*, un *héros*, mais qui n'est lui-même « que le produit et le représentant de son époque » (p. 249). C'est Périclès, Alexandre, César, Charlemagne, — l'énumération se termine par Mazzini et Garibaldi. L'imprévu, c'est encore un événement: dans l'histoire anglaise par exemple, la peste noire, la destruction de l'*Armada* (p. 283).

Après cette exposition doctrinale, M. C. aborde « les facteurs de l'évolution sociale en action ». Ces chapitres sont les plus suggestifs du livre, ceux où M. C. se révèle historien. A comparer l'évolution de Venise, de l'Angleterre, des États-Unis, on note l'apparition des mêmes symptômes, aux mêmes phases, chez les peuples dits supérieurs, comme chez ceux qualifiés d'inférieurs, et ces coïncidences et ces prévisions détruisent jusqu'à l'illusion de la race.

Mais de l'étude des faits, cette conséquence se dégage-t-elle que les peuples inférieurs, que les Latins soient en décadence? M. C. examine tour à tour l'état présent de l'Espagne, de la France et de l'Italie. Ces trois nations, non seulement ne donnent aucun signe de dégénérescence, mais au contraire déploient une vitalité du meilleur augure : l'Espagne, délestée de ses poids morts; la France, où la faible natalité, malthusianisme réfléchi et bien entendu (p. 357-8), marque un progrès de la civilisation que les peuples dits supérieurs sont en voie d'imiter. Quant à l'Italie, M. C. la traite avec prédilection, mais sans partialité. L'évolution parallèle de l'Allemagne et de l'Italie montre que cette dernière, en dépit de sa configuration défectueuse, de la pauvreté de son sous-sol, de l'Église, de la monarchie unitaire et centralisatrice, poursuit son *risorgimento* et s'arme pour des destinées plus prospères. Car les nations peuvent renaître. Conclusion optimiste, qui ne se borne pas aux seuls Latins, mais embrasse tous les peuples et les solidarise dans un même effort fraternel vers le progrès. « Les nations furent le creuset où les *races* se sont fondues et confondues; sous l'influence de la civilisation, des besoins et des intérêts économiques sans cesse croissants, elles préparent l'avènement du grand organisme international[1]. »

B. AUERBACH.

1. Quelques négligences de traduction ou d'impression à signaler : P. 71, note : Université de *Monaco*; p. 230, note : *Die Rossenkampf*; p. 375 : le *Regel*, fleuve allemand; p. 376, note 2 : Justin Fortunat, appelé p. 386 : Giustino Fortunato.

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

Littérature comparée.

Revue des livres, juillet 1904 à juillet 1905.

« Entre peuples civilisés, déclarait Nisard il y a trente ans, on échange avec profit réciproque les marchandises, les industries, les découvertes de la science et de l'érudition, les armes de guerre; on n'échange pas les choses de l'esprit, sans perte pour chacun. Je ne sais point d'importations littéraires qui aient ajouté aux facultés créatrices d'un pays[1]... » Cette thèse, que sanctionnerait un impitoyable prohibitionnisme intellectuel, a été souvent soutenue; on l'a vue intervenir maintes fois dans les polémiques littéraires et artistiques. Appliquée au passé et à l'histoire des littératures, elle est généralement abandonnée et ne tient pas contre la constatation des dettes réciproques des peuples modernes à cet égard. M. Brunetière en particulier a souvent affirmé la nécessité d'une étude systématique des rapports internationaux des littératures occidentales. Dans un volume récent[2], le célèbre critique reproduit un article déjà ancien, — et qui n'aurait rien perdu à être remis au point, — où il s'efforçait de définir la *Littérature européenne* depuis la Renaissance : « elle n'est faite que de la diversité des formes que les exigences des génies nationaux ont imposées successivement ou simultanément à une matière commune »; mais il semble qu'à se préoccuper surtout, comme il le fait, des hégémonies littéraires départies à tour de rôle aux principales nations de l'Europe, M. Brunetière néglige les analogies et les affinités au profit des particularités et des discordances. Il peut d'ailleurs paraître prématuré de tenter ce tableau d'ensemble avant que l'histoire des littératures particulières (et non la simple description des chefs-d'œuvre) soit constituée, avant que la nature et le degré des « interdépendances » soient mieux déterminés. Cette dernière recherche fait de plus en plus l'objet de la littérature comparée; celle-ci a depuis longtemps abandonné les anciens procédés de parallèle et de confrontation esthétique que son nom rappelle encore indiscrètement, pour se vouer surtout à la recherche des influences et des dépendances de littérature à littérature. Et elle tend à se constituer comme une discipline particulière, possédant, sinon sa méthode propre, du moins ses points de vue et ses instruments de travail spéciaux.

1. Réponse au discours de réception de Saint-René Taillandier à l'Académie française, le 22 janvier 1874.
2. F. Brunetière, *Variétés littéraires*, Paris, Calmann-Lévy, 1904.

*
* *

Les questions de méthode et la légitimité même de ces recherches — toute la partie dogmatique de la littérature comparée — n'ont pas suscité cette année de nouveauté notable. En revanche, un outil qui avait déjà rendu des services à ce genre d'études et aux études connexes, a été récemment amélioré. L'*Essai bibliographique* publié voilà cinq ans par Louis-P. Betz, avec une introduction de J. Texte, a été l'objet d'une réédition [1] préparée par lui, imprimée après sa mort : c'est, malgré ses lacunes, un répertoire commode des titres des travaux exécutés dans ce domaine; et si la documentation demande à y être complétée sur plus d'un point, il n'y en a pas moins là l'utile aperçu des principaux problèmes déjà examinés. Une publication périodique complète avantageusement l'*Essai* de Betz : c'est la *Bibliographie* entreprise par M. Jellinek [2], qui rassemble d'année en année l'indication des études parues en matière de littérature comparée, de *Stoffgeschichte*, etc.

En dépit des promesses de son titre, le *Weltlitteratur-Katalog*, dont M. Grisebach vient de publier une seconde édition très augmentée [3], n'est nullement un répertoire méthodique des littératures, ou une liste des œuvres de signification « mondiale » : c'est l'inventaire qu'un amateur distingué nous donne de sa bibliothèque; et même en dehors de ses prédilections d'orientaliste, trop de préférences ou de curiosités spéciales ont aidé à constituer ses collections pour qu'on doive s'attendre à trouver ici un ensemble systématique. Les premières éditions, les raretés et les bizarreries ont la part du lion; A. de la Sale, Bürger, Hoffmann sont privilégiés. Mais, dans l'intérieur de ces limites que la bibliophilie a tracées, une foule de renseignements se trouvent renfermés, conjectures, identifications, signalements de livres disparus, dont un index des noms propres rend la recherche assez facile.

*
* *

L'année dernière a vu s'achever le monumental ouvrage où M. Saintsbury avait entrepris d'exposer, à travers les âges, l'histoire de la critique en Europe [4]. Ce n'était pas une médiocre tentative que cette revue des points de perspective successivement occupés, dans les principales littératures, par ceux qui firent profession de guider ou de juger la production intellectuelle; et l'on ne saurait trop féliciter l'auteur d'avoir ajouté à ses deux aînés ce troisième volume qui couronne l'œuvre. Il prend l'histoire de la critique au

1. Louis-P. Betz, *La littérature comparée, Essai bibliographique*. Introduction par J. Texte. Deuxième édition augmentée, publiée, avec un index méthodique, par F. Baldensperger. Strasbourg, Trübner, 1904.

2. *Bibliographie der vergleichenden Literaturgeschichte*, hgg. von A.-L. Jellinek. Berlin, Duncker.

3. Ed. Grisebach, *Weltlitteratur-Katalog* mit litterarischen und bibliographischen Anmerkungen. Berlin, Behr, 1905.

4. George Saintsbury, *A History of Criticism and literary Taste in Europe from the earliest texts to the present day;* vol. III *: Modern Criticism.* Edinburgh and London, W. Blackwood, 1904. Les deux premiers volumes sont de 1900 et 1902.

moment où se désagrège l'idéal néo-classique du XVIIe siècle et la conduit jusqu'à l'époque actuelle, en traversant trois périodes dont chacune fait l'objet d'un « livre » spécial : *les dissolvants du néo-classicisme*; *la reconstruction de la critique*; *la seconde moitié du XIXe siècle*. Même disposition que dans les deux premiers volumes : chacun des chapitres se cantonne nettement dans une des subdivisions nationales de la littérature européenne; les idées générales et les grandes « directrices » sont réservées pour des manières d'intermèdes situés entre les divisions principales de l'ouvrage. Enfin les tendances ou les époques retiennent moins longtemps l'auteur que les individus. Il s'arrête le plus complaisamment à Coleridge, à Gœthe et à Sainte-Beuve, comme aux trois maîtres qui illustrent le mieux la reconstruction de la critique (libérée de l'entrave des *règles*) sur des fondements nouveaux : l'un en faisant décidément du pouvoir imaginatif le critérium de la poésie, l'autre par l'universalité de son goût — limitée pourtant, au gré de M. Saintsbury, par un excessif souci de la culture, — le troisième par son habileté à faire comprendre au lecteur l'ouvrage ou l'écrivain en cause. La conclusion du volume, qui est celle de l'œuvre entière, expose le développement de la critique, son acheminement progressif vers une sympathie plus étendue et plus compréhensive pour toutes les formes de la beauté. Deux appendices sont consacrés, l'un à l'histoire de *la chaire de poésie de l'université d'Oxford*, l'autre à *la critique aux États-Unis*.

Autant au moins que pour les deux volumes antérieurs, on pourra contester à bon droit dans celui-ci nombre de points de détail, chicaner les prédilections impérieuses de M. Saintsbury — un Amiel démesuré, par exemple, pour un Wackenroder absent, — regretter que ses ouvrages de référence soient souvent surannés, s'étonner de l'extrême dédain avec lequel il traite l'esthétique, et trouver enfin peu de plaisir ou d'intérêt aux allusions et aux personnalités dont il parsème son exposé. Peut-être y a-t-il surtout là l'expiation de ses qualités de bonne humeur et d'entrain et la fâcheuse revanche d'une forte individualité qui s'est pliée à lire vraiment une masse de livres de valeur bien inégale. Mais — ce qui est plus grave — ce troisième volume de M. Saintsbury est passible de la même revision sévère à laquelle M. Spingarn soumettait il n'y a pas longtemps le second[1]. Sans vouloir sacrifier en aucune façon à la conception trop simpliste de l'*évolution* qui a cours aujourd'hui, disons que le sens moderne des enchainements et des continuités historiques ne peut manquer d'être choqué de l'extraordinaire désinvolture avec laquelle l'auteur établit l'ordre de ses chapitres entre eux et celui du contenu de chaque chapitre. Que dire d'une disposition qui fait apparaître, par exemple, Mme de Stael et Stendhal bien avant Hamann et Herder, Matthew Arnold avec Heine, ou, dans l'intérieur même d'un chapitre, qui situera les Schlegel après Novalis et Tieck et mettra avec sérénité Hennequin et sa *Critique scientifique* à quelques pages des feux d'artifice de Paul de Saint-Victor? Surtout, M. Saintsbury, qui parle quelque part de « ces écrivains secondaires qui donnent la clef d'une littérature bien plus sûrement que les grands », néglige trop délibérément les mouvements intellectuels et les grands courants au profit des individualités saillantes. Une

1. Dans *Modern Philology*, Chicago, avril 1904.

histoire de la critique ne saurait être la même chose qu'une revue des principaux critiques : à force de juxtaposer, comme une série d'alvéoles, les compartiments réservés à celui-ci et à celui-là, M. Saintsbury nous fait perdre de vue la disposition de la ruche et la situation relative des rayons. Et ainsi les idées qu'il expose dans chacun de ses « intermèdes », si justes qu'elles soient en général, n'ont qu'à demi l'air de résumer et de synthétiser des observations faites auparavant.

Peut-être la plus sûre façon d'éviter ces inconvénients consistait-elle à faire bon marché, dans la disposition du livre, des nationalités elles-mêmes pour étudier en quelque sorte selon des coupes horizontales la constitution du terrain. En somme, aucun des chapitres particuliers de l'ouvrage, malgré l'ingéniosité des aperçus, ne saurait suppléer à une histoire de la critique dans chacun des pays considérés : n'était-ce pas le cas de renoncer ici à ces compartiments nationaux et à suivre les stratifications vraiment « européennes »? Nous aurions vu alors le néo-classicisme, avec ses notions de règles, de beau absolu, de genres stricts, se dissoudre, dans la critique, sous l'effet de causes analogues : le sens de la relativité du goût, développé par une série de révélations et de confrontations nouvelles; la démonstration que le code français du XVIIe siècle n'était point conforme à l'antiquité; les spéculations esthétiques sur la nature du beau déplaçant l'axe lui-même de la création et de la jouissance littéraires. L'époque suivante nous aurait montré une critique romantique, préoccupée de justifier les droits du génie, de faire adopter pour l'imagination des normes différentes de celles de la raison, de défendre la théorie de l'art pour l'art, avec une tendance à aboutir à l'entière liberté de l'artiste et au caprice, à la *Willkür* poétique. Aussi la réaction est-elle ensuite inévitable : réaction, mais non régression vers l'âge aboli de l'absolu et de la règle; et c'est, sous l'influence de causes connexes, une critique « vériste », sinon « scientifique », qui tente de s'établir dans la seconde moitié du XIXe siècle. Tout cela, qui se dégage de la documentation même de M. Saintsbury, aurait pu être exposé en des chapitres vraiment organiques et composés, qui se seraient trouvés mieux d'accord avec la conception moderne d'une « histoire » que la série d'études où l'éminent professeur d'Édimbourg a analysé et jugé l'activité critique d'un siècle et demi de littérature européenne.

*
* *

Est-ce pur hasard? Est-ce le résultat de choix fortuits et de préférences isolées? N'est-ce pas plutôt l'effet, dans le domaine de la recherche et de l'érudition, des curiosités persistantes d'un âge comme le nôtre, plus saturé de romantisme qu'il ne pourrait sembler, et dont l'attention est constamment ramenée, par la sonnerie des anniversaires, vers le mouvement d'idées d'il y a cent ans? Il est manifeste, en tout cas, que dans le réseau des influences qui se sont entrecroisées dans la moderne « république des lettres », le choix des travailleurs est allé, ces derniers temps, plutôt à celles qui procèdent de l'état d'esprit romantique qu'à celles où se trouve engagée, à quelque degré, la tendance rationaliste et « humaniste » de la littérature classique. Des questions telles que l'expansion de notre culture aux XVIIe et

XVIII[e] siècles, l'action de nos moralistes, de nos philosophes, de nos esthéticiens, qui auraient tant besoin d'être reprises en sous-œuvre, ne suscitent pour l'instant que des monographies d'une importance secondaire. Il en est de même du rôle médiateur joué par la France dans l'échange des idées au XVIII[e] siècle : la thèse jadis soutenue par Betz au sujet de Bodmer, recevant de la France une bonne partie des impulsions qui contribuèrent ensuite à affaiblir l'hégémonie française, se vérifierait sans aucun doute dans d'autres cas : et il peut y avoir là matière à des recherches dont le résultat importe à l'histoire de la littérature et de la culture de l'Europe.

C'est surtout, en somme, aux destinées plus ou moins épisodiques de la traduction et de l'adaptation que se rattachent les études récentes qui touchent à l'influence française sur les littératures du Nord. Il faut faire exception pour un aimable essai de M. Gosse, l'*Influence de la France sur la poésie anglaise*[1] qui, d'abord conférence, puis article de revue, ne saurait donner autre chose qu'un aperçu des chapitres les plus saillants d'un vaste sujet. Chaucer, le lyrisme élizabéthain, les poètes de la cour exilée de 1645 à 1660 et le théâtre de la Restauration, l'âge de la reine Anne, Swinburne enfin et les « Parnassiens anglais » ont subi des influences françaises qui furent plus souvent « de forme » que « de substance ». Et M. Gosse — non sans s'écarter ici de l'opinion soutenue par M. Jusserand en plus d'un endroit de son *Histoire littéraire* ou de *Shakespeare en France* — compare l'action mutuelle des littératures française et anglaise à celle de « deux objets métalliques, de couleur différente, qui suivraient dans l'espace des trajectoires parallèles. Nous ne pouvons compter qu'ils se touchent jamais, qu'ils agissent sur leur vitesse ou leur direction réciproque; mais nous pouvons nous attendre à voir à l'occasion, sur la face polie de l'un, une touche de couleur qui réfléchit le côté lumineux de l'autre.... »

Un ouvrage récemment publié par cette université Columbia qui a déjà si bien mérité de la littérature comparée, s'efforce de fixer un de ces reflets passagers[2]; il s'agit de la notoriété des deux Corneille et de Racine dans l'Angleterre de la Restauration : épisode peu connu, affirme avec raison Mlle Canfield dans sa préface, de l'influence du théâtre français à l'étranger. Si la curiosité enthousiaste du public anglais pour nos tragiques se manifeste surtout après le retour de Charles II dans son royaume, elle ne fait cependant que reprendre et amplifier un mouvement déjà commencé dès le règne de Charles I[er] grâce aux sympathies françaises de la reine, puis interrompu par les guerres civiles et comme « extériorisé » par l'exil de la cour et de l'aristocratie. Le *Cid* avait été imprimé en anglais à peu près en même temps qu'en français; dès 1663 *Pompée* est traduit et joué, et cette traduction, la première qu'on ait faite en Angleterre en vers rimés, inaugure brillamment une série de versions des deux Corneille et de Racine. Une sorte de stérile intermède, de la mort de Charles II à l'avènement de la reine Anne, sépare deux périodes pareillement fécondes, mais assez diffé-

1. Edmond Gosse, *French Profiles*. London, Heinemann, 1905.
2. D. F. Canfield, *Corneille and Racine in England*; a study of the English translations of the two Corneilles and Racine, with special reference to their presentation on the English stage. New-York, Columbia University Press, 1904.

rentes quant à la signification prise par ces œuvres étrangères : elles sont un simple objet de mode et de goût aristocratique sous la Restauration; elles deviennent, sous le règne de la reine Anne, affaire de discussion, d'imitation, de réprobation, et c'est autour d'elles que se livre la lutte entre les deux grandes variétés d'art dramatique. Après 1776, c'en est décidément fait, en Angleterre, des tentatives favorables à la forme classique du drame.

Le théâtre de la Restauration ne s'était pas inspiré seulement des productions spécifiquement dramatiques de la littérature d'outre-Manche : le roman héroïque français du XVI[e] siècle a donné nombre de ses traits à l'*heroic play* de Dryden. Un des jeunes disciples de ce dernier, Nathaniel Lee, témoigne, en dépit de ce que son œuvre a de conventionnel, d'arbitraire et d'anachronique, de qualités assez franches, naturelles et vives : et par là son œuvre, dont La Calprenède et Mlle de Scudéry ont fourni les premières données, marque un progrès et une libération malgré tout. Tels sont les résultats auxquels arrive une étude consciencieuse de M. Auer[1], — qui confronte longuement les personnages et les situations de cinq drames de Lee, non seulement avec la tradition de l'*heroic play*, mais avec les sources françaises et les ouvrages historiques qui les alimentaient.

Un épisode assez mince de la diffusion du théâtre français à l'étranger est étudié par M. Golubeff[2] : Marivaux en Allemagne au XVIII[e] siècle! On se doute assez des conditions de culture, d'esprit et de langue qui s'opposaient à ce que le subtil et pimpant écrivain trouvât une naturalisation bien enthousiaste dans les pays germaniques : joué à Hambourg dès 1735 par la Neuber, accueilli par les cours princières où des femmes donnaient le ton, à Bayreuth, à Schwerin, le théâtre de Marivaux a eu son heure aux alentours de 1750, sans que son action ait beaucoup dépassé les représentations de Schœnemann ou les versions difficultueuses d'un Krüger ou d'un Ekhof : le mot même de « coquette » ne donnait-il pas du souci aux premiers traducteurs! A ce point de vue, c'est surtout une série d'indices sur l'assouplissement d'un idiome encore engoncé dans une roideur extrême, que pouvait offrir l'étude de M. Golubeff : regrettons que la recherche n'en soit pas plus poussée dans ce sens même.

On en dira autant du travail où M. Pradels s'occupe de Geibel comme traducteur de poètes français[3]. Un résumé assez oiseux de l'histoire de notre lyrisme, de Lamartine à Hérédia, forme la première partie de ce petit livre singulièrement peu homogène. Geibel traducteur d'un certain nombre de nos poètes ne vient qu'à la fin, et l'on préférerait que l'auteur eût sacrifié sa première partie pour consacrer plus d'ingéniosité à l'effort de Geibel traducteur de nos romantiques et mesurant son vers assez terne au coloris de Victor Hugo. Le poète allemand a imité aussi Lamartine et Hugo,

1. O. Auer, *Ueber einige Dramen Nathaniel Lee's*, mit besonderer Berücksichtigung seiner Beziehung zum französischen heroisch-galanten Roman (*Berliner Beiträge zur germanischen und romanischen Philologie*). Berlin, 1904.

2. V. Golubew, *Marivaux Lustspiele in deutschen Uebersetzungen des 18. Jahrhunderts.* Diss. Heidelberg, C. Winter, 1904.

3. M. D. Pradels, *E. Geibel und die französische Lyrik.* Münster in Westfalen, Schöningh; Paris, Prudhomme, 1905.

et c'est sur quelques intéressantes remarques sur ce sujet que s'arrête, dans sa deuxième partie, l'étude de M. Pradels.

Combien différentes de ces témoignages surtout verbaux et formels et de ces patientes appropriations d'un idiome à une pensée étrangère, sont les traces d'une autre influence française qu'étudie, dans une de ses péripéties les plus saillantes, M. Holzhausen [1] ! Car c'est bien une influence française — et qui fut ressentie vivement par la littérature quoiqu'elle plongeât dans l'action par toutes ses racines — que l'admiration suscitée, même au delà des frontières, par Napoléon. Dans des ouvrages antérieurs, M. Holzhausen avait étudié d'autres aspects de la « légende de l'Aigle » : celui-ci nous transporte en pleine Angleterre anti-jacobine et tory. Un dépouillement attentif des journaux du temps sert à crayonner la toile de fond, cette moyenne de l'opinion britannique qui, par crainte, par esprit pratique (et aussi, M. Holzhausen néglige de l'indiquer, par sincère libéralisme), n'avait que haine et que sarcasme pour la personnalité de l'Empereur; et c'est autant peut-être par dédain pour la médiocrité d'attitude de la majorité de ses concitoyens que par absolue sympathie pour le grand homme que Byron écrivit l'*Ode à Napoléon* et les poésies de 1815 et 1816 où il a chanté le glorieux vaincu. M. Holzhausen a raison de considérer le culte napoléonien comme un des plus importants parmi les états d'âme qui se sont manifestés dans la première moitié du XIX[e] siècle, et de poursuivre la détermination de cette *Stimmung* dans la littérature : mais c'est faire tort à sa propre entreprise que d'y apporter, ainsi qu'il le fait, je ne sais quelle ferveur exaspérée et grinçante qui doit être, sans doute, l'écho du ricanement byronien.

∴

Si la glorification de Napoléon équivalait chez Byron à une sorte de défi jeté à la conception traditionnelle de la morale politique, l'influence de Byron, diffuse sur le continent vers 1820, a encouragé de son côté bien des audaces et des outrances de forme et de pensée. « L'Anglais avait le diable au corps, un diable qui était Satan lui-même, le Prince des Enfers; chez l'étudiant de Gœttingue, comme l'appelle Gœthe, ce n'était vraiment qu'un *diablotin.* » C'est ainsi que Chamisso rattachait humoristiquement, en 1828, Henri Heine à la lignée de lord Byron. Quelle est au juste la dette contractée par celui-là auprès de celui-ci? Question souvent effleurée, parfois traitée déjà, et qui fait l'objet d'une étude soigneuse, bien divisée, un peu lente et gauche, de M. Ochsenbein [2]. Comme l'indique son titre, l'élucidation de ce point particulier d'influence est précédée d'un chapitre sur l'accueil rencontré en Allemagne par la personnalité et l'œuvre du noble poète; mais comme il a limité son enquête à un nombre assez restreint de témoignages, on ne saurait dire que les « moyennes » qu'il en dégage — notoriété répandue après 816 grâce surtout aux voyageurs anglais et au public féminin, traversée vers 1822 d'un épisode contraire,

1. P. Holzhausen, *Bonaparte, Byron und die Briten.* Frankfurt a. M., Diesterweg, 1904.

2. W. Ochsenbein, *Die Aufnahme Lord Byrons in Deutschland und sein Einfluss auf den jungen Heine.* Bern, A. Francke, 1905.

renforcée en 1823 par le philhellénisme, orientée soit vers l'homme, soit vers l'œuvre, soit vers le *type* de ses héros — se fondent sur une statistique suffisamment large. La seconde partie du livre, la plus développée, revise quelques-uns des jugements portés sur la dépendance de Heine : M. Ochsenbein, en examinant sous cet angle les essais du poète allemand, avant toute initiation byronienne, et la nature des influences subies jusque vers 1826 (où cette action cesse tout à fait), aboutit à ce résultat que « Heine doit relativement peu à Byron pour sa conception de la vie, sa pensée et sa sensibilité, et seule son imagination fut hantée çà et là par les brillantes images issues des œuvres du poète anglais ». De cette influence surtout formelle, le *Fare thee well*, mais surtout les poèmes *Darkness* et *the Dream* furent les instruments les plus efficaces.

La brochure de M. Luther [1], dont le titre joint aux noms de Byron et de Heine celui de Leopardi, juxtapose plutôt qu'elle ne les associe des conférences de pure vulgarisation sur ces trois représentants de la tristesse ou du pessimisme en poésie. Faites en Russie, et dans un esprit très sympathique aux préoccupations libertaires que ces trois poètes eurent occasion de manifester, ces causeries littéraires ont pour objet, moins d'établir entre eux des dépendances d'aucune sorte que de définir pour le grand public leur attitude en face de la vie et de la société.

La vogue européenne de Byron — à considérer les choses dans leur ensemble — allait généralement à l'encontre des idées dominantes sur lesquelles le monde de la Sainte-Alliance tenta de vivre; au contraire, on peut dire que la popularité de Walter Scott, accueilli d'abord comme le grand écrivain « féodal » et l'évocateur par excellence du passé, ne devait scandaliser en rien l'esprit de restauration et de retour en arrière. Ni le côté réaliste de son art, ni l'espèce de cordialité démocratique de sa piété nationale ne furent les premiers agents de sa renommée auprès des générations de 1820; et ce fut par la résurrection des siècles anciens, par la peinture attentive du caractère local de sa chère Écosse, et même par la présence dans son œuvre de personnages mystérieux que la série des *Waverley Novels* s'engrena vraiment sur les prédilections du public de la Restauration. M. Wenger, qui vient d'étudier quelques points de l'influence de W. Scott en Allemagne [2] (pour qui a lu le compte rendu consacré à la thèse de M. Maigron par M. O. F. Walzel dans la *Deutsche Litteraturzeitung*, il n'était pas douteux qu'on ne dût bientôt à son instigation un travail sur ce sujet), aurait dû mettre davantage ces faits en lumière dans les deux premières parties de son livre : sa consultation presque exclusive du *Literaturblatt* de Menzel ne suffit assurément pas à les dégager, et il n'était pas indifférent de marquer quel fut le premier stade de l'influence de Scott, à une époque où ses qualités pittoresques n'avaient encore que peu de chance de séduire le public allemand. On pouvait s'attendre d'autre part, dans un livre sur l'influence du romancier écossais, à trouver Willibald Alexis à la place d'honneur, ou même la plèbe des Van der Velde et des Tromlitz. Mais l'étude de M. Wenger se propose un but moins éloigné et

1. A. Luther, *Byron, Heine, Leopardi.* Moscou [et Leipzig], Wagner, 1904.
2. K. Wenger, *Historische Romane deutscher Romantiker* (*Untersuchungen über den Einfluss Walter Scotts*). Bern, A. Francke, 1905.

plus élevé, en somme : quels rapports peut-on constater entre l'œuvre de W. Scott et les romans historiques de romantiques tels que Fouqué, Arnim et Tieck? Ces rapports ne sont pas, dans la plupart des cas, des rapports de dépendance et d'analogie; et la rêverie donquichottesque de Fouqué, le clair-obscur d'Arnim et son art noblement subjectif, l'intellectualisme forcené de Tieck et son souci de traiter des problèmes partout, se différencient presque constamment de la manière de W. Scott. Aussi M. Wenger fait-il le plus souvent, non sans pénétration et finesse, du parallèle, de la comparaison, une sorte d'examen des romans historiques des Romantiques « en fonction de W. Scott » : d'où quelques redites et des confrontations qui, malgré tout, ne laissent pas d'être un peu vaines. Il aboutit d'ailleurs, avec la *Vittoria Accorombona* de Tieck, à une œuvre qui doit beaucoup à l'influence directe ou indirecte de W. Scott et qui a ajouté des qualités plastiques, dues à son exemple, aux curiosités que possédait abondamment l'école romantique.

Trois des chapitres d'un ouvrage anglais consacré à Balzac par M. Helm[1] touchent par quelque côté à l'étude comparée du romancier français et de ses analogues ou de ses modèles britanniques. *Balzac et Dickens* est une réfutation assez oiseuse de la formule qui fait de l'un « le Dickens français » et de l'autre « le Balzac anglais », et il est vraiment trop aisé de faire jouer es contrastes et les oppositions qui séparent les deux écrivains. *La « Comédie anglaise » de Balzac* rassemble les traits de caractère attribués par l'auteur de la *Peau de chagrin* aux hommes et aux femmes d'outre-Manche : signalement peu flatteur, à tout prendre, et qui représente les Anglais comme des passionnés et des égoïstes voilant de réserve et de convention leur indifférence à toute notion morale véritable. Le chapitre des *Citations littéraires dans Balzac*, uniquement consacré, en réalité, aux rappels d'écrivains anglais dans l'œuvre de Balzac, se contente de signaler l'admiration du romancier français pour Richardson et Sterne, Ossian et Byron, son estime pour Anne Radcliffe et Lewis, sa dépendance à l'égard de W. Scott. Tout cela reste superficiel et incomplet : le chapitre récemment consacré par M. Le Breton, dans son *Balzac*, aux origines littéraires du grand romancier, est autrement révélateur et significatif.

Tandis que les ouvrages ci-dessus situaient en plein romantisme le point vif de quelques influences exercées par la littérature anglaise, c'est en delà de l'époque romantique proprement dite — quoique en somme dans sa préparation inperceptible — que se place une étude consacrée à une autre grandeur britannique. Dans un travail soigneux, mais un peu morne, M. J. M. Telleen suit ce « courant solitaire » de l'influence anglaise en France que désigne le nom de Milton[2]. Le poète du *Paradis perdu*, presque uniquement connu en France, jusqu'en 1728, comme écrivain politique, et peu goûté à ce titre, se trouve enfin révélé vers 1730. Grâce à Voltaire et à des traducteurs et commentateurs plus nombreux qu'heureux, sa réputation poétique s'établit petit à petit — non sans que des réserves de goût, les préjugés du classicisme et l'insuffisance du sentiment religieux fassent tort à la haute inspiration

1. W. H. Helm, *Aspects of Balzac*. London, Nash, 1905.
2. John Martin Telleen, *Milton dans la littérature française*, thèse de doctorat de l'Université de Paris. Paris, Hachette, 1904.

du poète puritain. Et si le XVIII[e] siècle tire argument, çà et là, de l'œuvre de Milton pour « christianiser » le merveilleux dans l'épopée, si un certain sens du sublime s'en trouve encouragé, il y a là une influence restreinte et comme un « sous-courant » qui ne trouvera qu'au XIX[e] siècle son jaillissement. La renaissance chrétienne, après la Révolution, met enfin Milton en faveur, et fait de lui une *valeur* qui n'est plus simplement esthétique : l'auteur des *Martyrs* trouve en son œuvre un précédent illustre, un magnifique exemple de poésie alimentée par la religion et de sublime biblique dans une langue moderne. L'étude de M. Telleen s'arrête après Chateaubriand, sans pousser jusqu'au romantisme, sans dégager suffisamment, d'ailleurs, ce qui pouvait vivifier son enquête : la succession des points de vue qui, à travers la mentalité française, font à tour de rôle, des puissantes constructions de Milton, une machine épique, un mystère transcendental, et enfin un symbole.

Comme pour l'histoire de Shakespeare hors d'Angleterre, les traductions jouèrent un rôle important dans la destinée de Milton et de son œuvre sur le continent. « Les revirements de notre littérature sont incompréhensibles, si l'on omet de mentionner les traductions » : observation très juste de M. Remy de Gourmont[1], qui retrace rapidement les vicissitudes de *La littérature anglaise en France*. Son essai fait pendant à celui de M. Gosse sur *La littérature française en Angleterre* et lui rend politesses pour politesses. « On peut donner sans s'appauvrir ; on peut recevoir sans s'humilier : conditions excellentes pour que les prochaines années voient s'accentuer encore une entente littéraire vieille de plusieurs siècles. » C'est à merveille ; mais est-il nécessaire de remarquer que l'essai de M. de Gourmont est trop peu poussé, qu'il contient trop d'inexactitudes pour qu'il faille lui attribuer une importance sérieuse ? Après un bref rappel de la période anglo-normande, l'auteur signale le parallélisme, au XVII[e] siècle, du développement intellectuel des deux pays. « On s'entendit donc, d'Angleterre en France, sur le roman et sur la philosophie avant de s'entendre sur le théâtre. » Le XVIII[e] siècle voit s'établir des relations intellectuelles très suivies ; sur Letourneur qui, par ses traductions, est un « véritable créateur de valeurs littéraires », sur ces maîtres de mélancolie qui s'appellent Young ou Ossian, M. de Gourmont a quelques aperçus très justes ; mais il sacrifie le XIX[e] siècle, et franchit avec quelque hâte l'intervalle qui sépare Byron de Wells. Tous ceux qui apprécient la manière, ordinairement si pénétrante et nouvelle, de M. de Gourmont, regretteront qu'il n'ait pas voulu pousser davantage une étude qui eût pu lui fournir prétexte à observations curieuses et suggestives.

Le même volume contient des *Marginalia sur E. Poe et sur Baudelaire* qui sont plus dignes de son tour d'esprit incisif ; le poète américain, « faible, triste et malade », et son admirable traducteur français, « mauvais, démoniaque », s'y trouvent très fortement confrontés.

*
* *

Si l'influence et la renommée de Schiller hors d'Allemagne ont suscité cette année, comme on pouvait s'y attendre, un nombre considérable

1. Remy de Gourmont, *Promenades littéraires*, Paris, *Mercure de France*, 1904.

d'études de détail, aucune de ces monographies, cependant, n'a pris la forme d'un livre, et ce sont des articles de revues ou de journaux qui ont étudié l'action féconde, quoique passagère, exercée sur les littératures voisines par le poète dont l'Allemagne célébra le souvenir centennal avec une unanimité inquiétante par l'espèce de banalité satisfaite qui s'y manifesta communément.

Très nettement, dans son *Schiller un siècle après*[1] — qui tient à la littérature comparée par plus d'un point — M. Robertson entend limiter au passé et à des époques abolies la signification que l'auteur de *Marie Stuart* peut avoir pour la littérature anglaise. Son but est de « définir le point de perspective anglo-saxon à l'égard du poète allemand »; et il ne lui semble pas que les éléments qui constituent le fond et la forme de l'œuvre schillérienne soient susceptibles d'une vivification véritable en ce moment. Ni par sa conception de la loi morale et la nature de son idéalisme, ni par la construction du drame historique qu'il fonda sur une sorte de compromis avec la tragédie voltairienne, Schiller ne dépasse suffisamment les bornes de son temps pour que notre âge puisse trouver des messages bien efficaces dans son œuvre philosophique ou poétique. Le centenaire de sa naissance, célébré par l'Allemagne en 1859, avait institué un certain nombre de normes qu'il était naturel de voir imposer à l'appréciation du public d'alors, et qui ont traîné une sorte de vie factice jusqu'à nos jours : elles influent encore fortement sur la notion que l'Allemagne contemporaine prétend avoir d'un poète qu'elle dit « national », alors qu'il fut par excellence, en art, un « citoyen du monde » au sens du XVIIIe siècle. Telle est la thèse que M. Robertson soutient avec des arguments dont beaucoup sont très pressants et pénétrants, et qui, s'ils risquent de faire tort à quelques vertus positives encore latentes dans la poésie schillérienne, ont en tout cas l'avantage d'effectuer une salutaire « vérification des pouvoirs ».

Un argument secondaire, et en quelque sorte oblique, de M. Robertson est l'accueil de plain-pied trouvé par Schiller à l'étranger et en particulier l'utilisation que le romantisme français fit de son théâtre : mais dans la mesure où ce mouvement fut « la révolte d'une littérature latinisée à fond », cet argument ne se retourne-t-il pas contre l'auteur, qui veut justement démontrer par là le caractère foncièrement « non-germanique » du drame schillérien? Il se trouve, à tout prendre, que Schiller joue un rôle assez mince dans les curiosités allemandes de l'écrivain romantique qui symbolise le mieux (après Edgar Quinet, cependant) le culte de sa génération pour la pensée allemande. Gérard de Nerval, que Mlle J. Cartier[2] a étudié « au point de vue restreint de son rôle d'intermédiaire entre la France et l'Allemagne », vaut surtout comme traducteur de *Faust* et de Heine et comme truchement poétique d'une Germanie de rêve et de fantaisie qui, de *Lénore* à Jean-Paul (assez négligé par Mlle Cartier) et de *Wilhlem Meister* à Hoffmann, se complut longuement dans ses propres son-

1. J. G. Robertson, *Schiller after a century*. Edinburgh and London, Blackwood, 1905.
2. Julia Cartier, *Un intermédiaire entre la France et l'Allemagne; Gérard de Nerval*, Étude de la littérature comparée. Genève, Société générale d'imprimerie, 1904.

geries. Les recherches de Mlle Cartier ont augmenté sur quelques points l'information accumulée dans l'ouvrage de Süpfle; mais, soucieuse surtout de déterminer ce qui, dans l'œuvre de Gérard, semble un apport spécifiquement dû à l'influence allemande, persuadée que celle-ci ne fut heureuse que là « où elle féconda des germes déjà existants, qui se fussent après tout peut-être développés sans elle », l'auteur néglige de marquer nettement les gains obtenus par notre littérature et notre langue, grâce à ces « qualités françaises, presque classiques, par lesquelles Gérard transforme, malgré son respect pour l'originalité du génie étranger, les œuvres dont il se fait l'interprète. »

C'est tout à l'autre aile de ceux qui subirent jamais le prestige germanique qu'il faudrait placer Carlyle, dont une « dissertation » allemande vient d'étudier la dépendance à l'égard de Jean-Paul [1]. Elle débute par une comparaison assez vaine entre la carrière et le caractère de l'auteur de *Quintus Fixlein* et de *Sartor resartus*, passe ensuite, non sans une nouvelle digression, à l'étude des travaux consacrés à Jean-Paul par Carlyle dans une phase déjà avancée de sa vie, et détermine enfin ce qui, dans la fantaisie philosophico-biographique de l'humoriste écossais, provient de Jean-Paul. C'est moins la « philosophie des habits » qu'une certaine peinture de milieux, un élément de pédagogie idéaliste, et des emprunts de mots ou des formations analogues de vocables : et nous sommes ici, assurément, à l'une des manifestations extrêmes où pouvait agir, en littérature, l'individualisme germanique.

***

Un des meilleurs ouvrages que nous possédions sur la constitution de la critique et de l'esthétique en Italie et sur le contrecoup subi en France et en Angleterre vient d'être traduit de l'anglais où il avait été écrit, en italien [2]. M. Spingarn a profité de cette favorable circonstance pour apporter quelques remaniements de détail à ce livre qui suit avec une admirable netteté le chemin parcouru par la critique, depuis le temps où les humanistes italiens s'efforçaient de justifier ses titres, jusqu'au jour où elle formula des « lois » dans toute l'Europe occidentale.

C'est, ailleurs, une des plus brillantes et des plus séduisantes influences exercées par la littérature italienne sur ses sœurs septentrionales que Mlle H. Wagner retrace dans une partie de son livre, *le Tasse dans sa patrie et en Allemagne*. Les digressions y sont nombreuses; les chapitres liminaires sur l'histoire du Tasse à la cour de Ferrare font plutôt hors-d'œuvre que véritable introduction; la disposition, qui n'est ni tout à fait chronologique ni vraiment logique, est loin d'être, semble-t-il, le cadre le plus avantageux qui se pût trouver. Mais il y a des faits et des dates dans ce livre : le fait le plus intéressant, c'est que ce fut surtout, en Allemagne, le goût de l'*héroïque* qui

1. H. Pape, *Jean Paul als Quelle von Thomas Carlyles Anschauungen und Stil*. Diss. Rostock, 1904.
2. J. E. Spingarn, *La critica litteraria nel Rinascimento*, Bari, Laterza e figli, 1905.
3. Hedwig Wagner, *Tasso daheim und in Deutschland. Einwirkungen Italiens auf die deutsche Literatur*. Berlin, Rosenbaum und Hart, 1905.

trouva son compte à l'œuvre du poète italien, et que le « clinquant du Tasse » n'eut pas ici l'influence qu'on rencontre ailleurs : le « marinisme », au lieu de seconder le prestige du Tasse, s'y opposait plutôt, et la *Jérusalem délivrée* a été un modèle de romanesque supérieur et d'héroïsme transcendant bien plus que de mièvrerie et d'afféterie de style. Toutes les nations civilisées, d'ailleurs, possédaient déjà leur traduction de la *Gierusalemme* lorsque parut en 1626 la traduction en vers que Dietrich von dem Werder avait entreprise sur l'invite du *Gekrönter Palmenorden*. C'est une première phase d'influence, dont Gottsched s'efforcera d'effacer les traces au nom d'un rationalisme assez étroit : il y a là dedans, à son gré, trop de miracles et de singularités. La seconde moitié du XVIIIe siècle, en revanche, se rapproche et de l'œuvre et du poète : les temps deviennent d'ailleurs plus favorables pour toute la littérature italienne. Lessing, Gœthe (dont le *Tasse* occupe ici, comme il convient, une place éminente), Schiller (qui doit à la *Jérusalem* un peu de l'atmosphère héroïque de sa *Jeanne d'Arc*) fournissent matière à des rapprochements intéressants : et l'excellente traduction de Gries marque cette seconde phase. Un aspect nouveau et singulier du Tasse en Allemagne est déterminé par les guerres de l'Indépendance : l'idée d'une guerre quasi religieuse, d'une croisade, s'offre à plusieurs romantiques à la lumière de la grande épopée chevaleresque illustrée par le poète italien avec une virtuosité si séduisante.

Les influences espagnoles sont de toute autre nature. C'est un vaste sujet que M. Hume expose dans son ouvrage, *l'Influence de l'Espagne sur la littérature anglaise*[1], — un sujet qui supposerait, avant d'être traité avec sécurité, nombre d'études de détail qui restent à faire. Le tableau qu'en trace M. Hume demeure singulièrement superficiel et pauvre; il n'ajoute à peu près rien à ce que l'on pouvait jusqu'à présent connaître de la question. Ni par l'intérêt des synthèses, ni par la nouveauté des recherches de détail, ni par la précision des aperçus, son livre ne se recommande aux historiens de la littérature. Il ne justifie même pas son titre, puisque, au lieu de déterminer avec netteté les divers champs d'influence où l'Espagne a agi sur l'Angleterre intellectuelle, il s'attarde à étudier la genèse et le caractère de la littérature espagnole, pour passer ensuite très rapidement sur la démonstration ou la détermination des actions exercées. « Les proverbes didactiques et les maximes sentencieuses des Juifs de Cordoue ont marqué d'une heureuse empreinte la pensée et la forme littéraire de tout le monde civilisé; la littérature historique, les récits de voyages ont gardé jusqu'à nos jours les traces indélébiles des chroniques espagnoles et des mémoires personnels qui en procédèrent. La poésie du monde entier n'est pas sans avoir conservé une nuance de sacrifice chevaleresque et de simplicité pastorale, indices d'une révolte contre les misères de la lutte pour la vie et contre la corruption desséchante des grandes villes; et cette inspiration-là, lorsqu'elle se mourait ailleurs, éprouvait en Espagne une sorte de résurrection, grâce aux imaginations de l'*Amadis* et des centaines d'œuvres qu'il suscita. Les romans de Fielding, de Smollett, de Dickens, témoignent de la féconde influence exercée dans notre pays par les récits picaresques

1. Martin Hume, *Spanish influence on english literature*. London, Nash, 1905.

nés en Espagne; et le drame historique imité du français, avec les aventures extraordinaires auxquelles tant de romanciers anglais consacrent aujourd'hui leur activité, montre que le type espagnol traditionnel du XVIe siècle est toujours vivant, grâce à la gaîté énorme, au débordement de vie qui ne perdent pas leur charme pour la jeunesse. » Est-ce la peine d'écrire un si gros livre pour aboutir à une conclusion qui dépasse de si peu les résultats précédemment acquis? Et surtout, n'est-ce pas rendre à la littérature comparée le pire des services que de mettre sous son pavillon ce qui n'est, de fait, qu'une sorte de vulgarisation de la littérature espagnole à laquelle sont adjointes de temps en temps des remarques sur la renommée et l'influence qu'eurent en Angleterre Guevara, la *Celestina*, *Lazarille de Tormes*, les traités de dévotion ou les récits de voyage, Montemayor ou les dramatistes ibériques?

***

S'il n'est pas prématuré ou spécieux de dégager les traits communs de ces divers travaux suscités, un peu partout, par la littérature comparée, quelle orientation dominante pourrait-on signaler dans des études issues de milieux assez variés? Il est à peine besoin de constater, chez leurs auteurs, cette commune notion que la vie intellectuelle des peuples modernes est faite en grande partie de dettes contractées auprès de leurs voisins, et que les traditions nationales ne suffisent absolument pas à rendre compte du développement d'une littérature : l'existence seule de ces travaux témoigne de leur tendance à cet égard; la diversité de leur objet et de leur origine indique aussi que dans cette constatation de prêts et d'emprunts réciproques, nul exclusivisme ne fait la part du lion, au détriment des autres, à l'un ou à l'autre des éléments constitutifs de l'Europe intellectuelle. Quelle est au juste la nature de ces échanges, et de quelle manière s'exercent exactement ces influences? A quel point précis commencent les dépendances, et où se trouve-t-on en présence de manifestations que ne comporterait pas « en puissance » la littérature d'une nation, et que des modèles ou des précédents étrangers susciteraient de toutes pièces? Cette expression même, « littérature nationale », correspond-elle à une stricte réalité en dehors de la communauté d'idiome? Autant de questions que la littérature comparée ne peut manquer de se poser, et que nous aurons sans doute à examiner ici quelque jour. Notons en attendant que les travaux analysés plus haut tendent à favoriser une conception de juste milieu qui ne fait tort ni aux « possibilités » latentes dans une littérature ou chez un individu, ni à la féconde action exercée par des œuvres issues d'une autre civilisation. Un Gérard de Nerval, un Heine ne demandent à une Allemagne de rêve, à un Byron de révolte que ce qu'ils possédaient déjà obscurément; le roman de W. Scott trouve en Allemagne un terrain préparé par une vraie nostalgie historique; un N. Lee peut très bien, à une époque d'imitation française trop docile, concilier ses qualités natives avec cette déférence à nos auteurs de 1660; et l'on nous invite même à voir, dans la littérature de la Restauration anglaise, autre chose qu'une simple caudataire de notre classicisme; « car si, comme il semble tout à fait probable, l'admiration des hommes de cette époque pour les modèles français

était, dans nombre de cas, très sincère et nullement déterminée par le désir d'imiter les modes de cour, on ne peut qu'en respecter davantage leurs efforts pour construire des œuvres anglaises avec des matériaux français. »

Nous sommes bien loin, avec des constatations de ce genre, des anathèmes dont la critique « prohibitionniste » frappait tout épisode qui, dans une littérature, semblait diverger et s'écarter d'une sorte d'entité, considérée une fois pour toutes comme la manifestation nécessaire du génie national. Et il semble bien que l'effort de la littérature comparée tende de plus en plus à démontrer que, si le passage de l'homogène au différencié est la condition de tout développement, une littérature ne saurait échapper à cette loi, ni trouver, pour aider à ces différenciations incessantes, de plus sûr auxiliaire que la connaissance des œuvres écloses au delà de ses propres frontières.

FERNAND BALDENSPERGER.

Revues Philologiques.

Zeitschrift für deutsches Altertum, tome 47 : *Franck* : Die Überlieferung des Hildebrandsliedes. — *Rieger* : Ueber Walthers Minnesang. — *Much* : Undensakre-Untersberg. — *Schröder* : Kleinigkeiten zu Ezzo. — *Von Winterfeld* : Rhythmen und Sequenzenstudien. — *Schröder* : Helbling. — *Blöte* : Zum *lapsit exillis*. — *Schröder* : Arnsteiner Marienleich. — *Boer* : Finnsage und Nibelungensage. — *Zwierzina* : Frauenfelder Bruchstücke von Flecks Floire. — *Schönbach* : Seitenstetter Bruchstück des Willehalm. — *Blöte* : Der Schwanritterpassus in einem Brief des Guido von Bazoches. — *Baesecke* : Arigo. — *Meissner* : Der isländische Name der Alpen. — *Mourek* : Ein mittelfränkisches Pergamentbruchstück. — *Hagen* : Untersuchungen über Kiot, III. — *Rieger* : Zu Walthers Lebensgeschichte. — *Bernt* : Tetschener Bruchstück einer mhd. Spruchhandschrift. — *Schiffmann* : Bruchstücke von Philipps Marienleben. — *Meissner* : Die Geschichte von Ritter Tiodel und seiner ungetreuen Frau. — *Jellinek und Zwierzina* : Erec und Lanzelet. — *Von Grienberger* : Die nördischen Völker bei Jordanes. — *Schönbach* : Bruchstück des Judel. — *Ziesemer* : Deutsche Inschriften in der Marienburg. — *Vogt* : Bruchstück einer niederdeutschen Handschrift des Freidank. — *Schröder* : Zur Kritik des Linzer Entechrist. — *Schröder* : Der Epilog der Eneide. — *Wiegand* : Ein Iweinfragment aus Sigmaringen. — *Kraus* : Zur Kritik des Helmbrecht. — *Martin* : Eine italienische Quelle des deutschen Minnesangs. — *Von Winterfeld* : Rhythmen und Sequenzenstudien. — *Meissner* : *Staimbort chludun.* — *Mayer* : Vocalische Alliteration im Heliand. — *Bone* : Zwei Bruchstücke mittelhochdeutscher Gedichte. — *Schönach :* Brünner Fragment aus Strickers Karl der Grosse.

Zeitschrift für deutsche Philologie, tome 37. Fasc. 1 : *F. Holthausen :* Zur Quelle von Cynewulfs Elene. — *G. Neckel* : Zur Volsunga saga und den Eddaliedern der Lücke. — *F. W. Gombault* : Die fränkischen Psalmenfragmente. — *H. König* : Pamphilus Gengenbach als Verfasser der Totenfresser und der Novella. — *A. Götze* : Urban Rhegius als Satiriker. —

F. Holthausen : Beiträge zur Erklärung des altengl. Epos. — *Comptes rendus* : Henrik Bertelsen, Om Didrik af Berns sagas oprindelige skikkelse, omarbeidelse og handskrifter (R. C. Boer).

Fasc. 2 : *H. Stolzenburg :* Die Übersetzungstechnik des Wulfila untersucht auf Grund der Bibelfragmente des Codex argenteus. — *A. Götze* : Vom Pfründmarkt der Curtisanen. — *H. König* : Pamphilus Gengenbach als Verfasser der Totenfresser und der Novella. — *Mélanges et compte rendus* : R. Trautmann : Zur gotischen Bibelübersetzung; H. Schröder : Schüttelformen; nhd. *puter* « Truthahn »; nhd. nd. *Schuft*, nl. *Schoft* « Schurke ». — N. van Wijk, Der nominale Genetiv sing. im Indogermanischen (H. Hirt); Veit Valentin, Die klassiche Walpurgisnacht (G. Witkowski); B. Salin, Die altgerm. Tierornamentik (F. Kauffmann); A. Fries, Platenforschungen (R. M. Meyer); R. Brandstetter, Der Genetiv der Luzerner Mundart (L. Sütterlin); Nordiska studier tillegnade A. Noreen (A. Gebhardt); K. Marbe, Ueber den Rythmus der Prosa (R. M. Meyer); H. J. E. Endepols, Het decoratief en de opvoering van het mnl. drama (J. Franck); J. Czerny, Sterne, Hippel und Jean Paul (R. M. Meyer).

Fasc. 3 : *R. C. Boer* : Untersuchungen über den Ursprung und die Entwickelung der Nibelungensage. — *J. Hefner* : Die Ochsenfurter Fragmente der Alexandreis des Ulrich von Eschenbach. — *H. Stolzenburg* : Die Übersetzungstechnik des Wulfila untersucht auf Grund der Bibelfragmente des Codex argenteus. — *Mélanges et compte rendus* : H. Schröder : Beiträge zur deutschen Wortforschung. — Die Zeitschrift für schwedische Mundarten- und Volkskunde (H. K. H. Goodwin Buergel); L. F. Anderson, The Anglo-Saxon scop (G. Binz); C. Voretzsch, Epische Studien (G. Schläger); L. Wolf, Der groteske und hyperbolische Stil des mhd. Volksepos (G. Erismann); J. Klapper, Das St-Galler Spiel von der Kindheit Jesu (G. Ehrismann); H. Jantzen, Literaturdenkmäler des 14. und 15. Jahrhunderts (G. Ehrismann); J. P. Hebel, Allemanische Gedichte, herausg. von O. Heilig (G. Ehrismann); O. Vogt, Der goldene Spiegel und Wielands politische Ansichten (A. Wahl); C. Behrens, Chr. Dietr. Grabbe (H. Jantzen); P. Landau, Karl von Holteis Romane (R. M. Meyer).

Zeitschrift für deutsche Wortforschung, tome 7. Fasc. 1 (mai 1905) : *A. Gombert* : Bemerkungen über einige Schlagworte. — *G. Lüdtke*, *A. Götze* : Altfränkisch. — *A. Götze* : Teufels Grossmutter. — *E. Walther* : Gegner. — *F. Kluge* : Hundenamen; Lobhudeln; Teerjacke. — O. Ladendorf : Kleine Beiträge. — *W. Feldmann* : Zwitterworte. — *J. Stosch* : Umwelt — milieu. — *A. Gombert* : Die grüne Internationale.

Fasc. 2 (août 1905) : *H. Wehrle* : Die deutschen Namen der Himmelsrichtungen und Winde. — *A. Gombert :* Weitere Belege zu farbigen Worten. — *A. Gombert* : Umwelt. — *W. Feldmann* : Deutsche Sprachpflege in den « Literaturbriefen ». — *F. Branky* : Aus den Quellenschriften der Salzburger Benediktiner-Universität. — *H. Strigl* : Gips. — *F. Kluge* : Gotisch *sumus*.

Philologie et littérature allemandes.

H. PLATZ : *Über lautlich-begriffliche Wortassimilationen.* Diss., Münster. — P. KUPKA : *Über mittelalterliche Totentänze.* Prog., Stendal. — H. ZUCHOLD : *Des Nikolaus von Landau sermone als Quelle für die Predigt Meister Eckarts und seines Kreises.* Diss., Halle. — F. C. ARNOLD : *Das Kind in der deutschen Literatur des XI-XV. Jahrhunderts.* Diss., Greifswald. — A. HEUSLER : *Lied und Epos in germanischer Sagendichtung Dortmund.* F. W. Ruhfuss. — O. BECKERS : *Das Spiel von den zehn Jungfrauen und das Katharinenspiel, untersucht und herausgegeben* (N° 24 des Germanistische Abhandlungen). Breslau, M. et H. Marcus. — G. NIEMANN : *Die Dialogliteratur der Reformationszeit nach ihrer Entstehung und Entwickelung* (N° 5 des Probefahrten). Leipzig, Voigtländer. — R. ZOOZMANN : *Abraham a Sancta Clara : Etwas für Alle*, hgb. und mit einer Einl. versehen. Dresden, Angermann. — R. ZOOZMANN : *Ulrich von Hütten : Gesprächbüchlein.* Dresden, Angermann. — O. FREITAG : *Die sogenannte Chronik von Weihenstephan.* Halle, Niemeyer. A. E. SCHÖNBACH : *Ueber Hermann von Reuen* (S. B. der Kais. Akad. der Wiss.), Wien, Gerolds Sohn. — E. BERNHARDT : *Bruder Berthold von Regensburg.* Ein Beitrag zur Kirchen, Sitten- und Literaturgeschichte Deutschlands im XIII. Jahrhundert. Erfurt, Güther. — E. A. GUTJAHR : *Zur neuhochdeutschen Schriftsprache Eykes von Repgowe, des Schöffen beim obersten sechsischen Gerichtshofe und Patriziers in der Bergstadt zu Halle a. d. Saale.* Eine Sprach- und rechtsgeschichtliche Abhandlung als Prodromos. Leipzig, Dietrichsche Verlagsbuchhandung (Theodor Weicher). — J. HOOPS : *Waldbäume und Kulturpflanzen im germanischen Altertum.* Strasburg, K. Trübner.

Art.

Ouvrages généraux.

E. BAES. *L'art primitif français et le style de Flandre et de Bourgogne.* Bruxelles. Havermans, 8°, 59 p. — DAUN (Dr Berth). *Die Kunst des 19. Jahrh. Ein Grundriss der modernen Plastik u. Malerei.* Berlin, Wattenbach, gr. 8°-ill., 1 M. 20. — GEMÄLDE GALERIE d. kgl. *Museen zu Berlin.* 21 Lfng. Berlin, Grote. 30 M. — GENEWEIN (Anton). *Vom Romanischen bis zum Empire. Eine Wanderung durch die Kunstformen dieser Stile.* 1 Tl. Romanischer Stil und Gotik. Leipzig, F. Rothbarth. 140 p. 8°. 2 M. — GREINERT (Dr Paul). Erfurter Steinplastik des 14. u. 15. Jahrh. mit 26 Abb. (*Beiträge zur Kunstgesch. Neue Folge*). Leipzig, Seemann. gr. 8°, 72 p. 2 M. 50. — HIND (C. Lewis). *Adventures among pictures.* London; A. et C. Black, 8°, 302 p. ill. — KRISTELLER (Paul). *Kupferstich u. Holzschnitt in vier Jahrhunderten.* Berlin, Cassirer, 595 p. ill. gr. 8°. 25 M. — LICHTWARK (Alfr.). *Die Erziehung des Farbensinns* (3te-Aufl.). Berlin, Cassirer, 63 p. 8°. 2 M. 50. — MAUCLAIR (Camille). *De Watteau à Whistler.* Paris, Fasquelle, 344 p. 8°. 3 fr. 50. — OIDTMANN. *Geschichte der Schweizer Glas-*

malerei. Leipzig, Düncker, 303 p. ill. — PIT (A.). *La sculpture hollandaise au musée national d'Amsterdam*. Amsterdam, Van Rijkom. 80 p., 40 pl. in-fol. — RASPE (Thdr.). *Die Nürnberger Miniaturmalerei bis 1515* (*Studien zur d. Kunstgesch.*). Strassburg, Heitz, 78 p., 10 pl., gr. 8°. 5 M. — SCHMARSOW (Aug.). *Grundbegriffe der Kunstwissenschaft. Am Uebergang vom Altertum zum Mittelalter kritisch erörtert u. in system. Zusammenhg. dargestellt*. Leipzig, Teubner. 350 p., gr. 8°. 9 M.

Monographies.

BÖCKLIN (A.) von *Henry Thode* (aus : *Bayreuther Blätter*). Heidelberg, C. Winter. 23 p. gr. 8°, 0 M. 60. — BURNE JONES. *Drawings of sir E. Burne Jones* (Notice by H. W. *Singer*). London, Newnes. New-York, Scribner, 4°, 11 p., 46 pl. — CONSTABLE. *Sketches in oils and water colours*. Ed. by Sir J. D. Linton, London (Newnes Art Library, 65 pl., 3 s. 6 d.). — DARMSTADT. *Eine Stätte moderner Kunstbestrebungen;* von *Alex. Koch* und *Vict. Zobel*. Darmstadt, Koch., 66 p. ill., 8°. 5 M. — DAVID (Gerard) u. seine Schule, von *Eberh. Frhr. v. Bodenhausen*. München, Bruckmann, 238 p., 56 ill., 29 pl., gr. 4°. 40 M. — DEFREGGER (Franz v.). *Zu seinem 70. Geburtstage* (aus : *die Kunst unserer Zeit*), München, Hanfstaengl., gr. 4°, 4 M. — DURER (A.) *und Friedrich II von der Pfalz*, von *Alfr. Peltzer* (Studien z. d. Kunstgesch.). Strassburg, Heitz, 54 p. 8°, 3 M. — DÜRER ALBUM. 34 *Reproductionen seiner berühmtesten Werke*. Berlin, Globus Verlag, 4°, 30 p. — FEUERBACH (A.) von *Ed. Heyck*. (*Künstler Monogr. Knackfuss*). Bielefeld, Velhagen et Klasing. 162 p. ill., 4 M. — FEUERBACH. Aus A. Feuerbachs Jugendjahren von *A. v. Œchelhaeuser*. Leipzig, Seemann, 126 p., 8 pl., gr. 8°, 4 M. — FUGER (Heinrich-Friedrich) *der Porträtminiaturist*, von *Ferd. Laban*. Berlin, Grote, 73 p., gr. 4°, 15 M. — HOLBEIN. *Drawings of Holbein* (Notice by *A. L. Baldry*). London, Newnes. New-York, Scribner, 10 p. 4°, 49 pl. — HILDESHEIM UND GOSLAR von *O. Gerland* (Berühmte Kunststätten). Leipzig, Seemann, 124 p. 8°, ill. — JORDAENS, par H. Fierens-Gevaert, Paris, Laurens (Les Grands Artistes), 24 pl., 3 fr. — J. JORDAENS *et son œuvre* par P. Buschmann, Bruxelles, Van Oest, 45 pl. — JORDAENS (*Album de l'Exposition*). Antwerpen, Van Os, ill. (publié par le Comité exécutif). — KAULBACH (W. v.) von *Riehl* (*Die Kunst unserer Zeit*). München, Hanfstaengl., 44 p., gr. 4° ill., 8 M. — KOCH (Joseph Anton). *Sein Leben und sein Schaffen von Dr Ernst Jaffé*. Innsbruck, Wagner, 137 p. 8°, ill., 3 M. — MEUNIER (Constantin). *L'œuvre de C. Meunier* par *A. Vermeylen*. Paris, G. van Œst et Cie, Album, 13 pl., 3 fr. 50. — NEUMANN (Ernst) von *Herm. Esswein* (Moderne Illustratoren). München, R. Piper, 53 p., ill., 3 M. — NÜREMBERG par *P. J. Rée* (*Les villes d'art célèbres*). Paris, Laurens, 4°, 4 fr. — REMBRANDT par *E. Verhaeren* (*Les grands artistes*). Paris, Laurens, 8°, 128 p., ill., 2 fr. 50. — ROSSETTI (Dante, Gabriel) von *Hans W. Singer* (*Die Kunst. Sammlg. ill. Monogr.*). Berlin, Bard, 66 p., 1 M. 25. — ROSSETTI von *Jarno Jessen* (*Künstl. Monog. Knackfuss*). Bielefeld, Velhagen u. Klasing. 96 p., 70 ill., 4 M. — SCHWIND (Moritz v.) von *Otto Weigmann* (*Die Kunst unserer Zeit*). München, Hanfstaengl., gr. 4°, 8 M. — THOMA (Hans). Betrachtungen über die Gesetzmässigkeit seines Stiles von *Henry Thode* (*Kunst f. alle*). Heidelberg, Winter, 17 p., gr. 8°, 60 pf. — WAGNER (Johann. Peter. Alexander) fürstbischöflich-würzburgischer Hofbildhauer (1730-1809). *Ein Beitrag zur Geschichte*

der deutschen Plastik des 18 Jahrh. von Dr Heinr. Lempertz. Köln, Heberle, 133 p., gr. 8°, 2 M. — WHISTLER. *L'œuvre de James Mac Neill Whistler.* Introduction biographique et critique par *M. Léonce Bénédite.* Paris, E. Lévy, in-fol., 40 pl., 75 fr. G. V. ET J. A.

Revue des Revues d'art

L'Art. — Août. *Charles Tardieu.* Les expositions jubilaires en Belgique. Leys et de Braekeler à Anvers. — Septembre. Notice de *F. Courboin* sur Sainte-Ursule, gravure par Wenceslas d'Olmütz à la Hofbibliothek de Vienne. *Charles Tardieu.* Art ancien Bruxellois.

L'Art décoratif. — Août. *C. F. Ramuz.* Un sculpteur suisse : A. de Niederhäusern Rodo.

Art et décoration. — Juin. *F. Monod.* Les premiers ouvrages de Whistler.

L'Art et les artistes. — Juin. *Gabriel Vanzype.* Constantin Meunier. — Juillet. *Gustave Vanzype.* Le mouvement artistique en Belgique. *Roland.* Le mouvemement artistique dans l'Allemagne du Nord. — Août. *Pierre Jan.* Le mausolée de Maximilien Ier à Innsbruck. *Roland.* Le mouvement artistique dans l'Allemagne du Nord. — Septembre. *Gustave Vanzype.* L'exposition rétrospective de l'art belge du XIXe siècle. — Octobre. *Arsène Alcxandre.* Van der Meer de Delft. *Camille Mauclair.* John Lavery. Notice sur l'art moderne à Prague.

L'Art flamand et hollandais. — Avril. *Max Rooses.* La peinture décorative de Jordaens à la Haye (salle d'Orange, maison au Bois). — Juin. *Henri Hymans.* Les peintres H. Leys et H. de Braekeler.

L'Art moderne. — 11 juin. *Camille Lemonnier.* Le peintre belge Henri de Braekeler.

Les Arts. — Mai. *A. Marguillier.* Adolf von Menzel. — Août. *A. Marguillier.* Samson trahi par Dalila, le tableau de Rembrandt nouvellement acquis par le musée Städel, à Francfort.

Les Arts de la Vie. — Mai. *Henri Nocq.* Notes sur l'exposition Whistler.

Burlington Magazine. — Depuis le mois de Juin, le B. M. publie dans chaque numéro une chronique de l'*Art en Amérique.* — Juillet. La Chambre peinte à l'Abbaye de Westminster par *W. R. Lethaby.* Études sur les peintures du XIIIe siècle aujourd'hui détruites, d'après les dessins de Stothard et autres artistes. Notes sur des peintures de l'École anglaise (Crome, Reynolds, etc.), par *Ch. Ricketts.* — Août. Editorial : Les directeurs des Musées Anglais. Conclusion des articles de R. S. Clouston sur le mobilier anglais au XVIIIe siècle. Notes sur l'exposition Jordaens à Anvers, etc. — Septembre. La théorie de la couleur dans Turner par *C. J. Holmes*; La vie de l'artiste hollandais au XVIIe siècle, par *W. Martin.* 2e article : L'enseignement de la peinture (ill.); Un tableau de Gérard David à Madrid, par *W. H. J. Weale*; Les salons allemands de 1905. — L'Art en Amérique par *Frank J. Mather Jr.* — Octobre. La vie de l'artiste hollandais au XVIIe siècle. 3e article : L'atelier du peintre (ill.); Note sur une exposition rétrospective de pein-

ture à Berlin, projetée pour 1906; Les ventes de la saison 1905; L'art en Amérique : J. S. Copley par *W. Rankin.*

Christliches Kunstblatt. — Mai. *David Koch.* Adolf Menzel, seine christliche, seine soziale, und seine Schul-Kunst.

Deutsche Kunst und Dekoration. — Septembre. *Dr Karl Mayr.* Willy von Beckerath (de Munich), son œuvre décorative : rajeunit et germanise à la suite de Böcklin les mythes anciens.

Gazette des Beaux-Arts. — Juin. *Léonce Bénédite.* Whistler (2e article). — Juillet. *A. Kleinclausz.* Les prédécesseurs de Claus Sluter. — Août. *Léonce Bénédite.* Whistler (3e article); *Henri Hymans.* Les Beaux-Arts à l'exposition de Liège (1er article).

Chronique des Arts (supplément), 29 juillet. — *H. H.* L'exposition rétrospective de l'art belge à Bruxelles (1830 à 1905).

Jahrbuch der Königl. preussischen Kunstsammlungen, 25 Bd. — *Eberhard Freiherr von Bodenhausen* : L'atelier de Hubert van Eyck.

Die Kunst für Alle, XX Jahrg. — Heft 15, *Fritz von Ostini* : Albert von Keller (peintre munichois). L'exposition Menzel à Berlin. — Heft 16, *Fritz von Ostini* : Exposition du printemps à la Sécession de Munich. — Heft 17, *Hans Rosenhagen* : Un nouveau groupement d'artistes munichois : *die Scholle.*

Kunst und Kunsthandwerk, VIII. Jahrg. — Heft 4, *Mme de Kendell* : Watts.

Kunst und Künstler, III. Jahrg. — Heft 8, *Emil Heilbut* : Constantin Meunier. — Heft 9, *Jan Veth* : A la Pinacothèque de Munich.

Magazine of Art. — Mars. Enquête sur l'art nouveau. Opinions d'artistes anglais. *Franz E. Emmanuel,* Sidney Lime, dessinateur. — Avril. Suite de l'enquête sur l'art nouveau; *M. Martin Hardie,* Notice sur Thoma Lawrence; *Andreas Aubert,* Les caricatures de Turner; *M. Val — C. Prinsep.* Souvenirs sur Dante Gabriel Rossetti; *P. C. Konody,* Georges R. Halkett, caricaturiste. — Mai. *Percy Bate,* La peinture contemporaine à Glasgow. Enquête sur l'art nouveau (suite); *George Dutch,* Notice sur Davidson (1879-1901). — Juin. Enquête sur l'art nouveau (fin). *Archibald Sparke,* La galerie d'art de Bury et la collection Wrengley; Les aquaforistes anglais Alfred East et F.-V. Banidge. — Juillet. *H. Spielmann,* L'aquafortiste Hermann Struck; *Harry J. Powell,* La verrerie en Bohême. Notice sur le portrait de ses deux filles par Gainsborough; *J. E. Whitby,* L'artiste belge Jef Leempoels.

(Le **Magazine of Art** cesse sa publication avec ce numéro.)

Mercure de France. — 15 mai. *Charles Morice,* Constantin Meunier. — 15 août. *V. Pica,* Trois artistes d'exception : Aubrey Beardsley, James Ensor, Édouard Münch.

Oud Holland, XXII. Jahrg., Liefg. 3. — *Émile Gavelle,* Un tableau hollandais au musée de Clermont-Ferrand, *Dr A. Bredius. Dr M. Martin,* Nieuwe Bijdragen tot de geschiedenis van het leidsche St-Lucasgild.

La Plume. — 15 juin. *Camille Mauclair,* L'exposition, Whistler.

La Renaissance latine. — 15 juin. *Jacques Blanche,* Whistler.

Revue alsacienne illustrée. — Fasc. 1. *N. Nerlisy,* Le peintre strasbourgeois Einsfelder (1836-1876); *A. Laugel,* L'art populaire en Alsace; *Dr F. Dollinger,* Vieilles maisons strasbourgeoises. — Fasc. 2. *A. Laugel,* Expositions d'artistes rhénans contemporains à Strasbourg; *A. Laugel,* L'art populaire

en Alsace (suite); *Jos Gèny*, Dessins à la plume de Hans Baldung (dans la traduction par Murner de l'histoire universelle de Sabellius).

Die Rheinlande, V. Jahrg. — Heft 5. *Ernst Schur*, Constantin Meunier; *R. Klein*, L'exposition d'art de 1905 à Berlin; *F. Fries*. Till Eulenspiegel de Lucas de Leyde.

Studio. — Juin. *Fernand Khnopff*, Constantin Meunier; *Baron Lassar*, L'architecte allemand Emanuel Seidl. — Juillet. *Martin Wood*, L'aquarelliste anglais H. B. Brabazon; *Axel Tallberg*, Les arts textiles en Suède.

Zeitschrift für bildende Kunst. — Juin. *Ludwig Kaemmerer*, L'exposition du peintre Karl Ziegler au musée Kaiser Friedrich à Posen; *H. E. Wallsee-Hamburg*, Valentin Ruths (1825-1905) [disciple de Schirmer, peintre de paysages de la Westphalie]; *Paul Weber*, Les peintures murales de l'époque romane dans les pays rhénans. — Juillet. *Ludwig Justi*, Le nouveau Rembrandt du musée Städel; *Paul Meyerheim*, Le sculpteur Friedrich Drake (1805-1882); *Dr Felix Becker*, La galerie Speck von Sternburg à Lützschena près de Leipzig; *Karl Eugen Schmidt*, Le sculpteur Bernhard Hötger. — Août. *Emil Jacobsen*, Les nouvelles acquisitions du musée de Bruxelles (art flamand : Rubens, Jordaens, van Dyck, Mabuse, etc.); *Fritz Baumgarten*, Une nouvelle monographie de Grünewald par Franz Bock. — Septembre. *Walther Gensel*. L'exposition des œuvres des paysagistes allemands à Berlin (240 tableaux des XVIIIe et XIXe siècles).

Kunstchronik (supplément). — 26 mai. *Ludwig Justi*, Le triomphe de Dalila de Rembrandt au musée Städel. — 21 juillet. La centenale allemande à la galerie Nationale de Berlin en 1906. — 29 septembre. Publications sur Rembrandt; critique de l'ouvrage de R. Muther : Rembrandt, une vie d'artiste.

G. V. ET J. A.

Revues scandinaves.

Tilskueren (Copenhague), 1905, n° 7 : VALD-VEDEL, *Norges Uafhængighedserklæring*; EMIL HANNOVER, *Adolph Menzel*; P.-V., Monrads sidste politiske *Periode*. — N° 8 : EMIL HANNOVER, *Adolph Menzel*; MATHILDA MALLING, *De 6 Aars Tragedie* (sur Marie Stuart).

Det ny Aarhundrede (Copenhague), 1905. — 15 juin : KNUD THÖGERSEN, *Husmandsstanden!*; SV. GUNDEL, *Hoedt*; N. L. HÖJBERG, *Kan Danskheden i Sonderjylland bevares?*; *Maj* (revue politique); G. MUNCH, *Vor Grundlov*. — 1er juillet : ERIK ARUP, *Engelsk Kolonistyre i Indien*; JENS PEDERSEN, *Sven Lange* (romancier et auteur dramatique); P. MUNCH, *De nordiske Folk*. — 15 juillet : *Juni* (revue politique); K. WICKSELL, *Hur vi förlorade Norge*. — 1er août : HENRIK PEDERSEN, *Den irske Bondestand*. — 15 août : SCHARFFENBERG, *Kampen mod Alkoholen i Norge*; *Juli* (revue politique). — 15 septembre : GEORG BRANDES, *Andet længere Udenrigsophold*; SCHARFFENBERG, *Kampen mod Alkoholen : Norge*. — Octobre : G. MUNCH, *Danmark : Verdenspolitiken*; GUSTAV HEIBERG : *Brev fra Norge* (les forteresses, royauté ou république?).

Finsk Tidskrift (Helsingfors), 1905. — Mai : JOHANNES ÖHQUIST, *Schiller*; WALD RUIN : *Stor skaldekonst* (Schiller et les modernes, p. en Liliencron);

JOUKAHAINEN, *Lantdagen 1905*, III. — Juin : I. LEOPOLD, *Amalie Skram* (romancière danoise). — Juillet-août : EMIL HASSELBLATT, *Björnsons Daglannet*; M. G. SCHYBERGSON, *Den historiska kongressen : Lund.* — Septembre : J. J. TIKKANEN, *Albert Edelfelt*; R. F. v. WILLEBRAND, *Unionskonflikten och opinionen : Finland;* AXEL LILLE, *Den svensk-norska unionens upplösning.* — Octobre : OSKAR ROSENQUIST, *Kooperationen i Danmark.*

Samtiden (Kristiania), 1905. — N° 4 : HENRIK SCHÜCK, *Ur svensk synpunkt*; N. GJELSVIK, *Det internationale ceremoniel og suveræniteten* (Suède et Norvège ou Norvège et Suède). — N° 6 : J. SCHÖNING, 7 *de juni*; HALVDAN KOHT, *Kvinder i norsk historie*; ANDR. M. HANSEN, *Tidens tanker* (*la scission scandinave*). — N° 7 : ANDR. M. HANSEN, *De norske fæstninger*; G. N. ARENTZ, *Erobringspolitikkens ophör i Norden*; PAUL FJELDGAARD, *Litteraturoversigt. Danmark. Brandesianismens revision.* — N° 8 : HALVDAN KOHT, *Ernst Sars* (historien); J. E. SARS, *1814-1905*; N. GJELSVIK, *Det nuværende stortings kompetence til forfatningssporgsmaalet*; ANDR. M. HANSEN, *Tidens tanker* (la scission scandinave).

Nordisk Tidskrift (Stockholm), 1905. — N° 4 : OTTO SYLWAN, *Jane Austen*; ANDR. SCH. STEENBERG, *De frie offentlige biblioteker i Nordamerikas forenede stater.* — N° 5 : FREDRIK BÖÖK, *Fredrik Cederborghs ungdomsarbeten* (sur le premier romancier réaliste de la Suède); C. D. MARCUS, *Heidenstams nya bok*; NIELS MÖLLER, *Sophus Michaëlis, Sophus Claussen, Joh. Jörgensen* (nouvelles poésies).

Ord och Bild (Stockholm), 1905. — N°s 5 et 6 : RICHARD STEFFEN, *Schiller*; CARL FORSTRAND, *Sveriges Polarforskning*; ANDREAS JYNGE, *Norsk literatur i 1904*; PEHR OLSSON-SEFFER, *Stanford-universitetet i Kalifornien*; OSVALD SIRÉN, *Ett porträtt af Erik XIV*; ANDREA BUTENSCHÖN, *Walt Whitman.* — N° 7 : GERHARD SCHJELDERUP, *Richard Wagner*; CARL NÆRUP, *Knut Hamsun*; CART J. LAURIN, *Från Stockholms Teatrar*; CARL BEHRENS, *Det kgl. Theater i Kobenhavn.* — N° 8 : KLARA JOHANSON, *Alfhild Agrell* (romancière et auteur dramatique); FREDRIK BÖÖK, *Per Hall ströms « Skoglandet »*; BO BERGMAN, *Svensk lyrik*; CARL BEHRENS, *Dansk lyrik.* — N° 9 : CARL BEHRENS, *August Bournonville* (le créateur du ballet *danois*). — N° 10 : EMIL SVENSEN, *Hurn representations reformen genomfördes*; E. WRANGEL, *Gustaf Ljunggren* (critique); TOM FORSSNER, *Sven Adolf Hedin* (homme politique).

Le propriétaire-gérant : FÉLIX ALCAN.

TABLE DES MATIÈRES

I. — ARTICLES ORIGINAUX.

II. — NOTES ET DOCUMENTS.

III. — COMPTES RENDUS CRITIQUES.

IV. — BIBLIOGRAPHIE.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

